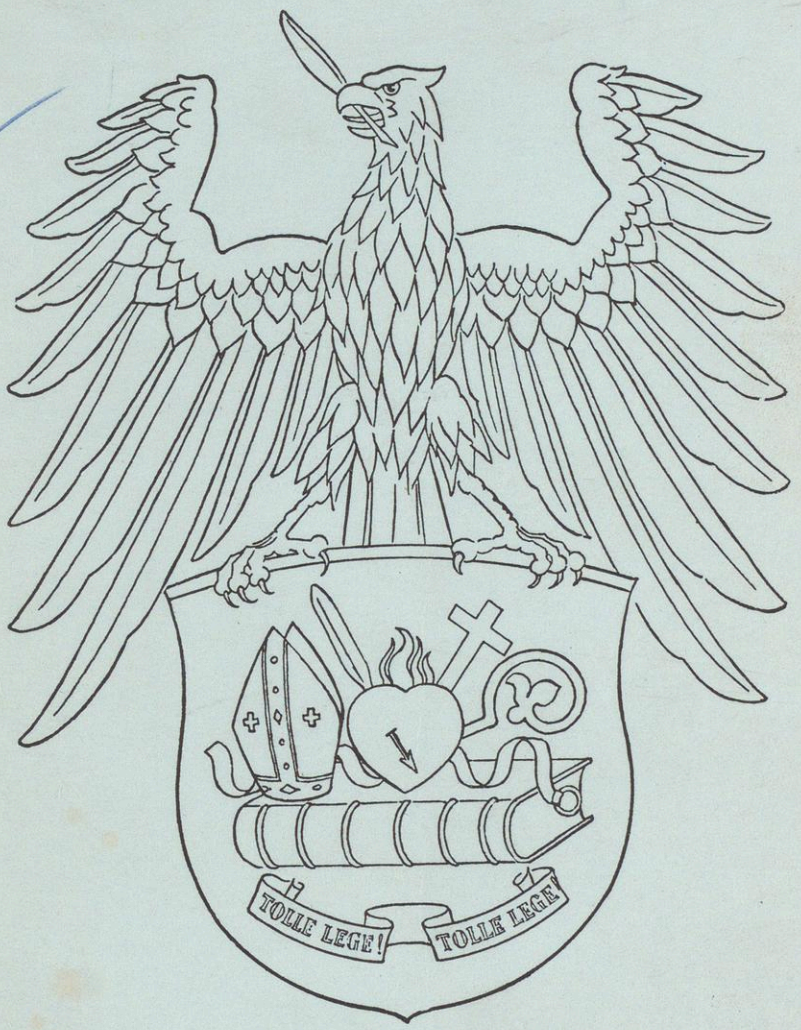
N12<517412536 021

ubTÜBINGEN

W. Stümpfle
7442 Neuffen

Tbg $9.50 cplt. einschl. P.d.V. + 10% 13.6
530
Z 72/ 3887
DFG

AUGUSTINIANA



INSTITUTUM HISTORICUM AUGUSTINIANUM LOVANII

ANNUS XXII 1972 FASC. 1-2

ZA 4578

U.-B. TÜB.
16. AUG. 1972

INHOUD — SOMMAIRE

L. M. J. Verheijen, O.S.A., Éléments d'un Commentaire de la Règle de saint Augustin (*à suivre*) 5-34

L. M. J. Verheijen, O.S.A., Contributions à une édition critique améliorée des Confessions de saint Augustin (*à suivre*) 35-52

C. P. Mayer, O.S.A., Philosophische Voraussetzungen und Implikationen in Augustins Lehre von den Sacramenta 53-79

Cl. O'Reilly, « Maximus Caesar et Pontifex Maximus ». Giles of Viterbo proclaims the alliance between Emperor Maximilian I and Pope Julius II 80-117

A. Zumkeller, O.S.A., Der Wiener Theologieprofessor Johannes von Retz O.S.A. († nach 1404) und seine Lehre von Urstand, Erbsünde, Gnade und Verdienst (*Schluß folgt*) 118-184

A. Kunzelmann, O.S.A., Geschichte der deutschen Augustiner-Eremiten (*Schluß*) 185-280

B. van Luijk, O.S.A., L'Ordine agostiniano e la riforma monastica (*fine*) 281-357

L. Ceyssens, O.F.M., Autour de Jacques Jansonius, professeur à Louvain (1547-1625) 358-397

Zr. M. Hereswitha, Uit de geschiedenis der Heilig-Graforde in België en aangrenzende gewesten 398-468

AUGUSTINIANA

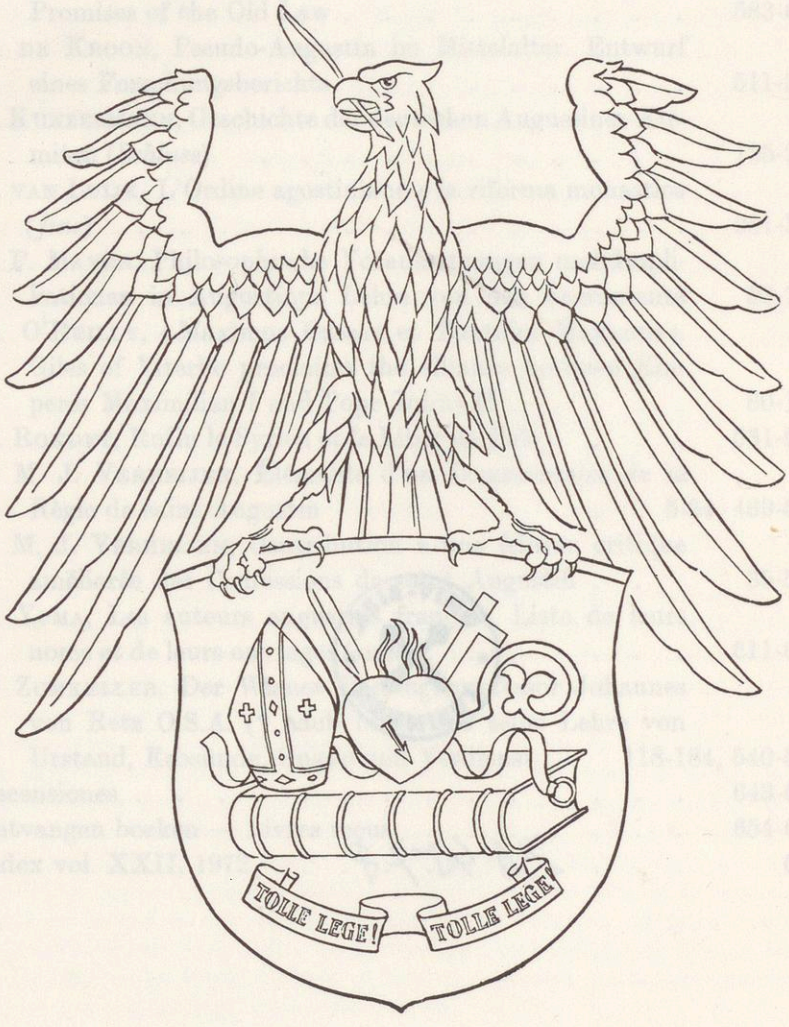
AUGUSTINIANA

TIJDSCHRIFT VOOR DE STUDIE VAN SINT AUGUSTINUS EN DE AUGUSTIJNENORDE

REVUE POUR L'ÉTUDE DE SAINT AUGUSTIN ET DE L'ORDRE DES AUGUSTINS

JAARGANG XXII ANNÉE

1972



INSTITUTUM HISTORICUM AUGUSTINIANUM LOVANII

UNIV.-BIBL.
TÜBINGEN

ZA 4578

Index vol. XXII, 1972

L. Ceyssens, Autour de Jacques Jansonius, professeur à Louvain (1547-1625) 358-397

Zr. M. Hereswitha, Uit de geschiedenis der Heilig-Graforde in België en aangrenzende gewesten 398-468

K. Kottman, Fray Luis de León, O.S.A. : Notebook on the Promises of the Old Law 583-610

M. de Kroon, Pseudo-Augustin im Mittelalter. Entwurf eines Forschungsberichts 511-530

A. Kunzelmann, Geschichte der deutschen Augustiner-Eremiten (*Schluss*) 185-280

B. van Luijk, L'Ordine agostiniano e la riforma monastica (*fine*) 281-357

C. P. Mayer, Philosophische Voraussetzungen und Implikationen in Augustinus Lehre von den Sacramenta 53-79

Cl. O'Reilly, « Maximus Caesar et Pontifex Maximus ». Giles of Viterbo proclaims the alliance between Emperor Maximilian I and Pope Julius II 80-117

H. Rondet, Rufin le Syrien et le Liber de Fide 531-539

L. M. J. Verheijen, Éléments d'un Commentaire de la Règle de saint Augustin 5-34, 469-510

L. M. J. Verheijen, Contribution à une édition critique améliorée des Confessions de saint Augustin . . . 35-52

E. Ypma, Les auteurs augustins français. Liste de leurs noms et de leurs ouvrages (*suite*) 611-642

A. Zumkeller, Der Wiener Theologieprofessor Johannes von Retz O.S.A. († nach 1404) und seine Lehre von Urstand, Erbsünde, Gnade und Verdienst . 118-184, 540-582

Recensiones 643-653

Ontvangen boeken — Livres reçus 654-658

Index vol. XXII, 1972 659

Éléments d'un commentaire de la Règle de saint Augustin*

IV. *L'expulsion « de numero pauperum quos pascit ecclesia » dans le Contra Epistulam Parmeniani III, 2(16)* [1]

Le quatrième chapitre de la Règle de saint Augustin parle tout d'abord des sorties et précise à ce propos comment les « frères » doivent se comporter dans la rue. Après quelques observations d'ordre général, la pensée de l'auteur glissait vers un problème plus précis, problème qui était d'un intérêt particulier pour ces gens qui désiraient suivre la voie du « célibat consacré ». Sortant de leur maison, ils allaient tout naturellement croiser des femmes. Dans l'impossibilité de ne pas les remarquer, ils devaient éviter de les dévisager. Après ces remarques, la pensée de l'auteur se mettait de nouveau à glisser. Il se tournait vers ceux qui auraient constaté que l'un des leurs se permettait des

*) Voir *Augustiniana* XXI (1971), p. 5-16; 17-23 et 357-404.

[1]) *Notice bibliographique.* Au début de cette série d'articles, nous avons annoncé que nous signalerions régulièrement ici les publications qui commentent, explicitement ou implicitement, des éléments de la Règle de saint Augustin. Voici un premier complément à la liste donnée dans *Augustiniana* XXI (1971), p. 5-6. Sans qu'il s'agisse d'un Commentaire de la Règle, il y a quantité de renseignements à trouver dans le livre de A. Zumkeller, *Das Mönchtum des heiligen Augustinus* (Zweite, neubearbeitete Auflage), Würzburg, 1968. A propos de *anima una et cor unum* (*Praeceptum*, ch. I, ligne 4 de notre édition), nous signalons la dernière publication du regretté A. Sage, *La contemplation dans les communautés de vie fraternelle*, dans *Recherches Augustiniennes*, 7 (1971), p. 245-302, surtout p. 246-264. Dans l'article de M. Pellegrino, « *Sursum cor* » *nelle opere di sant'Agostino*, dans *Recherches Augustiniennes*, 3 (1965), p. 179-206, le lecteur trouvera de quoi mieux comprendre *sursum cor* (ch. I, ligne 20). Le *cuius templa facti estis* (ch. I, ligne 35) a été commenté par A. Salas, « *Cuius templa facti estis* ». *Fundamento paulino de la unidad monástico- agustiniana*, dans *La Ciudad de Dios*, 183, 1970, p. 100-106. Tous les textes parallèles pouvant expliquer *caritate seruientem* (ch. VII, ligne 226) ont été réunis dans le livre de M. Pellegrino, *Verus Sacerdos*, Fossano, 1965 (traduit en français sous le titre *Le prêtre serviteur selon saint Augustin*, Paris, 1968). Ce livre renvoie souvent à la thèse de J. Pintard, *Le sacerdoce selon saint Augustin*, Tours, 1960. Pour mieux comprendre *spiritalis pulchritudinis amatores* (ch. VIII, ligne 237), on consultera l'article de J. Tscholl, *Augustins Beachtung der geistigen Schönheit*, dans *Augustiniana*, XVI (1966), p. 11-53.

regards trop libres. Il se déclarait d'avis que le salut de chacun concernait tous les autres [2]). Dès lors, que devait-on faire pour que la « corporation » reste saine et vigoureuse ?

Augustin répond à cette question dans les paragraphes 7 à 10 du quatrième chapitre de la Règle.

Ce passage présente, vers la fin, un parallèle intéressant et presque unique avec les paroles du *Contra Epistulam Parmeniani* qui figurent dans le titre de cet article. D'ailleurs, tout ce passage de la Règle renferme de nombreux points de contact avec la partie du *Contra Epistulam Parmeniani* qui nous intéresse.

Nous commençons cette recherche en présentant le texte indiqué de la Règle, prenant soin de souligner les éléments du libellé latin qui se trouvent également dans ce passage du *Contra Epistulam Parmeniani.*

Si quelqu'un a remarqué chez l'un de ses confrères cette effronterie du regard dont parle la Règle, il doit immédiatement le mettre en garde (*admonere*). Sans avoir le temps de se développer, ce mal doit être corrigé (*corrigi*) dès le début [3]). Mais si, même après monition (*admonitus*), on le voit commettre cette faute de nouveau, serait-ce un autre jour, il faut le signaler comme un malade qui a besoin d'un traitement (*sanandus*). Ce devoir concerne tout le monde sans exception. Mais, d'abord, il faut attirer sur ce confrère l'attention de deux ou trois autres personnes, pour qu'il puisse être confondu (*conuinci*) par le témoignage de deux ou trois de ses « frères », et ramené à son devoir (*coherceri*) par une sévérité (*seueritas*) proportionnée [4]).

[2]) *Praeceptum*, ch. IV, lignes 84-86 et 103-105 : Oculi uestri, et si iaciuntur in aliquam feminarum, figantur in nemine. Neque enim, quando proceditis, feminas uidere prohibemini, sed adpetere, aut ab ipsis adpeti uelle criminosum est... Quando ergo simul estis in ecclesia et ubicumque ubi et feminae sunt, inuicem uestram pudicitiam custodite; deus enim qui habitat in uobis, etiam isto modo uos custodiet ex uobis.

[3]) *Praeceptum*, lignes 106-108 : Et si hanc de qua loquor oculi petulantiam in aliquo uestrum aduerteritis, statim *admonete*, ne coepta progrediatur, sed de proximo *corrigatur*. — *De proximo* a ici un sens temporel, « le plus vite possible ». Ce sens est assez rare. Nous ne l'avons pas trouvé dans le *Thesaurus Linguae Latinae*, sous *De*. Un parallèle se trouve chez saint Augustin dans le Sermon 98,7 : Paeniteat facti, *de proximo* reuiuiscat. PL 38, 595.

[4]) *Praeceptum*, lignes 109-113 : Si autem et post *admonitionem* iterum, uel alio quocumque die, id ipsum eum facere uideritis, iam uelut uulneratum *sanandum* prodat quicumque hoc potuit inuenire; prius tamen et alteri uel tertio demonstratum, ut duorum uel trium possit ore *conuinci* et conpetenti *seueritate coherceri*.

Soit dit en passant, ce que nous venons de lire est la mise en œuvre d'une prescription donné par Jésus d'après l'Évangile selon saint Matthieu 18, 15-17 : « Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi un ou deux autres, pour que toute affaire soit décidée sur la parole de deux ou trois témoins. S'il refuse de les écouter, dis-le à la communauté. Et s'il refuse d'écouter même la communauté, qu'il soit pour toi comme le païen et le publicain ».

La Règle continue en disant que les frères ne doivent pas penser être malveillants en dénonçant cette effronterie du regard. Ils ne sont certainement pas plus innocents (*innocentes*) si, capables de corriger (*corrigere*) leurs frères en les signalant, ils les laissent périr en se taisant (*tacendo*). L'auteur s'explique par une comparaison avec les soins médicaux. Voulant très visiblement se faire pressant, il se sert, pour la seule fois dans tout son texte, de la deuxième personne du singulier : « Car si *ton* frère — que l'on compare Matthieu 18, 15, cité ci-dessus — souffrait en son corps d'une plaie qu'il voudrait cacher (*occultare*) par crainte d'avoir à subir des soin médicaux (*sanari* [5]), ne serait-ce pas cruel (*crudelis*) de *ta* part de *t'en taire*, et miséricordieux (*misericors*) de le divulguer ? Combien plus grand est donc *ton* devoir de le dénoncer pour éviter chez lui une pourriture plus néfaste (*perniciosus*) : celle du cœur » [6] ?

Mais avant de le désigner à d'autres frères, capables de le convaincre (*conuincere*), s'il venait à nier, c'est d'abord au *praepositus* du monastère qu'il faut le signaler ; du moins si, après avertissement (*admonitus*), il a négligé (*neglexit*) de s'amender (*corrigi*). Peut-être le *praepositus* pourrait-il le reprendre (*corripere*) en tête-à-tête (*secretius*), et éviter ainsi la divulgation parmi les autres. Mais s'il nie, il faut employer contre lui, et à son insu, d'autres témoins ; dès lors au vu et su de tout le monde (*coram omnibus*), il ne sera plus inculpé (*argui*) par

[5]) *Sanari* est la leçon que nous avons retenue dans notre édition critique, au lieu du *secari* du « texte reçu ». Nous nous proposons de revenir sur ce choix à cause de certaines critiques qui nous ont été faites à ce propos.

[6]) *Praeceptum*, lignes 113-119 : Nec uos iudicetis esse maliuolos, quando hoc indicatis. Magis quippe *innocentes* non estis, si fratres uestros, quos indicando *corrigere* potestis, *tacendo* perire permittitis. Si enim frater *tuus* uulnus haberet in corpore, quod uellet occultare, cum timet *sanari*, nonne *crudeliter* abs *te* sileretur et *misericorditer* indicaretur ? Quanto ergo potius eum debes manifestare, ne *perniciosius* putrescat in corde ?

un seul témoin, mais sa culpabilité sera prouvée par deux ou trois [7]).

En plus de Matthieu 18, 15-17, nous avons ici une réminiscence de la Première lettre à Timothée, 5,19-20 : « N'accepte d'accusation... que sur déposition de deux ou trois témoins. Les coupables, reprends-les devant tout le monde (*coram omnibus*), afin que les autres en éprouvent de la crainte ».

Une fois confondu (*conuictus*), ainsi continue la Règle, il doit accepter une peine (*uindicta*) destinée à le rendre meilleur (*emendatoria*). S'il refuse de s'y soumettre et ne prend pas le parti de quitter la communauté, qu'on l'en expulse (*proiciatur*) [8]).

Nous venons de citer le point précis où la Règle est en contact avec l'expulsion *de numero pauperum quos pascit ecclesia* dont parle le *Contra Epistulam Parmeniani* III, 2 (16).

La Règle continue : Dans cette expulsion non plus (pas plus que dans le fait de signaler un coupable) il n'y a cruauté mais bonté (*non crudeliter sed misericorditer*) : le souci du grand nombre de ceux que le coupable pourrait perdre (*perdere*) par une contagion (*contagio*) pernicieuse (*pestifera*) [9]).

Le passage se termine en disant que toute cette « médecine du péché » doit être observée strictement (*diligenter*) et être inspirée par l'amour des personnes et la haine des péchés (*amor hominum, odium uitiorum*) [10]).

Dans l'ordre des *Retractationes*, le *Contra Epistulam Parmeniani* est le premier traité anti-donatiste qui nous reste, deux autres étant perdus : le *Contra Epistulam Donati haeretici* et le *Contra partem Donati*. Dans ce dernier, Augustin s'opposait encore à tout recours au pouvoir

[7]) *Praeceptum*, lignes 120-125 : Sed antequam aliis demonstretur, per quos *conuincendus* est, si negauerit, prius *praeposito* debet ostendi, si *admonitus neglexerit corrigi*, ne forte possit, *secretius correptus*, non innotescere ceteris. Si autem negauerit, tunc nescienti adhibendi sunt alii, ut iam *coram omnibus* possit, non ab uno teste *argui*, sed a duobus uel tribus *conuinci*.

[8]) *Praeceptum*, lignes 125-128 : *Conuictus* uero, secundum praepositi, uel etiam presbyteri ad cuius dispensationem pertinent, arbitrium, debet *emendatoriam* sustinere *uindictam*. Quam si ferre recusauerit, etiam si ipse non abscesserit, de uestra societate *proiciatur*. — A propos de *emendatoria*, nous renvoyons à notre article *Emendatorius, terme augustinien*, dans *Augustiniana* XXI (1971), p. 17-23.

[9]) *Praeceptum*, lignes 128-129 : Non enim et hoc fit *crudeliter*, sed *misericorditer*, ne *contagione pestifera* plurimos *perdat*.

[10]) *Praeceptum*, lignes 130-133 : Et hoc quod dixi de oculo non figendo etiam in ceteris... peccatis *diligenter* et fideliter obseruetur, cum *dilectione hominum* et *odio uitiorum*.

séculier pour faire rentrer les hérétiques dans l'unité de l'Église, mais on sait qu'il allait bientôt changer d'avis.

Quand le *Contra Epistulam Parmeniani* fut rédigé, Augustin avait déjà écrit plusieurs lettres anti-donastes, prononcé plusieurs sermons contre eux et composé son fameux *Psalmus abecedarius*. D'après des recherches chronologiques qui sont en cours, il faudrait même situer *avant* le *Contra Epistulam Parmeniani* deux traités que les *Retractationes*, pour une raison très précise, signalent *après* cette œuvre. Mais nous laissons à l'auteur de ces recherches le soin d'expliquer avec précision ce que nous formulons ici d'une façon volontairement très vague.

Les Donatistes disposaient de plusieurs traités apologétiques et polémiques, et parmi eux de deux ouvrages de Parménien, évêque donatiste de Carthage de 262 à 391.

C'est la seconde des publications de Parménien qui nous intéresse ici. Dans ce travail, actuellement perdu, Parménien s'en était pris à un laïque de sa propre communauté, le fameux Tyconius. Vers 370, celui-ci avait rédigé un écrit intitulé *De bello intestino*. Exégète d'envergure, Tyconius y avait fondé bibliquement des principes qui étaient autant de réfutations des principales thèses donatistes. L'Église, pensait-il, devait être « catholique », répandue dans le monde entier; ici-bas, elle était nécessairement mêlée de bons et de mauvais; les mauvais pouvaient bien exercer une mauvaise influence sur les bons, mais ne sauraient les contaminer comme un mauvais fruit en contamine automatiquement un autre.

Parménien, voyant bien le danger que les thèses de leur exégète représentaient pour les Donatistes, a tenu à y opposer, dans une Lettre, une série de textes bibliques qui mettaient l'accent sur la nécessité d'éliminer les mauvais sujets.

Invité avec insistance par ses « frères » de répondre à ces attaques contre les thèses de Tyconius, Augustin a rédigé, en trois livres, son *Contra Epistulam Parmeniani*. Dans les livres II et III de cet ouvrage, il reprend un par un les textes bibliques allégués par Parménien et s'efforce de leur donner leur sens exact, celui qui est en harmonie avec la doctrine et la pratique de l'Église catholique. Il l'a fait « à sa manière à lui, avec ses ressources à lui, qui étaient celles d'un rhéteur et d'un avocat » [11]).

[11]) Y. M.-J. Congar, dans son Introduction au *Contra Epistulam Parmeniani*, Œuvres de saint Augustin, vol. 28, Desclée de Brouwer 1963, p, 203.

Dans le passage où se trouve la séquence *de numero pauperum quos pascit ecclesia ... eximere*, saint Augustin parle d'un texte de la Première aux Corinthiens. Celui-ci figurait bien entendu parmi ceux que Parménien invoquait pour défendre l'intransigeance donatiste. Ce passage (5, 1-13) porte, d'après la Bible de Jérusalem : « On n'entend parler que d'impudicité parmi vous, et d'une impudicité telle qu'il n'en existe pas même chez les païens ; c'est à ce point que l'un de vous vit avec la femme de son père ! Et vous êtes gonflés d'orgueil ! Et vous n'avez pas plutôt pris le deuil, pour qu'on enlevât du milieu de vous l'auteur d'une telle action ! Eh bien ! moi, absent de corps, mais présent d'esprit, j'ai déjà jugé, comme si j'était présent, l'auteur d'un tel forfait. Il faut qu'au nom du Seigneur Jésus nous nous assemblions, vous et mon esprit, avec la puissance de notre Seigneur Jésus, et que cet individu soit livré à Satan pour la perte de sa chair, afin que l'esprit soit sauvé au Jour du Seigneur. Elle n'est pas belle votre vantardise ! Ne savez-vous pas qu'un peu de levain fait lever toute la pâte ? Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes des azymes. Car notre pâque, le Christ, a été immolée. Célébrons donc la fête, non pas avec du vieux levain, ni un levain de malice et de perversité, mais avec des azymes de pureté et de vérité. En vous écrivant, dans ma lettre, de n'avoir pas de relations avec des impudiques, je n'entendais pas d'une manière absolue les impudiques de ce monde, ou bien les cupides et les rapaces, ou les idolâtres ; car il vous faudrait alors sortir du monde. Non, je vous ai écrit de n'avoir pas de relations avec celui qui, tout en portant le nom de frère (c'est-à-dire de membre de la communauté chrétienne), serait impudique, cupide, idolâtre, insulteur, ivrogne ou rapace, et même *avec un tel homme de ne point prendre le repas*. Qu'ai-je à faire en effet de juger ceux du dehors (c'est-à-dire ceux qui n'appartiennent pas à la communauté) ? N'est -ce pas ceux du dedans que vous jugez, vous ? Ceux du dehors, c'est Dieu qui les jugera. *Enlevez le pervers* (malum) *du milieu de vous* ».

Ce que saint Augustin va dire à propos de ces dernières paroles rend évident qu'il comprenait *malum* comme un neutre : le mal, la perversité. Rien ne permet de penser que Parménien faisait autrement. Plus tard, dans les *Retractationes* II, 17, Augustin a rétabli la vérité d'après l'original grec : *malum* est un accusatif masculin. Mais il fait remarquer que, même si *malum* a en réalité le sens de « l'homme pervers », sa réponse à Parménien garde toute sa valeur.

Ajoutons, en faisant abstraction d'autres détails, que les mots

« celui qui, tout en portant le nom de frère, serait impudique... » ont été compris par Augustin comme « le frère qui a la réputation d'être impudique... ».

Aux yeux de Parménien, le point essentiel du texte de l'Apôtre est : « Retranchez le mal du milieu de vous ». Afin de combattre Tyconius, il affirmait : si ce mal ne faisait pas de tort aux bons, assurément saint Paul ne le ferait pas retrancher du milieu de la communauté.

L'expulsion *de numero pauperum quos pascit ecclesia* se trouve mentionnée, dans le *Contra Epistulam Parmeniani*, vers la fin d'un long passage qui s'amorce dans le livre II, 20(39) - 23(43), pour s'étendre ensuite de III, 1(1) à 2(16). C'est dans cet ensemble, un peu monotone, qu'il convient de situer ce que saint Augustin nous dit de cette expulsion.

Disons tout de suite qu'il s'agit à notre avis de l'expulsion du monastère — chose qui ne semble pas avoir été remarquée jusqu'ici [12]) — et que ce texte est donc étroitement parallèle au passage suivant de la Règle :

... debet emendatoriam sustinere uindictam. Quam si ferre recusauerit, etiam si ipse non abscesserit, *de uestra societate proiciatur*. Non enim et hoc fit crudeliter, sed misericorditer, ne contagione pestifera plurimos perdat [13]).

L'expulsion du monastère est évoquée encore à un autre endroit de la Règle, là où il s'agit du pardon à donner et à demander :

Qui autem nunquam uult petere ueniam, aut non ex animo petit, sine causa est in monasterio, etiam *si inde non proiciatur* [14]).

Mais retournons au *Contra Epistulam Parmeniani*. D'après Parménien, l'Église devait, déjà ici sur terre, être « sans tache ni ride ». Il pensait pouvoir fonder cette exigence donatiste, entre autres, sur le texte suivant de saint Paul : « Ne prenez aucune part aux œuvres

[12]) Dans trois articles publiés dans la *Revue des Études Augustiniennes* (13, 1967, p. 31-53 et 249-283 ; 14, 1968, p. 181-204), Mlle A.-M. La Bonnardière a traité de *Pénitence et réconciliation des Pénitents d'après saint Augustin*. Mais intentionnellement l'auteur s'est abstenu de parler des problèmes qui concernaient le *clergé*. A ce propos, elle renvoie à l'étude de R. Crespin, *Ministère et sainteté*, Paris, 1965. Mais aucun des deux auteurs n'a concentré son attention sur les problèmes concernant les « serviteurs de Dieu dans le *monastère* ».

[13]) *Praeceptum*, lignes 126-129.

[14]) *Praeceptum*, lignes 204-206.

stériles des ténèbres, dénoncez-les plutôt. Car ce que ces gens-là font en cachette, on a honte même de le dire » (Eph 5, 11-12).

Saint Augustin explique comment ces paroles de l'Apôtre doivent être mises en œuvres. Dans tout ce qu'il dit, ici et par la suite, l'évêque ne se lasse pas de répéter un principe fondamental : l'*unité*, le lien de la *paix*, de l'Église doit être sauvegardée parce qu'il s'agit là de la nature même de l'Église ; s'il est impossible d'agir contre les mauvais sans mettre en danger ce bien essentiel qu'est l'unité, il faut être patient, tout en se gardant de toute collusion *personnelle* avec le mal en question. En revanche, si l'unité n'est pas en danger, chacun doit accomplir le nécessaire pour faire rentrer les pécheurs dans leur devoir.

Remarquons tout de suite que, normalement, l'unité doctrinale et institutionelle de l'Église n'est pas en cause dans les monastères. La lutte commune contre le mal qui pourrait se développer dans leur sein s'y impose donc à tous d'une façon pratiquement absolue.

« Ne prenez aucune part aux œuvres stériles des ténèbres », cela veut dire qu'on ne doit pas être d'accord avec elles, et même les blâmer pour susciter la conversion de ceux qui s'y livrent. Mais tout cela en sauvegardant la paix et en restant dans les limites du devoir absolu de maintenir l'unité de l'Église, de peur qu'on n'arrache le bon grain avec l'ivraie [15]).

Parménien avait cité dans sa Lettre encore un autre texte de l'Apôtre : « Ne te rends pas complice des péchés d'autrui ; toi-même, garde-toi pur » (1 Tim 5, 22).

Dans sa réfutation, Augustin reprend tout simplement sa thèse : il faut rester dans les limites du devoir de maintenir l'unité, mais, la « paix » étant sauve, il faut agir énergiquement contre le mal. Il est trop peu de ne pas commettre les mêmes méfaits ; les actes des pécheurs doivent nous déplaire et nous devons les incriminer. Autre chose ne pas faire, autre chose ne pas se rendre complice (en étant d'accord avec ceux qui pèchent), autre chose enfin aller jusqu'à la récrimination [16]).

[15]) ... non communicare est : non consentire ; quod propter ecclesiae disciplinam parum est, nisi etiam *redarguantur*, ut *corrigi* possint. Sed haec salua pace facienda sunt et quantum admittit officium conseruandae unitatis, ne simul eradicetur et triticum. II, 20(39). PL 43, 80 ; CSEL 51, p. 95. — Notons que le texte du CSEL, édité par M. Petschenig en 1908, a été repris dans le vol. 28 des Œuvres de saint Augustin cité ci-dessus. Les pages du Corpus de Vienne y sont indiquées en caractères gras.

[16]) ... parum est ... eorum facta non facere, nisi displiceant ; parum est ut displi-. ceant, nisi *redarguantur*. Aliud est enim non facere, aliud non communicare id est consentire facientibus, aliud etiam *redarguere*. II, 21(40). PL 43, 80 ; CSEL 51, p. 95.

Dans les limites indiquées et infranchissables, le bon Chrétien ne doit pas lésiner à punir les pécheurs et, miséricordieusement, leur faire des reproches et des réprimandes. Dans le cas où il en aurait l'autorité, il doit faire cela même devant tout le monde, afin que les autres en éprouvent de la crainte. Il doit même les destituer de leur rang d'honneur (c'est-à-dire les dégrader s'ils sont des membres du clergé), ou les priver de la participation aux mystères sacrés (c'est-à-dire les excommunier). Mais dans tout cela, il doit être animé d'un esprit de charité qui cherche à corriger le pécheur, et non pas dans un esprit de haine qui désire le persécuter. Ses devoirs forment un tout : ils impliquent aussi bien le souci d'avoir l'innocence personnelle la plus consciencieuse, que celui d'agir avec la sévérité la plus stricte. Mais, encore une fois, dans le cas où une intervention sévère mettrait en péril l'unité de l'Église, il faut s'en tenir, mais scrupuleusement, aux deux autres principes : ne pas faire le mal, ne pas approuver le mal fait par autrui [17]).

Le livre III du *Contra Epistulam Parmeniani* reprend avec vigueur le principe fondamental que nous avons déjà entendu formuler à plusieurs reprises. L'unité de l'Église indique les limites, mais aussi le but final de toute intervention. La discipline ecclésiastique doit avoir en vue l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Tout « remède » punitif qui ne sauvegarderait pas l'unité s'avérerait non seulement superflu mais, en plus, néfaste et par là ne serait même pas un procédé « médical » valable [18]).

Cependant, si les circonstances y sont favorables, la sévérité s'impose. Elle doit être inspirée par la haine des péchés, et corriger les aberrations des frères par un traitement bien énergique, traitement qui sauvegarde pourtant la sérénité de la charité [19]). Au risque d'ennuyer

[17]) ... non sit in *uindicando* piger, sed uel *corripiat* iustus in *misericordia* et *arguat* uel etiam, si eam personam gerit et ratio conseruandae pacis admittit, et *coram omnibus* peccantes *arguat*, ut ceteri timeant, remoueat etiam uel ab aliquo gradu honoris uel ab ipsa communione sacramentorum, et haec omnia *cum dilectione corrigendi*, non *cum odio* persequendi faciat, plenissimum officium non solum castissimae *innocentiae*, sed etiam *diligentissimae seueritatis* impleuit. II, 21(41). PL 43, 81; CSEL 51, p. 96.

[18]) Cum omnis pia ratio et modus ecclesiasticae disciplinae unitatem spiritus in uinculo pacis maxime debeat intueri, quod apostolus sufferendo inuicem praecepit custodiri et quo non custodito *medicina uindictae* non tantum superflua, sed etiam *perniciosa* et propterea iam nec *medicina* esse conuincitur... III, 1(1). PL 43, 81; CSEL 41, p. 98.

[19]) ... illi filii mali, qui non *odio iniquitatum alienarum*, sed studio contentionum

ses lecteurs, Augustin répète que, bien entendu, l'unité de l'Église pourrait ainsi être mise en danger. Mais la « paix » étant sauve, qu'on ne recule pas devant des mesures disciplinaires, qu'on ne s'abstienne pas d'avertir, de réprimander, de blâmer les coupables, de les écarter de la participation aux mystères sacrés, si on a l'autorité requise pour faire cela. Quelqu'un qui ne le ferait pas serait coupable, non de la malice d'autrui, mais de la sienne propre. Qu'on retranche donc la paresse à redresser son frère et la négligence à punir. Mais qu'on punisse animé d'amour. La sévérité, qui s'impose, fait de la punition un devoir, mais elle doit se faire sans esprit de vengeance, avec l'espoir du redressement du pécheur. Dans ces conditions, mêmes les verges comportent la charité. C'est la même charité qui s'exprime, tantôt dans la rigueur, tantôt dans la douceur [20]).

Savoir punir, tout en ayant pitié, voilà une attitude presque contradictoire qui s'acquiert seulement dans l'humilité. La nécessité peut nous forcer à punir les pécheurs même en les retranchant du milieu des frères. Nous devons dans ce cas pleurer humblement devant le Seigneur pour obtenir cet esprit de miséricorde que précisément ceux qui sévissent orgueilleusement ne connaissent pas. Si nos tentatives pour redresser la situation restent sans résultat, qu'on procède alors à l'exclusion du coupable, mais cela de telle façon que le châtiment soit utile pour son salut. C'est dire que, tout en sévissant, il faut recourir en même temps à la supplication et à la prière [21]).

suarum... umbram rigidae *seueritatis* obtendunt et, quae scripturis sanctis salua *dilectionis* sinceritate et custodita pacis unitate ad *corrigenda fraterna uitia* mordaciore curatione fieri praecepta sunt... usurpant... III, 1(1). PL 43, 81-82; CSEL 51, p. 98-99.

[20]) ... quisquis ... contempserit ecclesiae disciplinam, ut malos, cum quibus non peccat et quibus non fauet, desistat *monere corripere arguere*, etsi talem personam gerit et pax ecclesiae patitur etiam a sacramentorum participatione separare, non alieno malo peccat, sed suo. Ipsa quippe in tanta re *neglegentia* graue malum est. Et ideo... auferet... pigritiam *corrigendi* et *neglegentiam uindicandi* adhibita prudentia et oboedientia in eo quod praecepit dominus, ne frumenta laedantur... Et ideo *dilectione* seruata non sine spe *correctionis uindicandum* est quidquid etiam cogit necessaria *seueritas uindicari*. III, 1(2). PL 43, 83-84; CSEL 51, p. 100.

[21]) Cum ergo ad talem *uindictam* n e c e s s i t a s c o g i t, humilitas lugentium debet impetrare misericordiam, quam repellit superbia saeuientium. Nec illius ipsius qui de medio fratrum tollitur debet *neglegi* salus, sed ita agendum, ut ei talis *uindicta* sit utilis, et agendum uoto et precibus, si *corrigi* obiurgationibus non potest. III, 1(3). PL 43, 84; CSEL 51, p. 101. — La formule *necessitas cogit* est également employée dans la Règle, mais dans un autre contexte : *Praeceptum*, lignes 169-170 : Lauacrum etiam corporum, cuius infirmitatis *necessitas cogit*, minime denegetur, sed fiat sine murmuro de consilio medicinae...

L'Apôtre saint Paul, qui savait agir avec rigueur si cela lui paraissait nécessaire, n'écartait nullement du coupable la charité fraternelle des autres, et cela tout en ordonnant de l'écarter de leurs assemblées. D'une part il appliquait aux pécheurs le châtiment, mais de l'autre il voulait qu'on rende au malheureux le moral une fois qu'il avait été ramené dans ses devoirs et se mettait à briser et abaisser son cœur dans la pénitence. L'Apôtre faisait cela « de peur qu'il ne fût accablé d'une tristesse excessive » (2 Co 2, 7) [22]).

Mais qu'on ne l'oublie pas : en tout cela l'unité de l'Église doit être sauve. La sévérité inconsidérément intransigeante vient du diable. Celui-ci n'a pas d'autre désir que d'affaiblir et de briser même le lien de la paix et de la charité [23]).

Notre analyse en arrive maintenant au deuxième chapitre du livre III, chapitre dont la séquence *de numero pauperum quos pascit ecclesia eximere* fait partie.

Augustin vient de citer la Deuxième aux Corinthiens 2,7 : « ... de peur qu'il ne fût accablé tristesse excessive ». Tout en estimant que cette phrase pourrait viser l'impudique de Corinthe dont Saint Paul parle dans le long passage que nous avons cité au début de cette recherche, il pense que l'identité du personnage a peu d'importance. Ce qui l'intéresse, c'est l'attitude de l'Apôtre. Son exemple montre avec combien de charité l'Église doit procéder à la punition de quelqu'un. Les Donatistes, eux, n'ont rien compris à cela, ils ne savent pas châtier dans un esprit de miséricorde, ils n'agissent pas avec l'humilité de gens attristés à cause du mal, mais avec le superbe de justiciers sans cœur. C'est sincérité et vérité que de se souvenir, quand même on aurait fait quelque progrès, de ce qu'on a été et de prendre en pitié

[22]) Non tamen ab eo fraternam separat *caritatem*, quem de fraterna congregatione praecepit separari... Quid moderatius, quid *diligentius*, quid sollicitudine pia et paterna ac materna caritate plenius fieri aut dici potest ? Sicut peccati adhibet e m e n d a t i o n e m, sic *correcto* et conterenti atque humilianti in paenitentia cor suum uult reddi consolationem, « ne maiore, inquit, tristitia absorbeatur ». III, 1(3). PL 43, 84-85 ; CSEL 51, p. 102-103. — Le verbe *emendare* se rencontre également dans la Règle : *Praeceptum*, lignes 137-138 : ... secundum arbitrium presbyteri uel praepositi grauius *emendetur* ; lignes 221-222 : ... ut ... *emendandum corrigendumque* curetur, ad *praepositum* praecipue pertinebit...

[23]) Ipse (Satan) est enim qui per imaginem quasi iustae *seueritatis crudelem* saeuitiam persuadet, nihil aliud appetens uenenosissima uersutia sua, nisi ut corrumpat atque dirumpat uinculum pacis et caritatis, quo conseruato inter christianos uires eius omnes inualidae fiunt. III ,1(3). PL 43, 85 ; CSEL 51, p. 103-104.

ceux qui sont tombés : n'a-t-on pas été soi-même relevé de la chute par la miséricorde du Christ ? Le Christ, tout en étant absolument libre de tout péché personnel, s'est humilié pour le bien des pécheurs... [24]).

Mais cette bienveillance, encore une fois, n'empêche nullement qu'on agisse avec sévérité, tant que l'unité de l'Église n'est pas en cause. Point de désintéressement néfaste, point de négligence qui a l'air de fermer les yeux sur les péchés d'autrui. Ce serait au fond une attitude cruelle et impitoyable, non moins cruelle que d'agir contre le pécheur avec un orgueil présomptueux [25]).

Sachons, comme saint Cyprien — cet évêque si estimé par les Donatistes parce que, lui-aussi, il rebaptisait —, appliquer à nos frères des remèdes d'une mordacité à la fois caustique et excellente pour la santé [26]).

En citant saint Cyprien, l'évêque d'Hippone a fait un pas dans la direction des Donatistes. Mais qu'ils ne se trompent pas : Cyrien n'était pas l'un des leurs.

Ce traitement énergique et salutaire peut être appliqué uniquement si l'unité de l'Église n'est pas en cause. Il arrive souvent en effet qu'on ne peut pas se séparer corporellement des pécheurs, sans risquer de déraciner en même temps le bon grain. Dans ce cas, il suffit qu'on s'en distingue par la conduite de sa vie. Cela est même indispensable. Il appartient à Dieu de séparer l'ivraie du bon grain, à la fin des temps [27]).

A cet endroit de son exposé, saint Augustin se fait une objection à lui-même. L'Apôtre en personne, ne se substitue-t-il pas à Dieu en

[24]) ... etiam atque etiam commendans humilitate lugentium hoc debere fieri, non superbia saeuientium ... Sinceritas ... est et ueritas, etiam si p r o f i c i t aliquis, meminisse quid fuerit et multo magis *misereri* lapsorum, quandoquidem ipse erectus est a lapsu suo per Christi *misericordiam*, qui sine ullo suo peccato se pro peccatoribus humiliauit. III, 2(5). PL 43, 86-87; CSEL 51, p. 104-107. — Pour *proficere* comparer *Praeceptum*, lignes 157-159 : ... quanto amplius rem communem quam propria uestra curaueritis, tanto uos amplius *profecisse* noueritis.

[25]) Sed ne *perniciose* relinquantur et quasi dissimulanter *neglegantur* aliena peccata, quam est non minoris *crudelitatis* quam illud (le fait de *saeuire*) superbiae... III, 2(6). PL 43, 87; CSEL 51, p. 107.

[26]) ... Cyprianus collegas suos, a quibus tamen nulla corporali disiunctione separatus est, ... prudenter ac sobrie saluberrimae mordacitatis inferens medicinam... grauiter *arguit*... III, 2(8). PL 43, 88; CSEL 51, p. 109.

[27]) ... quia non poterant ab eis corporaliter separari, ne simul eradicarent et triticum, sufficiebat eis a talibus corde seiungi, uita moribusque distingui, propter compensationem custodiendae pacis et unitatis... III, 2(9). PL 43, 90; CSEL 51, p. 111.

disant : « Je vous ai écrit de n'avoir pas de relations avec le frère qui a la réputation d'être impudique, ou idolâtre, ou avare, ou injurieux ou ivrogne, ou pillard, de *ne pas même manger avec un tel individu* » ? Ne sépare-t-il pas ainsi le bon grain de l'ivraie, avant l'heure de la moisson de Dieu ? Ne mangeons-nous pas souvent avec des gens qui, en matière de religion, sont très loin de nous ? Et nous ne mangerions donc pas avec nos frères pécheurs ? Et le Christ... ? Ne lui a-t-on pas reproché de manger avec eux... ?

Augustin répond à cette difficulté en retournant à ses principes. D'abord, l'unité de l'Église ne doit pas être en cause ; ensuite, il faut agir contre le coupable avec charité, pour son bien, en vue de son salut. Mais ces conditions remplies, on doit agir avec sévérité, et même aller jusqu'à la séparation « physique » d'avec le coupable. En affirmant cela, saint Augustin ne fait que se conformer, dit-il, à la pratique de la *sanitas ecclesiae* [28]). Le sens précis de ce terme n'est pas clair. Il fait certainement partie de l'imagerie médicale qui, chez Augustin, est si fréquente dans le domaine du « traitement » des pécheurs et de leurs péchés. Nous comprenons grosso modo ceci : il se conforme à l'attitude du corps sain de l'Église vis-à-vis de ses membres malades.

L'Église n'entend pas arracher le coupable du champ du Seigneur lui-même, mais faire ce qu'elle peut pour le remettre dans le bon chemin. Il est bien possible que cela reste sans résultat, que le pécheur ne reconnaisse pas qu'il est pécheur et ne s'améliore pas par des actes de pénitence. Dans ce cas, c'est lui-même qui se met dehors, et c'est précisément parce qu'il l'aura voulu lui-même qu'il sera séparé de la communion de l'Église. Celle-ci doit agir avec cette rigueur quand les circonstances le permettent. Cela veut dire : lorsque la faute d'un personnage isolé est si notoire et apparaît aux yeux de tous si exé-

[28]) In hac uelut angustia quaestionis non aliquid nouum aut insolitum dicam, sed id quod s a n i t a s obseruat e c c l e s i a e, ut, cum quisque fratrum, id est christianorum, intus in ecclesiae societate constitutorum in aliquo tali peccato fuerit d e p r e h e n s u s, ut anathemate dignus habeatur, fiat hoc ubi periculum schismatis nullum est atque id *cum* ea *dilectione*, de qua ipse alibi praecipit dicens « ut non inimicum eum existimetis, sed *corripite* ut fratrem » (2 Thess 3, 15). III, 2(13). PL 43, 92 ; CSEL 51, p. 114-115. — Pour *deprehendere* comparer *Praeceptum*, lignes 136-138 : ... si *deprehenditur atque conuincitur* ... grauius emendetur. — Dans un contexte comparable, Augustin emploie *m e d i c i n a ecclesiae*, au lieu de *sanitas ecclesiae* : Quid igitur hic faciat *ecclesiae medicina* salutem omnium materna caritate conquirens tamquam inter phreneticos et lethargicos aestuans ? Lettre LXXXIX, 6. PL 33, 312 ; CSEL 34, p. 423.

crable qu'elle ne trouve absolument aucun défenseur, ou du moins pas de défenseurs qui risquent de mettre en danger l'unité de l'Église, ou encore quand le grand nombre de l'assemblée ecclésiale est étranger au crime qu'il s'agit de frapper. Dans ce cas, on peut estimer que l'assemblée soutiendra plutôt le dirigeant de l'Église dans sa remontrance, que le coupable dans sa résistance. Alors l'assemblée s'interdit de le fréquenter, et cela en vue de sa guérison. Personne ne prendra la nourriture avec lui, et cela non par rage haineuse, mais en voulant exercer sur lui une pression fraternelle. Alors le coupable sentira peut-être la crainte l'envahir et la honte le guérir. Ne se voit-il pas frappé d'anathème par toute la communauté ecclésiale ? Il lui est impossible de trouver un groupe de sympathisants avec lesquels il pourrait se complaire dans son mal et braver les gens de bien [29]). C'est au milieu de gens qui ne sont pas du tout avec lui que le pécheur peut être ramené dans le bon chemin pour son plus grand bien, c'est-à-dire au milieu de gens que la contagion de pareilles fautes ne risque pas d'affecter [30]).

Mais dans ces choses, deux conditions doivent toujours être remplies : il ne suffit pas de tenir compte de l'unité de l'Église, il faut aussi agir pour le bien, non pas frapper comme un bourreau à l'heure fatale de l'exécution, mais agir comme un médecin, par miséricorde, tout en se servant d'un instrument rougi au feu [31]).

[29]) Non ad eradicandum fit, sed ad *corrigendum*. Quodsi se non agnouerit neque paenitendo *correxerit*, ipse foras exiet et per propriam uoluntatem ab ecclesiae communione dirimetur... Quando ita cuiusquam crimen notum est et omnibus execrabile apparet, ut uel nullos prorsus uel non tales habeat defensores, per quos possit schisma contingere, non dormiat *seueritas* d i s c i p l i n a e, in qua tanto est efficacior e m e n d a t i o prauitatis, quanto *diligentior* conseruatio *caritatis*... Tunc enim (congregationis ecclesiae multitudo) adiuuat *praepositum* potius *corripientem* quam criminosum resistentem. Tunc se ab eius coniunctione salubriter continet, ut nec cibum cum eo quisquam sumat, non rabie inimica, sed *cohercitione fraterna*; tunc etiam ille et timore percutitur et pudore *sanatur*, cum ab uniuersa ecclesia se anathematum uidens, sociam turbam, cum qua in delicto suo gaudeat et bonis insultet, non potest inuenire. III, 2(13). PL 43, 92; CSEL 51, p. 115. — Pour la *seueritas d i s c i p l i n a e* comparer *Praeceptum*, lignes 209-210 : Quando necessitas *disciplinae*, minoribus *cohercendis*, dicere uos uerba dura conpellit... Quant à *emendatio*, voir note 22.

[30]) ... eum posse tali modo salubriter *corrigi* qui inter dissimiles peccat, id est inter eo eos quos peccatorum similium *pestilentia* non *corrumpit*. III, 2(14). PL 43, 92; CSEL p. 115.

[31]) Ita... et salua pace *corrigitur* et non interfectorie percutitur, sed *medicinaliter* uritur... III, 2(14). PL 43, 92-93; CSEL 51, p. 116.

Malheureusement, les dirigeants de l'Église n'ont pas toujours affaire à des personnes isolées. Il leur devient impossible, alors, d'arracher l'ivraie. Qu'on observe, dans ce cas, la parole de l'Apôtre — déjà si souvent citée dans cette recherche — : « Retranchez le mal de vous-mêmes », gardez-vous loin de toute connivence avec les mauvais et armez-vous de patience. Veut-on comprendre : « Retranchez le *mauvais* du milieu de votre assemblée » ... ? Soit, mais il reste que la peine du retranchement du coupable doit être imposée avec le désir empressé de le guérir, et non pas avec un sentiment de haine qui chercherait sa ruine [32]).

Après avoir exprimé ses principes tant de fois et de tant de façons différentes, saint Augustin en arrive au passage qui nous intéresse particulièrement, celui où il parle du *numerus pauperum quos pascit ecclesia*. Il a dit tout ce qu'il avait à dire sur le verset 5, 13 de la Première aux Corinthiens : « Retranchez le mal de vous-mêmes », ou « Retranchez le pervers du milieu de vous ». Mais il retourne encore un instant à un élément du contexte. Quand quelqu'un s'est rendu gravement coupable, l'Apôtre nous dit de ne pas même manger avec un tel individu. Augustin estime qu'il faut appliquer ce principe avec rigueur, mais, bien entendu, si les circonstances le permettent, c'est-à-dire s'il s'agit de cas isolés. Ce genre de punition, d'ailleurs, n'est nullement propre à la discipline ecclésiastique officielle. Les bons Chrétiens agissent de cette manière avec les leurs, chacun dans sa propre maison. Lorsqu'ils voient que leur fils, ou d'autres membres de leur maisonnée, se comportent mal, ils refusent de manger avec eux et imposent ce refus à tout le monde. Ils font cela par charité et agissent en vue du bien. Du bien du coupable, tout d'abord, s'ils estiment que celui-ci peut être ramené dans le droit chemin par cette mesure. Ou bien en pensant aux autres s'ils n'espèrent absolument plus l'amélioration des coupables et veulent uniquement les empêcher de corrompre leur entourage par la contagion de leur mauvais propos [33]).

[32]) Quid agimus, cum ita improborum multitudine premimur, ut iudicium nostrum in aliquam *cohercitionem* non possimus exercere ? « Auferte, inquit, malum ex uobis ipsis ». Id est : si non potestis auferre malos ex medio uestrum, ipsum malum auferte ex uobis ipsis. Quodsi quisquam uelit sic intelligere quod dictum est : « Auferte *malum* ex uobis ipsis », ut per *correptionem* separationis de congregatione fratrum *malus* quisque auferendus sit, studio tamen *sanandi*, non *odio* perimendi esse faciendum nemo dubitauerit. III, 2(15). PL 43, 94; CSEL 51, p. 119.

[33]) Nam hoc ipsum quod ait apostolus : « cum eiusmodi nec quidem cibum simul sumere » quam multi boni christiani faciunt de his quorum familiarius c u r a m

Celui qui a l'autorité nécessaire pour agir ainsi, doit le faire avec une humble charité et une bienveillante sévérité. Il se souviendra qu'il est le serviteur de ceux auxquels il commande, selon le précepte et l'exemple du Seigneur Jésus lui-même. Adressant des plaintes et des prières à Dieu, il s'en prendra au mal avec miséricorde, et non pas, orgueilleusement, à l'homme [34]).

La même punition se pratique aussi dans le cadre de la grande discipline ecclésiastique. Les grandes sanctions s'accompagnent du refus de manger avec les coupables.

Les grandes sanctions...

Saint Augustin qui, jusqu'ici, a parlé très généralement de la séparation des coupables de la participation aux mystères ou des honneurs qui leurs sont dûs, se met à donner des précisions. Agir contre toute une foule, dit-il, cela est très difficile, mais dans des cas isolés les autorités compétentes peuvent très bien éloigner tel clerc de son rang dans le clergé, ou éloigner un tel *du nombre des pauvres qui sont nourris par l'Église*, ou tel laïque de l'assemblée des fidèles elle-même. Cette mesure implique que les autres iront jusqu'à ne pas prendre leur nourriture avec eux.

Les autres... Entendons-nous : ceux parmi les autres à qui cela peut être ordonné...

Mais quand il s'agit d'un grand nombre de coupables, dans n'importe quelle classe de l'Église, les choses sont bien moins faciles que

g e r u n t, ut, a quorum consortio potuerint separare quos tali *correptione* posse *corrigi* sentiunt uel quos omnino *corrigi* posse desperant, ne alios conloquiorum malorum *contagione corrumpant*, non dubitent facere... Nam et in domibus suis quique boni fideles ita d i s c i p l i n a m suorum moderantur et regunt, ut ibi quoque obtemperent apostolo praecipienti « cum eiusmodi nec quidem cibum simul sumere », cum et de filiis suis et de domesticis hoc faciunt uel fieri iubent, cum eos uident ita uiuere, ut hoc eis esse faciendum ipsa quae in eos habetur *caritas* suggerat. III, 2(16). PL 43, 94-95; CSEL 51, p. 119-120. — *Curam gerere* se trouve dans la Règle également : *Praeceptum*, lignes 218-219 : ... presbytero qui omnium uestrum *curam gerit*. — Quant à *disciplina*, voir note 29.

[34]) Facit hoc bene, id est humili *caritate* ac *benigna seueritate*, qui sic p r a e e s t fratribus suis, ut eorum s e r u u m se esse meminerit, sicut sese habet ipsius domini et praeceptum et exemplum. Tunc enim fit et sine tyfo elationis *in hominem* et cum luctu deprecationis ad deum. III, 2(16). PL 43, 94; CSEL 51, p. 119. — Les termes espacés évoquent ce que la Règle dit à propos du *praepositus* du monastère : *Praeceptum*, lignes 225-226 : Ipse uero qui uobis *praeest*, non se existimet potestate dominantem, sed *caritate seruientem* felicem.

dans ces cas individuels. Comment alors isoler la foule des méchants et la bannir de la société des bons [35]) ?

A la lumière de ce texte, qui évoque plusieurs « classes » dans l'Église, il faut bien comprendre le *numerus pauperum quos pascit ecclesia* comme l'un de ces *ordines*, intermédiaire, lui, entre l'*ordo* des *clerici* et l'*ordo* des *laici*. Il s'agit, en effet, de l'*ordo* des *monachi*, des « serviteurs de Dieu dans le monastère ».

Bien que certains textes monastiques de saint Augustin, pourtant fort bien connus, ne laissent pas de doute à ce propos, cela n'a jamais été remarqué, au moins à notre connaissance.

Pour se rendre compte que le *numerus pauperum quos pascit ecclesia* constitue l'*ordo monachorum* (et *sanctimonialium*, bien entendu), il suffit de relire les fameux sermons *de vita et moribus clericorum suorum*, 355 et 356.

Un prêtre du monastère épiscopal d'Hippone, le *monasterium clericorum*, venait de mourir en laissant un testament, lui un « pauvre du Christ ». Dans son Sermon 355, saint Augustin, stupéfait, annonce qu'il va entreprendre une enquête auprès des autres clercs de son monastère : ont-ils effectivement renoncé à toute possession personnelle ? Sinon, il va les mettre devant leur devoir. Quelqu'un posséderait-il encore quelque chose ? qu'il en fasse cadeau à n'importe qui, ou l'affecte au bien commun du monastère. Dans un monastère, on n'a plus rien, c'est à l'Église de l'avoir, l'Église par laquelle Dieu nous nourrit : *ecclesia habeat, per quam deus nos pascit.* Augustin veut absolument que ses « frères » mènent avec lui une vie pauvre qui attend tout de la bonté de Dieu. Libre à chacun, maintenant, de s'en aller. Mais celui qui est prêt à être nourri par Dieu qui se sert pour cela de l'Église, *pasci a deo per ecclesiam ipsius*, ne rien posséder en propre, mais à distribuer son bien aux pauvres ou l'affectuer au bien commun, qu'il reste avec Augustin [36]).

Le *numerus pauperum quos pascit ecclesia* dont saint Augustin parle dans son *Contra Epistulam Parmeniani* III, 2 (16) indique donc

[35]) Sed non, quam facile de gradu clericorum quisque ab episcopo uel *de numero pauperum quos pascit ecclesia* uel de ipsa congregatione laicorum siue ab episcopo siue a clerico uel quocumque *praeposito* cui est potestas *eximitur*, ita ut cum eiusmodi a ceteris, *quibus hoc praecipi potest, nec cibus sumatur*, tam facile malorum multitudo in quolibet *ordine ecclesiae* potest a bonorum commixtione secludi et expelli. III, 2(16). PL 43, 94-95; CSEL 51, p. 119.

[36]) *Sermo* 355, 6. PL 39, 1572-1573; éd. Lambot, p. 129-131.

les « serviteurs de Dieu dans le monastère ». Le contexte évoque l'éventualité de l'expulsion de l'un ou de l'autre de sa communauté.

Chose très intéressante, le même contexte nous renseigne sur l'une des conséquences de ce renvoi. Comme dans le cas d'un clerc dégradé et celui d'un laïque éloigné de la participation à l'Eucharistie, la communauté des fidèles cessait de prendre le repas avec le moine renvoyé. Le *Contra Epistulam Parmeniani* en donne le motif : c'est soit pour le pousser à la conversion, soit pour se protéger contre sa mauvaise influence et celle de leurs éventuels séides. La Règle dit d'ailleurs textuellement, elle aussi, que même l'expulsion est ordonnée en vue du bien : il s'agit du souci du grand nombre de ceux que le coupable pourrait perdre par une contagion pernicieuse [37]).

Il est intéressant de noter, d'autre part, que Monique avait cessé de manger à la même table qu'Augustin, à cause de ses railleries. C'est en raison d'un songe prometteur qu'elle a repris espoir et consenti ensuite à reprendre avec lui la vie commune [38]).

Une autre conséquence de l'expulsion du monastère se trouve signalée dans la Lettre LXIV, 3 d'Augustin. Dans un récent concile, y dit-il — c'est le concile de Carthage du 13 septembre 401, canon 14 [39]) —, il a été établi que quelqu'un qui quitte son monastère, ou en est expulsé, ne peut pas, dans un autre diocèse, être admis à la cléricature ou être mis à la tête d'un monastère, c'est-à-dire en devenir le *praepositus* [40]).

[37]) ... ne alios conloquiorum malorum *contagione corrumpant*... (voir note 33). *Praeceptum*, lignes 128-129 : Non enim et hoc fit *crudeliter*, sed *misericorditer*, ne *contagione pestifera* plurimos *perdat*.

[38]) ... exaudisti eam. Nam unde illud somnium, quo eam consolatus es, ut *uiuere mecum* cederet et *habere mecum eandem mensam in domo*? *Quod nolle coeperat* auersans et detestans blasphemias erroris mei. *Confessions* III, 11(19).

[39]) Recenti concilio statutum est, ut de aliquo monasterio qui recesserint uel *proiecti* fuerint, non fiant alibi *clerici* aut *praepositi monasteriorum*. Ep. LXIV, 3. PL 33, 233-234; CSEL 34, p. 231. — Nous citons le texte du concile (Mansi III, 779) d'après H. Th. Bruns, *Canones Apostolorum et Conciliorum saeculorum IV. V. VI. VII.*, Berlin, 1839. Il porte le n° LXXX dans le *Codex Ecclesiae Africanae*, vol. I, p. 175 : *Ut de alieno monasterio susceptos nec praepositos monasterii, nec clericos liceat ordinare.* Item placuit, ut si quis de alterius monasterio susceptum uel ad clericatum promouere uoluerit, uel in suo monasterio maiorem monasterii constituerit, episcopus qui hoc fecerit, a ceterorum communione seiunctus suae tantum plebis communione contentus sit, et ille *neque clericus neque praepositus* perseueret.

[40]) ... cum ego *noluissem* hunc grauissimum dolorem cordis mei *uobis perferre in notitiam*, ne uos atrociter et inaniter contristando turbarem, fortassis ideo deus noluit uos latere, ut nobiscum orationibus incumbatis... PL 33, 269; CSEL 34, p. 336. — Comparer le *Praeceptum*, lignes 121-122 : ... prius praeposito debet ostendi... ne forte possit,

Il semble donc que l'expulsé pouvait commencer éventuellement ailleurs une vie nouvelle, mais seulement en tant que simple « serviteur de Dieu dans le monastère », et cela, sans aucun doute, après une conversion bien sincère.

Tout ce qui précède nous permet de mieux comprendre certains éléments de la Lettre LXXVIII de saint Augustin, écrite entre 401 et 408. L'évêque a adresssé cette Lettre, sans doute lors d'une absence de son diocèse, au clergé et aux autres fidèles d'Hippone. Il aurait préféré garder le silence et traiter la question en cause seul avec les intéressés. Mais étant donné que l'affaire de Spes et Boniface avait été divulguée, il se voyait dans la nécessité de parler ouvertement, dans sa Lettre, de ce pénible scandale [41]). De quoi s'agissait-il ?

Boniface était prêtre d'Hippone et appartenait donc à la communauté du monastère épiscopal de saint Augustin, le *monasterium clericorum*. Spes, qui vivait dans la même maison, avait été accusé par Boniface d'une faute très grave. Or Spes avait riposté en accusant Boniface exactement du même péché. Nous ignorons la nature précise de ces accusations, mais il n'est pas difficile de la soupçonner sous les paroles voilées d'Augustin. Si Boniface a raison, il a constaté un jour que Spes était animé d'une agitation impudique et immonde, et il n'a voulu ni s'entendre avec lui, ni garder le silence. Augustin veut bien croire les affirmations du prêtre. Mais il n'oublie pas que Spes fait entendre un tout autre son de cloche : Boniface aurait voulu blesser la bonne réputation de son confrère parce que précisément il n'avait pas réussi à souiller sa chasteté.

secretius correptus, non innotescere ceteris. — C'est l'éditeur de la Correspondance d'Augustin dans le Corpus de Vienne, A. Goldbacher, qui donne à la Lettre LXXVIII la date de 401-408. P. Courcelle précise qu'elle risque fort d'avoir été écrite en 402. Voir son article *Les lacunes de la correspondance entre saint Augustin et Paulin de Nole*, dans la *Revue des Études Anciennes* 53 (1951, p. 253-300), p. 266-267 et 295. O. Perler, dans son livre *Les voyages de saint Augustin*, Paris 1969, p. 245, ajoute que l'absence de saint Augustin à ce moment pourrait s'expliquer par son voyage à Milev où il a assisté au concile de 402 précisément (Mansi III, 783-787).

41) ... *duo de domo nostra* habent causam... ; ... si innocens est presbyter uester, quod magis credo, quia, cum sensisset alterius motum inpudicum et inmundum, nec consentire uoluit nec *tacere*, cito eum (dominus) sua diuina sententia manifestatum ministerio proprio repraesentet ; si autem male sibi conscius, quod suspicari non audeo, uoluit alterius existimationem laedere, cum eius pudicitiam contaminare non posset, sicut dicit ipse cum quo habet causam, non eum permittat suam *occultare* nequitiam... PL 33, 268 ; CSEL 34, p. 333-334.

Saint Augustin donnait plus de crédit aux affirmations de Boniface qu'a celles de Spes, mais il lui était impossible d'établir la vérité sur un fait qui forcement avait eu lieu sans témoins. Il espérait que le temps travaillerait pour lui et que quelque chose se produirait qui lui permettrait de convaincre (*conuincere*) le coupable [42]).

Mais l'élément nouveau qui ne tardait pas à se produire en effet, allait précipiter les choses. Car Spes venait d'écrire une lettre à son évêque pour lui demander d'être monté en grade dans la cléricature, *promoueri in clericatu*, soit à Hippone, soit, grâce à des lettres de recommandation à écrire par Augustin, dans un autre diocèse [43]).

C'était très grave. Augustin pouvait difficilement accorder à Spes cet avancement sans donner tort à Boniface. Or en donnant tort à son prêtre, il serait bien obligé à le priver de sa fonction sacerdotale en le dégradant. Inversement, Augustin ne pouvait pratiquement pas refuser à Spes la promotion demandée sans donner raison à Boniface et, en faisant cela, il serait obligé à expulser Spes du monastère des clercs, *ut de nostro habitaculo proiceretur* [44]). Soit dit en passant que *proicere* est précisément le terme que la Règle emploie deux fois pour parler de l'expulsion. Puis, comme nous l'avons vu plus haut, une fois expulsé, Spes ne pourrait plus exercer une fonction cléricale, même pas en dehors du diocèse d'Augustin, ce qu'il demandait précisément dans sa lettre.

Il avait même ajouté ceci : si lui-même n'était pas avancé dans la cléricature, alors le prêtre Boniface ne devrait pas être laissé dans son rang et donc être dégradé.

Pour sa part, Boniface était prêt à renoncer à sa dignité de prêtre afin que les faibles ne fussent pas scandalisés à cause de lui [45]).

[42]) Cum... (non) inuenirem, quo modo unus e duobus *conuinceretur*, quamuis magis presbytero credidissem, cogitaueram primo sic ambos deo relinquere, donec in uno eorum, qui mihi suspectus erat, aliquid existeret, unde non sine iusta et manifesta causa *de nostro habitaculo proiceretur*. PL 33, 268; CSEL 34, p. 334.

[43]) ... cum *promoueri in clericatu*, siue illic per me, siue alibi per litteras meas uehementissime conaretur, ego autem nullo modo adducerer ei homini de quo tantum mali existimarem, manus ordinationis inponere aut per commendationem meam alicui fratri meo subintroducere... *Ibid.*

[44]) Voir note 42.

[45]) ... turbulentius agere coepit, ut, si ipse *in clericatu* non *promoueretur*, nec presbyter Bonifatius *in suo gradu esse* permitteretur. In qua eius prouocatione cum uiderem Bonifatium nolle quibuslibet infirmis et ad suspicionem propensis de suae uitae dubitatione scandalum fieri paratumque esse *honoris sui* apud homines *damnum perpeti* potius quam in ea contentione, in qua non posset ignorantibus et dubitantibus uel ad

Dans sa Lettre à l'église d'Hippone, Augustin fait savoir qu'il n'aime pas cette « solution » et qu'il a décidé d'envoyer les deux hommes à Nole. Pourquoi à Nole ? C'est que la tombe de saint Félix de Nole aurait le pouvoir de pousser un coupable à avouer ses torts, cela, dit Augustin, soit à cause de quelque punition miraculeuse, soit tout simplement par peur devant un lieu aussi sacré. De plus, il y avait à Nole un homme de confiance (sans doute Paulin, l'ami d'Augustin et d'Alypius), qui serait un témoin sûr de ce qui se passerait là-bas [46]).

Boniface désirait faire ce voyage sans aucune lettre de créance et à renoncer ainsi aux égards dus à son rang. Dans l'église où ils se rendaient, et où ils étaient inconnus, lui-même et Spes seraient alors traités d'une façon absolument égale. Il consentait même à ce que son nom, jusqu'à nouvel ordre, ne figurât pas sur la liste des clercs d'Hippone, c'est-à-dire sur les « dyptiques » qu'on lisait à l'autel. Il y avait en effet des gens à Hippone qui désiraient cette omission pour enlever aux Donatistes une occasion pour critiquer la *Catholica*. Augustin n'était pas favorable à ce procédé, mais l'humilité de Boniface ne manquait pas de l'impressionner très positivement [47]).

Nous ne connaissons pas la fin de cette affaire.

Mais retournons à l'expulsion *de numero pauperum quos pascit ecclesia*. Nous aurions pu démontrer beaucoup plus brièvement qu'il s'agissait de l'expulsion du monastère et d'une dégradation *sui generis*. Mais il nous a paru intéressant d'analyser longuement le contexte du *Contra Epistulam Parmeniani* pour faire sentir l'harmonie profonde qui existe entre ce texte et le quatrième chapitre de la Règle. Cette

male suspicandum procliuioribus suam demonstrare conscientiam, usque ad ecclesiae perturbationem inaniter progredi... PL 33, 268-269; CSEL 34, p. 334-335.

[46]) ... elegi aliquid medium, ut certo placito se ambo constringerent ad locum sanctum se pergituros, ubi terribiliora opera dei non sanam cuiusque conscientiam multo facilius aperirent et ad confessionem uel poena uel timore compellerent... Multis enim notissima est sanctitas loci, ubi beati Felicis Nolensis corpus conditum est, quo uolui ut pergerent, quia inde nobis facilius fideliusque scribi potest, quicquid in eorum aliquo diuinitus fuerit propalatum. PL 33, 269; CSEL 34, p. 335-336.

[47]) Bonifatius tamen hanc humilitatem suscepit, ut nec litteras acciperet, quibus in peregrinationem honorem suum quaereret, ut in eo loco, ubi ambo ignoti sunt, circa ambos aequalitas seruaretur; et nunc, si uobis placet, ut nomen eius non recitetur, ne his, qui ad ecclesiam nolunt accedere, sicut ait apostolus, demus occasionem quaerentibus occasionem, non erit hoc nostrum factum, sed eorum quorum causa fuerit factum. PL 33, 269; CSEL 34, p. 337.

harmonie s'exprimait en partie dans l'emploi des mêmes termes ou de termes analogues. Nous les énumérons brièvement : *corrigere*, l'imagerie médicale avec *sanare*, *cohercere* ou *cohercitio*, *seueritas*, *crudelis*, *misericors* ou *misericordia*, *perniciosus*, *praepositus*, *neglegere* ou *neglegentia*, *corripere*, *coram omnibus*, *arguere* ou *redarguere*, *uindicta* ou *uindicare*, *corrumpere* (la Règle dit *perdere*), *contagio*, *pestilentia*, *diligenter* ou *diligentia*, *amor hominum*, *odium uitiorum*, *innocens*, *monere*. Ajoutons *conuincere*, *tacere*, *occultare*, *proicere* que nous avons rencontrés dans la Lettre LXXVIII. La même Lettre affirme que saint Augustin aurait préféré traiter la question avec les seuls intéressés, ce qui rappelle l'insistance sur le *secretius corripere* de la Règle.

* * *

Comme nous l'avons déjà dit, l'idée de l'expulsion du monastère revient à un autre endroit de la Règle.

Dans le sixième chapitre, l'auteur s'explique sur le rétablissement des liens de charité entre les frères lorsqu'un conflit s'est produit. Il insiste sur le pardon à donner et le pardon à demander. D'après les circonstances, les frères doivent présenter sans tarder des excuses ou pardonner sans discuter. Souvent ils doivent se pardonner leurs offenses mutuellement. L'un se laisse facilement aller à la colère, mais se hâte d'implorer le pardon de celui qu'il reconnaît avoir offensé ; il est préférable à tel autre qui est plus lent à la colère, mais se décide difficilement à demander pardon. Mais celui qui prétend ne le faire jamais, ou ne le fait pas du fond du cœur, n'est pas à sa place dans un monastère, même *s'il n'en est pas expulsé* [48]).

Nous croyons que les pages précédentes constituent une excellente explication de ces paroles. Il s'agit d'une expulsion qui, même si elle ne se réalise pas, *devrait avoir lieu*. Les faits en question sont difficiles à être établis d'une façon « juridique », mais la présence dans un monastère de quelqu'un qui ne veut pas demander pardon, serait dépourvue

[48]) *Praeceptum*, lignes 196-206 : Quicumque... alterum laesit, meminerit satisfactione quantocius curare quod fecit, et ille qui laesus est, sine disceptatione dimittere. Si autem inuicem se laeserunt, inuicem sibi debita relaxare debebunt... Melior est autem qui, quamuis ira saepe temptatur, tamen inpetrare festinat, ut sibi dimittat, cui se fecisse agnoscit iniuriam, quam qui tardius irascitur et ad ueniam petendam difficilius inclinatur. Qui autem numquam uult petere ueniam, aut non ex animo petit, *sine causa est in monasterio, etiam si inde non proiciatur.*

de sens. Or dans le *Contra Epistulam Parmeniani* revient, avec une certaine obsession, l'idée d'après laquelle l'unité, le lien de la paix, sont la vie même de l'Église. Quelqu'un qui ne veut pas rétablir les liens brisés n'est pas à sa place dans un monastère tout simplement parce qu'il n'est pas à sa place dans l'Église dont l'unité est le principe vital. A la fin de son Sermon 210, l'un des Sermons d'Augustin pour le Carême qui présentent tant de points de contact avec la Règle [49]), saint Augustin a formulé cela en toutes lettres : « Considérez si l'on peut donner encore le nom de Chrétien à quelqu'un qui, même dans ces saints jours, ne veut pas mettre un terme à des inimitiés qu'il n'aurait jamais dû avoir » [50]).

Chose très intéressante, dans la Lettre CCXI proprement dite, l'*Obiurgatio*, saint Augustin a souligné la contradiction qu'il y avait entre l'unité avec les Donatistes, enfin rétablie, et l'existence d'une division d'esprits, d'un « schisme », dans un monastère catholique :

Cogitate quid mali sit ut, cum de Donatistis in unitate gaudeamus, *interna schismata in monasterio lugeamus* [51]).

Quelqu'un qui ne veut jamais demander pardon, ou ne le fait pas du fond du cœur, a beau être dans un monastère ou dans l'Église, il est dehors par son « poids », son *pondus*. Le « point zéro » vers lequel tendent ses forces affectives se trouve ailleurs. Nous avons rencontré cette idée chez saint Augustin à propos d'une autre expulsion, celle d'Adam et Eve du paradis terrestre. Mais ce qu'il dit à leur propos se laisse sans difficulté appliquer à ce qui nous occupe dans cette recherche, l'expulsion du monastère.

Dans le troisième chapitre du livre de la Genèse Augustin lisait, en 22-23 : « Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours ! Et Dieu le *laissa partir* (*dimisit*) du jardin d'Eden pour cultiver le sol d'où il avait été tiré ». Le texte latin d'Augustin (comme celui d'Ambroise) ne disait pas *exclusit*, mais *dimisit* : Dieu le *laissa partir*.

Il est vrai que le verbe de *dimittere* évoque pour nous un renvoi,

[49]) Voir notre article *Les Sermons de saint Augustin pour le Carême* (205-211) *et sa motivation de la vie ascétique*, dans *Augustiniana* XXI (1971), p. 357-404.

[50]) ... considerate, carissimi, *utrum christianus dicendus sit*, qui saltem his diebus inimicitias non uult finire, quas nunquam debuit exercere. PL 38, 1054.

[51]) Lignes 43-44 de notre édition critique de l'*Obiurgatio* dans *La Règle de saint Augustin*, vol. I, Paris 1967, p. 106, et PL 33, 959.

si bien que la nuance qu'il y aurait entre *excludere* et *dimittere* risque de nous échapper. Mais il n'est pas moins vrai que *dimittere* se rencontre fréquemment avec des sens comme : lâcher, laisser aller, quitter, laisser, laisser paître, laisser après soi, abandonner... [52]). Cela nous explique pourquoi Augustin comprend que Dieu ne renvoya pas Adam, mais le *laissa partir*. Dans son *De Genesi contra Manichaeos*, il explique : C'est dit ainsi pour nous apprendre que précisément par le « poids », le *pondus*, de ses péchés, Adam fut poussé de lui-même vers le lieu qui lui convenait. Sa place n'était plus au Paradis. La même chose arrive à l'homme pervers. Au point de départ, il vit parmi les bons. Mais il est pervers, et s'il ne veut pas se corriger, il est propulsé de l'assemblée de ces bons par le « poids » des mauvaises habitudes qu'il a contractées. Alors les bons l'excluent, mais non pas contre son gré : ils le laissent partir là où son cœur le porte. Comme pour Adam, son espoir est désormais de « tendre sa main vers l'arbre de vie », c'est-à-dire vers la croix par laquelle se recouvre la vie éternelle [53]).

La même idée revient dans le Sermon 285, 6, maintenant à propos, non pas seulement d'Adam, mais aussi d'Eve : Dieu les laissa partir du paradis terrestre, « la tête déjà en avant », comme leur propre « poids » les y entraînait ; Il ne les en chassa pas [54]).

Ce « poids » bien entendu est l'« amour », qu'il s'agisse de la charité

[52]) Voir *Thesaurus Linguae Latinae* sous *dimitto*. Voici en outre deux exemples augustiniens tirés de l'*Enarratio in Psalmum* 95, 5 et 6. L'« enfant prodigue » a *quitté* son père : filius ... ille ... qui *dimisit* patrem, et omnia sua consumpsit cum meretricibus, uiuens prodige... Le Psalmiste a dit : « Magnus dominus et laudabilis *nimis* ». En disant *nimis*, il a *laissé* à toi la tâche de te représenter par l'esprit ce qu'il ne savait pas exprimer par des paroles : *dimisit* tibi cogitare quod non poterat ipse uerbis explicare. PL 37, 1230-1231 ; CC 39, p. 1346-1347.

[53]) Bene dictum est *dimisit, non exclusit* ; ut ipso peccatorum suorum *pondere* tanquam in locum sibi congruum uideretur urgeri. Quod patitur plerumque malus homo cum inter bonos uiuere coeperit, si se in melius commutare noluerit : ex illa bonorum congregatione *pondere* malae suae consuetudinis pellitur ; et illi eum *non excludunt reluctantem, sed dimittunt cupientem*... Potest ergo uideri propterea homo in labores huius uitae esse *dimissus*, ut aliquando manum porrigat ad arborem uitae et uiuat in aeternum. Manus autem porrectio bene significat *crucem* per quam uita aeterna recuperatur. *De Genesi contra Manichaeos*, II, 22(34). PL 34, 213-214. — Sans l'emploi de *pondus*, la même idée se retrouve dans *Contra Epistulam Parmeniani* III, 2(13) : ... *ipse foras exiet et per propriam uoluntatem ab ecclesiae communione dirimetur*... (voir note 29).

[54]) ... non ego to *eicio*, sed « exi tu ». A nobis enim exierunt « qui segregant semetipsos, animales, spiritum non habentes » (Jude, 19). *Non* enim dictum est *eiecti sunt*, sed *exierunt*. Hoc et in primis peccantibus iustitia diuina seruauit. Tanquam enim *iam pronos proprio pondere, dimisit* eos de paradiso, *non exclusit*. PL 38, 1296.

la plus généreuse ou de la cupidité la plus égoïste. C'est l'amour, bon ou pervers, qui est le moteur profond de toute existence humaine. Saint Augustin l'a dit dans une formule célèbre : *Pondus meum amor meus : eo feror quocumque feror* [55]).

V. *Les « quaedam correptionum medicamenta » dans De fide et operibus 26 (48) et la Règle de saint Augustin*

Un nombre impressionnant de textes de saint Augustin traite des péchés et du « traitement » de ces maux. Ils ont été très utilement réunis par B. Poschmann dans une anthologie « *de paenitentia* », où ils se trouvent, soit intégralement dans le « texte », soit ramenés à l'essentiel dans les abondantes annotations [1]).

Le *De fide et operibus* 26(48) fait partie de la première catégorie, et pour cause. Il a attiré en effet l'attention des historiens de la théologie sacramentelle, et cela en raison de son caractère exceptionnel.

Mais signalons d'abord quelles sont les grandes lignes du *De fide et operibus*. Ensuite, nous aurons encore à dire quelques mots sur deux passages qui, se trouvant dans 3(3-4), annoncent de loin le texte qui nous intéresse en premier lieu dans cette notice.

Tout d'abord donc, de quoi s'agit-il dans ce livre de saint Augustin ? C'est la réponse qu'au début de 413, l'évêque a donnée à « quelques écrits ». Ceux-ci affirmaient deux thèses qui se complétaient l'une l'autre : sans la foi, il n'est pas possible de parvenir à la vie éternelle ; avec la foi, au contraire, même sans les bonnes actions qu'on présente comme indispensables, le chrétien pourrait arriver au ciel. Dans sa réponse, saint Augustin expose une triple doctrine : il ne faut pas donner le baptême à des pécheurs impénitents, à des adultères récidivistes par exemple ; les candidats au baptême doivent recevoir un enseignement aussi bien moral que doctrinal ; une fois baptisés et professant la vrai foi, les fidèles n'en sont pas moins des fils d'Adam et tous ont besoin de « traitements médicaux », adaptés à la situation de chacun.

Au début du *De fide et operibus*, nous lisons deux textes qui nous permettent de mieux situer 26(48). L'un de ces passages a l'intérêt

[55]) *Confessions* XIII, 9(10).

[1]) B. Poschmann, *Sancti Aurelii Augustini episcopi Hipponensis Textus selecti de paenitentia*, Bonn 1934 (Florilegium Patristicum, Fasc. XXXVIII).

particulier de renfermer deux citations scripturaires, citations qui trouvent un écho dans la Règle de saint Augustin. Nous les avons précisément rencontrées dans le passage sur la « correction » que nous avons analysé au début de l'article précédent [2]).

Voici ce que nous lisons dans *De fide et operibus* 3(4) :

A première vue, il y a une contradiction entre la Première à Timothée 5, 20 et Matthieu 18,15. Mais cette contradiction est seulement apparente. L'Apôtre écrit à son disciple : « Les coupables, reprends-les devant tout le monde (*coram omnibus*), afin que les autres en éprouvent de la crainte ». Jésus, lui, a dit : « Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le *seul à seul* ». Il convient, ainsi pense saint Augustin, d'employer l'une et l'autre des deux méthodes, et cela d'après les différents degrés de « maladie ». Tel malade a besoin de tels soins, un autre patient a besoin d'un tout autre traitement. Nous (Augustin veut dire sans doute « nous autres, évêques »), nous avons pris en charge les pécheurs que sont les baptisés, non pas pour leur perdition, mais pour leur faire trouver le bon chemin et les soigner. Il peut y avoir parfois des raisons pour fermer les yeux et tolérer les pécheurs dans l'Église (dans notre précédent article nous avons vu que cela est le cas lorsque l'unité de l'Église est en cause). En revanche, il peut être tout indiqué de châtier les pécheurs, de les réprimander, de ne pas les admettre (au baptême sans doute), ou de les éloigner de la communion [3]).

Un peu plus haut, au paragraphe 2(3), saint Augustin a déjà parlé de cette « excommunication ». Mais il y avait ajouté un autre genre de punition, celle qui frappait les membres du clergé, la *degradatio*. Le prêtre Phinées, dit-il, a puni en les poignardant deux complices surpris en adultère (Nombres 25,5-8). Il y avait là, pense l'évêque, une image de ce qui doit se faire à l'heure actuelle. L'usage du glaive visible n'exis-

[2]) Voir les notes 4 et 7 de notre article précédent.

[3]) ... nec contrarius est apostolus domino, quia dicit : « Peccantes *coram omnibus* argue, ut ceteri timorem habeant », cum ille dicat : « ... corripe eum *inter te et ipsum* ». Utrumque enim faciendum est, sicut infirmitatis diuersitas admonet eorum quos utique non perdendos, sed corrigendos curandosque suscepimus, et alius sic, alius autem sic sanandus est. Ita etiam est ratio dissimulandi et tolerandi malos in ecclesia ; et est rursus ratio castigandi, *corripiendi*, non admittendi uel *a communione remouendi*. PL 40, 200 ; CSEL 41, 39-40. Nous citons d'après l'édition de J. Zycha dans le Corpus de Vienne, 1900. Ce texte a été reproduit dans les Œuvres de saint Augustin, vol. 8, Desclée de Brouwer 1951.

te plus dans la discipline de l'Église, mais elle frappe par des « degradations » et des « excommunications » [4]).

Or ce que nous avons lu plus haut dans le *Contra Epistulam Parmeniani*, nous permet d'ajouter à ces deux peines extrêmes une troisième : l'expulsion du monastère, ou *de numero pauperum quos pascit ecclesia* [5]).

Dans *De fide et operibus* 26(48), l'attention de saint Augustin est concentrée sur les problèmes des fidèles laïques. Aussi, ni la *degradatio*, ni la *proiectio*, ne s'y trouvent-elles mentionnées, bien qu'elles s'y profilent à l'arrière-plan en même temps. En revanche, la *correptio* et l'*excommunicatio*, rencontrées en 2(3) et 3(4), y reviennent en toutes lettres.

Le *De fide et operibus* 26(48) disions-nous plus haut, a attiré l'attention des historiens de la théologie sacramentelle à cause de son caractère exceptionnel. Saint Augustin, à ce moment de son exposé, suppose que le baptême a eu lieu. Il pense aux péchés qui peuvent s'être produits après le « bain de la régénération ». Or, ailleurs, quand il lui arrive de parler de la vie chrétienne dans l'Église *quae nunc est* et qui n'est pas encore arrivée à sa pureté finale, il distingue deux genres de péchés et deux genres de « remèdes » qui y correspondent. Mais ici il en mentionne *trois*.

Pour les fautes inévitables dans la vie que nous menons, il y a le « remède quotidien », la *quotidiana medela*. C'est la prière si souvent répétée : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

A l'extrême opposé se trouvent les péchés graves. Ils sont si graves qu'il faut les réprimer par l'*excommunicatio*, c'est-à-dire en excluant les coupables de la table eucharistique. Si tout va bien, l'*excommunicatio* sera suivie de la *reconciliatio* sacramentelle. Mais cela peut se faire uniquement une seule fois dans la vie. Les « maladies » dont il s'agit ici doivent être traitées par la componction de la « grande pénitence », cette pénitence qu'accomplissent ceux qui portent l'appellation toute spécifique de « pénitents », *qui proprie paenitentes uocantur*.

Mais entre la « grande pénitence » et le « remède quotidien », seuls mentionnés dans ce genre de textes, le *De fide et operibus* 26(48)

[4]) ... Phinees sacerdos adulteros simul inuentos ferro ultore confixit. Quod utique *degradationibus* et *excommunicationibus* significatum est esse faciendum hoc tempore, cum in ecclesiae disciplina uisibilis fuerat gladius cessaturus. PL 40, 199 ; CSEL 41, p. 37.

[5]) Voir notre article précédent.

signale, très exceptionnellement, un *tertium aliquid*. Nous lisons en effet : « ... s'il n'y avait pas certaines choses qui seraient à traiter (non pas par la grande pénitence, mais) par certains remèdes faits d'admonestations et de reproches, le Seigneur n'aurait pas dit en personne : ... reprends-le en tête à tête, et s'il t'écoute, tu auras gagné ton frère » (Matthieu 18, 15) [6]).

Or ce passage exceptionnel trouve, chez Augustin, un parallèle dans la Règle, un parallèle et même un précieux développement.

Disons tout d'abord que la *quotidiana medela*, elle aussi, se retrouve dans la Règle, au sixième chapitre qui parle du pardon à donner et à demander. Dans notre précédent article, nous avons analysés ce passage, mais nous soulignons maintenant les paroles qui nous intéressent ici particulièrement : si les frères se sont porté un préjudice mutuel, il doivent mutuellement se pardonner leurs offenses ; qu'ils se rappellent cette prière qu'ils répètent trop fréquemment pour n'avoir pas raison de la proférer très « sainement » [7].)

Quant aux *correptiones* et à l'*excommunicatio* (ou plutôt à son correspondant dans le monde monastique, la *proiectio*), nous les rencontrons dans la Règle au chapitre quatre :

« Si vous avez remarqué chez l'un d'entre vous cette effronterie du regard, mettez-le immédiatement en garde : sans avoir le temps de se développer, son mal doit être, dès le début, corrigé. Mais si, même après monition, vous le voyez commettre cette faute de nouveau, serait-ce un autre jour, à partir de ce moment on doit le signaler comme un malade qui a besoin d'un traitement [8]) ; et ce devoir vous concerne

[6]) ... nisi essent quaedam ita grauia, ut etiam *excommunicatione* plectenda sint, non diceret apostolus : « Congregatis uobis et meo spiritu tradere eiusmodi satanae in interitum carnis, ut spiritus saluus sit in die domini » (1Co 5, 4-5). Unde etiam dicit : « Ne lugeam multos, qui ante peccauerunt et non egerunt paenitentiam super inmunditiam et fornicationem, quam gesserunt » (2 Co 12, 21). Item nisi essent quaedam non ea humilitate paenitentiae sananda, qualis in ecclesia datur eis qui proprie paenitentes uocantur, sed *quibusdam correptionum medicamentis*, non diceret ipse dominus : « Corripe eum inter te et ipsum ; si te audierit, lucratus es fratrem tuum (Mt 18, 15). Postremo nisi essent quaedam, sine quibus haec uita non agitur, non *quotidianam medelam* poneret in oratione quam docuit, ut dicamus : « Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris » (Mt 6, 12). PL 40, 228 ; CSEL 41, p. 94-95.

[7]) *Praeceptum*, lignes 198-201 : Si autem inuicem se laeserunt, inuicem sibi debita relaxare debebunt, propter orationes uestras, quas utique, quanto crebriores habetis, tanto saniores habere debetis. — Nous citons d après notre édition critique dans *La Règle de saint Augustin*, vol. I, Paris 1967, p. 417-437.

[8]) ... *sanandus*. Voir notre article précédent, note 5.

tous sans exception. Mais, d'abord, il faut attirer sur lui l'attention de deux ou trois autres témoins, pour qu'il puisse être confondu par le témoignage de deux ou trois, et ramené à son devoir par une sévérité proportionnée... Mais avant de le désigner à d'autres frères capables de le convaincre, s'il venait à nier, c'est d'abord au *praepositus* qu'il faut le signaler, si, après avertissement, il a négligé de s'amender. Peut-être pourrait-il le reprendre *en tête à tête*, et éviter ainsi la divulgation parmi les autres. Mais s'il nie, il faut employer contre lui, et à son insu, d'autres témoins; dès lors au vu et su de tout le monde (*coram omnibus*), il ne sera plus inculpé par un seul témoin, mais sa culpabilité sera prouvée par deux ou trois. Une fois confondu, il doit accepter une peine destinée à le rendre meilleur, conformément à la décision du *praepositus*, ou même du prêtre qui a la charge de vous tous. S'il refuse de s'y soumettre et ne prend pas le parti de quitter la communauté, qu'on l'en expulse (*proiciatur*). En cela... il n'y a pas cruauté mais bonté : le souci du grand nombre de ceux qu'il pourrait perdre par une contagion pernicieuse [9]). Ce que je viens de dire à propos des regards ... doit être appliqué, soigneusement et fidèlement, aux autres péchés; il faut les découvrir, les écarter, les dénoncer, les prouver et les punir, tout cela inspiré par l'amour des personnes et la haine des péchés » [10]).

A la lumière de ce passage, nous comprenons mieux ce que saint Augustin dit dans *De fide et operibus* 26(48). Ces *correptionum medicamenta* concernent des fautes graves; ils sont l'ensemble de tous ces procédés qui sont destinés à faire rentrer les coupables dans leurs devoirs, destinés donc à éviter qu'on en arrive au moment fatal où seul l'*excommunicatio* (ou la *degradatio*, ou la *proiectio*) ouvrent encore une certaine perspective, ou, du moins, peuvent encore protéger les autres contre de mauvaises influences.

Saint Augustin n'avait pas besoin d'être toujours aussi explicite que dans son *De fide et operibus* 26(48). Il allait de soi que l'entourage du coupable et les dirigeants de l'Église voulaient lui éviter une sanction si grave, et lui procuraient ce que nous appellerions maintenant plus volontiers leur « *aide* fraternelle ».

Mais n'est-il pas intéressant de voir que ce texte plus explicite

[9]) Pour le texte latin, voir notre article précédent, notes 3-9.

[10]) *Praeceptum*, lignes 130-133 : Et hoc quod dixi de oculo non figendo etiam in ceteris inueniendis, prohibendis, indicandis, conuincendis uindicandisque peccatis, diligenter et fideliter obseruetur, cum dilectione hominum et odio uitiorum.

trouve, dans la Règle de saint Augustin, un parallèle encore plus explicite ? Et il est étonnant que ce rapprochement ne semble jamais avoir été fait. Pourtant, plusieurs auteurs se sont occupés de la pénitence chez saint Augustin. Nous avons signalé qu'il y a toute une anthologie de textes augustiniens *de paenitentia*, avec des notes abondantes qui font écho aux diverses publications et discussions. Certains ont pensé en effet que *De fide et operibus* 26(48) cachait une allusion à une pénitence *sacramentelle privée* [11]). Mais, ni dans l'anthologie, ni dans les annotations, on ne trouve une mention de cet intéressant et, en l'occurrence, si important passage de la Règle. Inutile de le chercher parmi les Lettres citées : la Lettre CCXI, éditée dans le Corpus de Vienne par Goldbacher, renferme néanmoins *le même passage*, bien que libellé au féminin. Inutile aussi de chercher une quelconque justification de cette étrange lacune : cette explication n'y est pas...

(*à suivre*) L. M. J. Verheijen, O.S.A.

[11]) B. Poschmann, œuvre citée, p. 75-76, note 2.

Contributions à une édition critique améliorée des Confessions de saint Augustin

IV. *Les cas particuliers dans le livre XIII et la valeur exceptionnelle de O, même isolé*

Avant de commencer ce dernier article sur le livre XIII des *Confessions* de Saint Augustin, nous rappelons brièvement ce que nous sommes en train de faire [1]).

Dans sa fameuse édition de cette œuvre d'Augustin, M. Skutella retenait, en principe, les leçons du plus ancien manuscrit, le *Sessorianus* ou S, lorsque celles-ci étaient appuyées par un ou plusieurs autres témoins, n'importe lesquels. En revanche, Skutella rejetait les leçons isolées de S.

Or sous l'éclairage des passages des *Confessions* qui se trouvent dans les *Excerpta* d'Eugippius, nous avons constaté qu'il convient de travailler avec un « canon » plus nuancé. Les manuscrits S. O et CD paraissent être purs, c'est-à-dire libres, non pas de fautes bien entendu, mais de contaminations latérales; S, même appuyé par d'autres témoins (S + x), n'a pas l'autorité de l'accord de OCD; d'autre part, l'accord de SO contre CD représente en principe la meilleure tradition.

Dans nos contributions II et III, nous avons voulu vérifier à quoi ce « canon nuancé » nous amène, et cela dans le livre XIII. Le choix de ce dernier livre était arbitraire. C'est surtout sa longueur qui nous l'a fait choisir comme « passage témoin ». Nous avons, tout d'abord, confronté les cas où S + x s'opposaient à l'accord de OCD, et nous avons partout retenu le libellé de OCD. Ensuite, nous avons confronté les accord de SO et ceux de CD. Nous avons estimé que nulle part le libellé de CD était préférable à celui de SO. Nous avons pourtant suivi Skutella dans sa préférence pour CD dans une variante d'ordre orthographique (335, 10 et 14 *sursum*, au lieu de *susum*).

[1]) Voir dans cette même Revue XX (1970), p. 35-53 et 329-335; et XXI (1971), p. 405-416.

C'est précisément l'adoption des leçons de SO qui nous a amené à écrire trois fois *debetur* dans 360, 18, 19 et 21, cela avec Skutella. Cependant, cela nous a obligé à admettre qu'il y avait une faute dans l'archétype de toute la tradition en 360, 16-17 : *...ista ...debentur.* L'étude du contexte nous a conduit à procéder à la correction que voici : ... *esca ... debetur.*

Qu'il y eût des fautes dans l'archétype, cela n'est pas étonnant depuis que nous savons que toute la tradition, y compris les *Excerpta* d'Eugippius, présente en 323, 7 un impossible *narrationes* (que les éditeurs ont corrigé en *uariationes*).

Il nous reste à examiner un certain nombre de cas spéciaux dans le même livre XIII. Celui de *esca debetur* n'est peut-être pas isolé : l'archétype a pu renfermer des fautes à d'autres endroits. D'autre part, C et D ne sont pas nécessairement toujours d'accord. Et que faire dans un cas qui correspond à la formule SC ≠ OD, formule qui, à la lumière de notre stemme, ne devrait pas se présenter ? Ensuite, ce stemme implique que, dans les variantes SCD ≠ O, O renferme une faute, mais cela se vérifie-t-il ?

Remarquons que, si dans les pages suivantes, nous ne disons rien de particulier à propos de telle leçon adoptée par Skutella, nous estimons que son libellé est irréprochable et qu'il suffit de le remettre dans son contexte pour s'en rendre compte.

Nous commençons par les cas qui s'ajoutent à la correction de l'archétype en *esca debetur* dans 360, 16-17.

A. Skutella ≠ SOCD

(I) 345,5 proprior SOVCDG
prior H
propior ABPZEMEblmoSkutella

Le contexte est un passage de la Lettre de saint Paul aux Romains 13, 11 : ... *quia p r o p i o r est nostra salus, quam cum credidimus...*

Il est remarquable que *propior* n'a pas seulement été gardé dans S, O et CD, mais aussi par G qui nous a paru le meilleur témoin de la tradition que les *Excerpta* d'Eugippius ont copiée. La substitution de *proprior* à l'évidemment authentique *propior* est une faute difficile à éviter.

(II)363,26 pertineant SOVCDBPZ
pertineat HAMGEblmoSkutella

Il y a dans l'entourage immédiat une véritable « invitation » à écrire *-ant*, au lieu du *-at* qui est manifestement exact. Nous lisons en effet : ... *cum id quare faciendum s i t et quo p e r t i n e a t ignorent...* La désinence de *ignorent* explique parfaitement la confusion qui a été commise.

B. SCD ≠ O

Le cas d'une opposition entre O, isolé ou non, à l'accord de SCD se présente quarante et une fois dans le livre XII des *Confessions*. En vertu de notre stemme provisoire [2]), comme du principe de Skutella, toutes ces variantes de O seraient à regarder comme des fautes.

Cela n'empêche pas que, contrairement à son principe, Skutella a adopté le libellé de O dans XIX (*beneficum*) et XXXVIII (*septiens*). Nous avons marqué la première variante d'un astérisque. La seconde, au contraire, a été marquée d'un double astérisque parce que, d'après son exemplaire manuel, Skutella s'est ravisé entre-temps, ou s'est rendu compte que son *septiens* était une faute d'imprimerie. La variante XLI est précédée d'une petite croix. C'est que la valeur du choix de Skutella a été contestée par M. Isnenghi dans une étude déjà citée antérieurement [3]).

(III) 329,13 prodesset SHACDBPZMGEFblmo
prodes et O
prode esset V (*in* prodesset *corr.*)
prodest M

(IV) 329,17 promeruerunt SHVACDBPZMGEFblmo
promeruerint O

(V) 331,11 es etiamsi SHVACDBPZMGEblmo (*dehinc* F *deest*)
esses iam si O (*in* es etiamsi *corr.*)

(VI) 334,1 superfertur SHVACDBPZMGEblmo
superferebatur O

(VII) 334,12 en SVCDBPZMGEbo
om. O
te enim HAlm

(VIII) 335,6 super SHACDZo
supra OVBPMGEblm

(IX) 335,14 pacem SHVACDBPZMGEblmo
pacem tuam O

[2]) Voir *Augustiniana* XX (1970), p. 50 et 52.

[3]) *Textkritisches zu Augustins Bekenntnissen*, dans *Augustiniana* XV (1965), (p. 5-31 et 361-388), p. 23-25.

(X) 335,16 conlocabit SHACDZ
conlocauit OVBPMGEblmo
(XI) 335,20 superfertur SHVACDBPZMGEblmo
superferretur O
(XII) 336,13 scio SVCDMGE
noui OHABPZblmo
(XIII) 336,20 iam se SHVACDBPZMGEblmo
se iam O
(XIV) 339,13 se esse SHVACDBZMGEblmo
se O
esse B
esse se P
(XV) 341,12 reconciliationi SHVACDBPZMEblmo
reconciliatione OG (*in* -ni *corr.* O)
(XVI) 341,28 plicatur SVACDMGmo
plicabitur OHBPZEbl (*in mg.*: al. plicatur l)
(XVII) 342,16 sicuti SHACDBPZMGEblmo
sicut OV
(XVIII) 343,17 uoluntatum SHVACDBPZMGEblmo
uoluptatum O
*(XIX) 344,8 beneficium SVCDBPZMGEbl
beneficum OmoSkutella
beneficum beneficium HA
(XX) 345,12 qui SVACDBPZMGEblmo
om. OH
(XXI) 345,24 alteri SHVACDBPZMEblmo
altera OG
(XXII) 346,14 luce lunae SHVACDBPZMEblmo
lucernae O
luce lucernae G
(XXIII) 349,15 corporales SHVACDBPZMGEblmo
carnales O
(XXIV) 349,15 uariae SHVACDBPZMGEblmo
uariae sunt O
(XXV) 349,16 et SHVACDBPZMGEblmo
om. O
(XXVI) 355,13 iam SHACDPZMGEblmo
etiam OVB
(XXVII) 355,24 ei SHVACDBPZMGEblmo
et O
(XXVIII) 355,26 in perpetua SHCDBPZGEblmo
in perpetuam O
imperpetua VM
in perpetu(?) *post ras. add. s. l.* a A
(XXIX) 356,25 affectionibus SHVACDBPZMGEblmo
affectationibus O

(XXX) 358,20 in[2] SVCDBPZMGEblmo
om. OHA
(XXXI) 359,1 nanciscimur SHVCDPZMGEblmo
nascimur OA
nansciscimur B
(XXXII) 359,20 dicam SHVACDBPZMGEblmo
dicat O
(XXXIII) 360,9 quia SHVACDBPZMGEblmo
qui O
(XXXIV) 361,8 magnifice SHACDBPZMGEblmo
magnificente O
om. V
(XXXV) 361,8 in SHVACDBPZGEblmo
om. OM
(XXXVI) 361,9 repullulastis SHVACDBZMGEblmo
repullastis O
repullulasti P
(XXXVII) 361,21 agnitionem SVACDBPZEblmo
agnitione OHMG
**(XXXVIII) 364,10 septies SHVACDBPZMGEblmoSkutella[2]
septiens O (*in* -es *corr.*) Skutella[1]
(XXXIX) 364,12 quia SHVACDBPZMGEblmo
quod O
(XL) 365,7 accedit SHACDMGE
accidit OVBPZblmo
+ (XLI) 369,14 eis SHVACDBPEblmo
ei OMGIsnenghi
(XLII) 369,25 deinde SVCDBPMGEblmo
dein OHA
(XLIII) 371,15 ... ... SHABPM (ZF *desunt*)
deo gratias amen O
amen VCDGEblmo

Dans cette dernière variante, le désaccord entre SCD et O concerne *deo gratias*. Nous le rencontrerons encore une fois sous F.

Nous revenons maintenant sur trois variantes de la liste précédente : XIX, XXXVIII et XLI.

— (XIX). En 344, 8, placé devant le choix entre *beneficium* (de SCD) et *beneficum* (de O), Skutella a opté pour *beneficum*. Il a dû avoir des raisons très sérieuses pour faire ce choix puisque celui-ci est contraire à son principe de critique verbale. Il est contraire aussi, d'ailleurs, à notre propre stemme provisoire.

Dans le passage en question, saint Augustin parle des versets 11 et 12 du premier chapitre de la Genèse : « Que la terre produise de la

verdure, des herbes portant semence, des arbres fruitiers de toute espèce, donnant sur terre du fruit contenant sa semence. Et il en fut ainsi. La terre produisit de la verdure, de l'herbe portant semence de toute espèce, et des arbres de toute espèce, produisant du fruit contenant sa semence. Dieu vit que cela était bon ».

Augustin explique, dans XIII, 17(21), que la terre symbolise les âmes fidèles et que les semences sont l'image de leurs bonnes œuvres. Aimant leurs prochains, ils subviennent à leurs nécessités physiques, comme ils voudraient eux-mêmes qu'on leur portât secours dans la même indigence. Cette aide ne se limite pas aux choses faciles : il y a « l'herbe », il y a aussi « les arbres ». Les choses faciles, c'est l'affaire de « l'herbe portant semence ». L'aide plus difficile concerne les plus robustes « arbres produisant du fruit » :

... non tantum in facilibus tamquam in herba seminali, sed etiam in protectione adiutorii forti robore, sicut lignum fructiferum, id est *benefic(i)um* ad eripiendum eum, qui iniuriam patitur, de manu potentis et praebendo protectionis umbraculum ualido robore iusti iudicii.

La présence de *et* et *praebendo* implique, dans la séquence commençant par *id est*, la présence d'un élément qui fasse équilibre à *praebendo* et fonctionne donc comme une sorte de participe. *Beneficium* ne peut pas jouer ce rôle, mais *beneficum* le fait très bien. Avec un souci plus grand pour la clarté de la structure de la phrase que pour l'élégance littéraire, nous rendrions ainsi le passage cité en latin : Cette aide ne se limite pas au choses faciles : celles-ci sont indiquées par l'herbe portant semence. Elle va jusqu'au secours de protection, solide et vigoureux ; c'est-là la signification des arbres produisant du fruit, c'est-à-dire *dont les bonnes œuvres consistent à faire le nécessaire* pour arracher celui qui souffre l'injustice à la main du puissant, *et qui* procurent à leurs frères l'ombrage de leur protection par la fermeté vigoureuse d'un jugement juste.

Somme toute, il nous semble que Skutella a fait de nouveau preuve de bon sens en donnant raison à O et, en même temps, aux vieux Mauristes.

— (XXXVIII). Le texte publié par Skutella en 1934 donnait *septiens*, avec O. Mais dans son exemplaire personnel, il a corrigé cette leçon en *septies*. Qu'il ait maintenu une leçon isolée de O, contre l'accord

de S avec tous les autres témoins, cela était bien étonnant de sa part, en effet.

Mais avant de connaître l'exemplaire personnel de Skutella, nous pensions que notre prédécesseur écrivait *septiens* pour rester conséquent avec un texte qui, une dizaine de lignes plus loin, dit *septiens uel octiens* (364, 21-22, avec SO), et, encore un peu plus loin *totiens* (364, 24, avec SOVCDZMGE) et *quotiens* (365, 2, avec les mêmes témoins). La correction du premier *septiens* en *septies* nous fait supposer qu'ici encore, Skutella aurait désiré appliquer son principe de critique verbale.

Ici nous arrivons à un problème dont l'importance qu'on y attache dépend surtout des goûts et des systèmes personnels. Quant à nous, nous mettrons partout, soit *-ies*, soit *-iens*. Comment écrire tantôt *-ies*, tantôt *-iens*, sans faire croire qu'Augustin lui-même en ait fait autant? Cela n'est pas exclu, mais échappe, à ce qu'il nous semble, à nos possibilités de vérification.

— (XLI). Dans la séquence 369, 14 *ei(s) subderentur*, l'omission de l'*-s* d'un *eis* authentique est aussi concevable que l'adjonction indue d'un *-s* à la bonne leçon *ei*. M. Isnenghi [4]) estime que Skutella aurait dû opter pour *ei*, à bon droit, nous semble-t-il. Remetttons *ei(s)* dans son contexte pour y voir clair.

Notre passage fait partie des Conclusions — 32(47) à 38(53) — du livre XIII, et en même temps des *Confessions* que ce livre XIII termine. Cette circonstance heureuse nous permet de lire plus amplement ce qui est seulement résumé dans la phrase en question.

Dans XIII, 15(16), saint Augustin explique que le firmament que Dieu a étendu au-dessus de nous est la « divine Écriture ». Il a étendu, comme une peau, le firmament de son livre, de ses paroles concordantes que, par le ministère de gens mortels, il a établies au-dessus de nous. Ainsi l'autorité des paroles divines s'étend avec sublimité sur tout ce qui est en dessous.

Un peu plus loin, en 15(18), il affirme qu'il y a , au-dessus de ce firmament, ce que la Bible appelle « les eaux au-dessus du firmament ». Il s'agit des peuplades supracélestes des anges qui n'ont pas besoin de lever les yeux vers le firmament et d'y lire pour connaître le Verbe de Dieu. Ils le voient directement.

[4]) Voir note 3.

Or, dans XIII, 34(49), tout cela est résumé de la façon suivante :

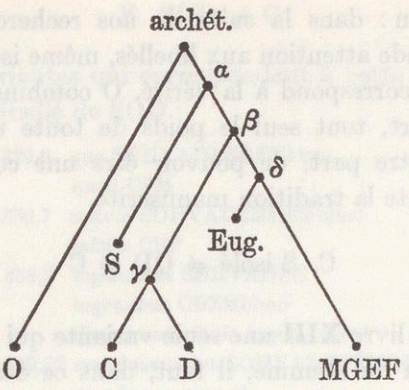
... solidasti auctoritatem libri tui inter superiores, qui tibi docibiles essent, et inferiores, qui *ei(s)* subderentur...

Après avoir lu XIII, 15(16-18), nous ne pouvons pas hésiter sur le choix à faire, nous semble-t-il. Il faut lire *ei*, ce qui veut dire : *auctoritati libri tui.*

Sur les quarante-et-une variantes où SCD, dans le livre XIII, s'opposent à O, nous avons repéré deux cas où le libellé de O était le bon (*beneficum* de O isolé, et *ei*). C'est donc en rapport avec le témoignage de O que les vérifications que nous sommes en train de faire se heurtent à une résistance certaine. Nous avons admis, en effet, mais « à titre d'hypothèse de travail » [5]), que les relations entre les quatre témoins essentiels SOCD et *Eug*(ippius) correspondraient à la formule suivante : S + O : *Eug* + CD, et, compte tenu de MGEF, à la formule S + O : (*Eug* + MGEF) + CD [6]). Mais nous rappelons que la seule et unique raison qui nous a fait grouper S et O était la leçon 244, 7 *eripe*; nous l'avons estimé moins vraisemblable que *eripe me* de *Eug* CDBPZMGE. Mais cet argument nous a nullement paru péremptoire. Nous disions : « Dans ce contexte, l'objet de *eripe* est de toute évidence « moi, Augustin ». On pourrait dire que cela est tellement évident qu'Augustin a bien pu vouloir faire l'économie d'un *me* superflu... » [7]). Or, si on groupe S et O, les leçons de O ($\neq$ SCD) sont en principe à regarder comme des fautes. Mais nous venons de voir qu'au moins en deux cas, cela n'est pas conforme aux résultats de nos vérifications.

Arrivé à ce point de cette étude, la question se pose donc de savoir si, sur les quatre témoins « purs » SOCD, O ne représenterait pas tout seul une branche de la tradition, tandis que SCD représenteraient l'autre. La formule à laquelle correspondraient leurs relations serait alors O : S + CD, ou, compte tenu de *Eug* et de MGEF, O : S + {CD + (*Eug* + MGEF)}. Cette dernière formule est conforme au stemme que voici :

[5]) Voir *Augustiniana* XX (1970), p. 50.
[6]) Voir les stemmes, *ibid.*, p. 50- et 52.
[7]) *Ibid.*, p. 49.



Remarquons que ce stemme laisserait intact notre principe selon lequel l'accord de OCD serait à préférer à la leçon de S (même appuyé). Il renforcerait même encore notre principe selon lequel, en règle générale, l'accord de SO serait à préférer à l'accord de CD. Nous rappelons que, dans tout le livre XIII des *Confessions*, nous n'avons pas rencontré un seul cas où CD l'emportaient sur SO (en 335, 10 et 14, il s'agissait d'une paritularité d'ordre orthographique, *susum* au lieu de *sursum*).

Il est vrai que *beneficium* au lieu de *beneficum*, et *eis subderentur* au lieu de *ei subderentur*, sont des fautes faciles. On pourrait se féliciter que les bonnes leçons aient été gardées quelque part. Mais que ce soit précisément les deux fois dans O, cela nous laisse rêveur. Peut-on concevoir que *beneficium* ait été substitué deux fois, de façon indépendante, à *beneficum* ? Pour la substitution réitérée de *eis subderentur* à *ei subderentur*, surtout dans le contexte donné, nous éprouvons moins d'hésitation.

De toute façon, *beneficum* et *ei* donnent à O un poids considérable. Il y a lieu de se demander si la longue liste des endroits où O s'oppose à l'accord de SCD, ne renfermerait pas encore d'autres libellés de O qui seraient préférables à ceux de SCD. Nous regardons comme de toute évidence fausses les leçons suivantes de O : III *prodes et;* XI *superferretur*; XV *reconciliatione*; XX omission de *qui*; XXI *altera*; XXII *lucernae*; XXIV *sunt*; XXVII *et*; XXVIII *in perpetuam*; XXXI *nascimur*; XXXII *dicat*; XXXIV et XXXV *magnificente domino*; XXXVI *repullastis*. Mais il reste vingt-quatre cas où la leçon de O ($\neq$ SCD) nous paraît pour le moins possible.

En conclusion : dans la suite de nos recherches nous devrons faire une très grande attention aux libellés, même isolés, de O. Si notre stemme amélioré correspond à la vérité, O combinerait les avantages d'avoir, d'une part, tout seul le poids de toute une branche de la tradition et, d'autre part, de pouvoir être une copie immédiate de l'archétype de toute la tradition manuscrite.

C. S isolé ≠ OD ≠ C

Il y a dans le livre XIII une seule variante qui correspond à cette formule. En vertu du stemme, il faut, dans ce cas, donner raison à l'accord de O et D. C'est d'ailleurs à cette leçon que S et C donnent chacun leur appui, malgré leur désaccord : S en présentant *-mur*, C en donnant le présent :

(XLIV) 335,24 efficiemur S
efficimur OHVADBPZGEblmoSkutella
efficitur CM (*in* -mur *corr.*)

D. SOC ≠ D

Dans les sept variantes qui sont conformes à cette formule, nous sommes partout d'accord avec Skutella qui a retenu toujours le libellé de SOC :

(XLV) 329,5 bonum SOHACBPZMGEFblmo
bonus DP
(XLVI) 332,25 conmemoraretur SOHACBPZMGEblmo
commemoretur VD (*in* -moraretur *corr.*)
(XLVII) 341,21 suspicere SOHVACPZMGEmo
suscipere DBbl
(XLVIII) 343,26 germinat SOHVACPMGEmo
germinet DBZbl
(XLIX) 346,6 tantum SOVACBPZMGEblmo
tamquam HD
(L) 359,9 credidimus SOHVCBZMGEmo
credimus ADbl
(LI) 362,22 didici SOVCBPMGEblmo
didicit HAD

A propos de la variante XLVII, nous faisons remarquer que la leçon *suspicere* de SOC est confirmée en 342, 3 : ... *ubi suspicerent et cognoscerent misericordiam tuam...*

E. SOD ≠ C

Il y a huit variantes qui correspondent à cette formule. Skutella adopte partout le libellé de SOD :

(LII) 329,6 quo SOHVADBZGEFblmo
quod CPM

(LIII) 330,7 saltem SOHVADZMGEFblmo
saltim CBP

(LIV) 338,9 ingemescit SOHVADPE
ingemiscit CBZMblmo
illegemescit G (*in* ingem- *corr.*)

(LV) 352,22 manducauerint SOHVADBPZMGEblmo
manducauerunt C

(LVI) 353,9 statim SOHADBPZMGEblmo
om. VC

(LVII) 356,18 qua SOHVADMGEmo
quae CBPZbl

(LVIII) 364,7 uidemus SOHVADMGEo
uideamus C
uidimus BPZblm (*in* uidemus *corr.* Z)

(LIX) 368,15 te[1] SOHVADBPMGEblmo
om. C

F. S≠ O ≠ CD

Dans le livre XIII, il y a trois cas où S + x s'oppose à la fois à O et à CD, sans que O et CD se trouvent d'accord. Il faut ajouter à ces trois cas un quatrième où la formule est identique, mais où S est isolé. Nous commençons par cette dernière variante :

(LX) 328,18 inspirasti ei Skutella
inspirasti S
inspiras ei OVBPMGEFblmo
inspirasti et HA
inspiras et CDZ

L'accord de O et CD sur *inspiras* nous amène à préférer cette variante à *inspirasti* de S (d'accord, sur ce point, avec HA). D'autre part, S et O s'accordent sur *-i*, tandis que le *et* de CD peut fort bien être une déformation de *ei*. Somme toute, il nous semble que la confrontation des témoignages de S, O et CD est fortement en faveur de *inspiras ei*. Il nous reste à contrôler si cet *inspiras ei*, obtenu quelque peu « mécaniquement », s'accorde bien avec le contexte. Nous nous trouvons au début du livre XIII :

Inuoco te, deus meus, misericordia mea, qui fecisti me et oblitum tui non oblitus es. Inuoco te in animam meam, quam p r a e p a r a s ad capiendum te ex desiderio, quod *inspiras ei* : nunc inuocantem te ne deseras, qui priusquam inuocarem praeuenisti et institisti crebrescens multimodis uocibus, ut audirem de longinquo et conuerterer et uocantem me inuocarem te.

Il nous semble que, dans ce texte magnifique, le présent *inspiras* continue fort heureusement le présent *praeparas*. Il s'agit tout simplement de son développement : Dieu p r é p a r e l'âme à le recevoir *en lui inspirant* le désir de Dieu. Cela nous paraît bien plus heureux que : Dieu prépare l'âme à le recevoir *en lui ayant inspiré* le désir de Dieu. *Inspiras* donne un libellé parfait. Quant à *ei*, sans être indispensable, ce mot donne à la phrase la tranquillité de la clarté.

(LXI) 336,7 quaecumque SVBPZMGESkutella
quae cum Oblm
quae dum HACDo

Étant donné que S se trouve ici appuyé par d'autres témoins, Skutella a retenu *quaecumque*, leçon de S + x. Mais l'appui donné à S n'émane pas des témoins essentiels O et CD. Nous estimons que la leçon de O (isolé !) a la plus grande chance d'être authentique. Le *cum* de O se retrouve dans S sous la forme de (*quae*)*cum*(*que*). D'autre part, ce *cum*-conjonction trouve son parallèle dans le *dum*-conjonction de CD. La confrontation de S. O et CD nous amène donc, d'une façon toute « mécanique », à regarder *quae cum* comme le libellé authentique. Il nous reste à effectuer le contrôle du contexte :

Trinitatem omnipotentem quis intelleget? Et quis non loquitur eam, si tamen eam? Rara anima *quae, cum* de illa loquitur, scit quod loquitur.

Nous ne croyons pas nous tromper en regardant le libellé de O comme irréprochable et, dans sa simplicité, très vraisemblable.

(LXII) 365,3 in aure interiore SHVAMGEmoSkutella
in aurem interiorem OBPZbl
in aure interiori CD

La leçon de O nous fait penser que l'ablatif auquel remontent les leçons de S et de CD a été plutôt *in aure interiore* que *in aure interiori*. Mais le contrôle du contexte nous fait voir que le libellé de O est aussi possible que cet ablatif :

... tu es deus meus et dicis uoce forti *in aure(m) interiore(m)* seruo tuo perrumpens meam surditatem et clamans : « O homo, nempe quod scriptura mea dicit, ego dico... ».

(LXIII) 368,19 uespera SV (ZF *desunt*)
uesperam OHABPGEblmoSkutella
uesperum CDM

Dans les variantes LX et LXI, nous avons constaté que le libellé de O ($\neq$ S $\neq$ CD) était le plus vraisemblable. C'est encore une fois le cas dans la variante présente. Skutella lui-même opte ici pour la leçon de O.

S et O donnent leur appui au genre féminin ; CD et O donnent le leur à l'accusatif. La confrontation de S, O et CD nous amène donc à adopter *uesperam*. L'absence de *-m* dans SV s'explique facilement par le fait que le « matin » qui figure dans le contexte se trouve indiqué par l'invariable *mane* :

... laudent te opera tua. Habent initium et finem ex tempore, ortum et occasum, profectum et defectum, speciem et priuationem. Habent ergo consequentia *mane et uesperam* partim latenter partim euidenter.

(LXIV) 371,15 ... ... SHABPMSkutella (ZF *desunt*)
deo gratias amen O
amen VCDGEblmo

O et CD se trouvent d'accord pour ajouter *Amen* au dernier mot du livre XIII qui est en même temps le tout dernier mot des *Confessions*. Étant donné qu'il s'agit de la fin d'une longue prière, nous n'avons aucune difficulté pour les suivre sur ce chemin. Cela nous amène à modifier ici le texte publié par Skutella. Mais allons-nous adopter *Deo gratias. Amen*, ou plutôt *Amen* tout seul ? Nous hésitons encore. Cela dépendra de la valeur que nos recherches nous amèneront à attacher aux leçons de O, même isolé. Dans trois des cinq cas qui, dans le livre XIII, correspondent à la formule S $\neq$ O $\neq$ CD, le libellé de O s'est révélé excellent. Cela va peser dans la balance, bien entendu.

G. SC $\neq$ O $\neq$ D

(LXV) 349,24 procederent SVCBPZMGEblmoSkutella
producerent OHA (*in* -cederent *corr.* O)
praecederent D (*in* proc- *corr.*)

La leçon de O donne son appui au *pro-* de SC. Nous avons donc à choisir entre *procederent* et *producerent*. Nous allons effectuer le contrôle du contexte, en signalant que *eiecerunt* y a le sens de « ont fait jaillir », et que le sujet de *procederent*, ou l'objet de *producerent*, sont ces *opera carnalia* que notre séjour dans les profondeurs de la misère humaine rend nécessaires :

Aquae p r o d u x e r u n t haec, sed in uerbo tuo... ; ipsae aquae ista eiecerunt, quarum amarus languor fuit causa, ut in tuo uerbo ista *producerent* (ou *procederent*).

Il nous semble que *produxerunt* donne un très grand poids à *producerent* de O. *Producerent* a aussi cet avantage que *ista*, complément d'objet direct de *eiecerunt*, ne devienne pas, tout à coup et sans aucun avertissement, le sujet du verbe (*procederent*). Nous modifions donc ici encore le texte publié par Skutella. Plus nous progressons, plus la valeur exceptionnelle de O (même ≠ SCD) nous impressionne. Notre travail va-t-il finalement consister dans l'élimination des fautes de O, et cela, quand nous ne sommes pas aidé par les accords OCD ou OS, en vertu du seul contexte ?

H. SC ≠ OD

Deux variantes, dans le livre XIII, correspondent à cette formule. Dans un cas, Skutella a adopté le libellé de SC, dans l'autre celui de OD.

(LXVI) 351,11 cordes SC (*in* -dis *corr.* C)
cordis OHVADBPZMGEblmoSkutella

Voici le contexte : ... *nam tu (es) puri c o r d i s uitales deliciae.* Il est évident que *cordis* est la bonne leçon et que *-des* est dû à la présence de *uitales* dans le contexte, immédiatement après *cordis*. La faute a fort bien pu se produire deux fois, de façon indépendante.

(LXVII) 353,1 cohibita SHVACBPZMGEblmo
cohabita OD (*in* cohi- *corr.*)

Le contexte porte : ... *a progressu mortifero c o h i b i t a uiuunt et bona sunt.*

Cet excellent libellé se trouve introduit, un peu plus haut, en 352, 11 : ... *in uerbo tuo c o h i b e t u r ille discessus, dum dicitur nobis :*

« *Nolite conformari huic saeculo...* ». *Cohibita* est manifestement la bonne leçon. La séquence *cohibita uiuunt* a peut-être évoqué une « cohabitation » et été compris comme « vivent ensemble ». Ou bien les copistes, à première vue, ont pensé lire *cohabitauerunt*. Bien que tout porte à croire que la source de CD a été pure de toute contamination latérale, on ne peut pas en dire autant de C et D pris séparément. Il serait donc possible que D doive *cohabita uiuunt* à O ou à un congénère perdu de O.

I. SD ≠ OC

Le livre XIII renferme une seule variante de ce genre :

(LXVIII) 335,15 iucundatus SHADPZMElmo
iocundatus OVCBGb

C'est à peine une variante. Il est bien possible que l'archétype, voire le texte original, aient présenté *io-*. Mais devant la contradiction entre SD et OC, il est raisonnable d'opter pour la forme la plus habituelle qui, ici, est celle de S et D.

Étant donné que cette forme est la leçon de S + x, c'est pour elle que notre prédécesseur a opté. Il aurait sans doute fait le contraire, si *iocundatus* avait été présenté par S appuyé. Personnellement, nous sommes plutôt porté vers l'uniformité dans l'orthographe. Il faut naturellement permettre à l'historien de la langue de trouver dans l'apparat critique des formes aussi intéressantes que *iocundatus*, mais il nous semble inutile d'insérer dans le texte des orthographes dont rien ne garantit qu'elles remontent à l'auteur ou qu'il y ait attaché de l'importance. Nous retrouvons ici le problème que nous avons évoqué plus haut à propos de XXXVIII *septiens* ou *septies*.

J. SO ≠ C ≠ D

Nous pensons que d'ordinaire les accords de SO méritent tout crédit. Que C et D soient d'accord ou non, cela ne change rien à ce principe. Le livre XIII renferme quatre cas où SO s'opposent aussi bien à C qu'à D :

(LXIX) 331,24 hoc est SOHVABPZGEbo
hoc esset C
hoc esses D (*in* -et *corr.*)
est hoc Mlm

Les manuscrits SOCD sont d'accord pour mettre *hoc* avant le verbe; SOC s'accordent sur la troisième personne. Le seul problème est donc : faut-il lire *hoc est* ou *hoc esset* ? Que dit le contexte ?

Pour la vie créée. dit saint Augustin, *non hoc e s t uiuere, quod beate uiuere...* Nous croyons qu'avec *esset*, on arriverait à une théologie quelque peu sinistre.

(LXX) 340,22 istam mortem SOHVGEmo
ista morte ACBPZMb
ista mortem D (*in* ista morte *corr.*)

L'accusatif *mortem*, déjà bien attesté par l'accord de S et O, reçoit un appui supplémentaire de la part de D. Il n'est donc guère douteux que le libellé original a été *istam mortem*. Nous pensons que, dans la source de CD, cette leçon, par haplographie de l'*m*, est devenu *ista mortem*, fidèlement gardé par D mais faussement corrigé en *ista morte* dans C. La leçon de C n'est d'ailleurs pas impossible dans le contexte donné : ... *obierunt i s t a m m o r t e m illi mortales...*

(LXXI) 349,28 curiosum SOHVABPZMGEblmo
... sum *in* uiciosum *corr.* C
ruinosum D

Comme dans le cas précédent, D risque d'avoir gardé fidèlement le libellé de la source de CD, comme d'ailleurs peut-être C lui-même avant la correction. Quoi qu'il en doit, l'accord de SO cadre parfaitement avec le contexte : à cause du péché d'Adam, le genre humain est devenu *profunde c u r i o s u m, procellose tumidum et instabiliter fluuidum*. Il s'agit sans doute de ce qu'Augustin appellera, quelques pages plus loin en 352, 5, *fastus elationis et delectatio libidinis et uenenum c u r i o s i t a t i s*, autrement dit des trois concupiscences de 1Jean 2, 16. Il en a déjà parlé en 79, 19-22 en disant : *exaltationes, sicut uolatilia, et c u r i o s i t a t e s, sicut pisces maris, quibus perambulant secretas semitas abyssi, et luxuriae, sicut pecora campi...* En 150, 11, il a précisé : ... *uana et c u r i o s a cupiditas « concupiscentia oculorum » eloquio diuino adpellata est.*

La leçon *curiosum* de SO porte donc la marque de l'authenticité.

(LXXII) 350,29 leuatum SOHVABPZMGEblmo
leuat eum C
leuat eunde D(*in* l. eum *corr.*)

Parlant de l'Eucharistie, le contexte dit : ... *piscem manducet*

l e u a t u m de profundo... Ce libellé parfait trouve sa confirmation dans 356, 11 : ... *ille piscis exhibetur, quem l e u a t u m de profundo terra pia comedit...*

K. Coïncidence de S ≠ OCD avec SO ≠ CD

(LXXIIIa) 343,14 congregationem SHVABPZblmo
congregatione OCDMGE (*in* -em *corr.* O)
(LXXIIIb) 343,14 unam SOHVABPZblmo
una CDMGE

Avec cette variante, nous nous trouvons dans XIII, 17(20), passage dont le début porte, avec des termes propres à saint Augustin : *Quis congregauit amaricantes in s o c i e t a t e m u n a m* ? ... Ensuite, il pose encore une fois la même question, maintenant avec les paroles de l'Écriture (Genèse 1, 9) : ... *Quis, domine, nisi tu qui dixisti ut congregentur aquae in c o n g r e g a t i o n e(m) u n a(m)* ? Il nous semble que le début du passage, avec son accusatif *societatem unam*, donne à *congregationem unam* la plus grande vraisemblance. C'est le libellé retenu par Skutella.

L. S (strictement isolé) Skutella ≠ OCD

(LXXIV) 363,23 credimus SlmoSkutella
credidimus OHVACDBPZMGEb

En ligne générale, Skutella a rejeté les leçons de S lorsque celles-ci ne trouvaient aucun appui dans le reste de la tradition manuscrite. Bien que cela soit aussi le cas de *credimus*, Skutella rejette le *credidimus* de la totalité des autres témoins, pour adopter ce libellé de S isolé. Cela est d'autant plus étonnant qu'en 359, 9, il a accepté la leçon *credidimus* de SOHVCBPZMGEmo et rejeté *credimus* de ADbl (voir variante L). Il est vrai que ce *credidimus* se trouve à la fin de tout un passage, XIII, 24 (35-37), qui traite de Genèse 1, 28 : « Croissez et multipliez vous », phrase à laquelle se rapporte précisément *credidimus* en 359, 9. Mais nous soulignons que le cas de 363, 23 est parfaitement comparable à celui de 359, 9.

Voici le contexte :

... sacramenta initiorum et *magnalia* miraculorum, quae nomine *piscium* et *coetorum* significari *credidimus*...

Nous donnons à ce *credidimus* le sens de « nous avons estimé, à la lumière de notre foi... ». En effet, cela a été dit déjà une fois, mais beaucoup plus haut dans les *Confessions*. Le passage en question se trouve en 348, 26-27 :

Et, inter haec, facta sunt *magnalia* mirabilia tamquam *coeti* grandes...

Somme toute, dans 363, 23 le parfait *credidimus* est encore plus pertinent que dans 359, 9, étant donné la distance qui sépare le premier de 348, 26-27.

Cela nous amène à modifier ici, en 363, 23, le texte publié par notre prédécesseur.

Aux quatorze corrections proposées dans les articles II et III de cette série [8]) s'ajoutent donc dans la présente contribution : 328, 18 *inspiras ei*; 336, 7 *quae cum*; 349, 24 *producerent*; 363, 23 *credidimus*; 369, 14 *ei*; 371, 15 *Amen*.

Toutes ces corrections correspondent à des leçons de O. Il se pourrait que la suite de nos recherches nous amène à adopter tous les libellés acceptables de ce témoin exceptionnel. Dans ce cas, la liste de nos corrections deviendrait deux fois plus longue.

(*à suivre*) L. M. J. Verheijen, O.S.A.

[8]) 328, 22 *tu enim*; 338, 13 *inuocat*; 342,17 *quamuis ... sumus*; 343, 15 *et mare*; 343, 20 *sinantur, atque*; 346, 6 *in principia*; 347, 20 *offocauerunt*; 353, 9 *et illud*; 353, 16 *dispensator ille*; 360, 16 *esca*; 360, 17 *debetur*; 360, 19 *eis autem*; 365, 22 *deuicti*; 366, 16 *dei sunt*.

Philosophische Voraussetzungen und Implikationen in Augustins Lehre von den Sacramenta

Herrn Professor Dr. Fritz Hofmann, Würzburg, zu seinem 70. Geburtstag, am 14.6.1972

« Gehe nicht nach außen, in dich selbst kehre zurück; denn im inneren Menschen wohnt die Wahrheit. Und wenn du deine Natur als wandelbar erfunden hast, übersteige auch dich selbst » [1]). Als Augustinus diesen sein ganzes Denken brennpunktartig zusammenfassenden Satz in *De vera religione* etwa im Jahre 390 niederschrieb, führte er in seiner Heimatstadt Thagaste, wo er sich nach seiner Rückkehr aus Italien niederließ, mit einigen Gefährten ein mehr oder weniger monastisches, ganz und gar dem Studium gewidmetes Leben. « Deificari in otio » [2]), von Gott durchdrungen werden inmitten literarischer Beschäftigung, nannte er das Programm, zu dem er sich vor der Übernahme des Presbyteramtes in Hippo im Jahre 391 bekannte. Den mit der Wendung nach innen geforderten Überstieg hoffte er demnach durch ein intensives Studium verwirklichen zu können. Worin bestand dieses ?

Aus der Sammlung jener 83 Fragen [3]), die man Augustin um diese Zeit zur Beantwortung vorlegte, geht hervor, welche Themen den gelehrten « Mönch » und seine Umgebung hauptsächlich beschäftigten : Fragen um die Natur der Seele, der Vernunft und der Willensfreiheit; Vorrang des Geistes über alles Sinnliche; Erkenntnis der transzendenten Wahrheit; Wesen der Liebe, des Glückes, der Tugend und der Affekte; Gottes Weisheit, Freiheit und Vorsehung; Trinität und Verbum; das Verhältnis der Geschöpfe zu Gott; exegetische Versuche

[1]) *De vera religione* 39, 72. CSEL 77, S. 52, 7-10.

[2]) *Epistula* X, 2. CSEL 34, 1, S. 24, 4f.

[3]) Die Sammlung trägt den Titel *De diversis quaestionibus LXXXIII*. Zu deren Thematik siehe im einzelnen A. Solignac, *Analyse et sources de la Question «De ideis»*, S. 307f. in : *Augustinus Magister* I, Paris, S. 307-315.

und Spekulationen über die Bedeutung der Zahlen. So divergierend diese Themen auch sind, sie werden alle von einem gemeinsamen ontologischen Aspekt her, und zwar dem des Platonismus, erörtert und durchreflektiert. Platonismus bedeutet vor allem Wertschätzung der Transzendenz. Der von Augustin in *De vera religione* thematisch gemachte Imperativ : « transîende et teipsum », meint die Verlagerung der geistigen Existenz in jene Überwelt. Wie sollte das vor sich gehen ?

Schon zur Zeit seiner Bekehrung, so berichtet Augustinus in seinen *Confessiones* [4]), spielte die von den Neuplatonikern übernommene Theorie des Aufstiegs für seine geistige Entwicklung eine außergewöhnlich bedeutsame Rolle. Der Aufstieg selbst setzte natürlich eine gewisse Kenntnis jener rein geistigen Welt voraus, die nach der Philosophie der Erben Platons das einzige Ziel des Studiums sein sollte. Zu diesem Zwecke plante Augustin bereits in Mailand eine gründliche Neubearbeitung der damals anerkannten Geisteswissenschaften, von der er jedoch nur einen Bruchteil fertigstellen konnte. In den an seinem Lebensabend abgefaßten *Retractationes*, in denen er sein literarisches Schaffen kritisch überprüfte, bemerkt er zu dieser unvollendet gebliebenen Enzyklopädie, er habe mit ihrer Hilfe gleichsam auf gesicherten Fußtapfen über das Körperliche zum Unkörperlichen gelangen wollen [5]). Die gleiche Absicht zeigen seine Frühdialoge, besonders der *De ordine*. An Hand der einzelnen Disziplinen und an ihren je verschiedenen Stoffbereichen wird dort das Sehen der *intelligibilia*, die Schau « der rein geistigen Dinge » zum Zwecke des Aufstiegs systematisch gelehrt und durchexerziert [6]). In solcher Sehschulung sollte der Mensch dazu befähigt werden, alles Vorhandene als Zeichen der Transzendenz zu betrachten.

Mit der Rückkehr nach Afrika setzt in Augustins Denken eine breitere Orientierung an der kirchlichen Lehre ein [7]). Dabei bleibt aber das Programm einer christlichen Wissenschaftstheorie, das unsichtbare Wesen Gottes mit Hilfe des Geschaffenen einsichtig zu machen [8]), nach wie vor aufrechterhalten. Nur tritt in der geplanten Wissenschafts-

[4]) Buch VII, Kap. 9-11 und 17.

[5]) *Retractationes* I, 5. CSEL 36, S. 27f.

[6]) *De ordine* 11, 30-19, 51. CSEL 63, S. 168-183.

[7]) Siehe F. Hofmann, *Der Kirchenbegriff des hl. Augustinus in seinen Grundlagen und in seiner Entwicklung*, München 1933, S. 55f; C.P. Mayer, *Die Zeichen in der geistigen Entwicklung und in der Theologie des jungen Augustinus*, Würzburg 1969, S. 248-253.

[8]) *Retractationes* I, 10, 1. CSEL 36, S. 52.

theorie neben der Zeichenhaftigkeit der Schöpfung mehr und mehr die der in der Bibel aufgezeichneten Heilsgeschichte in den Vordergrund. Wenngleich Augustinus den Zeichen der Heilsgeschichte [9]), die er im Anschluß an den Sprachgebrauch der Kirche vorzüglich *sacramenta* oder auch *mysteria* nannte [10]), auf die Transzendenz hin eine größere Relevanz zuerkannte als denen der Schöpfung, so ließ er doch keinen Zweifel darüber aufkommen, daß die *sacramenta* « *signa* » sind, und daß sie infolgedessen mit diesen eine gemeinsame ontologische Struktur und erkenntnistheoretisch die gleiche Funktion haben : sie sind draußen und werden mit den Sinnen wahrgenommen ; aber um sehen zu können, was sie auf die Transzendenz hin bezeichnen, dazu reichen die Sinnesorgane nicht mehr aus. Der gesamte Verweisungsprozeß ist eine Sache der Innerlichkeit. Innerlichkeit bedeutet Geistigkeit. Darüber hat Augustinus häufig und ausgiebig reflektiert.

Es ist deshalb erstaunlich, wenn in der Flut der Darstellungen der augustinischen Sakramentenlehre dieser primäre Aspekt häufig überhaupt nicht, meist nur en passant erwähnt wird. Viele Untersuchungen zu diesem Thema atmen den Geist der Apologetik : entweder will man den sakramentalen Realismus bei Augustin nachweisen oder das Vorhandensein der sieben Sakramente in seinen Schriften oder auch die vollständige Übereinstimmung seiner Lehre mit der des Thomas von Aquin. Die pastorale Verflechtung in der theoretischen Durchdringung der *sacramenta* wird zwar gebührend berücksichtigt, aber die Ursprünge der Theorie selbst und das damit verbundene pädagogische Anliegen, die Einübung in das geistige Sehen, kommen dabei nicht mehr zum Tragen. In der Faszination über das sakramentale *opus operatum* übersieht man gerne das anagogische Element der *sacramenta*, deren Funktion nach Augustin darin besteht, den Menschen zu mahnen, in sich selbst zurückzukehren, um sich selbst übersteigen zu können [11]).

[9]) Ich beabsichtige den signum-Charakter der Heilsgeschichte in einem 2. Band über die Zeichen in der geistigen Entwicklung und in der Theologie Augustins in einem größeren Zusammenhang darzustellen.

[10]) Über diese Doppelterminologie siehe C. Couturier, « *Sacramentum* » *et* « *Mysterium* » *dans l'œuvre de saint Augustin*, in : *Études Augustiniennes* 28, Paris 1953, S. 163-332. Couturier teilt seinen 2279 Stellen umfassenden Befund je nach dem vorherrschenden Sinn in drei Klassen, Riten, Symbole und Mysteriendoktrin und ermöglicht so eine erste grobe Orientierung im Dickicht der augustinischen *sacramenta*.

[11]) Angesichts der immensen Literatur selbst zu diesem speziellen Thema, kann hier nur auf einen Teil der Veröffentlichungen hingewiesen werden. Dabei bleiben

Unsere Aufgabe ist nun zu zeigen, daß bei Augustinus die Theorie der *sacramenta* von einer bestimmten Geistmetaphysik her konzipiert und auf seine im Dienste des Aufstiegs stehende Innerlichkeitslehre hin angelegt ist. Damit soll zugleich auch demonstriert werden, wie nach der Anthropologie Augustins und deren theologischer Explikation der innerliche, auf die Transzendenz hin ausgerichtete Mensch immer wieder auf Verweisungen, auf *signa* und *sacramenta* angewiesen bleibt. Da hinter der Verweisungslehre Augustins ein geschlossenes philosophisches System steht, werden wir das Verhältnis von Zeichen, Innerlichkeit und Transzendenz zuerst von seiner Philosophie her beleuchten müssen. In einem zweiten Abschnitt sollen dann das anagogische Prinzip der Innerlichkeit und der damit verbundene Primat des Verstehens der Transzendenz über die *sacramenta* vor allem an dem von Augustin als *sacramentum* interpretierten « historischen Jesus », dem *Christus in carne*, aufgezeigt werden.

I

Die Zeichenfunktion der *sacramenta* drängt in jeder definitorischen Beschreibung des Begriffes zum Vorschein. Ein *sacramentum* liegt

Untersuchungen über die einzelnen Sakramente wie z.B. Eucharistie, Buße etc. unberücksichtigt. Die Studie von H.-M. Féret, *Sacramentum-Res dans la langue théologique de S. Augustin*, in : *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 29, 1940, S. 218-243, bemüht sich um eine saubere Differenzierung zwischen *signum* und *res*. Auf eine ontologische Begründung dieser Trennung geht aber Féret nicht ein. Diese Feststellung gilt auch von den zahlreichen Beiträgen des Dominikaners P.-Th. Camelots, der mit Ausnahme von seinem Artikel, *A l'éternel par le temporel*, in *Revue des études augustiniennes* 2, 1956 S. 163-172, sich ausschließlich unter theologischem Aspekt mit den *sacramenta* beschäftigt. Siehe : « *Sacramentum fidei* », in : *Augustinus Magister* II, S. 891-896 ; « *Sacramentum* ». *Notes de théologie sacramentaire augustinienne*, in : *Revue thomiste* 57, 1957, S. 419-449 ; *Le Christ, Sacrament de Dieu*, in : *L'homme devant dieu. Mélanges offerts au Père Henri de Lubac*, Paris 1963, S. 355-363. Bestechend in seiner Darstellung und suggestiv in seiner Kritik ist der Artikel von R. Prenter, *Metaphysics and Eschatology in the Sacramental Teaching of St. Augustine* in : *Studia Theologica* 1, 1947, S. 5-26 ; In einem breiteren Rahmen geht auf Probleme der Ontologie nur noch J. Morán, *La concepción de sacramento en San Augustín*, in : *Estudio Augustiniano* 4, 1969, S. 321-364 ein. Die übrigen Autoren bemühen sich hauptsächlich um den Nachweis der Orthodoxie in der Sakramentenlehre des Kirchenvaters, wobei der pastorale Aspekt dominiert. Siehe F. Van Der Meer, *Sacramentum chez saint Augustin*, in : *La Maison Dieu*, 13, 1948 S. 50-64 ; E. Neveut, *La théologie sacramentaire de saint Augustin*, in : *Divus Thomas, Commentarium de philosophia et theologia* A. XXXIV, 1931, S. 3-27 ; F.J. Rodriguez, *Saint Augustine and the Sacraments in General*, in : *The Tagastan* 23, 1962, S. 5-19.

dann vor, wenn mit einer Sache etwas Heiliges zum Verstehen gegeben wird : « Sacramentum autem est in aliqua celebratione, cum rei gestae commemoratio ita fit, ut aliquid etiam *significare* intellegatur quod sancte accipiendum est » [12]) oder « quae (scl. signa) cum ad res divinas pertinent, sacramenta appellantur » [13]) oder bündig « Sacramentum, id est sacrum signum » [14]). Werden wir also bei den Definitionen auf das *signum* verwiesen, so gilt es zu fragen, was darunter zu verstehen ist.

In dem vielleicht noch in Mailand aufgezeichneten Fragment *De dialectica* definiert Augustin « Signum est, quod seipsum sensui, et praeter se aliquid animo ostendit » [15]). In der um ein Jahrzehnt später verfaßten Schrift *De doctrina christiana* lesen wir folgende Begriffsbestimmung : « Signum est enim res, praeter speciem quam ingerit sensibus, aliud aliquid ex se faciens in cogitationem venire » [16]). Aus beiden in Wesentlichem miteinander übereinstimmenden Definitionen geht hervor, daß der Gedanke des Transzendierens für das Zeichen bestimmend ist. Denn Zeichen und Bezeichnetes liegen per definitionem auf zwei verschiedenen Ebenen des Seienden. Das Zeichen, als ein raum-zeitliches Phänomen, eine *species*, kann sich nur den Sinnen darbieten; es bietet sich ihnen aber so dar, daß es den Betrachter jenseits der Sinne zu einem inwendigen Sehen einer anderen Sache veranlaßt, die von der materiellen Welt nicht nur verschieden, sondern auch geschieden ist. Wir haben also in der Definition drei von einander sich abhebende Teile, die im Verweisungsgeschehen untereinander verbunden sind : das Zeichen, das Bezeichnete und die wahrnehmende Person. Bei der Feststellung des Wesensunterschiedes zwischen dem Zeichen und der bezeichneten Sache kann die wahrnehmende Person von sich selbst nicht absehen. Zieht sie sich in die Reflexion über die verschiedenen Seinsebenen selbst mit ein, so wird sie sich der Trennung von Geist und Materie geradezu elementar gewiß. Damit stehen wir bereits mitten in der Metaphysik Augustins, für welche die besagte Trennung d a s Kennzeichnende ist [17]). Augustinus

[12]) *Epistula* LV, 1, 2. CSEL 34, 2. S. 170, 11-13.

[13]) Ebd. CXXXVIII, 7. CSEL 44, S. 131, 10f.

[14]) *De civitate Dei* X, 5. CSEL 40, S. 452, 19.

[15]) 5. PL 32, 1410.

[16]) II, 1, 1, 5-7. CCSL 32, S. 32.

[17]) Die Trennung veranschaulicht am besten die Gegenüberstellung von *mundus sensibilis* und *mundus intelligibilis*. Siehe dazu J. Ritter, *Mundus intelligibilis. Eine*

hat sich die Ontologie der Platoniker nicht unreflektiert, sondern in einer unmittelbar nach seiner Bekehrung vorgenommenen kritischen Auseinandersetzung mit der Vulgärakademie angeeignet. Auf Grund dieser ebenso existentiellen wie intellektuellen Klärung seiner philosophischen Position, deren Ergebnisse er im Dialog *Contra Academicos* schriftlich fixierte, kam er zur folgenden Überzeugung, an der er zeit seines Lebens festhielt : Es gibt nur eine wahrhaft existierende, ewig mit sich identische Seinswelt. Demgegenüber sind die Erscheinungen der sinnlich gegebenen Dinge unendlich veränderlich und unfaßbar fließend. Letztere können unter keinen Umständen Gegenstand des Verstehens und des Begreifens sein. Deshalb enthielten sich auch die Akademiker jeglichen sicheren Urteils über die Dinge dieser Welt, indem sie sich mit einem *probabile* bzw. einem *veri simile* begnügten. Jedoch deutet bereits der Sprachgebrauch die wahre Meinung der die Philosophie Platons wie eine Geheimlehre hütenden (*mysteria custodita*) Akademiker an, weil von einer *similitudo veri* nur dann sinnvoll gesprochen werden kann, wenn das *verum* selbst irgendwie schon bekannt ist. Mit diesem Argument, dem latent die platonische Abbildtheorie zugrundeliegt, wonach die Erscheinungen sich zu jener wahren Seinswelt der Transzendenz wie die Schattenbilder zu den die Schatten werfenden Gegenständen verhalten, sind die Akademiker, sollten sie tatsächlich der Skepsis das Wort reden, ad absurdum geführt. Gerade weil der Weise die Welt der Transzendenz kennt, vermag er sich in der Scheinwelt zu orientieren. « Denn mit Recht billigt jeder das Abbild, dessen Urbild er zu schauen vermag » [18]).

Der Grund für die Zeichenhaftigkeit der veränderlichen Dinge liegt in der die beiden Welten verbindenden Analogie, über deren Wesen sich Augustin — er verwendet statt des griechischen Terminus als lateinisches Äquivalent *similitudo* [19]) — in der Zeit nach seiner Bekehrung ebenfalls Klarheit verschaffte. Im zweiten Buch der *Soliloquien* unterwirft Augustin das Veränderliche einer kritischen Prüfung : in welchem Sinne sind die *mutabilia* wahr ? Da der Maßstab des Prüfens

Untersuchung zur Aufnahme und Umwandlung der neuplatonischen Ontologie bei Augustinus, Frankfurt 1937.

[18]) *Contra Academicos* III, 18, 40. CSEL 63, S. 78, 3f. — Eine ausführliche Analyse der Schrift *Contra Academicos* in Hinblick auf die Zeichentheorie Augustins gab ich in meiner Dissertation, *Die Zeichen* ... S. 170-185.

[19]) Zum Bedeutungsumfang dieses für die Ontologie Augustins bedeutsamen Begriffes siehe *Die Zeichen*... S. 181f; 216f; 350f.

de facto immer schon das transzendent Wahre ist, qualifizieren sich die Dinge in Raum und Zeit stets so, daß sie sich zugleich auch disqualifizieren : Im Verhältnis zu den *inmutabilia* erweisen sie sich als « wahr » und « falsch » [20]). Die in den Sand gezeichneten geometrischen Figuren erreichen die von der Disziplin der Geometrie geforderte Exaktheit nie. In diesem Sinne sind sie weniger « seiend », weniger « wahr » und « falsch » [21]). Da « Falsches » ohne eine gewisse Nachahmung des « Wahren » nicht existieren kann, ist für Augustin die Schlußfolgerung klar : Das körperhaft Seiende ist kein reines Sein, « non vere verum », « non liquidum verum », sondern nur eine « quasi quaedam imago veritatis » [22]). Die der *imago* des Veränderlichen zugrundeliegende *similitudo* enthüllt sich dem Philosophen stets mehr oder weniger zugleich auch als eine *dissimilitudo*. Auf den über die Erscheinungen im sinne der Platoniker kritisch Reflektierenden bewirkt die erkannte *similitudo-dissimilitudo* eine Abwendung von der Außenwelt und zugleich eine Hinwendung zu jener Welt des Geistes, in der die « Dinge » durch keinerlei *dissimilitudo* mehr getrübt sind. « Avertere ab umbra tua, revertere in te ! » lautet die Forderung der Soliloquien [23]). In diesem Imperativ hat die platonisch-augustinische Innerlichkeitslehre ihr Fundament. Die Anagoge setzt das « revertere in te ! » necessitate medii voraus. Um die philosophischen Voraussetzungen der augustinischen Lehre von den *sacramenta* noch besser verstehen zu können, müssen wir auch einen Blick auf die Anthropologie und die Erkenntnistheorie Augustins werfen.

Obgleich es den Anschein hat, als kapitulierte der Kirchenvater bei der Bestimmung des Menschen — in den *Confessiones* lesen wir den vielzitierten Satz : « grande profundum est ipse homo » [24]) —, so hat er doch angefangen von den Frühdialogen bis zu seinen späten

[20]) *Soliloquia* I, 10, 18. PL 32, 893 : « omnia inde esse in quibusdam vera, unde in quibusdam falsa sunt ».

[21]) Ebd. II, 18, 32. col. 901 : « Quis enim mente tam caecus est qui non videat, istas quae in geometrica docentur, habitare in ipsa veritate, aut in his etiam veritatem ; illas vero corporis figuras, siquidem quasi ad istas tendere videntur, habere nescis quam imitationem veritatis, et ideo falsas esse ? »

[22]) Ebd. col. 900f.

[23]) Ebd. 19, 33. col. 901. Man könnte diese Forderung auch aus den übrigen Schriften der gleichen Epoche reichlich belegen. Nach *De ordine* II, 8, 23. CSEL 63, S. 136, 15-18 setzt die Schau Gottes eine « conversio a quodam ceno corporum atque sordibus et item tenebris » voraus.

[24]) IV, 14, 22. CSEL 33, S. 81, 23.

Gnadenschriften nicht aufgehört nach dessen Wesen zu fragen. In welchem metaphysischen Horizont er den Menschen sah, zeigen am besten die Worte, mit denen er in *De ordine* die Definition Ciceros, « homo est animal rationale mortale » [25]) kommentiert. Die dem Gattungsbegriff *animal* beigefügten Adjektiva *rationale* und *mortale* stellten für den Menschen eine doppelte Ermahnung dar : 1. wohin er sich wenden und 2. wovor er fliehen solle — « quo sibi redeundum esset et unde fugiendum » [26]). Es ist klar, die *fugienda* sind jene durch *similitudo-dissimilitudo* charakterisierten *corporalia*, von denen soeben die Rede war. Demgegenüber ist das Ziel des *redeundum* die *ratio* : « regressus esse in rationem debet » [27]). Die zweifelsohne unstofflich zu denkende *ratio* manifestiert sich in dieser Welt auf eine doppelte Weise : 1. Sie erscheint im Menschen, der die Vernunft gebraucht — daher auch in der Definition das *rationale*. 2. Sie tritt dann konsequenterweise auch an dem in Erscheinung, was mit der Vernunft getan oder gesagt wird — dies nennt man auch vernunftgemäß, *rationabile*.

Dieser Kommentar macht deutlich, daß bereits die in der Ontologie festgestellte Trennung zwischen den zwei verschiedenen Seinsebenen und deren ungleiche Bewertung für die Wesensbestimmung des Menschen vorbildlich war. Wenngleich Augustin sich von der Leibfeindlichkeit besonders der Neuplatoniker distanzierte — nach seiner Meinung empfindet die Seele beim Sterben die Trennung vom Körper als eine Seinsminderung [28]) — so blieb er doch mit seiner Lehre über die Art der Verbindung von Seele und Leib ganz im Fahrwasser des Platonismus. Denn die Vereinigung von Seele und Leib betrachtet er weder als eine akzidentelle noch als eine substantielle, sondern als eine hypostatische. Diese Lösung entnahm Augustin nicht der Christologie, sondern dem Platonismus; dort ist nämlich der Leib Sklave der Seele [29]). In Fortführung dieses Bildes erscheint die Frau als Symbol des Fleisches, das sich dem Geist, dessen Rolle im Vergleich dem Manne zufällt, völlig unterzuordnen hat. Mit diesem Denkmodell versucht Augustinus sodann sowohl das Verhältnis von der menschlichen und

[25]) II, 11, 31. CSEL 63, S. 169, 3; Cicero *acad.* II, 21.

[26]) Ebd. Z. 6.

[27]) Ebd. Z. 7. — Die neuplatonische Herkunft dieser *regressus*-Philosophie liegt auf der Hand. Zu einem Vergleich sind nicht nur die Schriften Plotins, sondern auch die Porphyrs heranzuziehen.

[28]) Siehe *De civitate Dei* XIII, 6. CSEL 40, S. 622.

[29] Siehe Ch. Couturier, *La structure métaphysique de l'homme d'après saint Augustin*, in : *Augustinus Magister* I, S. 543-550.

göttlichen Natur in Christus wie auch das von der Kirche und Christus theoretisch zu bewältigen. Die Hegemonie des Geistes unterstreichen deshalb die meisten Definitionen mit Nachdruck : « Homo igitur, ut homini apparet, anima rationalis est mortali atque terreno utens corpore » [30]), oder noch kürzer : « Quid est homo ? anima rationalis habens corpus » [31]). Die Frage nach dem Verhältnis von Leib und Seele enthüllt sich somit bei Augustinus in ontologischen Stufen. Über dem Leib als ein « bonum temporale carnale infimum » [32]) steht die Seele als « bonum magnum » und an der Spitze als « summum bonum » [33]) Gott. Denn wie der Leib auf die Seele, so ist die Seele auf Gott hin ontologisch ausgerichtet. Innerhalb dieser ontologischen Stufung nimmt die Seele eine mittlere Stellung ein [34]). Es kennzeichnet Augustins Anthropologie ebenfalls, daß er die Gottebenbildlichkeit des Menschen nicht oder nur mittelbar auf den Leib bezieht : *imago dei* ist der Mensch aufs Ganze gesehen nur in der *anima rationalis* [35]).

Dieses überaus deutliche ontologische prius der *anima* vor dem *corpus* bestätigt Augustinus durch seine Erkenntnislehre. Mit aller wünschenswerten Klarheit bringt er es immer wieder zum Ausdruck, daß die Sinnesorgane im Erkenntnisprozeß, nicht nur auf der Ebene der *intelligibilia*, sondern auch auf der der *sensibilia* so gut wie nichts vermögen. Erkenntnis wie Wahrnehmung sind einzig und allein Sache der Seele. Beides sind innere Vorgänge. Die Sinnesorgane am Leib gehören mit dem Leib zum *foris*. Die bei Augustin häufig verwendeten Begriffe *foris - intus* [36]) sind typische Termini seiner Ontologie und spielen auch in seiner Gnoseologie eine wichtige Rolle; sie markieren

[30]) *De moribus ecclesiae* I, 27, 52. PL 32, 1332.

[31]) *In Johannis Evangelium*, XIX, 15, 30. CCSL 36, S. 199.

[32]) *De civitate dei* XV, 22. CSEL 40, 2, S. 108, 22f.

[33]) *Sermo* CLVI, 6, 6. PL 38, 853.

[34]) Ebd. « anima ergo magnum bonum, sed non summum bonum : vivens inter summum bonum et parvum bonum, id est inter Deum et carnem, inferior Deo, carne superior ».

[35]) *De Genesi contra Manichaeos* I, 17, 28. PL 34, 186 : « quod homo ad imaginem Dei factus dicitur, secundum interiorem hominem dici, ubi est ratio et intellectus ».

[36]) Zum augustinischen Begriffspaar *foris-intus* siehe G. Söhngen, *Der Aufbau der augustinischen Gedächtnislehre, Conf. X c. 6-27*, in : *Aurelius Augustinus*, Festschrift der Görres-Gesellschaft, Köln 1930, S. 367-394. Welche Bedeutung dieses Begriffspaar schon in der plotinischen Erkenntnislehre hatte, zeigt ebenfalls Söhngen, *Die neuplatonische Scholastik und Mystik der Teilhabe bei Plotin*, in : *Philosophisches Jahrbuch* 49, 1936, S. 106-114.

die « ontologische Wesensgrenze » [37]) zwischen Körper und Seele. Es steht nämlich für Augustin unumstößlich fest, daß die Seele vom Körper nichts erduldet. Das Sinnesmaterial dringt von außen nur an den Körper heran. Die Seele, die überall im Körper vorhanden ist, bemerkt natürlich jede Alteration an der besagten ontologischen Wesensgrenze und beginnt daraufhin von sich aus aufmerksamer zu agieren [38]). Deshalb definiert auch Augustin die Sinnesempfindung mit einer deutlichen Absage an jegliche Aktivität des Leibes bei der Wahrnehmung : « Sensum puto esse, non latere animam quod patitur corpus » [39]). Welche Funktion nehmen die zum *foris*-Bereich gehörenden *signa* in der Erkenntnislehre Augustins ein ?

Ehe wir auf diese Frage eingehen, müssen wir uns die schon eingangs erwähnte wichtige Distinktion wieder ins Gedächtnis rufen. *Res* und *signa* sind nicht identisch. Ein *signum* ist immer eine *res*, während eine *res* nicht immer ein *signum* zu sein braucht [40]). Eine zweite Distinktion hinsichtlich der *signa* ist vor allem zum Verständnis der *sacramenta* bedeutsam. Auf ihre Zeichenfunktion hin gibt es unter den *signa* solche, die nur unter einem beschränkten Aspekt *signa* sind — gemeint ist der spezielle Bereich der Symbole [41]). Andere sind ihrer ganzen Struktur nach *signa;* ihr Wesen erschöpft sich sozusagen im Bezeichnen — gemeint sind die Mittel der Kommunikation, Sprache, Mimik, etc.[42]) Welch fundamentaler Unterschied zwischen den *res* und den *signa* besteht, zeigt sich vor allem auf dem Felde der Erkenntnis. Denn während die *res* und zwar sowohl die *intelligibiles* wie auch die *sensibiles* von der anima durch die *mens* oder durch den *sensus* direkt eingesehen oder wahrgenommen werden, verbergen die *signa* eher die *res significata*, als daß sie diese sehen lassen.

[37]) F. Körner, *Abstraktion oder Illumination? Das ontologische Problem der augustinischen Sinneserkenntnis*, S. 93 in : *Recherches augustiniennes*, Suppl. II, Paris 1962, S. 81-109.

[38]) *De musica* VI, 5, 10. PL 32, 1169 : « videtur mihi anima cum sentit in corpore non ab illo aliquid pati, sed in ejus passionibus attentius agere, et has actiones sive faciles propter convenientiam, sive difficiles propter inconvenientiam, non eam latere ».

[39] *De quantitate animae* 23, 41. PL 32, 1058.

[40]) *De doctrina christiana* I, 2, 2, 12-14. CCSL 32, S. 7 : « omne signum etiam res aliqua est ; quod enim nulla res est, nihil omnino est. Non autem omnis res etiam signum est ».

[41]) z.B. ebd. Z. 4-7 : « illud lignum, quod in aquas amaras Moysen misisse legimus ... ille lapis, quem Iacob sibi ad caput posuerat ... illud pecus, quod pro filio immolavit Abraham ».

[42]) Ebd. Z. 9f. « signa, quorum omnis usus in significando est, sicuti sunt verba ».

In dem für die Ontologie und Gnoseologie der *signa* ungemein aufschlußreichen Dialog *De magistro* — er wurde ebenfalls noch in Thagaste verfaßt — ist Augustin der Frage nachgegangen, was denn die Zeichen beim Zustandekommen einer Erkenntnis leisten. Als Typos der Zeichen fungiert im Dialog das Wort. An einer Reihe von Beispielen weist Augustinus seinem Gesprächspartner nach, daß die Zeichen oder die Wörter nicht nur nichts lehren, sondern daß im Gegenteil die Zeichen zuerst von der sie bezeichnenden Sache her gelernt werden müssen. Man muß den « Kopf » je schon gesehen haben, wenn man die Bezeichnung dafür verstehen will : Daher der fundamentale Satz : « Magis signum re cognita, quam signo dato ipsa res discitur » [43]). Direkte Sinneswahrnehmung geht also sowohl der Erkenntnis der Zeichen, als auch der Erkenntnis durch Zeichen voraus.

Worin liegt nun der Erkenntniswert der *signa?* Die Antwort lautet : In der Ermahnung, den Erkenntnisprozeß überhaupt in Gang zu bringen. Das äußere Zeichen bewirkt inneres Wahrnehmen allein durch die *admonitio :* « Hactenus verba valuerunt; quibus ut plurimum tribuam, admonent tantum, ut quaeramus res, non exhibent, ut norimus » [44]). Das verbergende Verweisen der *signa* kommt im « admonent ut quaeramus res » gut zum Vorschein — ein auch für die *sacramenta* wichtiger Aspekt.

Der Dialog *De magistro* ist für unser Thema noch sofern recht interessant, als Augustin darin den Kern seiner Innerlichkeitslehre in einer typischen Verflechtung kirchlicher und philosophischer Gedankengänge zur Sprache bringt. Die im zweiten Teil des Dialogs aufgeworfene Frage, ob man die *res intelligibiles* durch Worte lerne, wird in Analogie zur Erkenntnis der *res sensibiles* mit dem Hinweis auf die Notwendigkeit der unmittelbaren Konfrontation der Seele mit den Objekten der Erkenntnis beantwortet : « Cum de his agitur, quae mente conspicimus, id est intellectu atque ratione, ea quidem loquimur, quae *praesentia contuemur* in illa interiore luce veritatis, qua ipse, qui dicitur homo interior inlustratur et fruitur » [45]). Liegen die *intelligibilia* dem Geiste unmittelbar vor wie die *sensibilia* den Sinnen, so erfolgt eine Belehrung über sie nicht durch Worte, sondern wie Augustin in seiner metaphysisthen Terminologie sagt, durch die « lux interior veritatis ». Kraft dieser inwendigen Erleuchtung

[43]) *De magistro* 33. CSEL 77, S. 44, 6f.
[44]) Ebd. 35, S. 45, 19-21.
[45]) Ebd. 40, S. 48, 23-26.

kennt der Schüler den ihm vom Lehrer « mitgeteilten » Sachverhalt unter Umständen besser als jener, und so fordert auch Augustin alle Lernenden auf, sie sollen beim Unterricht ihre Aufmerksamkeit darauf richten « utrum vera dicta sint, interiorem veritatem pro viribus intuentes » [46]). Die Unterrichtenden sind eigentlich gar keine Lehrer und die Lernenden täuschen sich hinsichtlich der Erkenntnisvermittlung ihrer vermeinten Lehrer nur deshalb, weil die Zeitspanne zwischen der *admonitio foris* und dem *discere intus* praktisch aufgehoben erscheint. In Wirklichkeit lehrt die Wahrheit allein der Christus « unus omnium magister in caelis », der auch « die Weisheit und die Kraft Gottes » ist [47]).

Es ist nicht von ungefähr, wenn Augustin das Erkenntnisproblem — um die Wissensvermittlung der *intelligibilia* geht es im letzten Teil des Dialogs — in die Beantwortung der Frage ausmünden läßt : « Quid sit autem in caelis ». Dieser so selbstverständliche Wechsel vom Parkett der Metaphysik auf das der biblischen Offenbarung ist bezeichnend. Denn nichts geringeres wird hier zum Ausdruck gebracht als die genuin augustinische Überzeugung, daß es im Unterschied zu der «philosophia huius mundi » zwischen der « wahren Philosophie » und der Offenbarung keinen Widerspruch geben kann [48]). Wahr ist aber jene Philosophie, welche die Unterscheidung zwischen Körper und Geist vollzieht und die Präponderanz der *intelligibilia* vor den *sensibilia* anerkennt. Diese transpositio der *intelligibilia* in das biblische « caelum » [49]) deutet an, daß Augustin die Wahrheiten der Metaphysik und die der Heilsgeschichte zusammensah. Für beide Bereiche hat der « unus omnium magister » den hermeneutischen Schlüssel : « Quid sit autem in caelis, docebit ipse ». Und wie vollzieht sich dieses sein *docere?* Indem er sich der Menschen bedient, die uns von außen ermahnen, damit wir uns im Inneren zu ihm hinwenden und von ihm gebildet werden — « a quo etiam per homines signis admonemur foris,

[46]) Ebd. 45, S. 53, 20-22.

[47]) Ebd. 46, S. 54, 10f. und 38, S. 47, 7-12 : « De universis autem, quae intelligimus, non loquentem, qui personat foris, sed intus ipsi menti praesidentem consulimus veritatem, verbis fortasse ut consulamus admoniti. Ille autem, qui consulitur, docet, qui in interiore homine habitare dictus est Christus, id est incommutabilis dei atque sempiterna sapientia ». Vgl. Eph. 3, 16-17 und 1 Kor. 1, 24.

[48]) Siehe dazu *De moribus ecclesiae* I, 21, 38f. PL 32, 1327f. und *Retractationes* I, 3, 8. CSEL 36, S. 20f zu De ordine I, 11, 32.

[49]) Thematisch behandelt Augustin dieses Problem in der *quaestio 46 De ideis* aus *De diversis quaestionibus* LXXXIII, PL 40, 29-31.

ut ad eum intro conversi erudiamur» [50]). Dieser Passus ist für unsere Sache wichtig; wir werden noch darauf zurückkommen müssen.

Wenn wir das bisher Gesagte kurz zusammenfassen, so können wir folgendes festhalten : 1. Sowohl die Ontologie wie auch die Anthropologie und Erkenntnislehre Augustins durchzieht die platonische Lehre vom Chorismos. 2. Mit Hilfe des neuplatonischen Schemas *foris-intus* lassen sich die beiden Seinsbereiche bestens charakterisieren. 3. In der Anthropologie nimmt die seinsmäßig in die Sphäre des Geistes gehörende veränderliche Seele eine mittlere Stellung zwischen dem unveränderlichen Gott und der veränderlichen Materie ein. 4. Erkenntnis ist grundsätzlich eine Sache der Seele, die durch die Sinne die Körper unmittelbar wahrnimmt und durch den Verstand das Geistige ebenfalls direkt erkennt. 5. Die Zeichen — sie gehören zum Bereich des *foris* — vermögen das von ihnen Bezeichnete nicht zu zeigen; sie sind Warner und Mahner : ihre gnoseologische Funktion besteht in der *commemoratio sensibilis* des *homo interior* 6. Die Erkenntnisvermittlung philosophischer und heilsgeschichtlicher Wahrheiten geschieht durch den von der Metaphysik her interpretierten Christus so, daß dieser uns mit den äußeren Zeichen nur zur Einkehr ermahnt, während er gleichzeitig die *eruditio* inwendig vornimmt.

Ehe wir uns exklusiv den *sacra signa* der Heilsgeschichte zuwenden, sei noch auf die Zeichenhaftigkeit der Schöpfung hingewiesen. Denn wie die *Confessiones* an mehreren Stellen zeigen, gehört diese Lehre in das Zentrum der Philosophie wie auch der Theologie des Kirchenvaters. Bekanntlich hat Augustin an der Verweisungsfunktion der Geschöpfe immer wieder zu zeigen versucht, wie gerade die sichtbare Welt im Ganzen und im Detail den Betrachter von der Beschäftigung mit dem Geistigen nicht ablenkt, sondern daß sie ihn im Gegenteil zu einem intensiveren *quaerere* der über ihr liegenden Seinsstufen und damit zum « redire ad seipsum » und zum « intrare in intima » veranlaßt [51]). Augustin erwähnt es mit Nachdruck, daß es die Bücher der Platoniker waren, die ihm die Technik des Forschens nach der unkörperlichen Wahrheit vermittelten, als er sich in ihre Schriften vertiefend Einblick in den Stufenbau des Seienden verschaffte [52]).

[50]) *De magistro* 46, S. 54, 11-13.

[51]) *Confessiones* VII, 10, 16. CSEL 33, S. 157, 4f.

[52]) Ebd. VII, 20, 26. S. 165f. 15-2; *Contra Academicos* II, 2, 5. CSEL 63, S. 26f; *De beata vita* 1,4. ebd. S. 91f.

Vergleicht man die in den *Confessiones* verstreuten Aufstiegsschilderungen miteinander, so sieht man sofort, daß ihnen ein gemeinsames Schema zugrunde liegt. Mustergültig hat Augustin die Theorie des Aufstiegs im X. Buch der *Confessiones* entwickelt. Freilich ist die Schilderung des Verlaufs des *ascensus* in eine dichterische Sprache gekleidet, aber das theoretische Gerüst ist unschwer zu erkennen. Danach vollzieht sich der Aufstieg in drei Etappen : 1. Erkenntnis der Zeichenhaftigkeit jener zum *foris*-Bereich gehörenden Dinge, die « die Pforten des Fleisches umlagern ». Treffend kommt das *admonere* der Geschöpfe, ihre Zeichenfunktion im responsorischen « quaere super nos » und « et exclamaverunt voce magna : ipse fecit nos » [53]) zum Vorschein. 2. Diese intensive Verweisung auf das *super nos* bewirkt die Einkehr zu sich selbst und die damit verbundene Einsicht, daß der Mensch kraft seiner Innerlichkeit — « melius quod interius » — in der Lage ist, die Zeichenhaftigkeit der Außenwelt zu erkennen : « homo interior cognovit haec per exterioris ministerium » [54]). 3. Die gründlichen Reflexionen über die ungeheueren, aber veränderlichen Tiefen des Geistes, der *memoria*, führen schließlich über die dem Geiste unmittelbar einsichtigen *intelligibilia* zur Erkenntnis jenes Seienden, der sich durch keinen Schatten der Veränderung vor der gesamten Schöpfung auszeichnet.

Es muß zugegeben werden, daß Augustin im Gegensatz zur Behandlung der Zeichenhaftigkeit der Heilsgeschichte den aus der Sprachphilosophie entnommenen Terminus *signum* für die Bezeichnung der über sich hinausweisenden Schöpfung nur äußerst sparsam verwendet [55]). Dennoch lassen sich die oben gegebenen Definitionen von *signum* ohne weiteres auf die in den *Confessiones* geschilderte « Welt » beziehen. Man braucht nur die von Augustin interpretierten *sensibilia* in der Definition [56]) an die Stelle des *signum* setzen : so werden sie auch per definitionem zu jenen *res*, die außer den an ihnen wahrnehmbaren *species*, das *aliud aliquid* des Schöpfers in den Gesichtskreis des Geistes bringen. Diese Interpretation ist sofern berechtigt, als Augustin in Analogie zu *De magistro* 46 [57]) Gott selbst zum Subjekt

[53]) *Confessiones* X, 6, 9. S. 232, 15 und 21.

[54]) Ebd. S. 233, 7f.

[55]) Darauf macht U. Duchrow, *Sprachverständnis und biblisches Hören bei Augustin*, Tübingen 1965, S. 150, Anm. 8, aufmerksam. In *De Genesi ad litteram lib. imp.* 13, CSEL 28, 1, S. 487, 8 nennt Augustin die Zeit ein *signum* der Ewigkeit.

[56]) Siehe oben S. 57, Anm. 15f.

[57]) Siehe oben S. 65, Anm. 50.

erklärt, der sich im « signis admonere foris » seiner Geschöpfe bediente, um ihn von außen nach innen zu rufen : « et ecce intus eras et ego foris ... vocasti et clamasti et rupisti surditatem meam, coruscasti, splenduisti et fugasti caecitatem meam ... » [58]).

Augustinus versichert eigens, er vollziehe diese Weise des Aufstieges häufig und er entfliehe von dem Zwange der Geschäfte zu diesen geistigen Freuden, sooft er sich nur Erholung gönnen könne. Er bedauert es lebhaft, daß dieser Zustand konzentrierter Verinnerlichung und Vergeistigung durch die Lasten des Alltags immer wieder zunichte werde [59]). Aber da war noch der andere, Augustin nicht weniger bekannte Weg zum Aufstieg. Denn Gott ruft den dem *foris* verfallenen Menschen aus der Zersplitterung zur Sammlung und Einkehr und den Eingekehrten zu sich nicht allein auf dem Wege der Schöpfung, indem er an den *species* der Dinge gleichsam die Spuren ihrer Herkunft aufleuchten macht [60]), sondern er gestaltet auch den Verlauf der Geschichte so, daß diese ebenfalls über sich hinaus weist und zum Zeichen ihres transzendenten Ursprungs wird.

Bei der Beschäftigung mit den philosophischen Voraussetzungen der Lehre Augustins über die *sacramenta* stößt man sozusagen an allen Ecken und Enden auf die freilich schon christlich modifizierte platonische Ontologie. Anthropologie, Erkenntnislehre und Ethik durchzieht die Spannung von veränderlich und unveränderlich, körperlich und geistig, äußerlich und innerlich. « Spannung » bedeutet aber keinen Gegensatz zweier Prinzipien, sondern einfach Wesensabstand und Abhängigkeit des in vielerlei Weise Seienden von dem Einen. Nur dadurch wird Verweisung von « unten » nach « oben » und von « außen » nach « innen » möglich und notwendig. Die philosophisch-pädagogische Zielsetzung besteht in der existentiellen Überwindung dieser Distanz durch Pflege der Innerlichkeit und Geistigkeit. Die gleiche Zielsetzung verfolgt Augustin mit seiner Lehre über die *sacramenta*.

[58]) *Confessiones* X, 27, 35. CSEL 33, S. 255, 11-18.

[59]) Ebd. 40, 65. S. 275f.

[60]) Zur biblischen Fundierung der Lehre von der Verweisungsfunktion der Schöpfung siehe G. Madec, *Connaissance de Dieu et action de grâces. Essai sur les citations de l'Épître aux Romains I, 18-25 dans l'œuvre de Saint Augustin* in : *Recherches Augustiniennes*, Suppl. II, 1963, S. 273-309.

II

Bekanntlich gab der Kirchenvater dem Terminus *sacramentum* einen so breiten Bedeutungsumfang, daß er jedes mit der Offenbarung zusammenhängende Ereignis unter diesem Begriff subsumieren konnte. Denn entscheidend für das Zustandekommen eines *sacramentum* ist immer « ut aliquid etiam significari intellegatur, quod sancte accipiendum est » [61]).

Unter der nur schwer überschaubaren Variationsfülle der *sacramenta* ragen einige, wie die Taufe und die Eucharistie, hervor. Diese gelten als die « quaedam pauca ... factu facillima et intellectu augustissima et observatione castissima » [62]). Ihre Funktion erschöpft sich nicht in der *significatio*, sondern sie teilen dem von ihnen Gebrauch Machenden auch das mit, was sie bezeichnen. So versinnbildet das *sacramentum* der Taufe nicht nur die innere Reinigung, sondern sie bewirkt diese Reinigung, indem sie den Glauben gewährt. Deshalb heißt auch die Taufe « sacramentum fidei » [63]). Ähnlich verhält es sich mit der Eucharistie : « sacramentum corporis Christi corpus Christi est, sacramentum sanguinis Christi sanguis Christi est ». [64]).

Das sind unzweifelbar realistische Äußerungen über die Gnadenwirkung der *sacramenta*, wie solche auch sonst in seinen Schriften immer wieder durchklingen. Überschaut man jedoch das gesamte Material, in dem sich der Kirchenvater der Vokabel *sacramentum* bedient, so fällt auf, wie gering der Anteil jener Stellen ist, die expressis verbis von der Objektivation der Gnade in den *sacramenta handeln*. Damit ist freilich nicht gesagt, dieses Problem sei ihm kein Anliegen gewesen. Die Texte, wie der Brief 98 zur Begründung der Kindertaufe, lassen jedoch erkennen, daß Augustin sich dabei mehr auf die Autorität der Schrift, Röm. 6,4 und 5,12, sowie auf die « überaus heilsame Gewohnheit » der Tradition, als auf seine philosophische Reflexion beruft [65]). Eine ähnliche Zweigleisigkeit läßt sich auch auf

[61]) *Epistula* LV, 2. CSEL 34, 2, S. 170, 12f.

[62]) *De doctrina christiana* III, 9, 13, 14-16. CCSL 32, S. 86; Vgl. auch *Epistula* LIV, 1, 1. CSEL 34, 2, S. 159, 7-12.

[63]) Diesen Terminus für die Taufe konnte Augustin bereits der kirchlichen Tradition entnehmen. Siehe F. Refoulé, *Tertullien, Traité du baptême*, Sources chrétiennes 35, Paris 1952, S. 48 und 85.

[64]) *Epistula* XCVIII, 9. CSEL 34, 2, S. 531, 7-9.

[65]) Ebd. 9f. S. 530-533.

dem Gebiete der Christologie beobachten. Obgleich Augustin auf der einen Seite ein ehrliches Streben nach Wahrung der traditionellen christologischen Formeln bescheinigt werden muß, so kann doch auf der anderen Seite seine eigene, außerhalb der Tradition stehende, einer bestimmten Metaphysik angehörende Spekulation über das Verhältnis der beiden Naturen in Christus mit ihrer charakteristischen Tendenz zur Spiritualisierung nicht übersehen werden.

An solchen Gepflogenheiten des Denkens läßt sich eine für Augustins Theologie charakteristische Eigentümlichkeit feststellen: Obgleich sein spekulatives Interesse an manchem theologischen Thema anderswo lag, so gab es doch für ihn bezüglich einer Zustimmung zur kirchlichen Theorie und allgemein anerkannter Praxis kein Zögern. Dieses doppelseitige, die Tradition berücksichtigende und zugleich auch an einer der biblischen Welt doch fremden Metaphysik sich orientierende Denken Augustins macht es so schwer, seine Theologie auf einen allseits befriedigenden, gemeinsamen Nenner zu bringen. Die Lehre von den *sacramenta* bezeugt dies: Bei voller Wahrung der kirchlichen Doktrin herrscht in ihrer philosophisch-theologischen Durchdringung der erkenntnisvermittelnde, anagogische Aspekt im Sinne der Neuplatoniker vor.

Schon in seiner ersten, bewußt mit der «auctoritas scripturarum» argumentierenden Schrift *De moribus ecclesiae*, hebt Augustin die Unzulänglichkeit der Vernunft beim Erfassen der Gottheit hervor, um daraus die Notwendigkeit des Eingreifens der Transzendenz ableiten zu können. Der «imbecillitas animae» eilt Gott mit seiner *auctoritas* entgegen. *Auctoritas* ist bei Augustin ein Gegenbegriff zur *ratio*. Als Begriffspaar verwendet, haben *auctoritas* und *ratio* den Charakter eines Schemas. In Hinblick auf die Ontologie und Erkenntnistheorie gehört *auctoritas* zum *foris*-Bereich. Dies will der Text aus *De moribus* auch zum Ausdruck bringen. Die Weisheit Gottes teilt die Offenbarungswahrheit *per auctoritatem* nicht unmittelbar, sondern nur auf dem Umweg der *signa* mit: «per dispensationem ineffabilis Sapientiae, nobis illa opacitas auctoritatis occurrat, et mirabilius rerum, vocibusque librorum veluti signis temperatioribus veritatis, umbrisque blandiatur»[66]). Woher rührt diese Notwendigkeit des Umwegs bei der Wahrheitsvermittlung der Offenbarung?

Es ist gewiß verständlich, daß Augustin den Grund für den onto-

[66]) *De moribus ecclesiae* I, 7, 11. PL 32, 1315.

logischen Abstand von Seele und Leib im Sündenfall sieht. Bekanntlich griff auch Platon zur Erklärung dieser Lehre zum Mythos. Es ist aber nicht ohne weiteres verständlich, dafür aber umso mehr bezeichnend, wenn Augustin den Fluch, der nach dem Genesisbericht Adam traf — obgleich im biblischen Text von der Erkenntnis nicht die Rede ist — auf die « difficultas inveniendae veritatis » hin auslegt und dabei Weisheit 9,15 « corpus quod corrumpitur aggravat animam et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem », zur Deutung heranzieht [67]). So manifestiert sich die Sündenstrafe in der Angewiesenheit der Menschen auf das Sichtbare bei der Erkenntnis des Unsichtbaren [68]). Nur auf Grund eines gewissen, das Sichtbare miteinbeziehenden Schlußverfahrens gelingt der Seele das Begreifen der transzendenten, rein geistigen Dinge : « humana autem anima rationalis est — quae mortalibus vinculis peccati poena tenebatur, ad hoc diminutionis redacta, ut per coniecturas rerum visibilium ad intellegenda invisibilia niteretur » [69]). Da durch den Sündenfall die geistige Natur der Seele nicht vernichtet wurde, blieb den Menschen das Trachten nach Erkenntnis der Transzendenz, gleichsam nach der ihnen zustehenden geistigen Nahrung erhalten. Aus diesem Grunde wurde das *Verbum divinum*, als adäquate Speise geistbegabter Wesen, selbst Mensch. Während es sich aber den Engeln inwendig kundtut — « illos *intrinsecus pascens* per id quod deus est » —, teilt es sich uns auf dem notwendigen Umweg der *admonitio* mit; d.h. es fordert zunächst auf Grund der Zeichen die *fides* und gibt sich erst darauf in der *species* (inwendig) zu erkennen — « nos *forinsecus admonens* per id quod nos sumus, idoneos facit per fidem quos *per speciem pascat aequaliter* » [70]).

[67]) *De Genesi contra Manichaeos* II, 20, 30. PL 34, 211. Die hier gegebene Interpretation gehört zu den augustinischen Topoi. Siehe u.a. *Enarrationes* IV, 9; CXI, 2; CXLV, 6; *Sermo* 351, 3; *Guelf.* V, 3.

[68]) Ebd. « Et quoniam *necessitate* jam per hos oculos et per has aures de ipsa veritate *admonemur*, et difficile est resistere phantasmatibus quae per istos sensus intrant in animam, quamvis *per illos intret etiam ipsa admonitio veritatis* ».

[69]) *De libero arbitrio* III, 10, 30. CSEL 74, S. 116, 11-14. Wenngleich auch in diesem Text der Terminus *signum* nicht vorkommt, so ist doch klar, daß Augustin hier das endeiktische Schlußverfahren der Stoiker anwendet. « Bei Cicero konnte Augustin auch die stoische Definition des Beweises finden, nach der ein Vernunftschluß ist, der aus den wahrgenommenen Dingen zum Nichtwahrgenommenen führt ». R. Lorenz, *Die Wissenschaftslehre Augustins*, S. 231, in : *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 67, 1955-56, S. 29-60; 213-251.

[70]) Ebd. Z. 7-9.

Die soeben zitierten Texte verdeutlichen nicht nur, wie Augustin die Bibel von seiner Philosophie her interpretierte, sondern wie er auch umgekehrt die Hauptthemen der Offenbarung innerhalb seiner Metaphysik unterbrachte. Ein luzides Beispiel dafür bietet die dem inkarnierten Christus zugedachte Rolle bei der Erkenntnisvermittlung der Transzendenz des *Verbum*, in der Augustin das eigentliche Ziel der Erlösung sieht : « *ut visibilia sectantes ad se invisibilem revocaret* » [71]). Zu diesem Zwecke nahm das « verbum, per quod facta sunt omnia » [72]), die menschliche Natur wie ein Zeichen an. Mit « *sacramentum suscepti hominis* » [73]) umschreibt Augustin am bündigsten das Geheimnis der Inkarnation. Der vom *Verbum divinum* aufgenommene *homo* ist gleichsam der Prototyp jener *homines*, derer sich der « unus omnium magister in caelis » im « admonere foris » bei der Erkenntnisvermittlung bedient [74]). Wenn auch Augustin an der Gegenwart des *Verbum* im *Christus incarnatus* aus dem bereits genannten Grund kaum einen Zweifel aufkommen ließ, so lag ihm doch viel mehr an der Feststellung, daß die Inkarnation ohne irgendeine Veränderung auf der Seinsebene des *Verbum* vor sich ging.

Ziehen wir nunmehr das dem *sacramentum* zugrundeliegende *signum-res* Schema zur Interpretation der Inkarnation heran, so kommen wir nicht umhin, das *Verbum* auf der Ebene der *res* und den *homo susceptus* auf der der *signa* anzusiedeln. Das besagt aber, dass Augustin die Inkarnation hauptsächlich von ihrer Funktion her sieht und daß er unbeschadet der Personeneinheit die beiden Naturen mit

[71]) Ebd. Z. 16. Da Augustin den Sündenfall primär in der *superbia* sieht, ist für ihn die *humilitas* die conditio sine qua non der über die Inkarnation zu vermittelnden Einsicht in die *invisibilia*. So heißt es ebd. Z. 16-19 : « Sic cum anima quam superbiens intus reliquerat foris humilem invenit, imitatura eius humilitatem visibilem et ad invisibilem altitudinem reditura ».

[72]) Ebd. S. 115f. 30-1.

[73]) *De moribus ecclesiae* I, 7, 11. PL 32, 1316. Es sei darauf aufmerksam gemacht, daß der Begriff *sacramentum* nach der Chronologie der Schriften Augustins zuerst hier vorkommt. Augustin vergleicht darin die Heilsgeschichte mit einem Weg, der in der Inkarnation seinen Höhepunkt erreicht. Man beachte die kunstvolle Komposition : Sieben Glieder mit Höhepunkt in der Mitte : « ... non deseruerimus viam quam nobis Deus, et Patriarcharum segregatione, et Legis vinculo, et Prophetarum praesagio, et *suscepti Hominis sacramento*, et Apostolorum testimonio, et Martyrum sanguine, et Gentium occupatione munivit ».

[74]) Siehe oben Anm. 50.

den Gliedern dieses Schemas korrespondieren läßt. Der *Christus in carne* ist *signum* des *Verbum* [75]).

In der mit der Christologie gegebenen Verbumspekulation kulminiert somit die ganze Verweisungslehre des Kirchenvaters. Auf das *Verbum* als Inbegriff der als *intelligibilia* zu verstehenden Urbilder der Schöpfung (Ideen!) verweisen die Geschöpfe (*visibilia*) kraft ihrer ihnen inhärierenden *similitudo*. Auf das gleiche *Verbum* verweisen auch die in der Geschichte von Gott willentlich gesetzten Heilstaten, die Augustin in *De doctrina christiana* II im Gegensatz zu den *signa naturalia signa data* nennt [76]), und die er im *Verbum* als oberste *res significata* ebenfalls tief metaphysisch verankert.

Daß in der Christologie Augustins die Verweisungsfunktion der *caro Christi* auf das *Verbum* der beherrschende theologische Aspekt ist, zeigt deutlich das erste Buch von *De doctrina christiana*, das der Bischof als eine Art dogmatisches Kompendium seiner Hermeneutik (Buch II-IV) voransetzte. Dort bestimmt Augustin als Objekt der christlichen Wissenschaft die *res* und die *signa* : « Omnis doctrina vel rerum est vel signorum, sed res per signa discuntur » [77]). Um die einzigartige *res*, die selbst nie *signum* werden kann, von den übrigen schärfer abheben zu können, zieht Augustin das philosophische Schema *frui-uti* zur Erörterung der *res* mit heran [78]). *Frui* definiert er, einer Sache um ihrer selbst willen anhangen; *uti* nennt er das Beziehen der Dinge auf das hin, was man erreichen möchte [79]). Von diesem Schema her werden die *res* dann aufgeteilt in solche, die nur zum Genießen, die nur zum Gebrauchen und die sowohl zum Genießen als auch zum Gebrauchen da sind. Da Augustin die *res fruendae* und die *res utendae* mit dem der Ontologie entnommenen Schema *inmutabile-mutabile*,

[75]) Ausführlicher darüber in dem schon angekündigten zweiten Teil, *Die Zeichen in der geistigen Entwicklung und in der Theologie Augustins.*

[76]) II, 1, 2, 12. CCSL 32, S. 32 : « Signorum igitur alia sunt naturalia, alia data ». ebd. 3, 1-9, S. 33 : « Data vero signa sunt, quae sibi quaeque viventia dant ad demonstrandos, quantum possunt, motus animi sui vel sensa aut intellecta quaelibet ... Horum igitur signorum genus, quantum ad homines adtinet, considerare atque tractare statuimus, quia et signa divinitus data, quae scripturis continentur, per homines nobis indicta sunt, qui ea conscripserunt ».

[77]) Ebd. I, 2, 2, 1f. S. 7.

[78]) Zum Begriffspaar *frui-uti* siehe R. Lorenz, *Fruitio bei Augustin*, in : *Zeitschrift für Kirchengeschichte 63*, 1950-51, S. 75-132; *Die Herkunft des augustinischen « frui deo »*, ebd. 64, 1952-53, S. 34-60 mit Nachtrag S. 359f.

[79]) Ebd. I, 4, 4, 11-13. S. 8 : « frui est enim amore inhaerere alicui rei propter se ipsam. Uti autem, quod in usum venerit, ad id, quod amas obtinendum referre, si tamen amandum est ».

nach der sogenannten « regula veritatis » [80]) zur Deckung bringt, muß er die dritte Gruppe de facto in die zweite integrieren [81]). Es gehören somit zu den *res fruendae* nur die durch *immutabilitas* vor den *res utendae* sich auszeichnenden *intelligibilia* der Transzendenz, in der Sprache der Offenbarung der trinitarische Gott allein. Kraft ihrer unveränderlichen Geistigkeit kann diese einzigartige *res* allen zum Genuß werden und trotzdem an der Intensität des Seins niemals abnehmen. Demgegenüber gehört die ganze Heilsgeschichte zu den *utendae*, aus denen sich die *signa sacra*, bzw. *sacramenta* rekrutieren. Zu ihnen zählt auch die *caro Christi*.

Daß der *Christus in carne* zu den *res utendae* gehört, unterstreicht Augustin mit Nachdruck unter Hinzuziehung von 2 Kor. 3,16. Denn mit jenem paulinischen Satz, Christus dem Fleische nach nicht mehr kennen zu wollen, interpretiert Augustin sein Schema *frui-uti*. So notwendig die Erscheinung Christi in der *caro* für den Menschen aus den bekannten Gründen auch ist, so gilt es doch an Hand der Schemata das Vorübergehende vom Bleibenden zu scheiden. Das Anziehende, die Faszination, die von der irdischen Existenz Christi ausstrahlt, gehört nicht zum Bleibenden; sie ist nur Abglanz des *Verbum*, auf das hin die *dicta* und *facta* des *homo susceptus sacra signa* sind. Den johanneischen Gedanken von der « via » (14,6) aufgreifend, erklärt Augustinus, der Herr selbst habe nicht gewollt, daß wir uns bei seiner als Weg gedeuteten Menschheit aufhielten. Im Gegenteil, er selbst drängte zum Aufbruch, zum Überwinden der *temporalia*, zum *transitus* : « Ex quo intellegitur, quam nulla res in via tenere nos debeat, quando, *nec ipse dominus*, in quantum via nostra esse dignatus est, *tenere nos voluerit, sed transire*, ne rebus temporalibus, quamvis ab illo pro salute nostra susceptis et gestis, haereamus infirmiter, sed per eas potius curramus alacriter, ut ad eum ipsum, qui nostram naturam a temporalibus liberavit, et conlocavit ad dexteram patris, provehi atque pervehi mereamur » [82]).

Die Relevanz dieser Sätze für die gesamte Heilsgeschichte liegt auf der Hand. Nichts in ihr gehört zu den «mansoria», sondern alles

[80]) Ebd. 8, 8, 21-24, S. 11 : « Ipsam quippe regulam veritatis, qua illam clamant esse meliorem, incommutabilem vident nec uspiam nisi suam naturam vident, quandoquidem se mutabiles vident ».

[81]) Ebd. 22, 20f. S. 16-17.

[82]) Ebd. 34, 38, 20-27. S. 28.

zu den «transitoria» [83]). *Die sacramenta sind Vehikel*, die uns ans Ziel bringen sollen. Zweifelsohne atmen diese Ausführungen auch den Geist des Neuen Testamentes. Die paulinische Sehnsucht, aufgelöst zu werden und bei Christus zu sein (*Phil.* 1,23), legt sich nahe. Und dennoch wird diese biblische Attitüde von der typisch neuplatonischen Ontologie umfangen, in der die *res temporales*, die *sensibilia*, angesichts der *res aeternae*, der *intelligibilia*, zur Bedeutungslosigkeit herabsinken. Dies wird besonders deutlich, wenn man das augustinische *signum* mit den neutestamentlichen σημεῖα vergleicht. In den letzteren wird die kommende Gottesherrschaft bruchstückhaft bereits vorweggenommen, in ihnen wird Gottes Herrlichkeit erfahrbar, und deshalb stellen sie den Menschen vor die Glaubensentscheidung [84]). Bei Augustin dagegen ist die Erfahrung degradiert zur *admonitio*. Nur wenn die *signa* auf die Transzendenz aufmerksam machen, und nur in dem Maße sie das allein bewirken, verdienen sie Beachtung und Achtung. Es versteht sich, daß bei solchem metaphysischen Konzept eine Christologie der menschlichen Natur in Christus nur schwer gerecht zu werden vermag. Wie Augustin die mit diesem Ansatz gegebene Schwierigkeit umging, wird anderswo zu zeigen sein [85]).

Es ließe sich an zahlreichen Beispielen demonstrieren, wie der Prediger Augustinus in seinen allegorisierenden Auslegungen des Jesus der Evangelien sich tatsächlich an der in *De doctrina christiana* entwickelten Hermeneutik und an dem dieser Hermeneutik zugrundegelegten *res-signum* Schema orientierte. Seine Exegese korrespondierte exakt mit seiner Metaphysik. Demzufolge bemühte er sich auch dem exzitatiorischen, den Glauben fordernden Element einer Perikope stets nur sofern gerecht zu werden, als das seiner Ansicht nach notwendig war, um die durch den biblischen Bericht geweckte Aufmerksamkeit dorthin zu lenken, wo er die *res*, die geistige Bedeutung des Textes sah. Auf die gleiche spiritualisierende Auslegung stößt man

[83]) Ebd. 35, 39, 5-12. S. 29 : « Hoc ergo nossemus atque possemus, facta est tota pro nostra salute per divinam providentiam dispensatio temporalis, qua debemus uti, *non quasi mansoria* quadam dilectione et delectatione, sed *transitoria* potius *tamquam viae, tamquam vehiculorum* vel aliorum quorumlibet instrumentorum aut si quid congruentius dici potest, ut ea quibus ferimur, propter illud, ad quod ferimur, diligamus ».

[84]) Vgl. *Joh.* 2, 11; 2, 33; 20, 30f.

[85]) Siehe Anm. 9.

auch in jenen Predigten des Bischofs, in denen er eines der *corporalia sacramenta* erklärt, wie z.B. die Eucharistie. Er reflektiert nicht über die Realpräsenz. Wichtig ist ihm, daß die durch das Wort gedeuteten Elemente von Brot und Wein als *sacramenta* die *fides* wecken, die dann schon selbst nach dem Wissen trachtet, denn « fides instructionem desiderat. Dicit enim propheta : « Nisi credideritis, non intelligetis » (*Isai.* VII, 9, sec. LXX) ». Worin aber besteht diese *instructio?* In der Reflexion über die Differenz von *sacramentum* und *res* und in der Hinwendung zur *res* : « Ista fratres, ideo dicuntur sacramenta, quia in eis *aliud videtur, aliud intelligitur.* Quod videtur, speciem habet corporalem, quod intelligitur, fructum habet spiritualem. Corpus ergo Christi si vis intellegere, Apostolum audi dicentem fidelibus, « Vos autem estis corpus Christi, et membra » (I Cor. XII, 27). Si ergo vos estis corpus Christi et membra, mysterium vestrum in mensa Dominica positum est : mysterium vestrum accipitis » [86]). Noch mehr als *sacramentum* deutet das Wort *mysterium* an, daß die *res* der Eucharistie in der Transzendenz gründet, wo der Leib Christi über sein Haupt mit dem *Verbum* verbunden ist. *Species corporalis* und *fructus spiritualis* verhalten sich zueinander wie der *mundus sensibilis* zum *mundus intelligibilis*.

Augustin begnügte sich mit seiner auf das Verstehen der transzendenten *res* hin drängenden Auslegung nicht. Gelegentlich kam er in seinen Predigten auf die Art und Weise der Wahrheitsmitteilung selbst zu sprechen. Ganz im Sinne von *De magistro* erklärt er, weder der Prediger, noch das Bibelwort bewirkten das Verstehen. Aus diesem Grunde gebe es auch keinen Unterschied zwischen der Predigt Jesu und der eines Zeitgenossen. Die Zeugen Jesu stünden deshalb vor den Christen der nachfolgenden Generationen in keinem Vorteil. Was allen gemeinsam ist, ist das Angewiesensein auf die *admonitio* von außen und die Erleuchtung von der Transzendenz drinnen. « Ecce si intellexistis quod ego dixi, ego certe locutus sum, et mea verba sonuerunt, sonisque aures pepulerunt, et per sensum auditus vestri ad cor sententiam perduxerunt, si intellexistis ... unde intellexistis? Ego ad aurem sonui; numquid ego in corde lumen accendi? Procul dubio si verum est quod dixi, et hoc verum non solum audistis, verum etiam intellexistis, *duae res ibi factae sunt*, discernite illas, *auditus et intellectus.* Auditus per me

[86]) *Sermo* CCLXXII. PL 38, 1246f.

factus est, intellectus per quem? Sine dubio ... dixit aliquis et ad cor vestrum, sed non eum videtis ... *Munus dei est intellegentia*» [87]).

Ein weiteres Fragen, warum denn einer gemeinsamen *admonitio* von außen nicht auch ein gemeinsames inwendiges Verstehen entspräche, müßte konsequenterweise von der Gnadenlehre her beantwortet werden, die bei Augustin ihre Wurzeln in seiner Erleuchtungslehre hat. Dies zeigt seine Vorstellung von den *sacramenta* des Alten Testamentes, die zwar in einer nicht zu zählenden Fülle vorhanden waren, aber vom alttestamentlichen Menschen nicht verstanden werden konnten. Das Nichtverstehenkönnen äußerte sich nach Augustin darin, daß die Juden die Verweisungsfunktion des Zeremonialgesetzes auf das Neue Testament hin nicht erkannten. Infolge dieser Unkenntnis hielten sie die Zeichen selbst für die Sache, worin Augustin die Sklaverei des Geistes schlechthin sieht : « Ea demum est miserabilis animi servitus, signa pro rebus accipere; et supra creaturam corpoream, oculum mentis ad hauriendum aeternum lumen levare non posse» [88]). Dem alttestamentlichen Volk insgesamt wurde das Joch der so verstandenen Sklaverei auferlegt. D.h. aber doch, das die Erkenntnis ermöglichende Prinzip, der « unus omnium magister in caelis », verhängte sozusagen eine geistige Blindheit über die Menschen vor der Inkarnation, die er nur von Fall zu Fall aufhob. Aus diesem Grunde gab es auch im Alten Testament, dem *tempus velationis*, *homines spiritales*, denen die *intellegentia spiritalis* gnadenhaft zuteil wurde [89]). Diese erkannten den *signum*- bzw. den *sacramentum*-Charakter des Gesetzes, das sie auf seine *res* hin vollzogen; deshalb waren sie auch « tempore servitutis » frei. Umgekehrt gibt es in der neutestamentlichen Zeit, dem *tempus revelationis*, Menschen, denen die *res* der *sacramenta* verborgen bleiben. Das Erkennenkönnen als die Grundvoraussetzung des Transzendierens bleibt unverfügbar.

[87]) *In Johannis Evangelium* XL, 5, 8-28. CCSL 36, S. 352f.

[88]) *De doctrina christiana* III, 5, 9, 16-19. CCSL 32, S. 83.

[89]) Ebd. 9, 13, 1-11. S. 85 : « Sub signo enim servit, qui operatur aut veneratur aliquam rem significantem, nesciens, quid significet : qui vero aut operatur aut veneratur utile signum divinitus institutum, cuius vim significationemque intellegit, non hoc veneratur, quod videtur et transit, sed illud potius quo talia cuncta referenda sunt. Talis autem homo spiritalis et *liber* est *etiam tempore servitutis*, quo carnalibus animis nondum oportet signa illa revelari, quorum iugo edomandi sunt. Tales autem spiritales erant patriarchae ac prophetae, omnesque in populo Israhel, per quos nobis spiritus sanctus ipsa scripturarum et auxilia et solatia ministravit ».

Versuchen wir aus dem Gesagten einige wesentliche Aspekte der philosophischen Implikationen in der Lehre Augustins von den *sacramenta* abzuleiten :

1. Allem voran muß festgestellt werden, daß uns in den herangezogenen Texten eine Reihe von Begriffen begegneten, die mit einem entsprechenden Gegenbegriff ein Schema bilden. In diesen vielfach miteinander korrespondierenden Schemata, *signum*, bzw. *sacramentum -res*, *foris-intus*, *sensibilia-intelligibilia*, *visibilia-invisibilia*, *mutabilia-inmutabilia*, *uti-frui*, *auctoritas-ratio*, *fides-intellectus*, etc. überragt das jeweilige zweite Glied das erste an Seinshöhe wesenhaft. Das damit gegebene Wertgefälle legt in jedem der Schemata den Gedanken der Verweisung von selbst nahe. Im *signum-res* Schema kristallisiert sich nur die Verweisung. Diese verschiedenen Schemata gehören zum eisernen Bestandteil augustinischen Denkens. Sie durchziehen wie ein roter Faden die Philosophie und die Theologie des Kirchenvaters.

2. Die den Schemata zugrundeliegende Geistmetaphysik zwingt das Denken in eine einzige Richtung. Das Nichtgeistige, das Körperhafte erweist sich als ontologisch zwiespältig. Man kann es eliminieren oder integrieren. Augustin entschied sich für das Letztere. Der Prozeß der Integration manifestiert sich in der Zeichenhaftigkeit des Körperhaften, an dem die Spuren der Wahrheit auf die Wahrheit der Transzendenz verweisen. Der *mundus sensibilis* erweist somit seine Zugehörigkeit zum *mundus intelligibilis*.

3. Die von Augustin vorgenommene Identifizierung des transzendent Geistigen mit dem Gott der Offenbarung hat zur Folge, daß die über die Heilsgeschichte verlaufende Integration oder Heimholung der Schöpfung in den wesentlichen Punkten mit dem metaphysichen Grundkonzept übereinstimmt.

4. Integration und Heimholung als geistiger Prozeß vollzieht sich in der Erkenntnis der Transzendenz Gottes und des damit verbundenen Aufstiegs des Erkennenden zu Gott. Die Initiative liegt dabei auf der Seite der Transzendenz. Dies zeigt sich einmal darin, daß alles intellektuelle Verstehen von der Erleuchtung durch Gott abhängt (*magister interior*, Illuminationslehre). Dazu kommt aber noch, daß Gott auch die Schöpfung und die Geschichte in den Prozeß der Erkenntnisvermittlung transzendenter Wahrheiten miteinschaltet, indem er diesen die Funktion des Anreizens im Erkennen zuteilt.

5. Die Notwendigkeit dieses Einschaltens der Außenwelt in

die Erkenntnisvermittlung erscheint im Lichte der Geistmetaphysik als Defekt, im Lichte der Offenbarung als Sünde. Die Aufhebung dieses defekten Zustandes bewirkt die Erlösung. Ihr Ziel ist die Wiederherstellung der unmittelbaren Gotteserkenntnis. Zu diesem Zwecke greift Gott in die Geschichte ein, indem er durch bestimmte Akte, denen er eine besondere Signifikanz verleiht (*sacramenta*), die Aufmerksamkeit auf sich lenkt.

6. In der Inkarnation erreicht diese in der Weise der *sacramenta* sich vollziehende *admonitio* und die parallel dazu verlaufende innere *instructio* ihren Höhepunkt. Der vom *Verbum* angenommene und von Augustin als *sacramentum* interpretierte *homo* erweist sich gerade wegen der Relation zu seiner *res significata* als das schlechthinnige Paradigma eines *homo spiritalis*. Das Paradigmatische liegt in der perfekten Kenntnis der *res sacramenti*, des *Verbum*, und in der ununterbrochenen Adhärenz zu ihm. So ist der « mediator homo Christus Jesus » der vollkommen innerliche und vergeistigte Mensch. Dennoch ist er nicht Ziel, sondern nur Mittel der Erkenntnis und des Aufstiegs, « sacramentum, res utenda, vehiculum », deren man sich bedienen soll, um in den Genuß der Erkenntnis des *Verbum* zu kommen.

7. In diesem bedingungslos auf die Transzendenz hin ausgerichteten Denken Augustins liegt auch der Schlüssel zum Verständnis seiner Hermeneutik. Er wußte es aus Erfahrung, daß der Zustand konzentrierter Verinnerlichung wegen der Zeitlichkeit und Sündhaftigkeit des Menschen immer wieder aufs neue hergestellt werden muß. So gewannen die *sacramenta* in seinem Denken zunehmend an Bedeutung. Je mehr er über den Zustand des Menschen und über die Notwendigkeit der Gnade zur Überwindung dieses Zustandes nachdachte, desto deutlicher empfand er auch das unentbehrliche « foris admoneri », damit das « intus intellegere » und der « ascensus in corde » möglichst häufig zustande komme. Darin sah er den Nutzen der *verba* und der *signa*, auf die keine Hermeneutik verzichten kann. Wie aber die jeweilige Hermeneutik aussieht, das ist zunächst stets eine Frage der Ontologie und damit eine Sache der Philosophie. Diese hat Augustinus, wie eingangs erwähnt, zwischen den Jahren 386-391 sich gründlich angeeignet.

Daß der Kirchenvater sich noch am Ende seines Lebens voll zu der in *De magistro* entwickelten Hermeneutik bekannte, zeigen seine *Retractationes*. Während er sonst an den Frühschriften allerhand auszusetzen hatte, scheint er mit diesem opusculum vollends zufrieden

gewesen zu sein [90]). Wir haben schon auf das Überraschende hingewiesen, wie Augustin diese streng philosophische Untersuchung über die Leistung der Sprachzeichen mit einem Bibelwort (Mt. 23, 8-10) zum Abschluß brachte, dem er schließlich auch den Titel für den Dialog entnahm. Auf dieses Bibelwort spielt Adeodat, der Dialogpartner, in seiner Zusammenfassung an. Mit dem Hinweis auf die irdische Existenz des « unus omnium magister in caelis » meint er, jener habe auch damals inwendig gelehrt, während er sich außen der Sprache bediente : « *se intus habitare, cum foris loqueretur, admonuit* » [91]). So war der *Christus in carne* die Ursache und das Urbild der Erkenntnisvermittlung der Transzendenz über die *sacramenta*.

C.P. Mayer O.S.A.

[90]) Ebd. I, 11, 1. CSEL 36, S. 66f. : « Per idem tempus scripsi librum, cuius est titulus de magistro. in quo disputatur et quaeritur et invenitur magistrum non esse, qui docet hominem scientiam, nisi deum secundum illud etiam, quod in evangelio scriptum est : unus est magister vester Christus ».

[91]) *De magistro* 46. CSEL 77, S. 55, 2.

« Maximus Caesar et Pontifex Maximus »

Giles of Viterbo proclaims the alliance between Emperor Maximilian I and Pope Julius II*

On the feast of St Catherine, 25 November 1512, an anxiously awaited and long negotiated treaty between the Emperor Maximilian and Pope Julius II received public proclamation in the church of Santa Maria del Popolo at Rome.

The importance to the papacy of the occasion, the personal satisfaction felt by Julius on achieving his objective, the determination on his part to lose no opportunity of forwarding his aims or consolidating his success, and the strategic use to which he put the diplomatic gesture were all reflected in the setting for the proclamation and the ceremony surrounding it.

Santa Maria del Popolo had become the jewel of the della Rovere family and their dearest loved church in Rome [1]). It was originally erected on the site of a huge walnut tree popularly supposed to have been rooted in the tomb of Nero and to have sheltered the demons that haunted the place. Restored and enlarged in the thirteenth century by Gregory IX, who transferred to it from the Sancta Sanctorum of the Lateran the painting of the Virgin once attributed to St Luke [2]),

*) I should like to express my gratitude to Reverend E.F. Miller, s.j., for his critical reading of my transcription of the *oratio*. I should also like to express my gratitude to Reverend F.X. Martin, o.s.a., to whom I am indebted in a very special way for advice and assistance.

1) For Santa Maria del Popolo, see *Tesori d'Arte Cristiana*, IV n. 70, Bologna 1967; G. M. Rotondi, *La chiesa di S. Maria del Popolo e suoi monumenti*, Rome 1930.

2) In 1970, on the night of 26 July, this painting was stolen from the church of Santa Maria del Popolo but was recovered three weeks later at Passo Oscuro outside Rome. After the theft it had been taken to Holland but when the thieves realized that the Italian police were on their track and it was not going to be an easy job to dispose of the painting they agreed, through an intermediary, to send it back to Italy. Its bearer abandoned it at Passo Oscuro where it was found in a boarding-house bedroom by the landlady who brought it to the local Carabinieri, see *Irish Times*, 19 August 1970, p. 13.

it was entirely rebuilt by Sixtus IV della Rovere, probably between 1472 and 1478. In the following years, and particularly during the pontificate of Sixtus's nephew Julius II, the church became a veritable treasure house of renaissance art.

The monastery attached to Santa Maria del Popolo belonged — as it still does — to the Augustinian Friars who were the custodians of the church [3].) It was the prior general of this order, an influential member of the church, a noted renaissance humanist, and an outstanding preacher — Giles of Viterbo — who was chosen to deliver the sermon at the solemn sung Mass that marked the proclamation of the treaty.

Giles was born at Viterbo in 1469 and had entered the Augustinian monastery there in 1488 [4]). He was appointed vicar general and re-

[3]) The monastery had belonged to the Franciscans but was obtained for the Augustinians, probably in the year 1250, by Cardinal Richard Annibaldi, the first protector of the order. Cardinal Richard thus not only solved the problem of a *pied-à-terre* at Rome for the superiors of the congregation who had to come there frequently to confer with him, but also in this way established the new order at the centre of christianity. The first general chapter, referred to as the « Great Union » because of the unification at it of several groups of hermits into one Order of Hermits of St Augustine, was held at Santa Maria del Popolo in 1256. The Franciscans were given the monastery of Santa Maria in Capitolio. now Santa Maria in Ara Coeli — which they still retain — dispossessing, in their turn, the Benedictines who were unsuccessful in their protests at losing the monastery. See Saturnino Lopez, o.s.a., « De Origine Conventus Romani Stae. Maria de Populo », in *Analecta Augustiniana*, IX (1921) 71-75.

[4]) Aegidius Viterbiensis, Egidio da Viterbo (1469-1532). His family name, although sometimes given as Canisio, was Antonini. For Giles, see Francis X. Martin, o.s.a., « Egidio da Viterbo, 1469-1518 : a Study in Renaissance and Reform History », an unpublished doctoral dissertation, Cambridge University 1958; John W. O'Malley, s.j., *Giles of Viterbo on Church and Reform : a Study in Renaissance Thought*, Leiden 1968; Giuseppe Signorelli, *Il Cardinale Egidio da Viterbo : Agostiniano, umanista e riformatore, 1469-1532*, Florence 1929; Eugenio Massa, « Egidio da Viterbo e la metodologia del sapere nel Cinquecento », in *Pensée humaniste et tradition chrétienne aux XV et XVI siècles*, ed. H. Bédarida, Paris 1950. For a critical edition of one of Giles's major works, see Egidio da Viterbo, *Scechina e Libellus de litteris Hebraicis*, ed. François Secret, 2 vols, Rome 1959. For a critical edition of a discourse of Giles at Rome 1507, see John W. O'Malley, s.j., « Fulfillment of the Christian Golden Age under Pope Julius II; Text of a Discourse of Giles of Viterbo, 1507 », in *Traditio* XXV (1969) 265-338. For an excellent survey of studies on Giles, see Francis X. Martin, o.s.a. « The Problem of Giles of Viterbo; a Historiographical Survey », in *Augustiniana* IX (1959) 357-379; X (1960) 43-60. For a selective bibliography and a listing of studies on Giles published since Father Martin's survey appeared, see O'Malley, *Giles of Viterbo on Church and Reform*, cit., pp. 192-206.

former of the Augustinians by Pope Julius II in 1506, and at the general chapter of 1507 was elected prior general. In 1512 he was in his second period of office as prior general, having been re-elected at the general chapter in 1511.

Giles's fame as a preacher dated from the late 1490s. More than once he had been called on to preach in Rome before Alexander VI, and the popularity of his sermons led King Federico of Naples to send him to preach in Puglia in the spring of 1501. Julius II had a particularly high regard for Giles as a preacher. Time and again he summoned the friar to deliver a sermon or series of sermons, and on the occasion of two events of his pontificate which he considered of vital importance — the opening of the Lateran Council and the concluding of a treaty with the emperor — it was Giles who was called on to give the formal discourse.

But it was not a mere facile oratorical flair that won Giles a name among the distinguished and sought-after preachers of his day, and worthy to be ranked by Paolo Cortese in 1510 with the illustrious names of Bernardine of Siena, John Capistran, Roberto da Lecce, Mariano da Genazzano and Girolamo Savonarola [5]). Giles's was an eloquence which indeed met the demands of the critical audiences of renaissance Italy. He presented doctrine in the cultured phrases of the humanists. In the circles of the litterati he was readily accepted, and he was a favoured member of the Pontanian academy at Naples. But it was his sense of spiritual values and his urgent awareness of the need for religious reform that provided the vital, kindling, spark to his discourses and sermons. Even in the notoriously anti-clerical Pontanian academy it was the combination of the spiritual and the academic, this happy fusion of theology and the new learning that was found attractive [6]). Pontano himself acknowledged gratefully

[5]) Speaking of these preachers, Cortese says of Giles « Quid item modo de Egidio Viterbense dicam ? qui unus inter multos videri potest ad Italorum ingenia flectenda et mitiganda natus, cuius sermo ita literatioris elegantiae sale condita ut in summa verborum concinnitate omnis adsit sententiarum succus, ac ita suaviter et numerose fluit ut in vocis varietate et flexu plectri similes exaudiantur soni », in *De Cardinalatu* p. ciii[b]. For an assessment of Giles as a preacher and an account of his preaching career from 1502-1505, see MARTIN, « Egidio da Viterbo », cit., pp. 99-150.

[6]) A discussion on Giles's place and influence in the Pontanian Academy was first published by F. FIORENTINO, « Egidio da Viterbo e i Pontaniani di Napoli », in *Archivio storico per le province napoletane*, IX (1884) 430-452. For a more recent and critical study see MARTIN, « Egidio da Viterbo », cit., pp. 49-62. See also E. PÈRCOPO, « La vita

advice and admonitions from « Aegidio meo » and noted that it was his integrity as a person, his qualities as a priest which, with his learning, marked Giles off from the rest of men. What marked him off from those others of his time who were bent on religious reform was his particular understanding of this reform.

His studies at Padua (c. 1490-1493), apart from confirming a distaste for the Averroists, had brought Giles into contact for the first time with those interested in reform. He had lived at the Augustinian college of SS Philip and James among friars from many different countries in Europe and through them he became aware of the grave problems besetting the church in general and the Augustinian order in particular. This pre-occupation with reform, which embraced not only the concept of a religious renewal within his order but a whole outlook on what he considered was an age of renovation and restoration, was to colour all his life and work [7]). It had nothing of the uncompromising harshness of a Savonarola and, unlike that reformer, who sought to impose change from without, Giles was convinced that reform should be effected from within. « Men must be changed by religion, not religion by men » — this incisive statement was an admirable summary of Giles's own ideal.

It was at the opening of the Council in the church of St John Lateran on 3 May 1512 that Giles had pronounced these memorable words [8]). His audience that day was a distinguished one indeed, and the ceremony was colourful and impressive. Now, six months later, on 25 November 1512, the audience in Santa Maria del Popolo, while not so vast, was hardly less distinguished. The gathering was colour-

di Giovanni Pontano », in *Archivio storico per le province napoletane*, N.S. LXII (1936) 116-250; IDEM, « Gli scritti di Giovanni Pontano », ibid., LXIII (1937) 57-228.

[7] For an exhaustive study of Giles's concept and ideal of reform, see O'MALLEY, *Giles of Viterbo on Church and Reform*, cit., pp. 139-178.

[8]) This discourse was printed both at | Nuremberg and Rome (probably 1512) : *Oratio Prima Synodi Lateranensis habita per Aegidium Viterbiensem Augustiniani ordinis Generalem*. A copy is to be found in the Biblioteca Vaticana in a rare collection of printed *opuscula* of the Fifth Lateran, index no. R.I. IV 2107 (11), fols 30r-39v. Copies are also to be found in, among other libraries, the Bibliothèque Nationale in Paris and the British Museum. Also reprinted in P. LABBÉ and G. COSSART, *Acta Conciliorum*, ed. J. Hardouin, IX (Paris 1714), 1576-1581. An important appraisal of Giles's concept of reform, as proposed to the Lateran Council in this discourse, and of the position that councils held in Giles's reform thought, is to be found in a study by Nelson H. MINNICH, s.j., « Concepts of Reform Proposed at the Fifth Lateran Council », in *Archivum Historiae Pontificiae*, 7 (1969) 163-251, at pp. 168-173.

ful and the ceremonial exact. Circumstances demanded the most painstaking care in the organization and execution of every aspect of the event. Julius had an eye to the diplomatic advantages to be gained, a determination that nothing be allowed to mar the occasion or threaten its successful outcome. A ticklish, political manœuvre was on the verge of completion.

Paris de Grassis, in his diary, paints us a vivid picture of the scene and, at the same time, reveals the many trials and headaches that were the lot of that meticulous master of ceremonies [9]).

Preparations at Santa Maria del Popolo included the careful arrangement and placing of those attending the Mass. Not unexpectedly, special attention was to be given to the emperor's plenipotentiary at the negotiations, Matthäus Lang, bishop of Gurk [10]). Lang, from the time of his formal entrance into Rome on 4 November, had been treated like a king. Every effort was made to satisfy and win him. Every honour was done to this man on whom so much depended. And he, for his part, received all overtures with a characteristic lack of cooperation. He could assume on occasion — and frequently

[9]) Paris de Grassis, 1470-1528. Master of ceremonies for Julius II and later for Leo X, prelate of the pontifical palace, bishop of Pesaro (1515). Outstanding in the performance of the duties of master of ceremonies, he was, on the occasion of the solemn opening of the Lateran Council, promised a bishopric by Julius II for the admirable way in which he had organized and conducted the whole function. He had, however, to wait until 1515 for the fulfilment of this promise by Julius's successor, Leo X. The diary of de Grassis provides an invaluable source for a day to day — and strikingly vivid — account of the lives of Julius II and Leo X from 1506 to 1521. There are two fine manuscript copies of this diary in the Biblioteca Vaticana — Vat. Lat. 12268 and Vat. Lat. 12269 — and the differences between these manuscripts are few and slight. A manuscript copy in the British Museum, B.M. Add. MSS 8440-4, is often defective. For de Grassis see L. Pastor, *History of the Popes*, ed. F.I. Antrobus and R.F. Kerr, vols. VI-VIII, London 1950, passim.

[10]) Matthäus Lang, 1468-1540. Provost of the Augsburg chapter (1500), bishop of Gurk (1501), cardinal (1512), archbishop of Salzburg (1519); it was only in 1519, however, that he was ordained and consecrated bishop. Having entered the imperial service as a secretary, he quickly rose to a position of power and influence. The emperor designated him as representative at the negotiations leading to the League of Cambrai (1508) and to the treaty with Julius II (1512). Although they received him with great deference and with almost excessive pomp and ceremony, the humanists of Italy considered hima | « barbarian », de Grassis, quoted in Pastor, *History of the Popes*, cit., VI, pp. 345-346. For Lang and the negotiations leading to the treaty with Julius, see Pastor, *op. cit.*, VI, pp. 422-426. For Lang, see A. Schopf, *Ein Diplomat Kaiser Maximilians, Matthäus Lang*, Vienna, 1882; Pastor, *op. cit.*, VI, passim.

did— the airs of an emperor and, although in this instance his haughtiness was less apparent, it is difficult not to see in his actions, however he might explain them, an arrogantly calculated disregard for papal honour and ecclesiastical practice. There was no mistaking to which ruler — papal or imperial — he gave his loyalties or to which court he gave precedence [11]).

On 19 November Julius had honoured Lang with nomination as a cardinal but Lang had requested that this be kept secret and had declined to wear the dress of a cardinal, giving as his reason that the object of his mission might otherwise be misunderstood [12]). Now that the pact between the emperor and Julius was about to be publicly proclaimed, Julius, who had previously dispensed Lang from the obligation of wearing the cardinal's robes, hoped that the prelate would see fit to recognise the occasion, and the dignity of the office of cardinal, by attending in full cardinalate splendour. The pope even took the extra precaution of sending to Lang a mule, such as the cardinals were accustomed to have, with most ornate trappings, together with a present of robes including two cappae magnae — one red, one violet — two mantellettae and corresponding shoulder capes with hoods, cassocks and sashes, two rochets, several red birettas, and other insignia of a cardinal. The master of ceremonies was primed to usher Lang to a place of honour as a cardinal. But Lang arrived at Santa Maria del Popolo dressed in his ordinary robes as a bishop [13]).

This was the first setback to Julius's arrangements. However, the warrior pontiff, the *papa terribile* better known for his impetuosity and temper than for his tactful diplomacy, was also well used to facing up to difficulties and to surmounting them with determination and a keen sense of the practical solution. To de Grassis, who urgently enquired if he should seat Lang as had been arranged, Julius replied, « Why not! » and when de Grassis continued, insistently, that only bishops and cardinals wearing the correct robes for the occasion should take their places in the chapel where Mass was to be sung, the pope brushed aside the remonstrations. Lang, whatever he chose to wear, was to have his place. De Grassis complied, but unwillingly, and his

11) See Pastor, *op. cit.*, VI, pp. 423-426.

12) *Ibid.*, p. 426; in fact Lang had originally been nominated cardinal in March 1511 but reserved *in petto*, see *ibid.*, p. 344.

13) See Paris de Grassis, Vat. Lat. 12268, fol. 435r.

indignation was shared by the assembled cardinals [14]). The troubles of the master of ceremonies had only just begun.

With the arrival of each group — the Swiss, the Florentines, the Luccans, those from Parma, Siena , Bologna, and many others including senators and officials of the city of Rome [15]) and representatives from Spain and Portugal — the niceties of procedure became more complicated. Contending with demands of supposed rights of precedence, facing the necessity to keep apart the most intransigent of ancient rivals, manipulating troublesome protesters, de Grassis was in constant consultation with the pope. Again Julius showed that he could be diplomatic when he so wished and when he considered that the situation warranted tact. The problems were resolved by compromise and at length, with the large congregation assembled in the church, the ceremony could begin. It was now already late — as de Grassis records in his diary [16]).

At the Mass were present fifteen cardinals, as were, too, all fifty-two envoys, or ambassadors, who were in Rome at that time. The cardinals sat on two long seats on the right and left of the pope and after them, between the last cardinal priest and the one deacon, was Lang. His place was so arranged that he might be in full view of the German representatives and might be seen too by all the people in the church. The ambassadors sat, some behind the cardinals, some on long seats that were positioned in front of the altar [17]).

The Mass was celebrated by the English cardinal, Bainbridge [18]),

[14]) *Ibid.*, fol. 435r-435v.

[15]) In order to secure the loyalty of the people of Rome during the time of the Lateran Council, officials of the city, such as senators and conservators, were, at functions, assigned special places by Julius, see N.H. Minnich, s.j., and H.W. Pfeiffer, s.j., « Two woodcuts of Lateran V », in *Archivum Historiae Pontificiae*, 8 (1970), p. 198 n. 58.

[16]) For an account of this assembling of the congregation for the ceremony, see de Grassis, Vat. Lat. 12268, fols 435v-436r.

[17]) *Ibid.*, fol. 437r, 437v.

[18]) Christopher Bainbridge 1462/3-1514. Archbishop of York (1508), cardinal (1511). Nephew of Thomas Langton, Bishop of Winchester. Studied at Oxford, Ferrara, Bologna, and was incorporated at Cambridge as a LL.D in 1503-4. Doctor of civil law and doctor of canon law, he was provost of Queen's College, Oxford, 1496-1508. He was Master of the Rolls from 1504-1507. His ecclesiastical career, too, advanced rapidly until in 1508 he became archbishop of York. In 1509 Henry VIII sent him to Rome as his representative, and in 1511 he was created cardinal, the only Englishman to become a curia cardinal since the late fourteenth century. Julius also appointed him commander-in-

and not to the complete satisfaction of the master of ceremonies [19]). De Grassis held that at this Mass of the Holy Spirit one prayer only should be said before the Epistle and after the Communion — that of the Holy Spirit. Certainly in the papal chapel there should be no commemoration of a living person other than the pope. However, as several of the cardinals asked that a prayer for the emperor be inserted, as in the liturgy of Good Friday, Julius once more compromised. He decided that three prayers should be said, the first that of the Holy Spirit, then one for the pontiff, and the third for the emperor, following thus, not the liturgy of Good Friday, but that allowed in the ordinary of the Mass when celebrated other than in the presence of the pontiff. Then Bainbridge, on his own initiative and quite unexpectedly, inserted a fourth prayer, for his own king, Henry VIII of England. As Henry was a party to the Holy League, Bainbridge, as his ambassador and the celebrant of the Mass, may have considered that this fourth prayer was more than justified [20]). To de Grassis, however, it was totally out of place and he affirms that it was even a cause of laughter to many of the congregation.

When Mass was ended Giles began his discourse. It was a long one. It must also, for all its length, have been of interest to his listeners for it brought no criticism from de Grassis who was quick to record the reactions of the assembly and to remark on any sermon he considered long-winded [21]). After the discourse the ceremonies were concluded with the reading of the terms of the treaty. The pope intoned the *Te Deum* and after the usual prayers, gave his blessing.

chief of the troops in 1511 and entrusted him with the siege operations at Ferrara. Between Bainbridge, who was anti-French, and Silvestre Gigli, Bishop of Worcester and Bainbridge's fellow ambassador at Rome, who was pro-French, there was great rivalry and on the death of Bainbridge in 1514 it was rumoured that he had been poisoned and that the murder had been promoted by Gigli. For Bainbridge, see A.B. EMDEN, *Biographical Register of the University of Oxford to A.D. 1500*, Oxford 1957, I, pp. 91-93. For a detailed study of Bainbridge's career at Rome see D.S. CHAMBERS, *Cardinal Bainbridge in the Court of Rome, 1509 to 1514*, Oxford 1965.

[19]) See de Grassis, Vat. Lat. 12268, fol. 436r-436v.

[20]) De Grassis, recording in his diary the ceremony at Santa Maria del Popolo, heads the entry « De publicatione ligae sive foederis noviter inter Pontificem et Imperatorem ac Regem Catholicum et Anglicum initae ». There is, however, no mention made by Giles in his *oratio* of Henry VIII as a third member in the treaty agreement between Julius and Maximilian. See infra p. 97.

[21]) He described a sermon by Giles in St Peter's, 21 December 1507, as « nimis longa ». Vat. Lat. 12268, fols 143v-144r.

Then, following the ceremonies which had taken almost four hours, a dinner was held in the adjoining Augustinian monastery to bring the day's celebrations to a close. At this Lang was indeed treated like the emperor he represented. He alone of all the cardinals was invited to dine at the pontiff's table — he alone who was not arrayed in the appropriate ceremonial dress. Finally, with the festivities completed, Julius, preceded by all the envoys, returned in splendour to the Vatican palace through streets lighted by myriads of candles [22]). It had been a marathon day for the aging pontiff only partly recovered from a near fatal illness of the previous year. But clearly Julius judged the occasion of such importance that it was worth on his part a supreme, almost superhuman, effort.

The treaty with Maximilian meant much to Julius [23]). He had been elected to a pontificate without power or possessions but rich in debris and chaos bequeathed by the Borgia régime. By statesmanship and warfare he regained, and maintained, his sovereignty over the papal states. And this required continual adroit diplomatic manœuvring. To control the foreign powers on Italian soil Julius had played off one against the other. The basis of his strategy was a frequent change of ally, sometimes made with almost indecent rapidity. He joined Louis XII in the League of Cambrai against Venice. He joined forces with Venice to reduce French power in Italy. But the threat from France was not focused only on the temporal power of the pope. The anti-papal, schismatic, Council of Pisa assembled by Louis XII in 1511, while ostensibly to bring about ecclesiastical reforms, was a bid to overthrow Julius in his spiritual supremacy also. Faced thus

[22]) De Grassis, Vat. Lat. 12268, fol. 437v.

[23]) Giuliano della Rovere, 1443-1513, Pope Julius II (pontificate 1503-1513). Nephew of Sixtus IV (Francesco della Rovere) and, like his uncle, a Franciscan. As pontiff he was warrior, politician, administrator, and patron of the arts. He personally led his armies in military campaigns; administratively, he supervised magistrates, he defined legal and procedural distinctions between lay and ecclesiastical cases, effected a monetary reform; as patron of great artists — particularly Michelangelo, Raphael, Bramante — he beautified Rome, began building the new basilica of St Peter's, commissioned such works as the frescos on the Sistine Chapel vault and the paintings of the Stanza della Segnatura, and he enriched the Vatican library. Giles described him enthusiastically as « Pontifice massimo fra tutti e vero Imperatore dell'orbe terraqueo », see SIGNORELLI, *Egidio da Viterbo*, cit., p. 42. For Julius, see PASTOR, *History of the Popes*, cit., VI, passim; E. RODOCANACHI, *Histoire de Rome : le pontificat de Jules II*, Paris 1928; G. B. PICOTTI, *La politica italiana sotto il pontificato di Giulio II*, Pisa 1949.

with attack on two levels, Julius realised that any military gain against France had to be backed up by a parallel rout of the schismatics. In fact, to Julius the rout of the schismatics was of more importance than any political or military success. The revolt within the church was of greater concern to him than was any other reversal or disaster. And he was determined to pursue this combat — unlike some of his military campaigns — until the movement had been completely wiped out. He was prepared to go to any lengths to achieve this end.

Thus, while warfare raged across the battlefields of northern Italy and total defeat and annihilation was only averted by the timely assistance of the Swiss, Julius had at the same time to concentrate on winning over the emperor who had favoured the Council of Pisa. Only by detaching Maximilian from the French and gaining his support for the Lateran Council, convoked by the pope in answer to the schismatic assembly, could Julius hope for success [24]).

The treaty between Maximilian and Julius has received rather scant attention from historians. Its potential importance at the time of its conclusion has been overshadowed by the subsequent actual importance of the Lateran Council. But had the emperor succeeded in having the meetings of the schismatic council held, as he wished, at a town of the empire instead of at Pisa and had then thrown the whole weight of his influence and power behind that assembly, the Lateran Council could conceivedly have been the one to have lost its impetus and to have ground to an ineffectual halt. In this matter Julius, without the historians' advantage of hindsight, was very alive to what was for him a serious problem and imminent danger. Hence the consequence he attached to the successful conclusion of a treaty.

And now when at last the tedious and difficult negotiations had borne fruit — though at the price of Julius having to side with the emperor against the recent papal allies, the Venetians — and the vital treaty was concluded, its public proclamation was made in Santa Maria del Popolo [25]). It was natural that both the pope and the emperor should figure largely in the formal discourse delivered on this occasion and Giles's *oratio* can be seen, as Signorelli points out, as a hymn

[24]) See PASTOR, *op. cit.*, VI, pp. 422-423, 427.

[25]) For full details of military campaigns, diplomatic manoeuvring, and political negotiations during the pontificate of Julius, from the time of his election as pope up to the announcement in 1512 of the treaty with Maximilian, see PASTOR, *op. cit.*, VI, pp. 232-427.

of praise to Maximilian and to Julius, concluding with a plea to the pontiff to end discord at home and unite all christian forces against the Turk [26]). But while these form, roughly, the main lines of the discourse, the dominant theme is the providential care of God for His church, a care most strikingly manifest in the darkest hour of need.

With his opening words Giles summarises his thesis. This very ceremony in the church of Santa Maria del Popolo celebrates a particular instance of the ever-present and all-powerful assistance of God. In a year in which she was so beset by calamity that it seemed vain to even hope for survival, the church now finds herself freed from the onslaught of the enemy and proffered the friendship of the emperor [27]).

The darkness of calamity which had enveloped Italy and the church had not been, Giles reminds his audience, the darkness of final eclipse but rather a darkness from which a new life and a new light has emerged. And to parallel this phenomenon, he has recourse not only to the Old Testament and the creation of light at the beginning of the world when « darkness hung over the deep » (Gen. 1 : 2) but to St John and Plato. He couples the Platonic light of the sun — the higher level of understanding as opposed to the world of sense, the darkness of the cave — with St John's « Light ... who enlightens every man who comes into the world » (John 1 : 9) [28]).

Giles elaborates on the dangers that had threatened, the disasters that had occurred. Schism had broken out and threatened the spiritual supremacy of the pope. Massed armies had attacked the papal forces and, on Easter Sunday 11 April 1512 at Ravenna, had inflicted a crushing defeat, despite the assistance given to the pope by the army of Ferdinand of Spain. At the news of the collapse, Rome was reduced to a state of panic-stricken paralysis [29]). Yet at this moment, from

[26]) « <Egidio> v'inneggiava, oltre che a Giulio II, che innalzava « usque ad astra », a Massimiliano che chiamava difensore della Chiesa ... Chiudeva con una calda perorazione al Pontefice ... di togliere le intestine discordie, di emendare i costumi, e ... di riunire tutte le forze cristiane per dirigerle contro i maomettani, pestilenza dell'umanità », SIGNORELLI, *Egidio da Viterbo*, cit., p. 54.

[27]) *Oratio* fol. 1r.

[28]) *Ibid.* fol. 1v. For Giles's correlation of the theory of knowledge as insinuated in St John's Gospel and that developed by Plato, see O'MALLEY, *Giles of Viterbo*, cit., p. 51.

[29]) As Ravenna had contained the magazines for supplying the papal army, the consequences of the disaster promised to be catastrophic. Furthermore, it was feared

the darkness of despair, Julius, like the Almighty at the dawn of creation, called forth light and light was made. The Lateran Council was inaugurated and — so Giles interprets events — as miraculously as the first light broke upon the darkness, the military expeditions, the invading armies, melted away; the schismatic council at Pisa wavered and fled [30]).

Giles sets this supernatural intervention of God's power in the context of the creation of the world and relates to the biblical scene the current events of his day. On the first day light was made — hope dawned again in the hearts of men with the inauguration of the Lateran Council; on the second day was created the vault of the sky to separate the waters — the Lateran Council emerged as a visible sign of condemnation to the schismatic council at Pisa; on the third day, the day on which the earth in the beginning brought forth fruit, the Council too brought forth its fruit. With the first stirrings of religious renewal the church found that God's providential care was with her to avert disaster and save her from apparent imminent defeat. The triumphs of the Old Testament, of Abraham, of Joshua, of Saul, of David ... Giles's list is long ... were won by the sword. Not so the victory of the present year. This time the enemy was dispersed without military force, without recourse to arms. *Fugit impius nemine persequente.* The army of Louis of France had faded away. And now the fourth day, the day on which the sun was made, the treaty between the emperor and the pope is proclaimed in the church dedicated to her from whom came forth the very greatest Sun [31]).

Departing from the close framework of the biblical setting, yet retaining a link with the fourth day of the creation, Giles likens the emperor to the eagle whose ability it is to look unflinchingly at the sun. Then, after a short digression in which the eagle symbol serves to illustrate a progression in the unfolding of God's law to man, Giles launches into a long anthem of praise to Maximilian [32]). He concludes this laudatory passage with a return to the Genesis scene, paralleling with the creation of the greatest luminary, the

that Rome would now be sacked, the prelates murdered, and a new pope elected. See PASTOR, *op. cit.*, VI, pp. 399-402.

30) *Oratio*, fols 1r-2r.

31) *Ibid.*, fol. 2r-2v. For an account of the collapse and withdrawal of the French forces, see PASTOR, *op. cit.*, VI, pp. 413-417.

32) *Oratio*, fols 2v-3v.

sun, the wonder of this day on which the treaty is proclaimed and the magnificent promise for the future which shines forth from it.

And what could not now be achieved when the two great lights of the world have been joined together? The two great Romans — *Maximus Caesar* and *Pontifex Maximus* — together encompass all temporal and spiritual power and authority. Their functions, distinct, individual, each supreme in its own sphere, yet balancing and complementary when joined one to another, are brought out by Giles in a striking series of contrasts in image and idea [33]). Then, while emphasising the propitiousness of the occasion, Giles seizes the opportunity to urge the christian leaders to confront the two great enemies that threaten christendom, the internal schism and overall urgent need for religious reform; the external continual menace from the Turk. Both stem from the same source of evil and either would be sufficient in itself to tear apart the christian world [34]).

Since long before 1453 and the fall of Constantinople, western rulers had lived with the constant threat and danger of a challenge from the East. A campaign against the Turk had become the inevitable and most urgent theme of preachers ever sensible to the threat to christendom and preoccupied with the recovery of the holy places. By 1512, however, the genuine urgency of the topic had given way to a repetition that had become for many a mere oratorical device. But not so with Giles. For him this was still a matter of real concern [35]). Discarding all literary symbolism, he comes down to earth to pound home his argument. With a realistic picture of the Turkish leader and a review of historical facts, he warns christian rulers against allowing internal dissensions to weaken their defences. All christian leaders must unite in opposition to the Turk [36]).

And finally Giles turns directly to Julius. Up to this point the pontiff and the emperor had shared equal prominence, had been equally exhorted, equally petitioned, had received equal accolade. But for Giles, in the last analysis, the highest authority lies firmly and undoubtedly in the hands of the pope. Reverting to his opening,

[33]) *Ibid.*, fol. 4r-4v.

[34]) *Ibid.*, fol. 4v.

[35]) See O'Malley, *Giles of Viterbo*, cit., particularly pp. 116, 117, 129-130, 177. For a general study of the renaissance view of the Turk, see Robert Schwoebel, *The shadow of the crescent : the renaissance image of the Turk (1453-1517)*, New York 1968.

[36]) *Oratio, fols* 4v-5v.

and dominant, theme he reminds Julius of God's providence as manifested so strikingly this year. More important, he points out that this miraculous intervention of God's assistance was made in a special, unparalleled, way to Julius himself. And so to the pontiff who was divinely given to tread upon the asp of schism, the basilisk of war, to deliver the church from internal revolt and Italy from foreign domination, Giles makes his final impassioned appeal [37]).

Two deadly plagues remain to be stamped out, the one attacking from within, the other from without; the one a breakdown of morals, of discipline, of religious beliefs, the other a menace of imminent, barbaric destruction; the one a serpent — insidious, internal, collapse; the other a lion — ravening, external, attack. If Julius is to ensure the victories already given to him by divine intervention, if he is to confirm the alliance now being celebrated, if he is to preserve the monuments and memorials of the past greatness of Rome, the temple now being raised to the prince of the apostles [38]), he must bring about reform and, ending discord at home, unite all christian forces against the Turk. He has trodden with safety upon the asp and basilisk and now triumphantly he will crush the lion and the serpent. For on this auspicious day a treaty is proclaimed — a treaty which unites, by joining in alliance the emperor and the pope, a power and an authority which can sweep away all opposition and with God's assistance will suffer no defeat [39]).

Giles has on several occasions described his own writings as « tumultuous » [40]) and this is only too evident to those who have

[37]) *Ibid.*, fols 5v-6r.

[38]) Time and again in his writings, Giles mentions the new basilica of St Peter's. In his opinion it was the most artistic project of the time, but it was not only the sheer magnificence of the plan which won his enthusiasm. The project had a special symbolism in his concept of the repetitive pattern in sacred history — Saul, David, and Solomon building the old Temple at Jerusalem, the popes of the Renaissance building the new basilica on the hill of the Vatican. See O'Malley, *Giles of Viterbo*, cit., particularly pp. 113, 122, 125, 136.

[39]) *Oratio*, fol. 6r-6v.

[40]) See E. Martène and U. Durand, *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio*, Paris 1724, III, col. 1236, « scripta tumultuaria mea »; « Fulfillment of the Christian Golden Age under Pope Julius II; Text of a discourse of Giles of Viterbo, 1507 », ed, J. W. O'Malley, s.j., in *Traditio* XXV (1969) 337, « sed haec hactenus inculto tumultuarioque stilo scripsisse satis fuerit ». See also Biblioteca Angelica, Rome, Cod. Lat. 1001, fol. 205v; Biblioteca Comunale, Siena, Cod. G.X. 26, p. 129,

grappled with works like the *Scechina* [41]) or the *Historia* [42]). Even the formal discourse prepared for Pope Julius and King Manuel of Portugal, which was delivered in St Peter's in Rome on 21 December 1507 and then carefully edited for presentation in manuscript form to Manuel, does not belie the epithet « tumultuous » [43]). Giles's imagery, his symbolism, his literary style are often both cumbersome and involved, and, furthermore, as his understanding of biblical and classical writings is unfamiliar to us, they can at times be tortuously obscure.

While this judgement on Giles's writings is not entirely inappropriate in the case of the discourse in Santa Maria del Popolo, the *oratio* does appear to have been particularly carefully formulated. Here there is a clear progression in form and in idea, and cohesion is given to the whole by the dominant theme of God's providential care for His church. Giles indicates the events leading up to this day, with their attendant manifestation of divine intervention; the celebration of the alliance brings an acknowledgement of the protagonists, leading to an appeal for the fulfilment of the promises of this propitious event brought about by God; and finally a reminder to the pontiff of his special place as the object of God's providential care, climaxed by the plea for a campaign against both the internal and the external enemy whose rout is assured by the alliance of the two greatest powers in christendom.

The style too is admirably adjusted to the theme and to the occasion. The contrast between the darkness and the light, the long passages of balancing and counterbalancing descriptions, the sharp apposition of nouns and adjectives, all set off and reflect the tenor of the discourse, the significance of the event.

41) *Scechina e Libellus de litteris hebraicis*, ed. F. Secret, 2 vols, Rome 1959. The only major work of Giles which has been published, it is a christian interpretation and adaptation of the cabala, as well as an exposition of the cabalist method and doctrine as introduced into the sphere of Catholic thought. It was written in 1530 at the request of Pope Clement VII.

42) *Aegidii Viterbiensis Cardinalis historia XX saeculorum per totidem psalmos digesta* This work was written by Giles early in the pontificate of Leo X, probably between 1513 and 1518, and is dedicated to Leo. It is for the most part a history of the papacy but was designed to indicate to the pope his duties and responsibilities at that present crucial moment in time. There are two manuscript copies of the work in the Biblioteca Angelica, Rome : Ang. Lat. 351 and Ang. Lat. 502. The autograph is at Naples, Biblioteca Nazionale, Cod. IX. B. 14.

43) See O'Malley, cit., *Traditio*, XXV (1969) 277.

In his outline of disaster and subsequent success, his concept of the differing yet complementary roles of Julius and Maximilian, his warning against internal insidious attack and external overwhelming assault, and particularly in his eloquent appeals, Giles has made full use of his cultured mastery of language, his innate sense of occasion, and his consummate understanding of diplomacy. Nor has he allowed his genuine desire for religious reform or his concern at the threat from the East to be sacrificed to oratorical or political expediency. In his nomination of Giles as preacher on this all-important occasion, Julius indeed chose well.

Although Giles in his time enjoyed great fame and was constantly in demand as a preacher [44]), copies of the texts of his sermons are extraordinarily few. Indeed, the survival rate of his sermons has been in inverse ratio to the rate of their success.

Giles, harassed by insatiable demands on his time, evidently did not prepare copies of his ordinary discourses but delivered these extempore or, at best, from outline notes such as we find in his « Themata sermonum de tempore » [45]). The chronic insufficiency of the time available to meet his many commitments affected all his literary work. He even remarked on one occasion that the wonder was not that he was writing so little but that he was alive [46]). And so he did not ordinarily commit his sermons to paper, nor were they copied down by his listeners for, with the advent of printing, this custom of copying by hand disappeared. Thus the invention of printing, the one revolutionary innovation of the age that could have been expected

[44]) The rivalry between the various cities to secure the services of Giles as a preacher was so intense that Julius reserved to himself the right to decide where the friar might preach. See F.X. Martin, « The Problem of Giles of Viterbo », in *Augustiniana*, IX (1959) 363. Tomás de Herrera, in his *Alphabetum Augustinianum*, I (Madrid 1644) 42 speaks of Giles as the most famous preacher of his day and Signorelli points out « deve ... tenersi conto del'entusiasmo schietto e genuino con cui il bravo oratore era accolto dalle popolazioni, che accorrevano a frotte per udirlo, riempiendo i più vasti templi i quali, a volte, non erano capaci a contenere l'enorme massa di uditori », *Egidio da Viterbo*, cit., p. 109.

[45]) Bibliothèque Nationale, Paris, MS Latin 3461, fols 20r-57v. These are sermon notes, based on the Old and New Testament, arranged for Advent, Lent, and Pascaltide.

[46]) « Vide quam sero amoenissimum nemus Deo plenum repetere fas fuit, quantum temporis, quot studia periere; et queruntur homines quod nihil omnino scribam, at mirum est quod vivam », Giles to Serafino, 2 July 1505, in Martène and Durand, *Veterum scriptorum ... collectio*, cit., III, col. 1233.

to save his work from oblivion, can in one way be blamed, paradoxically, for the disappearance of the texts of his sermons.

To date, only four of Giles's sermons have appeared in print. Two — the *oratio* at the opening of the Fifth Lateran Council on 3 May 1512 and the *oratio* in Santa Maria del Popolo at the proclamation of the treaty between Julius and Maximilian on 25 November 1512 — were published during his lifetime. The other two which survived in manuscript form were edited and published in recent years. The first of these, « De Ilicetana Familia », is a little sermon in the form of a letter addressed, probably before 1506, to the Augustinian friars of the Observant Congregation of Lecceto. It was edited by F. X. Martin, o.s.a., and published in *Analecta Augustiniana*, XXV (1962) 225-253. The second, a discourse on the fulfilment of the christian Golden Age under Julius II, delivered by Giles in St Peter's on 21 December 1507, was edited by John W. O'Malley, s.j., and was published in *Traditio*, XXV (1969) 265-338.

Of the two sermons published during Giles's lifetime, the one delivered at the opening of the Fifth Lateran was published at Rome and at Nuremberg. Several copies of the pamphlet have survived and are to be found in, among other libraries, the Biblioteca Vaticana, the Bibliothèque Nationale in Paris, and the British Museum. The other sermon, on the proclamation of the treaty between Maximilian and Julius, was also probably printed in Rome in 1512. It is similar in format and in printing to the copies of the discourses delivered at sessions of the Lateran Council and published during 1512-1513. Copies of this pamphlet are extremely rare and, in fact, until recently it was generally thought that the one located by Father F. X. Martin in the Bibliothèque Nationale in Paris (Réserve B 1930 (37) 517-530) was the only surviving text [47]). Father Martin subsequently located two other copies of the pamphlet in the Biblioteca Nazionale in Rome and, this year, I found two further copies, one in the Biblioteca Vaticana and the other in the Österreichische Nationalbibliothek, Vienna [48]).

[47]) See O'Malley, *Giles of Viterbo*, cit., p. 14. The only copy of which Pastor was aware was one which he found in the Manzoni library in 1893 but which, he adds « has since been scattered to the winds », *History of the Popes*, cit., VI, p. 426. Signorelli was unable to trace any copy, see *Egidio da Viterbo*, cit., p. 170.

[48]) The two copies in the Biblioteca Nazionale are each bound separately. Index nos. are 69 4B 96 and 69 9C 20/8. The copy in the Biblioteca Vaticana is bound in a rare collection of printed *opuscula* of the Fifth Lateran, index no. R.I. IV 2107 (11). On the cover verso of the collection is written « Raccolta rarissima ». The collection is folioed 1-

The printed text of the sermon is not paginated. Where, as in the Bibliothèque Nationale, it has been bound with other pamphlets it has been paginated with the collection as a whole. The cover of the pamphlet has the title above a woodcut of the papal crest — the keys, the tiara, and, symbol of the della Rovere family, the oak tree. The prefatory letter from Jacopo Sadoleto to Actius Sincerus Sannazaro is on the verso of the cover and faces the first page of the text. For the purposes of this present edition I have indicated the pages of the original pamphlet, following the prefatory letter (cover verso), by folio number commencing with the first page of the text (fol. 1r).

The title page of the pamphlet as printed reads ORATIO HABITA POST TERTIAM SACRI LATERANENSIS CONCILII SESSIONEM IN ECCLESIA DIVAE MARIAE VIRGINIS DE POPULO PER FRATREM AEGIDIUM VITERBIENSIS ORDINIS SANCTI AUGUSTINI EREMITARUM GENERALEM DE FOEDERE INITO INTER IULIUM SECUNDUM PONTIFICEM MAXIMUM ET ILLUSTREM MAXIMILIANUM IMPERATOREM. On this two points must be mentioned.

Firstly, de Grassis in recording the event in his diary heads the entry « De publicatione ligae siue foederis nouiter inter Pontificem et Imperatorem ac Regem Catholicum et Anglicum initae » [49]), thus including Henry VIII of England as a third member in the treaty agreement. Not only is this omitted from the title of Giles's *oratio* as printed but no specific mention is made by Giles, in the discourse, of the English king or of his having any part in the treaty, although it is true that Cardinal Bainbridge, Henry's envoy, did have the honour of celebrating the Mass. Perhaps the fact that Henry had already joined the Holy League in 1511 and that the emperor, by his treaty with the pope, was now becoming a party to this League may account for de Grassis's entry [50]).

338 and the first pamphlet is the « Bulla intimationis generalis Concilii apud Lateranum per S.D.N. Julium Papam II edita ». The copy in the Österreichische Nationalbibliothek is bound separately and the index no. is +35E 288.

[49]) De Grassis, Vat. Lat. 12268, fol. 435r.

[50]) It is a treaty between the emperor and the pope that Marino Sanuto records in his diaries, « ... publicò li capitoli di la liga tra il Papa e Imperador ... »; « Come eri fo publicà la liga tra lo Papa et Imperator ... » See *I Diarii di M. Sanuto*, ed. F. Stefani, Venice 1879-1902, XV cols 380, 383-384. PASTOR in his *History of the Popes*, cit., VI, pp. 424-426, does not mention the English king in connection with the treaty. However, D.S. CHAMBERS, *Cardinal Bainbridge in the Court of Rome 1509 to 1514*, Oxford 1965,

The second point to be mentioned raises a problem, the solution to which is not readily apparent.

According to the title, the *oratio* was delivered, in relation to the sittings of the Lateran Council, « post tertiam sessionem ».However, the third session was not held until 3 December 1512 and the ceremony in Santa Maria del Popolo at which Giles preached took place on 25 November 1512. How to explain this irreconcilable dating?

If the opening of the Council on 3 May 1512 were considered as the first session and the following sittings on 10 May (officially the first session) and 17 May (officially the second session) were then counted as the second and third sessions, as Sanuto does in his diary [51]), the *oratio* would in fact have been delivered after the third session — indeed a full six months after the third session. It seems strange, however, that a discourse should be entitled as being « post ... sessionem » if the session referred to has taken place half a year beforehand.

The possibility that some later historian in adjusting the dating of one of the events according to the Gregorian calendar had, by the suppression of ten days, transposed the succession of events can, I think, be ruled out. The entry in de Grassis's diary states that the ceremony in Santa Maria del Popolo took place on 25 November and then, some pages later, the account of the third session of the Council on 3 December is recorded [52]). There is no question here of two systems of dating.

The third session of the Council was to have taken place on 3 November but had been postponed until 3 December [53]). If this were a definite postponement, as it appears to have been, and not merely an adjournment of a session that had begun, it could hardly explain the title of the *oratio*.

There is a further complication in that Giles appears, in the actual text of his discourse, to refer to three previous days or sessions

p. 41, in speaking of the new alliance between Maximilian and Julius states, « ... as Henry VIII was party to the <Holy> League, Bainbridge performed the inaugural Mass <of the new alliance> on 25 November, at the church of S. Maria del Popolo ».

[51]) « A dì 17 <maggio> si fara la 3ª sessione », *I Diarii di M. Sanuto*, cit., XIV, cols 224-225.

[52]) Vat. Lat. 12268, fol. 435r, publication of treaty « die sanctae Catherinae ... xxv Novembris »; fol. 440v, « Sessio 3ª ... Die Veneris iii Decembris ... ».

[53]) See de Grassis quoted in *Beiträge zur politischen, kirchlichen und Cultur-Geschichte der sechs letzten Jahrhunderte*, ed. Döllinger, Vienna 1862-1882, III, p. 423.

of the Council [54]). Once again, he may be including the opening of the Council and the first and second sittings, or he may be using the term to refer to the first and second sessions and then, more vaguely, to the long period following the second session on 17 May and extending up to 25 November and the ceremony in Santa Maria del Popolo [55]).

Perhaps the discrepancy may be simply an error on the part of the printer.

Unfortunately I have been unable to find, so far, any conclusive evidence that would point to any one of these suggestions as being the correct one. Nor have I found evidence that would give a lead to any other satisfactory, or even plausible, explanation of the problem.

In transcribing Giles's *oratio* an effort has been made to reproduce the printed edition as closely as possible. However, contractions and abbreviations have been silently expanded and simple vowels replaced by their appropriate diphthongs. Further, in the printed edition, the letter *c* appears on several occasions erroneously in place of the letter *e* as, for example, in fol. 1r : *dolco* instead of *doleo*, *tc̃pore* instead of *tẽpore*. This I have silently corrected. For punctuation, paragraphing, and the use of capital letters, normal modern usage has been followed.

Similarly, in the appendix, my transcription of the diary entry of Paris de Grassis follows as closely as possible the spelling of the MS. Even within this one manuscript there are occasional variations, and I have therefore, for the sake of consistency adopted one form throughout in the following cases : *catholicum* not *catolicum*, *cappa* not *capa*, *cappella* not *cappela*, *Suitenses* not *Suitentes*. Contractions, abbreviations, simple vowels, punctuation, and paragraphing have been dealt with as in the *oratio*. As I give the text from the *Diarium* merely as a reference I have not attempted to note variants in the other manuscript copies of the text.

University College, Dublin. Clare O'Reilly.

54) *Oratio*, fol. 2v.

55) Giles compounds an already confusing problem by referring, at the conclusion of his *oratio*, to four days of the council, but in this instance the reference appears to be a literary device.

[cover verso]

Jacobus Sadoletus [1]) Actio Sincero Sannazaro [2])

Quanti sis apud Aegidium meum Viterbiensem Rectorem Ordinis Augustiniani facile cognoui ex eis rebus quas ille uir solitus est de te praedicare. Fuisti enim in sermonibus utrique nostrum sane frequens. Ille certe cum ingenium eruditionemque tuam, cuius et nos testes esse possumus, tum uero humanitatem atque elegantiam uitae ita celebrare non desinit, ut facile appareat cum summo illius uiri iudicio summum erga te amorem esse coniunctum. Quapropter cum oratio, quae in publicatione foederis, quod cum Maximiliano Caesare Iulius II Pontifex Maximus iniit, habita ab eo est, digna mihi uideretur quae in manus peruenire hominum, statui eam tibi potissimum esse dicandam, ut hominis amicissimi egregiam actionem ab homine etiam amico missam ad te perlegeres. Tu id quod facis, ita bonis incumbendo litteris excelles, ut utrunque nostrum amare non desistas. Vale [3]).

[fol. 1r]

ORATIO HABITA POST TERTIAM CONCILII LATERANENSIS SESSIONEM PER FRATREM AEGIDIUM VITERBIENSEM ORDINIS EREMITARUM SANCTI AUGUSTINI GENERALEM DE IULII PONTIFICIS ET MAXIMILIANI IMPERATORIS FOEDERE IN TEMPLO DIVAE MARIAE DE POPULO

Si quando suscepta sunt diuina beneficia, quibus homines praesentiam numinis sensisse uisi sunt, eius generis praeclara atque illustria esse existimo quae mihi hodie sacro hoc consessu commemoranda sunt. Nam cum hoc anno afflictis rebus eo calamitatum deuenissemus, ut salutem non modo sperare sed ne optare quidem auderemus, ita aperte tamen, ita manifeste Deus affuit ad rempublicam uestram inde potentissimi

[1]) Jacopo Sadoleto, 1477-1547. Classical scholar, accomplished latinist, poet, prominent member of the Roman Academy. Bishop of Carpentras (1517), cardinal (1536). *Omnia opera*, 4 vols, Verona 1737-38. For Sadoleto, see S. Ritter, *Un umanista teologo : Jacopo Sadoleto*, Rome 1912; R.M. Douglas, *Jacopo Sadoleto 1477-1547 : humanist and reformer*, Cambridge Mass., 1959.

[2]) Jacopo Sannazaro (Actius Sincerus), 1455-1530. Italian humanist poet and central figure in the Pontanian Academy. Like many members of these renaissance academies, he took a latin name, Actius Sincerus. *Opera latine scripta*, Amsterdam 1728. For Sannazaro, see E. Pèrcopo, « Vita di Jacopo Sannazaro », ed. G. Brognoligo in *Archivio storico per le provincie napoletane*, LVI, 1931; V. Borghini, *Il più nobile umanista del Rinascimento*, Turin 1943.

[3]) This prefatory letter from Sadoleto to Sannazaro was reprinted in Sadoleto, *Epistolae Familiares*, I, Rome 1760, 16-17.

hostis fuga liberandam, hinc sacratissimi Imperatoris amicitia confirmandam, ut non modo opem numinis, sed ipsum quoque numen tanquam oculis spectasse videamur.

De admirabili itaque erga uestram rempublicam, Patres amplissimi, et Dei beniuolentia et Caesaris pietate dicendum est, ubi copiae ingenium ac tempus quantum par erat negatum esse doleo. Rem uberrimam ieiune, ut dati temporis angustia cogit, attingere erubesco.

Scisma horrendum exortum [4]), quod scitis, hoc tempore rem armis agere aggressum est, quod auctoritate non poterat. Conuenere media Italia exercitus, qui, si iuncti pro pietate fuissent, rem christianam utique felicem et orbis terrarum possessione auctam reddere potuissent. Cum enim arma inuadentium Ecclesia reformidaret, ad catholicum regem Aragonum confugit. Is, ut est ad sacra omnia amplianda ac tuenda incitatissimus, etsi classem maximam ad sanctissimam Africae expeditionem instituerat atque armauerat, et sententiam mutare et Ecclesiae opem ferre coactus est [5]). Quamobrem in agrum Bononiensem ad res Ecclesiae tuendas recuperandasque exercitum Hispanum transmiserat [6]). Manu deinde in agro Rauennate conserta, etsi grauis utrinque plaga suscepta est, superior tamen hostis fuit [7]). Vrbem Romam tanta consternatio incessit, quanta expugnatis moenibus uix esse potuisset. Quibusdam quoque iniecta suspitio est curae Deo mortalia non esse, quod boni parentis esse [fol. 1v] dictitarent sua seruare, non perdere.

Perstringendum itaque mihi est prius quam bene ante hunc diem, deinceps quam feliciter Deus hodie rationibus uestris consuluerit, ut palam sit praesentis anni rebus intelligi non modo res humanas

4) The anti-papal, schismatic, Council of Pisa assembled by Louis XII in 1511.

5) In June 1511, after the loss of Bologna to the French and when the papal and Venetian troops had been completely dispersed leaving the papal states and Rome open to the enemy, Julius turned to Ferdinand for help. The Spanish king decided to suspend military operations in Africa and send the army to Italy to assist in the reconquest of Bologna. See PASTOR, *History of the Popes*, ed. F.I. Antrobus, London 1950, VI, pp. 362-363, 367.

6) On 26 January 1512 the combined Spanish and papal army invested Bologna. However, on hearing that Gaston de Foix had managed to slip past with his troops on the night of 4-5 February and was actually within the walls of the city, the beseigers broke camp. See PASTOR, *op. cit.*, VI, p. 397.

7) Ravenna was taken by the French, in an exceedingly bloody battle, on Easter Sunday, 11 April 1512. See PASTOR, *op. cit.*, VI, pp. 399-401.

procurare Deum, sed incredibili familiaritate adesse suis, nec in aduersis rebus illos posse relinquere [8]). Non repetam hoc loco Stoicorum fatum, non casum Democriti aut Epicuri, non altam diuina de prouidentia quaestionem adducam. Quanquam, si tempus ferret, id causa fortasse postularet. Ea mihi nunc attigisse satis fuerit quibus significem anni huius incommoda, quae grauissima fuere, atque alia omnia non euertendi generis humani sed instaurandi gratia diuinitus immitti.

Verum enimuero instaurari omnia oportet eisdem ex quibus constant initiis. Initia uero condendi orbis diebus quibusdam complexus est Moses. Quamobrem et in rebus humanis instaurandis quibusdam uelut diebus mundi natali similibus uti consentaneum est. At uero quemadmodum et Achademia [9]) omnis et tam vetus quam noua lex consentit, omnis animorum instauratio, cuius gratia uiuendum est homini, in eo uel praecipue sita est ut sese a tenebris uindicent et ad suum totis (ut aiunt) neruis assurgant et obseruandum et contuendum solem.

Tenebras Platonici uocant inscitiam animae corporis contagione natam atque affectum inclinationemque animi uergentis in corpora. Quod si fines humanarum rerum procul ab his tenebris atque in augustissima luce ac uero sole collocati sunt, ueluti et in Republica Plato et in Euangelio Ioannes testatur [10]), ad quartum usque diem eundum est nobis, in quo solem mundo primum apparuisse legimus [11]). Nam primo constat lucem progenitam esse, die altero aquas ab aquis seiunctas fuisse, tertio e terra subpullulasse omnia, quarto e caelo solem emicuisse [12]).

Eosdem hos dies post noctem acceptae hoc anno cladis enarrabimus. Vtque tunc natura rerum post aeternam noctem hos accepit dies, ita Ecclesia hoc anno post Rauennatis calamitatis tenebras totidem sibi illuxisse dies uidit. Etenim accepto acerbissimo nuntio nox omnium occupauit mentes, ac plus quam credi posset, animi omnium prope concidere. Vnus tamen Iulius Pontifex Maximus firmissime suae arboris [13]) [fol. 2r] memor nunquam cessit oneri, nunquam concidit. Is Dei Optimi Maximi, cuius locum obtinet, exempla

[8]) Cf. Joan. 14 : 8.

[9]) The Platonic Academy.

[10]) Cf. Plato, VII, 514-520; Joan. 1:9.

[11]) Cf. Gen. 1 : 16-19.

[12]) Cf. Gen. 1 : 3-19.

[13]) The oak tree, symbol of the della Rovere family.

sectatus, Fiat, inquit, lux [14]); ac statim sacerdotes acciti, supplicationes indictae, Apostolorum uertices salutati, preces per me effusae.

Primo itaque illo die, qui et Concilii primus fuit, ita nostris animis facta affulsit lux, ita sperare coepimus, ut hostes profligasse uerius quam aras adiisse uideremur. Die altero sederi de more coeptum est, recitatae pontificiae litterae, positum inter utrasque aquas firmamentum, quo Lateranense Concilium caelo innixum staret, Pisanus Conuentus parentem agnosceret, atque uti subesset et tandem manus daret admoneretur [15]). Successit hiis dies tertius [16]), omnium qui retro illuxerant laetissimus, iucundissimus, beatissimus; qui uobis e tam exiguo pietatis officio inchoati Concilii uberrimos peperit fructus; qui docuit illos in portu nauigare atque in tuto habere omnia, quibus cordi diuina fuerint, atque iis humana formidanda non esse, qui ad diuina excolenda confugerint, sanctaeque Ecclesiae robur non armis, non opum ui sed sola sanctitate constare.

Cum enim nemo ferme superesset qui uel ad portarum occludendos aditus capere arma posset, ecce nuntiatur Romae (libet exclamare hoc loco, sancte atque optime rerum Pater Deus, quam sapientes sunt qui te colunt, quam insipientes qui non colunt, quam felices quos amas, quam miseri qui procurant ut non ames; ut enim es actione potentissimus, gubernatione sapientissimus, ita es amando ac indulgendo mitissimus, iuuando, benemerendo liberalissimus) nuntiatur, inquam, Romae abire per se hostes, Flaminia excedere, uestros fines deserere, illudque oraculum passim iactari ut nulli unquam diei, nulli actioni accommodatius : fugit impius nemine persequente [17]), acto in fugam exercitu non ab armatis, quos uicerant, sed ab inuicto numine, quod contempserant.

Bone Deus! Quid laetitiae, quid uoluptatis, quid risus tertius hic attulit dies, quo uestra respublica, facultates, dignitates, fortunae, salus ab interitu restituta est, quo non armis, non legionibus, non bellicis machinis, non ullo humano praesidio sed una Dei optimi ope seruati sumus!

Vicit olim Abraham hostes, armatus cum suis [18]). Vicit Moses,

[14]) Gen. 1 : 3.

[15]) At the second session of the Lateran Council, 17 May 1517, the Council of Pisa was pronounced null and void. See PASTOR, *op. cit.*, VI, pp. 410-421.

[16]) The long period following the second session (?). See supra pp. 98-99.

[17]) Cf. Levit. 26 : 17.

[18]) Cf. Gen. 14 :15.

sed Iosue ductabat exercitus [19]). [fol. 2v] Vicit Saul mille, uicit et gener Dauid decem milia [20]), uterque tamen munitus, uterque armis instructus. Vicit mira uictoria pius populus hostes, et prius Aegyptio Pharaone obruto [21]) et obtruncato postea Assyrio Oloferne [22]), sed et in Rubri Maris littore magna Hebraeorum iuuenum manus erat, quae capere arma posset, et Olofernis neci tam Hebraea manus quam et ferri mucro et acies pugionis interfuit. In hac uero Ecclesiae[a] et Iulii Pontificis uictoria nulla uestra in Flaminia acies, nulla arma, nulla praesidia, non uir denique, non femina fuit, quae insultanti Victori opponere sese posset, ut sola haec uictoria longe omnium maxima pietati non armis, religioni non uiribus, numini non homini debeatur; qua nimirum nulla dignior uisa unquam est quae memoria perpetua et aeternis monumentis celebraretur; ubi nemo tam impius fuit quin clara uoce sola numina pugnasse confiteretur; ubi denique factum est ut constet simul et nihil esse impietate peius, detestabilius, calamitosius et nihil pietate melius, tutius, firmius, atque ita uim diuinam mortalibus innotuisse, ut, nisi et pertinaciter agere et manifesta negare uoluerimus, fateri nos oporteat nullum imposterum de diuina prouidentia relictum esse quaestioni locum.

Hactenus tres dies, qui antecesserunt, attigimus; nunc quartum cuius gratia sermo est institutus, accipite. Principio solaribus natalibus dicatum esse quartum diem uolunt, ut non iniuria, cum tres Concilii dies in custodientis discipuli templo [23]) exegeritis, nunc ad templum custoditae Virginis [24]) uentum sit, ut quartus hic dies, in quo ortus est sol, in illius aede transigatur, de qua Sol longe melior ortus est, uel (ut illud testatur oraculum) in sole aut, ut Hebraeus rectius, soli posuit tabernaculum in ea [25]).

Proditum praeterea a nonnullis est, generi animantium omni esse negatum solis iubar recto obtutu sustinere posse, aquilam (quae illi est firmitas oculorum) illud unam posse. Quarto itaque hoc die

[a] *Ecclesia* correctum in *Ecclesiae*.

[19]) Cf. Exod. 17 : 9-13.

[20]) 1 Reg. 18 : 7.

[21]) Cf. Exod. 14 : 1-29.

[22]) Cf. Judith, 13 : 8-11.

[23]) St John Lateran

[24]) Santa Maria del Popolo.

[25]) Psal. 18 : 6. The Latin Vulgate, differing from the Hebrew text, has « In sole posuit tabernaculum suum ».

sublimis atque alta suspicienda est nobis aquila [26]), quae solis radiorum gnara ac lucis potens uult hodie apud omnes testatum esse mortales discordiarum se tenebras refugere, Ecclesiae disidia abhorrere, quicquid Pisanae rei dederit reuocare, solemque suum in Lateranensi Concilio inue[fol. 3r]nire, agnoscere, adorare.

Legimus etiam de aquilae fetu antiqui poetae uersum Philosopho usurpatum : treis parit, inde duos explodit et educat unum [27]). Quidnam est aliud hoc auis in fetu ingenium, nisi quaedam (ut ita fari liceat) diuinitatis imago ? Siquidem tres Deus edidit leges, insitam in Adam, tabellarum in Mose, divinitatis in Christo. Quod uero duas abiecerit unamque asseruauerit ipse idem est testis, qui repudii libello probato, Vnica, inquit, est amica mea. Vnum itaque amat aquila pientissima unius Dei emula, odit eadem atque abiicit et binarium et numerorum partitionem, quippe quae, sicut eruditioribus placet, imperfecto non perfecto, malo non bono, infinitati non termino ascitae atque addictae sunt.

Rogatus igitur Caesar [28]) ut Concilio faueret, audito sacri Concilii nomine, quo Ecclesiae unitas, si qua oblaesa sit, restitui imprimis ac reponi solet, in sententiam non ire non potuit, duxitque nihil esse christiano principe dignius quam christianae reipublicae emendationem procurare, nihil indignius quam negligere, emendandi uero rationem omnem in sola Concilii opera collocatam esse — ubi discordiae sedantur, odia, bella, arma reipublicae uisceribus arcentur, principes regesque pacantur, publici christianorum hostes debellantur; ubi falsa, si qua sunt, dogmata examinantur, qui male de fide sentiunt, grauiter, qui quae male sentiunt etiam docent, grauius, qui quae docent scribere audent, grauissime puniuntur [29]); ubi iniustitia opprimitur ac tyrannis aequitas ac iustitia restituitur, coercetur luxus et ambitio, honestum

[26]) Emperor Maximilian.

[27]) Cf. ARISTOTLE, *Historia Animalium*, VI, 6 : 563a. Museus, the ancient Greek poet whom Aristotle quotes, lived c. 1400 B.C. He was said to have been the son or pupil of Linus or Orpheus. None of his compositions are extant, but Virgil has paid honour to his memory, placing him in the Elysian fields and attended by a great multitude.

[28]) Emperor Maximilian.

[29]) With this graduated scale of culpability Giles has, perhaps, in mind in a special way the Paduan Peripatetics whom he accused not only of believing and teaching false doctrine but even of committing it to paper, thus ensuring survival of the errors and their transmission to vast numbers of people. See J.W. O'MALLEY, *Giles of Viterbo on Church and Reform : a Study in Renaissance Thought*, Leiden 1968, pp. 33, 46.

et modestia reuocatur, impudentia cadit et insolentia, pudor et uitae moderatio excitatur; ubi auaris liberales, ignauis solertes, petulantibus pudentes, noxiis innocentes, improbis denique probi anteponuntur; ubi Regi Dauid senio confecto adolescentula quaeritur [30]), et Ecclesia inueteratae consuetudinis squalore posito more serpentis deponentis exuuias tanquam laeta adolescentia renouatur.

O fortunatam hanc aetatem, si pie recteque Concilium peragat, caecam si hoc non sentiat, aerumnosam si contemnat! Quae omnia uolutans magnus Caesar uti Concilium indiceretur non modo annuere se uerum etiam optare significauit. Vbi uero renuntiatum est Pisanos motus [fol. 3v] ab Ecclesiae capite desciscere ac suum illud unum, quod indiuiduum integrumque esse oporteret, non solum saluum non esse sed etiam discerpi ac lacerari, Mirabar, inquit, ciuitatem Pisanam non turbas excitare, quae per tot annos extrema pati maluit quam parere, retraxitque statim pedem, aeque pium ratus et Concilio assentiri prius, et a factione postea desciscere, Deum cuius est propugnator unius imitatus, qui synagogam Hebraeam prius diuina suscipientem complexus est, eandem postea aspernantem deseruit [31]).Neque tamen iccirco mutatum esse cogitamus Deum, qui abscedere a recto nunquam potuit, sed illos male defecisse potius, qui semper recte ingredi noluerunt.

Dixi consilium tuum, magne Caesar, res gestas tacui; attigi quid cogitaueris, omisi quid egeris. Quis enim dicendo consequi possit qua constantia, qua firmitate animi, qua uirtute, quam tecum meditatus statueras, sententiam undique oppugnatus tenueris ac defenderis? Quandoquidem res grandes ut cogitare facillimum est, ita absoluere difficillimum semper fuit.

Testis est mihi amplissimus Pater Gurcensis Episcopus Illustris Imperii Princeps [32]) in quid difficultatum, in quid laborum inciderit, dum nititur peruincere malas artes hominum sanctam istam mentem corrumpere cupientium. Cuius praesulis uirtuti quantum et tuarum rerum splendor et Ecclesiae unitas debeat aeterna praedicatio testabitur. Quid uero illi intentatum seliguerunt ut te auerterent, Caesar? Quid munerum, quid donorum, quam uim auri, quas dignitates, quid aliarum longe maiorum rerum non polliciti sunt? Tu uero te praestas suasionibus surdum, precibus innotum, pollicitationibus integrum, praemiis

[30]) Cf. III Reg. 1 : 1-4.

[31]) Psal. 105 : 40-41.

[32]) Matthäus Lang. See supra p. 84 n. 10.

incorruptum, fundisque oracula, et Imperatore et Maximiliano quam dignissima, decere Caesarem nihil aestimare magni nisi Deum, te facile ista aetate Deo non anteferre aurum et res humanas, quas ab incunabulis aspernari didiceris.

O diem hunc felicem, si sancte casteque uti uoluerimus, si Deum numine haec foedera firmare tolerauerimus, si factum hodiernum ratum, firmum, sanctum esse permiserimus, si denique hanc Caesaris amicitiam perseuerare et ad hanc aliorum principum societatem adiungi precibus uotisque exorauerimus!

Natalem solis diem quartum dicebam, natalis uestrae reipublicae, [fol. 4r] Patres, imposterum dici poterit. Vestrum enim Concilium, uestra decreta, sanctiones, leges hodie robur capiunt, hodie firmantur ac perpetua fiunt. Hodie metus excidit, fiducia redit. Suspitio, formido, trepidatio euertitur; firmitas, constantia, securitas comparatur. Hic dies amicis spem, terrorem hostibus, laetitiam piis, maerorem impiis, timorem malis, fortitudinem bonis affert. Hic dies socios erigit, firmat, animat; contra eneruat, quatit, exanimat aduersarios. Hic dies diuinam uobis uirgulam (sicut est in prouerbio) peperit. Vtinam tam in illa seruanda felices simus, quam fuimus et in optanda studiosi et in suscipienda fortunati! Det Deus tantorum munerum auctor ut liberalitatem donantis mens populi suscipientis intelligat, utque ipse effusas preces non difficilius audiit, ita nos immortalis beneficii suscepti non ingrati simus.

Scribunt astrorum obseruatores, cum superiora lumina iunguntur, res expectari solere et magnas et nouas. Quid itaque, quod ad Ecclesiae unitatem pertinet, expectandum est nobis nisi quod magnum bonum felixque sit, cum non luminaria tantum sed, quod est quarti diei proprium [33]), etiam maxima et non in signi parte ad mensem uel breue aliquod spacium sed perpetua amicitia coiere? Quid, quod ea summo naturae consensu sociantur, quae speciem similitudinis obtinent? Quamobrem aqua telluri, aer aquae, ignis aeri constanti atque aeterna societate iunguntur. At regum et principum aliorum singuli unius alicuius regni et partis cuiusdam administratores sunt, atque iccirco et reges multi et principes item multi. Maximus uero Caesar unus et Pontifex quoque Maximus uno in orbe terrarum unus est, non unius ut alii plane omnes, prouinciae, non regni unius, sed uterque omnium, uterque humani generis, uterque uniuersi orbis

[33]) Cf. Gen. 1 : 16.

— ille Imperator, hic Pontifex, ille armis hic auctoritate, ille humano, hic diuino robore instructus, ille ut impios contundat, hic ut faciat pios, ille ut a religione desciscentes redire compellat, hic tandem ut redeuntes excipiat. Quid itaque sacris his syderibus firmius, constantius diuturnius, quid item melius, commodius, sanctius esse debet, quibus non pars parti, non regnum regno, sed unum uni, totum toti, maximum maximo co[fol. 4v]pulatum est? Diuersa etenim regna ut locis ac spaciis, ita animis ac uoluntatibus plerumque seiungi necesse est, atque omnia obtinent atque ubique sunt, ut locum non habent in quo iuncta non sint non aduentitio, non precario nexu, sed natura ipsa conciliante consentiunt.

Quapropter agite, clarissima Mundi Lumina [34]), labentem nutu quae ducitis orbem, orbem uobis ereptum uindicate! Arma uestro nutu capi iubete! Reipublicae labenti succurrite! Videtis amicitiam hanc, si causa inspiciatur, piisimam, si conciliatorum conditio, opportunissimam, si rerum motus maxime necessariam. Duo nanque nos oppugnant hostium genera, quorum alterutrum per se satis est ut rem christianam non modo afflictet ac laceret, uerum etiam euertat et deleat.

Intestinum, inquam, uobis atque externum imminet bellum, utriusque fons unus, immanis hostis publicae salutis, malus daemon. Illic Maumetis gentem crudelissimam excitat, hic vitiorum et scelerum armat manum. Illic peditatu et equitatu terras, nauibus et incredibili classe implet maria; hic alios ad libidinem et cupiditatem, alios ad seditionem et dirum scisma sollicitat. Vnis aduersus nos armis, uno ac simplici bello hactenus contenta Tartara certare uisa sunt; nunc omnia colligunt, omnia intentant, omnia simul tela coniiciunt. Poeni in Africa facto agmina insurgunt, Turcae in Thracia terra marique ardent, cis Alpes plerique a uobis dissentiunt, trans Alpes integra uobiscum regna contendunt[b], passim belli rabies, passim arma circumsonant; et, ut de utriusque hominis capite agatur, passim pro iustitia uis, pro pudicitia turpitudo, pro modestia ambitio, pro sanctitate et religione improbitas atque impietas debacchatur.

Agite, igitur, utrique hosti resistite! Placate domestica, ciuilia arma tollite! Reges principesque christianos omnes uobis ascissite! Odia, simultates, discordias submouete! Si quis errarit, ueniam, si quis ceciderit, dexteram porrigite! Mementote Romanos uos esse, alterum Pontificem, Caesarem alterum! Pontificis est religione interna

[b] *contẽnũt* correctum in *contendunt*.

34) Pope Julius.

pacare, Caesaris externa subiicere; utrunque certe Romanum, et subiectis Christianisque omnibus parcere, et superbum insurgentemque Maumetem debellare [35]).

Videtis tyrannum Bizantium [36]), non senem illum imbellem, qui mul[fol. 5r]tos iam per annos in praesens usque tempus ita ocio contabuit ut errare nobis impune licuerit [37]), sed fero acrique animo iuuenem, aetate ardentem, armis strenuum, cupiditate flagrantem, crudelitate insignem, uiribus praepotentem, exercitu terra marique instructum, et iam iam uestrum imperium intollerabili impetu inuadentem. Nam si parua olim manu atque ea ne magni quidem principis auspiciis aduecta ita Hydruntum [38]) cepit, ut non nisi principis morte recuperari potuerit; si senex ille effeminatus et mollis [39]) (praesentis tyranni parentem dico), quanquam libidinis et ocii quam armorum et gloriae appetentior semper fuit, Methonem [40]) tamen, Coronam [41]), Naupactum[c] [42]), et omnem ferme Peloponessum uestro imperio eripuit; si postea potentissimas classes Mithilenem [43]) adorientes paucorum mortalium fortitudine perfregit, quid hic facturus est id aetatis, eo robore, eo animi ardore, ea rabie, tanta armatorum terra marique comparata manu, quanta non modo christianam rem se perditurum

[c] *Haupactum* correctum in *Naupactum*.

35) Cf. VIRGIL, *Aeneid*, 6 : 853, « parcere subiectis et debellare superbos ».

36) Selim I (the Grim), son of Bajazet II. Born 1467, he dethroned his father, 25 April 1512, and, it was said, caused him to be put to death. As a ruler he was warlike, energetic, ruthless and fanatical. He died in 1520. For Selim, see E.S. CREASY, *History of the Ottoman Turks*, London 1854, I, pp. 204-249; J.E. BURY, in the *Cambridge Modern History*, Cambridge 1902, I, chapter III.

37) Bajazet II, son of Mohammed II. Born 1447; reigned 1481-1512. When dethroned by his son, Selim, he died before he could reach the place of his voluntary exile and the rumour was spread that he had been poisoned by an emissary of his son. Bajazet was more fond of pomp and splendour than of fighting battles and he made no great conquests except for the acquisition of the cities of Lepanto, Methoni, and Koroni. His reign was clouded at its beginning and at its end by insurrection and military mutiny. For Bajazet, see CREASY, *op. cit.*, pp. 183-203; BURY, *cit.* in *Cambridge Modern History*, I, chapter III.

38) Modern Otranto. It had been taken by the Turks in 1480 but was retaken from them during the reign of Bajazet II.

39) Bajazet II.

40) Modern Methoni in Messenia. It fell to Bajazet in 1500.

41) Modern Koroni in Messenia. In 1500 the inhabitants, demoralised by the news from Methoni, mutinied and gave in to the Turks.

42) Modern Lepanto. It was taken by the Turks in 1499 after a siege of four months.

43) Modern Mytilene.

sperat, uerum etiam palam iactitat Europam atque Africam et ipsum denique orbis terrarum imperium adepturum? Accedit ad hoc gloriae studium et religio et metus et ingens illata iniuria dirae sectae in erepta Africae maritima ora Ferdinandi Aragonum Regis opera, cuius et animum pietate fidelem et uires successu rerum auctas aut statim opprimendas aut ad ipsa Bizantii moenia expectandas uidet. Quid itaque acturus is non sit, quem hinc accendit spes alieni imperii occupandi, hinc metus urget proprii amittendi?

Mirum est quantum omnium barbarorum animos ad bellum inflammauerit, quod docuerit eo usque unius christiani regis res creuisse, ut, nisi totis uiribus occurrant, et reliquum imperium et domus, familiae, uxores, liberi, ipsa denique uita amittenda iam sit. Illi furore correpti ultro linquunt omnia, ultro arma frementes capiunt tygridum more, et sanguinem nostrum sitiunt et in nostrum caput ruunt. Ecce, dum nostrae nos nugae tenent, dum intestinis uel odiis vel dissensionibus occupamur, illi tanta cogunt agmina, ut, nisi summa celeritate opem feratis, actum de christiano nomine sit.

Quamobrem iungite uestrorum principum animos, simultates componite, populos ad pacem ac [fol. 5v] concordiam reuocate. Iam furor consilio, rationi impetus, affectus necessitati concedat. Nulla irarum, nulla iniuriarum memoria supersit, neque (quod rebus publicis exitio semper esse solet) uel communibus commodis quorundam contentio uel publicae saluti priuatae inimicitiae praeferantur. Sed pacatis rebus, sublatis sceleribus, castigatis moribus, uotis nuncupatis, uiris iungite, pia arma parate, furenti hosti resistite. Tecta, templa, sacra, fortunas, salutem defendite, impiam tandem belluam domate, erepta recuperate imperia, atque oppressis populis libertatem ac uestrae reipublicae aeternam gloriam et securitatem comparate.

Sentisne, Iuli Secunde, sentis quid hic dies, quid magni Caesaris foedera, quid rerum motus, quid sanctissima et maxime necessaria hodierna coniunctio postulet? Equidem libens recenseo res tuas, ut commemoratione earum rerum quas gesseris delectatus aggrediaris etiam quas non gesseris. Viderunt te omnes nihil nisi magna molientem, iniustos, latrones, tyrannos exagitantem, aeterna extruentem aedificia, admirabilem erigentem templi molem, tantum agri, tot populos, tot claras ciuitates sacrae ditioni adiicientem. Et quanquam haec maxima atque amplissima per se uideri possint, multo tamen maiora illa sunt, quae tibi Deus Optimus Maximus hoc anno beneficia contulit, in duobus illis domitandis monstris, quae passim populata Italiam fere Ecclesiamque perdiderant — scisma dico ac bellum.

Scisma surdam aspidem, bellum armatum basiliscum vocat Dauid [44]). Haec in nauiculam tuam tot uentos, tot fluctus, tot hyemes, tot tempestates exciuerant, ut illam prope absorberent salo ac nemo mortalium esset qui illam, non modo iactatam sed prope obrutam, tantum periculi euadere unquam posse arbitraretur. Haec ita cum essent, quod eloquium, quae facundia, quae dicendi felicitas explicare possit quam subito uocatus te Deus audierit, quam propicius affuerit, quanto miraculo iuuerit, quanta omnium admiratione eripuerit! Quis recensere queat illa tu monstra diuina fretus ope quo consilio uiceris, qua prudentia attriueris, qua denique felicitate sustuleris, et — quod nemo sperauit, nemo credidit, nemo unquam fieri posse cogitauit — non modo te ac nauiculam tuam eripueris atque in portum adduxeris, [fol. 6r] sed mira celeritate simul et Italiam iugo et Ecclesiam scismate uindicaueris!

O rem nouam! O rem expectatam et, ut nostris maioribus nunquam uisam, ita posteris et nepotibus non credendam! Quis, quaeso, non uidet tot tantasque res gerere nulli unquam Pontificum dedisse Deum nisi uni tibi? Dicam tamen in hac rerum felicitate quod sentio, bona tua uenia. Vera enim decet et uerum Pontificem audire et sacris initiatum hominem loqui. Nemo est qui non uideat et maxima et clarissima esse haec quae gessisti; sed nescio quo pacto auidiusculum est humanum genus ut alia quaedam adhuc desiderentur. Duae nanque tibi supersunt debellandae pestes, altera domi, foris altera; domi nostra contemnendae religionis licentia, foris inuadendae atque opprimendae fidei audacia.

Haec intra uiscera reipublicae scelera et flagitia audet omnia et falsa serit dogmata; illa apud Bosphorum Thracium et arma in nos colligit et insuperabilem classem parat. Haec animos nostrorum et cupiditate incendit et mendacibus disciplinis a ueritate seducit; illa urbem Romam, uestrum aurum, uestras opes animo concipiens, saeuas[d] acies ducit. Haec fidei insidiatur et moribus; illa caedes minatur et sanguinem. Draco hic, ut magnus huius templi custos Augustinus [45]) ait, clam nectit fraudes [46]); leo illic immane furens oculis naribusque

[d] *sceuas* correctum in *saeuas*.

44) Cf. Psal. 90 : 13.

45) The Augustinian friars, whose monastery was attached to the church of Santa Maria del Popolo, were the custodians of the church.

46) This appears to be an echo of the *Confessions*, Book VII : xxi.

flammam spirans apertum bellum ciet. Vterque eripere nobis aggreditur, leo ille terras, hic draco caelum; ille moribundam hanc uitam, hic aeternam. Ille saeuit[e] in corpora, hic in animas. Ille e mundo parat tollere Dei uicarium, hic etiam ipsum Deum, utrunque malum in exitium, in interitum, in perniciem sacratissimae Sponsae tuae. Horum hostium res eo usque creuere, eo usque magnitudinis processere (quemadmodum et tu ipse in recitandis, Rhodiensium puto, litteris significare uisus es) ut hoc tempore sit aut felicissime uincendum, si uelimus, aut, si negligamus, miserrime pereundum. Quid enim nostris aut flagitiorum moribus aut uirium hostibus addi potest, tanto hinc agmine nostra nos uitia opprimunt, tanto illinc robore Maumethes inuadit ut, nisi summo praesidio occurras, nulla euadendi spes supersit sed quam primum cadendum sit nobis?

Quamobrem si partam diuino munere [fol. 6v] uictoriam, si hunc diem, si magni Caesaris foedera, si supplicem hanc rempublicam tuam, si te, si res gestas, si illud quod caelo aequas templum, si posteros, si monumenta, si trophaea, si tua denique omnia stabilia, aeterna, felicissima esse cupis, compone nostra omnia, tolle intestina mala, emenda mores, luxum, licentiam, flagitia, odia praeterea, discordias, arma e republica prorsus aufer, et, compositis rebus pacatisque uera sanctaque pace principibus, quicquid christianarum est uirium collige, et ad imminens Maumethis periculum diramque pestem opprimendam accede. Quod si et res diuina et uera tibi gloria cordi sit, alia omittes omnia, geminas has pestes aggredieris, has domabis, has tolles, quemadmodum geminas alias magno animo pari fortuna superasti ut quattuor iam celebrati Concilii diebus quattuor deuictarum spolia respondeant belluarum, ac ueluti super aspidem et basiliscum ambulasti, ita leonem calces et draconem [47]). Quod quidem futurum esse hic dies, haec amicitia, haec foedera magni Caesaris pollicentur, ubi animi, uires, robur duorum toto orbe terrarum maximorum principum iuncta sunt, quorum alter domestica mala auctoritate tollere, alter armis hostilem impietatem debellare, uterque simul duce Deo christianam rempublicam omni incommodo liberatam perpetua poterunt felicitate condonare.

DIXI

[e] *sceuit* correctum in *saeuit*.

[47]) Psal. 90 : 13.

APPENDIX

Vat. Lat. 12268, fols 435r-438r. Paris de Grassis, *Diarium.*

[fol. 435r]

De publicatione ligae siue foederis nouiter inter Pontificem et Imperatorem ac Regem Catholicum et Anglicum initae.

Die sanctae Caterinae uidelicet xxv Nouembris Pontifex accessit ad ecclesiam Beatae Mariae de Populo pro missa de Spiritu Sancto habenda in publicatione nouae ligae inter ipsum Pontificem et Imperatorem et Regem[a] Catholicum et Anglicum initae. Et hic actus fuit cum omni solennitate habitus.

Et primo ut Pontifex haberet ibi secum Curcensem in habitu Cardinalatus praesentem, misit ad eius domum unam mulam phaleratam et ornatam sicut Cardinales solent habere, et cappas duas, unam rubeam alteram uiolaceam, et totidem mantella cum suis capucinis, et uestes cingendas, ac bireta nonnulla rubea, et rocheta duo, et alia insignia Cardinalatus, ut ipse Curcensis in habitu Cardinalatus compareret et praesens esset; mihique imposuit ut ipsum in loco et ordine Cardinalatus ponerem, uidelicet post ultimum Diaconum, sed ipse Curcensis non uenit nisi ut Episcopus indutus, ut supra dixi proximo capitulo. Et cum Pontifici dicerem an sic etiam ponendus esset cum Cardinalibus et post ultimum Diaconum in cappella qua missa esset cantanda, et Pontifex ad me conuersus dixit, Quare non! si Cardinalis est, non debeat ibi esse? Respondi nec Episcopos nec Cardinales cum mantello in cappella esse debere sed cum cappa conuenienti, et Pontifex rursus dixit mihi ut sinerem eum esse in quo habitu uellet tam in cappella quam extra eam. Et sic fuit. Licet super hoc [fol. 435v] ego alta uoce excusaueram me cum omnibus tunc praesentibus collegialiter Cardinalibus qui me bene dixisse ac fecisse commendarunt.

Insuper Suitenses, siue Aluetij, de quibus heri dixi, cum processuri essent non uoluerunt esse sub Florentinis et, per consequens, nec sub Lucensibus, nec sub Senensibus, nec minus sub Bononiensibus ac Parmensibus, Regiensibusque et Placentinis, et cum Pontifex de hoc admiratus esset postea a me petijt quid censerem. Respondi Aluetios iniustam causam fouere, nec licita uelle cum ipsi ut Imperio subditi et ne utique liberi non solum non debent Florentinis praeesse, qui liberi

[a] *Reges* correctum in *Regem.*

sunt, sed ne quidem Bononiensibus ac aliis praedictis Ecclesiae subditis oratoribus, quia quanto maior est Ecclesia Romana Imperio, tanto ipsi Suitenses minores[b] sunt oratoribus ciuitatum Romanae Ecclesiae subditarum. Quae mea responsio uisa est Pontifici placere, tamen commisit Capitaneo Palatij sui, qui erat Aluetius, ut concordaretur res ista, uidelicet quod omnino subditi Ecclesiae Romanae pro ista uice cederent Suitensibus, attento quod ipsi Suitenses fuerunt causa libertatis et salutis eorum, sed Florentini et Senenses, ac Lucenses irent cum eis concorditer, et mixtim, ita ut non discernentur qui maiorem ac qui minorem locum haberent, quod faciliter factum est.

Fuit etiam orator [fol. 436r] Ducis Sabaudiae laicus qui cum Venetis[c] de superioritate certabat ex antiqua discordia, et similiter quaesitus a Pontifice dixi hos consueuisse alternatim uenire, ne inter eos scandalum oriretur, prout saepe antea factum est. Sed Pontifex dixit ut hunc oratorem Sabaudum excluderemus, tanquam missum a Duce scismatico et heretico qui faueret Conciliabulo Pisano et Cardinalibus priuatis ac Regi Franciae; sed quia Veneti non superuenerunt nec causa fuit disceptandi ideo iste Sabaudus stetit in loco suo.

Postremo etiam fuit discordia uel potius ambitio petulans noui oratoris Hyspani qui non uoluit cedere senatori urbis aliquo modo, et cum ego instarem ut seruaret legem caerimonialem, Pontifice praesente et uidente nec aliquid dicente nisi quodammodo submurmurante, dixi senatori ut aliqualiter suo honori prouideret, qui re cum conseruatoribus consulta abijt et cum ex eo orator ille, quasi uictor subriderat, fuit ab oratoribus Caesareis reprehensus quia non bene fecisset, nam supra senatorem urbis soli oratores Imperiales manent.

Igitur itum est ad ecclesiam frequentissimo comitatu et, hora iam tarda quasi xvii, caerimoniae in ingressu ecclesiae factae sunt solitae. Pontifex ibi postquam orauit, accepit pluviale[d] et stolam et fecit confessionem. Missam cantauit Cardinalis Anglicus, [fol. 436v] cum quatuor orationibus, quod fuit male, praesertim de quarta suffecisset una de Spiritu Sancto, nam de Spiritu Sancto missa est habita. Sed nonnulli Cardinales petierunt a Papa ut contentaretur quod etiam alia oratio diceretur pro Imperatore quae est in die Veneris sancti, ibi oremus et pro christianissimo Imperatore nostro et cetera. Sed ego

[b] *mineres* correctum in *minores*.
[c] *Venentis* correctum in *Venetis*.
[d] *plubiale* correctum in *pluviale*.

dixi non esse solitum in cappella papali fieri commemorationem pro aliquo uiuente nisi pro solo Pontifice, praeterquam in Parasceue ubi pro Imperatore fit commemoratio tanquam pro aduocato Ecclesiae cum etiam fiat idem pro omnibus Ecclesiae ordinibus. Licet in Concilio Constantiensi fuerit facta oratio pro Sigismundo, tunc electo Imperatore, quia ipse erat deditus scismati tollendo. Et hoc audito Papa uoluit ut tres orationes dicerentur, uidelicet prima de Spiritu Sancto, secunda pro Pontifice, tertia pro Imperatore, non prout in Parasceue sed prout in missali ordinario, uidelicet Deus regnorum omnium et Romani maxime protector Imperij et cetera. Et sic fuit. Cardinalis Anglicus a seipso motus absque consultatione Pontificis aut nostra uel alterius dixit etiam quartam orationem pro rege suo, in qua nonnullas leuitates immiscuit cum risu plurimorum tam in oratione ante epistolam quam post comunionem.

Intra missam Papa debilis nunquam se de solis mouit sed inde uidit et adorauit [fol. 437r] sacramentum. Cardinales uenerunt ad circulos, sic suadente Cardinali sancti Georgij attento quod Cardinales erant pauci et propter praesentiam Curcensis et comitum eius. Curcensis nunquam se movit[e].

In duobus sedilibus fuerunt omnes Cardinales numero quindecim, uidelicet novem a dextris Papae, et duo assistentes, ac quatuor praesbiteri in latere sinistro, et post eos fuit Curcensis medius inter ultimum praesbiterum et unicum Diaconum, uidelicet Cornelium. Et licet ordo legittimus fuisset quod Diaconus sedisset iunctus cum ultimo praesbitero, tamen sic studio fecimus ut Curcensis sic uideretur ab Alamanis et a toto populo forsan nostrarum caeremoniarum ignaro, quod ipse esset in capite sedilis, id est proximiori Pontifici. Tamen ipse Cornelius sic distans fuit a praesbiteris, ut Curcensis, nunquam potuit loqui cum ultimo praesbitero sed omnino disiunctus ab illo. Ipse Curcensis incensum ultimo loco et pacem habuit non a Cardinali Diacono sed ab assistente cappellano.

Finita missa absque eo quod Pontifex dederit benedictionem, Frater Aegidius Generalis Heremitarum, petita indulgentia, habuit sermonem et in fine publicauit plenarias indulgentias. Tum ego portaui capitula publicanda ad Pontificem et uocaui illuc Dominum Phedram Acolitum qui osculato pede accepit de manu Papae folium cum capitulis legendis, et Papa dixit ut ascenderet pulpitum et publicaret prout

[e] *nunquam* deletum.

fecit. Quo facto Papa cantauit Te Deum [fol. 437v] laudamus et deinde uersiculos et orationes duas solitas et in fine dedit benedictionem.

Haec solennitas finita est quasi circa horam xxi et Pontifex apud eandem ecclesiam in conuentu fratrum, id est in ipso claustro inferiori, pransus est, in cuius mensa comedit Curcensis solus; alij uero Cardinales quasi decem in alia mensa, et ipsi Cardinales omnes hac tota die fuerunt in cappis et mantellis festiuis et rubeis. Et circa primam horam noctis Pontifex reversus ad Palatium Vaticanum, sub lucem infinitorum cereorum, praecedentibus omnibus oratoribus qui sunt in urbe, ut moris est, quos uolui omnes praecedere tam in eundo quam in redeundo, quia numerus eorum fuit, et est admodum notabilis, nam in totum sunt oratores nunc in urbe numero quinquaginta et duo, videlicet Caesarei duo, Hyspani duo, Anglus unus, Portugalensis unus, Burgunensis unus, Veneti duo, Sabaudi duo, Mediolanensis unus, Florentini tres, Senensis[f] unus, Lucenses, Bononienses quatuor, Parmenses decem, Placentini duo, Regienses unus, et denique Suitenses decem et octo. Qui omnes quinquaginta duo oratores praesentes missae fuerunt, partim post sedilia Cardinalium hinc inde sedentes, et partim ante altare super sedilibus adhaerentibus repagulo posito tanquam cancellos faciente ante altare.

Et denique ut omnia ponam quae pro hac publicatione facta [fol. 438r] fuerunt: etiam processiones tridicanae habitae sunt, uidelicet prima die a Sancto Laurentio in Damaso ad Sanctum Petrum, secunda die a Sancta Maria Noua ad Sanctum Johannem Lateranensem, tertia a Sancto Agustino ad sanctam Mariam de Populo. Et quia omnes de clero urbis ire coacti sunt praesertim Canonici Sancti Petri et Sancti Johannis Lateranensis, qui simul semper de praecedentia ac superioritate certare consueuerunt, et nunc maxime certarunt etiam usque ad uerbera, pro qua re sedanda Cardinales nobis caerimoniarum magistris iniunxerunt de consensu Pontificis, ut eo accederemus et componeremus aliquo bono modo; sed ire recusauimus nollentes uices cum Romanis miscere ne qua pars contra nos qui Curiales sumus iram suam dirigeret, et res fuit indiscussa. Sed haec differentia postea hoc modo concordata ut Canonici Lateranensis semper essent super Canonicos Sancti Petri in ea parte urbis quae est ultra parionem usque ad Sanctum Johannem et similiter Canonici Sancti Petri semper essent super Canonicos Sancti Johannis in ea

[f] *Senenensis* correctum in *Senensis*

parte urbis quae est citra parionem, usque ad Sanctum Petrum. Quae compositio utrique parti visa est placere, et utique placuit ut infra dicetur.

Der Wiener Theologieprofessor Johannes von Retz O.S.A. († nach 1404) und seine Lehre von Urstand, Erbsünde, Gnade und Verdienst*

Zweiter Teil :

LEHRE VON URSTAND, ERBSÜNDE, GNADE UND VERDIENST

Inhaltsübersicht

1. Kap. : Urstand und Urstandsgerechtigkeit
   1. Das Wesen der iustitia originalis
   2. Urstand und gratia gratum faciens
   3. Verdienstlichkeit der menschlichen Werke im Urstand und im jetzigen Heilsstand
2. Kap. : Erbsündenlehre
   1. Wesen und Folgen der Erbsünde
   2. Das Los der Kinder, die mit der Erbsünde belastet sterben
   3. Die Verschlechterung der menschlichen Natur durch das peccatum originale und deren konkrete Ursache
   4. Theoretische Vereinbarkeit des Urstandes mit den poenalitates des irdischen Lebens
3. Kap. : Gnaden-, Rechtfertigungs- und Verdienstlehre
   1. Begriff und Arten der Gnade
   2. Gnade und menschliche Freiheit. Grenzen der Leistungsfähigkeit des Willens ohne Gnade
      a. Zusammenwirken von Gnade und Wille
      b. Erfüllung der göttlichen Gebote ohne Gnadenhilfe ?
      c. Meiden der Sünden ohne Gnadenhilfe ?
      d. Vorbereitung auf die Gnade ohne übernatürliche Hilfe ?
   3. Gnadenbesitz und Rechtfertigung
      a. Gratia gratum faciens als Formalprinzip der Rechtfertigung
      b. Wesen der gratia gratum faciens
      c. Erkennbarkeit des Gnadenbesitzes

* Siehe *Augustiniana* 21(1971), 505-540 : Erster Teil : Leben und Schrifttum. — Die Sigle « TB » in den Fussnoten verweist auf die Text-Beilage, die jedoch erst in der nächsten Lieferung am Ende des Artikels abgedruckt werden kann.

4. Vorgang der Rechtfertigung
   a. Begriffliche Festlegungen
   b. Vorbereitende Akte
   c. Zustandekommen
   d. Glaube und Rechtfertigung
   e. Taufe bezw. Beschneidung und Rechtfertigung
   f. Die zweite Rechtfertigung
5. Begriff, Begründung und Arten des Verdienstes
6. Gegenstand des Verdienstes
   a. Die erste oder die wiedererlangte gratia gratum faciens als Gegenstand des Verdienstes
   b. Sündennachlaß als Gegenstand des Verdienstes
   c. Das ewige Leben als Gegenstand des Verdienstes
7. Beurteilung der menschlichen Werke

Zusammenfassung : Die Lehrrichtung des Johannes von Retz

1. Kapitel

Urstand und Urstandsgerechtigkeit

Johannes von Retz hat zu diesem Thema keine systematische und erschöpfende Darstellung gegeben. Doch kommt er in folgenden drei Fragen ziemlich ausführlich darauf zu sprechen : « Quid fuerit originalis iustitia et qualiter sit perdita » ? (fol. 2v-3v) — « Utrum homo prius, antequam peccavit, habuit gratiam facientem gratum » ? (fol. 60r-v) — « Utrum bonorum hominum opera secundum statum praesentem magis sint meritoria, et per consequens eorum in futuro sit perfectior gloria quam fuisset, si homo in statu innocentiae usque ad consummationem gratiae et gloriae permansisset » ? (fol. 60v-61v) — In den zwei letzten Fragen schließt sich Johannes wortwörtlich, wenn auch ohne Zitation, an den Sentenzenkommentar des Thomas von Straßburg an. Die Lösung der ersten Frage entnimmt er, wiederum ziemlich wörtlich und ohne Zitation, dem Sentenzenkommentar des Hugolin von Orvieto, der sich selbst dabei auf Ägidius Romanus beruft. Wenn Johannes in diesen Fragen demnach auch jede Selbständigkeit vermissen läßt, so erscheint es doch nötig, zur Klarstellung seiner Lehrrichtung die von ihm vorgetragene Lehre zu skizzieren.

1. *Das Wesen der iustitia originalis*

Mit Hugolin von Orvieto und unter ausdrücklicher Berufung auf den Sentenzenkommentar des Ägidius Romanus sieht Johannes

das Wesen der iustitia originalis in einer dreifachen rectitudo, die dem ersten Menschen eingeschaffen wurde, nämlich in der rechten Unterordnung des Leibes unter die belebende Seele, der menschlichen sensualitas unter den Willen und des freien menschlichen Geistes unter Gott [1]). Auch die Einzelbeschreibung dieser dreifachen rectitudo oder aequitas entnimmt Johannes wörtlich Hugolins Sentenzenkommentar [2]). Von ihm entlehnt er auch nachfolgende Begriffsbestimmung der iustitia originalis : Die Urstandsgerechtigkeit besteht in der völligen Geneigtheit des geistig rechtgerichteten Menschen, seinen unsterblichen Leib entsprechend dem Verlangen des Geistes, d.h. in der Ordnung des Gottanhangens, zu leiten [3]). Auch übernimmt Johannes aus dem Traktat des Ägidius De peccato originali wörtlich folgende Deutung des Ausdrucks iustitia originalis : Sie heißt originalis nicht nur, weil Adam sie « a sui origine » von Gott empfangen hatte, sondern weil sie auch auf die Nachkommen « per originem » weitergegeben werden sollte. Darin habe nämlich die Heilsordnung des Urstandes bestanden : Um das Heil zu erlangen, mußte man die iustitia originalis besitzen, d.h. sie sollte für alle Nachkommen Adams heilsnotwendig sein [4]).

2. *Urstand und gratia gratum faciens*

Zu der unterschiedlich beantworteten Frage, ob Adam mit der Urstandsgerechtigkeit auch die heiligmachende Gnade (gratia gratum faciens) besaß, hat Johannes ausführlich, freilich in völliger Abhängigkeit von Thomas von Straßburg, Stellung genommen. Der Straßburger Augustiner stellt zunächst fest, daß dem ersten Menschen eine doppelte gratia gratis data verliehen war. Die eine bestand in

[1]) TB 7.

[2]) TB 8-10.

[3]) TB 11. — Vgl. auch A. Zumkeller, *Hugolin von Orvieto († 1373) über Urstand und Erbsünde*, in : *Augustiniana* 3 (1953) 35-62, 165-193 und 4 (1954) 25-26, S. 3 (1953) 40. — An der zitierten Stelle meines Artikels habe ich beim Abdruck dieser Begriffsbestimmung — entsprechend den von mir benützten Handschriften — das Wort « administrare » in « ad ministrare » zertrennt. Doch dürfte dies dem von Hugolin intendierten Sinn nicht entsprechen. Das zeigt auch die Art, wie der zeitgenössische Zisterzienser Konrad von Ebrach Hugolins Definition verdeutlichend formuliert hat : « Iustitia originalis est hominem esse rectum triplici ratione praedicta, scilicet quod anima administret corpus nulla indispositione moribundum secundum desideria spiritus in ordine adhaerendi Deo » (Quaestiones super quatuor libros Sententiarum II, dist. 30 qu. 1 art. 2 : Universitätsbibliothek Krakau Ms. 1279, fol. 99vb).

den naturales perfectiones, die er totaliter gratis empfangen hatte. Die andere war das donum gratuitum supernaturale der Urstandsgerechtigkeit, durch die der erste Mensch zu einem körperlich und geistig makellosen unsterblichen Leben befähigt war [5]). Mit verschiedenen Kongruenzgründen sucht Thomas zu zeigen, daß dieses donum der iustitia originalis dem ersten Menschen zwar nicht geschuldet, aber doch angemessen war [6]). Insbesondere sind Thomas und Johannes, wie auch viele andere Vertreter der mittelalterlichen Augustinerschule [7]), der Überzeugung, daß Gott den Menschen zwar in puris naturalibus hätte schaffen können, daß sich dies aber für den Schöpfer nicht ziemte, weil der Mensch ohne die iustitia originalis im Ringen der niederen gegen die höheren Kräfte in seinem Innern nicht hätte bestehen können [8]).

Was hingegen die Hauptfrage betrifft, ob nämlich Adam im Stande der Urgerechtigkeit die gratia gratum faciens besessen hat, so geben Thomas und Johannes, ganz im Sinn des Ägidius Romanus und vieler anderer Augustiner des Spätmittelalters [9]), eine negative Antwort. Der Straßburger bringt dafür drei Argumente. Das erste beruft sich auf die Äußerung des Lombarden, das dem Adam verliehene besondere Vermögen habe ihn zum « Stehen », d.h. zum Beharren im Guten, nicht aber zum Voranschreiten und « Vollenden » befähigt; damit sei der Besitz der gratia gratum faciens ausgeschlossen, der ja zur Vollendung befähigt hätte [10]). Das zweite Argument stützt sich auf Augustinus, der dem Gerechten nach dem Sündenfall gegenüber dem Paradiesesmenschen hinsichtlich der Hoffnung auf die künftige Herrlichkeit eine Prärogative einräumt; dies setzt nach Thomas von Straßburg voraus, daß der erste Mensch die gratia gratum faciens noch nicht besaß und damit auch noch nicht die Möglichkeit hatte, sich mit ihr die ewige Herrlichkeit zu verdienen [11]). Ein letztes Argument beruft sich auf einen pseudoaugustinischen

[4]) TB 13.

[5]) TB 120.

[6]) TB 121-123.

[7]) G. Diaz, *De peccati originalis essentia in schola Augustiniana praetridentina*, El Escorial 1961, 64ff.

[8]) TB 124-125.

[9]) A.V. La Valle, *La giustizia di Adamo e il peccato originale secondo Egidio Romano*, Palermo 1939, 35ff und DIAZ, l.c. 59ff.

[10]) TB 126.

[11]) TB 127.

Text, der für die Auffassung, Adam habe schon die gratia gratum faciens besessen, keinen Raum zu lassen scheint [12]).

Zu der weiteren Frage, ob Adam im status innocentiae, auch wenn er die heiligmachende Gnade nicht besaß, doch außer der Urstandsgerechtigkeit noch weitere Gnadenhilfen empfing, finden sich bei Johannes keine Untersuchungen. Nur beruft er sich einmal mit Worten, die er aus dem Sentenzenkommentar des Hugolin von Orvieto entlehnt hat, auf die schon erwähnte Äußerung des Lombarden, daß Adam aufgrund der iustitia originalis zwar recht und vollkommen « stehen » konnte, daß es ihm aber nicht möglich war, « ohne gnadenhafte Hilfe » (absque gratioso auxilio) im Streben nach der Gerechtigkeit « voranzuschreiten » [13]). Doch hat sich Johannes nicht näher darüber geäußert, ob Adam tatsächlich ein solches gratiosum auxilium besaß und von welcher Art es war.

3. *Verdienstlichkeit der menschlichen Werke im Urstand und im jetzigen Heilsstand*

Um das Verhältnis von Urstand und jetzigem Heilsstand noch weiter im Sinn dieser Betrachtungsweise « penes excedens et excessum » zu klären, hat Johannes von Retz im gleichen Zusammenhang aus dem Sentenzenkommentar des Thomas von Straßburg noch die Frage übernommen : « Sind die Werke der Guten im jetzigen Stand verdienstlicher und ist ihre Herrlichkeit im zukünftigen Leben dementsprechend vollkommener, als sie gewesen wäre, wenn Adam bis zum Empfang der Gnade und der Glorie im Guten beharrt hätte » [14])? Der Straßburger stellt einleitend fest, daß sich zu dieser Frage « per certitudinem » nichts ausmachen läßt. Denn was die Größe der geistlichen Gaben angeht, so müsse man nicht nur die idoneitas des Empfängers bedenken, sondern auch die liberalitas des Spenders, der denen, die zuletzt kommen, ebensoviel zu schenken vermag wie denen, die die Last und Hitze des Tages getragen haben [15]).

Immerhin glaubt Thomas von Straßburg, daß man « loquendo per coniecturam » zu der Frage Folgendes feststellen kann : Im Hinblick auf die puritas des Urstandes dürfte das meritum dieses Standes

[12]) TB 128.
[13]) TB 10.
[14]) TB 129ff.
[15]) TB 130.

den höheren Rang besitzen; denn im jetzigen status culpae et poenitentiae gibt es zu viele « retractiva », die sich die Gottesliebe nicht so voll entfalten lassen, wie dies im status innocentiae möglich gewesen wäre. Dagegen könnte im Hinblick auf die difficultas, die der Mensch im jetzigen Zustand bei den verdienstlichen Werken mit Gottes Gnade überwinden muß, und auf den magnus conatus, den er dazu aufbringt, das meritum des jetzigen status den höheren Rang einnehmen [16]).

Ausführlich setzt sich Thomas nun mit gewissen doctores auseinander, die das meritum des Urstandes grundsätzlich für größer hielten. Ihre Argumente besagten : Je reiner eine materia ist, desto empfänglicher ist sie für die forma. Ferner : Je stärker der freie Wille zum Guten hingezogen wird, desto größer ist das Verdienst. Schließlich : Gleich wie ein Gegenstand desto weißer erscheint, je weniger er mit Schwarz vermischt ist, so ist auch jener Akt verdienstlicher, der weniger mit Mißverdienst verbunden ist [17]).

Thomas und Johannes erwidern auf diese Argumente : Die größere puritas der menschlichen Natur im Urstand wird im gegenwärtigen Zustand durch den maior conatus ausgeglichen. Wenn ferner der menschliche Wille im Urstand weniger behindert war, so bedeuten doch die retractiva des freien Willens im jetzigen Zustand auch eine materia meriti virtuosi. Wenn sich schließlich im gegenwärtigen status mit dem Verdienst noch manches Mißverdienst verbindet, so ist es mit diesem doch nicht vermischt [18]). So hält Thomas von Straßburg die Ansicht jener doctores nicht für schlüssig. Nach seiner Überzeugung ist das Verdienst in jenem wie in diesem status zum mindesten einander gleich, vor allem weil im jetzigen Zustand das meritum passionis Christi bei unserem verdienstlichen Tun mitwirkt [19]).

Die erwähnten doctores hatten sich noch gegen das Argument gewandt, jedenfalls überträfen Christus und Maria an Gnadenfülle und Verdienst alle, die im status innocentiae gelebt haben oder hätten leben können. Sie erwiderten darauf, daß Gottes Sohn ja auch Mensch geworden wäre, wenn der Mensch im Urstand ausgeharrt hätte [20]).

[16]) TB 131.
[17]) TB 132-134.
[18]) TB 138-141.
[19]) TB 137.
[20]) TB 135.

Mit diesem Theologumenon hat sich Thomas von Straßburg in einer Quaestio des dritten Sentenzenbuches beschäftigt und es ausführlich zu widerlegen gesucht [21]). Johannes hat auch diese Ausführungen des Straßburgers an dieser Stelle wörtlich in sein Werk eingefügt [22]).

2. Kapitel

Erbsündenlehre

Mit dieser Materie beschäftigt sich Johannes von Retz vor allem bei seiner Interpretation des Psalmverses (Ps 50, 7) : « Siehe in Ungerechtigkeiten bin ich empfangen und in Sünden empfing mich meine Mutter ». In der Einzelerklärung beantwortet er zunächst folgende Fragen : Wieso behauptet der Psalmist von sich, er sei in Sünden empfangen, da er doch aus einem sanctum coniugium stammte ? Wenn der Psalmist dabei an das vinculum peccati originalis dachte, warum hat er dann die Pluralform « iniquitates » gewählt ? Und schließlich : Warum erwähnt der Psalmist nur die libido der Mutter und nicht auch die des Vaters [23]) ?

Nach seiner Erklärung des Psalmverses legt Johannes zwei notanda vor. Das erste, das schon im Kapitel über den Urstand als Quelle beigezogen wurde, antwortet auf die Frage : « Quid fuerit originalis iustitia et qualiter sit perdita » ? Was Johannes hier über Wesen und Folgen des peccatum originale sagt, hat er wortwörtlich und mit einem gelegentlichen Hinweis auf seine Quelle dem Tractatus de peccato originali des Ägidius Romanus entlehnt. Der zweite Fragepunkt lautet : « Qualiter iusto Dei iudicio parvuli puniuntur pro peccato originali, cum tamen scriptum sit Ezech. 18 : ‚...Filius non portabit iniquitatem patris nec pater iniquitatem filii' » ? Auch die Lösung dieser Frage entnimmt Johannes wörtlich aus dem erwähnten Traktat des Ägidius [24]).

Schließlich fügt Johannes « pro maiori declaratione » noch zwei dubia bei : « Qualiter et quomodo per peccatum primorum parentum natura humana in suis naturalibus fuerit peiorata » ? und : « Utrum natura humana ante omne peccatum potuisset fuisse alicui poenalitati

21) Thomas de Argentina, *Commentaria in quatuor libros Sententiarum* III, dist. 1 qu. 1 art. 4 : Genua 1585, pars secunda, fol. 4ra-b.

22) Clm. 26759, fol. 61v-62r.

23) TB 1-6.

24) TB 7-26.

subiecta»? Es hat den Anschein, daß er die Lösung dieser beiden dubia selbständig erarbeitet hat [25]).

1. *Wesen und Folgen der Erbsünde*

Über das Wesen der Erbsünde spricht Johannes von Retz, wie schon gesagt, in wörtlichem Anschluß an Ägidius Romanus. Dieser übernimmt die bekannte Begriffsbestimmung des hl. Anseln : « Peccatum originale est carentia originalis iustitiae cum debito habendi eam » [26]).

Was mit dieser Definition ausgesagt ist, erläutert Ägidius, indem er die Folgen der Adamssünde näher beschreibt : Die Sünde des Stammvaters bedeutete, daß er sich von dem abwandte, der über ihm stand. Deshalb aber erhoben sich in ihm der Leib gegen die Seele und die primi motus et concupiscentiae der niederen Kräfte gegen das dictamen und den ordo rationis [27]). Während ferner dem ersten Menschen im Urstand durch die iustitia originalis das posse non mori und das posse non peccare gegeben waren, kamen mit dem Sündenfall die necessitas moriendi und die necessitas peccandi über ihn. Die Erbsünde besteht nach Ägidius also wesentlich darin, daß Adam die rectitudo oder iustitia originalis, die für ihn und seine Nachkommenschaft heilsnotwendig war, diesen seinen Nachkommen nicht mehr weitergeben konnte [28]).

Die Folgen der Erbsünde sucht Ägidius, und im Anschluß an ihn Johannes von Retz, zu veranschaulichen, indem er fünf biblische Namen erläutert, die er in Augustins Schrift De peccatorum meritis et remissione et de baptismo parvulorum vorfand : Die Erbsünde heiße « languor naturae », insofern sie eine vulneratio in naturalibus mit der Notwendigkeit des Sterbens und der Unfähigkeit zu guten Werken darstellt. Sie trage den Namen « tyrannus », sofern sie dem Menschen die dona gratuita, vor allem die iustitia originalis raubt. Sie werde als « lex membrorum » bezeichnet, sofern im erbsündlichen Menschen die niederen Kräfte gegen die höheren rebellieren. Sie erscheine unter dem Terminus « concupiscentia », sofern sie dem Menschen die habilitas ad concupiscendum, d.h. die Befähigung

[25]) TB 27-33.
[26]) TB 12. — Vgl. auch La Valle, l.c. 72.
[27]) TB 14.
[28]) TB 15.

zum ungezügelten Begehren verleiht. Sie heißt schließlich « fomes peccati », sofern sie für ihn eine corruptela und einen Anreiz zur Sünde bedeutet [29]).

Mit dieser starken Anlehnung an Ägidius Romanus hat Johannes von Retz sich in seinem Erbsündenverständnis zu jener sententia communis bekannt, wie sie für viele Augustinertheologen des Spätmittelalters bezeichnend ist. Sie sahen mit Anselm das Wesen der Erbsünde im Verlust der iustitia originalis « cum debito habendi eam », ohne daß sie jedoch die concupiscentia aus der Begriffsbestimmung des peccatum originale völlig ausschlossen. Ähnlich wie schon zuvor Alexander von Hales, Albertus Magnus, Thomas von Aquin und andere, [30]) verstanden sie den Verlust der Urgerechtigkeit als das formale, die Konkupiszenz aber als das materiale Element der Erbsünde [31]). Bei Johannes von Retz wird diese Unterscheidung zwar nicht erwähnt. Wenn er aber, wie oben bemerkt, mit Ägidius die Ansicht vertritt, man könne das peccatum originale als Konkupiszenz bezeichnen, sofern sich im erbsündlichen Menschen die habilitas ad concupiscendum findet, so ist dadurch die concupiscentia zum mindesten in einen sehr engen Zusammenhang mit der Erbsünde gerückt.

Hinsichtlich der Konkupiszenz macht Johannes gelegentlich noch weitere kurze Aussagen, die inhaltlich ebenfalls ganz den Auffassungen des Ägidius Romanus oder des Thomas von Straßburg über diesen Gegenstand entsprechen [32]). Er stellt fest, daß die Konkupiszenz als pronitas peccati in unseren Gliedern lebt und immerfort gegen den Geist aufbegehrt. Kein Mensch, Christus allein ausgenommen, sei von ihr frei. Dabei hebt Johannes aber ausdrücklich hervor, daß die concupiscentia, soweit der Mensch ihr nicht zustimmt, keine Sünde ist [33]). Er vermeidet es deshalb auch, sie als peccatum im

[29]) TB 16-17. — Vgl. auch TB 12.

[30]) J. Auer, *Die Entwicklung der Gnadenlehre in der Hochscholastik* I, Freiburg i.Br. 1942, 80f (mit Belegstellen).

[31]) Diaz, l.c. 125ff.

[32]) Vgl. Diaz, l.c. 68ff, vor allem 77ff.

[33]) Unde dicit Augustinus in libro De perfectione iustitiae hominis (21, 44 : CSEL 42, 47) : « Quisquis... dicit post acceptam remissionem peccatorum in baptismo quemquam hominem iuste vixisse in hac carne vel vivere, ut nullum habeat omnino peccatum, contradicit apostolo Joanni dicenti (1 Jo 1, 8) : *Si dixerimus, quod peccatum non habemus, nos ipsos seducimus.* Non ait : *Si dixerimus, quod peccatum* non habuimus, sed *non habemus* ». Quod si adhuc dictum Apostoli dicatur esse intelligendum de illa concupiscentia

weiteren Sinn zu bezeichnen, und dies, obwohl er eine solche Kennzeichnung in dem Augustinustext vorfand, den er im gleichen Zusammenhang beizog [34]).

Einen eigentlichen Schriftbeweis für die Existenz des peccatum originale hat Johannes von Retz nicht gegeben. Doch hat es den Anschein, daß er dem Psalmwort (50, 7) : « Siehe in Ungerechtigkeiten bin ich empfangen und in Sünden empfing mich meine Mutter », unter Berufung auf die Glossa ordinaria bezw. den Psalmenkommentar des Petrus Lombardus, eine derartige Beweiskraft zuerkannte. Entsprechend seiner Erklärung besagt der Vers : Vom Ursprung her habe ich mir eine corruptela zugezogen, durch die ich dazu neige, in Sündenschuld zu fallen [35]). Mit den Worten des Lombarden führt er weiter aus : Der Vers will keinesfalls behaupten, daß jede copula in sich sündhaft ist. In Ungerechtigkeiten empfangen sein bedeutet vielmehr, daß sich jeder Mensch, Christus allein ausgenommen, ex Adam et ex vinculo mortis eine iniquitas zuzieht. Oder anders gesagt : « Was vom straffälligen Fleisch das Leben empfängt und was vom Leib, der durch die Sünde tot ist, gesät wird, tritt ins Leben, behaftet mit der Fessel des peccatum originale und des zeitlichen und ewigen Todes » [36]). Auf die Frage, warum der Psalmist, wenn er wirklich das peccatum originale im Auge hatte, nicht von der iniquitas, sondern den iniquitates des ins Leben tretenden Menschen spricht, gibt Johannes die Antwort : Bei der pluralen Ausdrucksweise iniquitates denke der Psalmist an die verschiedenartigen Folgen und das vielfältige Elend der Erbsünde [37]), oder auch an ihre mannigfachen condiciones, wie sie in den oben erwähnten verschiedenen nomina oder modi,

et pronitate peccati, quae est in membris nostris et quae semper concupiscit adversus spiritum, sine qua nullus fuit nec erit praeter Christum; quae concupiscentia, si ei non consentitur, non est peccatum; solvit Augustinus dicens (l.c.) : Dato, quod de tali concupiscentia membrorum intelligatur verbum Joannis, quid diceretur de verbo hoc posito in oratione dominica : *Dimitte nobis debita nostra* ? « Quod verbum », ut ait, « nisi fallor, non esset opus dicere, si numquam vel in lapsu linguae vel in oblectanda cogitatione eiusdem peccati desideriis aliquantulum consentiremus ». — Clm, 26759, fol. 84r-v.

34) Quod si quisquam asserit... non autem peccare, qui eidem peccato quamvis in carne habitanti ad nullum opus malum omnino consentit..., quamvis ipsa concupiscentia moveatur, quae alio modo peccati nomen accepit, quod ei consentire peccare sit nobisque moveatur invitis... — Augustinus, l.c.

35) TB 1.

36) TB 4.

37) TB 5.

mit denen die Heilige Schrift das peccatum originale bezeichnet, sich kundtun [38]).

2. *Das Los der Kinder, die mit der Erbsünde belastet sterben*

Bei dem oben schon erwähnten zweiten Punkt, den Johannes ebenfalls wörtlich aus dem Erbsündentraktat des Ägidius Romanus übernommen hat [39]), geht es um die Frage, wieso die ohne Taufe sterbenden Kinder wegen der Erbsünde mit Recht Strafe erleiden.

In seiner Antwort geht Ägidius von der theologischen Unterscheidung zwischen der poena damni und der poena sensus aus. Dem bloßen peccatum originale entspricht nach seiner Meinung die bloße poena damni, während sich der Mensch durch das peccatum actuale außerdem die poena sensus zuzieht [40]). Zur Sicherung dieser seiner Ansicht führt Ägidius den Nachweis, daß eine Trennung der poena damni von der poena sensus durchaus möglich ist, während es undenkbar sei, daß jemand der poena sensus unterliegt, ohne auch die poena damni zu erleiden [41]).

Der Beweisgang des Ägidius ist folgender : Die poena damni hat zum Inhalt, daß der Betreffende eines Gutes beraubt wird, das entweder natürlicher oder aber übernatürlicher Ordnung ist. Handelt es sich um ein Gut natürlicher Ordnung, so folgt der poena damni auch Trauer und Schmerz, d.h. die poena sensus. Anders aber ist es nach der Meinung des Ägidius, wenn der Mensch durch die poena damni eines übernatürlichen Gutes beraubt wird. Auf einen solchen Verlust folge rationabiliter nie die poena sensus; denn es wäre unvernünftig, sich über das Fehlen eines Gutes zu betrüben, das man secundum naturam nicht erreichen kann. Ägidius kommt somit hinsichtlich der Kinder, die ohne Taufe sterben, zu der Schlußfolgerung : Sie sind mit der Erbsünde belastet und werden deshalb der Anschauung Gottes beraubt. Da sie aber erkennen, daß es sich bei dieser poena damni um den Verlust eines übernatürlichen Gutes handelt, und daß es deshalb unvernünftig ist, über seinen Mangel zu trauern, empfinden sie darüber keinen Schmerz, d.h. sie bleiben frei von der poena sensus [42]).

[38]) TB 17.
[39]) TB 18ff.
[40]) TB 19.
[41]) TB 21.
[42]) TB 24.

Bei der oben aufgeworfenen Frage, wieso die ohne Taufe sterbenden Kinder wegen der Erbsünde mit Recht Strafe erleiden, geht es nach Ägidius also allein um die poena damni. Für sie glaubt er aber, entsprechend dem Gesagten, leicht nachweisen zu können, daß sie nach einem iustum Dei iudicium über die Kleinkinder verhängt wurde. Er illustriert dies mit einem anschaulichen Beispiel aus dem politischen Leben seiner Zeit. Angenommen ein König hat einem Ritter und seinen Nachkommen ein castrum als Erblehen gegeben, doch dieser Ritter lehnt sich später gegen ihn auf. Der König ist dann zweifellos im Recht, wenn er das castrum zurückfordert, und begeht auch gegen die Nachkommen des Ritters, die nun durch die Schuld ihres Vaters dieses damnum erleiden, kein Unrecht, weil es sich ja um ein castrum liberaliter collatum handelte [43]). In ähnlicher Weise geschieht nach Ägidius auch dem Erbsünder, der wegen des peccatum originale die poena damni erleidet, kein Unrecht, weil er ja nicht eines natürlichen, sondern eines übernatürlichen Gutes verlustig geht [44]).

Nochmals an anderer Stelle kommt Johannes, dieses Mal unabhängig von Ägidius, auf das Los der ungetauft sterbenden Kinder zu sprechen. Er weist ihnen den sog. limbus zu und versteht darunter einen Ort der « poena levissima et mitissima », sofern nämlich die Strafe jener Kinder ganz frei von der afflictio der Gewissensvorwürfe sei. Was Johannes damit meint, erklärt er durch einen Vergleich. Da diese Kinder nie befähigt waren, zur Anschauung Gottes zu gelangen, würden sie darüber genausowenig Schmerz und Gewissensqual empfinden wie ein kluger Mensch über die Tatsache, daß er nicht fliegen kann [45]).

Die theologische Auffassung, daß die Kleinkinder, die ohne Taufe sterben, zwar die poena damni, aber nicht die poena sensus erleiden, wurde im Mittelalter — schon seit der Zeit des Petrus Lombardus — ziemlich allgemein vertreten. Nur die beiden Augustiner-

[43]) TB 25.

[44]) TB 26.

[45]) ... parvulorum locus, id est limbus, in quo quidem limbo dicitur esse poena levissima et mitissima, quia illorum parvulorum poena est sine afflictione, eo quod sit sine remorsu conscientiae. Videtur enim, quod numquam fuerunt habiles ad consequendam gloriam divinae visionis et aeternae fruitionis. Et ideo, sicut prudens homo non dolet nec habet in se remorsum conscientiae de hoc, quod non potest volare, quia videt, quod ad hoc non est habilis nec umquam fuit habilis, sic est in proposito huius quaestionis. — Clm. 26759, fol. 33v-34r.

theologen des 14. Jahrhunderts Gregor von Rimini und Hugolin von Orvieto sind dafür bekannt, daß sie — unter Berufung auf einige Augustinusstellen — jenen Kindern auch eine poena sensus zuwiesen [46]). Daß Johannes von Retz ihre Ansicht nicht einmal erwähnt, dürfte zur Genüge zeigen, wie wenig diese Lehre, selbst im eigenen Orden, Sympathie gefunden hatte.

3. *Die Verschlechterung der menschlichen Natur durch das peccatum originale und deren konkrete Ursache*

In einem beigefügten primum dubium beschäftigt sich Johannes — anscheinend selbständig — mit der Frage, auf welche Weise die menschliche Natur durch die Ursünde in suis naturalibus verschlechtert worden sei. Diese peioratio sieht er, wie sich aus seinen weiteren Ausführungen ergibt, speziell in der ungezügelten Begierde (libido), die dem erbsündlichen Menschen eigen ist. Eine erste Lösung des dubium besagt : Die peioratio der menschlichen Natur geschah durch das Essen vom Baum der Erkenntnis des Guten und Bösen, sofern dieser Baum seinem Wesen nach für die menschliche Natur schädlich gewesen sei. Johannes lehnt diese Lösung unter Berufung auf einige Augustinusworte entschieden ab. Denn einmal habe Gott im Paradies nichts Schlechtes geschaffen. Und zum anderen würde das Faktum, daß die libido durch den Genuß der Baumesfrucht verursacht wurde, besagen, diese ungezügelte Begierde sei von Gott selbst verursacht worden und somit gut [47]).

Johannes gibt, gestützt auf Augustinus, deshalb folgende Lösung : Die menschliche Natur wurde in Adam durch seinen bösen Willensakt der iustitia originalis beraubt und zog sich eben dadurch die erwähnte peioratio in naturalibus zu. Wenn aber diese peioratio ein solches Ausmaß erlangte, daß sie auch in den Nachkommen wirksam wurde, sei dies nur durch den Umstand zu erklären, daß der erste Mensch auch von der verbotenen Frucht aß und seine Sünde damit zur Vollendung führte. Oder anders ausgedrückt : Das Essen von der verbotenen Baumesfrucht ist schuld daran, daß die menschliche Natur nicht bloß, sofern sie Adam persönlich zu eigen war, geschädigt wurde,

[46]) Zumkeller, *Hugolin von Orvieto über Urstand und Erbsünde*, vor allem *Augustiniana* 3 (1953) 58-62.

[47]) TB 27-28.

sondern auch ganz allgemein, sofern sie das « principium posterorum » darstellt [48]).

4. *Theoretische Vereinbarkeit des Urstandes mit den poenalitates des irdischen Lebens*

Ein secundum dubium, das Johannes hier vorlegt, besagt : Ist es denkbar, daß Gott die menschliche Natur vor dem Sündenfall irgendwelchen poenalitates unterworfen hatte? In seiner Antwort unterscheidet er zwischen der menschlichen Natur « secundum quod fuit instituta », zu deren Ausstattung der Besitz der iustitia originalis gehörte, und der menschlichen Natur « secundum modum, quo instituere Deus eam potuit ». Es geht dabei im Grunde um die Unterscheidung zwischen der potentia Dei ordinata und absoluta.

Im ersten Sinn, äußert Johannes von Retz, habe der Dominikaner Durandus von St. Pourcain die Frage verstanden und sie mit Recht verneint, weil mit der iustitia originalis das Erleiden einer poenalitas unvereinbar ist [49]). Ganz anders erscheint ihm das Problem, wenn man die natura humana ins Auge faßt, wie Gott sie in seiner Allmacht hätte schaffen können. Mit einer solchen wären gewisse poenalitates, auch ohne einen Sündenfall, vereinbar gewesen, freilich nicht im Sinne von eigentlicher Strafe, sondern im Sinne von « labor, angustia et dolor », wie sie naturaliter ihr angehaftet hätten. Johannes glaubt nicht, daß man wegen solcher poenalitates dem Schöpfer Ungerechtigkeit oder Grausamkeit hätte vorwerfen dürfen; denn sie seien nur ein kleines Übel im Vergleich zum bonum naturae humanae als solchem, dessentwegen Gottes Freigebigkeit stets lobenswert erscheine [50]).

3. Kapitel

Gnaden-, Rechtfertigungs- und Verdienstlehre

In sein Opus hat Johannes von Retz auch ausführliche Darlegungen « De gratia » eingebaut [51]). Sie umfassen sieben notanda im

[48]) TB 29-30.
[49]) TB 31.
[50]) TB 32-33.
[51]) Clm. 26759, fol. 55v-62r. — Ediert als TB 34-144.

Anschluß an das Psalmwort (58/59, 11) : « Misericordia eius praeveniet me » und sieben dubia, d.h. theologische Fragestellungen mit ihren Lösungen. Während die notanda ziemlich selbständig erarbeitet sind, hat Johannes die sieben dubia wiederum wörtlich, mit gelegentlichen Kürzungen und Umstellungen, dem zweiten Buch des Sentenzenkommentars des Thomas von Straßburg entlehnt. Auf diese Quelle weist er im ersten und vierten dubium, freilich nur bei diesen, auch ausdrücklich hin.

Der Gnaden-Traktat des Johannes bietet freilich keine systematische oder gar erschöpfende Darstellung der Gnaden-, Rechtfertigungs- und Verdienstlehre. Folgende Punkte und Probleme werden in sehr unterschiedlicher Breite dargetan : Notandum I handelt kurz von gratia praeveniens und gratia subsequens, gratia gratum faciens und gratia gratis data, sowie von Gnade und menschlicher Mitwirkung. Notandum II und III legen dar, wie Gott, die gratia gratis data und der menschliche Wille in je verschiedener Weise zusammenwirken müssen, damit der Mensch die gratia gratum faciens empfängt. Notandum IV spricht von den vier Kräften, die den Menschen zu guten Werken antreiben und zeigt an mehreren exempla, wie sich der Mensch der Gnade Gottes verschließen kann. Notandum V unterscheidet einen dreifachen Sinn des Wortes gratia. Notandum VI erläutert die neun dona gratis data nach 1 Kor 12, 4ff. Von Interesse sind die kurzen Ausführungen über die fides, die sich dabei finden. Notandum VII unterscheidet bei der gratia gratum faciens zwischen gratia operans und gratia cooperans.

Die aus Thomas von Straßburg übernommenen dubia behandeln folgende Fragen : Dubium I : « Utrum gratia sit aliquid creatum exsistens in anima » ? Dabei wird auch das Problem aufgeworfen, ob und inwieweit der Mensch wissen kann, daß er die gratia gratum faciens besitzt. Dubium II : « Utrum homo non habens gratiam possit mereri gratiam » ? Dubium III : « Utrum habens gratiam possit mereri de condigno vitam aeternam » ? Dubium IV : « Utrum homo carens gratia possit adimplere omnia divina praecepta » ? Dubium V : « Utrum homo exsistens in mortali peccato sine dono supernaturali possit se ad gratiam sufficienter praeparare » ? Der Inhalt des sechsten und siebten dubium wurde schon oben bei der Lehre des Johannes über Urstand und Urstandsgerechtigkeit behandelt und kann deshalb hier übergangen werden.

1. *Begriff und Arten der Gnade*

Johannes von Retz stellt zunächst fest, daß das Wort gratia in sehr verschiedenem Sinn verstanden wird. Man könne es allgemein (generaliter), in einem besonderen Sinn (specialiter) und im eigentlichen Sinn (proprie) gebrauchen. Es ist dies eine Einteilung der Gnade, der man schon bei den Theologen des 13. Jahrhunderts, etwa bei Ägidius Romanus, in ähnlicher Weise begegnet [52]). Generaliter versteht man nach dem Wiener Theologen unter Gnade jedes adiutorium divinum, das der Natur nicht geschuldet (gratis) ist und für Akte verschiedenster Art gegeben wird. Ohne solche göttliche Hilfe könne der Mensch überhaupt nichts tun und nicht einmal im Sein beharren. Specialiter versteht man unter Gnade die gratia gratis data, mit der sich der Mensch auf das Geschenk des Heiligen Geistes vorbereitet. Ihre Aufgabe ist es, den Willen vom Bösen abzuziehen und zum Guten hinzulenken. Proprie versteht man unter gratia das göttliche Geschenk, das den Menschen zum mereri befähigt, die gratia gratum faciens [53]). Einen Hinweis auf diese dreifache Gnade sieht Johannes von Retz in den drei Teilaussagen des Apostelwortes 1 Kor 15, 10 : « Durch die Gnade Gottes bin ich, was ich bin; und seine Gnade ist in mir nicht unwirksam gewesen; und seine Gnade bleibt immer in mir ». Übrigens hat der Wiener Magister in diesem Schrifttext das dritte Glied des Satzes, entsprechend dem Gradualvers vom Fest Pauli Bekehrung (25. Januar), bedeutsam abgeändert [54]).

Eine eigentliche Begriffsbestimmung der Gnade hat Johannes von Retz nicht gegeben. Doch werden die Wesenselemente hie und da mehr oder weniger nachdrücklich hervorgehoven. Er sieht in der Gnade einen Ausfluß der misericordia Dei, von der der Psalmist spricht (Ps 58/59, 11) : « Sein Erbarmen kommt mir in allem zuvor ». Entsprechend diesem Psalmwort hebt Johannes als besondere Eigenheit der Gnade hervor, daß sie all unseren guten und verdienstlichen Werken zuvorkommt, ihnen aber auch nachfolgt. Wenn die kirchliche Liturgie deshalb zu Gott betet, daß seine Gnade uns zuvorkomme und folge, so sieht Johannes darin angedeutet, daß der Mensch nicht aus sich zur Gnade hinfinden kann, weil sie nicht innerhalb der Grenzen

[52]) Vgl. J. Auer, *Die Entwicklung der Gnadenlehre in der Hochscholastik* I, Freiburg i.Br. 1942, 340f.

[53]) TB 40.

[54]) TB 41.

der menschlichen Natur existiert, sondern ganz vom Einfluß der göttlichen Freigebigkeit abhängig ist [55]).

Außer dem obenerwähnten dreifachen Gnadenverständnis im allgemeinen, speziellen und eigentlichen Sinn vermerkt Johannes von Retz noch zwei weitere Deutungen : Auch Gott selbst könne als gratia bezeichnet werden, d.h. als jener, der ungeschuldet gibt. Dieser Terminus der gratia gratis dans stammt aus der Schule des Gilbertus de la Porrée und wird auch bei nicht wenigen Theologen der beginnenden Hochscholastik erwähnt [56]). Unter gratia versteht man schließlich nach dem Wiener Theologen auch die « Zeichen der Gnade », wie Prophetie und Wunderkraft [57]).

Über diese letztgenannten Charismen spricht Johannes von Retz abermals, wo er im Anschluß an 1 Kor 12, 4ff die Gaben des Geistes aufzählt und erläutert. Er wendet auf diese dona gratis data die Metapher von den « Strömen lebendigen Wassers » an, die in dem Herrenwort Jo 7, 38 als Frucht des Glaubens genannt werden. Mit dem Apostel nennt er neun solcher Geistesgaben : das Wort der Weisheit, das Wort der Wissenschaft, den Glauben, die Gabe der Heilung, die Wunderkraft, die Prophetengabe, die Unterscheidung der Geister, die Sprachengabe und die Auslegung der Sprachen [58]). Unter der Gabe des Glaubens versteht er hier nicht den Glauben als virtus iustificans. Vielmehr meint er damit die Gabe des Wortes oder der Tat, aufgrund deren man dem so Begnadeten Glauben schenkt, oder die Glaubenssicherheit, die den Begnadeten zum Verkünden der Glaubenswahrheiten befähigt, vielleicht auch die Einsichtigkeit seiner Erklärungen [59]).

Zum Schluß seiner notanda über Begriff und Arten der Gnade bietet Johannes von Retz noch ein weiteres Einteilungsschema. Es stellt nicht nur eine Gnadentabelle dar, sondern vermittelt schon einen gewissen Überblick über seine Rechtfertigungs- und Verdienstlehre. Übrigens betrifft dieses Schema, wie Johannes ausdrücklich erklärt, nur die gratia gratum faciens. Bei dieser Gnade unterscheidet der Wiener Magister zunächst zwischen wirkender und mitwirkender Gnade (gratia operans — cooperans). In der wirkenden Gnade, die

[55]) TB 34f.
[56]) Vgl. Auer, l.c. I, 338ff.
[57]) TB 41.
[58]) TB 42.
[59]) l.c.

von ihm auch als zuvorkommende, anfangende und befreiende Gnade (gratia praeveniens — incipiens — liberans) bezeichnet wird, beginnt im Menschen das Heilswerk, indem er von der Sünde befreit und von Gott an Kindesstatt angenommen wird. In der mitwirkenden Gnade, die Johannes auch als nachfolgende, vollendende und helfende Gnade (gratia subsequens — perficiens — adiuvans) bezeichnet, vollendet sich im Menschen das Heilswerk, indem der freie Wille unterstützt und zum Wirken verdienstlicher Handlungen befähigt wird [60]).

Übrigens waren die hier verwendeten Begriffspaare gratia operans — cooperans und gratia praeveniens — subsequens schon seit ihrer Aufnahme in die Sentenzen des Lombarden (II dist. 26 c. 1) zum ziemlich allgemeinen Besitz der Theologen geworden, wiewohl sie verschiedene Deutung fanden. Auch die Gleichsetzung von gratia operans und gratia praeveniens bezw. gratia cooperans und gratia subsequens findet sich schon am Beginn der Hochscholastik [61]).

Diesen zwei Hauptarten der gratia gratum faciens entsprechend trägt nach Johannes von Retz der Gerechtfertigte die Bezeichnungen des filius bezw. des mercenarius. Das Wort mercenarius hat hier natürlich nicht den abwertenden Sinn wie in der Bildrede des Herrn vom guten und schlechten Hirten (Jo 10, 14ff), sondern meint einfach den Menschen, der wegen geleisteter Dienste Anspruch auf Lohn besitzt. Daß der Mensch durch die gratia adoptionis zum « Sohn » wird, ist Frucht der gratia operans, die in uns, aber ohne uns wirksam ist. Der « Sohn » erwartet und empfängt deshalb die bona patris als sein Erbteil und zwar nur aufgrund der Wiedergeburt, aufgrund der gnadenhaft geschenkten Annahme an Kindesstatt. Daß der Mensch hingegen durch den labor operis zum mercenarius wird, ist Frucht der gratia cooperans, die in uns und zwar mit uns wirksam ist. Der mercenarius erwartet und empfängt die bona patris als ewigen Lohn und zwar aufgrund des pactum operis. Zum Schluß sucht Johannes diese Lehre nochmals gegen jede Mißdeutung zu sichern, indem er eindeutig feststellt : Ob wir Menschen nun « Söhne » oder « Taglöhner » sind, wir besitzen dies nicht aus uns, sondern als Geschenk Gottes; d.h. sowohl die Adoptivkindschaft wie auch unsere verdienstlichen Werke stammen von Gott [62]).

[60]) TB 43.

[61]) Vgl. Auer, l.c. I, 348ff.

[62]) TB 43.

2. *Gnade und menschliche Freiheit. Grenzen der Leistungsfähigkeit des Willens ohne Gnade*

Die christliche Lehre von der Gnade entwertet nicht die menschliche Freiheit, sondern setzt sie voraus. Auch wenn der Mensch durch die Sünde in seiner Willenskraft geschwächt ist, so hat er die Freiheit doch nicht eingebüßt und kann und muß zu seinem Heil frei mitwirken. Johannes von Retz hat keine näheren Untersuchungen über Begriff und Wesen der menschlichen Freiheit oder über die beim freien Akt mitwirkenden Faktoren und hemmenden Erschwernisse in seine Quästionensammlung eingefügt. Das Faktum des liberum arbitrium wird von ihm einfachhin anerkannt und vorausgesetzt.

Auch über die Art, wie Gott und Mensch, Gnade und Freiheit des näheren zusammenwirken, bietet Johannes keine ausführlichen Darlegungen. Doch finden sich einige kurze Bemerkungen, die seine Auffassung über das Verhältnis von Gnade und Freiheit in etwa verdeutlichen.

a. Zusammenwirken von Gnade und Wille

Daß Gnade und Wille, und zwar jene als Dei donum efficiens und dieser als consentiens, zur Rechtfertigung des Menschen eng zusammenwirken müssen, begründet Johannes von Retz wiederholt mit dem Augustinuswort : « Der dich geschaffen hat ohne dich, wird dich nicht rechtfertigen ohne dich » [63]).

Ausführlich kommt Johannes auf die Notwendigkeit dieses Zusammenwirkens in seiner Erklärung zum Pater noster zu sprechen. Zu der Bitte : « Dein Wille geschehe wie im Himmel, so auf Erden », stellt er sich die Frage : Würde der Beter nicht besser sagen : « Deinen Willen vollbringe » als : « Dein Wille geschehe » ? Johannes antwortet : Die Formulierung der Bitte : « Deinen Willen vollbringe » müßte die Vermutung nahelegen, es sei ganz und gar Gottes Werk, daß wir Gutes tun und das Himmelreich erlangen. Umgekehrt würde die Formel : « Deinen Willen wollen wir vollbringen » den Anschein erwecken, als sei dies ganz und gar Werk unseres freien Willens. In Wirklichkeit aber wirke Gott unsere Heiligung und Rettung nur, wenn wir es wollen und uns zu ihm bekehren. So ist nach dem Wiener Professor der Sinn der Vaterunser-Bitte : Dein Wille geschehe auf

[63]) Augustinus, Sermo 169, 11, 13 : PL 38, 923. — TB 35. — Vgl. auch Anm. 64 und 138.

Erden, wie er im Himmel schon geschehen ist; er geschehe durch deine Gnade in Verbindung mit unserem freien Willen. Denn eines von beiden allein sei nicht hinreichend, damit wir das Heil erlangen und verdienstliche Werke vollbringen [64]).

Bei alledem wirkt Gott als der Ersthandelnde (principaliter), der Mensch gleichsam als Instrument (quasi instrumentaliter). Doch stellt Johannes von Retz im gleichen Zusammenhang klar heraus, daß Gott den Menschen durch die Regungen der aktuellen Gnade nicht zwingt (violentat), sondern zu freier Zustimmung einläd (allicit) [65]).

Wo aber sieht Johannes von Retz die Grenzen, die der Leistungsfähigkeit des menschlichen Willens in seinem Wirken für sein ewiges Heil gesetzt sind? Johannes hat nicht den ganzen hieher gehörenden Fragenkomplex behandelt, sondern nur ein paar Punkte herausgegriffen und zwar wiederum in wörtlichem Anschluß an Thomas von Straßburg.

b. Erfüllung der göttlichen Gebote ohne Gnadenhilfe?

Johannes von Retz weiß um den pelagianischen Irrtum der sog. impeccantia und nimmt gegen ihn gelegentlich mit Augustinus scharf Stellung. Diese Feinde der Gnade Christi hätten sehr geirrt, indem sie behaupteten, der Mensch könne in diesem Leben durch die Erfüllung der Gebote Gottes, ohne von der gratia Salvatoris unterstützt zu werden, durch seinen bloßen freien Willen zu solcher Voll-

[64]) Dubium est : Utrum conventius orans diceret : Facias voluntatem tuam, quam : *Fiat voluntas tua*? Ad quod dicendum... Si... dixisset : Facias voluntatem tuam, videtur totum esse Dei, quod bonum faciamus vel quod caeleste regnum consequamur. Si vero dixisset : Faciamus voluntatem tuam, videtur totum liberi arbitrii. Et utrumque falsum est, quia, licet creavit nos non cooperantibus nobis, nostram tamen sanctificationem et salvationem non operatur nisi nobis volentibus et convertentibus ad ipsum. Unde dicit Augustinus Super Ioannem : « Qui fecit te sine te, non iustificabit te sine te » (Sermo 169, 11, 13 : PL 38, 923). Est ergo sensus verbi : Fiat voluntas tua iusta, sicut iam facta est in caelo, per gratiam tuam adiuncto tamen nostro libero arbitrio, quia unum istorum in adultis non sufficit ad salutem consequendam et meritoriam actionem exercendam. -Clm. 26759, fol. 80v-81r.

[65]) TB 117.

kommenheit gelangen, daß er nicht einmal mehr nötig hätte zu beten : « Vergib uns unsere Schuld » [66]).

Im Anschluß an Thomas von Straßburg hat sich der Wiener Augustiner aber auch ausdrücklich die Frage gestellt : Kann der Mensch ohne die Gnade alle göttlichen Gebote erfüllen? Mit dem Straßburger antwortet er : Der Mensch ohne Gnade vermag sich eine Zeitlang von der Übertretung der göttlichen Gebote freizuhalten, freilich nicht lange [67]). In ähnlicher Weise war die Frage schon vom Aquinaten in der Summa theologica und von manchen seiner Schüler, auch von Ägidius Romanus, beantwortet worden [68]).

Thomas von Straßburg begründet seine Conclusio zunächst mit einigen Zitaten aus Augustins De libero arbitrio. Darin stellt Augustinus vor allem der Fähigkeit des ersten Menschen, ohne Schwierigkeit alle Gebote Gottes zu erfüllen, das Unvermögen des gefallenen Menschen gegenüber, der nicht sämtliche Gebote zu erfüllen vermag, auch wenn er es will. In einem Vernunftargument betont der Straßburger Magister mit Berufung auf Mt 19, 17, daß der Mensch, der alle Gebote Gottes erfüllt, des ewigen Lebens würdig ist; diese Würdigkeit erlange aber niemand ohne Gnade [69]).

Als Einwand gegen seine Conclusio legt Thomas von Straßburg [70]) nun folgenden Satz vor, ohne freilich dessen Autor mitzuteilen : Auch wenn der Mensch nicht alle Gebote Gottes quantum ad modum operis, d.h. im Sinn einer verdienstlichen Handlung, erfüllen kann, so doch quantum ad substantiam operis [71]). Grundsätzlich vermerkt der Straßburger dazu, diese Ansicht sei gefährlich, weil nach Augustinus die Behauptung, der Mensch könne Gottes Gebote ohne die

[66]) Ad cuius [petitionis : *Dimitte nobis debita nostra*] intellectum est sciendum, quod secundum Augustinum in quadam epistola ad Innocentium papam Pelagiani haeretici sic erant gratiae Christi inimici, ut suis impiis et pravis disputationibus conarentur asserere « hominem in hac vita cognitis Dei praeceptis ad tantam perfectionem iustitiae sine adiutorio gratiae Salvatoris per solum voluntatis arbitrium posse pervenire, ut ei iam non sit necessarium dicere : *Dimitte nobis debita nostra* » (Epist. 176, 2 : CSEL 44, 665, 3-7). — Clm. 26759, fol. 83v.

[67]) TB 90.

[68]) Vgl. Auer, l.c. II, Freiburg i.Br. 1951, 46.

[69]) TB 91f.

[70]) Bei Johannes von Retz sind diese Ausführungen als Einwände an den Anfang des dubium gestellt, wodurch der Aufbau des Ganzen an Übersichtlichkeit nicht gerade gewonnen hat.

[71]) TB 84.

Gnade erfüllen, zum Irrtum der Pelagianer gehörte [72]). Es läßt sich nicht mit Sicherheit sagen, welche Leute Thomas von Straßburg bei diesen Auseinandersetzungen im Auge hatte. Es gab im 13. Jahrhundert eine ganze Reihe Theologen, wie etwa Albert den Großen und den jungen Thomas von Aquin, die die Unterscheidung zwischen der substantia operis und der intentio praecipientis bei der Behandlung dieser Problematik in ganz ähnlicher Weise verwendeten. Sie lehrten, daß die Erfüllung der Gebote Gottes quoad substantiam operis ohne Gnade möglich sei, daß hingegen quoad intentionem praecipientis die Gebote Gottes nicht ohne die Gnade erfüllt werden könnten [73]).

Des weiteren legt Thomas von Straßburg fünf Argumente der Gegner vor und nimmt einzeln zu ihnen Stellung.

(a) Nach Aristoteles kann auch ein Mensch, der die Tapferkeit nicht besitzt, Werke der Tapferkeit vollbringen, wenn auch nicht wie ein Tapferer mit tapferer Gesinnung. Thomas antwortet : Auch wenn der Vergleich zutrifft, so kann der Mensch, der die Tapferkeit nicht besitzt, den Akt der Tapferkeit doch nur unter großer Schwierigkeit leisten. Weil er aber seine Anstrengung zur Überwindung der Schwierigkeit nicht gleichzeitig auf Verschiedenes richten kann, so wird er, während er den Akt der einen Tugend vollbringt, sich gegen eine andere Tugend versündigen. Ähnlich geht es dem Menschen ohne Gnade : Während er die Schwierigkeit zu überwinden sucht, die ihm das eine Gebot macht, verfehlt er sich gegen ein anderes [74]).

(b) Jede potentia ist befähigt zu dem actus, der ihr zugeordnet ist. Die Vorschriften des ius naturale betreffen aber nur solche actus, deren potentiae uns gegeben sind. Darauf erwidert Thomas ein Doppeltes : Versteht man unter dem ius naturale die Gebote der lex divina, dann setzt das Argument als bewiesen voraus, was erst bewiesen werden sollte, daß nämlich derartige actus ohne Hilfe der Gnade in unser Vermögen gestellt sind. Ferner angenommen, daß diese actus in unser Vermögen gegeben sind, dann doch nur, wenn dieses Vermögen heil und unverletzt ist. In Wirklichkeit sei die potentia humana ohne Gottes Gnade tödlich verletzt [75]).

(c) Daß der Mensch ohne Gnade alle Gebote erfüllen kann, ergebe sich

[72]) TB 89.

[73]) Vgl. Auer, l.c. II, 41f.

[74]) TB 84 und 104.

[75]) TB 85 und 105.

auch daraus, daß er ohne Gnade Gott zu lieben und damit das erste und größte Gebot zu erfüllen vermag; daß er Gott tatsächlich ohne Gnadenhilfe lieben kann, müsse man aber daraus schließen, daß er sonst mit Sicherheit um seinen Gnadenstand wüßte, sobald er feststellt, daß er Gott liebt. Die Antwort des Thomas besagt : Nicht die Gottesliebe als solche, sondern die Gottesliebe aus ganzem Herzen und allen Kräften ist Inhalt des absolut obersten Gebotes; ohne Gnade aber kann niemand dieses Gebot erfüllen [76]).

(d) Das Wort Dt 30, 11 bringe zum Ausdruck, daß das Gebot der Gottesliebe nicht « über dem Menschen » steht; nach Gregor dem Großen geht es aber bei jedem Gebot um die Liebe. Thomas gibt in seiner Antwort eine Interpretation des Ausdrucks « über dem Menschen ». Nur insofern steht dieses Gebot nicht über dem Menschen, als Gott, wenn der Mensch alles tut, was in ihm ist, dem Menschen beisteht und seine übernatürliche Gnade eingießt. Auch handle es sich bei der Liebe, von der Gregor spricht, um die übernatürliche Liebe, die durch den Heiligen Geist in unser Herz eingegossen ist [77]).

(e) Wenn die Heiden nach dem Apostel naturaliter die Vorschriften des Gesetzes erfüllen können, so vermögen auch wir sie ohne Gnade zu erfüllen. Darauf antwortet Thomas : Auch wenn die Heiden manche guten Werke verrichten, so doch nicht alle [78]).

Thomas von Straßburg faßt seine Lehre abschließend zusammen in die Sätze : Selbst die gläubigen Christen, die im Besitze der Gnade sind, verspüren bei der Beobachtung der Gebote noch große Schwierigkeiten. Unter Bezugnahme auf Röm 7, 23ff erklärt er diese Schwierigkeiten mit dem Hang zu Sünde, der der menschlichen Natur als Folge des peccatum originale geblieben ist. Daraus aber folgert er, daß die Menschen sich ohne Gnade nicht nur vor derartige Schwierigkeiten, sondern vor die Unmöglichkeit gestellt sehen, alle Gebote zu erfüllen und in ihrer Beobachtung auszuharren [79]).

c. Meiden der Sünden ohne Gnadenhilfe?

In der gerade behandelten Quaestio, die Johannes von Retz aus dem Sentenzenkommentar des Thomas von Straßburg übernommen hat, findet sich die Frage nach der Möglichkeit einer Erfüllung der

[76]) TB 86 und 106.
[77]) TB 87 und 107.
[78]) TB 88 und 108.
[79]) TB 108.

göttlichen Gebote ohne Hilfe der Gnade eng mit einem anderen ähnlichen Problem verknüpft, mit der Frage nämlich, ob der Sünder ohne Gnade die Sünde meiden kann. Die Antwort, die der Wiener Professor wiederum wörtlich samt ihren Begründungen von seinem Straßburger Ordensbruder übernommen hat, lautet : Wer sich im peccatum mortale befindet und nicht Buße tut, kann sich vor neuem Fall nicht lange bewahren [80]).

Auch bei dieser Frage ging es vor allem darum, die menschliche Willensfreiheit unter Berücksichtigung ihrer natürlichen Kraft einerseits und ihrer Schwächung durch den Sündenfall andererseits theologisch richtig zu bewerten. Die Frage war schon in der Frühscholastik durch Simon von Tournai (+1201) dahin beantwortet worden, daß der Mensch ohne Gnade zwar nicht alle, aber doch einige schwere Sünden meiden könne [81]). In ganz ähnlicher Weise hatten viele Theologen der Hochscholastik das Problem in einer mittleren Lösung zu klären gesucht, die der des Straßburger Augustiners nahekommt [82]).

Welche Argumente bringt Thomas von Straßburg für seine Lösung? Zunächst stützt er seine Conclusio mit zwei Väterstellen, die Aussagen im Sinne seiner These bieten. Ein Vernunftargument stellt die durch eine Todsünde entstellte Seele in Vergleich zu einem Körper, dem eine privatio anhaftet. Wie diese ihn unweigerlich zum Zerfall in naturalibus führt, so bringe das peccatum mortale die Seele zum Zerfall in moribus et virtutibus. Ein weiteres Argument knüpft an die augustinische Unterscheidung zwischen agi und regi an und zieht daraus die Folgerungen : Unser freier Wille kann nichts Besseres tun, als sich im Sinne von Röm 8, 14 ganz vom Geist Gottes treiben (agi) zu lassen. Wo wir aber sensu nostro et secundum nos handeln (agere), weichen wir sofort von der actio bona ab [83]).

Seiner Conclusio stellt nun Thomas von Straßburg folgenden Satz eines ungenannten Gegners entgegen : Auch wenn sich der Mensch nicht ohne Gottes Gnade vom peccatum mortale erheben kann, so vermag er doch künftigen Sünden zu widerstehen, so daß er nicht in neue Todsünden fällt [84]). Grundsätzlich bemerkt der

[80]) TB 93.
[81]) Vgl. Auer, l.c. II, 26f.
[82]) Vgl. Auer, l.c. II, 34ff.
[83]) TB 93-96.
[84]) TB 97.

Augustinermagister, daß diese Ansicht den dicta Sanctorum widerspricht [85]).

Des weiteren legt er fünf Argumente des Gegners vor, zu denen er einzeln Stellung nimmt :

(a) Da der Sünder das liberum arbitrium, mag es auch verletzt sein, noch besitzt, ist es ihm zwar schwer, aber nicht unmöglich, den Sünden zu widerstehen. Thomas antwortet : Auch wenn ihm das liberum arbitrium geblieben ist, so kann er doch aus Mangel an Gnade und unter dem Einfluß der mortalis nequitia nicht lange ohne neue Sünde standhalten [86]).

(b) Kein peccatum mortale geschieht nach Augustinus ohne die Zustimmung des Willens, der die Macht hat zuzustimmen oder nicht zuzustimmen. Die Antwort des Straßburgers lautet : Wegen der erlittenen Schwächung und des fortdauernden Anreizes der begangenen Sünden hat der Wille nicht mehr die Kraft, der Sünde immerfort die Zustimmung zu versagen [87]).

(c) Allgemein gibt man zu, daß der Sünder eine Zeitlang die Sünde meiden kann. Da aber dadurch seine Widerstandskraft gegen die Sünde wächst, muß er sie immerfort meiden können. Thomas antwortet mit einem Vergleich : Ein Schwimmer, der eine Stunde lang gegen den Strom ankämpft, gewinnt dadurch nicht größere Widerstandskraft, sondern wird durch das Nachlassen der Muskelkraft allmählich schwach [88]).

(d) Der Sünder könnte die neue Sünde nicht meiden entweder wegen mangelnder Gnade oder wegen der bösen Neigung, die von der vorausgehenden Sünde ihm geblieben ist. Die erste Möglichkeit erscheint ausgeschlossen, da Adam im status innocentiae auch ohne Gnade jede Sünde hätte meiden können. Aber auch die zweite Möglichkeit scheidet aus, weil eine solche böse Neigung den Willen nie so sehr nötigt, daß er das Böse nicht meiden kann. Die kurze Antwort des Straßburgers besagt : Der Sünder vermag die neue Sünde nicht lange zu meiden und zwar nicht wegen der einen oder der anderen der beiden genannten Schwierigkeiten, sondern wegen beider zusammen [89]).

[85]) TB 103.
[86]) TB 98 und 109.
[87]) TB 99 und 110.
[88]) TB 100 und 111.
[89]) TB 101 und 112.

(e) Ein letztes Argument beruft sich auf den Grundsatz der Moral, daß nämlich eine unvermeidliche Tat nicht als Sünde angerechnet werden kann. Könnte der Sünder also die neue Sünde nicht meiden, so wäre sie ihm auch nicht anzurechnen. Thomas antwortet : Wie einer, der sich betrinkt, für seine Sünde im Rausch verantwortlich ist, so auch der Sünder für die neuen Sünden, wenn er sie auch nicht alle meiden kann, und zwar weil ja die erste Sünde in seiner Macht stand. Ferner gelte : Er ist auch deshalb verantwortlich für alle Sünden, die aus der ersten hervorgehen, weil er nicht alles tut, was in seiner Macht ist, damit diese Sünde durch Buße getilgt wird [90]).

Wer sind die Theologen oder der Theologe, mit denen sich Thomas von Straßburg hier auseinandersetzt. Dies läßt sich nicht mit Sicherheit sagen. Vielleicht hatte er den jungen Aquinaten im Auge, der in seinem Sentenzenkommentar die Ansicht, daß der Todsünder nur eine Zeitlang ohne neue Sünde bestehen kann, im Hinblick auf die menschliche Willensfreiheit als falsch zurückgewiesen hatte [91]). Schon Ägidius Romanus hatte diese ursprüngliche Auffassung seines Lehrers einer scharfen Kritik unterzogen [92]). Auch hier erscheint es für die Lehrrichtung des Johannes von Retz bezeichnend, daß er sich in dieser Frage der gemäßigten Lösung des Straßburger Magisters angeschlossen hat.

d. Vorbereitung auf die Gnade ohne übernatürliche Hilfe ?

Das Problem der Vorbereitung auf die Gnade war schon in der Frühscholastik entfaltet worden. Dabei spielte das aus der Schule des Abälard stammende Axiom : « Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam » eine nicht unbedeutende Rolle. Von den Theologen des 13. Jahrhunderts wird die Frage, ob sich der Mensch auf die Gnade vorbereiten kann, ziemlich allgemein gestellt und bejaht. Dabei ist freilich zu beachten, daß die meisten ausdrücklich lehrten, es handle sich bei dieser Vorbereitung um eine gnadenhafte, d.h. um ein Geschehen, das von der gratia gratis data angeregt und unterstützt wird [93]).

[90]) TB 102 und 113f.

[91]) Vgl. Auer l.c. II, 30.

[92]) Aegidius Romanus, *In secundum librum Sententiarum* dist. 28 qu. 2 art. 2 (nach Auer, l.c. II, 33 Anm. 26).

[93]) Vgl. Auer, l.c. I, 229ff.

Johannes von Retz hat die Frage folgendermaßen formuliert : Vermag der Mensch, der in der Todsünde lebt, ohne übernatürliches Geschenk sich hinreichend auf die Gnade vorzubereiten? Auch hier schließt er sich — weithin wörtlich — an Thomas von Straßburg an, bei dem die Frage in dieser Form erscheint : Vermag der Mensch, der todbringender Schuld verhaftet ist, sich hinreichend auf die habitualis gratia vorzubereiten? Der Wiener Theologe hat in sein kurzes dubium aus der Quaestio des Straßburgers nur die ihn besonders interessierenden Texte aufgenommen. Die Antwort auf die Frage lautet kurz und bestimmt : Der Mensch kann sich praecise ex se auf die gratia gratum faciens nicht hinreichend vorbereiten. Die Begründung dafür wird mit den Termini der aristotelischen Philosophie gegeben : Bei der forma supernaturalis, d.h. der Gnade, verhält es sich ähnlich wie bei den formae naturales. Diese werden in die Materie einzig und allein durch eine vorausgehende Bewegung des agens naturalis eingesenkt. So wird auch die übernatürliche Gnadenform in die Seele des erwachsenen Menschen nicht ohne eine Bewegung des agens supernaturalis eingesenkt [94]). Dieses Argument, das auf dem aristotelischen Bewegungsaxiom ruht, hat schon Ägidius Romanus mit ganz ähnlichen Worten vorgetragen [95]).

Demgemäß besteht nach dem Straßburger Augustiner bei dieser Vorbereitung ein enges Zusammenspiel von Gott und Mensch, und zwar so sehr, daß unsere Vorbereitung auf die Gnade — ähnlich wie der ganze Vorgang der Rechtfertigung — sowohl von Gott wie von uns stammt, allerdings in je verschiedener Weise. Diese Vorbereitung stammt von Gott, sofern er sie bewirkt (efficienter), von uns, sofern wir ihr zustimmen (consentienter), von Gott als dem Urheber (principaliter), von uns gleichsam wie Instrumenten (quasiinstrumentaliter). Mit diesem Ausdruck « quasiinstrumentaliter » will Thomas natürlich nichts gegen die Freiheit der menschlichen Zustimmung und Mitwirkung sagen. Ausdrücklich hebt er hervor : Bei Bewegungen (motiones) dieser Art, die Gott in der Seele hervorruft, tut er dem Menschen keine Gewalt an, sondern lockt ihn an sich und gießt dem Menschen die Gnade nur ein, wenn dieser den erwähnten motiones seine Zustimmung gibt [96]).

Ganz in Übereinstimmung mit diesen theologischen Darlegungen

[94]) TB 117.

[95]) Aegidius Romanus, l.c. dist. 28 qu. 1 art. 3 (nach Auer I, 246 Anm. 92).

[96]) TB 117.

interpretiert Thomas von Straßburg, und mit ihm Johannes von Retz, das bekannte scholastische Axiom : Facienti quod in se est. Man kann nach seiner Auffassung damit keineswegs eine Vorbereitung auf die Gnade ex puris naturalibus beweisen. Das Axiom besage nicht, daß der Mensch sich aktiv und hinreichend (active et sufficienter) auf die Gnade vorbereiten kann, sondern daß er sich von Gott vorbereiten läßt, indem er den divinae motiones zustimmt, mit denen Gott den Menschen für den Empfang der Gnade disponiert [97]).

Ob Thomas von Straßburg mit der Ablehnung einer Vorbereitung auf die Gnade ex puris naturalibus die Lehrmeinung eines bestimmtem Theologen im Auge hatte, ist aus seinen kurzen Äußerungen an dieser Stelle nicht ersichtlich. Tatsächlich haben Johannes Duns Skotus und andere von einer solchen Disposition des Menschen für den Sündennachlaß und die Rechtfertigung ex suis naturalibus gesprochen [98]). Johannes von Retz hat in einer anderen Quaestio in engem Anschluß an seinen Ordensbruder Johannes Klenkok (+ 1374) gegen diese skotistische Ansicht Stellung genommen. Darüber wird in der Verdienstlehre noch zu handeln sein [99]).

Seinen obigen Ausführungen über den göttlichen und menschlichen Anteil an der Vorbereitung der Rechtfertigung fügt Thomas von Straßburg, und mit ihm Johannes von Retz, noch eine Sammlung von Schriftstellen bei : Bibelworten, die die Vorbereitung dem Menschen zuschreiben, werden andere gegenübergestellt, die diese Gott selbst zuweisen. Bezeichnenderweise handelt es sich bei der ersten Gruppe um lauter Stellen aus dem Alten Testament. Neben dem Prophetenwort Zach 1, 3 : « Bekehret euch zu mir, spricht der Herr der Heerscharen, und ich werde mich zu euch kehren », sind es Zitate aus den Weisheitsbüchern, die den Menschen auf die Verantwortung und Notwendigkeit seiner freien Entscheidung hinweisen. Am Anfang der zweiten Gruppe stehen die zwei Apostelworte : « Es kommt nicht auf das eigene Wollen oder Laufen an, sondern auf den sich erbarmenden Gott » (Röm 9, 16), und : « Wir sind nicht fähig, etwas aus uns gleichsam durch eigene Kraft auszudenken, sondern unsere ganze Fähigkeit stammt von Gott » (2 Kor 3, 5). Die Reihe schließt mit dem Psalmwort (84, 7) : « Gott, wenn du dich uns zuwendest, belebst du uns ». Aufgrund seiner vorausgehenden Ausführungen

[97]) TB 115 und 119.

[98]) Vgl. Auer, l.c. I, 253ff.

[99]) Siehe unten 171ff.

glaubt Thomas von Straßburg klar gezeigt zu haben, wie diese sich scheinbar widersprechenden Schriftzeugnisse miteinander in Einklang zu bringen sind [100]).

3. *Gnadenbesitz und Rechtfertigung*

a. Gratia gratum faciens als Formalprinzip der Rechtfertigung

Bestimmend für die Lehre eines Theologen von der Rechtfertigung ist sein Verständnis von deren Formalprinzip. Worauf beruht es, daß der Mensch vor Gott als gerechtfertigt erscheint? Johannes von Retz hat diese Frage sich nicht ausdrücklich gestellt und beantwortet. Trotzdem bleibt keine Zweifel darüber, worin er das Formalprinzip der Rechtfertigung gesehen hat.

Seine diesbezüglichen kurzen Äußerungen finden sich in dem dubium, ob die Gnade eine geschaffene Wirklichkeit in der Seele sei. Über den Inhalt dieser Frage, die er ganz aus dem Sentenzenkommentar des Thomas von Straßburg übernommen hat, wird gleich noch ausführlicher zu handeln sein. Unter anderem behauptet der Wiener Augustiner mit den Worten seines Straßburger Ordensbruders, daß kein Mensch vor Gott formaliter wohlgefällig und angenommen sein kann, wenn er nicht durch die von Gott geschaffene Gnade informiert wird [101]). Gleichzeitig wird dieses Deo gratum esse von Johannes als formale Wirkung (effectus formalis) der Gnade bezeichnet [102]). So erscheinen Rechtfertigung und Gnadenbesitz, im Sinn der Lehre des Aquinaten und seiner Schüler, wesenmäßig miteinander verbunden. Auch bleibt zu beachten, daß Johannes von Retz einer göttlichen Akzeptation im Rechtfertigungsvorgang keine Erwähnung tut. Er unterscheidet sich darin grundlegend von seinem Ordensbruder Hugolin von Orvieto [103]), dessen Sentenzenkommentar er nachweislich gekannt und gelegentlich auch benützt hat.

b. Wesen der gratia gratum faciens

Seine näheren Erklärungen zum Wesen der heiligmachenden

[100]) TB 118.

[101]) TB 49 und 55.

[102]) TB 55.

[103]) Vgl. A. Zumkeller, *Hugolin von Orvieto († 1373) über Prädestination, Rechtfertigung und Verdienst*, in : *Augustiniana* 4 (1954) 109-156 und 5 (1955) 5-51, vor allem 4 (1954) 136ff.

Gnade gibt Johannes von Retz in der Frage : Ist die Gnade etwas Geschaffenes in der Seele? Er übernimmt die Fragestellung und ihre Lösung aus Thomas von Straßburg.

Die heiligmachende Gnade wird in diesen Ausführungen als Qualitas in der menschlichen Seele gekennzeichnet [104]). Sie wird definiert als geschaffener, übernatürlich eingegossener Habitus, durch den wir Menschen formell Gott wohlgefällig sind und das « esse spirituale » empfangen [105]). Dieser Terminus, den Thomas von Straßburg nicht näher erläutert hat, dürfte im paulinischen Sinn als « dem göttlichen Geist entsprechendes Sein » zu deuten sein. Unabhängig von dem Straßburger Theologen nennt Johannes von Retz gelegentlich noch als besonderen Grund, warum dem Menschen das Geschenk der gratia gratum faciens von Gott gegeben ist, das posse mereri; Gott wollte dem Menschen durch die heiligmachende Gnade die Möglichkeit zum Verdienst geben, auch zum Voranschreiten im Guten und zur Erlangung der ewigen Herrlichkeit [106]).

Doch nun zu der Frage, ob die Gnade etwas Geschaffenes in der Seele sei. Thomas bezw. Johannes von Retz geben zur Antwort : Die Gnade, die uns Gott wohlgefällig macht oder durch die wir Gott wohlgefällig sind, ist etwas Geschaffenes in der Seele [107]). Dies wird mit folgenden Argumenten begründet :

(a) Jede perfectio habitualis unserer Seele entstammt entweder unserer operatio oder Gottes creatio. Die gratia gratum faciens bedeutet nach 1 Kor 15, 10 tatsächlich eine Vervollkommnung unserer Seele, stammt aber nach Röm 11, 6 nicht « ex operibus ». Also ist sie etwas Geschaffenes in der Seele [108]).

(b) Einer, der des ewigen Lebens nicht würdig ist, kann diese Würdigkeit nur durch etwas gewinnen, das ihm innerlich von Gott verliehen ist. Der Mensch aber ist ohne die Gnade indignus vita aeterna und vermag sich nach Tit 3, 5 dessen nicht durch natürliche Werke würdig zu machen, weil das ewige Leben ein finis supernaturalis darstellt [109]).

(c) Jeder gerechte und gläubige Mensch ist formaliter Gott wohl-

104) Tb 45.
105) TB 57 und 59.
106) TB 40.
107) TB 46.
108) TB 47.
109) TB 48.

gefällig. Dies kann aber nur geschehen, wenn er durch die von Gott geschaffene Gnade informiert ist [110]).

Mit dieser seiner Lösung der Frage wendet sich der Straßburger Augustiner nun gegen den französischen Dominikaner Durandus a S. Porciano († 1334) [111]). Nach Thomas hatte dieser gelehrt : Aufgrund der operatio Gottes, durch die der Mensch Gott wohlgefällig wird, kann man nicht behaupten, die Gnade sei eine forma creata in der Seele; denn sonst würde die Wirkung der Ursache vorausgehen. Dieser These liegt die Lehre des Durandus zugrunde, das Gottwohlgefälligsein des Menschen gehe wenigstens ordine naturae jedem habituale donum voraus, das der Mensch besitzen kann. Daher sei es unmöglich, daß ein donum habituale den Menschen vor Gott formaliter wohlgefällig mache. Seine Lehre, daß der Mensch von Gott geliebt und ihm deshalb wohlgefällig ist, noch ehe Gott ihm etwas schenkt, stützt Durandus mit dem Satz, daß das Prinzip jeder communicatio liberalis bei Gott die Liebe sei. Wenn somit dem Menschen später etwas verliehen werde, sei es — so jedenfalls folgert der Straßburger aus der Lehre des Dominikaners — kein gratum faciens, sondern nur ein gratis datum [112]).

Freilich ist die Wiedergabe der Thesen des Durandus durch den Augustiner unvollständig. Der Dominikaner hatte nämlich in seiner Quaestio noch zwei weitere Conclusionen beigegeben, die eine wichtige Ergänzung zu der ersten bedeuteten : Aus dem Gottwohlgefälligsein des Menschen folge nicht mit absoluter Notwendigkeit, daß der Mensch bisweilen die gratia sibi formaliter inhaerens besitzt. Dagegen behauptete er in der dritten Conclusio : Aus dem Gottwohlgefälligsein des Menschen ergibt sich mit bedingter Notwendigkeit, d.h. unter der Bedingung der göttlichen Anordnung, daß der Mensch bisweilen die gratia sibi formaliter inhaerens tatsächlich besitzt [113]). In der

[110]) TB 49

[111]) Zu seiner Persönlichkeit und seinem Schrifttum vgl. J. Koch, *Durandus de S. Porciano O.P., Forschungen zum Streit um Thomas von Aquin zu Beginn des 14. Jahrhunderts*, Münster 1927. — Leider hat Koch den zweiten geplanten Teil seiner Arbeit, der die problemgeschichtlichen Untersuchungen bieten sollte, nicht mehr herausgebracht.

[112]) TB 50.

[113]) Secundum est, quod ad esse Deo gratum vel carum non sequitur necessario necessitate absoluta, quod homo sit habiturus quandoque gratiam vel caritatem sibi formaliter inhaerentem. — Tertium est, quod ad esse Deo gratum vel carum sequitur necessario necessitate conditionata (scilicet ex suppositione ordinationis divinae) quod

näheren Erklärung zu diesen Sätzen hebt Durandus ausdrücklich hervor, daß die zweite Conclusio die Frage unter dem Aspekt der potentia Dei absoluta, die dritte aber unter dem Aspekt der divina dispositio betrachte und daß jene das Gottwohlgefälligsein als denominatio extrinseca, diese aber als denominatio intrinseca verstehe [114]). Somit enthält die Lehre des Durandus, gegen die sich der Straßburger Augustiner wendet, folgende Kernsätze : Die gratia habitualis formaliter inhaerens bildet nicht die Voraussetzung dafür, daß der Mensch Gott wohlgefällig ist, sondern ist dessen Konsequenz. Auch folgt diese habituelle inhärierende Gnade auf das Gottwohlgefälligsein des Menschen nicht mit absoluter, sondern nur mit bedingter Notwendigkeit, eben unter der Bedingung der göttlichen Anordnung [115]).

In seiner Stellungnahme wendet sich Thomas zunächst gegen die These des Durandus, daß der Mensch Gott wohlgefällig ist, noch bevor er die gratia von ihm empfangen hat. Er bringt mehrere Gegengründe :

(a) Unmöglich, so lautet seine Argumentation, kann der Mensch aus einem Nichtgottgefälligen ein Gottgefälliger werden außer durch eine Veränderung, die sich in gratificante oder in gratificato vollzieht. Da es bei Gott, dem gratificans, keine Veränderung gibt, muß eine realis mutatio in der Seele selbst vor sich gegangen sein. Somit ist der habitus gratiae, durch den diese Art Veränderung in der Seele geschieht, etwas Realgeschaffenes in ihr [116]).

(b) Ein ähnliches Argument besagt : Wenn ein Mensch vor Gott de novo wohlgefällig wird, so wohnt der Heilige Geist de novo in ihm oder doch auf andere Weise als zuvor. Diese andere Weise kann man nicht auf irgendeine Veränderung im Heiligen Geist zurück-

homo sit habiturus quandoque gratiam et caritatem habitualem formaliter inhaerentem. — Durandus de S. Porciano, *In Sententias commentariorum libri quatuor* I, dist. 17 qu. 1 : Venedig 1571, fol. 54 vb. — Derselbe, *Quodlibetum Avenionense primum* qu. 6 : ed. P.T. Stella, Zürich 1965, 88.

114) Durandus, *In Sententias* l.c. und *Quodlibetum* l.c. 89f. — Zu dem Ganzen vgl. auch C. Feckes, *Die Rechtfertigungslehre des Gabriel Biel und ihre Stellung innerhalb der nominalistischen Schule*, Münster 1925, 97.

115) Vgl. auch W. Dettloff, *Die Entwicklung der Akzeptations- und Verdienstlehre von Duns Scotus bis Luther*, Münster 1963, 109f und 114f.

116) TB 51.

führen, sondern nur auf eine solche, die sich im Menschen vollzogen hat [117]).

(c) Nach Aristoteles heißt lieben ein bonum erstreben. Wenn also jemand etwas liebt, das er zuvor nicht liebte, dann entweder weil in dem geliebten Gegenstand ein bonum existiert, das vorher fehlte, oder weil in dem Liebenden eine Veränderung vor sich gegangen ist. Da es bei Gott keine Veränderung gibt, trifft nur die erste Möglichkeit zu [118]).

Im einzelnen wendet sich Thomas noch gegen die Behauptung des Durandus, das gratum esse des Menschen vor Gott gehe jedem habituale donum voraus, das der Mensch besitzen kann. Denn auch Balaam habe ein habituale donum, nämlich das donum der Prophetie, empfangen; und doch sei er Gott nicht wohlgefällig, sondern mortalis peccator gewesen [119]).

Weiter wendet sich Thomas gegen den Vorwurf des Durandus, die Ansicht der Gegenseite behaupte, daß die formale Wirkung der Form vorangehe, deren Wirkung sie ist. Thomas führt aus : Gottwohlgefälligsein ist die formale Wirkung der Gnade; denn der Mensch wird vor Gott formaliter wohlgefällig, weil er von der Gnade informiert ist. Da nun aber der agens zuerst der Natur die Form gibt und ihr erst dadurch die formale Wirkung verleiht, deshalb kommt das Gottwohlgefälligsein der Natur nicht früher zu als der Gnade selbst [120]).

Abzulehnen ist nach Thomas auch die Behauptung des Durandus, daß das Prinzip jeder communicatio liberalis bei Gott die Liebe sei. Denn nach Ps 5, 7 haßt Gott alle, die Böses tun, und spendet ihnen doch freigebig und ungezwungen viele Güter [121]).

Schließlich kritisiert Thomas, daß nach Durandus, jedenfalls wie ihn der Augustiner verstanden hatte, Gott dem Menschen überhaupt kein donum gratum faciens, sondern nur dona gratis data verleihe. Damit habe er im Unterschied zu den « heiligen Lehrern » der Vergangenheit und Gegenwart behauptet, daß es nur gratiae gratis datae, aber keine gratia gratum faciens gibt [122]).

Die theologische Lehre, die Thomas von Straßburg und im

[117]) TB 52.
[118]) TB 53.
[119]) TB 54.
[120]) TB 55.
[121]) TB 56.
[122]) TB 57.

Anschluß an ihn Johannes von Retz hier vortrugen, daß nämlich die gratia gratum faciens eine der Seele inhärierende geschaffene Wirklichkeit ist, war von den Theologen des 13. Jahrhunderts ausgebildet und so allgemein übernommen worden [123]), daß schon 1312 eine offizielle Erklärung des Konzils von Vienne sich des Ausdrucks « informans gratia... quoad habitum » bedienen konnte [124]). Durandus de S. Porciano, mit dem sich der Straßburger Augustiner hier auseinandersetzt, hat übrigens mit seiner bedingten Leugnung der geschaffenenen gratia gratum faciens in Ockham und seinen Schülern Anhänger gefunden. Auch sie haben die geschaffene Gnade nicht grundsätzlich geleugnet, sondern die Auffassung vertreten, daß die Rechtfertigung des Menschen — wenigsten de potentia Dei absoluta — nicht an den Besitz der heiligmachenden Gnade gebunden sei [125]). Wenn sich Johannes von Retz hier den Ausführungen seines Straßburger Ordensbruders wörtlich angeschlossen hat, so hat er damit stillschweigend auch die ockhamistische Lösung abgelehnt.

c. Erkennbarkeit des Gnadenbesitzes

Zusammen mit der Frage, ob die Gnade eine geschaffene Seinswirklichkeit in der Seele sei, hat Thomas von Straßburg noch ein zweites Problem behandelt und geklärt, ob nämlich der Mensch mit Sicherheit erkennen kann, daß er diesen Gnadenhabitus besitzt. Johannes von Retz hat auch diese Ausführungen des Straßburger Theologen übernommen. Wie dieser gibt er auf die Frage folgende Antwort : Niemand kann mit der bloßen natürlichen Erkenntniskraft sicher erkennen, daß er im Besitz der heiligmachenden Gnade ist. Der Mensch könne hier nur eine gutbegründete Vermutung (coniecturative bene opinari) besitzen, es sei denn, es würde ihm darüber von Gott eine Privatoffenbarung verliehen [126]).

Johannes von Retz spricht deshalb an anderer Stelle von einer « scientia coniecturae », die der Mensch über seinen Gnadenstand besitzen kann. Sie stützt sich namentlich darauf, daß der Mensch

[123]) Vgl. J. Auer, *Die Entwicklung der Gnadenlehre in der Hochscholastik* I, Freiburg i.Br. 1942, 109ff.

[124]) H. Denzinger - A. Schönmetzer, *Enchiridion Symbolorum*, Freiburg i.Br. 1963[32], 483/904.

[125]) Vgl. Feckes, l.c. 102ff und 112ff.

[126]) TB 57.

alle seine Sünden aufrichtig bereut und gebeichtet hat [127]). Sie gibt ihm, wie Johannes — abermals im Anschluß an Thomas von Straßburg — äußert, eine gewisse Sicherheit, wenn auch nur die « certitudo probabilis coniecturae » [128]).

Die Frage nach der Erkennbarkeit des Gnadenbesitzes gehörte schon seit der Ausbildung des Begriffs der gratia gratum faciens, d.h. seit dem Beginn des 13. Jahrhunderts, zu den regelmäßig erörterten Problemen und hatte in den hundert Jahren vor Thomas von Straßburg eine im wesentlichen gleichlautende Lösung gefunden [129]).

Der Straßburger Augustiner begründet die Unsicherheit der menschlichen Erkenntnis in diesem Punkt mit folgenden Argumenten :

(a) Der Mensch könne ein solches Wissen nicht aus der Erfahrung schöpfen, daß ihm das Böse mißfällt und das Gute gefällt. In diesen Fakta hatte Thomas von Aquin aliquae probabilia signa gesehen, die eine wahrscheinliche Vermutung über den Gnadenstand ermöglichen [130]). Ohne daß der Straßburger die Bedeutung dieser Kennzeichen in Frage stellt, können sie nach ihm doch keine Gewißheit bieten; denn auch Heiden wie Hektor oder Sokrates hätten solches Wohlgefallen an der Tugend besessen. Selbst wenn ein Mensch wegen eines guten Lebenswandels keinerlei Gewissensvorwürfe mehr empfindet, so sei doch auch dies kein untrügliches Zeichen, da uns unser Gewissen nach 1 Kor 4, 4 hierin bisweilen täuscht.

(b) Wer sicher um seinen Gnadenstand wüßte, wüßte damit, daß er der Liebe Gottes würdig ist, was nach Eccle 9, 1f nicht möglich ist [131]).

Ausführlich nimmt nun Thomas von Straßburg — und mit ihm Johannes von Retz — gegen gewisse Theologen Stellung, die die gegenteilige Ansicht verfochten hatten, daß nämlich der Mensch über seinen Gnadenstand eine sichere Erkenntnis haben könne. Man kann allerdings nicht mit Sicherheit angeben, welche Theologen oder welcher Theologe — er muß im letzten Drittel des 13. Jahrhunderts ge-

127) ... homo potest scire se esse in caritate scientia coniecturae, non certitudinaliter, puta si est contritus et confessus de omnibus peccatis suis. — Clm. 26759, fol. 44v.

128) ... dicendum quod, quamvis non habeatur certitudo scientiae, sufficit tamen certitudo probabilis coniecturae. — Clm. 26759, fol. 26v. — Thomas de Argentina, *Commentaria in quatuor libros Sententiarum* IV, dist. 15 qu. 1 art. 2 : Genua 1585, secunda pars, fol. 120ra.

129) Vgl. Auer, l.c. I, 313ff.

130) Vgl. Auer, l.c. I, 315 und Anm. 6.

131) TB 58.

lehrt haben — diese Meinung vertreten hat. J. Auer vermutet, es könne der Franziskaner Petrus Olivi († 1298) gewesen sein. Nur so viel läßt sich feststellen, daß diese mittelalterlichen Auffassungen einer menschlichen Sicherheit über den Gnadenstand auf anderen philosophischen Voraussetzungen und einem anderen religiösen Ethos aufbauten als Luthers spätere Lehre von der Heilsgewißheit [132]).

Thomas von Straßburg entkräftet der Reihe nach eine Anzahl Argumente, die die Gegenseite vorgelegt hatte :

(a) Der Mensch könne mit Sicherheit wissen, ob er den habitus supernaturaliter infusus des Glaubens besitzt. Bei der gratia und caritas handle es sich aber auch um einen solchen übernatürlich verliehenen Habitus. Thomas hingegen leugnet, daß der Mensch mit Sicherheit wissen kann, ob er den habitus infusus des Glaubens besitzt oder ob seine Zustimmung zu den Glaubenswahrheiten nur einem habitus acquisitus entspringt [133]).

(b) Ein Kind, das zu den Jahren der Unterscheidung kommt, kann erkennen, wenn es sich zum ersten Mal mortaliter versündigt. Zuvor kann es also ein sicheres Wissen von seinem Gnadenstand besitzen. Dieses Argument der Gegenseite hatte schon 50 Jahre früher der Dominikaner Wilhelm Petri de Godino erwähnt und widerlegt, ohne daß er freilich mitteilte, wer die Gegner waren [134]). Thomas von Straßburg antwortet auf den Einwand : Ein sicheres Wissen um den Gnadenbesitz sei für das Kind ausgeschlossen, weil sich die Gültigkeit seiner Taufe nicht zu voller Sicherheit erhärten lasse. Man könne außerdem antworten : Auch wenn der Mensch um die Sündhaftigkeit seiner ersten Sünde Sicheres zu wissen vermöchte, so vermag er doch keine Sicherheit darüber zu gewinnen, ob dies wirklich seine erste Sünde ist [135]).

(c) Das dritte Argument stützt sich auf die Gleichsetzung von gratia und caritas. Nach Augustinus kann der Mensch über seine caritas eine Erkenntnis von größerer Sicherheit gewinnen als über seinen Bruder, den er doch mit einer certa notitia kennt. Thomas erwidert, Augustinus handle hier von der notitia habitualis, nicht

132) Vgl. Auer, l.c. I, 322.
133) TB 59 und 62.
134) Vgl. Auer, l.c. I, 316 und Anm. 9.
135) TB 60 und 63.

von der notitia actualis, um die es sich in der vorliegenden Frage dreht [136]).

4. *Vorgang der Rechtfertigung*

Über dieses wichtige Thema hat Johannes leider keine gründlichen Untersuchungen hinterlassen. Immerhin ergeben seine gelegentlichen kurzen Bemerkungen eine fragmentarische Vorstellung über seine Auffassung vom Vorgang der Rechtfertigung des Menschen vor Gott.

a. Begriffliche Festlegungen

Eine eigentliche Begriffsbestimmung der Rechtfertigung findet sich bei Johannes von Retz nicht. Doch ergibt sich aus der schon oben erwähnten Begriffsbestimmung der gratia gratum faciens, in der Johannes das Formalprinzip der Rechtfertigung sieht, daß der Mensch in der Rechtfertigung vor Gott gratus, d.h. wohlgefällig wird, daß er ferner ein besonderes « esse spirituale » empfängt und dazu die Möglichkeit, sich das ewige Leben zu erwerben [137]).

Überdies hat die Rechtfertigung den Nachlaß der Sünden zum wesentlichen Inhalt. Wenn wir uns an Gott mit der Bitte wenden : « Vergib uns unsere Schuld », bringen wir damit zum Ausdruck, daß wir aus uns unsere Schuld, unsere Sünde nicht tilgen können. Die Tilgung dieser Schuld bezieht sich vielmehr grundsätzlich (principaliter) auf Gott. Johannes beruft sich auf das Augustinuswort, es sei etwas Größeres, den Sünder zu rechtfertigen als Himmel und Erde zu schaffen. Sowenig ein Geschöpf schaffen kann, sowenig könne es rechtfertigen.

Wenn aber Augustinus betont : « Der dich geschaffen hat ohne dich, will dich nicht selig machen ohne dich », so wird der Mensch diesem Mitwirken zu seiner Rechtfertigung nach dem Wiener Augustiner durch die Bitte um den Sündennachlaß gerecht [138]). Es gilt

[136]) TB 61 und 64.

[137]) Vgl. oben S. 146ff.

[138]) Dicit ergo primo : *Dimitte nobis*, scilicet qui ex nobis hoc facere non possumus, *debita nostra*, id est peccata... Istud debitum pertinet ad Deum principaliter. Unde dicit Augustinus, quod maius est peccatorem iustificare quam caelum creare (cf. In Ioannis Evang. 72, 3, 1 sqq. : CCL 36, 508). Sed nulla creatura potest creare, ergo nec iustificare. Et quia, ut dicit Augustinus (Serm. 169, 11, 13 : PL 38, 923) : « Qui creavit te sine te » et cetera, ideo debemus petere et dicere : *Dimitte nobis debita nostra*, id est peccata nostra. — Clm. 26759, fol. 83v-84r.

eben hier, wie Johannes von Retz mit Thomas von Straßburg an anderer Stelle betont, daß der ganze Rechtfertigungsvorgang, einschließlich der vorbereitenden Akte, sowohl von Gott wie auch vom Menschen stammt, wenn auch auf je verschiedene Weise : Von Gott stamme er efficienter, vom Menschen consentienter, von Gott principaliter, vom Menschen instrumentaliter [139]). An anderer Stelle nennt er drei Prinzipien der gratia gratum faciens : Gott als Wirkursache (efficiens), die gratia gratis data als das den Willen anregende Moment (excitans et movens), den freien Willen als den mitwirkenden Faktor (consentiens) [140]).

b. Vorbereitende Akte

Wie Johannes von Retz über die Möglichkeit einer Vorbereitung auf die Rechtfertigung im allgemeinen urteilt, wurde schon oben ausführlich dargelegt [141]). Mit Thomas von Straßburg ist er der Überzeugung, daß der erste Anstoß stets von Gott ausgeht und ausgehen muß. In diesem Sinn hat er auch das bekannte scholastische Axiom « Facienti quod in se est » verstanden.

Dabei unterscheidet er gelegentlich eine dreifache Vorbereitung : Sie könne efficiens, formalis und materialis sein. Die erste stamme von Gott, die zweite von der gratia gratis data, die dritte vom Menschen. Die Seele besitze zwar von Natur die Fähigkeit Gott zu erkennen und zu lieben; doch die tatsächliche Erkenntnis der Wahrheit und die rechte Ordnung der Liebe besitze sie nur aus Gnade [142]).

Ausdrücklich betont Johannes von Retz : Der Mensch ist unentschuldbar, wenn er die gratia gratum faciens nicht empfängt, und gibt dafür folgende Begründung : Jedem Menschen steht, wie schon gesagt, die gratia gratis data zur Seite, um seinen Willen anzuspornen und zu bewegen. Ihrer Mahnung zuzustimmen und so alles zu tun, was in seiner Kraft liegt, ist jene Tätigkeit, durch die der Wille sich für den Empfang der gratia gratum faciens vorbereitet [143]). Unter Bezugnahme auf eine Anzahl Schriftstellen zeigt Johannes von Retz, wie sich der Mensch die gratia gratum faciens verscherzen kann, weil er sich weigert, sich für ihren Empfang zu disponieren, sei es,

[139]) TB 117.
[140]) TB 36.
[141]) Vgl. oben S. 143ff.
[142]) TB 37.
[143]) TB 35.

daß er seine Hand nach den Gaben Gottes nicht ausstreckt, sei es, daß er die Augen gegen das Licht verschließt [144]).

Die gratia gratis data vorausgesetzt vermag sich also der Mensch fähig und bereit zum Empfang der rechtfertigenden Gnade zu machen, auch wenn er diese gratia gratum faciens mit seinem Willen nicht hervorbringen kann. Zur Veranschaulichung der Situation verwendet Johannes von Retz wiederum ein Bild : Die vorbereitende Tätigkeit des Willens vermag das Haus nicht zu erleuchten, aber sie kann das Fenster öffnen, so daß die Sonne ins Haus eindringt und es erleuchtet. Für die Kleinkinder ist eine solche Vorbereitung auf die Rechtfertigung nicht möglich und nicht notwendig. Für sie genügt der Glaube und das Sakrament der Kirche, sowie das Verdienst Christi [145]).

Eine wichtige Stellung in der Vorbereitung auf die Rechtfertigung räumt Johannes von Retz der Reue über die vergangenen Sünden ein. Im dolor contritionis generalis, d.h. im Schmerz über alle vergangenen Sünden, sofern sie Beleidigungen Gottes sind, sieht er die unmittelbare Disposition für die Rechtfertigung [146]).

c. Zustandekommen

Den Vorgang der Rechtfertigung findet Johannes von Retz im Herrengleichnis vom verlorenen Sohn und barmherzigen Vater angedeutet. Der Weg dieser Rückkehr zu Gott oder der Gewinnung der gratia gratum faciens ist nach ihm folgender : Zunächst mahnt Gott den Sünder durch seine gratia praeveniens und durch gewisse instinctus speciales. Von ihnen angeregt beginnt der Sünder seine Schuld zu erkennen und seine Sünden in gewisser Weise zu bereuen. Mit anderen Worten : Gott tut den ersten Schritt, durch seine Mahnungen steht er gleichsam an der Tür und klopft und verlangt vom Menschen Bekehrung. Die Antwort des Menschen, der sich aus eigener Kraft nicht bekehren kann, ist die Bitte an Gott um die Gnade der Bekehrung. Wenn der Sünder auf diese Weise den Mahnungen Gottes Folge

144) TB 39.

145) TB 36.

146) Dicendum, quod... est dolor contritionis quidam generalis, qui est immediata dispositio ad iustificationem. Et hic dolor est de omnibus peccatis commissis simul, in quantum sunt offensa Dei. — Clm. 26759, fol. 16r.

leistet und tut, was in ihm ist, wendet sich Gott ihm zu und schenkt ihm die gratia gratum faciens [147]).

Diese Schilderung, die Johannes von Thomas von Straßburg übernommen hat, will natürlich nicht erschöpfend sein. Vor allem spricht sie nicht von der Bedeutung des Glaubens im Rechtfertigungsgeschehen. Das heißt aber nicht, daß Johannes dessen Wichtigkeit übersehen oder gar geleugnet hätte.

d. Glaube und Rechtfertigung

Beide sind nach Johannes von Retz eng miteinander verbunden. Doch ist nicht jede Art der fides für ihn schon virtus iustificans. Mit der vorausgehenden Scholastik unterscheidet er zwischen fides informis und fides formata. Unter der fides informis versteht er die bloße Fähigkeit zu glauben. Der eigentliche rechtfertigende Glaube ist nach ihm jener Glaube, der von der caritas formiert ist, d.h. der sich nach dem Wort des Apostels Ga 5, 6 in der Liebe auswirkt. Diese fides iustificans ist ein habitus supernaturaliter infusus, ein donum gratis datum [148]). Im Unterschied zur fides acquisita bezeichnet Johannes diesen Glauben auch als fides infusa. Das Faktum allein, daß ein Christ mit freiem Willen allen Glaubensartikeln zustimmt, beweist freilich noch nicht, daß er die fides infusa besitzt [149]).

[147]) TB 73. — Sagt aber — im Gegensatz zu dieser Stelle — der nachfolgende Text nicht ganz deutlich, daß Johannes — in falschem Verständnis eines Augustinustextes — den ersten Schritt auf dem Weg zur Rechtfertigung, das « initium gratiae », nicht Gott, sondern dem Menschen zuweist? Der Text lautet: Verum est, quod initium gratiae bene est ex nobis. Sed qualiter initium gratiae, qua nobis debita dimittuntur, ex nobis sit, Augustinus manifestat in principio libri De correctione (!) et gratia (1, 2: PL 44, 917) dicens, quod « desiderare auxilium gratiae Dei initium gratiae est, de quo scriptum (Ps 76/77, 11): *Et dixi*: *Nunc coepi* (Ms: recepi); *haec mutatio dexterae Excelsi* ». Igitur debemus per nostrum liberum arbitrium desiderare et orare ac petere auxilium gratiae Dei, quod nobis nostra debita dimittat; et ipse ex sola sua voluntate nobis gratiam debita nostra remittentem parat (Clm. 26759, fol. 83v). — Die entscheidende Frage ist: Was meint Johannes in diesem Text mit dem « initium gratiae »? Keineswegs die « instinctus speciales » der gratia gratis data, die nach dem oben Gesagten eben schon unseren ersten Schritten zur Bekehrung vorangehen. In dem gerade zitierten Text ist unter dem « initium gratiae » der Anfang jener Gnade zu verstehen, « durch die uns die Schulden nachgelassen werden », d.h. der Anfang der gratia gratum faciens. Daß sich der Mensch, die Hilfe der gratia gratis data vorausgesetzt, für die gratia gratum faciens aber in gewissem Sinn disponieren kann, wurde schon oben bei der Frage nach der Vorbereitung auf die Gnade dargelegt.

[148]) TB 42 und 59.

[149]) TB 59 und 62.

An anderer Stelle wendet sich Johannes von Retz gegen den Irrtum der Pelagianer, daß der Mensch mit seinem bloßen Willen den Glauben und die anderen dona spiritualia, wenigstens keimhaft (eorum initium), erlangen könne. Auch der Anfang des Glaubens (initium fidei) ist nach ihm schon von der göttlichen Gnadenhilfe (divinum adiutorium) abhängig, weshalb man in der Kirche für die Ungläubigen betet, daß sie zum Glauben kommen [150]).

e. Taufe bezw. Beschneidung und Rechtfertigung

Über die Taufe und ihre Wirkungen hat Johannes von Retz nirgends ausdrücklich gehandelt. Nur aus einem Absatz über die Heilswirkungen der Beschneidung lassen sich ein paar Rückschlüsse auf seine Lehre von der Taufe ziehen. Danach empfängt der Mensch durch die Taufe die gratia, wird von der Sünde, insbesondere auch vom peccatum originale, gereinigt, wird zum Glied Christi und hat Zugang zum regnum caeleste [151]).

Ausführlicher spricht Johannes im gleichen Zusammenhang über die Heilswirkungen der Beschneidung. Ganz im Sinn der Tradition [152]) hebt er nachdrücklich hervor, daß die Beschneidung die Menschen der vorchristlichen Zeit von der Erbsünde reinigte. Wie schon viele Theologen der Frühscholastik [153]) beruft er sich dafür auf ein Wort des hl. Beda, wonach die Beschneidung für jene Zeit gegenüber der Erbsünde die gleiche heilbringende Wirkung hatte wie die Taufe im Neuen Bund. Nur ein tiefgreifender Unterschied habe bestanden : die alttestamentlichen Beschnittenen konnten nicht ins regnum caelorum gelangen, sondern harrten in sinu Abrahae voll Hoffnung der ewigen Seligkeit entgegen [154]).

[150]) ... destruitur error Pelagianorum dicentium per solum liberum arbitrium nos posse consequi fidem et alia dona spiritualia quantum ad eorum initium, licet quantum ad perfectum esse indigeremus divino adiutorio et gratia Christi. Si ita esset, non esset necessarium orare pro infidelibus, ut fidem habere incipiant, ex quo per se ex solo libero arbitrio initium fidei habere possent. — Clm. 26759, fol. 81r.

[151]) Siehe unten Anm. 154.

[152]) Vgl. V. Ermoni, *Circoncision*, in : *Dictionnaire de Théologie Catholique* II, Paris 1932, 2519-2527, Sp. 2523ff.

[153]) Vgl. A.M. Landgraf, *Dogmengeschichte der Frühscholastik* III, 1, Regensburg 1954, 63ff.

[154]) Respondetur, quod, sive ex circumcisione conferebatur gratia ex ipsius circumcisionis efficacia sive ex ipsius Dei pactione et inseparabili concomitantia, quia

Darüber hinaus vertrat Johannes von Retz, wie viele Theologen vor ihm [155]), die Ansicht, daß die Beschneidung den Menschen des Alten Bundes auch die gratia mitteilte. Wodurch sich diese Gnadenmitteilung von der Gnadenwirkung der Taufe unterschied, darüber hat er sich freilich nicht ausgesprochen. Auch hinsichtlich der weiteren Frage, ob die gratia kraft der Beschneidung selbst (ex ipsius circumcisionis efficacia) oder aber aufgrund einer Festsetzung Gottes (ex ipsius Dei pactione et inseparabili concomitantia) mitgeteilt wurde, hat er keine Stellung bezogen [156]). Dagegen hat er nicht versäumt zu betonen, daß die Beschneidung im Neuen Testament keinen Heilswert mehr besitzt [157]).

f. Die zweite Rechtfertigung

Es sind zwei Probleme, die Johannes von Retz hinsichtlich der zweiten Rechtfertigung behandelt hat : die Frage nach der Notwendigkeit der Buße als solcher und die nach der Bedeutung und Notwendigkeit des Sakramentes der Buße. Die erste Frage stellt und löst Johannes in engem Anschluß an seinen italienischen Ordensbruder Hugolin von Orvieto. Er formuliert sie folgendermaßen : Ist die Buße für den Menschen, der sich nach der Taufe schwer versündigt hat, heilsnotwendig ? [158])

Voraus schickt er eine begriffliche Klärung : Buße sei hier als

Deus sic pepigit cum populo illo, quod, quicumque reciperet illam circumcisionem, gratiam reciperet et a peccato originali mundaretur, ut aliqui dicunt, « idem tamen auxilium salutiferae curationis contra originalis peccati vulnus agebat circumcisio in lege veteri, quod nunc agere baptismus consuevit tempore revelatae gratiae, excepto hoc solum, quod ianuam regni caelestis numquam intrare poterant, sed tantum in sinum Abrahae post mortem beata (Ms : beatam) requie consolati (Ms : consonati) supernae pacis ingressum (Ms : ingressuri) felici spe exspectabant », ut expresse dicit Beda Super Lucam. — Clm. 26759, fol. 50r. — Das Zitat findet sich bei BEDA, Homil. 10 de festo Circumcisionis Domini : PL 94, 54.

155) Vgl. LANDGRAF l.c. 86ff und ERMONI l.c. 2526f.

156) Siehe oben Anm. 154.

157) ... est dicendum, quod circumcisio nihil operatur ad salutem illis, qui per baptismum tenentur effici membra Christi post adventum eius in lege nova. — Clm. 26759, fol. 50r.

158) Utrum viatori mortaliter peccanti post baptismum sit poenitentia necessaria ad salutem ? — Clm. 26759, fol. 11v. — Für die fast gleichlautende Frage des Hugolin siehe : HUGOLINUS DE URBEVETERI, *Commentaria in quatuor libros Sententiarum*, IV, dist. 14 qu. 1 : Ms. Rom, Angelica 4, fol. 172 vb und Vat. lat. 1094, fol. 129va-130rb.

poenitentia inspirata zu verstehen [159]). Nach Hugolin von Orvieto könne sie in diesem Sinn wiederum zweifach gedeutet werden : entweder habitualiter et causaliter und bestehe dann in der gratiae infusio, die zur Liebe Gottes und zum Abscheu über die Sünde antreibt; oder integraliter et concomitanter (ergänzend und mitwirkend) und betreffe somit die aktuelle Gottesliebe des Menschen und seinen Abscheu über die Sünde. Die erste Art, d.h. der eingegossene Habitus der Buße, stammt von Gott allein, während bei der zweiten mehr die Mitwirkung des Menschen im Blickfeld steht. Beide Arten seien übrigens der Zeit nach gleichzeitig [160]).

Aufgrund dieser Begriffsklärung kommt Johannes von Retz mit Hugolin nun zu folgenden Konklusionen : Gott allein tilgt antecedenter et causaliter das Entstellende der iniustitia habitualis und die durch sie verursachte Strafverhaftung (reatus ad poenam). Das ergebe sich daraus, daß auch nur Gott es ist, der nach der Sünde dem Menschen die gänzlich unverdienbare rechtfertigende Gnade eingießt [161]). Mit Nachdruck wird in dieser Konklusion gesagt, daß der Sündenzustand des Menschen sich in einer wahren deformitas iniustitiae habitualis und nicht bloß in der Strafverhaftung kundtut. Deutlich unterscheiden sich Hugolin und Johannes von Retz in dieser ihrer Auffassung des peccatum habituale von Ockham und seinen Schülern [162]).

[159]) Pro solutione istius dubii sciendum est, secundum quod ponit Paulus de Perusio libro quarto dist. 15 in solutione primae rationis principalis, « quod poenitentia accipitur quinque modis », quia quintuplex est « poenitentia scilicet scelerata, simulata, obstinata (Ms : obstruata), desperata, inspirata » ... « Quinta est perfectorum », scilicet inspirata, et de ista petit quaestio proposita. — Clm 26759, fol. 11v. — Das Zitat findet sich bei Paulus de Perusio O. Carm., *In libros Sententiarum*, IV, dist. 14sq. qu. 1 : Bibl. Vaticana Ms. Chigi B. VI.97, fol. 112ra.

[160]) Et ista est duplex secundum magistrum Hugolinum libro quarto dist. 14 quaest. 1 art. 3 : « Uno modo mere habitualiter et causaliter, et sic est gratiae infusio inclinativa in amorem Dei et in odium culpae propriae. Hoc autem a solo Deo est. Alio modo integraliter et concomitanter, et sic concernit amorem actualem et odium culpae. Haec autem sunt simul tempore vel non per tempus posteriora. Primo modo Apostolus dicit (1 Cor 13, 6. 4) : *Caritas non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati, patiens est, benigna est* et cetera, scilicet inclinative et causaliter ac praecedenter. Et iuxta hoc dupliciter deletur offensa ». — Clm. 26759, fol. 11v. Wörtliches Zitat aus Hugolinus l.c. art. 3 , Angelica 4, fol. 173vb und Vat.lat. 1094, fol. 130ra.

[161]) Tunc sit prima conclusio : Solus Deus antecedenter et causaliter delet deformitatem iniustitiae habitualis et reatum (Ms : creatum) ad poenam, dicens per Prophetam (Is 43, 25) : *Ego sum, qui deleo iniquitates tuas.* Probatur sic conclusio : Solus Deus post culpam infundit primam gratiam, ante quam nulla sunt bona merita suffi-

Eine zweite Konklusion lautet : Die Gnade und die Buße « ex inclinatione gratiae » sind es, durch die Gott auf eine für den Menschen verdienstliche Weise (meritorie) das Entstellende der schweren Sünde und ihre Schuldverhaftung (reatus culpae) tilgt. Begründend und erklärend wird unter anderem beigefügt : Wenn Augustinus sagt : « Der dich geschaffen hat ohne dich, wird dich nicht rechtfertigen ohne dich », so bedeutet dies : Er wird dich nicht rechtfertigen, ohne daß in dir — nicht ohne seine Mitwirkung — die Hingabe an das opus bonum und der Abscheu über die Schuld entstehen [163]).

Johannes von Retz fügt noch eine dritte Konklusion bei, für die sich bei Hugolin keine Parallele findet. Sie enthält die eigentliche Antwort auf die vorgelegte Frage : Ein Sünder kann das ewige Leben zwar ohne den Empfang des Bußsakramentes erwerben, nicht aber « lege stante » ohne die Tugend der Buße [164]).

Für diese Lehre, daß die Tugend der Buße für den Sünder heilsnotwendig ist, gibt er folgende Begründung : Die Schuld werde von Gott nicht anders getilgt, als daß der Mensch durch die poenitentia formata et meritoria, d.h. durch eine Buße, die vom amor iustitiae formiert ist, dazu mitwirkt [165]). Einschränkend hat er freilich beigefügt : lege stante oder de lege Dei currente, d.h. soweit die von Gott

cientia ad iustificationem. Et infusio gratiae reddit mentem iustificatam. Ergo solus Deus debet delere deformitatem, id est privationem per se malam, ad quam deletionem sequitur remissio poenae aeternae, id est privationem per se malam sequitur deletio reatus. — Clm. 26759, fol. 11v-12r. — Wörtlich aus Hugolinus l.c. art. 3 : Angelica 4, fol. 173vb und Vat.lat. 1094, fol. 130ra-b.

[162]) Vgl. C. Feckes, *Die Rechtfertigungslehre des Gabriel Biel*, Münster 1925, 47ff und 105f und A. Michel, *Pénitence, du IVe Concile du Latran à la Réforme*, in : *Dictionnaire de Théologie Catholique* XII, Paris 1933, 948-1050, Sp. 1035f.

[163]) Secunda conclusio : Gratia et poenitudo ex inclinatione gratiae sunt, quibus meritorie Deus delet deformitatem et reatum culpae mortalis ... Hinc Augustinus De verbis Apostoli sermone 15 (Serm. 169, 11, 13 : PL 38, 923) : « Qui fecit te sine te, non iustificat te sine te », id est quin consensus boni operis et odium culpae in te Deo cooperante fiant. — Clm 26759, fol. 12r. — Wörtlich aus Hugolinus l.c. art. 3 : Angelica 4, fol. 173vb-174ra und Vat. lat. 1094, fol. 130rb.

[164]) Tertia conclusio responsiva : Quamvis sine virtute sacramentali quis possit vitam beatam acquirere, nullus tamen lege stante potest poenitudinem virtualem negligere et beatitudinem obtinere. — Clm. 26759, fol. 12r.

[165]) Ex secunda parte conclusionis sequitur, quod cuilibet viatori peccanti mortaliter necessaria est poenitentia formata et meritoria, etiam post baptismum sacramentaliter. Et illud corollarium ... de lege Dei currente patet, quia non aliter deletur culpa, nisi concomitetur poenitudo ex amore iustitiae; sed huiusmodi est meritoria. Ergo. — Clm. 26759, fol. 12r.

gegebene Heilsordnung gilt. Es ist die einzige Stelle, wo bei Johannes von Retz die theologische Unterscheidung zwischen der potentia Dei ordinata und potentia absoluta anklingt. Bezeichnenderweise wird aber die von den Nominalisten jener Zeit vertretene These [166]), Gott hätte auch anordnen können, daß der Mensch ohne solche Buße das ewige Leben erlangt, von Johannes nicht vorgetragen.

Was Johannes im ersten Teil dieser Konklusion behauptet, daß nämlich der Empfang des Bußsakramentes für den Sünder nicht heilsnotwendig im strikten Sinn sei, begründet er hier mit der Lehre, daß die vera contritio, d.h. die von der Gnade formierte Reue, falls der Mensch ohne sakramentale Beichte und Genugtuung stirbt, zum Heil genügt [167]).

Wenn aber nach dem Gesagten zur zweiten Rechtfertigung die Tugend der Buße an sich für den Sünder hinreichend ist, so erhebt sich die weitere Frage, ob und warum der Sünder zum Empfang des Bußsakramentes verpflichtet ist. Das Problem besaß damals auch deshalb Aktualität, weil, wie Johannes mitteilt, von seiten mittelalterlicher Sektierer — er spricht von den Begharden — der Wert der sakramentalen Buße bestritten wurde [168]).

Zunächst gibt der Wiener Professor eine Begriffsbestimmung des Bußsakramentes. Er gebraucht dafür den Terminus confessio oder confessio sacramentalis, der ursprünglich nur das Bekenntnis der Sünden vor dem Priester meinte, aber schon seit dem frühen Mittelalter zur Bezeichnung der kirchlichen Buße überhaupt verwendet wurde [169]). Johannes versteht unter dem Bußsakrament die priesterliche Lossprechung des Sünders, der sich freiwillig aus Abscheu über seine Schuld und in Bußgesinnung anklagt, — eine Lossprechung,

166) Vgl. B. Poschmann, *Die Busse*, in : *Handbuch der Dogmengeschichte* IV, 3, Freiburg 1951, 102.

167) Prima pars patet, quia habens contritionem veram sine confessione vel satisfactione decedens salvatur. — Clm. 26759, fol. 12r.

168) Circa quod sit istud primum dubium : Utrum confessio oris sive sacramentalis sit necessaria ad salutem poenitentis ? Et arguitur, quod non rationibus Beghardorum confessionem oris negantium. — Clm. 26759, fol. 17v. — Vgl. etwa P. Schmoll, *Die Busslehre der Frühscholastik*, Münster 1909, 11ff (nach Poschmann l.c. 84). — Negativ hatte sich auch Johannes Wiclif über Beichte und priesterliche Absolution geäußert (vgl. H. Denzinger - A. Schönmetzer, *Enchiridion Symbolorum*, Freiburg i.Br. 1963[32], 587/1157 und É. Amann, *La pénitence privée*, in : *Dictionnaire de Théologie Catholique* XII, Paris 1933, 845-948, Sp. 917f.

169) Vgl. Poschmann, l.c. 73f.

die der Priester im Besitz der Jurisdiktion mit genau bestimmten Worten und mit entsprechender Intention erteilt und die aufgrund ihrer Einsetzung die gnadenvolle Rechtfertigung bezeichnet [170]).

In seiner Antwort auf die Frage, ob der Empfang des Bußsakramentes heilsnotwendig sei, geht Johannes von der Feststellung aus, daß das Leiden Christi an sich das genügende Heilmittel für alle Sünden ist; doch sei aufgrund der Einsetzung Christi diese heilende Kraft seines Leidens den Sakramenten des Neuen Bundes eingesenkt. Somit könnten wir von unseren Sünden ohne den Empfang der Sakramente nicht geheilt werden. Wo aber der wirkliche Empfang durch besondere Umstände nicht möglich sei, da müsse doch der Vorsatz zum Empfang vorhanden sein. Johannes zieht, ganz im Sinn der kirchlichen Tradition, die Schlußfolgerung : Das Gebot der Beichte verpflichtet jeden, der nach der Taufe den Gebrauch des freien Willens erlangt und sich schwer versündigt hat [171]).

Wieweit aber wirkt nach der Auffassung des Johannes von Retz die sakramentale Absolution auf den Nachlaß der Schuld ursächlich ein? In seiner zitierten Definition des Bußsakramentes spricht er von der « Lossprechung, die aufgrund der Einsetzung Christi die gnadenvolle Rechtfertigung bezeichnet ». Will er damit vielleicht zum Ausdruck bringen, daß er der priesterlichen Lossprechung — im Sinn vieler Theologen des 12. und 13. Jahrhunderts [172]) — vornehmlich deklarative Bedeutung zumaß, die Schuld aber schon zuvor durch die von der Gnade formierte contritio getilgt sah? Offensichtlich nicht. Er sagt nämlich ausdrücklich : Der Priester handelt hier wie ein Richter, der im Gericht den Unschuldigen freispricht. « Er ver-

[170]) Praemittenda est descriptio confessionis sacramentalis, quae talis est : Confessio sacramentalis est absolutio ministerialis super viatore sponte pro odio culpae se accusante et poenitente, lata a sacerdote iurisdictionem habente sub certa forma verborum ac intentione debita ex institutione significans gratiosam iustificationem. — Clm. 26759, fol. 17v-18r.

[171]) Secundo est advertendum, quod licet omnis peccati tam originalis quam actualis Christi passio sit sufficiens remedium, eius tamen virtus per institutionem est in sacramentis novae legis. Unde non possumus a peccato sive originali sive actuali sanari sine sacramentorum susceptione vel in re, quando est suscipiendi opportunitas, vel in proposito, quando sacramentum excludit necessitas... Ideo ad praeceptum de confessione poenitentiali quilibet post baptismum habens usum liberi arbitrii mortaliter peccans est obligatus. — Clm. 26759, fol. 18r.

[172]) Vgl. Poschmann, l.c. 85ff. — Ähnlich lehrten auch Ockham und seine Schüler : l.c. 102.

kündet aber, indem er es gleichsam bewirkt, und bewirkt, indem er es verkündet, daß jener nicht mehr des Todes schuldig befunden wird, den er von der Todsünde losgesprochen hat». Johannes gibt zu der Ausdrucksweise «quasi efficiendo» noch die Erklärung : Der Priester «zeigt an, daß dies bewirkt wird oder bewirkt es zum Teil selbst»[173]. Freilich sei der principalis actor, der die Schuld nachläßt, nicht der minister des Sakramentes, sondern Gott, der deshalb in der Lossprechungsformel stets ausdrücklich als «principalis indultor et absolutor» genannt werden müsse[174].

5. *Begriff, Begründung und Arten des Verdienstes*

Johannes von Retz spricht von einem meritum essentiale oder absolutum und versteht darunter das Verdienst auf das ewige Leben, welches sich der Christ durch gute Werke erwirbt, die aus dem gnadenhaften Grund der caritas erwachsen[175]. Grundsätzliche Vorbedingung und Wurzel des meritum in diesem strikten Sinn ist also die caritas : «Sine caritate mereri non possumus»[176]. Die caritas wird dabei nicht als die alles umfassende Tugend, auch nicht «im Sinne der reinen inneren Gesinnung» verstanden, sondern als eingegossener Gnadenhabitus, der die Formalursache des Verdienstes darstellt[177]. Die Werke des Menschen, die der gratia und caritas entbehren, sind eben vor Gott nicht «grata, cara vel accepta»[178]. Einen oder den grundlegenden Irrtum der Pelagianer sieht Johannes deshalb in der Annahme, daß es für den Menschen ein mereri ex puris naturalibus gibt[179].

[173] ... sicut in iudiciali foro iudex absolvit innocentem, sic hic quasi efficiendo, id est significat sic effici et partim efficit, pronuntiat et pronuntiando efficit non haberi reum ad mortem, quem absolvit a mortali. — Clm. 26759, fol. 18r.

[174] Minister namque non est principalis actor culpam remittens, sed Deus. Ideo in forma remissionis debet semper poni principalis indultor et absolutor, scilicet : «in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti». — l.c.

[175] Unum [meritum] est essentiale [vel] absolutum, quo quis meretur vitam aeternam propria actione per radicem caritatis. — Clm. 26759, fol. 39v.

[176] l.c. fol. 25r.

[177] Vgl. J. Auer, *Die Entwicklung der Gnadenlehre in der Hochscholastik* II, Freiburg 1951, 67f.

[178] ... opera hominis carentis (Ms : carente) gratia et caritate non sunt Deo grata, cara vel accepta. — l.c. fol. 25r.

[179] Iste enim fuit error Pelagii, ut patet secundo Sententiarum dist. 27, scilicet quod ex puris naturalibus mereri possumus. — l.c. fol. 25r.

Dementsprechend besitzen die opera bona, die ein Mensch im Zustand des peccatum mortale vollbringt, keinen verdienstlichen Wert für sein ewiges Ziel [180]). Ja noch mehr : Quantum ex se, d.h. soweit es auf ihn ankommt, verdient er sich durch solche guten Taten nicht einmal irgendein bonum temporale, und sei es auch nur de congruo. Freilich glaubt Johannes, daß es entsprechend einem Wort des hl. Anselm Gott angemessen ist, daß er derartige gute Taten mit zeitlichen Gütern belohnt. So seien sie in diesem eingeschränkten Sinn meritoria, aber « non propter facientem, sed propter Deum remunerantem » [181]).

Die hier erwähnte Unterscheidung des meritum de congruo und des meritum de condigno (Billigkeitsverdienst — Würdigkeitsverdienst) hat Johannes auch sonst wiederholt beigezogen, ohne daß er sie begrifflich näher erklärt hätte. Die Art, wie er dieses Begriffspaar verwendet, läßt aber folgendes Verständnis klar erkennen. Unter meritum de condigno versteht er jenes Verdienst, das de iure ein striktes Anrecht auf den Lohn bedeutet. Freilich wird die Grundlage für die Gerechtigkeit, die dieses meritum konstituiert, nicht so sehr im objektiven Wert des Werkes als vielmehr in der göttlichen Verheißung der Belohnung gesehen. Johannes spricht mit Thomas von Straßburg davon, daß wir den Lohn des meritum de condigno gewissermaßen « de pia iustitia » von Gott empfangen, weil er sich uns « ex suo liberali promisso » zum Schuldner gemacht hat [182]). Das meritum de congruo hingegen bedeutet nach Johannes ein Verdienst, das nicht aufgrund strikten Anrechts, sondern aufgrund der Barmherzigkeit und Freigebigkeit Gottes den Lohn erwirbt.

Ein Verdienst im strikten Sinn des meritum essentiale kann sich der Christ nach Johannes nur in diesem Leben erwerben. Mit dem Tod ist für den Menschen die Zeit des mereri oder demereri

[180]) ... ille, qui est in mortali peccato, non potest facere pro se opus meritorium. — l.c. fol. 46r. — Ähnlich fol. 46v : ... bona autem, quae fiunt in mortali, meritoria esse non possunt.

[181]) Unde quantum ex se, nec de congruo nec de condigno per bona, quae facit exsistens in mortali, meretur aliquod bonum temporale vel aeternum. Sed verum est, quod decuit Deum bona quaecumque remunerare, ut dicit Anselmus [in] Proslogion decimo cap. (PL 158, 233) : « Cum vero, Domine, parcis malis et peccatoribus, iustum est, non quia eorum meritis, sed quia tuae bonitati condecens est ». Possunt igitur bona facta ab exsistentibus in mortali esse meritoria alicuius boni temporalis non propter facientem, sed propter Deum remunerantem. — Clm. 26759, fol. 46v.

[182]) TB 82.

vorbei [183]). Freilich kann man auch bei den Seelen im purgatorium noch in einem gewissen Sinn von einem meritum sprechen. Johannes handelt hierüber in der Frage : Kann der Papst bewirken, daß die guten Taten, die ein Mensch im Stande des peccatum mortale vollbringt, für die Seelen im Fegfeuer verdienstlich sind [184]) ?

Die Antwort, die Johannes gibt, basiert auf einer begrifflichen Unterscheidung zwischen dem schon erwähnten meritum essentiale und dem sog. meritum condicionale. Das meritum essentiale oder absolutum hat, wie oben dargelegt, zum Gegenstand die divina visio oder das ewige Leben und fußt auf einer actio propria procedens ex caritate. Das meritum condicionale aber hat zum Gegenstand die poenae dimissio et liberatio und wird den Verstorbenen vermittelt durch Menschen auf dieser Welt, die für sie gute Werke verrichten oder Ablässe empfangen; Voraussetzung ist aber, daß sich diese Verstorbenen zuvor durch ihre actio propria auf Erden das meritum essentiale des ewigen Lebens erworben haben [185]).

Gestützt auf Augustinus gibt Johannes zu der aufgeworfenen Frage nun folgende Lösung : Die guten Werke des « Todsünders » sind für die Seelen im Fegfeuer verdienstlich « ad poenae dimissionem vel velociorem liberationem ». Diese Verdienstlichkeit gründet aber nicht in einem meritum derer, die die guten Werke verrichten, da sie sich, wie gesagt, im Zustand des peccatum mortale befinden; sie gründet vielmehr im meritum essentiale des ewigen Lebens, durch das diese Seelen sich auf Erden auch verdient haben, daß die guten

[183]) ... de tali merito [essentiali] verum est, quod illi, qui sunt in purgatorio, non sunt in statu merendi. — Clm. 26759, fol. 39v.

[184]) Utrum papa possit facere, quod bona facta ab exsistente in mortali peccato sint meritoria illis, qui sunt in purgatorio ? — l.c. fol. 46r-47r.

[185]) Distinguendum tamen est de merito, quia est duplex, meritum essentiale scilicet et condicionale. Meritum autem essentiale, ut [quis mereatur] divinam visionem sua propria actione procedente ex caritate. Meritum vero condicionale est illud, quo quis meretur poenae dimissionem vel liberationem, si alius facit pro eo post mortem illa, quae ordinata sunt ad poenae dimissionem; puto quod pro eo et nomine eius recipiat indulgentias et pro eo et nomine eius faciat eleemosynas et alia bona, quae fiunt in Ecclesia, quae ordinata sunt ad poenae liberationem vel dimissionem. Illud autem meritum condicionale vocatur, quia meretur quis tali merito propria sua operatione; scilicet cum merebatur merito absoluto et merito essentiali vitam aeternam et praemium essentiale per suam propriam operationem, tunc meruit, ut quaecumque bona fierent in Ecclesia per devotos et amicos suos, sibi essent meritoria ad poenae dimissionem et velociorem liberationem. — l.c. fol. 46v-47r.

Werke, die für sie nach dem Tode verrichtet werden, ihnen in der angegebenen Weise verdienstlich sind [186]).

6. *Gegenstand des Verdienstes*

Hierzu hat sich Johannes von Retz ziemlich ausführlich geäußert. Im einzelnen behandelt er folgende Probleme : Kann sich der Mensch, der die Gnade nicht besitzt, diese verdienen ? — Kann sich der Sünder ex puris naturalibus Sündennachlaß und wahre Buße verdienen ? — Kann sich der Gerechtfertigte im Besitz der Gnade das ewige Leben de condigno verdienen ?

a. Die erste oder die wiedererlangte gratia gratum faciens als Gegenstand des Verdienstes

Die Fragestellung des Johannes lautet : Utrum homo non habens gratiam possit mereri gratiam ? Sie ist mitsamt ihrer Lösung wörtlich dem Sentenzenkommentar des Thomas von Straßburg entnommen [187]).

Die Frage war von der Theologie der vorausgehenden Zeit teils verneint, teils in gewissem Sinn bejaht worden. Die mehr abstrakt denkende aristotelische Schule, vertreten etwa durch Albertus Magnus, Bonaventura und Thomas von Aquin, bedachte bei dieser Frage vor allem die Erfordernisse der inneren Güte des Werkes und der Leistungsfähigkeit der menschlichen Natur für das übernatürliche Ziel; deshalb bestritten diese Theologen jede Verdienstmöglichkeit für die prima gratia. Hingegen würdigte eine mehr augustinisch bestimmte Richtung, der Ägidius Romanus und viele Franziskanertheologen zugehörten, stärker die religiöse konkrete Situation des Menschen vor Gott; sie lehrten deshalb die Möglichkeit eines uneigent-

[186]) Videtur ergo tenendum esse de quaestione, quod secundum intentionem beati Augustini bona facta ab exsistentibus in mortali peccato meritoria sunt exsistentibus in purgatorio ad poenae dimissionem vel velociorem liberationem; non propter meritum facientium, quia illi mereri non possunt, cum supponatur esse in peccato mortali, sed propter illos, qui sunt in purgatorio, qui iam meruerunt per ea, quae iam gesserunt in corpore, dum viverent, ut, si qua bona pro eis fierent, valerent eis post mortem. — l.c. fol. 47r.

[187]) TB 65-73 und Thomas de Argentina, *Commentaria in quatuor libros Sententiarum*, II, dist. 26sq. qu. 1 art. 3 : Genua 1585, prima pars, fol. 186rb-va. — Vgl. auch J.L. Shannon, *Good works and predestination according to Thomas of Strassburg, O.S.A.*, Baltimore 1940, 49-51 : er weist nach, daß man dem Straßburger wegen dieser Thesen zu Unrecht Semipelagianismus vorgeworfen hat.

lichen Verdienstes [188]). So vertrat Ägidius die Ansicht, der Mensch könne sich ein meritum de quadam congruitate et decentia für die erste Gnade erwerben, und begründete dieses Verdienst mit der benignitas et liberalitas Dei [189]).

Johannes von Retz bezw. Thomas von Straßburg fassen ihre Antwort in zwei Sätze : (1) Der Mensch, der die gratia gratum faciens nicht besitz, vermag sie sich nicht de condigno zu verdienen. Dies wird mit drei Argumenten begründet : Mit Hilfe der erwähnten Gnade können wir den finis supernaturalis des ewigen Lebens erlangen; würde also die Frage positiv beantwortet, so könnten wir ex puris naturalibus den finis supernaturalis erlangen, was in sich einen Widerspruch bedeutet. Ferner ist die Gnade nach einem Wort Augustins die Wurzel, aus der causaliter jedes unserer Verdienste entsteht; sie kann deshalb nicht selbst Gegenstand unseres Verdienstes sein. Schließlich wenn wir ex nostris naturalibus die Gnade de condigno verdienen könnten, dann wäre uns die Gnade in Wahrheit geschuldet und wäre folglich gar nicht Gnade [190]).

Zwei Einwände, die Leute wie Pelagius nach Meinung des Straßburgers gegen diesen ersten Satz erheben könnten, lauten : Nach der Lehre der Heiligen findet das Gebet des Begnadeten um heilsnotwendige Dinge stets Erhörung. Nun könnte doch einer im Gnadenstand darum bitten, daß ihm die Gnade, falls er sie sich einmal verscherzt, wieder geschenkt werde. Thomas erwidert auf diesen Einwand : Ein solcher würde sich die gratia secunda nicht ex suis naturalibus, sondern aufgrund der Gnade verdienen, die er vorher besaß.

Der zweite Einwand besagt : Wenn Gott seine Gnade einem Menschen schenkt, der sie vorher nicht besaß, so gibt er sie entweder einem Würdigen, der sie somit zu empfangen verdient, oder er gibt sie einem Unwürdigen und wäre somit ungerecht. Thomas von Straßburg erwidert : Diese letzte Schußfolgerung ist falsch; denn Gott ist, wenn er seine Gnade einem Unwürdigen gibt, nicht ungerecht, sondern gütig und barmherzig [191]).

(2) Der Mensch, der die Gnade, d.h. die gratia gratum faciens, nicht besitzt, vermag sie sich de congruo zu verdienen. Zur Begründung führt der Straßburger Augustiner aus : Es erscheint congruum,

[188]) Auer, l.c. II, 81ff.
[189]) l.c. II, 84f Anm. 87.
[190]) TB 65-67.
[191]) TB 68-71.

daß nach dem Herrengleichnis Lk 15, 11ff der barmherzige Vater den verlorenen Sohn, der zu ihm zurückkehrt und seine Fehler bereuen will, in Güte aufnimmt und mit seiner Gnade beschenkt. Voraussetzung ist aber, daß der Sünder, und wäre er auch noch Heide, alles vollbringt, was in seiner Kraft steht (facit totum, quod in se est). Dabei tut aber Gott, wie Thomas ausdrücklich hervorhebt, den ersten Schritt, indem er durch seine gratia praeveniens und durch gewisse instinctus speciales den Sünder mahnt, der auf diese Weise seine Schuld zu erkennen und zu mißbilligen beginnt. Und nochmals betont der Straßburger mit Nachdruck, daß der Mensch bei alledem von Gottes Gnadenwirken abhängig ist : Wir Menschen, sagt er, können uns aus eigener Kraft (ex nobis ipsis), nicht bekehren und haben deshalb nötig, zu beten (Klg 5, 21) : « Bekehre uns, Herr, zu dir und wir werden uns bekehren » [192]).

Offensichtlich ist Thomas von Straßburg in dieser Lösung von Ägidius Romanus nicht unbeeinflußt [193]). Übrigens läßt die Art, wie er mit seinen ausführlichen Zitaten aus dem Heilandsgleichnis vom verlorenen Sohn dieses meritum de congruo in der Barmherzigkeit Gottes verankert und die Notwendigkeit vorausgehender Gnadenhilfen nachdrücklich hervorhebt, den religiösen Ernst und die pastorale Sorge erkennen, die in dieser seiner Beantwortung der Frage mitschwingen. Auch hat er durch diesen Hinweis auf die gratia praeveniens die von ihm verwendete scholastische Formel : « Facienti, quod in se est » sofort in unanfechtbarer Weise interpretiert; ihn trifft nicht der Vorwurf des Pelagianismus, den später Luther nicht ohne Grund gegen die Verwendung dieses Axioms bei den Ockhamisten erhoben hat [194]).

Daß sich auch Johannes von Retz in der Frage nach der Verdienbarkeit der ersten Gnade mit seinem Straßburger Ordensbruder für ein meritum de congruo ausgesprochen hat, ist für seine theologische Einstellung zweifellos bezeichnend. Er hat sich damit in diesem Lehrpunkt deutlich von jenem spätmittelalterlichen extremen Augu-

192) TB 72-73.

193) Vgl. Aegidius Romanus, In secundum librum Sententiarum, dist. 27 qu. 2 art. 1 : tom. II, Venedig 1581 (Nachdruck : Frankfurt 1968), 346 sq.

194) Vgl. J. Trütsch, *Facienti quod in se est*, in : *Lexikon für Theologie und Kirche* III, Freiburg 1959², 1336f und H.A. Oberman, *The harvest of medieval theology*, Cambridge/Mass. 1963, 135ff. — Siehe auch oben S. 143f, wo Johannes von Retz schon einmal dieses Axiom ganz solide interpretiert hat.

stinismus distanziert, wie ihn die italienischen Augustinertheologen Gregor von Rimini und Hugolin von Orvieto vertreten hatten.Sie lehnten in ihrer Polemik gegen Ockham auch jedes meritum de congruo für die erste Gnade ab, ja bekämpften eine solche Aufassung sogar als Pelagianismus [195]).

b. Sündennachlaß als Gegenstand des Verdienstes

Zu dieser Problematik hat Johannes von Retz ziemlich unabhängig von seinem Straßburger Mitbruder Stellung genommen und zwar bei der Behandlung des dubium : Utrum poenitentia sit virtus [196])? In seine Ausführungen zu dieser Frage hat er zwei Corollaria eingefügt, die von Sündennachlaß und Buße als Gegenstand des Verdienstes handeln.

Im Unterschied zur vorausgehenden Problematik, in der der Wiener Augustiner die Möglichkeit eines meritum de congruo für die prima gratia zugab, dieses Verdienst aber gleichzeitig von vorbereitenden göttlichen Gnadenhilfen abhängig machte, dreht es sich bei der jetzigen Frage um ein meritum, das sich der Mensch ausschließlich ex puris naturalibus, d.h. ohne jede göttliche Gnadenhilfe, erwirbt. Deshalb ist es nicht inkonsequent, wenn Johannes, der eben noch mit Thomas von Straßburg ein meritum de congruo eingeräumt hatte, es hier entschieden ablehnt und eine derartige Lehre als pelagianisch verdächtigt.

Er bietet folgende Corollaria : (1) Kein Mensch vermag sich ex puris naturalibus und unter der bloßen communis Dei influentia den Nachlaß der Sünden oder die virtuosa poenitentia zu verdienen, und zwar weder de congruo noch de condigno. Sonst könnte sich nämlich der Mensch, so lautet die Begründung des Wiener Theologen, auch ex puris naturalibus das meritum des ewigen Lebens verdienen, welches auf das meritum der virtuosa poenitentia folgt [197]).

[195]) Vgl. A. Zumkeller, *Hugolin von Orvieto über Prädestination, Rechtfertigung und Verdienst*, in ; *Augustiniana* 5 (1955) 27ff.

[196]) Clm. 26759, fol. 7r-10r. — Für die Behandlung dieser Frage selbst hat er wieder manchen Stoff wörtlich von Thomas de Argentina (l.c. IV, dist. 14 qu. 1 art. 1 : Genua 1585, secunda pars, fol. 116 va-b) übernommen, nicht aber für die hier zu besprechenden Corollaria.

[197]) Sequitur primo, quod nullus homo ex puris naturalibus et praecise communi influentia Dei remissionem vel virtuosam poenitentiam de congruo vel de condigno potest mereri. Patet, quia aliter quis ex puris naturalibus possit mereri vitam aeternam, quod est falsum. Patet consequentia, quia ad meritum virtuosae poenitudinis sequitur

(2) Kein Mensch vermag ex puris naturalibus und mit Unterstützung des gewöhnlichen adiutorium Dei den Weg zum ewigen Leben zu finden. Sonst ergäbe sich nämlich als Folgerung, daß er sich auch den Sündennachlaß und die poenitentia verdienen kann, was schon im ersten Corollarium als falsch erwiesen wurde [198]).

Für beide Corollaria beruft sich Johannes auf das Herrenwort (Jo 15, 5) : « Ohne mich könnt ihr nichts tun », eine Aussage, die nach dem Millevitanum auf die bona opera zu beziehen sei, die zum Leben führen [199]). Die Pelagianer hätten das Gewicht dieser Schriftstelle zu erkräften gesucht, indem sie es bloß von der communis Dei influentia verstanden. Johannes bringt deshalb gegen eine solche Interpretation des Herrenwortes eine Reihe Argumente [200]).

Der unmittelbare Gegner, den Johannes von Retz bei seinen zwei erwähnten Corollaria im Auge hat, ist aber nicht Pelagius, sondern Duns Skotus. Im einzelnen wendet er sich gegen die Auffassung, die Skotus in der zweiten Quaestio zur 14. Distinctio des vierten Sentenzenbuches über die attritio und ihre Wirkungen vorgetragen hatte; der Wiener Augustiner hat übrigens diese Zusammenstellung der Lehre des Franziskaners, wie auch die sich anschließende Widerlegung wörtlich aus dem Sentenzenkommentar (Expositio litteralis) seines deutschen Mitbruders Johannes Klenkok übernommen und diese Quelle auch ausdrücklich angegeben [201]).

meritum vitae aeternae. Ergo de condigno vel de congruo meritum virtuosae poenitudinis sequitur de condigno vel de congruo meritum aeternae vitae. Ergo a simili ad meritum ex puris naturalibus virtuosae poenitudinis sequitur meritum ex puris naturalibus vitae aeternae. — Clm. 26759, fol. 8v.

[198]) Secundo sequitur, quod nullus homo ex puris naturalibus cum adiutorio Dei, quale semper sibi est necessarium, potest viam ad aeternam vitam invenire. Patet, quia tunc eadem ratione possit quis istam poenitentiam et peccatorum remissionem mereri. Quod patet esse falsum ex dictis. — l.c.

[199]) Ista duo corollaria simul probari possunt per illud Jo 14 (15, 5) : *Sine me nihil potestis facere.* Quod dictum exponit concilium Millevitanum de bonis operibus ad vitam ducentibus. — l.c. — Vgl. Concilium Millevitanum II, can. 5 : J.D. Mansi, Sacr. Conciliorum nova ... collectio IV, Florenz 1760, 328.

[200] Sed Pelagiani exposuerunt sic : *Sine me nihil potestis facere,* id est : requiritur communis Dei influentia. — Clm. 26759, fol. 8v.

[201]) Daß die Kritik des Johannes Klenkok an dieser Lehre des Duns Skotus bei seinen deutschen Ordensbrüdern auch sonst Beachtung fand, beweist auch der Tractatus de septem sacramentis des Osnabrücker Augustiners Gottschalk Hollen. — Vgl. dazu W. Eckermann, Gottschalk Hollen OESA († 1481) : Leben, Werke und Sakramentenlehre, Würzburg 1967, 317.

Johannes von Retz faßt mit Klenkok die Lehre des Skotus, indem er weithin dessen Wortlaut beibehält, wie folgt, zusammen : Der Sünder kann ex puris naturalibus und mit Hilfe der communis Dei influentia seine Sünden verabscheuen und durch diese attritio sich de congruo den Nachlaß der Sünden und die Eingießung der Gnade verdienen; oder, wie Skotus wörtlich sagt : die attritio ist dispositio sufficiens ad iustitiam. Könnte aber der Sünder diese attritio nicht ex sui parte besitzen, dann, so meint Duns Skotus, wird es schwer sein, Gott vor dem Vorwurf zu bewahren, er sei « acceptor personarum » (Apg 10, 34). Wenn Duns Skotus weiter ausführt, durch den actus attritionis erfolge früher die Tilgung der culpa naturae, als die Gnade verliehen wird, so gibt er nach der Deutung des Klenkok offen zu, daß zur Tilgung der Sünde Gottes Gnade nicht nötig ist und daß der Sünder die Verzeihung nicht durch das Erbarmen Gottes empfängt [202]).

Johannes von Retz übernimmt von Klenkok auch die Einzelwiderlegung dieser skotistischen Lehren : Warum die communis Dei influentia für das Aufstehen aus Sündenschuld nicht genügt, begründet er folgendenmaßen : Daß der resurgens a peccato sich erhebt, will Gott oder will Gott nicht. Wenn er es will, wirkt er es auch und somit ist die genannte communis influentia dafür unzureichend. Will er es aber nicht, so unterstützt er den resurgens a peccato nicht mehr oder nicht weniger als den non resurgens, was offensichtlich falsch ist [203]).

[202] Sed contra iam dicta duo corollaria est opinio Scoti dist. 14 quarto Sententiarum quaest. 2, qui dicit, « quod peccator ex suis naturalibus cum communi Dei influentia potest commissa detestari et per attritionem sic mereri de congruo infusionem gratiae; et ita concedit, quod ista attritio potest esse sufficienter circumstantionata in genere moralis, et tunc est dispositio sufficiens ad iustitiam. Et nisi talem attritionem peccator posset habere ex sui parte, dicit, quod difficile esset salvare, quin Deus esset *acceptor personarum* (Act 10, 34). Itam dicit in eadem quaestione, quod per actum attritionis, qui potest haberi ex puris naturalibus cum Dei influentia communi deletur culpa prius naturae, quam infundatur gratia. Istud dictum ultimum concedit plane, quod ad deletionem peccati non requiritur Dei gratia; et per consequens non ex divina misericordia peccator consequitur veniam ». — Clm. 26759, fol. 8v-9r. — Wörtlich bei Johannes Klenkok, *Expositio litteralis super quatuor libros Sententiarum*, IV, dist. 14 : Ms. Klosterneuburg 304, fol. 164r. — Die von Klenkok hier gegebene Zusammenfassung des skotistischen Standpunkts findet sich, weithin mit den gleichen Formulierungen, bei Johannes Duns Scotus, *In libros quatuor Sententiarum*, IV, dist. 14 qu. 2 : vol. IX, Lyon 1639, 45.

[203]) « Resurgentem a peccato vel Deus vult resurgere vel non. Si primum, ergo Deus facit eum resurgere; ergo non sufficit communis influentia. Si secundum, ergo eum,

Weiter setzen sich Johannes von Retz bezw. Klenkok mit der Ansicht des Skotus auseinander, daß die attritio ein sufficiens meritum für den Menschen sein kann. Sie finden diese Lehre in der Quaestio des Franziskaners mit folgenden Sätzen ausgesprochen : Voraussetzung dafür, daß Gott die attritio als genügende Disposition für die Rechtfertigung annehmen will, ist ihr vollkommenes Circumstanzioniertsein in moralischer Hinsicht. Skotus will damit sagen, daß alle Bedingungen hinsichtlich Gegenstand und Umständen erfüllt sein müssen, die den Akt nach dem Urteil der recta ratio sittlich gut und wirksam machen. Als solche circumstantiae, zu denen der sittliche Akt ins rechte Verhältnis gesetzt werden muß, zählt er gelegentlich auf : potentia, obiectum, tempus, finis, locus, modus [204]). Der Franziskanertheologe behauptet aber, daß die attritio « ex puris naturalibus cum Dei influentia communi » eine solche « perfecte moraliter circumstantionata » sein kann. Demnach, so folgert Klenkok, kann der Mensch nach Skotus einen tugendhaften und verdienstlichen Akt ex puris naturalibus vollbringen.

Klenkok und mit ihm Johannes von Retz bezeichnen diese These als pelagianisch, indem sie sich auf Augustinus und das Apostelwort (2 Kor 3, 5) berufen : « Wir sind nicht fähig, aus uns selbst wie aus eigener Kraft etwas zu denken, sondern unsere Fähigkeit kommt von Gott » [205]).

Gegen die weiteren skotistischen Ausführungen, daß nämlich das meritum de congruo der Gnade vorausgehe, entgegnet Klenkok zunächst : Damit wird die Gnade von Verdiensten abhängig gemacht. Skotus könne aber nicht einwenden, das meritum de congruo müsse deshalb der Gnade vorausgehen, weil Gott sonst als acceptor perso-

qui resurgit, Dominus amplius non erigit quam non resurgentem ». Quod est aperte erroneum. — Clm. 26759, fol. 9r und KLENKOK l.c.

[204]) Vgl. P. MINGES, *Joannis Duns Scoti doctrina philosophica et theologica I*, Quaracchi 1930, 392ff.

[205]) « Item dicit, quod ista dispositio sit sufficiens meritum. Quia, ut dicit, nec certum est, si Deus talem dispositionem volebat esse dispositionem ad iustificationem, nisi sit (Ms : sint) perfecte moraliter circumstantionata ; et, ut praedixit, ex puris naturalibus cum influentia communi potest esse sic circumstantionata. Ergo ex puris naturalibus posset (Ms : potest) homo agere actum » virtuosum et meritorium. Istam opinionem reducit magister Clenkoc in Expositione litterali quarti Sententiarum dist. 14 ad errorem Pelagii ex dictis Augustini superallegatis et ex dictis Apostoli secunda Cor. 3 (5) : *Non sumus sufficientes* et cetera. — Clm. 26759, fol. 9r und KLENKOK l.c. — Vgl. dazu DUNS SCOTUS l.c.

narum erwiesen werde. Klenkok bestreitet die Richtigkeit dieser Folgerung, weil Gott nicht verpflichtet sei, irgendjemand die Gnade der Bekehrung zu schenken. Weiter argumentiert Klenkok : Wenn die Lehre des Skotus zu Recht bestehe, hätte Pelagius durchaus Grund zu behaupten, daß sich der Mensch das ewige Leben ohne die Gnade verdienen kann. Um diese seine These zu sichern, hätte es nämlich für den Irrlehrer genügt, mit Skotus anzunehmen, daß sich der Mensch ohne Gnade de congruo das ewige Leben verdienen kann, d.h. daß er sich, quantum in se est, hinreichend dafür zu disponieren vermag [206]).

Wollte aber ein Skotusschüler einwenden, aus der Lehre seines Lehrers lasse sich nicht der pelagianische Irrtum ableiten, weil Skotus doch klar gelehrt habe, der Mensch könne sich nur insofern disponieren, als er sich kein Verdienst de condigno erwerben kann, so erwidert Klenkok : Entweder vermag Gott auf die vom Menschen geschaffene Disposition hin seine Gnade gerechterweise zu verweigern oder er vermag dies nicht. Im ersten Fall würde Gott von zwei Menschen, die sich in gleicher Weise disponiert haben, dem einen seine Gnade geben, dem anderen aber nicht, und man müßte dementsprechend folgern, Gott sei acceptor personarum. Im zweiten Fall aber ergäbe sich der pelagianische Irrtum, daß beide ohne Gottes Gnade das ewige Leben verdienen, sofern sie sich das verdienen, wodurch sie des ewigen Lebens würdig sind [207]).

Klenkok und mit ihm Johannes von Retz kommen zu dem Schluß : Im Grunde steht Skotus vor der gleichen Schwierigkeit wie

[206]) Et si meritum de congruo praecederet gratiam, iam ex meritis esset gratia. Et quando dicitur, quod nisi sic foret, tunc « sequeretur, quod Deus esset *acceptor personarum* (Act 10, 34), respondetur, quod non sequitur, quia nulli tenetur, quod det sibi gratiam conversionis. Et si argumentum valeret, optime arguisset Pelagius, quod homo posset mereri vitam aeternam sine gratia, quia suffecisset Pelagio, quod de congruo sine gratia potuisset homo meruisse vitam aeternam, id est quantum in se fuisset, sufficienter se disposuisse ». — Clm. 26759, fol. 9r und Klenkok l.c.

[207]) Si quis autem teneret opinionem Scoti dicens (Ms : diceret), « quod non sequitur opinio Pelagii, quia ipse ponit, quod homo posset se disponere, quod non de condigno possit mereri », contra arguit magister Johannes Clenkoc sic : « Vel illa dispositione ex parte hominis facta Deus potest iuste non dare gratiam vel non. Si primum, ponatur igitur, quod duo sint, qui aequaliter disponunt se, et uni Deus det gratiam et non alteri ; et tunc sequitur, quod Scotus reputat falsum, videlicet quod Deus sit acceptor personarum (Act 10, 34). Si non, ergo ipsi sine Dei gratia merentur vitam aeternam, quia illud merentur, quo efficiuntur digni vita aeterna, et sequitur error Pelagii ». — Clm. 26759, fol. 9r und Klenkok l.c.

Pelagius. Pelagius wollte nicht zugeben, daß das salvari nicht in die Macht des Menschen gegeben ist, und er wollte auch nicht eingestehen, daß Gott keinesfalls ein acceptor personarum sein muß, weil nur seine Erwählung des ewigen Lebens würdig macht und diese seine electio weder dem Können noch der Freiheit des Menschen unterworfen ist. Grundsätzlich sei eben gegen Skotus wie gegen Pelagius festzuhalten, daß uns sowohl die rechte Disposition wie auch die Gerechtigkeit nur von Gott gegeben wird, nicht aber ex nostris naturalibus [208]).

Bis zur Gegenwart ist das Urteil über die von Johannes Klenkok kritisierten Äußerungen des Franziskanertheologen geteilt. N. Krautwig kommt zu dem Ergebnis, daß diese skotistische Lehre « von der Verdienstlichkeit des natürlichen Reueaktes » unbedingt abzulehnen ist, auch wenn man bei ihrer Würdigung die damalige Problemlage, die noch zu wenig vollzogene Klärung der Lehre von der aktuellen Gnade und die Absicht des Theologen berücksichtigen müsse, der seinem ganzen Lehrsystem nach von einem Semipelagianismus offensichtlich weit entfernt war [209]). P. Minges hingegen und J. Klein sind der Überzeugung, daß der Vorwurf des Semipelagianismus dem Skotus zu Unrecht gemacht worden sei und auf einer falschen Interpretation seiner Lehre beruhe. Minges glaubt nachweisen zu können, daß Skotus durchaus « die aktuelle Gnade als Vorbereitung auf die heiligmachende Gnade, wie auch ihre Gratuität und Notwendigkeit kennt und festhält; dann auch, daß diese aktuelle Gnade allen Menschen zur Bekehrung in hinreichendem Grad zuteil wird » [210]). J. Klein bringt Argumente dafür, daß der skotistische Ausdruck « ex naturaralibus cum communi influentia » lediglich bedeutet, daß hier « das eigentliche Prinzip des Übernatürlichen fehlt, nämlich die formierende heiligmachende Gnade oder die eingegossene Caritas ». Dagegen

[208]) « Et eadem difficultas, quae movet (Ms : movit) Scotum, movet (Ms : movit) Pelagium; videlicet quod Pelagius non potuit videre, quomodo non esset in potestate hominis salvari, et quomodo esset *Deus non acceptor personarum* (Act 10, 34), si nullus posset esse dignus vita aeterna nisi electione divina, quae electio nec potestati nec libertati humanae subiacet » ... Igitur dicendum est contra istam opinionem et « contra Pelagium, quod omnis bona dispositio et iustitia nobis divinitus datur et ex nostris naturalibus praecise non habetur ». — Clm. 26759, fol. 9r und Klenkok l.c. fol. 164v.

[209]) N. Krautwig, *Die Grundlagen der Busslehre des Duns Skotus*, Freiburg 1938, 115-119.

[210]) P. Minges, *Die Gnadenlehre des Johannes Duns Skotus auf ihren angeblichen Pelagianismus und Semipelagianismus geprüft*, Münster 1906, 97.

müsse durch diesen Terminus nicht ausgeschlossen werden, daß im Getauften schon andere übernatürliche Kräfte wirksam sind wie etwa die eingegossenen Habitus des Glaubens und der Hoffnung. Aber auch beim Ungetauften sei in einem solchen Reueakt die Gottesliebe als Motiv bereits irgendwie wirksam. Klein glaubt die skotistische Auffassung folgendermaßen umschreiben zu können : « Die Vernunftkreatur steht im irdischen Leben unter ständigen Einflußnahmeversuchen der heiligmachenden Gnade oder des übernatürlichen Gottesliebe-Habitus. Beim Ungetauften ist diese Einwirkung gleichsam ein Vorausstrahlen der sich ihm nahenden Caritas » [211]). Man wird freilich fragen müssen, ob J. Klein nicht doch zu viel in die Texte hineingelesen hat, wenn er den Ausdruck « communis influentia » in der hier behandelten skotistischen Quaestio als « übernatürliche Generalinfluenz » im Sinn der aktuellen Gnade auslegt [212]).

c. Das ewige Leben als Gegenstand des Verdienstes

Johannes von Retz stellt sich hiezu die Frage : Kann sich der Mensch im Besitz der Gnade, d.h. der gratia gratum faciens, das ewige Leben de condigno verdienen? Wiederum schließt er sich in Fragestellung und Lösung an Thomas von Straßburg an [213]). Johannes bezw. Thomas geben zunächst in zwei Sätzen die Antwort auf die Frage :

Der erste Satz besagt : Betrachtet man unser Verdienst, soweit es von uns abhängt (ut a nobis est), so verdient kein Mensch, d.h. kein homo purus, das ewige Leben de condigno. Zur Begründung wird zunächst auf das Schriftwort (Röm 8, 18) verwiesen : « Die Leiden dieser Zeit sind nicht condignae der künftigen Herrlichkeit, die an uns offenbar werden wird » [214].)

Es folgen drei Vernunftargumente, die die Richtigkeit dieses ersten Satzes erweisen sollen : Das Geschöpf kann sich nicht durch eigene Werke oder Verdienste seinen Schöpfer mehr zum Schuldner machen als ein Leibeigener seinen Herrn, also niemals ex condigno. Ferner : Auch wenn wir alles zur Ehre Gottes verrichten, was in unserer

211) J. Klein, *Zur Busslehre des seligen Johannes Duns Skotus*, in : *Franziskanische Studien* 27 (1940) 104-113, 191-196, S. 191f.

212) l.c. 192ff.

213) TB 74-83 und Thomas de Argentina l.c. II, dist. 26sq. qu. 1 art. 4 : fol. 186va-b

214) TB 74.

Macht steht, geben wir dem Schöpfer doch nur das zurück, was wir ihm de iure schulden, und können ihn deshalb dadurch nicht zu unserem Schuldner machen. Schließlich muß ein meritum condignum der Belohnung gleichkommen; keines unserer Verdienste aber kann, ut a nobis est, dem himmlischen Lohn gleichkommen [215]).

Im zweiten Satz behaupten Thomas von Straßburg bezw. Johannes von Retz : Auch wenn unser Verdienst, soweit es von uns abhängt, absolut gesprochen dem ewigen Leben nicht condignum ist, so empfängt es doch, weil es durch die Gnade des Heiligen Geistes informiert und primär durch sein Wirken und nur in zweiter Linie durch unser Mitwirken erworben wird, eine gewisse Angleichung an die vita aeterna und verdient uns deshalb de iustitia et de condigno das ewige Leben [216]).

Diese These wird folgendermaßen begründet : Während ein Leibeigener sich durch nichts seinen Herrn ex iustitia zum Schuldner machen kann, vermag ein Freigelassener sich de condigno bei seinem Herrn Verdienste zu erwerben. Der Mensch im Stande der Gnade sei aber gemäß 2 Kor 3, 17 und Jo 8, 36 in die spiritualis libertas versetzt. Einen Schriftbeweis für seine These findet Thomas von Straßburg in 2 Tim 4, 8 : « Im übrigen ist mir die Krone der Gerechtigkeit hinterlegt, die mir an jenem Tage der gerechte Richter geben wird » [217]).

Diese Stellungnahme des Straßburger Theologen zu der Frage nach der Verdienstmöglichkeit des ewigen Lebens erinnert in manchem an die Lösung, die der Aquinate in seiner Summa theologica vorgelegt hatte. Mit einer ähnlichen Unterscheidung stellte er fest : Wenn man das verdienstliche Werk nach seiner Substanz und als Frucht des menschlichen Willens ins Auge faßt, so läßt sich nur eine congruitas feststellen. Wenn man es aber betrachtet, sofern es aus der Gnade des Heiligen Geistes erwächst, so ist es für das ewige Leben verdienstlich ex condigno [218]). Auch viele andere Theologen der Hochscholastik, unter anderem Ägidius Romanus, hatten die Frage in ähnlicher Weise beantwortet [219]).

215) TB 75-77.

216) TB 78.

217) TB 78-79.

218) Thomas de Aquino, Summa theologica I, II qu. 114 art. 3 : vol. II, Turin 1932, 711.

219) J. Auer, *Die Entwicklung der Gnadenlehre in der Hochscholastik* II, Freiburg 1951, 100ff.

An dieser Stelle setzt sich Thomas von Straßburg und mit ihm der Wiener Professor nochmals mit Durandus de S. Porciano auseinander, der in der vorliegenden Frage eine gegenteilige Meinung vertreten hatte. Nach seiner Lehre kann das Verdienst des Menschen nie des ewigen Lebens würdig sein, jedenfalls nicht im strikten Sinn, so daß dafür ex iustitia der Lohn geschuldet würde. Ein Verdienst in einem weiteren Sinn wollte Durandus gelten lassen. Er verstand darunter ein Verdienst aufgrund einer gewissen Würdigkeit (meritum pro quadam dignitate), wie sie Gott nach seiner Anordnung bei unseren guten Werken fordert, damit sie mit dem ewigen Lohn belohnt werden sollen [220]).

Die Stellungnahme des französischen Dominikaners gegen das meritum im strikten Sinn faßt Thomas von Straßburg in folgende zwei Argumente zusammen : Was immer jemand nur durch die Freigebigkeit des Spenders erhält, fällt nicht unter das meritum de condigno. Alles aber, was wir von Gott empfangen, verdanken wir nur seiner Freigebigkeit. Das zweite Argument beruft sich auf die Erklärung der mittelalterlichen Glossa zu dem Apostelwort Röm 6, 23 : « Gnade Gottes ist das ewige Leben ». Nach dem Glossator will der Apostel damit zum Ausdruck bringen, daß Gott uns Menschen pro sua miseratione und nicht ex meritis nostris zum ewigen Leben führt [221]).

Thomas von Straßburg antwortet auf den ersten Einwand : Wenn man die letzte Wurzel der göttlichen Gaben ins Auge faßt, dann stammt tatsächlich alles aus Gottes Freigebigkeit. Trotzdem können wir als seine Kinder in der Kraft des Heiligen Geistes uns ihn in gewisser Weise de pia iustitia zum Schuldner machen und zwar ex suo liberali promisso, durch das er sich uns verpflichtet hat. Was den zweiten Einwand betrifft, so will die Glossa nach dem Straßburger Augustiner nur zum Ausdruck bringen, daß sich der Mensch ex suis naturalibus, also unter Ausschluß der Gnade, das ewige Leben nicht erwerben kann [222]).

220) Vgl. W. Dettloff, *Die Entwicklung der Akzeptations- und Verdienstlehre von Duns Scotus bis Luther*, Münster 1963, 118ff.

221) TB 80-81.

222) TB 82-83.

7. *Beurteilung der menschlichen Werke*

Johannes von Retz spricht einmal davon, daß es vier Dinge sind, die uns zu guten Werken anspornen : die Natur, aufgrund deren dem Menschen gleichsam als Grundsatz ins Herz geschrieben ist (Mt 7, 12) : « Wovon ihr wünscht, daß die Menschen es euch erweisen, das sollt ihr ihnen erweisen »; die Vernunft, die kundtut, daß solche Werke angenehm, nützlich und ehrenhaft sind; die Gnade, die uns lehrt, daß man Gott als dem höchsten Gut dienen muß; die Liebe, die dem Nächsten zu helfen befiehlt, weil er Gotteskind, Gottes Ebenbild und Gefährte der ewigen Seligkeit ist [223]). Johannes hat damit die Möglichkeit und den sittlichen Wert auch natürlich guter Werke grundsätzlich anerkannt. Tatsächlich behauptet er einmal mit Thomas von Straßburg im Hinblick auf Röm 2, 14 ausdrücklich, daß auch die Heiden manche gute Werke verrichten [224]).

Trotz alledem ist er aber der Ansicht, daß den opera bona des Sünders stets große Mängel anhaften. Daß und warum er ihnen keinen verdienstlichen Wert zuerkennt, wurde schon oben dargetan [225]). Doch auch abgesehen von der Frage der Verdienstlichkeit erscheinen ihm diese opera sine caritate facta so mangelhaft, daß er auf sie mit seinem Straßburger Ordensbruder das drastische Bild des Propheten Isaias (64, 6) anwendet : « Unsere Gerechtigkeiten sind vor ihm wie das Tuch einer blutgängigen Frau » [226]).

Wie aber beurteilt Johannes von Retz die Werke, die der Mensch im Besitz der caritas verrichtet? Diese opera, sagt er mit Thomas von Straßburg im gleichen Zusammenhang, stellen, wenn man unseren menschlichen Anteil daran betrachtet, gewiß nur ein « modicum », d.h. eine kleine Sache dar. Daß sie trotzdem satisfactoria und meritoria sind, verdanken sie dem Umstand, daß Gott sie in Gnaden annimmt (acceptat et gratificat) [227]). Dies ist übrigens die einzige Stelle, wo

223) TB 38.

224) TB 88 und 108.

225) Siehe oben S. 170ff.

226) Sic etiam pensatis nostris operibus sine caritate factis tunc de ipsis verificatur illud Is. 64 (6) : *Iustitiae nostrae tamquam pannus menstruatae in conspectu eius.* — Clm. 26759, fol. 26r. — Thomas de Argentina l.c. IV, dist. 15 qu. 1 art. 2 : Genua 1585 secunda pars, fol. 120rb. — Der Straßburger Augustiner will mit dieser Äußerung aber keineswegs in Abrede stellen, daß der Mensch die Möglichkeit hat, ohne göttliche Gnadenhilfe natürlich gute Werke zu vollbringen (vgl. J.L. Shannon, Good works and predestination according to Thomas of Strassburg, O.S.A., Baltimore 1940, 26ff.

227) ... Deo satisfacere non possumus, nisi in quantum ipse acceptat et gratificat

Johannes von Retz, wie gesagt mit den Worten des Thomas von Straßburg, in seiner Satisfaktions- bezw. Verdienstlehre den Gedanken einer acceptatio divina ein wenig anklingen läßt. Wie er diese göttliche Annahme näherhin verstanden und inwieweit er den meritorischen Wert unserer Werke in Abhängigkeit von ihr gesehen hat, darüber finden sich bei ihm keine Ausführungen. Jedenfalls spielt die Lehre von der Annahme unserer Verdienste durch Gott bei ihm keine entscheidende Rolle, ganz im Unterschied etwa von seinen Ordensbrüdern Gregor von Rimini, Alphons von Toledo, Hugolin von Orvieto und Dionysius von Montina, die auf dieses Lehrstück größten Nachdruck legten und das meritum in Größe und Dauer völlig von der acceptatio divina abhängig sein ließen [228]). Erst recht vermißt man bei Johannes von Retz jede Beziehung zu dem Akzeptationsverständnis des Wilhelm Ockham und seiner Schüler, für welche die Verdienstlichkeit eben die Annahme durch den absolut freien Gott bedeutete, so daß die Gnade — wenigstens de potentia Dei absoluta — nicht mehr als notwendige Voraussetzung für die verdienstliche Handlung des Menschen anerkannt wurde [229]).

Auch der Gedanke, daß der Mensch in tadelnswerter Weise auf seine Werke und Verdienste vertrauen kann, ist Johannes nicht fremd. Bei seiner Erklärung der Vaterunser-Bitte : « Vergib uns unsere Schuld » fordert er als erste Vorbedingung, damit diese Bitte Erfüllung findet, den timor divinae iustitiae. Dieser müsse sich aber vor allem darin zeigen, daß der Mensch nicht auf seine opera und merita vertraut, sondern demütig Gott um Hilfe anfleht (Ps 6, 3) : « Miserere mei, Deus, quoniam infirmus sum ». Es geht dem Wiener Theologen bei dieser Warnung vor dem Vertrauen auf die eigenen Werke offensichtlich, wie der Zusammenhang beweist, um die Bekämpfung jener selbstgerechten pelagianischen Frömmigkeitshaltung,

illud modicum, quod facimus. — Clm. 26759, fol. 26r. — Vgl. Thomas de Argentina, l.c. fol. 119vb.

228) Vgl. Dettloff l.c. 313ff und 322ff; A. Zumkeller, *Hugolin von Orvieto über Prädestination, Rechtfertigung und Verdienst*, in : *Augustiniana* 5 (1955) 21ff; A. Zumkeller, *Dionysius de Montina, ein neuentdeckter Augustinertheologe des Spätmittelalters*, Würzburg 1948, 68f.

229) Vgl. C. Feckes, *Die Rechtfertigungslehre des Gabriel Biel und ihre Stellung innerhalb der nominalistischen Schule*, Münster 1925, 18ff, 102ff und sonst; H.A. Oberman, *The harvest of medieval theology*, Cambridge/Mass. 1963, 166ff, 353; vor allem Dettloff l.c.

die sich nicht bewußt ist, daß sie alles Gute Gott verdankt [230]). Jedenfalls ist zu beachten, daß Johannes bei der Betonung der Mängel der menschlichen Werke nicht jene schroffen Formulierungen gebraucht, wie sie sich gelegentlich bei den Augustinern des 14. Jahrhunderts Albert von Padua und Jordan von Quedlinburg finden. Diese haben die « iustitiae » des Menschen ganz allgemein als « incertae, impurae, mutabiles, non approbatae » bezeichnet; auch von den Werken des Gerechtfertigten hat deshalb nach ihrer Meinung das Wort Is 64, 6 Geltung, eine Schriftstelle, die Johannes von Retz, wie gerade schon erwähnt wurde, nur auf die Werke des Sünders bezieht [231]).

Zusammenfassung : Die Lehrrichtung des Johannes von Retz

Johannes von Retz war der zweite Theologieprofessor der Wiener Universität aus dem Augustinerorden [232]). So ist seine Lehrrichtung, zumal in den wichtigen Fragen über Urstand, Erbsünde, Gnade und Verdienst, nicht zuletzt deshalb von Interesse, weil sie auch allgemein etwas über die theologische Orientierung der Augustinertheologen an der jungen Wiener theologischen Fakultät aussagen dürfte [233]).

Die Auffassungen des Johannes von Retz in den angegebenen Lehren sind weitgehend durch seinen engen Anschluß an Thomas

[230]) ... ut in petente ista petitio impleatur, tria sunt necessaria : Primum est timor divinae iustitiae, ut semper homo vivat in timore de suis operibus et meritis non confidens, sed humiliter divinum auxilium postulet et dicat (Ps 6, 3) : *Miserere mei, Deus, quoniam infirmus sum.* Et hunc timorem et hanc humilitatem docet Salvator. Ostenditur per hoc, quod quemlibet hominem quamcumque sanctum docuit dicere : *Dimitte nobis debita nostra.* Unde et Pelagiani, qui dicebant hominem suis meritis posse omnia peccata vitare, nobis dominicam orationem auferebant, quia non indigeremus dicere : *Dimitte nobis debita nostra.* — Clm. 26759, fol. 84v. — Vgl. auch A. Zumkeller, *Die Lehrer des geistlichen Lebens unter den deutschen Augustinern vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Konzil von Trient*, in : *Augustinus vitae spiritualis magister* II, Rom 1959, 239-338, S. 284.

[231]) A. Zumkeller, *Das Ungenügen der menschlichen Werke bei den deutschen Predigern des Spätmittelalters*, in : *Zeitschrift für katholische Theologie* 81 (1959) 265-305, SS. 275-283.

[232]) Vgl. vor allem J.J. Gavigan, *De doctoribus theologiae O.S.A. in Universitate Vindobonensi*, in : *Augustinianum* 5 (1965) 271-364, S. 278ff.

[233]) Andere schriftliche Zeugnisse von spätmittelalterlichen Wiener Augustinertheologen, die diese Lehren betreffen, sind leider nicht erhalten. Doch möchte ich gelegentlich noch den handschriftlich erhaltenen, in Wien ausgearbeiteten Apokalypsekommentar des Berthold von Regensburg untersuchen, in der Hoffnung daß sich aus ihm sichere Rückschlüsse auf dessen Rechtfertigungs- und Erbsündenlehre ergeben.

von Straßburg bestimmt. Er hat von ihm einen Großteil der einschlägigen Fragen im vollen Wortlaut in sein Werk eingearbeitet. So übernimmt er von ihm die Lehren : daß der Mensch unter der Sünde nicht alle Gebote Gottes jederzeit beobachten und sich ohne Gnadenhilfe nicht lange Zeit vor neuem Fall bewahren kann; daß die gratia gratum faciens ein geschaffener übernatürlicher habitus in der Menschenseele ist, durch den der Mensch formell vor Gott wohlgefällig wird; daß sich der Mensch auf den Empfang dieser Gnade aus sich allein nicht hinreichend vorbereiten kann, sondern dazu der gratiae gratis datae bedarf; daß er sich diese gratia gratum faciens nicht de condigno, wohl aber, von Gottes Gnadenhilfe unterstützt, de congruo verdienen kann; daß niemand natürlicherweise erkennen kann, ob er die gratia gratum faciens besitzt; daß sich der Gerechtfertigte, soweit es von ihm selbst abhängt, kein meritum de condigno für das ewige Leben erwerben kann, wohl aber im Hinblick auf die Gnade des Heiligen Geistes, durch die sein Tun informiert wird.

Bei all diesen Thesen handelte es sich übrigens um Lehren, die der Straßburger Augustiner mit dem Schulhaupt des Ordens Ägidius Romanus teilte; ihm hat er sich überhaupt in seiner Theologie weithin angeschlossen [234]). Ägidius seinerseits hatte in nicht wenigen der erwähnten Punkte seine Lehre — in gewisser Selbständigkeit gegenüber seinem Lehrer Thomas von Aquin — stärker an Augustinus zu orientieren gesucht [235]). Entsprechend dieser augustinischen Ausrichtung seiner Gnadenlehre betonte Ägidius mehr die personale Verbindung des Menschen mit Gott in der Gnade und verstand deren Einwirken auf den menschlichen Willen nicht wie der Aquinate im physischen, sondern im moralischen Sinn, — Lehrtendenzen, die auch bei Thomas von Straßburg bezw. Johannes von Retz deutlich spürbar sind. Auch daß Ägidius die Folgen der Erbsünde nachdrücklich hervorhob, offenbart seine stärkere augustinische Orientierung. In diesem Lehrpunkt aber hat sich Johannes von Retz direkt auf Ägidius berufen und dessen Erbsündentraktat ausführlich zu Wort kommen lassen.

Bezeichnend für die Lehrrichtung des Johannes von Retz sind außerdem die Namen der Theologen, mit denen er sich in seiner

[234]) Vgl. A. Zumkeller, *Die Augustinerschule des Mittelalters : Vertreter und philosophisch-theologische Lehre*, in : *Analecta Augustiniana* 27 (1964) 167-262, S. 213f.

[235]) Vgl. l.c. 184-186.

Gnaden- und Verdienstlehre kritisch auseinandersetzt. Es sind dies Durandus de S. Porciano und Johannes Duns Skotus. Zweimal wendet er sich mit Thomas von Straßburg gegen den französischen Dominikaner, weil dieser die gratia habitualis formaliter inhaerens nicht als Voraussetzung für das Gottgefälligsein des Menschen anerkannt und außerdem ein meritum de condigno für das ewige Leben grundsätzlich geleugnet hatte. Mit einem anderen Augustinertheologen, dem Niedersachsen Johannes Klenkok [236]), opponiert er gegen die Lehre des Duns Skotus, daß der Sünder aus eigener Kraft und mit Hilfe der bloßen communis Dei influentia seine Sünden verabscheuen und sich dadurch de congruo Sündennachlaß und gratia gratum faciens erwerben könne.

Schon diese Kritik des Johannes an Durandus und Duns Skotus läßt aber vermuten, daß ein positives Interesse an der Lehre des Wilhelm von Ockham und dessen Schülern bei ihm nicht zu erwarten war. Tatsächlich hat er nicht ein einziges Mal einen von ihnen erwähnt oder eine ihrer Thesen übernommen. Möglich, daß dieses Desinteresse am Ockhamismus auch dadurch veranlaßt wurde, daß nun schon seit einem halben Jahrhundert im Augustinerorden das Studium der Schriften Ockhams und die Verteidigung seiner Lehren den Professoren und Studenten untersagt war [237]).

Wie aber stand Johannes zu den moderni in seinem eigenen Orden? Theologen wie Gregor von Rimini, Hugolin von Orvieto und Dionysius von Montina hatten versucht, in der Denkweise der via moderna gewissen Lehrtendenzen ihrer Zeit, die sie als Pelagianismus anprangerten, mit einer ganz an Augustinus orientierten Lehre über Erbsünde, Gnade und Verdienst zu begegnen [238]). Wie steht Johannes von Retz zu dieser theologischen Richtung?

Nachweislich hat er die Sentenzenkommentare des Hugolin von Orvieto und des von diesem stark beeinflußten Zisterziensers Konrad von Ebrach gekannt. Auch hat er Hugolins Werk in den hier untersuchten Lehren zweimal ausführlich zitiert. Doch handelt es sich

236) Zu seiner Persönlichkeit und Lehre vgl. l.c. 228ff (mit weiterer Literatur) und D. Trapp, *Notes on John Klenkok O.S.A. († 1374)*, in : *Augustinianum* 4 (1964) 358-404. — Ich hoffe, im Laufe des kommenden Jahres auch seine Gnaden- und Verdienstlehre genauer untersuchen zu können.

237) Vgl. A. Zumkeller, *Hugolin von Orvieto und seine theologische Erkenntnislehre*, Würzburg 1941, 257f.

238) Vgl. Zumkeller, *Die Augustinerschule*, l.c. 216ff und die dort verzeichnete Literatur.

in beiden Fällen nicht eigentlich um Lösungen, die das Typische dieses spätmittelalterlichen Augustinismus betreffen, sondern um Gedankengänge, die durchaus in der Richtung des Ägidius Romanus und seiner unmittelbaren Schüler lagen. Im einen Fall übernahm der Wiener Theologe aus dem Sentenzenkommentar des Hugolin die ganz ägidianische Definition und Beschreibung der iustitia originalis, im anderen Fall zwei Conclusionen zu der Frage, ob die Buße für den Menschen, der sich nach der Taufe schwer versündigt hat, heilsnotwendig ist.

Wie wenig Johannes von Retz trotz dieser Zitate durch die Lehrrichtung des Hugolin beeinflußt wurde, zeigt sich schon darin, daß er der acceptatio divina in der Rechtfertigungs- und Verdienstlehre so gut wie keine Bedeutung einräumt. Auch das für Hugolins Lehre typische iuvamentum gratiosum speciale und dessen Begründung ist ihm fremd. Schließlich unterscheidet er sich nicht wenig von diesem spätmittelalterlichen Augustinismus, wenn er, wie gerade schon erwähnt, mit Thomas von Straßburg lehrt, daß sich der Mensch, unterstützt von der Gnade Gottes, die gratia gratum faciens de congruo verdienen kann.

Die weitgehende Unselbständigkeit des Johannes von Retz in den hier behandelten Lehren darf übrigens nicht zu der Annahme verleiten, als hätten ihm die Fähigkeiten zu selbständiger Durchdringung und Lösung der theologischen Probleme gemangelt. Daß sein Ruf als angesehener theologischer Lehrer und Schriftsteller nicht der Berechtigung entbehrte, zeigt seine erhaltene Predigt über die Assumptio Mariens. Es wäre wertvoll, die in seinem Sammelwerk vorgelegten Fragen über Buße und Ablaß näher zu untersuchen. Sie werden ihn — so hat es den Anschein — als einen vorwiegend moral- und pastoraltheologisch interessierten Autor erweisen, der in diesen Fragen seiner Zeit wertvolle Impulse gegeben hat.

Augustinus-Institut Würzburg Adolar Zumkeller, OSA.

Geschichte der deutschen Augustiner-Eremiten

(*Schluß*) *)

3. Kapitel

Das Abendländische Schisma

1. *Allgemeines*

Das Exil der römischen Päpste in Avignon lastete schwer auf der Kirche. Das Verlangen der Christenheit, der Papst solle von Avignon nach Rom zurückkehren, wurde immer ungestümer. Ein Hauptverdienst an der Beendigung des Exils gebührt der großen hl. Katharina von Siena. Schon Urban V. (1362-1370) kehrte zeitweilig nach Rom zurück. Aber erst Gregor XI. (1370-1378) starb in Rom. Nach dessen Tod wählten die Kardinäle wieder einmal einen Italiener: Bartholomaeus Prignano, Erzbischof von Bari, der sich Urban VI. nannte (1378-1389). Die Einheit und der Friede in der Kirche schienen wieder hergestellt. Aber der Schein trog. Das Exil von Avignon hatte der Kirche tiefere Wunden geschlagen, als man zunächst annahm. Die Avignoneser Partei, d.h. die Partei der französischen Kardinäle, bestand fort. Das Schlimme war, daß diese ihre persönlichen und nationalen Interessen über das Wohl der Allgemeinheit stellten.

Urban VI. war rechtmäßig erwählt und auch von der französischen Partei zunächst anerkannt worden. Aber nach drei Monaten erklärten die französischen Kardinäle, mit dem neuen Papst unzufrieden, seine Wahl für ungültig; sie erkoren an seiner Statt Robert von Genf, einen Verwandten des französischen Königshauses, der sich Clemens VII. (1378-1394) nannte und seine Residenz wieder in Avignon aufschlug.

*) *Augustiniana*, XX(1970), 397-494; XXI(1971), 45-150.

Damit ging ein Riß durch die Christenheit, der Jahrzehnte lang andauern sollte. Papst und Gegenpapst erhielten nach ihrem Tode Nachfolger; beide hatten ihre Gefolgschaften. Der Riß ging von der Spitze der Kirche hinunter bis zu den Bistümern, Pfarreien, ja Familien, und natürlich auch zu den Orden. Es war ein großer Wirrwarr und oft auch eine Gewissensnot, weil ja der einzelne oft nicht entscheiden konnte, wer der rechtmäßige Papst sei. Bei den Dominikanern kam es vor, daß zwei Heilige sich in den entzweiten Lagern gegenüberstanden: für Rom stritt die hl. Katharina von Siena, zur avignonesischen Obedienz gehörte der hl. Vinzenz Ferrerius. Und doch war sein Irrtum kein Hindernis für seine Kanonisation. — Auch der Augustinerorden, auch die rheinisch-schwäbische Provinz wurde von diesem Unheil betroffen [698]).

2. *Johannes Hiltalingen von Basel*

Fr. Johannes Hiltalingen war einer der gelehrtesten und auch bekanntesten Männer der rheinisch-schwäbischen Provinz [699]). Über seinen Bildungsgang wissen wir nicht allzu viel. Er war Konventuale des Klosters in Basel und ist dort 1353 nachzuweisen [700]). 1357 wird ein fr. Joannes de Basilea de provincia Reni als Student im Studium der Curia genannt; es ist möglich, daß dieser mit dem unsrigen identisch ist [701]). Im gleichen Jahre wurde er dort noch Lektor [702]),

[698]) Nach Lortz DDr. Josef, *Geschichte der Kirche in ideengeschichtlicher Betrachtung*, Münster (1950), S. 203. — Vgl. dazu auch Roth Franz OSA., *The Great Schism and the Augustinian Order*, in: AUGA VIII (1958), S. 281-298.

[699]) Höhn, S. 65: « Vir suo aevo doctissimus, tam in Divinis scripturis quam saecularibus literis celeberrimae eruditionis, fuit tum in Gallia, tum in omni Germania laudatissimae famae, quam sibi doctrinae et sanctitatis opinione comparaverat (Elssius) ». Elssius S. 349 hat fast dieselben Worte, er fährt dann weiter: « Plerisque Principibus ac Episcopis a consiliis, in rebus gravissimis. Cujus opera frequenter utebatur Thomas Argentinas Generalis ... ».

[700]) Baer, *Die Kunstdenkmäler des Kantons Basel-Stadt*, III, 1 S. 167: « ... Auch Johann von Hiltalingen muß (unter den großen Theologen des Klosters) genannt werden, der Sohn des Kleinbaslers Klaus von Hiltalingen, der spätere General der Augustiner und Bischof von Lombès, der um 1353 Mönch im Kloster zu Basel war, ihm aber nur kurze Zeit angehört hat ».

[701]) Eustasius Estéban OSA., *De Fratre Conrado de Husen, Constantiensi, O.N., acerrimo Urbani Papae VI. defensore*, in: AA V (1913/4), 198-204, 224-229, S. 198 Anm. 1: « ... Forsitan Ioannes iste Basileensis est ille, qui tamquam studens in Curia et procurator Fr. Augustini (Münzmeister) de Brisaco citatur in sequenti testimonio ex Reg. Gregorii Ariminensis desumpto: « Arimini, 5. Augusti 1357. Mandavimus sub

lehrte dann als solcher an dem « Studium generale » in Straßburg [703]). In kurzer Zeit gewann er eine solche Achtung als Gelehrter, daß Jordan von Sachsen ihm sein Werk « Vitas fratrum » widmete [704]). Die Sentenzen las er in Paris ca 1365-1366 [705]). Der Sentenzenkommentar des fr. Johannes ist erhalten. Er ist sehr umfangreich. Es findet sich darin eine Fülle von Zitaten, « unter anderen etwa 1000 aus den Werken der mittelalterlichen Augustinertheologen und ungefähr die gleiche Zahl von anderen Scholastikern » [706]). Was dem Historiker besonders imponiert, ist seine geradezu modern anmutende Zitationsweise, seine Akribie, die soweit geht, daß er zwei verschiedene Stellenangaben bringt, wenn es von einem Werk zwei solche gibt. Von seinen Werken sind noch erhalten 10 Responsiones, die er als Baccalaureus formatus um das Jahr 1368, meist in Paris, hielt [707]), und die Vesperien, die für seine Magisterpromotion 1371 in Paris nötig waren.

Das Jahr 1371 brachte eine Wende im Leben des neuen Magis-

poena inobedientie nostre fratri Martino de Argumari, provinciali priori provincie Hispanie, seu regenti eamdem, quatenus infra duos menses a notitia presentis mandati procuratori Ordinis et fratri *Ioanni de Basilea, studenti in Curia*, de provincia Reni, procuratoribus in hac parte fratris Augustini sepedicti (de Brisaco, qui fuerat Procurator Ordinis) quinque florenos et duos grossos ad Romanam Curiam sine defectu aliquo studeat destinare » (Reg. Dd 1, p. 85) ». Vgl. Vfr, Introduction S. LIV.

[702]) Trapp Damasus OSA., *Hiltalinger's Augustinian Quotations*, in : AUGA IV (1954), 412-449 S. 412 : « Johannes Hiltalinger became Lector at Avignon in 1357 ».

[703]) *Ibidem* : « taught as such at the *Studium Generale* in Straßburg ».

[704]) Vfr (vollendet 1357 ; cfr. Introduction, S. LVI) S. 1 : « Spiritualis pulchritudinis vere amatori, in Christo alteri sibi fratri, Johanni Ordinis Fratrum Eremitarum Sancti Augustini, lectori in Argentina, frater Jordanus, inter eiusdem Ordinis lectores minimus ». Johannes Hiltalingen hatte dem Fr. Jordanus von Sachsen einige Fragen vorgelegt.

[705]) Trapp, *Quotations l.c.* S. 412 ; ebenso Zumkeller, *Die Augustinerschule des Mittelalters*, in : AA XXVII (1964) S. 231 ; Zumkeller hatte in seinem Artikel *De doctrina sociali scholae Augustinianae aevi medii*, in : AA XXII (1951/52) 57-84, S. 61 Anm. 24 noch die Jahre 1368-69 dafür angesetzt : « Sic, annis 1368-69, theologus augustinianus Ioannes de Basilea, libros Sententiarum explicans, circa hanc doctrinam Thomam de Argentina pluries tamquam auctoritate pollentem affert eiusque plenam et accuratam pertractationem auditoribus suis commendat ».

[706]) Zumkeller, *Augustinerschule*, S. 232.

[707]) Fr. Johannes Hiltalingen widmete diese 10 Responsiones dem fr. Gyso de Colonia, dem späteren Provinzial der köln. - belg. Provinz ; cfr. Teeuwen-de Meijer, *Documents*, S. 20 Anm. 40 : « ... Joannes Hiltalingen de Bâle lui (= Gyso de Colonia) dédia ses *Decem Responsiones* : « Dilecto socio et amico amore, germano professione, necnon et patri honestate et erudicione, fratri Ghysoni de Colonia, bachelario actu legenti sentencias in Universitate Oxonie famosa, frater Johannes de Basilea » (Fribourg-Suisse, Cordeliers, Ms. 26, f. 34) ».

ters, der wohl die wissenschaftliche Tätigkeit bisher als seine Lebensaufgabe betrachtet hatte: auf dem Provinzkapitel zu Zürich wurde er zum Provinzial der rheinisch-schwäbischen Provinz gewählt. Er blieb in diesem Amt bis zum Jahre 1377. Auf dem Provinzkapitel zu Friedberg 1372 wurde er wiedergewählt, ebenso auf dem zu Köln 1374, das dort anläßlich des gleichzeitigen Generalkapitels stattfand [708]).

Das nächste Generalkapitel feierte der Orden 1377 in Verona; auch dieses brachte eine Wende im Leben unseres fr. Johannes, der als Provinzial damals zu den Kapitularen gehörte: er wurde zum «Procurator totius Ordinis» gewählt und mußte demzufolge seinen Wohnsitz in Rom aufschlagen [709]). Bei der Wahl des neuen Papstes Urbans VI. 1378 war Johannes dessen Gefolgsmann. Als Generalprokurator mußte er sogar nach der Wahl vor dem neuen Papste predigen [710]).

«Er hat in den kommenden Monaten mit Eifer am Heiligsprechungsprozeß der hl. Birgitta von Schweden mitgearbeitet, in zwei handschriftlich erhaltenen Propositiones vor Papst und Kardinälen ihre Kanonisation befürwortet und auch einen Traktat zur Verteidigung der Gesichte der nordischen Seherin geschrieben, der allerdings unvollendet geblieben ist» [711]).

Als aber die französischen Kardinäle Rom verließen, folgte er ihnen. Was ihn dazu bewegte, ist schwer zu ergründen. Sicherlich

[708]) Nach Höhn, S. 65-67; am GK in Köln nahmen von der rhein.-schwäb. Provinz nach Höhn teil: der Provinzial, fr. Hammanus (Hermann) de Rinach (1391-1401 Provinzial), fr. Conradus Suvenheim Lector Principalis Studii Generalis Argentinensis und Conradus de Gummeringen, Prior in Mainz, der Praeses des gleichzeitigen PK war (fr. Conradus de Gummeringen war 1382 auf dem PK Speyer Lector de Wila und 3. Definitor: Höhn 69; 1391 nahm er am GK Würzburg teil, Lector Eslingae: Höhn 72). — Zum ersten Mal nennt Höhn die vier Definitoren dieses Kapitels, nämlich Lector Nicolaus de Spira (cfr. oben Anm. 632), Lector Joannes Sweinheim de Argentina, Lector Angelus de Esslingen und Joannes Swerter de Basilea: Höhn 67).

[709]) Höhn, S. 67. — PFB S. 18: «Anno 1377 Procurator generalis fuit electus Ex. P. M. Joannes de Hiltalingen natus Basileensis. Acta Capitularia antiqua».

[710]) Trapp, *Quotations*, S. 413: «... and right after the election Hiltalinger, Procurator General of the same Order, had the honor of preaching before the new pope (Anm. 6: cf. Mich. Seidlmayer, *Die Anfänge des großen abendl. Schismas* (Münster 1940) 279: «Et iste testis (fr. Menendus O. Min.) vidit ipsos septem cardinales in missa cum papa in dicto festo. Et fecit sermonem *mag. Johannes de Basilea*, et Cardinalis Aragonensis (Petrus de Luna, der spätere Gegenpapst Benedikt XIII.) dixit tunc Evangelium)».

[711]) Vgl. A. Zumkeller, *Manuskripte*, S. 599-601, N. 503a-503d.

war er ein überzeugter Anhänger des von diesen gewählten Gegenpapstes Clemens' VII. Ein Jahr nach seiner Wahl, fast auf den Tag genau (20. Sept. 1378), ernannte dieser am 18. Sept. fr. Johannes Hiltalingen zum General des Augustinerordens [712]). Sein Amtsbereich erstreckte sich allerdings nur so weit, wie die Avignonesische Obödienz reichte, d.h. über Frankreich und Spanien, obwohl auch hier einzelne Ordensleute und sogar einzelne Klöster dem rechtmäßigen Papste gehorchten. Dazu kam noch eine sogenannte Provinz « Flandria » [713]).

Fr. Johannes Hiltalingen war nicht nur Wissenschaftler, er muß auch diplomatisches Geschick gehabt haben. Noch vor Ausbruch des Schismas sandte ihn Papst Gregor XI. 1377 in einer heiklen Mission in die Republik Florenz [714]). Vor allem im Dienste des Avignonesischen

[712]) Eubel Konrad OMConv., *Die Avignonesische Obedienz der Mendikanten-Orden sowie der Orden der Mercedarier und Trinitarier*, Paderborn (1900) S. 7 N. 57 : 1379 Sept. 18 : Clemens VII amoto Bonaventura sequace Urb. VI Ioanni (Hiltalingen) de Basilea regimen Ord. Er. s. A. committit ... Bald darauf erweist der Gegenpapst dem Gegengeneral eine besondere Gunst : Eubel *l.c.* S. 7 N. 58 : 1379 Sept. 26 : Clemens VII ad instantiam eiusdem fr. Ioannis de Basilea universis capellam s. Sepulcri dominici in conventu fratrum Er. s. Aug. Argentinen. construendam visitantibus indulgentias elargitur. « Etsi quaelibet sanctorum loca ». D. Avin. VI Kal. Oct. a. I.

[713]) Teeuwen-de Meijer *Documents*, S. 47 Anm. 99 : « Clémentins ou partisans de l'antipape Clément VII (1378-1394). Les augustins de la province de Cologne suivaient de préférence l'obédience de Rome, mais sous l'influence de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre, partisan de Clément VII, la division se fit jour dans les couvents du comté de Flandre. En 1393, un nommé Alazar (!) Sabini prit part au chapitre général à Paris, qui était sous l'obédience d'Avignon, en tant que définiteur de la province de Flandre ». Cf. Fr. Roth, *The Great Schism and the Augustinian Order*, dans *Augustiniana* VIII (1958), 289. Il est quasi certain que Alazar (!) Sabini n'est autre que Alardus Sabijn, signalé comme prieur à Gand le 12 mars 1387. Cf. N.De Tombeur, *Prov. Belg.* Ms. t. III, 248 et A. Keelhoff, *Geschiedenis van het klooster der Eerw. Paters Eremyten Augustynen te Gent*, Gent 1864, p. 229. Jean de Bruxelles (der in der angeführten N. 108 vom General von der Exkommunikation absolviert wird, die er sich zugezogen hatte, weil er Anhänger der Schismatiker war und sich von ihnen Weihen hatte geben lassen) « était probablement du couvent de Malines, qui appartenait alors au diocèse de Cambrai. Cet évêché était fortement sous l'influence d'Avignon. En 1385, l'antigénéral Jean Hiltalingen de Bâle et Gilles d'Orléans, docteur en théologie, participent au concile de Cambrai comme délégués extraordinaires du pape Clément VII. ... » — Roth, *The great Schism l.c.* S. 289 schreibt darüber : « The only non-French participants (an dem « Generalkapitel » in Paris an Pfingsten, 1393) were the definitor of Spain and the representative of the somewhat myterious « Province of Flanders » which may have been a French-speaking splinter group separated by the Schism from the old Province of Cologne ».

[714]) Trapp Damasus OSA., *Augustinian Theology of the 14th Century*, in : AUGA

Papstes Clemens VII. ist er wiederholt mit diplomatischen Aufgaben beschäftigt. Der Papst nennt ihn geradezu « apostolicae sedis nuntius » [715]). So ist es verständlich, wenn er auf seinen Reisen auch für die Sache des Gegenpapstes Clemens VII. wirbt. Vor allem in Straßburg, wo man ihn den « Engel » nannte, war er tätig [716]). Auch in anderen

VI 146-274, S. 242 Anm. 85 : « ... In the meantime I have found a new important document on Hiltalingen in L. Pastor, *Geschichte der Päpste* I (ed. 8-9, Freiburg 1926), 800-02, esp. 802 n. 1. It shows Hiltalingen, in the diplomatic service of Gregory XI. on a mission as angel of peace in Florence. The companion of Hiltalingen is Magister Ludovicus de Venetiis (= de Padua !), O. Min. ; the date of their diplomatic passport is July 20, 1377 ».

[715]) Eubel, *Av. Obedienz*, S. 8 N. 64 : 1379 Oct. 26 : Clemens VII. Ioanni de Basilea Er. s. A., theol. prof. et *apost. sedis nuntio*, concedit licentiam magistrandi in eadem facultate Marquardum de Lundowia (Lindau) Min. et Theobaldum de Altkirch al. de Basilea Praed., qui in pluribus et diversis studiis generalibus in theologia longis temporibus studuerunt et legerunt, necnon duos alios fratres praedictorum vel aliorum Ordinum Mendicantium professores in illis partibus existentes. « Cum te ad certas partes Alamanniae ». — D. Avin. VII Kal. Nov. a. I. (11, 200).

Ibidem S. 12 N. 96 : 1380 Mart. 4 : Clemens VII. Ioanni de Basilea Er. s. A., mag. theol. et *apost. sedis nuntio* mandat, ut Kleophardo de Ratisbona Min., qui in diversis studiis in theol. facult. studendo et loquendo multum profecisse dicitur, magisterii honorem et docendi ubique licentiam in eadem facultate largiatur. « Viri sacrae lectionis ». — D. Avin. IV Non. Mart. a. II (20, 379).

Ibidem, S. 44 N. 342 : 1384 Apr. 20 : Clemens VII. Ioanni de Basilea, priori gen. Er. s. A., *apost. sedis nuntio* ad regnum Angliae necnon Cameracen., Tornacen., Traiecten., Morinen. et Atrebaten. civ. et dioec., concedit facultatem dispensandi super quibusdam impedimentis matrimonii et super defectu natalium, magistrandi in theol. facult., concedendi tabellionatus officium. « Cum te ». — D. Avin. VIII Kal. Maii a. VI (32, 421). Sauerland, Urkunden und Regesten zur Geschichte der Rheinlande aus dem Vatikanischen Archiv, VI. Bd. (her. v. Herm. Thimme) Bonn (1912) S. 589 N. 1459 : 1387 April 1 : Avignon. — Clemens VII Johannem de Basilea ord. fratrum Heremitarum S. Augustini, quem dudum ad regnum Angliae et provinciam Remensem ac nonnullas partes Alamannie pro certis ecclesie Romane negotiis miserat cuique diversas facultates et gratias ac commissiones, quibus in prosecutione negotii huiusmodi uti posset, concessit, prout in diversis pape et Petri tit. S. Marci presbiteri cardinalis penitentiarii papalis inde confectis litteris continetur, postmodum ad curiam reversum iterum destinat ad dicta regnum provincias (!) et partes alias, presertim Colonienses, Maguntinas et Treverenses provincias pro predictis ecclesie Romane negotiis eique de novo concedit predictas facultates potestates et gratias. — « Experta tue virtutis ». — D. Avin. kl. aprilis a.nono. — Sequitur : T(radita) IIII kl. maii eiusdem anni post constitutionem factam ... (*Reg. Avin.* 251 f.429).

[716]) UBSt V S. 1021, N. 1398 : (1380) Dez. Heidelberg : Rupprecht d. Ä. von der Pfalz und Meister und Rat ermahnt den Augustiner Engel, der gegen Pp. Urban predigt, in der Stadt nicht zu dulden.

Von uns herczog Ruprecht dem eltern.

... Uns ist fur kommen, daz der Augustiner, den man den Engel nennet, der offenlich

Städten finden sich Spuren seiner Wirksamkeit, so in Konstanz 1386 [717]) und in Freiburg i/Br. 1388 [718]). Dabei bemühte er sich natürlich auch um seinen Orden, soweit er zu seiner Obödienz gehörte: im Jahre 1381 hielt er, der Überlieferung nach in Basel [719]), ein Generalkapitel ab. Clemens VII. gab ihm dazu besondere Vollmachten: So konnte er das Stimmrecht der Patres Capitulares, die zum Kapitel nicht kommen wollten oder konnten, anderen Brüdern übertragen [720]).

ist und auch predigit wider den glauben und unsern geistlichen vatter babst Urban, in uwer stad offenlichen sii und da predige, und dar zu als der Augustiner provincial verbotden habe sinen undertan den Augustinern bii uch zu Straszburg, daz sie yn nit bii yn halden sollen und als fur eynen bennigen und ungleubigen ungesongen sollen sin, so haben uwir burger den Augustinern laszen sagen, sie wellen, daz derselbe Engel in der stad sii. Des wolten wir nit gleuben, wann wir da bii waren, da Johan von Molnheim und ander uwir frunde von uwerr stad und des rats wegen fur unserm herren dem kunige, fur dem cardinal, fur den fursten, und fur den steten versprochen, bii unserm geistlichen vatter babst Urban festlich zu verliben und nit gestaden, von des widerbabstis wegen botschafft odir brieffe zu furen odir fur zu brengen in uwer stad. Weres nu also, daz derselbe Augustiner also offentlich bii uch were und predigite, so wollent bestellen, daz der und auch andere semeliche in uwir stadt nit gehalten noch geliden werden. Und wollent uch also dar zu bewisen, daz wir daz nit dorffen brengen an unsern herrn den kunig und die fursten und auch die stede. Und laszit uns des uwir antwert wider wiszen. Datum ...

Ein Regest dieser Urkunde findet sich auch in: *Regesten der Pfalzgrafen am Rhein*, I. Bd. Innsbruck (1894), S. 262 N. 4367: Heidelberg 1380 dec. 6.

[717]) REC III, S. 10, N. 6801 (1386 März 2): Zur Abfassung einer Urkunde als Zeuge genannt: Mag. Johann von Basel, sonst von Hiltelingen, Generalprior der Augustiner-Eremiten, der hl. Theologie Professor.

[718]) *Ibidem* S. 11, N. 6810 (1388 Juni 3 Avignon): Papst Clemens VII. an den Rat der Stadt Freiburg: Von Mag. Johann von Basel, Generalprior der Augustiner-Eremiten, habe er erfahren, daß sie seine, des Papstes, Sache Tag für Tag vertreten. Da nur die Standhaftigkeit zum Ziele führt, ermahnt er sie, dem erwählten Heinrich (als Bischof) zur Seite zu stehen; über ihre Bitte, die sie vortragen, werde ihnen der genannte Magister Johannes Aufschluß geben.

[719]) Roth Franz OSA., *Deutsche Generalkapitel*, in: CU XII (1954), 18-22, S. 19: « Crusenius berichtet (*l.c.* S. 155), daß das Basler Kapitel (von 1351) nicht von dem damaligen General Thomas von Straßburg geleitet wurde, sondern vom Magister Johann von Basel, auch Hiltalingen genannt. Das ist aber falsch. Hiltalingen leitete als Anti-General das Kapitel von Basel, das 1381 stattfand, auf dem sich nur die Franzosen und Spanier einfanden. Diese wurden (S. 20) von ihren Königen gezwungen, zum Gegenpapst zu halten ».

[720]) Eubel, *Av. Obedienz*, *l.c.* S. 21, N. 160: 1381 Iul. 17: Clemens VII. Ioanni de Basilea « rectori » fratrum Er. s. A., mag. theol., concedit facultatem loco illorum fratrum sui Ord., qui ad capitulum generale in loco, ubi illud celebrabitur, venire recusant, alios substituendi ac insuper deputandi aliquos fratres sui Ord. in theologia baccalaureos

Es ist eigentümlich, daß Clemens VII. gelegentlich eines weiteren Generalkapitels 1389 diese Praxis ausdrücklich verbietet [721]). Clemens VII. übertrug dem fr. Joannes de Basilea noch andere Privilegien und Aufgaben; wußte er ja, daß er an ihm einen treuen Verfechter seiner Sache hatte. So verlieh er ihm wiederholt das Recht, Baccalare seines Ordens zu Magistern zu promovieren [722]); er griff persönlich ein in eine Streitsache der Augustiner mit den Pedellen der Universität Paris [723]). Schließlich erhob er ihn am 10. März 1389 zum Bischof

ad legendam bibliam et sententias in Parisien. et aliis studiis generalibus. « Religionis zelus ». D. Avin. XVI Kal. Aug. a. II (293, 179). Cfr. *Chart. Univ. Paris.* III, nr. 1462 ...

Der volle Wortlaut der Bulle « Religionis zelus » ist abgedruckt in AA VI (1915/6), S. 241/2. Die betreffende Stelle lautet ; « ac in loco fratrum et officialium illorum qui priorem generalem dicti ordinis consueverunt in capitulis generalibus eiusdem ordinis eligere et diffinitorio ipsius capituli interesse, qui a dicto capitulo proxime celebraturo absentes fuerint aut alias quoquomodo ad capitulum ipsum venire recusaverint seu contempserint, alios fratres instituendi et dandi eisdem fratribus instituendis vices absentium seu recusantium aut venire contempnentium, ut prefertur ».

[721]) Eubel, *Av. Obedienz, l.c.* S. 69 N. 579 : 1389 Sept. 14 : Quum instante electione prioris generalis Er. s. A. nonnulli professores eiusd. Ordinis, qui in electione huiusmodi vocem non habent, procurare dicantur, ut loco provincialium ac diffinitorum et discretorum provinciarum scismaticarum dicti Ordinis aut aliis coloribus exquisitis ad eligendum ipsum priorem gen. admittantur, prohibet, ne alii loco priorum provincialium aut diffinitorum seu discretorum praedictorum vocem in huiusmodi electione obtineant, immo vult, ut illi dumtaxat priores ipsum generalem secundum Deum eligant, ad quos eadem electio de iure et secundum constitutiones dicti Ord. pertinet. D. Avin. XVII Kal. Oct. a. XI. « Sacrum Ordinem Er. s. A. » (54, 524).

[722]) Eubel, *Av. Obedienz l.c.* S. 22, N. 166 : 1381 Nov. 3 : Clemens VII. Iohanni de Basilea Er. s. A., mag. theol., qui pro certis Ord. sui negotiis ad Narbonen. et Tholosan. provincias de proximo se translaturus est, concedit facultatem conferendi magisterii honorem (in civitatis Tholosane vel villae Montispessulani studiis) duobus in theologia baccalaureis eundem Ord. professis, qui in aliquo ex praedictis vel alio studio generali bibliam vel sententias ordinarie legerunt ac disputationes ceterosque actus magistrorum dictorum studiorum in ipsa theologia continuarunt, si eos per suam et aliorum 3 vel 4 magistrorum diligentem examinationem sufficientes et idoneos repererit. « Sincerae devotionis affectus ». D. Avin. III Non. Nov. a. IV (25, 159).

Ibidem S. 41, N. 321 : 1383 Nov. 30 : Clemens VII. Ioanni de Basilea priori gen. Er. s. A., mag. theol., concedit, ut Adam de Petrafonte et alium fratrem eiusd. Ord., si eos idoneos et sufficientes repererit, ad honorem magisterii in theol. facult. promoveat eisque docendi licentiam largiatur. « Personam tuam ». D. Avin. II Kal. Dec. a. VI (34,446).

[723]) Eubel, *Av. Obedienz, l.c.* S. 45, N. 357 : 1384 Iun. 28 : Clemens VII. Cancellario Parisien. mandat, ut causam inter Iohannem de Basilea priorem gen. Er. s. A., s. theol. mag., et pedellos theol. facult. univers. Paris., qui fratres Er. s. A. baccalaureos ultra summam trium francorum auri, quando illi faciunt principia super lectura libri senten-

von Lombès im Departement Gers in Südfrankreich [724]). Diese Ernennung war der Lohn für die eifrige Wirksamkeit in der Sache des Papstes in Avignon [725]). Hiltalingen war ein so eifriger Verfechter desselben gewesen, daß Rom ein « Mandatum captivandi » gegen ihn erließ [726]). Lange konnte er sich seiner Würde nicht erfreuen. Er starb 1392, wohl im September [727]), und wurde in Freiburg im Breisgau begraben, nach Höhn (S. 68) im Chor der Klosterkirche, wo zu seiner Zeit das Grabmal noch existierte.

3. *Konrad von Hausen*

Johannes von Hiltalingen versuchte natürlich in erster Linie seine eigene Heimatprovinz für den Avignoneser Papst zu gewinnen. Er brachte wohl viel Verwirrung in die Reihen seiner dortigen Mitbrüder. Aber dauernden Erfolg hatte er doch nur bei einem kleinen Teil derselben. Das war das Verdienst *des* Mannes, der einige Jahre

tiarum, solummodo recipiendorum gravant et molestant, vertentem audiat et decernat. « Exhibita nobis ». D. apud Villam novam Dioec. Avin. IV Kal. Iul. a. VI (32,524).

724) Eubel, *Av. Obedienz, l.c.* S. 66, N. 559 : 1389 Mart. 10 : Clemens VII. Ioannem (Hiltalingen) de Basilea, priorem gen. Er. s. A., mag. theol., ecclesiae Lomberien. praeficit in episcopum (52,69).

725) Eubel, *Av. Obedienz, l.c.* S. 69, Anm. 2 : « ... Quem Ioannem, qui iam circa m. Sept. a. 1392 obiit, pro Clemente VII maxime in partibus Rheni superioris plurimum laborasse constat ». — Roth, *The Great Schism*, AUGA VIII (1958), S. 285, Anm. 14 : « ... et omnes sibi (Clementi VII) adherentes sunt schismatici condemnati et haeretici, quorum schismaticorum non minimus defensor et protector est Johannes de Hiltelingen, qui vocatur angelus, frater ordinis sancti Augustini, praetendens se Episcopum Lumbariensem sed vere nomen est sine re ... ». H. Haupt, *Johannes Malkaw aus Preußen und seine Verfolgung durch die Inquisition in Straßburg und Köln 1390-1416*, in : *Zeitschrift für Kirchengeschichte* VI (1884) 334/85 ... ».

726) Trapp, *Quotations l.c.* S. 413 : « Hiltalinger was such an active agent for Avignon that Rome finally pulished against him the *Mandatum captivandi* (Anm. 8 : cf. Gerd Tellenbach, *Repertorium Germanicum*, II (Berlin 1933) 25sq. and 28. The same « Mandatum captivandi Roberto (Clementi VII) adhaerentes » is issued twice on the same day : March 7, 1389. One addressee is living in the diocese of Basel, the other in Prague. in both Mandata « Johannes de Basilea alias dictus de Hiltelingen » heads a list of fifteen persons to be captured).

727) Vgl. oben Anm. 725. — Nachfolger des fr. Johannes von Basel als General der Av. Obedienz des Augustiner-Eremitenordens wurde 1389 Bernard Pughal 1389-1403, Peter Avena (de Vena) 1403-1409; als dieser auf dem Konzil von Konstanz immer mehr der römischen Seite sich zuneigte, ernannte Benedikt XIII. Thomas Fabri zum General 1416-1417. 1419 mit dem GK zu Asti war das Schisma im Orden endgültig beseitigt. (Cfr. Roth, *Schism, l.c.* S. 298).

nach dem Weggang des fr. Johannes sein Nachfolger als Provinzial der rheinisch-schwäbischen Provinz wurde: Conradus von Hausen. Wer in der kurzen Zwischenzeit die Provinz leitete, ist nicht klar ersichtlich. Nach der Wahl des fr. Johannes zum Generalprokurator 1377 stand als Vikar an deren Spitze ein Jahr lang fr. Theodoricus de Mürnhard aus Mainz, Pariser lector biblicus und lange Jahre Prior in Mainz [728]).

Auf dem Provinzkapitel zu Rappoltsweiler 1378 wurde dann fr. Heinrich von Luzern, Profeßsohn des Klosters in Zürich, wo er um das Jahr 1376 Prior war, zum Provinzial gewählt. Aber er empfand dieses Amt als so drückende Last, daß er es nach einem Jahr auf der Convocatio zu Worms wieder niederlegte [729]).

[728]) Höhn, S. 67: « ... ipsoque (fr. Joanne de Hiltalingen) Romanam Curiam ingresso, Vicario nomine Provinciam Rheno-Suevicam per unum annum regebat Theodoricus de nobili familia Mürnhardorum, Lector Biblicus Parisiensis, de Moguntia oriundus, Vir doctrina et prudentia plurimum excellens, qui postea tam in Comitiis Generalibus Herbipoli anno 1391 habitis, quam Provincialibus anno 1405 Landavii peractis praesidium tenuit vice Reverendissimi P. Generalis, et interea Conventus Moguntini Familiam gubernavit (ex registris et Actis Capituli Provinc. Herbipoli) ». Höhn drückt sich hier etwas unklar aus. Auf S. 72 sagt er klarer: « De nostra Provincia Generali illi Congressui interfuerunt P.M. Theodoricus Mürnhardi de Moguntia, qui Capitulo Provinciali insimul ibi tunc temporis habito praesedit ... ». — P. Theodoricus war also 1391 in Würzburg Praeses des PK der rhein. - schw. Provinz; das GK leitete der General Bartholomaeus Venetus selbst, cfr. Zumkeller, UBW, S. 179-186 NN. 206-213. Der Clm 8423 S. 404f, sagt zum 5. Okt. 1391: « Dispensavimus de provinciali Capitulo in provincia Rheni pro anno 1392 celebrando, concedentes Hermano de Rinaco Provinciali eiusdem provinciae, ut unacum diff. Provincialis Capituli immediate preteriti possit de omnibus necessariis in dicta provincia providere. Insuper ut Conventuum Prioribus suae provinciae concedere possit, quatenus Novitios ante 11. annum ad ordinem possint recipere etc. — *Theodoro Biblico Priori Mogunt. datae sunt gratiae* ». — Ob dieses « gratiae » nun mit « Dank » oder « Gunsterweisungen » zu übersetzen ist, jedenfalls hat es Bezug auf seine Tätigkeit als Kapitelspraeses. Der Konvent Mainz litt anscheinend an Personalmangel; wiederholt gestattet der General dem Genannten, Mitbrüder aus anderen Provinzen in seinen Konvent aufzunehmen, cfr. Clm 8423, S. 405: 30. Nov. 1392: « Concessimus licentiam f. Theodorico Priori Conv. de Moguntia vocandi duos ff. ex alia provincia » und *ibidem*, S. 145: 1393: « Fr. Theodorus prior Moguntiae obtinet licentiam assumendi duos fratres ex aliis provinciis pro suo conventu, uti et annis praecedentibus aliqui fratres ex provincia Bavarica illuc se transtulerunt, ex defectu credo illius provinciae Rheni ».

[729]) Höhn, S. 68. — Höhn berichtet hier weiter, Johannes de Basilea habe nun dieses Amt noch einmal übernommen und sei im selben Jahre Bischof geworden. 1389 sei er siebzigjährig gestorben. Nach den oben angeführten Urkunden enthält dieser Abschnitt eine Reihe von Unrichtigkeiten. Über Heinrich von Luzern konnte ich keine urkundlichen Nachrichten finden.

Wohl sein unmittelbarer Nachfolger war dann Konrad von Hausen. Schon die Tatsache, daß ein bestimmter Termin für den Beginn seiner Amtszeit nicht überliefert ist, läßt darauf schließen, daß er zunächst sozusagen inoffiziell damit betraut wurde. Wie wir später sehen werden, steht urkundlich fest, daß fr. Conrad schon Provincialis (vicarius?) war, als Philipp von Mantua in der Eigenschaft eines vicarius generalis den Gesamtorden leitete (1378-1381). So ist es durchaus möglich, daß fr. Konrad 1379 dem fr. Heinrich von Luzern im Amte folgte.

Fr. Konrad von Hausen, auch Constantiensis genannt, entstammte einem angesehenen Konstanzer Geschlecht. Er trat in das heimatliche Augustinerkloster ein und machte bald große Fortschritte in Tugend und Wissenschaft. Längere Zeit war er Prior seines Mutterklosters, dann gefeierter Professor der Theologie im Ordenshaus zu Straßburg. 1378 wurde er zum Generaldefinitor gewählt und 1379 zum Praeses des Provinzialkapitels in Worms bestellt. Heinrich von Brandis, Bischof von Konstanz, machte ihn zum Großpönitentiar seiner Diözese, und dieses Amt blieb über längere Zeit in den Händen von Augustinern [730]).

Fr. Konrad begann sein Provinzialat ungefähr gleichzeitig mit dem Beginn des Abendländischen Schismas. Vom ersten Augenblick an war er ein unerschrockener Kämpfer für den rechtmäßigen Papst Urban VI. und damit der stärkste Gegner seines Landsmannes, des Gegen-Generals Johannes Hiltalingen von Basel. Eine feste Stütze fand Konrad an dem legitimen General in Rom, Bartholomaeus von Venedig (Vicarius generalis 1383-1385; erwählter General 1385-1400) [731]). Auf dem Provinzkapitel zu Speyer am Margaretentag 1382 [732]) war fr. Konrad wieder zum Provinzial gewählt worden; im

[730]) Höhn, S. 69 und Heizmann, Die Klöster und Kongregationen der Erzdiözese Freiburg in Vergangenheit und Gegenwart, München-Kolbermoor (1930) S. 6.

[731]) Aus den Registern dieses Generals stellte Eustasius Estéban OSA die Stellen zusammen, die sich auf diesen Kampf beziehen, in dem Artikel « De fratre Conrado de Husen, Constantiensi, O.N., acerrimo Urbani Papae VI. defensore » in AA, V (1913/4), 198-204, 224-229.

[732]) Sowohl im Text des Clm 8423 wie bei Estéban, *l.c.* ist für das Kapitel in Speyer die Jahreszahl 1384 angegeben. Aber dieses Jahr ist unmöglich, da der General seinen Brief am 17. April schrieb und das Kapitel nach dem Text desselben am 20. Juli (Margaretentag) stattfand. P. Estéban schlägt darum das Jahr 1383 vor; aber dies ist auch kaum möglich, weil in diesem Jahr die Convocatio stattfand, deren Akten der General ja mit seinem Brief bestätigt. Somit dürfte Höhn das Richtige treffen, wenn er S. 69 sagt: « Scissura quadam inter Fratres oborta, quae hoc tempore Schismatis ex assultu

folgenden Jahr hatte er vom 2. August an eine Convocation (Zwischenkapitel) gehalten. Deren Beschlüsse bestätigt der General am 17. April 1384. Er benützt die Gelegenheit, die Autorität des Provinzials sehr stark hervorzuheben und alle Brüder eindringlich zu mahnen, sich vom Treiben der « Rebellen » fernzuhalten [733]). Am glei-

Pseudo-Pontificis Clementis VII. nominati et a Gallis defensi etiam Monachos fecit dissentientes, missus est anno *1382* a Reverendissimo P. Generali ad Capitulum Provinciale Spirae indictum conciliandae concordiae causa P.M. Lucas de Firmo Italus, et unanimiter reelectus est ibi Pater pacis, Conradus de Husen ... ».

[733]) Estéban, *l.c.* S. 200 : (Clm 8423, S. 394f.) : Florentie 17 aprilis 1384 : Frater Bartholomaeus etc. — Venerabili et religioso viro fratri Conrado de Husen, priori provinciali Reni et Swevie, eiusdem ordinis, salutem et pacem divinam. — Quia iustum est et consonum rationi, ut probi viri ad provinciarum regimina, seu ad culmina provincialatus officii rite et legitime assumpti, *Sancte religionis pie matris nostre precipui zelatores et defensores, illi sane precipue, qui pro fide sanctissimi Domini* (S. 201) *nostri Domini Urbani, etc., intrepide innumeris periculis se exponunt et fideles usque ad mortem comprobantur*, gratiis uberioribus fulciantur et subsidio favorabili animentur et gratiosius prosequantur. Quapropter, ut cum maiore cordis et conscientie tue tranquillitate provinciam regimini tue circumspectioni creditam et subditum tibi gregem (Clm : provinciam regere, commissum tibi gregem) salubrius valeas *inter procellas et undas tribulationum maxime flebilis scismatis occurrentes gubernare et securius ad portam pacis et salutis Deo propitio perducere et sub fidelitate prefati Domini nostri pape reservare*, et ut ora loquentium iniqua obstruantur atque insultantium clamor pro parte compescatur (« atque ... compescatur » fehlt im Clm), declaramus presentium in (« in » fehlt im Clm) tenore, quod non obstante ordinatione provincialis capituli vestri in Spira sub anno Domini MCCCLXXXIIIJ (lege : 1383 — in Wahrheit war das Kapitel in Speyer 1382 !) (Clm schiebt hier ein : « in festo Margarithae Virginis ») celebrati de annua celebratione provincialis capituli et de annua mutatione capitis ordinarii prelibate provincie, te esse legitimum et verum provincialem virtute electionis unanimis in dicto capitulo rite et canonice tunc celebrato de te tamquam persona ydonea et sufficienti; que quidem electio per nostrum predecessorem Magistrum Nicolaum pie memorie acceptata extitit et confirmata et tamquam iusta ratificata, et tibi tamquam legitimo pastori et provinciali auctoritatem (Clm : plenariam amministrandi, regendi in provincialatus officio tam in temporalibus quam in spiritualibus iuxta nostri ordinis instituta concessit gratiose (« gratiose » fehlt im Clm); quam electionem, acceptationem detrahentium mendatia et insultus rebellium cogunt nos de novo approbare in hiis scriptis et confirmare. Mandantes omnibus et singulis fratribus prelibate provincie per obedientiam salutarem quod tibi tamquam suo legitimo priori provinciali atque pastori reverenter obsequi debeant et humiliter obedire; et precipimus sub excommunicationis sententia, quam ferimus licet inviti his scriptis, trina cum (Clm statt « cum » « tamen ») canonica monitione premissa, in omnes et singulos, qui presens nostrum mandatum contempserint adimplere. Sub eadem sententia mandamus districtius (im Clm fehlt « districtius ») et sub pena carceris, quam volumus omnes et singulos incurrisse contrafacientes, ne aliquis frater dicte provincie ad aliquam congregationem capitularem intus provinciam vel extra audeat (statt « audeat » hat Clm « praesumat ») accedere quomodolibet vel sub quacumque

chen Tage ernannte der General den fr. Konrad zum Vicarius generalis mit allen Vollmachten, er gab ihm Gewalt über die Lesemeister des studium generale in Straßburg und ermahnte ihn noch eindringlich, alle schismatischen oder schismaverdächtigen Mitbrüder zu entfernen [734]). Im Juni desselben Jahres dehnte der General die Fakultäten des Provinzials auf alle studia generalia aus.

Fr. Konrad von Hausen war anscheinend kränklich, er war ja auch nicht mehr der jüngste; deshalb ernannte der General den fr. Heinrich von Antlau zu seinem Vikar für den Fall, daß der Provinzial einmal sein Amt nicht ausüben könne [735]). Als 1384 der Rektor

specie vel pretextu quocumque, que ut fiat, specialiter per nos non fuerit (Clm bringt « non fuerit » gleich nach dem Komma) concessum atque mandatum, vel acceptet etiam (Clm « et ») ad simplicem convocationem venire, que per te cum consilio et assensu patrum dicte provincie non fuerit ordinata. Preterea, quia iuxta mandatum quod auctoritate nostri predecessoris immediate emanavit, *convocationem aliquorum patrum* (Clm hat « aliquam » statt « aliquorum patrum ») *tue provincie tenuisti ac fecisti celebrari secunda die augusti et sequentibus anni preteriti*, in qua convocatione singula (Clm « similia ») mandata nostri predecessoris concernentia dictam convocationem una cum convocatis patribus effectui studuisti mandare ad utilitatem et profectum Ordinis et provincie memorate; quapropter dictam convocationem cum omnibus ibidem actitatis (Clm « agitatis ») tamquam gratam et legitime habitam (Clm : « legitimam habentes ») confirmamus et acceptamus, etiamsi oporteret singula acta de verbo ad verbum recitare pro presenti, eodem quo supra tenore. Insuper, *pro salubri directione et custodia tibi crediti gregis confirmamus omnes et singulas gratias et concessiones hactenus per predecessores nostros, videlicet, magistrum Phi(lippum) (et) M(agistrum) N(icolaum) tibi factas et eas volumus in sui roboris firmitate permanere*, etiamsi in presentibus oporteret de singulis gratiis de verbo ad verbum fieri mentionem specialem, etc. (Reg. Dd 2, fol. 12 et 12v). (der Clm hat nach « concessiones hactenus » nur noch « per Predecessorem nostrum tibi indultas etc.) ».

[734]) Estéban, *l.c.* S. 201f. : Eodem die (17. April 1384) : Fecimus priorem provincialem Reni et Swevie generalem nostrum vicarium in tota provincia, ut possit disponere, corrigere, mutare et cassare quoad omnia sicut nos, ubi non habuerit mandatum ad oppositum per nos. Item, singulariter concessimus sibi dispositionem generali in conventu Argentina quoad lectores, et precipimus quod nullum fratrem scismaticum aperte, vel suspectum, in conventu permittat manere (Reg. Dd. 2, fol. 12v). (Der Clm 8423 hat S. 396 dasselbe so gut wie wörtlich, aber nur die erste Hälfte bis « Item »).

[735]) Estéban, *l.c.* S. 202 : Venetiis, 15 iunii 1384 : Concessimus lectori de Husen, Provinciali Reni et Suevie, quod conventui in provincia, ubi studium generale fuerit, de priore, lectoribus, principali et secundario, (possit providere) quotiescumque sibi videbitur oportunum; quodque lectorem Conradum (Burgthor) de Constantia ad provinciam possit vocare et eum volentem in studio generali facere lectorem secundarium.

Eodem die. — Fecimus lectorem Henricum de Andela, priorem in Hag(enoa), vicarium nostrum in provincia Reni, *in casu quo provincialis officium provincialatus exequi non posset quocumque casu.*

des Ordens, Bartholomaeus von Venedig, das neue Generalkapitel vorbereitete, war er fest entschlossen, dies in Deutschland abzuhalten. Er dachte an das Kloster in Konstanz, wo fr. Conradus das Amt des Provinzials ausübte [736]). Der General wollte nicht lange auf die Antwort warten; am gleichen Tage noch beauftragte er den Lektor Konrad von Sachsen, der nach Deutschland reiste, in dieser Frage tätig zu werden [737]). Bald schickte er seinen Socius, Mag. Henricus de Saxonia, auch nach Deutschland, um dort die Frage des Kapitelsortes zu

Eodem die. — Decrevimus, quod frater Henricus, prior conventus Hag(enoensis) et vicarius noster ibidem (in provincia Rheni), nihil presumat innovare in eodem sine consensu provincialis (Reg. Dd 2, fol. 20). Die drei Erlasse sind auch so gut wie gleichlautend verzeichnet im Clm 8423, S. 397.

Der General wiederholte im nächsten Jahre die Ernennung des fr. Heinrich von Antlau zum Vicarius generalis bedingungsweise : Estéban *l.c.* S. 225 - (Clm 8423, S. 400). — Höhn, S. 71 sagt von fr. Heinrich : « Lector in nobilioribus conventibus et saepe Prior, in specie Basileae, Hagenoae et Colmariae ». — Er war 1396 auf dem PK Mülhausen Lektor in Rappoltsweiler und 2. Definitor, (Höhn 73), 1401 auf dem PK zu Breisach Lektor und Prior in Basel und 2. Def. (Höhn 76) und 1408 auf dem PK zu Landau 2. Definitor (Höhn 82).

736) Eustasius Estéban OSA, *De convocatione capituli generalis Strigoniensis deque rectoribus Ordinis, qui ipsum nostrum Ordinem gubernarunt*, in : AA V (1913/4), 56-62, 80-89, S. 61 : Neapoli, Ianuarii 1384 : Frater Bartolomaeus, sacre pagine professor etc. Venerabilibus et religiosis viris prioribus provincialibus Almanie, coniunctim et divisim, ordinis antedicti, Salutem in Domino sempiternam. Cum per Sanctissimum patrem dominum nostrum dominum Urbanum divina providentia papam VJ.^{m} nobis commissum existat, de eiusdem domini nostri gratia speciali, ut quantum ad locum et tempus valeamus de futuro nostri ordinis generali capitulo providere; hinc est quod, cupientes equitatis semitam non exire, dictum generale Capitulum in partibus Ultramontanis et in Almania mente statuimus omnimode celebrandum; et quia hoc quanto citius tanto salubrius, ac quanto utrique nationi quoad locum propinquius, tanto pro omnium consolatione honestius fieret ac sanctius putaremus; ideo nobis rationi consonum videbatur, ut prefatum Capitulum celebraretur in Constantia, et si fieri posset in festo patris nostri Augustini proxime futuro, vel ad tardius in festo Pentecostes ad annum, ne sacer ordo noster, quantum ad Generalatus officium, acephalus remaneret. Quare ad omnia supra dicta vestram non tedeat caritatem citissime respondere de singulis pro sepe dicto capitulo salubriter consulendo : Nam nos aliter oporteret ob prefatam causam ad partes Almanie vel personaliter accedere, vel alium loco nostro dirigere festinanter. Datum etc.

737) Estéban, *De convocatione Cap. Strigoniensis*, S. 84 : Neapoli, 29. Ianuarii 1384 : Rogavimus omnes et singulos priores provinciales et locales, ad quos lectorem Conradum de provincia Saxonie declinare contingerit, quatenus intuitu nostri et ratione futuri generalis capituli, pro cuius dispositione ad Almaniam vadit, debeant promovere et habere singulariter commendatum, etiam si sine socio Ordinis, quod absit, ad eosdem eum dirigere gressus suos contingeret quovis modo.

klären [738]). Die beiden Abgesandten des Generals hatten mit ihren Bemühungen um Konstanz anscheinend keinen Erfolg. Im August 1384 dachte der General daran, das Kapitel in Ungarn zu halten; es wurde wirklich 1385 in Gran gefeiert. Wir kennen die Gründe nicht, warum Bartholomaeus Venetus seinen ersten Plan aufgab. Man hat vermutet, daß es die Armut der Provinz oder die schwache Gesundheit des Provinzials oder eine Epidemie war oder dies alles zusammen.

Der General lud fr. Konrad von Hausen durch ein Schreiben, datiert Venedig 11. November 1384, zum Generalkapitel in Gran ein [739]). Er scheint auch dort gewesen zu sein. Inständig bat er dort den zum General gewählten Bartholomaeus Venetus und das Definitorium, man möge ihm das Amt des Provinzials abnehmen. Der General und das Kapitel schlugen diese Bitte ab, sie befahlen ihm vielmehr im heiligen Gehorsam, sein Amt als Provinzial bis zum nächsten Generalkapitel weiterzuführen. Seine Fakultäten wurden bestätigt und noch bereichert und er wurde wieder zum Vicarius Generalis der Provinz bestellt. Der Grund für diese Maßnahmen war wohl sein unerschrockenes Eintreten für Urban VI [740]). Um fr. Konrad die

[738]) *Ibidem*, S. 85: Florentie, 18 Martii 1384: Fr. Bartholomaeus, etc. — Venerabili et religioso viro in Christo sibi dilecto Magistro Leonardo, priori provinciali Bavarie et Bohomie (sic), ordinis antedicti, Salutem et pacis incrementa. — De laudabilibus morum et zeli religionis conditionibus in persona tua per Venerabilem fratrem *Henricum de Saxonia, Sacre theologie doctorem, ac socium nostrum*, multipliciter bene informati gratias uberiores, quas pro provincialatus officio ad custodiam tibi commissi gregis a predecessore nostro quomodolibet suscepisti, confirmamus, gratificamus et roboramus ... litteram insuper vicariatus futuri vestri provincialatus capituli transmittimus per antedictum Magistrum, cui in dicendis, vel per eum mittendo de generali Capitulo, sicut nobis, aurem credulam et fidem indubiam, celerrrimaque responsa per te cupimus exhiberi ...

Eodem die. — Confirmavimus gratias factas Magistro Gysoni, priori provinciali Colonie, per predecessorem nostrum, et licteram vicariatus futuri provincialis capituli transmissimus per Reverendum Magistrum Henricum de Saxonia, cuius etiam debet relationi credere pro futuri generalis capituli dispositione. Datum, etc.

Die XIX. — Scripsimus provinciali et prioribus de provincia Reni et Svevie, quod credere debeant venerabili Magistro Henrico de Saxonia, socio nostro, in dicendis de generali Capitulo. Similiter provincie Saxonie.

[739]) Estéban, *De convocatione Cap. Strigoniensis, l.c.* S. 88: Die XJ (Novembris 1384 Venetiis). — Scripsimus similiter Provinciali Anglie et Provinciali Reni.

[740]) Estéban, *De fratre Conrado, l.c.* S. 203: Strigonii 25 Maii 1385. — « Fr. Bartholomaeus etc. — Venerabili et Religioso viro Conrado de Husen, Priori provinciali Reni et Swevie ordinis ante dicti, Salutem et divinam pacem. — Quamvis per tuas litteras preces, quibus instanter toti diffinitorio nostri Generalis Capituli Strigoniensis atque

nobis humiliter supplicasti, ut te penitus insufficientem, ut asserebas verisimiliter, et in tribulationibus constitutum ab omni onere et iugo supportaremus dicti provincialatus officii, putamus non incredibiliter de fonte humilitatis et virtuosissimi zeli manasse caritatis, ut tua scilicet, quam amas affectuosissime, provincia adhuc vigilanti (ori — nach Clm 8423 S. 398) et prudentiori viro committeretur salubriter gubernanda : Nos vero, sperantes iuxta aptitudinem et zelum defensionis, que pro fide sanctissimi Domini Domini nostri Urbani pape vj ad sanctam religionem nostram effectualiter (Clm : efficaciter), intrepide atque constanter in regimine tuo demonstrasti, futurum (Clm : fructum) adhuc uberiorem nostre provincie prelibate propitio Deo proventum (Clm : proventurum), supplicationibus tuis in hac parte (Clm : pro hac p.) nobis atque diffinitoribus dicti generalis (Capituli) porrectis nullatenus annuentes, tenore presentium tibi iniungimus dictum provincialatus officium in meritum obedientie salutaris. Mandantes nihilominus strictissime quatenus ad honorem Dei et profectum religionis nostre usque ad generale Capitulum inclusive de proximo celebrandum id sinceris affectibus prosequaris. Et ut concertationis (Clm : contradictionis) fomitem ex hoc precaveamus, volentes predicte provincie, contra omne ambiguum, solidum dare regimen, virtute Diffinitorii sepe dicti capituli generalis, committimus tibi vices nostras atque plenitudinem potestatis (Clm : plenariam potestatem), ut ordinare, disponere ac determinare possis et debeas locum et tempus, ubi singulis annis cum nonnullis patribus antedicte provincie congregatis omnia et singula, preter mutationem provincialis, quia te in statu solide, ut premittitur volumus permanere, que in provincialibus capitulis ordinari consueverunt iuxta exigentiam locorum, temporum et personarum circumspecte peragantur. Mandantes omnibus et singulis fratribus eiusdem provincie, cuiuscumque status, gradus vel conditionis existant, in virtute sancte obedientie et sub pena excommunicationis, quam in hiis scriptis trina canonica monitione premissa ferimus in rebelles, quod ad ullam (Clm: nullam) aliam convocationem seu capitulum provinciale, potius conventiculum dicendum, quovis modo nemo accedere presumat nisi ad convocationem dumtaxat sui prioris provincialis superius expressatam (Clm : statt « nemo » etc. : « accedere praesumant », die folgenden Worte fehlen) non obstante etiam ordinatione frivola, qua cavetur quod singulis annis provinciale Capitulum Reni et Swevie celebrari debeat et ibidem alius provincialis institui per electionem; utque valida sit ordinatio futurorum in dictis convocationibus tuis ad utilitatem provincie tibi credite, volumus ut quidquid actum, factum determinatumque fuerit ibidem per te et alios quos ad hoc elegeris nobis distincte per unum nuncium proprium tuis litteris statim debeat intimari. Eodem quo supra tenore pro salubriori directione et custodia tibi crediti gregis confirmamus omnes et singulas gratias et concessiones hactenus per predecessores nostros, videlicet, *Magistros Philippum et Nicolaum*, atque nos tibi factas et eas volumus in sui roboris firmitate permanere, etiam si de ipsis et earum qualibet de verbo ad verbum in hiis scriptis oporteret fieri mentionem specialem, non obstante quacumque diffinitione (Clm : dispositione) Capituli generalis in oppositum facta, que presentibus directe vel indirecte quomodolibet posset obviare. Mandamus quocirca fratribus universis et singulis (Clm : Mandantes omnibus et singulis fratribus) provincie antedicte, quatenus tibi priori provinciali, quem in eventum (« in ev. » fehlt im Clm) vicarium nostrum ad gubernationem et regimen atque reformationem provincie memorate facimus in hiis scriptis, reverenter obsequi debeant, et humiliter sub pena inobedientie nostre studeant in omnibus obedire. Datum, etc. (Reg. Dd 2, fol. 33v) ». — Der Text findet sich auch im Clm S.

Amtsführung zu erleichtern, erweiterte der General einen Tag später dessen Vollmachten großzügig in einem Schreiben, datiert Gran 26. Mai 1385 [741]). Am 4. Juni des gleichen Jahres bestätigt ihm der General von Wien aus den Empfang der Kollekten für die Jahre 1381-1383 [742]). Am folgenden Tag überträgt er ihm, zusammen mit zwei Magistri, die Entscheidung über das Erbe des fr. Johannes de Braculis [743]).

Den Weisungen seiner Oberen gehorsam, hielt der Provinzial Konrad von Hausen am Augustinustag 1385 in Konstanz eine « congregatio nonnullorum patrum » anstelle eines Kapitels. Der General bestätigte die Akten, gab dem Provinzial noch einige Vollmachten und ermahnte ihn noch einmal, ein wachsames Auge auf die Schismatiker zu haben [744]).

Der Provinzial verwaltete sein Amt vorbildlich, war und blieb ein treuer Anhänger Urbans VI. und setzte alles daran, seine Provinz auch in dieser Haltung zu bestärken. Der General beabsichtigte, ihn dafür auszuzeichnen, und beauftragte am 20. Januar 1386 den Prokurator des Ordens an der römischen Kurie, fr. Bernard von Florenz, vom Papste die Magisterwürde für ihn zu erbitten. Auch dem Provinzial selbst erlaubte er wiederholt, sich um diese Ehre zu bewer-

397-399, in etwa gestrafft : überflüssige Wörter sind weggelassen ; einige bemerkenswerte Abweichungen sind hier angegeben.

741) *Ibidem*, S. 204.

742) *Ibidem*, S. 201 Anm. 1 : Wiennae 4 iunii 1385 : « Acquietavimus venerabilem fratrem Conradum, provincialem Reni, de ducatis LXXIJ pro tribus collectis Ordini debitis pro annis 1381, 82 et 83, qui fuit annus penultimus ante predictum generale capitulum ». — Der Clm 8423 hat auf S. 399 den gleichen Text, nennt aber als Ausstellungsort Prucka Austriae provinciae.

743) Teeuwen-de Meijer, *Documents*, S. 26 N. 50 : Wienne, 5 Junii 1385 : « Commisimus vices nostras venerabilibus viris Magistris Johanni Ergom et Nicolao de Colonia et lectori Chunrado, provinciali Reni, ut se informarent de causa rerum et librorum olim magistri Iohannis de braculis, que vertitur inter provinciam saxonie et conventum pragensem et determinarent eandem iuris remedio, iuste secundum allegata et probata procedendo ». — Etwas verkürzt bringt diesen Text auch der Clm 8423, S. 399.

744) Estéban, *De fratre Conrado*, *l.c.* S. 224 : Parme, 18 octobris 1385 : « Fr. Bartholomaeus etc. — Venerabili viro fratri Conrado de Constantia, priori provinciali provincie Reni et Suevie etc. — Tuas litteras leta mente suscepimus nobis quamplurimam complacentiam tribuentes, cum exinde in te et tuis subiectis fratribus sancti municipationem (?) spiritus percepimus affluentem circa pacis dona et fratrum unitatis concordiam in vestra congregatione Constantiae nuperrime celebrata in festo doctoris patris beatissimi Augustini. Qua in re convocationem huiusmodi acceptantes in eadem actitata singula approbamus et tamquam peracta rite ac iuris ordine inchoata confirmamus presentium in tenore ... ».

ben [745]). Fr. Konrad hat aber, wahrscheinlich aus Demut, von dieser Erlaubnis keinen Gebrauch gemacht. Als Provinzial wird er noch wiederholt in den Generalsregistern erwähnt, niemals aber als Magister S. Theologiae.

Über weitere Congregationes sagen die Generalsregister nichts. Aber aus Höhn wissen wir, daß der Provinzial gewissenhaft jedes Jahr eine solche abhielt [746]). Im Jahre 1387 scheint es aber in der Provinz nicht an Leuten gefehlt zu haben, die ein Provinzkapitel

[745]) *Ibidem*, S. 225 : Papie, 20 ianuarii 1386 : « Fr. Bartholomaeus etc. — Venerabili viro fratri Bernardo de Florentia, procuratori Ordinis etc. — Licet cunctis perspicuis viris nostri ordinis, illis precipue qui ad ordinis augmentum et universalem profectum indesinenter duros substinentes labores insudare non desinunt, teneamur proculdubio ex debito pio caritatis dignum impendere premium, presertim tamen et maxime ad illorum honorem et decus toto nostro conatu et solerti vigilantia debemus semper intendere, qui et agrum dominicum cum fervore cultivantes diutius insudarunt et ad statum felicissimum sanctissimi domini nostri totis viribus, scuto sincerissime fidei undique valati, semper intendunt. Cum igitur venerabilis vir, frater Conradus de Constantia, prior provincialis provincie Reni, de cuius circumspectione laudabili et valitudine virtuosa sumus preter quodcumque dubium certificati, quod ad sui ordinis incrementum et statum atque honorem sanctissimi domini nostri diutius, etiam altas ferens angustias pariter et labores, sine intermissione laboraverit, cupientes eidem debitum conferre iuvamen tenore presentium tibi licentiam concedimus quatenus pro eo procurare possis a sanctissimo domino nostro magisterii gradum, concedentes eidem, ut et ipse pro se ipso procurare possit atque valeat, litteris non obstantibus tibi, priori conventus Ianue, magistro regenti, ceterisque venerabilibus fratribus in curia morantibus per nos destinatis, in quibus expresse mandamus sub pena excommunicationis quam ferimus in scriptis, quatenus nullus frater nostri ordinis per se vel pro alio, per mediatam vel immediatam personam, aliquam gratiam, privilegium, officium, dignitatem, magisterium, bachalariatum, prioratum, vel quemcumque gradum vel statum intus nostrum ordinem procurare quoquomodo presumat. Datum etc. ».

Eodem die. — Similem litteram per omnia misimus fratri Conrado de Constantia, priori provinciali provinciae Reni.

Die XXX[a] — « Concessimus venerabili fratri Conrado de Constantia, priori provinciali provincie Reni, quatenus sibi procurare possit a sanctissimo domino nostro gradum magisterii, non obstantibus litteris per Ordinem ad oppositum per nos destinatis ». (Iisdem fere verbis eadem facultas Fr. Conrado conceditur die 28 aprilis. Cfr. Reg. Dd 2, fol. 72 et 82). — Das Schreiben, datiert Bononiae, 28. Aprilis 1386 verzeichnet auch der Clm 8423, S. 400.

[746]) Höhn, S. 70 : « Eodem (anno 1384) Conradus Provincialis Primam Patrum Convocationem peregit Spirae, et in ea Studium Grammatices, quod ante Sexennium fuerat Brisaci, demandavit Alzeiam et Eslingam. Alterum et tertium Congressum sustinuit anno 1385 et anno 1386 Argentinae, quartum Moguntiae anno 1387 ». — Aus den angeführten Dokumenten geht jedoch hervor, daß die Congregatio des Jahres 1385 in Konstanz gehalten wurde.

feiern und einen neuen Provinzial wählen wollten. Denn am 5. Juli dieses Jahres sandte der General ein eigenes Schreiben, in dem er unter Hinweis auf das Generalkapitel in Gran dieses Vorhaben verbot und den Provinzial daran erinnerte, die Offizialen für das Generalkapitel des nächsten Jahres wählen zu lassen [747]).

Das Jahr 1388 beginnt mit einer menschlichen Geste des Generals gegenüber dem verdienten Provinzial: am 24. Mai dieses Jahres genehmigte er die Einrichtung einer eigenen Zelle für fr. Konrad; bisher wohnte dieser anscheinend in den Gemeinschaftsräumen des Konventes [748]).

Zu dieser Zeit fand das Generalkapitel zu Imola statt. Fr. Konrad nahm daran teil und erreichte dabei einen teilweisen Nachlaß der Kollekten, d.h. der jährlichen Geldbeträge für den General, die seine Provinz seit dem Generalkapitel noch schuldig war [749]). Im gleichen Jahre 1388 sollte noch das Provinzialkapitel der rheinisch-schwäbischen Provinz stattfinden. Der General war in Sorge, es möchten dabei vielleicht schismatische Mitbrüder Einfluß gewinnen. Er sandte darum noch vorher ein sehr scharfes Schreiben, um dies zu verhindern [750]).

[747]) Anonymus (wahrscheinlich ebenfalls P. Estéban), *De generalis capituli Imolensis celebratione*, in: AA V (1913/4), S. 91: Florentiae, 5 iulii 1387: « Precepimus fratri Conrado de Constantia, provinciali provincie Reni, sub pena privationis omnis gradus, honoris et status ordinis, quatenus provinciale capitulum provincie sue nullo modo permittat celebrari, aut ad celebrationem eius procedere, cum hoc fuerit de intentione capituli generalis Strigonii celebrati, et oppositum per illud preceptum et mandatum; volumus tamen, prout alias sibi scripsimus, quod de officialibus capituli generalis proxime celebrandi debeat celeriter et effectualiter providere et ordinare quamcitius sibi commoditas affuerit ». — Dieses Schreiben des Generals ist im Clm 8423 zweimal erwähnt: S. 192 nur kurz und S. 400 wörtlich mit einigen Auslassungen.

[748]) Estéban, *De fratre Conrado*, *l.c.* S. 227 Anm. 1: 24 maii 1388: « Roboravimus concessionem celle facte per conventum Constantiae fratri Conrado de Constantia, priori provinciali provincie Reni ». (Reg. Dd 3, fol. 64v). Der Clm 8423 hat S. 196 denselben Text, nur fehlt das Wort « provincie ».

[749]) Estéban, *De generalis cap. Imolensis celebratione*, *l.c.* S. 93: Imolae, XXV maii 1388: « Confessi sumus nos recepisse a fratre Conrado de Constantia, provinciali provincie Reni, pro complemento omnium collectarum preteritarum usque ad generale capitulum de Imola florenos XXXVI, quos debebat ordini sua provincia, cum totum residuum dictarum collectarum definitores dicti generalis capituli eidem gratiose relaxaverint ».

[750]) Estéban, *De fratre Conrado l.c.* S. 226: Imole, 24 maii 1388: « Misimus litteram vicariatus provincialis capituli Reni et Suevie celebrandi sub anno domini MCCClxxxviij » (Reg. Dd 3, fol. 63).

Die 25. — « Interdicimus et sub pena inobedientie nostre precipiendo mandavimus,

Das Kapitel fand in Landau statt. Konrad von Hausen, der schon 1385 gehofft hatte, sein Amt niederlegen zu können, wurde zum Provinzial wiedergewählt [751]). Im November des Jahres 1388 bestätigte der General diese Wiederwahl [752]). In den Jahren 1389 und 1390 fand mit Erlaubnis des Generals kein Kapitel der Provinz statt [753]). Fr. Konrad war in diesen Jahren noch Provinzial, wie verschiedene Schreiben des Generals zeigen, in denen er den Empfang von Kollekten bestätigt [754]).

necnon sub excommunicationis sententia quam tulimus in scriptis prioribus et discretis ceterisque fratribus de corpore capituli provincie Reni et Suevie, ne quisquam fratrum nostri ordinis, seu quisquam alter cuiuscumque status, gradus seu conditionis extiterit, eorum capitulo se quomodolibet ingerere presumat, vel per aliquem ex ipsis admittatur quovis modo, qui non sit vere subiectus vel obediens S.D.N. pape Urbano, vel qui sit suspectus probabiliter, vel adherens manifeste antipape, vel alteri cuicumque eidem adherenti. Verum, quod absit, si quis ex vobis sue salutis immemor presens nostrum mandatum, directe vel indirecte, quavis arte vel ingenio quesito, violare contempserit, tunc illum vel illos ex nunc pro tunc excommunicationis vinculo innodamus, nisi velint statim ad obedientiam dicti d.n. pape redire cum effectu, sic scilicet quod provincialis, qui est publicandus noster vicarius in dicto capitulo, cum saniore parte priorum et lectorum dicte provincie unanimiter et concorditer talem vel tales decernerent admittendum » (Reg. Dd 3, fol. 86).

751) Höhn, S. 71 : « Demum anno 1388 Conradus Provincialis Landavium pro electione novi Capitis Patres Provinciae convocavit et reelectus continuavit Regimen (Act. Prov.) forsitan sequente anno ob longas magnasque defatigationes cum vita defunctus officio, quod ad decennium servavit ».

752) Estéban, *De fratre Conrado, l.c.* S. 227 : Rome, 8 novembris 1388 : « Acceptavimus electionem fratris Conradi de Husen, prioris provincialis provincie Reni et Suevie, confirmantes sibi omnes et singulas gratias per nos sibi et suo officio diversis temporibus concessas, et iterum confirmavimus et de novo concessimus eo modo eaque forma, quibus melius possent quomodolibet explicari, sive ac si de verbo ad verbum hic plenius scriberentur » (Reg. Dd 3, fol. 83v). — Der Clm 8423 hat S. 402 das Schreiben ebenfalls, aber etwas entstellt : 9. Nov. : Acceptavimus electionem f. *Leonardi* de Husen, prioris provincialis Provinciae Rheni et Sueviae, confirmantes sibi omnes gratias et favores alias factas.

753) *Ibidem* : Maguntie, die 3 octobris 1389 : « Dispensavimus super celebratione capituli provincialis provincie Reni pro hoc anno, concedentes provinciali eiusdem provincie, ut convocatis diffinitoribus capituli ultimo celebrati in sua provincia, possit consuetas collectas imponere aliaque ordinare, que ipse et ipsi pro bono provincie viderint expedire ... » (Reg. Dd 3, fol. 119).

In Valtkierik, 15 iunii 1390 : « Dispensavimus super celebratione provincialis capituli provincie Reni anni presentis. Mandantes provinciali eiusdem provincie, ut congregatis diffinitoribus capituli ultimo celebrati debeat tempore congruo ad electionem officialium generalis capituli de proximo celebrandi procedere, ut nostri ordinis precipiunt sanctiones » (Reg. Dd 3, fol. 127v).

754) *Ibidem* : Maguntie, 2 octobris 1389 : « Acquietavimus priorem provincialem

Fr. Konrad konnte freilich die Amtsperiode nicht mehr zu Ende führen. Seine Kräfte waren verbraucht. Noch im Jahre 1390 muß er gestorben sein [755]). Seine Stelle vertraten bis zum nächsten Provinzialkapitel zunächst fr. Franciscus Scholer als Rector Provinciae [756]); am 20. Januar 1391 ernannte dann der General fr. Johannes Hanseler de Rinstetten zum Vicarius und Visitator generalis der rheinisch-schwäbischen Provinz [757]).

4. *Weitere Ereignisse bis zum Ende des Schismas*

a) *Provinzialat des fr. Hartmann von Rinach 1391-1401*

Der General Bartholomaeus Venetus hatte am 15. Oktober 1390 bestimmt, daß gleichzeitig mit dem Generalkapitel zu Würzburg an Pfingsten 1391 auch drei deutsche Ordensprovinzen dort ihr Provinzialkapitel abhalten sollten [758]). Auf diesem Kapitel zu Würzburg

provincie Reni, fratrem Conradum de Constantia, de una collecta, scilicet primi anni post generale capitulum de Imola, pro qua dedit nobis XXIIIJ bonos florenos» (Reg. Dd 3, fol. 118).

Constantie, 8 aprilis 1390: «Acquietavimus provincialem Reni de collecta secundi anni post generale capitulum de Imola» (Reg. Dd 3, fol. 127). Venetiis, 20 iulii 1390: «Acquietavimus fratrem Conradum Husen, provincialem provincie Reni, de Collecta tertii anni post capitulum generale de Imola» (Reg. Dd 3, fol. 130).

[755]) Nicht 1389, wie Höhn meint; vgl. oben Anm. 751.

[756]) Vgl. oben Anm. 81.

[757]) Estéban, *De fratre Conrado, l.c.* S. 228: Rome, 20 ianuarii 1391: «Fecimus fratrem Johannem Hanseler de Rinstet, lectorem, priorem conventus Argentinensis, nostrum Vicarium et visitatorem generalem in nostra provincia Reni, dantes sibi omnem auctoritatem quam huiusmodi vicariis et visitatoribus nec non prioribus provincialibus concedunt quecumque nostri Ordinis sanctiones. Et ut dicti officii onus debeat acceptare sibi mandavimus in virtute sancte obedientie, precipientes omnibus fratribus antedicte provincie, ut ei tamquam eorum vero pastori in omnibus debeant obedire. Item, eodem tempore revocavimus omnem institutionem per nos factam de quocumque in vicarium dicte provincie Reni, etiam si oporteret quod de dicta institutione in presentibus de verbo ad verbum fieret mentio specialis» (Reg. Dd 3, fol. 144). — Den ersten Satz dieses Schreibens (bis «auctoritatem») bringt auch der Clm 8423, S. 403. — Zum Lebenslauf des Fr. Johannes von Reichstett bei Straßburg vgl. oben Anm. 67.

[758]) Teeuwen-de Meijer, *Documents*, S. 70, N. 170: Venetiis, 15. Oct. 1390 (die Ergänzungen sind entnommen dem Schreiben des Generals vom 18. Okt. 1390 an die bayr. Provinz: *ibidem*, S. 71 Anm. 133): Frater Bartholomaeus etc. «Venerabilibus viris prioribus provintiali et localibus conventuumque rectoribus provintie Coloniensis eiusdem ordinis etc. Cum nostrum generale capitulum sit in herbipolim in festo pentecosten futuro de proximo celebrandum, ad quod devotarum secularium personarum confluet multitudo etc. (bayer.: ad quod secularium personarum de diversis et distan-

wurde zum neuen Provinzial gewählt fr. Hammanus oder Hartmannus von Rinach. Er entstammte einer vornehmen Familie und hatte seine theologischen Studien in Paris und in Italien gemacht [759]). Er war Profeßsohn des Klosters in Straßburg, wo er dann auch als Lector Primarius der hl. Theologie tätig war. 1374 nahm er als Vertreter seiner Provinz am Generalkapitel in Köln teil; auch beim Generalkapitel zu Verona 1377 war er als Generaldefinitor anwesend. 1378 leitete er als Praeses das Provinzkapitel in Rappoltsweiler. Auf dem Kapitel zu Würzburg wurde er dann zum Provinzial gewählt [760]).

Praeses dieses Kapitels war fr. Theodoricus Mürnhardi aus Mainz [761]). Auch die Namen der Definitoren sind überliefert: Nicolaus

tibus patriis, civitatibus atque terris non mediocris, etiam cum eleemosynarum largitione, confluet multitudo, sperantes indubie per fratrum numerositatem in divinis offitiis ac doctrinis spiritualis vite non mediocra recipere incrementa). Ideo, ut devotioni huiusmodi personarum quantum in nobis fuerit satisfaciat (bayer.: satisfiat, crescatque ibidem, in totaque patria ordinis bona fama), tenore presentium volumus et mandamus, ut provintiale capitulum provintie antedicte in herbipolim nostro conventu tempore prefati capituli generalis omni postposita causa debeat celebrari. Et ut quod principaliter intendimus debitum sortiatur effectum, precipimus et mandamus vobis omnibus supradictis prioribus conventualibus conventuumque rectoribus, ut vestrorum discretorum electionem fieri debito tempore fatiatis sub penis inobedientie generalis, privationis vocis tam active quam passive per triennium et absolutionis eorum ab offitiis, quas omnes contrafatientes incurrere volumus ipso facto. Insuper vobis discretis taliter ordinatis seu electis sub eadem penarum lata sententia mandavimus, ut ad prefatum capitulum statuto tempore accedere debeatis. Ne autem quisquam huius nostri mandati transgressor se possit ignorantia excusare, tibi priori provintiali superius nominato, sub pena absolutionis a tuo offitio, quam ipso facto incurras si contempseris obedire, stricte precipimus, ut a receptione presentium infra mensem hoc in scriptis mandatum in quolibet conventu tibi subdito de verbo ad verbum fatias publicari» (Reg. Dd 3, fol. 136r-v).

Das im Generalsregister unmittelbar folgende Schreiben an den Provinzial der rhein. - schwäb. Provinz stimmt wortwörtlich mit dem hier zitierten an den Provinzial der köln. Provinz überein. Vgl. AA V, 99 Anm. 3 und Zumkeller UBW S. 177 N. 201.

[759]) Estéban, *De fratre Conrado, l.c.* S. 228, Anm. 3 betont allerdings, daß Hartmann von Rinach nur den Grad eines Lektors erreicht hat. Zum Beweis führt er ein Schreiben des Generals an: Senis 10 Novembris 1392. — « Concessimus fratri Hammano de Rinaco, *lectori*, provinciali provincie Reni, licentiam vicarios instituendi in provincia antedicta Reni ...» (Reg. Dd 3 fol. 175v).

[760]) Nach Höhn, S. 71f. — Höhn behauptet auch, fr. Hartmann sei 1384-1391 Prior in Straßburg gewesen; zur Problematik dieser Behauptung vgl. oben Anm. 66.

[761]) Vgl. oben Anm. 728.

von Speyer [762]), Konrad von Gummeringen [763]), Hugo von Straßburg, Lektor in Worms [764]), und Konrad Burgthor [765]).

Der General richtete noch während des Generalkapitels in Würzburg zwei Schreiben an den neugewählten Provinzial : das eine betraf einen fr. Nicolaus [766]), das andere zählt die Gnaden und Vollmachten auf, die der General dem neugewählten Provinzial gewährte [767]).

Im Jahre 1393 hielt der Provinzial in Kronweißenburg ein Kapitel ab, das — wie wir schon hörten — für die Studien von Bedeutung wurde : Das studium generale wurde von Straßburg nach Mainz verlegt. Das Zwischenkapitel zu Worms 1394 bestimmte dafür dann den Konvent in Konstanz. 1395 fand eine Convocatio diffinitorii in Straßburg statt.

1396 hielt die Provinz ihr offizielles Kapitel in Mülhausen im Elsaß ab; Praeses desselben war fr. Konrad Burgthor. Die Kapitularen bestätigten den Provinzial in seinem Amt und wählten zu Definitoren fr. Johannes Hanseler von Rinstetten, Lektor und Prior in

[762]) Lector Nicolaus von Speyer, auch Nicolaus Pistoris genannt, gehörte lange dem Definitorium an. Schon 1374 wurde er auf dem PK, das gleichzeitig mit dem GK in Köln stattfand, 1. Definitor (Höhn 67); 1382 auf dem PK zu Heidelberg 2. Definitor (Höhn 69); S. 71 sagt Höhn : « Lector ac Prior Spirensis anno 1388 et antea Diffinitor generalis »; 1391 wurde er auf dem PK zu Würzburg, immer noch Lektor und Prior in Speyer, wieder 1. Definitor (Höhn 72 — vgl. auch Zumkeller, UBW, S. 179, N. 206); 1401 wurde er als Prior in Worms auf dem PK zu Breisach ebenfalls 1. Definitor. — Vgl. oben Anm 632.

[763]) Vgl. die Anmerkungen 135 und 708.

[764]) 1403 wurde er auf dem PK zu Lauingen (gleichzeitig mit dem dortigen GK) 2. Definitor, damals Lektor in Zürich (Höhn 77).

[765]) Vgl. oben Anm. 77.

[766]) Estéban, *De fratre Conrado*, *l.c.* S. 228 : Erbypolim (sic), 17 maii 1391 : « Rehabilitavimus fratrem Nicolaum Laboratoris de Argentina ad vocem activam et passivam usque ad curam animarum inclusive. Committentes insuper fratri Ammano, provinciali sue provincie, ut premisso examine, si ydoneus inventus fuerit, ipsum possit licentiare ad predicandum et ad confessiones » (Reg. Dd 3, fol. 149).

[767]) Zumkeller, UBW, S. 184f., N. 210 : 1391 Mai 19 Würzburg : « Concessimus fratri Hamanno de Rynaco, provinciali provincie Reni et Suevie, infrascriptas gracias : Et primo, ut sex apostatas sue provincie ad ordinem (recipere), quorum receptiones ad nos cognoverit pertinere, et cum tribus ex illis in toto, cum tribus vero aliis de pena carceris in parte valeat dispensare, dummodo sine ordinis scandalo notabili exiverint et honeste extra vixerint. Item, ut quemlibet fratrem sibi subditum ter in anno ab excommunicationis sentencia possit absolvere et totiens cum eisdem super irregularitatis macula dispensare. Item quod sex fratres inhabiles eorum vita et honestate exigente valeat usque ad curam animarum in voce activa quam passiva rehabilitare ». — (Reg. Dd 3, fol. 150v).

Straßburg, Heinrich von Antlau, Lektor in Rappoltsweiler, Nicolaus Römer (Romani), Lektor und Prior in Kolmar, und Nicolaus von Brumat, Lektor in Basel [768]). Die Weitsicht der Provinzleitung zeigte sich in der Tatsache, daß sie junge Mitbrüder nach Bologna, Köln, Wien und Prag zum Studium sandte.

Im nächsten Jahre 1397 feierte der Orden sein Generalkapitel in München. Von der rheinisch-schwäbischen Provinz nahmen daran teil der Provinzial und zwei Diskreten, nämlich Konrad Burgthor, Lector Principalis in Konstanz, und Nicolaus, Lektor und Prior in Heidelberg [769]). Zu gleicher Zeit hielt dort die rheinisch-schwäbische Provinz ihr Provinzkapitel ab. Den Vorsitz führte fr. Pelagius de Constantia, Lektor und Prior in Esslingen [770]). Der Provinzial wurde wiedergewählt; zusammen mit den Definitoren Konrad Burgthor, Konrad Schwarzenberg, Lektor in Straßburg [771]), Johannes Fleislich (Fraischlich), Prior in Tübingen [772]) und fr. Merchelinus, Prior in Landau, beriet er die Anliegen der Provinz.

Pflichtbewußt hielt der Provinzial alljährlich ein Zwischenkapitel ab: 1398 und 1399 in Landau, 1400 in Straßburg. Hier zeigte sich wieder die Weite der damaligen Oberen: sie schickten drei Studenten nach Bologna, einen nach England und einen nach Erfurt. 1401 berief er ein Provinzialkapitel nach Breisach, wo er sein Amt

[768]) Die meisten dieser Namen sind uns schon irgendwie bekannt. Zu Heinrich von Antlau sei bemerkt (vgl. oben Anm. 735): P. Estéban, De fratre Conrado, *l.c.* S. 229 Anm. 1 spricht seine Verwunderung aus, daß nach dem Tode des Provinzials Konrad von Hausen Heinrich von Antlau nicht als Vicarius die Leitung der Provinz übernahm (« tunc etiam dicendum esset Vicarium Generalem Fr. Henricum de Andela, antea in eventum mortis Fr. Conradi a Bartholomaeo (Veneto, Ordensgeneral) constitutum, morte vel alia de causa a munere obeundo fuisse prohibitum ») wohl, weil er schon tot war oder ihn ein anderer Grund hinderte. Nachdem er sogar noch 1408 als 2. Def. des PK Landau erscheint (Höhn 82), muß also ein anderes Hindernis wirksam gewesen sein. — Zu Nicolaus von Brumat vgl. oben Anm. 79. Nicolaus Römer wird von Höhn S. 81 auch unter den 1397 durch Wissenschaft hervorragenden Confratres genannt. — S. 102 berichtet Höhn, daß 1458 ein fr. Nicolaus Römer in Kolmar gestorben und dort in der Ordenskirche begraben worden sei. Es kann sich wohl nicht um den gleichen handeln, er müßte sonst an die 100 Jahre alt geworden sein.

[769]) Nicolaus von Heidelberg war auf dem PK zu Lauingen 1403, das gleichzeitig mit dem dortigen GK stattfand, 3. Definitor, Principalis Lector Argentinae (Höhn 74).

[770]) Höhn, S. 74; auf dem PK zu Lauingen 1403 war fr. Pelagius immer noch Lektor und Prior in Esslingen und wurde dort zum 1. Def. gewählt (Höhn 76).

[771]) Vgl. oben Anm. 78.

[772]) Vgl. oben Anm. 507.

niederlegte. Auf dem Zwischenkapitel zu Landau 1402 wurde er noch zum Definitor für das nächste Generalkapitel (Lauingen 1403) gewählt. Aber da die Kapitelsakten ihn nicht erwähnen, ist wohl anzunehmen, daß er noch im Jahre 1402 starb [773]).

b) *Das Provinzialat des fr. Konrad Burgthor 1401-1405*

Wir hatten schon oft Veranlassung, den Namen fr. Konrad Burgthor zu nennen. Er war nicht nur ein Landsmann des fr. Konrad von Hausen [774]), er war auch geistig mit ihm verwandt. Aus einer vornehmen Familie in Konstanz stammend, kehrte er als Lector principalis 1384 dorthin zurück; er bekleidete dort neben anderen Ämtern auch, wie Konrad von Hausen, die Würde des Poenitentiarius der Diözese Konstanz. Als nun fr. Hartmann von Rinach auf dem Provinzialkapitel zu Breisach 1401 sein Amt niederlegte, da richteten sich die Augen der Wähler auf diesen Mann, der als Wissenschaftler und Ordensmann in gleicher Weise hervorgetreten war.

Das Kapitel leitete fr. Nicolaus von Brumat, zur Zeit Lector Primarius in Straßburg [775]); Definitoren waren Nicolaus Pistoris (Klaus Becker), Lektor und Prior in Worms [776]), Heinrich von Antlau, Lektor und Prior in Basel [777]), Werner Dividis, Prior und Lektor in Friedberg [778]), und Rudolf Comitis (Graf), Lektor und Prior in Speyer

[773]) Die Darstellung dieses Provinzialates schließt sich eng an Höhn, S. 71-75 an; Höhn sagt allerdings, er vermute daß fr. Hartmann noch 1401 gestorben sei, obwohl er vorher die convocatio in Landau 1402 und die dortige Wahl zum Generaldefinitor erwähnt. Es dürfte sich hier also um einen Druckfehler handeln.

[774]) Er wird auch öfter wie fr. Konrad von Hausen Conradus de Constantia genannt. P. Eustasius Estéban weist darum in seinen Artikeln wiederholt darauf hin, daß man die beiden nicht verwechseln solle. — Die Lebensdaten des fr. Konrad Burgthor siehe oben Anm. 77.

[775]) Vgl. oben Anm. 79.

[776]) Vgl. oben Anm. 632 und 762.

[777]) Vgl. oben Anm. 735 und 768.

[778]) Fr. Werner Dividis war 1403 auf dem PK zu Lauingen Praeses, damals auch noch Lektor und Prior in Friedberg (Höhn 76); auf dem PK zu Landau 1405 wurde er, immer noch Lektor und Prior in Friedberg, zum 2. Definitor gewählt. — Noch 1410 ist Fr. Werner als Prior in Friedberg bezeugt: Wagner, *Die vormaligen geistlichen Stifte im Großherzogthum Hessen*, I Darmstadt (1873), S. 31: « Im Jahre 1410 kommen Wernher, und 1422 Wentzil als Priore (bei den Augustiner-Eremiten zu Friedberg) vor ». — Ob er mit dem im Clm 8423 S. 146 und 406 genannten Werner von Friedberg identisch ist, den der General 1419 für ständig in den Konvent Kolmar versetzt und dem er gestattet, zu predigen und zu reiten, ist kaum nachzuweisen: cfr. S. 146: Fr. Wernerus

(über ihn wird unten ausführlich zu berichten sein). Auch dieses Kapitel bestimmte drei junge Mitbrüder für das Studium in Italien: einen für Bologna, einen für Padua und einen für Rimini.

Vom Zwischenkapitel in Landau 1402 war oben schon die Rede. Am Pfingstfest 1403 fand — wie wir schon hörten — das Generalkapitel in Lauingen statt. Gleichzeitig hielten dort, wie es der Brauch war, die deutschen Provinzen ihre Provinzialkapitel ab. Das Kapitel der rheinisch-schwäbischen Provinz leitete Werner Dividis, Lektor und Prior in Friedberg. Es wählte fr. Konrad Burgthor wieder zum Provinzial. Definitoren waren Pelagius de Constantia, Lektor und Prior in Esslingen [779]), Hugo von Straßburg, Lektor in Zürich [780]), Nicolaus von Heidelberg, Principalis Lector in Straßburg [781]), und Friedrich, Prior in Straßburg [782]). Höhn zählt in diesem Zusammenhang (77f.) die Städte auf, wohin die rheinisch-schwäbische Provinz Studenten schickte. Er will damit zeigen, wie hoch man in der Provinz die Studien schätzte. Man muß ihm unbedingt recht geben, wenn man die stattliche Reihe von Studienorten liest: Wien, Prag, Erfurt, Mailand, Florenz, Bologna, Padua, Siena, Montpellier, Rimini, Rom, Paris, Köln, Oxford, London, Cambridge, Magdeburg, Toulouse etc. Oft seien dorthin junge Mitbrüder zum Studium geschickt worden (nach Ausweis der Kapitelsakten in Würzburg). Andererseits seien auch zum Generalstudium nach Straßburg Fratres aus anderen Provinzen gekommen. Welche Ordensprovinz kann sich heute eine solche Großzügigkeit leisten?

c) *Provinzialat des fr. Johannes von Reichstett 1405-1408*

Auf dem Provinzkapitel zu Landau 1405 legte fr. Konrad Burgthor sein Amt als Provinzial nieder. Die Capitulares wählten zu seinem Nachfolger den fr. Johannes Hanseler de Rinstetten [783]). Praeses dieses Kapitels war wieder Magister Theodoricus Mürnhardi aus Mainz [784]). Zu Definitoren wurden gewählt Magister Franciscus

de Friedeberg eiusdem provincie (Rheni) perpetuus Conventualis Columbariae, ad quod possit praedicare, equitare etc.

[779]) Vgl. obrn Anm. 770.

[780]) Vgl. oben Anm. 764.

[781]) Vgl. oben Anm. 80.

[782]) Vgl. oben Anm. 68.

[783]) Über seinen Lebensgang vgl. oben Anm. 67.

[784]) Vgl. oben Anl. 728.

Schaler [785]), « praestantissimus S. T. Doctor Parisiensis, Professor Argentinae » (Höhn 80), Werner Dividis, Lektor und Prior in Friedberg [786]), Berthold Basserer, Lektor in Speyer, und Konrad Rigen, Lektor in Basel. 1406 hielt der Provinzial ein Zwischenkapitel in Speyer und 1407 ein solches in Straßburg. 1408 legte er auf dem Provinzialkapitel in Landau sein Amt nieder. Im gleichen Jahre nahm er noch als Generaldefinitor seiner Provinz am Generalkapitel in Ferrara teil. Nach seiner Rückkehr von dort nahm er seinen Wohnsitz im Kloster zu Straßburg. Dort starb er am 23. Juni 1421 im Alter von 71 Jahren [787]).

d) *Provinzialat des fr. Rudolf Graf (Comitis) bis zum Ende des Schismas in der Provinz 1408-1411*

Die rheinisch-schwäbische Provinz hatte das Glück, gerade in schweren Zeiten von klugen und tüchtigen Führern geleitet zu werden. Einer von diesen ist fr. Rudolf Graf (Grauff). Er stammte wie Konrad von Hausen und Konrad Burgthor aus Konstanz. Er war ein gelehrter Mann und ein kluger Kopf, dazu ein vorbildlicher Ordensmann [788]).

[785]) Vgl. oben Anm. 81.

[786]) Vgl. oben Anm. 778.

[787]) Nach Höhn, S. 80; Höhn weiß keine weiteren Tatsachen über dieses Provinzialat zu berichten.

[788]) Höhn, S. 81f.: « ... fuit in prophanis aeque ac Sacris literis Baccalaureus, Lector ac Magister versatissimus, dexter in pertractandis, moribus comis, vitae regularis amantissimus et zelantissimus ». — Vgl. oben Anm. 633. — Es dürfte sich empfehlen, seine Lebensdaten hier, soweit sie bekannt sind, vollständig anzuführen. Seine Studien machte er teils in Straßburg, teils in Mailand und um das Jahr 1396 erwarb er sich den Titel eines Lektors in Bologna. 1401 wurde er auf dem PK zu Breisach als Prior von Speyer zum 4. Definitor gewählt. 1408 leitete er als Praeses das PK zu Landau, das ihn zum Provinzial bestellte. Aus den ersten Jahren seines Provinzialates sind nicht allzuviele Nachrichten übermittelt, dafür aus den späteren umso reichlicher. Am 31. Aug. 1409 ist er Mitsiegler einer U des AK Hagenau (*Regesten der Pfalzgrafen am Rhein*, II. Bd. Innsbruck (1939), S. 446 N. 5951 : Der Prior und Konvent des AK in Hagenau versprechen Pfalzgrafen Ludwig III. genaue Befolgung des von ihm für seine verstorbene Gattin Blanka von England gestifteten Seelgeräts. — Or. München, kgl. Hausarchiv 19, 1, 96). — Aus dem Jahre 1418 stammt eine Verkaufsurkunde des Bischofs von Konstanz an unseren Provinzial (REC III, S. 223 N. 8653 : 1418 juni 10 : Otto III. von Hachberg, Bischof von Konstanz, verkauft an Bruder Rudolf Grauff, provincial der Augustiner am Rhein und in Schwaben, für 100 rhein. Goldgulden eine jährliche Rente von 10 rhein. Goldgulden aus den Gefällen des bischöflichen Gerichtssiegels zu Leibgeding; jährlich an den 4 fronvasten soll sie ausgezahlt werden, doch unbeschadet der älteren Ansprüche und Bezüge aus der nämlichen Einkommensquelle. Er stellt

Er leitete das Provinzialkapitel 1408 zu Landau und wurde dabei selbst zum Provinzial gewählt. Zu Definitoren bestellten die Kapitularen den Exprovinzial Johannes von Reichstett, Heinrich von Antlau [789]), Hugo von Konstanz und fr. Konrad, Lector secundarius in Straßburg [790]). Zum ersten Mal erscheinen hier die Namen der Visitatoren, deren Amt im Laufe der Zeiten eine große Bedeutung bekam. 1408 wurden dazu gewählt Wenzeslaus, Lektor und Prior in Worms [791]), und Ulrich Burgthor, Lektor und Prior in Konstanz (wahrscheinlich der Bruder des langjährigen Provinzials Konrad Burgthor). Für das kommende Generalkapitel, das allerdings lange auf sich warten ließ, wählten die Kapitelsväter zum Definitor den Exprovinzial Johannes von Reichstett und zum Diskreten Konrad Engeli von Konstanz [792]).

Bürgen.). — Am 6. August 1418 nahm der Provinzial die « Steinböck-Bruderschaft » in Mainz in die Gnadengemeinschaft mit der Provinz auf (vgl. oben Anm. 181). — Am 19. April 1419 erscheint der Provinzial als Zeuge einer U des Bischofs von Konstanz (*Reg. Bo.* XII, S. 311 : Otto, episcopus Constantiensis unacum Wormaciensi et Herbipolensi episcopis decano ecclesiae Constantiensis ex autoritate apostolica mandat, quatenus Johanni abbati et conventui monasterii Caesariensis efficacis defensionis auxilio sua vice assistens non permittat, eos per nonnullos principes, duces, comites et alias saeculares potestates illicitis exactionibus molestari. Testes : frater Rudolfus Comes, provincialis provinciae Reni et Sweviae ordinis sancti Augustini, et Nicolaus Waltmann, capellanus ecclesiae Constantiensis maioris. D. et A. in civitate Constantiensi in palatio episcopali die Mercurii decima nona mensis Aprilis.) — Fr. Rudolf wurde auf den PK der folgenden Jahre immer wieder zum Provinzial gewählt, vor allem auch auf Wunsch des in Konstanz gewählten Papstes Martins V. — Im Jahre 1430 starb er am Sonntag Judica, wahrscheinlich in Breisach oder Konstanz (Höhn, S. 84 : « ... cum totas vires pro Deo, Ordine et praecipue pro Unione servanda impendisset atque sacrasset, non labore victus, sed morte vincendus abiit ad praemia anno 1430 Dominica Judica, credibiliter Brisaci aut Constantiae (Acta Cap. Prov. Herbip.) ».

789) Vgl. oben Anm. 735.

790) Vgl. oben Anm. 82.

791) Vielleicht ist er identisch mit dem Fr. Wenceslaus, der am 5. (6.) Oktober 1422 vom General als Lektor und Prior in Friedberg an 3. Stelle als Praeses für das PK 1423 bestellt wurde (Clm 8423 S. 158 und 407), und dem Lektor und Prior in Speyer Wenceslaus, der 1427 an 1. Stelle für das PK 1428 als Praeses ernannt wurde. — Es könnte auch sein, daß der 1409 bezeugte Fr. Wentzo der gleiche ist : Wagner, *Geistliche Stifte*, *l.c.* I, S. 29 : « 1409 bezeugt Wentzo Spengeler, Professus der Eremiten des Augustiner Klosters zu Friedberg, daß seines Vaters Schwester, Bechte, Witwe von Hentzo Grünewald, dem Bartholomaeus-Altare in der Pfarrkirche zu Butzbach 16 Morgen Ackers vermacht habe (Anm. 11 : Darmst. Archiv, Die Sabbati quarta mens May, Orig.) ». — Bei Wagner, *l.c.* S. 31 heißt ja auch der Prior von Friedberg des Jahres 1422 Wentzil.

792) Höhn, S. 82 : « ... Discretus Conradus Engeli de Constantia Vir capacissimus,

Auch dieses Kapitel setzte die Tradition der Provinz fort: es sandte vier junge Mitbrüder zum Studium ins Ausland, zwei nach Italien, nämlich nach Bologna und Florenz, einen nach Canterbury in England und einen nach Paris. — Der Provinzial hielt nach dem bisherigen Brauch jedes Jahr ein Zwischenkapitel: 1409 in Breisach und 1410 in Speyer. Von besonderer Bedeutung für die Provinz wurde die Convocatio des Jahres 1411 in Speyer: Es gelang dem Provinzial, die wenigen Konvente der Provinz, die Johannes von Basel für die Avignonesische Obödienz gewonnen hatte, wieder mit der Provinz zu vereinigen. Es waren die Häuser in Freiburg i/Schw., Freiburg i/Br. und Basel. Damit hatte das Schisma für die rheinisch-schwäbische Provinz ein Ende [793]).

ac studens aliquando Arimini». — S. 81 nennt ihn Höhn auch unter den berühmten Männern der Provinz um die Wende vom 14. zum 15. Jahrhundert.

[793]) Höhn, S. 82: «Anno 1411. Idem denuo Patres convocat Spiram, et amabili suada tantum effecit, ut Conventus Friburgensis Uchtlandiae, Basileensis et Friburgensis Brisgojae, olim ab obedientia Provinciae propter Schisma, quod jam supra 30 annos Orbem Christianum in Ecclesia vel ipsos etiam Religiosos Ordines inficiens misere vexabat, disjuncti, rursus se se obedientiae Ordinarii Provincialis submiserint». — Als Quelle scheint Höhn gedient zu haben das PFB, S. 21: «Anno 1411 conventus Friburgensis/helvet. et Brisgoiae, et Basileensis propter schisma ab obedientia A.P. Provincialis ultra 30 annos disiuncti erant, quos tamen R.P. Rudolfus Provincialis amabili suada ad obedientiam reduxit». — Das Ende des Schismas im Gesamtorden wird in weiterem Rahmen noch zu behandeln sein.

4. Kapitel

Die Reformkonzilien

Das Abendländische Schisma schlug der Kirche große Wunden. «Die Kirche schien auseinanderzubrechen. Sie hatte noch niemals eine solche Probe zu bestehen gehabt. Aber was kein naturliches Gebilde hätte leisten können, sich selbst das Leben wiederzugeben — denn die Einheit ist das Leben der Kirche — der Kirche gelang es» [794]).

Das Konzil von Pisa 1409

Der Schrei nach einer «Reform an Haupt und Gliedern», der schon seit mehr als einem Jahrhundert in der Kirche ertönte [795]), wurde immer lauter, und immer stärker setzte sich der Gedanke durch, nur ein Konzil sei das geeignete Mittel zur Wiederherstellung der Einheit. Enttäuscht und verärgert über das widerspruchsvolle und unaufrichtige Verhalten Gregors XII. und Benedikts XIII. in der Unionsfrage, verließen die meisten Kardinäle beider Obödienzen ihre Päpste und vereinbarten im Juni 1408 zu Livorno ein Allgemeines Konzil, um das Schisma zu beseitigen. 1409 trat dieses Konzil in Pisa zusammen. Am 5. Juni setzte es die beiden Päpste als Schismatiker und Häretiker ab und beauftragte die Kardinäle mit der Neuwahl. Am 26. Juni erhoben diese einstimmig den Erzbischof von Mailand, Petrus Philargi, zum Papst, der sich Alexander V. nannte. Aber keiner von den abgesetzten Päpsten dachte daran, nachzugeben. So hatte man jetzt statt zweier Päpste deren drei.

Für den Augustinerorden hatte dieses Konzil unheilvolle Folgen. Der Ordensgeneral der römischen Obödienz, Nicolaus Seracini von Cascia, war 1400 als Nachfolger des fr. Bartholomaeus Venetus auf dem Generalkapitel zu Aquila zum General gewählt und 1403 in Lauingen und 1406 zu Ferrara in seinem Amt bestätigt worden. Er

[794]) Lortz, *Geschichte der Kirche l.c.* S. 203.

[795]) Jedin Hubert, *Kirchenkrise — einst und jetzt*, in: *Klerusblatt* 49 (1969), S. 169: «Zwei Jahrhunderte hindurch, vom II. Konzil von Lyon (1274) bis zum V. Lateran-konzil (1512-1517) am Vorabend der Reformation ist eine Reform der Kirche gefordert worden, aber weder ein Konzil noch das Papsttum haben die geforderte Reform zustandegebracht. Nicht als ob man sich gar nicht darum bemüht hätte; es gibt genug Ansätze, aber keiner war wirksam».

nahm 1409 am Konzil von Pisa teil. Daraufhin setzte ihn der römische Papst Gregor XII. am 1. Mai 1409 ab [796]). In rascher Folge ernannte Gregor XII. Vicarii generales: Am 1. Mai 1409, gleichzeitig mit der Absetzung des Generals, Paulus von Venedig, Magister der hl. Theologie, der nur ca. 10 Monate im Amt war [797]); am 7. Februar 1410 den Magister Simon de Vigilantibus von Ancona, der gar nur zwei Monate das Amt bekleidete, weil ihn dann Gregor XII. zum Bischof von Ancona erhob [798]); am 11. April ernannte der Papst den Magister Hieronymus Pauli

[796]) De Campis, *Bullae Gregorii XII, quibus officio Generalatus privatur Nicolaus a Cassia et alii superiores Generales Ordinis successive nominantur*, in: AA VI (1915/6) 102-105, S. 102: I. — « Remotio ab officio Nicolai de Cassia, olim generalis Ordinis heremitarum et quod sibi non obediatur » (1 maii 1409). Gregorius etc. ... Cum iniquitatis filium Nicolaum de Cassia, olim generalem ordinis heremitarum, ex certis et rationabilibus et iustis causis animum nostrum legitime moventibus ex illius demeritis et excessibus a dicto generalatus officio deposuerimus eoque et ipsius exercitio privaverimus, ne bonum sacratissime unionis impediat, cui suis fictionibus nititur obviare, universitatem vestram tenore presentium requirimus et exortamur in Domino per apostolica scripta sub virtute sancte obedientie mandantes, quatenus eidem Nicolao de Cassia et dependentibus ab eo circa dictum generalatus Officium, vel ipsius exercitium nullam faciatis obedientiam quoquomodo. Quodque dilecto filio Paulo de Venetiis, sacre pagine magistro et dicti Ordinis heremitarum Rectori Vicarioque generali ac gubernatori, et commissariis ac numptiis (sic) suis favorem et auxilium huberrime (sic) impendatis in quibuscumque ad prefatum suum officium ac nostrum et apostolice Sedis honorem ac ipsius desiderabilis unionis affectum tendentibus, ita quod apud nos et sedem ipsam de devotionis promptitudine valeatis merito comendari. Datum Arimini Kalendis maii Pontificatus anno tertio ».

[797]) *Ibidem*, S. 103: Ernennungsurkunde für Paulus von Venedig vom 1. Mai 1490: « Gregorius etc. ... In morem pii patris salutem filiorum summis desiderantis affectibus ... te Rectorem et generalem Vicarium ac gubernatorem ordinis heremitarum prefati usque ad nostrum et Sedis Apostolice beneplacitum auctoritate apostolica presentium tenore facimus constituimus ac etiam deputamus ... Datum Arimini, Kalendis maii, Pontificatus nostri anno tertio (*Reg. Vatic.*, 337, fol. 75) ». — Alexander V., der Konzilspapst, erklärte am 14. Sept. 1409 alle Acta des Paulus von Venedig für ungültig: Bulle « Ad ea quae apostolice fidei », ibidem S. 106.

[798]) *Ibidem*, III. — « Bulla in qua constituitur magister Simon de Ascona, Ordinis heremitarum, vicarius generalis dicti Ordinis » (7 febr. 1410): « Gregorius etc. ... Pii patris more ... — Cum itaque, sicut accepimus, Ordo ipse ex aliquorum defectibus magna reformatione indigere noscatur, precipue propter transgressionem iniquitatis alumpni (sic) Nicolai de Cassia, olim generalis dicti ordinis, quem suis exigentibus demeritis a dicto generalatus officio iusto Dei iudicio amovimus et privavimus ... te Vicarium generalem dicti Ordinis heremitarum S. Augustini, quoscumque alios revocantes, usque ad nostrum et Sedis Apostolice beneplacitum auctoritate apostolica tenore presentium facimus, constituimus ac etiam deputamus ... Datum Gaiete VII Idus Febr., Pont. an. quarto (*Reg. Vatic.*, 337, fol. 121v) ».

von Pistoia; er behielt dieses Amt in der schwindenden Obödienz Gregors XII. wahrscheinlich bis zum Generalkapitel von Asti [799]).

Der Augustinergeneral der Avignonesischen Obödienz, Petrus de Vena (Avena), der zweite Nachfolger des Johannes Hiltalingen, hatte sich — wie wir schon sahen — ebenfalls nach Pisa begeben. Benedikt XIII. aber, der Gegenpapst in Avignon, war nicht so impulsiv wie Gregor XII. Er wartete zu und hoffte, daß Petrus zu ihm zurückkehre. Erst als dieser auch am Konstanzer Konzil teilnahm, dem Generalkapitel seiner Obödienz aber — 1415 zu Avignon — fernblieb, gab er ihm einen Nachfolger. Am 25. Juli 1416 ernannte er den Magister Thomas Fabri zum Vicarius generalis [800]).

[799]) Die Ernennungsurkunde vom 11. April 1410 ist ebenfalls abgedruckt in AA VI, S. 103-105; Gregor XII macht damit Hieronymus von Pistoia zum Generalprior. Einige Sätze daraus: « ... precipue ex prevaricatione iniquitatis filii Nicolai de Cassia, olim Prioris generalis ordinis antedicti, qui perversorum seductione corruptus, sub colore nefarii scismatis removendi, se et nonnullos sequaces eius in perditionis precipitationem adduxit novo scismati priore peiori fomentum impendens et ordinem ipsum ponens in seminarium scandalorum ... post diligentem deliberationem habitam cum venerabilibus fratribus nostris sancte Romane ecclesie cardinalibus, disposuimus eidem pro hac vice dumtaxat de priore generali idoneo providere ... ». Der Papst ernennt ihn also zum General und gibt ihm alle Fakultäten, vor allem auch die Erlaubnis, eine oder mehrere Versammlungen von Provinzialen, Magistern und sonst zuverlässigen Mitbrüdern einzuberufen statt eines Generalkapitels, wenn die Zeitläufte ein solches nicht zulassen. Diese Congregationes sollten dieselben Befugnisse haben wie ein Generalkapitel.

[800]) Bulle « Apostolice Sedis providentia », veröffentlicht in AA VI, S. 107/8: « Dilecto Filio Thome Fabri, ordinis fratrum heremitarum sancti Augustini professori, magistro in Theologia, Salutem etc. ... Cum itaque, sicut accepimus, Petrus de Vena, olim prior generalis ordinis fratrum heremitarum sancti Augustini, nobis et Romanae Ecclesiae inobediens ac rebellis existat, nos ne fratres et persone dicti ordinis, nobis ac eidem Ecclesie obedientes, ex infecto capite inficiantur, providere quantum cum Deo possumus cupientes, ex his et certis aliis causis rationabilibus, ad id nostrum inducentibus animum, te, de cuius probitate, discretione et industria in hiis et aliis fiduciam in Domino gerimus specialem, vicarium generalem dicti ordinis auctoritate apostolica ex certa scientia usque ad Sedis Apostolice beneplacitum tenore presentium facimus, constituimus ac etiam daputavimus ...

Vgl. dazu auch Eubel, *Avign. Obedienz, l.c.* S. 189 N. 1341:: 1416 Iul. 25 : Benedictus XIII. Thomam Fabri Er. s. A., mag. theol., vicarium generalem eiusdem Ord. instituit. « Apostolice sedis providentia ». D. Paniscolae dioec. Dertusen. VIII Kal. Aug. a. XXII (328,436).

Ibidem, N. 1342 : 1416 Iul. 25 : Eidem Thomae concedit facultatem absolvendi fratres sui Ord., qui usque modo Petro de Vena pro magistro generali Ord. Er. s. A. se gerenti, sibi (Ben. XIII) inobedienti, adhaerebant, nunc autem ad suam (Ben. XIII)

Dem auf dem Konzil von Pisa gewählten Papst Alexander V. hingen also zwei Augustinergeneräle an : Nicolaus Seracini von Cascia und Petrus de Vena. Der Papst ließ beide in ihrem Territorium ihr Amt weiter ausüben, bis ein neues Generalkapitel die Einheit wieder herstellen könne [801]). Dieses Kapitel fand 1412 in Rom statt. Alexander V. scheint versprochen zu haben, er werde einem der beiden « Generäle » das nächste frei werdende Bistum verleihen, und die Wähler beschlossen, der andere solle dann automatisch General werden [802]). Johannes XXIII. ernannte Nicolaus von Cascia am 4. Juli

obedientiam redire cupiunt. « Ad ea libenter ». D. Paniscolae dioec. Dertusen. VIII Kal. Aug. a. XXII (328,435).

Ibidem, S. 191 : N. 1356 : 1416 Nov. 16 : Benedictus XIII. ad instantiam Ioannis Clementis olim prioris provincialis prov. Aragoniae Er. s. A. confirmat sententiam quandam in causa inter ipsum et nonnullos fratres ipsius provinciae vertente super quadam pecuniae quantitate, quam dictus provincialis ultra taxationem acceperat, latam et a Thoma Fabri vicario generali dicti Ord. litteris 14 Oct. 1416 datis approbatam. « Sincerae devotionis affectus ». D. Paniscolae XVI Kal. Dec. a. XXIII (72,336).

Ibidem, S. 199 N. 1407 : 1417 Sept. 24 : Confirmat litteras, quibus Thomas Fabri theol. mag. et vicarius generalis O. Er. S. A. Alfonso de Castro eiusdem Ord., lectori prov. Castellae, qui in Henrici comitis de Nebula obsequio hactenus de licentia sui provincialis permanebat, in aliquo eremitorio morandi licentiam praebuit. « Ad fut. rei mem. Sincerae devotionis affectus ». D. Paniscolae VIII Kal. Oc. a. XXIV (329,88).

[801]) AA VI, S. 106 : II. — Praecipit (Alexander V.) omnibus religiosis Ordinis Provinciarum, quae antea Benedicto XIII subiiciebantur, ut obedientiam usque proximum Generale Capitulum praestent tamquam Priori Generali Fr. Petro de Vena, qui in illis partibus Generalatus officio functus fuerat (2 octobris 1409) : « Alexander etc. — Ad futuram rei memoriam. — Cum nuper, ex certis rationabilibus causis, animum nostrum ad id moventibus, voluerimus et apostolica auctoritate ordinaverimus, quod dilectus filius Petrus de Vena, ordinis fratrum heremitarum Sancti Augustini professor et in sacra Theologia magister, qui tempore retroacti scismatis in partibus ubi iniquitatis filio Petro de Luna, olim Benedicto XIII nominato, obedientia prestabatur, pro priore generali dicti ordinis reputatus et tentus fuerat, prout reputatur et tenetur, et qui officium generalatus ipsius ordinis in eisdem partibus hactenus laudabiliter rexerat, in eodem officio usque ad generale capitulum dicti ordinis primo celebrandum remaneret ... ».

[802]) AA VII, S. 417 : Bulla Ioannis XXIII « Inter ceteras » diei 20 iulii 1412 : « Sane petitio ... continebat, quod pridem in generali Capitulo dicti Ordinis Rome de presenti anno celebrato de unanimi consensu et voluntate omnium professorum ipsius Ordinis in prefato Capitulo vocem habentium sancitum ac diffinitum extitit quod si unus Generalium Priorum predicti Ordinis in dicto Capitulo tunc presidentium, cum duo sic causante pestifero dudum scismate in diversis obedientiis prefato Ordini prelati fuerint, ad aliquam prelaturam assumeretur, illo qui sine prelatura extra dictum Ordinem remaneret pro vero Generali Priore haberetur ... omnia et singula sancita et diffinita per dictum Generale Capitulum prefati Ordinis circa negotia Prioris Generalis ipsius Ordinis

1412 zum Bischof von Recanati [803]); damit wurde Petrus de Vena nach dem Willen der Wähler alleiniger General, allerdings nur im Einflußbereich des Konzilspapstes Johannes' XXIII. Dieser bestätigte am 20. Juli 1412 die Beschlüsse des Generalkapitels von Rom und Petrus de Vena als General [804]). Das Schisma im Orden war allerdings damit nicht beendet; denn noch amtierte im Bereich Gregors XII. — wie wir schon sahen — Hieronymus Paulus von Pistoia, und in der Avignonesischen Obödienz war von 1419 ab Thomas Fabri Generaloberer.

Das Konzil von Konstanz 1414-1418

Das Konzil von Pisa hatte enttäuscht. Es hatte in der Frage der Einheit keine Besserung, sondern eine Verschlechterung gebracht. So wurde der Ruf nach einem neuen Konzil immer lauter, zumal der Pisaner Papst Alexander V. in Johannes XXIII. einen ganz unkirchlichen Nachfolger erhalten hatte. Einen starken Förderer der Konzilsidee fanden deren Verfechter in König Sigismund, der, 1410 zum deutschen König gewählt, ja immer noch « Schirmvogt der Kirche» genannt wurde und außerdem den Unsegen einer Spaltung selbst erfahren hatte [805]). Johannes XXIII. war durchaus nicht geneigt, ein Konzil einzuberufen; aber als er in einem Streit mit dem König von Neapel aus Rom vertrieben wurde und so ganz auf die Hilfe Sigismunds angewiesen war, schrieb er ein Konzil nach Konstanz aus.

et omnia et singula inde secutura auctoritate apostolica ex certa scientia, ac etiam prefatum Magistrum Petrum in Generalem unum et solum et in solidum totius Ordinis et Sancti Augustini heremitarum Priorem, etiam de fratrum nostrorum consilio, tenore presentium confirmamus et presentia scripti patrocinio communimus ... ».

[803]) Die Einwohner von Recanati waren am 4. Juli 1412 von Gregor XII. zu Johannes XXIII. übergegangen, und kurz darauf ernannte letzterer den bisherigen General Nicolaus von Cascia zu deren Bischof. Er konnte aber nicht lange sein Amt ausüben; denn am 16. Februar 1413 kehrten sie wieder zu Gregor XII. zurück und Nicolaus mußte ihre Stadt wieder verlassen. — Vgl. Estéban, *De Capitulis generalibus ab anno 1403 ad annum 1419 deque Superioribus qui eodem tempore ordinem nostrum gubernarunt*, in AA VI, S. 294.

[804]) Vgl. Anm. 802. — Petrus de Vena starb 1418.

[805]) Die Wahl Sigismunds war nicht einstimmig: ein Teil der Kurfürsten hatte seinen Vetter Jost von Mähren gewählt. Außerdem nannte sich Wenzel, der ältere Bruder Sigismunds, der 1378 deutscher König geworden war, aber 1400 von den Kurfürsten abgesetzt wurde, immer noch König. Erst als Jost 1411 starb, trat auch Wenzel von seinen Ansprüchen auf die Königswürde zurück.

Es sollte drei Aufgaben lösen; die causa unionis (das Schisma dauerte nun schon fast 40 Jahre), die causa fidei (Beseitigung der Irrlehren des Wyclif und Hus) und die causa reformationis, die von vielen als sehr dringend empfundene Reform der Kirche. Die ersten beiden Aufgaben konnte das Konzil lösen, die dritte blieb ungelöst.

Es ist hier nicht beabsichtigt, die Geschichte des Konzils wiederzugeben; es soll nur auf den Beitrag hingewiesen werden, den der Augustinerorden bzw. deutsche Augustiner zum Gelingen dieses Konzils geleistet haben [806]). Das Augustinerkloster in Konstanz war kurz vor dem Konzil 1399 durch Brand zerstört und neu aufgebaut worden; es war geräumig genug, um zahlreichen Konzilsteilnehmern, nicht nur Angehörigen des eigenen Ordens, Unterkunft zu geben [807]). Auch die Klosterkirche, ein basilikaler gotischer Bau von beachtlichen Ausmaßen, war neu errichtet und bot einen würdigen Rahmen für gottesdienstliche Feiern des Konzils [808]). Das Kloster gehörte zu den bedeutenderen der rheinisch-schwäbischen Provinz. Der damalige Provinzial Rudolf Graf entstammte (wie zwei seiner Amtsvorgänger)

[806]) Vgl. dazu A. Zumkeller, *Die Augustinereremiten in der Auseinandersetzung mit Wyclif und Hus, ihre Beteiligung an den Konzilien von Konstanz und Basel*, in: AA XXVIII (1965), 5-56. — Fr. Roth, *The Great Schism and the Augustinian Order*, in: AUGA VIII (1958) 281-298.

Es dürfte von Interesse sein, was Höhn, S. 85 über Teilnehmer aus dem Augustinerorden schreibt: « Ex multis centenis cum Episcopis tum Theologis Nostrum (= Nostrorum) praesentes erant Nicolaus Saracenus de Cassia Recanatensis Episcopus. Simon Anconitanus Episcopus. Petrus de Vena Prior Generalis. Joannes Vobes Parisiensis Procurator Regis Franciae. Joannes de Pratis Monasterii S. Augustini de Marclovia. Quilelmus Forliviensis Procurator Domini de Orde lasse D. Forlivii. Antonius de Rampelogis nomine Reipublicae Genuensis missus (Chron. Pamphil.). Joannes de Ponlesco Procurator Ordinis. Laurentius de Neapoli Orator, Legatus Joannae Reginae Neapolitanae, postea creatus Episcopus Aversanus (Elssius). Joannes Zachariae pro Helvetiis missus, nec non alii quam plures Patres pietate ac virtute insignes (Crusen. in Monastico). Antiqua Concilii descriptio Augustae Vindelicorum edita anno 1482 numerat sexdecim Theologos ex Nostris ».

[807]) Vgl. oben Anm. 406ff.

[808]) Christian Altgraf zu Salm, *Die Wandgemälde der Augustinerkirche in Konstanz*, in: *Studien zur Kunst des Oberrheins, Festschrift für Werner Noack*, Konstanz-Freiburg (1958) 46-64, S. 46f.: « Die Augustinerkirche hatte 1399 einen schweren Brandschaden erlitten. Über Ausmaß und Folgen desselben besitzen wir keine genauen Nachrichten; doch erscheint uns die Annahme richtig, daß die stark zerstörte Kirche von dem vermögenden Kloster sofort nach dem Brand so gut wie neu erbaut worden war, und zwar als flach gedeckte Säulenbasilika ». — Die Kirche dient heute der Pfarrei Dreifaltigkeit als Pfarrkirche.

dem Konstanzer Kloster. Er hielt sich während des Konzils oftmals in Konstanz auf, wie die Ordenshistoriker übereinstimmend berichten. Nach Beendigung des Konzils, am Sonntag dem 22. Mai — Papst Martin V. und Kaiser Sigismund waren in der vorausgehenden Woche schon abgereist — predigte der Provinzial in der Kathedrale über die Gnaden, die der Papst der Stadt zum Abschied gewährt hatte [809]). An den Beratungen des Konzils beteiligte sich eine stattliche Zahl von Augustinern, allein drei Generalprioren sind darunter: Ende Januar 1415 traf ein Johannes von Pisa, « generalis ordinis Augustinensium », mit fünf Augustinermagistri in Konstanz ein [810]). Petrus de Vena, seit 1412 einziges Oberhaupt der Augustiner unter pisanischer Obödienz, war wenigstens zeitweise in Konstanz anwesend [811]). Außerdem nennen die Konzilsakten noch einen dritten Augustiner mit dem Titel « generalis ordinis sancti Augustini Eremitarum », Hieronymus Paulus de Pistoia, seit 1410 Ordensgeneral in der römischen Obödienz [812]). — Neben den Ordensgenerälen sind noch zwei Ordensprokuratoren als Teilnehmer am Konzil genannt. Außerdem hielten sich in Konstanz wenigstens sechs italienische Bischöfe, die aus dem Augustinerorden hervorgegangen waren, für kürzere oder längere Zeit auf.

Deutsche Augustiner-Eremiten sind auf dem Konzil nur als Theologen zu finden. Der Chronist des Konzils, Ulrich von Richental, berichtet, daß der Orden auf dem Konzil durch sechzehn Theologen

[809]) Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 35: Der Chronist Ulrich von Richental (*Chronik des Constanzer Concils*, ed. M.R. Buck, Tübingen 1882, Facsimile-Ausgabe Konstanz 1964) berichtet uns, daß am darauffolgenden Sonntag « der Grauff zuo den Augustinern » ... der Provinzial der rheinisch-schwäbischen Ordensprovinz und zugleich Großpönitenziar im Konstanzer Bistum, in der Kathedrale der Stadt vor dem Volk predigte und ihm « die großen Freiheiten, Gnaden und Ablässe » verkündigte, die Papst Martin der Stadt zum Abschied gewährt hatte (Anm. 122: Richental, S. 151) ».

[810]) Zumkeller, *l.c.* S. 22 führt die Zeugnisse dafür an, daß dieser Ordensgeneral, der den Ordenshistorikern völlig unbekannt ist, General der Augustiner-Eremiten gewesen sein muß. Es ist aber unklar, wann und unter welcher päpstlichen Obödienz er zum General bestellt wurde.

[811]) Herrera II S. 263: « Petrus de Vena, Tolosanus, primo, vt ex Registris die 8. Junij anno 1419 habetur, Prouincialis prouinciae Aquitanae, quae postea Tolosana est nuncupata ... tandem Synodo Romae congregata anno 1412 a patribus in Magistrum Generalem electus. Interfuit anno 1414 Concilio Constantiensi, quo tempore absens generale capitulum, vt habet in Chronica Coriolanus, suo ad illud misso Vicario, Auenione celebravit, quoniam occupatus erat in Concilio Constantiensi ... ».

[812]) Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 22; dort auch die Quellenangaben.

vertreten war [813]). Von etwa der Hälfte nennen die Quellen den Namen; darunter sind vier Deutsche, allerdings niemand von der rheinisch-schwäbischen Provinz. Doch dürfte es sich empfehlen, das Wichtigste von ihnen zu berichten.

Der bekannteste und aktivste von ihnen war unzweifelhaft der Erfurter Magister Johannes Zachariae. Er tat sich hervor einmal durch seinen energischen Kampf gegen den Prager Irrlehrer Johannes Hus. Ihm allein sei es gelungen, Hus in einer Disputation zu überwinden [814]). Eine Tradition, die auch Martin Luther weiterverbreitete [815]), besagte, Papst Martin V. habe dem Magister für seine Verdienste im Kampf gegen Hus die « goldene Rose » verliehen, eine Tradition, die auch auf dem Grabmal des Johannes Zachariae in der ehemaligen Augustinerkirche zu Erfurt festgehalten wurde [816]). Am

[813]) Richental, 187.

[814]) Schiphower Johannes OSA., *Chronicon Archicomitum Oldenburgensium*, ed. bei : H. Meibom, *Scriptores rerum Germanicarum* II, Helmstedt (1688), 121-192, S. 170 : « Quintus fuit egregius et doctissimus Magister Johannes Zachariae de conventu Eschwegensi, eruditissimus Theologus et utriusque juris vir consultissimus. Per haec tempora Erfordiae et alibi, quammaxime autem in Constantiensi Synodo, ob ejus doctrinam et elegantiam clarissimus fuit, et suae eruditionis experimentum fecit. Hic invictissimum et doctissimum Johannem Hus haereticum disputando superavit, ac immerso igni cremari fecit. Nemo etenim Theologorum potuit eundem Johannem Hus convincere, nisi iste senex Pater solus. Hic perquam egregie in Magistrum Sententiarum commentatus est. Scripsit insuper in Apocalypsim volumina duo et quamplura alia ». — Schiphower verfaßte dieses Chronicon 1504-05.

[815]) Martin Luther, *Werke*, Band 50, Weimar (1914) 36f. — Nach Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz und Basel*, S. 26.

[816]) Roth Franz OSA. hat wiederholt darauf hingewiesen, daß die goldene Rose nur an regierende Fürsten verliehen wurde und daß glaubwürdige Quellen auch in diesem Sinne berichten; vgl. Roth, *Schism, l.c.* S. 295, Anm. 65 und Ders., *A History of the English Austin Friars* AUGA XI, S. 541, Anm. 130 : « Als Papst Martin V. am Samstag vor Laetare zu Mittelfasten (6. März 1418) eine goldene Rose weihte, da « Sandt er », wie Kirchental (wohl = Richental) S. 122 sagt, « den rosen unseren Herrn, dem könig, bey dem Margraven von Brandenburg zu den augustinern do er siech lag (an Rose des Beines), und fürt in also offentlich an seiner Hand ab der pfallenz zu den augustinern, und ritten mit Im all Kardinal, Erzbischof, Herzogen, fürsten, grafen, freyen, ritter und knecht, und all Herren, gaistlich und weltlich, und posuner und pfiffer, die ymmerdar posunten undt pfiften zu widerstrit. Und do sy zu den augustinern kamen, do fürt man den küng herfür, und empfing Jn vast demüttiglich » B. Stengele, *Das ehemalige Augustinerkloster in Konstanz*, in : *Schriften des Vereines für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung* 23 (1892) p. 187 (Sonderdruck S. 5). — Wie ist nun die Erfurter Tradition zu erklären ? Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 26, Anm. 90 sagt dazu : « Wenn Zachariä in Konstanz die Rose erhielt, was durch die Erfurter Tradition

6. Juli 1415 fällte das Konstanzer Konzil in der fünfzehnten Sessio generalis das Urteil über Johannes Hus. Er wurde als hartnäckiger Häretiker befunden, dem weltlichen Arm übergeben und noch am gleichen Tage auf dem Scheiterhaufen verbrannt [817]).

Joannes Zachariae trat auch als Prediger auf dem Konzil hervor. Wenigstens sechsmal bestieg er dort die Kanzel; so viele Konzilspredigten sind von ihm erhalten. Zum ersten Mal sprach er am 29. September 1415 bei einem Konzilsgottesdienst von der Notwendigkeit der kirchlichen Einheit und Reform [818]). Seine Predigt muß bei den Konzilsvätern offenbar angesprochen haben. Denn schon wenige Wochen später, an Allerheiligen 1415, stand Zachariae wieder als Prediger vor dem Konzil und geißelte mit scharfen Worten die Mißstände in der Kirche [819]). Ein drittes Mal in diesem Jahr, am Feste des hl. Stephanus, 26. Dezember, sprach Zachariae bei einem Konzilsgottesdienst über die Einheit der Kirche und verlangte die Absetzung des Gegenpapstes Benedikt XIII. durch das Konzil [820]). Am Pfingstfest des Jahres 1416, dem 7. Juni, sehen wir Zachariae wieder als Prediger im Konzilsgottesdienst; er sprach von den Feuerzungen der Liebe und den Feuerzungen der Leidenschaft [821]). Auch im folgenden Jahre gehörte Johannes Zachariae zu den Konzilspredigern: am 4. Juli 1417 behandelte er als Thema das Heilandswort (Mt 5,22) « Reus erit concilio » und wendete es an auf Benedikt XIII., auf die Irrlehrer Wyclif und Hus und auf jene Fürsten und Laien, welche die Freiheit der Kirche beeinträchtigten. «Am 27. Februar 1418 stand Johannes Zachariae zum letzten Mal auf der Konzilskanzel.

unzweifelhaft feststeht, dann offenbar aus der Hand des Königs, der sich seinen Gastgebern erkenntlich zeigen wollte und deshalb an jenes Mitglied des Ordens, welches sich als Theologe und Prediger auf dem Konzil besonders ausgezeichnet hatte, die ihm vom Papst übergebene Rose weiterschenkte ». — Vgl. dazu Haetge, *Die Stadt Erfurt*, in : *Die Baudenkmale der Provinz Sachsen* II, 1, S. 134 : Nr. 31 : Grabstein des Johannes Zachariae † 1428 ... Auf dem Doktorbarett des berühmten Professors der Theologie Johannes Zachariae mit dem Beinamen Hussomastix (Hußgeißel) sind noch die schwachen Spuren der « geweihten Rose » sichtbar, die er als einziger Teilnehmer vom Konzil zu Konstanz erhielt ».

817) Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 26.

818) Zumkeller, *Manuskripte* S. 282, N. 627 zählt von dieser Predigt 22 Handschriften auf. Die Hs der Stiftsbibliothek Melk hat dazu die Bemerkung : « per fr. Joh. Zach ... quintum de ambassatoribus almae universitatis Erfordensis ».

819) *Ibidem*, S. 283, N. 632.

820) *Ibidem*, S. 282f., N. 628.

821) *Ibidem*, S. 283, N. 629.

Er predigte über das Thema : 'Omnia sunt in pace'. Doch ist diese Predigt nicht erhalten geblieben (Anm. 119 : ... Zumkeller, *Manuskripte* 631 : Autor dieser Predigt, die einem 'doctor Erfordensis Ord. Erem. S. Augustini' zugeschrieben wird, könnte auch Angelus Dobelinus sein) » [822]). Johannes Zachariae war also offensichtlich einer der beliebtesten Prediger des Konzils.

Noch weitere deutsche Augustinereremiten sind als Konzilstheologen zu nennen. Zunächst ein zweiter Angehöriger der sächsisch-thüringischen Ordensprovinz : fr. Dietrich Vrie, der langjährige Lesemeister im Konvent Osnabrück, der sich allerdings 1419 der kölnischen Provinz einverleiben ließ und das Kloster in Köln als Wohnung erwählte [823]). Im Sommer 1416 ist er auf dem Konzil nachweisbar. Sehr wahrscheinlich am 7. Sonntag nach Pfingsten, dem 26. Juli dieses Jahres, hielt er vor dem Konzil eine Predigt über die Worte des Sonntagsevangeliums (Mk 8,2) : « Misereor super turbam » [824]). Noch einmal trat Dietrich Vrie auf dem Konzil hervor, diesmal als Schriftsteller und Historiker. Am 1. Mai 1418 überreichte er dem Kaiser Sigismund ein großes Werk in acht Büchern mit dem Titel « De consolatione Ecclesiae », eine Art Geschichte des Konzils, die er im Laufe der letzten zwei Jahre geschrieben hatte [825]). Es ist ein Dialog zwischen Christus und seiner Braut, der Kirche, zum kleineren Teil in Versen, zum

[822]) Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 34.

[823]) Teeuwen-de Meijer, *Documents* S. 85, N. 216 : Asti, 31. Aug. 1419 : ... « a) Item concessimus lectori theodorico frye, provincie saxonie, quod possit stare brugis vel in tornaco pro conventuali » (Dd 4, f. IIv). — *Ibidem* S. 86, N. 218 : Florencie, 29. Nov. 1419 : « Concessimus licentiam venerabili Magistro Johanni de Moneta, provinciali coloniensi, ut possit collocare fratrem Theodricum Vrye, lectorem provincie Saxonie, in conventu quocumque provincie colonie quem ellegerit, ubi gaudere possit gratias quibus lectores parixienses solent gaudere, a quo non possit amoveri per aliquem nostrum inferiorem » (Dd 4, f. 2v).

Schiphower, *l.c.* S. 172 schreibt über ihn : « Circa idem tempus vixerunt in conventu Osnaburgensi ordinis Fratrum Eremitarum Divi patris Augustini duo luminaria mundi ... Secundus fuit doctissimus lector Didericus Vrige, qui fuit vir magnae scientiae et sanctitatis et in scripturis reliquit librum de consolatione Ecclesiae, qui incipit : Regi regum circa exemplum, quem librum Imperatori Sigismundo post Concilium Constantiense propinavit, in die SS. Philippi et Jacobi sicut ipse fatetur in Postillis suis ... ».

[824]) Zumkeller, *Manuskripte*, S. 378 N. 811.

[825]) *Ibidem*, S. 378 N. 812. — Das Werk wurde gedruckt Köln 1484 (im vierten Band der Koelhoffschen Ausgabe der Werke des Johannes Gerson : Hain 7621) und Helmstedt 1697 (bei H. von der Hardt, *Magnum oecumenicum Constanciense concilium*, I, 1-221).

größeren in Prosa abgefaßt, mehr dichterisch als historisch. Doch haben die Bücher V-VIII auch für die Darstellung der Zeitgeschichte eine Bedeutung, weil der Verfasser hier wertvolles Aktenmaterial aufgenommen hat, das zum Teil nur durch ihn überliefert ist. So kann man ihn doch mit Recht den Verfasser der einzigen zeitgenössischen Geschichte des Konzils nennen.

Als drittes Mitglied der sächsisch-thüringischen Provinz und zweiter Professor der Erfurter Universität war in Konstanz fr. Angelus Dobelin. Er war 1415 in Konstanz anwesend und zeichnete sich dort als Redner aus [826]). « Angelus habe, so wird berichtet, durch eine Predigt, die er auf dem Konzil hielt, so sehr den Beifall Martins V. gefunden, daß der Papst ihn mit Anspielung auf seinen Namen als einen wahren Engel bezeichnete (Kolde 52) » [827]).

Von der bayerischen Ordensprovinz war auf dem Konzil anwesend der Wiener Universitätsprofessor und spätere Provinzial Berthold Puchhauser von Regensburg. Er ist allerdings nur für das Jahr 1417

[826]) Vgl. dazu Trapp Damasus OSA, *Angelus de Dobelin, Doctor Parisiensis, and his Lectura*, in : AUGUM III (1963), S. 389-413. Danach war er um die Mitte des 14. Jhs geboren und starb um 1420. Er studierte zunächst in Prag, ging 1373 als Baccalaureus dispositus nach Paris, las dort 1374/5 über die Sentenzen und wurde 1379 hier zum Mag. Theol. promoviert. Am 9. Nov. 1387 erhielt er vom General die Erlaubnis, in Erfurt Theologie zu dozieren : Dd 3 fol. 48r (= Clm 8423 S. 194) : « Concessimus licentiam fr. Mag. Angelo de Dolben ut possit acceptare lecturam theologicae facultatis in ecclesia montis S. Mariae civitatis Erfordiae, si contigerit ipsum vocari ad huiusmodi lecturam, volentes tamen et decernentes ut etiam eo casu sit regens in conventu Erfordiensi sicut prius ». — Über seine Tätigkeit an der Universität Erfurt berichtet Kleineidam Erich, *Universitas studii Erffordensis*, I, Leipzig (1964), S. 264 : 3. Die Doktoren der theologischen Fakultät 1392-1460 : a) Doktoren und Magister der Theologie, die anderswo promoviert und in Erfurt der theologischen Fakultät inkorporiert wurden : 1. Angelus von Döbeln OESA Parisiensis :

1374/5 las er in Paris über die Sentenzen.
1379 in Paris zum Magister theologiae promoviert.
1392 in Erfurt *als erster Professor der Theologie intituliert* : « M. Angelus de Dobelin, sacre theologie professor » (W(eißenborn) I 36 b 6-7). Er gehörte zum Orden der Augustinereremiten und zwar zum Kloster Grimma.
1394 unterschreibt er als Zeuge mit seinem Bakkalar eine Urkunde : « bruder Engel von Dobeln meister in der heylgen schrift, meister Heinrich von Grefensteyn backelarius in der heylgen schrift » (Overmann III, Nr. 151, S. 110).
1405 WS Gratisimmatrikulation ad instanciam dni Angeli (W I 75 b, 22-23).
1415 nahm er am Konzil zu Konstanz teil.
1420 c. starb er.

[827]) Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 24f.

bezeugt. Am 8. Sonntag nach Pfingsten, dem 25. Juli dieses Jahres, predigte er vor dem Konzil [828]). Es war am Vortag jener denkwürdigen 37. Sessio generalis, in der die Konzilsväter Benedikt XIII. für abgesetzt erklärten. Er sprach über das Wort der Sonntagsepistel (Röm 8,15): « Clamamus: Abba, pater ». Die Hauptsorge war für ihn die kirchliche Einheit und die Wahl eines würdigen neuen Papstes. « Clamamus concorditer », sagte er, « scilicet completam Ecclesiae unionem, conceptam eius reformationem et festinam uniti capitis electionem desiderantes » [829]). Seine Worte mögen die wenigen Zauderer noch bewogen haben, das letzte Hindernis der Einheit zu beseitigen. Schon 1415 hatte Gregor XII. resigniert, Johannes XXIII. war im gleichen Jahr abgesetzt worden, nun folgte endlich auch die Beseitigung Benedikts XIII. Der Weg war frei für die Wahl eines neuen tüchtigen Papstes: Am 11. November bestieg Kardinal Odo Colonna als Martin V. den päpstlichen Thron. So wird also dem Konzil « mit Recht zugeschrieben, daß es die gefährdete Einheit der Kirche wieder hergestellt hat » [830]).

« Nach einer alten Überlieferung des Prager Konvents Sankt Thomas sind auch die schon oben als Husgegner erwähnten ... Augustiner Johannes Bloch, Adam Putz und Augustinus Smatzchi zeitweise in Konstanz gewesen » [831]).

828) Zumkeller, *Manuskripte*, S. 95 N. 196. — Girgensohn Dieter, Die Universität Wien und das Konstanzer Konzil, in: August Franzen-Wolfgang Müller, Das Konzil von Konstanz, Freiburg-Basel-Wien (1964) 252-281, S. 275: « Erst spät scheint der Theologe Berthold von Regensburg OESA dorthin gekommen zu sein, hatte er doch wegen der Abwesenheit einer derartigen Menge von Doktoren die Amtsgeschäfte des Dekans seiner Fakultät vom Wintersemester 1413/14 bis zum Beginn des Sommersemesters 1416 ununterbrochen versehen müssen. Seine Teilnahme am Konzil ist nur durch eine am 25. Juli 1417 gehaltene Predigt bezeugt ».

829) Nach Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 32f.

830) Papst Paul VI., Apostolisches Schreiben vom 27. Mai 1964 an den Erzbischof von Freiburg, zitiert bei Franzen-Müller, *l.c.* Geleitwort S.V.

831) Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 25. — Zumkeller gibt als Quelle an: Duijnstee, *'S Pausen Primaat in de latere middeleeuwen en de Aegidiaansche School*, III, Amsterdam (1939), S. 393. — Dagegen weiß Pachomius Kreybich in seinem 1800 geschriebenen *Catalogus Patrum ac Fratrum OESA ... in Bohemia existentium* wohl von deren Kampf gegen Hus, aber nichts von ihrer Teilnahme am Konzil. Er schreibt S. 31: « Ven. P. Adamus Putzen de Owobach, multorum librorum Auctor, Pragae ad S. Thomam resedit, ubi Hussi errores magna cum eloquentia refutavit et condemnavit.

Ven. P. Augustinus Smaczky, solemnis Praedicator ad S. Thomam, qui dictionibus eruditissimis ex ambone disputationibus publicis populum ab haeresi Hussita avertere conabatur.

Ven. P. Joannes Bloch, Conventualis ad S. Thomam, in sacra Theologia egregie

Im Anschluß an das Konzil von Konstanz sollte auch die Einheit im Augustinerorden wieder hergestellt werden. Petrus de Vena starb 1418. Deshalb trat im August 1419 das Generalkapitel in Asti zusammen. Papst Martin V. erließ am 5. August 1419 die Bulle « Etsi cunctos ordinis », in der er für dieses Kapitel besondere Weisungen erließ. Er werde selbst den Praeses dieses Kapitels ernennen [832]). Die Ernennungsurkunde ist zwar nicht mehr aufzufinden. Aber es ist einheitliche Tradition im Orden, daß dieser Praeses kein anderer war als Magister Johannes Zachariae, inzwischen zum Provinzial der sächsisch-thüringischen Provinz erwählt [833]). Der Papst kannte ihn ja vom Konzil her als energischen Kämpfer gegen Hus und für die Einheit der Kirche [834]). Martin V. beklagt in der Bulle, daß es im Orden immer

doctus; Hic, cum PP. Adamo et Augustino, mox nominatis, totis viribus incubuit ad supprimendos et extirpandos Hussi errores ». — Für alle drei gibt Pachomius als Jahr ihrer Anwesenheit in Prag 1419 an.

[832]) Die Bulle Martins V. ist veröffentlicht in AA VI (1915/6), S. 253/4. Die betr. Stelle lautet : « ... ad hoc quod unus Prior generalis idoneus ordini et fratribus predictis preficiendus eligi possit, congruis remediis providere volumus, quod unus per nos pro tempore nominandus eiusdem ordinis professor in generali Capitulo celebrando Vicarius existat, qui quidem Capitulo presit ... ».

[833]) Höhn, S. 87 : « Iste M. Joannes Zachariae anno 1419 die 28. Augusti in Capitulo Generali Asthae in Provincia Lombardiae celebrato, pro tunc Saxoniae Provincialis Apostolica authoritate Martini V. Praeses, Hieronymi de Pistorio electione cassata, P. Augustini de Favaronibus Romani ratam habuit (ex antiquissimo libr. Capit. Generalium Scripto per F. Limperger Provincialem) ».

Herrera, I, S. 351 : « Hieronymus de Pistorio, in Capitulo Astensi anno 1419 diuisis patrum suffragiis contra B. Augustinum Romanum Generalis electus et nuncupatus, vt Hieronymus Roman. in MSS codicibus refert. At M.F. Ioannes Zacharias, Saxoniae Prouincialis et Comitiorum authoritate Apostolica praeses, Hieronymi electionem cassauit, et Augustini ratam habuit. Vir sine dubio magnus, quem prae Augustino Romano plurimi patres Generalem elegerint. Nulla de illo apud nostros Authores alia mentio ».

[834]) P. Eustasius Estéban schreibt in seinem Bericht über das GK in Asti AA VI, 255-270, S. 257 : « Bullam huius nominationis reperire nequivimus sed de ipsa nominatione a Pontifice facta dubitari nequit; in actis enim Prioris Generalis Augustini Romani transcriptae reperiuntur quaedam litterae, quas infra videbimus (S. 265), in quibus expressa mentio fit « vicarii domini nostri pape », qui « propter quedam occurrentia in capitulo predicto presidebat ». Quisnam tamen erat hic Vicarius Pontificis, Generalis Capituli Astensis Praeses, ibidem non dicitur; fuit autem Ioannes Zacharias, provinciae Saxoniae Provincialis, si fides habenda nostrati Hieronymo Romano, qui id indubitanter asserit (Anm. 1). Et hic est primus actus, a tempore magnae unionis, quo Romanus Pontifex Generalium Capitulorum Ordinis Praesidentes nominare coepit ». Anm. 1 : Torelli, VI, 490, n. 4 : « Scrive Girolamo Romano nella sua Historia manoscritta, che si conserva nel nostro celeberrimo Monistero di S. Agostino di Salamanca, che quando

noch zwei Generalprioren gebe. Beide sollten auf dem Kapitel erscheinen und ihr Amt niederlegen. Wenn einer nicht erscheine, dann gelte das als Verzicht auf das Amt [835]). Die beiden genannten Prioren waren Hieronymus Paulus von Pistoia und Thomas Fabri [836]). Sie waren beide anwesend und geben Amt und Siegel in die Hand des Praeses, Mag. Johannes Zachariae, zurück. Bei der nun folgenden Generalswahl gab es eine Überraschung. Fr. Hieronymus Paulus von Pistoia und Fr. Augustinus Favaroni von Rom erhielten (ungefähr?) gleiche Stimmenzahl. Die Gefahr eines neuen Schismas drohte. Der Praeses hatte den Mut, kraft päpstlicher Autorität zu entscheiden. Er entschied sich für Augustinus von Rom. Der neue General wurde daraufhin von allen anerkannt. Er behandelte die beiden abgedankten Generale sehr vornehm: er machte Thomas Fabri zu seinem Socius und ein Jahr später zu seinem Vikar in den Provinzen Aragonien und Kastilien, während Hieronymus Paulus das volle Verfügungsrecht über seinen Mutterkonvent Pistoia erhielt [837]). In dieser großzügigen Art wurde das Schisma schließlich nach 41 Jahren beendet.

fu giunto il tempo del Capitolo, il Sommo Pontefice Martino con sua bolla particolare, deputò, e creò presidente di quello ... il famosissimo M.F. Giovanni di Zaccaria, Provinciale attuale in quel tempo della sua provincia di Sassonia; la cui dottrina e sapere era molto ben noto a Martino, per ciò che fatto haveva contro l'Eresiarca Givanni Hus nel Concilio di Costanza». — Höhns Nachricht (oben Anm. 833) stützt sich auch auf eine gute Quelle: die von dem damaligen Provinzial der rheinisch-schwâbischen Provinz, Mag. Tilman Limperger, angelegte Sammlung der Akten der GK.

835) Bulle «Etsi cunctos ordines» AA VI, S. 253: «Cum itaque ordini prefato duo Priores Generales non sine divisionis et scissure scandalo inter fratres eosdem verisimiliter etiam proventuro, preesse noscantur ...». «Volumus insuper quod ambo predicti generales termino et tempore ac loco constitutis Capitulo huiusmodi celebrando interesse debeant et uterque ipsorum officio et sigillo in manibus dicti Vicarii per nos deputandi renuntient hora in Constitutionibus ordinata. Si vero ambo vel alter eorum ad dictum Generale capitulum non accederent ex causa quacumque detenti, tunc eo ipso censeantur, vel censeatur, officio et sigillo renuntiasse ...».

836) Estéban ist zwar anderer Meinung (AA VI, S. 253, Anm. 2), aber sie scheint doch zu sehr konstruiert zu sein. Dagegen Roth, *Schism* S. 295: «Among them (GK Asti) were two Priors General: Jerome Paul of Pistoia and Thomas Fabri. Both must have submitted to Pope Martin V. otherwise Fabri could not have been vicar general during the Interim. The respectful treatment accorded to both men at his chapter indicates that Martin V followed the precedent set by Alexander V in the earlier case of Peter Avena and Nicholas of Cascia by permitting both of them to rule within their territories until this chapter».

837) *De Magistris Thoma Fabri et Hieronymo Pistoriensi — Excerpta ex Reg. Prioris Generalis Augustini Romani*, AA VI, S. 302-305. — Über Thomas Fabri vgl. S. 302:

Das Konzil von Basel 1431-1437 (1448)

Auch das Konzil von Basel zählt zu den Reformkonzilien und eine seiner Hauptaufgaben war die Reform der Kirche (neben der Überwindung des Hussitismus und der Herstellung des Friedens unter den christlichen Nationen). Das Konzil war noch von Martin V. einberufen. Er starb aber am 20. Februar 1431, so wurde es erst unter seinem Nachfolger Eugen IV. am 23. Juli 1431 eröffnet.

Ähnlich wie in Konstanz spielten auch hier in Basel die Augustiner eine nicht unbedeutende Rolle. Hier bestand seit dem 13. Jahrhundert ein Augustinerkloster, das man — wie wir oben schon sahen — zu den bedeutenderen der rheinisch-schwäbischen Provinz und des Gesamtordens zählen mußte. Das Kloster bot für viele Beratungen und Aussprachen, besonders der Konzilsausschüsse (deputatio fidei, deputatio pacis, deputatio reformatorii) Platz. Auch die « natio germanica » hielt hier Sitzungen ab. Am 12. Februar 1432 und nochmals am 19. Oktober 1433 nahm König Sigismund, der am 31. Mai 1433 von Papst Eugen IV. in Rom zum Kaiser gekrönt worden war, daran teil. 1435 fanden sogar zweimal Besprechungen zwischen Beauftragten des Konzils und den Gesandten aus Konstantinopel im Augustinerkloster statt.

Die Augustinerkirche war öfter Stätte feierlicher Konzilsgottesdienste. Über die Feier des Augustinustages war oben schon die Rede. Wiederholt zogen Prozessionen der Konzilsteilnehmer von der Kathedrale zur nahegelegenen Augustinerkirche. Einen der Höhe-

Florentie, die XV Martii MCCCCXX. — « Cum Magister Thomas Fabri, *socius noster*, authoritate nostra fecerit lectorem fratrem Iohannem Ade de Tolpoltano provincie Vngarie cum omnibus gratiis lectoribus dari consuetis, Nos vero dictum lectoratum confirmamus et approbamus cum omnibus sibi concessis ». (Reg. Dd 4, fol. 16). — Eodem die (Senis die XXII Aprilis). — « Fr. Augustinus, prior generalis, etc. — Venerabili viro dilecto nobis in Christo Magistro Tome Fabri, provincie Aragonie, salutem in Domino sempiternam. — Cum provincie Aragonie et Castelle maxime a nobis distent et idcirco multis emergentibus casibus, etiam ad nos spectantibus, non possimus personaliter providere; Volentes quoque multorum fratrum expensis nimiis atque itinerum discriminibus obviare; Te, de cuius probitate et conscientia plenam in Domino fiduciam gerimus, facimus et instituimus *nostrum vicarium generalem in dictis provinciis* ... ». — Über Hieronymus Paulus cfr. *ibidem*, S. 304 : Pistorii, die XXIJ Februarii MCCCCXX. — « Comissimus (sic) venerabili magistro Ieronimo de Pistorio curam et regimen sui conventus Pistoriensis cum plenitudine potestatis de omnibus que ad regimen ipsius pertinent ... ».

punkte der Konzilsfeierlichkeiten bildete die festliche Prozession zur Augustinerkirche, mit der die 16. Sessio am 5. Februar 1434 eröffnet wurde. Daran beteiligten sich 7 Kardinäle, 3 Patriarchen, 50 Bischöfe, 30 Äbte und Hunderte von Priestern, aber auch Kaiser Sigismund in vollem kaiserlichen Ornat, der Markgraf von Brandenburg und eine Reihe anderer Fürsten. Als im Sommer 1435 das Konzil eine Gesandtschaft « pro pace componenda » nach Frankreich entsandt hatte, kamen die Konzilsväter wöchentlich einmal in der Augustinerkirche zusammen, um eine missa solemnis « pro pace regni Franciae » zu halten (in Frankreich tobte der über 100 Jahre dauernde Krieg mit England 1339-1453).

Wie in Konstanz so nahmen auch in Basel Augustiner-Eremiten aus verschiedenen Ordensprovinzen an den Beratungen der Kirchensynode teil. Als erster Augustiner wurde am 24. März 1432 [838]) der Provinzial der bayerischen Provinz, Mag. Georg von Schönthal, mit seinem namentlich nicht bekannten Socius dem Konzil inkorporiert [839]).

[838]) Zu der Zeit war das Konzil eigentlich schismatisch. Denn am 18. Dez. 1431 hob Eugen IV. das Konzil auf und berief ein neues nach Bologna. Er bewirkte dadurch nur ein Erstarken der Konzilspartei und konnte seine Pläne nicht durchsetzen. Am 15. Dez. 1433 erkannte Eugen IV. die Synode wieder an. Sie hatte unterdessen weitergetagt.

[839]) Im Jahre 1390 bzw. 1391 wurde ein fr. Georg de valle Speciosa vom General als Student nach Magdeburg geschickt; vgl. Clm 8423, S. 444 : 1390 25. Nov. : « Georgius de valle Speciosa Provinciae Bavariae (factus est) studens in Magedeburg ». —*Ibidem*, S. 143 : « 1391 Georgius de valle Speciosa Studens in Magdeburg ». — Ob dieser fr. Georg von Schönthal mit dem unsrigen identisch ist, ist bei dem großen Zeitunterschied fraglich. — Am 2. Nov. 1423 ernennt der General Augustinus von Rom unseren fr. Georg de valle Speciosa auf Bitten der Patres des Pariser Konventes zum Baccalarius, also dürfte er doch schon längere Zeit dort geweilt haben, vgl. Clm 8423, S. 162 : « Ad instantes preces patrum Conventus parisiensis, qui nobis suis litteris supplicarunt, ut promoveremus Fr. Georgium de valle Speciosa provinciae Bavariae, Biblicum, ad Sententias legendas pro gradu Magisterii consequendo, quam rem asserunt patribus provinciae Bavariae fore gratissimam, fecimus ipsum Fr. Georgium Baccalarium, assignantes ei lecturam Sententiarum in alma universitate parisiensi, immediate post Fr. Joannem fortis hominis Baccalaureum per nos promotum etc. ». — *Ibidem*, S. 297 steht wörtlich derselbe Text, nur heißt es statt « fortis hominis » Fr. Joannes Fortz. — 1424/25 hielt fr. Georg dann in Paris seine Sentenzenlesung, am 18. Jan. 1428 wurde er zum Magister promoviert, dann wirkte er dort als Theologieprofessor (vgl. dazu Denifle-Châtelain, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, IV, Paris 1897, nrr. 2245, 2301, 2331, 2345 und 2351). — Auf der Heimreise von Paris im Frühjahr 1431 war fr. Georg vorübergehend in Basel, noch bevor die Sitzungen des Konzils begonnen hatten, und überbrachte ein Schreiben der Pariser Universität. — Kurz nach seiner Rückkehr wurde Fr. Georg zum Provinzial der bayerischen Ordensprovinz gewählt und damit Oberer von 57 Augus-

Schon drei Wochen später, am 4. Mai, erbat er vom Konzil die « licentia recedendi » mit der Begründung, in Kürze werde sein Ordensgeneral eintreffen. Das Konzil ließ ihn aber nicht ziehen, weil es eine besondere Aufgabe für ihn bereit hatte. 1432 und 1433 gehörte er einer Gesandtschaft an, die zwischen den drei zerstrittenen bayerischen Herzogtümern vermitteln sollte, freilich ohne besonderen Erfolg. Der Ordensgeneral Gerhard von Rimini scheint mit dieser Tätigkeit des bayerischen Provinzials nicht einverstanden gewesen zu sein, wie aus zwei Schreiben hervorgeht [840]). Wahrscheinlich ist fr. Georg im Frühsommer 1433 in seine Provinz zurückgekehrt, weil da der Ordensgeneral wirklich kam.

In den Jahren 1432 und 1433 waren mehrere italienische Augustiner auf dem Konzil, zum Teil in wichtigen Missionen, tätig. Einen von ihnen, Magister Nicolaus von Cremona, bestellte der Rektor des Ordens Gerhard von Rimini zum magister regens des Generalstudiums, das der Orden im Augustinerkloster zu Basel begründet hatte. Das Konzil selber errichtete 1440 ja sogar eine Universität.

Deutsche Augustiner kamen im Jahr 1433 neu nach Basel. Es waren dies der Provinzial der rheinisch-schwäbischen Provinz, Magister Petrus Ulmer von Schwäbisch-Gmünd, und Johannes Demder de Hasperg von Lauingen. Sie wurden am 22. Mai 1433 zusammen mit dem Rektor des Gesamtordens, Gerhard von Rimini [841]), dem Konzil inkorporiert. Petrus Ulmer trat auf dem Konzil wenig hervor, um so

tinerklöstern, die dazugehörten; cfr. Hoffmann-Hager, *Die Kunstdenkmäler von Oberpfalz und Regensburg*, III : Waldmünchen, München (1906) S. 39 und Fischer, *Geschichte des ehemaligen AK Schönthal*, Mindelheim (1836), S. 39.

840) Clm 8423, S. 182 (ähnlich 281f. und 310f.) : 1435 Juni 1 : « Praecepimus priori Ratisbonensi, Monacensi, Memmingano, Seemannshusano et Mindelheymensi, ut rescribant nobis, quantum ab eis exegerit et quanto tempore steterit cum ipsis Mag. Georgius de valle Speciosa ab anno 1432 usque nunc ». —

Ibidem, S. 281g : 1435, 19. Juli : « Misimus litteras ad Priores, ut nihil amplius solvant Mag. Georgio de Valle Speciosa intuitu Ambassiado (?) ex parte Concilii ad Duces Bavariae ». — S. 311 steht unter diesem Datum nur : M. Georgius de valle speciosa Provincialis Bav. fuit ex parte concilii Basileens. hoc tempore legatus ad Duces et principes Bavariae.

841) Am 13. Juni 1431 ernannte Papst Eugen IV. den Ordensgeneral Augustinus Favaroni von Rom zum Bischof von Nazareth in Apulien. Am gleichen Tage bestellte er mit der Bulle « Pastoralis officii cura » (veröffentlicht AA VI, S. 318-320) Fr. Gerhard von Rimini, der schon zum Bischof von Cesena erwählt worden war, zum Rektor des Ordens, und zwar nicht, wie es bisher üblich war, nur für ein Jahr, sondern bis zum Ende des laufenden Generalates 1434. Gerhard von Rimini kam jetzt mit seinem Begleiter Mag. Julianus von Salem (Sizilien) zum ersten Mal über die Alpen.

mehr sein Nachfolger als Provinzial, Johannes von Hasperg [842]). Am 3. September 1433 beauftragte Gerhard von Rimini den neuerwählten Provinzial Johannes Hasperg, zusammen mit dem Mag. Antonius de Recaneto (« postea episcopus Senegalliensis », Herrera) dahinzuwirken, daß das Konzil die Bulle Martins V. annulliere; diese verlangte eine jährliche Feier der Provinzialkapitel, eine Vorschrift, die schwer einzuhalten war [843]). Der Generalobere benützte die Gelegenheit, da er sich schon einmal nördlich der Alpen aufhielt, um verschiedene oberrheinische Klöster wie Straßburg und Hagenau zu besuchen [844]).

[842]) Über seine Lebensdaten sind folgende Nachrichten überliefert: Am 31. August 1419 gibt der General Augustinus von Rom ihm die Erlaubnis, in Padua 3 Jahre lang seine Vorlesungen als Cursor zu halten: Clm 8423 S. 406 und 146: Ult. August.: «Concessimus f. Joanni Haspert de provincia Rheni, quod legere possit cursum suum in Padua pro triennio». — Um den 25./27. Oktober 1422 erwarb er sich das Lektorat: Clm 8423, S. 158: « Fecimus Fr. Joannem Hasperg provinciae Rheni et Sueviae Lectorem sub titulo et forma parisiensi die 25. Octobris in conventu nostro florentino». — S. 408: 27. Octob.: « Dedimus licentiam Joi. Hasperg lectorandi sub M. Joanne de Aste nostro Socio». — 1430 ist Johannes Baccalaureus und wird vom General zum 1. Praeses des folgenden PK ernannt: Clm 8423 S. 409: 1430, 7. Juni (Herrera, I, S. 469 hat 8. Juni) « Misimus lict. Vicariatus pro Capitulo celebrando 1431 in Lauginga (Höhn, S. 98 hat Landau, aber im Clm ist zweimal deutlich zu lesen Lauginga = Lauingen), pro quo 1. nominatus est Joannes de Hasperg Bacc., (Höhn hat dafür Hapsburg(er)) 2. Joannes de Offenburg lect. in Argentina, 3. f. Keswiler Prior in Constantia». Im November des gleichen Jahres schreibt der General: « Confirmavimus in Provincialem Rheni et Sueviae Petrum Ulmer de Gamundia lectorem electum in *Lauginga*. Concessimus f. Joanni Hasperg Bacc., ut si obstantibus bellis Parisios ire non possit, pro sua expeditione possit incorporari et legere in universitate Erfordensi ibidemque gradum Magisterii adipisci». — Hasperg kam wegen des französ. - engl. Krieges nicht nach Paris, er kam aber auch nicht nach Erfurt. Am 30. Juli 1433 schreibt der General Gerhard von Rimini: Clm 8423, S. 410: Die penultimo Julii: « Confirmavimus in Priorem Provincialem Rheni et Sueviae f. Joannem de Hasperg Baccal, iuxta concordem electionem de ipso factam in capitulo celebrato in Brisaco die 25. *Julii*, in quo quidem Capitulo noster Vicarius extitit M. Julianus de Sicilia» (der spätere General). (Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 43 schreibt: « Ende Juni»; das dürfte ein Druckfehler sein). Er blieb Provinzial wahrscheinlich bis zum Jahre 1440. — « Dignus profecto vir, qui propter doctrinam, probitatem et munia in Religione exercita, in hominum memoria vertatur» (Herrera, *l.c.*).

[843]) Clm 8423, S. 411: 1433 3. Sept.: « Commisimus Ven. Baccal. Joanni de Hasperg Provinciali Rheni et Sueviae et M. Antonio de Rachaneto, quod in S. Basileensi Synodo Generali sollicitarent et procurarent annullationem Bullae D. Martini PP. V. de celebratione Capitulorum provincialium, eo quod ob magnam difficultatem observacio Eius vel animas damnisciat (?) multorum vel nonnullas ord. provincias et Conv. pessundat. In Basilea».

[844]) Nach Teeuwen-de Meijer, *Documents* N. 321-323, S. 109-111 war er am 17. Juli in Straßburg und am 8. August in Hagenau. Am 2. Sept. war er wieder in Basel.

Anschließend ernannte er Johannes Hasperg zu seinem Vikar auf dem Konzil mit allen Vollmachten. Zugleich erlaubte er ihm, seine Sentenzenlesung in Basel zu halten [845]). Noch im Winter 1433/4 machte der Provinzial von dieser Erlaubnis Gebrauch. Am 20. Februar 1434 gestattete ihm nämlich Gerhard von Rimini, an der Universität Pavia oder einer anderen italienischen Universität die Magisterwürde zu erwerben [846]). Das muß bald darauf geschehen sein; denn am 20. Mai tituliert ihn der Generalobere schon als Magister [847]). Am 4. Januar dieses Jahres hatte ihn Gerhard von Rimini dem Konvent Konstanz auf Bitten der dortigen Mitbrüder inkorporiert [848]).

Am 25. Februar 1434 ernannte er den Provinzial wieder zu seinem Vikar und zum « Procurator Ordinis » auf dem Konzil, weil er zum

[845]) Clm 8423, S. 411 : 1433 8. Sept. : « Constantiae fecimus nostrum Vicarium in Basiliensi Concilio Ven. Baccal. f. Ioannem Hasperg provincialem, dantes illi nostram authoritatem expediendi singula ibidem, quemadmodum nos possemus etc. — Eidemque licentiam dedimus propter tumultus praeliorum civitatis Parisiensis (der Clm hat « Basileensis », aber nach den Reg. Dd 5 fol. 217, veröffentlicht in AA VI, S. 339, ist « Parisiensis » zu korrigieren), ad quam non valet accedere, ut compleat suam lecturam super Sententias secundum quod definitum erat in Capitulo Montispesulani, quod praefatam lecturam cum omnibus actibus usque ad gradum Magisterii exclusive complere possit in Basilea sub M. Nicholino de Cremona, quem ibidem Regentem fecimus ».

[846]) AA VI, S. 339f. : Dd 5, fol. 217v (= Clm 8423, S. 412) : « In Basilea 1434, die 20 februarii. — Assignavimus supradicto venerabili bachalario fratri Iohanni de Hasperg provinciali provincie Reni et Suevie pro gradu magisterii finaliter consequendo universitatem Papiensem si sibi ad hoc aptam cognoverit, sin autem (Clm « minus ») tunc quamcumque aliam in Italia ad hoc accomodam, ut ibidem licentiam et (im Clm fehlt « licentiam et ») gradum magisterii suscipere valeat eo quod non potuit propter tumultus preliorum accedere ad universitatem Parisiensem sibi pro lectura Sententiarum assignatam per diffinitores generalis capituli in Monte Pessulano celebrati. Ideo (Clm « Imo ») sibi licentiam dedimus ut Sententias in (Clm « hoc ») sacro Concilio Basiliensi legeret, in quo veluti in Romana Curia de licentia domini legati lecturam Sententiarum cum omnibus actibus annexis sub venerabili viro magistro Nicolino de Cremona conventus nostri Basiliensis regenti, licentiam concessimus; et quia autentica certificatione cognovimus ipsum (im Clm fehlt « ipsum ») de licentia domini legati lecturam Sententiarum cum omnibus (im Clm fehlt « cum omnibus actibus ») actibus annexis complevisse, prefatam universitatem Papiensem, vel quamcumque aliam in Italia ad hoc magis accomodam pro gradu finaliter consequendo (im Clm fehlt « in Italia ... consequendo ») assignavimus ».

[847]) AA VI, S. 340 Anm. 1 : Die 20 maii ab ipso Gerardo iam vocatur Magister (cfr. fol. 218); sed in qua italica universitate fuerit promotus non apparet.

[848]) Clm 8423, S. 412 : 1434 4. Jan. : « Incorporavimus Ven. Baccal. Ioannem de Hasperg Provincialem Rheni et Sueviae in Conv. nostro Constant. et eiusdem Conventus fratrem perpetuis temporibus fecimus ad instantiam Prioris et Conventus illius ».

Generalkapitel seines Ordens in Mantua reisen wollte [849]). Auf dem Kapitel zu Mantua, Pfingsten 1434, wurde Gerhard zum Ordensgeneral gewählt, nachdem er schon drei Jahre als Rector den Orden geleitet hatte. Johannes Hasperg nahm daran teil. Die Kapitelsväter beschlossen, daß immer acht Magistri des Ordens, vier Italiener und vier Mitglieder der ultramontanen Provinzen, am Konzil in Basel anwesend sein und jährlich je 52 Dukaten für ihren Lebensunterhalt

[849]) Reg. Dd 5, fol. 217v = Clm 8423, S. 413 : 1434 25. Febr. : « Fr. Gerardus de Arimino etc. ... Venerabili ac religioso viro nobis in christo dilecto sacre theol. bachalario fri. Johanni de Hasperg provincie reni et Suevie (« provincie ... Suevie » fehlt im Clm) ordinis eiusdem salutem in domino sempiternam (« in ... sempiternam » fehlt im Clm). Postea quam certo tempore moram fecissemus in sacra basiliensi synodo generali casusque accidisset fore peropus (Clm : « pernecessarium ») absentare nos ab eadem per temporis spatium aliquale (Clm « aliquid ») ituros versus partes ytalas (Clm : « per partes Italiae), ut disponeremus, Deo fauente, (Clm : « opportuna ») pro celebratione nostri capituli generalis consideravimus et in mentem nobis venit (« in ... venit » fehlt im Clm) ibidem relinquere virum unum providum ac discretum (Clm statt « unum ... discretum » « prudentem et discretum »), qui cum res postularent nos ordinemque nostrum repraesentaret retineretque locum nostrum (« retineretque l.n. » fehlt im Clm) quamdiu fuerimus absentes. Te idcirco de cuius affabilitate, scientia, virtutibus ac prudentia longe (« longa ») nos experientia plenissime informavit tenore praesentium facimus et instituimus vicarium nostrum in prefata basileensi synodo generali, Dantes tibi nostram auctoritatem singula cum dominis praelatis ac ceteris ibidem existentibus expedire sicuti (« sicut ») nos possemus, si nostra praesentia foret ibi. Apostatas illuc venientes quorum receptionem ad nos cognoveris pertinere ad gremium ordinis recipere assignando penam illis condignam quam iuxta delicti aut scandali quantitatem tua discretio considerabit Casus morum fratrum illuc adeuntium audire discernere et sententiare qui nostri officii auctoritatem circumcernunt quemadmodum possemus nos Collectas provinciarum Ordinis accipere dando quitancias illis qui tibi eas assignabunt secundum quod nos quoque de more nostro facere consuevimus. (« Apostatas ... consuevimus » fehlt im Clm). Et propter emergentes casus ordinis expedit quod unus sit (« consistat ») procurator ordinis in sacro concilio basiliensi qui sua prudentia rem communem ordinis gubernet et defendat. Cognoscentesque (« que » fehlt im Clm) tuas virtutes prudentias et sollicitudinem facimus et instituimus te in procuratorem ordinis in prefato concilio non obstante quod officio vicariatus fungaris nostra auctoritate Volentes quod omnibus auctoritatibus potestatibus (« potestatibus » fehlt im Clm) et libertatibus perfruaris quibus procurator ipse perfrui in romana curia consuevit usque ad generale capitulum inclusive et quibuscumque frui sinit nostri ordinis constitutio generalis (« inclusive ... generalis » fehlt im Clm) tibi stricte precipientes in meritum sancte obedientie quod pro honestate ordinis diligenter oculum (« diligentem ordinem ») ad fratres ordinis nostri (statt « ordinis nostri » hat der Clm : « nostros ») qui ad sacrum concilium pergunt cuiuscumque conditionis aut gradus existant et illos cum prudentia dirigas ita et taliter quod (« ut ») sacrum concilium de nullo supposito (« supposito » fehlt im Clm) nostri ordinis malam suscipiat hedificationem etc. In Basilea ».

vom Orden erhalten sollten [850]). Die Summe sollte aufgebracht werden durch Taxen, die die einzelnen Provinziale an die Ordensleitung bzw. nach Basel zu entrichten hatten [851]). « Tatsächlich ist für diese Jahre die Anwesenheit einer Reihe von Magistern des Augustinerordens auf dem Konzil bezeugt [852]). An Deutschen wurden am 23. Januar 1434 Baccal. Simon Reizer (oder Reger), 'provincialis (provinciae?) Almanie superioris vicarius generalis', und sein Sozius, der Baccalar Friedrich Werlin (oder Gerlyn) 'pro ordine' inkorporiert [853]). Eine Frucht der Konzilsarbeit war auch die Übereinkunft der Oberen der vier Mendikantenorden über eine engere und friedliche Zusammenarbeit. Sie war die Folge eines massiven Angriffs auf dem Konzil. Gerhard von Rimini hatte die 'Concordia' noch mitberaten, aber unterzeichnet wurde sie von Johannes Hasperg als 'vicarius generalis'» [854]). Der Ordensgeneral weilte wahrscheinlich auf einer Visitationsreise in Deutschland.

Gerhard von Rimini war ein eindringlicher Befürworter der Reform im Orden. Deshalb verlangte er auch schon im Juni 1433 die

[850]) Höhn, S. 92: « Sequente anno 1434 Joannes Provincialis ad Generalem Syn. Mantuam contendit ... In eadem Synodo praeter alia Decretum fuit, ut Magistris ad Concilium Oec. Bas. convenientibus quatuor Italis et quatuor Ultramontanis cuilibet provideatur, ut habeat ab Ordine in anno pro tempore, quo durabit Concilium, quinquaginta duos ducatos ».

[851]) In AA VI, S. 344/5 sind sechs Schreiben des Generals aus dem Jahr 1434 an verschiedene Provinziale aufgezählt, in denen sie aufgefordert werden, je 20 Dukaten für die Magistri auf dem Konzil zu schicken. Daran schließt sich ein Schreiben: « Ferrarie, 19 Agusti (sic) 1436.

Misimus licteram omnibus prioribus provincialibus oltramontanis (sic) Mandantes eis sub pena excommunicationis quatenus mittant venerabili magistro Iohanni de Hasperg ducatos viginti iuxta edictum statutum in capitulo Mantuano pro magistris mittendis illuc, qui ipsos eis distribuat » (Reg. Dd 5, fol. 219). Im Clm 8423, S. 414 verkürzt wiedergegeben.

[852]) Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 45.

[853]) Zumkeller, *l.c.* meint, wenn die in Klammern stehende Konjektur stimmt, daß der bis jetzt unbekannte Augustiner Simon Reizer Vikar des Generals in einigen reformierten Klöstern der bayerischen Provinz gewesen sein könnte.

[854]) Höhn, S. 92: « Anno 1435 Basileae Quatuor Ordinum Mendicantium Priores Generales nonnulla statuerunt, quae ab universis eorundem Ordinum Fratribus ubique terrarum perpetuo observata pro communi pace, honore ac decore istorum Ordinum volebant: ... propter absentiam nostri P. Generalis Gerardi de Arimino hujus nomine subscripsit Joannes de Hasberg, Vicarius Generalis, qui actui hujus Confoederationis Basileae interfuit, et suum Sigillum libello hujus Concordiae cum aliis appendit. Habetur iste Libellus Herbipoli in Libro Quatri-Unius Mendicantium ».

Anwesenheit des Magisters Heinrich Zolter, des Generalvikars der sächsischen Observantenklöster, auf dem Konzil. Über die Reformtätigkeit im Orden wird in anderem Zusammenhang ausführlicher zu handeln sein. Mitte Juni 1435 verließ der General Basel für immer und kehrte nach Italien zurück. Zum Vikar auf dem Konzil bestellte er wiederum Johannes von Hasperg [855]).

Im Sommer 1437 verschärfte sich die Spannung zwischen Konzil und Papst derart, daß das Konzil am 31. Juli den Papst wegen Vernachlässigung der Kirchenreform binnen 60 Tagen vor sein Forum zur Verantwortung lud. Eugen IV. löste darauf das Konzil auf und berief am 18. September 1437 (endgültig am 1. Januar 1438) ein neues nach Ferrara. Der General richtete am 13. Oktober 1437 die Mahnung an Hasperg, innerhalb des vorgeschriebenen Zeitraumes der päpstlichen Anordnung Folge zu leisten [856]). Am 14. Februar forderte er die vier deutschen Provinzen (zusammen mit sieben anderen transalpinen Provinzen) eindringlich auf, für Eugen IV. als den rechten Papst beten zu lassen [857]). Johannes von Hasperg leistete der Weisung des Generals nur sehr zögernd Folge : er arbeitete noch 1438 auf dem jetzt

[855]) Vgl. oben Anm. 851, wo Johannes Hasperg zwar nicht Vikar genannt wird, aber dessen Tätigkeit ausübt. — Vgl. dazu Clm 8423, S. 415 : 1437 April 26 : « Scripsimus litt. M. Joh. Hasperg provinciali R. et S. *nostro Vicario* in Basil. Concilio dantes ei omnem nostram authoritatem et potestatem instituendi non tantum in prov. Rheni et S. sed etiam ubicumque commoditas affuerit sanctam observantiam non tantum in conventibus aedificatis sed aedificandis etiam, eisque providendi de Capite et membris ».

[856]) AA VI, S. 351 : « Bononie, 13 octobris 1437. — Notificavimus Venerabili Magistro Johanni de Hasperg, provinciali provincie Reni et Suevie, quod cum S.d.n. transtulerit concilium Basiliense ad Ferrariam, si non obedierit edicto d.n. secundum pretaxatum tempus, quod non se idem provincialis intromitteret de Vicariatu (Reg. Dd 5, fol. 220) ».

[857]) *Ibidem* : « Ferrarie, 14 februarii 1438. — Mandavimus in meritum sancte obedientie et in virtute spiritus sancti provincialibus nostri Ordinis provinciarum Anglie, Tholosane, Francie, Narbone et Vngarie, quatenus moneant fratres in eorum provinciis et conscientias eorum inducant ad fundendum preces cordiales ad Deum pro unitate ecclesie et boni status (bono statu) Pape Eugenii quarti, et sub eodem tenore astringimus conscientias eorum usque ad diem iudicii quod faciant predicari in ambonibus quod papa Eugenius est verum caput et indubitabile ecclesie Dei et verus vicarius Christi in terra, tenens locum Petri in ecclesiis apud nobiles et populum utriusque gnis (generis ?) in Civitatibus, in castris, in terris, et in illis secundum quod locus se optulerit predicanti vel predicantibus ad hoc quod populo tenemur tum ne simus ingrati, tum quia omnia privilegia a sede apostolica optinuimus. Datum. Simile preceptum fecimus provincialibus provinciarum Colonie, Saxonie, Reni et Suevie. Bavarie, Ispanie et Cathalonie (Reg. Dd 5, fol. 336) ».

schismatisch gewordenen Konzil mit. Am 17. Juli 1438 ist sein Name zum letzten Mal in den Konzilsakten genannt. In der Folgezeit ist nur noch ganz vereinzelt von Augustinern unter den Mitgliedern des schismatischen Konzils die Rede: am 5. Oktober 1439 von einer Supplik des Wiener Augustiners und Predigers Heinrich Werlin; am 1. Oktober 1440 ließ sich der Prior des Augustinerkonvents Dordrecht, Jacobus Liess, zu Beginn des Jahres 1442 der Lektor Nicolaus vom Augustinerkonvent Basel inkorporieren. Unter den Theologieprofessoren der Universität, die 1440 der Gegenpapst Felix V. — die Synode hatte am 24. Juni 1439 Eugen IV. für abgesetzt erklärt und am 5. November 1439 Amadeus VIII., Herzog von Savoyen, zum Papst gewählt — in Basel eröffnete, waren Dominikaner, Franziskaner, Karmeliten, aber keine Augustiner. Das Augustinerkloster in Basel wurde allerdings weiterhin vom Konzil benützt, und damit in das Schisma hineingezogen.

Eugen IV. verlegte das Konzil am 16. Januar 1439 nach Florenz und hatte dort durch die Union mit den Griechen, den Armeniern und den Jacobiten große Erfolge. Das Ansehen des schismatischen Konzils sank immer mehr. Selbst Kreise, die anfangs den Konziliarismus unterstützt hatten, wandten sich von ihm ab: Der deutsche König Friedrich III. (1440-1493), ein Vetter des Kaisers Sigismund, wies das Konzil 1448 aus der Reichsstadt Basel aus. Es siedelte nach Lausanne zu Felix V. über und löste sich nach dessen Abdankung am 25. April 1449 selbst auf [858]).

[858]) Die Darstellung schließt sich weitgehend an die bei Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel*, S. 36-56 an. Dort auch die Quellennachweise.

5. Kapitel

Die Ereignisse unter den weiteren Provinzialen des 15. Jahrhunderts

1. *Rudolf Graf aus Konstanz*

Wir haben den Bericht über das Provinzialat des fr. Rudolf Graf (Grauff, Comitis) de Constantia mit dem Jahre 1411 abgebrochen, da es ihm gelang, das Schisma in seiner Provinz zu beenden. Im nächsten Jahre fand das Provinzialkapitel in Freiburg i.Br. mit ungewöhnlicher Feierlichkeit statt : jeden Tag kam das Volk in großer Zahl zu den festlichen Gottesdiensten und hörte die Predigten der mit Sorgfalt ausgewählten Patres. Praeses dieses Kapitels war fr. Konrad Sells de Argentina [859]). Fr. Rudolf Graf wurde als Provinzial wiedergewählt.

Die Nachrichten über dieses Triennium sind spärlich : 1413 hielt der Provinzial ein Zwischenkapitel in Mainz, 1414 ein solches in Basel. 1414 begann das Konzil zu Konstanz. Über die dortige Tätigkeit des fr. Rudolf Graf wurde oben schon berichtet.

1415 feierte die Provinz ihr Kapitel zu Landau. Zum dritten Mal wählte dies fr. Rudolf zum Provinzial. 1416 folgte ein Zwischenkapitel in Hagenau, 1417 ein solches in Breisach. Höhn (S.83) bemerkt dazu ausdrücklich, daß viele junge Mitbrüder hier in verschiedene Konvents- und Generalstudien geschickt wurden (« promovebantur »). 1418 hätte wieder ein Provinzkapitel getroffen. Statt dessen — wohl wegen der unruhigen Zeiten — hören wir nur von einer « Convocatio » in Mainz, 1419 von einer solchen in Breisach.

Im Jahre 1420 beging die Provinz wieder ein Kapitel in Breisach mit großer Feierlichkeit, mit Predigten und Disputationen. Schon 1419 hatte der General die Praesides dafür benannt. Am 29. August 1420 bestätigte er die Wiederwahl des fr. Rudolf Graf zum Provinzial [860]). Papst Martin V. hatte ja — wie wir schon sahen — den Wunsch

[859]) Wohl identisch mit fr. Conrad de Solz von Straßburg; vgl. oben Anm. 70. — Er war auf dem PK zu Straßburg 1435 1. Definitor (Höhn 92).

[860]) Clm 8423, S. 148 : 1420 : « Generalis dat litteras Vicariatus seu praesidentiae ad Provincialem Rheni pro capitulo celebrando 1420 ». — Leider sind die Namen nicht angeführt.

Clm 8423, S. 406 : 1420, 29. Aug. : « Concessimus M. Rudolpho Comiti de Constantia noviter facto Provinciali in Capitulo provinciae Rheni et Sueviae celebrato

Prior in Friedberg [866]). Am 20. Oktober 1423 bestätigte der General die Wiederwahl des fr. Rudolf Comitis zum Provinzial; gleichzeitig dispensierte er von der Abhaltung eines Provinzkapitels im Jahre 1424 und erlaubte wegen des Mangels an Leuten, weitere sechs Mitbrüder von anderen Klöstern aufzunehmen [867]). Allerdings durften das nicht Konventualen von Observantenklöstern sein; der General Augustinus von Rom wollte damit die eben anlaufende Reform in den deutschen Augustinerklöstern schützen [868]). Für das Jahr 1425 dispensierte der General noch einmal von der Abhaltung eines Provinzialkapitels; es sollte aber jedenfalls 1426 stattfinden [869]). Der Provinzial hatte in diesen Jahren wieder Zwischenkapitel gehalten: 1424 in Basel und 1425 in Speyer. Wegen der unsicheren Zeiten hatte man wohl von größeren Versammlungen abgesehen.

Am 1. Juni 1425 ernannte nun der General die Praesides für das Provinzkapitel 1426 [870]), nämlich Johannes Hucker, Prior in Basel [871]); Lektor Johannes Keßwiler, Prior in Konstanz [872]); Johannes Liebinger, Prior in Landau [873]). Das Kapitel wurde 1426 in Breisach

(Clm 8423, S. 170 und 409) und am 4. Oktober 1427 für das PK 1428 an 2. Stelle, immer noch Prior in Landau (Clm 8423, S. 176 und 409).

866) Vgl. oben Anm. 791.

867) Clm 8423, S. 408: « 1423, 20. Octob.: Confirmavimus F. Rudolpho Comitis de Constantia Lectori iterum electo provinciali in Capitulo nuper in Conv. Friburgi inferioris celebrato, acceptantes quoque omnes institutiones, ordinationes, et Definitiones in capitulo factas, concedentes insuper Provinciali ut propter paucitatem FF. illius provinciae possit recipere 6 de alienis, ipsosque unire provinciae illi et cuicumque voluerit conventui prorsus incorporare ». — Dasselbe *ibidem*, S. 162.

868) Clm 8423 S. 408: « 1422 27. octob.: Eodem die mandavimus omnibus et singulis prioribus et Rectoribus Conventuum provinciae Rheni in meritum S. obedientiae ac sub pena privationis officiorum suorum, ne acceptent neque retineant quemquam ex Fratribus illorum conventuum de observantia qui in illa provincia sunt, si accidat quemquam declinare ad ipsos sine litteris testimonialibus Provincialis aut Prioris sui iuxta 21. Cap. Const. nostrarum ».

869) Clm 8423, S. 170: 1425: « Dispensavimus hoc anno circa capitulum provinciale Rheni et Sueviae hoc anno, quod tamen anno sequenti 1426 omnino volumus celebrari ».

870) Ibidem: « Misimus litteras vicariatus in provinciam Rheni et Sueviae pro capitulo 1426 celebrando; primus in ea vicarius Fr. Joannes Hucker prior in Basilea; 2 dus Fr. Joannes Keßwiler Lector prior in Constantia; 3. Fr. Joannes Liebinger prior in Landoia. 1. Junij 1425 ».

871) Vgl. oben Anm. 372.

872) Vgl. oben Anm. 437.

873) Vgl. oben Anm. 865.

kundgetan, fr. Rudolf möge so lange wie möglich zur Wahrung der Einheit Provinzial bleiben. Der General suchte ihm dazu das Amt zu erleichtern: er gestattete, daß er drei Provinzvikare für drei Bezirke der Provinz einsetzte, die manche Arbeit für ihn leisten konnten, eine Einrichtung, die — wie wir sahen — schon im 13. Jahrhundert bestand. Auch die Aufstellung der Visitatoren diente diesem Zweck. Ebenso die Erlaubnis, von anderen Provinzen Brüder zu übernehmen, um die immer noch spürbaren Lücken zu schließen, die eine Folge der Pest waren [861]). Des Interesses wegen sei vermerkt, daß dafür der General einen fr. Nicolaus von der rheinisch-schwäbischen Provinz nach der Insel Rhodos versetzte, die damals zur « Provincia terrae sanctae », der Provinz des Heiligen Landes gehörte [862]). Zwischenkapitel in diesem Triennium fanden statt 1421 in Breisach und 1422 in Hagenau. 1423 feierte die Provinz wieder ein Provinzkapitel (obwohl dies aus dem Text bei Höhn S. 83 nicht hervorgeht) in Freiburg im Breisgau. Schon im Oktober 1422 ernannte der General die Praesides [863]): an 1. Stelle den Lektor und Prior in Freiburg i./B. Johannes de Herden [864]); an 2. Stelle Johannes Liebing oder Liebinger [865]), Prior in Landau; an 3. Stelle Fr. Wenceslaus, Lektor und

inter alias gratias quod possit in tribus districtibus suae provinciae facere *tres Vicarios* iuxta ipsius Provinciae consuetudinem. Item quotiescumque propter guerras personaliter non possit visitare, possit sibi bene visos Visitatores instituere ... Item commisimus ei providere loco futuri Capituli, dummodo non transeat annus 1422, quin faciat ipsum celebrari, dispensantes pro anno 1421 etc. ».

[861]) Clm 8423, S. 152: « Concessimus provinciali Rheni Fr. Rudolpho Comitis, cum propter pestem Sua provincia multos fratres perdiderit, quod possit de diversis locis et provinciis alios duodecim fratres recipere in conventuales. Die 3 Martij 1420 ». — Ähnlich S. 406 unter dem 4. März 1420. — Hier folgt unter dem 12. April noch der Eintrag: « Joannem Schepperpil et Joannem Knop provinciae Sax. fecimus conventuales Maguntiae ».

[862]) Clm 8423, S. 406: « Nicolaum provinciae Rheni fecimus Conventualem in conventu de Rhodos ». — Ähnlich *ibidem*, S. 152.

[863]) Clm 8423, S. 158: « Misimus litteram vicariatus ad provinciam Rheni et Sueviae pro capitulo in ipsa celebrando anno futuro, scilicet 1423, loco et tempore per provinciam aut provincialem determinando: primo loco vicarius denominatus est Fr. Joannes de Herde Lector, Prior conventus Friburgensis inferioris; 2. Fr. Joannes Liebinger (Liebing) prior conventus Landoije; 3. Fr. Wenceslaus Lector et prior in Friedeberg. — Die 6. octobris 1422 ». — *Ibidem*, S. 407 unter dem 5. Oktober dasselbe, nur knapp. — Der General ernannte lange Zeit immer drei Präsides, damit, wenn der erste ausfalle, der zweite eintreten könne etc.

[864]) Vgl. oben Anm. 69.

[865]) Noch zweimal ist Fr. Johannes Liebing unter den vom General vorgeschlagenen Praesides: am 1. Juni 1425 für das PK 1426 an 3. Stelle, immer noch Prior in Landau

gefeiert. Es wählte Rudolf Graf « gegen seinen Willen » [874]) wieder zum Provinzial. Noch im gleichen Jahre bestätigte der General Augustinus von Rom die Wiederwahl [875]). Dabei verlangte er aber, daß 1427 eine « congregatio » (Zwischenkapitel) gehalten werde und 1428 wieder ein Kapitel, wie es dort üblich sei. Zunächst deutete alles darauf hin, daß der Wunsch des Generals erfüllt werde. 1427 fand die « congregatio » in besonders feierlicher Form in Mainz statt [876]). Am 4. Oktober 1427 ernannte der General schon die Praesides des für 1428 geplanten Provinzialkapitels [877]), nämlich 1. Lektor Wenceslaus, Prior in Speyer [878]); 2. fr. Johannes Liebing [879]), Lektor und Prior in Landau; 3. Petrus (Ulmer), Lektor und Prior in Gmünd. Aber es scheint irgend ein Hindernis eingetreten zu sein; denn erst 1429 kamen die Patres zu einem Provinzkapitel in Breisach zusammen. Vielleicht liegt der Grund der Verschiebung darin: Der General sandte zwei Visitatores generales, den Mag. Johannes von Mailand und den Mag. Franciscus von Florenz, in die rheinisch-schwäbische Provinz [880]). Sie wollten wohl erst die Visitation durchführen und dann am Provinzialkapitel teilnehmen. Die Kapitelsväter bestätigten den Provinzial Rudolf Graf zum sechsten Mal in seinem Amt. Er konnte das Triennium nicht mehr vollenden. Seine Kräfte waren verbraucht: Über 22 Jahre

[874]) Höhn, S. 83: « ... ibi (Brisaci) iterato contra voluntatem reelectione confirmatus ».

[875]) Das Datum scheint nicht ganz sicher: der Clm 8423 hat zweimal einen Eintrag darüber, einmal S. 409: 1426, 20. Octob.: « Confirmavimus f. Rudolpho Comitis de Constantia Baccal, iterum electo in provincialem gratias omnes eidem ante officij causa concessas, scripsimusque ei, ut anno futuro congregationem, et secuturo Capitulum celebret, ut ibi fieri consuetum est. Nos enim aliter non dispensare velle ». — S. 173 steht fast der gleiche Text, das Datum aber — nach dem folgenden Eintrag — ist der 12. Dezember. Es ist natürlich möglich, daß der Schreiber bei dem fraglichen Eintrag das Datum vergessen hat und nur der folgende Eintrag auf den 12. Dez. anzusetzen ist.

[876]) Höhn, S. 83: « ... ubi specialibus caeremoniis Actus solemnisabantur ».

[877]) Clm 8423, S. 409: 1427, 4. octob.: « Misimus litteram Vicariatus in Provinciam Rheni pro Capitulo anno futuro celebrando 1428; primus noster vicarius in ea f. Wenceslaus lector Prior Spirensis; 2. f. Joannes Liebing (Liebinger) lector Prior Landoijensis; 3. f. Petrus lector Prior Gamundiae, confirmavimusque quoque quaecumque acta sunt in congregatione habita hoc anno ». — Derselbe Text steht S. 173. Dort fügt der Schreiber nach dem Namen Petrus de gamundia hinzu: « forsan postea Suffraganeus Frisingensis ». — Der Schreiber der Seite 173 etc. schreibt immer Joannes Liebinger, der der Seiten um 409 Liebing.

[878]) Vgl. oben Anm. 791.

[879]) Vgl. oben Anm. 865.

[880]) Höhn, S. 84.

hatte er die Provinz geleitet, das Schisma in der Provinz beendet, die Reform begonnen [881]). Es war ein langes, erfolgreiches Provinzialat.

2. *Petrus Ulmer (Dreher) de Gamundia 1430-1433*

Nach dem Tode des Provinzials Rudolf Graf galt es, der Provinz bald wieder ein Oberhaupt zu geben. Noch im Jahre 1430 fand dazu ein Provinzialkapitel in Landau statt. Am 7. Juni hatte der General dazu die Praesides ernannt [882]). Es waren dies: an 1. Stelle Johannes von Hasperg, Baccalaureus; an 2. Johannes von Offenburg, Lektor in Straßburg; an 3. Stelle Lektor Johannes Keswiler, Prior in Konstanz. Der General war der Meinung, das Provinzialkapitel solle 1431 gefeiert werden; daß man aber noch 1430 zusammenkam, beweist die Tatsache, daß der General im November dieses Jahres den neugewählten Provinzial Petrus Ulmer de Gamundia bestätigte [883]). Den Vorstiz führte

[881]) Höhn, S. 88: « Huius (Oswaldi Reinlein) forsan aut Lombardorum Nostrorum exemplo ac ductu factum, quod anno 1421 in Convocatione Patrum Brisaci adhuc sub Rudolpho Provinciali habita Conventus Müllhusanus prope Basileam destinatus fuerit pro strictiori observantia regulari ... ».

[882]) Clm 8423, S. 409: 1430, 7. Jun.: « Misimus lict. Vicariatus pro capitulo celebrando 1431 in Lauginga, pro quo 1. nominatus est Joannes de Hasperg Bacc., 2. Joannes de Offenburg Lector in Argentina, 3. Joannes Keswiler Prior in Constantia ».

[883]) Clm 8423, S. 409: 1430 Nov. « Confirmavimus in Provincialem Rheni et Sueviae Petrum Ulmer de Gamundia lectorem in Lauginga ». Er trägt auch die Namen Dreher (so in einer Kaufurkunde des AK Schwäbisch-Gmünd bei Klaus Dr. B., Zur Geschichte der Klöster der ehemaligen Reichstadt Schwäb. Gmünd, in: Württemberg. Vierteljahrshefte für Landesgeschichte N.F. XX (1911) S. 64, 12. Mai 1432), oder Dräger, Dreer (Zumkeller, *Manuskripte*, S. 351), Er hatte Philosophie in Heidelberg und Theologie in Erfurt studiert; « evasit Lector, Licentiatus ac demum Magister earundem Facultatum praeclarissimus (Act. Cap. Prov.) » (Höhn, S. 89). Daß Petrus Ulmer auf dem Konzil von Basel anwesend war, wurde oben schon dargelegt: er ließ sich am 22. Mai 1433 zusammen mit dem Ordensgeneral und Johannes von Hasperg inkorporieren. Ende Juni 1433 fand unter dem Vorsitz des Julianus von Salem in Breisach das Provinzialkapitel statt, auf dem am 25. des Monats Johannes von Hasperg zum Provinzial gewählt wurde. Am 24. Juli gab der General dem jetzigen Exprovinzial die Erlaubnis, in Basel zu wohnen, wenn er zum Poenitentiarius berufen werde. Auch könne er dort Vorlesungen über das kanonische Recht hören. (Clm 8423, S. 410: « Dedimus 24. Julij licentiam P. Petro Ulmer, ut si constituatur Poenitentiarius in Concilio Basileensi, ibi habitare possit, etsi Eidem (es fehlt ein Wort, das der Schreiber nicht lesen konnte) aio (?) scolas intrandi Juris canonici ratum habemus »). Am 30. Juli wurde er zum Vicarius generalis ernannt, aber wo? Höhn, S. 90 nennt keinen Ort. Er verweist auf Elssius, der S. 583f. sagt: « ... an. 1433, 30. Iulii fit Vicarius Generalis conventus Gamundiae ». — Elssius verweist wieder seinerseits auf Herrera II, S. 264, wo dasselbe steht, und

nach dem Willen des Generals der Bachalar Johannes von Hasperg, zu Definitoren wählten die Kapitelsväter den Straßburger Lektor Johannes Lieblich, Johannes Keßwiler, Prior in Konstanz [884]), Nicolaus Roser von Hagenau [885]) und Christmannus (Christian) von Friedberg [886]). Petrus Ulmer war nur ein Triennium Provinzial,

auf Milensius S. 226, wo von diesem Amt überhaupt nichts zu finden ist. Dagegen weist Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel* S. 47 Anm. 192 auf eine U hin in dem Wiener MS Cod. Vind. 5094 fol. 133 rv, die unterzeichnet ist von Petrus Ulmer, Lektor in München und *Generalvikar für die bayerische Provinz*, dem Prior von München Erasmus Günther und Johannes Cuspidis, Prior in Rattenberg. Sie muß kurz vor dem GK von Mantua 1434 geschrieben sein. In seiner Münchner Zeit war fr. Petrus auch Hofprediger (Höhn, S. 89 : « Verbi Dei Praeconem insignem magno zelo et facundia egit Serenissimis Ducibus Bavariae », ähnlich auch Elssius, S. 584). So ist nicht zu verwundern, daß er um 1438 zum « episcopus Metrocomianae ecclesiae » und Suffragan von Freising und später auch Eichstätt bestellt wurde (1440 als Jahr seiner Bischofsernennung — wie es Hemmerle, Geschichte des AK in München, München-Pasing (1956) S. 12 vorschlägt, kommt nicht in Betracht, weil schon Pontifikalhandlungen aus dem Jahre 1439 überliefert sind).

884) Vgl. oben Anm. 437.

885) Er war später 1440 Praeses des PK Landau; vgl. Höhn, S. 95.

886) Christmannus oder Christianus von Friedberg können wir über weite Strecken seines Lebens verfolgen : Er studierte in Bologna : Clm 8423 S. 407 : 1420 (Aug. 29 ?): Joannes Pistoris fit studens Arimini, Jodocus fit studens Arimini, *Christianus de Fridberga potest lectorare Bononiae* ». — Noch einmal kommt der General Augustinus von Rom darauf zu sprechen. Was im Clm S. 407 nur knapp angedeutet ist (1421, 18.Nov.: « Joannes de Constantia, Christianus de Frideberga Provinciae Rheni, Joannes Franckenberg, Fridericus de Herbipoli provinciae Saxoniae eodem tempore sunt cursores Bononiae »), hat Zumkeller UBW S. 226 N. 262 ausführlich wiedergegeben : 1421 November 18 Venedig. — « Posuimus in discretione et conscientia patrum conventus nostri Bononiensis, ut, si vident conventum ob ipsius ac civitatis penuriam nullo modo posse retinere tot studentes, faciant, ut quatuor cursores, qui ibidem sunt, lectorentur sub magistro regente, cui concedimus, ut id facere possit; si vero postea videant conventum adhuc nimium aggravatum, emittant, quos voluerint. (H)ortantes eos, ut eos retinere velint, qui etiam honestioris vite fuerint ac ad scientiam aptiores, sive de gratia fuerint vel de debito. Cursores vero sunt isti : frater Johannes de Constancia, *frater Christianus de Frideberg*, de provincia Reni, frater Iohannes Franckenberg et frater Fredericus de Herbipoli, de provincia Saxoniae ». (Dd 4, fol. 64r). Noch einmal spricht der Clm von dieser Angelegenheit und zwar S. 157 (zwischen 6. Mai und 14. Juni) 1422 : « Concessimus Fr. Christiano de Fridberga cursori provinciae Rheni et Sueviae, ut possit lectorari sub Mag. Regente Bononiae ». — Bald gehörte er zu den Spitzen der Provinz. Auf dem schon erwähnten PK zu Landau 1430 wurde er zum 4. Definitor gewählt (Höhn 90), 1435 auf dem PK Straßburg war er wieder 4. Def. und Visitator (Höhn 92), 1440 auf dem PK zu Landau ist er wieder 4. Def. (Höhn 95), 1444 war er Prior im AK Mainz (Höhn 100). Auf dem PK 1453 zu Landau wurde er zum 2. Def. gewählt; hier nennt ihn Höhn, S. 99 zum ersten Mal Lector. Auf dem PK zu Landau 1456 wurde er zum Provinzial gewählt; er verwaltete das Amt nur eine Periode bis 1459. 1461 ist er als Prior des AK

und davon ist nicht viel zu berichten: er hielt Zwischenkapitel 1431 in Speyer und 1432 in Straßburg. Er war als Provinzial anscheinend ebenso zurückhaltend wie auf dem Konzil von Basel (wie wir oben schon sahen); und doch war er zu Höherem berufen. Kurz nach Ende seines Provinzialates muß er zum Vicarius generalis der bayerischen Provinz, zum Lektor in München und Hofprediger der bayerischen Herzöge bestellt worden sein [887]). Er nahm noch einmal an einem Kapitel seiner Heimatprovinz teil in Hagenau 1437 [888]). Am 27. XI. 1437 wurde er zum «episcopus Microcomiensis ecclesiae» und Suffragan von Freising, später auch noch von Eichstätt [889]), erhoben. Eine seiner ersten Amtshandlungen war die Konsekration des Chores und Hochaltares der Kirche seines Heimatklosters Schwäbisch-Gmünd am Feste der Apostelfürsten, 29. Juni 1439 [890]). Rund 10 Jahre später, am 1. Oktober 1449, nahm er in der Augustinerkirche zu München

Friedberg bezeugt: Foltz M., UB der Stadt Friedberg I. Bd. Marburg (1904) S. 468, N. 748: «... Dazu ein Vidimus von broder Cristian zu diir ziit prior des Augustinerclosters in der stadt Friedeberg gelegen vom 27. August 1461». — Am 8. Oktober 1461 ernannte ihn der General an 1. Stelle zum Praeses des PK im nächsten Jahr: Clm 8423, S. 420: 1461, 8. octob.: «Misimus litt. Vicariatus provincialis capituli, in quibus in 1. loco nominatus fuit P. Christianus lector; in 2. f. Conradus Tribelleth; in 3. P. Joannes Bosch lectores». — Er war auch wirklich Praeses auf diesem Kapitel: Höhn S. 106: «... quod (gubernium provinciae) reimponitur in hoc Capitulo Brisacensi (1462) facta Provincialis electione Henrico Offenburger de Argentina per Praesidem Christmannum de Fridberga». Auch für das PK des Jahres 1468 in Landau ernannte der General wieder an 1. Stelle zum Praeses den fr. Christmannus: Clm 8423 S. 422f.: 1467, 3. Sept.: «Dedimus litt. Vicariatus ad istam provinciam quibus nominavimus 3 vicarios: in 1. f. Cristianum lect.; in 2. Henricum lect.; in 3. loco lectorem Joannem etc. Datum Romae». Nun war aber in Wirklichkeit Praeses des PK 1468 Fr. Heinrich Desch, der an 2. Stelle vorgeschlagen war: Höhn S. 111: «Praesidium Capituli Provincialis tenuit (Henricus Desch de Moguntia) Landavii anno 1468». Das läßt uns vermuten, daß fr. Christian zwischen der Ernennung am 3. Sept. 1467 und dem PK 1468 starb. Er war ja wirklich hochbetagt.

887) Vgl. Anm. 883.

888) Höhn, S. 90: «Extitit Diffinitor et Ex-Provincialis in Capitulo Hagenoensi anno 1437, ubi dispositio Conventus Eslingensis eidem soli injungebatur ...».

889) Zumkeller, *Manuskripte*, S. 351, N. 761: Petrus Ulmer (Alias: Dräger seu Dreer) de Gamundia († nach 1453). — «Wie mir Herr Dr. Neuhofer, Eichstätt, mitteilte, erhielt das Eichstätter Dominikanerkloster Mitte des 15. Jahrhunderts aus dem Besitz dieses Weihbischofs von Freising und Eichstätt eine Handschrift ...».

890) Höhn, S. 90: «... consecravit Festo Ss. Apostolorum Petri et Pauli anno 1439 Altare et Chorum Monasterii nostri Gamundiani in honorem Visitationis B. Mariae Virginis (M. Sc. Peterman.)».

die Weihe von 8 Altären vor [891]). Bald darauf scheint er gestorben zu sein [892]).

3. *Johannes de Hasperg aus Lauingen 1433-1440*

Mitten während des Baseler Konzils hielt die rheinisch-schwäbische Provinz 1433 ihr Kapitel in Breisach ab. Leiter desselben war Julianus von Salem, der spätere General, der als Begleiter des Generaloberen auf dem Konzil in Basel weilte. Zum Provinzial wurde Johannes von Hasperg gewählt, zu Definitoren der Exprovinzial Petrus Ulmer, Lektor Johannes Hekerer von Basel [893]), Lektor Guido von Mainz [894]), Lektor Heinrich Offenburger von Straßburg [895]).

Über die Tätigkeit des neuen Provinzials auf dem Konzil zu Basel wurde schon berichtet [896]). Um die Anliegen der Provinz zu behandeln, hielt er im September 1434 nach seiner Rückkehr vom Generalkapitel in Mantua ein Zwischenkapitel in Breisach und 1435 ein solches in Straßburg. Hier wurde, obwohl es kein Provinzkapitel war, nach Höhn (92) ein neues Definitorium gewählt, nämlich Conrad Sels von Straßburg [897]), Johannes Helffmann von Mainz [898]), Johannes Ever-

[891]) Hemmerle Josef, *Archiv des ehemaligen Augustinerklosters München*, München (1956), S. 27 N. 48 : 1449 Oktober 1 München : Frater Petrus von (Schwäbisch) Gmünd (de Gamundia), Augustiner-Eremit, « episcopus Metrocomiane ecclesie », Weihbischof (in pontificalibus vicegerentis) des Bischofs Johann von Freising, weiht in der Augustinerkirche in München folgende Altäre :
1) im Chor zu Ehren des hl. Augustinus, des hl. Johannes des Täufers und Johannes Evangelista. 2) in der Marienkapelle zu Ehren der hl. Maria Magdalena. 3) in der Kirche zu Ehren der hl. Jungfrau. 4) zu Ehren des hl. Bartholomaeus. 5) zu Ehren des hl. Eligius (den Altar der Goldschmiede), der Apostel Simon und Juda und der hl. Jungfrau Apollonia. 6) zu Ehren der hl. Elisabeth. 7) zu Ehren der hl. Monika, des hl. Hieronimus, Gregorius und Ambrosius. 8) zu Ehren der hl. Katharina und des hl. Erhard. — Allen Gläubigen, die anläßlich der Weihe der Altäre und der Festtage dieser Patrone die Kirche besuchen, wird durch die Vollmacht des Freisinger Bischofs ein 40tägiger Ablaß gewährt. — Datum et actum ... die Sancti Remigii in conventu fratrum heremitarum sancti Augustini in Monaco.

[892]) Doch dürfte das von manchen Autoren, z.B. Keller, *Index* S. 15 oder Wild, *Bischöfe* S. 22, angegebene Jahr 1449 zu früh angesetzt sein. Mehr der Wirklichkeit scheint zu entsprechen die Angabe bei Zumkeller, *Aug. Er. in Konstanz u. Basel* S. 44 und ders., *Manuskripte*, S. 351 « nach 1453 ». — Vgl. Eubel II 191 u. 278.

[893]) Vgl. oben Anm. 372.

[894]) Vgl. oben Anm. 142.

[895]) Vgl. oben Anm. 71.

[896]) Vgl. oben Anm. 842.

[897]) Vgl. oben Anm. 70.

hardi von Lauingen [899]) und Christmannus von Friedberg [900]). Fr. Christmann wurde zusammen mit dem Lektor Heinrich Offenburger auch zum Visitator bestellt.

Im Jahre 1436 feierte dann die Provinz das eigentliche Provinzialkapitel. Am 27. Januar dieses Jahres ernannte der General Gerhard von Rimini die Praesides dieses Kapitels [901]), und zwar 1. Lektor Konrad (von Solz) von Straßburg [902]), 2. Lektor Heinrich (Offenburger), Prior in Straßburg, und 3. fr. Nicolaus von Straßburg (Hagenau ?) [903]). Am Sonntag « Vocem jucunditatis » (5. So. nach Ostern) fand das Kapitel in Breisach statt; Praeses war aber nicht der erstgenannte Conrad; er konnte anscheinend wegen seines hohen Alters und wegen Kränklichkeit das Amt nicht ausüben. So leitete der an zweiter Stelle vorgeschlagene Prior von Straßburg Heinrich Offenburger das Kapitel. Es wählte den bisherigen Provinzial wieder und noch am 30. Juni 1436 bestätigte ihn der General in seinem Amt [904]). Allerdings sprechen zwei Urkunden des Klosters Tübingen im Jahre 1436 von einem Pro-

[898]) Fr. Johannes Helffmann aus Mainz war 1437 auf dem Zwischenkapitel zu Hagenau Vertreter des Provinzials Johannes Hasperg : Höhn S. 92f. : « Anno 1437 Convocationem Hagenoam indixit, sed tanquam Vicarius Generalis et Procurator Ordinis plurimum occupatus in Concilio Basileensi indictae convocationi (Provincialis) interesse non potuit : Constituit igitur Vicarium sui pro cura Provinciae Rheno-Suevicae Joannem Helffmann de Moguntia tam doctum Magistrum, quam prudentem Oeconomum, qui prius anno 1429 Conventui Heidelbergensi praefuit, et postea anno 1438 Diffinitor Generalis electus, optime de Provincia meruit (Docum. Spir. et Act. Prov.) ». — Auf dem PK zu Landau 1440 war er 1. Def. (Höhn 95).

[899]) Vgl. oben Anm. 558.

[900]) Vgl. oben Anm. 886.

[901]) Clm 8423, S. 414 : 1436, 27. Jan. : « Misimus litt. Vicariatus in provinciam R. et S. pro Capitulo in ea celebrando in Dominica « Vocem jucunditatis » 1436, pro quo sunt instituti 3 Vicarii : 1. P. Conradus de Argentina Lector, 2. Henricus lector Prior Argentinae, 3. Nicolaus de Argentina ». Dasselbe ist abgedruckt nach dem Reg. Dd 5 fol. 219 in AA VI (1937/8), S. 554/5, allerdings heißt hier der 3. fr. Iosolaus de Agnoya (*De conventu Hagenoensi notitiae* von P. Saturnino López).

[902]) Vgl. oben Anm. 70.

[903]) Über den Fr. Nicolaus von Hagenau (so liest ja P. Saturnino López in Reg. 5 fol. 219) hat der Clm 8423 noch zwei Eintragungen : S. 194 (und S. 400) : 1387 Okt. 25 Ferrara : « Fecimus studentem Bononiae pro forma Parisiensi fratrem Nicolaum de Agnoia (Hagenovia) provinciae Rheni, cum primo in sua provincia per annum cursus praelegerit », und S. 305 : « Eodem die (1425, 3. Dec.) Joannes de Nurenberga et Nicolaus de Hannoya fiunt lectores Bononiae sub M. Christophoro de Bononia ».

[904]) Clm. 8423, S. 414 : 1436, Ult. Jun. : « Confirmavimus Provincialem R. et S. M. Joannem Hasperg electum in Capitulo Brisaci. — Eodem die concessimus f. Conrado de Argentina, quod possit uti linteaminibus et lectis sternijs de plumis ob senium ».

vinzial Caspar [905]). Doch dürften die für Johannes Hasperg angeführten Zeugnisse gewichtiger sein.

Von diesem zweiten Triennium wird nicht viel mehr berichtet. 1437 fand eine Convocatio (im gleichen Zusammenhang auch « Capitulum » genannt) in Hagenau statt. Der Provinzial nahm wegen seiner Tätigkeit auf dem Basler Konzil nicht selbst daran teil, sondern beauftragte den fr. Johannes Helffmann aus Mainz mit seiner Vertretung. Ein Beschluß dieses Kapitels ist bemerkenswert: es hob alle « studia particularia » auf und beließ nur das Generalstudium in Straßburg [906]). Die Provinz wollte anscheinend ihre Kräfte konzentrieren und so wirksamer machen.

Auch wenn die Provinz in dieser Zeit anscheinend keinen bedeutenderen Theologen besaß, so verdient hier doch der Name eines Mannes festgehalten zu werden, der durch seine schriftstellerische Tätigkeit im Dienste der Predigt über seinen Konvent und seine Zeit hinaus Einfluß gewann. Er hieß Johannes Gayswegner oder Currifex de Gamundia. Er lebte in der ersten Hälfte des Jahrhunderts im Kloster Schwäbisch Gmünd, wo er ausdrücklich für das Jahr 1441 bezeugt ist. Er erfreute sich nicht nur großer Beliebtheit als Kanzelredner, sondern hat auch für die Prediger seiner Zeit drei umfangreiche Bände mit Musterpredigten herausgegeben: nämlich Predigten

[905]) Schmoller, *Urkundliches* etc., S. 70 : N. 27. 1436 März 5 (Montag nach Reminiscere). Prior Andreas von Lauingen und Convent des Augustiner-Klosters in Tübingen verleihen mit Wissen, Willen und Erlaub des Herrn Caspar, Laßmeisters und Provinzials in Schwaben und auf dem Rhein, als ewiges Erblehen an Erhart Scherer von Freiburg, Bürger in Tübingen, ihre Badstube mit Haus, Hof und Hofraithe zu Tübingen außerhalb der Ringmauer und am Neckar gelegen ...

Pap. Copie des Erblehenbriefs im St. A. Abschrift im Lagerbuch des Tübinger Spitals von 1569.

Ibidem, N. 28 : 1436, Montag nach Jacobi. Bruder Claus von Oberndorf, Prior und Convent des Aug. Klosters zu Tübingen haben von Nicolaus Kürsener, Bürger zu Tübingen, 100 Pfd. Heller erhalten zu merklicher Hilf und zu Verhütung von Schaden durch Schulden, die sie haben. Dafür haben sie mit Gunst, Wissen und Willen des Herrn Caspars, Provincials uf dem Rhin und in Swauben, in ihrem Capitel beschlossen, um sich nicht undankbar zu zeigen, alle Wochen am Freitag in Unser 1. Frauen Kapell in ihrem Kloster gleich nach der Tagmesse, die man bei den Barfüßern hält, eine Messe zu lesen ...

Prg. O. U. im Tüb. Spitalarchiv (Fasc. IV). 2 Siegel (des Priors und Convents). Gedruckt bei Schmid, Geschichte der Pfalzgrafen von Tübingen. Urkundenbuch S. 208f.

Ob dies ein Verlesen des Namens ist oder der Jahreszahl (um 1500ff. war Caspar Ammann von Lauingen Provinzial), ist schwer zu sagen.

[906]) Höhn, S. 93 : « In hoc Capitulo Hagenoensi sublata sunt omnia studia particularia, remansitque solum unum Studium Generale Argentorati (Act. Cap. Prov.) ».

zu den Sonntagen des Kirchenjahres, Predigten über die Heiligenfeste und ein sog. Quadragesimale, d.h. Predigten zu allen Tagen der Fastenzeit. Daß seine Werke geschätzt wurden, beweist ihre weite Verbreitung. Noch heute finden sich Handschriften davon in den Bibliotheken zu Aarau, Colmar, Heidelberg, Karlsruhe, München, Solothurn, Stuttgart und Trier [907]).

Über das Ende des Provinzialats des Johannes von Hasperg finden wir nirgends genaue Angaben. Wir hören nur von der Neuwahl eines Provinzials 1440 auf dem Provinzkapitel zu Landau. Der Tenor eines Schreibens des Generals Gerhard von Rimini vom 1. Juni 1439 läßt fast vermuten, daß Hasperg damals kein Provinzial mehr war [908]). Aber wer leitete dann die Provinz bis zum Kapitel von 1440?

4. *Guido Burger von Mainz 1440-1451 und 1453-1456*

a) *Erstes Provinzialat 1440-1451*

Auf dem Provinzialkapitel zu Landau 1440 wurde ein Mann zum Provinzial gewählt, der schon wiederholt genannt wurde und der schon mehrere Ämter in der Provinz bekleidet hatte, fr. Guido (Gizo, Gyson) Burger aus Mainz [909]). 14 Jahre lang leitete er die rheinisch-schwäbische Provinz.

Praeses des Kapitels in Landau war Nicolaus Roser von Hagenau [910]); zu Definitoren wählten die Kapitularen den Lektor Johannes Helffmann aus Mainz [911]), fr. Conrad Trübler aus Basel [912]), fr. Johannes Eberhardi aus Lauingen [913]) und fr. Christian von Friedberg [914]).

[907]) Vgl. Zumkeller, *Manuskripte* S. 234-241 N. 492-498.

[908]) Teeuwen-de Meijer, *Documents*, S. 146 N. 483: Eodem die (Perusii, 1 Iunii 1439): « Omnes et singulas gratias concessas per nos lectori Iacobo hermeys et per nostrum tunc vicarium fratrem et magistrum Iohannem de hasperg, *tunc provintialem provintie Reni*, confirmavimus et approbavimus, mandantes in meritum (obedientie) et sub penis in eisdem contentis quod faciant sibi restitui a conventu traiectense debitum et si aliquis contradiceret incurrat illas penas. Determinantes (etc.). Datum (etc.) (Dd 5, f. 112r) ».

[909]) Vgl. oben Anm. 142.

[910]) Vgl. oben Anm. 885.

[911]) Vgl. oben Anm. 898.

[912]) Fr. Conrad Trübler aus Basel war 1453 auf dem PK zu Landau 1. Definitor und Prior in Freiburg i/Br (Höhn 99); ebenso auf dem PK zu Alzey 1459 (Höhn 103).

[913]) Vgl. oben Anm. 558.

[914]) Vgl. oben Anm. 886.

1442 hielt der neue Provinzial ein Zwischenkapitel in Speyer, 1443 in Breisach. Er hatte durch seine kluge und väterliche Amtsführung die Sympathien gewonnen; so bestätigte ihn das Provinzkapitel von Lauingen 1444 in seinem Amt. Diese zweite Amtsperiode umfaßte wiederum vier Jahre. In den Zwischenjahren fanden « Convocationes » statt, 1445 in Speyer, 1446 in Straßburg und 1447 in Hagenau. Höhn berichtet (S. 96), 1448 habe der Ordensgeneral Magister Julianus Flaciglia von Salem (Sizilien) im Kloster zu Speyer ein Generalkapitel gehalten. Es ist dies aber kaum möglich; denn ein Jahr vorher wurde das Generalkapitel zu Bourges in Frankreich gefeiert, an dem auch der Provinzial Guido Burger teilnahm [915]), und andere Quellen wissen nichts von diesem Kapitel. Der General scheint Visitation gehalten zu haben, dabei nach Speyer gekommen zu sein und von dort ein Edikt für den ganzen Orden herausgegeben zu haben.

1448 feierte die Provinz ihr Kapitel in Rappoltsweiler und wählte fr. Guido Burger ein drittes Mal zum Provinzial. Auch diese Amtsperiode hätte wohl vier Jahre gedauert, wenn nicht der General Julian von Salem sie am 15. Oktober 1451 gemäß der Bulle « Dispositione diuina » des Papstes Nicolaus V. vom 17. Mai 1451 [916]) für beendet erklärt hätte [917]).

b) *Gründung des Klosters Uttenweiler*

In dieses Triennium fallen auch die Anfänge des Klosters in Uttenweiler, einem Ort in Südwürttemberg, zum Oberamt Riedlingen gehörig, fast genau westlich von Biberach an der Riß gelegen. Die Herren dieses Ortes waren (neben der Benediktinerabtei St. Blasien) die Barone von Stein. Diese stifteten 1414 für den Ort eine Pfarrei, « weil die Kirche und Untertanen an der Seelsorge etwas unversorgt gewesen » [918]). Im Jahre 1450 kam dem « edlen Herrn Berchtoldus »

[915]) AA VI (1915/6), *De capitulis generalibus Ordinis Erem. S. Augustini ab an. 1443 ad an. 1460 celebratis*, 400-410, S. 402 : « Item post factam rationem in capitulo generali Bituris celebrato *recepimus 1447, 2da Iunii ibidem* a venerabili lectore fratre Gisone de Maguntia, provinciali istius provincie (Reni et Sueviae) pro collecta 1447 flor. 12 (Codex collectarum fol. 14) ».

[916]) Empoli, S. 267f.

[917]) Vgl. oben Anm. 142.

[918]) Nach Selig, *Zur Geschichte des ehemaligen Augustiner-Eremitenklosters Uttenweiler*, in : *Schwäbisches Archiv* XXIX Ravensburg (1911) 49-53, 71-77, 87-95, 100-103 und 119-122, S. 50. — Die Geschichte ist zusammengestellt nach einer Hs in der Pfarr-Registratur zu Uttenweiler, die den Titel trägt « Succisa Narratio eorum quae Utten-

(von Stein) der Gedanke, dort ein Augustinerkloster zu gründen. Er wandte sich an Papst Nicolaus V. mit der Bitte um Genehmigung seines Planes. Der Papst willfahrte diesem Wunsch am 30. Dezember 1450 mit der Bulle « Pia deuotorum » [919]). Am 6. August 1452 gab der Bischof von Konstanz seine Zustimmung und der Dompropst Konrad von Rechberg begann mit der Durchführung der Bulle [920]).

wilae contigerunt ... ». — Die Hs stammt aus dem Jahr 1713, aber ihr Inhalt geht nur bis 1621 und bricht plötzlich ab.

[919]) Die Bulle ist abgedruckt bei Selig, S. 51/2 und in AA I (1905/6), S. 473-475. Selig hatte als Vorlage die Originalurkunde, die (auf Perg.) in der Pfarr-Registratur Uttenweiler aufbewahrt ist. Die AA hatten als Vorlage eine notariell beglaubigte Abschrift. Dabei ist aber das Datum falsch wiedergegeben mit « Tertio Id. Ianuarij », während es im Original heißt « Tertio Cal. Januar. »; dazu stimmt auch die Angabe « pontificatus nostri anno quarto ». — Zumkeller, UBM, S. 770 bringt unter Nr. 1231 ein Regest dieser U, wo er auch auf das falsche Datum in den AA hinweist. — Einige Sätze aus dieser Bulle (AA I, S. 473) : « ... Exhibita siquidem nobis nuper pro parte dilecti filii, nobilis viri Berchtoldi de lapide Militis et Domini loci de Uttenwyler, Constant. Dioecesis petitio continebat, quod ipse fervore deuotionis accensus, in eodem loco unam domum cum claustro, et necessariis officinis, ad Omnipotentis Dei suaeque Genitricis Gloriosissimae Virginis Mariae, et B. Augustini laudem, de novo aedificari facere proponit, et intendit, dummodo sibi super hoc per Sedem Apostolicam licentia concedatur, ac Parochialis Ecclesia eiusdem loci pro manutentione et conservatione structurarum vel aedificiorum eiusdem domus, illi perpetuo uniatur ... Nos igitur praefati militis laudabile hac in parte propositum plurimum in Domino commendantes, huiusmodi supplicationibus inclinati, discretioni tuae per Apostolica Scripta mandamus, quatenus praefato Militi domum praedictam cum Ecclesia, Campanili, Campana, Claustro, Dormitorio, Ortis, Ortalitiis, et aliis necessariis Officinis pro usu et habitatione fratrum Eremitarum S. Augustini in eodem loco, si ad hoc aptus sit et accomodatus fundandi et erigendi, seu fundari, construi, et aedificari, plenam et liberam licentiam auctoritate nostra concedas. Et insuper, si tibi constiterit, quod sufficientes et legitimae causae ad huiusmodi unionem faciendam persuadeant ... praefatam Parochialem Ecclesiam ... cum omnibus iuribus et pertinentiis suis praefatae Domui ... perpetuo incorpores, unias et annectas ... ». — Die Bulle ist gerichtet an « Dilecto Filio Praeposito Ecclesiae Constantiensis ».

[920]) Selig, *l.c.* S. 51 : 1452. — Henricus Epus Constantiensis indultum hoc Apostolicum recognoscit esse verum et annuit, ut in civitate Constant. et Diocesi insinuetur et observetur, omniaque et singula in eo contenta (servata forma) in effectum deducantur, eaque omnia approbat, confirmat et communit litteris desuper expeditis et sigillo appenso. Dat. in Aula eius Const. Anno 1456 6. Augusti indic. 15ta. — Regest bei Zumkeller, UBM, S. 771 N. 1232. 1452. — Conradus de Rechberg, de Hohenrechberg, praepositus Constantiensis, Commissarius Apostolicus et huius Bullae executor etc., citat et vocat ad suam Curiam Const. omnes hac in parte Interesse habentes : quatenus, si quid in contrarium huic fundationi faciendae allegare possint, vel habeant. compareant, et praesertim in parochialis loci Uttenweiler et aliarum Ecclesiarum circum vicinarum ambonibus et cancellis tempore divinorum, dum populi in eis affuerit multitudo, ad divina audiendum congregata, aliisque locis publicis, de quibus expedierit etc. Dat.

1453 resignierte der bisherige Pfarr-Rektor von Uttenweiler, Johannes Hartmann; so konnte der Dompropst auch die Inkorporation der Pfarrei in das Kloster vollziehen [921]). Im nächsten Jahre sorgte der Stifter dafür, daß die Augustiner ihre Privilegien in Händen hatten und nutzen konnten [922]). Der Stifter war darauf bedacht, den Besitz des Klosters zu mehren, so in den Jahren 1457 und 1459 [923]); er war auch darauf bedacht, den Schutz des Klosters zu sichern [924]).

Constantiae 7. Aug. 1452. Executio facta per Conradum Koellin, Rectorem Ecclesiae in Ogelspeir (Oggelsbeuren).

[921]) Selig, S. 52.

[922]) Selig, S. 53 : 1454. Berchtoldus vom Stain, fundator monasterii Uttenwilani, pro eo impetrat privilegia Alexandri, papae huius nominis quarti, toti ordini ff. Eremitarum S. Augustini in Allemannia concessa (1255 anno I. pontif.) ex transsumpto seu transscripto publico ad S. Emeranum ord. S. Benedikti Ratisponae accepto, per Notarium in monasterio Ochsenhusano transscripta 1454, praesentibus venerabilibus Religiosis viris, Dominis Joanne, praeposito monasterii S. Nicolai extra muros Memming. ord. S. Benedicti, Diepoldo Neph, priore domus ffr. Eremit. S. Aug, et F. Andrea Tüncher in Memmingen.

[923]) Selig, S. 71.

[924]) Selig, S. 71 : 1458. Erzherzog Albrecht von Oesterreich nimmt auf Ersuchen des Stifters Berchtold v. St., damit Prior und Konvent um so ruhiger nach ihrer Regel Gott dienen könnten, als Landesfürst den Prior und Konvent samt Gotteshaus und allem Zubehör in seinen und des Hauses Oesterreich Schutz, Schirm und Gnade. Gegeben zu Wien an St. Mathiastag 1458 (24. Februar).

Zumkeller, UBM, S. 773 N. 1235 : 1458 März 11 Wiener Neustadt/Niederöst. Friedrich (III.), römischer Kaiser, nimmt auf Bitten des Berthold von Stein das von diesem gestiftete Augustinerkloster zu Uttenweiler im Bistum Konstanz unter seinen und des Heiligen Römischen Reiches Schutz : « Wir Friderich von gottes gnaden römischer keyser ... bekennen und thun kund offentlich mit disem brief allen, die ihn sechen oder hören lesen, das uns unser und des reichs lieber getreuer Berchtold von Stain furbracht und erkennen gegeben hat, wie das closter zu Uttenweiler sanct Augustini ordens im Constanzer bistum gelegen mit seiner hilf iezt newlich bey kurz (?) jahren mit erlaubung und willen unsers heiligen vaters des bapsts gestiftet und erhabt worden seye, und hat uns demüethiglich angeruefen und gebeten, das wir darum erbern gaistlichen prior und convent des egenanten closters zu Uttenweiler unser lieb andächtigen und alle ihre nachkomen in unsern und des heiligen reichs besondern schutz und schirm zu nemen und zu emphahen gnädiglich gerüchten. Des haben wir angesechen sollich zimlich und redlich bitte und haben darum mit wohlbedachten muth und rechten wissen die egenante prior und convent und all ihr nachkomen mitsambt ihren leuten, zinsen gilten, nutzen und güetern in unsern und des heiligen reichs besondern schutz und schirm gnädiglich genomen und empfangen ...

Geben zu der Neyen statt am samstag vor dem sontag, als man in der heiligen kirchen singet Letare in der fasten, nach Christi geburt vierzehenhundert im acht und fünfzigsten, unsers reichs im achtzehenden und des kayserthum im sechsten jare ».

Regest dieser U bei Selig, *l.c.* S. 71.

Im Jahre 1459 befaßte sich auch das Generalkapitel zu Tolentino mit der Neugründung und billigte die vom Stifter verlangten Bedingungen [925]). Diese zeigen, daß der Stifter sich einen bedeutenden

[925]) Dieser Erlaß des GK von Tolentino ist veröffentlicht in AA VII (1917/8) S. 27f., bei Selig, *l.c.* S. 71/2 und ist enthalten im Clm 8423, S. 316-318. Die Texte sind fast wörtlich gleich, ausgenommen einige Auslassungen; der Clm hat gewöhnlich das Praesens, wo in den AA das Perfekt steht. — Hier der Text zunächst nach AA VII, 27f.: Tollentini, die 17 Maii 1459. — Monasterium sive conventum oblatum per egregium doctorem dominum Conradum Krolin, rectorem ecclesie (in) Angel Spurrem, ex parte strenui militis Bertoldi de Stayn in Uttenwiler, Constantiensis diocesis, incorporandum et inscribendum in provincia Reni vel Bavarie, acceptavimus cum toto diffinitorio, quem sic incorporatum per eum militem munivimus omnibus gratiis et privilegiis ordinis vel quando fuerit incorporatus (« ordinis ... incorporatus » fehlt im Clm) et eidem domino magnas gratias egimus et obtulimus nos et religonem (Dd 6, fol. 55v).

17 *ibidem.* — Super predicto monasterio confirmando infrascriptos articulos confirmavimus et approbavimus quos predictus strenuus miles confirmari peciit per predictum diffinitorium. Primo quod prenominatus miles Bertoldus fundator monasterii in Utenwiler declinare cum eodem loco in aliquam provinciarum Reni vel Suevie vel Bavarie habeat, ex qua declinatione omnes isti articuli infrascripti robur et firmitatem assumant, ex consequenti ipsa donatio, oblatio et acceptatio valere incipiant; qua declinatione facta ipse fundator illum locum et conventum per eum fundatum ibidem petit exemi et Rmo p.g. et successoribus eius perpetue et immediate subici; 2° quod in tali loco observantia regularis stricte observetur et perpetuis temporibus observanda confirmetur et approbetur. Item quod detur vicarius Rmi p.g. prior de conventu observantie de provincia Reni sumendus per sepedictum militem eligendus. Item quod talis prior et vicarius habeat visitare priorem et conventum in Uttenweiler de triennio in triennium, nisi prior et conventus ibidem (die Worte von « habeat ... ibdem » fehlen sowohl in AA wie im Clm, sie sind nur bei Selig zu finden) pluries visitari peterent. Item quod prior et conventus loci Uttenweiler habeantur et teneantur de triennio in triennium eligere priorem: eundem electum per ipsum vicarium generalis confirmandum. (Hier hört die Veröffentlichung in den AA auf, die weiteren Bedingungen finden sich im Clm und bei Selig, hier mit einigen Auslassungen). Item quod prior (primitus) instituendus per ipsum fundatorem electus sit vener. p. Henricus Stirer in sacra payna lector. Item quod fr. Ioannes Pruchen et fr. Nicolaus de conventu Friburgensi uniantur et incorporentur conventui supradicto. Item quod prior fratres de quacumque provincia venientes de licentia suorum superiorum possit et valeat conventualiter recipere. Item quod nullus fratrum de conventu Uttenwiler in aliqua provinciarum acceptetur sine licentia prioris eiusdem nec ipso priore revocetur invito. Item quod fundator vel conventus ipse habeat cum provinciali, ad quem declinaverit, de collecta annuatim ordini solvenda concordare. Item quod prior et conventus saepedicti non teneantur ad Capitula provincialia nec ad convocationes patrum nisi fundatoris voluntas accesserit. Item quod Conventus et Prior ibidem habeant terminos colligendi Eleemosinas per unum milliare teutonicum circumcirca iuxta Uttenweiler. Item fratres de licentia superiorum ad Conventum Uttenwilae declinantes si eosdem inde reeliminari contingat, Provincialis teneatur tales recipere. Item quod omnia Privilegia Apostolica, Imperialia, Ducalia, fundationis, exemptionis

Einfluß sicherte, der immer wieder Anlaß zu Streitigkeiten bot. Sie zeigen auch, daß das Kloster von der rheinisch-schwäbischen Provinz besiedelt wurde und daß der Stifter sich nicht klar war, ob seine Gründung ein Generalkonvent sein oder zur rheinisch-schwäbischen Provinz bzw. bayerischen Provinz gehören solle. 1465 entschied sich Berchtold vom Stein für die bayerische Provinz. Erst nachdem das Haus in den Wirren der Reformation 26 Jahre leer gestanden, übernahm 1572 die rheinisch-schwäbische Provinz diesen Konvent. Nach einem kurzen Zeitraum, währenddessen das Kloster dem General unterstellt war, kam es im 17. Jahrhundert endgültig zu ihr.

Es ist von Interesse, daß bald nach Gründung des Konventes die Frage des Termins Schwierigkeiten mit dem benachbarten Augustinerkloster in Memmingen brachte [926]). Die Angelegenheit kam im folgenden Jahr vor den General [927]). Dieser scheint darauf gedrungen zu haben, daß die beiden Klöster die Frage selbst durch eine Kommission lösen sollten. Tatsächlich schlossen sie 1473 einen Vertrag, der allerdings erst nach einer Änderung Billigung fand [928]). Das Kloster

aut qualicumque authoritate abstracta pro ipsius loci conservatione in locum communem ponantur Conventus et militi pro utilitate Monasterii deservientia. Item quod ipse fundator in temporalibus facultatibus monasterii ad tempus vitae suae procurare et disponere habeat pro conservatione, utilitate et aliis commodis monasterii, et procuratores instituere in eisdem colligendis et exponendis necessariis ipsi monasterio sano calculo semper salvo.

[926]) Selig, S. 75 : 1471, Hermannus Epus Contantiensis constituit terminos quaestae a Conventibus Memmingano et Uttenwilano observandos et recommendat Conventum Uttenwilanum dilectis sibi in Christo in Sulgen, Mundrackingen, Rüdlingen et Biberach ruralium decanatuum Decanis Camerariis et Confratribus et seriosius exhortatur ipsique et cuilibet eorum, in constituto unius Milliaris termino comprehensi firmiter et districte in virtute S. obedientiae praecipit, mandat, quatenus dictos, priorem et fratres in Uttenweiler, dum ad ipsos et loca ipsorum Eleemosynam in praesignata Milliaris distantia petituri declinaverint, benigne suscipiant, charitateve pertractent et apud plebem fideliter praemoneant, ac eis manus adiutrices porrigant etc. — Dat. in civitate Const. a. 1471, 22. Oct.

[927]) *Ibidem* 1472. P. Jacobus Aquilae totius Ordinis Eremit. prior Generalis ad instantes preces D. fundatoris propter turbantes questam assignatam per deputatos commissarios curat determinari disctrictum quaestae et confirmat determinatum districtum et alia privilegia capituli Gener. Tollent. Die ultima Nov. 1472.

[928]) Selig, S. 75 : 1473. Vertrag zwischen dem Kloster zu Memmingen und Uttenweiler betr. den Distrikt und Termin des Almosensammelns. Der Uttenweiler Distrikt (Kreis-Meile), innerhalb dessen die Augustiner daselbst Almosen sammeln durften, war näherhin folgender: Von Uttenweiler nach Biberach, Mittelbiberach, Stafflangen,

kam nie zu großer Bedeutung: im 17. Jahrhundert beherbergte es zeitweise nur drei Konventualen. 1803 wurde es säkularisiert, 1822 brach man drei Flügel des Gebäudes ab, der vierte ist jetzt Pfarrhaus [929]).

c) *Zweites Provinzialat 1453-1456*

Fr. Guido Burger hatte sich in seinem elfjährigen ersten Provinzialat soviele Sympathien erworben, daß er nach der vom General erzwungenen Pause von zwei Jahren 1453 auf dem Provinzialkapitel zu Landau wieder zum Provinzial gewählt wurde. Am 8. Januar 1452 hatte der General zugleich mit der Bestätigung des 1451 gewählten Provinzials schon wieder die Praesides für das nächste Kapitel ernannt [930]), nämlich Lektor Augustinus Langaster von Straßburg [931]),

Oggelshausen, Buchau, Kanzach, Dürmentingen, Neufra, Riedlingen, Zwiefalten, Marchtal, Munderkingen, Rottenacker, Bierlingen, Jngerkingen, Schemmerberg, von da hinterhalb «der Ruß» wieder nach Bieberach.

Hiegegen erhoben Prior und Konvent zu Memmingen Einsprache, und zwar noch zu Lebzeiten des Stifters Bertold v. Stein (er starb noch 1473), namentlich wegen der 3 Städte Biberach, Riedlingen und Munderkingen, weil sie glaubten, der obengenannte Kreis sei zu weit. Bertold v. Stein war auch der Ansicht, daß das Kloster Uttenweiler des Almosens nicht viel bedürftig sei, sondern von Gott, von ihm selbst und von seinen Brüdern ein gutes Einkommen habe, und wies, auf dem Todbett liegend, die streitenden Parteien an den Prälaten von Ochsenhausen, durch dessen Vermittlung der Streit entschieden werden solle. Dort erschienen auch von seiten des Klosters Uttenweiler, Konrad von Stein, Ritter, Bruder des Stifters und Vogt, Bruder Erhard Klinghardt, Prior des Klosters, und von seiten des Klosters zu Memmingen Heinrich Stirer, Provinzial der bayerischen Augustiner-Ordensprovinz, und Br. Johann Bierlin aus dem Konvent zu Memmingen. Man kam dabei überein, daß die Brüder des Klosters Uttenweiler in dem von Anfang bestimmten Kreis in allen Pfarreien, Städten, Weilern und Dörfern, Almosen sammeln dürfen mit Ausnahme der drei Städte und Pfarreien Biberach, Riedlingen und Munderkingen, welche dem Prior, Konvent und Brüdern zu Memmingen gehören. Dat. Montag auf St. Margarethentag 1473.

[929]) Sambeth J.G., *Die Constanzer Synode vom Jahre 1567*, II, in: *Freiburger Diözesanarchiv* XXII Freiburg i/Br (1892), S. 207.

[930]) Clm 8423, S. 416: Eodem (die = 1452, 8. Jan.): «Misimus litt. Vicariatus ad istam provinciam (R. et S.) in qua fecimus more solito 3 Vicarios: in 1. loco f. Augustinum de Argentina Lect., in 2. f. Nicolaum Feres de Brisaco lect., in 3.f. Petrum Fischer de Friburgo lect. cum authoritate addentes, quod annuatim propter Bullam haberent Capitulum provinciale, et quod nullus lector possit esse Provincialis nisi per duos annos, si vero Magister per tres annos ad plus, quoadusque per Apostolicam Sedem aliud fuerit dispensatum».

[931]) Fr. Augustinus von Straßburg wurde 1434 Cursor in Padua (Clm 8423 S. 413: 1434 25. Febr.: Joannes Franckfurt fit lector sub M. Joanne Hasperg, Daniel de Argentina

an 2. Stelle Lektor Nicolaus Feres (= Fries) von Breisach [932]) und an 3. Stelle Lektor Petrus Fischer von Freiburg [933]). Der General dachte, die Provinz solle sich genau an den Wortlaut der Bulle Nicolaus' V. halten und gleich im Jahre 1452 wieder Kapitel feiern. Aber anscheinend erwies sich das als unmöglich: das Kapitel fand erst 1453 statt; dessen Praeses war nach der Verlautbarung des Generals vom 8. Januar 1452 der Lektor Augustinus Langaster von Straßburg. Zu Definitoren wählten die Kapitelsväter fr. Conrad Trübler von Basel, Prior in Freiburg/Br. [934]), Lektor Christian von Friedberg [935]), Lektor Petrus von Friedberg [936]) und Lektor Michael Stütz von

fit studens Paduae, et Augustinus de Argentina Cursor ibidem), ca 1440 war er Prior in Landau (Höhn 94), 1453 Praeses auf dem PK zu Landau (Höhn 99), 1459 wurde er auf dem PK zu Alzey zum 2. Definitor und zum Definitor generalis für das im gleichen Jahr zu haltende GK zu Tolentino gewählt (Höhn 103). — Daß er wirklich dort anwesend war, zeigt der Eintrag im Cod. Collect. Ord. fol. 14 (AA VII (1917/8), S. 26: « In primis recepimus a venerabili Lectore fratre Augustino de Argentina, diffinitore provincie Reni et Suevie, pro anno 1457° et pro anno 1458° florenos quadragintaocto die XIJ maii »). — 1462 versetzte ihn der General in das AK Hagenau: AA XVI (1937/8), S. 555: 1462 Maii 1 — Viterbii: « Dedimus litteras fri. Augustino de Argentina, lectori, quibus ponebamus eum in Conventu Hagenoiensi, dummodo fuissent omnes patres et fratres dicti conventus contenti (Dd 6, fol. 195) ».

[932]) Vgl. oben Anm. 86.

[933]) Auch im Jahre 1455 Mai 20 ernannte ihn der General an 3. Stelle zum Praeses des PK (Clm 8423, S. 417).

[934]) Vgl. oben Anm. 912

[935]) Vgl. oben Anm. 886.

[936]) Petrus von Friedberg oder von Heidelberg studierte in Italien. Höhn, S. 107 nennt Siena. Er war aber als Student in Padua im Jahre 1433 (Zumkeller, Manuskripte S. 349: Petrus de Frideburgo (Friedberg/Hessen) († nach 1468). — N. 755. Er schrieb 1433 als « studens in conventu Paduano » die römische Handschrift Angelica 226 (vgl. f. 29). — 1438 erhielt er vom Ordensgeneral die Erlaubnis, in Padua zum Lektor zu promovieren und sich dem Studium des kanonischen Rechts zu widmen (Clm 8423 p. 415: 1438: « Petrus de Fridberg fit Lect. Paduae et accipit facultatem audiendi Jus Canonicum »). — Vielleicht ist er mit dem Petrus Hamisel de Friedberg identisch, der am 20. IX. 1436 in Rimini Cursor wurde (Clm 8423 p. 414: 1436, 20 Sept.: « Ad instantiam M. Juliani de Sicilia fecimus Studentem Paduae Danielem de Argentina, Cursorem Arimini Petrum *Hanisel* (sic!) de Fridberg, et Joannem Bosch de Lauginga et studentem ibidem Joannem de Basilea, Euerhardum Fabri de Miltenberg ») ... 1451 sehen wir ihn schon unter der Führerschicht der Provinz: Er war auf dem PK zu Freiburg Praeses (Höhn 98 u. 107) und auf dem GK zu Ferrara Definitor (AA VI (1915/6), S. 403: Item, Ferrarie 18 Iunii 1451. Recepimus a provinciali (provinciae Reni et Sueviae) fratre Gisone per manus Lectoris fratris Petri, diffinitoris, pro collecta anni 1451 flor. 24.—Cfr. Cod. Collectarum Ordinis saec. XV fol. 14). — Vgl. dazu auch Höhn 98 u. 107. 1453 war er auf dem PK Landau 3. Def. (Höhn 98). — In den folgenden Jahren scheint er Prior

Straßburg [937]). Das Kapitel bestimmte Nicolaus Frieß von Breisach zum Lector primarius und Johannes Bürlin zum Lector secundarius im Generalstudium zu Straßburg. Zum Definitor generalis des nächsten Generalkapitels wurde der Lektor Johannes Bösch von Lauingen gewählt [938]).

in Heidelberg gewesen zu sein. Höhn sagt nämlich S. 107 : « Cum praecedentibus annis Heydelbergense Coenobium sedulus Prior administrasset, ab ejusdem Loci Universitate Professor celebratissimus Sacrae Facultatis praeconizatur ad annum 1456». — Im gleichen Jahr scheint er auf dem PK zu Landau 4. Def. und Prior im dortigen AK geworden zu sein (Höhn 100). « ... Petro de Heydelberga Lectore et Priore in loco Capituli Landavii ». 1459 wurde er auf dem PK Alzey 4. Def. (Höhn 103). — Am 1. Juni 1465 ernannte ihn der General an 2. Stelle zum Praeses des folgenden PK : Clm 8423 S. 422 : 1465, 1. Jun. : « Dedimus litteras Vicariatus ad istam provinciam, quibus instituebamus 3 Vicarios : in 1. loco nominavimus F. Henricums lectorem Priorem Basil.; 2. F. Petrum lect. Priorem Heidelberg.; 3. F. Danielem lect., Priorem Argent. Dat. Paviae ». Auf diesem PK in Schwäbisch-Gmünd wurde er 1465 zum Provinzial gewählt (Höhn 107). Am 20. Nov. 1465 bestätigte ihn der General in diesem Amt : Clm 8423, S. 422 :1465, 20. Nov. : « Confirmavimus in provincialem priorem istius provinciae F. Petrum de Fridberga Lect. cum omnibus potestatibus, quas alteri dederamus, acceptando omnes Deffinitiones et promotiones, et commisimus ei authoritatem nostram super facto lectoris F. Theobaldi Prioris in Conv. Friburg., de quo scripserunt nobis Diffinitores provinciae. Dat. Flor. » — 1470 hat er nach AA VII, 174 am GK zu Bologna teilgenommen.

[937]) Lector Michael Stütz de Argentina war 1471 auf dem PK Rappoltsweiler 1. Definitor, 1477 auf dem PK zu Weißenburg 2. Definitor.

[938]) Niedermeir Franz sagt in seiner hs Zusammenfassung : « Die Chronik des Augustinerklosters Lauingen » S. 5 : « Der Prior Joh. Bosch († 1464), der in einer langen Reihe von Jahren als Prior genannt wird (1450, 51, 53, 56, 58, 62) (Anm. 20), hatte im Orden eine hervorragende Stellung : Er wird nämlich in 4 verschiedenen Jahren unter den Definitoren der Provinz aufgeführt (1451, 53, 56, 59), 1456 war er sogar Provinzialvikar (Vertreter des Provinzials) (Anm. 21).

Anm. 20 : Urkunden vom 24. 10. 1450 im HStA (Hochstift Augsburg),
5. 3. 1451 u. 4. 1. 1458 im Stadtarchiv,
12. 1. 1453 u. 22. 6. 1456 im HStA.

Ein Urkundenverzeichnis im HStA nennt ihn unterm 3. 6. 1462 als Prior.

Anm. 21 : *Alt-Lauingen. Organ des Altertums-Vereins Lauingen* 4. Jahrg. 1909 S.9 f.

Fr. Johannes Bosch aus Lauingen war 1451 auf dem PK Freiburg/Br. Lektor und 2. Def., (Höhn 98), 1453 wurde er auf dem PK zu Landau zum Diffinitor generalis gewählt (Höhn 99), 1456 war er auf dem PK Landau wieder 2. Def. (Höhn 100), 1459 auf dem PK zu Alzey 3. Def. (Höhn 103 ; hier steht allerdings Johannem Rösch de Lavinga, offensichtlich ein Druckfehler). 1461 wird er noch einmal genannt in der Reihe der als Praesides vom General Vorgeschlagenen : Clm 8423, S. 420 : 1461, 8. octob. : « Misimus litt. Vicariatus provincialis Capituli, in quibus in 1. loco nominatus fuit P. Christianus lector, in 2. f. Conradus Tribelleth, in 3. P. Joannes Bosch Lectores ».

1454 hielt Provinzial Guido ein Zwischenkapitel in Straßburg. Im letzten Jahr dieses Trienniums, am 23. März 1456, erschien die Bulle des Papstes Calixtus III., in der er Johannes de Polliaco und alle anderen als Häretiker verurteilt, die behaupten, alle, die bei Mendikanten gebeichtet hätten, müßten nachher noch einmal bei ihrem Pfarrer beichten [939]). Nach Ende des Trienniums zog sich Guido in sein Profeßkloster Mainz zurück, wo er am 1. Oktober 1461 starb. Er wurde im Chor der dortigen Klosterkirche begraben.

Es ist auffällig, daß die rheinisch-schwäbische Provinz in jenen Jahren viele Lectores, aber kaum einen Magister S. Theologiae in ihren Reihen hatte. Es mag das auch eine Folge des Leutemangels sein, von dem ja im 15. Jahrhundert immer noch die Rede ist: man konnte die Studierenden nicht die vielen Jahre freistellen, die zur Erreichung des Magisteriums nötig waren. Von all den bedeutenden Männern der Provinz, die Höhn S. 96 und 97 aufzählt, ist ein einziger Magister und Universitätslehrer [940]).

5. *Heinrich von Offenburg 1451-1453 und 1462-1465*

a) *Das erste Provinzialat 1451-1453*

Das Provinzialat des Fr. Guido Burger wurde durch die Erklärung des Generals vom 15. Oktober 1451 plötzlich beendet. Nach dem Willen des Generals sollten die Visitatoren die Leitung der Provinz übernehmen. Aber es gelang doch noch, im Jahre 1451 in Freiburg/Br. ein Provinzkapitel zu halten. Dies wählte fr. Heinrich von Offenburg [941]) zum neuen Provinzial [942]). Am 8. Januar 1452 bestätigte

[939]) Empoli, S. 104-111.

[940]) Höhn, S. 96: « Inter Viros, qui istis annis in nostra Provincia floruerunt, merito numerandus venit Henricus de Gauda ... Theologus in Scholastica disciplina sua aetate vix parem habens, in Academia Heydelbergensi omnium consensu palmam consecutus, quae etiam anno 1440 ab ipso regebatur ... Henricus Werlen de Nürenberga, qui S. T. Lector Basileae extitit ... His accensendi sunt Nicolaus Huser Prior Friburgi (Helv.) anno 1446, Nicolaus Kilcher Prior eodem tempore Lavingae, Paulus Mettmanstetter Prior aliquando Spirae. Thomas Militis Prior Tübingae anno 1447. Ulricus Kremer ibidem sequens Prior. Waltherus Innsichhofer Prior Constantiae anno 1455. Joannes Has Prior Friburgi Brisgojae anno 1448 et Adamus de Spira celebris Lector ac Professor Studii Generalis Argentinensis anno 1443 ».

[941]) Vgl. oben Anm. 71.

[942]) Höhn, S. 98 und PFB S. 25: « Anno 1451. Celebratum fuit Capitulum Provinciale hic Friburgi, in quo A. R. Ex. P. Henricus ab Offenburg fuit electus Provincialis, natus Argentinensis; ita Acta Capitularia antiqua ».

der General Julian von Salem diese Wahl [943]). Leiter des Kapitels war Lektor Petrus von Friedberg [944]). Zu Definitoren wurden bestellt die Lektoren Bernard von Straßburg [945]), Johannes Bosch von Lauingen, Nicolaus Frieß von Breisach [946]) und Johannes Bingen. Heinrich von Offenburg hatte eine ungünstige Zeit für sein Amt. 1451 zog wieder eine Pestwelle fast über ganz Europa. Trotzdem fand in diesem Jahr das Generalkapitel zu Ferrara statt. Julian von Salem wurde wieder zum General gewählt. Als Definitor der rheinisch-schwäbischen Provinz nahm Lektor Petrus von Friedberg daran teil. Es erließ gerade für die Studien wichtige Bestimmungen: jede Provinz solle einen Studenten nach Paris schicken und jede der vier Nationen, Italien, Frankreich, Spanien und Deutschland, alle vier Jahre einen Baccalaureus, zunächst wohl als Dozent, dann aber auch, um sich den Grad eines Magisters zu erwerben.

Der Provinzial Heinrich hielt 1452 ein Zwischenkapitel zu Landau. Im Jahre 1453 legte er, ganz nach dem Tenor der Bulle Nicolaus' V. sein Amt nieder. Als Lektor konnte er nur zwei Jahre im Amt bleiben. Die Nachfolge trat — wie wir schon gesehen haben — sein Vorgänger Guido Burger an.

b) *Das zweite Provinzialat 1462-1465*

Neun Jahre waren vergangen, drei Triennien, in denen drei Provinziale tätig waren: Guido Burger, Christian von Friedberg und Bernard von Straßburg: da wählte das Provinzialkapitel zu Breisach 1462 Heinrich wieder zum Provinzial. Am 8. Oktober 1461 hatte der General schon die Praesides dieses Kapitels ernannt [947]), nämlich Christianus (Christmannus) von Friedberg, Exprovinzial, an 2. Stelle Lektor Conrad Tribelleth und an 3. Stelle Lektor Johannes Bosch von Lauingen. Das Kapitel leitete der Erstgenannte, fr. Christian von Friedberg. Es wählte zu Definitoren Daniel Friesenheimer, Lector

943) Clm 8423, S. 416: 1452, 8. Jan.: « Confirmavimus in Provincialem f. Henricum Lect. de Offenburg provinciae R. et S. nec non et acta Capli, dantes eidem authem. solitam et praecipientes omnibus PP. d. Provinciae, uti ei tamquam vero et legitimo pastori obedire debeant. Dat. Bon. ».

944) Vgl. oben Anm. 936.

945) Vgl. oben Anm. 91.

946) Vgl. oben Anm. 86.

947) Clm 8423, S. 420: 1461, 8. octob.: « Misimus litt. Vicariatus provincialis Capituli, in quibus in 1. loco nominatus fuit P. Christianus lect., in 2. f. Conradus Tribelleth, in 3. P. Joannes Bosch, Lectores ».

principalis am Studium zu Straßburg [948]), Petrus Rüthler von Friedberg, Prior zu Weißenburg, Heinrich Lichtstahler (Riedtmüller) von Basel [949]) und Johannes Binder von Gmünd, Prior in Pappenheim [950]). Am 22. Juni 1463 bestätigte der General den Provinzial [951]). Dieser hielt 1463 und 1464 Zwischenkapitel in Straßburg. Am 2. Juni 1465 fand das Generalkapitel in Pamiers statt, auf dem der General Guilelmus Becchi von Florenz — zum ersten Mal gewählt 1460 in Siena — in seinem Amt bestätigt wurde. Der Provinzial Heinrich von Offenburg nahm, gleichzeitig als Definitor seiner Provinz, daran teil [952]). Im selben Jahre noch legte er auf dem Kapitel zu Gmünd seinem Wunsch gemäß sein Amt nieder. Er zog sich in den Konvent seiner Heimatstadt, wo er auch Profeß abgelegt hatte, nach Straßburg, zurück und blieb dort bis zu seinem Tode.

6. *Christian von Friedberg 1456-1459*

Nach dem zweiten Provinzialat des fr. Guido Burger wurde Christian (oder Christmann) von Friedberg 1456 auf dem Kapitel zu Landau zum Provinzial gewählt. Schon wiederholt ist uns sein Name begegnet [953]). Nun sollte er, allerdings nur ein Triennium, die Provinz leiten. Er brachte dazu außerordentliche Fähigkeiten mit : eine einzigartige Frömmigkeit, Eifer für den Orden und Klugheit in den Unternehmungen [954]).

Schon am 20. Mai 1455 hatte der General Julian von Salem seine Vikare für das Kapitel des Jahres 1456 ernannt [955]) : 1. Nicolaus

[948]) Vgl. oben Anm. 72.

[949]) Vgl. oben Anm. 89.

[950]) Vgl. oben die Anm. 31-33.

[951]) Clm 8423, S. 421 : 1462, 22. Jul. : « Confirmavimus in provincialem huius provinciae f. Henricum lectorem cum omnibus potestatibus, quas concessimus provinciali provinciae Senarum. — NB Parisijs ». — Nach schriftlicher Mitteilung des Archivars im Generalarchiv Rom, F. Balbino Rano, stellte der General diese Bestätigung am 22. Juli 1463 in Paris aus (Dd 6, f. 195v) : — Ich möchte diese Gelegenheit ergreifen, um P. Rano für seine wiederholten, bereitwilligen Auskünfte herzlich zu danken.

[952]) Estéban P. Eustasius, *De Capitulo generali ordinis Erem. s. Augustini an. 1465 Appamiis celebrato*, in : AA VII (1917/8), 121-130, S. 124 : « Aliquarum provinciarum Provinciales simul Definitores erant, quamvis in Actis Provinciales non dicantur, ita ... fr. Henricus provinciae Reni Sueviae (Dd 6, fol. 195v) ».

[953]) Vgl. oben Anm. 886.

[954]) Höhn, S. 100 : « ... ob singularem in Deum pietatem, pro Ordine Zelum, et in rebus agendis prudentiam optime in Provincia audiens ».

[955]) Clm 8423, S. 417 : 1455, 20. Maij : « Misimus litt. Vicariatus ad hanc provinciam,

Frieß, Lektor, Prior in Basel [956]), 2. Lektor Daniel (Friesenheimer) von Straßburg [957]), 3. Petrus de Friburgo (?) [958]). Der Leiter des Kapitels war wirklich Nicolaus Frieß. Es wählte zu Definitoren den Lector principalis in Straßburg fr. Bernard [959]), Lektor Johannes Bösch von Lauingen [960]), Lektor Daniel Friesenheimer von Straßburg und Lektor Petrus von Heidelberg (Friedberg), Prior in Landau. Am 6. Juli 1456 bestätigte der General alle Entscheidungen des Kapitels [961]). Eine der wichtigsten Entscheidungen war die: Das Generalstudium der Provinz sollte gemäß einem Dekret des Generalkapitels zu Avignon (1455) immer und unveränderlich (« perpetuo et immutabiliter » [962]) in Straßburg bleiben, die Philosophie aber in einem « studium provinciale » zu Heidelberg gelehrt werden. Man war in diesem Triennium überhaupt besonders darauf bedacht, die Studien zu ordnen und zu fördern; vor allem wurden auch die Examina der Studierenden genau gehalten. Das geht aus den Kapitelsakten klar hervor.

Höhn berichtet S. 102, 1458 habe in Memmingen nach der dortigen Chronik ein Generalkapitel stattgefunden. Er bezweifelt aber selbst diese Nachricht und erklärt sie so: Der General Julian von Salem, ein großer Förderer der Reformbewegung, habe die Klöster in Sachsen und Bayern visitiert und sei dabei auch nach Memmingen gekommen. Dort habe er in einem Kreis von Patres vielleicht Anliegen des Ordens besprochen und dabei auch den neugegründeten Konvent Uttenweiler vom Stifter entgegengenommen. Der Provinzial Christian hielt 1457 ein Zwischenkapitel in Basel, 1458 in Kolmar. 1459 legte er auf dem Provinzkapitel in Alzey sein Amt nieder.

in qua nominavimus 3 (vicarios): in 1. loco f. Nicolaum Feres lect. Priorem Basil.; in 2. f. Danielem de Argentina lect.; in 3. f. Petrum de Friburgo. Dat. ut supra Avin. ».

956) Vgl. oben Anm. 86.

957) Vgl. oben Anm. 72.

958) Ich vermute, daß « Friburgo » eine Verwechslung ist mit « Frideberga », wie dies öfter in den Hss geschieht. Vgl. dazu Anm. 936.

959) Vgl. oben Anm. 91.

960) Vgl. oben Anm. 938.

961) Clm 8423, S. 418: 1456, 6. Jul.: « Confirmavimus in Priorem provincialem huius provinciae f. Christianum de Fridberga lectorem electum in Cap. Landogoiae unanimiter et concorditer, et dedimus ei gratias in temporalibus et spiritualibus, et confirmamus omnia acta et Diffinitiones et promotiones Studentium ad studia generalia. Dat. ut supra Neapoli ».

962) Höhn, S. 100.

7. *Bernard von Straßburg 1459-1462*

Der Nachfolger im Amt des Provinzials war in der Provinz schon lange bekannt [963]). Fr. Bernard von Straßburg, der vom General zum Praeses des Kapitels in Alzey ernannt worden war, wurde dort zum Provinzial gewählt. Zu Definitoren bestellte das Kapitel die Lektoren Conrad Trübler, Prior in Freiburg i/Br., Augustin Langaster von Straßburg, Johannes Bösch [964]) von Lauingen und Petrus von Heidelberg, lauter Namen, die uns im Laufe der Geschichte schon begegnet sind [965]). Bald nach dem Provinzialkapitel mußte der neue Provinzial zusammen mit dem Definitor Augustin von Straßburg zum Generalkapitel nach Tolentino reisen, wo an Stelle des verstorbenen Julian von Salem Alexander Oliva von Sassoferrato die Leitung des Ordens übernahm, allerdings nur für ein paar Monate; denn im März 1460 erhob ihn der Papst zum Kardinal. Das Generalkapitel in Tolentino war auch für die rheinisch-schwäbische Provinz von Bedeutung, weil es — wie wir schon sahen — über die Gründung des Klosters in Uttenweiler verhandelte [966]).

Der Provinzial hielt 1460 ein Zwischenkapitel in Straßburg. In diesem Jahr schickte die Provinz wieder junge Leute zum Studium nach Italien, und zwar nach Rom und Siena. Die « convocatio » des Jahres 1461 zu Speyer scheint keine Verordnungen von besonderer Bedeutung gebracht zu haben. Im Jahre 1462 legte fr. Bernard das Amt des Provinzials nieder. In den Quellen hört man nichts mehr von ihm. Er wird sich wohl wieder seiner wissenschaftlichen Tätigkeit gewidmet haben. An seine Stelle trat Heinrich von Offenburg, wie wir schon berichtet haben.

8. *Petrus von Heidelberg (Friedberg) 1465-1468*

Für das Provinzialkapitel des Jahres 1465 in Gmund ernannte der General Wilhelm Becchi als seine Vikare [967]) 1. den Lektor Heinrich

963) Vgl. oben Anm. 91.

964) Bei Höhn, S. 103 steht Rösch; das dürfte ein Druckfehler sein.

965) Vgl. die Anmerkungen 912, 931, 938 und 936.

966) Höhn, S. 103 : « Agebatur ibidem inter caetera quoque pro Conventu Uttenwilano, certisque articulis determinabatur : eum Conventum immediate subjectum esse Reverendissimo Patri Generali, atque Conventum de observantia (Ex Act. Cap. Gen. M. Sc. a Limperger) ». — Allerdings klingt der Satz « eum Conv. immediate subjectum esse Rmo P. Generali » zu apodiktisch und stimmt nicht ganz — wie oben schon dargçlegt wurde — mit der Wirklichkeit überein.

967) Clm 8423, S. 422 : 1465 1. Jun. : « Dedimus litteras Vicariatus ad istam provin-

Lichtstahler, Prior in Basel, 2. Lektor Petrus, Prior in Heidelberg, 3. Lektor Daniel Friesenheimer, Prior in Straßburg, lauter Persönlichkeiten, deren Namen schon wiederholt zu nennen waren [968]). Der an erster Stelle genannte Lektor Heinrich leitete das Kapitel, das den an zweiter Stelle vorgeschlagenen Lektor Petrus von Heidelberg (oder Friedberg) zum Provinzial wählte. Am 20. November 1465 bestätigte der General die Wahl des Provinzials und die Akten des Kapitels (Dd 6 f. 195v). Unter den Definitoren tauchen einige neue Namen auf: 1. Definitor wurde Heinrich Desch von Mainz [969]),

ciam, quibus instituebamus 3 Vicarios: in 1. loco nominavimus f. Henricum lectorem Priorem Basil., 2. f. Petrum lectorem Priorem Heidelberg., 3. f. Danielem lectorem Priorem Argent. Dat. Paviae». — Die Ortsangabe dürfte verschrieben sein; denn um diese Zeit fand das GK zu Pamiers statt. So sagt auch das Gen. Reg. Dd 6, f.195v ausdrücklich: «Apamiis: 1465 iunii 1: Dedimus etc.».

[968]) Vgl. die Anmerkungen 89, 936 und 72.

[969]) Fr. Heinrich Desch machte seine Studien in Italien und war dort auch als Lektor tätig: Höhn, S. 111: «Henricus Desch de Moguntia pro studente de Jure Provinciae Paduam mittitur anno 1446, ibidem Sacrae Paginae Lector conspicuus ac Diffinitor extitit anno 1465». — In der Provinz wurde er also bald bekannt; das PK zu Gmünd wählte ihn 1465 zum 1. Definitor: Höhn S. 107: «... cui pro Diffinitorio considebant Henricus Desch de Moguntia». — Am 3. Sept. 1467 ernannte der General Wilhelm Becchi die Praesides für das PK des folgenden Jahres: Clm 8423 S.422f: 1467, 3. Sept.: «Dedimus litt. Vicariatus ad istam provinciam quibus nominavimus 3 Vicarios: in 1. f. Cristianum lectorem, in 2. *Henricum lectorem*, in 3. loco lectorem Joannem etc. Dat. Romae». — Es wurde oben schon darauf hingewiesen, daß beim PK Landau 1468 nicht der an 1. Stelle Genannte Praeses war (Anm. 886), sondern der zweitgenannte, wohl weil f. Christian von Friedberg inzwischen gestorben war. — Auf dem PK zu Rappoltsweiler 1471 wurde Fr. Heinrich zum Provinzial gewählt, ein Amt, das er nur ein Triennium (-1474) bekleidete. Der General Jacobus von Aquila bestätigte ihn am 9. Oktober 1471: Clm 8423, S. 423: 1471, 9. oct.: «Confirmavimus Electionem f. Henrici Rhez (sic) ad provincialatus officium una cum singulis actis Capituli, concedentes sibi consuetas authoritates. Romae». — J. Schlecht veröffentlichte in: *Jahresbericht des historischen Vereins Dillingen* VI. (1893) eine Notiz: «Zur Geschichte der deutschen Augustiner vor Luther». Dabei druckte er drei Briefe ab, die in das Protocollum des AK Lauingen eingeklebt sind. Der erste stammt vom 15. Sept. 1472 und ist ein Protest des Provinzials gegen verschiedene Maßnahmen des Magistrats in Lauingen. Die Unterschrift aber heißt: Bruder *Heinrich Tesche*, lesemeister und provinciale uff dem Ryne vnd zu Schwaben. — Nach Beendigung seines Provinzialats wurde er mehrere Jahre Prior im AK Landau (Höhn 112). — Am 25. August 1485 ernannte ihn der General Ambrosius Massari von Cori noch einmal zum Praeses Capituli an 1. Stelle: Clm 8423, S. 429: 1485, 25. Aug.: «In litt. Vicariatus 1. loco nominavimus Henricum Thes (sic) de Moguntia lect., 2. Daniel de Argent. lect., 3. P. (Johannem) Mellicon Priorem Gamundiae». — Er hat dies Amt auf dem PK zu Landau 1486 wirklich ausgeübt (Höhn 122). — 1491 nahm er noch einmal als Prior von Landau und Exprovinzial am PK Weissenburg teil (Höhn 125). Aber im nächsten Jahr starb er schon in Landau (Höhn 111).

2. Johannes Bürlin von Straßburg [970]), 3. Jacobus Eglin aus Zürich und 4. Johannes Schüring [971]); und Höhn (S. 107) fügt zu den vier Namen hinzu : Lectores sive Magistri.

Höhn nennt in diesem Zusammenhang auch einige bedeutende Männer, nämlich Heinrich Lichtstahl von Basel, einen der wenigen Magistri der Provinz, von dem oben schon die Rede war [972]), dann Nicolaus König, Johann Bubenhals und Johann von Surburg [973]).

Petrus von Heidelberg hielt Zwischenkapitel 1466 in Weißenburg und 1467 in Speyer. 1468 berief er das Provinzkapitel nach Landau. Dort legte er sein Amt nieder. Anscheinend verbrachte er seinen Lebensabend in diesem Konvent und starb dort am Sonntag « Reminiscere » eines Jahres, das wir nicht kennen. Inmitten des Chores der dortigen Klosterkirche fand er seine Ruhestätte.

9. *Johannes Binder von Gmünd 1468-1471*

Am 3. September 1467 hatte der General die Vikare für das Provinzialkapitel des folgenden Jahres ernannt, nämlich den Lektor und Exprovinzial Christian von Friedberg, an 2. Stelle Lektor Heinrich Desch von Mainz, an 3. Stelle den Lektor Johannes Binder von Gmünd [974]). Praeses des Kapitels war dann Heinrich Desch (die Gründe dafür wurden schon wiederholt erörtert), zum Provinzial aber wurde der an 3. Stelle Genannte gewählt, Lektor Johannes Binder von Gmünd [975]). Das neue Definitorium umfaßte alte und neue Namen : 1. Daniel Friesenheimer, Prior in Straßburg, 2. Heinrich Lichtstahl, Prior in Basel, 3. Johannes Brück, Prior in Alzey [976]) und 4. Johannes

[970]) Vgl. oben Anm. 88.

[971]) Johannes Schüring oder Schewring war nach AA II (1907/8), S. 17 1465 und 1466 Prior im AK Lauingen; 1474 wurde er auf dem PK zu Hagenau als Lektor zum 3. Def. gewählt (Höhn 113).

[972]) Vgl. oben Anm. 89.

[973]) Höhn, S. 108 : « Inter praecipuos viros Provincia Rheno-Suevica numerabat illis annis ... Nicolaus König Prior Gamundiae anno 1462. Joannes Bubenhals Prior Wilae anno 1461. Joannes de Surburg, cui in acquisitis proventibus Conventus Colmariensis, quem anno 1463 et prius optime administravit, multa adscribit ».

[974]) Clm 8423, S. 422f. : 1467, 3. Sept. : « Dedimus litt. Vicariatus ad istam provinciam, quibus nominavimus 3 Vicarios : in 1. f. Cristianum lect., in 2. Henricum lect., in 3. loco lect. Joannem. Datum Romae ».

[975]) Vgl. oben die Anmerkungen 31-33. — Höhn, S. 110 : « Electione novi Provincialis anno 1468 Landavii celebrata, illius dignitatem dignissimus ipse suscepit ».

[976]) Fr. Johannes Bruck, (Brück. Pruck) wird später noch öfter genannt : 1469

Mellicon, Prior in Weilderstadt [977]). In seinem Triennium hielt der

zählt ihn Höhn, S. 112f. zu den « praestantes » der Provinz. — Im Jahre 1475 hat er eine Bedeutung in der Auseinandersetzung mit den Observanten : Der General Jacobus von Aquila war 1470 auf dem GK zu Bologna zum General gewählt worden, weil der Papst seinen Vorgänger Wilhelm Becchi zum Bischof von Fiesole erhob. Er war schon hochbetagt : am 10. März 1476 starb er im Alter von 92 Jahren. Er war kein Freund der Observantenbewegung im Orden. Das zeigen seine Schreiben an Fr. Johannes Bruck, die er alle am gleichen Tag, dem 7. Oktober 1475 (Dd 7, f. 194v) an diesen richtete. Im ersten gibt er Fr. Johannes Bruck, Prior in Alzey, zusammen mit 5 anderen Patres die Erlaubnis, den Konvent zu verlassen, wenn dieser von den Observanten occupiert werde. — Andererseits schickt er noch 2 Schreiben am gleichen Tag folgenden Inhalts: « Item confirmamus lectorem Johannem Bruck in priorem in conventu Alziensi cum beneplacito provincialis provincie sue dumtaxat ad *resistendum fri Andreae Proleo. Ibidem* — eodem die : Fecimus vicarium nostrum lectorem Johannem Bruck super conventum Alzeiensem et etiam super conventum monialium in oppido prefato dumtaxat in illo art(icul)o si Andreas Proles vellet reformare illos conventus. —

Diese Schreiben sind im Clm 8423 S. 427 folgendermaßen wiedergegeben (das letzte angegebene Datum ist der 30. Sept. 1475, es muß sich aber nicht unbedingt auf diese beziehen) : « Confirmavimus Joannem Pruck lectorem in Priorem Conv. alzeani, *ad resistendum f. Andreae proles*, dumtaxat in alio articulo, si Andreas vellet reformare, dedimusque licentiam dicto Joanni Pruck lect. et Priori, Jacobo bremer, Nicolao breder, Joanni Drippel, Danieli Niestey et Ortirino de Oppenheim, si contingeret, quod fieret reformatio, deservire Ecclesijs, Capellis vel Nobilibus, donec possent ad Conv. Alzeanum redire ».

977) Der Name des Fr. Johannes Mellicon wird uns in Zukunft noch öfter begegnen : 1477 war er auf dem PK Weißenburg Lektor, 3. Definitor (Höhn 116), 1479 ernannte ihn der General Ambrosius Massari von Cori, der nach dem Tode des Generals Jacobus von Aquila vom Papst am 28. März 1476 zum Vicarius Generalis ernannt und im gleichen Jahr auf dem GK zu Rom zum General gewählt worden war, an 3. Stelle zum Vikar des folgenden PK : Clm 8423 S. 427 : 1479 : « Misimus litteras Vicariatus 20. Sept. ad provinciam Rheni pro Capitulo celebrando : 1. Danielem lect., 2. Joannem Hanseler, 3. Joannem Mellicon ». (Im Reg. Dd 7 f. 195v steht als Datum der 25. Sept.) — Auch für das PK des Jahres 1483 erscheint er als Vicarius, diesmal an 2. Stelle : Clm 8423, S. 428 : 1482, 1. Juni : « In 3 Vicarios nominavimus 1. loco Joannem Hanseler, 2. Joannem Mellicon Lect., 3. Joannem Birlin lect. ». — Auf dem PK zu Breisach 1483 wurde er dann zum 1. Definitor gewählt und hier zum ersten Mal Prior des AK Gmünd genannt, ein Amt, das er anscheinend bis 1495 ununterbrochen innehatte : Höhn S. 119 : « Diffinitores erant Joannes Melicon de Gamundia Prior ibidem ». — Schmoller, Urkundliches betr. das ehemalige Aug. Er. Kloster in Tübingen S. 83 führt eine U an (Nr. 44) von 1489 Montag nach Trin., in der Johannes Mellicon Lektor und Prior in Gmünd genannt wird. — 1491 ist er auf dem PK Weißenburg 1. Definitor und Prior in Gmünd (Höhn 126). — Clm 8423 S. 431 : 1495, 8. Febr. : « ... instituimus Visitatores Ludovicum Priorem de Basilea, *Joannem Priorem de Gamundia* et Nicolaum Priorem de Spira, qui reforment in Visitatione Conv. de Thurego, instituerentque alium Priorem a Provinciali » (Der Provinzial Joh. Handeler de Thurego war anscheinend gleichzeitig Prior des AK Zürich, was der General ausdrücklich im gleichen Schreiben verboten hatte

Provinzial Joh. Binder, wie es üblich war, jedes Jahr Zwischenkapitel; so 1469 in Straßburg und 1470 in Kolmar. In diesem Jahr feierte der Orden das Generalkapitel in Bologna, das Jacobus von Aquila zum General wählte, einen hochbetagten Mann, der auch seine sechsjährige Amtszeit nicht ganz vollenden konnte: am 10. März 1476 starb er im Alter von 92 Jahren. Der Provinzial nahm nicht selbst an diesem Kapitel teil, nur Lektor Daniel Friesenheimer von Straßburg war als Generaldefinitor in Bologna.

Johannes Binder legte 1471 auf dem Provinzialkapitel zu Rappoltsweiler sein Amt nieder. Noch einmal taucht sein Name in den Akten auf: 1474 leitete er das Provinzialkapitel zu Hagenau. Er hatte sich in seinen Heimatkonvent Gmünd zurückgezogen, wo er 1479 starb.

10. *Heinrich Desch von Mainz 1471-1474*

Der Nachfolger war wiederum ein in der Provinz bekannter Mann, der ebenfalls nur ein Triennium das Amt des Provinzials verwaltete, Lektor Heinrich Desch (Tesche) von Mainz [978]).

Praeses dieses Kapitels war Mag. Daniel Friesenheimer von Straßburg; als Definitoren amtierten dabei Lektor Michael Stüz [979]), Johannes Handeler (Hanseler), Prior in Zürich [980]), Petrus Hübscher, Prior in Friedberg [981]) und Johannes Schüffelin, Prior in Lauingen [982]).

Der Chronist (Höhn 112) bemerkt, daß das Wetter 1472 so günstig

(« quod nullus Provincialis possit esse simul Prior »). — Am 27. Jan. 1496 ist Joh. Mellikon noch einmal als Vertreter des Gmünder AK genannt: Klaus, *Zur Geschichte der Klöster der ehemaligen Reichsstadt Schwäb. Gmünd*, l.c. S. 54 berichtet von einer Klage des Plebans der Pfarrkirche in Gmünd gegen die Mendikanten. Bei der Entscheidung des Generalvikars « ... auf der anderen Seite (stand) Johannes Mellikon, der hl. Theologie Lektor vom Eremitenorden der Augustiner, Ulrich Rampf, Guardian der minderen Brüder, und Johannes Wilhelm, der hl. Theologie Kursor aus dem Predigerorden ». So bei Klaus. Da zwischen 1494 und 1497 kein PK stattfand, ist wohl anzunehmen, daß Joh. Mellikon 1496 noch Prior des AK Gmünd war, wenn er auch hier nicht als solcher bezeichnet ist.

[978]) Vgl. oben Anm. 969.

[979]) Vgl. oben Anm. 937; nachzutragen ist noch, daß der bei Wagner Jules, *Les couvents du vieux Mulhouse*, S. 122 genannte Michael Styx, der 1456 Prior im AK Mülhausen i. E. war, wohl mit dem obigen identisch sein dürfte.

[980]) Vgl. den ausführlichen Bericht über sein Leben in Anm. 308.

[981]) Petrus Hübscher war auf dem PK zu Mülhausen 1480 2. Definitor und Prior in Freiburg i/Schw.

[982]) Vgl. oben die Anm. 428 und 563.

war, daß es eine sehr gute Weinernte gab und der Wein sehr billig war; 1473 aber war alles frühreif: im Februar blühten die Bäume und Ende Juli war schon die Weinernte. Die Hitze sei so stark gewesen, daß an manchen Orten die Wälder sich selbst entzündeten.

Auch der Provinzial Heinrich Desch hielt der Sitte gemäß Zwischenkapitel ab und zwar 1472 in Worms und 1473 in Landau. Auf dem Kapitel zu Hagenau 1474 legte er sein Amt nieder. Er war dann noch einige Jahre Prior in Landau; dort starb er 1492.

Eines Mannes ist hier noch zu gedenken, eines Angehörigen der rheinisch-schwäbischen Provinz, der besonders hervortrat, Fr. Nikolaus Bick. Zwar wurde er vom letzten Gegenpapst Felix V., der vom schismatisch gewordenen Konzil von Basel gewählt war, um 1442 zum Titularbischof von Rhosus in Kleinasien erhoben und zum Weihbischof von Straßburg bestellt [983]), er blieb aber noch nach dessen Abdankung (1449) im Amt und scheint segensreich gewirkt zu haben. Jedenfalls ernannte ihn Papst Kalixtus III. (1455-58) zum Schiedsrichter in einem Streit zwischen den Weltpriestern und den Mendikanten in Straßburg wegen der Begräbnisse von Laien [984]). Er war noch lange tätig. Er starb am 22. Sept. 1475 in Hagenau und wurde im Chor der dortigen Augustinerkirche begraben. Höhn las noch seine Grabinschrift, die lautete: « Anno Domini 1475, die 22. Septembris obiit Rdus in Christo P. ac Dominus Fr. Nicolaus Bick Episcopus Rosensis, Ord. Erem. S. Augustini R.I.P. ».

11. *Daniel Friesenheimer von Straßburg 1474-1477 und 1480-83*

a) *Das erste Provinzialat 1474-1477*

Der Nachfolger des Provinzials Heinrich Desch war wiederum ein Mann, der in der Provinz schon einen Namen hatte, Fr. Daniel Friesenheimer von Straßburg [985]). Das Provinzialkapitel von Hagenau 1474 wählte ihn nun zum Provinzial. Dies Kapitel leitete der Lektor und Exprovinzial Johannes Binder. An 2. und 3. Stelle hatte der General Joh. Lichtstahler von Basel und Lektor Johannes von Zürich ernannt [986]). Es wählte zu Definitoren fast nur Männer, die weniger

[983]) Wild, *Bischöfe* S. 83 und 84. — Vgl. Eubel II 277.

[984]) Keller, *Index* S. 38f.; vgl. dazu auch Höhn S. 112.

[985]) Vgl. oben Anm. 72.

[986]) Clm 8423, S. 426: 1473: « Dedimus litt. Vicariatus pro hac parte ao. 1474 celebrando Capitulo et posuimus 1. loco Joannem Binder de Gamundia, 2. Joannem Liechstall de Basilea, 3. Joannem de Thurego lect. » Am 1. Aug. 1474 bestätigte der General

in der Leitung der Provinz als auf dem Gebiet der Wissenschaft hervorgetreten waren, nämlich : Lektor Laurentius Mene von Hagenau, zur Zeit hier Prior [987]), Lektor Augustinus Lamperter von Straßburg [988]), Lektor Johannes Schüring (Schewring) von Gmünd und Lektor Michael Mörsinger von Speyer [989]).

Der neue Provinzial hielt dem Brauch entsprechend jedes Jahr ein Zwischenkapitel, 1475 in Offenburg (davon gleich mehr) und 1476 in Breisach. 1476 fand auch wieder ein Generalkapitel in Rom statt; als Generaldefinitor der rheinisch-schwäbischen Provinz nahm daran teil der Lektor Michael Mörsinger. Hier wurde Ambrosius Massari von Cori, der bekannte Ordenshistoriker und theologische Schriftsteller, der nach dem Tode des Generals Jacobus von Aquila schon seit dem 28. März 1476 den Orden als Vicarius generalis leitete, zum General gewählt. Eine bemerkenswerte Bestimmung dieses Kapitels war : für die Promotion zum Cursor seien vier, zum Lektor sechs und zum Magister zehn volle Studienjahre nötig.

Bemerkenswert ist auch die Tatsache, daß der Papst dieser Jahre, Sixtus IV. (1471-1484), dem Augustinerorden sehr gewogen war. Neben anderen Gunsterweisen erließ er am 7. Februar 1474 die umfangreiche Bulle « Dum fructus uberes » (Diploma « Maris Magni » Innocentii quarti et aliorum Pontificum privilegia ampliata et confirmata [990]),

die Akten des Kapitels von Hagenau und die Wahl des Provinzials : Clm 8423; 1474, 1. Aug. : « Confirmavimus omnia acta Capituli celebrati Hagenoae et Electionem Provincialis ».

[987]) Lopez Saturnino OSA., *De conventu Hagenoiensi notitiae*, in : AA XVI (1937/8), S. 555 : An. 1462, Maii 11 Viterbii : « Dedimus litteras fri Laurentio de Hagenoia lectori, quod possit stare in Conventu Friburgensi et visitare lectiones universitatis in Philosophia, Theologia et in aliis artibus religiosis convenientibus, dummodo non fuerit contra consuetudinem provintie » (Dd 6, fol. 195). Dasselbe hat auch der Clm 8423 S. 421. — Wir sehen daraus, daß dem fr. Laurentius ein starker Bildungsdrang eigen war. Leider konnte er sein Wissen nicht allzulange für die Gemeinschaft verwerten. Höhn, S. 118 schreibt : « Magna etiam Conventui Hagenoensi suis his temporibus praestitisse Fr. Laurentium Mene, ex lapide sepulchrali praegrandi, qui ibidem in medio Chori positus est et exhibet in habitu Augustinianum, colligere licet. Notavi ex eo sequentia : Anno Domini MCCCCLXXXI, in die Circumcisionis obiit Venerabilis Pater ac Fr.Laurentius Mene, Prior, Lector et Filius hujus Conventus; (nempe Hagenoensis) hujus jam memini supra ad annum 1474, quo Hagenoae Prior et Diffinitor Patres excepit ».

[988]) Fr. Augustinus Lamperter (Lampertsheimer) von Straßburg war in der Folge wiederholt an der Leitung der Provinz beteiligt : 1483 war er auf dem PK zu Breisach 2. Definitor und Prior in Kolmar, 1489 auf dem PK zu Hagenau 1. Definitor und Prior daselbst und 1491 auf dem PK Weißenburg war er Praeses, immer noch Prior in Hagenau.

[989]) Vgl. oben Anm. 971 und 87.

[990]) Empoli S. 328 (-350).

in der er alle dem Augustinerorden vom Apostolischen Stuhl gewährten Privilegien bestätigte und erweiterte.

1477 berief der Provinzial das Kapitel nach (Kron-)Weißenburg. Das erste Triennium seiner Amtszeit war vorüber.

b) *Die Übernahme des Konventes Engelberg 1475*

Die Gründung dieses Klosters, das nur wenig mehr als 50 Jahre bestand, ist von Unstimmigkeiten umgeben. Einmal ist das Jahr der Stiftung umstritten: die weltlichen Quellen nennen einmütig das Jahr 1466 [991]). Ordensschriftsteller dagegen das Jahr 1475 [992]). Und

[991]) REC IV, S. 343 N. 13096: 1466 nach April 14: Der Generalvikar in spiritualibus des Domkapitels sede vacante: Graf Ulrich von Württemberg hat eine Kapelle auf dem Engelberg innerhalb der Pfarrei Winterbach zu Ehren der Mutter Gottes geweiht und neu gebaut, den Augustinereremiten mit den dazu gehörigen Gütern zur Errichtung eines neuen Klosters übergeben und den Bartholomaeus Schröter als Prior eingesetzt mit Zustimmung des Konrad Einecker, Leutpriesters zu Winterbach. Der Aussteller bestätigt diese neue Gründung (ohne Datum). — Konzeptbuch F fol. 257, Konst. Stadtarchiv.

Grote, *l.c.* S. 133: Anglibergense Monasterium, bei Schorndorf, Königr. Würtbg., Jaxtkr., Oberamt Schorndorf, Diöz. Constanz, Mönchskl. der Aug. Erem. der rhein.-schw. Provinz, gegründet 1466 durch Graf Ulrich den Vielgeliebten von Würtemberg. Das Kloster wurde 1538 abgebrochen.

Rothenhäusler Konrad, *Die Abteien und Stifte des Herzogthums Württemberg im Zeitalter der Reformation*, Stuttgart (1886), S. 230: XXIX. Das Augustiner-Eremitenkloster Engelberg: Zu Engelberg, im Oberamt Schorndorf, auf einer Anhöhe. 1/2 Stunde von Winterbach, stiftete 1466 Graf Ulrich von Württemberg ein Augustiner-Eremitenkloster, welchem er eine Marienkapelle einverleibte und es mit verschiedenen Besitzungen belehnte. Es war ein besuchter Wallfahrtsort. Der erste von Gmünd berufene *Prior war Bartholomaeus Schröter*. Im Jahre 1538 wurde das Kloster vom Herzog Ulrich eingezogen und dem letzten *Prior Johannes Benz* sein Unterhalt im Kloster Maulbronn angewiesen, wo er sein Stüblein, Kammer, Essen und Trinken, Schuhe und 8 fl. Badgeld erhielt ... Die Klosterkirche wurde abgebrochen und deren Steine zum Festungsbau in Schorndorf verwendet. Das Klostergut wurde 1818 um 14300 fl. an einen Privaten verkauft ... Ähnlich auch bei Baur, *Die Ausbreitung der Bettelorden in der Diöz. Konstanz* S. 95.

[992]) PFB, S. 28: «Anno 1475. In Capitulo Provinciali Offenburgi sub A. R. Ex. P. Daniele de Argentina Conventus montis S. Angeli in Suevia fuit Acquisitus, et Provinciae nostrae incorporatus, et pro Collecta annua Provinciae danda fuit taxatus ad 2 florenos».

Höhn, S. 114: «... in ista Convocatione nostrae Provinciae incorporabatur Mons S. Angeli, sive Engelsberg in Würtenbergia prope Gamündiam Diaecesis Augustanae situatus, cum addito: ut interim, quoad usque ad pinguiorem fortunam venerit, a Priore loci pro collecta dentur 2 Fl. De hoc Monasterio: Nic. Benning in Manuscriptis suis notat fuisse Bartholomaeum quendam Priorem, Item *Joannem Rupp*, ad initium sequentis Saeculi».

noch eine Unklarheit herrscht in den Berichten: Die Convocatio, oder wie das PFB sogar sagt, das Provinzialkapitel, das die Annahme des Klosters Engelberg beschloß, soll in Offenburg stattgefunden haben. In Offenburg bestand nie ein Augustinerkloster, und diese Stadt lag auch viel zu weit weg vom Engelberg. Viel näher lag das Kloster Gmünd. Denn Schorndorf, zu dessen Oberamtsbezirk die Neugründung gehörte, ist nur 20 km nach Westen zu von Gmünd entfernt. Es war ein Marienwallfahrtsort, auf einer Anhöhe gelegen. Ein großes Kloster kann es nicht gewesen sein: man bestimmte als Taxe für den Provinzial nur zwei Gulden jährlich.

Aus den letzten zwei Jahrzehnten des 15. Jahrhunderts sind noch zwei Prioren dieses Klosters bekannt: Ludwig Mann aus Kilchheim und Heinrich Kalber aus Weilderstadt (Höhn 130). Nach kurzer Lebensdauer ging das Kloster in den Wirren der Reformation wieder verloren.

c) *Das zweite Provinzialat 1480-1483*

Nach einem Triennium Unterbrechung setzte fr. Daniel Friesenheimer seine Tätigkeit als Provinzial fort. Schon am 20. (25.?) September 1479 hatte der General Ambrosius von Cori die Praesides für das kommende Provinzialkapitel ernannt [993]), nämlich an 1. Stelle fr. Daniel selbst, an 2. Stelle Johannes Hanteler und an 3. Stelle Johannes Mellicon. Der Provinzial hatte das Kapitel nach Mülhausen berufen, Mag. Daniel Friesenheimer hatte die Leitung; er wurde aber selbst wieder zum Provinzial gewählt, hatte er sich doch im ersten Triennium die Sympathien aller erworben [994]). Zu Definitoren bestellte das Kapitel den Baccalar Johannes Hanteler (Henseler) von Zürich, Petrus Hübscher, Prior in Freiburg/S, Lektor Johannes Bödlin von Straßburg [995]) und Wolfgang Strölin, Prior in Pappenheim [996]).

[993]) Dd 7, fol. 195v: 1479 die 25. sept.: « Misimus litteram vicariatus ad provinciam Reni et Suevie pro capitulo proxime celebrando ubi in 1. loco vicarium nostrum fecimus frem Danielem lectorem, in 2. loco frem Johannem Hanteler, in 3. loco frem Johannem Mellicon ». — Der Clm 8423 hat S. 427f. ziemlich wörtlich dasselbe, nur mit dem Datum des 20. Sept., und er fügt noch an: « dedimusque licentiam Provinciali, ut suos possit mittere ad universitates audireque (?) ius Canonicum ».

[994]) Höhn, S. 115: « triennio Provincialatus ad omnium satisfactionem transacto ».

[995]) Höhn, S. 129 nennt unter den « Viri primae notae » der Jahre 1480-1500 einen Johannes Böttle de Argentina, Prior in Landau, der mit dem genannten-Lektor Johannes Bödlin de Argentina identisch sein dürfte.

[996]) Vgl. oben Anm. 34 und 35.

Auf dem Zwischenkapitel des Jahres 1481 zu Speyer beschäftigte den Provinzial und seinen Rat vor allem die Frage, wie sie das Eindringen der Observanten in die Provinz abwehren sollten. Hatte doch in diesem Jahr Andreas Proles den Konvent Weilderstadt reformiert und seiner (sächsischen) Kongregation eingefügt. Papst Sixtus IV. hatte den Provinzial, der ihm vom Studium und den Generalkapiteln her bekannt war, in einem persönlichen Schreiben aufgefordert, er solle doch selbst in seiner Provinz die Reform einführen und Reformatoren von außen nicht zulassen.

1482 feierte der Orden vom 25. Mai an sein Generalkapitel in Perugia, auf dem der General Ambrosius Massari von Cori in seinem Amt bestätigt wurde. Die rheinisch-schwäbische Provinz war hier stark vertreten: Es nahmen daran teil der Provinzial, dann der Bachalar Johannes Hanteler von Zürich als Definitor und der Lektor Thomas Otto oder Aw von Straßburg als Diskret [997]).

1483 ging das zweite Triennium für den Provinzial zu Ende. Auch in dieser Zeit hatte er sein Amt vorbildlich verwaltet [998]). Er war dann noch ein Jahrzehnt als Prior und Studienregens in Straßburg tätig. Am 10. Juli 1493 starb er hier, um den Orden hochverdient.

12. *Michael Mörsinger von Speyer 1477-1480*

Magister Daniel Friesenheimer beendete gemäß den päpstlichen Vorschriften sein erstes Provinzialat nach drei Jahren 1477. An seine Stelle trat ein Mann, der schon oft zu nennen war: Michael Mörsinger von Speyer [999]). Schon im Juni des Jahres 1476 hatte der General Ambrosius von Cori seine Vikare für das kommende Kapitel ernannt, nämlich 1. Lektor Michael Mörsinger von Speyer, 2. Lektor Petrus Rüpscher von Friedberg und 3. Lektor Johannes (Unedin?), Bachalar in Straßburg [1000]). Michael von Speyer war wirklich Praeses

[997]) Höhn, S 117.

[998]) Höhn, S. 118: « ... cum munus suum paterna charitate, discretione et satisfactione obiisset ... ».

[999]) Vgl. oben Anm. 87.

[1000]) Clm 8423, S. 427: 1476: « ... Fecimus Vic. n. in Capitulo celebrando 1. loco Michaelem de Spira, 2. Petrum Rupscher de Fridberga, 3. lect. Joannem Unedin (?) de Argent. » — Im Reg. Dd 7 f. 195 steht dasselbe (allerdings nach meinen Aufzeichnungen unter dem Datum: die 6. Junii 1478; das kann aber nicht stimmen, da Michael de Spira zu dieser Zeit Provinzial war) nur steht beim 3. frem lectorem Johannem baccalarium de Argentina cum auctoritate et ceteris consuetis.

des Kapitels zu Weißenburg (Höhn sagt einmal S. 116 irrtümlich « Hagenoae »), wurde aber dann zum Provinzial gewählt. Mitglieder des Definitoriums waren die Exprovinziale Heinrich Desch und Daniel Friesenheimer, außerdem die Definitoren Heinrich Lichtstall, Prior in Basel, Lektor Michael Stütz von Straßburg [1001]), Lektor Johannes Mellicon von Gmünd und Lektor Jacobus Alberich von Alzey [1002]).

Das Kapitel zu Weißenburg richtete seine Sorge vor allem auf die Studien : es schickte den hochbegabten und gelehrten fr. Johannes Handeler aus Zürich nach Köln, damit er dort seine Sentenzenlesung halte und sich den Grad des Magisters erwerbe, gleichzeitig auch Vorlesungen über kanonisches Recht höre. Die beiden jungen Mitbrüder Tillmann Limperger aus Mainz und Caspar Amman vom Konvent Lauingen sollten im Ausland studieren, der erste in London, der andere in Italien. Beim Zwischenkapitel des Jahres 1479 in Speyer — auch 1478 hatte hier ein solches stattgefunden — erhielt fr. Gervasius Girsberger, Prior des Klosters Freiburg i/Br (« Vir clarissimus », Höhn 116), die Erlaubnis, das Baccalaureat im kanonischen Recht an der Freiburger Universität zu erwerben. Aus all diesen Anordnungen spricht das Streben, wieder gut und voll ausgebildete Theologen und

[1001]) Vgl. oben Anm. 937.

[1002]) Die erste Nachricht über die Tätigkeit des fr. Jacobus Alberich von Alzey finden wir bei Zumkeller, *Manuskripte*, S. 203 : « Jacobus de Alczeia (Alzey). Er dürfte mit Lektor Jacobus Albericus (Alberich) de Alzeia identisch sein, der 1477 als Definitor der rheinisch-schwäbischen Provinz, sowie 1483 als Definitor und Prior von Alzey bezeugt ist (Höhn 116, 119 und 130). Nach Clm 8423 p. 423 erhielt er am 18. 1. 1468 vom Ordensgeneral die Erlaubnis, in Perugia zum Lektor zu promovieren. — 416 Er schrieb 1466 die Handschrift des Priesterseminars Sankt Peter/Schwarzw. 1 ». — Am 28. Jan. 1468 gab ihm der General Wilhelm Becchi von Florenz die Erlaubnis, in Perugia den Grad des Lektors zu erwerben : Clm 8423 S. 423 : 1468, 28. Jan .: « Concessimus licentiam f. Jacobo de Alzaya suscipiendi gradum lectoriae sub regente nostri Studii Perusini. Rome ». — 1477 war er auf dem PK Weißenburg 4. Definitor (Höhn, S. 116, der ihn S. 130 auch unter den « Viri primae notae » der Jahre 1480-1500 nennt). — 1483 ist er Prior in Alzey und 3. Def. auf dem PK Breisach (Höhn 119), 1489 auf dem PK zu Hagenau dasselbe (Höhn 124); 1494 wird er auf dem PK zu Mülhausen 1. Definitor (Höhn 127 : vom Priorat in Alzey ist hier nicht mehr die Rede); als der Provinzial Johannes Handeler (am Sonntag « Misericordiam Dei ») 1496 starb, da ernannte der General Jacob von Alzey zum Rector der Provinz bis zum nächsten PK : Clm 8423, S. 431 : 1496, 7. Okt. : « Confirmavimus acta Congregationis habitae in Argent.; Jacobus de Alzeia lector et Rector provinciae, cui praecipitur, ut in mense Febr. 1497 curet celebrari Capitulum provinciale ». Höhn, der S. 127/8 auch davon spricht, sagt ausdrücklich : « prius ibidem (in Alzey) Prior et S.T. Lector ». Also war fr. Jacobus 1496 nicht mehr Prior in Alzey, wohl schon seit 1494.

Professoren zu bekommen, ein Streben, das wir um die Mitte des Jahrhunderts vermißt haben. 1480 war das Triennium für den Provinzial Michael Mörsinger vorbei. Nachfolger wurde — wie wir schon gesehen haben — sein Vorgänger Daniel Friesenheimer. Fr. Michael scheint nach seiner Abdankung nicht mehr lange gelebt zu haben : sein Name wird in den Akten der folgenden Kapitel nicht mehr genannt.

13. *Johannes Handeler von Zürich 1483-1491 und 1494-1496*

a) *Erste Amtsperiode 1483-1491*

Als das zweite Triennium des Provinzials Daniel Friesenheimer sich dem Ende näherte, ernannte am 1. Juni 1482 der General Ambrosius von Cori die Vikare für das kommende Provinzialkapitel, nämlich Johannes Handeler, Johannes Mellicon und Johannes Birlin [1003]). Das Kapitel trat 1483 in Breisach zusammen : Johannes Handeler (Hanseler, Hantheler, Hanxeler, Henseler) leitete die Versammlung. Da wurde er selbst zum Provinzial gewählt. Die Provinz gab sich damit ein Oberhaupt, das zu ihren bedeutendsten Mitgliedern zählte [1004]). Auf dem Kapitel war auch anwesend der schon oft genannte fr. Nicolaus Frieß, inzwischen zum Bischof von Tripolis und Weihbischof von Basel erhoben. Durch seine Mitwirkung erhielten die Gottesdienste und die öffentlichen Disputationen einen besonderen Glanz. Zu Definitoren bestellte das Kapitel die Lektoren Johannes Mellicon, Prior von Gmünd, Augustinus Lamperter oder Lampertsheimer, Prior in Kolmar, Jacobus Alberich, Prior in Alzey, und Johannes Keller von Zürich [1005]). 1484 hielt der Provinzial ein Zwischenkapitel in Zürich, 1485 in Mainz. Letzteres wurde wieder für die Studien wichtig : es bestimmte, daß nicht weniger als neun junge Mitbrüder nach Italien an die vorzüglichsten Studienkonvente gehen sollten; dazu einer nach Toulouse und einer nach England.

[1003]) Clm 8423, S. 428 : 1482, 1. Jun. : « In tres Vicarios nominavimus 1. loco Joannem Hanseler, 2. Joannem Mellicon lect., 3. Joannem Birlin lect. ».

[1004]) Vgl. oben Anm. 268.

[1005]) 1474 wird f. Joh. Keller Lektor : Dd 7 fol. 194 : die 2 Aug. 1474 (Rome) : « Dedimus licentiam Fri Johanni de Thurego cursori accipiendi gradum lectorie sub quocumque magistro conventus et studii nostri Bononiensis sibi placuerit. Assignantes sibi locum post alios lectores formatos in isto conventu et studio existentes cum gratiis consuetis ». — Höhn S. 130 zählt ihn, den Prior von Mülhausen, zu den « Viri primae notae ». — Von Höhn hat diese Bermerkung auch Wagner Jules, Les couvents du vieux Mulhouse S. 122 übernommen.

Besondere Schwierigkeiten hatte der Provinzial in diesem Triennium mit den Observanten, besonders deren Generalvikar Andreas Proles, der immer mehr Konvente der Provinz auf seine Seite zu ziehen suchte. In Weilderstadt, Tübingen und Eßlingen war ihm dies schon gelungen. Der General suchte dem Provinzial zu helfen, indem er ihn zum Vikar der reformierten Klöster (seiner Provinz) ernannte [1006]). Außerdem verbot Papst Innozenz VIII. 1485 den Übertritt von Konventen der Provinz zur Reformkongregation. Die Bischöfe von Konstanz und Basel und der Abt von St. Gallen sollten darüber wachen.

Das Triennium neigte sich seinem Ende zu. Am 25. August 1485 ernannte der Generalvikar des Ordens, fr. Silvester von Balneoreggio [1007]), die Vikare des kommenden Kapitels: Lektor Heinrich Desch von Mainz, Lektor Daniel Friesenheimer von Straßburg und Johannes Mellicon, Prior in Gmünd [1008]). Das Kapitel trat 1486 in Landau zusammen, geleitet vom Exprovinzial Heinrich Desch. Es bestätigte den Provinzial Johannes Handeler in seinem Amt. Zu Definitoren bestellte es Hartmannus (Hermannus) von Heidelberg, Prior in Worms, Ludwig Mann, Prior in Basel, Thomas Otto oder Aw von Straßburg und Caspar Amman, Prior in Lauingen [1009]). Das Kapitel bestimmte den fr. Anastasius Henckemair zum Beichtvater des Nonnenklosters in Oberndorf; das ist deshalb bemerkenswert, weil dieses Kloster ja später ein Männerkloster der Provinz wurde.

Vom 14. Mai 1486 an fand auch das Generalkapitel des Gesamtordens in Siena statt. Hier wurde Anselm von Montefalco, der seit 1485 Vicarius generalis war, zum General gewählt. Von seiten der rheinisch-

[1006]) Clm 8423, S. 428: 1483, 28. Apr.: « fit Provincialis Vicarius reformatorum conventuum ».

Ibidem: 1484, 23. Aug.: « Fecimus Vicarium super omnes Conventus reformatos et reformandos P. Joannem Hanseler Provincialem ... ».

[1007]) Das Generalat des Ambrosius Massari von Cori nahm ein trauriges Ende: Papst Innozenz VIII. hielt ihn auf eine Anschuldigung einiger Mitbrüder hin über einen Monat in der Engelsburg gefangen. Er überlebte seine Befreiung nur einige Monate und starb nach dem 23. Mai 1485. Silvester von Balneoreggio wurde vom Papst zum Vicarius generalis ernannt, starb aber auch schon am 21. September 1485 zu Viterbo an der Pest. An seine Stelle trat Anselm von Montefalco. Nach AA VII, 352.

[1008]) Clm 8423, S. 429: 1485, 25. Aug.: « In litt. Vicar. 1. loco nominavimus Henricum Thes (sic) de Moguntia lect., 2. Danielem de Argent. lect., 3. P. Mellicon Priorem Gamundiae ».

[1009]) Vgl. oben Anm. 379, 73 und 556.

schwäbischen Provinz nahmen an diesem Kapitel teil als Definitor Jacobus Holzgeringer [1010]) und als Diskret Nicolaus Cancri [1011]). Einige Dekrete dieses Kapitels sind wert, hier genannt zu werden : an allen Freitagen solle die Regel und täglich etwas aus den Konstitutionen vorgelesen werden. Außerdem wurde eine strenge Fastenordnung festgelegt. Der Generaldefinitor solle sie zusammen mit dem Exprovinzial Daniel Friesenheimer in der Provinz verkünden [1012]). — Das General-

[1010]) Jacobus Holzgeringer de Gamundia (auch de Wormatia) hatte zusammen mit Sigfrid Calciatoris und Nicolaus Cancri im AK Speyer Profeß gemacht (Höhn 137). — Ob der in Clm 8423, S. 428 (1484) genannte Jacobus Holzing (« Jacobus Holzing de Wila fit Cursor Bononiae ») mit dem unsrigen identisch ist, ist zweifelhaft. — Seine Anwesenheit auf dem GK 1486 zu Siena bestätigen Höhn, S. 122 und die Akten des GK Siena nach Reg. Cc 37, fol. 156-159, veröffentlicht in AA VII, 343 ff. : « ... existentibus ibidem diffinitoribus ... Fratre Jacobo Holezgeringe, diffinitore Reni et Suevie » (er steht in der Liste der Definitoren an letzter Stelle ohne jede Gradbezeichnung, während alle anderen Magistri, Baccalaurei oder doch Lectores sind) und Clm 8423 S. 425 : 1486, 14. Maij : « fuit celebratum Capitulum Senis, pro (quo) fuit Diff. Gen. Jacobus Hollengeringer *lector* ». — 1500 war er auf dem PK zu Rappoltsweiler 4. Definitor und Lektor in Gmünd. — Am 17. April 1502 nahm er als Definitor und Lesemeister des AK Gmünd am Intermedium zu Speyer teil (nach Klaus, *Zur Geschichte der Klöster der ehemaligen Reichsstadt Schwäbisch Gmünd*, S. 56); am 27. August 1504 schlägt ihn der General an dritter Stelle zum Präses für das kommende PK vor : Clm 8423 S. 432 : 1504, 27. Aug. : « Nominantur denuo pro Capitulo celebrando 1. l. M. Joannes Wiß lector provincialis Studii argent., 2. Ludovicus lect. et Prior Basileae, 3. Jacobus Helzing (sic) lect. in Gamundia ». — Im Jahre 1515 wird er noch einmal als Prior und Lektor im AK Weißenburg genannt : Höhn S. 150 : « In hoc Capitulo (Weißenburg 1515) reversales de accepta certa pecunia a Conventu Moguntino ad necessitatem Provinciae pro annuo censu subscripserunt M. Provincialis Ammannius, M. Hieronymus Candelphius de Constantia Diffinitor Generalis, Jacobus Holzgeringer Prior et Lector Weißenburgi ... »

[1011]) Höhn, S. 130 (unter den « Viri primae notae ») « ... Nicolaum Cancri, qui Studiis in Italia absolutis fit Magister juvenum Turegi anno 1485, *Discretus Generalis anno 1486 Senis* ... ».

[1012]) Höhn, S. 123 : « Insuper statuebant, inviolabiliter observari, ut Fratres non manducent carnes feria 2. et 4. exceptis diebus Solemnioribus, aut rationabili de causa. Feria 6. ita servetur jejunium, ut de sero non detur nisi potus, vel aliquid parum, ne potus noceat : nec hac feria comedant caseum vel ova, nisi aliqua necessitate rationabili urgente. Pro nostra autem Provincia Rheno-Suevica specialiter definitum et ordinatum fuit, quod a Festo Omnium Sanctorum usque ad Nativitatem Domini Fratres tantum semel in die reficiantur; itaque de sero non detur nisi potus cum frustulo panis. Toleramus tamen (ajunt) quod a Festo Omnium Sanctorum usque ad Adventum ea una vice, qua comedunt, possint carnes, ova, lacticinia comedere; ab Adventu autem usque ad Nativitatem Domini verum jejunium per omnia observetur. Mandatur ibidem ut M. Daniel (Friesenheimer) Exprovincialis et Jacobus Holzgeringer Diffinitor Generalis hoc Decretum in Provincia promulgent (Act. Capit. General. a Limperger Friburgi congesta) ».

kapitel zu Siena bestätigte auch einige Ernennungen, die das Provinzialkapitel zu Landau vorgenommen hatte [1013]). Die Wiederwahl des Provinzials Johannes Handeler fand dagegen erst 1487 die Billigung des Generals [1014]).

Der Provinzial hielt nach alter Sitte jedes Jahr ein Zwischenkapitel: 1487 in Speyer und 1488 in Worms. Hier fand die Neuordnung des Generalstudiums in Straßburg statt, von der wir schon berichteten. In diesen Jahren war übrigens die Provinz sehr aktiv in der Sorge für die Studien ihrer jungen Leute und der Ordensgeneral unterstützte sie darin [1015]).

Auch in der Frage der Observantenbewegung suchte der General Anselm von Montefalco dem Provinzial zu helfen. Ende 1487 riet er ihm zwar, den Konvent Weilderstadt den « Vicarianern » (Anhänger des *Vicarius* generalis der sächsischen Reformkongregation Andreas Proles) zu überlassen, mahnte ihn aber, er solle, um seine Provinz zu erhalten, sich jenen Patres nicht ausliefern [1016]).

Das zweite Triennium der Amtszeit des Provinzials Johannes neigte sich seinem Ende zu. Am 7. November 1488 ernannte der General die Praesides des Provinzialkapitels 1489: an 1. Stelle den Baccalaureus formatus Tillmann Limperger, Prior in Freiburg i/Br., an 2. den Lektor Ludwig Mann, Prior in Basel, an 3. den Prior von

[1013]) Senis die 10 maii 1486. — « Fecimus lectores fratrem Jacobum de Wylla et fratrem Heberardum de Fridberga et fratrem Nicolaum Cancri de Spira promotos in capitulo provinciali ipsorum et acceptatos in diffinitorio generali » (AA VII, 374). — Dasselbe berichtet der Clm 8423, S. 429, nur unter dem Datum 9. Mai.

[1014]) Clm 8423, S. 429 : 1487 : « Confirmatur in Provincialem Joannes de Thurego ».

[1015]) Clm 8423, S. 419 : 1487 : « Nicolaus Morand et Joannes Schutz de Constantia fiunt studentes Senis ».

Ibidem : 1488 : « Joannes Stadelman de Constantia fit lector Bononiae et Jacobus Reb Paduae, Caspar Bissener de Rappoltswila Senis, Michael Mörsing Papiae ».

[1016]) Clm 8423, S. 429 : 1487, 27. Dec. : « Scripsimus f. Danieli de argent. aut Provinciali, quod quidem Nuntius Andreae proles veniens obtinuerit Comissionem in causa terrae Wilae, et quia videbatur res valde periculosa, persuadebamus, quod permitteret Vicarianos stare in dicto conventu et sic videbatur Rmo Protectori cum istis conditionibus et pactis, quod solverent mediocrem taxam, reciperent hospites, nec non ipsum Provincialem, irentque fratres ad Capitulum Provinciale ».

Höhn, S. 123f. : « Hoc ipso anno 1488 prout literae sunt legendae Friburgi Brisgojae, Reverendissimus P.M. Anselmus de Montefalco Generalis manu propria scribit ad Joannem nostrum Provincialem insinuans ei, qualiter Saxones nobilioribus Provinciae Rheno-Suevicae Conventibus insidiari non desinant. Monet ergo Provincialem Joannem, ut pro conservatione Provinciae suae Patribus illis se non committat ».

Lauingen, Caspar Amman [1017]). Johannes Handeler hoffte, nun sein Amt niederlegen zu können; aber unter Leitung des Bachalars Tillmann Limperger wählte das Kapitel zu Hagenau ihn zum dritten Mal zum Leiter der Provinz. Nun kam aber eine unerquickliche Sache: Der Exprovinzial Mag. Daniel Friesenheimer protestierte gegen diese Wiederwahl, weil sie gegen die Anordnungen der Päpste verstoße, die nur eine dreijährige Amtszeit des Provinzials zuließen. Höhn (S. 124) meint zwar, Johannes Handeler habe mit Dispens sein Amt weitergeführt; aber dies ist ungenau ausgedrückt. Der General verlangte, fr. Johannes müsse erst um Dispens bitten. Erst wenn er diese von Rom erhalten habe, könne er sein Amt weiterführen. In der Zwischenzeit solle der Lektor Ulrich Frauenfelder, Prior in Konstanz und 2. Definitor des besagten Kapitels, die Provinz leiten [1018]). Die anderen Definitoren waren Lektor Augustinus Lampertsheimer (Lamperter) von Straßburg, Prior des Klosters in Hagenau und des Kapitels, Jakob Alberich, Prior in Alzey, und Lektor Wolfgang Strölin, Prior in Pappenheim.

Die Dekrete des Kapitels von Hagenau bestätigte der General mit einer Modifikation für das Studium in Straßburg am 8. Juni 1489; am 27. August des gleichen Jahres konnte er auch die Wiederwahl des Provinzials gutheißen [1019]).

Dieser hielt nur ein Zwischenkapitel 1490 in Kolmar mit einigen Versetzungen. Dazu präsentierte dies den Baccalaureus Tillmann Limperger dem General für das Magisterium, das er auch in der Zeit bis zum nächsten Provinzialkapitel 1491 erwarb. Schon für dieses Jahr auf den Sonntag Jubilate (3. So. nach Ostern) hatte Johannes

[1017]) Clm 8423, S. 429 : 1488, 7. Nov. : « Pro Capitulo celebrando instituimus Vicarios : 1. Tilmannum Baccal. Priorem Frib. Brisg., 2. Ludovicum lect. Priorem in Basilea, 3. Casparum Priorem Laugingae ».

[1018]) Clm 8423, S. 429f. : 1489, 7. Jul. : « Joannes de Thurego est reelectus in Provincialem sine dispensatione, unde cum contra Bullas, volumus, ut procuret Dispensationem, antequam se intromittat in regimen provinciae; interim ne provincia remaneat acephala, constituimus Vicar. Vdalricum lect. Priorem in Constantia. Ipse vero provincialis electus praesit tantum habita dispensatione ad annum ».

[1019]) AA VII, S. 374 : Papie die 8 Iunii 1489 : « Confirmavimus diffinitiones huius provincie factas in capitulo Hagnoye. Ordinationem autem studii Argentinensis commisimus diffinitoribus capituli saltem duobus cum vicario ipsius capituli et cum provinciali vel eius locum tenente ». Clm 8423, S. 430 : 1489, 27. aug. — « Dispensatum est cum Joanne de Thurego, ita ut Provincialatus officium exerceat absque limitatione temporis ».

Handeler das Kapitel nach Weißenburg einberufen. Hier konnte er endlich sein Amt niederlegen.

b) *Zweite Amtsperiode 1494-1496*

Er erfreute sich aber nur drei Jahre lang einer gewissen Ruhe. 1494 wählte ihn das Kapitel zu Mülhausen noch einmal zum Provinzial. Der General Anselm von Montefalco hatte zu Vikaren dieses Kapitels ernannt an 1. Stelle Ludwig Mann, Prior in Basel, 2. den Prior Jacobus von Gmünd, 3. Lektor Thomas Aw, Prior in Straßburg [1020]). Unter der Leitung des Lektors Ludwig Mann von Kirchheim wählte das Kapitel dann zu Definitoren Jacobus von Alzey, Thomas Aw von Straßburg, Kaspar Ammann, Prior in Lauingen und Georg Gümel von Konstanz [1021]). Am 8. Februar 1495 bestätigte der General die Maßnahmen des Kapitels [1022]). Johannes Handeler hielt 1495 ein Zwischenkapitel in Straßburg; für das Jahr 1496 hatte er wieder ein solches dorthin berufen. Er war aber schon so krank, daß er nicht teilnehmen konnte. Ihn vertrat der Definitor Thomas Aw von Straßburg, S. Theol. Doctor. Noch während des Treffens starb der Provinzial.

Der Generalvikar Marianus von Genazzano — Anselm von Montefalco hatte im September 1495 wegen Krankheit sein Amt niedergelegt und war im Januar 1496 gestorben — ernannte nach dem Tod des Provinzials den 1. Definitor, den Lektor Jakob Alberich von Alzey, zum Rektor der Provinz. Dieser berief das Provinzialkapitel für das Jahr 1497 nach Breisach [1023]).

[1020]) Clm 8423, S. 430 : 1494 : « Dedimus litteras Vicar. pro Capitulo nominando 1. loco Ludovicum Priorem de Basilea, 2. Jacobum Priorem Gamundiae, 3. Thomam lect. Priorem argent. : mandantes, ut neminem eligant ultra biennium iuxta Bullas Martini, Eugenij, Nicolai ».

[1021]) Höhn, S. 130 nennt ihn unter den « Viri primae notae » der Jahre 1480-1500 und sagt dazu : « Georgium Gümel Friburgi Helvet. et Constantiae Lectorem et Priorem successive ».

[1022]) Clm 8423, S. 430 : 1495, 8. Febr. : « Confirmavimus in provincialem Joannem de Thurego Baccal. pro biennio, volentes, ut inferiori districtui provinciae instituat Vicarium M. Tileman de Moguntia. Pro bono regimine instituimus quasdam ordinationes : 1. quod nullus Provincialis possit esse simul Prior; 2. quod in Capitulo provinciali semper fierent Visitatores; pro nostro a(nno ?) instituimus Visitatores Ludov. Priorem de Basilea, Joannem Priorem de Gamundia et Nicolaum Priorem de Spira, qui reforment in Visitatione Conventum de Thurego instituerentque alium Priorem a Provinciali ».

[1023]) Clm 8423, S. 431 : 1496, 7. octob. : « Confirmavimus acta Congregationis habi-

14. *Tillmannus Limperger de Moguntia 1491-1494 und 1497-1500*

a) *Erstes Provinzialat 1491-1494*

Das Triennium während der beiden Amtsperioden des Provinzials Johannes Handeler war die Zeit des ersten Provinzialats des Mag. Tillmannus Limperger. Sein Name war schon oft zu nennen: er war ein Mann mit einem steilen Aufstieg, dem ein jäher Absturz folgte [1024]).

Johannes Handeler hatte das Kapitel des Jahres 1491 nach Weißenburg einberufen. Praeses desselben war Augustin Lampertsheimer, Prior in Hagenau. Zum Definitorium gehörten der Prior von Landau Heinrich Desch, Daniel Friesenheimer, Prior in Straßburg, und Johannes Handeler, Prior in Zürich, diese drei als Exprovinziale; dazu wurden als Definitoren gewählt Johannes Mellicon, Prior in Gmünd, Ludwig Mann, Prior in Basel, und Nicolaus Cancri, Prior in Speyer, lauter bekannte Namen.

Der gelehrte Provinzial kümmerte sich natürlich vor allem um die Studien: das Kapitel schickte nicht weniger als neun junge Mitbrüder zum Studium nach Italien, davon einen nach Bologna und einen nach Pavia; außerdem zwei nach Magdeburg, der Studienanstalt der sächsisch-thüringischen Provinz, die neben Erfurt den besten Ruf genoß. Der General billigte am 31. Mai 1491 die Maßnahmen des Kapitels [1025]).

An Pfingsten des Jahres 1491 fand auch ein Generalkapitel in Rom statt. Es bestätigte den General Anselm von Montefalco in seinem Amt. Von der rheinisch-schwäbischen Provinz nahm als Definitor daran teil Lektor Johannes Stadelmann de Arbona [1026]). 1492

tae in Argent.: Jacobus de Alzeia lector et Rector provinciae, cui praecipitur ut in mense Febr. 1497 curet celebrari Capitulum provinciale. In litt. Vicariatus denominantur tres (Vicarii), in 1. loco M. Tilemanus reversus ex Italia pro informatione danda Generali de statu provinciae; 2. lect. Casparus, 3. Joannes Prior Constantiae».

[1024]) Vgl. oben Anm. 92.

[1025]) Clm 8423, S. 430: 1491, Ult. Maij: «Confirmavimus acta Capituli et electum Provincialem M. Tilemanum Linperger».

[1026]) Vom Leben des Joh. Stadelmann (Staidelmann) de Constantia bzw. de Arbona wissen wir folgendes: Im Jahre 1488 erwarb er sich den Grad des Lektors: AA VII, 373: Florentie die 10 setembris 1488. — «Concessimus licentiam fratri Johanni Staidelman de Constantia ut possit accipere gradum lectorie sub regente conventus Bononiensis vel eius locum tenentis, vel sub alio digno magistro si regens vel eius vicarius non fuerit, expletis primo his que requiruntur ante talem gradum, et quod possit habitis literis illius qui sibi gradum contulerit redire ad provinciam, et quod gradum non possit

hielt der Provinzial am Sonntag nach Mariä Geburt ein Zwischenkapitel zu Breisach, das sich vor allem mit der Reform der Konvente beschäftigte. Am 23. September des Jahres billigte der General die Akten der Zusammenkunft, ausgenommen jedoch die Weisungen für die Heranbildung der Lektoren; dafür forderte er strengere Maßnahmen [1027]).

Höhn weist S. 127 darauf hin, daß in diesen Zeiten schon die kommende religiöse Umwälzung sich ankündigte durch einen unbändigen Freiheitstrieb, der vor allem von der Schweiz aus sich ausbreitete und leben wollte ohne Ordensleute, ohne Priester, ohne Opfer.

Der Provinzial hielt 1493 noch ein Zwischenkapitel in Speyer und berief dann das Provinzialkapitel für 1494 nach Mülhausen. Damit endete das erste Triennium seiner Amtszeit.

accipere ante festum nativitatis domini Ihesu Christi ». Der Clm 8423 hat darüber S. 429 nur die knappe Bemerkung : 1488 : « Joannes Staidelman de Constantia fit lector Bononie ». — 1491 war er dann beim GK in Rom. Höhn S. 126 sagt darüber : « Diffinitor Generalis e nostra provincia interfuit Joannes Stadelmann de Arbona, Constantiae affiliatus, Vir zelosus, pius ac doctus, S. T. Lector et Prior successive Friedbergae, Wormatiae et Constantiae ». — Am 7. Okt. 1496 ernennt ihn der General an 3. Stelle zum Vikar für das kommende PK : Clm 8423, S. 431 : 1496, 7. octob. : « in litt. Vicar. denominantur 3 Viri ... 3. Joannes Prior Const. ». Höhn S. 130 nennt ihn auch unter den « Viri primae notae » der Jahre 1480-1500 : « Fuit hic (Wolfgang Strölen) Prior Constantiae anno 1497, quem secutus est in Officio Joannes Stadelmann de Arbona eodem tempore, quo anno 1499 Turgovienses rebellantes contra Caesarem et Imperium ipsos Constantienses dire afflixerunt et plurimas appertinentias Helveticae Libertati subdiderunt ». — 1505 war er noch Prior in Konstanz, als die berühmt gewordene Statue der Gottesmutter geschnitzt wurde : PFB, S. 31 : « 1505. Sub A. R. P. priore Constantiensi Joanne Stadelmann Statua B.M.V. sculpta in Ecclesia nostra publicae venerationi exposita, miraculis clarescere coepit et ad haec usque tempora clarescit ». — Ähnlich berichtet auch Höhn, S. 139.

[1027]) Estéban, *De capitulo generali OESA. a. 1491 Romae celebrato*, in : AA VII 428-455, S. 449 : Viterbii die 23 septembris 1492. — « Respondimus provinciali approbantes acta convocationis Brisaci quoad reformationem et ordinationem conventuum, quo vero ad promotionem lectorum in forma Parisiensi redarguimus et monuimus ne sic procedant, sed in provincia vel in Italia diutius legendo et disputando exerceantur. Concessimus ei onerantes conscientiam suam ut ponat fratrem Gasparem de Longingen pro bachalario Argentine ad legendum bibliam et sententias, sed in veritate, non solum apparenter et pro forma, sed gradum doctoratus nullo tempore accipiat sine licentia nostra speciali in scriptis habita sub pena privationis omnium graduum suorum. Item concessimus quod ponat ibidem pro 2° lectore fratrem Johannem de Argentina postquam fuerit lectoratus, onerantes similiter conscientiam suam ... ». (fol. 198). — Der Clm 8423 hat darüber S. 430 nur die sehr knappe Bemerkung : 1492 : « Facta est convocatio Brisaci pro reformatione Conventuum, quae approbatur ».

b) *Zweites Provinzialat 1497-1500*

Das Triennium 1494-1497 hatte der Provinz manche Aufregungen gebracht. Noch während seiner Amtszeit war der noch einmal zum Provinzial gewählte Johannes Handeler gestorben. Die Provinz hatte dann zwei Rectores gesehen. Der zweite, Jacob Alberich, hatte das ursprünglich nach Rappoltsweiler berufene Provinzialkapitel nach Breisach verlegt, wohl wegen der eben angedeuteten Umtriebe neuerungssüchtiger Menschen. Im Februar 1497 sollte nach dem Willen des Generals dieses Kapitel gefeiert werden; er ernannte in seinem Schreiben vom 7. Oktober 1496 schon die Präsides dafür [1028]).

Mag. Tillmann Limperger leitete das Kapitel, das ihn wieder zum Provinzial bestellte [1029]). Das Definitorium weist manche neue Namen auf. Es gehörten dazu der Prior von Pappenheim, Martin Peifer (Speisser) [1030]), Engelmann Glauberger, Prior in Friedberg [1031]), Petrus Speich, Prior in Straßburg, und Heinrich Braun, Prior in Freiburg i/Br. [1032]).

Im gleichen Jahr 1497 fand in Rom das Generalkapitel des Gesamtordens statt. Marianus von Genazzano, der schon seit 1495 — seit der Abdankung und dem Tode des Generals Anselm von Montefalco — Vicarius generalis war, wurde hier zum General gewählt. Von der rheinisch-schwäbischen Provinz nahmen daran teil als Definitor Lektor Georg Heck, Prior in Landau [1033]), als Diskret der Lektor Gallus

[1028]) Vgl. oben Anm. 1023.

[1029]) Clm 8423, S. 431 : 1497, 25. Maij : « Confirmatur in Provincialem usque ad 3 annos sequentes M. Tilman Limperger cum facultate promovendi 3 Fratres idoneos ad lectoratum ».

[1030]) Vgl. oben Anm. 36 und 37.

[1031]) Fr. Engelmannus Glauberger (alias Engelbert Glaubiger) war schon 1494 Prior in Friedberg (Höhn 131 : « Engelbertum Glauberger Priorem Fridbergensem anno 1494 ») und blieb es bis zum Jahre 1503; dazu war er zweimal Definitor : neben dem hier behandelten PK Breisach auch auf dem PK Kolmar 1503 (Höhn 137). 1507, 9. Juli war er Prior im AK Worms : Boos Heinrich, UB der Stadt Worms III Berlin (1893) S. 520, 20 : Engelmann Glauberger, Prior im AK Worms, protestiert zusammen mit dem Guardian der Minoriten am 9. Juli 1507 gegen den über die Stadt verhängten Bann. — 1521 erscheint er noch einmal auf dem « Congressus Provincialis » als Ss. Theologiae Lector et Diffinitor.

[1032]) Vgl. oben Anm. 74 und 254.

[1033]) Georg Heck (alias Reck) war 1500 auf dem PK Rappoltsweiler 3. Definitor und noch Prior in Landau (Höhn 133); am 17. April 1502 nahm er am Intermedium in Speyer als Definitor teil, Prior und Lesemeister zu Landau (Klaus, *Zur Geschichte erd Klöster der ehemaligen Reichsstadt Schwäb. Gmünd*, S. 56).

Angeli (Engeli), Prior in Speyer [1034]). Das Kapitel empfahl wieder, den Lehren des Aegidius Romanus zu folgen [1035]).

Im Jahre 1498 hielt der Provinzial, dem Brauche folgend, ein Zwischenkapitel in Straßburg. Gegen Ende des Jahres wurde er als Nachfolger des am 17. Juli verstorbenen Nicolaus Frieß zum Titularbischof von Tripolis und Weihbischof von Basel erhoben und am 31. Dezember in Rom konsekriert. Er führte aber die Amtsgeschäfte des Provinzials bis zum Ende des Trienniums weiter. 1499 berief er noch ein Zwischenkapitel nach Speyer und 1500 nahm er noch einmal am Provinzialkapitel zu Rappoltsweiler teil [1036]).

Ausblick

Damit sind wir (nach der üblichen Einteilung) in der Geschichte der rheinisch-schwäbischen Provinz am Ende des Mittelalters angekommen. Das 14. und 15. Jahrhundert waren, wenn wir von der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts absehen, durchaus keine ruhigen Zeiten für die Provinz. Aber sie hatte das Glück, an ihrer Spitze immer, wenn es nötig war, tüchtige Männer zu haben. Ihnen zur Seite standen die vielen unbekannten Mitglieder, die in der Stille ihre Pflicht taten und damit der Kirche treu dienten. Die eigentliche Erschütterung stand der Provinz noch bevor. Aber auch diese konnte sie, wenn auch unter Verlusten, überstehen. Und wenn wir großzügig sein wollen, können wir sagen: Die heutige deutsche Augustinerordensprovinz ist nichts anderes als eine Weiterführung jener rheinisch-schwäbischen Provinz des Mittelalters.

A. Kunzelmann, O.S.A.

[1034]) So Höhn, S. 128. — In der Wählerliste dieses GK, aus dem Cod. Cc 37, 166-170 veröffentlicht in AA VIII (1919-1920) S. 8, ist er unter den Definitoren aufgeführt: « Ven. lector fr. Gallus, definitor Reni et Sveviae ». Auch der Clm 8423 nennt ihn an 2 Stellen Definitor: S. 425: 1497: « In Capitulo Romae celebrato ... fuit Diff. A. P. Gallus lector ». — Dasselbe steht S. 139. — Fr. Gallus muß kurz vorher Lektor geworden sein; denn erst am 8. Oktober 1496 gibt ihm der General die Erlaubnis, diesen Grad zu erwerben: AA VIII S. 26: Florentie die 8 octobris 1496. — « Fecimus sive concessimus licentiam perficiendi cursum lectorie fratri Gallo Angelo in studio Friburgensi, et dedimus licentiam ut perfecto cursu et rite factis actibus consuetis sub idoneo promotore possit insignia Lectoratus accipere cum omnibus gratiis (fol. 199v) ».

[1035]) Höhn, S. 128: « ... definiebatur: ut Magistri Regentes in Provinciis legant, et Studentes defendant Opera et Sententias D. Aegidii Romani ». — Bemerkenswert ist auch die sich anschließende Bestimmung: « Item ut Congregationes et Provinciae utantur unis iisdemque Ordinis Constitutionibus ».

[1036]) Wenn keine anderen Quellen angegeben sind, folgt die obige Darstellung der *Chronologia Provinciae Rheno-Svevicae*, her. von M. F. Antoninus Höhn, Würzburg, zusammengestellt 1735, gedruckt 1744.

L'Ordine agostiniano e la riforma monastica

Capitolo 8 *)

La ripresa della riforma e il generalato perpetuo (1733-1785). L'assistenzia italiana

Nicolantonio Schiaffinati, priore generale (1733-1739).

Lo zelante e osservante Schiaffinati [1]), eletto nel 1733, aveva l'intenzione d'introdurre prudentemente un'ideale monastico che dopo anni di lotta aveva rinnovato la congregazione napoletana. Non sognava di poterlo fare in sei anni in tutti i 1400 conventi con 18.000 membri, che l'Ordine approssimativamente aveva al suo tempo. Restrinse i suoi piani all'Italia, assicurandosi dell'approvazione papale [2]) e di un numero di collaboratori che nutrivano la stessa idea

*) *Augustiniana*, 18 (1968), 173-202; 19 (1969), 14-32, 349-383; 20 (1970), 235-266, 637-685; 21 (1971), 637-701.

1) Dd 175-180, *Regesta Rev. mi P. Nicolai Antonii Schiaffinati, 1733-1739*. Notizie dettagliate su questo periodo offrono i miei studi riguardanti i padri Gioia, Berti e Chiesa. La curia generalizia, 1733-1739:

Presidente: Giuseppe Renato card. Imperiali (segr. mons. Tommaso Cervioni).
Priore gen.: Nicola Antonio Schiaffinati (1670-1743); vesc. d'Ischia 1739.
Procuratore gen.: Benedetto Gattini (1666-1748).
Ass. italiano: Raffaele Berlingieri.
Ass. francese: Jean Genèse Barrin.
Ass. tedesco: Michael Mareschl, † 1749.
Ass. spagnolo: Diego de Salinas y Cabrero.
Segretario: Agostino Gioia.

2) Chiese ed ottenne un breve per restringere e diminuire i ricorsi anonimi alle congregazioni curiali contro le sue misure, *Ex iniuncto nobis*, 15, IX, 1733, Dd 175, f. 77v; Empoli, copia B.A.Z. 14. 3, appendice; López-Bardón III, 555; MBR XIII, p. 357; regolò la concessione del privilegio di maestro in teologia ai predicatori che avevano predicato per dieci anni nelle 22 città italiane, indicate come pulpiti maggiori, o nelle 55 chiese cattedrali in Italia, *Exponi nobis nuper*, 10, XI, 1733, AA 12, p. 367; MBR XIII, p. 365; *Nuper pro parte*, 20, IV, 1739, AA 12, p. 369; MBR XIV, p. 365.

riformatrice. Come guida usava nel campo spirituale il libro, a sua istanza composto dal p. Giannicola Chiesa, *Il Religioso in solitudine*, e nel campo scientifico seguiva le direttive prese dal *De doctrina christiana* del vescovo ipponense. Vi aggiunse ancora i *De ratione scribendi libri tres* composti dal p. Aurelio Brandolini, e al p. Gianlorenzo Berti chiese la preparazione di un nuovo manuale teologico.

Riguardo alla giovane generazione la situazione era da poco normalizzata, sebbene la congregazione « dei vescovi e regolari » non desse più piena libertà nell'accettazione di novizi. L'Italia agostiniana aveva 29 noviziati, dove potevano essere accettati non più di 250 aspiranti : 190 come chierici e 60 come laici conversi. Erano approvate anche 40 « professoria » per raccogliere gli studenti di buon ingegno e 10 per coloro di minore disposizione. Fuori d'Italia i priori provinciali fissavano il numero di novizi secondo altre direttive emesse dalla stessa congregazione e secondo le usanze locali.

Accompagnato dall'assistente italiano, Raffaele Berlingieri, e dal suo segretario, Agostino Gioia, lo Schiaffinati visitò alcune province italiane [3]), dappertutto inculcando la vita comune [4]). Altrove mandò dei vicegerenti come visitatori generali, p.e. l'assistente tedesco Michael Mareschl in Boemia e il p. Franz Neueforge nella provincia di Colonia. Il fatto che il suo segretario Gioia come assistente italiano e poi come priore generale proseguì il suo programma procurò un discreto successo negli anni 1739-1751.

Le congregazioni d'osservanza in Italia, dal 1650 al 1780.

Nella persona del p. Schiaffinati l'osservanza, già da secoli esistente nell'Ordine, arrivò al suo culmine, specialmente a causa della riforma ultimamente promossa nel meridione d'Italia. L'osservanza [5]) in Italia era divisa in 9 congregazioni con circa 200 conventi

Promulgò anche il breve *Emanavit nuper*, 5, I, 1734, che stabilì la precedenza fra gli ordini mendicanti, Empoli, copia e luogo citati.

[3]) Munito dei soliti brevi di commissario apostolico *Inter alias nostrae*, 4, VI, 1734, accompagnato da un assistente, *Cum sicut nobis*, 4, VII, 1734, BB vol. 5.

[4]) Alla fine sel suo generalato l'Ordine ricevette come protettore Giuseppe card. Firrao, *Cum per obitum*, 17, I, 1737, BB vol. 5.

[5]) Le notizie circa l'Osservanza italiana le abbiamo prese dai codici Ff 29, 32, 33, 39, 43, 49, 51 e 53. Per la bibliografia, vedere Appendice XXIV, L'assistenzia italiana : le congregazioni; per i conventi l'Atlante agostiniano, appendice V e la mia pubblicazione *Le Monde Augustinien du XIIIe au XIXe siècle*, Assen 1972.

e 1600 membri nel 1740. In più la congregazione degli Scalzi, detta d'Italia e della Germania, la quale apparteneva però quasi soltanto teoreticamente all'Ordine. In confronto alla situazione di un secolo prima l'osservanza aveva perso, in conseguenza della soppressione innocenziana [6]), tre congregazioni nel meridione, cioè quelle di Deliceto, di Zampano e di S. Adriano.

Deliceto (1650-1662).

La congregazione di Deliceto nelle Puglie aveva 22 conventi nel 1647. Nella vita claustrale e pastorale non differiva molto dai conventuali. Come distintivo i membri rinunciavano al cognome sostituendolo con quello della provenienza; un costume generale dappertuto in uso negli ordini mendicanti che, dopo il 1650, andò in oblio nelle province agostiniane. A causa dei decreti innocenziani la congregazione perse 6 conventi e rinunciò prima del 1656 ancora ad altri 9. Dei 7 conventi rimasti 5 furono incorporati alla provincia di Napoli nel 1662, e cioè : Ascoli, Basilice, Troia, Ariano e Montecalvo, e i conventi di Panni e Gildone furono aggiudicati alle province più vicine.

Zampano (1650-1662).

La stessa sorte subì la congregazione calabrese di Zampano, che era divisa in due distretti, quella di Calabria Citra e quella di Calabria Ultra. Nel 1652 la congregazione della *Calabria Citra* perse 14 dei suoi conventi e nel 1662 i sei rimasti furono incorporati alla provincia della Calabria, cioè Cosenza, Zampano, Campodorato, Martirano, Castiglione e Papanice. Lo stesso venne decretato per quella della *Calabria Ultra* : gli otti conventi rimasti dei 21 prima del 1652 furono anch'essi aggiudicati alla suddetta provincia : Soverato, Castrovetere, Francavilla, Terranova, Torre di Spatola, Aquaro, Oppido e Bruzzano. In quei conventi vivevano 54 padri e 24 conversi e terziari d'abito.

S. Adriano (1650-1662).

Uguale fu anche la sorte della congregazione siciliana, detta di S. Adriano. In sè era una riforma sotto la giurisdizione del priore

[6]) Vedere sopra capitolo V. Per l'ubicazione dei conventi rimandiamo all'Atlante agostiniano, appendice V e le carte geografiche.

provinciale, ma gli osservanti si resero indipendenti nel 1617. Avevano spesso delle difficoltà con le due altre congregazioni d'osservanza, cioè degli Scalzi e di Centorbi, e con la provincia. La congregazione di S. Adriano non era vitale e voleva perciò unirsi ora cogli Scalzi ora con i Centorbitani. In seguito ai decreti del priore generale, attuati nella Calabria e nelle Puglie e applicati alla Sicilia, i quattro conventi rimasti dei 10 esistenti prima del 1652 vennero incorporati alla congregazione di Centorbi nel 1662, cioè Castelvetrano, Enna, Gagliano e Regalbuto.

Centorbi.

La congregazione centorbitana, rifondata, come dicono alcune relazioni, da Simone Carola, ha avuto una storia non tanto edificante. Forse a causa del temperamento meridionale era in uno stato di incertezza perpetua secondo il giudizio della curia generalizia. I membri non conoscevano la differenza tra le due classi di padri e conversi a tal punto che questi ultimi avevano diritto di voto nei capitoli sia conventuali che provinciali e godevano la precedenza sui chierici professi. Ma nel 1682 ambedue i privilegi vennero loro tolti e formarono poi la terza classe senza voce in capitolo.

La vita monacale non corrispondeva alle Costituzioni dell'Ordine, perchè era una congregazione non formata dentro l'Ordine, ma ad esso aggregata con proprie consuetudini. Nel 1686 venne decretato il completo adattamento alle Costituzioni circa l'educazione dei novizi, la clausura, la cura per gli infermi e vennero aggiunti alcuni decreti riguardo alle suppellettili sacre e al vestiario. Le consuetudini proprie come il coro a mezzanotte, l'orazione mentale durante un'ora intera, la disciplina e il digiuno tre volte la settimana rimanevano in vigore. Il desiderio di distinguersi nell'Ordine, a cui la congregazione era stata unita, si rinnovò spesso. Molti e frequenti erano i dissidi riguardo all'abito : piuttosto volevano in questo unirsi agli Scalzi che appertenere al ramo conventuale dell'Ordine. Nel 1728 i centorbitani avrebbero dovuto accettare l'abito conventuale, ma il loro vicario generale Agostino si oppose. Perciò il priore provinciale della Sicilia propose l'unione dei 16 conventi e dei 145 membri alla provincia e di dividerla poi in due province. La congregazione centorbitana, detta anche centuripana, e le curie romane, cioè la papale e quella dell'Ordine, non diedero il « fiat », sollecitavano però la restaurazione dell'osser-

vanza e il ripristino dell'uso d'un abito diverso. La congregazione rifiutava ogni forma di visita. Di conseguenza il governo civile entrò in azione, ma senza esito. La vita quotidiana e monastica però si svolgeva senza disturbi, mentre le liti duravono ad alto livello fino al 1750 [7]). In quell'anno il vicario generale Giovambattista Curato seppe rinviare la questione a tempo indeterminato.

La congregazione si mise sotto la protezione della Madonna del Buon Consiglio nel 1764, rinnovò i decreti circa la povertà, lasciando però in vigore la pratica di un vestiario di otto ducati e ordinò l'affiliazione dei membri ai singoli conventi, cosicchè ognuno sapeva a chi rivolgersi per aiuto, in modo speciale in caso di malattia.

Colorito.

Un'altra congregazione, debolmente unita all'Ordine, aveva il convento principale a Morano, dove si venerava la Madonna sotto il titolo di S. Maria di Colorito. Da questa devozione la congregazione prese il nome. La congregazione coloritana era divisa in due distretti o parzialità : della Calabria e della Basilicata. Essa versava in continua povertà. Ciònonostante si decise di aprire un proprio studio nel 1650 e i dieci studenti, che frequentavano un collegio secolare, vennero trasferiti al convento di S. Maria della Fede in Napoli.

I membri attendevano alla predicazione popolare e non accettavano i gradi scientifici; facevano ogni giorno due ore di meditazione, si confessavano e si comunicavano una volta la settimana e osservavano una severa ascesi nel vitto, vestito e disciplina. Nel 1652 la congregazione perse tre conventi e gli otto rimasti erano fonte di continua preoccupazione a causa di un cronico rilassamento. Visitatori generali, provinciali e apostolici non seppero regolare le molte cause, dissidi e litigi interni [8]) né esterni, in specie con i conventuali e con la congregazione napoletana di S. Giovanni a Carbonara.

Nel 1728 venne richiesta la soppressione della congregazione, ma

[7]) È da notare che in tutto questo studio non sono allegate le notizie da cavare dalla storia locale di ogni provincia, congregazione o convento. Causa la mancanza di tali studi particolari il giudizio offerto, preso da documenti romani, è unilaterale e non riguarda mai il valore locale o regionale. Prego il lettore di accettare questa scusa per l'incompletezza in questo sommario « romano ».

[8]) Per evitarli in quanto possibile la curia apostolica confermò gli ufficiali della congregazione, nominati dal priore generale Oliva, *Cum sicut pro*, 8, V, 1675, Dd 111, f. 400v; BB vol. 4.

i coloritani avevano ancora influenti protettori alla curia papale : ogni tentativo venne scongiurato. Nel 1740 un miglioramento venne portato da alcuni membri della fiorente congregazione napoletana. Ma la « gratitudine » di una parte dei membri causò lo scandalo finale : ribellione aperta a tutte le autorità ecclesiastiche. Il priore generale Gioia non trovò altro rimedio che l'immediata soppressione. I membri, giudicati accettabili, potevano affiliarsi alla provincia o alla congregazione di Napoli e i conventi vennero ceduti ai vescovi diocesani con un placet regio nel 1751 [9]).

S. Giovanni a Carbonara ossia la congregazione napoletana.

La congregazione di S. Giovanni a Carbonara, che aveva tanti contatti poco piacevoli con i coloritani, subì, durante il governo del risoluto vicario generale Giovambattista Áncora, i duri colpi della soppressione innocenziana e quelli della peste, che decimò le famiglie religiose. La congregazione non soltanto perse 11 conventi nel 1652 e dovette incorporare 28 membri ad altri conventi, ma si vide anche tolto, come a tutte le congregazioni, il noviziato e il permesso di accettare dei novizi [10]). A Napoli si tentò con buon successo d'eludere questa misura fondando un collegio interno per ragazzi. Le misure apostoliche impedirono lo sviluppo di una restaurazione della disciplina appena iniziata, anzi l'osservanza diminuì di anno in anno tanto che il promotore di essa, il p. Áncora, venne confinato nel convento di Sorrento nel 1662 e che il priore generale nominò nel 1684 un conventuale come vicario, il p. Agostino Trentalancie, priore del convento di Perugia [11]) e expriore provinciale di Napoli. Nel 1685 il priore generale Fulgenzio Travalloni che aveva già retto questa congregazione, emise molti decreti per una riforma e questi furono attuati nei conventi di S. Giovanni a Napoli e di Sessa. Questi due conventi formano la culla della riforma, che sotto l'indefesso lavoro dei padri Prospero Cosentini, Giuseppe Gorlei, Nicola Sersale, Savastano e Giannicola Chiesa raggiunse l'apice.

La congregazione ha conosciuto un lungo periodo in cui la disci-

[9] Confermato con la bolla *Assidua pastoralis*, 6, X, 1751 e col breve *Nos hac ipsa die*, 6, X, 1751, Dd 194, f. 35, 38v. Per notizie dettagliate, vedere B. van Luijk, *Der Augustiner-Eremit Agostino Gioia*, *op. cit.*, pp. 81-84.

[10] Nel 1654 si restituì la voce passiva ed attiva al p. Ambrogio Rocca, *Exponi nobis nuper*, 26, II, 1654, Dd 87, p. 281.

[11]) Con il breve *Zelus litterarum*, 27, III, 1684, Dd 123, f. 327v; Aa 6, f. 420.

plina, lo studio, la vita attiva e pastorale rimasero a un alto livello. I « carbonari » lavoravano nel settore della riabilitazione delle donne traviate ossia prostitute, erigendo dei conservatori detti delle donne pentite, curavano orfanotrofi e nel campo dell'istruzione pubblica tenevano un rinomato centro, il Collegio de'Nobili, che era anche un educandato per la formazione di candidati per la vita monastica. Alcuni membri vennero invitati dalla gerarchia ecclesiastica a compiere delle delicate commissioni fuori e dentro l'Ordine, come la riforma di altri conventi, di diverse province e congregazioni e anche quella dell'Ordine fu affidata a persone come Giannicola Chiesa, Domenico Greco, Prospero Cosentini, Nicolantonio Schiaffinati e Emanuele Pignone del Carretto.

L'osservanza stretta, che la congregazione professava, era basata sugli esercizi spirituali annuali per dieci giorni, sul coro notturno a mezzanotte, sulla vita veramente comune nel vitto e vestito con un solo guardaroba, anche chiamato vestiario, e una sola infermeria per tutta la congregazione e sul rifiuto dei gradi scientifici con gli annessi privilegi.

L'introduzione e il mantenimento di questo ideale non fu sempre facile, come sperimentò il p. Chiesa. Egli venne esiliato e temporaneamente separato dalle sue pecore fuori e dentro la sua prediletta congregazione a causa di una sciocca accusa da parte dei nemici del progresso della suddetta osservanza. Prima e dopo quest'esilio egli fu l'anima e il promotore dell'osservanza per circa 50 anni con la sua parola viva e scritta. Compose diversi trattati spirituali, un manuale per gli esercizi che ebbe una buona accoglienza in tutto l'Ordine e che fu ancora in circolazione verso il 1950. La sua morte avvenne nel 1782, quando gli oscuri nuvoloni della tempesta illuminista e assolutista incominciarono scaricarsi sopra la Chiesa e, in modo speciale, sopra i regolari nel regno delle Due Sicilie.

Nella seconda metà del'700 fioriva nella congregazione la devozione della Madonna sotto il titolo « degli Afflitti » e quella di S. Giuseppe, preso in patrono della congregazione. Quest'ultima, attinta dagli Scalzi, fu introdotta in un tempo di grandi strettezze, causate dai violenti terremoti che avevano guastato o severamente danneggiato diversi conventi. Questo disagio venne superato verso il 1750, quando tutti i danni erano stati riparati. Le entrate della congregazione erano buone cosicchè si poteva anche pensare al rinnovamento del corredo della sagrestia e del convento di S. Giovanni a Carbonara. A questo scopo furono investiti quasi 6000 ducati dal p. Paolo Israel.

Questo padre aveva stretti rapporti con il collegio orientale, detto « Degli Schiavi »; e così la congregazione dimostrava il suo senso ecumenico. Nel porto di Napoli arrivavano spesso degli schiavi ossia prigionieri di guerra, provenienti dalla Siria o dall'Egitto. I « carbonari » volevano iniziare tra loro una missione e fondarono a questo scopo il suddetto collegio verso il 1722 su iniziativa del p. Schiaffinati [12]). I padroni mandavano gli schiavi a questo centro per le istruzioni catechistiche per un carlino al giorno, da pagarsi dal padrone o dal Monte della Misericordia e con le elemosine che abbondantemente entravano da ogni parte sia governativa che ecclesiastica. Questo apostolato giunse all'apice quando venne affidato alla direzione di un prete ex-maronita, diventato membro della congregazione : il p. Paolo Israel da Aleppo. Egli aveva poi un grande aiuto in un altro compatriotta, il p. Paolo Tyar. Con alcuni altri lavoravano senza concedersi riposo. L'unica opposizione che ebbe questa iniziativa fu il desiderio dei superiori maggiori di avere il collegio fuori del recinto claustrale del convento di S. Giovanni. Il collegio divenne verso il 1770 un istituto statale, amministrato dai « carbonari », e fu trasferito a Caserta.

Lecceto.

Le congregazioni, di cui è già stata data una sintesi storica, si trovavano nel meridione. Nell'Italia centrale ne esistevano altre tre d'importanza locale, che nel periodo 1650-1780 raggiunsero una discreta fioritura. Quella di Lecceto, che aveva uno studio generale nel convento di S. Martino a Siena [13]), dovette al p. Ambrogio Landucci, scrittore della sua storia e poi, come sacrista del papa, figura eminente alla corte papale, se non perse alcuni conventi nel 1652. Dei 13 due

[12]) Nominato vicario generale con un breve del 28, III, 1716, Dd 156, p. 137, egli era un promotore della vita comune insieme con il p. Nicola Sersale. Essi dovettero superare molte contrarietà : dei membri lasciarono la congregazione. I superiori chiesero l'aiuto della S. Sede. Si ammonirono i fuggitivi, anche indicati come : apostati, di ritornare entro due mesi, *Apostolica sollicitudinis*, 29, V, 1726, MBR XII, p. 91; Empoli, copia B.A.Z. 14. 3, appendice, e lo Schiaffinati ottenne il breve che dichiarò che i membri della congregazione potevano essere eletti assistente generale e procuratore generale dell'Ordine, *Exponi nobis nuper*, 4, VII, 1733, MBR XIII, p. 345. Per notizie dettagliate, vedere lo studio su G.N. Chiesa.

[13]) La cui ricchezza libraria fu garantita e protetta con il breve *Cum sicut venerabilis*, 2, X, 1657, MBR VI, 4, p. 196; BB vol. 4.

caddero sotto i decreti della soppressione, ma il cardinale Fabio Chigi li restituì su istanza di mons. Landucci nel 1654.

Lecceto [14]) osservava la vita comune con alcune libertà conventuali, che talvolta furono abolite e riintrodotte. La congregazione aveva un carattere eremitico nel senso geografico [15]), specialmente nei conventi rurali con cura pastorale; tutti i conventi formavano centri per frequenti contatti privati. Verso il 1700, quando aveva 100 membri, la congregazione leccetana fu coinvolta in un processo con la congregazione lombarda circa la precedenza. La sua fondazione superava quella della contestante di circa 70 anni, cosicchè vinse il processo.

I « leccetani » stavano nel'700 in buoni rapporti con il centro dell' Ordine e la congregazione era un modello d'obbedienza [16]). Essa venne colpita come una delle prime corporazioni dalle leggi emesse dall'arciduca toscano : venne soppressa e incorporata alla provincia di Siena nel 1782 [17]).

Perugia.

La congregazione perugina, che stava sotto la giurisdizione del priore provinciale umbro, aveva 13 conventi, di cui ne perse tre in conseguenza della soppressione innocenziana e un quarto : S. Mateo in Via Merulana a Roma, fu ceduto ai profughi irlandesi. La congregazione aveva un numero costante di membri, cioè circa 80. Al priore generale la congregazione contestava la giurisdizione sui conventi

[14]) La congregazione era talvolta confrontata da crisi di governo come nel 1658, quando il vicario generale Innocenzo Nerucci fu rimosso e sostituito dal p. Marcellino Romanelli, *Pro comissa nobis*, 28, VI, 1658, *Acta Congr. Leccetanae ab anno 1486*, Firenze, Arch. Prov. nel convento di S. Spirito. Lo stesso si verificò nel 1671, quando il priore generale Valvassori nominò il priore del convento di S. Agostino a Siena, il conventuale Agostino Pozzo, vicario generale, *Pro commissa nobis*, 1, IV, 1671, Dd 107, f. 351v; BB vol. 4; il quale di nuovo accettò le redini dieci anni dopo, *Exponi nobis nuper*, Dd 119, f. 302. Due altri brevi confermano l'affiliazione del p. Agostino Citti al convento di Lecceto, *Religionis zelus*, 10, III, 1667, Dd 102, f. 175v, e il legato da parte di un certo Domenico Antonio Gianetti alla congregazione, *Nuper pro parte*, 6, VIII, 1687, Aa 4, p. 4; BB vol. 4.

[15]) Descritto nel mio studio *Gli eremiti neri nel Dugento*, Pisa 1968.

[16]) Accettò p.e. i decreti del priore generale Gioia introducenti la clausura nel convento principale, *Regularis disciplinae*, 3, I, 1742, Arch. Prov. di S. Spirito, Firenze, *Libro delle propositioni del convento di S. Salvatore, 1713-1769*, appendice, f. 4-8.

[17]) Confermata con il breve *Illius cuius ineffabili*, 24, IX, 1782, Dd 225, f. 88v-91v; López-Bardón III, p. 566.

generalizi di Perugia e di L'Aquila. Questo perdurò fino alla soppressione e l'incorporazione parziale alla nuova provincia dell'Aquila e alla provincia riorganizzata dell'Umbria nel 1770.

La differenza con i conventuali era di una minima importanza ed era basata sull'interpretazione del voto di povertà. Uno dei suoi figli fu 23 anni sacrista del papa, mons. Giuseppe Eusani (1669-1692) [18]).

Mont'Ortone.

La regione della foce padana, territorio sottosviluppato e povero, era il centro della congregazione di Mont'Ortone, chiamata anche la congregazione veneta. Contava otto conventi con 50 membri nel 1654 e non cadde sotto i decreti del 1652, perchè il senato veneto non tollerava ingerenze pontificie nel suo territorio. La congregazione curava alcune parrocchie e ospizi.

Durante tutto il secolo XVII dovette affrontare una grande povertà e una cattiva amministrazione dei possedimenti [19]). Verso il 1684 aveva 70 membri, accettò l'ospizio dello Zocco e per un momento fu benestante. Il numero dei postulanti crebbe tanto, che il vicario generale Giovanni Ciani decise, nel 1698, di stabilire per ogni convento il numero di otto religiosi da coro; poi combattè una certa mondanità nel vestire e chiuse il noviziato per non aggravare la congregazione.

Verso il 1750 però la decadenza fu tale, nonostante diverse visite precedenti [20]), che il priore generale Vázquez la visitò personalmente per realizzare una revisione totale nel 1754. Riintrodusse la recita dell'ufficio divino, andato in dimenticanza in tutti i conventi, eccetto nella casa di formazione a Mont'Ortone; ordinò gli obblighi della sagrestia, risanò l'economia, dispose la famiglia di ogni convento, di cui il numero massimo ridusse da nove a otto, e nominò vicario generale il p. Ilario Sarteri. Riguardo al vestiario decise che ogni padre avesse 20 lire venete al mese e 24 SS. Messe libere all'anno; soltanto i reggenti e i vicari generali attuali e emeriti avevano diritto a un'aggiunta di

[18]) Egli ottenne l'approvazione della confraternita della S. Cintura, *Exponi nobis nuper*, 17, IV, 1679, BB vol. 4.

[19]) In tal modo che la S. Sede nominò il vicario generale e i definitori per assicurare un miglioramento, *Prospero felicique*, 4, V, 1662, Dd 97, f. 139.

[20]) Come quello del priore generale Gioia, che ordinò la distribuzione dei gradi scientifici, *Iniuncti nobis*, 22, IX, 1741, Dd 183, f. 93v.

10 ducati annui. Venti anni dopo, la congregazione venne soppressa in seguito alla politica vigente in tutta l'Europa, nelle corti regie e governative.

Dalmazia.

Nel territorio veneto però, sulla costa orientale dell'Adriatico, esisteva un'altra congregazione, quella piccola e litigiosa della Dalmazia. I 15 membri officiavano cinque parrocchie nelle isole fra le città di Split e Narenta. Nel 1660 Roma vi mandò un vicario del continente, p. Bonaventura da Padova, ma i padri dalmati si lamentarono dicendo che lui e altri forestieri rovinavano la congregazione. Un altro tentativo di riforma effettuato dal p. Giuseppe Maria Sandrelli da Padova fallì nel 1683. Un commissario, il minore osservante p. Daniele Zucca, trovò poco dopo un sacco di scandali: padri che vivevano come sposati, conversi che avevano ricevuto il sacramento dell'Ordine [21]) e una economia indescrivibile. Sembra che la congregazione non sia mai guarita dai guai indicati e che soccombesse alle sue malattie incurabili.

Lombardia.

Nei territori settentrionali d'Italia esisteva la più vasta congregazione, i cui conventi erano sparsi dal lago di Ginevra fino al lago di Albano: quella detta della Lombardia. I 93 conventi, nel 1652 ridotti a 75, ma nel 1658 saliti a 87 [22]) con circa mille membri, erano divisi in diverse classi; quelle del Piemonte, di Genova, della Toscana e del Patrimonio. Queste fazioni causarono talvolta violenti dissidi nei capitoli, che i lombardi con una certa malignità intitolavano: generali, invece di provinciali [23]). I rapporti con il priore generale

[21]) Questo costume era contro il breve *Exponi nobis nuper*, 9, V, 1676, nel quale si proibìva il passaggio dello stato laicale a quello clericale ai conversi O.E.S.A., BB vol. 4, poco prima però concesso al fray Juan de Salinas della provincia delle Isole Canarie, *Religionis zelus*, 6, IV, 1673, Dd 109, f. 350v.

[22]) Fra quelli il convento di Tolentino. I Lombardi erano per lungo tempo i custodi delle Reliquie di S. Nicola, il taumaturgo, e conservavano specialmente le sacre braccie, *Conservationi et manutentioni*, 9, VIII, 1702, BB vol. 4, a causa dell'effusione di sangue, il cui processo del 1679 si conserva A.V. Fondo Agostiniani, pacco I, fasc. 9 e 11.

[23]) I Lombardi avevano l'appoggio della curia pontificia, perchè nei brevi loro destinati, veniva usato il titolo contestato: capitolo generale, mentre nello stesso tempo si dava raggione al priore generale conventuale.

conventuale non si cambiarono in meglio col passar del tempo, ma in peggio. La separazione dall'Ordine tanto desiderata e attesa non si realizzò, neanche nel'700.

Nel 1654 il vicario generale Bartolomeo da Carignano, che mandava ancora tutte le disposizioni degli ufficiali di ogni convento al priore generale, risollevò la questione dell'indipendenza. La curia papale però difese il diritto del priore generale e diede il « fiat » alla riunione della congregazione all'Ordine! Ma il vicario generale Fulgenzio Alghisi [24]), il primo cronista della congregazione [25]), resistette fortemente e con successo nel 1656. In un accordo fu stabilito che la congregazione pagasse una tassa di 171 scudi annui al priore generale e che mandasse soltanto le disposizioni dei quindici principali conventi; numero in seguito diminuito a soli sette. Inoltre, la congregazione fu liberata, con una costituzione apostolica, dalla giurisdizione assoluta del priore generale, ridotta a relativa. Questo fatto stette in relazione con le visite sacre, che il priore generale doveva fare ogni sei anni, ma per la congregazione lombarda fu necessaria ogni volta una richiesta speciale alla congregazione dei vescovi e dei regolari [26]).

[24]) Egli diventò procuratore generale all'inizio del termine vicariale del p. Carolo Commo, *Cum capitulum generale*, 5, VIII, 1657, e dopo di lui di nuovo vicario generale, *Prospero felicique*, 10, II, 1659, BB vol. 4. Un elenco incompleto dei vicari generali offrono i Chronicon I-III (1438-1804) e l'indice degli archivi della congregazione lombarda e del convento di S. Maria del Popolo in Urbe, *Aug.* 18 (1968) 100-115. Questo archivio contiene un bollario da me non completamente consultato cossicchè il sommario presente offre soltanto alcuni punti salienti.

[25]) Quasi tutti i suoi studi storici esistono ancora nel fondo archivistico sopracitato. È da notare che la congregazione aveva una confraternita o sodalizio del SS. Rosario nella chiesa dei SS. Cosma e Damiano a Milano, *Alias emanavit*, 25, II, 1658, David a S. Maria, *op. cit.*, p. 63.

[26]) Forte sostenitore dell'indipendenza fu il p. Girolamo Nicoli, procuratore generale nel 1659, *Religionis zelus*, 15, IX, 1659, BB vol. 4. La curia pontificia deputò Giovanni Battista card. Pallotta in qualità di presidente al capitolo generale (!), *Cum sicut*, 7, V, 1664, BB vol. 4, e approvò i 26 decreti ossia definizioni del suddetto capitolo, *Sacrosancti Apostolatus*, 18, VII, 1664, Aa 3, p. 549; MBR VI, 6, pp. 23-27, mentre proibì ai vicari generali attuali e assoluti di chiamarsi Reverendissimo e di ornare il loro stemma di un pileo, *Exponi nobis nuper*, 16, III, 1674; godevano però il privilegio di ex-priore provinciale dopo il loro termine, *Nuper pro parte*, 13, II, 1704, MBR X, p. 60. Nel 1674 il presidente del capitolo generale (!) fu il cardinale Paluzzi Altieri, *Cum sicut dilectus*, 4, IV, 1674 e 7, IV, 1683; Giuseppe Francesco card. Negrone lo fu col breve del 4, IV, 1689, Giuseppe Renato card. Imperiali col breve del 29, III, 1695 e Giacomo card. Boncompagni col breve — sempre con lo stesso inizio — del 5, IV, 1698. Si concesse una

Per dimostrare l'indipendenza si pubblicarono nel 1699 le primitive Costituzioni della congregazione, le quali non differivano molto da quelle antiche dell'Ordine. Il tentativo di stampare un nuovo testo aggiornato venne però reso impossibile, nel 1718, per l'opposizione della congregazione dei regolari dopo cinque anni [27]) di negoziazioni. Altri fatti importanti negli anni seguenti furono la crisi incominciata quando venne tolta ai laici conversi la voce nei capitoli (1729-1731) e l'altra, quando agli stessi venne negato di portare l'abito bianco (1744-47). I rapporti tra l'Ordine e la congregazione rimanevano tesi, salvo alcune eccezioni, specialmente a Roma, dove la congregazione aveva la propria procura presso la S. Sede nel convento di S. Maria del Popolo. Ogni due anni venivano cambiati i superiori maggiori in tal maniera che normalmente il procuratore romano diventava vicario generale e si trasferiva da Roma nella Lombardia, a Crema o Cremona, dove i vicari generalmente soggiornavano. Tra loro c'erano anche alcune figure che promuovevano l'amicizia con i conventuali. Tali amicizie avevano talvolta delle felici conseguenze, talvolta invece dei « tradimenti ». Il più chiassoso « tradimento » fu quello escogitato dal p. Giuseppe Maria Marini [28]). Egli, grande amico del priore generale Gioia, preparò, con l'aiuto del conventuale Giulio Accetta, professore in matematica a Torino e suo intermediario, « un colpo di stato ». Con la scusa della politica antimonacale, che si delineava già dal 1740, e sotto seducenti promesse per la sua carriera da parte del suddetto p. Gioia, il p. Marini intendeva unire la congregazione all'Ordine nel 1749. All'ultimo momento la fusione fallì, perchè l'opposizione nella congregazione ne venne informata da un amico presso la curia papale. Il p. Gioia andò in furia, ma ormai aveva perso. Il suo successore

indulgenza plenaria durante il capitolo generale (!), *Cum sicut accepimus*, 11, III, 1707 e sembra che la curia pontificia confermò ogni vicario, però dei brevi ne ho incontrati soltanto alcuni, p.e. la conferma del vicario generale Giuseppe Peppoli o Pezzoli, *Prospero felicique*, 21, III, 1686; tutti i brevi citati, BB vol. 4.

27) Durante questo periodo si sospese una volta il capitolo e la curia pontificia nominò vicario generale il p. Fulgenzio Manasseri in conseguenza di una malattia contagiosa scoppiata, *Credita nobis*, 13, V, 1713, BB vol. 4.

28) Vedere il mio studio, *Der Augustiner-Eremit*, *op. cit.*, pp. 74-77. Questo padre tentò anche una soluzione riguardo alla nomina dei presidenti del capitolo, *Religionis zelus*, 15, XI, 1741, e riguardo al posto degli ex-vicari nel capitolo, *Exponi nobis nuper*, 8, VI, 1742, BB vol. 5.

Vázquez [29]) ripetè ancora il tentativo compromettendosi con i piani, elaborati alla corte savoiarda, ma anche lui dovette rinunciare.

L'ideale monastico e l'osservanza regolare della congregazione non avevano grandi differenze da quella conventuale : i lombardi s'applicavano allo studio, alla predicazione e reggevano delle parrocchie. La questua veniva fatta dai numerosi conversi laici. Tra i suoi membri erano uomini colti : lo storico e liturgista Donato Calvi, il liturgista Giuseppe Michele Cavalieri, il bibliofilo Angelo Aprosio e infine Atanasio Beccaria e Carolo Nicola Maria Fabi nelle facoltà teologiche.

Dal 1768 s'iniziò la smembrazione della vasta congregazione; s'incominciò con conventi del territorio veneto, poi seguirono i conventi della Romagna, della Savoia francese, del territorio austriaco [30]) e dello stato pontificio. I vicari generali non si occupavano delle conseguenze sulla disciplina regolare. Un fatto che fece osservare il priore generale Vázquez : « I nostri Biffi (così si chiamava il vicario generale lombardo) ci stanno coll'arco teso e non ammettono diligenza veruna » ed egli biasimò i lucchesi, appartenenti alla congregazione lombarda, proibendo loro l'entrata nell'Ordine, perchè, come scrisse, erano disturbatori fin dalla loro nascita. Dal 1780 in poi il governo della serenissima repubblica genovese e gli stati confinanti trattavano i conventi dei regolari come se fossero giocattoli, smembrando, unendo e sopprimendo a proprio gusto. Non si può dire che la congregazione venisse soppressa : l'agonia fu lunga e la vittima molto resistente fino alle prime decadi del secolo ventesimo.

Genova ossia *i Battistini.*

Un'altra congregazione numerosa, chiamata di Genova o dei Battistini, perse dieci conventi nel 1652. Nei 34 rimasti vivevano circa 350 frati, di cui 200 padri, 50 chierici, 11 novizi e 80 laici conversi. L'osservanza primitiva era in declino circa il rifiuto dei gradi scientifici [31]) e di conseguenza anche riguardo alla povertà. I principali conventi e centri di studio erano quelli di Genova (la Consolazione,

[29]) Egli ottenne una bolla in cui si proibì l'occupazione reciproca con forza o astuzia di conventi da conventuali e osservanti lombardi, *Quae olim maturo*, 16, III, 1756, Empoli, copia B.A.Z. 14.3, appendice.

[30]) Cioè nella Toscana, *Illius cuius ineffabili*, 24, IX, 1782, Arch. Prov. di S. Spirito (Firenze), *Libro delle Lettere* (della provincia Toscana), 1783 ss, pp. 2-4. Biffi significa qui nel contesto : tormentatori.

[31]) *Ex commissi nobis*, 14, VI, 1560, A.V. Fondo Agostiniani Pacco 2, fasc. 4, nº 3.

spostato e rifabbricato negli anni 1684-1704), Rapallo, Parma e Viterbo [32]). La restaurazione dell'osservanza rimase per molto tempo in oblio. Nel 1710, il vicario generale Nicola Angelo Astaldi la riprese e il suo successore, il teologo e scrittore spirituale, Agostino Maria Arpe la proseguì. Il numero dei membri era però nel frattempo diminuito a 280. Internamente la rivalità fra genovesi, piemontesi, lombardi e papalini non assicurava una tranquillità monastica. Specialmente il convento della SS. Trinità a Viterbo causava molti disagi volendo separarsi; tuttavia per molti anni non ottenne il permesso d'incorporarsi alla provincia romana. Fino a pochi anni fa il pavimento del grande chiostro di questo convento, rinnovato intorno al 1960, ricordava uno dei più grandi membri della congregazione, come superiore, legislatore e guida spirituale: il dotto poeta p. Giovambattista Cotta. Altre figure eminenti erano i padri Tommaso Agostino Rolandi e Innocenzo Pedevilla.

Al contrario della congregazione-madre, la lombarda, la congregazione genovese fu sempre una figlia devota dell'Ordine: nel campo scientifico aveva con esso uno scambio di studenti e maestri. Aveva un carattere nettamente pastorale come i conventuali. Subì la stessa sorte della congregazione lombarda in seguito alle ingerenze politiche, e dopo molti mutamenti finì la sua esistenza verso il 1790.

Felice Leoni, priore generale (1739-1745).

Prima della fine del suo mandato, il p. Schiaffinati fu eletto vescovo di Ischia col diritto di continuare il generalato fino al prossimo capitolo [33]), che egli stesso presiedette [34]). Ottenne la revoca del decreto riguardante l'intervallo di sei anni per l'elezione dei padri curiali al supremo posto nell'Ordine [35]). Il 16 maggio 1739 il p. Felice

[32]) L'accettazione dei conventi della SS. Trinità di Viterbo e di S. Maria in Domnica a Roma nella congregazione genovese fu confermata col breve *Exponi nobis nuper*, 27, XI, 1671, Aa 32, f. 467v, ma la congregazione dovette cedere alla provincia lombarda quelli di Oneglia e Alassio su instanza del duca sabaudo, *Pastoralis officii*, 24, XI, 1673, Dd 110, f. 213.

[33]) *Religionis zelus*, 16, XII, 1738, AA 12, p. 372.

[34]) *Cum capitulum generale*, 3, IX, 1738, AA 12, p. 373; BB vol. 5.

[35]) *Cum alias nempe die*, 26, VII, 1738, Dd 180, p. 94; *Bull. Rom.* (ed. Taurinensis) 24, p. 568; MBR XIV, p. 377; AA 1, p. 410; 12, p. 371, nota 1. Ottenne anche la solita indulgenza plenaria, *Cum sicut accepimus*, 14, III, 1739, BB vol. 5.

Leoni fu eletto con la maggioranza assoluta. Assistente generale per l'Italia diventò il p. Agostino Gioia e il Leoni gli affidò la continuazione della riforma delle province e congregazioni italiane [36]). Personalmente richiamò l'attenzione dei superiori provinciali sulla prassi del peculio, inculcando che l'esproprio e il consenso da parte dei superiori evitavano l'incorrere nelle censure ecclesiastiche stabilite per i proprietari negli ordini regolari [37]). Una tale dichiarazione era necessaria in conseguenza dell'uso del vestiario, già praticato da secoli nell'Ordine, che ognuno poteva aumentare con il guadagno proveniente dalle sue personali fatiche religiose e con il salario che godevano i graduati, privilegiati e ufficiali responsabili. L'esatta attuazione locale del citato decreto era un punto speciale della riforma, di cui il p. Gioia prendeva la responsabilità per dodici anni.

Le province italiane, dal 1650 al 1785.

In generale si può dire che il programma e lo sviluppo delle province italiane venivano dettati, prescritti e sorvegliati dai priori generali [38]). Tutte le province italiane avevano gli stessi campi di lavoro : lo studio, la predicazione e altre forme di vita apostolica di carattere particolare [39]). Non venivano però in tutto intensamente guidate secondo un unico programma. Talvolta lo sviluppo era par-

[36]) Dd 181-186, *Regesta Rev. mi P. Felicis Leoni, 1739-1745.* La curia generalizia, 1739-1745 :

Presidente : Mons. N.A. Schiaffinati.

Priore gen. : Felice Leoni (1677-1754); 1745 vesc. di Avellino.

Proc. gen. : Giovanni Andrea Onofri.

Ass. italiano : Agostino Gioia.

Ass. francese : J.G. Barrin.

Ass. spagnolo : Juan Facundo Raulin (1694-1757).

Ass. tedesco : Anton Cäpler.

Segretario : Giannicola Chiesa (1695-1782); poco dopo Angelo Maria d'Orgio (1691-1768).

[37]) Descritte p.e. nella bolla per la riforma regolare, *Ubi primum placuit*, 3, XII, 1740, Benedictus XIV, *Opera omnia*, vol. 15, p. 3-6.

[38]) Riguardo a questa sorveglianza rimando alle sintesi di ogni generalato in questo studio. Le notizie seguenti sono prese dai codici Ff 28, 29, 30, 31, 35, 37, 39, 41, 43, 47, 48, 51, 53 e 54, cfr. *Aug.* 8(1958), 415-417.

[39]) Nonostante che talvolta questa attività apostolica fu ristretta come con il breve *Suprema magni Patris*, 21, VI, 1670, BB vol. 4.

ticolare [40]), ma qui presentiamo soltanto, in brevi ragguagli, alcuni punti caratteristici di ciascuna delle quindici province italiane.

Le Puglie.

Nel tacco dello stivale, come si presenta la forma esteriore d'Italia, la provincia delle Puglie perse in conseguenza della soppressione innocenziana cinque conventi. Nonostante ciò accusò, un anno più tardi nel 1653, una mancanza di padri. Durante tutto il'600 la provincia si trovò in una stringente povertà.

Nel 1654, sette conventi vennero indicati per l'introduzione della osservanza regolare, che aveva un gran promotore nel p. Agostino da Solignano [41]). Sembra che l'esito di questa iniziativa fosse molto positivo, perchè la provincia ha dato quattro eminenti priori generali all'Ordine : Adeodato Nuzzi, Adeodato Summantico, Felice Leoni e Agostino Gioia. Tra gli altri merita di essere nominato il p. Nicola Antonio Scivetti, che si fece un nome come storico al seminario diocesano dell'ex-priore generale, mons. Leoni, ad Avellino. La provincia godette pace e tranquillità durante tutto il '700, però non superò le burrasche della secolarizzazione napoleonica.

Terra Santa.

Vicino alle Puglie si trovava, però in territorio veneto, l'ultimo convento rimasto della provincia, detta di Terra Santa : Kérkyra. Questa provincia fu vittima della guerra tra i Turchi e Veneziani. Regnava sempre in questa provincia un gran disordine a causa anche della distanza fra i conventi e del basso numero di membri, cioè una ventina, nelle isole di Creta e Corfú. Nel 1651, venne nominato priore provinciale il p. Nicola Querini, che subito si scoraggiò e « si vergognava a vivere in questa provincia con 15 a 20 membri, che litigavano, non obbedivano e che erano per maggior parte analfabeti [42]) ». Durante

[40]) Per dare su questo punto delle sintesi locali mancano ancora gli archivi locali, eccetto quello della provincia romana e alcuni volumi appartenenti alle province toscane, e i necessari studi particolari.

[41]) Egli e il p. Ignazio Valente introdussero la vita comune nei conventi di Solignano e Lecce, *Sollicitudo pastoralis*, 8, X, 1672, Dd 109, f. 144-150; MBR VII, p. 191-193; da Lecce il p. Agostino andò a Bari, *Religionis zelus*, 8, III, 1673, Dd 109, f. 293.

[42]) Più coraggioso fu il p. Gregorio Spada che vide prolungato il suo mandato a causa della sua prudenza e successo, *Religionis zelus*, 19, II, 1695, BB vol. 4.

le guerre nel mediterraneo i conventi cretesi furono abbandonati e solo il convento di Corfú (Kérkyra) sussistette dopo il 1715, cosicchè diventò una provincia immaginaria. Nonostante alcuni decreti apostolici di soppressione e le molte cause giudiziarie, veniva conservato per questo convento lo stato di provincia per mantenere la tradizione sacra di avere una provincia, che unisse il paese, in cui Gesù Cristo era vissuto, all'Ordine di S. Agostino in Europa. In una delle molte guerre marittime alla fine del '700 anche il convento di Corfù sparì lasciando alla storia pochi fatti edificanti.

Calabria.

La provincia calabrese aveva nel 1647 trenta conventi e dodici nel 1654, in cui vivevano 140 frati. In seguito della soppressione della congregazione di Zampano il numero di conventi salì nel 1662 a 28. Per le grandi distanze: da Reggio (di Calabria) a Belvedere, circa 300 chilometri in una regione montuosa, la provincia venne divisa in due: una chiamata « Calabria Citra » con 13 conventi e l'altra « Calabria Ultra » con 15 conventi.

La provincia della *Calabria Citra* aveva circa 60 padri ed era oberata di debiti. Dei 13 conventi soltanto 8 potevano pagare la tassa stabilita per il provincialato; gli altri erano troppo poveri. L'osservanza non era eccellente, ma, dopo il 1685, tutto migliorò sia la vita spirituale che quella materiale. La sua storia non rilevante proseguì fino alla soppressione che avvenne verso il 1790.

Molto simile era la situazione della provincia gemella: *Calabria Ultra*, che soffriva anche d'una rivalità tra due parzialità. Uno scisma di governo ne fu la conseguenza, nell'ultimo decennio del '600. Dopo il 1700, le visite aumentarono a causa d'un certo p. Tommaso Carnevale, che si presentava come priore degli zelanti, fomentando disordine nella provincia con le sue presunzioni. Con decreto apostolico venne allora nominato priore provinciale il napoletano p. Guglielmo Ariello [43]) e la pace ritornò. In quell'anno 1703 la provincia ebbe circa 130 membri, la cui maggioranza era formata da conversi laici. In seguito a ciò il priore provinciale Antonio Áncora sospese, nel 1754, per dieci anni la vestizione di nuovi candidati laici. La provincia fu soppressa nel 1784 con decreto regio e con approvazione papale, dopo molti dissidi, liti e altri segni d'inosservanza. I membri potevano affiliarsi a altre province o cercarsi un posto fuori dell'Ordine.

[43]) *Ex commissae nobis*, 17, IV, 1703, Aa 11, f. 624.

Sicilia.

Nella prima metà del '600 la provincia siciliana aveva 61 conventi e di questi 26 furono soppressi nel 1652. La provincia soffriva molto della carestia, dei terremoti e delle divergenze con le congregazioni d'osservanza [44]). I priori provinciali Raffaele Bonerba e Filippo Felici tentarono, nel 1679 e 1688, una restaurazione della disciplina regolare e una risanazione dell'economia. Nel 1691 la situazione divenne molto precaria e uno spagnolo delle isole Baleari, il p. Antonio Roig, fu mandato come priore provinciale per comporre uno scisma. Fu il suo segretario, preso dalla provincia della Castiglia, il p. Antonio Salabert, che risanò tutto. Durante il susseguente provincialato del p. Celestino Surdi 8 conventi nei dintorni dell'Etna furono distrutti durante una eruzione nel 1693. Nel 1703, la provincia contò 252 membri, di cui 52 nei tre conventi delle isole di Malta e Gozzo [45]).

Dopo il 1754, l'accordo con la congregazione di Centorbi fu annullato per l'inosservanza fra l'altro delle regole talari e cessarono anche lo scambio degli studenti durante il tempo della formazione e altri rapporti finora osservati. In quel tempo si avvertì la necessità di meglio istruire i padri nel campo teologico e il priore provinciale Alberto Petralia mise a disposizione di ogni padre un buon manuale di teologia morale, affinchè si tenessero al corrente. Nel 1760 il suo successore p. Giuseppe Maria Lombardo [46]) rinnovò i decreti emessi, nel 1753, riguardanti le collette, la formazione d'un archivio centrale e l'amministrazione dei conventi. Ai padri studenti venne tolto il diritto, che avevano usurpato, di votare nei capitoli. Poco dopo, lo studio subì una forte decadenza, perchè i reggenti esigevano dagli studenti o dei regali o delle mancie sia all'ingresso dello studio, che in occasione d'una promozione o infine per riuscire bene nelle tesi teologiche. Nel 1773 il priore generale Vázquez nominò tutti gli ufficiali per porre fine alla partigianeria che già da tempo divideva la provincia.

[44]) In conseguenza di una divergenza il capitolo provinciale di Messina fu sospeso e il priore provinciale con il definitorio nominato col breve, *Cum sicut accepimus*, 28, II, 1675, Dd 111, f. 362; ripetuto a causa d'una guerra, *Iniuncti nobis*, 27, II, 1677, Dd 113, f. 353-355.

[45]) Di cui un membro, il p. Simpliciano Fenech, si trasferì nel convento romano di S. Agostino, *Religionis zelus*, 27, XI, 1666, Dd 102, f. 142.

[46]) Egli unì i conventi di La Valetta e Notabile, *Exponi nobis nuper*, 2, VIII, 1763, Dd 206, f. 48v-49v; cfr. anche Cc 68.

Un uomo di valore scientifico fu il p. Bonaventura Attardi, che scrisse un'utile storia dei singoli conventi.

Sardegna.

La piccola provincia sarda con otto conventi e circa 110 membri, di cui 15 erano laici conversi, non subì alcuna conseguenza della riforma innocenziana, perchè l'isola stava sotto il dominio spagnolo. Come nella Sicilia anche nella Sardegna la mafia regnava e in qualche forma anche dentro i recinti claustrali. La gente di natura calda metteva facilmente le mani sopra la vita altrui. Un tale caso si verificò nel convento di Samassi, dove il priore e il sottopriore perirono in una rissa nel 1651. Il p. Michele Rosa fu mandato a fare il processo ed a rinnovare i costumi veramente corrotti, specialmente nei rapporti con l'altro sesso. Da quell'anno i visitatori si susseguivano l'uno all'altro. Meno graditi erano i visitatori italiani per la differenza di lingua e costumi : i sardi vivevano piuttosto nella sfera culturale spagnola e parlavano spagnolo, e di questo fatto la lingua indigena porta ancora oggi molti segni.

Nel 1673, venne come commissario generale lo spagnolo Bartolomè Campiòn, che emise 21 decreti per la restaurazione della provincia e che fu poco dopo eletto priore provinciale. Questi decreti vennero reiterati nel 1680 e 1693. La provincia soffriva continuamente di una povertà stringente. Per sollevarla i padri tentavano di provvedere al proprio mantenimento da soli, sia coloro che erano addetti al convento generale di S. Leonardo a Cagliari sia coloro che avevano un posto nella cura di anime. A causa delle distanze e di altri inconvenienti i priori provinciali non potevano fare la dovuta sorveglianza come annotò il p. Ildefonso Taray.

Dopo il 1700 il p. Augustín Garcia de Galbes fu mandato nell'isola e insieme con il suo successore Francisco Lizarra eseguì una visita scrupolosa. I frutti sembrano essere stati soddisfacenti per un lungo periodo. Nel '700 però il numero dei membri cominciò a diminuire : nel 1711 ce n'erano 82 e nel 1790, poco tempo prima che la provincia venne soppressa, soltanto 55.

Napoli.

La provincia napoletana dovette abbandonare 44 dei 71 conventi nel 1652. Gli atti della provincia conservatici sono molto generali e

non permettono un giudizio soddisfacente. Ne abbiamo derivato che i principali conventi erano quelli generalizi di S. Agostino alla Zecca di Napoli [47]) e Buccino. Nel primo serpeggiava un disordine interno che richiese delle visite speciali. La provincia aveva figure eminenti come il priore provinciale Vicenzo Basile, che riordinò definitivamente l'economia prescrivendo e introducendo in ogni convento i libri detti « platea » ossia campioni. Affinchè ognuno conoscesse il perchè della grande parsimonia prescritta, introdusse per un certo periodo la lettura pubblica delle spese quotidiane.

Un debito che pesava di continuo sui bilanci era il mantenimento di procuratori di controversie ai diversi tribunali. Ogni convento in Italia aveva delle possessioni rurali, case, negozi, oliveti, vigne ecc. in affitto o emfitéosi. Gli inquilini e affittuari causavano spesso delle difficoltà nel pagamento o nel mantenimento dei beni, cosicchè tali cause erano all'ordine del giorno. Un regolamento centrale fu giudicato più conveniente di un regolamento locale e il p. Basile propose l'elezione di un solo procuratore per tutti i conventi. Un posto che egli stesso poi occupò per molti anni.

Questa provincia ha dato all'Ordine il priore generale e teologo abbastanza contestato, il p. Fulgenzio Bellelli, e un uomo di grande valore per il p. Gioia : Deodato Corsari, che, nel 1769, divenne priore provinciale. La monumentale chiesa di S. Agostino alla Zecca fu terminata nel 1761 dal p. Giuseppe (di) Vita, un valoroso architetto. Da questo anno le ingerenze statali erano già forti ; i processi numerosi e gli sforzi per scongiurare un colpo quasi mortale furono vani.

Roma.

La provincia romana ci ha conservato le fonti della sua storia in 15 preziosi volumi bene ordinati [48]). Essendo la provincia più vicina alla curia generalizia essa era sempre sotto la sorveglianza immediata dei priori generali. Questi lasciavano però ai priori provinciali molta libertà, nominando dei sudditi capaci di governare la provincia che

[47]) Questo convento ricevette il diritto a dare in uso i paramenti ecc. della chiesa alla chiesa metropolitana, *Exponi nobis nuper*, 20, IX, 1669, AA 18, p. 194, n° 544 e anche il diritto di estendere il privilegio dell'altare della S. Croce, concessa dal papa Gregorio XIII, a tutti gli altari della chiesa, *Cum sicut accepimus*, 10, XI, 1688, *ib.*, n° 542.

[48]) Per questo periodo i codici Arch. Gen. Oo 10-14, 16-17, *Regesta provinciae Romanae 1646-1861.*

doveva essere il modello dell'Ordine e lo specchio sul quale la curia papale basava il suo giudizio riguardo a tutto l'Ordine.

Tra il convento di S. Agostino [49]), la curia generalizia e la provincia fu realizzato un accordo di mutua assistenza. La provincia pagava ogni anno una tassa affinchè gli ospiti potessero alloggiare nel convento maggiore, e la curia versava sempre una somma per il mantenimento generale del convento e sopportava le spese per eventuali restauri. Al convento era annessa la grande e ricca Biblioteca Angelica, il cui direttore veniva nominato dal priore generale, perchè era considerata come la sua biblioteca privata.

Nel 1652 la provincia aveva 27 conventi con circa 180 membri, di cui 110 padri e 60 conversi; era divisa nelle parzialità del Patrimonio e della Campagna. Dei 17 conventi soppressi si tentò di salvare quello di Tivoli, essendo il più antico, rimontante al tempo prima della Magna Unione del 1256. Anche la curia generalizia fece tutto il possibile per salvarlo, ma la congregazione apostolica non cedette alle istanze [50]).

Accanto alla vita parrocchiale e allo studio, i membri cercavano le attività nella predicazione. I predicatori per i grandi cicli quotidiani, dal giorno di Tutti i Santi fino all'Epifania e della Quaresima, sugli undici principali pulpiti, assegnati alla provincia nel 1670, venivano nominati nel definitorio provinciale. I predicatori per i pulpiti d'onore, creati in ogni provincia italiana, venivano invece nominati dal definitorio generale dell'Ordine [51]).

Dopo l'importante capitolo generale del 1685 si fece fronte ad alcuni abusi. I priori provinciali Alfonso Romeri e Giuseppe Alessandri riintrodussero l'esproprio, proibirono ogni forma di commercio, rin-

[49]) Il convento ricevette l'eredità di Antonio Ghirlandari con un reddito annuo di 150 scudi, *Exponi nobis nuper*, 3, I, 1676, usato per diversi scopi, *Fondo Interessi spettanti alla Casa Ghirlandari*, *Aug.* 9 (1959), p. 193. Un membro del convento divenne il p. Guglielmo Rosa, *Exponi nobis nuper*, 17, XII, 1689, Dd 129, f. 263. Il priore Innocenzo Maria Rocco fece costruire un ospizio con capella per gli ospiti, *Exponi nobis nuper*, 13, III, 1742, BB vol. 5.

[50]) Conservò però l'antico convento di Tolfa-Allumiere, che ricevette la protezione apostolica dei suoi tesori, *Exponi nobis nuper*, 5, IV, 1669, BB vol. 4.

[51]) Essi e tutti i predicatori di missioni potevano dare la benedizione papale durante qualunque missione predicata, *Coelestium munerum*, 24, VII, 1693, Dd 146, f. 175-177; AA 5, p. 467; López-Bardón II, p. 571; ripetuto *Reddituri de commisso*, 24, II, 1744, *ib.*, III, p. 556; Benedictus XIV, *Opera omnia*, vol. 15, p. 346, con il modo d'impartirla, *Exemplis praedecessorum*, 17, III, 1748, *ib.*, p. 339-342.

novarono l'osservanza della clausura e stabilirono che gli oggetti d'argento dei frati deceduti non dovevano essere ceduti al priore provinciale, ma al convento d'affiliazione. Anche il costume di conservarsi a proprio uso le offerte delle SS. Messe ricevute dai fedeli fu disapprovato. Nella seconda parte del'700 questi decreti vennero rinnovati e in modo speciale venne richiamata l'attenzione sull'officio corale, perchè non veniva puntualmente osservato in diversi conventi. Nel 1755 si stabilì di recitarlo sempre nella chiesa nel seguente modo : ad alta voce e alternativamente in conventi con quattro o più padri, sottovoce dove erano soltanto due o tre padri di famiglia.

Nel 1758 il priore provinciale Nicola Andrea Leri osservò un detestabile disinteresse riguardo alle nuove vocazioni per l'Ordine. In diversi conventi il disinteresse era tale, che egli decise di affidare al definitorio provinciale di assumersi la responsabilità. Anche l'economia non era bene amministrata cosicchè il priore provinciale Stefano Agostino Bellesini stabilì che ciascun convento facesse ogni quadriennio l'inventario di tutti i beni, un elenco che doveva essere presentato nel tempo del capitolo provinciale [52]).

Nel 1772 il priore generale Vázquez scoprì con suo grande stupore, che l'osservanza delle Costituzioni veniva trascurata in diversi punti essenziali in pro di costumi localmente introdotti. Durante i provincialati dei padri S.A. Bellesini e Tommaso Bonasoli molto fu fatto per correggere e riordinare l'amministrazione economica.

Abruzzo.

La provincia abruzzese, sulla costa adriatica, dovette cedere tre conventi nel 1652, ma ricevette nel 1663 della soppressa congregazione di Deliceto il convento di Gildone. Aveva uno studio generale nel convento di Chieti e viveva molto tranquillamente. Negli undici conventi poteva mantenere circa 60 frati. Venne soppressa in conseguenza della secolarizzazione napoleonica.

Siena.

Con la stessa tranquillità si sviluppò la provincia di Siena. Questa aveva nel 1660 circa 19 conventi, di cui cinque con parrocchie. Nel 1652 otto conventi erano stati soppressi; il numero dei membri oscil-

[52]) Il convento del Buon Consiglio di Genazzano dovette cedere tutti i redditi delle sue possessioni alla provincia, *Alias pro parte*, 15, XII, 1742, Dd 184, f. 119-121v.

lava tra 100 e 120. Nel periodo 1691-1700 l'uso del nome monastico con l'aggiunta della provenienza cadde in disuso, come in tutte le province, specialmente in quelle del meridione molto fedeli alla primitiva usanza, e s'introdusse il cognome di famiglia.

Dopo il 1780 la provincia soffrì molto delle ingerenze statali che crearono una nuova divisione territoriale. Anche le vocazioni calarono di anno in anno e i priori provinciali tentarono tutto, concretamente con l'erezione d'un seminario per vocazioni tardive, al fine di evitare un completo disfacimento dell'Ordine.

Pisa.

La confinante provincia di Pisa aveva 25 conventi nel 1650 e venne ridotta a 18 con 135 frati. In preparazione agli studi maggiori i professi frequentavano le scuole dei comuni di Empoli e Pietra Santa. La vita si svolgeva come nella provincia senese con la sola differenza di essere più ricca. Nel 1681 il vestiario venne giudicato esagerato e diminuito secondo le esigenze del voto della povertà. Nel '700 il numero dei membri crebbe e arrivò a 170 nel 1711. Sembra che i padri amassero molto la caccia e che a questo scopo tenessero dei bracchi e delle armi necessarie. Questo abuso venne combatutto con i decreti del capitolo del 1757. Nello stesso anno si stabilì, per evitare una sovrabbondanza, che ogni convento doveva accettare un numero di conversi corrispondente alla necessità.

La provincia era nota per la sua eccellente economia secondo il più moderno sistema. Il più erudito e famoso figlio era il p. Gianlorenzo Berti, che morì in qualità di storico e teologo aulico a Pisa nel 1766. Un altro membro, p. Francesco Maria Querni, fu supremo moderatore dell'Ordine [53]).

Umbria.

Una delle province con un grande numero di conventi era quella dell'Umbria, che nonostante la soppressione di 25 nel 1652 aveva 45 conventi [54]). Questa provincia confessò che la soppressione era

[53]) Nel suo territorio questa provincia aveva lo studio generale nel convento fiorentino del S. Spirito. Questo convento ricevette la protezione apostolica per i paramenti, *Conservationi et manutentioni*, 8, XII, 1701, BB vol. 4, e non potè ospitare dei laici nell'ospizio, *Exponi nobis*, 6, II, 1726, Dd 166, p. 256.

[54]) Alcuni di questi conventi ricevettero un breve pontificio : Terni per l'ospizio

stata vantaggiosa, perchè i conventi poveri e meno utili erano stati chiusi. I priori provinciali tentarono però il ricupero di quelli che avevano una sana economia ed in qualche luogo riuscirono nell'intento. La situazione economica non era prospera anzi piuttosto preoccupante in modo speciale dopo il terremoto del 1705. Verso il 1720 aveva circa 200 membri. Una causa della strettezza fu l'amministrazione dei poderi e perciò venne introdotta una supervisione e fu stabilito, che ogni convento doveva avere un libro intitolato *Stato dei poderi del convento* (1766).

L'Umbria è stata una provincia con eminenti figure, come prova il gran numero di maestri e reggenti di nome che insegnavano nelle diverse facoltà fuori e dentro l'Ordine. Dentro il suo ceto la provincia aveva una congregazione di osservanza che stava sotto la giurisdizione del priore provinciale : la congregazione perugina. Aveva anche nel suo territorio tre monasteri di moniali : due a Cascia [55]) e uno a Terni. Un certo numero di padri lavorava nelle otto parrocchie affidate alla provincia.

Poichè i conventi statalmente appartenevano a diversi domini, la provincia subì diverse « amputazioni » nel periodo 1770-1780. I conventi nel regno napoletano vennero separati e raggruppati nella nuova provincia dell'Aquila, altri nel territorio toscano furono smembrati e incorporati alle province vicine.

Romagna.

Nel 1652, la provincia della Romagna fu ridotta da 30 a 16 conventi. Nel 1715 aveva 100 membri ed è stata una provincia che non ha conosciuto episodi movimentati [56]). Nel 1710, venne composta la *Tabella delle spese annue*, ad imitazione dell'economia praticata nella provincia pisana. Fu un tentativo di introdurre una economia ragionata, basata sullo sviluppo degli ultimi novanta anni. La provincia

eretto dal p. Anastasio Castelli, *Exponi nobis nuper*, 16, I, 1671, AA 5, p. 424, 425; poi trasferito dentro il convento, *Alias a fel. rec.*, 6, X, 1724, AA 5, p. 423; Cascia riguardo ad una eredità, *Exponi nobis nuper*, 21, II, 1729, BB vol. 5, e Cittaducale in occasione della costruzione d'un collegio, *Exponi nobis nuper*, 24, II, 1744, Dd 185, f. 119v-122.

55) Cfr. L. VANNUTELLI, *Richiamo alla storia. Vita di S. Rita da Cascia, agostiniana*, Perugia 1925, pp. 19-53.

56) Nel 1696 la provincia si trovò per un breve tempo in tali strettezze economiche che non potè celebrare il capitolo provinciale; perciò il governo della provincia venne nominato, *Ex commisso nobis*, 24, II, 1696, Dd 135, p. 336.

aveva un gran numero di buoni maestri, tra questi si deve notare il p. Giuseppe Sabbatini, numerosi predicatori e anche uno dei più grandi storici dell'Ordine, il p. Luigi Torelli, che compose il capolavoro *Secoli Agostiniani*.

Il convento principale era quello di S. Giacomo a Bologna, che era insieme con quello di Rimini uno studio generale [57]), ed era la culla e il centro della Arciconfraternita della Consolazione, meglio nota sotto il titulo dei *Cinturati* [58]). Nel 1675, anno del giubileo, iniziò una ripristinazione della devozione, a causa delle indulgenze concesse dal papa. Un grande promotore della S. Cintura fu l'exvicario generale dei Battistini, p. Tommaso de' Paoli, che ottenne nel 1728 l'aggiunta delle indulgenze della Corona dei Sette Dolori di Maria Santissima e quelle della Corona di S. Brigida alla coroncina dei 13 Pater Noster e Ave Maria [59]). Nel 1753 il p. Nicola Angelo Landini ottenne che ad essa si applicassero le indulgenze delle Stazioni Romane.

Gli associati erano divisi in due classi : quelli che facevano celebrare 100 SS. Messe dopo la morte e gli altri che s'iscrivevano per 30 Messe. Al momento dell'iscrizione gli associati della prima classe non potevano avere una età superiore a 35 anni e gli altri non superiore a 50. La quota annua da versare era stabilita a Firenze a 4 lire, 6 soldi e 8 denari. Persone incaricate dovevano raccogliere questa somma e, dopo la morte, la cartella della fratellanza di ogni associato deceduto.

L'arciconfraternita era di tale importanza che soltanto la curia generalizia poteva concedere l'associazione ad essa di ogni sodalizio omonimo fuori e dentro l'Italia. Per i paesi oltremontani e oltremarini, come per diverse congregazioni d'osservanza un regolamento speciale era stato fatto riguardo all'erezione della confraternita ; l'aggregazione all'arciconfraternita rimaneva però sempre riservata al priore generale [60]). A lui spettava anche la nomina del custode generale, di cui i principali furono, nel periodo 1650-1780, i padri Francesco Paresini, Marcello Provenzali, Egidio Crapols, Egidio Tirato e Nicola Bibiena.

[57]) A questo convento il canonico Annibale Petrochini offrì un'ospizio e 500 scudi ; in primo custode fu eletto il p. Nicola Cortese, *Exponi nobis nuper*, 8, IV, 1680, Aa 16, f. 279.

[58]) Cfr. Appendice XIX. La vita spirituale, e IX, Le devozioni particolari.

[59]) Col breve del 29, II, 1728, López-Bardón III, p. 555.

[60]) *Exponi nobis nuper*, 5, VII, 1680, AA 10, p. 214.

Le Marche.

La più numerosa provincia dopo la napoletana era quella delle Marche Anconitane con 70 conventi verso il 1650. Tale numero fu ridotto a 45 nel 1652. Nel suo territorio aveva cinque studi generali: Ancona [61]), Recanati, Fermo, Pesaro e Montegiorgio; e in più quattro « professoria »: Civitanova, Matelica, Corinaldo e Mondolfo. Il numero totale dei membri fu di 337 nel 1686.

Questa provincia talvolta soffrì dei terremoti e d'altre calamità, ma seppe riprendersi sempre presto [62]). All'alto numero dei membri corrispondeva un bel numero di eminenti figure, che hanno servito l'Ordine come priori generali e procuratori generali: Paolo Luchini, Pietro Lanfranconi, come segretari dell'Ordine, maestri nei collegi e anche come visitatori, di cui il più grande è stato il p. Filippo Maria Tamburini, † 1782. Il p. Tommaso Arbuatti fu chiamato il secondo S. Nicola e il priore generale Vázquez fece introdurre la causa della beatificazione. Grande fama godevano anche Girolamo Maria Buzzi, che fece un compendio del manuale teologico del p. Berti, l'orientalista-liturgista-patrologo, l'erudito p. Antonio Agostino Giorgi e il predicatore Giuseppe Bartolomeo Menochio, eletto poi sacrista del Papa [63a]) nel 1796.

Venezia.

La provincia veneta che giaceva nel territorio del Doge, che non era d'accordo con le decisioni d'Innocenzo X nel 1652, rimase esente dalla soppressione di conventi. Era una provincia benestante con 18 conventi, dei quali soltanto quelli di Rovigo e Chioggia erano in continue strettezze. Essa aveva, nel 1659, circa 200 membri.

La provincia aveva da quattro à sei conventi generali [63]) e tre monasteri di moniali; quello di Udine dipendeva direttamente dal

[61]) Il p. Andrea Saronne di questo convento potè riordinare il suo peculio di 500 scudi in tal maniera che col reddito *semper cereum aletur ante SS. Sacramentum in ecclesia, Exponi nobis*, 12, XI, 1666, Dd 102, f. 120v.

[62]) Dovette restaurare la disciplina regolare, *Ex commissae nobis*, 30, III, 1703, Ff 37, f. 112.

[63]) S. Michele di Vicenza venne dichiarato generale, *Iniuncti nobis*, 20, XII, 1675, Dd 112, f. 163; quello di S. Stefano di Venezia aveva una ricca biblioteca, messa sotto la protezione apostolica, *Exponi nobis nuper*, 15, IV, 1678, BB vol. 4; Tor. VIII, p. 165.

[63a]) D. Trapp - G.L. Masetti-Zannini, *Giuseppe Bartolomeo Menochio O.S.A. Prefetto del Sacrario Apostolico, Confessore di Pio VII, 1741-1823*, 6 vol., Roma 1968-70.

priore provinciale. La disciplina monastica fu rinnovata, nel 1690, dal priore provinciale Bonaventura Salomeno. Nel 1694, un anno dopo la peste che causò una grande mortalità nella provincia, il p. Giovanni Stefano Ferrari riordinò le famiglie aggiudicando ad ogni convento un numero massimo secondo lo stato economico. Il priore generale Summantico, che visitò Venezia nel 1714, rinnovò alcuni decreti con l'accento sulla povertà.

Il governo statale seguiva, dopo il 1770, una politica anticlericale e ne soffrivano in modo speciale gli ordini mendicanti. All'inizio il governo civile usurpò il diritto d'approvare le elezioni fatte nei capitoli provinciali e poi quello di giudicare l'utilità dei conventi. La provincia veneta fu ridotta, in conseguenza di questo atteggiamento, a quattro conventi nel 1780 : Venezia (S. Stefano), Padova, Verona e Treviso.

Lombardia.

Il Piemonte e il Milanese erano il centro della provincia della Lombardia. I 47 conventi furono ridotti a 36 nel 1652 [64]) e una grande parte di quelli rimasti avevano delle difficoltà croniche nell'economia. Più di tutti quello di S. Agostino a Genova. Una delle cause era la sua posizione in un territorio spesso campo di battaglia fra le forze politiche, che si contestavano la valle padana.

Dopo il 1763, iniziò un rilassamento generale che venne ancora aumentato dalle incertezze politiche provocate da un governo cesaropapista. Alla fine del generalato del p. Vázquez la situazione era molto confusa a causa del piano di unire le tre congregazioni osservanti : degli Scalzi, della Lombardia, quella di Genova e in più la provincia stessa in una sola corporazione [65]).

Si acquistarono una grande fama [66]) il p. Egidio Consoni, chiamato la biblioteca ambulante, e il predicatore p. Agostino Omodeo.

[64]) In seguito a un mutamento politico accettò due conventi, a Poggetto e Nizza, dalla provincia della Provenza, *Ex iniuncti nobis*, 16, I, 1666, A.V. Dipl. Fondo Agostiniano, pacco 2, fasc. 4.

[65]) Vedere capitolo X.

[66]) Di questa provincia come anche delle altre italiane diversi membri furono elevati al vescovato. Nel periodo 1650-1780 nella assistenzia italiana ce n'erano circa 40, di cui sei nominati sacristi del palazzo apostolico : Ambrogio Landucci (1655-1669), Giuseppe Eusani (1669-1692) — poi il belga Pierre Lambert Ledrou, 1692-1711 — Nicola Agostino d'Oliveri (1713-1731), Tommaso Cervioni (1731-1741), Silvestro Merani (1742-1764) e Nicola Landini (1764-1782).

Nel campo teologico sono da nominare i padri Nicola Agostino Straforelli, Giuseppe Bertieri e Nicola Frederico Gavardi.

Agostino Gioia, priore generale perpetuo (1745-1751).

Tutte queste province formavano il più vicino campo di lavoro per ogni priore generale. La differenza di metodo fra i padri Schiaffinati e Gioia e i loro predecessori nel dimostrarsi capi-provinciali per tutta l'Italia era che gli ultimi si sentivano più chiamati a governare gli studi generali, direttamente a loro soggetti, e che i primi attendevano alle province.

Durante il suo periodo di assistente generale [67]) il p. Gioia comprese che, per avere successo, non bastava un generalato di soli sei anni, ma doveva essere a vita, perpetuo. Un priore generale è piuttosto un vescovo, pensava lui; meglio sarebbe fargli eseguire un programma, che stroncarlo nel momento in cui possiede uno sguardo e giudizio più o meno dettagliato dell'Ordine a lui affidato. Un generalato sessennale era un gioco d'azzardo, specialmente quando non esisteva una continuità nel governare e nell'effettuare un programma ideato. Una visita transalpina andava spesso a monte, senza parlare di una oltremarina, a causa di mancanza di tempo. Era necessario mettere fine alla tradizionale consuetudine e di cercare un nuovo metodo.

Tali pensieri piacevano al papa regnante, Benedetto XIV, con cui il p. Gioia aveva rapporti particolari, fondati su una reciproca amicizia. Benedetto XIV lo stimava molto e l'accondiscendeva in tutto. Era completamente d'accordo col pensiero dell'assistente Gioia, che lui solo poteva essere eletto priore generale a vita. Alla fine prematura della vita del p. Gioia divideva anche l'opinione riguardo al suo successore; era del parere che gli dovesse succedere il peruviano

[67]) Roborato da molti poteri concessi nei brevi *Quod nobis a natura*, 6, III, 1741, Dd 183, f. 191v-193v; *Regularis disciplinae*, 3, I, 1742, Benedictus XIV, *Opera omnia*, vol. 15, p. 125; *In supremo militantis*, 10, I, 1742, Dd 183, f. 194; *In specula suprema*, 12, I, 1742, BB vol. 5; *Peculiare amoris*, 10, III, 1742, AA 1, p. 410, nota 3; *Alias sicut accepimus*, 17, I, 1745, Dd 186, f. 119. Egli potè aprire un noviziato in qualunque convento, 15, I, 1744, López-Bardón III, p. 556 e ottenne diverse indulgenze : *Commissae nobis*, 10, V, 1743, Dd 184, f. 166v; *Exponi nobis nuper*, 25, I, 1744 (una riduzione delle SS. Messe), Dd 185, f. 111v-114; la concessione d'un altare privilegiato in tutte le chiese finora sprovviste, 7, II, 1749, López-Bardón III, p. 563; un altare privilegiato personale per i priori generali, 10, IV, 1749, *ib.*, e un Mare Magnum, Van Luijk, *Der Augustiner-Eremit*, *op. cit.*, p. 115.

p. Vázquez per proseguire l'apertura, nel governo dell'Ordine, a rappresentanti di altre nazioni.

Di conseguenza il capitolo generale del 1745 fu soltanto una formalità per i padri capitolari. Sebbene la libertà dell'elezione fosse salvaguardata, era chiaro che doveva essere accettato il breve *Inter maximas nostras* del 31 marzo 1745 [68]), nel quale il progetto del p. Gioia era caldamente raccomandato. Il generalato « perpetuo » venne dai padri capitolari approvato e il p. Gioia eletto [69]) a successore del p. Leoni, che diventò vescovo di Avellino.

Il primo pensiero del neo-eletto [70]) fu la realizzazione della costruzione di un monumentale convento e di una nuova curia generalizia nell'Urbe. S. Agostino divenne il maestoso e esteso edificio costruito dal grande architetto Luigi Vanvitelli nella forma che ora possiamo ancora ammirare in Via della Scrofa. Durante il capitolo furono elaborate le necessarie aggiunte alle Costituzioni. Il progetto era però imperfetto come avrebbero mostrato gli anni appresso, in modo particolare riguardo al periodo d'ufficio degli assistenti generali e del procuratore generale. Una soluzione fu cercata e codificata, però mai promulgata e messa in pratica a causa del diplomatico diniego apostolico di un « Nihil obstat » durante il pontificato di Clemente XIII.

Immediatamente dopo il capitolo, il Gioia organizzò il finanzia-

68) AA 13, 20; Benedictus XIV, *Opera omnia* vol. 15, p. 510-512.

69) La sua elezione venne confermata insieme con l'approvazione dei decreti del capitolo, *Ecclesiae Catholicae*, 6, VIII, 1745, AA 13, p. 29, rinnovata *Alias gravissimis*, 13, XII, 1749, AA 13, p. 82. Il Gioia ricevette anche la conferma della carica di visitatore apostolico, *Sollicitudo pastoralis*, 25, IX, 1745, Empoli, copia B.A.Z. 14.3, appendice, anche degli Scalzi, *Supremae Apostolicae*, 25, IX, 1747.

70) Dd 187-192, *Regesta Rev. mi P. Augustini Gioia, 1745-1751*. La curia generalizia 1745-1753 :

Presidente : Giorgio card. Doria.

Priore gen. : Agostino Gioia (1695-1751); vic. generale 1751 F.X. Vázquez.

Proc. gen. : Giovanni Andrea Onofri, che abdicò 1749; Juan Alvarez 1750; Francisco Javier Vázquez 1751.

Ass. italiano : Innocenzo Maria Rocco, † 1746; Nicola Angelo Landini.

Ass. francese : Jean Genèse Barrin.

Ass. spagnolo : Diego de Salinas, che abdicò 1749 (visse 1691-1764); 1750 F.J. Vázquez; 1751 Nicolás Serdá.

Ass. tedesco : Kaspar Scheürer.

Segretario : Gianlorenzo Berti (1696-1766), che abdicô 1746; Nicola Troisi 1747. poi N.A. Landini; 1750 Nicola Angelo Fasoli; 1752 Agostino Selmi; 1753 Innocenzo Pedevilla.

mento del grande piano edilizio, stabilendo le tasse annue per ogni provincia e chiedendo il contributo personale da parte di ogni membro. Per realizzarlo disponeva di una serie di autorizzazioni pontificie, basate sul fatto che ognuno aveva un peculio, ossia entrata personale. In sei anni la cassa edilizia potè disporre di 150.000 scudi romani, ossia circa mezzo milione di dollari americani moderni.

Poi proseguì le sue visite riformando i costumi claustrali e aggiornando gli studi teologici [71]). Inoltre desiderava la realizzazione di una nuova collezione di documenti pontifici, vescovili e regi, concessi all'Ordine in tutto il mondo. Affidò la preparazione di questo bollario al p. G.L. Berti [72]). Questo desiderio insieme con quello della fondazione di una *Biblioteca Agostiniana* ossia *Cronica* in forma di *Annali* non ebbe un esito positivo : i lavori furono sospesi, appena iniziati a causa delle enormi spese inerenti all'esame degli Archivi Vaticani. Nel campo teologico introdusse il manuale teologico composto dallo stesso p. Gianlorenzo Berti : *De Theologicis Disciplinis* che fu al centro delle controversie sul Giansenismo con il volume sulla dottrina della grazia.

La perpetuità del generalato durò per lui non più di un sessennio : nel 1751 la sua fibra non potè più resistere alle conseguenze del suo impegno totale. Una infezione polmonare si sviluppò in forma di tisi galoppante. Morì il 1 novembre 1751 nel vigore della vita avendo 56 anni d'età.

Francisco Javier Vázquez, priore generale perpetuo (1752-1785).

Dopo un anno di trattative il capitolo generale [73]) fu celebrato a Bologna. Il p. Francisco Javier Vázquez, essendo già vicario generale, fu promosso al generalato, con 86 dei 146 voti; 58 ne ebbe il p. Andrea Onofri, nonostante che come ex-procuratore generale, si fosse tal-

[71]) Procurò all'Ordine in perpetuo un consultore presso la Congregazione dei Riti, *Gravissimae Apostolici*, 25, IX, 1747, AA 9, p. 206; Dd 189, f. 113; López-Bardón III, p. 563. Nella stessa maniera fu anche concessa all'Ordine la prefettura del sacrario apostolico (rimasta in vigore fino al 1968, come il posto di Sacrista di Sua Santità) e la Cattedra di S. Scrittura alla Sapienza (Roma).

[72]) Questa collezione fu amplificata particolarmente dal p. S. Lopez e ne ho usato i dati nelle note del presente studio con i sigli BB.

[73]) Sotto la presidenza di Giorgio card. Doria, *Cum sicut nobis*, 2, V, 1753, BB vol. 5.

mente compromesso nella questione norisiana che con l'assistente spagnolo, il cileno Diego Salinas y Cabrera [74]), fu cacciato da Roma.

Il lungo generalato di 33 anni del p. Vázquez non corrispose alle prospettive d'apertura [75]). Non riuscì a rompere la tradizione: rimase il capo-provinciale d'Italia. A parte qualche brevissima visita in Italia: nel territorio veneto, nei mesi di maggio-dicembre 1755 e a Napoli, maggio-luglio 1756, non strinse personalmente i rapporti con le province cisalpine e oltremarine per il fatto che l'evoluzione politica in materia ecclesiastica e religiosa, dal 1767, divenne di anno in anno più disastrosa. Dappertutto mandò i suoi vicari: in Italia in modo speciale il p. Filippo Maria Tamburini, di cui aveva una stima profondissima come dei padri Emanuele Pignone del Carretto, Giacinto Rolfi, Gianlorenzo Pappalardi, Saverio Cristiani, Stefano Bellesini e Agostino Dini. Fuori d'Italia commise le visite agli assistenti generali, di cui i più eminenti erano i francesi: Jean Baptist Theodose Bernenc, Prosper André e Joseph André Goubert, gli austriaci: Gandulphus Aichinger e Richard Tecker con il bavarese Johann Felix Ossinger

[74]) Onorato con il privilegio di ex-priore generale, *Religionis zelus*, 18, XII, 1744, BB vol. 5.

[75]) Dd 193-227, *Regesta Rev. mi P. Francisci Xaverii Vázquez, 1751-1785*. La curia generalizia, 1753-1785:

Presidente: Giorgio card. Doria.

Priore gen.: Francisco Javier Vázquez (1703-1785); 1784 A.A. Giorgi vic. generale.

Proc. gen.: Nicola Angelo Maria Landini (1695-1782), 1764 Sacrista di Sua Santità; Antonio Agostino Giorgi; 1785 Pedro Madariaga.

Ass. italiano: Agostino Selmi; 1771 Emanuele Pignone del Carretto; 1784 Stefano Agostino Bellesini.

Ass. francese: J.G. Barrin, † 1755; J.B.T. Bernenc; 1767 Prosper André; 1770 J.A. Goubert.

Ass. spagnolo: Nicolás Serdá (1703-1774); 1769 Francisco Gutiérrez; 1779 Pedro Madariaga; 1785 Agustín Desplués.

Ass. tedesco: Kaspar Scheürer (1703-1759); 1755 Max. Gandulphus Aichinger († 1765); 1760 Johann Felix Ossinger; 1767 Kosmas Schmalfus; 1777 Richard Tecker.

Segretario: Innocenzo Pedevilla; 1759 Gianlorenzo Lila; 1761 Filippo Maria Tamburini († 1785); 1765 Emanuele Pignone del Carretto; 1771 Giovanni Antonio Sertori; 1778 Agostino Lombardi; 1780 Ignazio Lacorte, Tommaso Bonasoli; 1783 Agostino Lepore.

Protettori dell'Ordine furono: papa Benedetto XIV (1744-45), Giorgio card. Doria (1745-1759), Giuseppe card. Spinelli (1759-1763), Nicolò card. Antonelli (1763-1767), Fabrizio card. Serbellioni (1767-1775), Pietro card. Pamfili Colonna (1775-1780) e Giuseppe Giovanni card. Archinti (1781-1799).

Il p. Vázquez venne nominato riformatore apostolico dell'Ordine con un breve in data 6, IV, 1756, Ff 52, f. 323v.

e il boemo Kosmas Schmalfus, che, al momento della nomina, aveva 36 anni, e lo spagnolo Nicolás Serdá.

Egli rimaneva a Roma per altri affari. In primo luogo per assistere al rinnovamento del centro dell'Ordine: alla consegna del nuovo convento romano, le cui spese edilizie amaramente lamentava, alla restaurazione della chiesa di S. Agostino, annessa allo stesso convento, e alla riordinazione totale della Biblioteca Angelica. Alla fine del 1783 il p. Bonasoli fece il calcolo totale delle spese per il convento finalmente ultimato: 205.428 scudi romani. La Biblioteca Angelica è stata sempre l'onore dell'Ordine nel campo scientifico e una delle più ricche biblioteche romane nel '700 e '800. Il Vázquez ne aumentò considerevolmente il valore con l'acquisto della biblioteca del defunto cardinale Passionei e con la rinnovazione del catalogo, fatta con l'aiuto di diversi padri come Daniele Marcolini e Kosmas Schmalfus, e oggi ancora in uso.

Il p. Vázquez aveva un grande interesse per la vita di pietà nell'Ordine, per le devozioni. Promosse diverse cause di beatificazione, come quelle di Maddalena Rinaldi nel 1754, di Antonio da Amandola nel 1755, di Agostino detto il Novello, di Andrea da Montereale, di Gregorio da Verucchio e d'Antonio da L'Aquila nel 1756, di Clemente da Osimo e di Elena da Udine nel 1757, di Filippo da Piacenza nel 1765 e di Tommaso Arbuatti nel 1766. Come postulatore romano di tutte queste cause nominò, nel 1756 il p. Tommaso de' Paoli.

Nel 1753 approvò la *Pia Unione* della Madonna del Buon Consiglio iniziata pochi anni prima dal p. Angelo Maria d'Orgio [76]). Lo scopo principale di questa confraternita, che aveva sede a Genazzano, era la promozione della devozione o meglio del soccorso ai defunti con SS. Messe e Comunioni. La Pia Unione conobbe una grande diffusione. Un'altra devozione mondiale era quella della *Consolazione* ossia della *Sacra Cintura* [77]). Almeno 32 differenti manuali lo provano, come quelli dei padri Egidio Crapols, Wolfgang Eder, Benedetto da Asti, Manuel Pacheco, Domenico Antonio Tagliaferri, Jan Mantels, Jan Neeffs, Pedro del Campo e Gelasius Hieber.

La *devozione mariana* nell'Ordine aveva una ricca gamma, come

[76]) Confermata *Iniuncti nobis*, 2, VII, 1753, AA 20, p. 89. Anche procurò che i confessori del santuario di Genazzano ricevettero ampie facoltà, *Eo alacriori*, AA 20, p. 92.

[77]) Cfr. appendice IX Devozioni, e sopra in questo capitolo, sotto la provincia della Romagna.

ha illustrato il p. Agostino Giacomini e prima di lui il p. Willemaert nel 1683. Le principali erano quelle del Soccorso, della Grazia, di Maria Liberatrice a Viterbo e della Madonna del Parto in S. Agostino di Roma [78]).

La devozione in onore del *S. Cuore di Gesù* non destava ammirazione nell'Ordine, anzi fu respinta e proibita in Italia, perchè contrastava con la teologia dell'Ordine. Duri giudizi riguardo a questo punto furono lanciati contro il Vázquez, che proibì, nel 1792, l'introduzione della devozione nella congregazione di S. Giovanni a Carbonara, e contro il p. Agostino Antonio Giorgi, che compose un trattato, molto ben fondato, autentica spina nell'occhio dei promotori antichi e moderni nella Società di Gesù. Una conferma di tali angustie fra i fervidi devoti echeggia nel libretto anonimo *Non Praevalebunt*, Padova 1932.

Per la devozione a *S. Agostino* basta vedere le chiese che sono state dedicate a lui, come si difendevano le sue opinioni teologiche e quanto è stato fatto intorno all'identità del S. Corpo, conservato — come alcuni difendevano — nella chiesa di S. Pietro in Ciel d'Oro a Pavia, nel presente secolo per la prima volta ufficiata dagli eremitani soli. Le pubblicazioni devote in forma di vite, poesie, trattati edificanti sono troppe per darne un riassunto. Segnaliamo le opere circa il monachesimo di S. Agostino dei padri Charles Moreau, Christianus de Wolf, Giuseppe Sabbatini, Gianlorenzo Berti, Basilius Thomas Rosell e i trattati che venivano dati ai novizi, p.e. quelli dei padri A. Battisti, G.A.M. Gandolfi, Hilarione di S. Rosa e numerosi anonimi.

Riguardo ai *santi e beati* propri dell'Ordine il periodo trattato fu marcato dalle canonizzazioni dei beati Tomás de Villanueva, vescovo di Valencia, e Juan de Sahagun. L'eco nell'Ordine fu gloriosa, in modo particolare quella del santo vescovo-elemosiniere di Valencia. La sua vita fu pubblicata dai padri Andrés Aznar, Cristóforo Almeida, Simplicien à S. Martin, Manuel Vidal e Gabriel Matermans. Le principali

[78]) Cfr. appendice IX. A questo si deve anche aggiungere la Mariologia nel campo teologico : A. Gelsomini, *Tesoro celeste della divozione di Maria Vergine, Madre di Dio*, Venetia 1625 (Arch. Post. OESA Roma); G. Perotti, *Hinno in honore della Beata e Gloriosa Vergine Nostra, unica Signora*, Bologna 1581; *Salutatione all'alma reina del cielo*, Bologna 1583. B.A. [ss] 11.21; L. Scalabonius, *Marianum decus, sive epithetorum, laudum et excomiorum... ennaratio et explicatio*, Ravennae 1640, BSM, cfr. *Rev. Ag. de Esp.* 4 (1963), p. 312-314; M. Menéndez Vallinas, *El culto litúrgico de la Virgen en la Orden de S. Agustin*, *Ar.Ag.* 58 (1964), 5-52; 205-245, 329-374.

vite del S. Juan de Sahagun vennero scritte da Alonso de Aragón, Daniel Schönauer e Benoit Vogrin. Esisteva anche una locale venerazione per il p. Alonso de Orozco, la cui causa era in preparazione. Le vite di S. Nicola da Tolentino erano numerose e la venerazione delle beate Rita da Cascia e Chiara da Montefalco veniva promossa con una certa insistenza. La venerazione per altri venerabili e beati era piuttosto d'interesse locale, come quella dei venerabili Isaias Boner, Cristoforo de Molina, Didaco Basalenque, Veronica da Binasco, Antonio da L'Aquila, Andrea da Montereale, Didaco Ortiz, Santiago Pérez de Valencia, Giovanni Chigi, Grazia da Kotor e Giovanni Buono [79]). Una menzione speciale meritano i Martiri del Giappone, la cui storia fu scritta dal p. José Sicardo e quella dei Martiri d'Irlanda raccolta dal p. James Mahoney. Sintesi generali con commento al santorale dell'Ordine composero i padri Josephus ab Assumptione, Raffaele Pasini e Sebastian Portillo [80]).

Un altro capitolo forma il *Terz'Ordine*, che però era un po' ecclissato dall'arciconfraternita dei Cinturati. Nei registri dei priori generali alcune notizie ne indicano l'esistenza sotto la forma d'affiliazione o aggregazione di persone particolari o di comunità religiose all'Ordine

[79]) Per la bibliografia, vedere *Revista Augustiniana de Espiritualidad* 2 (1961), p. 330-345; 3 (1962), 377-393; *Ar.Ag.* 53 (1959), p. 35-41. La B. Chiara da Montefalco si venera nell'Ordine perchè il monastero d'origine francescana cambiô l'affiliazione dopo la sua morte.

[80]) Non bisogna dimenticare la vita spirituale, nutrita dalle meditazioni metodiche, edite dai padri Giannicola Chiesa, Felic Mayr, Cornelius Lancelotz e Bonaventura Wunder e tutto ciò che è stato fatto per mezzo del Terz'Ordine. Una introduzione bibliografica offre *Rev. Ag. de Esp.* 4 (1963), p. 284-314 e molte notizie nella stessa Revista (1964 ss.). Per il Terz'Ordine vedere anche : AA 15 (1933-36), p. 176-180; M. DE LA CRUZ ULLOA, *Relatio histórico sobre la Orden Tercera de S. Agustín en Chile*, *Revista Agustiniana* (poi CD) 11-13 (1885-1887); *Den Reghel van de Derde Orden der Eremyten van S. Augustinus met een onderwysinghe en 't leven van sommige heyligen der selver Orde in 't cort verhaelt*, Antwerpen 1632, KB Gent 52 L; *De Tertio Ordine saeculari OESA et de archiconfraternitate Cinturae B.M.V. Matris Consolationis*, Romae 1923; *La Tercera Orden Agustiniana y demás asociaciones agustinianas*, *Casiciaco* 9 (1955); J. DE LOGNY, *Sur l'ombre des grands Ordres* (III Ordre), s.l. 1937; L. MAROTEN, *Regel van den Derde Orden der Eremyten van den H. Vader Augustinus* ecc., Gent 1709 (KBE; KBGent); *Reghel en ordinantiën van het Derde Orde van den H. Vader Augustinus*, s.l.s.a. (KBGent 39 D); B. SAUVÉ, *L'établissement du Tiers Ordre de S. Augustin et la conduite assurée des fidèles que y sont associés*, Paris 1684; SERAPHINUS DE ANGELIS, *De fidelium associationibus* I, Neapoli 1599, p. 195-209; II, p. 109-111; 155; 163. Un riassunto riguardante i beati offre D. GUTIÉRREZ, *Los Agustinos desde el protestantismo hasta la restauracion catolica 1518-1648*, Roma 1971, 133-152.

e nella concessione dell'abito eremitico, una forma abbastanza praticata nel '600. Fuori d'Italia il Terz'Ordine ci ha lasciato dei documenti in forma di manuali per terziari, dai quali si può dedurre una certa diffusione, come per esempio quelli dei padri Leo Maroten, Bruno Sauvé, Francisco Ocón e Pedro Martir Puig.

Una conseguenza della continuazione del generalato « perpetuo » obbligò il Vázquez di rimanere a Roma : l'aggiornamento delle Costituzioni. Con l'aiuto di periti, presi da tutte le assistenzie, il Vázquez riuscì mirabilmente sia in campo legislativo che in quello spirituale e ascetico. Essendo un uomo convinto del valore di S. Agostino, del suo spirito, fece inserire nel nuovo testo molte citazioni, prese dalle opere del santo dottore africano. Nella forma praticata e per lo stile paterno usato, le Costituzioni parlavano direttamente al cuore di ogni suddito, ma la promulgazione di esse fu rimandata a data indeterminata a causa delle rivoluzioni interne ed esterne in campo teologico e politico, cosicchè adesso ne esistono soltanto due testi manoscritti come testimoni di un tentativo, fatto in un tempo in cui era ancora possibile dirigere l'Ordine secondo un programma realizzabile ovunque, perchè non esistevano ancora stringenti apporti nazionali.

Egli introdusse o approvò pian piano in tutte le province cisalpine, oltremontane e oltremarine il provincialato quadriennale. Una novità che in diverse province causò dei disordini, come l'abolizione dei discreti per i capitoli nel 1761, poichè essi erano la causa principale di discordie. Nel 1762 soppresse anche l'istituto dei visitatori, ormai completamente in disuso, mettendo al loro posto due *definitores in defectu*.

Il 6 aprile 1756 il Vázquez fu nominato commissario e riformatore apostolico dell'Ordine [81]). In tale qualità visitò la congregazione napoletana e rilasciò alcuni decreti particolari per difendere la stretta osservanza, ivi introdotta una generazione addietro. Raccomandò l'istruzione dei giovani nel Collegio de'Nobili e la giusta amministrazione delle due specierie annesse ai farmacopei. Su richiesta del priore provinciale, Ambrogio Vigilanti, emise alcuni forti decreti nella provincia napoletana, ove l'economia era in completo disordine. Prima di questa nomina apostolica, aveva richiamato, con la sua lettera pastorale *Cum sub haec ipsa* del 1754, l'attenzione sugli studi che

[81]) 6, IV, 1756, Ff 52, f. 323v.

erano in declino. Ribadì i decreti contro lo spostamento annuale dei professori e studenti e contro la libertà dei reggenti nello stabilire i giorni di vacanza durante l'anno scolastico secundo proprio gusto. Dopo questo avviso, ripetuto nel 1758, fino al 1762 non accompagnò più le disposizioni degli studi con una esortazione nella forma delle lettere *Aperiantur*, come era l'uso dei predecessori. In quell'anno accusò i reggenti e lettori che lasciavano le scuole per un vil guadagno, andando in giro a fare delle predicazioni [82]), di cui si riservavano le entrate secondo l'usanza. Un altro vizio detestabile, introdotto da alcuni di loro, era il costume di chiedere dagli studenti una tassa di ammissione sia in occasione dell'inizio del corso che per gli esami. I lettori avevano poi la brutta consuetudine, dopo la nomina, di raggiungere i posti loro asssegnati con settimane e mesi di ritardo. Per evitare questo in futuro ogni priore avrebbe dovuto mandare un avviso a Roma quando le loro comunità risultavano complete. I lettori si comportavano anche troppo mondanamente fuori del convento nel modo di vestirsi, cosicchè nel 1763 venne loro proibito l'uso del « ferraiolo ». Gli studenti erano molto discoli, disobbedienti e pigri, e si prendevano molte libertà. Nel 1762 tredici dei ventun studenti dello studio di Rimini vivevano male e ricevettero forti punizioni. Il Vázquez meditò di rimandarli nel secolo. Uguali lamentele venivano da ogni parte, in modo particolare dagli studi di Fermo e di L'Aquila. Sembra che il comportamento degli studenti fosse un tale tormento che i reggenti smisero di dare delle informazioni sulla condotta di ognuno di loro nelle *lettere*, dette *di S. Antonio*. Tale era la situazione a partire dal 1760.

In generale si notò un forte rilassamento nei riguardi del bene dell'Ordine. Nel 1761 la provincia romana rilevò che i membri non si preoccupavano più di nuove vocazioni. Vázquez annotava che « da molti anni si trova in cotesta provincia un insuperabile resistenza dei religiosi ad affiliare dei giovani, i quali a suo tempo possino succedere ». Non era un lamento isolato : le vocazioni diminuivano fortemente e a tal punto che nelle province toscane si fondarono, dal 1770 in poi, dei seminari per vocazioni tardive, nei quali i riquisiti per l'entrata e le capacità furono abbastanza diminuiti. Il vestiario dei maestri dei novizi fu aumentato (!) : quello della congregazione di Lecceto nel

[82]) Cfr. Appendice XXI, La predicazione. Cfr. la vita del Menochio, vol. II, sopra nota 63[a].

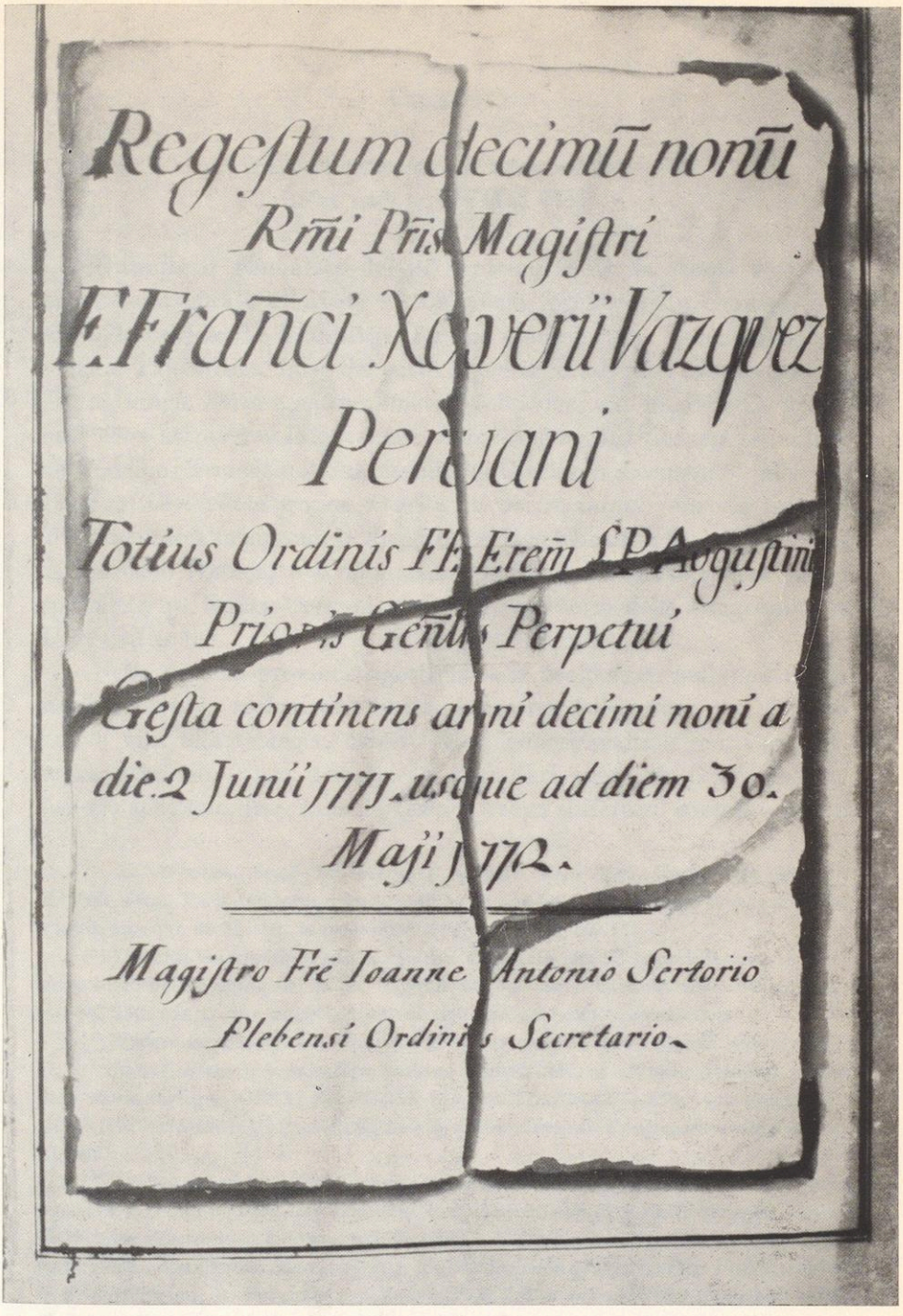
1773 fu portato a 56 lire annue. L'aumento del vestiario fu anche concesso ad altri onde evitare che i padri trascurassero i doveri loro assegnati : il padre-parrocco di Rimini ricevette nel 1765 il privilegio di avere un aumento annuo di otto scudi e di sei messe libere mensili col diritto di riscuotere l'offerta per uso personale. Verso il 1780 si parlava apertamente di mancanza di vocazioni, di scarsezza di padri in tal modo che era impossibile adempiere agli obblighi.

Nel 1766, dappertutto vi era un'agitazione interna tanto allarmante che la curia generalizia chiese con istanza di diminuire le parzialità nei capitoli e di celebrarli in pace. Tutto invano ! Nel 1767 il coraggio venne meno : tre assistenti generali rinunciarono ; lo spagnolo, Nicolás Serdá (o Cerdà), andò in Ispagna per convalescenza, il francese, Bernenc, e il tedesco, Ossinger, si dimisero [83]). Anche l'assistente italiano Agostino Selmi sene pensò e l'instancabile Tamburini, il segretario dell'Ordine e l'indefesso visitatore, aveva già lasciato il suo posto nel 1765. La situazione divenne imbarazzante come sembrano indicare i frontispizi dei diari del priore generale, i quali si presentano come pagine piene di scissure [84]).

Nella Spagna una sedizione politica a Madrid ebbe delle gravi conseguenze. In primo luogo la Sanzione Prammatica di Carlo III del 2 aprile 1767, seguita dall'espulsione dei gesuiti dai suoi regni. Un ostracismo che minacciava di soppressione anche gli altri ordini, che avessero qualsiasi punto di contatto con i figli di S. Ignazio : anche solo l'avere le cosiddette « familiarità », cioè la partecipazione nelle preghiere e nei privilegi concessi alla Società, fu considerato come un crimine « laesae maiestatis » e punito con la « pena capitale » : la proibizione di sopravvivenza.

[83]) Inoltre morì il card. protettore Doria e gli successe Nicola card. Antonelli, *Cum per obitum*, 23, I, 1768, A.G. Formularium Vázquez.

[84]) Vedere anchi il giudizio del p. Trapp nella sua pubblicazione dei diari del p. Menochio, citata sopra nella nota 63[a], II vol., *Diari e lettere*. Roma 1968, pp. 105-106, 110-111.



Un frontispizio illustrante la situazione dell'Ordine.

delle novità che aveva difeso riguardo all'uso della lingua vernacola nella lettura della Bibbia. Anche il p. Pedro Manso e i suoi seguaci conobbero e sperimentarono la forza degli avversari. La lotta intorno al cardinale Enrico Noris culminò nella condanna di alcune sue opere scientifiche ad opera dell'Inquisizione spagnola.

Nella nuova provincia belgica, detta della Fiandra e separata dalla provincia di Colonia verso il 1680, gli studi teologici furono promossi dal p. Christianus de Wolf e dai suoi confratelli : Michael van Hecke, Michael van de Broeck, Ignatius Dycker, Bernardus Désirant e Jan van Rivieren [6]). Essi avevano dei rapporti stretti con l'università di Lovanio, i cui maestri realizzarono un rinnovamento che, a causa dell'affinità con la dottrina detta di Giansenio, era sospettato di eresia in molti circoli scolastici. Questo sospetto si diffuse particolarmente a causa dell'atteggiamento della nunziatura di Bruxelles, e attraverso la Francia e la corte spagnola giunse anche alla curia pontificia. Alcuni teologi gallicani mobilizzarono contro il nuovo sviluppo anche i centri scientifici nella Germania e nell'Austria. Questo nonostante le ripetute decisioni papali, che indicevano il silenzio nelle dispute diventate troppo acerbe, scortesi e personali. In modo speciale tali dispute allarmavano la chiesa italiana, nella quale si sentivano varie voci, e non ultime quelle di agostinologi eremitani, che sollecitavano il rinnovamento della dottrina scolastica intorno alla grazia. Alcuni di loro infatti seguivano la scolastica senza condannare la teologia positivo-storica in tutti i suoi rami ; altri però senza disprezzare la scolastica in genere difendevano la teologia storica e promuovevano l'introduzione e lo studio delle scienze ausiliari come la patristica, la storia ecclesiastica e le lingue antiche [7]).

TIAGO VELA), come annunciô il p. A. Llorden. *Ar. Ag.* 57 (1963), p. 258 ; 59 (1965), p. 396 ; O. BERTALIA, *Fray Luis de León, escritor y poeta mistico*, *Rev. Ag. de Esp.* 2 (1961), pp. 194-178, 381-409 ; 3 (1962), pp. 308-340.

[6]) I loro nomi latinizzati sono rispettivamente Christianus Lupus, Michael Heckius, Michael Paludanus, Ignatius Dyckerius e Johannis Rivius. Per la bio-bliografia, vedere appendice 28.

[7]) Un moderno giudizio storico sugli eventi, sulle censure e accuse, sullo sviluppo di queste controversie teologiche è iniziato da diversi autori. Fra questi tenne il primo posto nel campo del Giansenismo il p. L. Ceyssens ofm. Egli ha messo nuova luce nelle sue pubblicazioni sullo sviluppo nel Belgio e in modo speciale sull'atteggiamento degli agostiniani belgi (cfr. *Aug.* 13 (1963), 7-57 e dello stesso autore, *Jansenistica Minora*, Malines 1950-1967 ss.) ; gli studi particolari riguardo agli agostiniani sono indicati nell'appendice 28, Teologia agostiniana e Giansenismo. Accanto a questi suoi studi e a quelli di

La « nuova » teologia.

Le controversie e le loro vicende non possono essere bene esaminate senza dare rilievo a un fatto di grande importanza nella storia della teologia. Immediatamente dopo il Concilio Tridentino le scienze storiche e il metodo critico si annunciavono come indispensabili. La storia della Chiesa, dei concili, la patrologia, la liturgia, il rinnovamento nella esegesi e gli studi delle lingue antiche diedero un carattere positivo agli studi teologici, diventati esageratamente speculativi. Questo sviluppo era il frutto positivo dell'umanesimo, che tanto aveva influito sulla riforma protestante e che aveva fortemente ispirato i suoi capi. Il protestantesimo fu una protesta viva contro la scolastica, diventata arida e quasi senza senso pratico e perciò si negò quasi completamente ogni rapporto con essa. Nel campo speculativo un colloquio tra le due correnti cristiane fu per lungo tempo impossibile. Per uscire

altre persone fuori del ceto agostiniano, anche gli agostiniani hanno iniziato delle indagini con opere sia generali che particolari, come P. Sladek, *Kosmas Schmalfus, 1730-1811. Ein Beitrag zur kirchlichen Aufklärung, Dissertazione*, Praha 1931; U. Domínguez-Del Val, *Carácter de la teologia según la escuela agustiniana de los siglos XIII-XX*, CD 66-68 (1950-52); E. Domínguez-Carretero, *La escuela teológica agustiniana de Salamanca, ib.* 72 (1956); D. Gutiérrez, *Del orígen y carácter de la escuela teológica hispano-agustiniana de los siglos XVI y XVII, ib.* 57 (1941); M.F. Miguélez, *Jansenismo y Regalismo en España*, Valladolid 1894; M. de la Pinta Llorente, *Historia interna de los indices expurgatorios españoles, Hispania* 14 (1954); W. Bocxe, *Introduction to the teaching of the italian augustinians of the XVIIIth century on the nature of actual grace, Aug.* 8 (1958); A. Martínez, *Introducción a la teología del Cardenal Enrique Noris*, Santiago de Cile 1946 e V. Capanaga, *La teología agustiniana de la gracia y la historia de las conversiones*, El Escorial 1933. Intorno ai teologi agostiniani esistono degli studi composti da scienziati fuori dell'Ordine, che hanno spesso un certo pregiudizio riguardo agli agostiniani a causa di una lunga e persistente tradizione. Per alcuni la causa di questo è una consultazione parziale e unilaterale delle fonti da cui furono indotti a pronunciare conclusioni, che ormai non sono più in tutto sostenibili: B. Matteuci, *Il Giansenismo*, Roma 1954; L. Renwart, *Augustiniens du XVIIIe siècle et « Nature pure »*, Paris 1948; A. Pérez-Goyena, *Las escuelas teológicas españoles. La Escuela Agustiniana, Ar. Ag.* 16 (1929), pp. 148-160, 308-320; E. Dammig, *Il movimento giansenista a Roma nella seconda metà del secolo XVIII*, Città del Vaticano 1945; A.C. Jemolo, *Il Giansenismo in Italia prima della rivoluzione*, Bari 1928; G. Bolla, *Enrico Noris*, Bologna 1931, e C. Grigioni, *La vita e le opere del padre A.A. Giorgi, agostiniano, La Romagna. Rivista di storia e di lettere* 4 (1912), pp. 147-240; G. Stoico, *Un teologo napoletano del '700 : Emanuele M. Pignone del Carretto, 1721-1796*, Napoli 1961; A. Stolz, *Positive und spekulative Theologie, Divus Thomas* 12 (1934), 327-343; P. Zovatto, *Introduzione al giansenismo italiano. Appunti dottrinali e critico-bibliografici*, Padova 1970.

da questo contrasto si cercò una base comune : la Sacra Scrittura e la patristica. Tentativi nello studio e nell'applicazione delle nuove idee possono essere considerati anche il Baianesimo [8]) e il Giansenismo, i quali come già il protestantesimo, si opponevano alla scolastica, perchè giudicata un metodo teologico degenerato.

Nell'Ordine la nuova strada fu presto seguita. Un Onofrio Panvini († 1568) aprì come « padre di tutta la storia » l'epoca della storia ecclesiastica; Luís de León († 1591) con Fortunato Scacchi († 1643) quella delle esigenze della nuova esegesi, e Christianus de Wolf († 1681) con Enrico Noris († 1704) si applicavano con ogni sforzo allo studio dei concili e delle prime eresie. Essi appartenevano al vasto gruppo di eruditi che spesso indipendentamente andavano per la stessa strada. I più grandi tra loro sono : Cesare Baronio, Antonio Bosio, Jacques Sirmond, Luigi Muratori, i due Assemani, Hardouin e Mansi, i Maurini e i Bollandisti. Ognuno di loro aveva una vasta corrispondenza erudita con spiriti affini di tutta l'Europa e anche con i corifei agostiniani. Quest'ultimi si perfezzionarono in un campo particolare, cioè nelle dottrine appartenenti alla tradizione sia teologica che storica, molto cara all'Ordine, tradizione che nel secolo XVIII venne parzialmente superata. Con la difesa di questo patrimonio teologico, cioè con la difesa delle opinioni rigide del « dottore della grazia », Agostino d'Ippona, essi hanno ostacolato lo sviluppo di un interesse più universale e meno apologetico.

Il patrimonio teologico agostiniano.

Nel campo teologico la corrente SCOLASTICA veniva in certo modo seguita dalla Scuola Egidiana [9]). In questa scuola si può fare una distinzione fra *egidiani stretti* o rigidi come Frederico Nicola Gavardi († 1715), Agostino Arpe († 1704), Benignus Sichrowsky († 1706), Manuel Duque de Estrada († 1713), Juan Hidalgo († 1736), e gli *egidiani mitigati* o intermedi come Gregorio Nuñez Coronel († 1620), Basilio Ponce de León († 1629), Patrick Raw († 1646), Filippo Visconti

[8]) J.P. VAN DOOREN, *Michael Baius. Zijn leer over de mens*, Assen 1958; J. ORCIBAL, *Les origines du Jansénisme*, Paris 1959 ss; ID., *De Baius à Jansénius. Le « Comma Pianum »*, *Revue de sciences religieuses de l'université de Strasbourg*, 36 (1962), 115-139; cfr. una recensione RHE 62 (1967), 156-160; V. GROSSI, *Peccato e grazia nell'antropologia di Baio*, *Augustinianum* 8 (1968), 69-113.

[9]) Per note bio-bliografiche rimando alle pubblicazioni indicate nella nota 7 (sopra) e nelle appendici 1, 17 e 28.

(† 1679), Augustin Gibbon († 1676), Celestino Bruni († 1664) e Nikolaus Girken († 1717).

La teologia Positiva, propria degli agostinianisti, venne propagata nella *Spagna* da Luís de León, Pedro Terán († 1705), Pedro Manso († 1736), e da coloro che difesero il card. Enrico Noris; da Henrique Flórez († 1773), Juan Facundo Villaroig († 1816), e da altri, specialmente professori agostiniani all'università di Salamanca. Nella *Francia* venne sostenuta dai maestri Charles Moreau († 1671), Fulgence Lafosse († 1672), e Jean Bernenc († 1772). In modo speciale però lavorarono in questo campo i belgi della provincia della *Fiandra* : Michael van de Broeck († 1659), Christianus de Wolf, Michael van Hecke († 1687), François Farvaques († 1689), Philippus van Wavre († 1719), Petrus Lambertus Ledrou († 1721), Bernardus Désirant († 1725), Franciscus Pauwels († 1725), Aurelius Piette († 1730), Petrus Clenaerts, Petrus de Coninck e Johannes van Bossuyt. Loro fedeli seguaci furono i teologi degli studi generali d'*Italia* : il già nominato Enrico Noris, poi Fulgenzio Bellelli († 1742), Gianlorenzo Berti († 1766), Ambrogio Manchi († 1770), Girolamo Buzzi († 1793), Emanuele Pignone del Carretto († 1796), Giuseppe Bertieri († 1804), e Michele Agostino Marcelli, morto nello stesso anno.

Dall'Italia la teologia positiva imboccò la strada verso le province dell'assistenzia tedesca per mezzo dei maestri formatisi agli studi generali italiani e dietro lo stimolo dei priori generali del '700, forti sostenitori di questa teologia. I principali defensori nella *Germania* furono : Johann Schweitzer († 1708), Augustinus Höfler († 1713), Gelasius Heiber o Hieber († 1731), Anselmus Hormannseder († 1740), Sigismund Büttner († 1742), Kaspar Scheürer († 1759), Jordan Simon († 1776), Richard Tecker († 1798), Engelbert Klüpfel († 1811), Kosmas Schmalfus († 1811), e Karl Thil († 1820).

Tutti questi teologi, come anche altri di minore importanza, non furono attaccati dagli avversari personalmente, ma come scuola. Non per il fatto che negavano o accettavano la teologia come una scienza in senso proprio e aristotelico o perchè erano tomisti, ma perchè non accettavano, ni seguivano nella teologia della grazia un sistema più o meno antiquato, nettamente distante dalle « correnti ereticali », cosicchè venisse esclusa ogni contaminazione. Spesso pure il loro antimolinismo e antiregalismo influirono sulle polemiche.

Fra gli agostiniani professori all'università di Salamanca, e perciò per antonomasia nell'Ordine chiamati Salmanticensi, alcuni non

furono all'inizio contro il Molina. Agustín Antolínez († 1626), difendeva la *Concordia* del gesuita. Dello stesso parere sembrano il padre Nuñez Coronel e il qualificatore della Congregazione *De Auxiliis*, il p. Giovambattista Piombino, con i quali Antolínez scambiò corrispondenza. Altri come Basilio Ponce de León, Francisco Cornejo († 1638), e Pedro Terán non erano tanto favorevoli. La stima per il Molina sparì quasi completamente verso la fine del '600 a causa della questione Norisiana. Noris fu attaccato da alcuni gesuiti durante la sua vita e ancora di più dopo la sua morte. Una forte difesa apologetica in suo favore fu iniziata nella Spagna dai suoi confratelli Pedro Manso, Juan Manzano († 1770) e Pedro Madariaga († 1797). I padri Ponce de León e Cornejo pronunciarono un veto contro l'erezione di una facoltà accademica dei gesuiti a Madrid; il p. Terán scrisse le *Vindiciae augustinianae, quibus accedunt ut praeambula « Historia Pelagiana » et « Dissertatio de Synodo V oecumenica »* (Salamanca 1698) e il p. Manso pubblicò diverse apologie negli anni 1721-1723, come il *De virtutibus infidelium ad mentem S.P. Augustini* (Vindiciae pro Noris). La causa dell'attacco al Noris fu chiaramente indicato da Valère de Beauforêt : nel trattato *Historia Pelagiana* il Noris condannava insieme e secondo S. Agostino una opinione ottimista riguardo al potere umano nel soprannaturale [10]).

Gli agostiniani negarono il carattere scientifico della teologia in senso aristotelico, perchè per loro come disse p.e. l'irlandese Augustin Gibbon, che per tanti anni dopo l'espulsione dal suo paese insegnò nelle province tedesche, in essa mancava l'evidenza attuale. Accanto al carattere speculativo della teologia i maestri agostiniani davano molto rilievo al valore pratico, basandosi sul fatto che la teologia considera Iddio come norma delle nostre azioni [11]). Perciò la chiamavano una scienza *affettiva*, p.e. Pedro de Aragon, Celestino Bruni, Fulgence Lafosse, Frederico Gavardi e Enrique Flórez. Di conseguenza vengono generalmente chiamati *volontaristi*. Concedevano alla teologia il titulo di scienza, però *sui generis*, come sottolinearono Berti e i suoi discepoli [12]).

[10]) « Non enim Florentiae solum ac Romae bellum contra te movent, sed in nostris Galliis ac praesertim Lutetiae quanto possunt ardore adversum praeclarum, quod vulgastis opus, sc. *Historia Pelagiana*, insurgunt adversarii », in una lettera a Noris del 24 febbraio 1674, cfr. *Aug.* 13 (1963), 207, nota 7.

[11]) A. Gibbon, *Speculum theologicum*, Coimbra 1740 (CD 67 (1951), 251), cfr. *Aug.* 13 (1963), 207.

[12]) Da una sintesi, CD 68 (1952), 515, 519-522; 530-31. Cfr. anche *Aug.* 21 (1971) 218-266.

L'accusa principale.

Ma non fu questa concezione della teologia che venne loro rimproverata come pericolosa, temeraria o eretica, bensì la spiegazione della questione principale: quella della grazia. Ciò sta in rapporto con il protestantesimo tanto odiato nei circoli ortodossi romani. Questo movimento agostiniano poi diventato scuola teologica, che si presentava come un tentativo di riforma nella teologia, destò ben prestro dei sospetti perchè sosteneva opinioni a prima vista affini a quelle protestanti. L'ortodossia medievale credeva di avere raggiunto il massimo possibile in certezza, di essere irriformabile. La teologia però è, come tutto, in costante e continuo sviluppo arrichiendosi: si arrichisce e si perfeziona cercando nuove strade, applicando nuove idee, sia teologiche e filosofiche sia pratiche. In un tale processo idee tradizionali e molto care vengono spesso confutate e anche superate malgrado la resistenza da parte dei conservatori.

La Scolastica non fu uniforme. Già nel medioevo apparirono nel suo seno alcuni importanti sistemi: l'Agostinismo, lo Scotismo e il Tomismo. I dati di questi sistemi non furono eterni, sebbene questo sia stato spesso creduto e difeso. Tali sistemi ebbero un periodo di formazione, un apogeo e un declino. Nel secolo XVI una rinascita teologica venne desiderata e tentata. Accanto al protestantesimo sorsero, nelle scuole tradizionali, rispettivamente il *Neo-tomismo* di Bañez, il *Neo-scotismo* di Macedo e il *Neo-agostinismo* ossia l'*Agostinianismo* di Noris-de Wolf-Berti. Di più un sistema nuovo si fece strada: il *Molinismo* con i suoi principali esponenti Molina e Suarez della scuola gesuita.

Tutti questi rinnovamenti dovevano superare delle difficoltà sia nel proprio seno sia nel mondo scientifico, nonostante che si opponevano alla teologia riformata ossia protestante. Inoltre significò una lotta continua, spesso accanita a causa della somiglianza con il protestantesimo nei suoi tre rami: il Luteranesimo, il Calvinismo e lo Zwinglianismo, contro il Baianismo e il Giansenismo creduti temerari, se non ereticali. Queste due ultime correnti si unirono con il Regalismo e il Gallicanesimo nella lotta contro i seguaci di Molina a causa della egemonia scientifica nella Chiesa. La lotta contro il Regalismo l'avevano in comune con tutti i difensori del diritto primario della Sede Apostolica sia nel campo religioso che politico-morale. La lotta fu dura per coloro che combattevano, allo scopo di formare una teologia

pratica, i sofismi e la casistica che avevano inaridito la teologia scolastica.

Al centro delle dispute teologiche stava la dottrina intorno alla grazia di S. Agostino d'Ippona, dottrina che per l'autorità nel campo teologico del suo autore dava luogo a diverse interpretazioni. L'importanza data a questa dottrina ha causato la formazione della *Congregatio de Auxiliis divinae gratiae*, di cui storia, sviluppo e esito esistono due opinioni e rapporti: uno scritto dal domenicano Hyacinth Serry e l'altro dal gesuita Liévin de Meyer [13]). Nonostante la differente accentuazione della materia e il tentativo di far concordare S. Tommaso con il vescovo d'Ippona e Molina con ambedue, si possono facilmente notare i punti salienti delle dispute, che dal 1596, durarono quasi un decennio. Una fonte di valore in questo argomento è data dai trattati del segretario della congregazione menzionata, Nuñez Coronel, che chiaramente e brevemente ha indicato le questioni disputate: come la grazia edificace e sufficiente sta al concetto naturale e soprannaturale; come è il carattere e la forza del libero arbitrio riguardo alla grazia e alla forza allettatrice del bene e del male; come si scioglie la cruciale questione del numero dei predestinati alla gloria e della realtà della divina predestinazione [14]).

Nella spiegazione di questi punti centrali, la questione della possibilità della *natura pura*, un idea teologicamente fittizia a meglio capire e presentare l'essenza dei doni e delle proprietà naturali e soprannaturali, prese un posto predominante. Michael de Bay (Baio) la negò assolutamente, perchè non accettava la mutilazione della natura umana come conseguenza della caduta di Adamo. Negando il ferimento di questa natura pensò conseguentamente in modo diverso intorno alla necessità, all'efficacità e alla sufficienza della grazia, intorno alla forza della volontà umana, del libero arbitrio e intorno alla predestinazione divina. De Bay difese la sua interpretazione citando e interpretando testi di S. Agostino; testi che formavano anche il punto di partenza o la base di altri sistemi. Poichè una sentenza pontificia, provocata dagli aspri dibattiti, diede torto al De Bay e ai suoi seguaci

[13]) Per queste e altre persone citate, vederre *Dict. de Théol. Cath.*, LfTK e altri dizionari, usciti dopo 1960.

[14]) W. Bocxe, *Introductio in doctrinam de indole « gratiae actualis » praesertim apud Augustinienses italos saeculi XVIII, Dissertazione*, Roma-Angelicum, 1953. Ringrazio vivamente il mio confrattello, adesso parrocco nelle isole di Terschelling e Vlieland, della sua bontà di aver messo tutti i suoi appunti alla mia disposizione.

« nelle loro *conclusioni* », si tentò di far condannare anche i *principi* della loro dottrina. Venne sollecitata anche la condanna di tutti coloro che li accettavano : in modo speciale coloro che negavano la *possibilità della natura pura* anche *in potestate absoluta Dei*, perchè contro la *decentia Creatoris*. Alcuni addiritura desideravano l'annientamento dei sostenitori di questa negazione. E con questa *Carthago delenda est* furono colpiti particolarmente gli agostiniani nel Belgio, nella Francia, nell'Italia e di conseguenza anche nella Spagna e nella Germania.

I corifei agostiniani.

Il centro scientifico del Belgio era Lovanio, dove l'università seguiva l'Agostinismo. Questa università aveva il primato scientifico che, dall'inizio del '600, le era però contestato dal collegio dei padri gesuiti. I gesuiti insegnavano il Molinismo e temevano che l'università impedisse l'evoluzione del loro crescente influsso. Questo collegio voleva avere diritti uguali a quelli dell'università. A Madrid tale rivalità suscitò l'opposizione alla progettata fondazione di un simile collegio gesuita. Anche là gli altri sistemi temevano il Molinismo come usurpatore dei loro diritti storici [15]).

A Lovanio per parare il colpo loro preparato, i gesuiti si scagliarono violentamente contro l'opera di Cornelis Jansen (Giansenio) : *Augustinus*. Un triumvirato, formato dai gesuiti Hadrianus Crom, Johannes de Jonge e Ignatius der Kennis, informò i centri teologici europei intorno all'« Agostinismo giansenizzante » di Lovanio : Leiden nei Paesi Bassi, Praha nella Boemia, Madrid e Roma con un bel numero di altri centri di minore importanza.

Gli agostiniani belgi dimostravano un grande interesse per il capolavoro del fu vescovo di Ypres, cioè i padri van de Broeck, de Wolf e van Hecke. Anche nella Spagna questo libro si diffuse presto; si dice che uno dei primi esemplari fosse comprato da un agostiniano. All'inizio gli agostiniani della Fiandra difesero delle tesi prese dall'*Augustinus* di Giansenio; un fatto subito giudicato compromettente. Ciò unito al fatto che gli agostiniani avevano un posto sempre più influente nella vita universitaria, spiega l'evolversi della lotta contro di loro. Ne scaturirono delle accuse false, delle denuncie anonime, e diversi confratelli vennero costretti a venire, o arrivarono a proprio

15) A.M. Martínez, *Introducción en la teología del Card. E. Noris*, *op. cit.*

conto, a Roma per discolparsi : i già nominati padri de Wolf, Désirant e van Hecke.

Christianus de Wolf fu il motore dinamico fra i suoi confratelli [16]). Con le sue pubblicazioni storico-patristiche intorno ai concili fino al 1085 venne in contatto sia con tutte le questioni disputate sia con i gruppi che trattavano gli stessi argomenti. Alcune loro dottrine però portarono a conclusioni giudicate temerarie e non accettabili per la Chiesa o inoltre erano viziate dal pregiudizio di svalutare l'autorità della S. Sede.

La prima questione riguardava la contrizione e l'attrizione nel sacramento della Penitenza. Quale era necessaria per una valida confessione? La questione era un corollario di grande importanza in merito alla dottrina della grazia. Giudicando la soluzione data, gli avversari dissero che il p. de Wolf era un pelagiano, un giansenista, un baianista. E come tale venne denunciato.

Nel 1651 suonò la campana d'allarme a Roma. Il priore generale Filippo Visconti, lui stesso un teologo erudito e una volta già personalmente accusato, fu amaramente sorpreso dalle notizie giunte dal Belgio circa la minaccia di uno scisma governativo nella provincia e circa l'atteggiamento di alcuni suoi sudditi nei confronti del pericolo giansenista [17]). La questione più grave fu il rifiuto della bolla *In eminenti* [18]). Il p. van de Broeck fu sollecitato d'inviare i suoi trattati a Roma. Nel luglio dello stesso anno il Visconti richiese una dichiarazione formale di obbedienza e di accettazione del detto documento pontificio, sotto giuramento, da parte del definitorio della provincia fiamminga e in modo speciale dal p. Jan van Rivieren. Il priore provinciale Melchior Beydaels e i padri van Rivieren, Jan Neeffs, Augustinus de Backer e Jan Mertens fecero tale dichiarazione senza difficoltà [19]).

Poco tempo dopo il nome del p. de Wolf venne di nuovo alla ribalta. Le accuse contro le sue dottrine avevano avuto un temporaneo successo : egli perse il privilegio di poter laurearsi presso una università approvata fuori dell'Ordine (9 settembre 1651). Le insinuazioni contro

[16]) M. Baekelandt, *Leven en werken van p. Christianus Lupus*, *Aug.* 2 (1952), 150-167.

[17]) Per notizie dettagliate, *Aug.* 8 (1958), 200-236, 328-355; 5 (1955), 212-240.

[18]) Cfr. *Jansenistica Minora* III, 1957, nº 23, 28; V, 1959, nº 48; VI, 1960, nº 50.

[19]) Dd 85, f. 190; 86, f. 73-74.

di lui erano tanto strane che il priore generale incaricò, il 30 settembre, il provinciale di Colonia per esaminare, se le accuse fattegli pervenire dall'internunzio di Bruxelles, il vescovo di Montalcino, fossero vere [20]). Poco dopo, nel gennaio 1652, Filippo Visconti scrisse al p. van de Broeck di non perdere, con le sue pubblicazioni, la stima di cui godeva presso la curia pontificia, tra i cardinali e particolarmente presso il card. Spada. Lo supplicò poi di comporre un trattato in cui *verus Augustinus ex viro augustino appareat* [21]).

P. de Wolf ricevette nel giugno 1652 un'altra dura lettera del Visconti, che lo ammoniva di non sostenere e difendere le conclusioni teologiche intorno alla grazia che erano contrarie alle direttive pontificie. Il priore generale pur riconoscendo che il p. de Wolf avrebbe dovuto presiedere le conclusioni in forza del suo posto all'università di Lovanio, esigette tuttavia che egli si discolpasse presso l'internunzio e presso la Congregazione del S. Uffizio. Doveva scrivere una sottomissione ai decreti emanati a Roma, accettare la bolla *In eminenti* ed essere in tale stato d'animo che [*paratus sit*] *in omnibus obtemperare et talem se gerere, ut non LUPUS, sed OVIS Pastoris audiens vocem et sequens vestigia videatur* [22]).

I suoi avversari, di cui alcuni erano membri della sua provincia, non desistettero, anzi ottennero che l'internunzio Mangelli sequestrasse il trattato *De ritu Eucharistiae*, composto dal p. de Wolf, per farlo esaminare dal p. van de Broeck. I rapporti tra il p. de Wolf e il p. Michael non erano buoni. Si arrivò a suggerire all'internunzio di non avere nessuna fiducia nel p. Lupo, e, come persona infida di farlo sparire : *non se fidendum esse Lupo, sed ut lupum occidendum esse.* Nella lettera scritta al priore generale il p. de Wolf, citando i motivi già accennati, dichiarò apertamente di non accettare mai una simile procedura, ma al contrario, di opporvisi con tutti i mezzi a sua disposizione. Il Visconti non seppe rispondere altro che : « l'onore dell'Ordine doveva essere difeso in tutto da ogni insinuazione di Giansenismo e che nelle sofferenze personali operava la grazia divina, che dirige tutto al bene » [23]). Il priore generale non desiderava alcuna « novità » ; egli era conservatore e nello stesso tempo molto curiale. In ogni occasione insistette su questo punto, come per esempio in una lettera

[20]) Dd 86, f. 91v.

[21]) *Ib.*, f. 162.

[22]) Dd 87, f. 140.

[23]) Nella lettera del 26 febbraio 1653, Dd 87, f. 163v-164v.

al p. Charles Moreau, congratulandosi con lui per il suo libro *Vindiciae quatripartitae pro divo Augustino et Augustinianis*, Anversa 1650, dicendo: *porro tutius longe et securius in hac temporum conditione antiquorum illorum quam modernorum vestigiis insistitur.*

Nel 1653 la campagna contro gli agostiniani belgi crebbe. Nel mese di novembre nuove accuse arrivarono a Roma: contro i padri de Wolf, van Hecke e Hendrik Moens. Il 2 maggio 1654 Francesco card. degli Albizzi (che era uno dei principali membri della Congregazione del S. Uffizio) fece sapere al priore generale, che il p. Jan van Rivieren dovrebbe essere estromesso da ogni carica nella sua provincia, essere allontanato e collocato in un convento vicino a Roma per essere sorvegliato. Con la stessa severità il cardinale agì contro i padri de Wolf, van Hecke e l'ottuagenario p. Neeffs. Motivo di tale provvedimento erano i loro scritti e i loro discorsi contro le « Cinque Proposizioni ». Unanimamente i cinque maestri protestarono energicamente e non obbedirono ai comandi. Nel mese di novembre 1654 il p. de Wolf ricevette l'ordine di lasciare Lovanio e di collocarsi in un convento da assegnargli, dietro approvazione dell'internunzio, dal suo priore provinciale, cioè a Marienthal (vicino a Wesel). Il p. van Rivieren doveva andare a Colonia e la curia papale gli fece sapere che doveva obbedire. Quest'avviso fu ripetuto il 3 dicembre, ma non ebbe esito.

Il p. de Wolf invece andò poco dopo, nel novembre 1655, di propria iniziativa e con tacito consenso dei suoi superiori, a Roma: ove fu « internato ». Dopo un'anno il priore generale Paolo Luchini, preparandosi alla visita apostolica nelle province della Francia, di Colonia e della Spagna, giudicò personalmente che l'« internamento » del p. de Wolf era un'ingiustizia. Ordinò ai padri Gerardus Carlier e Jan Cruyter (o Gruyter, Cryterius) di esaminare, perchè e da chi il padre fosse stato accusato, come si era comportato nella provincia, se avesse tradito il suo dovere di buon maestro e che cosa aveva scritto contro le costituzioni apostoliche dei papi Urbano VIII e Innocenzo X [24]). Il Luchini era chiaramente in favore del p. de Wolf e decise di mettere fine alla causa. Egli stesso scrisse una forte lettera al nuovo internunzio di Bruxelles dicendo che, a suo parere, era tempo di sgravare il p. de Wolf dalle false accuse, perchè innocente. Inoltre fece presente che l'internunzio del tempo aveva agito senza conoscere

[24]) In una lettera del 16 dicembre 1656, Dd 91, f. 132v.

personalmente l'accusato, perciò si doveva intervenire per porre termine alle ingiustizie commesse [25]).

Poco tempo dopo il p. de Wolf ritornò in Belgio; il 6 settembre 1659, venne personalmente creato maestro soprannumerario dal p. Luchini, e più tardi fu anche dichiarato eliggibile per il provincialato (15 gennaio 1667). Il p. Michael van de Broeck seppe bene difendersi e si convertì abilmente in un fervido antigiansenista. I padri van Hecke e van de Broeck, come poco dopo anche il loro confratello Bernardus Désirant, diffussero notizie e scritti che a loro personalmente furono molto vantaggiosi [26]). Nel campo teologico però non ebbero una importanza come il p. de Wolf, che pubblicò negli anni 1665-1673 il suo capolavoro *Synodorum generalium ac provincialium decreta et canones*, nè come il p. Noris che scrisse la *Historia Pelagiana et dissertatio de Synodo Quinta Oecumenica.*

Enrico Noris era in sè uno storico, che voleva rivedere gli *Annali* di Baronio. Ma avendo sentito, che il francescano Antonio Pagi già intraprendeva un lavoro simile, desistette dall'idea e si rivolse alla teologia patristica. In questo campo non volendo ripetere il già notato lavoro del più anziano confratello, p. de Wolf, si limitò allo studio del quinto concilio ecumenico (II Constantinopolitano, 553) in quanto condannava il sistema pelagiano. Alla notizia di un tale lavoro, prima ancora quindi che fosse stampato, sorsero molti sospetti. Roma non era favorevole e perciò l'opera *Historia Pelagiana* uscì a Padova nel 1673. Ebbe una rapida diffusione e venne, nonostante molte contrarietà, ristampata diverse volte : a Leipzig 1677, a Salamanca 1698, a Lovanio 1702, a Verona 1729 e a Vienna in Austria nel 1775. L'edizione salmanticense fu molto lodata dall'Inquisizione Spagnola, al cui inquisitore generale, p. Juan Tomás de Rocaberti OP, fu dedicata :

> « ... se nos hizo relacción, que el libro de la *Historia Pelagiana* y *Vindicias Augustinianas*, que había escrito el Cardenal Don Fray Henrico de Noris... por la grande estimación con que había corrido por toda la Europa, se había llegado a apurar de manera, que ya no se hallaba libro alguno; por lo cual se nos suplicó, fuésemos servidos de conceder licencia para que se reimprimese, por ser obra tan importante a la Iglesia de Dios » [27]).

[25]) Nella lettera del 6 gennaio 1657, Dd 91, f. 139v-141.

[26]) Notizie dettagliate, *Aug.* 2 (1952), 248-274; 3 (1953), 63-73; *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 21 (1941), 237-326.

[27]) B. Martínez, *op. cit.*, p. 35.

Poco dopo la lode si convertì in biasimo. Alcuni desideravano la condanna di Noris, perchè, secondo loro, egli era giansenista. Misero in allarme tutto il mondo scientifico dentro e fuori della Spagna e tentarono di indurre anche la curia pontificia a dare un giudizio sfavorevole. Di grande importanza furono gli attacchi scritti dai padri Bruno Neusser e Francesco Macedo, ambedue francescani e scotisti. Sorse la lotta dei pamflets e delle apologie, detta la questione norisiana [28]). A causa delle polemiche il Noris lasciò il campo teologico [29]), e nel 1673, accettò la cattedra di Storia Antica all'università di Pisa, pur continuando a difendersi. La polemica durò tutta la sua vita, nonostante la triplice dichiarazione romana in suo favore e la sua elevazione alla porpora. Dappertutto sia nella Germania e nella Francia, sia nell'Italia e nella Spagna gli attacchi continuarono, particolarmente da parte dell'Inquisizione Spagnola. Neanche dopo il suo trapasso (morì in età di 72 anni il 22 febbraio 1704) venne risparmiato.

I luoghi principali dei conflitti furono Madrid e Roma. Il Noris aveva una grande stima per lo spagnolo Basilio Ponce de León e in seguito per fray Luís de León [30]). Il p. Ponce aveva profondamente penetrato la mente di S. Agostino durante le liti *De Auxiliis*. Un attacco al Noris significava un'attacco all'eredità scientifica degli agostiniani spagnoli. Difensore principale divenne il p. Pedro Manso. Egli e i suoi successori sostennero una lotta accanita sia da parte della corte aulica sia da parte dell'inquisizione. La superbia umana dei responsabili dell'ingiustizia verso il Noris, mescolata con il regalismo, ostacolò ogni composizione. La parola liberatrice in questa lotta fu detta finalmente nel 1758 dal nuovo inquisitore generale, Manuél Bonifaz OP, quando si sottomise al desiderio papale, rimuovendo le opere del Noris dall'*Expurgatorio* (cioè dall'Indice Spagnolo). Si ritrattò finalmente un giudizio, pronunciato dieci anni prima, dichiarando che le opere del Noris non erano infette di Giansenismo [31]).

Nei dieci anni della polemica il re Ferdinando VI, dietro consiglio

[28]) *Ib.*; B. van Luijk, *Der Augustiner-Eremit Agostino Gioia, op. cit.*, p. 57, nota 214 e G.J. Dyer, *The denial of « limbo » and the jansenist controversy*, Mundelein Ill. 1955, 50-158.

[29]) Bolla, *Enrico Noris*, p. 80.

[30]) S. Muñoz Iglesias, *Fray Luís de León teólogo, personalidad teológica y actuación en los preludios de las controversias de Auxiliis*, Madrid 1950.

[31]) De Valentibus, *Posizione nuova sopra le opere del card. Enrico Noris dall'anno 1747 al 1758*, Biblioteca Corsiniana, Roma, cod. 1477, f. 63-111.

del suo superbo confessore, il gesuita Rávago, il nunzio e poi cardinale Portocarrero, il ministro Enseñada e l'inquisitore generale Francisco Pérez de Prado OP si opposero sempre a Roma e agli agostiniani. Questi infatti si pronunciarono sempre in favore del Noris in un modo non equivoco. L'inquisizione spagnola si oppose per tanto tempo al papa Benedetto XIV [32]), perchè (come i suoi portavoce suggerivano): giansenisti e cattolici nella Francia dicono che il papa favorisce i giansenisti; l'infabillità del papa è in pericolo, perchè il popolo non vede la differenza fra un decreto e una opinione privata; il papa non deve sperimentare la sorte dei suoi predecessori Liberio e Onorio. Riguardo al Noris dicevano: quando egli è censurato nella Francia e nella Germania, perchè non può esserlo nella Spagna? Il titolo di cardinale non lo mette al sicuro, neanche evita d'essere inserito nell'Indice dei libri nocevoli alla fede, come è successo al Sadoleto e al Bona. Il Noris è un buon uomo, ma non un buon teologo. Inoltre la Spagna è esente dalle dottrine di Cornelis Jansen e di Quesnel; non si deve permettere l'introduzione di esse attraverso le opere del Noris. La stima dell'inquisizione spagnola vale più di quella dell'imputato; l'inquisizione spagnola è indipendente. Anche se essa è al corrente di un giudizio della curia papale, non è obbligata a seguirlo. Roma non ha sempre ragione, come dimostra p.e. il caso di Molinos; nel passato Roma ha revocato tante volte un decreto o una costituzione. Poi l'inquisizione spagnola è più anziana della romana e perciò non deve rinunciare alle sue prerogative. La fede nella Spagna è più pura che altrove, perciò l'inquisizione spagnola ha il diritto di riesaminare un giudizio romano, se le circostanze lo esigono [33]).

L'Agostinianismo.

Le opere dei padri de Wolf, Ponce de León e Noris furono le fonti per il sistema teologico seguito nell'Ordine nel '700 e su queste si basarono poi gli scolari agostiniani nel secolo seguente. La difesa del loro patrimonio teologico e lo sviluppo di esso si riflettono nelle molte tesi e conclusioni tenute in Europa e nell'America Latina [34]). Nella

[32]) Che difese gli agostiniani: *Vestrae ad nos*, 22, V, 1748, *Dum praeterito mense*, 31, VII, 1748, *Statim hac*, 22, I, 1749, *Non sine magno*, 30, XII, 1750, *Scripsimus ultimis*, 6, I, 1751, BB. vol. 5; cfr. López-Bardón III, pp. 557-661.

[33]) M.F. Miguélez, *Jansenismo y Regalismo*, *op. cit.*, pp. 418-420.

[34]) Collezioni importanti delle tesi e conclusioni si trovano nella biblioteca degli Agostiniani a Gent (Belgio), nella Biblioteca Angelica, Roma, e nel convento agostiniano di Santiago del Cile.

provincia delle Fiandre i più rinomati teologi furono, accanto ai già citati [35]), i padri Willem Wynants, Nicolaus Rolin, Jan Libens e A. Rolliers [36]).

Quasi tutti gli scritti dei teologi belgi, italiani e spagnoli agostiniani furono registrati nella sistemazione magistrale dell'Agostinianismo, composta, su richiesta del priore generale Schiaffinati, dal p. maestro Gianlorenzo Berti [37]). Questo manuale in sei volumi *De theologicis disciplinis*, venne adoperato in tutti gli studi generali dell'Ordine in Italia, nelle province spagnole e in alcune province francesi e tedesche. Anche il rinnovamento della scuola egidiana [38]), nella quala eccelleva il p. Gavardi, uno dei maestri di Enrico Noris, sboccò nell'agostinianismo, che aveva un carattere nettamente storico-patristico. L'agostinianismo ebbe anche sostenitori fuori dell'Ordine e i principali furono : Antoine Massoulié, Francesco Macedo (almeno all'inizio), Charles Vitasse, Louis Habert e Antonio Reginaldo con un bel gruppo di teologi lovaniensi, salmanticensi, benedettini e somaschi. I principali avversari furono : Risbrock, Neusser, de Saléon, Languet, Scipione Maffei, Fortunato da Brescia, Jacques Fontaine e, molto accaniti, i gesuiti Casani, Carrasco, de Colonia, Patouillet, Rávago, Ghezzi e il grande ma superbo Zaccaria, il fondatore della *Storia letteraria d'Italia* [39]).

Contro questi ultimi, gli agostiniani del '700 poterono citare molti documenti nei quali la S. Sede sosteneva e proteggeva la loro scuola, e adducevano a loro favore i processi contro i padri Agostino

35) A. Piette, *Theologia augustiniana*, s.l.s.a. ; Ph. van Wavre, *Gloriosa spiritu Dei pleni et maximi doctoris S.P. Augustini certamina de gratia Dei, libero arbitrio et merito*, Lovanii 1711; *Apologia contra impugnatores constitutionis « Unigenitus » signanter pro Unigeniti Salvatoris gratia augustinianis instructa telis*, Lovanii 1719.

36) J. Libens, *Enchiridion Augustino-theologicum*, Lovanii 1720; *Concordia augustiniana Ignatiana de praedestinatione*; *Theologia augustiniana (de sacramentis et gratia)*, ambedue, Lovanii 1726; A. Rolliers, *Theologia universa cum disquisitione historico-theologica de haeresi Praedestinatianorum*, Lovanii 1713; *Theses theologicae de actibus humanis, peccatis, legibus et gratia ad mentem Augustini*, Lovanii 1720.

37) Cfr. sotto, nota 44.

38) La teologia egidiana fu difesa dal polacco p. Benignus Sichrowsky e dominò nelle province agostiniane dell'Europa Centrale per mezzo del suo compendio *Theologia scholastica aegidio-augustiniana*, Nürnberg 1720. Altri esponenti furono l'austriaco Kaspar Scheürer, i tedeschi Anselm Hormannseder, Nikolaus Girken e l'irlandese Augustin Gibbon.

39) Lo schieramento l'ho preso dal manoscritto settecentesco *Dogmata S.P. Augustini*, Bibl. Angelica cod. 2290, p. 171-186.

Mainardi (1538) e Agostino Museo (1540), la difesa fatta al Concilio tridentino, da parte del vescovo di Leira e da Cristoforo da Padova; nel secolo XVII l'esito della lotta *De Auxiliis*, l'esito dei processi contro i padri Van de Broeck, Jean Clauveau, Filippo Visconti, de Wolf e Ledrou, rispettivamente negli anni 1651, 1654, 1657 e 1679, e nel secolo XVIII i casi di Noris, Bellelli e Berti. Schiette prove di benevolenza furono i giudizi e voti dei cardinali Tamburini e Besozzi, e l'atteggiamento di Benedetto XIV in varie occasioni [40]: la ritrattazione imposta al gesuita Ghezzi, la proibizione delle pubblicazioni dei suoi confratelli de Colonia e Patouillet e il sequestro della *Storia letteraria d'Italia* dello Zaccaria [41].

Ma nonostante ciò denuncie e accuse non cessavano. In genere le opinioni degli agostiniani venivano alterate e falsate dai nemici secondo uno scopo prefisso. Gli agostiniani scoprivano questi inganni e per difendersi pubblicavano le loro « vindiciae » e apologie [42]. Nonostante l'approvazione tacita e la recenzione almeno non negativa, anche se in alcune circostanze equivoca, della curia papale, la polemica proseguì. Si può dire che gli agostiniani in genere si discolparono d'ogni macchia di Giansenismo sia nel campo speculativo che in quello pratico. La dichiarazione dell'assemblea giansenista di Pistoia nel 1787 [43] indicando la teologia agostinianista pericolosa per il loro sistema, discolpò senza volerlo gli agostiniani, specialmente il p. Berti, nel campo speculativo; le pubblicazioni del p. Giannicola Chiesa e di altri scrittori spirituali contemporanei lo fecero in quello pratico [44].

L'ultima fase della lotta fu molto dura specialmente perchè i giansenisti italiani tentavano per molti anni di attirare Gianlorenzo Berti dalla loro parte. Il tentativo iniziò nel 1740 con alcune osser-

[40]) Cfr. sopra, nota 32.

[41]) Cfr. B.A. cod. 2290, p. 402-411.

[42]) Enumerati nel trattato già citato *Dogmata S. Patris Augustini*; per i principali, *Aug.* 13 (1963), 219-222.

[43]) E'interessante notare che i decreti liturgici di questo sinodo, condannati dalla Curia pontificia, sono per la maggior parte approvati e applicati dal Concilio Vaticano II.

[44]) Per i padri G.L. Berti, riguardo alle polemiche teologiche sostenute, e G.N. Chiesa, come direttore spirituale, vedere risp. *Rivista di storia della Chiesa in Italia* 14 (1960), 233-262, 383-410 e *Aug.* 11 (1961), 121-153, 336-361, 583-601; per Berti e altri, vedere Appolis, *Entre Jansénistes et Zelanti*, *op. cit.*; P. Rubio, *Es el episcopado un sacramento distinto del presbiterado? Puntos de vista de Juan Lorenzo Berti*; J. Morán, *La noción agustiniana de « sacramentum » en la interpretación de J.L. Berti*, *Archivo Teológico Agustiniano* 2 (1967), 41-56; 23-40 e cfr. anche *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. IX, 516-521.

vazioni sulle opere del p. Bellelli e del p. Berti fatte da un canonico francese, de Gorgne. I vescovi francesi, de Saléon e Languet, seguirono l'esempio del de Gorgne e la questione Berti divenne una controversia al più alto livello tra la curia papale e i gallicani. L'inserzione delle opere del cardinale Noris nella *Bibliothèque janséniste*, composta dal gesuita de Colonia, nel 1744, e la sostituzione di esse con l'opera del p. Berti nel 1752, aggiunsero olio sul fuoco. Questo fermento di controversie passò dalla Francia nel mondo letterario italiano, specialmente attraverso le pubblicazioni del gesuita Francesco Antonio Zaccaria. Durante il pontificato di Benedetto XIV la curia rimase sostanzialmente favorevole agli agostiniani, ma il suo successore Clemente XIII fu indeciso e mandò diplomaticamente la faccenda in lungo. I maneggi dei giansenisti e antigiansenisti romani non furono estranei al protrarsi del conflitto.

Nel 1764 la tacita alleanza scientifica tra domenicani e agostiniani fu rotta da un episodio spiacevole : un attacco aperto di un domenicano alle opinioni del p. Berti. Un fatto che si ripetè poco dopo anche nella Spagna, dove era ispirato da un senso di rivalità. La causa principale di tutta la controversia fu che gli agostiniani difendevano un nuovo sistema con termini scolastici non adatti allo scopo : essi mettevano vino nuovo in un otre vecchio e questo causò il fermento non previsto nè desiderato.

L'influsso politico.

L'incertezza nel mondo teologico allarmò anche i governi civili. Nel campo teologico una riforma era desiderata dai governi assolutisti e progressivi, con l'aiuto anche delle forze tradizionali : il clero. Un primo tentativo è da segnalare nell'Austria dove un'agostiniano e un domenicano furono invitati a rinnovare lo studio teologico verso il 1758. Il *Corrier Zoppo* [45]) pubblicò la lettera con la nomina del p. Giuseppe Azzoni. Dopo di lui furono eletti pubblici professori in teologia all'università imperiale di Austria i maestri e suoi confratelli Agostino Gervasi e Giuseppe Bertieri [46]). Anche in questo settore i conflitti intorno alla grazia non tardarono : i domenicani aprirono la

[45]) p. 735-743.

[46]) In tale qualità lo Azzoni pubblico *Principia iuris publici ecclesiastici catholicorum ad statum Germaniae accomodata in usum tironum*, Vindebonae 1761. Il programma statale fu ben delineato come appare da una pubblicazione ufficiale di 47 pagine, intitolata *Anleitung und Grundriss zur systematischen dogmatischen Theologie*, Wien 1776.

polemica. Un'eco si può leggere nel *Supplément à la Gazette de Cologne*, del 6 novembre 1778 [47]) e nel *Gazette ou Journal politique des deux Ponts*, del 10 novembre [48]). Da ogni parte si tentò di scongiurare questa inutile polemica; p.e. il priore generale Vázquez lo fece nella sua lettera *Ea nobis sempre*, del 25 aprile 1775 nella quale riferiva in sunto la contesa, e un anonimo nelle *Lettera II e III amichevole su la necessità di mettere fine alle dispute scolastiche intorno ai misteri della grazia* (s.l.s.a.) [49]).

Fatti identici si verificarono nella Polonia e nella Germania. Protagonisti ne furono il polacco p. Erasmus Bartolt, il boemo p. Kosmas Schmalfus e i tedeschi Jordan Simon e Engelbert Klüpfel [50]).

Il priore generale Vázquez si preoccupò sempre della teologia propria dell'Ordine. Quando sentiva che il suo desiderio di difendere questo patrimonio non veniva condiviso, ammoniva severamente, anche le province più distanti. Così scrisse nel 1762 alla provincia del Cile che i reggenti non dovevano difendere delle tesi contrarie alla dottrina di S. Agostino, « perchè questa è più certa di tutte le altre ». Una uguale ammonizione mandò al p. Simon Bonicel nel 1775.

Un grande colpo per lui fu il « tradimento » verificatosi nelle diocesi di Murcia e di Valencia. Il vescovo di Murcia, mons. Manuel Rubin de Celis, aveva prescritto il manuale del p. Berti (cioè l'edizione adattata dal suo confratello Buzzi) nel suo seminario diocesano nel 1777-78. Lo stesso si fece anche a Valencia. I domenicani giudicarono questo passo una offesa della loro riputazione e incominciarono una diffamazione della scuola agostiniana. Accanto alle solite accuse essi denunciarono presso la corte di Madrid l'antiregalismo nella teologia agostiniana. Un'accusa vile, dato anche il fatto che questa corte non era più tanto leale verso la Chiesa e verso il clero come prima. Tutto l'Ordine ne fu messo al corrente da lettere e altri documenti, raccolti in atti ufficiali, in un incartamento che inizia con le parole *Quoniam Patres Domenicani* del 31 dicembre 1778. Da queste fonti appare che la reazione domenicana era in rapporto con il decreto regio del 14 agosto 1768 intorno al rinnovamento degli studi teologici nei regni della Sua

[47]) p. 607.

[48]) p. 733.

[49]) Tutte queste notizie e vari documenti, B.A. cod. 2295, p. 101-664.

[50]) St. Strüber, *P. Jordan Simon aus dem Orden der Augustiner-Eremiten*, Würzburg 1930; W. Rauch, *Engelbert Klüpfel OESA, ein führender Theologe der Aufklärungszeit, Abhandlungen zur Oberrheinischen Kirchengeschichte* 1 (1922).

Maestà Cattolica e con alcuni opuscoli apparsi contro dottrine erronee. Tra queste i domenicani Miguel Rovira e de Quiñones enumerarono anche il sistema agostiniano della grazia. Ciò che particolarmente scosse il p. Vázquez fu il fatto che il p. Berti veniva accusato come difensore delle regalie papali e che si difendeva l'opinione : *Augustinus eget Thoma interprete.* A causa di questo « tradimento » l'insegnamento del Tomismo fu temporaneamente bandito dai collegi agostiniani. Con la lettera però *Ad praecavendas rixas* [51]) il priore generale revocò il 23 dicembre 1779 questo ultimo decreto accettando le scuse presentategli dai superiori maggiori dell'Ordine domenicano, i quali deplorarono gli eventi passati.

Nella seconda parte del secolo XVIII e all'inizio del XIX la scuola teologica agostiniana visse quasi dappertutto unicamente sulla fama del p. Berti e non produsse dei teologi originali; un fatto al quale il Vázquez diverse volte accennò senza riuscire a suscitare il risveglio tanto bramato. Ai maestri già citati devono essere aggiunti i padri Marcelli, Bernenc e Villaroig come continuatori del Berti; e anche tra i Benedettini, Somaschi e Trinitari si trovano molti seguaci di lui.

Il drammatico crollo dell'Ordine sotto i colpi dell'illuminato assolutismo imperiale, già da diversi superiori presentito, cancellò l'Ordine Agostiniano in diversi paesi e cambiò anche la sua florida scuola teologica in una corrente agonizzante, con eccezione della Spagna. Là le province ruppero il contatto con Roma sotto la pressione degli eventi politici. La tradizione teologico-agostiniana rimase in vita nella Spagna senza però più raggrupparsi in una scuola come nei secoli precedenti.

[51]) Dd 221, f. 63v-68. Per le personalia rimando a G. Santiago de Vela, *Ensayo de una biblioteca ibero-americana de la Orden de S. Agustín*, 7 vol. (manca ancora vol. IV), Madrid 1913-1925; J.F. Ossinger, *Bibliotheca Augustiniana historica*, Ingolstadt 1768 e D.A. Perini, *Bibliographia Augustiniana*, 4 vol., Firenze 1929-1938.

Capitolo 10

Il tramonto.
L'assistenzia francese, 1650-1785;
L'Ordine alla vigilia della rivoluzione francese.

Il centro dell'assistenzia francese [1]) con 106 conventi e 1439 membri, nel 1668, era Parigi : il convento maggiore, collegio generale dove studiavano i migliori alunni delle cinque province : quelli della Francia, di Parigi, della Provenza, della Narbona-Burgundia e della Tolosa-Aquitania.

Francia.

Dal 1650 la provincia della Francia destò molte preoccupazioni in Roma a causa delle notizie pervenute dalla corte regia. Esse erano tali che il priore generale Luchini interruppe la « sacra visita » in Italia per informarsi personalmente sul luogo. Egli partì per la Francia e visitò un gran numero di conventi [2]) riordinando la vita regolare. Non trovò tanto disordine nei 16 conventi con circa 300 membri come temeva, perchè le difficoltà erano a più alto livello : riguardavano il convento di Amiens [3]) e gli studi generali di Parigi, Tolosa e Avignone.

La provincia della Francia aveva due noviziati e due collegi che ogni tanto erano spostati da un convento all'altro. La pace però, dal Luchini ristabilita, fu di poca durata nonostante le cure dei priori provinciali Remy de Lorne e Jerôme Morel. Anche il priore generale Girolamo Valvassori si vide costretto ad andare a Parigi dove emise circa 70 decreti per la provincia. Essi trattavano il divino uffizio e lo studio. Il Valvassori osservava che il primo fondamento dell'Ordine era il rapporto con Dio sia personale che in comunità, un rapporto

[1]) Le notizie seguenti sono prese dai codici Ff 25, 26, 34, 36, 38, 40, 42, 46, 50, 52 e 54 (cfr. *Aug.* 8 (1958), 415-417); per la bibliografia, vedere Appendice 25, L'assistenzia francese e E. Ypma, *Les auteurs augustins francais*, *Aug.* 18-22 (1968-1972).

[2]) Vedere la carta geografica nell'appendice 5 e nel *Le Monde Augustinien*, op. cit.

[3]) La nuova provincia di S. Guglielmo (prima detta la « Communauté de Bourges ») contestò il possesso del convento, ma dovette lasciarlo alla provincia della Francia, *Exponi nobis nuper*, 23, V, 1650, BB vol. 4; MBR VI, 3, p. 209; *Ex parte dilectorum*, 18, XI, 1667, Aa 39. La provincia suddetta cedette su istanza del p. Jean Bodin il convento di Chinon ai Canonici Regolari, *Religionis zelus*, 13, VIII, 1664, BB vol. 4.

basato sulla pietà e che da esso vengono fecondati gli altri campi di lavoro come l'insegnamento, l'istruzione dei fedeli e l'attività missionaria. Per meglio regolare la disposizione nei conventi, stabilì in ciascuno il numero dei frati da coro e quelli da servizio sulla base di quattro o cinque a uno : nel convento di Tours p.e. 16 da coro, 4 da servizio, a Metz rispettivamente 12 e 2, a Rouen 25 e 5.

Nella provincia esisteva una devozione speciale verso il SS. Sacramento e tutti i giovedì erano ad essa dedicati. Il promotore di questa devozione fu il già nominato p. Jerôme Morel, che si chiamava personalmente : p. Jerôme du S. Sacrament. Egli istituì una confraternita di adorazione perpetua che venne approvata dal priore generale Domenico Valvassori nel 1680. Servì la provincia per molti anni, prima e dopo il suo termine di assistente generale (1673-1680). In qualità di priore provinciale accettò un nuovo convento nella Bretagna : Rennes, nel 1676. Fu anche un fervente promotore della arciconfraternita dei Cinturati, nella sua provincia chiamata di S. Monica.

La provincia fu governata per un lungo periodo secondo i decreti dei priori generali Luchini e Valvassori, che vennero ad intervalli reiterati. Il governo fu in buone mani sotto i priori provinciali Guillaume Le Sage, che per due anni fu anche assistente generale (1711-1713), Nicolas Gallois e Louis Benoist. Il primo fu un indefesso visitatore, tanto, che la cassa della provincia ebbe un deficit di 160 libre francesi alla fine del suo mandato. Il p. Benoist attese agli studi, proibendo fra altro la permanenza di oltre un sessennio nello studio parigino senza esplicita licenza. Richiese anche di diminuire i viaggi fatti a solo scopo recreativo e proibì l'uso di vestiti borghesi, particolarmente del « juste au corps ».

Verso il 1725 la provincia accusò, a causa di secolarizzazione, la mancanza di sacerdoti e si stabilì che nessuno poteva essere mandato o poteva accettare una parrocchia senza il permesso del priore provinciale. L'influsso statale era sempre considerevole e aumentò dopo il 1734; in quell'anno si decretò la ripristinazione del *Liber novitiorum* dietro richiesta statale.

Parigi, il convento maggiore.

Il convento maggiore di Parigi fu protagonista di aspri dissidi interni ed esterni. Già nel 1635 fu istituita una commissione mista, composta da agostiniani, gesuiti e funzionari civili, per riformare

il collegio secondo il regolamento in uso nei collegi parigini dei domenicani e francescani. Difficoltà si presentarono con l'introduzione della stretta osservanza, professata nella « Communauté de Bourges ». Il p. Jerôme Montal ne era contrario e formò un'opposizione, che, con l'aiuto di alcuni domenicani e francescani, estromise dal convento i 50 riformati. Ne seguì uno « stato di guerra » e i frati, divisi in due campi, *sibi struxerunt moenia, aggeres et fortalicia, custodias instruxerunt et excubias agerunt.* Con l'aiuto di truppe statali il p. Montal e i suoi seguaci furono cacciati dalle posizioni costruite. La situazione nel convento rimase però tesa e non si riuscì a trovare una base per la pace : fino al 1649 rimase un convento senza « conventualismo » e il priorato era soltanto una carica onorifica, cosicchè l'eletto non si occupava molto dei sudditi e diverse volte rimase per alcuni anni lontano dal suo convento, come p.e. il p. Thomas Guichens, che fu assistente generale, conservandosi il priorato parigino con le entrate annesse, dal 1655 al 1661.

Per molti anni il p. Montal sostenne una parte ambigua. Nel 1646 egli, sapendosi forte per le fazioni che aveva creato tanto per presentarsi a Roma come l'eroe buono, fu « defenestrato » dal forte visitatore generale, Girolamo Ripa. La pace non si ristabilì e lo stato s'intromise. La questione del convento maggiore arrivò sull'agenda del Parlamento. Ma il vulcano rimase in attività : Burgundi, Narboni, Tolosani, Parigini e forestieri vivevano in continue lotte a causa dell'alternativa o della divisione della ufficiatura nel convento.

Tutto ciò causò la visita-lampo del p. Luchini, una visita anche sollecitata dal re, dal governo e dal papa. Dopo lunghi colloqui con i magistrati papali, con le rappresentanze delle province e dopo aver ascoltato accuratamente ogni conventuale e studente, il 21 ottobre 1659, il priore generale emise i decreti di riforma, che divise in cinque capitoli. Circa il culto divino richiamò ad un comportamento edificante e all'esatta osservanza dell'orario : il matutino a mezzanotte, cantato nei giorni festivi e nelle domeniche, con partecipazione di ogni ufficiale e inferiore lecitamente non scusato. Esigette la recita quotidiana dell'ufficio della Madonna [4]), la meditazione per mezz'ora e la processione nei chiostri col canto delle litanie lauretane. Esortò a non lasciare la recita del *Benedicta Tu* [5]), ogni venerdî.

[4]) *Ar. Ag.* 58 (1964), 24-34.

[5]) *Ib.*, 238-240, 330-345 e D. Gutiérrez, *Los Augstinos*, op. cit. p. 128.

Riguardo allo stato del convento decise che lo studio generale fosse composto da 16 padri « de familia », 16 studenti, provenienti dalle province francesi, e un numero di studenti di altre province secondo le possibilità. L'elezione del priore doveva essere fatta alternativamente tra le province francesi, e la durata d'un priorato fu stabilita a un triennio. La « Communauté de Bourges », che era stata la causa dei disordini sopra menzionati, rinunciò perpetuamente a ogni relazione con questo convento, cosicchè l'alternativa su base storica venne osservata tra le province nel sequente modo : il primo turno spettò alla provincia della Francia e poi seguirono quella di Tolosa, quella della Provenza e in fine quella della Narbona. Inoltre il priore generale stabilì gli onorari dei professori e la pensione che dovevano pagare gli studenti. Per la vita attiva ognuno aveva licenza d'uscire dopo aver chiesto il permesso al priore e dopo aver avvisato il portiere. Con licenza del priore si poteva anche bere e mangiare presso secolari. Il digiuno fu stabilito per il mercoledì, venerdì e sabato e la lettura continua fu richiesta durante i pasti. Il riscaldamento fu ristretto alle sale comuni e proibito nelle celle private. La lingua ufficiale doveva essere il latino e ci si doveva astenere dal francese. Il Luchini prescrisse inoltre che ogni studente poteva restare a Parigi soltanto sei anni, cioè per i due anni di filosofia e i quattro di teologia [6]). Riorgannizò minuziosamente l'elezione dei baccellieri, la distribuzione degli incarichi e precisò gli obblighi dei reggenti e dei lettori, nonchè quelli del direttore spirituale degli studenti non-ordinati, ossia del maestro dei professi.

Per i primi dieci anni, questi decreti non funziarono bene, a causa della spirito fazioso sempre vivo. La massima difficoltà riguardava l'affiliazione ossia il conventualismo e il p. Guichens non seppe domare la resistenza contro i decreti su questo argomento. Appelli seguirono, diretti al governo statale, a Roma e al nunzio apostolico. Il risultato fu una nuova visita, fatta dal priore generale Girolamo Valvassori nel 1669. Egli seppe rompere la resistenza ai decreti del p. Luchini e li aggiornò leggermente, cosicchè la pace venne assicurata [7]).

Dal 1728, durante i priorati dei padri Jean Genèse Barrin, Esprit Guerin e François Lagrange, le stesse difficoltà si rinnovarono. Nel

[6]) B. van Luijk, *De geestelijke vorming tot augustijn in de XVIIe-XVIIIe eeuw*, *Analecta Aug. Prov. Neerlandicae* 19 (1956), 77-89.

[7]) Nel 1680 si chiese il permesso di far inserire nel proprio santorale le feste delle Cinque Piaghe del Signore, della S. Croce, delle Sacre Spine e dell'Arcangelo Raffaele.

1748 il p. Gioia approvò, dopo molte esitazioni, un nuovo concordato fra le province, che aboliva l'alternativa tra i professori sulle diverse cattedre. Nel 1762 furono rinnovati, già muniti d'un placet regio, i decreti dei priori generali Luchini (1659), Valvassori (1669) e Leoni (1739) e gli ultimi emessi dal p. Bernenc nel 1759. Dal 1768, le ingerenze statali si raddoppiarono [8]). Una delle conseguenze fu una visita statale (!) fatta da funzionari civili durante il priorato del p. Raynaud nel 1771. Essi riesaminarono i decreti del p. Luchini, che presero come base di lavoro. Qua e là inserirono alcuni aggiornamenti [9]), di cui uno secondo la mentalità politica del momento : soltanto conventuali e studenti di nazione francese potevano ricevere l'affiliazione.

La Communauté de Bourges ossia la *provincia di Parigi* o di *St. Guillaume.*

La « Communauté de Bourges », eretta in provincia nel 1625 [10]), ha avuto, nel decennio precedente al 1650, una storia movimentata. Ne furono cause le fazioni interne e la tentata introduzione della sua osservanza nel convento maggiore parigino. Quando il p. Luchini stava nella Francia, egli presiedette il capitolo provinciale, in cui il p. Augustin Chesneau venne eletto a priore provinciale. Nello stesso capitolo le costituzioni apostoliche dei papi Innocenzo X e Alessandro VII riguardanti il Giansenismo furono accettate. Dagli atti pare che la provincia avesse due noviziati, sei studi provinciali e un seminario (cioè un educandato ?) e che ogni membro facesse un ritiro di dieci giorni ogni triennio. Ancora rimanevano in uso le « opera manualia », prescritte per mezz'ora al giorno dal priore provinciale Pierre Lemaire nel 1665 [11]). Patrono speciale della provincia era l'arcangelo S. Michele,

[8]) Vedere la fine di questo capitolo.

[9]) L'orario del giorno prescritto fu come segue : alle ore 4, il Matutino; alle 5 : la meditazione nel piccolo coro; alle 6 : scuola; alle 8 : colazione e poi scuola; alle 11 : messa conventuale, seguita dal pranzo e dalla recreazione; alle 13 : scuola; alle 15.30 : vespri, seguiti dallo studio; alle 18 : capitolo delle colpe, cena e recreazione; alle 20 : compieta e riposo. Quest'orario era comune in quasi tutte le province, cfr. l'articolo citato sopra, nota 6.

[10]) Con 23 conventi, *Exponi nuper*, 10, IX, 1625, Dd 66, f. 48; Simplicien a St. Martin, *op. cit.*, p. 18.

[11]) Decreti speciali emanò il priore generale Nicola Oliva, *Exponi nobis*, 17, III, 1677, Aa 39; Dd 113, f. 348-352; BB vol. 4; la nomina del priore provinciale Fulgenze

la cui festa si celebrava con molta solennità in ogni convento il 29 settembre. Nel 1668 vi erano 31 conventi con 488 membri. Fino al 1700 governarono la provincia alcuni padri di grande fama : i citati padri Augustin Chesneau [12]) e Pierre Lemaire, il geografo regio Augustin Lubin, il promotore del Terz'Ordine Bruno Sauvé e il p. Ange Leproust, il fondatore della congregazione delle « Sœurs de St. Thomas de Villeneuve » [13]).

Dopo il 1700, l'amministrazione economica delle sagrestie e dei conventi con l'osservanza della povertà formarono punti d'esame secondo le direttive venute da Roma. I superiori maggiori Louis François Pernet, Pierre Groseil e Jean Joseph Durand dovettero combattere il crescente influsso dell'ideale conventuale [14]), come anche i rapporti che alcuni sudditi avevano con società e movimenti giudicati pericolosi. Vivo interesse suscitavano nella provincia lo studio e le controversie teologiche particolarmente tramite la preminente figura del p. Charles Moreau. Nel campo teologico veniva seguito il sistema dell'agostinianismo, molto lodato dai priori provinciali specialmente dal 1758 dopo i successi nelle controversie nella Spagna e in Italia.

Provenza.

Nella provincia della Provenza l'introdotta osservanza, iniziata ad Arles nel 1612 e sviluppatasi in una congregazione provinciale nella stessa forma di quella di Béziers nella confinante provincia di Tolosa, dal 1645 era in regresso. I rapporti degli osservanti con la provincia

Desbois, e l'approvazione d'una commissione di 6 padri « De eiciendis fratribus », *Cum sicut dilectus*, 24, II, 1678, BB vol. 4. Il suo successore approvò l'andamento del capitolo provinciale celebrato a Montmorillon, *Exponi nobis nuper*, 10 o 20, III, 1679, BB vol. 4.

[12]) Nominato commissario apostolico, *Exponi nobis*, 15, VI, 1676, Aa 39; Dd 113, f. 70v.; cfr. *Aug.* 18 (1968), 243-248.

[13]) G. Bernoville, *Dans le sillage de Monsieur Vincent : les religieuses de St. Thomas de Villeneuve, 1661-1953*, Paris 1953; L. Cilleruelo, *Introducción del p. Angel le Proust a la Regla de S. Agustín*, *Rev. Ag. de Esp.* 6 (1965), 23-38, 372-385; 7 (1966), 56-72.

[14]) P.e. il privilegio magistrale che alcuni accettarono, *In supremo iustitiae*, 19, XI, 1661, MBR VI, 5, p. 178; il non accettarlo non significava essere esclusi dai più alti incarichi nell'Ordine, *Cum sicut dilecti*, 23, V, 1690, Cc 44, n° 21; BB vol. 4; AA 1 (1906), 409, nota 3; *Debitum pastorale*, 3, VII, 1670, Dd 107, f. 63-65v; *Sacrosancti Apostolatus*, 26, I, o VI, 1666, MBR VI, 6, p. 102; *In supremo iustitiae*, 19, XI, 1661, Dd 101, f. 153-160; Aa 39; AA 11, p. 56.

diventarono aspri dopo un colpo nel convento di Marsiglia. I 15 membri conventuali vendettero clandestinamente il convento agli osservanti e il processo che ne seguì, fu molto triste. Per salvare e ricuperare il convento il priore generale Travalloni unì le comunità di Arles e di Béziers in una sola corporazione. Questa unione fu effimera, ma il convento di Marsiglia fu salvato.

La provincia, che aveva 11 conventi con 130 membri verso il 1650 ebbe una grande cura per l'educazione dei novizi. Fu introdotto un secondo anno di prova, che era simile a un secondo anno di noviziato, da trascorrere nei conventi osservanti di Pernes e Draguignan. A causa dei mutamenti nella situazione politica, i conventi di Nizza e Poggetto (Puget-Theniers) ora appartenevano alla provincia della Provenza ora a quella della Lombardia, cosicchè il numero dei conventi oscillò spesso fra 9 e 11.

Durante il provincialato del p. Louis Dosol si verificarono delle difficoltà con il convento di Avignone, che desiderava ricuperare la propria indipendenza nei confronti della provincia, dopo essere stato dichiarato, nel 1663, convento e studio generale. Le visite dei priori generali Luchini e Valvassori non lasciarono una profonda impressione. L'osservanza si abbassò purtroppo sempre più e nel 1682 il priore provinciale Jean Augustin Cappelle tentò un rinnovamento, prescrivendo la presenza obbligatoria agli atti comuni. Stabilì un orario giornaliero, ordinò un buon andamento nelle chiese e nei conventi, impose che ogni sacerdote celebrasse giornalmente la S. Messa. Alla fine della sua carica iniziò uno scisma nel governo, che perdurò fino al 1687. In quell'anno il visitatore generale p. Delapierre con il priore provinciale Louis Roland riconciliarono i partiti emettendo 28 decreti.

Nel 1694 il convento di Arles fu in subbuglio e, nel 1685, gli scalzi tentarono l'occupazione del convento di Marsiglia : due fatti che furono seguiti da lunghi processi presso i diversi tribunali. Durante il periodo in cui il p. François Grange [15]) era la figura preminente, i buoni rapporti con i domenicani, da venti anni interrotti (nel 1693), furono ristabiliti. La situazione del convento di Arles rimase preoccupante come pure quella generale della provincia dopo il 1759. Il priore generale Vázquez, nel 1763, si vide obbligato a prendere alcune misure energiche, il cui esito fu però sommerso nella tempestà politica.

[15]) Egli venne eletto assistente generale per il periodo 1721-1726.

Avignone.

Il convento d'Avignone, due volte visitato dal p. Lucchini, però non cambiato a sua soddisfazione, riuscì a liberarsi dalla giurisdizione del priore provinciale e venne dichiarato generale nel 1663-65. Per le difficoltà, che durante un secolo turbavano questo studio generale, perse questo privilegio verso il 1755. La famiglia conventuale era composta da 20 à 24 vocali, che elessero il proprio priore secondo l'usanza in tutti i conventi generali fuori d'Italia. Le difficoltà accennate furono sempre dello stesso genere come quelle nel convento maggiore parigino e nello studio generale tolosano.

Narbona-Burgundia.

La provincia della Narbona-Burgundia con 22 conventi e 180 membri, era divisa, come il nome indica, in due parzialità ossia distretti. Nel 1650 aveva come priore provinciale il p. Jerôme Montal, il quale era, nello stesso tempo, vicario della « Communauté de Béziers ». I rapporti con Roma peggiorarono in occasione del capitolo provinciale, presieduto dal priore generale Luchini nel 1659. Su istanza del re la divergenza venne accomodata nel 1661. Nel 1662 fu stabilito che l'accettazione dei novizi spettava ai priori provinciali e non ai singoli priori conventuali o locali. L'economia fu riordinata e l'elezione dei depositari codificata. In modo speciale detto capitolo si occupò del convento di Béziers, dove si osservava l'osservanza stretta riguardo alla povertà; si prescrisse che ogni ombra di proprietà in fatti e in parole venisse eliminata. Questo significò l'inizio di una riforma, che pian piano venne accettato in tutta la provincia sotto la direzione dei priori provinciali Esprit de la Forest, Jerôme Montal e Genèse Allary, a vicenda eletti. L'ultimo era un uomo molto religioso con una profonda venerazione della Sacra Spina, conservata nel convento di Lione.

Verso il 1690, nacque la questione della successione alternata dei superiori tra narboni e burgundi, seguita da un certo rilassamento nello studio. Questo fatto provocò una visita generale, proposta, fra gli altri, anche dall'assistente Augustin Lubin. Con approvazione regia, si mandò l'ex-priore provinciale della « Communauté de Bourges», Charles Brechard. Il priore provinciale Vincent Ladet, il quale, condividendo il parere del p. Jerôme Montal, nutriva un profondo rancore contro la riforma di Bourges per i fatti verificatisi a Parigi negli anni 1640-1650, non accettò il « comunitario », dicendo d'avere una

propria riforma nella provincia, cioè quella di Béziers. La resistenza a questa visita durò fino al 1697, quando l'arcivescovo di Lione, in qualità di presidente del capitolo provinciale, seppe riconciliare le fazioni [16]). I danni causati dalla divergenza furono riparati negli anni seguenti, particolarmente nel capitolo del 1701. Questo fu tenuto sotto la presidenza del p. Guillaume Maureillan, che diventò assistente generale nel 1705. Il Maureillan, che era stato eletto priore provinciale come successore del p. André Belpel nel 1703, non andò mai a Roma, rimanendo sempre, con privilegio speciale della S. Sede, nella sua provincia. La sua direzione fu approvata dal nuovo assistente generale Jean Baptist Gallois nel 1714. Il Gallois stabilì, fra normali decreti riguardanti il coro e la vita conventuale, che il numero duodenario dei maestri venisse diviso ugualmente tra i membri delle due distretti della provincia, che i padri dovessero attendere con zelo alle parrocchie e alle altre assistenze religiose, e che nessuno potesse avere un cavallo a proprio uso.

La prosperità della provincia fu così assicurata e essa fiorì sotto il governo dei padri Esprit Guérin, che fu anche professore a Parigi per molto tempo, e sotto i padri Maurice e Savet.

Tolosa-Aquitania.

Nella provincia di Tolosa-Aquitania si tentò, nel 1655, di bandire ogni forma di giochi di carte anche a scopo recreativo : chi veniva colto sul fatto era dichiarato inabile ad ogni incarico nella provincia, se padre, e all'ordinazione sacerdotale, se chierico.

Nel 1668 [17]) il priore provinciale Pierre Bergues rinnovò i decreti del p. Luchini. L'anno seguente un concordato fu stipulato tra la provincia e il convento di Tolosa, elevato a studio generale. Questo convento doveva ricevere tutti gli studenti ivi mandati dai priori provinciali e questi potevano ricevere l'Ordine Sacro soltanto dopo l'approvazione del loro priore provinciale. Il convento poteva liberamente eleggere il suo superiore, ma il reggente doveva essere uno dei dodici maestri della provincia, come aveva fissato il priore generale Girolamo Valvassori con l'approvazione dell'assistente generale Alex Gondi, che lo accompagnò nel viaggio verso Parigi.

[16]) Istituì l'alternativa nel governo e divise i conventi fra narboni e burgundi, *Redemptionis nostri*, 19, VIII, 1698, BB vol. 4; MBR IX, p. 482.

[17]) Il numero dei conventi salì da 29 a 33 e quello dei membri da circa 250 a 346.

L'osservanza nella provincia diminuì e il priore generale Domenico Valvassori mandò alcuni decreti per frenare il rilassamento. Nel 1689 venne emesso dal priore provinciale Pierre à S. Marie Roussel un decreto contro il pericolo del Giansenismo [18]). Egli ricevette liberalmente, come dappertutto nella Francia, i profughi irlandesi, tra cui il p. William O'Kelly. La situazione rimase stabile nonostante qualche ingerenza statale nei capitoli provinciali, come per esempio nel 1716, quando vi partecipò un commissario regio.

In questo secolo e negli anni difficili che seguirono i priori provinciali seppero conservare lo spirito religioso e promossero la vita regolare; particolarmente i padri Léonard Lagarde, Hyacinth Chataignon e Theodose Bernenc, che governò la provincia prima e dopo il suo mandato d'assistente generale, 1755-1766. Nel 1772 egli rinnunciò alla carica di priore provinciale a cagione della sua cattiva salute, e morì poco dopo.

In tutto questo periodo il convento di Tolosa destò molte preoccupazioni. Con il convento di Bordeaux formava il centro scientifico della provincia. Come quello di Avignone non era, prima del 1669, uno studio generale in senso stretto. Il convento tolosano conobbe un periodo di stretta osservanza e tra i suoi priori figurò il famoso p. Simplicien à S. Martin. Nel 1668 alloggiavano dentro le sue mure 60 religiosi, dei quali circa 20 erano gli ufficiali; Bordeaux aveva 45 frati di famiglia. Per regolare i rapporti tra convento e provincia un accordo fu steso nel 1669 : il priore poteva essere eletto dai conventuali per tre anni, come anche gli altri ufficiali; uno dei conventuali era definitore della provincia; la provincia poteva mandare ognuno dei suoi studenti al collegio e il priore provinciale aveva il diritto di visitare il convento una volta nel triennio. Nello stesso anno il priore generale Valvassori approvò alcune consuetudini locali, come p.e. la Comunione Generale tutte le domeniche e feste dell'anno ad edificazione dei fedeli, ma non fu d'accordo che il p. sacrista somministrasse il vestiario ai conventuali, prendendo il denaro dalla entrata della chiesa : in futuro egli doveva consegnarlo al priore e ai padri depositari.

Nel 1729 il concordato venne violato e tale causa ostacolò una sana disciplina per anni, finchè, nel 1741, il convento venne ridato alla provincia avendo perduto il privilegio di studio generale. La situa-

[18]) Un centro di questo movimento era la Savoia, P. STELLA, *Il Giansenismo in Italia*, I, fasc. 1, Piemonte, Roma 1967.

zione rimase più o meno preoccupante nonostante il temporale che si annunciava per tutta la Francia e in molti altri paesi d'Europa e fuori d'Europa.

Inizia il crollo dell'Ordine.

In tutta la Francia il nazionalismo e l'anticlericalismo aumentarono nel secolo XVIII: all'inizio quasi di soppiatto, ma dopo il 1760 i due movimenti diventarono potenti. A causa del nazionalismo fu già eretta la provincia dell'*Alsazia*, nel 1764, con conventi separati dalla provincia tedesca della Svevia. Il 26 marzo 1768 si pubblicò il decreto regio *Edit du roi concernant les Ordres réligieux*, che segnò l'inizio definitivo delle ingerenze statali negli affari monastici. L'editto stabilíva la chiusura di tutti i piccoli conventi e negli altri permise la presenza di tanti frati quanti erano necessari per gli obblighi religiosi. Inoltre si proibiva la professione religiosa prima dell'età di 21 anni compiuti e l'entrata di forestieri nelle province francesi; in ogni città poteva esserci soltanto un solo convento della stessa corporazione religiosa e questi conventi dovevano avere una famiglia di almeno nove padri. I capitoli provinciali si dovevano celebrare secondo un regolamento regio.

Nell'anno precedente a questo editto, erano state richieste informazioni riguardo allo stato materiale e spirituale di ogni convento, perchè il governo voleva unire tutti i religiosi in una sola corporazione. Questo progetto non venne realizzato, ma nel 1769 si prescrisse l'unificazione e la fusione di tutte le province e congregazioni agostiniane. Un colloquio fu tenuto nel convento maggiore di Parigi, il 5 maggio 1771. In questo convegno gli agostiniani dovettero presentare alla commissione regia i progetti elaborati nel capitolo interprovinciale, tenuto su comando del priore generale Vázquez a Parigi nel settembre 1767. L'ex-assistente Prosper Nicolas André fu nominato presidente con l'incarico speciale del priore generale di cambiare il giudizio sfavorevole dello stato francese riguardo alle nuove Costituzioni. La commissione statale si opponeva ad alcuni capitoli giudicandoli anacronistici e non concordanti con la moderna legislazione penale. Tutto fu però inutile. Nonostante ogni abilità dimostrata, un convento dopo l'altro caddero sotto il sequestro dello stato. Nel 1786 toccò al convento maggiore parigino, dietro un indennizzo di 160.000 franchi. La Francia agostiniana tramontò [19]).

[19]) Elenchi di conventi di ogni provincia sono presentati nell'Atlante Agostiniano, appendice 5 e nella mia opera *Le Monde Augustinien*, op. cit.

La stessa cosa si verificò in ITALIA. Anche qui un lungo processo di disgregazione era iniziato verso il 1750, accelerandosi precipitosamente dopo il 1768. La causa fu la politica nazionalista dei governi, che aderivano al moderno assolutismo regio. Una prima segnalazione venne dalla corte piemontese, dove il governo seguiva con interesse il tentativo di far scomparire la congregazione lombarda tramite una unione con l'Ordine. Il piano sembra essere stato concepito nella curia dell'Ordine, e il p. Gioia tentò di realizzarlo con l'aiuto del vicario generale p. Marini. Ma il piano fallì [20]).

Una causa fondamentale per questo crescente interesse statale verso gli agostiniani era fra l'altro la rivalità tra le classi, in cui la popolazione e allora anche le congregazioni e le province erano divise. Una naturale tensione esisteva fra piemontesi, savoiardi, genovesi e i gruppi limitrofi. L'uno non voleva essere governato dall'altro. In seguito l'opinione si fece strada anche nei circoli governativi : *cuius regio illius et dominium*, con le seguenti conseguenze : mandare fuori del paese i superiori appartenenti ad un'altra nazione o regione, rompere ogni contatto e rapporto con un superiore maggiore dimorante fuori del territorio nazionale. In altre parole : si applicò il programma del movimento che porta i diversi nomi di gallicanismo, regalismo, febronianismo o giuseppinismo.

Nel 1768 la corte del vice-re napoletano, che dipendeva dalla casa imperiale austriaca, proibì la nomina di un superiore umbro o perugino nella provincia settentrionale del suo reame, dove si trovavano alcuni conventi della provincia umbra. Nel 1770 si decise l'erezione della provincia di *L'Aquila*, composta di 14 conventi [21]), e la congregazione perugina venne soppressa. Per regolare una situazione analoga il priore generale Vázquez nominò il p. Innocenzo Maria Paciullo difensore dei diritti dell'Ordine presso la corte napoletana, perchè il governo voleva separare il convento generale di S. Agostino alla Zecca dalla giurisdizione del priore generale, essendo egli un « papalino ».

Nello stesso tempo alcuni conventi, che erano molto lontani dal centro delle congregazioni a cui appartenevano, cioè quelli di La Spezia, Varese, Lerici e Sturla, cambiarono diverse volte di giurisdizione. Nel 1772 il re sardo negò la giurisdizione ai superiori genovesi

20) B. VAN LUIJK, *Der Augustiner-Eremit* ecc., *op. cit.*, p. 70-77.

21) La provincia ricevette il titolo del B. Antonio da L'Aquila; ecco i conventi : Cittaducale, Amatrice, Antrodoco, Cantalice, Posta, Leonessa, Montereale, Turano, L'Aquila, S. Valentino, Sulmona, Cascia, Norcia e Visso.

sui conventi del territorio piemontese. Il duca di Parma soppresse tutti i conventi agostiniani nel ducato ad istanza del suo ministro Du Tillot, ma li restituì nel periodo 1774-1779, riducendoli da otto a tre e unendoli alla provincia della Romagna [22]). Nella Lombardia il governo austriaco volle sanare la situazione per lui intollerabile, causata dalla presenza di conventi appartenenti alla provincia lombarda, alla congregazione omonima e a quella di Genova, che avevano superiori « stranieri ». Dal priore generale i padri Lombardi e Colmo ricevettero l'incarico di accondiscendere ai desideri imperiali e di collaborare a una soluzione. Così fu deciso nel 1776. Quattro anni dopo un piano fu presentato al governo della Serenissima Repubblica di Genova : la formazione di una *provincia di Genova*, formata da tutti i conventi conventuali e osservanti esistenti nel suo territorio; in tutto 24 case [23]). Diversi conventi furono uniti e alcuni soppressi, perchè ogni Ordine poteva avere soltanto un solo convento nella stessa città. Questo piano non fu realizzato, perchè i frati della congregazione genovese e i lombardi, conventuali e osservanti, non vollero formare una sola corporazione e seppero persuadere la corte sarda in loro favore.

Poi seguì il decreto imperiale di Giuseppe II, nel febbraio 1781, rinnovato due volte nel 1782, che conteneva il divieto assoluto di comunicare con superiori forestieri. Nel Belgio venne formata la *provincia di Liegi* e nella provincia della Calabria Citra i conventi dovettero pagare una tassa comune di 300 ducati annui per la costruzione di strade statali. Il viaggio del papa Pio VI a Vienna, che aveva lo scopo di cambiare i piani del « fratello sacrista », si risolse in un fallimento, nascosto sotto ricevimenti e applausi trionfali [24]).

Nel mese di novembre 1782 tutta la Toscana agostiniana fu « normalizzata » dal duca, che era in politica un satellite austriaco, col mettere tutti i regolari sotto la giurisdizione dei vescovi diocesani. Le province furono riordinate : la *pisana* venne ad avere 22 conventi [25])

[22]) Questi tre conventi furono : Parma, Borgo San Donnino e Piacenza (S. Lorenzo). Vennero soppressi : Borgo Val di Taro, Berceto, Chiavenna-Landa, S. Margherita e Vigolzone; il breve con l'approvazione è datato 23, IV, 1779, López-Bardón III, p. 565.

[23]) Della congregazione genovese : Genova (La Consolazione, S. Agata, Premontorio e S. Pier d'Arena), Pegli, Celle, Savona, Pieve, Cervo, Ventimiglia, Rapallo, S. Margherita, Chiavari, Levanto e Montebruno; della provincia lombarda : Genova (S. Agostino), Sturla, Belvedere, Lerici, La Spezia e Varese; della congregazione lombarda : Genova (S. Giacomo, La Cella), Savona (S. Agostino).

[24]) L. von Pastor, *Geschichte der Päpste*, XVI, 3 (1933), pp. 306-347.

[25]) Firenze (S. Spirito e S. Giacomo), Pisa, Livorno, Volterra, Empoli, Scarperia,

e la *senese* 24 conventi [26]). Undici conventi furono soppressi [27]) e si abolirono la congregazione di *Lecceto* e quella degli *Scalzi*, i cui conventi furono incorporati nelle due province riordinate. Anche i *conventi generali* della Toscana, già nel 1778 svincolati dalla giurisdizione del priore generale, ne fecero parte. Il rappresentante plenipotenziario del priore generale in tutte queste faccende fu il p. Agostino Dini, che seppe manovrare tanto che 44 Scalzi accettarono l'abito conventuale.

Nel 1783 tutti i conventi conventuali e osservanti del regno sardo furono uniti e poi organizzati in due *province*: quella di S. Agostino del *Piemonte* con 21 conventi [28]) e quella di S. Nicola di *Vercelli* con 27 conventi [29]). Dove necessario si stabilì l'alternativa per le cariche maggiori tra papalini, genovesi, parmensi e modenesi. Per il momento gli Scalzi non furono uniti, perchè il p. Vázquez, un grande promotore di tale unione, si ammalò gravemente il 21 marzo 1784. Un mese dopo la corte napoletana, che aveva già soppresso alcuni conventi nella Sicilia nel 1779, abolì con l'approvazione apostolica, nonostante un'energica protesta da parte della curia dell'Ordine, tutti i conventi agostiniani della provincia della Calabria Ultra.

Prato (S. Anna e S. Agostino), Pistoia, Montecatini, Selva ossia Borgo Buggiano, Barga, Pietrasanta, Fivizzano, Bagnone, Pontremoli, S. Antonio in Selva, Colle, Poggibonsi, S. Gemignano e S. Miniato.

[26]) Siena (S. Agostino e S. Martino), Monte S. Savino, Arezzo, Anghiari, Borgo S Sepolcro, Castiglionfiorentino, Cortona, Montepulciano, S. Fiora, Montalcino, Asciano. Monticiano, Gerfalco, Massa Maritima, Piombino, Scarlino, Tirli, S. Guglielmo, Lecceto, Firenze (S. Stefano), S. Leonardo, Val d'Aspra e Crevole.

[27]) S. Antonio in Selva, Colle, Prato (S. Anna), Barga, Bagnone, Montecatini, S. Leonardo, S. Guglielmo, Val d'Aspra e Crevole; poi ancora Certaldo e Firenze (S., Stefano). L'archivio della congregazione leccetana fu portato a Firenze ed è parzialmente conservato: Convento S. Spirito (Firenze), Archivio provinciale, che conserva anche codici delle province di Pisa e di Siena. Le notizie raccolte dalla bocca del p. S. Bellandi riguardo al ricupero di codesti codici (*Aug.* 3 (1953), 323-324) non corrispondono alla verità e devono essere cancellate.

[28]) Torino, Vigliana, Cavignano, Carmagnola, Vigone, Villafranca, Pinerolo, Barge, Saluzzo, Caorso (meglio Coarsa), Cavaller Maggior, Savigliano, Fossano (2), Cherasco, Alba, Mondovì, Ceva, Oneglia, Alassio e Loano.

[29]) Chieri, Riva, Asti (2), Cannelli, Cocconato, Alessandria (2), Castelluzzo, Casale, Tortona (2), Varzi, Serravalle, Chivasso, Ivrea, Ciriè, Livorno di Lombardia, Vercelli (2), Biella, Novara (2), Gravellona, Cuneo, Tenda e Nizza. Nelle città con due conventi uno fu soppresso, ma le fonti non danno i titoli, cosicchè non posso indicare quali furono. Per sapere come le province e congregazioni furono mescolate vedere l'Atlante Agostiniano e le rettificazioni nel *Le Monde Augustinien.* op. cit.

Come già notato, un uguale sviluppo si verificò nella Francia. Anche nella *Spagna* la situazione era tesa, quantunque ancora non allarmante come altrove. Nel 1770 il governo spagnolo offrì alla provincia della Castiglia il collegio gesuita di Coruña con la condizione di lasciare il convento di Cayón. Si lavorava però già alla soppressione dei piccoli conventi. Il 7 settembre 1771 la S. Sede diede il permesso per un tale passo. Il Vázquez fece sapere ai priori provinciali dell'Aragona, dell'Andalusia e della Castiglia che dovevano trasferire e incorporare ai grandi conventi vicini i piccoli conventi, nascosti tra boschi e monti, con una entrata insufficiente e con un numero di frati troppo basso per la solenne recita del divino ufficio, e per l'adempimento di tutti gli obblighi. Così scomparirono nel 1783 il convento di Huesca e nel 1784 quello di Aguasvivas. Nell'agosto 1771 il re Carlos III volle sapere lo stato dei conventi ultramarini e il Vázquez richiese di nuovo ai superiori di sottomettersi ai desideri del governo. Lo stesso avvenne nel Portogallo.

Non è da meravigliarsi se si nota un forte scoraggiamento nella curia generalizia. L'assistente italiano, Emanuele Pignone del Carretto, l'unico conforto e appoggio del Vázquez, come disse il quasi ottuagenario priore generale, si dimise nel 1777. Nonostante ciò fu rieletto nel 1778, essendo stato persuaso dal p. Vázquez, che il suo tempo non era ancora venuto e che doveva aiutarlo ancora.

Un'eco della situazione ci viene offerta dalla corrispondenza del p. Tommaso Bonasoli con il suo amico intimo, Richard Tecker. Questo Bonasoli era un grande archivista e riordinò l'Archivio del priore generale nella sua presente forma. Ugualmente grande era un altro suo corrispondente, il p. Daniele Marcolini [30]), che collaborò con il p. Kosmas Schmalfus e con altri alla riorganizzazione della Biblioteca Angelica, riaperta al pubblico, dopo un lungo periodo di chiusura, il 6 gennaio 1785. Il lavoro di catalogazione fu proprio secondo il tempo; anche altrove venne realizzato, come p.e. a Parigi, dove lavorò nel convento maggiore il p. Claude Ignace Pernet [31]).

[30]) Muorì come procuratore generale dell'Ordine nel 1794; gli succedette il p. Domenico Lippici, *Religionis zelus*, 19, IV, 1794, AA 13, p. 48.

[31]) Per le biblioteche dell'Ordine e un breve ragguaglio storico di ciascuna, vedere D. Gutiérrez, *De antiquis Ordinis Eremitarum S. Augustini bibliothecis*, AA 23 (1954), 165-263, 291-323 e altri articoli dello stesso autore elencati nei diversi appendici, specialmente nel suo compendio storico, che va parallelo alla prima parte del presente

Il p. Bonasoli, da poco nominato segretario dell'Ordine *ad interim*, rivela che il priore generale Vázquez avrebbe avuto un brutto 80mo compleanno, (il 3 dicembre 1782) se le voci sparse fossero risultate vere, cioè che il convento romano di S. Agostino sarebbe stato sequestrato. Nel 1783 il p. Pignone del Carretto rinunciò un'altra volta dalla sua carica di assistente. Oltre che alla malferma salute, la causa è da attribuire alla insistenza dei suoi familiari. Il Vázquez cedette con il cuore strazziato. Poco dopo però si pentì, e si lagnò con il p. Pignone della sua perdita, fino a dirgli, che anche lui aveva già pensato di rinunciare al generalato, avendo perduto « nella gran sua vecchiaia l'uomo unico sopra di cui appoggiava tutte le sue fatiche ». Avrebbe ceduto, se il p. Pignone si fosse procurato un posto d'onore, cioè un vescovato. Il Pignone rimase. Ma il 24 ottobre 1784 fu nominato confessore del principe ereditario di Napoli, e gli succedette il p. Stefano Agostino Bellesini.

In questo periodo l'assistente spagnolo Pedro Madariaga fece sapere che aveva l'intenzione di ritornare dalla Spagna a Roma e nella curia si temerono « nuovi disturbi a causa dei suoi mirabili dubbi e stitichezze ». Poco dopo il suo arrivo, il p. Vázquez morì per apoplessia reiterata, il 2 febbraio 1785. Il famoso e dotto p. Agostino Antonio Giorgi, lettore emerito alla Sapienza, dove resse la cattedra della S. Scrittura dal 1745 al 1762 [32]), correttore di libri orientali, consultatore ed esaminatore della Congregazione dei Riti e già procuratore generale dell'Ordine dal 1764, divenne vicario generale fino al prossimo capitolo generale [33]). Nonostante la situazione precaria, il p. Madariaga aprì una causa presso la corte papale per strappare il diritto di successione nella procura dell'Ordine all'assistente francese, p. Goubert. Lo spagnolo vinse con la sentenza del 30 marzo 1785. Ma in seguito fallì, perchè, dopo l'abolizione del generalato perpetuo [34]), nel 1786,

mio sommario : *Los Agustinos desde el protestantismo hasta la restauración católica 1518-1648*, Roma 1971.

[32]) Suo successore fu il p. Michele Angelo Marcelli; il p. Giorgi rimase teologo della Biblioteca Angelica, *Quemadmodum*, 2, VI, 1786, BB vol. 5.

[33]) Presidente fu Giovanni card. Archinto, *Ad Apostolici ministerii*, 15, III, 1786, AA 13, p. 146. Un giudizio del generalato del p. Vâzquez offre D. Trapp, *Giuseppe Bartolomeo Menochio O.S.A.*, vol. II *Diari e lettere. Cenni biografici*, Roma 1968, 105-106.

[34]) Col breve *Postquam per alias*, 6, IV, 1786, López-Bardón III, p. 566; AA 13, p. 148.

il p. Stefano Agostino Bellesini fu eletto priore generale dell'Ordine vaccilante nelle burrasche dell'assolutismo regio [35]).

Alla vigilia della rivoluzione francese, che cambiò la cultura politica e ecclesiastica nell'Europa Occidentale, Meridionale e in tutti i territori oltremarini dipendenti, l'Ordine aveva ancora circa 800 conventi con 8000 membri [36]). In 30 anni questo complesso subì grandi perdite : 400 conventi e 5000 membri. Molti di essi lasciarono l'Ordine per diverse ragioni, in parte simili alla situazione moderna, che si è ulteriormente sviluppata : la secolarizzazione.

[35]) Egli governò l'Ordine per dieci anni; nel 1797 ebbe una emorragia cerebrale, e vicario generale fino al capitolo generale del 1798 fu nominato il p. Domenico Lippici, *Cum ob mentis hebetudinem*, 14, VI, 1797, AA 13, p. 250. Questo capitolo però venne rimandato a tempi tranquilli e la curia fu *ad interim* confermata :

Vicario generale : p. Domenico Lippici.

Proc. generale : p. Michele Angelo Marcelli, confermato dal p. Lippici.

Ass. italiano : p. Nicola Salerno.

Ass. spagnolo : Georgio Rey, che diventò vicario generale di tutti i conventi nel dominio spagnolo, separati dalla curia generalizia romana.

Ass. tedesco : Richard Tecker.

La nomina del procuratore generale venne lasciato al Vicario generale, *Cum pro ea*, 8, VIII, 1798, AA 13, p. 254. La divisione dell'Ordine in due rami o parzialità quasi indipendenti : la spagnola e l'italiana, fu introdotta nel 1800 e perdurò quasi un secolo.

[36]) La situazione verso il 1786 era come segue (dopo il nome della provincia il numero dei conventi e fra parentesi il numero dei membri; le province citate in corsivo sparirono completamente prima del 1810-1815; l'asteriso * indica le province che subirono forti perdite : ciascuna circa il 75 %) : *Abruzzo* 10 (63); *Alsazia* 6 (102); Andalusia 36 (400); *Aquila* 11 (51); Aragona 51 (600); *Artois* 5 (89); *Austria* 14 (265); Baviera 10 (157); Boemia 10 (191); Brno 2 (30); *Calabria Citra* 13 (70); Castiglia 39 (450); Centorbi* 12 (95); Cile 11 (115); *Colonia* 8 (97); Fiandra* 15 (200); *Francia* 17 (60); Irlanda 26 (? ?); *Isole Canarie* 8 (150); Isole Filippine 22 (300); *Liegi* 8 (60); Lombardia*, congr. 49 (500); Messico* 18 (140); Michoacan* 17 (150); Napoli* 22 (120); *Narbona* 20 (85); *Nueva Granada* (riordinata nella provincia della Colombia) 9 (100); *Parigi* 31 (446); Peru* 23 (200); Picena* ossia le Marche 35 (286); Piemonte* (riordinata nella provincia della Liguria) 21 (240); Pisa* ossia della Toscana 17 (180); Polonia* 15 (136); *Portogallo* 19 (150); *Provenza* 11 (50); *Puglie* 15 (204); Quito* ossia Ecuador 11 (190); Roma* 27 (140); *Romagna* 11 (90); *Salzburgo-Tirolo* 8 (140); *Sardegna* 7 (55); S. Giovanni a Carbonara* 13 (70); Sicilia* 26 (110); Siena* 26 (150); *Tolosa* 33 (100); Umbria* 24 (180); *Venezia* 4 (80); *Vercelli* 27 (300). In quel tempo la provincia dell'America Settentrionale (Stati Uniti) mise le prime radici. Le congregazioni di osservanza e le province non citate in questo elenco, erano già soppressi, con eccezione degli Scalzi d'Italia e dei Recolletti nella Spagna, che si staccarono dall'Ordine; la prima sopravvisse però come agonizzante e l'altra si sviluppò in un Ordine. Il secondo colpo duro per le province italiane si verificò con la soppressione regia durante gli anni 1855-1866 (e per la provincia romana nel 1873), R. Bracco Lanteri, *P. Giuseppe Lanteri. Loanese Agostiniano, prefetto della Biblioteca*

Come si riagì a Roma sullo sviluppo nella Francia, il fonte primario della secolarizzazione, illustra la sequente parodia : il « Te Deum dei Trasteverini » [37] :

Te, Galliam, damnamus; te schismaticam confitemur;
Te, haeresum matrem, omnis terra detestatur;
Tibi omnes diaboli, tibi inferi tartareae potestates,
Tibi principatus et populi incessabili voce proclamant :
Satan, Satan, Satan, rebellis Domino Deo Sabaoth.
Pleni sunt coeli et terra horrendae Constitutionis tuae.
Te impius Atheorum chorus,
Te Jacobinorum damnabilis numerus,
Te Francmassonum perditus laudat exercitus,
Te per orbem terrarum Sancta anathematizat Ecclesia.
Matrem immensae iniquitatis,
Condemnandum tuum impium et scelestum bellum,
Impiam quoque seditionem tuam.
Tu, origo omnium scelerum, Gallia,
Tu, patris diaboli abominabilis es filia,
Tu, ad perdendas naturae leges, non horruisti regis et civium sanguinem,
Tu, abiecto naturae et religionis fundamento, aperuisti credentibus portas inferi,
Tu ad dexteram Luciferi sedebis, in cruciatibus aeternis.
Te combustam et aversam credimus quam cito futuram.

Te, ergo, quaesumus, tuis famulis subveni,
Deus, quos per clementiam tuam de manu eius non es redempturus;
Aeternis fac eius Constitutionem in flammis inferi cruciari.
Salvum fac exercitum austriacum, Russos et Turcas et maledic aciei Galliae,
Et conculca Galliam et opprime eam usque in aeternum.

Per singulos dies maledicimus eam
Et damnamus nomen eius in saeculum et in saeculum saeculi.

Angelica (1820-1887), Genova 1962, 115-121. L'ulteriore sviluppo si presenta nel mio articolo *Istituzione e aggiornamento nella storia degli Agostiniani, Servitium* (Quaderni di attualità per le fraternità dei Servi) II. Vicenza 1968, 652-659.

[37] Scritto dopo l'entrata di Napoleone in Italia da un anonimo e trovato fra le carte volanti del p. S. Lopez, *Ar. Gen.*

Dignare, Domine, die isto a vi Francorum Romam custodire.
Miserere nostri, Domine, miserere nostri;
Fiat iustitia tua super Galliam et iniquos eius,
Quoniam non speraverunt in Te.
In Te, Domine, Roma speravit,
Non confundetur in aeternum.

p. Benigno VAN LUIJK, O.S.A.

Autour de Jacques Jansonius, professeur à Louvain (1547-1625)

Jansonius [1]) naquit à Amsterdam en 1547, c'est-à-dire à l'époque où les troubles religieux avaient déjà commencé à bouleverser la société. Par surcroît de malheur, l'enfant perdit bientôt son père, un matelot. Sa mère, pour gagner sa vie et celle de son fils et de ses deux filles, ouvrit un petit commerce. Elle allait devenir aveugle et vivre très longtemps. Fervente catholique, elle envoya son fils à Louvain pour y recevoir une éducation dans la foi ancienne, ce qui en Hollande n'était plus possible. C'était là un acte de courage, qui allait avoir des conséquences pénibles pour l'une et pour l'autre. En effet, pendant les guerres de religion, lorsque les communications avec la Hollande étaient coupées, la famille du père prétendit que l'étudiant de Louvain avait trouvé la mort, et exigea sa part de l'héritage paternel. Heureusement, vers 1592, le fils put prouver qu'il était toujours en vie, faire cesser le procès et indemniser sa mère. Celle-ci cependant, craignant que ses biens propres ne fussent confisqués par l'Etat s'il venait à savoir que ce fils vivait dans un pays ennemi, fit imprudemment un don fictif en faveur d'un certain François Fabius. Elle tint cet acte secret, mais ce Fabius en eut vent, s'en procura une copie, et au moment de la mort de la mère fit valoir ses droits. Jacques eut à composer avec lui.

Entre-temps Jansonius fit carrière à Louvain, ville qu'il n'allait plus quitter. Ayant terminé les Arts en 1562, il poursuivit sa théologie jusqu'à la licence, qu'il obtint en 1575. En 1578, son maître, ami et protecteur Michel Baius lui confia la présidence du nouveau collège Saint-Augustin, d'où en 1589 il passa au Collège du Pape, dont il allait rester président jusqu'à sa mort.

Depuis 1580 Jansonius possédait une chaire « ordinaire » de théologie, à laquelle était annexé un canonicat de second ordre en Saint-Pierre. En 1584 il prit le doctorat en théologie. En 1598 il reçut la

[1]) Voir la notice biographique, de ma main, qui paraîtra prochainement dans la *Biographie nationale*, t. XXXV. On y trouvera la principale bibliographie.

Portrait de Jansonius
par un peintre flamand inconnu ; 50 × 38 cm ;
conservé à Haarlem, Bisschoppelijk museum voor religieuze kunst, inv. n° 888.

chaire royale d'Ecriture sainte, qui allait être l'occasion de ses commentaires sur la Bible. En 1614 il fut élu doyen de Saint-Pierre et vice chancelier de l'université, et par le fait même il devint le personnage le plus important du monde académique.

Cependant Jansonius intéresse surtout l'historien parce qu'on a voulu voir en lui le lien physique, moral et doctrinal entre Baius et Jansénius. C'est ainsi qu'il est souvent mentionné dans l'histoire, tout en restant peu connu. Presque tous les renseignements que nous possédons sur lui proviennent de Jean Maes, prémontré, d'abord prieur, ensuite abbé de l'Abbaye du Parc. C'est cette abbaye, où Jansonius était très apprécié, qui se chargea de l'édition posthume du commentaire *In Evangelium S. Joannis expositio*, Louvain, 1630. En tête du volume, Maes fit paraître un *Elogium et vita Jacobi Jansonii*. C'est un écrit assez rare, et par conséquent peu connu. Nous nous proposons de le rééditer ici.

De plus, dernièrement, ayant été prié de fournir pour la Biographie nationale une notice biographique de cet homme énigmatique, nos recherches nous ont conduit à la découverte de quelques documents importants; tout d'abord un supplément à l'*Elogium et vita* de Maes; ensuite le testament et des codicilles. Ces pièces font mieux connaître la personnalité du professeur, et nous croyons qu'elles méritent d'être publiées.

Le premier document, le supplément à l'*Elogium et vita*, fait partie du dossier 2494 des Archives de l'Université de Louvain conservées aux Archives générales du Royaume à Bruxelles. Il fut adressé, le 1er septembre 1655, sous forme de lettre par un certain Jean Vander Meulen à un sien ami, François Van Vianen, président du collège du pape à Louvain.

L'auteur n'est pas un personnage fort connu [2]). Il naquit vers 1590 (en 1629 il avait 39 ans) dans la mairie de Bois-le-Duc. Il fit à Louvain ses études universitaires jusqu'au baccalauréat « formé » en théologie. Durant les cinq ans de ses études théologiques il résida au collège du Pape, dirigé par Jansonius, et y connut comme condisciples Corneille Jansénius, Henri Calénus, Libert Froidmont, qui

[2]) Voir J. Nauwelaers, *Histoire de la ville de Vilvoorde*, 2 vol., Bruxelles, 1941, t. II, p. 336; L. H. C. Schutjes, *Geschiedenis van het bisdom s'Hertogenbosch*, t. IV, 's Hertogenbosch, 1873, blz. 56, 327, 505; *De latere kerkvisitaties*, dans *Bossche Bijdragen*, 27 (1963-1964) 152-153.

allaient devenir les premiers jansénistes. Ses études terminées, Vander Meulen resta encore neuf ans au collège comme économe.

Dans la suite, on le rencontre comme curé à Megen (1618-1625), et comme chanoine à Eindhoven autour de 1627. En 1641, il devint recteur ou « père », au monastère de Béthanie des chanoinesses de Saint-Augustin, établi d'abord à Vucht, ensuite, depuis la Réformation, au Windmolenberg à Bois-le-Duc. Il desservait en même temps la paroisse de Saint-Jacques. Vers 1645, il accompagna les Sœurs qui émigrèrent aux Pays-Bas catholiques et se fixèrent, vers 1648 [3]) au nouveau couvent de Sion à Vilvoorde. En 1655, il conclut pour elles avec Louis De Visscher, curé de Vilvoorde, un *modus vivendi*. Il semble avoir servi les Sœurs jusqu'en 1667, lorsque celles-ci demandèrent un nouveau recteur au prieur de Groenendael.

Vander Meulen vécut donc sous la direction de Jansonius, d'abord cinq ans, ensuite neuf ans. Il l'a observé pendant ses sermons, ses repas, ses prières. Il a écouté ses « Tischreden », suivi le régime qu'il imposait aux boursiers. Il estime le président, l'admire même. En 1635, il a lu l'*Elogium et vita* de la main de Masius. Il l'a approuvé, il l'a traduit en néerlandais pour le faire lire par ses religieuses, en confirmation de ce qu'il leur avait déja raconté. En 1655, à l'âge de 65 ans, ayant sans doute été prié par Van Vianen, il raffraîchit ses mémoires et fournit un supplément précieux au récit de 1635.

Ce portrait, Jansonius l'achève lui-même par son testament et ses codicilles, qui se trouvent également au Fonds de l'Université, dossier 2797.Il se révèle comme un homme profondément chrétien. Il prie beaucoup, presque jour et nuit. Il nourrit sa dévotion de deux livres de chevet : les *Confessions* de saint Augustin et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Dans son ascension vers Dieu il cherche appui chez les chartreux, les capucins et les franciscains. Son émotion religieuse se fait jour dans ses sermons où il lui arrive de verser des larmes abondantes. En même remps, il reste très humble et accepte volontiers des humiliations. Sérieux de nature, il se détend par moments, devient gai, fait même le bouffon en prononçant mal pour faire rire les étudiants qui se trouvent à table autour de lui. Là aussi, comme

[3]) La ville de Vilvoorde consentit à la résidence des sœurs le 16 décembre 1648 (Archives communales, déposées aux Archives générales du Royaume, n° 8), le Conseil de Brabant donna un avis favorable le 23 décembre suivant (*ibid.*, archives du Conseil de Brabant, reg. A 26, f° 448, et A 267, f° 182). Ces détails m'ont été bénévolement communiqués par Mad. L. Van Meerbeecq, à laquelle j'exprime toute ma reconnaissance.

Luther à la fin de sa vie, il tient des « Tischreden », où il s'entretient familièrement avec les jeunes gens sur les sujets du jour. C'est là qu'il se fait éducateur, donnant son opinion sage sur les choses et les personnes. Il corrige, il avertit, il parle de l'avenir, il fait appel à la responsabilité personnelle.

Partout il donne le bon exemple. Il tient à partager le régime de ses étudiants. Il prend place parmi eux à table et se contente de leur menu. Il est toujours très sobre, particulièremant les jours d'abstinence, où il s'impose des restrictions sévères. Invité ailleurs aux fêtes, il préfère le réfectoire du collège. Mais pour ses boursiers il est libéral. Il fait servir les plats sans limitation. A ceux qui le veulent et qui le paient, il fait verser une bière spéciale, encore que celle du commun soit fort bonne. Il est indulgent pour ceux qui le matin ne se lèvent pas à temps, ou qui emportent du beurre du réfectoire pour cuisiner dans leur chambre. Il ne devient sévère que pour ceux qui font des orgies de nourriture dans leurs cellules.

Prêtre séculier, il l'est de tout son cœur. Il a une très haute idée du sacerdoce et du ministère des âmes dans les paroisses. Il n'aime pas que les prêtres séculiers se fassent professeur ou aumônier de couvent. C'est les paroisses qui les attendent. Ils ne doivent pas désirer d'y faire des merveilles. Il suffit d'y faire ce qu'ils peuvent.

Il est dévot envers le Saint-Siège et aussi envers les évêques. Vieillard, il se permet occasionellement de leur faire des remarques, quelquefois même il en fait d'assez vertes aux abbés, qui à son avis vont trop loin en aspirant aux attributs des évêques.

Il a attendu des résultats plus grands du concile de Trente. Il regrette qu'à ses décrets on ait appliqué tant de gloses que le cumul des bénéfices continue à exister. Il désire une existence honnête pour le clergé de paroisse.

Pour les religieuses il se montre plutôt sévère, tant à l'égard des supérieures qui profitent de leur situation, qu' envers les inférieures inquiètes.

Il est attaché à l'université et à la faculté de théologie. Il en prend la défense lorsque l'occasion s'y présente. Il ne se fatigue point d'aller et de retourner en mission, soit à Liège, soit à Bruxelles. C'est ainsi qu'il s'oppose aux jésuites qui à Louvain ou à Liège veulent faire concurrence à l'université en y érigeant des cours académiques avec collation de grades. Il doit encore s'opposer aux jésuites de Louvain, qui avec leur fameux professeur Léonard Lessius enseignent un moli-

nisme exagéré qui déplaît également aux jésuites de Rome. Pour se défendre, les jésuites désignent Jansonius et ses compagnons d'armes comme des adhérents de Baius.

De fait Jansonius est augustinien, de doctrine et de pratique. Il veut imiter les vertus du saint comme il veut suivre sa doctrine, qui alimente si bien son besoin d'humilité. Il la tient intégralement, encore qu'il y ait des points difficiles dont il ne peut donner l'explication, tout en l'attendant d'autres docteurs puisqu'il s'agit d'une doctrine approuvée par l'Église.

Jansonius, qui a vécu longtemps dans l'intimité de Baius, connaît ses hautes vertus. Il l'a estimé et continue à le vénérer malgré les condamnations romaines dont il a été victime. Il sait en effet avec quelle soumission Baius a subi ces contrariétés.

On apprend encore là à connaître une forme de ministère spécifique pour l'époque : les exorcismes, qui, soit dit en passant, furent également une spécialité du Père Lessius.

On pénètre la vie domestique du professeur, entouré de ses première et seconde servantes, de ses domestiques, de son palefrenier.

Quant aux dernières années très penibles du vieillard, on apprend également des détails. Souffrant de la goutte aux mains, ayant les bras entièrement enveloppés, il est devenu comme un enfant qui doit recevoir tous les soins. Cette humiliation, il la porte patiemment, et pour se donner du courage, il fait dorénavant une exception au régime des étudiants : à table il prend du vin, du vin qu'il paie de sa poche, par scrupule de ses devoirs envers le collège.

Il fait son testament, le modifie d'après les circonstances, et dans la mesure de ses possibilités, il reste libéral pour ses étudiants. Il fait des dons à ses serviteurs. Il stipule les détails de son enterrement et le lieu de sa tombe, à côté de Baius, son maître, son ami et son prédecesseur au collège.

En somme, c'est un personnage attachant, un réprésentant accompli de l'époque de la réforme catholique dans l'Europe du Nord.

I

ELOGIUM ET VITA EXIMII DOMINI JACOBI JANSSONII

Per Fratem Ioannem Masium, Sacrae Theologiae licentiatum, canonicum Norbertinum et subpriorem Parcensem.

Sublatum ab annis fere quinque (Amice Lector) Academiae nostrae Lovaniensis magnum lumen et columen, quasi vivum reddimus Eximium Virum Magistrum Nostrum Iacobum Ianssonium. Nam si in liberis vivit pater, in libris auctor; certe in illo [libro] maxime qui iam iam obituri spiritum quasi instar spongiae absorbuit.

Annus erat Christi forte 1616, quo in publico legendi munere, senio et morbo urgentibus, vicarium sumere cogitur. Diversi interim instant, ut quae ex universitatis pulpito sub penna dictaverat, per praelum etiam orbi communicare pergat, potissimum in Iob et Evangelium S. Ioannis commentarios. Non abnuit, differt tamen ob processum Melchisedech, quem tunc instruebat contra quendam Calvino-ministrum, qui exacuerat linguam suam in sensibile altaris nostri Sacrificium, eo fructu, quo oportet et haereses esse, ut fides, inquit Tertullianus [4]), habendo tentationem, haberet etiam probationem. Tentavit hic, probavit iste quam nervose, quam docte. Si lubet, Processum ipsum, anno 1618, Lovanii luci datum, consule. Hoc itaque obstructo ore loquentis iniqua, recensuit enarrationem suam in Iob, ac publicavit anno 1623. Tandem ultimum spiritus sui robur congessit ad indagandam (rem Sapienti difficilem) *viam aquilae in caelo.* (*Prov.* 30, 19). Quod hac in re, ipsius Scripturae et Sanctorum Patrum insidens alis, assecutus erat, iam ultima lima poliverat, cum ecce sentit laborum suorum instare terminum. Ipsum igitur paratum suum autographum, insignium virorum calculo discussum et probatum, parvo ante mortem tempore, pro optimo quo Ecclesiae nostrae Parcensi semper deditus fuit, affectu, Reverendo Admodum Domino Abbati [Drutio] nostro obtulit, ac typis curandum praesentavit.

Amico ergo et patulo corde suscipe Ianssonii hanc novissimam et quasi cygnaeam vocem, viri vere magni, doctis et piis, sed dynastis (unum pro omnibus nomino) altae memoriae Alberto Principi suo grati, viri profundi iudicii, amirandi spiritus, prudentis consilii, nivei pectoris, et prorsus (ut aliquando eius amicus I. Lypsius) de meliore luto. Et quod caput est, qui vitam raro pietatis exemplo cepit, egit et peregit. Si lubet paucis, sed veris, attingam potius quam dicam, quae fuerit totius vitae series : ut scriptorum eius rivuli tanto

[4]) En marge : *lib. de praescrip*[*tione*, cap. I]; cf. P.L., II, 12.

maiori aviditate sumantur, quanto de selectiori fonte prodiisse constabit.

Natus est Iacobus Ianssonius anno 1547, circa Kalendas Septembris, Amsteledami ex parentibus plebeis, honestis tamen et optime catholicis, ac inter concives suos, Deo, avitae religioni et regi suo tunc (utinam et nunc) fidissimos, probitate eminentibus.

Patrem puer amisit, et relictus est matri viduae cum duabus sororibus, e quibus iunior paulo post sublata est. Mater igitur, quae vere vidua erat, in operibus bonis testimonium habens, etsi praecipuo domus suae solatio destituta, ut pignora sibi a Deo concredita honeste educaret, et potissimum ut filium studiis excultum aliquando videret servum Christi, divenditis his quibus maritus in re nautica familiae prospexerat, officinulam erexit, successu tam felici, ut non semel filiolo suo cum gaudio dixerit : Fili, firmissimo mihi stat animo, magnum aliquid de te Deum promittere, qui tam evidenti benedictione vota nostra secundat.

Sententiam confirmabat ipse spiritus, qui per insignum morum scintillas etiam in puero transparebat, monstrabatque Iacobum filium docilem et sortitum animam bonam. Scholaribus enim adiunctus statim, ad primum suum introitum, integrum alphabetum, antea numquam visum, cum magno stupore docentis firmissime didicit ordine recto et obliquo, adiutus felicissima memoria, qua per totam vitam quidquid fere legit, tenuit. Tantaque eminuit inter coaevos suos modestiae, verecundiae et pietatis gratia, ut in brevi, factus omnibus reverenter amabilis, clarissimum futurorum profectuum specimen de se diffuderit. Periucundum erat pluribus videre, in tali aetate, Iacobi in templo Domini constatem devotionem, gravitatem, et quasi ex tunc pro domo Dei zelasset, corripiendi parvulos consodales libertatem, si qui pro puerili inquietudine ibidem factitassent.

Hac in parte eousque etiam supernis oculis placuit, ut cum annorum esset forte quinque, et ipsa nocte Navitatis Christi iuxta priscum Ecclesiae morem quae peragebantur interesset (ex ore eius sunt quae refero) ita ex inopinato fuerit accensus erga mysterium Verbi Incarnati, quasi pueri Iesu sancta Nativitas ei, ut alteri Bernardo adhuc puero, apparuisset; tenerae fidei suggerens incrementa et divinae in eo inchoans mysteria contemplationis. Et, quod de eodem Sancto Bernardo habet Guilielmus [Sancti Amoris] [5]) mihi dicere licet de Ianssonio, quod scilicet advertere fuerit in quanta benedictione ea hora praevenerit eum Dominus. Cum usque ad supremos vitae suae dies, festivis crepundiorum Christi gaudiis recurrentibus, non tantum fuerit (consciis his qui eum ex intimo noverant) ferventissima devotione absorptus, quasi a seipso alius, et cum Paula [6]) ad specum Salvatoris peregrinus,

[5]) En marge : *Vitae*, l. 1. cap. 2. Il s'agit de la vie de saint Bernard par Guillaume de Saint-Amour ; cf. AA. SS. Aug. IV, p. 258.

[6]) Il s'agit de sainte Paule, veuve romaine, qui visita les Lieux saints et « entra » dans le Saint Sépulchre.

sed et quoties de hoc mysterio agendi occurrebat ratio, sensus ei profundior, et sermo copiosior suppetere videbatur, quem fere non nisi lachrimae intercludebant, ad quas ex huius Sacramenti vel parvo sensu eousque semper exstitit propensus, ut eas etiam ex oculis spectantis solam repraesentantem Christum nascentem ubertim ipse viderim fluere.

Solet autem etiam Ascensionis Christi gloriosissimum triumphum speciali animi suavitate recolere, quo natura nostra ultra archangelorum altitudines, aeterni Patris recepta concessu, illius gloriae sociata erat in throno, cuius naturae copulabatur in filio, addens aliquando verbum sanum his quos super lubricitate carnis monebat aut carpebat : Recordare, o homo, dignitatem tuam : Verbum caro factum est, et caro usque ad supremum caeli thronum assumpta est. Ex hac consideratione, et castitatis quadam quasi nativa gratia, omni tempore fugit longissime incontinentiae vel minimas illecebras. Hinc cum ludentibus pueris numquam puer miscuit se, maxime si puella praesens foret. Hinc illi constantissima oculorum custodia. Hinc aliquando invitatus ad ea quae minime decent, trahentes non tantum non audiit, sed sic confudit ut convertit. Sciens autem quia nemo potest esse continens nisi Deus det, et mortificanda esse membra super terram, praeter quotidiana fere ieiunia quae (Dominicis et feriis quintis exceptis) per totam vitam continuavit, mollis lectuli strata non admittens, super durissimam humum aut saccum stramineum quiescebat, si tamen quies illa dicenda est quae iugibus paene orationibus dies noctesque iungebat.

Exhibitae sunt aliquando Amsteledami in religiosa processione diversae divorum personae. Inter has una erat referens S. Augustinum. tenentem in manu cor flammante cuspide amoris transfixum, ex cuius conspectu ita subito commotus est Iacobi animus, ut etsi aliquoties praecurreret viis compendiosioribus ad iterum videndum, nihilominus amplius videre vellet. Inde quidpiam quasi praesagiens, sibi *Confessiones* eiusdem praesulis comparavit, legit, ac sibi familiarissimas fecit, donec in eo efficerent ad quod scriptae sunt, ad excitandum scilicet (ut inquit ipse Augustinus) humanum intellectum et affectum ad laudandum Deum iustum et bonum.

Emensa ergo bona suae iuventutis parte cum clarissimis subsecuturae pietatis ac profectus indiciis, cogitabat mater filium offere Domino Martino Ducano, ex-Primo Patre pauperum Standonicorum Lovanii, pastori Wormariensi, viro docto et zeloso, ac supra munia pastoralia humaniora docenti [7]); sed ipso statim post, ad primarium oppidi Delphensis pastoratum evecto, missus est Iacobus Lovanium

[7]) Sur cet homme éminent voir *Nieuw Nederlandsch biographisch woordenboek*, III, 309-312. Il avait été « Père » de la Maison Standonck de 1539 à 1541, lorsqu'il devint curé à Wormer (Noord Holland), d'ou il passa à Delft en 1557.

circa annum 1564 [8]) ac maternis expensis positus primo in domo et cura Venerandi Domini Rogeri de Bruyn, ecclesiae collegiatae S. Iacobi decani [9]), deinde in maiori Collegio theologorum, tandem in Paedagogio Porci, ubi et philosophiae cursum complevit, ultimo in Collegio Adriani VI, ubi vita sua nullibi sibi dissimili, et spiritu magis incalescente, in tantum cor Eximii Domini Michaelis de Bay [10]), viri nominatissimi ac sanctissimi, et dicti Collegii praesidis, sibi devinxit, ut eum non tantum bursariorum numero adiunxerit, sed etiam ad intimam piamque familiaritatem admiserit.

Ipse vero, etsi in omni vita erga improbos, immorigeros, lubricos, ac notanter erga mendaces et maioribus non deferentes, sancta quadam libertate et severitate esset vehemens, tamen simul pacis, silentii et solitudinis amantissimus, frequenter secum expendebat, an Divinae Maiestati non foret placitum si ad quietius Deo serviendum et inhaerendum castis deliciis, Scripturis sanctis, alicui religioso coetui se adiungeret. Philosophiae quidem navans operam, illectus sui cuiusdam sodalis exemplo, S. Francisci castris se adscribere serio deliberarat, sed dum pro more suo ferventibus precibus ante Venerabile Sacramentum successum propositi sui commendat, quasi divinitus illapsa animo eius figitur haec Isaiae sententia : Vae filii, ut ordiremini telam, et non per spiritum meum. (*Is.* 30, 1). Unde seipsum de quadam iuvenili praecipitantia arguens, negotium religionis distulerat potius quam abstulerat. Itaque Eximiis Viris, Praeside suo, ac aliis Sacrae Theologiae Doctoribus studiose auditis, defecatam (ut ipse etiam alibi scribit de Illustrissimo Matthia Hovio), quam Dominus Prosper dicit, divinae gratiae cognitionem secundum Divi Augustini tradita documenta, humilitatis ac pietatis spiritum una secum inferentem, toto (ut Ambrosius loquitur) hauserat pectore.

Et ecce existimans adesse tempus complendi propositum hactenus de ingressu religionis dilatum, aperit cuidam Venerabili Patri e Societate Iesu prebytero Adriano Adriani [11]), viro in rebus divinis mirabiliter illuminato, ac uni ex primis Sancti Ignatii discipulis, ac Collegii eiusdem Societatis Lovanii plantatoribus suoque ex quo Lovanium venit spirituali directori, resolutam animi sui propensionem ad Societatem. At vir ille per omnia discretus obsistit, non, inquiens, sed adhuc doctor fieri debes, quasi diceret quod Sanctus Pater Noster Norbertus cuidam insigni Franciae Comiti Theobaldo ad ordinem

[8]) Jansonius est arrivé à Louvain bien avant 1664, puisqu'il obtint déjà en 1662 la maîtrise ès arts.

[9]) La liste des doyens de Saint-Jacques publée dans C. Van Gestel, *Historia ... archiepiscopatus Mechliniensis*, La Haye, 1725, I, 156-157, ne fait pas mention de Roger de Bruyn.

[10]) Il s'agit du fameux Michel Baius que les antijansénistes ont toujours considéré comme le précurseur de Jansénius.

[11]) Ascète, Andrien Adriaensens publia plusieurs livres de spiritualité; cf. Sommervogel, *Bibliothèque*, I, 57-59.

nostrum aspiranti respondebat : Non erit, inquiebat, ita ; iugum enim Domini, ut cepisti, portabis ; quia nobis non est licitum in te destruere, quod de te divina dispositio ante omnia tempora voluit ordinare [12]). Non potuit hoc Ianssonius, non quasi sibi a Deo mandatum de manibus tanti viri suscipere.

Anno itaque 1575 in Maio Sacrae Theologiae licentia insignitus est, ac eiusdem anni mense Septembri, assumptus primus praeses Collegii (quod Eximius Dominus Michael de Bay noviter erexerat in loco dicto, super Leydam) quod S. Augustino intitulari desiderarat et obtinuerat [13]). Persistebat enim in eo constantissime illa a iuventute concepta erga illud praeclarissimum Ecclesiae lumen reverentia. Hinc pro sigillo sive gentilitiis tria corda transfixa quasi tanti Doctoris symbola assumpsit. Hinc postea eidem Sanctissimi Praesuli in insigni ecclesia collegiata Divi Petri perpetuam duplicis festi celebritatem, sub proprio officio, suis impendiis quotannis fieri procuravit. Hinc omnia eius opera, non tantum attentissime volvit et revolvit, sed et pro plurima parte memoriter tenuit, ac eiusdem doctrinae potissimum quam disertissime de praedominante gratia tradidit (salvo semper Sanctae Ecclesiae iudicio) inhaerere ac immori gestivit, uti et immortuus est.

Factus ergo Collegii S. Augustini praesidens, supra quae pietati et Scripturae assignaverat tempora, vastissimo Sanctorum Patrum oceano se totum prudentibus velis commisit. Quorum laborum fructus statim emicuit in lectione ordinaria ei collata ad annum 1580. Tempora tunc erant Lovanii calamitosa, nec deerant tamen qui ad Doctoratum urgebant, imo et mater, ex mediis Batavorum flammis, sumptus artificiose parabat. Anno itaque Christi 1584, 29 Augusti, fit doctoralis actus ex personis celeberrimis, omnibus gratissimus. Candidati erant isti : D. Embertus Everaerts, Arenduncanus [14]). D. Henricus Cuyckius, Culenburgensis [15]), D. Iacobus Ianssonius, Amsteledamensis, D. Ioannes Clarius, Tungrensis [16]).

Gaudebat certe, etsi absens, Ianssonii mater, se tandem voti et praesagii factam competem. Scripsit autem eidem litteras congratulatorias plus quam feminea prudentia plenas, quibus filium simul monebat ut ex gradu suscepto non erigeretur supra se, sed ad seipsum descendens perpetuo recordaretur *quia non sum*, latine haec tria ultima verba exprimens.

Eximio Domino Michaele ad feliciora vocato, iuxta ipsius defuncti

[12]) En marge : *Vitae*, c. 33. Cf. P.L., 170, col. 1306-1307.

[13]) E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'université de Louvain*, V, 140-155.

[14]) Embert Everaerts eut plusieurs fonctions à Louvain. Il collabora à l'édition critique des œuvres de saint Augustin. Cf. *Biogr. nat.*, VI, 743-744.

[15]) Henri van Cuyck devint le second évêque de Ruremonde. Cf. *Nieuw Nederlandsch biographisch woordenboek*, II, 358-359.

[16]) Ce théologien, qui fut en même temps poète, assuma plusieurs fonctions à Louvain, où il mourut en 1611. Cf. *Biogr. nat.*, IV, 121-123.

avidissimum votum, Ianssonius ei in praesidentia Collegii Adriani VI. anno 1859, suffectus est. Eamque continuavit integris 35 annis, tanto Collegii emolumento, ut secundarius eius fundator non iniuria vocandus sit.

Nam praeter tria aut plura millia florenorum quae constat circa aedificia et alias, sine spe aut voluntate receptionis expendisse, bursas alias novas procuravit, alias suis et suorum impendiis tanto augmento dotavit, ut semper pro plenariis expensis, possessoribus deserviant.

Currebat annus Christi 1598, quo nominatus est a Serenissimis Principibus nostris, in locum Eximii Domini Thomae Stapletonii [17]), Sacrarum Litterarum professor regius, magno omnium voto, nec impari suo merito, ut pote qui, in totius Ecclesiae bonum, iam de divite pectoris sui sinu publicaverat eruditissimos in *Canticum Canticorum* et *Psalterium Commentarios;* disertissimam instructionem catholici ecclesiastae et alia.

Quia vero noverat a S. Augustino [18]) dictum, tantam Christianarum esse profunditatem Litterarum ut in iis quotidie nemo proficere non possit, et teste Divo Bernardo, Scripturas legendas, multo magis exponendas, eo spiritu quo scriptae sunt, ideo hunc omni orationum instantia, et caeterarum virtutum (quae cum ipso creverant ab infantia) ferventiori exercitatione, apud Deum maiori semper cum augmento promereri conabatur, Hinc quotidianae illae in locis magis solitariis, nunc in Sacello Virgini Matri ad portam Thenesem [19]), nunc in altero Virgini Catharinae sacro [20]), nunc in Carthusianorum templo, nunc alibi, ad tres vel quatuor, omnibus autem feriis sextis ad septem aut octo horas, usque in seram vesperam, productae orationes. Eaeque, ut plurimum, in Collegii sui horto aut sacello per integras noctes continuatae. Idque etiam asperrimo hiemis tempore, quo vix aut ne vix quidem ignem ullum admittere solet. Si autem somnum urgeret, asser lectus erat, ita ut observatum sit saepius ab his, quos tamen e pia fraude fallere studebat, intra sex septimanarum spatium, ne semel lectum conscendisse : non domi modo, sed etsi in itinere foret constitutus. Plurimum autem sibi de molestiis somni tollebat per axactam observantiam duorum maxime, quae didicerat S. Augustinum verbo et exemplo commendasse [21]), ut quemadmodum medicamenta sic alimenta sumpturus accederet, et ut etiam petitus, ad convivium non facile pergeret; studens simul in externis omnem

[17]) Thomas Stapleton, le vieux, Anglais, docteur en théologie de Douai, professeur d'Écriture Sainte à Louvain depuis 1590. Il mourut le 12 octobre 1598.

[18]) Dans la marge : *Epist. 2 ad Volusium.* Cf. P.L., 33, col. 616.

[19]) Il s'agit sans doute de la chapelle de Notre-Dame-des-Fièvres, de la rue des Flamands, qui existait depuis 1555. Cf. Van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent*, Louvain, 1895, 443.

[20]) La très ancienne chapelle de saint Catherine fut cédée en 1616 aux carmes chaussés; *ibid.*, 433-434.

[21]) Dans la marge : 10 *Conf.* c. 13; *Possid in Vita*, c. 27. Cf. P.L. ,32, 797; et 32, 52.

quantum posset implicationem animi devitare, eum liberum habere volebat ab omni molestia temporali. Hinc etiam illa omnibus nota in offerendo incruento Sacrificio gravitas, mora et evidentissima, quantumvis ab ipso subpressa, devotio. Hinc illa erga charitatis officia laudatissima promptitudo. Ut non solum quicquid ex lectionis honorario, et fructibus praebendae eidem coniunctae, quamquam solam habebat (a pluribus enim totis sensibus erat alienus) ac aliis suis functionibus, vel etiam amicis acceperat, per manus pauperum thesaurisaret in caelo; sed et mutuata nonnumquam pecunia, hoc ipsum quod accepturum se sperabat, moleste ferens, si quis pauperum (ut fieri solet) se de caetero ei non futurum molestum promitteret.

Sed longe praestantior fuit animabus impensa misericordia. Nam etsi, iuxta Divi Hieronimi [22]) consilium, multitudines hominum, et officia, et salutationes, et convivia, veluti quasdam catenas fugiebat voluptatum, illud Ambrosiano sale condiens [23]), sic sapida gaudia de pane Dei ruminabat, ut quorumvis hominum ad ipsum recurrentium infirmitatibus subserviret. Solebat frequentius, tanquam suavi experientia doctus, asserere praenominatum Patrem Adrianum insigni dono discretionis spirituum illustratum fuisse. Hic moriens, optans ut in Ianssonio fieret spiritus duplex [24]), plures quas hactenus direxerat delicatas animas, ei, quasi pro testamento, fovendas et dirigendas legavit. Qui etsi ad audiendas confessiones minus semper fuerit inclinatus, non potuit instructoris sui, de se optime meriti, non suscipere ultimam voluntatem. In quo quid praestiterit, etsi ut plurimum lateat, hoc scio ab expertis, verbum ipsius quasi faculam arsisse et ad interiora cordis penetrasse quotiescumque, in negotiis animae librabat pondus aeternitatis, ita ut diversissimarum personarum anxietates, obscuritates, obdurationes, desperationes ac denique omnis generis a malo genio congestae tentationes, sicut nebulae ante solem, ita ad consulta eius diffugerint.

Nec id in privatis tantum conferentiis, sed et in publicis concionibus quas nunc in minoribus, nunc in marioribus ecclesiis pro dictamine charitatis magno cum ardore spiritus fundebat. In quibus, quod ipse prius gustaret panem quem aliis frangebat, testabantur frequentissimae lachrimae, cum quibus (ut ipse vidi frequentius) ei fere continua lucta, et nunc illae, nunc ipse vincebat. Talibus itaque hostiis promeritus apud Deum Sacrarum Litterarum abditissimos sensus, eos in copiosissimo studiosorum auditorio quotidie enucleavit, eo cum fructu, ut praeclarissimorum virorum multitudo Lovanio bene precetur, quod in ea Ianssonium magistrum nacti sint. Totum, inquit Hieronymus [25]), quod legimus in divinis libris nitet quidem et fulget etiam in cortice, sed dulcius in medulla est. Hanc si non tradidit et tradit Ianssonius

22) Dans la marge : *Epist. 13 ad Paulum.* Cf. P.L., 22, 583.

23) Dans la marge : *Aug.*, l. 6 conf. c. 3; Cf. P.L., 32, 720-721.

24) Allusion au verset : *obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus*; 4 Reg. 2, 9.

25) Dans la marge : *loco cit.*

(absit invidia verbo), nescio quis alius. Nec mirum. Cum enim in eruendis obscuritatibus Scripturarum res quaepiam gravior occurreret, ad instar Sancti Thomae Aquinatis, orationi ferventi caetera pietatis officia iungebat; et, ut ipse ingenue agnovit, frequentissime quasi a Deo inspiratas accepit difficilium locorum intelligentias; quas, dum sibi non fidens, in Sanctorum Patrum densissima silva indagat, fere semper contigit, ut cito occurrerent quas quaerebat, in tantum prioribus respondentes, ac si eas iam ante diserte in ipsis Patribus recenter legisset. Imo numquam publicae functioni ad docendum, disputandum, concionandum vel perorandum se dabat, nisi iuxta Divi Augustini [26]) monitum, prius orator fieret quam dictor.

Ex quibus omnibus, hic vir tantus, suo tempore, inter omnes evasit, ut existimem me non reprehensum iri, si de ipso dixero, quod Sanctus Gregorius de Sancto Basilio [27]) : quis seipsum magis spiritui purgavit, ut dignus esset qui oracula divina explanaret? Quis porro sermonem habuit animi sensa melius exponentem, ita in neutra parte, ut plerique, claudicaret, nempe vel mente vel sermone destituta, vel sermone mentem haud aequo gradu sequente? Constat plurimis etiam non ex infimis academiae viris Ianssonio audito non raro erupisse in haec vel similia verba : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur et aperiret nobis Scripturas* [*Luc.* 24, 32]? Idem fere ausim promittere unicuique qui scripta eius aut edita opera, ad manus accepta, attente legerit, non tantum obiter inspexerit (ut multis in more est). Haud dubium quin iudicabit cum pluribus quia sub artificiosa brevitate ad intima penetrent, intellectum illuminent et affectum mirabiliter excitent.

Anno 1614 ex vivis vocato Eximio Domino Jacobo Bayo, ecclesiae collegiatae Divi Petri decano, communi totius capituli consensu, Janssonius successor expetitur. At ille, cuius animam ambitionis salsugo (ut loquitur Cyprianus) [28]) nequaquam occupaverat, petitis aliquot dierum induciis, non nisi supremo numine consulto, tandem consentit. Persistens aeque modestus et humilis, stimulum tamen exhibens ubi pro veritate vel disciplina neglectis, potuisset timeri improperium dicentis : speculatores eius caeci omnes, canes muti non valentes latrare. (*Is.* 56,10). Aetate et corporis molestiis crescentibus, quotidianum suum docendi munus Eximio Viro Domino Henrico Rampen [29]), hactenus coenobii nostri lectori, commiserat, cum anno Christi 1620, 10 Iunii, in funeralibus Illustrissimi Domini

[26]) Dans la marge : 4 *de doct.* c. 15. Cf. P.L., 34, 102.

[27]) Dans la marge : *Orat. in laudem S. Basilij*; Cf. P.G.L., 36, 583.

[28]) Dans la marge : *Prologus de card. virt.* Il s'agit en réalité de l'ouvrage pseudonyme : *Ad Cornelium Papam, de cardinalibus operibus Christi usque ad eius ascensionem*, qu'on peut trouver dans les *D. Caecilii Cypriani... opera*, Paris, 1564; dans la préface (p. 367) on trouve effectivement l'expression *ambitionis salsugo*.

[29]) Natif de Huy, Henri Rampen fut en même temps professeur et président du Grand collège, dont il devint un bienfaiteur. Voir Reusens, Documents, III, 52?

Matthae Hovii oratione Mechliniae habita (sicut et aliquando Lovanii super obitum Illustrissimi Domini Hauchimi) domum reversus, sensim coepit morbus ingravescere, ita ut reliquis quinque annis non nisi interpolatis temporibus ad publica munia comparere potuerit, vix tamen umquam in solitis pietatis exercitiis sibi parcens.

In omni afflictatione sua vere solatio habebat libros sanctos, utpote Scripturam sanctam vel Sanctos Patres, vel etiam commentarios suos, quos visebat et revisebat, sugens ex his robur firmissimae illius patientiae quam tantam, cum omnium admiratione, etiam in acutissimis doloribus per integras noctes et dies exhibuit, ut nec curiose indagantes eum vel ingemiscentem vel suspirantem, multo minus conquerentem, aliquando audiverint. Et cum integris undecim ante mortem hebdomadibus omnium membrorum usu destitutus, nec in unam, nec in alteram partem movere se posset, sed a famulorum in toto dependeret servitio, hoc tamen plus quam virginea vir castissimus cavebat verecundia, ut in se nihil nuditatis, famulantis cerneret oculus, vel tangeret manus. Si qui accedebant, qui (ut fieri solet) statum valetudinis quaererent, *Benedictus Deus*, aiebat, qui me tractat in multis miserationibus [*Exod.* 34, 6]; et continuo sermonem ad pietatem trahebat.

Mihi aliquando lecto eius assidenti dixit : Utinam omnes dicant, et exequantur illud Prophetae : *In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi* [Ps. 118, 11]. Gratias ago Deo, qui largitus est mihi ad lectionem Scripturae et Sanctorum Patrum affectum, tempus et qualemcumque fructum, sine quo, addebat, tanto tempore hic lecto affixus quid agerem ? Iungebatque alterum, nempe se dolere quemdam plurimorum studentium abusum, quo fiebat ut novis libris quotidie crescentibus, etsi bonis, non bene uterentur, cum ad hos quasi quosdam rivulos longius deductos omne tempus absumentes, vix minutias temporis quaerendis et gustandis fontibus impenderent, ubi aqua purior et ad sedandos humanorum cordium aestus longe efficacior; ipsas Sacras Litteras et Sanctos Patres intelligens. Non arbitror oblitterandum quod ex ore eius acceptum ac scripto mandatum exhibuit mihi persona pia, multum ei familiaris. Rogaverat haec quem modum tendendi ad perfectionem iudicaret quam optimum. Illum, inquiebat, quo anima multa oratione, lacrimis, suspiriis, vilificatione sui in conspectu Dei et vivacibus fidei, spei et charitatis, ad stabilem divinae benignitatis et aeternae sapientiae gustum crescentibus gradibus pergit et ascendit. Et ad hunc, asserebat, se tota vita unice collimasse. Imo nec his ultimis vitae diebus ab intentione sua supersedisse, constat ex ferventissimis, quae in caelum mittebat, fidei, spei, charitatis et caeterarum virtutum iaculis.

Octavo ante transitum suum die Sacrosancto Christi corpore sumpto memor functionis suae, viribus quasi in unum congestis, Reverendissimis Dominis Divi Petri Canonicis, confratres suos ibidem praesentes, quasi valedicens, allocutus est tanto verborum et sententiarum pondere, ut amoris et fervoris sui fructum etiam ante obitum

laetus probarit. Viribus ergo in toto collapsis, rogabatur ab his qui assistebant, an placeret ut sibi impenderetur Sacramentum Extremae Unctionis (erat tunc dies Iulii 28). Ipse quasi temporis discessus exacte conscius respondit; die crastina, completo Matutinarum officio in aede Sancti Petri, ferent ad me Sanctae Eucharistiae ultimum viaticum et Sacrum Oleum. Quod et sic factum est, ipso nullo modo annuere volente ut statutum tempus praeveniretur, etsi illud impense, ob manifestos eius recessus, ab his qui ei assistebant frequentius rogaretur. Omnibus ergo christiano more perceptis, se in altissimo silentio, intellectu et sensibus integerrimis, tota illa die et sequenti media, quasi in Deum absorptus, continuit, Tandem die Iulii 30, hora fere 11 ante meridiem, animam Creatori placidissime tradidit, anno aetatis suae 78, Christi vero 1625. Corpus autem eius maximo hominum concursu, et plurimis venerationis indiciis opinionem de sanctitate viri conceptam contestantibus honoratum, in Sacello Collegii Adriani VI ad latus Eximii Domini Michaelis Bay tumulatum est, ut hos quos idem pietatis et doctrinae spiritus fecerat coniunctissimos, sepultura non divideret.

II

JEAN VANDER MEULEN, À [FRANÇOIS VAN VIANEN].

Vilvoorde, le 1er septembre 1655.

Statim postquam opus posthumum Eximii Domini Janssonii sanctae memoriae vidi, vitamque eius a Reverendo Domino Masio docte, succincte et nervose scriptam, operi ipso praefixam, inveni, in linguam flandricam transtuli, illamque saepius religiosis meis sub mensa praelegi curavi, ut eius sanctitas, cuius aliquoties antea mentionem feceram, iis quoque foret nota.

Hic in otio meo rursum illam perlegi, insuper caput 12 Sancti Joannis in quo doctrinam, de gratia Dei iuxta mentem Sanctissimi Patris Augustini explicat; cui sententiae immori voluit, ut eum saepius dicentem audivi, quin et immortuus est, ut auctor vitae refert, de cuius veritate minime ambigendum. Ita enim veritati ipsius doctrinae sanae et sanctae afficiebatur ut non tantum in suis libris hinc inde sparsim eam insinuet, verum in colloquio suo mensali nobiscum saepissime eam nobis alumnis intimaverit inculcaveritque, ac in tantum isti veritati afficiebatur ut ex ore eius aliquoties audiverim : etiamsi contraria argumenta non possem solvere, nihilominus doctrinae Sancti Augustini de gratia firmiter adhaerere volo, cum sciam esse in Ecclesia Dei qui contraria argumenta solvere possunt [30]) : quin et

[30]) Jansonius, on le voit, avait des doutes sur la portée fondamentale de la doctrine augustinienne. En 1623 il consulta son ancien élève Jansénius qui se spécialisait déjà

addebat : si Deus me vocet ad coelum et ibi apud eum aliquid valuero praestare, rogabo Deum meum ut velit in Ecclesia sua sancta promovere doctrinam illam Sancti Augustini de gratia. Addidit, ut mihi relatum, post meum discessum, a viro ecclesiastico in honore constituto [31]) : et veniet quandoque per quem Deus id faciet, quasi prophetizans alumnum suum Dominum Jansenium, cuius doctrinae veritatem soliditatemque spero per totam Ecclesiam Catholicam aliquando promulgandam. Neque solum doctrinam Sancti Augustini tenebat de gratia Dei, verum eius vitam imitari studebat, ideoque mensa frugali ac sobria utebatur, praeter cummunem portionem nihil speciale sibi assumens, proinde numquam assam carnem gustabat nisi diebus dominicis vesperi, cum postquam necessaria ab armo asso sumpsissent quator seniores, ipse circa finem coenae superveniens ex eodem armo parvam particulam gustabat, et hoc non semper, reliquis etiam septimanae diebus studiosorum contentus portione. Referebat enim nobis ex fundatione collegii praesidi tantum competere communem mensam. Hinc est quod dicere solet : non novi ego me exercere in alta illa et extatica contemplatione, et ideo conor, Dei gratia, me exercere in communi vita, maximeque laboro ut uti Sanctissimi Augustini sector doctrinam, etiam imitari studeam eius vitae rationem. Hic enim communi et vulgari utebatur mensa, quod et ego facio, ut vel eo modo vitam ducere valeam christiano homine dignam. Addens quandoque suaviter et lepide : si Dominus Deus in die iudicii me vellet condemnare, apprehenderem Sanctum Augustinum cum sua cappa, ac dicerem : Pater Sancte, conatus sum, Dei gratia, sectari modum vitae tuae, amplexatus sum doctrinam tuam de gratia Dei, qua post hominis lapsum non tantum possunt homines sed et faciunt, proinde debeo esse ubi tu es, nec te deseram.

Neque tantum communi nobiscum mensa utebatur, verum in abstinentia longe alumnos suos superabat. Quamvis enim nullum ieiunii diem nobis in septimana praefixerit (ut in quibusdam collegiis fit) ipse tamen per totum vitae spatium (dominicis exceptis) ieiunium continuavit. Temporibus vero ieiuniorum ab Ecclesia indictis, praesertim Adventus et Quadragesimae, etiam a lacticiniis abstinebat, et tantum semel in die se reficiebat, iucunde nobis ingerens : Ego inquit, sapientior sum quam vos, nam lucror assem meum quem vos solvere

dans l'augustinisme. Jansénius écrit à Saint-Cyran, le 7 juillet 1623 : « Le vieillard [Jansonius] a voulu que Sulpice [Jansénius] vît son commentaire *in cap. 12 Joannis*, lequel il a vu, et dit plusieurs choses où Sulpice trouve à redire, et ne sait pas bien comment lui répondre. Car de l'approuver, il ne le peut, et de l'impugner, ne servira de rien » ; J. Orcibal, *La correspondance de Jansénius*, Louvain-Paris, 1947, p. 234-235. C'est sans doute parce que ses inquiétudes ne furent pas résolues, que Jansonius tarda de publier son commentaire sur saint Jean.

31) Peut-être s'agit-il de Henri Calenus, qui venait de mourir en 1653. Il avait passé par le collège du pape, était devenu curé à Asse, doyen d'Alost, curé et doyen à Bruxelles et pour finir vicaire général sous l'archevêque Boonen, son ami.

tenemini ob usum lacticiniorum. Quibus temporibus vesperi numquam ad mensam veniebat nisi secundo aut tertio (per totam quadragesimam) sabbathinis diebus ad computum audiendum, ut tunc ne videretur singularis et sine collatione sedere, tria aut quatuor amygdala sumebat, cum haustu cerevisiae. In hebdomada vero sancta, maxime ultimis quator diebus ante Paschae solemnitatem, vix aut ne vix quidem videbatur, abdens se vel apud Patres Carthusianos, vel in sacello collegii, vel cubiculo suo, ut tanto vivacius et intentius posset contemplari charitatem Dei nobis per passionem exhibitam.

Et hic quidem communis et frugalis vivendi modus ei per totam vitam suam fuit familiaris, ac semper idem, nisi alto senio, cum incoepit uti pane triticeo (communis erit siligineus tritico mixtus) ac haustu vini, quem ita sibi iudicabat necessarium, ut non semel eum audiverim dicentem, vinum post Deum conservat meam substantiam, addens quam essem nunc miser si religiosus essem in tali religione, in qua mihi non daretur in senio meo quotidie haustus vini. Et quia in eo videbatur excedere communem mensam collegisticam, saepius nobis dicebat se illa sumere sine collegii sumptibus, ac esse ei necessaria; praeter tamen duo praedicta nihil speciale accipiebat.

Illud etiam in Sanctissimo imitabatur Augustino quod nulla frequentaret convivia. Nam vidi ego quod ne quidem primo die licentiae in ipso collegio celebratae voluerit in convivio esse praesens, sed nobiscum pranderet, dicens maiorem hic invenio apud vos recreationem quam ibi; quandoque prima die licentiati convivium per duas circiter horas sua praesentia honestabat; reliquis diebus nobiscum prandebat. Refectionem autem suam post Sacrae Scripturae lectionem, disputatione, aut sacro condiebat colloquio, de novellis numquam ei sermo erat.

Nos vero alumnos suos maxima regebat discretione : ne enim ansam haberent potitandi horis intempestinis in cubiculis, nedum extra collegium, semper erat in refectorio poculum cerevisia repletum, vel eo vacuo ad sitientis voluntatem replendum : ientaculum autem ab hora octava matutina ad medium usque duodecimae omnibus exponebatur : in meridie et coena omnia sine portionibus apponebantur in carnibus, (excipe *hutspodium*), butyro, caseo etc. Collegii porta in aestate claudebatur tempore coenae ad medium septimae, in hieme ad medium sextae. Licentiam quoque dabat pytantiario promendi bonam cerevisiam tum in meridie, tum in coena per totum annum, sic tamen ut suis sumptibus petentes biberent : quotidiana enim talis erat ut ne quidem in senio iam meliorem peterem.

Dissimulabat quoque magna discretione quod ab aliquibus alumnis post regalia [32]) usque bacchanalia butyrum e refectorio ad cubicula deferetur ad comedendum calidos panes, ac publice satis insinuabat : si tantum id semel in septimana fieret, tollerabile esset. Verum erat aliquibus fere quotidianum, quae causa erat aliquando publice in

[32]) *Regalia*, c.-à-d. la fête des Rois.

eos invehendi, sine tamen alicuius expressione, etsi fere nosset, nam ab ancillis querelae apud ipsum deferebantur. Audivi ego seniorem ancillam dicentem : iam mane dedi 20 pondo butyri pro ientaculo. Et quamvis ei notum esset multos mane non surgere (dicere enim solet : Vesperi ante decimam vix est silentium, et mane altum, etiam post sextam, maxime in hieme) numquam tamen alicuius cubiculum visitabat.

Huius liberalis regiminis hanc dabat saepius rationem : si iam quando adhuc subesse debetis, non potestis vos bene regere, quid tandem erit quando assumemini ad regendum alios ? Cogitare debetis quod Ecclesiam Dei aliquando regetis, et qui iam cum subsunt turbant nos in parvis et magistrum faciunt, id est, ut aiebat, *den haen maecken*, quod postea in magnis quoque turbabunt Ecclesiam Dei. Et eventus docuit vera eum prophetasse, nam meo tempore tres aut quatuor erant obstreperi qui postea Ecclesiam Dei turbarunt satis, nam unus in haeresim lapsus, officio praedicantii functus, numerosam follem mundo reliquit. Alii etsi exterius a fide non defecerint, maximo tamen scandalo subditis suis fuerunt (et unus adhuc hodie est). Haec quasi praevidens et ita vitia eorum intus latentia cognoscens noluit unum ex eis sibi habere in conspectu oppositum, licet tota mensa ab eo distaret. Et primo, in haeresim lapso, negaverat commendatitias pro susceptione sacrorum Ordinum.

Ex eodem liberali regimine proveniebat ut numquam ab aliquo mulctam pecuniariam exigeret, etiamsi sciret magnum esse defectum in surrectione matutina : iudicabat enim aliquid somni indulgendum iunioribus, et cum a stationario (sic dicto qui curam surgentium habebat, quod onus bursariis incumbebat) sabbathinis diebus exigeret rationem dormientium, ac ab eo responderetur omnes fuisse diligentes, replicabat : id non petitur, sed quinam fuerint negligentes ; cum nullum omnino accusarent, dicere solet : Homines non habent conscientiam. Si dissimulatis sacrae theologiae studiosis, accusabant duos aut tres philosophiae studiosos, respondebat : Ubi saepe dimissius est canis, facilius transilit. Idque ordinarie lingua materna. Si vero aliquis nimium scrupulosus incipiebat aliquot etiam seniores accusare, reclamabat vir discretus : Tace tace fili, tu es nimis scrupulosus.

Cum vero tali discretione nos regeret, omnimode invehebatur in eos de quibus suspicionem habebat quod clanculo intempestivis horis in cubiculis simul potitarent (sic loquebatur) ; quae conventicula ita detestabatur ut sub poena expulsionis ea inhiberet ; uti et prohibebat ne quis intrantium in collegium daret collegistis pytantiam, ut vocant, quam etiam prohibebat dari a responsalibus, sive id fecissent pro baccalaureatu, sive pro licentia ; uti nec vale dari volebat in abitu alicuius ; nec permittebat suis baccalaureandis tractare bedellos in hospitio aut alibi : Nam, aiebat, satis molestum est parentibus vestris subministrare omnia vobis necessaria, esto aliqui bursis fruantur. Si quis vero ei pro praesidentia obtulisset haustum vini, cum stomacho eum repulisset. Solum tolerabat, si studiosorum aliquis in sacello

collegii primitias caneret (quod optabat fieri cantu gregoriano, non musico) ut ab eo tota communitas recreationem acciperet, cui semper intererat.

Caeterum uti nobiscum in mensa erat in cibo et potu communis, praeterquam in senio, de quo supra, ita erat, praemissis quibusdam seriis, circa finem mensae, hilaris. Statuerat enim unum ex toto numero quem vocabat Magistrum *Confiteor*. Et cum forte aliquem reprehenderet ob leviores mores, vel quia supra mensam brachiis incumbebat aut similia, et talis statim non agnosceret culpam, inclamabat Magistro Confiteor : Ponas eum in ultima schola, vel expelle eum, nam non vult addiscere suum *confiteor*. Si vero econtra diceret reprehensus : Domine Praeses, est mea culpa, ego me emendabo, dicebat praedicto Magistro : Ponas eum in prima classe, secundo aut tertio loco, aut quid simile. Quandoque ipsum Magistrum Confiteor lepide probabat ac dicebat : Audio vera esse quae mihi de te narrantur, quod scilicet ipsemet non scias tuum *confiteor*. Iucunda et lepida haec seria monitione concludens ac dicens : Qui nolunt agnoscere culpam, ne quidem primum pedem posuerunt in vita vere christiana, nedum in via perfectionis; subiungens illud : Piarum mentium est ibi culpam agnoscere ubi non est. Ipse enim ut erat omnium virtutum amans et cultor, ita prae caeteris extollebat humilitatem, ex qua dicebat provenire culpae agnitionem, sine qua, aiebat, nullus virtus obtineri potest. Proinde si quem deprehendebat vel exterius humilem, aut se humiliantem etiam in minimis, maximi id faciebat, dicens : Materia quidem parva est, at magna est forma; Dominus Deus erit tecum. Ex illo amore erga virtutes procedebat eius odium contra vitia etiam parva, in quae ex vehementia spiritus ita quandoque invehebatur ac ac si fuissent magna, idque eo fine, ut aliquando uni familiariori narravit, ut per similem invectionem deterreret eos a gravioribus delictis. Verum si aliquis eo audaciae processisset ut ipsi in faciem resisteret, si privatim id faciebat, uti apostata praedictus, me audiente, semel fecerat, magna id patientia tolerabat; si vero id coram tota communitate ab aliquo actum esset, hunc a mensa repellebat, nec rursum ad mensam admittere voluit (erat unus ex commensalibus) verum ad 7 aut 8 dies in cubiculo illum tolerabat donec ei de alia habitatione esset provisum, nec unquam ad communem mensam reassumere voluit, non obstante pro eo alumo illius parentes et alii ecclesiastici in dignitate constituti instanter sollicitarent, quibus ultimate respondebat : Parcant aetati et occupationibus meis, nam illum non recipiam.

Vitia minora quae tam acriter aliquando reprehendebat, erant si forte aliquem vidisset uno haustu bibentem integrum vitrum, vel butyraceo imponentem caseum, cassaccam suam stringentem cingulo byssino, maxime si nodus extaret, vel ovum comedentem cum butyraceo, nam contra priores dicere solet : Facio ego talia? Quos et comptulos appellabat. Contra posteriorem, Hollandum, qui non erat forte assuetus aliter ova comedere : *Leckertant*, quando vides me id

facientem ? Spiritus Sanctus non habitabit in te. Et similia. His similia etiam dicere solet contra eos quos sciebat potationi nonnihil addictos, lepide quandoque subiungens : Visitate omnia vinaria cellaria aut cerevisiaria, et attendite diligenter num alicui vasi incubet columba.

Morum gravitas et corripiendi libertas, quae ab infantia pene ei inerat, usque ad finem vitae in eo perseverarunt. Cum enim quodam tempore salutaretur a quodam iam a rege ad episcopatum designato, et ille diutius quam ei videbatur decere, intentus esset salutationibus dixit, me audiente, Dominus Janssonius : Domine, tegamus capita nostra, ad quid illae ceremoniae non necessariae ? Ex eadem libertate varios episcopos, si quid forte incautius egissent aut locuti fuissent, reprehendebat uti nobis aliquoties narravit, verum cum reverentia. Rogatus quodam tempore ab Illustrissimo Domino Mathia Hovio [33]), archiepiscopo longe meritissimo et praestantissimo, num aliquid esset quod ei in illo displiceret, respondit : Ita. Quid ? ait Illustrissimus Dominus. Dixit Janssonius : Holoserica tua casacca. Replicuit Illustrissimus Dominus : Illa mihi data est a Dominis Statibus patriae ut ea indutus suscipiam iuramentum Archiducis nostri. Recte, ait Janssonius, illa solemnitas iam transacta est : cesset ergo quoque casacca tua. Dictum factum, nam ab eo tempore numquam illa amplius usus est. Post aliquot tempus, seposita iam casacca, venit rursum ad Illustrissimum Dominum praeses Janssonius noster, cui Illustrissimus : Deposui, inquit, casaccam meam holosericam, estne iam adhuc aliquid quod tibi in me displicet ? Respondit : Ita, Domine. Et quid ? Dixit flandrice : *U silveren lampet.* Replicabat Illustrissimus : Domine, nimis anxie scrutaris omnia ; advocati, quin et procuratores tali hoc tempore utuntur. Pulchrum, ait Janssonius, certe responsum, debentne ecclesiastici imitari luxum saecularium, et non potius deberent ab ecclesiasticis discere saeculares modestiam ? Neque hic finis. Cum quodam tempore ageretur de promotione religiosi [34]) cuiusdam ad ordinariam lectionem scholasticam primariam, ut ille nomine universitatis idipsum impedire contendebat omnibus viribus — nam a parte religiosi fortiter erat ipse confessarius [35]) Suae Celsitudinis Alberti, viri pii — et hic conaretur praedicto religioso providere de lectione praedicta, dixit Janssonio : Quid si ei conferrem unam ex his duabus lectionibus iam vacantibus (una per mortem Domini

[33]) Mathias Hovius fut archevêque de Malines de 1596 à 1620.

[34]) Il s'agit du dominicain espagnol Thomas de Torres, qui fut régent des études du couvent de son Ordre à Louvain de 1607 à 1615. Durant sept ans il enseigna également « ingenti plausu concursuque » dans la Faculté étroite de théologie ; « honorario quoque stipendio a Serenissimo Principe Alberto conductus... extra ordinem » ; E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'université de Louvain*, t. V, p. 200.

[35]) Il s'agit du dominicain espagnol Iñigo de Brizuela, pendant vingt-huit ans directeur de conscience de l'archiduc et un de ses conseillers les plus écoutés ; J. Orcibal, *Correspondance de Jansénius*, p. 277-278.

Clarii [36]), alia per promotionem Domini Malderi [37]), idque per modum provisionis tantummodo? Dixit Janssonius : hoc Sua Celsitudo non potest facere; et ratio est, quia hae lectiones a maioribus Suae Celsitudinis fundatae sunt pro doctoribus; quando autem tales sunt ad has functiones apti, non possunt privari sine causa. Offerimus autem Suae Celsitudini duos qualificatos, Dominum Mercerum et Dominum Wiggers; sed fundet Sua Celsitudo per modum provisionis tertiam lectionem, nam Divus Thomas habet tres partes, tum quisque doctorum habebit explicandam unam partem. Scio enim religiosum illum non debere hic sine promotione manere. Dux pius consilium Domini Janssonii secutus, novam lectionem fundat et religioso confert, qui tertiam partem Divi Thomae, scilicet de Sacramentis explicandam suscepit.

Hanc reprehendendi libertatem in collega doctoratus sui, Reverendissimo Domino Cuyckio [38]) aliquoties commendabat, qui praedictum Archiducem libere reprehenderat ob amissam Graviae urbem [1602], cui cum Dux diceret : Quis tu es, et cui loqueris? liberrime respondit : Episcopus Geldriae, duci Geldriae. Subdebat ordinarie noster Janssonius : Tales deberent et debent esse episcopi qui sic loquuntur ad rem, et non ad plausum hominum, et ad phaleras populi; *Dat syn mannen.*

Cum episcopus ille moriretur, reliquit Janssonio nostro crucem suam pectoralem testamento, quod cum nobis in mensa retulisset, addebat quod id facere voluisset ut ostenderet se cum praefato episcopo esse eiusdem pectoris : Notum enim ei est, inquiebat, quam nihili faciam aurum. Quod postea reipsa ostendit. Cum enim sede illa vacante interpellaretur ab Illustrissimo Domino Hovio ut cogitaret de viro qui tali in episcopatu digne succederet, ut sic foret provisum Ecclesiae Ruremundanae de bono rursum pastore, qui suos verbo ex [sic] exemplo pasceret, statim se dedit orationi, post cuius aliquot dierum et noctium continuationem occurrit illi Eximius Dominus a Castro [39]). Hunc Illustrissimo per literas proponit, causas addens cur proponeret, a quo statim responsum accipit : Puto quod repereris virum! Ac post paucos dies ad Eximium Dominum a Castro, de eo ne cogitante, literae deferuntur ab Archiduce quibus illum episcopum Ruremundensem nominat. (Agebat tum praesidem Magni collegii [40]) theologici). Hoc

[36]) Jean Clarius (*Clare, Claeren*) mourut le 22 août 1611. En 1596 il avait substitué la *Somme théologique* de saint Thomas au *Livre des sentences* de Pierre Lombard. Il fut remplacé par Guillaume Merchier; J. Wils, *Les professeurs de l'ancienne Faculté de théologie de l'Université de Louvain*, dans *Ephemerides theologicae Lovanienses*, 4 (1927) 354.

[37]) Jean Malderus, professeur de théologie scolastique depuis 1596, fut nommé au siège d'Anvers en 1611. Il fut remplacé par Jean Wiggers; ibid. 355.

[38]) Henri van Cuyck (1546-1609), second évêque de Ruremonde (1596-1609).

[39]) Jacques a Castro (van den Borgh), né à Amsterdam en 1560, étudia à Louvain et y devint professeur. En 1610 il fut promu à l'évêché de Ruremonde.

[40]) Jacques a Castro fut président du Grand collège des théologiens à Louvain du début de 1606 jusqu'au milieu de 1611; cf. Reusens, *Documents*, III, 27.

nuntio territus et constristatus, currit ad nostrum Janssonium, conqueritur de literis receptis : Maluissem, inquit, recipere literas primariae lectionis. Non, inquit, Janssonius subridens, Dominus debet esse episcopus, et accipe crucem hanc auream praedecessoris tui quam mihi legavit; utere eadem, gesta uti episcopum decet, et qui te non sollicitantem ad hanc dignitatem promovit, gratiam quoque praestabit. Quis qualisque fuerit in episcopatu suo Dominus a Castro toti patriae notum est.

Et quamvis in eo fuerit, cum morum gravitate ac modestia, ea reprehendendi etiam episcopos libertas, maximi tamen eos aestimavit, quos et Ecclesiae principes appellabat, et magna devotione et obedientia afficiebatur erga primariam Sedem apostolicam Romanam, quam modo occupat Alexander VII. Addere solet : Episcopi debent gestare mitram, pedum, crucem pectoralem, quin et annulum. Sunt enim hi sponsi Ecclesiarum : ac proinde, si contigisset aliquem episcoporum illum convenire, aut apud ipsum hospitari, hos maxima cum reverentia deducebat alloquebaturque. Contigit semel ut meum episcopum Reverendissimum Dominum Masium [41]), post aliquod dierum hospitium ei exhibitum, discedentem deduceret ad currum aperto capite, etiam pileolo manibus gestante, ei lepide dixerit praefatus episcopus : Eximie Domine, videris mihi aulicus. Respondit Janssonius : Non volo esse aulicus, sed libenter essem humanus. Verum non erat ei tanta reverentia erga abbates quorum agendi modum multum reprehendebat, eo quod sibi assumerent omnia ornamenta episcopalia, quae eis non competunt. Hinc dicere solet Illustrissimo Domino Drusio, abbati Parcensi [42]), amico suo non vulgari : Vobis non competit mytra, neque crux pectoralis, neque annulus; estis enim tantum simplices sacerdotes uti ego sum. Ambitio concepit, pecunia peperit; atque ideo primam reformationem quam Antichristus suo tempore facturus est, faciet circa abbates; detrahet enim eis omnia ornamenta episcopalia. Vos enim non estis sponsi Ecclesiarum. Cui cum praefatus abbas responderet : Saltem relinquet nobis pedum, dicebat Janssonius : Ita, illum relinquet, nam Sanctus Bernardus eo quoque usus est.

Cum post nominationem Eximii Domini Malderi ad episcopatum Antwerpiensem [43]), praedictus Dominus Abbas familiariter Janssonio obiiceret : Dominus est causa quod non sim nominatus Antwerpiensium episcopus, libere ei respondit : Et quare Dominus esset episcopus, cum sint saeculares sat multi ad hoc apti, ita ut non sit opus assumere religiosum ? Et ut esset aliquis in religione caeteros excellens, num ideo talis promovendus ad episcopatum ? Nequaquam. An non sunt satis multa agenda et reformanda in Ordine vestro, ut merito vos

41) Gisbert Maius, évêque de Bois-le-Duc (1593-1614).

42) Jean Drusius fut abbé de l'abbaye du Parc de 1601 à 1634.

43) Jean Malderus fut évêque d'Anvers de 1611 à 1633.

ibi relinquamini ? Subiunxit abbas : Jocose haec profero, nolo esse episcopus [44]).

Lepidum quid nobis de abbate quodam in mensa narravit. Interfuit, inquiebat, sacro abbatis celebrantis in splendoribus. Cum in fine Missae clamaretur *humiliate vos ad benedictionem*, cogitabam, qualem vis dare ? Episcopalem dare nequis, maiorem simplici sacerdote dare intendis ; ego autem inter episcopalem et sacerdotalem mediam non agnosco ; ergo monstrosam dabis ; nolo ego tali benedici. Ac sic, non expectata benedictione, e choro fugit. Hinc si quis studiosorum quandoque incautius dixisset : Consecrabitur talis abbas, cum reprehensione dicebat : Non consecrantur abbates, sed tantum benedicuntur : sunt enim simplices sacerdotes uti nos. At cum noster hebdomadarius dat benedictionem, inclinato capite, ait, eam cum humilitate suscipio.

De humilitate eius quid dicam ? Dicere nobis solet : Honor sequitur fugientem, et si nihil honoris se dignum quis aestimet ex corde, talis vel ignoranter quasi ab aliis honorabitur ; quod ei contigit qui nullum honorificum statum ambiebat ; nam cum ei saepius a Domino Praeside Privati Concilii [45]) diceretur : Faciemus te episcopum, Dominus debet esse episcopus, respondit semper : Non id fiat, quaeso ; si enim vultis ut aliquid boni praestem in Ecclesia Dei, relinquite me in universitate.

Ex eadem virtute numquam aliquid in sui laudem dicebat, ac exterius simplici habitu contentus, numquam de internis exercitiis suis, etsi maxime anagogicis, loquebatur, quasi omnium similium exercitiorum esset ignarus, ac proinde toties nobis inculcabat : Non doceo vos perfectionem, nec eam habeo, verum, tantum conor ad vitam vere christianam, ad eamque vos hortor. Religiosi profitentur vitae perfectionem et sint ea nobis superiores : nos quoque in Ecclesia sancta locum nostrum habemus, et nostrum quoque ordinem habemus, et si recte omnia ponderentur, nos sumus ordo primarius, licet sumus minus sancti.

Cum autem talis esset ut se nullo honore iudicaret dignum, maximo ab aliis honorabatur. Novi ego abbatem, novi sacerdotes qui ab eo aliquoties benedictionem peterent, at numquam obtinuerunt, verum hos amplexabatur dicens : Minor a maiore benedicitur, nos equales sumus. Cum quodam tempore cum Alberto Archiduce fuisset collocutus (quem semper profunde salutabat, sine genuflexione qua salutabatur ab aliis, quasi principem suum pium et ut dicere solet sanctum, si non gravetur peccatis subditorum suorum) ac ei e manibus cecidisset pileolus eius inscienter, cum e camera esset et deprehenderet pileolum amissum, rediit ad cubiculum Archiducis quaerens quod amiserat. Fama sparsa quod Archidux acceperit candelam in manibus

[44]) Drusius avait en effet refusé l'évêché de Gand et l'archevêché de Malines. Cf. J. E. Jansen, *L'abbaye norbertine du Parc*, Malines, 1929, p. 230.

[45]) Il s'agit sans doute de Jean Richardot (1597-1609) ou d'Englebert Maes (1614-1630).

et quaerentem illuminaverit. Hanc famam cum doctorum unus de numero octo [46]), quondam eius alumnus ei narraret respondit : Non est ita, verum dicam rem uti contigit : cum Archidux videret me redeuntem et quaerentem aliquid, recessit paululum a loco ne impedimento esset candelae, quo minus ab ea lumen acciperem ad inveniendum quod quaerebam. Replicuit doctor praedictus : Utut est, Dominus habet honorem primum tibi praestitum a Sua Celsitudine. Noster Janssonius cum stomacho ei dicit : Quid de honore ? de honore ?

Ex eadem animi humilitate procedebat quod quotiescumque fieret mentio sumptionis Eucharistiae (ad quam sese praeparare solet ante sacerdotium lectione libri sancti Augustini *De confessione* [sic], quem semper, etiam, secum deferebat, et Thomae a Kempis) maximo animi sensu, summaque depressione diceret : Sumunt boni, sumunt mali [47]) ; ultimum nominando, cor suis manibus comprimendo quasi percutiebat.

Ex eadem virtute procedebat, quod contentus semper in iis in quibus erat, numquam altiora quaesierit. Hinc 18 annis vixit in parvo canonicatu Sancti Petri, dicebatque nobis : Extendebam pedes meos usque ad finem straguli, non ultra, ne frigefierent. Nam ita horrebat pluralitatem beneficiorum, ut illum saepius audiverim dicentem : Cum venero ad iudicem meum, habebo satis multa de quibus rationem reddere debeo, etsi in humeris meis non habuero illud onus. Subiungens aliquando : Cum hic Lovanii publicaretur Concilium Tridentinum [48]), quod prohibet beneficiorum pluralitatem, eram tam simplex quod putarem sollicitandos esse homines ad beneficiorum receptionem : credebam enim quod plurales Concilio simpliciter obedirent, ac unico retento caetera dimitterent. Verum in opinione mea frustratus sum, et vix novi qui propter publicationem vel unum dimitteret, statim enim inventae sunt glossae. Nam unus, inquiebat, intelligebat sic, alius ita. Quisque habeat unicum beneficium sub eodem scilicet tecto. Alius sufficiens ad alendum decentem suum statum etc. Et ita amplificabant suum decentem statum ut duo aut tria vix sufficerent, ac ita deludendo derident quasi ordinationes Ecclesiae. Verum Deus non deridetur, neque Deo faciemus barbam ex lino ; flandrice ordinarie addens : *men can Godt ghenen vlaschen baert maeken*. Ego certe cum illo periculo non cupio mori.

Successu temporis promotus ad pinguius beneficium [49]) non recessit a prima sua vivendi ratione, uti nec ad decanatum Sancti

[46]) C'est-à-dire de la faculté étroite de théologie qui était composée de huit membres.

[47]) Mot empruntés à la sequence *Lauda Sion*.

[48]) Après des retards les décrets du concile de Trente furent publiés à Louvain le 29 novembre 1567 ; F. Willocx, *L'introduction des décrets du concile de Trente dans les Pays-Bas*, Louvain, 1929, p. 235.

[49]) Jansonius eut, en 1594, la chaire « royale » d'Écriture sainte et un bénéfice de seconde fondation.

Petri [50]) promotus, at immutabilis in eo remansit vitae prioris frugalitas. Ad hanc dignitatem vel invito evectus est, cum enim ei a quodam e capitularibus insinuatum esset canonicos omnes, aut pene omnes, in ipsum collimare, respondit ei : Non id faciant quia non acceptabo idipsum. Dominis confratribus suis iam ad electionem congregatis palam protestabatur : verum ipsi iudicantes ipsis fore dedecori si eo praeterito eligerent alium, a sententia sua non recesserunt. Electione promulgata dixit : Non accepto et peto triduum ad me deliberandum : ut intra illud tempus cum Deo agat quid facto opus sit. Verum unus ex coalumnis meis Illustrissimo Domino Archiepiscopo familiarior, ipsa die electionis ei indicavit quid factum esset. Hic ut id intellexit, ad Janssonium nostrum sequenti die literas mittit quibus praecipiebat, quantum praecipere poterat, ut electioni factae acquiesceret : quod tandem fecit, idque vel ob eam maxime causam, aiebat, quia videbat in capitulo nonnullos qui dignitatem illam ambirent, et quorum promotionem non iudicabat capitulo, nedum Ecclesiae Dei fore utilem.

In ea dignitate constitutus, memor quod scriptum : quanto maior es, tanto magis te humilia, nihil de simplici modo vivendi dimisit, neque nomenclaturam aliquam quam *Domini Praesidis* admittebat (audivi enim eum obiurgantem alumnum optimum, et iam in dignitate constitutum, eo quod aliquoties repeteret nomen *Eximii*) ; omnimodo enim reiiciebat nomen *Amplissimi Domini;* nec aliquis subditorum ausus erat eum ita appellare. At ridens ambitionem quorumdam hominum, narravit nobis se quodam tempore hiemali vidisse se vere esse *amplissimum dominum*, nam vestitus casacca suffulta velleribus, desuper toga eadem suffultura, ultra has vestes cooperueram me pallio, aiebat : ambulabam mane in sole, ac tunc deprehendebam me proiicere umbram amplissimam, ac sic esse *dominum amplissimum.*

Neque ob dignitatem voluit honorificentiori loco sepeliri, at sepulchrum quod ante multos annos elegerat firmiter servare statuit, videlicet in sacello collegii in sepulchro Michaelis Baii, ut ossa mea, inquit, tangant ossa illius sancti ; dicant illi de Societate de viro quidquid libuerit, ego semper habui et habeo eum pro viro sancto. Hic post mortem apparuit cognato suo Eximio Domino Iacobo Baii [51]), praesidi collegii Sabaudiae decumbenti de nocte at plusquam per horam vigilanti. Patruus removet cortinas. Cognatus rogat an patruus sit ? Respondet quod sic. Inquirit ulterius, quomodo tecum agitur ? Respondet : Non bene. Replicat cognatus : Esne ergo damnatus ? Respondet : Non ; verum adhuc patior. Cum haec fama Lovanium pervasisset, spargunt quidam aut de Societate aut eis faventiores :

[50]) Jansonius devint doyen en 1614.

[51]) Jacques de Bay, dans la belle oraison funèbre de son oncle (E. J. M. van Eijl, *L'Oraison funèbre de Michel Baius prononcée par Jacques de Bai*, dans *Augustiniana*, XIII (1963), 100-119), relève les hautes vertus du défunt mais ne parle pas de son apparition.

Michaelem Baii pati in purgatorio ob doctrinam suam de gratia iuxta mentem, ut sibi videbatur, Sancti Augustini, et quam iam tam humiliter ad voluntatem Suae Sanctitatis coram Illustrissimo Domino Toledo [52]) revocaverat, qui Romae dixisse fertur se in vita sua nec humiliorem nec doctiorem vidisse virum. Noster Janssonius de suo quondam praeside sollicitus, vocat ad se Eximium Dominum Iacobum. Inquirit quid de veritate sit, num adhuc pateretur, et an propter doctrinam? Respondit : Nequaquam, sed ob alias causas quas non revelabo.

Cum autem a quibusdam monialium superioribus quandoque sollicitaretur ut quarundam inquietudines compesceret, sancta quadam libertate eas monebat, et si res id postularet verhementiori severitate compescebat; ita ut nobis aliquando retulerit quod aliquibus, post aliquot monitiones sese non emendantibus, interdixerit sacram communionem [53]), iusserit interim, in maiorem confusionem, ut caeteris communicantibus a choro nequaquam recederent, quod ita animos earum pungebat, ut ab iis vocaretur *pater severus*. Interim alumnos suos instanter expetitos constanter dehortabatur et deterrebat a regimini monialium, nam in ea functione unum tantum genus hominum, inquiebat, iuvatur, molestum magis quam fructuosum, ne dicam periculosum; in pastoratu vero omne genus hominum : proinde maxime ei in votis erat ut alumni eius, finito cursu theologico pastores fierent, nec facile quis, eius venia, vel professoratum in aliquo pedagogico acceptare poterat, nedum religionem ingredi. Et si qui forte ei obiicerent pastorum pericula, illud Sancti Bernardi eis respondebat : Curam exigeris, non curationem; dixit enim Samaritanus : Curam illius habe [*Luc.* 10, 34], non dixit sana eum. Addens, si non possis integram ovem salvare, cura ut vel armum inde salves.

Quanto vero zelo, tota pene vita florem universitatis custodire zelatus sit contra eos qui ob proprium, vel ut loquebantur, Ordinis sui honorem, eum diminuere conabantur, testantur frequentissimae illae ad Suam Celsitudinem profectiones Bruxellas, ita solitudini eius contrariae ut quotiescumque Bruxellis discederet, urbi valediceret dicens : Vale carcer, vale carcer, iam non revertar ad te amplius. Et observavi quod post talem valedictionem eadem septimana rediret, ob metum alicuius impendentis periculi. Quin et semel observavi quod altero a reditu die eo rursum sit profectus. Quanta vero sollicitudine et quam intensis precibus, intimisque suspiriis negotium illud Deo commendabat, testantur vigiliae quibus in oratione Dei pernocta-

[52]) François Tolet, jésuite, avait été envoyé à Louvain, en 1680, par le pape Grégoire XIII, pour y faire recevoir la bulle *Ex omnibus afflictionibus* (1567) de Pie V, confirmée par *Provisionis nostrae* (1580). Cf. J. Grisar, *Die Universität Löwen zur Zeit der Gesandschaft des P. Franciscus Toletus* (1580), dans *Miscellanea historica in honorem Alberti De Meyer*, Louvain, 1946, t. II, p. 941-968.

[53]) A cette époque la communion fréquente n'existait pas encore. Les religieuses ne pouvaient communier que les jours prévus par les statuts.

bat in sacello hospitii sui vel in cubiculo anteriori. Repetebat autem saepius illud psalmi : Exsurge Deus ut non praevaleat homo, exsurge Deus, qui semper conatibus eius prosperum dedit successum.

Ex eodem zelo erga universitatem, cum caeteris Dominis Deputatis ad Serenissimum Principem Leodiensem profectus est, ut inchoatam vel inchoandam, contra privilegia universitatis Lovaniensis, ab iisdem Patribus Societatis Iesu universitatem supprimeret, uti et factum est. Pro multimodis autem illis profectionibus laboribusque pro universitate exantlatis [54]) numquam vel minimum honorarium recepit, tantum voluit servari indemnus.

Et quamvis toto quinquennio et ultra, quo in collegio sub praedicto Eximio Domino Janssonio bursarius fui, numquam liber fuerit a negotiis universitatis defendendis contra eos de Societate, qui eam continuo inquietabant, (utinam vel modo desisterent) non tamen eos odio prosequebatur, sed in multis laudabat nominatim quod haberent gratiam catechizandi iuvenibus, et docendi humaniora. Suspicabantur boni Patres quod eorum esset inimicus, quin et dicebant, ut mihi clare constat, omnes alienari a Societate Iesu qui sub Janssonii disciplina educabantur. Verum sine fundamento erat ea suspicio : salutarior enim eorum erat amicus quam sunt illi, qui omnia eorum laudant opera, ac dicunt, nihil ab eis male fit. Laudabat in quibus laudandi erant, non tamen in omnibus eorum actibus.Quod vero bono erga eos fuerit animo vel inde quoque patet, quod cum inter scholam nostram academicam et eos de Societate orta esset disputatio de efficacia gratiae iuxta mentem Sancti Augustini, quem tuebatur universitas (et cum nostra tunc quoque Duacena) et a quo recedebat Societas (utinam iam non remotius), choripheo Patre Leonardo Lessio, tantum abest ut noster Janssonius ab eo esset animo alienior, quin quotidie in Missae sacrificio illius recordaretur, etiam in particulari, non exclusis etiam caeteris. Quae narro ex eius ore audivi, ut et quod alicui iuveni ingenioso eum consulenti quam religionem deberet amplecti, cum de aliqua amplectenda se iam resolvisset, responderit : Deus tibi dedit bonum ingenium, amplectere Societatem Iesu, illa enim se multum dat studiis. Praesidis sui consilium secutus in eadem mortuus est.

Neque ei meo tempore solummodo lucta fuit cum iis de Societate, etsi gravissima et diuturnior, verum etiam cum aliquibus doctoribus alterius Facultatis [55]) qui ob privatum suum vel suorum commodum universitatis privilegia infringere vel labefactare volebant, quibus se quasi murum opposuit, uti et in aliqua quadam difficultate in qua conabantur eum a sua parte trahere, verum nec minis, nedum muneri-

[54]) Sur cette lutte entre l'université et les jésuites, voir A. Poncelet, *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas*, Les démarches autour du cours de philosophie à Liège eurent lieu dans les années 1613-1614; *ibid.*, t. I, p. 229-251.

[55]) Il s'agit sans doute de la faculté des Arts, la plus nombreuse, la plus forte et la plus indépendante des cinq Facultés.

bus, aut favore flecti poterat invictus eius et constans animus, qui diceret : Solet propter veritatem et iustitiam, (non ausim, inquit, et mansuetudinem addere) agonizandum esse; nam nullius personam respiciebat quando iustitiae veritatisque negotium erat. Mansuetudinem ergo addere non audebat, quia natura parum cholericus erat. Ideo dicere solet : Si militiae saeculari fuissem adscriptus, malus fuissem miles, verum Deus sua gratia me praeservavit; quod dicendo, manum pectori admovere solet, quasi pectus suum percutiens. Hanc tamen choleram mira levitate temperabat, maxime si quid contra eius propriam personam contigisset.

Mirum est quod subiicio, tamen verissimum. Cum quodam tempore mensae assideret, dimissa communitate, cum eo sedebat qui a dexteris eius sedere solet seniorum aliquis, uti semper unum habebat, recepit literas non subsignatas, in quibus haec habebantur quod non deberet cogitare se coram Deo esse sanctum, etsi ab hominibus pro tali aestimaretur, at eum similem esse doctori illi Parisiensi de quo in vita Sancti Brunonis, cuius miser exitus [56]) Brunoni initium conversionis fuit (vide ut virtus aemulum, sanctus Martinus Brixium [57]) suum habeat) lecta epistola dicit assidenti : Ecce Buscoducensis, quid mihi hic scribatur! Narrat ei praedicta tanta mansuetudine et lenitate, quasi calumnia ea illum non concernisset (cum tamen contra vitia hominum se non tangentia saepius inveheretur quam vehementissime) addens : Doceo ego vos sanctitatem? Ventilo ego me pro sancto? Numquid quotidie tantum hortor et moneo vos ad communem vitam christianam, ad quam, et ego tantum conor parvenire? Quaenam ego do signa sanctitatis? Numquid in omnibus sequor communem viam christianorum? etc. Pecco ego ut caeteri, proinde conscientiae meae examen mihi necessarium ut caeteris. Verum non servo illud in vesperum, at statim cum dubito me in aliquo deliquisse, instituo desuper conscientiae meae examen.

Quae auctor vitae ipsius de liberalitate narrat, verissima sunt; neque enim tantummodo petentibus dabat, verum et non petentibus ultro offerebat, etiam quibusdam suis alumnis bursariis, quorum parentes putabat esse tenuioris fortunae. Quin et procuratori suo (ex cuius ore id habeo) notabilem quandoque summam sudario involutam dabat, mandans ei ac dicens : Defer id ad illam domum absque eo quod prodas unde id eis obveniret. Recipientes pudore suffusi, anhelabant ad cognitionem eleemosynarii ut in gratiarum actionem vel pro eo orarent. Respondebat delator : Non est id necesse, ora pro incognito benefactore. Sciebat tum per fidos aliquos in talibus familiis, licet civibus honestis nec mendicato viventibus, penuriam esse, proinde saepius

[56]) En 1082, d'après la tradition, un certain nommé Diocrès, se levant de son cercueil pendant les funérailles, aurait dit qu'il était accusé au tribunal de Dieu, puis jugé et enfin condamné. Ce fait aurait conduit Bruno à se retirer du siècle.

[57]) Brice (ou *Brisson*), avant de devenir le successeur de saint Martin au siège de Tours, avait été son adversaire. Cf. *Dict. d'hist. et de géogr. ecclés.*, t. X, col. 670-671.

in mensa repetebat : Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem [*Ps.* 40, 2]; non tamen communitati communicabat se eleemosynas dare.

Quae auctor vitae scribit de Patre Adriano Adriani [58]), memini me similia ex eius ore audivisse. Addo eum aliquoties dixisse Janssonio nostro, cum quaedam agerentur a suis confratribus aut etiam Rectore : Nescio quid nostri moliantur, sunt grillae, non habent spiritum primorum, quos ego novi. Imo illud verbum *sunt grillae*, multoties a praefato Patre repetitum, ita ingeneratum erat memoriae Domini Janssonii, ut ab eo visus sit assumpsisse idem verbum, nam illud quandocum quid factum esset minus placens, repetere solet *sunt grillae*. Si praefatus Pater modo viveret, dubito an non cum maiori ratione dicere posset : Non habent spiritum primorum.

Quae subdit auctor de praedicatione eius, eadem expertus sum et ego. Audivi enim eum aliquoties concionem [habere] de Passione, diu, ab hora quarta matutina usque ad horam nonam, quo toto tempore non semel, at saepius plenitudo affectus eius exprimebat lacrimas ut ulterius progredi non posset nisi iis primum compressis. Quod et contigit aliis quoque diebus; nam cum quodam festo Ascensionis Dominicae in ecclesia quoque Sancti Petri praedicaret, tanta vi lacrimarum oppletus fuit, ut publice, me audiente, sese excusaret ac diceret : Scio concionem tali modo impediri, at debetis mihi ignoscere non est in mea potestate id impedire. Omnimodis tamen modis satagebat ne diu per lacrimas a prosecutione materiae suae impediretur.

Quemadmodum minimas alumnorum virtutes maximi faciebat, ita etiam ponderabat si quid in saecularibus simplicioribus boni advertebat. Narrabat nobis in mensa quod aliquando videret cives domo egredientes mane sese signo sanctae crucis signantes maxima cum religione, quod ei tam gratum erat, tantoque affectu suscipiebat, ac si mirum quid praestitissent. Eodemque affectu audiebat rusticos illum convenientes pro impetranda licentia quatenus possent exorcisari a Cappucinis, qui mandatum habebant ne aliquos exorcizarent sine eius obtenta in scriptis venia, ac rogarent : Domine, quantum debes habere? Respondere solet centum aureorum millia, deinde suaviter eos alloquens dicebat : Nihil. Haec et his similia dum in mensa referret, subiungere solet : Indocti caelum rapiunt, etc. Quandoque videntur id didicisse a Iudaeis dicentibus : Quid dabimus homini Dei?

Referebat etiam in statutis collegii contineri quod alumni eiusdem debeant esse exemplaris vitae, hoc est, aiebat, activae vel passivae : maximi enim faciebat si quem deprehenderet aliquid boni imitari in alio coalumno, proinde saepissime nobis inculcabat praeceptum de correptione fraterna, asserens etiamsi correptio primo non pacato

[58]) Lorsque Adrien Adriaensens, jésuite, fit vers 1565 des démarches pour la fondation d'un collège à Louvain et rencontra l'opposition du magistrat, il trouva l'appui des principaux docteurs de l'université et en particulier de Michel Baius et de Jean Hessels, qui plus tard seront les cibles des molinistes; cf. Poncelet, I, 129.

animo suscipiatur, cum tamen correptus ad se redit et introvertitur, fructum aliquem faciet, ac corripienti gratias aget. Qui vero corripientem dura cervice resistebat, hunc iudicabat omnino incurabilem.

Erat vita eius quasi continua oratio, verum quem orationis modum servaret numquam explicabat, at, ut auctor vitae eius refert, rogatus a persona pia multum ei familiaris [sic], quisnam esset optimus modus tendendi ad perfectionem, respondit : Illum quo anima multa oratione, lacrimis, suspiriis, vilificatione sui in conspectu Dei, et vivacibus actibus fidei, spei et charitatis ad stabilem divinae benignitatis et aeternae sapientiae gustum, crescentibus gradibus, pergit et ascendit. Et ad hunc dicebat se tota vita unice collimasse. Quam autem intime eius anima Deo fuerit in oratione coniuncta manifestum est ex eius mora qua ante et post consecrationem stabat in Deum absorptus, ita ut vix aut ne vix quidem vivere videretur. Et quia id notum erat etiam extra Lovanium, contigit quodam tempore, ut nobis in mensa retulit, cum audientiam expectaret in anticubiculo audientiae Archiducis, quidam nobiles inter quos comes de Bucquoy [59]), piae memoriae, illum aggrediuntur, ac dicunt : Domine, nos audivimus quod celebres missam per duas horas, certe illa missa non est pro nobis. His respondit : Imo illa missa est et pro vobis, nam et pro omnibus offertur fidelibus, licet non vacet Excellentiis Vestris tali missae interesse. Alio tempore accedit ad illum religiosus quidam ex Ordine Cappucinorum [60]), qui cum Janssonio nostro incipit agere de certo orandi modo quo anima se habet mere passive, abstracta ab omnibus actibus, cogitationibus piis, quoque Deus omnia agat etc. Respondit noster Janssonius : Pater, ego non intelligo ista. Bonus hic Pater ad monasterium suum reversus, dicit confratribus suis (ex uno habeo Patre eiusdem Ordinis quae hic pono) : Janssonius habetur pro viro spirituali, et non intelligit vitam spiritualem. Et ut eius confrater recte et vere dicebat multo melius illam intelligebat, quam negans eam ab Janssonio intelligi.

A tempore illius colloquii cum praefato Patre Cappucino, saepius in mensa deridebat modum illum imaginarium et phanaticum orandi, dicens homines volunt quaerere perfectionem supra caelos, quae quaeri debet in fundo cordis. Utut fuerit eius oratio, alter Pater Cappucinus dicebat Janssonii contemplationem quandoque fuisse extaticam, etiam in eorum ecclesia : verum quid de rei veritate sit ignoro, cum similium in mensa numquam faceret mentionem.

Unum novi eius orationem fuisse efficacissimam, ut clare patuit in liberatione istius personae spiritualis quae se daemoni tradiderat, donationem confirmaverat scripto proprio sanguine signato. Insuper

[59]) Charles-Bonaventure de Longueval, comte de Bucquoy, homme de guerre, né en 1571, mort en 1621.

[60]) Peut-être s'agit-il de Jean l'Évangéliste de Bois-le-Duc, homme très mystique, qui vécut longtemps à Louvain et eut des difficultés pour ses tendances quiétistes. Cf. P. Hildebrand, *De Kapucijnen in de Nederlanden*, Anvers, 1952, t. VII, 937.

tradiderat ei Corpus Dominicum. Haec interius a Deo tacta, manifestat delictum suum quod tandem ad aures nostri Janssonii pervenit, cuius et pro liberatione implorant auxilium. Suscipit in se onus, erigitur in cubiculo conventus (nam puto fuisse monialem) altare, incipit eam exorcizare, et praeter exorcismos Ecclesiae, alios componit, quibus tamen uti nolebat nisi ab Illustrissimo Domino Hovio, ordinario, essent confirmati. In cubiculo, ubi altare erectum erat et daemoniaca adducitur, incruentam hostiam Deo Patri offert, daemonemque compulit ut tandem sacram hostiam ad altare illud, chartae mundae impositam, detulerit. Quid consilii de hostia a daemone relata? Consulti doctores utriusque Facultatis qui omnes dissuadebant ne a Janssonio nostro sumeretur, pro ratione afferentes, eam potuisse a daemone veneno infici. Eam dico, id est, eius species. His non obstantibus Janssonius rursum eodem loco celebrans, hostiam illam hostiae maiori involvit, cum ea sumit, et Deo fisus illum sanum et incolumem ab omni malo liberavit. Benedictus Deus, addebat, manibus iunctis cor suum comprimens.

Ulterius rogatur Janssonius noster quatenus compelleret daemonem ad restitutionem chirographi sanguine praedictae personae signati. Incipit agere quod ab eo postulatum erat, et mira res, ut daemonem orditur exorcizare, ad finem praedictum excitat nequam (sic illum ordinarie compellebat), sonitum quasi quaerentium chartam aliquam amissam inter innumeras alias, ac si, inquiebat, pervolvisset omnia scripta Cancellariae Brabantiae. Verum non retulit, nec unquam relata est; noluit enim ulteriorem assumere exorcizandi laborem, utpote quem iudicaret non necessarium, eo quod persona iam liberata esset ab eius servitute, proinde dicebat daemoni : Nequam *doeter u profyt me*, cum amplius nequeas nocere personae.

Cum huic incumberet varias a daemone passus est tentationes, calumnias de iniuria sibi ab eo illata, cum persona illa ultronee sese tradidisset dominio daemonis. Clamabat nequam : Facis nobis iniuriam, quod nostram, propria sua voluntate, nobis eripias, etc. An visibiliter ei tunc apparuerit nequam, ignoro hoc; ex eius ore scio (occasione cuiusdam alumni referentis de quodam viro bono cui daemon in variis formis apparuerat) numquam a se visum daemonem aliter quam in forma canis.

Erat etiam Janssonio persona pia curae [61]), quae visibiliter a daemone in diversis formis ei apparenti vexabatur, huic saepius dicebat nequam : Mortuo illo sene (*grysert*, sic eum nominans quia ex devotione saepius lacrimabatur) te aliter tractabo. Narrabat haec, quod aliquoties vidisset daemonem minitantem mortem Janssonio, cum causa confortandi eam accederet. Sperabat meo tempore eius liberationem, cum iam septennio eam vexasset. Verum intellexi post meum discessum adhuc remansisse tentationem. Mandabat huic personae ut sacro eius

[61]) Il s'agit sans doute de Catherine Mathijs, dont il est question dans le testament. Cf. *infra*.

hora quarta matutina interesset, quod et faciebat. Contigebat aliquando quod, ob causas, horam praefatam celebrandi non observaret, tuncque daemon personae praefatae conabatur persuadere ne surgeret, obganniebat ei, *den grysert en sal gheen misse lesen*, verum ipsa edocta a magistro suo, numquam ei fidem adhibebat, sed more solito ad Ecclesiam sancti Petri properabat. Et cum verum dixisse comperisset, daemon domum redienti ei ingeminabat : Nonne bene dixeram tibi ?

Occasione cuiusdam filiae spiritualis Buscoducensis ei cohabitantis, contraxeram cum praefata persona quandam notitiam. Intellexi eam elegisse habitationem suam, post magistri sui obitum, de eius consilio, in Beghinatio magno Lovaniensi.

Aliud novi, eum amasse pro oratione, solida in Sacra Scriptura fundata. Cum enim quodam tempore ab eo pro me et socio veniam peterem in festivitate puto Pentecostes, visitandi Beatam Mariam Hallensem, petiit : Quidnam leges pro me quando ibi eris ? Respondi : Rosarium. Dixit : Non, sector solida, etsi et hoc bonum sit : verum pro me leges tres psalmos. Duorum recordor, videlicet, 44, 73 et tertium non recordor ; Illi, enim agunt de Diva Virgine, aiebat.

Caeterum uti soliditatem in rebus divinis amabat, ita et antiquis erat moribus ; manifestum id erat in byreto, crinibus, barba, togis (numquam usus holoserico, bisso etc.). Hinc optabat illos antiquos mores ab omnibus observari, ita ut dicere soleat : Optarem quod illos de Societate Iesu non induxissent morem gestandi capillos decurtatos, nec Capuccinos barbas longiores. Si enim ex alumnis aliquis barbam suam manu tangebat, hunc vocabat gygantis Lovaniensis filium. Noluit quoque neque vivus neque mortuus depingi. Dicere enim solet : Quid iuvaret mei memoriam in terris hic servari, et animam meam in inferno arderet. Proinde si quis pictor illum accederet, ei dicere solet : Si me etiam post mortem meam depinxeris, veniam de nocte et detraham te de lecto per minimum digitum pedis tui ; ac ei loquenti avertebat faciem suam ne eius lineamenta et formam sibi imprimeret.

Quando ei de ordine ecclesiarum sermo erat, dicere solet Ecclesiam debere reformari circa iura pastoralia : omnia enim illa gratis fieri volebat, solum relictis liberis fidelium oblationibus. Et ne pastores ob eam rationem miserius aut tenuius vivere cogerentur, asserebat episcopos debere minimis etiam pastoralibus providere de pensione 400 florenorum annue. Non enim decet ut pastor dominicis et festivis diebus ab ecclesia finito officio, domum veniens, tantum habeat olus aut quid lardi, at ei tum competit honesta portio, uti et aliis diebus, praeter hoc quod aliquando hospites sint recipiendi et eleemosynae dandae. Aliud est, aiebat, de primissariis qualis futurus est noster Ioannes aut Anselmus (primus, communitatis exfamulus, alter ei inserviebat) nam non debent isti instar pastorum haberi, nec iis incumbunt pastorum onera, proinde cum similibus provisum est de ducentis aut ducentis quinquaginta florenis, tum illis provisum satis pro illorum statu.

Quanta fuerit eius patientia in perferendis doloribus corporalibus patet ex constantia animi quam etiam exterius praeferebat in maximo cruciatu calculi, quem ita fortiter ferebat ac si sine dolore a lapillis illis fuisset liberatus. Saepissime torquebatur chiragrae doloribus, idque tanta vultus serenitate ac si insensibilem habuisset carnem. Et quod magis mirandum est, cum haberet manum utramque oblinatam quasi ex toto, ad communem tamen cum alumnis suis mensam veniebat, nec delicatioribus cibis utebatur, sed de communi cibo omnia ei ab assidenti alumno praeparabantur, ita ut caro, panis etc. in parvas particulas praescindi ab eo debebant, nam ipse ad hoc erat impotens ut per seipsum vel sibi ad vitae sustentationem necessaria praepararet, at quasi puer, imo pene infans deserviri debebat. In qua afflictione constitutus, suaviter secum quandoque iucundabatur, dicens se iam puerum esse, et domini captivum.

Et quoniam multae tribulationes iustorum [*Ps.* 33, 20] et quia veritas odium parit, hinc ille quasi vere iustus ab iis minime fuit liber, ita ut aliquoties illum dicentem audiverim : Nihil amplius metuo in hoc mundo, nec de ulla re sum imposterum sollicitus. Nam si mittar in exilium, habeo aliquem qui mihi conventum et mensam suam obtulit gratis pro residuo vitae meae, (puto fuisse Reverendum Patrem Priorem Canonicorum Regularium Conventus Rubei Vallis [62]) ibique capiam in manibus meis rosarium, dicamque preces meas quas memoria teneo, verbi gratia, *Ave salus mundi* etc. pronuntiabatque saepe male, voluntarie, ut seipsum et nos ad moderatum excitaret risum. Si autem inquiebat, permittatur mihi hic mori, est quaedam persona quae mihi dixit ut omnem sollicitudinem deponerem (erat ea de qua supra, cuius ob externam daemonis tentationem peculiarem habebat curam) nam ego, inquiebat, meis sumptibus (poterat autem) procurabo tibi sepulturam decano competentem. Quid ergo super haec mihi, aiebat, necessarium est, nam ubicumque fuero, Deus providit mihi ex nunc de necessariis, non tantum in vita, sed etiam de iis quae statim a morte requiruntur, videlicet christiana sepultura.

Verum mortuus est in collegio cui per 36 annos praefuerat, et sub cuius disciplina tot praeclari viri postea facti, educati sunt, ac in primis magnum illud universitatis lumen Reverendissimus Dominus Janssenius, quem ibi alumnum agnovi, mortuus ante paucissimos annos, et alius ad episcopatum evectus, cui cohabitavi sub nostro Janssonio [63]). De facto alius episcopus in vivis, est recenter ad episcopatum promotum [64]) qui et mecum sub eo alumnus fuit. Abbates varii, sacrae theologiae doctores, praepositi, decani, vicari generales etc. Horum unus ante tres annos mecum de nostro Janssonio colloquens

[62]) A l'époque dont parle l'auteur, les prieurs de ce prioré s'appelaient Michel de Riddere (à partir de 1607) et Paul Schoof, qui mourut en 1626.

[63]) Il s'agit peut-être de Philippe Rovenius, vicaire apostolique de Hollande (1620-1651).

[64]) Peut-être s'agit-il de Charles Van den Bosch, évêque de Bruges (1651-1660).

dixit : Non est talis vir in tota Europa, qualis fuit noster Praeses Janssonius, et in illius sententiam libentissime condescendebam, licet non ignorem scriptum esse, spirituum ponderator est Dominus [*Prov.* 16, 2]. Tot enim in eo vere pietatis et solidae devotionis observavi opera, praeter ea quae mihi latebant.

Cum iam terminus eius immineret (ut ab aliis postea intellexi) petunt ad eum accessum ex Patribus Societatis duo : quod cum ei relatum esset dixit : Non veniant ad me, sed orent pro me. Habebat rationes praegnantes cur eis id sine laesione christianae charitatis negaverit.

Qualem sese exhibuerit novem fere annis quibus collegium ante eius mortem deservieram, quantaque patientia ultimis vitae annis, cum per manus aliorum de loco ad locum deferri debebat, supplenda sunt per aliquem qui eo tempore sub eius disciplina vixerunt.

Concludo et finio, me vidisse literas a Domino Procuratore collegii tempore mortis eius ad canonicum Sylvaeducensem, nunc vicarium generalem [65]), scriptas, in quibus narrabat, praeter ea quae auctor vitae in fine narrat, multitudinem concurrentium de pilis capitis, barbae, secum reliquiarum loco detulisse, necnon de vestibus eius particulas descidisse, flores corpori eius mortuo, ut de sancto Stephano scribit sanctus Augustinus, imposuisse ac resumpsisse et similia.

Addebat toto illo tempore quo corpus eius in sacello publice erat expositum, ne vel muscam minimam, etsi essent calores intensi, corpori eius insedisse. Quae omnia miram viri declarabant munditiem sanctitatemque, maxime cum tota vita talis fuerit ut semper hominum favores vitaverit.

Eximie Domine poterit supradicta per otium semel legere in quibus ordinem non servavi debitum, sed prout memoria dictabat posui, neque suprascriptorum copiam servavi, et quamvis confuse, nec eleganter ea quae de eo noveram posuerim, dabunt nihilominus viri tanti aliquam cognitionem, ac talem certe qua lector huius scripti mei cognoscet Janssonium non fuisse hominem vulgarem si vitae eius ratio perpendatur. Cum Reverendus Dominus Poenitentiarius [66]) Eximiae Dominationi Vestrae inviserit, poterit ei haec communicare, meoque nomine rogare ut in meliorem ordinem redigat, omissa addat, ac ea quae postea ab eo gesta sunt suppleat, ut Eximia Vestra Dominatio praedecessoris sui, sanctae memoriae viri, perfectam imaginem videat, Vale, salveat ex me Dominus Procurator Vermeulen, et per occasionem Reverendus Dominus Zoerendoncq [67]), praedecessor meus. Finiens maneo qui sum.

[65]) Il s'agit de Henri Van Leemputte, vicaire capitulaire de 1645 à 1657.

[66]) S'agit-il de Philippe Zoerendonck (cf. *infra*) qui avait été pénitencier à Bois-le-Duc ?

[67]) Philippe Zoerendonck, natif de Bois-le-Duc, chanoine pénitencier et chantre dans la même ville, plus tard président du collège Sainte-Anne à Louvain. Il mourut à Louvain en 1662 ou 1663.

III

LE TESTAMENT DE JANSONIUS

Louvain, le 1er mai 1619.

In nomine Domini. Amen. Ego infrascriptus, vivens et valens, per praesentes condo testamentum, omni meliori modo et forma qua possum, in modum qui sequitur : Imprimis animam commendo Deo et sanctis omnibus, ut recipiant eam in aeterna tabernacula; corpori autem meo deligo supulturam in sacello collegii nostri Adriani VI iuxta ossa Magistri Nostri Michaelis du Bay, praeceptoris mei benemeriti. Exequias fieri volo modo simplici, cum octo tantum taedis, nec volo chorum tempore exequiarum obduci nigro panno, sed tantum tabulam summi altaris, nec volo in exequiis aut extra eas haberi ullam orationem funebrem in me, et ut vivus, ita nec mortuus volo depingi.

Quoad bona mea temporalia declaro me nullos proventus aut reditus patrimoniales habere, sed nec ullos a me acquisitos. Quocirca nulla ex parte obligatus sum quippiam relinquere amicis secundum carnem, si qui in partibus Hollandiae, aut alibi adhuc supersunt; nam bona quae mihi obvenerunt ex parte defuncti patris, consumpsi in studiis; illorum residuum per publicum instrumentum transtuli in matrem, dum adhuc viveret, ad liberandum eam ab importunitate proximorum patris, qui tempore bellorum per Hollandiam affirmabant me mortuum esse et se haeredes ab intestato, requirebant proinde a matre ut ipsa exhiberet statum domus mortuariae patris mei, sed exhibito publico instrumento, quod commemoravi coram scabinis Amsterdamensibus, processus finitus atque adeo extinctus est circa annum 1592.

Quoad bona vero materna, quae metuebantur Amsterodami confiscanda eo quod ego Lovanii, tempore bellorum quo mater moriebatur, publice versabar, condidit mater testamentum, et haeredem conscripsit Franciscum Fabium, cum ipsius sorore, magis ad evadendum fiscum, quam ad me haereditate mea privandum: condidit proinde id clancularie, ut tantum in lucem proferretur si fiscus quippiam contra me tentaret. Id tandem rescivit Franciscus Fabius, copiam testamenti sibi acquisivit, voluitque haereditatem meam vigore illius testamenti sibi vendicare. Composui cum ipso et sorore ipsius, approbantibus ipsorum patronis, prout constabit ex instrumentis desuper varie confectis, quae invenientur in arca pecuniaria collegii pontificis in interiore cubiculo praesidis in capsa media a dextris.

Transtuli autem in illos omnia bona quae in Hollandia habebam ex parte matris, etiam reditum ad mensam pauperum domesticorum Amsterodami in ecclesia Antiqui Lateris [68]) constitutum, nonob-

[68]) C'est-à-dire l'église des saints Jean et Nicolas, construite vers 1400.

stante quod mihi donatus erat in titulum mei sacerdotii. Id enim mihi tempore dictae compositionis licebat, quia de titulo ecclesiastico tum mihi erat provisum. Transtuli autem illa omnia cum omnibus arieragiis, sic ut executores infranominandi nec de bonis meis patrimonialibus, nec eorum arieragiis debeant ullatenus esse soliciti.

Ex bonis acquisitis relinquo sacrario divi Petri Lovaniensis duo candelabra argentea, quibus in missis celebrioribus uti soleo, tres albas sacerdotales, cum tribus amictis et cingulis, sic ut tantum in usu sint in missis decanalibus. Relinquo eidem duas optimas bursas corporales, rubram insignitam descensu Spiritus Sancti pentecostali, albam ex panno argenteo insignitam annuntiatione angelica, cum singulis corporalibus et velis ad eas pertinentibus, quae similiter in usu non sint nisi ut supra. Relinquo capitulo centum florenos semel ad emendum reditum pro anniversario communi. Pollubrum argenteum cum duabus eiusdem metalli ampullis et pixide receptaculo hostiarum consecrandarum. Relinquo sacello collegii pontificis, ad quod pertinere declaro argenteam statuam Beatae Mariae et sancti Augustini, thurribulum argenteum cum navicula et argenteo cocleari eiusdem naviculae, optimum calicem cum tabella pacis. Item calicem parvum quo ego usus sum quamdiu licuit, qui collegio donatus est a Domino Dionysio Landtmeter, pastore dum viveret Leeuwensi.

Alia argentea nulla habeo, praeter sigillum officii mei, et annulum quo obsignantur literae, et unum coclear argenteum, quod est in custodia ancillae, ut quando opus esset mihi exhiberetur in mensa, de quibus nihil peculiariter dispono.

Invenietur inter argentea sacelli supra memorata effigies crucis ex ebeno ex tribus basibus argenteis, et pendente imagine Christi cum basi ex ebeno sustinente argenteam statuam Beatae Mariae et Ioannis evangelistae, sed illam donatione inter vivos transtuli in quemdam cui ab executoribus tradetur ubi instrumentum donationis cum ipsius nomine fuerit exhibitum. Magistro nostro Rampen [69]) lego optimam tunicam meam cum exomede, ratione laborum quos subivit docendo pro me quotidie per complures annos, recusata constanter oblata sibi a me mercede : et facio ipsi potestatem ut ex libris meis deligat quos voluerit, eos praesertim quibus inveniar asscripsisse annotationes complures, ut sunt Novum Testamentum, in duobus tomis nigro coreo obvolutis et Vetus Testamentum item in duobus tomis obvolutis pergameno; libellum item cartaceum continentem annotationes quasdam in varias materias. Et quandoquidem haec laboribus eius modica sunt, volo ipsos per executores meos ex residuo compensari.

Carthusianis Lovaniensibus remitti volo claves monasterii quas de ipsorum gratia per multos annos habui, non sine frequenti usu, cum quinque florenis semel, ipsisque simul exhiberi literas communicationis precum et meritorum Ordinis quas mihi sponte dederunt, ut

[69]) Henri Rampen remplaçait dans l'enseignement le vieux Jansonius; cf. *supra*.

mox a morte fiant pro me Ordinis preces. Similiter fiat Minoritis Lovaniensibus, de quorum gratia similes literae mihi donatae sunt, ut fiat sicut supra, habeantque itidem quinquaginta florenos semel. Plures utrique merentur, sed mihi habenda est ratio tenuitatis meae.

Catharinae Mathijs [70]), ancillae nostrae, quae mihi per triginta annos continuos pie et fideliter in collegio Adriani VI ministravit, relinquo lectum, lecti sternia et stragula, (nam mihi propria sunt) et omnia linea privati corporis mei; nam linea quibus usus sum in templo videlicet rocketa, superpellicea, albas non legatas vendi volo. Magistro Arnoldo Strickio, qui mihi et collegio per multos annos servivit in officio procuratoris, relinquo casulam meam viridem cum stola et manipulo, bursa viridi cum corporali et velo. Volens reliquas tres casulas meas cum bursis et pertinentiis vendi.

Haeredes instituo bursarios collegii Adriani VI, sic ut quicquid sumptibus exequiarum (in quibus volo panes dari, non celebrari convivium, nisi quatenus de iure) aliisque oneribus domui mortuariae faciendis superfuerit, convertatur in augmentum bonorum communium bursariorum, ut ex illis, quatenus fieri potest, tandem suppleatur, quod liberis ipsorum expensis defuerit, et ipsi tandem ex collegii fundationumque accessoriarum bursariis, fiant collegii alumni.

Executores testamenti nomino Magistrum nostrum Ioannem Schenckelium [71]), sacrae theologiae professorem, et Dominum Guilielmum Wargnies [72]), ecclesiae divi Petri canonicum, quibus do plenariam potestatem quam executores ordinarie habent, faciens ipsis interim potestatem iis, qui allegabunt se de me bene meritos esse, et non sufficienter remuneratos, satisfaciendi ex aequo et bono, ut dandi ancillae iuniori, famulo communitatis et carrucari meo singulis libram grossorum, servitori vero meo privato, qui mihi tempore mortis ministraverit aliquanto plus, prout ipsis visum fuerit. Quos nec volo alicui dare computum, sed totam domum mortuariam concorditer ex fide tractare et semetipsos ab administratione executionis coram Deo et Ecclesia absolvere. Suisque laboribus mercedem taxare et ex promptioribus bonis accipere.

Abbati Parcensi [73]) ob diutinae hospitationis aliarumque rerum et amicitiarum beneficia, relinquo vehiculum meum coreo obductum.

Reservans mihi potestatem praefatum testamentum augendi mutandi, minuendi priusquam fuerit morte confirmatum, et dans idem robur codicillis, si qui mea, aut notarii publici manu inveniantur

[70]) Il s'agit probablement de la même personne dont Van der Meulen fait mention; cf. *supra*.

[71]) Jean Schinkels, natif de Louvain, professeur de théologie, plus tard un des premiers et des plus violents des antijansénistes; cf. L. Ceyssens, dans *Nationaal biografisch woordenboek*, t. III, col. 771-774.

[72]) Guillaume de Wargnies, chanoine de Saint-Pierre, devint en 1598 président du collège de Craendonck. Cf. Reusens, *Documents*, t. III, p. 312-314.

[73]) Jean Drusius, abbé du Parc de 1601 à 1634. Cf. *supra*.

signati. Libros volui non vendi unica auctione sub nomine meo, sed malui eos vendi aliorum auctionibus permixtos.

In quorum fidem haec aliena manu descripta subscripsi et confirmavi propria. Actum in collegio Adriani VI, Lovanii anno Domini millesimo sexcentesimo decimo nono, mensis Maii die prima.

Signé JACOBUS JANSSONIUS.

In nomine Domini Amen. Tenore praesentis instrumenti cunctis pateat, quod anno eiusdem Domini millesimo sexcentisimo decimo nono, mensis Maii die prima coram me, Ioannes Hermans, notario publico et admisso, praesentibus testibus infranominatis ad haec requisitis, constitutus venerabilis ac reverendus admodum Dominus Decanus ac Magister Jacobus Jansonius, Sacrae Theologiae doctor et professor, ecclesiae Sancti Petri Lovanii decanus, declaravit, in hoc pampireo instrumento descriptam esse ultimae suae voluntatis dispositionem, quam declarabat se subsistere velle iure testamenti, codicilli et alias omni meliore modo, de et super quibus etc. Actum in collegio Adriani VI Lovanii, praesentibus ibidem Domino admodum Reverendo Magistro Christiano Lansman, pastore in Munsterbilzen, et Magistro Adriano Spierinx, testibus ad haec vocatis.

Signé JACOBUS JANSSONIUS ADRIANUS SPIERINX
CHRISTIANUS LANSMANS IOANNES HERMANS

IV

CODICILLES

Louvain, le 6 juin 1625

In nomine Domini Amen. Tenore praesentis instrumenti cunctis pateat quod anno eiusdem Domini 1625, mensis Iunii die sexta, hora circiter undecima ante meridiem, coram me notario, praesentibus testibus infranominatis ad haec vocatis, constitutus in lecto aegritudinis suae, Reverendus et Eximius Dominus, Dominus ac Magister Jacobus Jansonius, presbyter, sacrae theologiae doctor et professor, decanus et canonicus ecclesiae collegiatae Sancti Petri Lovanii, codicillando disposuit et disponit prout sequitur :

Imprimis confirmat et approbat testamentum suum clausum de prima Maii 1619, coram me notario clausum et publicatum, quatenus tamen praesente dispositioni non repugnat, et non ulterius. De caetero, duo candelabra sua argentea, itemque albas suas tres optimas quas et quae testamento suo reliquit choro seu ornamento Sancti Petri, modo dat et legat sacello collegii pontificis, cui nunc plurimis annis praefuit. In hoc testamentum suum immutans : ordinat tamen suis executoribus, ut quatenus domus mortuaria feret, numerent capitulo

Sancti Petri centum florenos semel in augmentum distributionum choralium pro festo et officio sancti Augustini, et sacellanis ecclesiae legat quinquaginta florenos semel in augmentum suarum distributionum quas percipiunt in praefato festo et officio sancti Augustini. Ita tamen ut capellani, tam in vigilia, quam in festo divi Augustini permaneant in completorio chori prout in festis. Item magistro Wilhelmo Sanders, servitori suo, legat sexaginta florenos semel in compensationem fidelis ministerii, quod domino suo tam valenti quam aegrotanti exhibuit. Item tunicam suam laneam optimam, et unam ex casaccis quam elegerit. Item committit executoribus suis, ut procuratori collegii pro tempore, et Domino Aegidio Elinx [74]) pastori in Asca, itemque Domino pastori divae Catharinae Bruxellae [75]) gratificentur, donando ex libris suis quos ipsis grates fore conspexerint. Abbati Parcensi legat optimum velum suum calicis, et Domino suppriori Parcensi, N. Masio [76]), Evangelia sua et epistolas Pauli in nigro choreo compacta et pene detrita, sed multis et variis annotationibus repleta. Item legat collegio pontificis cortinas lecticae suae in qua decumbit, quas ipse suis sumptibus confici curavit. Item declarat tres calices qui sunt in sacello collegii esse ad usum ipsius collegii.

Item legat ancillae collegii secundariae ex tunicis suis laneis infimam, et unam ex leviore materia vulgo *herensaye*.

Item magistro Henrico Thory, servitori communitatis collegii, legat unam ex laneis tunicis suis quam executores ipsi deputaverint. Similiter Ioanni Vandenpoel, aurigae suo et equisoni, unam de casaccis suis laneis, cum duobus caputiis magistralibus nigris.

Item dat, legat Philippae van Malcote in nonnullum suae senectutis solatium quinquaginta florenos semel. Item Bartholomeo Goosens, secundo servitori collegii, dat sex florenos semel. Item Aegidio Boogarts, hortulano collegii, solvantur ex domo mortuaria unus modius siliginis et sex floreni semel.

Quoad minutiora quae habet ut sunt caligae, thoraces, tibialia, calcei, etc. committit illa executoribus distribuenda pauperibus. Omnia vascula argentea quibus solet uti in sacrificio, simul cum cruce de ebeno ex qua dependet Imago Christi argentea et utrimque adstant imagines Beatae Mariae et Beati Ioannis Evangelistae cum iisdem imaginibus legat sacello collegii , sicut et praesaepe Domini sui.

Interpretationem testamenti et huius codicilli committit suis executoribus, super quibus etc. Actum Lovanii in collegio Adriani VI pontificis praesentibus ibidem Domino ac Magistro Ioanne Lubberti,

[74]) Gilles (*Godefroy* d'après d'autres auteurs) Elinckx remplaça en 1624 Henri Calenus comme curé d'Asse. La paroisse d'Asse était à la nomination du Collège du Pape. Elinckx entra en 1626 chez les carmes déchaux.

[75]) Henri Calénus, ancien élève du Collège du Pape, ami de Jansénius, curé d'Asse de 1609 à 1624; curé de Sainte Catherine à Bruxelles jusqu'en 1643 lorsqu'il devint vicaire général. Cf. Biographie nationale, t. XXXIV, col. 153-158.

[76]) Jean Masius, successeur de Drusius comme abbé du Parc (1634-1647).

presbytero, et Magistro Arnoldo van Aecken, testibus fide dignis ad haec vocatis, qui una mecum notario huic subscripserunt : sed Dominus codicillans propter infirmitatem declarabat se non posse signare. Est autem minuta signata Ioannes Lubberti, presbyter, et Arnoldus Van Aecken.

Ultra et praeter signaturam mei notarii, qui praemissis quoque fui adhibitus, ideoque ex minuta praesens instrumentum confeci, et signatura mea notariali solita et consueta firmavi mense, die et anno quibus supra.

Signé Ioannes Hermans

Louvain, le 28 juillet 1625.

Anno Domini 1625, mensis Iulii die vigesimo octavo, constitutus coram me notario publico venerabilis vir Dominus ac Magister Jacobus Jansonius, sacrae theologiae doctor et professor, iterum codicillando vult ut sequitur : Videlicet ut loco Domini Schinckelii, ob certas causas animum ipsius codicillantis moventes, sit executor Dominus Laurentius Zoenius, canonicus sancti Petri; erunt enim tam ex parte collegii, quam ex parte domus mortuariae faciendi varii computus in quibus Dominus Zoenius ob frequentem usum invenitur satis expeditus. Reliqua vero manere vult prout disposuit respective per testamentum suum et codicillum. Actum in collegio pontificis Lovanii, praesentibus ibidem magistro Henrico Thory et Ioannes Paludano, testibus ad haec vocatis, qui mecum notario huic subscripserunt, sed Dominus codicillans propter infirmitatem non signavit, petens super praemissis fieri actam unam vel plures. Est autem signata Ioannes Paludanus, Henricus Thory. Ultra signaturam mei notarii requisiti. Quod attestor Ioannes Hermans, 1625 [77]).

L. Ceyssens, O.F.M.

[77]) L'ouverture du testament eut lieu le 30 juillet 1625. En voici l'acte : « Item in praesentia Magnifici Domini Rectoris comparuerunt Domini et Magistri Gulielmus Warnies et Laurentius Zoenius, presbyteri et canonici, etc., tamquam executores testamenti infrascripti, exhibentes testamentum clausum quondam Eximii Domini ac Magistri Nostri Jacobi Jansonii de data 1 Maii anni 1619. Quod petiverunt aperiri, legi et approbari una cum duobus codicillis apertis, unum de data 6 Junii anni 1625, et alterum de 28 Julii praesentis anni, quae omnia fuere lecta et approbata ab antedicto Magnifico Rectore coram Domino ac Magistro Arnoldo Wiggers, sacrae theologiae studioso, et Joanne Hermans, notario publico, testibus ad praemissa vocatis, hac 30 die Julii anni 1625.

Et me notario publico et universitatis ad praemissa vocato et requisito, quod attestor (signé) J. Baelmans ». Fonds de l'Université de Louvain, dossier 2779.

Uit de geschiedenis der Heilig-Graforde in België en aangrenzende gewesten

Een van de werken van de reguliere Heilig-Grafkanunnik : J. P. Radlinski, proost van Miechów en proost-generaal (1744-1762) van de Poolse Ordesprovincie, draagt als titel : *Synopsis nonnullorum privilegiorum, decretorum, indulgentiarum et aliquarum praerogativarum Ordinis Canonicorum et Canonissarum regularium Custodum Sacrosancti Hierosolymitani Sepulchri Christi Domini*, proposita a M. Jacobo Paulo Radlinski, Polono, S. T. Doctore, ejusdem Praeposito Generali Infulato [1]). Einde juni 1967 kon de Koninklijke Bibliotheek van België te Brussel, dat werk, berustend in de Bibliotheca Jagellonicae te Kraków, voor een korte tijd in bruikleen bekomen. Exemplaren van dat 18de-eeuws werk, — het bevat 36 hoofdstukken —, zijn uiterst zeldzaam geworden; in geen enkel bibliotheek van onze streken is het voorhanden. Ik vind het daarom verantwoord hier de hoofdstukken XVII tot en met XXVII opnieuw te publiceren. Deze hoofdstukken nl. bevatten tal van eigentijdse gegevens betreffende de kloosters van België en aangrenzende gewesten. En al zijn die bijzonderheden allereerst interessant voor de geschiedkundige kennis van de Heilig-Graforde zelf, ze belichten daarnaast ook de algemene en. lokale geschiedenis van onze gewesten tijdens de 17de en de 18e eeuw.

Onderhavig artikel sluit daarenboven enigszins aan bij de studie : *Geschiedenis van de priorij van reguliere kanunniken van het Heilig Graf te Sint-Odiliënberg* (*1467-1639*), die verscheen in vorige jaargang van « Augustiniana » en vindt hier dus wel zijn passend kader.

J. P. Radlinski [2]) schreef tussen de jaren 1725 en 1759 verscheiden

[1]) Cracoviae, 1754, Typis Michaelis Josephi Antonii Dyaszewski S. R. M. Typ., in 1754, [I-VII] + 232 + 7 ongenummerde pp.

[2]) J. P. Radlinski werd geboren uit een adellijk geslacht (met als blazoen « Srzeniawa », voorstellend een stroom van zilver op veld van keel). Een kronijk van het jaar 1762 van de proosdij Miechów vermeldt dat hij overleed op 3 januari 1762, oud 72 jaar. Hij werd dus geboren ca. 1690. Men weet dat hij in 1718 als « professus conventus Miechoviensis prius in philosophiae obtentus doctoratus », aan de Academie van Kraków promoveerde tot doctor in de theologie. Zijn doctorale thesis droeg vermoedelijk als

werken. Hij was de tweede proost-generaal (1744-1762) van Polen, na de splitsing doorgevoerd in 1725, van de commende en de door de kloosterlingen van Miechów gekozen overste van hun proosdij. Radlinski bevorderde het door proost Stepkowski (1732-1742), zijn voorganger, genormaliseerde kloosterleven. Als een geestelijke vader oefende hij zijn mandaat uit. Vol liefde voor zijn proosdij en zijn Orde, schreef hij in zijn *Synopsis*, de geschiedenis van beide. Volgens het voorwoord van *Synopsis* [3]) steunt de auteur voor zijn gegevens tot van vóór 1650 ongeveer, vooral op de uitgaven in 1625 en 1634-1646 bezorgd door S. Nakielski [4]), een 17de-eeuwse kanunnik van zijn Orde. Doch in het

titel : *In Nomine Domini Amen. Questio theologica de Personis Divinis...* », werk gedrukt te Kraków in 1718. — Mede door toedoen van Radlinski werd het studiecentrum voor opleiding van de jonge kloosterlingen in de wijsbegeerte en de theologie, van Miechów overgeplaatst naar het klooster St.Hedwigis te Stradom, een voorstad van Kraków. Radlinski werd er de eerste professor. Tegelijkertijd was hij er overste en van 1723 tot 1726 pastoor van de afhankelijke parochie te Chełm, van 1726 tot 1738, van het afhankelijk klooster te Lezajsk. In 1736 was hij bovendien custos geworden van het convent van Miechów. In 1739 nam hij ontslag uit deze functie en was van 1739 tot 1744 werkzaam te Przeworsk. Na het overlijden van de proost-generaal Stanislas Stepkowski op 17 maart 1742 bleef het generalaat dat hele jaar vacant. De juiste verkiezingsdatum van Radlinski tot dat ambt is niet bekend, de bekrachtiging van zijn aanstelling door bul van paus Benedictus XIV, dateert van 10 december 1743. Radlinski trad in functie op 29 januari 1744 en bleef zijn mandaat uitoefenen tot aan zijn overlijden op 3 januari 1762.

Radlinski was een zeer verdienstelijk bestuurder van de Heilig-Graforde in Polen. Hij behartigde de opleiding van zijn ordebroeders, herstelde de verslapte kloostertucht, visiteerde vaak de kloosters onder zijn gezag gesteld. Hij liet de kerk en de kloostergebouwen restaureren toen die in 1745 door brand waren geteisterd. Hij was bovendien een vruchtbaar schrijver. Hij gaf zeker een 35-tal werken uit, handelend over theologie, wijsbegeerte, geschiedenis, kloosteropleiding, predikatie, enz. 34 hss, zo vertelde hij zelf in een van zijn geschriften, gingen verloren bij de brand van 1745. Hij schreef ook een uitgebreide kronijk over zijn proosdij. Elf van zijn uitgaven zijn bewaard gebleven in de Bibliotheca Jagellonicae te Kraków. Cfr. Zbigniew Peckowski, *Miechów*, Kraków, 1967, p. 334-337, 340, en plaat, nr. 82, p. 464. — Id., *Brief van 24 september 1971.* — Zie *infra*, portret van Radlinski, plaat 1.

[3]) Cfr. *infra*, p. 404. Praefatio p. [VI-VII].

[4]) Samuel Nakielski werd geboren in 1584 te Lelow, uit een adelijk geslacht dat als wapen had Szreniawa. Hij studeerde te Kraków en promoveerde er in 1602 tot magister in de wijsbegeerte; in 1605 verwierf hij aan de Jagello-universiteit het baccalaureaat in de godgeleerdheid. In 1611 trad hij te Miechów in de Orde van het Heilig-Graf. Na priester te zijn gewijd in 1613 te Gniezno, werd hij aangesteld voor parochiedienst te Przeworsk en vervulde het ambt van prediker. Van af het jaar 1616 werd hij rector van het college van Sint Hedwig te Stradom. Hij gaf daar ook het werk uit : *De sacra antiquitate et statu Ordinis canonicorum custodum Sacrosancti Sepulchri Hierosolymitani,*

werk van juistgenoemde wordt niet gerept over de Tweede Orde of die van Reguliere Kanunnikessen van het Heilig Graf, Orde die nochtans bestond in Spanje, Germanië, Gallië en andere gebieden. Radlinski beijvert zich in zijn boek zelf gegevens daaromtrent te verstrekken. Hij noemt Petrus de Pilca Korycinski [5]), proost-generaal (1677-1680) van Miechów, de stichter van de vrouwelijke tak in Polen. Het opzet van die stichting mislukte echter omdat één van de twee stichteressen uit Germanië gekomen, te Miechów overleed en de andere naar haar streek terugkeerde. Deze poging werd eigenlijk ondernomen tussen 1670 en 1677, jaren dat Petrus de Pilca Korycinski, nog coadjutor was van Albertus de Pilca Korycinski, zijn oom, de commenditaire proost (1655-1677) van Miechów, in 1669 tot aartsbisschop van Lwow verheven [6]). Naar het verlangen van de communiteit van Miechów, en om zijn taak beter te kunnen behartigen, trad Petrus te Miechów

Cracoviae, 1625. In 1625-1626 was hij te Rome en promoveerde er tot doctor in Theologie. Terug in Polen, hernam hij er zijn functie als rector en schrijver. Tussen 1634 en 1646 publiceerde hij zijn tweede hoofdwerk over de Orde : *Miechovia sive promptuarium antiquitatum Monasterii Miechoviensis*, Cracoviae, 1634-1646, In officina Francisci Cesarii. Tijdens zijn laatste levensjaren verbleef hij in zijn professieklooster : de proosdij te Miechów. Hij overleed er op 2 januari 1652. Cfr. Zbigniew Peckowski, *Miechów*, p. 58, 295, 328-329, 352, 357-358, 362, 363, 437, 456. — Fr. P. Peckalski, *op. cit.*, p. 148-151.

[5]) Petrus de Pilca Korycinski, geboren ca. 1640, zoon van de grootkanselier van Polen Stephanus de Pilca Korycinski van het adellijk geslacht Ascia en Petronella Gembicka, van het adellijk huis Natecz, werd na humaniorastudies, en na hogere en militaire opleiding starost (= kapitein) te Rabsztyn. Hij zegde zijn militaire loopbaan vaarwel, werd priester, later aartsdiaken van Pultusk. Zijn oom, Albert de Pilca Korycinski, commenditaire proost-generaal van Miechów. vroeg aan koning Jan Casimir, in 1669, bij zijn verheffing tot aartsbisschop van Lwow, zijn neef Petrus te benoemen tot coadjutor voor Miechów, met recht van opvolging. In 1670 wordt Petrus met dat ambt bekleed. En bij het overlijden van Albert, zijn oom, op 17 januari 1677, wordt hij proost-generaal van Miechów, aanstelling door Rome bekrachtigd op 23 november 1678. Hij werd daarop bisschop van Chelm benoemd, maar overleed reeds vóór hij de bisschopswijding had ontvangen. Cfr. *Synopsis*, p. 149-163. — Numa Albot (anagram van A. Baulmont), *Les religieuses chanoinesses du Saint-Sépulchre de Charleville*, Arcis-sur Aube, 1893 p. 49-50. Overdruk uit : *Revue de Champagne et de Brie*, 1887-1888. — Zbigniew Peckowski, *Miechów*, p. 289, 332 met plaat nr. 80, 380, 406, 465. — Zie plaat 2.

[6]) *Ibid.* — Albertus de Pilca Korycinski = Wojciech Korycinski, kanunnik van Kraków en van Luck, eresecretaris van de koninklijke administratie, werd commenditaire proost-generaal van de Heilig-Graforde in 1655, (toch was hij geen lid van de Heilig-Graforde), bisschop van Kamienna, vervolgens aartsbisschop (1669-1677) van Lwow. Hij overleed te Miechów op 17 januari 1677. Cfr. Zbigniew Peckowski, *Miechów*, p. 82, 332, 406, 465. — Fr. P. Peckalski, *op. cit.*, p. 110-112.

in als priester-kanunnik. Dit gebeurde op 16 maart 1674 en op 27 april 1675 legde hij er plechtige kloostergeloften af. Als lid van de Heilig-Graforde en coadjutor van proost-generaal en aartsbisschop Albertus, zijn oom, verwezenlijkte hij de Unie van de Germaanse en de Poolse provincie van de Orde, met als generale overste de proost van Miechów. Deze vereniging werd voltrokken met goedkeuring van het algemeen Ordeskapittel gehouden te Miechów, en de voorwaarden ervan gestipuleerd in het charter van 17 april 1676, ondertekend door de proost-generaal Albert, zijn coadjutor Petrus, door de stemgerechtigden van het kapittel, en voorzien van het authentiek zegel van elk dezer drie instanties. Het charter werd gezonden naar Libert van Elsrack, prior van La Xhavée, die als vicaris-generaal van de heropgerichte Nedergermaanse provincie zou fungeren [7]).

Hoofdstuk XVII van de *Synopsis* bevat een relaas over het tot stand komen van deze Unie. Radlinski gebruikt daarvoor : de brieven in 1674-1675 door *L*ibertus (niet *G*ibertus) van Elsrack, prior van Mons Oliveti te La Xhavée, naar Miechów gezonden, voor de kloosters van Neder-Germanië en het antwoord op die brieven vanuit Miechów. Maar wat bij het aandachtig doorlezen van die correspondentie opvalt, is dat de vierde brief uit België, die is opgenomen in Hoofdstuk XVII, een schrijven is gedateerd 30 oktober 1685, van de priorin van de kanunnikessen van Bouvignes Marg. Ther. de l'Escaille (p.103) en de inhoud ervan thuishoort na hoofdstuk XVIII. Het juistgenoemde hoofdstuk van *Synopsis* bevat een schrijven van 18 mei 1678 van de proost-generaal Petrus de Pilca Korycinski aan de aangesloten kloosters van Belgë, inhoudend het verzoek deel te nemen aan het vierde algemeen Ordeskapittel, dat zal doorgaan op 8 oktober 1678. In gezegd kapittel werd de Unie van de Belgische huizen met die van Polen bekrachtigd, en Libert van Elsrack benoemd tot Commissaris van alle kanunniken en kanunnikessen van het Heilig Graf in België. Proost Petrus de Pilca Korycinski reisde in 1680 als gezant van koning Jan Casimir [8]), naar de koning van Spanje en naar de regent van Portugal.

[7]) Cfr. *Ibid.* — *Infra*, Bijlage I, p. 457 en plaat 2. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters van het Heilig Graf in het Prinsbisdom Luik, vanaf hun ontstaan tot aan de Franse Revolutie (1480-1798)*, Leuven/Antwerpen, 1941, p. 110.

[8]) De aangesloten vrouwenkloosters vermeld in de akte van 17 april 1676, zijn : Bouvignes en Verviers. Waarschijnlijk sloten later nog andere kanunnikessenkloosters zich bij de Unie aan. Cfr. *infra*, Bijlagen I en II, p. 457-461. — Numa Albot, *op. cit.*, p. 49-50.— Zr. M. Hereswitha, *Le monastère des chanoinesses régulières du Saint Sépulcre à Bouvignes (1666-1797)*, in : *Annales de la Société Archéologique de Namur* (= ASAN),

Bij die gelegenheid bezocht hij het Sepulcrinessenklooster van Belle-Chasse bij Parijs. Zijn plan was ook de andere priorijen in Frankrijk, België en Duitsland te bezoeken, doch, zwaar ziek, moest hij onverwijld naar Polen terugreizen. Hij overleed er eind van dat jaar 1680 [9]).

Zijn project : de vrouwelijke tak van de Orde in Polen te vestigen, bleef onvervuld; geen van zijn opvolgers bracht het ten uitvoer. En ook zijn wens de Unie tussen de provincies te verstevigen werd niet verwezenlijkt. Korte jaren na zijn heengaan zou de Unie worden ontbonden. Immers, door het verkopen van La Xhavée op 8 november 1685 aan de Karmelieten en secularisatie van die priorij in 1686, dus ook van Libert van Elsrack, verviel het centrum van deze Unie in België [10]).

Het schrijven van de priorin van Bouvignes van 30 oktober 1685, waarin zij de hoop uitdrukt dat de Unie zal worden behouden, en dat gericht is tot de Custos van Miechów en niet tot de proost-generaal Michael Radziejowski (1680-1700), die geen regulier kanunnik van het Heilig Graf was, maar seculiere geestelijke [11]), kan enkel door de hierboven vermelde gebeurtenissen van na 1680 worden verklaard.

In de hoofdstukken XIX tot XXVI behandelt Radlinski de oorsprong en het geschiedkundig verloop van de tijdelijk bij de Unie aangesloten priorijen van Hoogcruts en La Xhavée. Hij gebruikt voor die priorijen de tekst opgemaakt door A. Cox, prior van Hoogcruts. Over de aangesloten kanunnikessenkloosters van Verviers en Bouvignes en over de andere kloosters bestaande in West-Europa, put Radlinski zijn gegevens uit de antwoorden hem toegezonden op de brieven die hij naar die kloosters had geschreven en die een vragenlijst bevatten betreffend de gewenste inlichtingen. De eigentijdse gegevens zijn juist, ook doorgaans de 17de-eeuwse bijzonderheden die hij in zijn boek aanhaalt: de andere gegevens zijn meestal onvolledig

t. LV, 1970, p. 233-234. — Zr. M. Hereswitha, *Libert van Elsrack*, in : *Nationaal Biografisch Woordenboek* (= *Nat. Biogr. W.*), Brussel, dl. III, 1968, kol. 303-307.

[9]) Cfr. Numa Albot, *op. cit.*, p. 50. — *Supra*, p. 400 en vn. 5.

[10]) J. Daris, *L'Ordre du Saint Sépulcre au diocèse de Liège*, in : *Notices sur les églises du diocèse de Liège*, t. II : Liège, 1871, p. 167-258, speciaal p. 177-178. — Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 48, 110. — Id., *De Priorij van de reguliere kanunniken van het Heilig Graf te Sint-Odiliënberg (1467-1639)*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 294-295, 307-310.

[11]) *Supra*, p. 401 ;, tekst vóór en vn. 8. Michael Radziejowski, kardinaal, bisschop van Warminsk, aartsbisschop van Gniezno (1687-1700). Cfr. Zbigniew Peckowski, *Miechów*, p. 60, 465 — Fr. P. Peckalski, *op. cit.*, p. 112-113.

en soms zelfs foutief. Zo b.v. ligt de oorsprong van de vrouwelijke tak niet te Luik, zoals in *Synopsis* vermeld staat, maar te Kinrooi bij Maaseik [12]). In hoofdstuk XXVII van dat werk leest men de tekst van een schrijven van 1 februari 1749, vermeldend dat de paus een aflaat verleent, te verdienen van 1750 af in al de kerken van de Heilig-Graforde, op de Tweede zondag na Pasen. Die akte vormt samen met de tekst van hoofdstuk XXVIII, handelend over Petrus de Pilca Korycynski, het slot van het geschiedkundig relaas dat de auteur geeft over de Nedergermaanse Ordesprovincie. De verdere hoofdstukken lopen over de geschiedenis van de Orde in Polen en aangrenzende gewesten.

Voor wat het hier gepubliceerde uit de *Synopsis* betreft nog het volgende : Op de interpunctie na, die werd aangepast aan de huidige regeling, is de oorspronkelijke tekst van 1754 ongewijzigd overgenomen. Foutieve plaatsbenamingen en foutieve data werden rechtgezet in de voetnoten en geschiedkundige bijzonderheden, zo nodig, daar verbeterd naar de jongste gegevens. De paginering van Synopsis werd tussen [] aangeduid. — In de voetnoten wordt de titel van een aangehaald werk, alleen de eerste maal dat het voorkomt, volledig geciteerd.

SYNOPSIS
Nonnulorum Privilegiorum, Decretorum,
Indulgentiarum et aliquarum Praerogativarum
ORDINIS
CANONICORUM
et
CANONISSARUM
Regularium, Custodum Sacrosancti Hierosolymitani SEPULCHRI CHRISTI
Domini
PROPOSITA,
à
M. JACOBO PAULO
RADLINSKI,

[12]) Voor het eerste vrouwenklooster der Heilig-Graforde in Neder-Germanië, cfr. Plaat 2 en bijlagen II en III, p. 462-467. — Zr. M. Hereswitha, *De priorij ..... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 320. — *Infra*, p. 437, vn. 73.

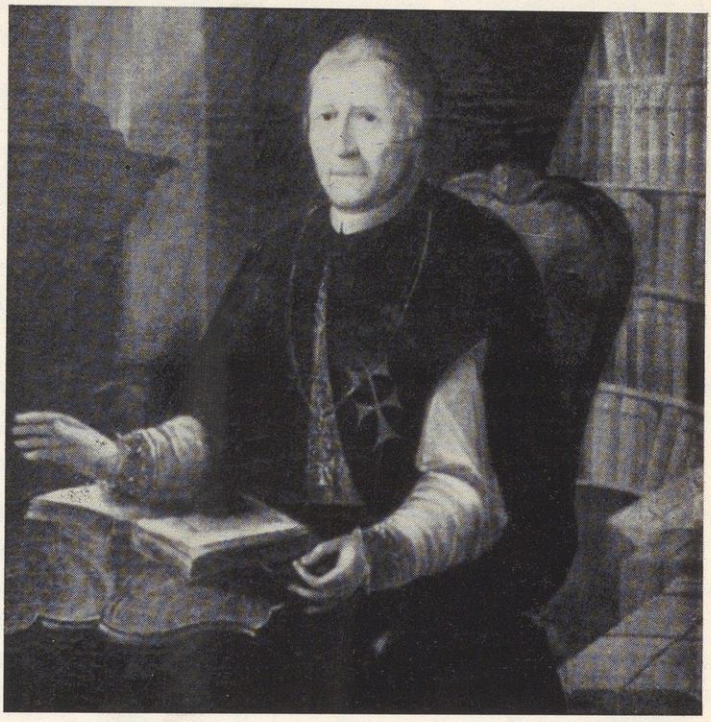
Polono, S. T. Doctore, ejusdem Ordinis Praeposito
Generali Infulato,
Anno Domini 1754
CRACOVIAE
Typis Josephi Antonii Dyaszewski S. R. M. Typ.

[p. VI] PRAEFATIO

Ad Benevolum Lectorem,

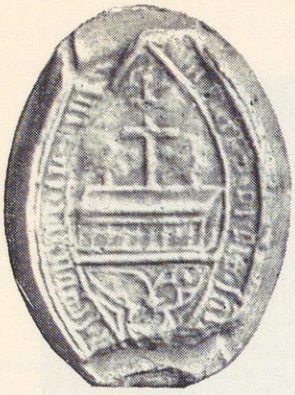
Dum tibi Benevole Lector porrigo Synopsim, compendium et seriem Privilegiorum, Iurium, Indulgentiarum et Praerogativarum Ordinis Nostri, non intendo hic omnia privilegia et iura referre, sed tantum aliqua recentiora, quia antiquiora Noster Historicus SAMUEL NAKIELSKI [13]) sufficientissime collegit et impressit in suo libro cui titulis : *Miechovia seu Promptuarium Antiquitatum Monasterii Miechoviensis et Universi Ordinis Canonicorum Regularium SSmi Sepulchri,* et il altero libro cui titulus : *De Sacra Antiquitate et statu Ordinis Canonicorum Regularium SSmi Sepulchri.* Quia vero Samuel Nakielski nihil innuit in suo utroque libro, de Canonissis nostris, existentibus in Germania, Gallia, Hispania et aliis provinciis et dominiis, ideo ego de illis ad finem hujus opusculi brevem narrationem porrigo, ut etiam in Polonia pateat illarum amplitudo et notitia. Has nostras Canonissas conduxerat in Poloniam, praesertim Miechoviam ex Germania, Petrus de Pilca Korycinski, Praepositus Generalis Ordinis Nostri, illas fundaturus, sed quia fuit morte praeventus, ideo fundatio haec suum non habuit effectum. Proinde una [p. VII] Canonissa rediit in Germaniam, altero vero hic est mortua, et sepulta est in ecclesia Miechoviensi. In eodem opusculo, ante narrationem de Canonissis, tractatur etiam de Canonicis nostris in Belgio et alibi existentibus. His igitur, amice Lector, utere et pro me maximo peccatore (si non gravaberis) Deum exora. Totum opusculum hoc disponetur in capita, proinde a primo capite, illud ipso facto inchoamus.

[13]) *Supra*, tekst vóór en vn 4, p. 399.



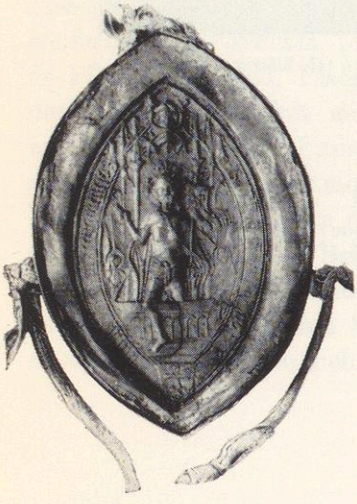
Olieverfschilderij (H. 2.50 m × 1.60 m.)

J. P. RADLINSKI
Proost-generaal der H.-Graforde : 1744-1762
auteur van : *Synopsis*

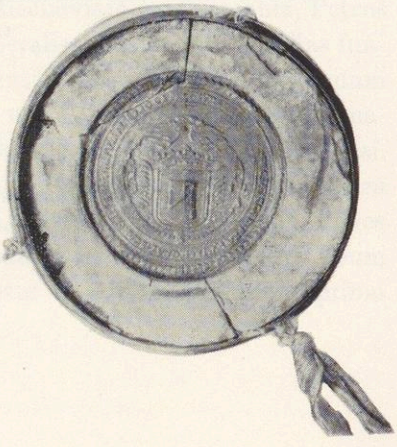


a) Zegel van het kanunikessenkloos-ter van het Heilig-Graf van Kinrooi (1486)

b) Tekening (M. Hendrickx) ter ver-duidelijking van het zegel.



Zegel van de proost-generaal van Miechów (1676)



Zegel van P. de Pilca Korycinski, coadjutor v.d. proost-generaal (1676)

[p. 97] CAPUT XVII

De Unione Canonicorum et Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri cum Conventu Generali et tota Congregatione Miechoviensi.

Praeter Monasteria nostra in Majori et Minori Polonia, in Hispania, in Hungaria, Bohemia et Moravia [p. 98] et Silesia, existunt etiam Monasteria in Belgio et aliis Provinciis, tam Canonicorum quam Canonissarum Ordinis nostri. Certum ergo est, quod Belgica Monasteria erant olim avulsa, sponte et deliberate petierunt Unionem, incorporationem et subiectionem Praeposito Generali, cujus petitionis adfero hic aliquot epistolas a Canonicis Belgicis directas.

Epistola I

ad Reverendissime Petrum Koryцinski [14]*), protunc Coadiutorem et postmodum brevi Praepositum Generalem.*

Illustrissime et Reverendissime Domine Patrone plurimum nobis Observantissime,

Haud memini legisse me gratiores Literas, quam quas benigne placuit Illustrissimae et Reverendissimae Dominationi suae, 11ma Novembr. Cracoviae datas, nobis inscribere. Siquidem dictu est incredibile quantum Universus hic Ordo Noster (cui per exoriens Illustrissimae ac Reverendissimae Dominationis Vestrae Novum sydus affulgere videtur, Lumen ad revelationem Gentium et Gloriam Plenariam plebis tuae Israel) quantum nobis iisdem ultro, utroque communicatis, tum spei bonae, tum limpidissimi gaudii perceperit. Faxit porro Dominus DEUS, ut emissa (quod vovemus) Ordinis Professione, et Diplomate amplissimo Romae obtento, superatisque reliquis quae negotium adeo Sanctum, (quod tanto nisu et ardore habet) retardare possent difficultatibus, in unitatem Corporis, ejusdem cooptati, sub uno CAPITE, per animorum intimam coniunctionem, colligati vinculo charitatis et pacis, vivere possimus in Jerusalem. Quod quidem ad me meosque pertinet, paratissimi sumus, una omnes instrumento jam nunc ad it rite concepto, [p. 99] subdere nos optato, et suavi Illustrissimae ac Reverendissimae Dominationis Vestrae regimini, ubi primum de hoc monebimur et potestas nobis facta fuerit Praepositum Provin-

[14]) *Supra*, tekst vóór en vn. 5, p. 400.

cialem [15]) eligendi, qui nos a juge, quod nobis imposuerunt extranei, vindicet, atque Sanctimonialium nostrarum caenobia (quae hisce in partibus sunt sane frequentia) Jurisdictioni et Discretioni Nostrae, quod avent subiecta, visitet ac gubernet: ut sic eodem quem a Te velut capite trahamus Spiritum, omnes uno ore honoremus DEUM, et per haec calamitisissima tempora, quae Olivetum (proh dolor) nostrum devastarumt, contendamus omnes in unitate ejusdem tramitis, ad aeternam Jerusalem, postquam sederimus super flumina Babilonis et fleverimus cum recordaverimur Tui Sion, ubi non erit amplius, neque luctus, neque clamor, neque dolor, quando Tu Illustrissime et Reverendissime Praesul, statim ab inauguratione tua Romana, nova uti speramus, et expectamus avide per totum Ordinem nostrum, et imprimis apud nos, feceris omnia. Interea cum insigni gratiarum actione, pro impensa charitate Fratribus, illic degentibus, eosdem iterum, iterumque commendo, et licet absum corpore, praesens tamen animo, summa cum reverentia, et manuum osculo, me honori, favori suo perenixe committo.

Leodii — Illmae Dominationis Suae
die 21 Xbris — humillimus et devotissimus
1674 — Servus *Fr. Gibertus ab Elsrack, Prior Montis Oliveti in Xhavia.*

a tergo literarum:

Illustrissimo ac Reverendissimo, Domino Petro Vladislao de Pilca, Comiti Korycinski, etc., Praepositurae Generalis [p. 100] Miechoviensis Coadjutori, Camerario Honoris Clementis X, Pontificis Maximi, Decano Pułtoviensi etc.

Epistola II

Canonicorum Nostrorum Belgicorum ad Capitulum Miechoviense.

Venerabiles Domini Confratres Capituli Generalis Miechoviensis, Domini et Amici colendi salute praevia,

Ab eo tempore quod de Fratrum meorum (qui non tanquam Hospites et Advenae, sed velut Cives apud Vos degunt) literis de vobis et de eximia vestrum omnium charitate, de qua nobis omnibus bene merendi propensa voluntate Nuntium accepi, non semel apud memetipsum, ani-

[15]) Zr. M. Hereswitha, *De priorij ... te Sint-Odiliënberg*, in *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 286-287, 300, 306-307, 725-768.

mo reputans, propinquam Israelis hujus liberationem, laetabundus exclamavi ad aspectum exorientis novi Generalis : « *Surge, illuminare Jerusalem, qui Gloria Domini super te orta est, quia ecce tenebrae operient terram, et caligo populos, super te auten orietur Dominus, et Gloria Ejus in te videbitur. Filii tui de longe venient, et Filiae tuae de latere surgent, etc*; *tunc videbis, afflues, etc.* Praesentem siquidem inaugurationem Romanam brevi terminandam et ad proximum adventum Illustrissimi Domini Generalis Nostri (quem donis Caelestibus et indultisPontificiis cumulet DEUS), praevideo super cacumen Oliveti Nostri, adhuc crudelis eheu belli [16]) diluvio circumstantis, columbam pacis nuntiam, olivae ramum praelaturam, eo die quando siccatis super Montem nostrum aquis calamitatum, orietur nobis in plena, uti speramus, luce pacis Sol Ordinis Nostri, cujus jam radios benignitatis praesenti scimus : *Laetatus sum in his, etc.* Dominus [p. 101] DEUS et illum, et vos omnes, quam diutissime servet incolumes ! vester ero cum volueritis.

Leodii hac 21 Xbris 1674

Venerabilium Dominationum Vestrarum humillimus et devotissimus Frater et Servus *Fr. Gilbertus ab Elsrack, Prior Montis Oliveti in Xhavea.*

a tergo literarum :

Venerabilis Dominis, Dominis Canonicis Sacrosancti Domini Sepulchri Hierosolymitani Capituli Generalis, et Ecclesiae Miechoviensis.

Epistola III

Eorundem Canonicorum Belgicorum ad Illustrissimum et Reverendissimum Petrum de Pilca Korycinski, protunc adhuc Coadjutorem Praepositurae Generalis.

Ad communes hujus Patriae, quas cum aliis experimur miserias ex

[16]) De Republiek der Zeven Provincies voelde zich bedreigd door Frankrijk ; om te voorkomen dat Lodewijk XIV eenmaal meester zou worden in de Zuidelijke Nederlanden, sloot Holland met Zweden en Engeland in 1667 de Triple Alliantie. Dit had voor gevolg : De Hollandse Oorlog (1672-1678), waarbij Lodewijk XIV zijn legers tegen Holland liet oprukken door het Prinsbisdom Luik. Holland, in de steek gelaten door zijn bondgenoten, sloot in uiterste nood, de Haagse Coalitie (1673) met Spanje, Oostenrijk, Denemarken en Brandenburg. De Hollandse Oorlog werd daardoor een Europese Oorlog. Cfr. H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, 7 dln., 3de uitg. Brussel 1923-1926, t. 5, La fin du Régime Espagnol, Le Régime Autrichien, p. 25-32.

publicis bellorum, hic per grassantium calamitatibus accessit privatus dolor ex procrastinatione tam Sancti incaepti nostri, nescio unde et a quibus sufflaminati. Qui eo quidem est vehementior, quod in spe successus optimi, Romae obtinendi, communicatis nimium fidenter Vestrae Reverendissimae ac Illustrissimae Dominationis et A. R. Domini Custodis Nostri literis, res illa quam meditamur, quorundam malevolentia aut quod suspicari malim, levitate muliebri, ad Vicarii Generalis aures, atque inde ad inimicorum notitiam sub obscure perrepserit, qui summis mediis intimisque viribus (uti timendum est) tam pium negotium pervertent et interturbabunt. Quocirca iterum iterumque cuperemus omnes, ad unum maturari, quam ocissime hanc unionis concordiam unicuum nobis in mediis hisce [p. 102] turbis solatium. Non addam hic ne molestus videar bonarum Sororum Nostrarum (uti est faemineum genus, si quid sperare jusseris impatiens) suspiria tacitasque veluti querelas, de protractione operis, quod vel citius faciliusve videbatur expediendum. Ruptis ergo per singularem illam, qua Reverendissima et Illustrissima Dominatio Vestra, ubique valet authoritatem repagulis omnibus, incubamus ad hoc unanimes, ut tandem aliquando annuente Roma, vivamus sub uno capite, a quo Religionis et verae Sanctitatis succus in omnia hinc inde membra dimanet, ubi primum Reverendissima et Illustrissima Dominatio Vestra, quod optamus ut brevi fiat Romae, erit licet nobis bis et frequentius et celerius per literas convenire atque de singulis prolixius, uti faciemus edocere. Interea me, nostrasque Canonissas, a quibus salutem transmitto, ad aram perenixe commendo.

Ex Cave Rupe [17])
prope Leodium
hac 15 Novembris
1675

Illustrissimae et Reverendissimae
Dominationis Vestrae Devotissimus
et humilissimus servus
Fr. Gibertus ab Elsrack, Prior
Regularium SSmi Dominici Sepulchri
Montis Oliveti in Xhavia.

[17]) Cava Rupe = Xhavée. Luikse vorm van het Naamse woord Chavée ; van het latijn « excavata » : Gracht of gleuf, laagte of diepte gelegen tussen twee bergen. De poort van het kanunnikenklooster lag juist voor de gracht tussen twee hoogten die afdalen naar Souverein-Wandre. De priorij Mons Oliveti te La Xhavée onder Wandre, ten oosten van de Maas gelegen, behoorde tot de heerlijkheid Herstal, een enclave van het hertogdom Brabant. Cfr. M. Hereswitha, *De priorij ... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 294-295. — Eug. De Seyn, *Geschied- en Aardrijkskundig Woordenboek der Belgische gemeenten*, Brussel, I, s.d., p. 564. — *Infra*, p. [122-125] 427-430.

a tergo literarum :

Illustrissimo et Reverendissimo Domino Petro Vladislao de Pilca Comiti Korycinski, Praeposituraе Canonicorum Regularium Dominici Sepulchri Miechoviensi Coadjutori, Camerario Honoris Clementis X Pontificis Maximi, Decano Pułtoviensi.

Epistola IV

Canonissarum SSmi Sepulchri in Belgio existentium, ad Custodem Conventus Miechoviensis.

Perillustris et Adm. Reverende Domine,

Quantis abundaverim gaudiis, ubi Perillustris Do [p. 103]-minationis Vestrae litera perspexi, dixerit nemo nisi cui intima cordis scrutari fas fuerit. Nota jam diu nimium est Virtus tua, quam ut plurimum te non faciam? sed et novam gaudii abundantiam suppeditat ardens tuum studium in Ordinis incrementum et gloriam. Iterum iterumque totae in te confidimus, et grati animi memoriam et ad gaudium nostrum effigiem tuam hic appensam, saepe veneramur : Faxit DEUS, ut et prototypon intueri concedat etc., etc.

Diploma Indulgentiarum SSmi Sepulchri ad Normam Hierosolymitani, si forte habes Perillustris Domine, quaeso illius exemplar authenticum digneris ad nos transmittere. Quae ad Illustrissimum et Reverendissimum Nostrum Generalem scripsi, non repeto : certe illius propensio ad unionem Ordinis et revocationem ad ejus obedientiam mihi non vulgare peperit laetitiam. Generosa Ejus mens, praeclaraeque animi dotes, nobis addidere animos, ut Ille nos paratas habeat, quid libet ad Gloriam DEI exequi. Utinam DEUS vitam illi felicem proroget, unaque cum Perillustri Dominatione Vestra efficiat, ut crebrae promptaeque observantiae in vos nostrae specimina praebere valeamus. Quod tam benevole Dominum de Zomberghe [18]) exceperis, gratias ago, immortalesque pergam offerre preces, cum meis filiabus, ut vitam tuam

[18]) François Zomberg O. Praem., directeur en biechtvader van de Sepulcrinessen te Bouvignes, vanaf 10 juni 1684. Hij was kanunnik van de abdij : Bonne Espérance, gehucht van die naam in de gemeente Vellereille-les Brayeux, op 13 1/2 Km. van Thuin, 5 1/2 Km. van Binche, Buvinnes en Estennes-au Val, in de provincie Henegouwen. Cfr. Zr. M. HERESWITHA, *Le monastère ... à Bouvignes*, in : *ASAN*, LV, 1970, p. 239. — EUG. DE SEYN, *op. cit.*, p. 1395. — U. BERLIÈRE, *Monasticon Belge*, t. IV : *Province de Brabant*, vol. 3 : A. D'HAENENS, M. KOYEN, P. PIEYENS-RIGO en N. G. WEYNS : *L'Ordre de Prémontré*, Liège, 1969, p. 621-857.

impleat DEUS donis suis. Saepius scriptura sum, si litera pervenire autumarem. Sum ex intimo mentis affectu

Bovinii [19])
30 8bris
1685.

Perillustris et Adm Dominationis Vestrae
Obsequentissima, addictissima et obstrictissima
in Christo Ancilla
Soror Margaritha Theresia de l'Escaille, Priorissa.

[p. 104] a tergo literarum :
Perillustri et Adm Reverendo Domino, Domino Custodi Conventus Miechoviensis, Ordinis Canonicorum Regularium Custodum SSmi Sepulchri etc Domino et Patrono Observantissimo.

Sunt et aliae plures Epistolae Originales praedictae Unionis petitoriae, sed has brevitatis studio omitto, Responsorias autem Epistolas adjungo.

Epistolae responsoriae

a Capitulo Miechoviensi ad Canonicos nostros in Belgio degentes.

I

Incredibili repleti sumus gaudio, quando per Dei Gratiam congregati in Capitulo, vota et desideria Reverendarum Paternitatum intelleximus, quibus congremiari nobiscum exoptare vos testificamini. Propter Fratres itaque nostros, ad Proximos nostros locuti sumus pacem de Vobis : propter Domini DEI Nostri (in qua unanimes habitemus) quaesivimus bona vobis. Utinam stetis aliquando in magna constantia, adversus eos qui vos angustiaverunt et qui abstulerunt labores vestros. Utinam turbentur et mirentur in subitatione salutis Vestrae, dicantque adversarii, operti sicut diploide confusione sua : *Hi sunt quos aliquando habuimus in similitudinem improperii, quorom vitam aestimabamus insaniam, et in fine sine honore, etc.* Faciat ille qui caepit, nimirum supernae Hierusalem, Lapis angularis de Nobis et Vobis, utraque unum. Laetabimur in diebus quibus nos humiliavit et annis quibus

[19]) Bouvignes, in het Waals Bouveignes. 1184 : Bovinis, 1229: Bovinges, ligt ten westen van de Maas tegenover Dinant, provincie Namen, toen graafschap Namen, en vanaf 1562 bisdom Namen. Cfr. Zr. M. Hereswitha, *Le monastère ... à Bouvignes*, in : *ASAN*, LV, 1970, 218-222.

vidimus mala, certe si tantae nobis suppeterent facultates, quae in praesenti Patriae nostrae calamitate Cosacorum, Moschorum, Svecorum, Tartarorum, Transylvanorum, Seditiosorum omnium, ac militum rapinis [p. 105] per annos amplius triginta enumeratae, ac fere exhaustae sunt, quanta voluntatis promptitudo, haud illibenter manum huic operi admoveremus. Illustrissimus quoque Coadiutor Noster, qui felicissime Anno 1675 IV Kalendas Maii Sacrae Professionis vota emisit, quam primum ad realem et effectivam possessionem pervenerit, operam suam praestare non dedignabitur. Cupit nihilominus praeinformari et certificari quinam Conventus Reverendarum Paternitatum Vestrarum, et Nomina Fratrum quae sint, qui couniri nobiscum desiderant tanto et enim fidentius opus aggredietur tanto libentior et audentior quanto plura in ejusmodi censum conscribentur capita. Habet enim apud Sanctissimum non pauces Curiae Romanae Praelatos sibi faventissimos. Quae omnia necnon alia de statu et affectus nostri propensione, Frater Joannes [20]) Reverentiis Vestris aperiet. Patrem Nicolaum [21]) placuit apud nos manere mutuae charitatis obsidem et internuntium, quae ut quamprimum coalescet auspice freta DEO, Religione, fide, bona prece precamur.

Reverendarum Paternitatum Vestrarum *Fratres Obligatissimi Capitulum Miechoviense.*

II

Venerabiles et Adm. Reverendi Canonici Fratres amantissimi,

Quanto affectu, quanto studio, communem Matrem nostram Hierusalem Sanctissimaque Salvatoris Nostri Busta, ac vivifici Sepulchri ejus memoriam prosequamur, aliunde nobis luculenterque experti

[20]) Frater Joannes, een van de twee kanunniken van La Xhavée, die Lib. van Elsrack zond naar Miechów, en die op 21 mei 1675 uit Miechów terugkeerde over Wenen en in La Xhavée toekwam op 21 mei 1675. Hij is een van de vier kanunniken met voornaam Joannes die de brief van 18 juli 1675 ondertekenden. Cfr. *Infra*, p. [107], 412. — Numa Albot, *op. cit.*, p. 49-50.

[21]) Frater Nicolaus, de andere van de twee kanunniken hierboven juist vernoemd ; hij bleef te Miechów, ondertekende de genoemde brief (*supra* vn. 20) dus niet, maar zijn volledige naam : Nicolaus Fastrez (= Fastré) komt herhaaldelijk voor in documenten van La Xhavée van tussen 1666-1686. Cfr. Rijksarchief Luik (= *RAL*), *Carmes de La Xhavée* sous Wandre (Sépulcrins), nr. 12, liasse : Histoire et administration 1337-1796. J. Hoyoux, *Le Couvent de Sépulcrins de La Xhavée près de Liège en 1664*, in : *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, XXXIV, 1962, p. 571-593.

sumus, cum qua nosmet etiam ejusdem S. Matris Alumnos [p. 106] benevolentia diligatis. Multa quippe temporum serie, magnisque terrarum spatiis, a memoria multorum Canonicorum nostrorum eramus elongati. Sed ecce nunc constat nos praesentes, vestris obversari animis, atque a pristina oblivionis calamitate vindicari. Adsunt sane apud nos primitivae illius et connaturalis charitatis Vestrae obsides, Patres Vestri, qui immensum Orbis Germaniae tractum emensi, tot viarum taedia, tot sylvarum impervia, tot fluminum trajectus verticosos superantes, non etiam per finitima Franciae circum strepentem Martem, non agrestium populorum feritatem reputantes, solum charitatis commeatu provisi solius comitatu et praesidio securi, ad nos felices, et incolumes III Kalendas Januarii permeatunt, ac stupore quidem nos vehementi, majorem tamen gaudio, maximaque jucunditate repleverunt cum Filios Matris nostrae agnovissemus, tot saeculis desideratissimos. Ea propter nos tanta charitatis arcana venerabundi praefatos charissimos Fratres, pariter ac vestros, tantisper ad reintegrandas vires, apud nos continere, et complecti Fraterno sensu judicavimus, quoad a vobis, qua ratione, paria, pro tanta dilectione referre possimus, intelleximus. Ad omnia quaecunque a nobis postulaveritis, firmissimae fidei sponsione promptissimos nos pollicemur, modo per eosdem animorum Vestrorum Interpretes, studia vestra nobis aperire dignemini. Interim omnia fausta et prospera a vobis, et de vobis animitus praestolamur.

Paternitatum Vestrarum
Fratres obligatissimi
Augustinus Wolski, Conventus Miechoviensis Custos nomine Capituli.

Post has et alias plures praemissas literas, Unionis annexionis, incorporationis, petitorias, tandem Canonici Nostri in Belgio existentes transmiserunt *in*-[p.107]-*strumentum submissionis et subjectionis Praeposito Generali tenoris sequentis* :

Infra scripti Priores et Confratres Ordinis SSmi Sepulchri Monasterium S. Crucis, Cavae Rupis, Residentiae Cannensis [22]) necnon Oppidi

[22]) Priorij : Hoogcruts = S. Crucis seu Montis Calvariae, deels gelegen in het gehucht Slenaken van de parochie Sint-Maartensvoeren (bisdom Luik) en deels in Noorbeek, op de grens van het graafschap Dalhem en de vrije Rijksheerlijkheid Slenaken, heden Nederlands-Limburg. Cfr. *Infra*, p. [110-122], 415-437. — Zr. M. Hereswitha, *De priorij ... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1970, p. 292-294; 730.

Visetensis [23]), Dioecesis Leodiensis, unanimi consensu libentes, volentes, mire cupimus Unionem Congregationis Miechoviensis, sub uno Capite Generali Illustrissimo ac Reverendissimo Domino Petro Comite de Pilca Korycinski, ea lege, ut nobis obtineat antiqorum Ordinis Nostri Privilegiorum instaurationem, et nos regat ex nativo Spiritu, primaevi instituti, secundum genium et ingenium Patriae Nostrae. Ista vovemus, ista optamus omnes. Actum die 18 Julii, Anno 1675.

Livinus Francken, Prior S. Crucis
Joannes Linot
Simon Ausems
Cornelius Schoenbroet, Pastor in Slenaken
Laurentius ab Eschen
Henricus Francken
Mathias Francken, Residentiae Cannensis Rector
Aegidius Ausems ejusdem Vicarius
Hermannus Jeckermans, Peregrinus in Jerusalem, hoc est qui perigrinatus est ad Sepulchrum Christi, et illud Hierosolymis visitavit [24]).
Gibertus ab Elsrack, Prior Montis Oliveti in Cave Rupe, vulgo Xhavia;
Andreas Crahea, Subprior
Joannes Stienon
Joannes Sauveur
Johannes Georgius Monsen
Joannes Stephani
Servatius Gamberts, Canonicus Ordinis S. Sepulchri, necnon Commendator Canonissarum ejusdem Ordinis Viseti ad Mosam
Stephanus Merckelbach ejusdem Vicarius

La Xhavée = Cavae Rupis, cfr. *supra*, p. 408, vn. 17.

... Cannensis = van Kanne ; Heilig-Landstichting te Nederkanne gelegen, heerlijkheid in het bisdom Luik. De kapel grenst aan de gemeente Maastricht ; ze ligt nog in de gemeente Kanne, in de huidige Belgische provincie Limburg (Opper- en Nederkanne zijn verenigd onder één gemeente).

In 1647 werd de kapel met Heilig-Landstichting geschonken aan de priorin van het Sepulcrinessenklooster te Maastricht : Helena d'Enckevoert, die deze schenking op 15 augustus 1653 overdroeg aan de priorij Hoogcruts. Zie hierboven. Cfr. *infra*, p. [117-118], 422-426. — L. Van den Houdt, *De kapel van Nederkanne*, in : *Limburg*, XXXIII, 1954, p. 89-93, 101-106. — J. Van Heukelom, *Een Heilig-Landstichting te Nederkanne in de 17de en 18de eeuw*, in : *Verzamelde Opstellen, XV*, Hasselt, 1939, p. 23-97, speciaal 42-47. — J. Daris, *L'Ordre du S. Sépulchre*, in : *Notices sur les églises du diocèse de Liège*, Liège, 1871, t. II, p. 204-208.

[23]) Visé, vrije stad gelegen op beide oevers van de Maas, tussen Luik en Maastricht, in het prinsbisdom Luik. Het Sepulcrinessenklooster (1616-1798) werd gesticht door het klooster Ste Elisabeth des Bons Enfants van Luik. Cfr. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 133-147.

[24]) Zr. M. Hereswitha, *Herman Jekermans*, in : *Nat. Biogr. W.*, Brussel III, 1968, kol. 446-449. — *Supra*, tekst vóór en vn. 22, p. [107] 412.

Licet autem haec Submissio venerit ad Praepositum Generalem Anno 1675, tamen effectum non obtinuit [p. 108] usque in Anno 1678, ut constat ex Literis Innotescentialibus, pro Capitulo Generali expeditis, quae immediate proponuntur, in Capite subsequenti.

CAPUT XVIII

In quo referentur literae Innotescentiales, pro Capitulo Generali in Ordine et statuendam unionem Canonicorum et Canonissarum in Belgio existentium.

Petrus de Pilca Korycinski Ordinis Canonicorum Regularium SS. Sepulchri Praepositus Generalis, etc. etc. Venerabilibus et Adm Reverendis, Prioribus, Superioribus, Rectoribus Ordinis Canonicorum Regularium S. Sepulchri in Belgio degentibus, salutem in Domino.

Multi unum sumus Corpus in Christo, et membra de membro, ut autem unum quodque actum suum debitum habeat, seu exercere valeat sub uniformi Capite cohaerere necessum est. Inde etenim in Religionibus multa enormiter agi, et in obliquum vergere videre licet, dum heterogeneo reguntur Capite. Proinde cum Nos licet indignos, Divinae Bonitatis Providentia, jam olim Regimini Vestro destinavit, non prius huic Clavo admovere voluit, quam statutis Sanctioribus et observationibus hujus Sacri Ordinis inbuerit, ut sic aptum membris Caput afficeret. Sane igitur multis rationibus, nobis invicem vobiscum gratulari debemus, quod DEUS Optimus Maximus, Nos eadem lege obligatos, vobis praeesse voluerit, ut genuina charitate emolumentis et bonis Vestris provideamus et qua oportet ducatum vobis praebere, Ipsi praeeamus. Bonum certe auspicamur felicium successum et honorificorum incrementorum omen, dum ad primam fere Nostri in Praeposituram hanc Generalem nominationem, remotissima illa ac numerosissima Fratrum ac [p. 109] Sororum seu Canonissarum in Belgio Monasteria primitivam Hierosolymitanam sui plantationem in Nobis recognoscunt, atque in unum Corpus nobiscum redigi, et coalescere ardentissimis desideriis expetunt. Hortamur itaque Fraternitates Vestras in Domino, et in virtute S. Oboedientiae praecipimus, quatenus se Fraternitates Vestrae, ad Conventum Nostrum Generalem sistere velint pro die octava Octobris 1678, primum ut mutuae charitatis Officia (propter quod in unum sumus congregati) Nobis invicem redhibeamus, tum ut si quae a legitimi Ordinis et Regulae tramite

excreverunt, reducamus, necnon ut quatenus Jura, Immunitates, Privilegia, exemptiones, caeteraque in Universum bonum commune spectantia, sarta tecta manere possint, matura consiliorum communicatione, de remediis opportunis provideamus. Aliter ne feceritis sub paenis contra hujusmodi negligentes sancitis, et omnino a Nobis infligendis. Datum, etc. A.D. 1678 die 18 Maii.

(L.S.) *Petrus de Pilca Korycinski, Ordinis Canonicorum Regularium SSmi Sepulchri Praepositus Generalis mpp.*

Post has Literas Innotescentiales debite intimatas, tandem A.D. 1678 die octava Octobris et aliis sequentibus diebus celebratum est Capitulum Generale, sub Reverendissimo Petro de Pilca Korycinski, Praeposito Generali, in quo Canonici et Canonissae Nostrae in Belgio existentes susceperunt unionem et se Praeposito Generali subjecerunt, submiserunt et subdiderunt. Et haec omnia sunt confirmata per Capitulum Generale, Anno et die supra expresso, ut constat ex Contitutione quarta Capituli Generalis [25]). In eodemque Capitulo a praedicto Reverendissimo Petro de Pilca Korycinski, Praeposito Generali, creatus est Commissarius Canonicorum et Canonissarum SSmi Sepulchro in Belgio existentium Gilbertus [p. 110] ab Elsrack, Prior Coventus Montis Oliveti, in Belgio existentis.

CAPUT XIX

De origine et statu primo Capellae, deinde Conventus S. Crucis seu Montis Calvariae, in Belgio existentis.

Quoniam in praecedenti Capite egimus de Unione et submissione Conventuum Belgicorum, ideo hic tractabimus de Origine et statu illorum, praesertim de Origine Conventus Montis Calvariae seu S. Crucis, tum deinde de Conventu Montis Oliveti et aliis. Cum autem ego

[25]) De *Constitutiones quarti Capituli generalis*, zelfs indien gedrukt, zijn tot heden in ons land niet bekend. Wel zijn bekend de gepubliceerde *Constitutiones in generalis Capitulis Canonicorum regularium Custodum S. Sepulchri D. Hierosolymitanae Miechoviae*, per ... ... Andream S.R.E. Cardinalem Bathoreum, Episc. Warmiensis... Praepositum Generalem Miechoviensem (1583-1599), *annis 1585, et 1587 et 1598 celebratis, etc.* Brunsbergae, 1598. *Constitutiones primi Capituli generalis Ord. Can. Reg. Custodum S. Sepulchri Domini Hierosolymitani* sub D. Matthias Lubienski (*1617-1627*) [Cracoviae], 1620, heruitg. 1747. — *Constitutiones secundi generalis Capituli Miechoviensis: Ord. Canon. .. Hierosolymitani* sub D. M. Matthia Lubienski, Cracoviae 1627.

non possem personaliter comparere in praedictis Conventibus, propter distantiam notabilem et propter meam continuam infirmitatem, scripsi ad R. P. Antonium Cox [26]), Priorem Montis Calvariae, quatenus mihi de singulis daret notitiam et informationem, quae acceptum, hic adfero.

Origo

Capellae et Conventus Montis Calvariae seu S. Crucis in Belgio existentis.

Capellae S. Crucis annus determinatus ignoratur, nisi quod adhuc supersint regestra ejusdem jam ultra a tribus saeculis conscripta, nimirum Anno 1428.

Origo capellae fuit Crux ab ovium grege ibidem in campis pacente in vepres inventa, et ab ovibus adgeniculantibus, quasi adorata, opilione stupefacto, prout patet ex vetustis monumentis ac antiquiores picturae repraesentant.

In cujus rei perpetuam memoriam, ad ingressum templi, in columna prima, exterius murum suffulciente, duae Cruces, una superne sola, altera ove adgeniculante inferne excisae et jam fere ab aeris injuria exeiae, conspiciuntur.

Crux ista adeo miraculose inventa, tanquam lam-[p. 111)-pas ardens et quasi igneis comburens, accendit mentes omnium vicinorum, tam nobilium quam aliorum, atque ita totum Belgium pervasit, ut vicini pariter et peregrini undique ad illum locum, devotionis causa, confluxerint, ex quorum oblatis Capella, et domus in dies majus et majus sumpsere incrementum, tantaque nobilium aeque ac ignobilium erga Crucem extitit devotio, ut Fraternitatem S. Crucis ibi instituerint, eique sua nomine inscripserint, cujus rei adhuc extat, pervetustus Catalogus.

Tum temporis Nobiles aliique vicini, pro ista Capella, fundaverunt varios modios speltae et terras arabiles, usque ad duodecim circiter bonuaria, pro subsistentia unius Sacerdotis, qui in praedicta Capella, pro adventantium commoditate et pietate, quotidie Sacra faceret Bonuarium autem constat ex quatuor jugeris Flandricis, seu Brabantinis [27]). Accidit ergo ut Anno 1480, Rector istius Capellae esset quidam

[26]) Antonius Cox, negende prior (1728-1758), van S. Crucis seu Montis Calvariae te Hoogcruts. Cfr. Zr. M. Hereswitha, *Antonius Cox*, in: *Nat. Biogr. W.*, V, 1972.

[27]) J. P. R. Stéphani, (*Mémoires pour servir à l'histoire monastique du Pays de*

Sacerdos S. Martini ad fluvium Furam, nomine Aegidius de Cruce [28]), cujus patrimoniala bona proxime huic Capellae adjacebant.

Hic Dominus Aegidius advertens tantum concursum populi, ad hunc locum, devotionis causa et considerans se solum esse imparem, ad administranda Sacramenta tantae multidudini, singulari motus pietate, Ordinem S. Sepulchri amplecti statuit, quem in finem ad Montem S. Odiliae prope Ruremondam profectus est, ubi tunc temporis celebris erat Conventus Canonicorum Regularium SSmi Sepulchri, ejusque Prior Joannes a Broeck Vicarius Generalis Belgii eorundem Canonicorum, qui postmodum Leodii a Liberto Suffraganeo insigniis Pontificalibus exornatus fuit et ab Innocentio VIII summo Pontifice confirmatus.

Itaque Reverendissimus Joannes totius Belgii Vi[p. 112]-carius, Aegidium de Cruce, in vim Instrumenti, aut Bullae obtentae Leodii, erectionis Capellae, ac domus in Conventum, sub Joanne de Horne Episcopo et Principe Leodiensi, Anno 1496 in Monte S. Odiliae prope Ruremondam, ad habitum Ordinis et Professionem admisit, eundemque primum Conventus S. Crucis Priorem constituit.

Hic Aegidius praeter fundationes ad Capellam spectantes, jam inde ab Anno 1495 bona sua Capellae adjacentia, Ordini obtulerat et quamdiu vixit, domum et alia aedificia adjecerat et aliquot Novitios ad habitum et Professionem, antequam moreretur, admiserat.

Denique Anno 1504 in pro festo S. Barbarae Virginis et Martyris, obiit Venerabilis Pater Aegidius de Cruce, Prior primus et Fundator

Liège, (uitg. door J. ALEXANDRE in : *Société des Bibliophiles liégeois*, Liège, 1876, I, p. 209-215) schrijft dat zijn gegevens komen uit het archief van het klooster, door Kan. Creischen, de laatste prior (1770-1797) van Hoogcruts, overgemaakt aan Ernst, regulier kanunnik van 's Hertogenrade, pastoor van Aefden, voor het opmaken van zijn « *Histoire du duché de Limbourg* » (uitgeg. door E. LAVALLEYE, Luik, 1837-1852, 7 dln.) — J. P. R STÉPHANI geeft als oudste datum voor de kapel op : 1428 en citeert ook dezelfde legende, maar in verkorte vorm.Tot de vrome stichters der kapel behoorde volgens H. MAESSEN, (*Korte Schets der Geschiedenis van de parochie Slenaken*, Maastricht, [1910], p. 8) zeker het adellijk Huis Heez te Slenaken. Wat de bewering van de schrijver kracht bijzet is dat de kapel gelegen is binnen het landgoed Heez. Als een der eerste schenkers ervan noemt hij Jonker Jan Scheper van Opheim. Volgens J. P. R. STÉPHANI (*op. cit.*, p. 213) was het beneficie der kapel ter collatie van de pastoor van Sint-Maartensvoeren en bestond het aanvankelijk uit de opbrengst van 20 1/2 bunder, in 1490 uit die van 32 1/2 bunder land. Een bunder is gelijk aan ongeveer 1 Ha ; de bunder telt 4 morgen ; (jugerum = morgen) ; de maat verschilt van streek tot streek.

[28]) Egidius of Gillis Delacroix (De Lacroix) trad te Sint-Odiliënberg in de Orde van het Heilig Graf. Cfr. *supra*, vn. 22 en 27, p. 412-413, 416.

hujus Conventus, sepultus in Choro, cujus Anniversarium solemniter agitur.

Post obitum Aegidii, successit ei in prioratu R. D. Everardus, ab Euchelen [29]), Nobilis in Geldria natus, is Anno 1534 notabilem S. Crucis Particulam, cum aliis reliquis Cruci argenteae, (ex qua Christi patientis imago elegantissime facta pendet) includi curavit, domum S. Crucis sub beneficio aliquorum Anniversariorum, a Nobilibus hic sepultis Fundatorem auxit, ac summa cum laude rexit 54 annis, denique pie obiit, aetatis suae 83, Anno Christi 1553.

Everardus subsecutus est R. Dominus Vilhelmus Smects [30]) oriundux ex Pago S. Petri, ad fluvium Furam, qui laudabiliter quoque usque ad annum 1572 praefuit.

Anno 1560 [31]) in Vicarium Generalem Belgii electus est D. Richardus a Cruce, Conventus S. Crucis Professus.

Anno 1572 in Prioris defuncti locum electus est R. D. Crucius [32]), cujus tempore Pharnesius, Princeps [p. 113] Parmensis, armata manu, expugnavit Trajectusque S. Crucis vindice flamma misere periit, ex eo quod status Patriae Ultramosanae Brabantinae, sub comitia in eo pro more celebrassent, (caro Conventui hoc stetit obsequium) in hac

[29]) Everardus ab Euchelen. J.P.R. Stephani (*op. cit.*, p. 214) en J. Daris (*op. cit.*, p. 184) schrijven Everhard of Everard de Mechelen en geven op als datum van overlijden : 28 nov. 1553. — Volgens de lijst der jaargetijden is *20* november 1553 overleden Everhardus van Euchelen ». Cfr. W. Goosens, *Het klooster van het Heilig Graf te Hoogcruts en de lijst zijner stichtingen en jaargetijden*, in : *Publications de la Société historique et Archéologique dans le Limbourg*, (= PSHAL), Maastricht, LV, 1919, p. 77-101, speciaal p. 82.

[30]) Willem Smec*t*s. Volgens de auteurs geciteerd in voorgaande voetnoot is het : Willem Sme*t*s van Sint-Maartensvoeren, † 9 sept. 1572.

[31]) Niet vanaf 1560, maar zeker reeds vanaf december 1550. Voor Richardus a Cruce's provincialaat, cfr. Zr. M. Hereswitha, *De priorij ... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 306. — Ant. Cox, die 1560 opgeeft, heeft waarschijnlijk die bijzonderheid ontleend aan C. P. Luell (Lüll) (*Mausoleum S. Jacobi Apostoli Chronologica ... historischer Beschreibung des Uralten apostolischen beydes Geslechts Regulier Ordens ... zum heiligen Grab*, Keulen, 1682, p. 123), die voor R. a Cruce opgeeft : 1560-1570. Deze auteur las, ofwel in de bron, ofwel in een gepubliceerde tekst, een *6* voor een *5* (indien de datum in cijfers stond aangeduid).

[32]) Crucius Bruyn, geboren te Sint-Maartensvoeren, geprofest in 1564 ; vierde prior (1572-1623) van Hoogcruts. Volgens het jaargetijdenregister overleed hij op 22 februari 1624. (W. Goossens, *op. cit.*, in : PSHAL, LV, 1919, p. 82). Volgens J. P. R. Stéphani, (*op. cit.*, p. 214) en J. Daris, (*op. cit.*, in : *Deux Notices*, I, p. 124), overleed hij op 11 mei 1624, oud 80 jaar.

conflagratione multa anitiquitatis periere documenta, totus namque Conventus, in cineres redactus fuit.

Hinc Prior et canonici sui alio confluere debuerunt, Prior Crucius et duo Canonici se contulerunt in Zinnich, Conventum Nobilium Canonissarum S. Augustini, leuca hinc distantem [33]), ubi per aliquot annos remanserunt. Omnes enim Canonissae aufugerent Aquisgranum, relictis in Conventu tribus Sororibus Laicis. Alii Canonici confugerunt ad Parochos vicinos, quibus in administrandis Sacramentis subvenerunt, donec Conventus iterum restauratus esset.

Praefatus vero Prior Crucius, tum suo labore, tum ope Magnatum, tum proventu Monasterii, mox aliquid restaurare caepit.

Erant autem tum temporis prata pascualia, circiter quatuor bonuaria circumferentia, et locus Conventus cum horto unum bonuarium et terrae arabiles cum sylvis circiter septuaginta bonuaria. Perrexit ergo Prior, post reparata aedificia, restaurare imprimis Templum, in quo per multos annos non fiebat Sacrificium, nisi in Festis Inventionis et Exaltationis S. Crucis [34]) idque in Altari portabili.

Insigni ergo industria, Prior Crucius, tam parce vivendo quam impendio et sumptu bonorum Amicorum, rem eo usque perduxit, ut Canonici exules iterum reversi sint ad Monasterium, Officiumque Divinum in reparato Templo peragere caeperint.

Anno 1599, dum Prior Crucius revocatis suis Canonicis ad Conventum, totus esset in aedificandis cae-[p. 114]- teris et procurandis maxime necessariis, ecce certi Ordinis Viri Religiosi Aquisgranenses, (quorum Nomini parco) supervenerunt stipati Comitatu Magnatum, ostendentes Literas sigillatas, se omnia bona Monasterii dono accepisse a D. Comite de Grontsvelt [35]) qui se Conventus Fundatorum esse iactitabat.

[33]) Zinnich = Sinnich, gehucht van de gemeente Teuven, op 5 Km. van Sint-Maartensvoeren ; provincie Luik, aan de grens van Nederlands Limburg. Vroeger heerlijkheid Teuven, in het hertogdom Limburg of Land van Overmaas. In de 13de eeuw werd op het gehucht Sinnich een abdij van adellijke reguliere stiftdames opgericht, die afhing van de abdij van Rolduc. Cfr. Eug. De Seyn, *op. cit.*, p. 1332. Leuca = leuga afstandsmaat van vier Km.

[34]) Tot aan de hervorming van de liturgische Kalender na het Tweede Vatikaans Concilie, 11 okt. 1962 - 8 dec. 1965, feest van Kruisvinding op 3 mei en van Kruisverheffing op 14 september.

[35]) In 1452 werd in de kapel van Slenaken het beneficie van O.L. Vrouw gesticht ten behoeve van het O.L. Vrouw-altaar, door Paulus van Slenaken. Het jus patronatus of collationis van dit beneficie behoorde aan de graven van Gronsveld of Gronsvelt, in die tijd bezitters van de heerlijkheid Slenaken. Jan, graaf van Gronsveld of Gronsvelt, was

Insuper ostendebant Literas Confirmationis a Summo Pontifice, et ab Ordinario Leodiensis, atque sic via facti, per Comitem praedictum, adiuvante mano Decano Aquisgranensi, in omnia mobilia et immobilia bona immissi, Canonicique Nostri cum Priore Crucio, sub praetextu Literarum, Romae impretatarum, ac Leodii confirmatarum, inde expulsi fuerunt.

Haec violenta invasio certi Ordinis Religiosorum Aquisgranensium ad talem statum redegerat Priorem, ut quid ageret, aut quod Consilium caperet, penitus ignoraret! perspecta adversariorum potentia, et authoritate Bullae Romanae, licet subreptitiae, videns se sub iniquissimo praetextu exagitari, domo sua exturbari, bona sua invadi, ac in possessione eorum extraneos Religiosos intromitti. Verum DEUS, qui suos non derelinquit, egregium excitavit Propugnatorem, Canonicum Aquensem, Gierardum Schuybroot [36]) Juris Utriusque Licentiatum ac praxis Romanae peritissimum.

Hic inquam oppressionem miseratus, causam Conventus, Romae apud Pontificem, et Leodii apud Serenissimum Principem, strenue egit. Interea Prior Supremum Brabantiae Senatum adiit, ejusque opem contra iniquos invasores imploravit, ejus tandem protectione post quinquennium bonorum et redituum usurpationem, in pristinum Statum Conventus est restitutus, frementibus adversariis, qui Anno 1608 per solemnem sententiam emanatam a praefato supremo senatu, sub Alberto et Isabella Ducibus Brabantiae condemnati [p. 115] atque cum maxima confusione hinc abire et Conventus deserere coacti fuerunt. Ac sic patet evidenter quantis hic locus ab initio erectionis semper exagitatus fuerit invidorum fluctibus.

toen heer van Slenaken. Cfr. H. MAESSEN, *op. cit.*, p. 9-11, 54. — J. P. R. STÉPHANI, *op. cit.*, I, p. 214. — J. DARIS, *op. cit.*, in : *Notices...*, II, p. 184-185. — Zr. M. HERESWITHA, *De Priorij ... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 292-295.

[36]) Gerard Schuybroot = Gerardus Schonnbroit, ontving op 9 juli 1593 van Clemens VIII (1592-1605) een beneficium perpetuum in de kerk S. Barthélémy te Luik en op 11 februari 1598 de levenslange kapellanie van het O.L. Vrouw-altaar in de parochiekerk van Guigoven (arrond. Tongeren), bisdom Luik. Cfr. *Analecta Vaticana.Bel.* 2. Serie B, deel 2, nr. 107, p. 58 ; nr. 268, p. 122. — Op 19 maart 1594 werd hij kanunnik (met prebende) van O.L. Vrouwkerk te Aken (HAUPTSTAATSARCHIV DÜSSELDORF, *Aachen, H.* deel 2, nr. 107, p. 58 ; nr. 268, p. 122. — Op 19 maart 1594 werd hij kanunnik (met prebende) van O.L. Vrouwkerk te Aken (HAUPTSTAATSARCHIV DÜSSELDORF, *Aachen, H. Maria*, Akten, nr. 11a, fol. 53v). Hij verwierf de graad van doctor in de beide rechten op 26 januari 1600 en werd subdiaken gewijd op 16 juni daaropvolgend. (*Ibid.*, fol., 118v). Hij overleed op 7 november 1656 als canonicus in vicarius (STADTSARCHIV AACHEN *K. H. Maria*, nr. 208, fol. 6v.

R. D. Prior Crucius in possessionem restitutus, perrexit reaedificare Conventum combustum, (quem invasores per quinquennium in statu combustionis reliquerant, nullo quidem admoto lapide, etiamsi reditus ejus tanto tempore usurpassent.) parce vivendo et multa sibi ac Canonicis subtrahendo, usque ad annum 1623, quo ob nimiam senectutem deposuit suum prioratum, etc.

Anno 1624, praefatus Prior Crucius Bruyn octogenarius, et ultra Prior quartus, pie obiit, postquam functus fuerat Officio Prioratus quinquaginta duobus annis, Restaurator et Reparator combusti Monasterii, toto tempore vitae tum in verbo tum in calamo praeclarus, sepultus in Choro, cujus anima requiescat in pace. Amen.

Anno 1623 R. D. Joannes Lensenius [37]) electus est in Priorem.

Anno 1626, cum licentia Ferdinandi Episcopi et Principis Leodiensis, noster Conventus alienavit Capellam de S. Leonardo in Aquisgrano, Canonissae S. Sepulchri in Viseto illam coemerunt, pro bis mille quingentis florenis, monetae Leodiensis, qui hic pro Conventu S. Crucis applicati fuerunt pro emendis agris, pratis et sylvis, cum placito Regio. In hoc loco S. Leonardi per canonissas novum ac pulcherrimum constructum est Monasterium, illiuc convolant Filiae primae notae, ac Familiae, et inter alios Conventus quam maxime floret, et ex dotibus ditescit [38]).

Anno 1627 renovatus et amplificatus est Chorus Ecclesiae.

[p. 116] Anno 1629 factum est aedificium ad occidentem.

Anno 1630 exorta est in Conventu contagio, adeo grassans, ut omnes per fugam vitam tutari cogerentur; exiverunt ergo Canonici in Sleynaken media leuca a Conventu S. Crucis distantem, ibique remanserunt usque ad Epiphaniam novi anni, facientes ibidem Officium Divinum in Ecclesia Parochiali [39]).

[37]) Joannes Lensenius = Linssen, geboren in 1581 of 1592 te Noorbeek, geprofest 7 maart 1606, 5de prior (1623-11 januari 1642) van Hoogcruts. Hij overleed 11 januari 1642, 60 jaar oud. Cfr. W. Goossens, *op. cit.*, p. 82. — J. P. R. Stéphani, *op. cit.*, p. 214-215. — J. Daris, *op. cit.*, in : *Notices...* II, p. 185-186.

[38]) De Sepulcrinessen van de priorij te Visé (1616-1798) kochten in 1625 het klooster Sint-Leonhard te Aken, voor Fl. 2500 aan de priorij van Hoogcruts, om er een vrouwenklooster der Orde op te richten. Dit werd geopend in 1626 en bleef bestaan tot in 1802. Cfr. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 148-149. — *Infra*, p. [132], 439, p. [134-136] 443-446, p. [137-142] 454-459.

[39]) Uit deze alinea blijkt dat de parochie reeds lang bestond vóór 1667 en opgericht werd ten laatste in 1630 of 1631. (H. Maessen, *op. cit.*, p. 15) ; dat de eerste doopvont er werd geplaatst in 1636 en er voor het eerst het doopsel werd toegediend op 10 maart

Anno D. 1631 in festo Purificationis B. V. Mariae erecta et instituta est in Ecclesia S. Crucis Confraternitas SSmi Rosarii [40]), quare adhuc singulis primis mensium Dominicis huc accurrunt plurimi vicini pro lucrandis Indulgentiis.

Anno 1632 occasione obsidionis Trajectensis per Henricum Principem Austriacum, varii exercitus aliorum Principum in Belgium venerunt, nempe Hispanorum, sub Marschallo de Santa Cruce, Germanorum sub Praefecto Generali Comite de Papencheim, Hollandorum, Gallorum, Caesareanorum, alter quoque Exercitus Austriacorum sub Joanne de Weird Generali, ac his partibus remanserunt usque ad annum 1638, depopulantes, vastantes et deripientes omnia. Erat tum in hac Patria miseria maxima, et nec verbo nec calamo exprimi potest quantum et Canonici Nostri ac omnes vicini inde fuerimus passi.

Anno 1637 successit adhuc strictior calamitas, sub nomine Retorsio : eo usque ut Religiosi et Religiosae, Canonici, Monachi et quidquid Religiosum saperet, Praetores, Scabini et omnes quoque Pastores et Vicarii exulare deberunt ad pagos neutrales, et Praedicantii seu Ministri Reformatae Religionis ascendebant in templis Cathedras ad pervertendos Fideles. Et hae retorsiones durarunt per biennium et novem menses [41]).

A.D. 1642 2da Januarii obdormivit in Domino, omnibus salutaribus Sacramentis rite munitus, R.D. [p. 117] Joannes Lensenius, Prior quintus hujus Conventus, in praedicando Verbum Dei zelosissimus maximus, tum in spiritualibus tum in temporalibus Augmentator, sepultus in Choro, aetatis suae sexaginta annorum.

Tertio post obitum die, electus est in Priorem via Spiritus Sancti R. D. Livinus Francken [42]).

1636. Voor Slenaken gebeurde dit vroeger in de kerk van Sint-Maartensvoeren. (*Ibid.*, p. 13).

[40]) In de kloosterkerk van Hoogcruts werd op 2 februari 1631 de confrerie van de H. Rozenkrans opgericht door de prior van de Dominikanen van Maastricht. Cfr. J. Daris, *op. cit.*, in : *PSHAL*, VI, 1869, p. 309, en in : *Notices...*, II, p. 185.

[41]) Van 1621 tot 1648 = laatste periode van de Tachtigjarige en van de Dertigjarige Oorlog. Cfr. H. H. E. Wouters, *Het Limburgse Maasdal gedurende de Tachtigjarige en de Dertigjarige Oorlog*, in : *Limburg's Verleden, Geschiedenis van Nederlands Limburg tot 1815*, 2 dln., Maastricht, 1969, dl. II, p. 160-205. — Id., *Grensland en Bruggenhoofd, Historische Studies met betrekking tot het Limburgs Maasdal, en meer in't bijzonder de stad Maastricht*, Assen, 1970. — L. J. Rogier, *Geschiedenis van het Katholicisme in Noord-Nederland in de 16de en 17de eeuw*, 2 dln., Amsterdam, 1957^{2}, dl. I, p. 420-492, 625-632. — H. Pirenne, *op. cit.*, t. IV, Brussel, 1927, p. 271-289, 321-323.

[42]) L. Francken of Franken, geprofest 9 febr. 1632, 6de prior (1642-1679) van Hoog-

Anno 1643 Livinus Francken, Prior sextus, Vir vere humanus, cunctisque gratus, paupertatis Religiosae Cultor, ac Conservator villam Conventui contiguam, tanta quanta est Opere latericio extruxit, domum infirmorum in horto excitavit, multos agros, prata, sylvaque ex Commensalium studiosorum instructione collectis nummis, comparavit.

Durante regimine hujus Prioris numerus Canonicorum accrevit, omnesque per studia se capaces reddebant ad peragendas functiones Pastorales, ad excipiendas Fidelium confessiones, ad anuntiandum Verbum Dei et alia Sacramenta administranda, unde factum est ut alter eorum esset Rector Ecclesiae in Norbeck, alter in Sleinaken, alter esset praemissarius in Zinnich, alter ad fluvium Furam S. Martini, alter in Mheer, alter in Gallopia, etc. [43]). Quae omnes functiones Priori annue notabilem summam reddebant ad aedificandum et reparandum.

A.D. 1644 Frater Hermannus Jeckermans [44]) ex probis et honestis Parentibus in loco de Nedercan, prope Trajectum, oriundus, per varia pericula terra marique Palestinam et Sepulchrum Christi invisit, ut videre est ex literis Commissarii Generalis Hierosolymitani.

Ibi Fasciculum acquisivit in qua Sanctissimi Sepulchri vera dimensio, ingressus et situatio, per fila colorata delineatur et distinguitur, eo praecipue proposito ut si incolumis in Patriam rediret, effigiem dicti Sepulchri in loco de Canne et Nedercan, situatione [p. 118] montium Terrae Sanctae persimili erigeret, appositis ibidem septem lampadibus diu noctuque continuo ardentibus.

Dictam Capellam A.D. 1646 [45]) de consensu Vicarii Generalis Leodiensis et Communitatis de Nedercan erigens, totam substantiam ibi effudit, eandemque toto septennio solus gubernavit, cum adjunctis pluribus stationibus, in honore Passionis Domini erectis. Et tum tem-

cruts ; hij overleed op 18 juli 1679, oud 67 jaar. Cfr. W. Goossens, *op. cit.*, in *PSHAL*, LV, 1919, p. 82. Tijdens zijn prioraat legden 9 leden professie af. Cfr. J. Daris, *op. cit.*, in : *PSHAL*, VI, 1869, p. 310, 315-316, en in : *Notices...*, II, p. 191-192. J. Daris en J. P. R. Stéphani (*op. cit.*, I, p. 215) geven voor zijn overlijden op : 68 jaar oud.

43) De reguliere kanunniken bedienden verschillende kerken van de omtrek, nl. te Noorbeek, Slenaken, Sinnich (die van het adellijk stift van kanunnikessen), Sint-Maartensvoeren, Mheer, Gulpen (= het reeds in de 11de eeuw vermelde Galopiam). Dit werd door een mandement van Maximiliaan-Hendrik van Beieren, bisschop van Luik, verboden. Cfr. J. Daris, *op. cit.*, in : *Notices...*, II, p. 186.

44) Cfr. *supra*, vn. 22, p. 412 ; vn. 24, p. 413.

45) Volgens J. Van Heukelom (*op. cit.*, in : *Verzamelde Opstellen*, *XV*, 1939, p. 32 (en passim) geschiedde de opbouw van de kapel tussen 26 april en 26 augustus 1647.

poris magno peregrinorum et Processionum concursu, hic locus colebatur, DEO ibidem miracula operante. Tandem post Biennium ista Capella et Stationes ad manus Canonicorum S. Sepulchri in S. Cruce devenerunt, ibique duo Canonici residere caeperunt pro administrandis Sacramentis. Nosterque Conventus inde usque adhuc est in pacifice possessione, ac unus nostrorum Canonicorum adhuc ibi residet pro ejus administratione.

Tractu tamen temporis propter bella continua et vicinos Acatholicos, nolentes ibi, sub paenis inhibentes, ne ullae amplius Catholicorum processiones per territoria sua transirent, sicut et ob frequentes Trajecti obsidiones, haec devotio multum languescere et deficere caepit.

A.D. 1679 obiit in Nedercan Hermannus Jeckermans Laicus, et in antiquo Sacello a se erecto, juxta votum suum, sepultus fuit.

A.D. 1679 pariter obiit R. Dominus Livinus Francken, Prior sextus hujus domus, qui tempore suae adminstrationis multa bona contulit huic loco, occasione Fundationum Missarum hebdomadalium et Anniversariorum, quae sub illo tum a Nobilibus, tum ab aliis, hic facta fuerunt.

Anno 1679 mox post obitum praedicti Domini, in Priorem electus est Aegidius Ausems, oriundus ex Norbeck. [p. 119]

Anno 1679 [46]) Praedictus D. Prior Aegidius, nempe Prior septimus, obiit. In gravissimas lites sustinere debuit contra Comitem Gronsveldanum in Supremo Senatu Brabantiae, qui per octo annos, agros et alia bona Conventus sub imperio sita, retinuit inculta et sub arresto,donec anno 1684 [47]) lis ista in favorem Conventus fuerit terminata. Eodem anno in Successorem electus fuit R. D. Reinerus Konings [48]), oriundus ex Immendorp, Patria Juliacensi, Prior octavus hujus Conventus, qui

[46]) Aegidius Aussems, geboren te Noorbeek, geprofest op 30 september 1665, 7de prior (1679-1697) van Hoogcruts. Zijn overlijdensdatum is niet 1679, maar 1697. Cfr. W. Goossens, *op. cit.*, in : *PSHAL*, LV, 1919, p. 83. — J. P. R. Stéphani, *op. cit.*, p. 215. — J. Daris, *op. cit.*, in : *Notices...*, II, p. 186-187, 192 en in : *PSHAL*, VI, 1869, p. 310-312, 314.

[47]) Zie vn. 46 en vn. 48. Proces gevoerd door Hoogcruts tegen Jacobus-Franc., graaf van Gronsveld (— omwille van diens eisen —) van 1680 tot 1684, en dat de priorij voor de Grote Raad van Brabant won in 1684. Aegidius Aussems, tekent, als prior, ook de akte van 1683 betreffend de vereniging van de priorij La Xhavée met Hoogcruts, en in juli 1684 en op 26 april 1685 de annulering van die overeenkomst. Ral, *Carmes de la Xhavée*, (Sépulcrins), nr. 12, liasse : *Histoire et administration 1337-1796*.

[48]) Reinerus Koninghs, geboren in 1647 te Immendorf bij Geilkirchen in het vroegere hertogdom Gulik ; eerst vicarius te Heerlen, dan te Gulpen, daarna pastoor te

adhuc Ecclesiasticus, per biennium fuerat Vicarius in Herlen, deinde tanto tempore Vicarius in Gallopia, unde promotus pro Curato in Reimersdal, ac inde habitum admisit in Monasterio S. Crucis, in quo in Spiritualibus ac procuratione temporalium, plurimum laboravit.

Anno 1728, Praedictus Dominus Reinerus Konings, Prior octavus, pie obdormivit in Domino, plusquam octogenarius.

Eodem Anno 1728 in Successorem electus fuit Antonius Cox [49]), tum Rector Residentiae nostrae de Nedercan prope Trajectum. Estque Prior, ac sibimet modo septuagenarius, qui haec Illustrissimae ac Reverendissimae Dominationi Vestrae in Spiritu Filialis obedientiae rescribit.

Itaque pro Majori Illustrissimi Domini Generalis informatione ac elucidatione, liceat mihi dicere, quod bona nostra temporalia consistensia in agris, pratis, sylvis et villis, quamvis in initio valde modica, modo accreverint et adaucta sint usque ad quadringenta Bonuaria, ultra varios modios speltae, ac certas summas pecuniarias, constitutas ad reditum annuum ad 4 in centum, super pagos ubi bona sita sunt, et hoc ad solvendum taxas contributionis as subsidia tam ordinaria quam extraordinaria, quae singulis annis a Regina Hungariae, tanquam Ducissa Brabantiae [50]), exscribun-[p. 120]-tur, seu alias ob necessitates ac rationes urgentes super immobilia repartiuntur.

Anno 1714. Excellentissimus Dominus Generalis de Dopff [51]) Gubernator Trajectensis, Dominus temporalis in Nedercan, Patriae Leodiensis propre Trajectum, advertens quod fideles deberent assistere divinis sub dio, propter angustiam antiquae Capellae S. Sepulchri,

Remersdael (Reijmersdael, 1225 : Renhievaz, 1252 : Reynbeizdale), in het bisdom Luik, hertogdom Limburg ; gelegen ten zuiden van Teuven. Hij trad in de Heilig-Graforde te Hoogcruts op 5 juli 1679, werd geprofest in 1680, is gekozen tot prior einde 1697 of begin 1698 ; vervulde dat mandaat tot aan zijn overlijden op 21 oktober 1728. Hij was toen 81 jaar oud. Cfr. W. Goossens, *op. cit.*, in : *PSHAL*, LV, 1919, p. 83. — J. Daris, *op. cit.*, in : *Notices...*, II, p. 188, 192.

[49]) *Supra*, tekst p. 416 en vn. 26.

[50]) Maria-Theresia, gehuwd in 1736 met Frans Stephanus van Lotharingen, die in 1745 keizer werd, volgde haar vader Keizer Karel VI van Habsburg op in zijn erflanden. Zij regeerde van 1740 tot 1780 als Koningin van Hongarije, Vorstin van de Zuidelijke Nederlanden (nl. van het hertogdom Brabant, Limburg, Luxemburg, van het graafschap Vlaanderen), enz. Haar regering begon met de Oostenrijkse Successieoorlog (1740-1748).

[51]) Veldmaarschalk Daniel Wolff de Dopff, gouverneur van Maastricht, van Lutheraanse geloofsbelijdenis, kocht in 1697 van de Wansoulle de heerlijkheid Nederkanne. Cfr. J. Van Heukelom, *op. cit.*, in , *Verzamelde Opstellen*, XV, 1939, p. 48-49, 54-55.

desiderabat etsi Acatholicus, ut Capellae ista destrueretur ac nova extrueretur, ne populus aeris injuriis amplius expositus esset tempore Officii Divini; quem in finem promittebat se opem allaturaum.

Desiderium Praedictae Excellentiae multum animavit D. Antonium Cox, tum Capellae Rectorem, ut grande hoc opus inchoaret aggrederetur atque perficeret, prout mediante ope suae Excellentiae, non jam Capella sed Ecclesia ibidem extructa est, quae facile trecentas ac quadringentas Personas capere possit, adjecto Sanctissimi Domini Sepulchro, de lapide exciso, cum septem lampadibus. Expensae pro isto novo aedificio excurrerunt ad duodecim millia florenorum monetae Leodiensis, seu Trajectensis; duo similes floreni faciunt florenum Germanicum, id est quatuor solidos in specie.

Anno 1718. Illustrissimus Dominus de Bannam [52]), magnus Decanus Collegiatae Ecclesiae Tracti, sub titulo S. Servatii, Vir graduatus ac omni exceptione major, adjecit Conventui nostro aedificium pro habendis exercitiis suorum Canonicorum dum vellent ad Sacros Ordines promoveri, continens superius tria cubicula, inferius locum Bibliothecae, respicientem ad hortum.

Multa quoque et alia sunt restaurata, et de novo aedificata tempore pacis, quae quidem ultimo ingruente bello, cessare debuerunt op nimias exactiones nunc et tunc solvendas.

[p. 121] Quam maxime vero tempore ultimi triennii, quo exercitus in vicinia, imo in medio nostrum stetetunt, Austriatici, Hollandi et Angli, per biennium omnia vastantes, ac denique Galli occasione obsidionis Trajectensis, totam nostram Provinciam Limburgensem, nummis ac hospitationibus gravantes.

Septem officiarii Galli totam domum nostram occuparunt, a 1 Maii 1748 usque ad 1^{mam} Januarii 1749, cum suis respective famulis et equis, quibus victum ac pabula omnia subministrare debuimus.

Exprimi non potest, neque Illustrissima Dominatio Vestra cogitare, vel mente concipere potest, quantum damni a castris et Exercitibus passi simus, triginta sex millia Gallorum Equitum, cataphractorum, Hussarorum Grassinorum, Voluntariorum Bretonum, Cantabrorum,

52) Henri de Bonhomme, geboren in 1656 te Wijk bij Maastricht, zoon van Henri en diens tweede echtgenote Marie de Glein. Hij werd priester, verkreeg een prebende in het Sint-Servaaskapittel in 1673, werd deken van dat kapittel in 1695. Hij was Heer van Odegrave (= Ottegraven te 's Gravenvoeren), enz. In 1716 liet hij het H. Graf in de kapel verfraaien. Hij overleed in 1742. Cfr. J. Van Heukelom, *op. cit.*, in : *ibid.*, p. 51-53.

Hollandorum Morlierum, Ficherorum, Venatorum, ultra aliquot Legiones peditum [53]), nempe Helvetorum, legiones Ducis de Chartre, aliorumque Principum Gallorum, Provinciae nostrae Limburgensi per septem menses inhaeserunt ac pagi omnia necessaria afferre et procurare debuerunt, sub paena militarium executionum, ita ut in sola Parochia nostra, vulgo Norbeck, taxae ibidem super bona repartitae, excurrant ad sexaginta duo millia florenorum monetae Trajectensis, in quibus pro quota Conventus nobis persolvenda sunt quinque millia, ultra quatuor aut quinque millia solvenda in aliis pagis ubi bona nostra sita sunt, quo belli fuore attento, Illustrissima ac Reverendissima Dominatio, facile judicare poterit quod modo non parum depauperati simus, quodque ad redimendas vexas et solvendas taxas, tam ordinarias quam extraordinarias, aliqua capitalia distrahere et alienare necesse fuerit pro nostra conservatione; sperantes inter-[p. 122]-im et confidentes tempore pacis, meliora. Ac nos omnes prudentiae et providentiae Illustrissimi ac Reverendissimi Domini Praepositi Generalis committimus, ut si judicet, in hoc misero statu nobis afferre aliquod solatium, seu opem qua capitalia nunc obligata redimere, seu alias pro amplificando Conventu, aut pluribus Religiosis suscipiendis et sustentandis, ad Gloriam majorem Honorem ac Decorem Ordinis SSmi Sepulchri in hisce Belgii partibus, per Conventus in Polonia, Hungaria, Bohemia, Silesia, etc. sitos, contribui posset; sic prospera et adversa nobis erunt communia.

Praefatus Conventus S. Crucis seu Montis Calvariae non est in ulla Civitate positus, sed in medio Civitatum Leodiensis, Trajectensis, Aquisgranensis et Limburgensis, quarum Civitatum viae Regiae ad portam Conventus, vel ad summum parvo quadrante inde transeunt. Idem Conventus est arboribus fructiferis undequaque septus, foris in campos oculos intuentium rapit, campi abundant frumento, horti superabundant oleribus, prata rident, boves crassi, ovesque faetosae.

[53]) Het laatste jaar van de Oostenrijkse Successieoorlog (1748) trokken wel zesendertig duizend manschappen door het Land van Overmaas, al plunderend en vernielend en er kamperend : O.a. de equitatum cataphractorum = geharnaste of gepantserde ruiterij, de Huzaren of Hongaarse vrijbuiters, de Bretoense vrijwilligers, de standaarddragers uit Cantabrië (in Zuidwest-Frankrijk), gehelmde Hollanders (morion = stormhoed, helm) lansiers, Jagers en legioenen voetvolk. Cfr. W. H. Schukking, *Krijgsbouw in Limburg*, in : *Limburg's Verleden*, dl. II, p. 356-372. R. Boumans, *De Militairen in de 16de, 17de, 18de eeuw*, in : *Flandria Nostra*, onder redactie van J. L. Broeckx, C. De Clercq, J. Dhondt, M. A. Nauwelaerts, 5 dln., 1957-1960, dl. 5, 1960, Antwerpen, p. 235-283.

Tandem praedictus Conventus S. Crucis seu Montis Calvariae, jacet in Comitatu Dalhemiensi Austriaco, Provinciae Limburgensis, Dioecesis Leodiensis, distans a Mosae Trajecto tribus leucis, a Viseto duabus, a Leodio quinque, a Limburgo quatuor, ab Aquisgrano quatuor, a Juliaco septem, a Ruremonda decem, etc. Hactenus relatio P. Antonii Cox, Prioris Conventus S. Crucis, in Belgio existentis.

CAPUT XX

De Conventu Montis Oliveti et aliis in Belgio existentibus.

Alter Conventus in Belgio existens est Conventus Montis Oliveti in cava rupe vulgo Xhavea, prope [p. 123] Leodium, in Dominio Herstallensi. Pro hoc Conventu fundando oblatus Joanni Abroeck [54]) Vicario Generali Belgii locus, in Anno 1488; quem Locum et Contractum pro illo confirmavit Comes Engelbertus de Nassau, et successu temporis fundatus est Conventus et Ecclesia, sufficientem dotationem habens [55]). Sed modo hic Conventus gravibus debitis gravatus, sub iisdem gemit.

In eodem Belgio est etiam Residentia Cannensis seu Nedercan Patriae Leodiensis, prope Trajectum. De hac Residentia Cannensis seu Nedercan, dictum est superius. Secunda Residentia est Visetensis, de qua constat ex ipsa Submissione Canonicorum Nostrorum Belgicorum superius adducta.

Praeter hos Conventus et Residentias Canonicorum SSmi Sepulchri, fuit etiam Conventus Ruremondanus in Civitate Ruremondensi fundatus, sed hic est alienatus tali modo et casu :

Sub Philippo II Hispaniarum Rege [56]) contigit, quod in Belgio

[54]) Jan van Abroeck, reg. kan. van het Heilig-Graf (1467), prior (1471- 1510) te Sint-Odiliënberg, provinciaal (1484-1510) van de Nedergermaanse provincie., Cfr. Zr. M. Hereswitha, *De priorij ... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI 1971, p. 279-300, verder passim, in dl. I en II. — Id., *Jan van Abroek*, in : *Nat. Biogr. W.*, III, 1968, kol. 1-5.

[55]) *Supra*, p. [102], 408, vn. 17.

[56]) Filips II, van Habsburg, koning van Spanje en vorst der Nederlanden (1555-1598) ; oprichting van drie kerkprovincies : de Waalse bisdommen (*Kamerijk*, Atrecht, St-Omaars, Doornik, Namen), de Noordnederlandse en de Zuidnederlandse (met de bisdommen *Mechelen*, Ieper, Brugge, Gent, Antwerpen, 's Hertogenbosch, Roermond). Het bisdom Luik, afhangend van het aartsbisdom Keulen, verloor door die regeling een aanzienlijk deel van zijn gebied. Cfr. M. Dierickx, s.j., *De oprichting der nieuwe bisdommen in de Nederlanden onder Filips II*, 1559-1570, Antwerpen/Utrecht, 1950.

erigerentur septem Episcopatus, nimirum Iprensis, Namurcensis, Tornacensis, Gandavensis, Antverpiensis, Ruremondanus et Archipiscopatus Mechliensis, cumque ageretur de tot Episcoporum subsistentia et fundatione, tunc omnes Abbatiae, Praepositurae, Decantus, Canonici cujuscunque Ordinis, Regulares seu non Regulares totius Belgii pro fundandis illis Episcopatus concurrere debuerunt. Et sic factum est quod Conventus Canonicorum SSmi Sepulchri ad Montem S. Odiliae [57]) prope Ruremondam existens, perierit, ejusque proventus annexi fuerint Mensae Episcopali Ruremondanae.

Tandem in Urbe Cameracensi fuerunt duo Conventus Canonicorum Regularium SSmi Sepulchri, sed hi, [p. 124] iniquitate temporum et variis casibus, perierunt [58]). Hanc totam relationem accepi *a* moderno *Priore Conventus S. Crucis seu Montis Calvariae in Belgio* existentis, cujus literas hic adiungo, quae sunt tenoris sequentis:

Illustrissime et Reverendissime Domine Domine Praeposite Generalis, Illustrissima et Reverendissima Dominatio Vestra misit literas suas honoratissimas ex Cracovia de die 14 Junii 1749. Has tanquam de Caelo delapsas exosculatus perlegi, et Confratribus meis ingenti mecum gaudio exultantibus et tantam Illustrissimae ac Reverendissimae Dominationis Vestrae, in filios suos gratiam atque benevolentiam admirantibus, praelegi.

[57]) Een deel van de inkomsten, die klein waren, van het munster of de Sint-Pieterskerk te Sint-Odiliënberg, nl. tienden, dienden ook voor de dotatie van de bisschop van Roermond. Maar veel daarvan kon niet worden geind. Cfr. Zr. M. Hereswitha, *De Priorij ... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 306-316 en p. 755-762., — *Codex dipl. Bergensis*, uitgegeven door M. Willemsen, in : *PSHAL*, XXVI, 1889, nrs. 86-88, p. 228-237.

[58]) In Kamerijk, stad en diocees, zijn nooit kloosters van de Heilig-Graforde geweest. Het in de : *Brevis Historia ..... Ordinis S. Sepulchri* (uitgegeven door M. Willemsen in : PSHAL, XXVIIII, 1891, p. 334) aangehaalde : « Primum monasterium fuit Cameraci. Anno 1064 Libertus Cameracencium Episcopus, vir sanctus, fundavit Cameraci monasterium S. Sepulchri » is foutief. Dit blijkt uit het feit dat Liebert, bisschop van Kamerijk (1051-28 sept 1076.), o.a. de *Benediktijnerabdij* van het Heilig Graf oprichtte, m.a.w. een abdij die als titel droeg « van het Heilig Graf », zoals er trouwens meerdere kloosters onder die benaming zijn bekend geweest. De kerk van die abdij is geworden de kathedraal van Kamerijk. Cfr. M. Chartier, *Cambrai (Diocèse)*, in : *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. XI, Paris, 1949, kol. 550-551, 562. — P. Jousset, *La France, géographie illustrée*, 2 tomes, Paris, s.d., t. II, p. 404.

Evenmin behoorde tot de Heilig-Graforde de priorij Saint-Samson te Orléans, die door Lodewijk VII (1137-1190) geschonken werd aan de Augustijnerkanunniken van O.L. Vrouw van de Berg Sion. (Cfr. C. Couret, *Notice historique* sur l'Ordre du Saint Sépulcre de Jérusalem, Paris, 1905², p. 62.

Pusillus igitur hic grex, non tantum quamprimum DEO gratias egit pro meritissimi Praesulis Electione Canonica et Apostolica, sub cujus Sancto Regimine Ordinis Sanctissimi Sepulchri Dominici majore in dies ac illustriora promittuntur incrementa, verum etiam mecum, Illustrissimae ac Reverendissimae Dominationis Vestrae congratulatur. Et unanimi corde et affectu, longaevos vovet annos, ut suo tanto Duce, ad Caelestem Patriam perducamur, ibidemque licet nunc Patriarum longinquitate disjuncti, nos faciem ad faciem videre mereamur.

Interim Conventus hic Sanctae Crucis frugaliter vivendo, et commensales undequaque huc convolantes alendo ac docendo, post multas tribulationes sese conservavit, istaque ratione duodecim Canonici nihil proprii habentes, sed in communi viventes, honeste sustentari queunt.

Verum quidem est, quod ultimis belli tempestatibus, tam a Gallis quam a Confederatis plurimum [p. 125] fuerimus perpessi per tres annos continuos, unde Aerararium nostrum ita fuit exhaustum ut per multos annos restaurari nequeat. Attamen data nunc pace, Divinam speramus benedictionem quam modo incipimus experiri, ex quo jam plures instructionis gratia huc adducuntur et accurrunt, quam locus noster continere potest, cuius tamen circumferentia consistit in octo seu novem bonuariis; bonuarium consistit ex quatuor jugeris Flandricis seu Brabantinis [59]).

De Conventu nostro adhuc satis angusto quo ad aedificia sunt, et de caeteris Canonissarum Conventibus Ordinis Nostri, in hisce partibus existere cognitis, quantum ex manuscriptis nostris colligere potui, notitiam per extractum hisce adjungere volui.

Quod si impressio libri de Ordine, quem Illustrissima ac Reverendissima Dominatio sua imprimendum disposuit, non urgeat, saltim per hyemem de variis hempe propriis adjacentibus, licet non de omnibus inquirere potero, quo anno fundati, sub quo titulo, a quo Fundatore, an possideant villas, an vero summas pecunarias?, nempe de Conventibus in Mosae Trajecto , in Aquisgrano, in Juliaco, in Viseto, in Tungris, in Trudonopoli, in Hasseleto, in Leodio, etc. Facile fundationes eorumque modernum statum satis scrire potero, propter notitiam quam in praedictis Conventibus habemus. Soror namque Nostri Canonici Senioris est Priorissa jam inde 25 annos in Conventu Mosae

[59]) *Supra*, p. 416-417, vn. 27.

Trajectensi [60]), alii etiam Fratres in aliis Conventibus Canonissarum habent consanguineas, ac per eas notitiam, etc.

Officia propria Ordinis Nostri cum Canonissis habemus Leodii impressa et ab Ordinario nostro approbata, inter quae officium solemne SSmi Sepulchri cum Octava, Dominica secunda post Pascha a nobis servatur, unde etiam hic est Missa propria [61]).

[p. 126] Tenorem Indulgentiarum memoratarum, si in copiis authenticis habere mereremur, pariter si nostrum Altare B. M. Virginis illis destinaretur; sic quoque si in proximioribus Canonissarum Conventibus, seu templis, quoddam altare eligere, ac in iis certas indulgentias annectere dignaretur, velut in Aquisgrano, Trajecto, et aliis supramemoratis, id mihi maxime in votis esset, ac devoto sexui, libenter communicabo praevidens id illis fore gratissimum, easque pro ista gratia Reverendissimae Dominationi fore obstrictissimas. Interim

[60]) De priorin in kwestie is Anna Maria Horsmans, geboren te Maastricht, gedoopt op 3 februari 1685 in de Sint-Nicolaaskerk aldaar; dochter van Wilhelmus en Agnes Valckenborgh (Gemeentearchief Maastricht, *Parochieregisters St-Nicolaaskerk, 1685-1706*, inv. nr. 78, fol. 1r). ingetreden in het Sepulcrinessen- of Bonnefantenklooster te Maastricht, geprofest op 15 oktober 1703; kloosternaam: Zr. M. Anna van de H. Drievuldigheid; priorin van augustus 1724 tot aan haar overlijden op 15 november 1757. Haar grafschrift luidt:

HIER LIGT BEGRAVEN
ONSE EERWEORDIGE
MOEDER Sr M ANNA
VAN DE H DRYVULDIGHEYT
GEBOREN HORSMANS
GESTORVEN DEN 15 9BER
1757.

Haar broer: Willem Horsmans, werd in dezelfde kerk gedoopt op 14 september 1688 (*Ibid.*, fol. 19r). Hij trad in de Heilig-Graforde te Hoogcruts en werd er geprofest in 1709; hij overleed er in 1770. Cfr. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters.*, p. 164, 171 tekst en vn. 4. — J. Daris, *op. cit.*, in: *Notices...*, II, p. 192. — F. Dazert, *op. cit.*, in: *PSHAL*, XXXVIII, 1902, p. 337.

[61]) *Festa propria canonicorum sanctae Hierosolimitanae ecclesiae et custodum sacrosancti Dominici Sepulchri*, Liège, 1674: P. Danthez; herdruk: Liège: Lambert Thonon, 1701. — *Festes propres de l'ordre canonique du très Saint Sépulchre de Notre Seigneur à Jérusalem*, Liège, P. Danthez, 1675; 2de uitgave, Liège, B. Collette, 1717.

Horae Canonicae dicendae in propriis festivitatibus Canonicorum S. Hiersolimitanae Ecclesiae et Custodum Sacr. Dominici Sepulchri, Liège, G. Ouwerx, 1672.

Proprium Sanctorum ad usum Canonicorum S. Hierolimitanae ecclesiae et Custodum Sacr. Dominici Sepulchri, Liège, G. H. Streel, 1674. (Zangboek): 50 pp. + Proprium Missarum, XIV pp. — *Missae propriae Sanctorum Ordinis Stl Sepulchri*, Liège, B. Collette, [1717].

expectans Legendam seu Librum V. Claudiae, me cum pusillo Grege meo, ad Gremium Illustrissimae et Reverendissimae Dignitatis Vestrae prosterno, omnes Reverendos Dominos Canonicos, et singulos in osculo pacis salutans, veneror, omnia fausta et laeta precor, nihil ita opto quam ut invicem omnia sive prospera, sive adversa nobis communicemus, ac unum corpus et anima una fiamus in Christo, quod sicut ardentei desidero ita mutuam correspondentiam melius et sincerius exprimeie, ad notitiam Fraternae charitatis constanter colere conabor, dum ea qua par est veneratione, cordis submissione ac viscerum dilatatione subscribor.

De Belgio in
Conventu Montis Calvariae
seu S. Crucis
die 17 8bris
1749.

Illustrissimae ac Reverendissimae Dominationis Vestrae humilissimus ac obedientissimus Famulus et Filius
Antonius Cox Prior Conventus Montis Calvariae in S. Cruce.

a tergo literarum :

Illustrissimo ac Reverendissimo Domino D. Jacobo Radlinski S. Theologiae Doctori Ordinis Canonicorum Regularium Custodum Sancrosancti Hierosolymitani Sepulchri Praeposito Generali Infulato, etc.

[p. 127] Praeter hos Conventus in Germania praesertim in Belgio existentes, reperitur etiam insignis Conventus Nissensis [62]) eorundem Canonicorum SSmi Sepulchri in Silesia et Pragensis [63]) in

[62]) W. Hermann, *Zur Geschichte der Neisser Kreuzherren vom Orden der regulierten Chorherren und Wächter des Heiligen Grabes zu Jerusalem mit dem doppelten roten Kreuz*, Inaugural Dissertation in 4 Teile, Teildruck, Breslau, 1938, 54 pp., p. 51-53 : inhoudsopgave van het gehele werk. — In Silezië werd de eerste proosdij van Heilig-Grafkanunniken opgericht in 1239 te Neisse (= Nisa), gelegen ca. 70 Km zuidoostwaarts van Breslau (= Wroclaw). Die proosdij werd opgeheven door de Pruisische Staat in 1810.

[63]) De proosdij te Praag in de Zderas, opgericht in 1190, is het eerste klooster van Heilig-Grafkanunniken in Tsjecho-Slovakije. Het werd in 1420 verwoest door de Hussieten, hersteld in 1573 en opgeheven in 1785. Rond 1227 werd in Tsjecho-Slovakije eveneens een vrouwelijke tak van de Orde opgericht, te Světec (distrikt Schwatz bij Teplice). Dat klooster van Světec werd in 1421 verwoest door de Hussieten. De vrouwelijke tak verdween in Bohemen en Moravië circa 1580. Na 1500 waren al de kloosters van de Heilig-Graforde, in Moravië en Bohemen, de proosdij van Praag in Zderas inbegrepen, onder het gezag gekomen van de proosdij te Neisse in Silezië (in het huidige Polen), proosdij die reeds sedert 1400 de titel voerde van generalaat der Orde in Silezië. Cfr. vn. 62. — Josef Svátek, *Z Dějin Konventu Řádu Svatého Hrobu ve Světci*

Bohemia, sed de his potero aliquid inculcare ad finem praesentis Opusculi. Tandem constat de Conventu S. Pelagii in Denckendorff [64]) in Dioecesi Constantiensi et Provincia Moguntinensi et de Conventu Spirensi [65]), item de Conventu Annesiaco [66]) in Dioecesi Gebenensi, sed de singulis agere longum esset.

CAPUT XXI

De Origine Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri

Exactissimus totius Ordinis Canonici Scriptor et Historicus,

u Bíliny (= Over de geschiedenis van het klooster van de Orde van het Heilig Graf te Světec), in : *Zprávy. Studie, O blastního Valstivědného Muzea v Teplicích*, 1969, nr. 5, p. 9-18, 37. — Id., *Organisace řeholních instituci v českých zemích a péče o jejich archivy* (= De Organisatie van de religieuze instellingen in de Tsjechische landen en de zorg voor hun archieven), Handboek voor de Rijksarchieven (ronéotype), Praag, 1966, 206 pp. — Anton Schubert, *Urkunden-Regesten aus den ehemaligen Archiven der von Kaiser Joseph II aufgehobenen Klöster Böhmens*, Innsbruck, 1901, p. 32-67.

64) De proosdij Denkendorf, bij Esslingen in Württemberg, werd gesticht in 1120 door Berthold von Beutelspach de Jongere, en opgericht in 1128-1130. In 1450 werd ze opgeheven door de vorst van Württemberg. Denkendorf is gelegen in het bisdom Konstanz (opgericht in 550), en in de kerkprovincie Mainz (781-1802). — H. Werner, *Kloster Denkendorf, ein Gang durch seine Geschichte*, s.l., s.d. [1954].

65) Heilig-Grafpriorij te Spiers (1214-1565). In de voorstad van Spiers (= Speyer), Alt-Speyer werd door Jeruzalem-pelgrims een Heilig-Grafkerk gesticht en een vrouwenklooster, dat aan die kerk paalde. Reeds in 1207 was dat klooster in verval, en de bisschop schonk de gebouwen ervan aan de proosdij Denkendorf, samen met de daaraan grenzende Heilig-Grafkerk. Ca. 1214 was in het verlaten vrouwenklooster reeds een Heilig-Grafpriorij van kanunniken opgericht, doch die verdween in 1565. De bisschop wilde het klooster reorganiseren, maar de proost van Denkendorf verkocht de kloostergebouwen en landgoederen aan de stad Spiers. Cfr. Bernh. Hermann Röttger, *Stadt und Bezirksamt Speyer*, in : *Die Kunstdenkmäler der Pfalz, III*, München, 1934, p. 520-523.

66) De priorij van reguliere kanunniken van het Heilig-Graf werd opgericht te Annecy in Opper-Savoye in 1348. Annecy was gelegen in het koninkrijk Arles, bisdom Genève. De stichters van de priorij waren de graven van Genève ; de eerste prior was Andreas van Antiochië (1348-1360). De facto was deze priorij reeds verdwenen einde 17de eeuw, doch de jure werd ze eerst in 1794 opgeheven ten gevolge van de Franse Revolutie. Cfr. J. Duffresne, *Galerie Savoyarde : Le Saint Sépulcre d'Annecy*, in : *Industriel Savoisien*, 27 juni, 6, 13, 20, 27 juli 1935. — *André d'Antioche*, in : *Dict. d'Hist. et de Géographie ecclésiastiques*, t. II, 1914, kol. 1632-1634. — *Annecy, Le Saint Sépulcre*, in : *ibid.*, t. III, 1924, kol. 363. — *L'hôpital du St. Sépulcre, puis de la Charité*, kol. 366-367. — A. Despine, *Notice historique sur le Saint-Sépulcre d'Annecy*, rapport lu à la séance du 8 janvier 1857 de l'Association florimontane. (Avec pièces justificatives), Afschrift : 22 pp.

Gabriel Pennottus [67]), S. Juliani apud Spoletum Abbas Lateranensis, tractando de Canonissis Lateranensibus, deducit earum originem ab Apostolis, dum libr. 3, cap. 49 sic inquit : « De quibus Collegiis pro complemento praesentis operis aliqua dicturus, iis omissis, quae de Canonissarum antiquitate, origine, sanctitate, plura dicenda essent, quod prolixiores esse, hic minime possimus. Hoc unum pro fundamento dicendorum necessario praemittendum fore judicavi, scilicet quemadmodum Canonicorum, ita etiam Sanctimonialium Virginum, quae Canonissae vel Canonicae vocantur, institutum ab Apostolis et Viris Apostolicis in exordio nascentis Ecclesiae suam originem accepisse, et quemadmodum in primimitiva Ecclesia, et deinceps Ordo Regularis Virorum in duas classes partitus fuit, tum nomine tum habitu differentem, quorum altera classis Canonicorum sive Clericorum, Monachorum altera fuit nuncupata. Ita et de Ordine Regulari faeminarum dicendum ; nam fuisse olim in Ecclesia Sacras Virginis Sanctimoniales, Canonicas, sive Virginis Clericales, sive Diaconissas a Monachabus, tum nomine tum habitu [p. 128] distinctas, sequentia Patrum et Conciliorum testimonia certissime testantur ». Hactenus Pennottus, ubi statim adducit Patres et Concilia, pro Canonissis in Ecclesia primitiva existentibus.

Doctissimus Petrus Lüll, Commissarius in Spiritualibus Canonissarum SSmi Sepulchri, agendo de Illarum origine, cap. 2, sic inquit : « Non sine mysterio factum, quod dum David superbum et elatum Goliath, quinque suis lapidibus superavit, humi prostravit, obtenta insigni in potenti DEI manu, de isto Philistheo victoria, milieres et virgines de Civitatibus Israel egressae fuerint, Victori in applausum insimul canentes et psallentes. Nam pariter cum Christus JESUS nos a saevitia infernalium Philistheorum liberavit, et pretiosissimo sanguine, ex Sanctissimis quinque suis vulneribus promanante ex dira servitute pristinae libertati et gratiae coelestis Patris restituerit, illico juxta institutum Apostolorum, praecipue S. Jacobi Minoris, post gloriosam illius mortem congregatae sunt Hierosolymis mulieres et virginis, quae per totam vitam suam Christo Domino laudem decan-

[67]) G. Pennottus Novariense ex Congregatione Lateranensi S. Juliani apud Spoletum abbate ac theologo autore, *Generalis totius sacri Ordinis clericorum canonicorum Historia tripartita* : 1° de clericali sanctissimi Patris Augustini instituto et habitu ; 2° De sacri Apostolicique Ordinis canonicorum regularium origine et progressu ; 3° De congregatione Lateranensi, per Frigdionarios canonicos restituta, Roma, 1624, Köln/-Grevenbruch 1630. De aangehaalde tekst : « De quibus ... testantur » is in het oorspronkelijk werk van 1754, gecursiveerd.

tabant, omni fervore calcantes semitam virtutis. Et quoniam in Spiritu Sancto et igne baptisatae erant. Math, 3. 11, ideo ex intimo amore et ignea charitate erga JESUM, mundi voluptatibus se subtrahentes, totae se Domino consecrarunt. S. Ambrosius scripsit lib. 1 de Virg. quod dum Maria Soror Moysis, accepto tympano, cum virgineo pudore totum duceret et regeret exercitum, laudem cantando Domino, gloriose magnificatus sit, equumque ac ascensorem in mare projecerit Et hoc fuisse typum et figuram (ait idem S. Doctor) quod in Ecclesia DEI Virgines congregabuntur, Nomini Domini (postquam in mari rubro pretiosissimi sui sanguinis, infernalem Pharaonem cum sui exercitu submersit) laudem decantaturae, inter quas Congregationes numerat Virgines templo Hierosolymitano dedicatas, quam Beatissima V. MARIA religiosam vitam [p. 129] docuit, habitans cum illis». Hactenus Petrus Lüll in libro cui titulus: Mausoleum S. Jacobi Apostoli [68]). Hic praemissis.

Dicendum. Canonissae Regulares SSmi Sepulchri procedunt ex Sacrosancta Hierosolymitana Ecclesia, sive illarum origo et institutio deducatur ab Apostolis, sive a Sacris Virginibus in primitiva Ecclesia existentibus, templo Hierosolymitano dicatis, quae Beatissima Virgo Maria Religiosam Vitam docuit, et in omni perfectione Regulari erudivit, instruxit et exercuit. Ratio est, quia praedictarum Canonissarum alia Origo ostendi non potest. Ejusdem est sententiae quo ad originem ab Apostolis provenientem Tamburinus, tom; 2, disp. 24 quaest. 4. Suarez, tom. 4, de relig. tract. 9. Jacobus Montfort S. Jesu [69]) et alii de hac materia tractantes.

[68]) C. P. Lüll, *op. cit.* Dat werk: *Mausoleum*» is geschreven in het Duits. De tekst eruit aangehaald werd in de «*Synopsis*» (1754), gecursiveerd. Van het tweede hoofdstuk, p. 6-11 vertaalt Radlinski p. 6 en de eerste kolom van p. 7 voor een groot deel. Het begin is aldus: «*Zweytes Capitel wird erwiesen dasz auch Geistliche Jungfern oder Canonissen des Ordens zum Hl. Grab von Anfang der ersten Kirchen gewesen seyen.* (Tot daar de titel van het 2de hoofdstuk). Dan verder de tekst: *Es ist nicht ohn Geheimnis geschehen dasz als David den Hoffertigen und grossmühtigen Goliath mit seinen fünf Schlender steinen überwunden zur Erden geworffen und durch die starke Hand Gottes* .... *so dem Tempel zu Jerusalem verordnet waren rechnet denen die Jungfraw Maria das Geistliche Leben gelehret und bey ihnen gewohnet...* — Casparus Petrus Lüll anno 1703 pastor erat in Grombach diocesis Spirensis; idem fuit Regularium Canonissarum ad S. Sepulchrum Juliacensem Praeses et Commissarius in spiritualibus. J. Hartzheim, s.j., *Bibliotheca Coloniensis*, Köln, 1747, p. 51.

[69]) Jacobus Montfort Soc. Jes. = J. Mumford, geboren te Norfolk in Engeland in 1606, rector van het college der Engelse Jezuieten te Luik, vertrok in 1640 als missionaris naar Engeland, overleed daar op 9 maart 1666, ten gevolge van slechte behandeling

Praedictarum Canonissarum SSmi Sepulchri Regula et Institutum est idem quod est nostrorum Canonicorum, finis illarum est idem cum Canonicis, nempe promovere honorem, cultum et Gloriam SSmi Sepulchri et Sepulturae Christi Domini, simulque testari Resurrectionem Illius et meditari totam innocentissimam Ejus Passionem. Eadem Canonissae SSmi Sepulchri utuntur habitu nigri coloris, ad instar aliarum Monialium. Portantque in habitu suo Crucem purpuream/ duplicatam; pallium illarum est ligatum duobus funiculis rubris sericeis, in memoriam funium illorum, quibus ligatus fuit Christus Dominus in sua Passione et flagellatione; in his autem funibus rubris habent quinque nodos seu globulos colligatos, in memoriam quinque vulnerum Christi Domini. Sicut autem Canonici Nostri, sub mantilletis, sive mucetis, utuntur rochetto; ita praedictae Canonissae sub paliis suis nigris adhibent vestem albam lineam, simillissimam rochetto, unde potest vocare ro-[p. 130]-chettum [70]). Antiquae Constitutiones harum Canonissarum disponunt ut Ecclesiae et Monasteria illarum sint aedificata juxta exemplar, formam et similitudinem SSmi Sepulchri Christi Domini. Item praedictae Constitutiones obloquuntur ut in Ecclesiis et Monasteriis earum sint representata Loca Sancta Hieroslymitana : nempe Praesepe Bethleemiticum, Bethania, Mons Sion et Mons Calvariae, Vallis Josaphat, et Ipsum Sacrosanctum Sepulchrum Christi Domini et alia Loca Sanctificata per Redemptorem et Salvatorem nostrum. Ad haec autem Loca Sacra singulis Dominicis et in Festis principalibus faciunt Processiones, cum canticis et hymnis Passioni et Sepulchro Christi accomodatis. Unde singulis diebus Sabbathivis Antyphonam Dolorosam cantant ad Sepulchrum Christi, et in Dominicis canticum gaudiosum [71]). Tandem singulis diebus Sabbathivis, post stationem S. Crucis, solent facere Commemorationem Beatae MARIAE

en gevangenis. Cfr. *Deux notices sur l'Ordre Canonial du Saint-Sépulcre*, uitg. M. Willemsen, in : *PSHAL*, XXVIII, 1891, p. 247-248.

[70]) C. P. Lüll, *op. cit.*, p. 123-128. — L. Jegher, *La gloire de l'Ordre canonial du S. Sépulchre Hierosolimitain de N.S. Jésus Christ*, Liège, Ardt de Corswarem, 1626, chap. XI, De l'habit de l'Ordre du S. Sépulchre, p. 63-71. — Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...* p. 265-266. — Id., *De Priorij ... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, plaat 5.

[71]) C. P. Lüll, *op. cit.*, p. 101-111. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 251-263, 330. — Id., *De Priorij — te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 742-743. — Id., *Het verband tussen de wetgeving van de Heilig-Graforde en die van de Orde van Prémontré in de XII*de *eeuw*, in : *Analecta Praemonstratensia*, XLVII, 1971, p. 5-23.

Virginis Immaculatae Conceptae, ad formam et exemplum S. Hierosolymitanae Ecclesiae, quae prima coluit, promulgabat et defendebat honorem Immaculatae Conceptionis, ut supra ostensum est Cap. 10 [72]). His breviter narratis, progredior ad referendos Conventus earundem Canonissarum in Germania, in Belgio, et in aliis Regnis.

CAPUT XXII

In quo referentur Conventus Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri in Germania, praesertim in Belgio et in aliis Regnis.

Primus Conventus Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri in Belgio existens est Conventus sub titulo S. Elisabethae, vulgo Bonsinfants, intra ipsum Leodium, Civitatem principalem [73]) et Sedem Principis Leodiensis, fundatus.

[p. 131] Secundus Conventus est sub titulo S. Agathae, situs in suburbio S. Laurentii, prope portam Civitatis Leodiensis [74]), regione celeberrimae Abbatiae S. Laurentii PP. Benedictinorum.

[72]) M. J. P. Radlinski, *Synopsis...*, p. 46-53. — Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 320-329, 333-335.

[73]) Werd de vrouwelijke tak der Heilig-Graforde in Tsjecho-Slovakije reeds in 1227 gesticht, in Spanje in 1276-1306, in de Germaanse provincie der Orde ontstond die eerst in 1480 onder impuls van Jan van Abroek, prior te Sint-Odiliënberg. De eerste kanunnikessen in deze provincie legden op 8 oktober 1480 hun geloften af in het munster te Sint-Odiliënberg en vestigden zich daags daarna te Kinrooi bij Maaseik. Dit convent stichtte twee dochterkloosters, nl. Nieuwstad (1486-1496), bij Sittard in Nederland, en Gartzen-St. Antonii (1490-1507), te Entzen bij Euskirchen, in Duitsland. Het stamkloost er verhuisde in 1495 naar de stad Maaseik, en dat convent ging in 1520 over tot het generaal kapittel van kanunnikessen van het bisdom Luik (1455-1584), na 1584 tot de Congregatie van Windesheim. De twee dochterkloosters Nieuwstad en Gartzen St. Antonii hadden zich om veiligheidsredenen in 1496 en 1507 gevestigd binnen de stad Luik in : « Ste Elisabeth des Bons Enfants ». Aldus was : « Ste Elisabeth des Bons Enfants » in 1520 geworden het enige vrouwenklooster der Orde in Neder-Germanië. En het is uit dat klooster dat rechtstreeks of onrechtstreeks al de latere Sepulcrinessenkloosters in W.-Europa en in Engeland zijn ontsproten. Cfr. *Infra, Bijlage III* : Filiatie der Vrouwenkloosters, p. 467. Voor al de namen van Sepulcrinessenkloosters voorkomend in de nummerlijst van p. [131-133] 437-441. — Bijlage III, p. 467. — Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...* p. 18-45.

[74]) « Sainte-Agathe » (1634-1797), opgericht door het Sepulcrinessenklooster van Maastricht in de faubourg St. Laurent te Luik. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 163-199. — De eerste vier kloosters die Radlinski citeert zijn die gelegen in Luik en voorsteden. De rangorde die hij gebruikt in zijn lijst van nr. 2 af tot nr. 28 is niet chronologisch, noch voor de datum van oprichting, noch voor de volgorde van filiatie

Tertius est sub titulo S. Valburgis, etiam prope portam Civitatis Leodiensis, in suburbio de Valburge [75]).

Quartus Conventus est in suburbio Averano ad fluvium Mosam, itidem prope portam Civitatis Leodiensis, vocaturque : ad Domicellas Anglicanas [76]).

Quintus Conventus est in Jupilia, media leuca a Leodio : Proinde intra Leodium, et proxime circa idem Leodium reperiuntur quinque Conventus Canonissarum SSmi Sepulchri [77]).

Sextus Conventus est situs in Tungris, Civitate a Leodio distante tribus leucis [78]).

Septimus Conventus est situs in Hasseleto, sex leucis distante a Leodio [79]).

Octavus Conventus est situs in Viseto, ad Mosam, duabus leucis distante a Leodio [80]).

Nonus Conventus est situs in Hujo ad Mosam, quinque leucis a Leodio distans [81]).

[75]) Klooster « Mont Calvaire » in de faubourg Ste Walburge (1622-1797, 1804) dochterklooster van : « Ste Elisabeth des Bons Enfants », Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters*, p. 215-223.

[76]) Het klooster Ste Helena der Engelse Sepulcrinessen (1642-1794) is in 1794 uitgeweken naar Engeland, heden gevestigd te New Hall by Chelmsford. Het werd te Luik begonnen in een huurwoning tegenover de kerk van St. Hubert. In 1644 werd het overgeplaatst naar de rue Pierreuse in het voormalig Jezuietessenklooster ; in april 1655 naar het ontruimde convent der Coquins of Frères de St. Christophe, in de rue St. Gilles, faubourg d'Avroy .*Ibid.*, p. 231-245.

[77]) Het klooster van Jupille (1658-1798, 1838) gelegen op de rechteroever van de Maas, op enkele Km. ten noorden van Luik. *Ibid.*, p. 177-182.

[78]) Te Tongeren, stad in de 4de eeuw zetel van het nieuwe uitgestrekte bisdom Tongeren-Maastricht-Luik, (zetel in de 7de eeuw overgeplaatst naar Maastricht, in de 8e eeuw naar Luik), werd het klooster opgericht in 1640. *Ibid.*, p. 224-230.

[79]) Het klooster te Hasselt (1638-1798) werd gesticht door Helena d'Enckevoert, priorin van het convent te Maastricht en « Ste Agathe » te Luik. *Ibid.*, p. 200-214.

[80]) Te Visé (Weset), binnen de ommuurde stad, in het gedeelte van de stad ten oosten van de Maas gelegen, werd in 1616 een Sepulcrinessenklooster (1616-1798, 1823) opgericht door: Ste Elisabeth des Bons Enfants, *Ibid.*, p. 133-147. — F. Hakin, *Centenaire de l'école moyenne et de l'athénée royal de Visé (1851-1951)*, Liège, p. 11-62.

[81]) In de oude stad Hoei (Huy), aan de samenvloeiing van de Maas, de Hoyoux en, de Méhaigne gelegen, op het kruispunt van vier grote wegen : nl. naar Luik, Namen Haspengouw en Condroz, werd het Sepulcrinessenklooster (1619-1797) opgericht door de priorij Jerusalem te Sint-Truiden. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters*, p. 69-75.

Decimus Conventus fundatus est in Bullonio, ad fines Galliae, triginta leucis a Leodio [82]).

Undecimus Conventus est positus in Mosae Trajecto, quinque leucis distans a Leodio [83]).

Duodecimus Conventus est fundatus in Trudonopoli, septem leucis a Leodio [84]).

Decimus tertius Conventus est positus in Verviis, quinque leucis a Leodio [85]).

Decimus quartus est positus in Varmia, septem leucis a Leodio [86]).

Decimus quintus Conventus est situs in Turnotto, Urbe Campiniae, octodecim leucis a Leodio. Omnes [p. 132] praedicti Conventus non tantum sunt Dioecesis Leodiensis, sed etiam existunt in Ducatu Leodiensi [87]).

Decimus sextus Conventus Canonissarum situs est ad S. Leonardum Aquisgrani, novem leucis distans a Leodio, estque Dioecesis Leodiensis. Ibique ante aliquot annos extructum est insigne Monasterium [88]).

[82]) Buiten de stadsmuren van Bouillon, langs de rechteroever van de Semois, werd het klooster (1626-1794) gebouwd, het biedt een vrij uitzicht op de oude Burcht. Het werd opgericht door het convent van Hoei. *Ibid.*, p. 76-94.

[83]) Te Maastricht, aan de linkeroever van de Maas, werd het Sepulcrinessenklooster (1627-1798) opgericht door het klooster te Visé. *Ibid.*, p. 161-175. De gebouwen werden gerestaureerd, en dienen heden voor het *Limbvrgs Museum voor Kunst en Oudheden*, genaamd Bonnefantenmuseum.

[84]) Het eerste dochterklooster van de Bonnefanten te Luik werd opgericht in de oude abdijstad Sint-Truiden in 1539. Het werd opgeheven tijdens de Franse Revolutie in 1798. *Ibid.*, p. 58-68.

[85]) Te Verviers (= Verviesch in het Duits) werd een klooster (1634-1798 ; 1808 ?) opgericht door Sepulcrinessen van Malmédy. *Ibid.*, p. 104-115.

[86]) Varmia = Waremme (Ndl. Borgworm, oudtijds : Woromia, Burchwerme) hoofdplaats van het oude graafschap Haspengouw. Een Heilig-Grafklooster (1640-1797) werd er opgericht door de Sepulcrinessen van Hoei. *Ibid.*, p. 126-132.

[87]) Turnotto = Turnhout, gelegen in het bisdom Antwerpen, hertogdom Brabant, en niet Leodium. Het Sepulcrinessenklooster werd er opgericht in 1662 door de Bonnefanten of Sepulcrinessen van Hasselt. Opgeheven in 1798 werd het heropgericht na de Franse Revolutie, in 1826. — Zr. M. Hereswitha, *De Heilig-Grafpriorij te Turnhout, 1662-1962*, Antwerpen, 1962.

[88]) In de vrije Rijksstad Aken lag in de Burtscheiderstraat, dicht bij de poort van die naam, de Sint-Leonhardkapel. Deze kapel was sedert 1144 ? of 1312 tot 1625 bezit van en bediend door de reguliere kanunniken van het Heilig Graf. Vanaf 1496 behoorde de kapel aan de priorij van Hoogcruts (1496-1797), die ze verkocht in 1625 aan de Sepulcrinessen van Visé. In 1626 richtten dezen er een nieuwe priorij op (1626-1802). Zr. M.

Decimus septimus Conventus est situs in Carolopoli, vulgo Charleville, ad fines Galliae in Hannonia, non longe a Sambre [89]).

Decimus nonus Conventus est situs in Bovina [90]), ad fines Galliae, in Provincia Hannoniae.

Vigesimus Conventus est in Baden, seu in Dominio Badensi [91]).

Vigesimus primus Conventus est situs in Marieburgo, Provincia Hannoniae, ad fines Galliae [92]).

Vigesimus secundus Conventus est situs in Marchia, ad pontem Provinciae Luxemburgensis et Dioecesis Leodiensis [93]).

Vigesimus tertius Conventus est situs Juliaci Civitate principali, Ducatus Juliacensis, quatuor leucis distante ab Aquisgrano, et a Leodio tredecim; vocaturque hic Conventus ad Domicellas Gallicanas, ac est satis celebris ob instructiones in lingua Gallica, quae in illis

HERESWITHA, *De priorij... te Sint-Odiliënberg*, in : *Augustiniana*, XXI, 1971, p. 278, 288, 293-294. — ID., *De Vrouwenkloosters...*, p. 148-160.

[89]) Charleville is niet gelegen in Henegouwen (Belgische provincie) aan de Samber, maar in Frankrijk aan de Maas, tegenover Mézières. Het is de hoofdstad van het canton des Ardennes, en behoorde tot het toenmalige bisdom Reims. De priorij van Visé richtte er een nieuw huis van de Orde op (1622-1792, 1817-1904). *Ibid.*, p. 138. — NUMA ALBOT, *op. cit.*

[90]) Bovina = Bouvignes (1184 Bovinis), gelegen niet in Henegouwen, maar in het graafschap en bisdom Namen, aan de westzijde van de Maas, tegenover Dinant. Het Sepulcrinessenklooster (1666-1796) werd er opgericht door het klooster van Tongeren. Zr. M. HERESWITHA, *Le Monastère ... à Bouvignes*, in : *ASAN*, LV, 1970, p. 217-261.

[91]) De markgravin M. Francisca van Baden-Baden had kanunnikessen gevraagd voor een klooster dat zij stichten wou in Baden-Baden. Ze richtte zich naar de priorij Sint-Leonhard te Aken, doch aan haar verzoek kon door dat klooster niet worden voldaan, maar wel door Ste Agathe te Luik. Het nieuw huis werd opgericht in 1670 en is zonder onderbreking blijven bestaan tot op heden. ID., *De Vrouwenkloosters...*, p. 192. — E. LACROIX, e.a., *Die Kunstdenkmäler der Stadt Baden-Baden*, Karlsruhe [Baden], s.d., p. 31, 166-179. — K. ELM e.a., *Zum 300jährigen Jubiläum des Konvents vom Heiligen Grab (1670-1970)*, [een gedenkalbum].

[92]) Heerlijkheid La Brouffe bij Pont-à-Fresne (Floreffe) in het prinsbisdom Luik, in 1546 afgestaan aan Karel V, die er een vesting bouwde : Marienbourg, Van dan af een enclave in het prisdom Luik, die bleef behoren tot het bisdom Luik. Mariembourg ligt niet in Henegouwen maar in de provincie Namen. De priorij van Sepulcrinessen (1629-1791) is hoogstwaarschijnlijk ontsproten aan de priorij van de Heilig-Graforde te Hoei. Zr. M. HERESWITHA, *De Vrouwenkloosters...*, p. 95-103.

[93]) Marchienne-au-Pont (oudtijds Marcena, Marcianis), gelegen in de provincie Henegouwen, lag toen in het prins-en bisdom Luik, dus niet in Luxemburg. De priorij van Hoei richtte er het Sepulcrinessenklooster op in 1637. Het werd opgeheven in 1798 ten gevolge der Franse Revolutie. *Ibid.*, p. 116-131.

Partibus multum praedominatur. Conventus hic est Dioecesis Coloniensis [94]).

Vigesimus quartus Conventus est positus in Novisio propre Dusseldorpium ad Rhenum, in Ducatu et Dioecesi Coloniensi [95]).

Vigesimus quintus Conventus Canonissarum est [p. 133] in Gulich, ad quem plantandum acceptae sunt Canonissae de Conventu Aquisgranensi, ut infra patebit [96]).

Vigesimus sextus est in Parisiis in Gallia, in Platea S. Germani [97]).

Vigesimus septimus est in Civitate Luina, pariter in Gallia [98]).

Vigesimus octavus Conventus earundem Canonissarum est Viersuni in Provincia Bituriensi, pariter in Gallia [99].)

[94]) Gulik = Jülich, hoofdstad van het hertogdom Gulik, in het bisdom Keulen (aartsbisdom of hoofd van de kerkprovincie van die naam). Het adellijk klooster « St-Jozef » werd opgericht te Jülich op 14 juli 1644, door vier kanunnikessen gekomen van het convent van Aken. Alvera von Virmund werd er de eerste priorin. *Ibid.*, p. 151-152. — Günther Bers, *Die Geschichte des ehemaligen Sepulchrinnerinnenkloster St. Joseph zu Jülich*, in : *Heimatkalender des Kreises Jülich*, 1959, Jülich, 1959, p. 3-28. — C. P. Lüll, *Alvera von Virmund*, Köln, 1682.

[95]) Neuss bij Düsseldorf, gelegen aan de Rijn in het hertogdom en bisdom Keulen. De reguliere kanunnikessen van Gulik richtten er een klooster op in 1654 (dat in 1802 werd opgeheven). De eerste leden waren : M. Anna von Nickel en haar twee zusters. P. Clemen, *Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz*, dl. III[3] : *Die Kunstdenkmäler des Kreises Neuss*, p. 86. — Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 151-152.

[96]) Het klooster onder nr. 25 van deze lijst genoemd is hetzelfde als dat genoemd onder nr. 23 ! Cfr. *supra*, p. 440, tekst vóór en vn. 94, hierboven.

[97]) Parisiis = Paris, hoofstad van Frankrijk. In 1632 vroeg de barones de Plancy aan de Sepulcrinessen van Charleville, vijf kanunnikessen af te staan om een klooster van de Heilig-Graforde te beginnen te Parijs. Het klooster werd er geopend in de voorstad St. Germain, te Belle-Chasse, in 1635. Het werd opgeheven in 1791. Cfr. M. Dumolin, *Les chanoinesses du Saint-Sépulcre ou Dames de Belle-Chasse*, in : *Bulletin de la Soc. de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, LXIII, 1936, p. 10-28.

[98]) Te Luynes, départ. Indre et Loire, op het goed van de hertog van Luynes de Chevreuse, was sedert 1486 een kapittel van kanunniken opgericht. De kapittelkerk lag ten oosten van het kasteel. In 1662 werd dat kapittel verplaatst naar St. Jan Baptist van Langeais. Te Luynes werd dan een vrouwenklooster (1662-1791) opgericht van de Heilig-Graforde, door de priorij Belle-Chasse te Parijs. De kanunnikenkerk werd toen parochiekerk en werd genoemd : Église de Notre Dame du Saint Sépulcre. Die kerk bestaat nog ; de kloostergebouwen ten noorden van de kerk zijn gesloopt. R. Ranjard, *La Touraine archéologique, guide du touriste en Indre et Loire*, Tours, [1930], p. 412-413. — Numa Albot, *op. cit.*, p. 38.

[99]) Vierzon, gelegen in Berry, hoofdstand van het kanton Cher, arrondissement Bourges, aartsbisdom Bourges. In 1637 ondernam de priorij van Charleville een tweede stichting. Het klooster te Vierzon begonnen in 1641, had in 1643 al de nodige toelatingen

Praedictarum Canonissarum SSmi Sepulchri, sicut et Canonicorum, reperiuntur Monasteria in Hispania : Et sic in Tirasoniensi Dioecesi, Provinciae Caesaraugustanae, in Oppido Calatao seu Calatumbio est illustris Abbatia Canonicorum Regularium SSmi Sepulchri [100]). Est ibi etiam Collegium seu Conventus Canonissarum [101]), ejusdem Instituti, intra Civitatem Caesaraugustanam [102]). Et de hoc utroque testatur Pennottus, lib. 1, cap. 31 ; folio mihi 351. Sed quid de his et aliis in Hispania Conventibus actualiter scribit Noster Historicus, Florianus Buydecki [103]), Conventus Miechoviensis Custos, Gnesnensis Praepositus. Ideo de illis referendis supersedeo.

vanwege de geestelijke en wereldlijke overheid bekomen. De eerste priorin was Sr. Charlotte Martin de St. Jacques, gekozen of aangesteld voor levenslang. Het huis werd opgeheven in 1791. NUMA ALBOT, *op. cit.*, p. 38-39. — M. E. TAUSSERAT, *Vierzon. Chanoinesses du Saint Sépulcre*, in : *Mémoires de la Soc. des antiq. du Centre, XXIII, 1899-1900*, p. 127-173. Cfr. *infra*, p. 447, vn. 111.

100) Calatayud aan de Jalonrivier, in het koninkrijk Aragon, bisdom Tarazona, kerkprovincie Zaragoza. In 1144 werd, op het terrein geschonken door koning Berenguer van Aragon, een priorij van reguliere kanunniken van het Heilig-Graf (1144-1852) opgericht. De priorij van Calatayud, zetel van de Orde in Aragon, werd dit vanaf 1431 voor geheel Spanje. Zr. M. HERESWITHA, *Reguliere kanunniken, IV : Reguliere kanunniken van het Heilig-Graf*, in : *Catholica*, II, Hilversum, 1968, kol. 1400-1401. — ID., *Het verband ... in de XIIe eeuw*, in : *Anal. Praem.*, XLVII, 1971, p. 5-23. — F.B., *Los claustros de Santa Ana*, in : *Vida cristiana, XVIII*, Montserrat, 1930-1931. — M. GOLOBARDES VILA, « El Sepulcro » de Peralada, Peralda, 1955. — J. GONZÁLEZ AYALA, *Canonigos del Santo Sepulcro en Jerusalén y Calatayud*, Madrid, 1970.

101) Het vrouwenklooster « San Marco » te Calatayud, opgericht door Doña Guillerma Gil de Tarin, is mogelijk gegroeid uit het dubbelklooster van regulieren van de Heilig-, Graforde daar ter plaatse. — Zr. M. HERESWITHA, *Kanunnikessen*, in : *Catholica*, II kol. 1406. — D. C. DE ODRIOZOLA Y GRIMAUD, *Monasterio del Santo Sepulcro de N.S. Jesu Cristo de Zaragoza, Memorias historicas, Zaragoza*, 1908. — J. GONZÁLEZ AYALA, *op. cit.*, p. 109-118.

102) Te Zaragoza, gelegen aan de Ebro, in Aragon, werden door de markiezin van Navarra : Gil Lopez, (stichteres van een Sepulcrinessenklooster te Hijar ± 1300), omstreeks 1276 goederen geschonken voor een priorij van reguliere kanunnikessen van de Heilig-Graforde. Begonnen op 3 februari 1303, erkend door koning Jaime op 11 juli 1304, werd die priorij definitief ingericht op 13 mei 1306. Het klooster bestaat nog op heden. De kanunnikessen worden er doorgaans genaamd : Comendadoras del Santo Sepulcro. Zr. M. HERESWITHA, *Kanunnikessen*, in : *Catholica*, II, kol. 1406. — J. GONZÁLEZ AYALA, *op. cit.*, p. 110-117.

103) Florian Buydecki studeerde te Kraków aan de Academie, trad in de Heilig-Graforde te Miechów. Na zijn plechtige gelofte en priesterwijding studeerde hij drie jaar te Rome en promoveerde er tot doctor in de theologie. Hij werd tot apostolisch protonotarius benoemd in 1738. Teruggekeerd in de proosdij te Miechów doceerde hij bijbel-

Sicut ergo Canonicorum SSmi Sepulchri, numerantur duo milia et octoginta octo Monasteria, (ut constat ex Diplomate Guilelmi Patriarchae Hierosolymitani, et ex Instrumento authentico Frederici Episcopi Vormiensis, quod utrumque refert noster Samuel Nakielski [104]) in sua Miechovia, (p. 305). Ita Monasteria Canonissarum mirabiliter DEUS multiplicavit.

Licet autem tot Monasteria Canonicorum numerantur et adhuc plurima existant, tamen ego illa non enumero, neque recenseo, quia illa recensuit partim Samuel Nakielski in sua Miechovia, partim Gabriel Pennottus, et tandem constat amplitudo Conventuum [p. 134] nostrorum ex Bulla Honorii III ad finem hujus Opusculi adducenda. Proinde hic de solis Canonissarum Conventibus agam, caeterum non omnibus sed tantum de aliquibus, idque brevissime et compendiose.

wetenschappen aan zijn jonge ordebroeders. Dit tot 1742 ; daarna is hij in de proosdij te Gniezno, waar hij tot proost werd aangesteld in 1746. Na het overlijden van de proost-generaal M. J. P. Radlinski, in 1762, wordt hij tot diens opvolger gekozen. Hij blijft zijn mandaat uitoefenen tot aan zijn dood in 1765. Hij werd opgevolgd door zijn broer Matheus Buydecki (1765-1788). Cfr. Z. Peckowski, *op. cit.*, p. 278, 286, 293, 340, 362, 466.

104) *Supra*, p. 399, vn. 4. — Guillelmus van Meesen (Messines) (niet van Mechelen, Malines), 3de prior van het Heilig-Graf in Jeruzalem (1129), tot patriarch verkozen in 1130 : Willem I : 1130-† 27 sept. 1145. — E. De Rozières, *Cartulaire du Saint Sépulcre de Jérusalem*, Paris,, 1849, nr. 26-27, p. 47-54. — P. B. Gams, *Series episcoporum ecclesiae catholicae*, Graz, 1957, p. 452. — P. Grech, *Les chanoines du Saint Sépulcre* (1099-1299), Doct. Thesis, Faculteit van Kerkelijk Recht, Toulouse, 1958, p. 103-104. — G. A. Quarti, *I Cavalieri del Santo Sepolcro di Gerusalemme*, Milano, [1960, 1962], p. 511-512, 514, 591. — Frederik, bisschop van Worms. J. P. Radlinski schrijft : Vormiensis. Stellig bedoelt hij daarmee Worms (Cfr. Vn. 116). Ook S. Nakielski, waar hij (Miechovia, p. 305) aanhaalt : « Frederici episc. Wurminensis » — De akte die S. Nakielski overneemt (*ibid.*, p. 306) is van 1380 : « Datum Wormij anno Domini MCCCLXXX, feria secunda ante festum S. Valpurgis ». Maar in officiële lijsten b.v. in de kritische uitgave van P. B. Gams, (*op. cit.*, p. 322-323) staat voor 1380 aangegeven als bisschop van Worms : Eckhard van Dersch, (bisschop van 1371 tot † 14 mei 1405. Eerst voor het jaar 1427 komt er als bisschop voor Worms een Frederik voor, nl. Frederik von Domneck, bisschop 1427-† 1 mei 1445. Diezelfde namen en data komen voor in het werk van Konrad Eubel, *Hierarchia catholica Medii Aevi* (Münster, 1913, I, p. 534). — Daaruit moet men wel besluiten dat zo S. Nakielski de akte van 1380, gegeven door Frederik in 1380, afgeschreven heeft van het origineel of van een correcte copie ervan, dit een valse akte gold ; ten ware dat er tijdens de Westerse Scheuring (1378-1417), te Worms een tweede bisschop zou hebben gezeteld, benoemd door Clemens VII, paus van Avignon (1378-1394), bisschop die de naam zou hebben gedragen van Frederik.

CAPUT XXIII

De Conventu Leodiensi, Visetensi, Carolopoliensi Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri.

Conventus Leodiensis sub titulo S. Elisabethae vulgo Bonsinfants nuncupatus, intra ipsum Leodium fundatus, est antiquissimus, celeberrimus et nobilissimus. Ex illo enim prodierunt alia Monasteria earundem Canonissarum, nempe primum Monasterium ibidem Leodii sub titulo S. Agathae, alterum sub titulo S. Valburgis, tertium in suburbio Averano Leodiensi ad Mosam, quartum in Jupilia media leuca distans a Leodio [105]). Pariter ab eodem Conventu Leodiensi S. Elisabethae originem duxerunt et alia plura Monasteria. Sed his interim omissis, agam de Conventu Visetensi et aliis.

De Conventu Visetensi.

Fundatio et initium Conventus Visetensis Canonissarum SSmi Sepulchri inchoatum fuit in fine mensis Februarii A.D. 1616. Quatuor Canonissae de Conventu Leodiensi S. Elisabethae, vulgo Bonsinfants, missae fuerunt Leodio Visetum, authoritate et cum licentia Senerissimi Ferdinandi Bavari, Principis et Episcopi Leodiensis, ad inchoandum ibidem Conventum.

Hae quatuor Canonissae Leodienses apellabantur his nominibus : prima Anna Stapelle, secunda Maria Diffius, filia natu maxima Domini Francisci Diffius, Consiliarii Senerissimi Ferdinandi Bavari. [p. 135] Hic Consiliarius tantae erat authoritatis et aestimationis apud Senerissimum Principem Ferdinandum et Episcopum Leodiensem, quod obtinuerit licentiam a praedicto Principe et a Magistratu Visetensi, ibidem aedificandi et fundandi novum Conventum Canonissarum, in quo praedicta prima Canonissa Anna Stapelle [106]) constituta fuit prima Priorissa. Idem D. Consiliarius per totam vitam suam fuit magnus

[105]) « Ste Elisabeth des Bons Enfants » (1496) is vanaf 1520 het oudste Sepulcrinessenklooster in Neder-Germanië. Alleen het klooster van « Ste Walburge » is rechtstreeks opgericht door « Ste Elisabeth des Bons Enfants » ; « Sainte Agathe » werd gesticht door de Sepulcrinessen van Maastricht ; de Engelse Sepulcrinessen op de Boulevard d'Avroy door het klooster van Tongeren ; de priorij van Jupille door die van Visé. Cfr. *supra*, p. [130-131], 436-443, vn. 73-77 en *Bijlage III*, voor p. 467.

[106]) Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters* ..., p. 134. — Id., *Anna Stapel van de H. Drieëenheid*, in : *Nat. Biogr. W.*, IV, kol. 19-21.

Patronus et Benefactor hujus novi Conventus, in quo, aliae binae suae filiae cum natu maxima, fuerunt Regulares Canonissae, nimirum Soror Catharina Diffius Viseti, et Soror Maria Elisabetha de Diffius, in Conventu dicti Ordinis fundato Carolopoli.

Tertio in Conventu Visetensi Canonissa fuit Soror Donata, satis provecta aetatis, nuncupata Soror Latomii; quarta fuit Soror Conversa nominata Maria Thour [107]). Omnes hae quatuor Canonissae ferventissimae, devotissimae, valde animosae, per totam vitam suam ardentissime laborabant pro perfectione, propagatione ac utilitate Conventus Visetensis, qui licet non habere Fundatorem specialem, tamen intra paucos annos ita est extructus, ut modo sit in statu continendi quadraginta Canonissas. In hoc Conventu Visetensi manent modo viginti quatuor Canonissae. Annui fixi proventus sunt duo milia et ducenti floreni Leodienses, praeter viginti bonuaria agrorum et pratorum, quae multum sunt cara et pretiosa, quia sita sunt in Patria Leodiensi, ubi super bona fundi, nullae solvuntur taxae. Alunt etiam sicut et in aliis Conventibus, numerum Filiarum, illuc instructionis gratia accurrentium.

Ab initio fundationis Conventus Visetensis, contigit talis gratia Dei extraordinaria, nempe quod urceus olei duravit anno integro, nocte dieque ardens [p. 136] ante Sanctissimum Sacramentum Altaris. Hic Urceus adhuc ibidem conservatur propter memoriam, et ita per literas retulit, a me requisita moderna Priorissa Visetensis [108]).

De Conventu Carolopoliensi.

Conventus Carolopoliensis initia et fundamenta posuit et inchoavit Canonissa Maria Elisabetha de Diffius A.D. 1622, et illa fuit prima Priorissa Conventus Carolopoliensis, per viginti quinque annos.

Haec Maria Elisabetha Diffius, prima Priorissa Carolopoliensis, adjuvit et contribuit ad fundandum Canonissarum Conventum Parisiensem, in suburbio S. Germani de Prez, in optimo loco, qui vocatur Gallice Bellechasis. Conventus Parisiensis prima Priorissa fuit Soror Ideletta Valteri dicta a S. Spiritu, Canonissa professa Conventus Visetensis, et rexit Conventum Parisiensem per tredecim annos, postquam anterius adjuverat Matrem piam, Mariam Elizabetham Diffius, in

[107]) *Ibid.* — Numa Albot, *op. cit.*, p. 3. — 2de Maria Diffius ; 3de Cathérine Latomi ; 4de Marie Thour. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 134.

[108]) Mère Jeanne de la Passion Craheau, priorin 1737-1766. *Ibid.*, p. 134, 143.

stabilienda fundatione Carolopoliensi, gerens officium Procuratricis, spatio duodecim annorum, nempe ab anno 1623 usque ad annum 1635.

Ad fundationem Conventus Carolopoliensis et ampliationem illius plurimum contulit V. Claudia, olim Principissa Lotharingiae, Marchionissa de Moy, Comitissa de Chaligny, quae dum relicto principatu suo, totaque fortuna amplissima, ingressa est Conventum Carolopoliensem, ibique vota Professionis emisit, tunc praedictus Conventus magis ampliatus et insignior esse caepit, ex ingressu et professione illius, et tandem ex illata dote in eundem Conventum. Unde ego in vita ejusdem Claudiae, quam reimpressi Cracoviae A.D. 1749, appellavi eam in titulo Libri : Fundatricem Conventus Carolopoliensis [109]). Non ideo, quod prima praedicti [p. 137] Conventus jecerit et posuerit fundamenta, sed potius ideo quod multum contulerit ad fundationem et ampliationem Conventus Carolopoliensis, tum ideo quia laboravit ad ampliandum Ordinem Canonicum S. Sepulchri, qui multiplicatus et ampliatus est ab eo tempore ex quo haec Principissa Claudia in eo professa est. Nam post professionem ipsius, erecta sunt octo Monasteria Canonissarum S. Sepulchri, nempe Trajecti ad Mosam, Marieburgi, Malmedii, ad S. Agatham et ad S. Valburgem in suburbio Leodiensi, Hasquiis, Tungris [110]), Parisiis i suburbio S. Germani, et Viersuni in Provincia

[109]) *Supra*, p. 438, vn. 77. Claude de Moy, comtesse de Chaligny, geboren in 1572, weduwe in april 1622. Ingetreden in de Heilig-Graforde te Charleville in 1623, geprofest op 25 maart 1626, kloosternaam : Sr. M. de Saint François, † 3 november 1627, oud 55 jaar. Numa Albot, *op. cit.*, p. 9-27. — P. C. E. M. D.I. (Père Claude E. Maillard, Jésuite) *Sepulchre de tres haute tres illustre et tres-puissante Princesse Madame Claude de Moy, comtesse de Chaligny*, [*etc.*], Charleville, Imprimerie Hubert Raoult, 1628, in 4°, 88 p. — F. Hilarion de Coste, *Les éloges et les vies des Reynes, des princesses et des dames illustres en piété, etc.*, 2 dln., Paris, 1647. In deel I, p. 455-475 : *Claude de Moy, Comtesse de Chaligny, religieuse de l'Ordre du Saint Sépulchre.* Dit stuk uit deel I werd in het latijn vertaald door M. P. J. Radliński, *Vita Claudiae, principissae Lotharingiae, Marchionis de Moy ; Canonissae reg. SS. Sepulchri, fundatricis conventus canonissarum ejusdem Instituti Carolopoli, seu in Charleville.* Cracoviae, typ. Ant. Mich. Dyjaszewski, 1749.

[110]) « Ste Agathe » en Ste Walburge » in Luik zelf, Maastricht, Hasselt (= Hasquiis) Marienbourg, Tongeren, enz., komen voor in hoofdstuk XXII, p. [130-133], 436-441. Het enige vrouwenklooster van het Heilig-Graf, in België gelegen, dat niet vermeld. wordt, is dat van Malmédy (in het prinsdom Stavelot = Malmédy, aartsbisdom Keulen), Het klooster te Malmédy (1627-1798) ontsproot aan dat van Hoei. Cfr. Zr. M. Hereswitha *Le monastère des chanoinesses régulières du Saint Sépulcre à Malmédy : 1627-1798*, in : *Bulletin de la Soc. d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège*, XLI, 1959, p. 97-163.

Galliae Biturgium [111]) ut patet ex vita ejusdem Claudiae Principissae Lotharingiae.

CAPUT XXIV

De Conventu Aquisgranensi Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri.

Conventus Aquisgranensis Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri nullum habuit fundatorem, sed ipsae Canonissae de Conventu Visetensi Aquisgranum venientes, ex solis eleemosynis Conventum Aquisgranensem fundarunt. A.D. 1626, qui licet postmodum, incendio casuali consumptus fuerit, tamen iterato, per solam Providentiam DEI eleemosynas subministrantem, aliud Monasterium erexerunt, quod totum patet ex literis Priorissae Aquisgranensis ad me directis, quas hic infero.

Illustrissime et Reverende Domine Generalis,

Intelleximus cum summo jubilo, a nostris Dominis Canonicis Conventus S. Crucis, cum quam speciali favore et addicta propensione, Illustrissima D. Vestra, tanquam supremum Caput Sacri Nostri Ordinis, dignetur de statu et progressu [p. 138] Monasteriorum nostrorum in hisce Regionibus ita cordialiter et affabiliter indagare; super qua peculiari gratia, nec gloriari sufficienter, nec laetari possumus. Requisita sum a praedictis Dominis Canonicis Nostris, quatenus Illustrissimae Dominatione Vestrae, pagina aliqua demississe me inserviam, de nonnullis desideratam faciam notitiam. Quapropter praesumo (quamvis ob debitam reverentiam et timorem, vix me resolvere quaeam) huic desiderio praesentibus satisfacere. Primo : requisita sum super danda informatione ratione Fundationis nostrae. Secundo : ratione proventum nostrorum. Tertio : quot numero simus. Quod concernit fundationem, nullum alium fundatorem habemus nisi quod A. 1626 quatuor pauperes Religiosae nostri Ordinis de Civitate Vise nuncupata, sex circiter horarum itinere ad hic distante, vacuis quidem manibus, plenae tamen confidentia in DEUM, huc advenerint et nostrum

111) a) Biturgium = Biturigum. Bituriges : Keltische volksstam in Aquitanië, hoofdstad : Avaricum, later Bituriges = Bourges. — b) Civitas Biturigum (Romeins), is geworden in de Frankische Tijd : pagus Bituriensis, later : bisdom Bourges, heden le Berry.

Viersuni, *supra*, p. 441, vn. 99.

Monasterium fundare caeperint, quod deinde infelici flamma exustum est. DEUS nos praeservet deinceps a simili infortunio. Ex post iterum inchoata est fabrica, adeo ut modo sat pulchrum Residentiam habemus. Quantum autem per hoc nostri proventus sint diminuti, exinde facile colligitur, quod pro hoc adificii dotes, plurimarum Juvenum Religiosarum impendi debuerint, speramus nihilominus in DEUM, quod sic nunc, cum gratioso ejus adjutorio bene extructum habemus Monasterium, ita Divina sua protectione, deinceps nobis paterne providere dignabitur. A modo vivimus (quamvis ad usque nullam superfluitatem habeamus) nihilominus in mutua charitate et unione num. 24, quae se una mecum Illustrissimae Dominationis Vestrae, Venerandissimi et Supremi Capitis Nostri, plantis substernunt Paternam benedictionem, non [p. 139] minus ac ardentissimas preces, humillime explorantes, cui pariter cum reliquis DD. Canonicis Sacri Nostri Ordinis, enixe recommendamus. Non intermittimus similiter certas consuetas preces, pro singulis Ordinis Nostri membris absolvere. In reliquo cum omni veneratione et humili observantia maneo

Aquisgrani 21 Febr. 1750. Illustrissimae Dominationis Vestrae omnimodo obediens et submissa Serva, indigna *Priorissa* [112]) *Monasterii SSmi Sepulchri* siti in Caesarea libera *Civitate Aquisgranensi*

a tergo literarum :

Illustrissimo et Reverendissimo Domino D. Jacobo Radlinski, S.T.D., Ordinis Canonicorum Regularium SSmi Sepulchri Praeposito Generali, infulato.

Altera Epistola

ejusdem Priorissae Aquisgranensis, de Statu sui Conventus.

Licet a praefata Priorissa, juxta priores literas haberem informationem congruum, tamen ampliorem ab illis requisivi, et porrexi eidem puncta, ad quae mihi respondere deberet. Ad hanc ergo requisitionem meam, respondit mihi suis literis, quae sunt tenoris sequentis :

[112]) De brief van 25 juli, die nu volgt, is ondertekend door de priorin Maria Anna Catharina Marcken (of Morcken). Zij was de zesde priorin van « Sint-Leonhard » te Aken. Cfr. *infra*, [p. 141], 449-450, tekst vóór en vn. 115.

Illustrissime, Reverendissime, Venerandissime, Supreme Generalis Sacri Ordinis Nostri,

Glorior magnopere, quod Reverendissima Dominatio Vestra, dignata sit exiguis literis meis cum cordiali propensione respondere. Consolatur nos quoque summe, post quam ex iis intelleximus quod pro uti nos Nostrorum in Christo unitorum Ordinis membrorum, indignis nostris recordamur precibus, ita Reverendissima Dominatio Vestra uti supremus Generalis, cum suis sibi subjectis, de reciprocis firmiter nos certificet. DEUS Optimus det [p. 140] ut id Religioso Nostro incremento, juxta tradita nobis Paternam Spiritualem reflexionem cedat. Dolemus unanimiter super grandi incendio, quo mediante Ecclesia et Monasterium illorum in nihilo redactum est; benignissimus DEUS liberales ferat suppetias, ut omne damnum resarciatur.

Video praetera ardens Reverendissimae Dominationis Vestrae, nonnulla punctatim sciendi desiderium. 1mo. Ratione Fundationis Nostrae, hoc in praeteritis literis plene insinuavi, quod scilicet nullum alium Fundatorem habeamus, nisi quod Anno 1626 quatuor egenae Religiosae Ordinis Nostrae, ex Monasterio Civitatis Vise seu Viseti nuncupatae, Leodiensis Dioecesis advenientes, Monasterii nostri vacuis manibus in Divina Providentia, omnem fiduciam reponentes, in hac Caesarea libera Civitate Aquisgranensi, prima jacerunt fundamenta et habemus modo sat formose extructum Monasterium, exigue tamen ad usque dotatum.

2do. Annui nostri proventus consistunt in quibusdam parvis bonis, qui sustentationi nostrae, vix sufficiunt.,

3^{tio}. Quot attinet Ecclesiam nostram, haec non adeo magnifica, in bonis cernitur muris. Proventus nullus habet, excepta lampade coram Sanctissimo ardente, a piis Fidelibus fundata.

4to et 5to. Monasterium nostrum et Ecclesia existunt in Civitate in platea Bursznidiensi [113]) prope portam; quae Ecclesia consecrata fuit ab Illustrissimo et Reverendissimo D. Episcopo Leodiensi A. 1647, in honorem SS^{mae} Matris DEI et S. Leonardi, specialis Patroni claudorum et paralyticorum, qui dictum Sanctum ferventissime venerantur, adferentes munera, quae in necessitatem Ecclesiae expenduntur; [p. 141]

6to. De extraordinaribus casibus, nil notificare possum.

[113]) Burtscheiderstraat, nabij de poort van die naam. Kerk gewijd op 30 augustus 1647. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters...*, p. 149, 152-153.

7mo et 8vo. Utrum quis in hocce Monasterio cum spe sanctitatis obierit, gloriari nequimus, quamvis hic de mortuae Canonissae religiosissime ac exemplarissime vixerint et decesserint.

9no. Incorrupta corpora hic nulla habemus.

10mo. Speciales Reliquias pariter nullas habemus.

11mo. Quod numero simus 26, ante hac notificavi [114]), quot autem nostrae Religiosae in aliis existent Monasteriis, quidque inibi agatur est mihi ignotum, nullam enim cum illis habeo communicationem.

12mo. Gloriari possumus quod ex hoc nostro Monasterio, Monasterium in Gulich sua sumpserit primordia, de quo plura (ut minime dubito) ex eodem Monasterio, juxta petita, delata et narrata sunt.

13tio. Praeter alia Festa, devote cum Concione observantur, dies Veneris Quadragesimae, in honorem Passionis Christi, specialissime dies Parasceves, nam tunc ob Indulgentias plenarias, magnus concursus populi esse solet. Monasterium nostrum pariter non est adeo magnificus, pulchrae tamen et commodae structurae, habens sanam et salubrem undique auram.

14to. Moderna Priorissa est numero sexta ab erectione Monasterii. Prima vocabatur Clemens Dombre, magnas difficultates circa principia hujus Fundationis perpessa est, non minus et altera Priorissa, nomine Maria Vignette. Tertia vocabatur Magdalena Gvosvini. Omnes tres huc venerunt ex Monasterio Vise, fundandi hujus Monasterii causa. Quarta vocabatur Angela de Ellerbon. Quinta Catharina Gertrudis, de Imhost [115]). Hae continuo erant occupatae circa aedificium Monasterii, signanter ultima, quae medietatem ferme [p. 142] Monasterii in altum extulit, necessariisque mobilibus ditavit. Unicum restat, quo ad temporalia proventus scilicet augere, qui per multam fabricam sat sunt extenuati. DEUS nos in hoc benedicat.

15to. Omnes hic Canonissae sunt de Nobili stirpe et Familia; nullam tamen Comitissam vel Principissam habemus.

16to. Miraculosam Imaginem in Ecclesia nostra nullam habemus, tantum Indulgentias plenarias, a S. Sede Apostolica obtinuimus, quarum aliquae post septennium renovari debent; duo vero Indulgen-

[114]) Het aantal bleef bestendig tussen 20 à 30 leden. *Ibid.*, p. 156.

[115]) Priorinnen te Aken tot 1750 : 1° Clémence Dombré (Dombrez), 1626-1633 ; 2° Maria Vignette (Vingette), 1633-1650 ; 3° Magdalena Gvosvini, (Goswin (i), 1650-1662 ; 4° Angela de Ellerbon (von Ellerborn), 25 mei 1662-1689 ; 5° Cath. Gertr. de Imhost (von Imhove, -Imhoff) 1698-1717 ; 6° de priorin, M. A. Catharina Marcken, die het enkwest inzond. Cfr. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters*, ..., p. 151.

tiae, scilicet pro die Parasceves et pro die 15 Julii (quae est dies Dedicationis Ecclesiae in Jerusalem), sunt perpetuae.

Humillimas agimus gratias pro ablata nobis cordicitus Ecclesia, si nos penes illam fundare et dotare dignaretur, nam nos ad id simpliciter sumus incapaces, utpote nullam hic superfluitatem habentes. Unde quamvis bona minime desit voluntas, tenuitas tamen nostra id fieri non permittit. Felices nos censeremus (nisi Polonia adeo distaret) sub tam gratioso, suavi et benevolo supremo Capite et directione, proxime vivere posse. Recommendamus nos itaque humillime, gratiosae memoriae Reverendissimae Dominationis Vestrae, ferventibus ejus precibus, et caeterorum Canonicorum, quos omnes demisse veneramur, tandem omnes insimul dulcem benedictionem humillime exposcimus gloriantes omni tempre, quod cum profundissima veneratione et submissione sumus, et permanebimus.

Aquisgrani 25 Julii 1750. Reverendissimi, Venerandissimi ac Supremi Generalis Sacri Ordinis Nostri totaliter subjectae, demissae servae ac obedientissimae Religiosae Filiae in Christo

Maria, Anna, Catharina Marcken, indigna Priorissa Monasterii ad S. Sepulchrum, S. Leonardi nuncupata hic Aquisgrani.

[p. 143] Monseigneur,

Monseigneur de Radlinski Docteur en Theologiae, et Prepose [116]) General de l'Ordre et Chanoines Reguliers du St. Sepulchre de Jerusalem, etc.

CAPUT XXV

De Conventu Trajectensi et Parisiensi.

Circa Conventum Trajectensem, tamen ab Antonio Cox, Priore Montis Calvariae seu S. Crucis, et a Priorissa Trajectensi, accepi relationem A.D. 1626 die 22 Decembris, Isabella, Clara, Eugenia, Infans Hispaniae data in Matrimonium Duci Alberto Austriaco, et conse-

[116]) Préposé = prévôt ; Ned. proost.

quenter Ducissa Brabantiae, dono gratuito dedit Canonissis in Trajecto bonuarium, ac duas Virgatas loci in Urbe, ut extruerent in isto loco Conventum; de caetero Divina Providentia est dicti Conventus Fundatrix. Prima Priorissa fuit Maria Helena de Hanckevoort [117]), veniens ex Conventu Visetensi. Communitas Conventus Trajectensis, modo constitit in viginti quinque Personis, tam Canonissis, quam Conversis.

De Conventu Parisiensi Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri.

Conventus Parisiensis Canonissarum Regularium SSmi Sepulchri habet initium A.D. 1636 die 31 [118]) Novembris. Fundatrix Illius est Illustrissima Domina Gienovefa Durfe, Ducissa de Crouy [119]). Haec Canonissas conduxit ex Conventu Carolopoliensi, quarum una vocabatur Mater Maria Dogny [120]), dicta ab Assumptione, quae octogenaria, obiit in pietatis opinione. Successu temporis ex Conventu Parisiensi, assumptae erant duae Canonissae ad plantandum alterum Conventum, in Civitate Luina [121]). Praeter hos duos Conventus, reperitur [p. 144] etiam in Gallia, 3^{tius} Conventus Viersuni, in Provincia Bituricensi [122]).

[117]) Helena de la Croix = Joanna d'Enckevoert, eerste priorin van het Sepulcrinessenklooster van Maastricht. Cfr. Zr. M. Hereswitha, *De Vrouwenkloosters* ..., p. 162-163. — Id., *Enckevoert Joanna*, in : *Nat. Biogr. W.*, III, 1968, kol. 307-310.

[118]) November telt maar 30 dagen, *31* is dus zeker foutief. Het moet zijn : *21* november. Numa Albot, *op. cit.*, p. 36 schrijft : « Les sépulcrines entrèrent dans leur nouvelle maison le 21 novembre 1636 ».

[119]) Sr. Idelette Waltery en Sr. Gillette Camart kwamen te Parijs aan in april 1635 en betrokken er een gehuurd huis. Ze raakten in grote financiële moeilijkheden, vooraleer hun het bezit van Belle-Chasse definitief werd toegekend. Op 21 juli 1636 schonk Geneviève d'Urfé, weduwe Charles de Lascaris, prins van Croy, markies d'Havre, een rente van 2000 livres als eerste fonds, en verklaarde zich de stichteres. Cfr. M. Dumolin, *Les chanoinesses du Saint-Sépulcre*, p. 13. — *Supra*, p. 441, vn. 97.

[120]) Vijf religieuzen vertrokken naar Parijs. Op 4 september 1635 duidde het Conventueel Kapittel in Charleville Idelette Waltery aan als eerste priorin van « Belle-Chasse ». Na 14 jaar dat ambt te hebben waargenomen, keerde die priorin terug naar Visé, waar zij in 1676 overleed. De andere vier leden waren : Sr. Cathérine Diffius, eerste subpriorin, waarschijnlijk in Belle-Chasse overleden ; Sr. Gillette Camart, die naar Charleville terugging in 1642 ; Isabelle d'Escannevelle, die na te hebben deelgenomen aan de stichting te Vierzon, in 1647 met de lekezuster : Françoise Foissé (of Fossé) naar Charleville terugging. — Mater Maria Dogny is waarschijnlijk Odile Doupey, in 1637 als procuratrix vanuit Charleville naar « Belle-Chasse » gezonden en op 80-jarige ouderdom overleden te Parijs. Cfr. *supra*, p. 441, vn. 97. — Numa Albot, *op. cit.*, p. 36-37.

[121] *Supra*, p. 441, tekst vóór en vn. 98.

[122]) Viersuni = Vierzon. *Supra*, p. 441, vn. 99 en p. 447, vn. 111.

Quamvis autem Conventus Parisiensis habuerit Fundatricem Illustrissimam Dominam de Crouy, tamen adeo tenues possidebat proventus, ut forsan non potuisset subsistere si Providentia Divina non suscitasset quandam spectatissimam Virginem, antiquissimae familiae, quae facta Canonissa in Monasterio Parisiensi, ipsi donavit, inscripsit et incorporavit omnia bona sua. Haec altera Fundatrix, vocabatur Mater Renata de Livenne de Verdille, dacta a S. Caecilia. Brevi post Professione tempore, electa fuit in Priorissa, gubernavitque Conventum Parisiensem plus quem quinquaginta annis, cum summa prudentia et zelo religiosae observantiae [123]). Haec relatio constat ex literis ad me scriptis a Conventu Parisiensi, sub die 2 Aug. 1753, quas, brevitatis studio, hic non insero. De reliquis Conventibus Canonissarum potero aliquid in alio libro superaddere, si DEUS vitam ulteriorem concesserit. Si autem vita deficiet, supplebunt pro me alii et majora horum facient.

CAPUT XXVI

De Conventu Juliacensi Canonissarum Regularium Sanctissimi Sepulchri.

Conventus Juliacensis habuit tale initium : Celsissimus et Illustrissimus Dominus Volfgangus, Vilhelmus, Dux et Princeps Juliacensis [124]) spiritu pietatis et benevolentiae erga Cononissas SSmi Sepulchri commotus, requisivit Priorissam, totumque Conventum Aguisgranensem, quatenus de gremio sui, mitteret aliquot Canonissas ad Civitatem Ducalem Juliacensem, eo fine et motivo, ut ibi fundarentur. Priorissa ergo, et totus Conventus [p. 145] Aquisgranensis, cum consensu Serenissimi et, Eminentissimi Archiepiscopi Coloniensis, misit Canonissam Alveram de Virmundt cum quatuor aliis Canonissis et cum assistentia multae Nobilitatis. Et ibidem Monasterium Juliacense, cum adjutorio praedicti Principis Juliacensis aliorumque fidelium, erigere incepit et tandem feliciter consummavit. Quod ipsum constat ex literis Priorissae Juliacensis ad me scriptis, de tenore sequenti :

[123]) Mère Renée de Livenne de Verdille, priorin (1658-1711). Numa Albot, *op. cit.*, p. 37, vn. 1. — Zr. M. Hereswitha, *Renée Livenne de Verdille*, in : *Hou ende Trou*, Oud-leerlingenjaarboekje, Instituut Heilig-Graf, Turnhout, 1933[1], p. 13-15.

[124]) Wilhelm Wolfgang, hertog van Jülich (= Gulik) (1614-1653). Cfr. Gulik-Kleefse Kwestie, in : Winkler-Prins, *Encyclopedie*, Brussel/Amsterdam, dl. X, 1951[6], p. 150-151.

Illustrissime et Reverendissime Domine Generalis,

Maximo cum gaudio accepimus literas ad nos transmissas a R.D. Priore S. Crucis prope Trajectum, ex quibus intelleximus quod Reverendissima Dignitas Vestra dignetur speciatim memor esse Nostrae Domus et Communitatis, quae se humilissime offert et recommendat gratiosae protectioni suae Reverendissimae Dignitatis. Ex totis viribus et cordibus illi congratulemur super suam dignissimam electionem et promotionem ad Generalatum, et precamur Omnipotentem ut Illustrissimam suam Dominationem diu conservet in constanti valetudine et prosperitate, ad majorem Gloriam nostri S. Ordinis et ad consolationem specialem nostrae Domus, quae habuit suum exordium in quatuor suis consororibus, venientibus ex Aquisgrano, in comitatu plurimorum Juliacensi Capitali Ducatus hujus nominis, A. 1644 die 14 Julii, in Festo S. Bonaventurae, de consensu S.A.SS. Archiepiscopi Coloniensis et Ducis Juliacensis, per adventum V. Alverae Baronissae de Virmundt [125]), cum Nobiluum Personarum utriusque sexus, tam affinum et consanguinearum Illustrissimae Familiae de Virmundt, quam multarum aliarum.

[p. 146] Praedictae Religiosae invenerumt hic Dominum, cujus duae Filiae susceperunt nostrum habitum, atque per hoc multum contribuerunt ad jacienda fundamenta nostrae Domus, sicut etiam deinceps quaedam Domina Vidua Baronissa de Palandt, cujus Filia pariter suscepit nostrum habitum [126]).

Jam inde ab Anno 1644 amisimus 29 Sorores et 3 Conversas, singulas mortuas in Domino morte exemplari; modo sumus numero 19 Sorores et quatuor Conversae seu Laicae. Cum Gratia DEI extruximus commodum Conventum, similiter Ecclesiam sub invocatione S. Josephi.

Acquisivimus paucas terras arabiles ac hortos, pro nostris necessariis, insuper obligatae sumus applicare dotes nostrarum Juniorum Consororum ad annuum reditum ad quatuor seu quinque in centum, sive hic in Urbe, sive super pagos, veluti admittere honestiorum et Nobilium Familiarum Filias, ad instructionem in lingua Gallica, moribis et curioso opere, seu labore manuum, idque pro honeste nostra sustentatione. Ita Caelum nobis benedicit, nihil nobis deest tam in Spiritualibus

[125]) Virmundt = Virmund. Alvera von V., dochter van Johann Vrijheer von Virmund, Heer van Neersen en Anrath, en Joh. Maria, gravin van Vlodorff. Cfr. *supra*, p. 441, vn. 94.

[126]) J. Kühl, *Geschichte der Stadt Jülich*, Jülich, 1897, 4 dln., dl. IV, p. 86.

quam in temporalibus, per suam Divinam Bonitatem et Misericordiam.

Ecce, Illustrissime Domine, Status noster et situatio praesens. Hinc humillime nos recommendamus, optamusque continuationem Vestrarum gratiarum, cum assecuratione quod illas conaturae simus promereri per preces et suffragia nostra. Ita sumus cum omni affectu, submissione ac obedientia, Illustrissime Domine.

Vestrae Reverendissimae Dignitatis, humillimae atque obedientissimae famulae, et Filiae indignae Canonissae Regulares S. Sepulchri nomine quarum subsigno.

A. M. Spalgen [127]) *Priorissa Juliacensis.*

[p. 147] a tergo literarum

Illustrissimo et Reverendissimo Domino Jacobo Radlinski Ordinis Canonicorum Regularium SSmi Sepulchri Praeposito Generali Infulato.

Continuando dicta de Canonissis Juliacensibus et Aquisgranensibus illud etiam gratae memoriae trandendum censui, quod dum Celsissimus et Reverendissimus Adamus Stanislaus Grabowski Episcopus Varmiensis [128]) S. R. Imperii Princeps et Sambiensis Supremus Terrarum Prussiae Praeses; circa Annum 1752 esset praesens Aquisgrani et Juliaci, tunc lustrando varias Basilicas et Monasteria illarum Civitatum, lustravit etiam et adiit Monasteria nostrarum Canonissarum, cum illisque disseruit de Instituto, observantia et consuetudine loci. Postquam autem a praedictis Canonissis intellexit quod non habuerint sufficientia exemplaria de Officio et propria Missa SSmi Sepulchri, statim promisit eis illa transmittere. Redux igitur in Poloniam, jussit

[127]) M. Spalgen = Anna Maria Spätgen, priorin 1734, 1750. Cfr. Gunter Bers, *op. cit.*, p. 24. — J. Kühl, *op. cit.*, p. 84.

[128]) Warmiensis = van Warmia = Ermland of Ermeland, in Pruisen. In 1234 werd dat grondgebied door paus Gregorius IX gegeven aan de Duitse Ridderorde. Op 29 juli 1234 werd het bisdom Warmia opgericht door de pauselijke legaat Willem de Modena. In 1466 werd Warmia afgestaan aan Polen, in 1772 kwam het weer aan Pruisen ; sedert 1945 is het Pools gebied. Cfr. Ernst Manfred Wermter, *Ermeland ou Ermland (dioc. Warmiensis)* in : *Dict. d'hist. et de géographie ecclés.*, t. XV, 1963, kol. 733-764, de lijst van bisschoppen, kol. 744 — Adamus Stanislaus Grabowski, episc. Vladislaviensis = Vloklawek, 15 julii 1739, episc. Warmiensis, 18 sept. 1741- obiit 15 dec. 1766. Eubel, voortgezet door R. Ritzler en P. Sefrin, *Hierarchia catholica Medii et Recentioris Aevi*, Padua, VI, 1958, p. 432. — *Ks. Stanislaw Librowski, Grabowski A. St.*, in : *Polski Slovnnik Biograficzny*, Warschau, VIII, 1959-1960, p. 478-480.

praefatum Officium et Missam SSmi Sepulchri Brunsbergae A.D. 1743 [129]) proprio sumptu reimprimi; reimpressa vero transmisit Canonissis Juliacensibus et Aquisgranensibus in tanto numero quantus sufficiebat ad usum illarum, ut constat ex literis ad me datis, A.D. 1752 die 5ta 8bris, et A.D. 1753 die 29 Martii, in quarum primis literis sic praedictus Princeps inquit: « Cum non pridem essem praesens Aquisgrani et Juliaci, inveni ibidem Canonissas Regulares SSmi Sepulchri, cum quibus disserando de Instituto, observantia et consuetudine loci, intellexi, etc, etc. ». Ex isto gloriosissimo facto praedicti Praesulis et Principis constat pietas, zelus et devotio erga Sacrosanctum Domini Nostri JESU Christi Sepulchrum et effusa liberalitas erga Canonissas Aquisgranenses et Juliacenses; proinde has virtutes DEUS Eminentissimus hono-[p. 148]-ribus, longissima vita, et tandem Regno Caelesti coronet.

CAPUT XXVII

In quo referuntur Indulgentiae recenter obtentae pro Ecclesiis Canonissarum SSmi Sepulchri, Monialium, Ordinis Canonicorum Regularium Custodum Sepulchri Dominici

Decretum

Ad humillimas preces Jacobis de Radlinski, moderni Canonicorum Regularium S. Sepulchri Hierosolymitani Custodum Ordinis Sancti Augustini Praepositi Generalis, degentis in Polonia, Sanctissimus Noster Benedictus Papa XIV, clementer indulsit ut omnes et singulae Missae, quae juxta Constitutiones ipsius Ordinis, pro anima cujuscunque Monialis ejusdem Ordinis, quae Deo in charitate conjuncta, ab hac luce migraverit, in earum obitus, vel alia die, ad quodlibet Altare Ecclesiarum eorundem Monasteriorum celebrabuntur, animae ejusmodi, pro qua celebratae fuerint, perinde suffragentur, ac si ad Altare privilegiatum celebratae fuissent. Non obstantibus in contrarium facientibus quibuscunque. Praesenti in perpetuum valituro,

[129]) Een exemplaar van het: *Officium et Missa SSmi Sepulchri*, Brunsbergae A.D. 1743, bleef tot heden onvindbaar.

voluitque Sanctitas sua hanc gratiam suffragari absque ulla brevis expeditione. Datum Romae die XXVI Septembris Anno MDCCL.

(L.S.) *Fr. Card. Portocarrero Praefectus*

A. M. Erba Prothonotarius Apostolicus, Secretarius Ordinis Canonicorum Regularium Custodum Sepulchri Dominici.

[p. 149] Decretum

Sacra Congregatio Indulgentiis, Sacrisque Reliquiis, praeposita ad humillimas preces Jacobi de Radlinski moderni Canonicorum Regularium Sancti Sepulchri Hierosolymitani Custodum, Ordinis Sancti Augustini, Praepositi Generalis, degentis in Polonia, die 3 Augusti 1750, censuit declarandum esse Ecclesias Monasteriorum Monialium Ordinis Praedicti ubicunque existentium, Indulgentia plenaria, pro Dominica secunda post Pascha, sub die prima Febr. 1749, praevio voto ejusdem Sacrae Congregationis, in omnibus et singulis Ecclesiis praedictorum Canonicorum Regularium in perpetuum concessa, pariformiter gaudere, servato in reliquis praedictae tenore concessionis. De quibus facta per me infrascriptum, ejusdem Congregationis Secretarium, die 8va ejusdem mensis, SSmo Domino relatione, Sanctitas sua votum S. Congregationis approbando, benigne annuit.

(L.S.) *Fr. Cardin. Portocarrero Praefectus.*

A. M. Erba Prothonotarius Apostolicus Secret.

Bijlage I

HEILIG-GRAFPRIORIJEN IN BELGIË ERKENNEN DE PROOST-GENERAAL VAN DE POOLSE ORDESPROVINCIE ALS GENERAAL VAN DE ORDE. DEZE BENOEMT DE PRIOR VAN LA XHAVEE TOT VICARIS- GENERAAL IN NEDER-GERMANIË

Miechów, 17 april 1676

Nos, Albertus de Pilca Korycinski, Dei et apostolice Sedis gratia Archiepiscopus Leopoliensis, Praepositus generalis Conventus Miechoviensis ordinis Canonicorum Regularium Sanctissimi Sepulchri Hiero-

solymitanae Ecclesiae et Custodum SS. Sepulchri in Collegio Miechoviensi, Cracoviensis dioecesis, etc; dominus et Fr. Petrus de Pilca Korycinski dictae generalis paepositurae Miechoviensis Coadjutor, professus SSmi D.N.D. Clementis divina providentia Papae X honoris Camerarius, Decanus Pultoviensis, etc., una cum dilectissimo Fratre nostro Domino Augustino Mathia Wolski Canonico Camenecensi, Sanctae Hedwigis Cracoviae ad ponten Regium Praeposito, per minorem Poloniam, Hungariam, Silesiam Provinciali, ac generali conventus Miechoviensis Custode, Vice-custode, Consiliariis,caeterisque Fratribus rite capitulariter Miechoviae congregatis : religiosis ac venerabilibus personis, Prioribus et Priorissis, caeterisque fratribus Ordinis nostri in Germania Inferiore existentibus, salutem et paternam benedietionem. Officii nostri esse existimavimus ut quotiescumque aliquid ad Ordinis nostri decus et emolumentum a Nobis petitur, illud prompter ac libenter concedamus. Quapropter cum dilecti in Christo filli, Dominus Libertus ab Elsrack Prior Montis Oliveti prope Leodium sub libero territorio de Herstal; Dominus Livinus Francken, Prior Sanctae Crucis; Religiosa Domina Maria de Lambotte, Priorissa Canonissarum S. Sepulchri in civitate Verviers; Domina Margarita Teresia de l'Escaille, Priorissa de Bovigne, singuli et singulae ex consensu Fratrum et Sororum dictorum Conventuum a Nobis petierint unionem cum Conventus nostro generali Miechoviensis et significaverint Nobis velle se sub nostra iurisdictione et obedientia in posterum permanere, Ecclesiae matrici Generalis conventus Miechoviensis incorporari, sub uno capite vivere, ac iisdem privilegiis quibus dictus Generalis conventus gaudet, posse gaudere, ut patet ex instrumentis authenticis super ea re confectis per Fratem Nicolaum Fastrez, conventus Montis Oliveti professum, hic in Polonia residentem, Nobis humiliter praesentatis : quorum primum inter conventuum Montis Oliveti et S. Crucis unanimiter transactum die 18 Julii anno 1675. Secundum submissio conventus de Verviers de data 19 Julii anno 1675. Tertium 26 Julii anni eiusdem, submissio conventus de Bovigne. Nos itaque justae ipsorum petitioni condigne annuentes praetactorum conventuum Fratres et Sorores pro veris et indubitatis membris canonici nostri Ordinis, praesentibus litteris, recognoscimus et declaramus in coetum ac gremium Ecclesiae matricis generalis conventus nostri Miechoviensis recipimus, unimus et incorporamus, privilegiorum ac indultorum omnium a Sede Apostolica concessorum et concedendorum communionem ipsis faciendo. Cum autem, ut eo foelicius in dicta incorporatione et obedientia nostra

persistere valeant, a Nobis postulaverint virum, a quo ex nativo spiritu secundum genium patriae regantur, ipsorum postulatis ac dictorum conventuum regimini consulentes, Dominum Libertum ab Elsrack, conventus Montis Oliveti Priorem, de cuius moribus, zelo et dexteritate Nobis abunde constat, eligimus, creamus et deputamus verum, legitimum et indubitatum nostrum Vicarium generalem in Germania Inferiore locisque vicinis super omnes et singulas domos, personas et loca ordinis nostri Ecclesiae nostrae generali subiecta, dantes et concedentes eidem Domino ab Elsrack plenam et liberam potestatem omnia et singula monasteria, prioratus ac domos ordinis nostri inibi existentes visitandi, reformandi de vita et moribus et conversatione Fratrum et Sororum inquirendi, canonice et capitulariter indicandi, Sororum domibus de Commendatoribus providendi, capitulum provinciale in districtu sui vicariatus annuatim et quoties visum fuerit intimandi et convocandi, ibique ordonandi, statuendi, faciendi quae in ordinis nostri conservationem et augmentum ac generalatus nostri cedant, caeteros Ordinis conventus generalatui nostro uniendi, amissa loca, bona et possessiones recuperandi, persona idoneas utriusque sexus ordini nostro incorporandi, novitiatum ubi visum fuerit statuendi, et caetera quae de iure, servata tamen ad Nos iudiciumque nostrum in causis gravioribus appellatione, cui dicto Liberto Vicario nostro generali ut in omnibus et singulis tanquam Nobis ipsis, tam viri Fratres quam Sorores Ordinis nostri, obediant serio et in virtute Sanctae obedientiae mandamus. Quod regimen penes eundem Libertum usque ad ejus obitum manebit, relicta post mortem ipsius libera Vicarii generalis per libera suffragia Fratribus in Belgio existentibus, una cum Abbatissis per litteras ad id concurrentibus electione canonica, idque presentibus, si deputaverimus Commissariis nostris, alioquin obtenta a Nobis, per littera Vicarii quem elegerint approbatione, quem et non alium ratum, gratum et acceptum Nos habituros pollicemur. Exhortamur etiam et instanter requirimus Praelatos omnes Ecclesiasticos Archiepiscopos, Episcopos, etc, caeterosque illustres Principes et Dominos, ut dicto Liberto circa praemissa velint assistere. Volentes insuper dicti Vicarii nostri generalis, fratrum et sororum omnium securitati consulere et pro firmiori robore eadem serie extendimus et concedimus, ut has recognitionis et concessionis litteras ab Apostolica Sede dictus Libertus ab Elsrack confirmari procuret. In quorum omnium fidem iussimus praesentes manibus propriis, sigillis, quibus in similibus utimur, communiri. Data et acta sunt haec Miechoviae in Conventu nostro generali

omnibus ut supra capitulariter congregatis. Anno Domini millesimo sexcentesimo septuagesimo sexto. Mensis aprilis, die decima septima ✝

Hier volgen de namen der ondertekenaars van de akte :
Albertus Comes de Pilca Korycinskij, archiepiscopus Leopoliensis, Praepositus Generalis Miechoviensis;
Frater Petrus Comes Sacri Romani Imperii de Pilca Korycinskij, Coadjutor Generalis Canonicorum Sanctissimi Sepulchri Conventus Miechoviensis, Decanus Pultoviensis, Camerarius honoris SSmi D^ni^ nostri Clementis decimi Pontificis Maximi;
Augustinus Wolski, Canonicus Camenecensis, Praepositus S. Hedwigis, Conventus Miechoviensis Custos manu propria;
Raphael Pelczenic, Vicecustos et actorum conventus Miechoviensis Notarius;
Stanislaus Lassicius S. Th. Doctor, Praepositus Bithoniensis per Podoliam provincialis Consiliarius conventus Miechoviensis;
Victorius Albertus Radsiminski S.T.D., Praepositus Prevorcensis, Russiae provincialis;
Michaël Slawinski, Plebanus Unioouviensis, Consiliarius conventus Miechoviensis;
Stephanus Wilkossowic, Praepositus Wrociziensis;
Franciscus Koschenbor, Praepositus Wrocimoniensis, Consiliarius conventus Miechoviensis;
Joannes Gongulski, Praepositus Zarnoniensis m. pr.;
Bartholomeus Niepsiowic, Plebanus Chodoniensis m. pr.;
Samuel Bubowinski, Poenitentiarius conventus Miechoviensis m. pr;
Simon Sierzijcki, artium et philosophiae Doctor m. pr., Professor et Director fratrum juniorum conventus Miechoviensis;
Joannes Pozarecki, ordinarius Concionator;
Bartholomeus Casimirus Sierzycki, Commendarius Bythoniensis;
Stanislaus Klossewic;
Hyacinthus Lutecki, Cappellanus Illustrissimi domini Coadjutoris;
Nicolaus Beldowiski, Illustrissimi Archiepiscopi Leopoliensis Capellanus;
Joannes Marinkowic, Culnae Magister;
Sebastianus Raiskij, Cantor conventus Miechoviensis et Professor;
Dominus Vieijski, infirmorum Magister m. pr.;
Antonius Zernicki, Vestiarius conventus Miechoviensis, Thesaurarius sacristiae;

Ludovicus Balkowski, Dispensator conventus Michoviensis;
Clemens Kawalozewski, sacrista minor m. propria.

Rijksarchief Luik, *Chartriers des établissements ecclésiastiques*, XIV, (Chanoines réguliers du Saint-Sépulcre),après 1685 : Carmes de La Xhavée, nº 42bis, van 17 april 1776.
Origineel. Perkament. H. 35 cm × Br. 57 cm, met plooi : 3 cm, waaraan drie hangende zegels in rood was en gesloten in metalen dozen; afgebroken snoeren.

1º, links : rond zegel Ø 7 cm, van de aartsbisschop van Lwow Albert de Pilca Korycinski met familieblazoen : strijdbijl van zilver op veld van keel en met randschrift : ✝ ALBERTUS DE PILCA KORICINSKI ARCHIEP. LEOPOLIEN. PRAEPOS. GENER. MICHOVIE.

2º, midden : scheepjesvormig zegel H. 8 cm; van de proost-generaal van Miechów, der Kanunniken Wachters van het Heilig Graf van Jeruzalem. Voorstelling : Christus verrijst uit het Graf; randschrift : RESUR.....[verder onleesbaar geworden]...

3º, rechts : rond zegel Ø 7 cm van Petrus de Pilca Korycinski, coadjutor van zijn oom, commenditaire proost-generaal Albertus de Pilca Korycinski. Voorstelling : zelfde wapenschild als zijn oom; randschrift; + PETr DE [PILCA KO]RICINS. COAD : PRAEP : MIECH : G̃NALIS CANON...R ✝ S.....[EPULCHRI]..... ....DOI.....]
Cfr. *Deux Notices*, uitgegeven door M. Willemsen in : *Publications de la Soc. Hist. en Archéol. dans le Limbourg*, Maastricht, t. XXIX, 1892, nr. 72, p. 58-62 (Copie naar twee afschriften berustend in het Heilig-Grafklooster te Bilzen)

Bijlage II

Akte van 13 april 1496 bevattende de overeenkomst gesloten op 5 september 1495 tussen het O.L. Vrouwklooster van Kinrooi en het stadsbestuur van Maaseik

Inden namen uns heren Jhesu, Amen. Bij tenor dijs tegenwoordigen openbaeren Instruments sij kenlich allen ind eyn ygelichen, Dat inden Jaer der zeliger geboirten desselffs uns heren, doe man schreijff duijsent vier hondert sessindnoegentich Inder viertiende Indictien opten dertiensten daich der maendt Aprilis, te tijene oeren of dair umbtrent voir mijddage, dpaussdomps uns alreheylichsten vaders in gode ind heren Heren Alexandren vander godtlicher voirsienichheyt dess sessden pauss van denen name, in sijnen derden jaer, In tegenwordichheyt mijns gemeynen notarij ind der getugen undergeschreven, gestaen ind verschenen in honnen propren personen der devoyt here ind priester laurencius bocholdie, Pater ind Rector der meechgden ind zusteren des convents unser liever vrouwen van Jherusalem geheyten, van Kijnre heyr komen ind in honnen name mit sekeren honnen vrunden, parthie ter eynie, ind scholten, burgemeysteren, scepenen, ind geswoeren Raedt ind mit eijn deijls vanden sessinddertich mannen dieser Stadt van Eyck, in naeme ind van weegen derselver Stadt ind hoer gantzer gemeynten, ter ander sijden parthien, ind is der vurscreven Pater ind Rectoir mitz den vurscreven sijnen vrunden van des vurgenoemden conventz ind susteren wegen opdoin geweyst, wie sij tot Kijnre zeer belasticht, beschadicht ind oeverloupen worden vanden volck van wapenen ind anderen derregelijcken r u c h t e n twillich zeer unbeqweme saken weeren van honnen meechgden ind Zusteren, sullichz dagelijxz te sullden moeten lijden ind gestaeden Ind hoen ouch nyet moegelich te conden benyemen, dair umb der vurgenoemden Pater mit sijnen vrunden in name ind van weegen des vurscreven convents, den vurgenoemden scolten, burgemeijsteren, scepenen ind Raedt mit sessinddertich mannen dair bij weesenen in name der vurscreven Stadt Eijck umb goedtz willen oijtmoedelichen gebeeden hebben ind mitz diesen bidden, dat sij verkrijgen mochten eynige beqweme playtz bynnen dieser Stadt Eijck, dair op sy tijmmeren, goede dienen ind hoen

broet wennen mochten, opdat sy uter der vurscreven unvuechtlichheijt ind oeverloup dess vurgeroirden volchz van waepenen ind anderen verdraich krijgen moegen, twillich den vurgenoemden scolten, burgermeysteren, scepenen, Raede ind der sessinddertich mannen dair inder presencien weesenen, wale eijne redeliche, godliche ind moegeliche beede heefft duncken sijn, In nae sy sich ouch dair rijplichen op beraeden hebben gehadt, ind umb dan ouch goedts dijenst te meer in dieser selver vurscreven stadt vervullet werde. Ind alsoe Godt voir ougen nyemen, heefft men den vurscreven convent gegont, dat sij sullen moegen hier inder Stadt werven ind verkrijgen eyne conventuale playtz, sich op Ass vurscreven te moegen behelpen, te weeten inder pelserstraeten Peter bexz, lenartz van Stockbrueck ind wilhems vanden Eygen guede, soe wije die inder vurscreven straeten by eyn gelegen sijn ind ouch mit sullige guede ind woensteeden dair in ind tuschen gelegen weeren, ind achter wtgaende tot der Stadt vesten ind begreep waick ganck ind gebruyck des dat vurscreven convent sich nyet under winden en sall eynigen hijnder an te doin.

Ind is der vurscreven convent van gracien consentiert dat sij eyn huijs dat nu waick haldenen is, gevrijdt hebben sullen vander waicken. In wat waickber plaijtzen sij inder vurgenoemden plaijtzen voirder verkrijgen, sullen sij die waken halden off betemelichen doin halden, mit ind gelijck den nagebueren wanneer sij hoen gegeven worden, off dat convent sall moegen guede andere beqweme off loijffliche huser inden selven qwartier deser stadt op eijnige ledige plaijtzen doin tijmmeren ind maken, die willige die vurscreven hoen waickber huser vanden waicken sij soelden moeten halden, untlasten ind qwijthalden sullen sonder argelist.

Item ass dan der vurscreven pater in name ass vurscreven versoicht ind begeirt heefft, umb bij ind an die vurscreven plaijtz, offs hoen noet weer voirder te moegen verkrijgen, laeten, scolten, burgermeysteren, scepenen, ind Raedt mit den sessinddertich mannen dair by wesenen anstaen ter tijt toe ind soe lange des te doin weer ind sij dat dan te moegen besorgen na allen besten.

Is ouch den vurgenoemden convent gegont te moegen verkrijgen drie bonner weijden umb sess koije te beweijden, mer nijet te na der stadt vesten, mer eijnen boigschut weechz dair van.

Sullen sij ouch moygen gelden off te wennen nijemen sess bonner lantz ind nijet dair boven ouch nijet te nae der stadt, dan off sij eijnich erff mit ijemants kendere inkriegen, dat in dieser banck gelegen weer,

sullen sij moegen halden ind gebruijcken, soe lange die selve kender levende weeren, ind nae doijt der selver, sullen ind moijgen eijnich van de vrunden dat erve loessen ind ter ijdeler stoppelen qwijten bijnnen sess jaeren in vuegen volgend, te wetenen, eijn bonre zavel lants mit vijfftiene golden Rijnsgulden koirforster moenten off guet valore dair voir, eijn bonner leijm lants mijt vijffindtwintich ind eijn bonre groesen off weijden mit eijninddertich der selver gulden, ind altoyss na pondts belanck dat des erffs weer, ind ouch mit sulliger beteringen an tselve erve gelacht weer, ind dat ter taxaciën vanden gericht scolten ind scepenen dieser vurscreven stadt van Eijck.

Item sall dat vurscreven convent geven vander vurscreven plaijtzen inder pelserstraeten gelegen, voir hoer actijnsen vanden genen sij bennen den selven honnen vurscreven convent gebruijckend weeren, sonder eijnige argelist dair inne te keren dieser stadt Eijck dess jairs ingelden, tijene horns gulden. Dairvan der ierste taildaich vallen sall op sint Remeyssdaich des heyligen busschopen in den jaer duysent vierhondert ind seven ind noegentich, ind alsoe voirt van jaer te jaer ind ten selven dage. Ind hier mit sullen sij gevreijdt sijn van vorderen derre gelijcken lasten. Ind is den selven convent gegont, dat sij sullen moegen loessen die vurscreven tijene horns gulden ind qwijten sess der vurscreven gulden miet hondert der selver gulden, gelijck diese Stadt Eijck ouch den gueden luijden hoere jairgulde te voirdagen verkocht heefft.

Item van voirder jairgulde in pechterijen, off anderen erffgueden sij verkrijgend wurden, boven die vurgenoemde plaijtzen benne der vurscreven stadt Eijck, sullen sij geven gelden ind betalen moeten van honnen gueden.

Item ist consentiert dat men dat vurscreven convent beschudden ind beschermen sall in allen dingen gelijck anderen ingeseetenen ind dair inne doin soe voele te behulp dieser Stadt mogelijck sijn sall. Ind ist vurwarde dat tvurscreven convent noch nijemant van honnen wegen, hier inder Stadt, noch in hoeren bewende, stroe noch messt gelden en sall. Ind in diesen ind in aller dat vurscreven steyt, is an allen sijden vertegen ind renunciert op allen excepciën, frauwe, bedroch ind argelijst, geijstliche off werlicher rechten ind gerichten dairmede men beletthen mocht eijnige vanden pointen vurscreven, welliger pointen, vurwarden ind condiciën, gelijck die alle inne gueder meynigen geschijet ind an allen sijden belijefft sijn, hebben der vurscreven Pater ind Rector in name ind tot behueff des vurscreven conventz, ind ouch

scolten, burgermeijsteren, scepenen ind Raedt mit eijn deijll vanden voirgeroirden sessinddertich mannen in namen ind van wegen der vurscreven Stadt Eijck, hoeren ingeseetenen ind toegehoerigen tot behueff allen den geenre dijent angeijt offte angaen mocht toe eijniger tijt van mij notaris undergescreven begeert gemaict te hebben eijn off meer instrument off instrumenten inder bester formen. Ind sijn diese dingen geschiet bijnnen der vurscreven Stadt Maijsseijck inden vijoleth ind dieser stadt Raetzhuijss, inden jaer spaussdomps, indictiën, dage ind oere bovengescreven, dair sijn bij oenen ind angeweijst, eirssame ind bescheijden manns personen, die Erwerdige Heren here Reijner vander moijst alias vander Cuijlen, deecken der collegen unser liever vrouwen kircken tot Alden Eijck in here herman vanden Ertwech, Canonnick der selver kircken, Pastoir tot Elen, Deecken christianitatis der conciliën tot Eijck, Dierick Didden van Oeteren mit voele ind meer anderen gueder mannen des creessdomps van luijtglijck getuijgen dair bij geroijpen sonderlinghlijk ind gebeeden.

Et ego Arnoldus de campo alias vander monneken de Eijck supra mosam leodiensis diocesis publicus sacra imperiali auctoritate necnon venerabilis curie leodiensis notarius juratus, qui premissis omnibus et singulis dum sic ut praemittitur fierent et agerentur unacum praenominatis testibus presens fui eaque sic fieri vidi et audivi. Hoc presens publicum instrumentum manu mea propria scriptum exinde confeci et in hanc publicam formam redigi, subscripsi, signoque meo solito et consueto signavi. In robur et veritatis testimonium omnium et singulorum praemissorum rogatus et requisitus.

Arnoldus de Campo not. publ.

Ind want wijr Pater, matersse, meechden in zusteren ind gants convent vurscreven lijen ind bekennen alle saken, beeden, vurwarden ind geloijfften soe ass die inden vurscreven instrument beschreven staen, geschiet sijn. Ind umb dan ouch te meirden sieckerheijt willen, soe hebben wijr unsen conventz siegell miet unser aller willen ind weeten, hijer under an dess notaris teijcken ind subscripsie gehangen. inden jair voer inden instrument gescreven. In der maendt Septembris des sessden daichz. Ind soe dan wijr scolte, bugermeysteren, scepenen, geswoeren Raedt ind eijn deyls van den sessinddertich mannen dijeser Stadt Maijsseijck ouch lijen ind bekennen sullich inden vurscreven instrument ind notaris brieff begrepen ind geschreven gāntz, gehele ind altemaele mit unser aller ind der gantzer gemeijnten dieser Stadt willen ind weeten, belijefft, toegegangen ind geschiet is, soe hebben

wijr ouch des toe getuge, dieser selver stadt siegell ad causas under an tvurscreven instrument ind notaris brieff, bij ind an den vurscreven conventuale siegell doin hangen. Inden jair ind maendt ter stont vurscreven opten achtden daich der selver maendt.

STADSARCHIEF MAASEIK, *Charter nr. 14.* Origineel. Perkament, h. 39 cm × br. 46 cm, met plooi van 4.8 cm, waaraan twee hangende (beschadigde) zegels :

links : spitsbogig zegel in bruin was, H. 5.2 cm × Br. 3 cm, van het eerste vrouwenklooster van het Heilig Graf in Neder-Germanië, gevestigd te Kinrooi (1480-1495), te Maaseik (1495-1520). Randschrift : [ET SIGILLUM] CO[N]VENTUS ORD[IN]IS SANCTISSIMI SEPULCHRI IN KIN[RODE] [1]). In het schild : het Heilig Graf met het patriarchaal kruis van Jeruzalem. —

rechts : zegel, in groen was, ongeveer rond, ø 2.2 cm, van de stad Maaseik. Twee takken van een eikeboom delen het schild in drie delen ; in elk dezer delen een Malthezer kruis. Randschrift : [EYCK] SUPRA[MOSAM SIGILLUS OPPIDI].

Op de rugzijde van de akte, van latere hand : Tusschen dat convent van Kinre, off onser liever vrouwen cloester genampt, ende die stadt, 1496, nº 14.

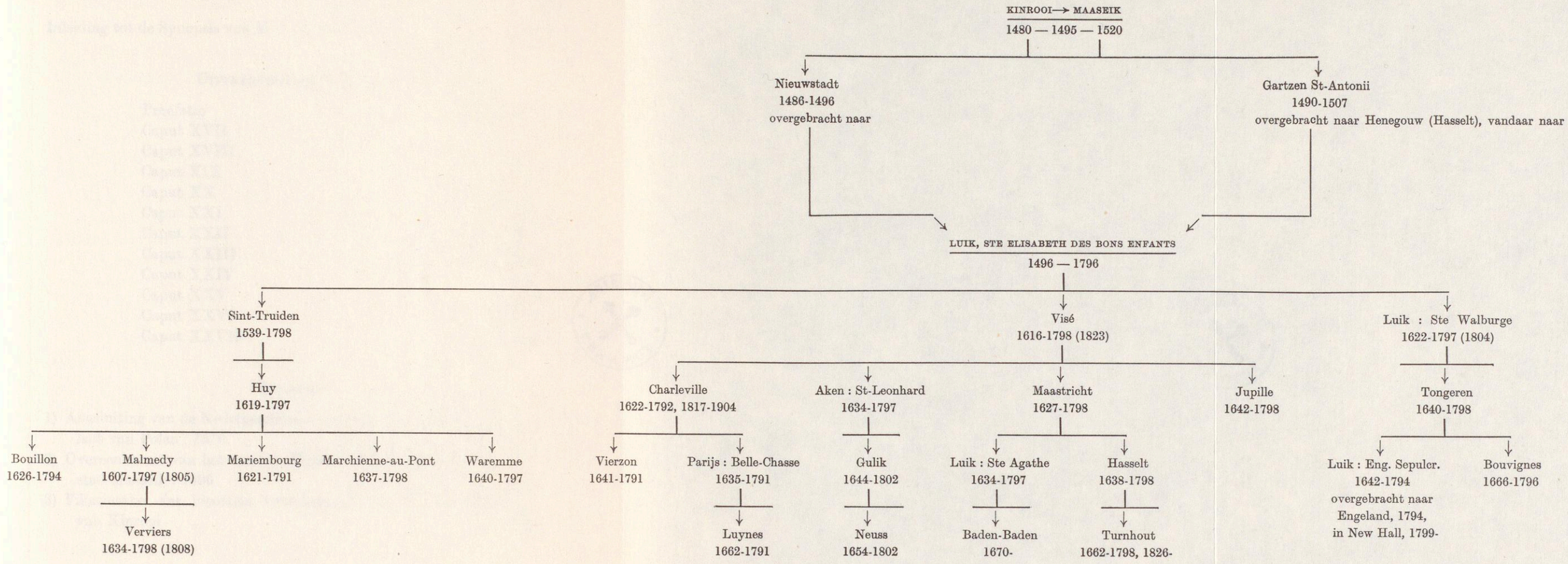
— De *beginletter van de akte* is een versierde I, circa 18 cm h., 1/3 van de linker marge van het perkament beslaande.

— Onder de tekst van de eigenlijke akte staat links het signum van de notaris : een zeshoekige ster in een cirkel, met in de tussenruimten van de tekening en aan de eindpunten van de ster zijn monogram. Rechts staat zijn handtekening.

Turnhout, Heilig-Graf Zr. M. HERESWITHA (G. Froedure).

[1]) M. HENDRICKX, *Maaseik 1496. Het zegel van het O.L. Vrouwklooster van Kinrooi* : in : *Limburg*, XLVIII, 1969, 94-95. — H. JANSSEN-AERTS, *Aantekeningen over het verleden van Kinrooi*. Maaseik (1953), 53-59.

FILIATIE VAN DE VROUWENKLOOSTERS DER HEILIG-GRAFORDE, VOORTKOMEND VAN KINROOI
OPGERICHT DOOR JAN VAN ABROEK OP 9 OKTOBER 1480



UNIV. BIBL. TUBINGEN
UNIV. BIBL. TUBINGEN

INHOUD

Inleiding tot de Synopsis van M. J. P. Radlinski 398

Uittreksels uit Synopsis

Praefatio 404
Caput XVII 405
Caput XVIII 414
Caput XIX 415
Caput XX 428
Caput XXI 433
Caput XXII 437
Caput XXIII 444
Caput XXIV 447
Caput XXV 451
Caput XXVI 453
Caput XXVII 456

Bijlagen

1) Aansluiting van de Nedergermaanse provincie bij het generalaat van Polen : 1676 457
2) Overeenkomst van het vrouwenklooster van Kinrooi met de stad Maaseik : 1496 462
3) Filiatietabel der kloosters voortkomend van het klooster van Kinrooi 467

Platen

I. Geschilderd portret van J. P. Radlinski 404
II. Afbeeldingen van zegels behorend bij bijlagen 1 en 2 . . 405

Imprimerie Orientaliste, s.p.r.l., Louvain (Belgique)

Éléments d'un commentaire de la Règle de saint Augustin

VI. *Par les praecepta uiuendi à la spiritalis pulchritudo. « Pythagore », le De ordine de saint Augustin et sa Règle* [1])

Quand on ramène la Règle de saint Augustin à sa structure la plus élémentaire, on voit apparaître une trame qui ressemble étonnamment à celle de certaines pages du *De ordine* et du *De quantiate animae*, sans oublier l'accord entre cette structure et le déroulement du dialogue entre Augustin et sa Raison dans les *Soliloques*.

Ajoutons, pour compléter l'aperçu de cette recherche, qu'Alypius, cet ami si sympathique d'Augustin, nous a fait connaître le personnage qui se dessine derrière cette structure : c'est « Pythagore », qu'Augustin semble avoir connu à travers Varron.

Voici la structure de la Règle augustinienne dans ses lignes les plus essentielles :

1) La Règle de saint Augustin commence par une « préface » extrêmement brève, mais nullement dépourvue d'intérêt : « Voici ce que nous vous prescrivons d'observer dans votre monastère », *Haec sunt quae ut obseruetis praecipimus in monasterio constituti* [2]).

2) Suivent, divisés en sept chapitres, les « préceptes » qui viennent d'être annoncés : l'unité de la vie communautaire et le renoncement à tout bien personnel ; la prière en commun et les prières particulières ; le réfectoire, la lecture à table, les jeûnes ; les sorties, les relations avec l'autre sexe, la correption fraternelle (ou, dans un langage plus actuel, l'« assistance fraternelle ») ; les services communautaires, comme le blanchissage des vêtements et le prêt des livres ; le pardon à donner et à demander ; les relations réciproques entre le *praepositus* du monastère et les autres « frères » [3]).

3) Après ces chapitres préceptifs, saint Augustin expose en

[1]) Voir *Augustiniana* XXI (1971), p. 5-23 et 357-404 ; XXII (1972), p. 5-34.

[2]) *Praeceptum*, l. 1-2. Je cite d'après mon édition critique dans *La Règle de saint Augustin*, I, Paris, 1967, p. 417-437.

[3]) *Praeceptum*, l. 3-235.

quelques mots, sous la forme d'une prière, ce qui doit être l'âme de tout ce corps de prescriptions et d'interdictions : « Que le Seigneur vous accorde la grâce d'observer tous ces préceptes avec amour, *comme des amants de la beauté spirituelle*, répandant par votre vie la bonne odeur du Christ, non pas servilement, comme si nous étions encore sous la loi, mais librement, puisque nous sommes établis dans la grâce » [4] :

> Donet dominus ut obseruetis haec omnia cum dilectione, tamquam spiritalis pulchritudinis amatores et bono Christi odore de bona conuersatione flagrantes, non sicut serui sub lege, sed sicut liberi sub gratia constituti [5].

Remarquons que la formule *ut obseruetis*, employé dans la « préface », se retrouve ici. Les charnières de la structure sont nettement indiquées.

4) Dans une sorte de « postface », Augustin termine son opuscule en déterminant la fréquence avec laquelle on doit le lire (une fois par semaine), et dans quel état d'esprit [6].

Faisant abstraction de la « préface » et de la « postface », nous avons donc dans la Règle de saint Augustin la structure extrêmement simple que voici : il s'agit 1) de *praecepta uiuendi* qui 2) sont à observer avec l'amour de la *beauté spirituelle.*

Or c'est précisément ce que nous trouvons chez Augustin dès ses écrits de Cassiacum. Dans la Règle se retrouve le même « jeune Augustin », en plus mûri bien entendu, mais toujours avec la même structure de pensée.

Le passage du *De ordine* auquel nous avons fait allusion il y a un instant, se trouve dans le livre second et s'étend de 8(25) à 19(51), mais son importance se condense à son début et à sa fin [7], dans les deux paragraphes que je viens d'indiquer.

4) La combinaison de la beauté spirituelle, de la liberté et de l'imitation du Christ se trouve pour la première fois chez Augustin dans les *Quaestiones* LXXXIII, sous XXXVI, 2 : ... incipiat ... commendari *pulchritudo* uirtutis, ut charitatis *libertas* prae *seruitute* timoris emineat ... Hic praestantissimum illud et unicum *exemplum dominici hominis* proponendum est, qui... ea spreuit quae magna bona, et ea sustinuit quae magna mala imperiti putant... PL 40, c. 25-26. Ce receuil de Questions fut composé de 388 à 395.

5) *Praeceptum*, l. 236-239.

6) *Praeceptum*, l. 240-246.

7) Entre 8(25) et 19(51) se trouve un long exposé sur les disciplines libérales. C'est de ces pages qu'une étude sur l'influence de « Pythagore » sur la culture générale d'Augustin doit partir. Voir note 137.

Après avoir exposé dans le livre premier [8]) du *De ordine* quelles sont la nature et l'excellence de l'ordre, saint Augustin, dans le livre second, en précise les lois.

Le ton de ce livre est très bien donné au début de la conversation, quand Augustin s'adresse au jeune Licentius et lui demande : « ... le sage, à ton avis, connaît-il Dieu ? », à quoi le disciple répond : « Oui ». Et un peu plus loin le même jeune homme estime — se faisant l'écho d'Augustin — que le sage est parfaitement purifié par la pratique des vertus et désormais uni à Dieu, et que c'est dans son âme qu'il est aussi bien l'un que l'autre... L'ayant devant les yeux intérieurs de l'esprit, le sage contemple Dieu lui-même d'un regard immobile et fixe. Et avec Dieu contemplé est uni, devant le même regard, tout ce que l'esprit connaît et tient. Le sage contemple Dieu d'une regard immobile et fixe, qu'est-ce à dire ? Qu'il se taise ou converse avec les hommes, le sage a toujours le regard attaché à Dieu, son âme est toujours unie à Lui. Ou, autrement dit encore, quand bien même il enseignerait à autrui la sagesse elle-même, il n'est pas avec ces autres, mais avec soi [9]).

A un moment donné de la discussion, Augustin voyait que tous ceux qui s'entretenaient avec lui, sa mère, Alypius, les jeunes Licentius et Trygetius, tendaient avec une extrême application, et chacun selon ses moyens, vers la connaissance de Dieu. Mais il se rendait compte aussi qu'ils le faisaient sans observer l'ordre voulu, cet ordre indispensable à l'intelligence de l'« ineffable majesté ». Or seul un maître insensé oserait apprendre les syllabes à un enfant qui ne sait pas encore lire les lettres. Il faut de l'ordre dans tout enseignement, et tout particulièrement lorsqu'il s'agit de conduire les disciples, avec le maître, à la connaissance de Dieu [10]).

[8]) Le *De ordine* est dédié à un certain Zenobius dont l'esprit est qualifié par Augustin de *pulchritudinis amator*. I, 2(4). PL 32, c. 980 ; CC 29, p. 90. C'est le terme qu'il emploie également à la fin de sa Règle (voir note 5).

[9]) Quid ergo ? inquam ; sapiens tibi deum intellegere non uidetur ? — Videtur, inquit. — Anima, inquit, sapientis perpurgata uirtutibus et iam cohaerens deo sapientis etiam nomine digna est nec quicquam eius aliud delectat appellare sapientem... Sapienti... ante illos interiores intellectus oculos habenti omnia, id est deum ipsum fixe immobiliterque intuenti, cum quo sunt omnia, quae intellectus uidet et possidet... (Sapiens) ille deo semper infixus est siue tacitus siue cum hominibus loquens... Etiamsi, inquit, nos ipsam doceret sapientiam, non illum dicerem nobiscum esse sed secum. *De ordine* II, 2(4-7) et 6(19). PL 32, c. 995-997 et 1003 ; CC 29, p. 108-111 et 117.

[10]) Hic ego, cum omnes cernerem studiosissime ac pro suis quemque uiribus deum quaerere, sed ipsum, de quo agebamus, ordinem non tenere, quo ad illius ineffa-

Cette connaissance, atteinte avec ordre, a pour objet un ordre également. Il est vrai que beaucoup de choses dans le monde constituent un véritable désordre, mais le regard approfondi du sage voit que ces choses ne sont nullement en dehors de l'ordre divin [11]). La connaissance de Dieu, ou, plus précisément, celle de l'ordre divin ou de la loi divine, demeure toujours fixe et immuable en Dieu lui-même, mais elle se trouve aussi, comme transcrite, dans l'âme du sage, Grâce à cela, les sages se rendent compte que leur vie est à regarder comme excellente et éminente dans la mesure où ils contemplent cette loi de Dieu par leur *intelligence* et l'observent consciencieusement dans leur *conduite* [12]).

Aussi l'ordre qui conduit vers la connaissance de Dieu a-t-il deux aspects, un aspect *moral* et un aspect *intellectuel* : *cuius una pars uitae, altera eruditionis est.*

Avec ces paroles, nous nous trouvons déjà dans le paragraphe II, 8 (25) du *De ordine*, paragraphe qui constitue le début du passage qui nous intéresse particulièrement dans ce papier.

Dans les lignes qui suivent, au même paragraphe, Augustin formule, à l'usage de ses jeunes disciples, ce que le contexte appelle des *praecepta uitae* ou des *praecepta uiuendi* [13]). Nous allons les retrouver dans un instant.

Après avoir formulé ces « préceptes », Augustin parle longuement de la *pars eruditionis* de l'ordre qui conduit vers Dieu. Il attache beaucoup d'importance, dans la quête de Dieu, aux *disciplines libérales*,

bilis maiestatis intellegentiam peruenitur : Oro uos, inquam, si, ut uideo, multum diligitis ordinem, ne nos praeposteros et inordinatos esse patiamini... Si quempiam ludi magistrum audiremus conantem docere puerum syllabas, quem prius litteras nemo docuisset, non dico ridendum tamquam stultum, sed uinciendum tamquam furiosum putaremus non ob aliud, opinor, nisi quod docendi ordinem non teneret. *De ordine* II, 7(24). PL 32, c. 1006; CC 29, p. 120.

[11]) ... occultissima ratio se demonstraturam pollic(e)tur nihil praeter diuinum ordinem fieri...; ... etiam ista omnia, quae fatemur esse peruersa, non esse praeter diuinum ordinem, alta quaedam... disciplina se... studiosis et deum atque animas tantum amantibus animis manifestaturam esse promittit... *Ibid.*

[12]) Haec autem... dei lex..., quae apud eum fixa et inconcussa semper manens in sapientes animas quasi transcribitur, ut tanto se sciant uiuere melius tantoque sublimius, quanto et perfectius eam contemplantur *intellegendo* et *uiuendo* custodiunt diligentius. *De ordine* II, 8(25). PL 32, c. 1006; CC 29, p. 121.

[13]) *Praecepta uitae*, II, 9(26). PL 32, c. 1007; CC 29, p. 122. — *Praecepta uiuendi*, II, 9(27). PL 32, c. 1008; CC 29, p. 123.

c'est-à-dire à la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la musique, la géométrie, l'astronomie, l'arithmétique. Plus tard, dans ses *Retractationes*, il jugera qu'il y a attaché beaucoup trop d'importance : de nombreux « saints » sont bien ignorants dans ce domaine et parmi les érudits il y en a qui ne sont pas précisément des saints [14]). Mais l'Augustin de Cassiciacum n'a nullement estimé que la montée vers la connaissance de Dieu dépendrait de l'accumulation de toutes sortes de connaissances pédantes. Pour lui, ces disciplines constituaient un terrain favorable, jugé indispensable à cette époque, pour exercer la raison, pour distinguer les choses différentes et combiner les choses du même ordre, pour surmonter la multitude des données par une vision ordonnante et simplifiante, bref pour voir l'un dans le multiple. Si Augustin a exagéré dans ce domaine, c'est en estimant un peu candidement que ce terrain d'exercice était pratiquement *indispensable*.

Dans sa quête de Dieu, l'âme a donc, d'après le « jeune Augustin », un grand effort à accomplir : d'une part elle doit se purifier en observant les *praecepta uiuendi*, de l'autre elle doit habituer son regard à chercher l'unité qui se trouve au creu du multiple.

Mais — et ici nous arrivons à 19(51), la fin de ce long passage —, une fois que l'âme s'est unifiée et ordonnée, une fois qu'elle s'est rendue harmonieuse et belle, elle osera *contempler Dieu*... Grand Dieu, quels yeux à ce moment ! qu'ils seront saints, beaux, puissants, constants, sereins, heureux ! Mais qu'est-ce donc, ce qu'ils voient alors ? Quoi donc, je vous prie ? Que faut-il en penser, en dire ? Des mots quotidiens, voilà ce qui se présente pour en parler, tous des mots qui se sont salis au contact des choses viles. Disons tout simplement que nous est promise la contemplation de la *Beauté*, de la *pulchritudo*, par l'imitation de laquelle tout le reste est beau, et en comparaison de laquelle tout le reste est laid... [15]).

[14]) Verum... displicet mihi... quod multum tribui liberalibus disciplinis, quae multi sancti multum nesciunt, quidam etiam sciunt et sancti non sunt. *Retr.* I, 3, 4. PL 32, c. 588; CSEL 36, p. 19-20. — Pour le rôle des disciplines dans l'éducation de l'esprit voir M. Meijer, *De sapientia in de eerste geschriften van S. Augustinus*, Nimègue, (1937). Voir note 137.

[15]) Cum autem se conposuerit et ordinarit atque concinnam *pulchram*que reddiderit, audebit iam deum uidere... Deus magne, qui erunt illi oculi, quam sani, quam decori, quam ualentes, quam constantes, quam sereni, quam beati ! Quid autem est illud, quod uident ? quid quaeso, quid arbitremur, quid aestimemus, quid loquamur ? Cotidiana uerba occurrunt et sordidata sunt omnia uilissimis rebus. Nihil amplius dicam nisi promitti nobis aspectum *pulchritudinis*, cuius imitatione pulchra, cuius conparatione foeda sunt cetera. *De ordine* II, 19(51). PL 32, c. 1019; CC 29, p. 135.

Nous voyons donc que ce long passage sur l'ordre à suivre dans la quête de Dieu commence par l'énumération d'un certain nombre de *praecepta uiuendi*, pour aboutir à la contemplation de la *pulchritudo* divine, qui, elle, se révèle à l'âme quand elle est devenue *pulchra*, belle.

Nous avons donc devant nous exactement la même structure de pensée que dans la Règle : par les *praecepta uitae* à la *spiritalis pulchritudo* [16]).

Certes, dans le passage du *De ordine* qui nous occupe, beaucoup de place est donnée à l'éloge des « disciplines libérales » et de leur utilité pour l'éducation de la raison qui est appelée à « comprendre Dieu ». Mais c'est précisément sur ce point qu'Augustin va estimer qu'il exagère. Rien d'étonnant donc à constater dans la Règle la disparition des *artes liberales*. Ce qui reste est un ensemble de *praecepta uiuendi* dont l'observation doit être animée par l'amour qu'on a pour la Beauté spirituelle, la *spiritalis pulchritudo*.

Que la conformité de structure entre la Règle et ce passage du *De ordine* ne soit pas une pure coïncidence, cela devient évident si on lit attentivement les *praecepta uiuendi* qu'Augustin énumère en II, 8(25). Avec une variante sur « Les premières Confessions de saint Augustin » [17]), j'appellerais ces lignes bien volontiers sa « première règle ». Voici le texte :

« Les jeunes gens qui veulent acquérir cette connaissance (dont je viens de parler) doivent vivre de manière à s'abstenir des plaisirs charnels, des séductions du ventre et du gosier, de l'excès dans le soin du corps et dans l'habillement, de la vaine occupation des jeux, de l'engourdissement du sommeil et de la paresse, de la calomnie, du dénigrement, de la jalousie, de l'ambition des honneurs et du pouvoir, et même d'un désir immodéré des louanges. Qu'ils croient aussi que l'amour de l'argent empoisonnera infailliblement toutes leurs espérances. Que leurs actions soient sans mollesse comme sans présomption.

16) Bien qu'il s'agisse de la beauté divine, elle n'est pas encore qualifiée de *spiritalis* dans le *De Ordine*. Augustin se sert de ce qualificatif pour la première fois dans la XXXe des *Quaestiones* LXXXIII. Il s'agit de la fameuse distinction entre *uti* et *frui*. L'objet de la *fruitio* est la Beauté : Fruendum est... honestis, utendum uero utilibus. Honestatem uoco *intelligibilem pulchritudinem*, quam *spiritualem* nos proprie dicimus. PL 40, c. 19.

17) C'est le titre d'un article de P. Courcelle, publié dans la *Revue des Etudes Latines* XXI-XXII (1943-1944), p. 155-174.

A l'égard des fautes des leurs, qu'ils évitent absolument toute colère ou qu'ils la refrènent à tel point qu'elle semble chassée. Qu'ils ne haïssent personne. Qu'il n'y ait pas de vice auquel ils ne s'efforcent de remédier. Qu'ils fassent grande attention à éviter la prodigalité dans la punition, l'avarice dans le pardon. Qu'ils ne punissent que pour améliorer; qu'ils évitent toute indulgence favorisant le mal. Qu'ils regardent comme les leurs tout ceux sur qui pouvoir leur a été donné. Qu'ils soient à leur service, comme s'ils rougissaient de les commander; qu'ils commandent comme s'ils faisaient leur joie de les servir. Dans les fautes d'autrui, qu'ils ne soient pas importuns lorsqu'il s'agit d'un méfait involontaire. Qu'ils évitent avec grand soin les discordes, qu'ils les supportent avec patience et les terminent au plus tôt. Dans tout commerce et dans toute relation avec les hommes, il suffit d'observer ce proverbe courant : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ». Qu'ils n'aspirent pas à gouverner la cité, à moins d'être parfaits, et qu'ils se hâtent de le devenir pendant qu'ils sont dans l'âge curial [18]), ou même dans la jeunesse. Mais que celui qui se convertit tard à ce genre de vie, ne s'imagine point que ces préceptes ne les concernent pas : il les observera certes plus facilement à l'âge avancé où il est. Que dans tout genre de vie, que partout et toujours ils aient des amis ou cherchent à en avoir. Qu'ils soient déférents pour ceux qui en ont droit, même s'ils ne l'exigent pas. Qu'ils ne s'occupent par des orgeuilleux et ne le soient nullement eux-mêmes. Que leur vie soit ordonnée et harmonieuse. Qu'ils aiment Dieu, qu'ils pensent à lui et le cherchent, appuyés sur la foi, l'espérance et la charité. Qu'ils demandent la tranquillité ainsi que le déroulement régulier de leurs études et de celles de tous leurs compagnons, et aussi, pour eux et, dans la mesure du possible, pour les autres, un bon esprit et une vie paisible » [19]).

Tout connaisseur de la Règle augustinienne aura sans doute remarqué dans ce texte des pensées qui lui sont familières. Même la traduction ne manque pas, je pense, de les faire transparaître. C'est-là une présentation embryonale de ce que sera plus tard la Règle monastique de saint Augustin. Nous allons reprendre ces pensées en mettant en parallèle le libellé des deux textes.

Le début du passage recommande aux jeunes disciples d'Augustin

[18]) L'*aetas senatoria* qui commençait à l'âge de trente ans.

[19]) *De ordine* II, 8(25). PL 32, c. 1006-1007; CC 29, p. 121. Le texte latin sera cité plus loin, découpé en fragments.

un comportement ascétique. Les rapports avec la Règle se trouvent moins dans telle ou telle formule que dans la teneur générale. La Règle suppose, sans le dire explicitement [20]), que les membres de la communauté sont allés jusqu'au *propositum sanctum* du célibat consacré à Dieu. Dans la Règle, la frugalité dans le domaine de la restauration alimentaire est recommandée dans ces termes : « Subjuguez votre chair en jeûnant et en vous abstenant de nourriture et de boisson dans la mesure où votre santé le permet » [21]). La modestie dans le soin du corps et dans l'habillement s'y trouve préconisée également : « Ce que vous portez ne doit pas vous faire remarquer, et ne cherchez pas à plaire par vos vêtements, mais par ce que vous êtes intérieurement... Lavez vous-mêmes vos vêtements, ou portez-les à laver aux foulons. Cela doit se faire conformément aux dispositions prises par le *praepositus*, pour éviter que vous salissiez vos âmes par un désir exagéré d'un extérieur propre. Quant aux bains publics : si la santé d'un frère exige qu'il y aille, il ne doit pas s'y soustraire, mais qu'il le fasse, sans protestations, sur ordonnance médicale. Même contre son gré il doit donc accomplir, sur l'ordre du *praepositus*, ce qui est nécessaire pour sa santé. S'il le souhaite, au contraire, sans que peut-être cela soit utile, il ne faut pas qu'il cède à son désir futile. Parfois, en effet, même si ce n'est bon à rien, on croit que ce qui est agréable fera du bien » [22]). L'ambition des honneurs et des pouvoirs est prohibée dans la Règle comme dans le *De ordine* : « Que votre *praepositus* ne place pas son bonheur dans l'asservissement des autres sous son autorité, mais dans les services qu'il leur rend par charité. Par l'honneur devant vous qu'il soit à votre tête ; par la crainte devant Dieu, qu'il se tienne à vos

[20]) La « virginité consacrée » était commune aux « ascètes » domestiques, aux anachorètes et aux cénobites, et si directement liée à la nature même de la « vie ascétique » qu'elle n'avait pas besoin, semble-t-il, d'être prescrite explicitement.

[21]) *Praeceptum*, l. 45-46 : Carnem uestram domate ieiuniis et abstinentia escae et potus, quantum ualetudo permittit.

[22]) *Ibid.*, l. 78-79 : Non sit notabilis habitus uester, nec affectetis uestibus placere sed moribus. *Ibid.*, l. 166-174 : Indumenta uestra secundum arbitrium praepositi lauentur, siue a uobis, siue a fullonibus, ne interiores animae sordes contrahat mundae uestis nimius adpetitus. Lauacrum etiam corporum, cuius infirmitatis necessitas cogit, minime denegetur, sed fiat sine murmure de consilio medicinae, ita ut, etiam si nolit, iubente praeposito, faciat quod faciendum est pro salute. Si autem uelit, et forte non expedit, suae cupiditati non oboediat. Aliquando enim, etiam si noceat, prodesse creditur quod delectat.

pieds » [23]). Le combat contre l'amour de l'argent devient dans la Règle le renoncement à toute possession personnelle : « Et puis, qu'on n'entende pas parler parmi vous de biens personnels, mais qu'au contraire tout vous soit commun » [24]).

Vis-à-vis des défaillances d'autrui, il faut absolument éviter toute colère, comme il faut éviter toute haine, cela d'après la « première règle ». Dans le dispositif monastique nous retrouvons la même pensée : « N'ayez pas de disputes, ou, du moins, venez-en à bout le plus tôt possible. Sinon, la colère pourrait se développer en haine, de paille devenir poutre, et rendre l'âme meurtrière, Vous lisez, en effet : « Celui qui hait son frère est un meurtrier » [25]).

Le *De ordine* poursuit : « Qu'il n'y ait pas de défaut chez quelqu'un auquel ils ne s'efforcent de remédier. Qu'ils fassent grande attention à éviter des punitions démesurées aussi bien qu'un pardon parcimonieux. Qu'ils ne punissent que pour améliorer et qu'ils évitent toute indulgence qui favoriserait le mal ». Or ces idées jouent un rôle important dans la Règle et y occupent une place considérable : « Il appartient en premier lieu au *praepositus* de veiller à la pratique de ces préceptes, de ne rien laisser enfreindre par négligence, mais de redresser et de corriger ce qui n'aurait pas été observé... Si vous avez remarqué chez l'un d'entre vous cette effronterie du regard, mettez-le immédiatement en garde : sans avoir le temps de se développer, son mal doit être, dès le début, corrigé. Mais si, même après monition, vous le voyez commettre cette faute de nouveau, serait-ce un autre jour, à partir de ce moment on doit le signaler comme un malade qui a besoin d'un traitement ; et ce devoir concerne tous sans exception. Mais, d'abord, il faut attirer sur lui l'attention de deux ou trois autres témoins, pour qu'il puisse être confondu par le témoignage de deux ou trois, et ramené à son devoir par une sévérité proportionnée. Et ne pensez pas être malveillants en dénonçant cette faute. Vous n'êtes certainement pas plus innocents, si, capables de corriger vos frères en les signalant, vous les laissez périr en vous taisant. Car si ton frère souffrait, en son corps,

[23]) *Ibid.*, l. 225-227 : Ipse uero qui uobis praeest, non se existimet potestate dominantem, sed caritate seruientem felicem. Honore coram uobis praelatus sit uobis, timore coram deo substratus sit pedibus uestris.

[24]) *Ibid.*, l. 5 : Et non dicatis aliquid proprium, sed sint uobis omnia communia.

[25]) *Ibid.*, l. 193-195 : Lites aut nullas habeatis, aut quem celerrime finiatis, ne ira crescat in odium, et trabem faciat de festuca, et animam faciat homicidam. Sic enim legitis : « Qui odit fratrem suum homicida est » (1 Jn 3, 15).

d'une plaie qu'il voudrait cacher par crainte d'avoir à subir des soins, ne serait-il pas cruel de ta part de t'en taire et miséricordieux de le divulguer ? Combien plus grand est donc ton devoir de le dénoncer pour éviter une pourriture plus néfaste : celle du cœur ? ... Une fois confondu, il doit accepter une peine destinée à le rendre meilleur... Ce que je viens de dire à propos des regards qui ne doivent pas s'attacher, doit être appliqué, soigneusement et fidèlement, aux autres péchés : il faut les découvrir, les écarter, les dénoncer, les prouver et les punir, tout cela inspiré par l'amour des personnes et la haine des péchés » [26]).

Poursuivons notre lecture du *De ordine* : « Qu'ils regardent comme les leurs tous ceux sur qui pouvoir leur a été donné. Qu'ils soient à leur service comme s'ils avaient honte de leur pouvoir, qu'ils exercent ce pouvoir de telle manière que ce soit leur joie de rendre service à ceux qu'ils commandent ». La Règle porte à ce propos — nous avons déjà rencontré ce passage — : « Que votre *praepositus* ne place pas son bonheur dans l'asservissement des autres sous son autorité, mais dans les services qu'il leur rend par charité » [27]). Mais il y a, dans la Règle, encore un autre parallèle, concernant, non pas le *praepositus* du monastère, mais d'autres responsables : « Ceux qui sont chargés, soit de l'office, soit des vêtements, soit des livres, doivent servir leurs frères sans murmures. Quant aux livres, qu'on les demande chaque jour à une heure fixée. On ne doit pas les donner à qui les demande en dehors de l'heure. Par contre, en ce qui concerne les vêtements et les chaussu-

[26]) *Ibid.*, l. 222-224 : Ut ergo cuncta ista seruentur et, si quid seruatum non fuerit, non neglegenter praetereatur, sed emendandum corrigendumque curetur, ad praepositum praecipue pertinebit... *Ibid.*, l. 106-119 : Et si hanc... oculi petulantiam in aliquo uestrum aduerteritis, statim admonete, ne coepta progrediatur, sed de proximo corrigatur. Si autem et post admonitionem iterum, uel alio quocumque die, id ipsum eum facere uideritis, iam uelut uulneratum sanandum prodat, quicumque hoc potuit inuenire; prius tamen et alteri uel tertio demonstratum, ut duorum uel trium possit ore conuinci et conpetenti seueritate coherceri. Nec uos iudicetis esse maliuolos, quando hoc indicatis. Magis quippe innocentes non estis, si fratres uestros, quos indicando corrigere potestis, tacendo perire permittitis. Si enim frater tuus uulnus haberet in corpore, quo uellet occultare, cum timet sanari, nonne crudeliter abs te sileretur et misericorditer indicaretur ? Quanto ergo potius eum debes manifestare, ne perniciosius putrescat in corde ? *Ibid.*, l. 125-127 : Conuictus uero... debet emedatoriam sustinere uindictam. *Ibid.*, l. 130-134 : Et hoc quod dixi de oculo non figendo etiam in ceteris inueniendis, prohibendis, indicandis, conuincendis uindicandisque peccatis, diligenter et fideliter obseruetur, cum dilectione hominum et odio uitiorum.

[27]) Voir note 23.

res : ceux qui en ont la garde ne doivent pas faire attendre les frères qui en manifestent le besoin » [28]).

Nous continuons : « Qu'ils évitent avec grand soin les discordes, qu'ils les supportent avec calme, qu'ils les terminent au plus tôt... ». Nous avons déjà cité le texte parallèle de la Règle : « N'ayez pas de disputes, ou, du moins, venez-en à bout le plus tôt possible » [29]).

Dans le *De ordine*, il est recommandé aux jeunes d'avoir des amis dans tout genre de vie, partout et toujours, ou de s'appliquer à en avoir. Bien que la Règle n'emploie pas le terme d'*amicus*, ce passage du *De ordine* est très près du début de la Règle où le principe le plus fondamental parmi les *praecepta uitae* se trouve formulé : « Avant tout, vivez unanimes à la maison, ayant une seule âme et un seul cœur, tendus vers Dieu. N'est-ce pas la raison même de votre rassemblement ? » [30]) Les « frères » ne se sont donc pas rassemblés *parce qu'*ils s'aimaient tant, mais *pour qu'*ils arrivent à une profonde unité. Pour parler avec le *De ordine*, ils vont s'appliquer à avoir des amis...

Nous lisons ensuite : « Qu'ils soient déférents pour ceux qui en ont le droit... ». La Règle formule cette pensée deux fois, en se servant des termes d'« honorer » et de « respect ». Voici ces passages : « ... honorez les uns dans les autres ce Dieu dont vous êtes devenus les temples. ... Qu'on obéisse au *praepositus* comme à un père, toujours avec le respect qui est dû à sa charge... Cela vaut encore davantage en ce qui concerne le prêtre qui s'occupe de vous tous... Par l'honneur devant vous que le *praepositus* soit à votre tête ; par la crainte devant Dieu, qu'il se tienne à vos pieds » [31].)

Qu'ils aiment Dieu, qu'ils pensent à lui et le cherchent, appuyés sur la foi, l'espérance, la charité... Bien que la Règle n'emploie pas les

28) *Praeceptum*, l. 186-192 : Siue autem qui cellario, siue qui uestibus, siue qui codicibus praeponuntur, sine murmure seruiant fratribus suis. Codices certa hora singulis diebus petantur ; extra horam qui petierit, non accipiat. Vestimenta uero et calciamenta, quando fuerint indigentibus necessaria, dare non differant, sub quorum custodia sunt quae poscuntur.

29) Voir note 25.

30) *Praeceptum*, l. 3-4 : Primum, propter quod in unum estis congregati, ut unianimes habitetis in domo et sit uobis anima una et cor unum in deum.

31) *Ibid.*, l. 34-35 : Omnes ergo unianimiter et concorditer uiuite, et honorate in uobis inuicem deum cuius templa facti estis. *Ibid.*, l. 217-219 : Praeposito tamquam patri oboediatur, honore seruato..., multo magis presbytero, qui omnium uestrum curam gerit. *Ibid.*, l. 227-227 : Honore coram uobis praelatus sit uobis, timore coram deo substratus sit pedibus uestris.

termes de « foi » et d'« espérance », il est évident que ces deux vertus chrétiennes en soutiennent l'ensemble. Elle est beaucoup plus explicite en ce qui concerne la quête de Dieu. Dès le début, elle préconise l'unité des âmes et des cœurs *tendus vers Dieu*, et la structure du texte nous permet d'interpréter : « ... tendus, par l'amour, vers la Beauté spirituelle... » [32]). Tout comme dans le *De ordine*, les *praecepta uiuendi*, bien observés, disposent l'âme à oser contempler Dieu, cette Beauté dont la vue nous a été promise.

La structure du *De ordine* II, 8(25) à 19(51), dont la parenté avec celle de la Règle me paraît désormais évidente, est indiquée brièvement par Augustin lui-même dans II, 12(15) : Il y a trois sortes de choses en lesquelles se manifeste ce *rationabile* (je comprends approximativement : la montée *ordonnée* vers la sagesse, et, *conformément*, l'arrivée à destination). La première comprend les actions mises en rapport avec une fin ; la deuxième comprend les disciplines (libérales) ; la troisième la jouissance (du but atteint). La première nous engage à ne pas agir au petit bonheur, la deuxième à proférer une science qui est juste, la dernière à trouver le bonheur dans la contemplation. La première concerne les mœurs, les deux autres les disciplines dont « nous sommes en train de traiter » [33]).

Répétons-le, dans la Règle l'intérêt pour les disciplines préparatoires a disparu, seule la contemplation de Dieu reste en place. Mais cela est normal, vu l'évolution de saint Augustin. Il y a attaché trop d'importance, dira-t-il tout simplement dans ses *Retractationes* [34]).

La même structure est encore une fois brièvement indiquée à la fin du passage qui nous occupe, en II, 19(51). Variante très intéressante : parmi les *praecepta uitae*, l'exhortation à la prière obtient une mention spéciale. Parlant de la Beauté divine, Augustin affirme, à l'endroit indiqué, que celui qui *vit* bien, qui *prie* bien, et qui *accomplit* bien l'*effort intellectuel* nécessaire la verra [35]). Il se pourrait qu'Augustin,

[32]) *Ibid.*, l. 3-4 : voir note 30. *Ibid.*, l. 236-237 : Donet dominus, ut obseruetis haec omnia cum dilectione, tamquam spiritalis pulchritudinis amatores.

[33]) ... tria genera sunt rerum, in quibus illud rationabile apparet, unum est in factis ad aliquem finem relatis, alterum in discendo, tertium in delectando. Primum nos admonet nihil temere facere, secundum recte docere, ultimum beate contemplari ; in moribus est illud superius, haec autem duo in disciplinis, de quibus nunc agimus. PL 32, c. 1011 ; CC 29, p. 127.

[34]) Voir note 14.

[35]) ... uidebit ... qui bene uiuit, bene orat, bene studet. PL 32, c. 1019 ; CC 29, p. 135.

à la fin de son ouvrage, ait voulu faire ressortir un élément qui ne se trouvait pas de façon aussi explicite dans son modèle. En tout cas, la même accentuation de la prière se retrouve dans la Règle. Non seulement il y a là tout le chapitre deuxième, commençant par : « Soyez assidus à prier... », mais on y prie pour un pécheur qui, spontanément, s'est reconnu coupable, on y récite fréquemment le Notre-Père avec la demande : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés », et, se regardant dans le miroir qu'est la Règle, on y prie pour que les fautes soient pardonnées et pour ne pas être induit en tentation [36]).

Par l'observation des *praecepta uitae* à la contemplation... Il est intéressant de constater une ordonnance identique dans les *Soliloques* qui datent de la même époque. Quand, à partir de I, 6(12), Augustin s'interroge à propos de sa connaissance de Dieu (*illa pulchritudo*, « cette Beauté ») [37]), il commence par examiner ses progrès et ses retards dans le domaine de la santé *morale*. On devait s'y attendre de la part de quelqu'un qui écrivait, ver la même époque : « Nous devons nous appliquer de toutes nos forces aux bonnes mœurs » [38]).

Parti de Cassiciacum, baptisé à Milan, saint Augustin s'est mis en route vers son pays natal, avec sa mère, son fils et d'autres compagnons. A Ostie, Monique est décédée. N'osant pas s'aventurer à la traversée de la mer en cette époque troublée, Augustin est resté encore un an à Rome. C'est là qu'il a rédigé son livre sur la *Grandeur de l'âme*. Nous y retrouvons la structure maintenant bien connue : par l'observation des *praecepta uiuendi*, l'âme se prépare à voir la *spiritalis pulchritudo*.

Augustin y établit que l'âme est le principe vital de l'homme, principe vital qui vivifie, par sa présence, le corps terrestre et mortel, qui lui donne son unité et l'y maintient, sans lui permettre de se désagré-

[36]) *Praeceptum*, l. 36 : Orationibus instate... *Ibid.* l. 136 : ... parcatur illi et oretur pro illo. *Ibid.* l. 198-201 : Si autem inuicem se laeserunt, inuicem sibi debita relaxare debebunt, propter orationes uestras, quas utique, quanto crebriores habetis, tanto saniores habere debetis. *Ibid.* l. 245-246 : ... orans ut ei debitum dimittatur et in temptationem non inducatur.

[37]) *Solil.* I, 10(17). PL 32, c. 879. Cette correspondance entre le *De ordine* et les *Soliloquia* a été notée par E. König, *Augustinus philosophus*, München, 1970, p. 52, notes 176 et 177.

[38]) *De ordine* II, 20(52) : ... summa opera danda est optimis moribus. PL 32, c. 1019 ; CC 29, p. 135.

ger et de dépérir ; elle permet aux aliments de se distribuer d'une manière égale à travers les membres, chacun recevant son dû ; elle conserve l'harmonie et les proportions du corps, non seulement dans l'ordre de la beauté, mais aussi dans celui de la croissance et de la procréation. Tout cela est merveilleux, mais l'homme l'a en commun avec les plantes et les arbres [39]).

L'âme est aussi le principe de la vie sensitive, merveilleuse également, mais l'homme l'a en commun avec les animaux [40]).

Ensuite, nous arrivons à un degré supérieur. Il s'agit désormais de choses spécifiquement humaines, des arts et des sciences. Mais y participent savants et ignorants, bons et mauvais [41]). N'est-il pas intéressant de constater que la critique des *Retractationes* à propos de la place excessive attribuée aux *disciplinae liberales* dans le *De ordine*, s'amorce déjà dans ces mots. Le *véritable bien* commence seulement à partir du quatrième degré, pour s' étendre jusqu'au septième [42]).

Ces quatre degrés se ramènent d'ailleurs à deux « têtes » : il s'agit, d'une part, de l'obtention de la *pureté morale* et de son maintien, de l'autre, de l'entrée dans la *contemplation* de la Beauté et du séjour devant Elle.

Saint Augustin décrit au paragraphe 33(73) du *De quantitate animae* le quatrième degré, celui de l'effort moral. Par son sujet déjà, ce passage rappelle l'exposé des *praecepta uiuendi* que nous avons rencontré dans le *De ordine*. Le terme de *praecepta* s'y retrouve d'ailleurs en toutes lettres [43]). Pourtant, malgré cette ressemblance, c'est un Augustin mûri que nous rencontrons ici, fort d'expériences intérieures. Plus profondément qu'auparavant, il se rend compte que le progrès moral dépend de l'aide de Dieu [44]). Le docteur de la grâce commence à se

[39]) *Quant.an.* 33(70) : Sed haec etiam homini cum arbustis communia uideri queunt. PL 32, c. 1074.

[40]) *Quant.an.* 33(71) : Sed haec rursus omnia posse animam etiam in bestiis nemo negat. PL 32, c. 1074.

[41]) *Quant.an.* 33(72) : Sed est adhuc ista partim doctis atque indoctis, partim bonis ac malis animis copia communis. PL 32, c. 1075.

[42]) *Quant.an.* 33(73) : Suscipe igitur atque insili quarto gradui, *ex quo bonitas incipit, atque omnis uera laudatio.* PL 32, c. 1075.

[43]) *Ibid.* : ... societatem humanam magis pendere, nihilque uelle alteri quod sibi nolit accidere ; sequi auctoritatem et *praecepta* sapientium, et per haec loqui sibi deum credere. — C'est comme un écho des *praecepta uiuendi* du *De ordine* II, 8(25).

[44]) *Quant.an.* 33(73) : Nihil difficilius quam et metuere mortem, et ab illecebris huius mundi, sicut pericula ipsa postulant, temperare. Tanta est tamen anima, ut etiam

révéler plus clairement. Le Dieu qui aide est aussi celui qui jugera après la mort [45]).

Au paragraphe 35(79), Augustin se met à systématiser très brièvement tout ce qu'il vient de dire sur les sept degrés qui mènent vers la contemplation. La structure de sa pensée s'y étale avec une clarté absolue. Après avoir signalé les trois premiers degrés de l'opération de l'âme — l'« animation » du corps; l'octroi de la vie sensitive; les sciences et les arts qui, moralement, sont neutres —, il en arrive à l'essentiel, la *vie morale* (l'acquisition des vertus; leur enracinement) et la *contemplation* (dans laquelle on entre, puis demeure).

Augustin caractérise ces degrés essentiels (quatre à sept) de deux façons parallèles, en se servant de termes latins très suggestifs.

Voici la première série :

4. *ad seipsam* (sc. animam)
5. *in seipsa*
6. *ad deum*
7. *apud deum*

La vertu, obtenue par l'accomplissement des *praecepta*, donne à l'âme une harmonie par rapport à elle-même, et, une fois bien enracinée, un « engloutissement » tranquille en elle-même; la contemplation commence par une entrée chez Dieu, pour s'épanouir dans un séjour continuel auprès de Dieu.

La seconde série est pour nous particulièrement intéressante parce qu'elle répète quatre fois l'idée de la beauté. La voici :

4. *pulchre ad pulchrum*
5. *pulchre in pulchro*
6. *pulchre ad pulchritudinem*
7. *pulchre apud pulchritudinem*

L'observation des *praecepta uiuendi* donne à l'âme d'être d'une façon belle en harmonie avec ce quelque chose de beau qu'elle est elle-même; elle lui procure ensuite un « engloutissement » de toute beauté en cette chose si belle; elle la conduit vers une belle entrée chez la Beauté et lui prépare finalement un magnifique séjour auprès de la Béauté divine.

hoc possit *adiuuante sane iustitia summi et ueri dei*, qua haec uniuersitas sustentatur et regitur, qua etiam factum est, ut non modo sint omnia, sed ita sint, ut omnino melius esse non possint. *Cui sese in opere tam difficili mundationis suae adiuuandam et perficiendam piissime tutissimeque committit.* PL 32, c. 1075-1076.

[45]) *Quant.an.* 33(73) : ... quo magis magisque sentit anima, eo ipso quo proficit, quantum intersit inter puram et contaminatam, eo magis timet, ne, *deposito isto corpore, minus eam possit deus quam seipsa ferre pollutam.* PL 32, c. 1075.

En attribuant moins d'importance aux *disciplinae liberales*, autrement dit à l'exercice de la raison simplifiante qui sait transcender la multiplicité des données, Augustin a fait du progrès depuis son *De ordine*. A le lire à propos de la *Beauté spirituelle*, pourtant, on à l'impression que, pour lui, pendant la période qui suit immédiatement sa conversion, cette Beauté se trouve encore tout simplement à l'issue d'une longue méditation, accomplie dans des conditions morales irréprochables. L'abîme qui sépare une vérité à propos de Dieu, bien que profondément comprise, et ce que nous appelons la *visio beatifica*, la vue de Dieu dans l'au-delà, semble encore échapper à Augustin. Dans ce domaine aussi, il a une évolution à accomplir. Ce sera chose faite dans le tout dernier ouvrage qu'il ait entrepris avant d'être, inopinément, ordonné prêtre à Hippone. Je parle de son *De uera religione*. Nous y lisons : « ... ceux qui désirent le but lui-même... ne douteront pas de ce qui les attend après cette vie... Or après cette vie, la connaissance deviendra parfaite — car maintenant notre savoir est partiel —, mais quand sera venu ce qui est parfait, il n'y aura plus rien de partiel. Et ce sera aussi la paix totale... » [46]).

Mais soulignons-le : malgré l'évolution et l'approfondissement que la pensée d'Augustin a connus déjà dans les premières années après sa conversion, la structure essentielle de la Règle sera celle que nous avons rencontrée dans le *De ordine* et dans les *Soliloquia*, comme un peu plus tard, avec une magnifique précision, dans le *De quantitate animae* : par les *praecepta uiuendi* à la *spiritalis pulchritudo* [47]).

* * *

Jusqu'ici, nous avons fixé l'attention sur les paragraphes 8(25) à 19(51) du livre II de *De ordine*. Mais ce dernier paragraphe ne constitue

[46]) *De uera rel.* 53(103) : (Eis)... qui fines ipsos desiderant... (non) erit dubium, quid post hanc uitam futurum sit... Pont hanc... uitam et cognitio perficietur, quia ex parte nunc scimus. Cum autem uenerit quod perfectum est, non erit ex parte et pax omnis aderit. PL 34, c. 167-168; CC 32, p. 253-254.

[47]) Suivant toujours la même structure de pensée, AUGUSTIN indique la contemplation de la Beauté comme l'aboutissement de la vie spirituelle des anachorètes dans le *De mor. eccl.* 31(66) : Nihil de iis dicam... qui secretissimi penitus ab omni hominum conspectu... desertissimas terras incolunt, perfruentes colloquio dei, cui puris mentibus inhaeserunt, et *eius pulchritudinis contemplatione* beatissimi, quae nisi sanctorum intellectu percipi non potest. PL 32, c. 1337-1338.

pas encore la fin de l'ouvrage et il faut dire que les trois paragraphes qui restent renferment des précisions du plus haut intérêt.

Augustin insiste tout d'abord sur la nécessité de la prière pour qu'on soit à même d'accomplir cette montée (par la vie morale) à la contemplation de la Beauté. C'est tout particulièrement aux prières continuelles de sa mère qu'il confie l'« ascension » de l'entourage de Monique. Après lui avoir adressé quelques paroles d'une émouvante reconnaissance [48]), Augustin se tourne vers son ami Alypius pour lui dire, à lui aussi, sa profonde admiration. Alypius est, lui dit Augustin, un homme qui connaît la mesure et qui ne verse jamais dans l'excès. Manquerait-il donc de dynamisme ? Au contraire. S'il ne passe pas les bornes, c'est précisément qu'il est impossible d'exagérer quand il s'agit de l'amour pour les choses qui ont été l'objet du dialogue *De ordine* [49]).

Alypius répond à ces compliments par des compliments, mais, chose curieuse, nullement à l'adresse d'Augustin lui-même... Dans tout le passage, dit-il, qui commence par l'exposé des *praecepta uitae*, Augustin a déployé sous les yeux de ses interlocuteurs la doctrine vénérable et « presque divine » [50]) que l'on tient à juste titre pour celle de ... *Pythagore*. Et Augustin de répondre aux paroles d'Alypius en les approuvant.

Dans le quatrième volume de la Bibliothèque Augustinienne, une annotation affirme à propos de cette « doctrine de Pythagore », qu'il s'agit évidemment de la partie du dialogue où Augustin parlait du progrès de l'âme, grâce à la vertu des *nombres*, du sensible à l'intelli-

[48]) *De ordine* II, 20(52) : Quae uota ut deuotissime inpleantur, tibi maxime hoc negotium, mater, iniungimus, cuius precibus indubitanter credo atque confirmo mihi istam mentem deum dedisse, ut inueniendae ueritati nihil omnino praeponam, nihil aliud uelim, nihil cogitem, nihil amem, nec desino credere nos hoc tantum bonum, quod te promerente concupiuimus, eadem te petente adepturos. PL 32, c. 1019-1020; CC 29, p. 135-136.

[49]) *Ibid.* : Iam uero te, Alypi, quid horter, quid moneam ? Qui propterea nimius non es, quia talia quantumuis amare fortasse semper parum, nimium uero numquam recte dici potest. PL 32, c. 1020; CC 29, p. 136.

[50]) *De ordine* II, 20(53) : Quid enim ? Nobis nonne illa uenerabilis ac *propre diuina... Pythagorae* disciplina abs te hodie nostris etiam paene oculis reserata est... PL 32, c. 1020; CC 29, p. 136. *Prope diuina* : voir L. Bieler, *ΘΕΙΟΣ ΑΝΗΡ. Das Bild des « göttlichen Menschen » in Spätantike und Frühchristentum*, 2 voll., Wien, 1935. Augustin a regretté plus tard son exagération dans l'éloge de Pythagore. Voir *Retr.* I, 3, 3. PL 32, c. 589; CSEL 36, p. 21-22.

gible [51]). Mais non, les paroles d'Alypius ne s'accordent pas du tout avec cette note, et l'ami d'Augustin est catégorique. Selon lui, il s'agit des *praecepta uiuendi*, de l'exercice de l'esprit par les disciplines libérales, et de la contemplation qui est le fruit de cet effort moral et rationnel. Alypius dit en effet : « Tu nous a exposé les règles de la *conduite*, tu nous a découvert non seulement les chemins, mais plus encore les vastes horizons et les océans du *savoir*, et tu nous as montré, à propos des *sanctuaires de la vérité*, où ils étaient à trouver d'après Pythagore, quelle était leur nature, dans quel état d'âme il fallait entreprendre leur recherche... » [52]).

Il est peu probable qu'Alypius ait soupçonné qu'une distinction serait peut-être à faire entre le « Pythagore de l'histoire » [53]) et « l'homme divin » qui était le héros des « Vies » qui circulaient à son propos. Or c'est bien entendu avec ce dernier Pythagore qu'il convient de confronter le passage sur les *praecepta uitae* « pythagoriciens » du *De ordine* II, 8(25) [54]).

La biographie la plus ample de Pythagore est sans doute celle de Jamblique, néo-platonicien du IVe siècle et disciple de Porphyre. C'est d'ailleurs à Porphyre que nous devons également une Vie de Pythagore. J'aurai l'occasion de faire état aussi de la biographie de Pythagore qui se trouve dans les Vies des Philosophes de Diogène Laërce, du IIIe siècle de notre ère, et de quelques autres textes. Mais le gros de nos renseignements nous sera donné par Jamblique.

[51]) Vol. IV, Paris, 1939, p. 466, note XV.

[52]) ... Pythagorae disciplina abs te... reserata est, cum *et uitae regulas* et *scientiae* non tam itinera quam ipsos campos ac liquida aequora et... ipsa etiam *sacraria ueritatis* ubi essent, qualia essent, quales quaererent... significasti. ... PL 32, c. 1020; CC. 29, p. 136.

[53]) Pour la bibliographie de la question, voir deux publications récentes qui portent exactement le même titre : *Pythagoras and Early Pythagoreanism*. Dans l'une (Toronto, 1966), J.A. Philip prend son point de départ dans quelques passages d'Aristote, dans l'autre (Assen, 1966), C.J. de Vogel part des discours de Pythagore (Jamblique, *VP* 36-57; éd. Deubner, p. 21-31), regardés comme véridiques. Voir aussi la bibliographie d'une publication qui réunit utilement, avec une traduction en italien, tous les textes anciens qui se rapportent à Pythagore et le Pythagorisme : M.T. Cardini, *Pitagoroci. Testimonianze e frammenti*, 3 vol., Firenze 1958, 1962 et 1964.

[54]) L'importance des œuvres philosophiques de saint Augustin pour une meilleure compréhension de sa conception monastique a été bien vue par J. Morán. Voir en dernier lieu son livre *El equilibrio ideal de la uida monástica en San Agustín*, Valladolid, 1964. Mais il n'a pas remarqué les rapports entre le *De ordine* II, 8(25), la Règle et « Pythagore ».

C'est Erwin Rohde qui a examiné les sources de Jamblique [55]), et bien qu'il eût peu de tendresse pour ses méthodes compilatrices, il a démontré que Jamblique, à travers d'autres sources, nous fait connaître toute une série d'informations qui remontent à Aristoxène, disciple d'Aristote. Ajoutons que c'est du même Aristoxène que plusieurs intéressants fragments nous ont été conservés dans l'anthologie de Jean Stobée, du VIe siècle.

En vue de les comparer avec nos sources pythagoriciennes, je reprends un par un les éléments du *De ordine* II, 8(25).

1. *Adolescentibus studiosis* (*dei legis*) *ita uiuendum est, ut a ueneriis rebus... se abstineant...*

Le dernier éditeur de la *Vita Pythagorica* de Jamblique, L. Deubner [56]), met précisément en rapport avec Aristoxène [57]), le passage que son texte consacre à la vie sexuelle. Les Pythagoriciens estimaient qu'il fallait surtout éviter tout précocité. Ni les plantes, ni les animaux précoces, ne donnent de bons fruits. Il faut que la réproduction se fasse à partir de corps robustes, pleinement développés, fortifiés par des exercices physiques et un régime adaptés. Les jeunes — rappelons que Licentius et Trygetius étaient effectivement des jeunes — doivent être éduqués de telle façon qu'ils ne recherchent pas des rapports sexuels avant d'avoir accompli leurs vingt ans. Une fois arrivé à cet âge, le jeune homme aura des relations sexuels rarement, pensant à sa santé, parce qu'une bonne santé et l'intempérance ne peuvent pas coëxister [58]).

La Vie de Pythagore de Diogène Laërce [59]) nous donne un « mot » de Pythagore à propos des plaisirs de l'amour : « Il faut s'y adonner en hiver et non pas en été, et très modérément au printemps et à l'automne. C'est d'ailleurs en toute saison nocif et mauvais pour la santé ». Mieux encore, comme on lui demandait une fois à quel moment il fallait faire l'amour, il répondit : « Quand on désire s'affaiblir » [60]).

[55]) E. Rohde, *Die Quellen des Jamblichus in seiner Biographie des Pythagoras*, dans *Rheinisches Museum* XXVI (1871), p. 554-576 et XXVII (1872), p. 23-61.

[56]) *Iamblichi De Vita Pythagorica* ed. L. Deubner, Leipzig, 1937 (Coll. Teubner). A citer désormais comme suit : Jamblique, *VP* (éd. Deubner).

[57]) Stobée, IV 37, 4 Hense. Cité, avec les autres textes aristoxéniens, par M.T. Cardini (voir note 53), vol. III, (p. 280-333), p. 324-327.

[58]) Jamblique, *VP* 209-211 (éd. Deubner, p. 113-115).

[59]) *Diogenis Laertii Vitae Philosophorum* ed. H.S. Long, Oxford, 1964. A citer désormais comme suit : Diog. L., *VPh* (éd. Long).

[60]) Diog. L., *VPh* VIII. 9 (éd. Long, p. 396, l. 15-19).

Puis, Pythagore aurait insisté à ce qu'aucun homme marié ne fréquente une femme autre que la sienne propre, cela d'après la Vie d'Apollonius de Philostrate. Lui, Apollonius, voulait aller plus loin que son maître lointain, ne pas se marier et s'abstenir de tout commerce d'ordre sexuel [61]). Mais cela est déjà du néo-pythagorisme.

2. ... *ab inlecebris uentris et gutturis ... se abstineant...*

N'insistons pas sur le côté végétarien de la vie pythagoricienne [62]), ni sur le fait que les adaptes de la secte semblent s'être abstenus, entre autres, de manger des fèves [63]). Ce qui est plus intéressant dans le cadre de cette recherche est l'insistance des textes sur la modération ascétique dans le domaine de la nourriture et de la boisson.

Le tout premier passage que nous avons à citer à ce sujet renferme d'ailleurs plusieurs autres parallèles avec le *De ordine* II, 8(25) de saint Augustin. Nous y renverrons le lecteur à plusieurs reprises. Jamblique dit que Pythagore prescrivait à ses adeptes de s'abstenir du vin et de faire modérément usage de nourriture et de sommeil. Il leur disait aussi d'avoir un mépris sincère pour la gloire personnelle, pour les richesses et d'autres choses de ce genre, et de les refuser même. Quant aux relations humaines, Pythagore préconisait une attitude repectueuse vis-à-vis des parents, un esprit bienveillant, de plain pied, vis-à-vis des égaux, et, par rapport à des gens plus jeunes, un comportement plein de sollicitude et la promptitude à les stimuler, tout cela sans aucune malveillance. Il professait une « amitié » universelle, à tous les niveaux, amitié de tous envers tous et, sans exclusive préconçue, envers toute chose, inclusivement les animaux et les choses matérielles. Dans les rapports avce les dieux, cela impliquait de la piété envers eux et la connaissance contemplative du transcendant [64]).

Mais laissons là cet intéressant passage, pour parler plus particulièrement des principes de Pythagore dans le domain alimentaire. Jamblique se fait l'écho d'une tradition d'après laquelle personne n'aurait vu Pythagore lui-même en train de manger ou de boire [65]).

61) Philostrate, *Vita Apollonii* I, 13, 3 (éd. A. Westermann, Paris, 1849, p. 7). Voir aussi Clément d'Alexandrie, *Stromate* III, 3, 24, 1. PG 8, c. 1128; GCS 15 (éd. Stählin), p. 206; et Diog. L., *VPh* VIII, 43 (éd. Long, p. 412, l. 8-10).

62) Jamblique, *VP* 225 (éd. Deubner, p. 121, l. 11-13).

63) Diog. L., *VPh* VIII, 19-20 (éd. Long, p. 400-401).

64) Jamblique, *VP* 69 (éd. Deubner, p. 39).

65) Jamblique, *VP* 141 (éd. Denuber, p. 79, l. 20). Voir aussi *ibid.* 203-208 (éd. Deubner, p. 111-113) et Diog. L., *VPh* VIII, 20 (éd. Long, p. 401, l. 4-5).

Un long exposé, d'abord sur la vertu cardinale de « tempérance », ensuite sur celle de « courage », permet à Jamblique de répéter encore deux fois ce qu'il a dit sur le mépris de Pythagore pour le vin et sur sa sobriété dans l'ordre de la nourriture et du sommeil [66]).

3. ... *ab inmodesto corporis cultu et ornatu... se abstineant...*

Chez Jamblique on peut lire que les disciples de Pythagore portaient des vêtements blancs et propres, et se servaient de literie également blanche et propre. Celle-ci était faite de lin, étant donné qu'ils ne faisaient pas usage de laine [67]). Plus loin, Jamblique dira cela encore une fois, mais dans ce second passage, il ne s'agit plus des disciples de Pythagore, mais du maître lui-même. Il reste que celui-ci, d'après Jamblique, demandait aux siens de suivre son exemple [68]).

Diogène Laërce donne en gros les mêmes renseignements, mais il ajoute une précision intéressante : Pythagore portait une robe blanche propre, et il utilisait de la literie blanche, en laine. C'est que le lin n'avait pas encore pénétré dans ces régions... [69]). Diogène veut dire sans doute que Pythagore, s'il avait connu le lin, l'aurait certainement préféré à la laine, tissu tiré du monde animal.

Quant à la blancheur, elle fait partie du domaine du bien, comme la noirceur de celui du mal [70]). Mais il n'est pas exclu que les biographes de Pythagore aient vu, dans son vêtement blanc, une mise bien simple, sans aucun agrément coloré. C'est pour cette raison que j'ai signalé ces quelques passages à titre de parallèles du *De ordine*.

4. ... *ab inanibus negotiis ludorum... se abstineant...*

Selon les disciples de Pythagore, nous dit Jamblique [71]), les jeunes gens combinent souvent les défauts de l'âge qu'ils ont dépassé avec ceux de l'âge auquel ils ne sont pas encore arrivés. Ils ont les vices des petits enfants avec ceux des adultes. Ainsi ils ont de l'aversion pour toute espèce d'application et de régularité dans leur travail, ils cèdent à l'attrait des *jeux* [72]), ils sont débridés et pétulants, bref ils se comportent comme des gamins. Mais d'autre part, la tendance à la violence, aux ambitions de toute sorte, et à toutes les autres dangereuses agitations,

[66]) Jamblique, *VP* 188 et 226 (éd. Deubner, p. 104, l. 17-19, et p. 121, l. 18-19).
[67]) Jamblique, *VP* 100 (éd. Deubner, p. 58, l. 5-7).
[68]) Jamblique, *VP* 149 et 205 (éd. Deubner, p. 84, l. 8-11, et p. 112, l. 18-21).
[69]) Diog. L., *VPh* VIII, 19 (éd. Long, p. 401, l. 2-4).
[70]) Diog. L., *VPh* VIII, 34 (éd. Long, p. 407, l. 11-12).
[71]) Jamblique, *VP* 202 (éd. Deubner, p. 110-111).
[72]) *Ibid.*, (éd. Deubner, p. 110, l. 23).

propensions et dispositions de l'âge adulte tend déjà à se glisser dans le comportement de ces jeunes gens.

La seconde partie de ces conceptions présente un accord exact avec ce qui, dans le *De ordine* est dit peu après les paroles sur les jeux futiles dont les jeunes Licentius et Trygetius doivent se distancer :

5. ... *ab aemulatione obtrectatione inuidentia, ab honorum potestatumque ambitionibus... se abstineant...*

Mais entre ces paroles et le passage qui parle des jeux, il y a, dans le *De ordine*. encore un autre avertissement :

6. ... *a torpore somni atque pigritiae... se abstineant...*

Dans le long aperçu des mœurs pythagoriciennes, cité plus haut sous 2, nous avons déjà rencontré un souci du même ordre [73]). Jamblique le répétera encore deux fois par la suite, d'abord en parlant de la vertu cardinale de « tempérance », ensuite quand il va s'étendre sur le « courage » chez les disciples de Pythagore [74]).

7. ... *ab ipsius etiam laudis cupiditate se abstineant...*

Cela aussi a été dit dans le même aperçu. L'idée revient plus loin. Elle est répétée tout simplement dans le cadre des vertus cardinales de « tempérance » et de « courage » [75]). Mais Jamblique parle du même sujet quand il décrit le « noviciat » pythagoricien. Une fois admis dans leur groupe, Pythagore voulait que le nouveau candidat, pendant trois ans, fût soumis à des humiliations de toute sorte. Il fallait qu'il se montrât constant dans son mépris de l'honneur [67]). Ailleurs encore, Jamblique souligne que les Pythagoriciens étaient tellement élevés au-dessus de toute recherche de gloire qu'à peu d'exceptions près, ils n'ont pas voulu mettre par écrit leurs réflexions [77]).

8. ... *amorem autem pecuniae totius suae spei certissimum uenenum esse credant.*

Le mépris des richesses a été préconisé déjà plus haut, toujours dans le même tableau des mœurs de la secte. La même idée revient bien entendu dans les reprises de ce texte à propos des vertus cardinales [78]).

73) Jamblique, *VP* 69 (éd. Deubner, p. 39, l. 3).

74) Jamblique, *VP* 188 et 226 (éd. Deubner, p. 104, l. 18, et p. 121, l. 19).

75) Jamblique, *VP* 69, 188 et 226 (éd. Deubner, p. 39, l. 4-5; p. 104, l. 18-19; p. 121, l. 19-20).

76) Jamblique, *VP* 72 (éd. Deubner, p. 141, l. 1-4).

77) Jamblique, *VP* 198 (éd. Deubner, p. 109, l. 5-7). Voir note 148.

78) Jamblique, *VP* 69, 188 et 226 (éd. Deubner, p. 39, l. 4; p. 104, l. 19; p. 121, l. 19-20).

C'est dans le même cadre qu'il faut placer le renseignement selon lequel les disciples de Pythagore mettaient tout en commun [79]). La biographie de Diogène Laërce s'accorde avec celle de Jamblique. Diogène cite à ce propos le Pythagoricien Timée (l'interlocuteur de Platon dans le dialogue du même nom) : Pythagore est le premier, selon Timée, à avoir dit qu'entre amis tout était commun, et que l'amitié est une égalité [80]). Et plus loin Diogène dit que selon Pythagore il ne fallait rien croire à soi tout seul [81]).

9. *Nihil eneruiter faciant, nihil audacter.*

Dans son analyse du *De ordine*, A. Dyroff signale que ces paroles d'Augustin le font penser à la définition qu'Aristote donne du « courage » [82]). Or c'est en effet dans le chapitre que Jamblique consacre à cette vertu cardinale chez les Pythagoriciens, qu'on rencontre des parallèles avec les paroles citées. Nous y lisons que les adeptes de l'école se servaient de certains chants pour susciter le courage dans leur cœur. Ces chants étaient de deux sortes : les uns étaient des remèdes contre le découragement et la mélancholie ; les autres contre les sentiments violents et la surexcitation. Dans le premier cas, ces chants étaient comme des toniques, dans le second comme des calmants [83]). Chaque fois qu'un Pythagoricien sentait, soit l'emportement, soit le découragement, s'emparer de lui, il se mettait à l'écart pour retrouver dans la solitude son équilibre mental [84]).

10. *In peccatis suorum uel pellant omnino iram uel ita frenent, ut sit pulsae similis.*

Jamblique, comme d'ailleurs les autres sources, présente ici de nombreux parallèles.

Lisons tout d'abord ce que Jamblique dit dans son aperçu des

[79]) Jamblique, *VP* 30, 32, 72, 74, 168 et 235 (éd. Deubner, p. 17, l. 23 ; p. 19, l. 10-11 ; p. 41, l. 8-10 ; p. 42, l. 16-20 ; p. 94, l. 23-27 ; p. 126, l. 22). — Dans sa Règle, saint Augustin prescrit également la mise en commun des biens. Voir *Praeceptum*, l. 5 : Et non dicatis aliquid proprium, sed *sint uobis omnia communia.*

[80]) Diog. L., *VPh* VIII, 10 (éd. Long, p. 397, l. 1-4). — Les paroles de Timée se trouvent dans *FGrH* 273 F 93.

[81]) Diog. L., *VPh* VIII, 23 (éd. Long, p. 402, l. 15).

[82]) A. Dyroff, *Über Form und Begriffsgehalt der augustinischen Schrift De ordine*, dans *Aurelius Augustinus. Festschrift der Görres-Gesellschaft*, Köln, 1930 (p. 15-62), p. 33 : « ... Anklang an die aristotelische Definition der Tapferkeit (Mitte zwischen schwächlich und verwegen) ... ».

[83]) Jamblique, *VP* 224 (éd. Deubner, p. 120, l. 23-28).

[84]) Jamblique, *VP* 225 (éd. Deubner, p. 121, l. 3-6).

mœurs. Pythagore aurait particulièrement inculqué à ses diciples de « vivre en compagnie des dieux », pendant le sommeil aussi bien que pendant qu'ils étaient éveillés. Mais cela, disait-il, était impossible à une âme perturbée par la colère, ou corrompue par une mauvaise passion, ou, ce qui était encore plus grave, souillée par l'ignorance [85]). Le lecteur ne manquera pas de reconnaître le trinôme du *De ordine* : le chemin qui conduit vers *connaissance de Dieu* comporte une *pars uitae* et une *pars eruditionis*...

L'emportement est un grave danger pour ce qui constitue la quintessance même de l'éthique pythagoricienne : l'amitié universelle [86]).

Jamblique relate une tradition d'après laquelle aucun Pythagoricien n'aurait, emporté par la colère, donné le fouet à un esclave, ni adressé des paroles dures à un homme libre. Ils auraient toujours attendu que leur âme ait retrouvé son calme. L'un des plus célèbres Pythagoriciens d'antan, Archytas de Tarente, revenant d'une guerre, avait constaté que son intendant et ses laboureurs, avaient négligé le travail aux champs. Or, au lieu de sévir, il a dit à ses exsclaves : Vous pouvez vous féliciter, puisque je suis en colère... [87]) !

Diogène Laërce va encore un peu plus loin. Epris de colère, Pythagore n'a jamais frappé personne, même pas ses esclaves. Mais ici il s'agit du maître lui-même... [88]).

11. *Neminem oderint*...

Nous avons déjà signalé à plusieurs reprises l'idée pythagoricienne de l'amitié universelle.

12. ...*nulla uitia non curare uelint. Magnopere obseruent, cum uindicant, ne nimium sit, cum ignoscunt, ne parum. Nihil puniant, quod non ualeat ad melius, nihil indulgeant, quod uertat in peius.*

Jamblique parle de la « correction » chez les Pythagoriciens en disant : Quant aux corrections et admonitions, les Pythagoriciens les appelaient πεδαρτάσεις [89]). Il s'agit d'un mot dorien qui signifie « remises en meilleur état ». Ils estimaient, continue Jamblique, que les plus anciens, en adressant des reproches à leur cadets, devaint y mettre beaucoup de bienveillance de langage et beaucoup de circonspection.

[85]) Jamblique, *VP* 70 (éd. Deubner, p. 39, l. 25; p. 40, l. 5).

[86]) Jamblique, *VP* 101 (éd. Deubner, p. 58, l. 19-25).

[87]) Jamblique, *VP* 197 (éd. Deubner, p. 105, l. 4-18).

[88]) Diog. L., *VPh* VIII, 20 (éd. Long, p. 401, l. 7).

[89]) Jamblique: *VP* 101 et 231 (éd. Deubner, p. 59, l. 1-2, avec la bibliographie indiquée à l'endroit; p. 124, l. 12-13)).

Leurs observations devaient être des manifestations de sollicitude et de bonté. C'est ainsi, pensaient-ils, que la correction devenait quelque chose de beau et d'utile [90]).

Le redressement des mœurs faisait partie de leur programme quotidien, après la promenade solitaire de chacun pendant la matinée [91]). La sollicitude stimulante à l'égard des plus jeunes devait être dépourvue de tout esprit de dénigrement [92]).

13. *Suos putent omnes, in quos sibi potestas data fuerit. Ita seruiant, ut eis dominari pudeat, ita dominentur, ut seis seruire delectet.*

Deux fois j'ai rencontré une pensée du même ordre chez Jamblique. Ni famille, ni cité, ne peuvent être bien gouvernées, si ce n'est dans un climat de bonne entente. Il convient, en effet, que la souveraineté soit exercée dans un esprit de consentement, aussi bien de la part de celui qui gouverne que de celui qui est gouverné [93]).

Ailleurs, Jamblique signale que le comportement des Pythagoriciens était comme celui d'un père affectueux à l'égard de ses fils [94]).

14. *In alienorum peccatis molesti non sint inuito.*

La traduction de la Bibliothèque Augustinienne porte ici : « Dans les fautes des étrangers, qu'ils évitent d'être importuns, *quand le coupable résiste* » [95]). Mais cela me paraît contraire au ton général du contexte immédiat. Ses premiers mots en donnent très précisément la teneur : elle est absolue et ne comporte aucune exception : *nulla uitia non curare uelint.*

[90]) JAMBLIQUE, *VP* 101 et 231 (éd. Deubner, p. 59, l. 2-6; p. 124, l. 13-18).

[91]) JAMBLIQUE, *VP* 96 (éd. Deubner, p. 56, l. 15-19).

[92]) JAMBLIQUE, *VP* 188 (éd. Deubner, p. 104, l. 22-23). Comparer *Praeceptum*, l. 209-215 : Quando autem necessitas disciplinae, *minoribus* cohercendis, dicere uos uerba dura conpellit, si... in ipsis modum uos excessisse sentitis, ... petenda uenia est ab omnium domino, qui nouit etiam eos, quos plus iusto forte corripitis, quanta beniuolentia diligatis. Voir *Augustiniana* XXI (1971), p. 391, note 95.

[93]) ARISTOXÈNE dit dans ses *Sentences Pyth.* : Ceux qui gouvernent ne doivent pas seulement être compétents mais aussi bienveillants; les sujets ne doivent pas seulement être soumis, mais aussi animés d'amour pour leurs maîtres (STOBÉE IV, 25, 45 Hense). — Un passage de la Règle de saint AUGUSTIN est particulièrement proche de ces paroles. Voir *Praeceptum*, l. 230-234 : Et quamuis utrumque sit necessarium, tamen (praepositus). plus a uobis amari adpetat quam timeri, semper cogitans deo se pro uobis redditurum esse rationem. Unde uos magis oboediendo, non solum uestri, uerum etiam ipsius miseremini, quia inter uos, quanto in loco superiore, tanto in periculo maiore uersatur.

[94]) JAMBLIQUE, *VP* 198 (éd. Deubner, p. 109, l. 2-3).

[95]) Vol. IV, Paris, 1939, p. 407.

Quelques mots d'un apocryphe pythagoricien nous font comprendre de quoi il s'agit. Afin de situer ce texte, je rappelle que Jean Stobée (VIe siècle) nous a conservé, partiellement en dialecte dorien, un certain nombre de texte d'« Archytas », de « Métopos », ou attribués à d'autres personnages illustres de l'école pythagoricienne. Dernièrement, en 1965, ces passages ont été de nouveau étudiés et édités par Holger Thesleff qui en fait remonter une partie assez haut dans l'histoire (IVe-IIIe siècle) [96]). C'est un texte de « Charondas » qui nous aide à comprendre le sens de *inuito* dans le *De ordine*. Charondas était un législateur du VIe siècle. Il aurait doté de lois les villes de Catane et de Reggio. Ce que Stobée [97]) cite de lui est un ensemble de Prolégomènes à sa législation. C'est un apocryphe évident, mais certains spécialistes estiment qu'Aristoxène, source importante en ce qui concerne le pythagorisme, a connu ces Prolégomènes ou un autre écrit du même genre [98]). Or chez ce « Charondas » nous lisons que ceux qui gouvernent doivent diriger leurs concitoyens avec justice, comme s'ils étaient leurs propres enfants, et que, dans leurs jugements, ils doivent être sourds à leurs inimitiés, leurs amitiés et leurs emportements... « Charondas » estime aussi qu'il faut regarder comme un devoir de piété de faire connaître ceux qui ont des crimes sur la conscience. Grâce à ces témoignages, le bien-être de la cité aura beaucoup de gardiens, si bien qu'elle restera indemne. Cependant, on ne doit pas divulguer ce qui aurait été commis par *ignorance involontaire* (*τὰ δι' ἀκούσιον ἄγνοιαν*), mais uniquement le méfait commis de propos délibéré. Celui qui en veut à un concitoyen pour l'avoir empêché de commettre du mal doit être l'objet d'un mépris général [99]).

En donnant à *inuito* le sens de « à quelqu'un qui pêche malgré lui, sans le vouloir », on arrive à donner à la phrase d'Augustin une signification excellente qui, sans difficulté, se laisse insérer dans la teneur générale du passage.

[96]) H. Thesleff, *An Introduction to the Pythagoric Writings of the Hellenistic Period*, Åbo, 1961.

[97]) Stobée IV 2, 24 Hense.

[98]) A. Delatte, *Essai sur la politique pythagoricienne*, Liège-Paris, 1922, p. 182-184; suivi par C.J. de Vogel, *Greek Philosophy. A Collection of Texts with Notes and Explanations*, Leyde, I^3, p. 330.

[99]) Cité par H. Thesleff, *The Pythagorean Texts of the Hellenistic Period*, Åbo, 1965, p. 61, l. 20-22 et 28-33.

15. *Inimicitias uitent cautissime, ferant aequissime, finiant citissime.*

Nous renvoyons tout d'abord le lecteur à ce qui sera dit plus loin (sous 18) sur l'amitié.

C'est d'ailleurs dans son exposé sur l'amitié pythagoricienne que nous lisons chez Jamblique : On ne doit jamais être à l'origine de discordes et de contestations, pour autant que cela dépend de nous, mais il faut les éviter absolument, dans toute la mesure du possible [100]).

Dans sa biographie de Pythagore, Diogène Laërce signale, comme l'un des principes de son personnage, qu'il fallait être sociable, de façon à ne pas faire de ses amis des ennemis ; et à se faire un ami d'un ennemi » [101]).

Jamblique fait état du même principe [102]), mais, chose curieuse, il ajoute que la réconciliation avec cet ennemi doit se faire « le plus vite possible », ὡς τάχιστα. C'est le *citissime* du *De ordine* et, plus encore, le *quam celerrime* de la Règle...

16. *In omni uero contractu atque conuersatione cum hominibus satis est seruare unum hoc uulgare prouerbium : nemini faciant, quod pati nolunt.*

Dans ses « Histoires variées », Elien (IIe-IIIe siècle) raconte : d'après Pythagore, les deux présents les plus beaux que les hommes avaient reçus de la part des dieux étaient d'embrasser la vérité et de *faire du bien à autrui.* Il aurait même ajouté que ces deux qualités étaient comparables avec ce que font les dieux eux-mêmes [103]).

17. *Rem publicam nolint administrare nisi perfecti, perfici autem uel intra aetatem senatoriam festinent uel certe intra iuuentutem. Sed quisquis sero ad ista se conuerterit, non arbitretur nihil sibi esse praeceptum ; nam ista utique facilius decocta aetate seruabit.*

Stobée nous a gardé un très intéressant passage des « Sentences pythagoriciennes » d'Aristoxène, déjà souvent cité. Les Pythagoriciens estimaient, dit-il, que chaque âge doit se soucier de quelque projet particulier : les jeunes garçons ont à s'exercer dans les lettres et les autres matières ; les jeunes gens doivent acquérir la pratique des lois et des coutumes de la cité ; les adultes se consacreront aux affaires et charges publiques ; les vieillards diffuseront toute leur sagesse dans

100) Jamblique, *VP* 230 (éd. Deubner, p. 124, l. 1-3).

101) Diog. L., *VPh* VIII, 23 (éd. Long, p.. 402, l. 13-14).

102) Jamblique, *VP* 40 (éd. Deubner, p. 23, l. 12-15).

103) *Variae Historiae* XII, 59 (éd. R. Hercher, Paris, 1858, p. 399, l. 31-34).

des réflexions présentées avec discernement et dans l'octroi de bons conseils. Ainsi, ni les jeunes garçons ne se comporteront comme des enfants, ni les jeunes gens comme des gamins, ni les adultes comme des jeunes, ni les viellards comme des insensés. Ils disaient aussi qu'il fallait, dès le plus jeune âge, se comporter avec de l'ordre et de la mesure, même en matière de nourriture. L'ordre et la mesure, en effet, sont beaux et utiles, mais le désordre et l'excès sont disgracieux et nocifs [104]).

L'idée d'après laquelle la formation doit commencer tôt revient comme un refrain chez Jamblique. Il faut s'habituer à une vie virilement sobre dès le début [105]). Si l'éducation ne commence pas tôt, on sera toujours en retard d'un âge [106]). Il convient de suivre ici l'exemple de la vie des animaux : l'éducation y commence tout de suite [107]).

18. *In omni autem uita loco tempore amicos aut habeant aut habere instent.*

Ici de nouveau, les parallèles abondent chez Jamblique. Nous rappelons ce qu'il a dit sur l'amitié universelle dans le tableau général des mœurs pythagoriciennes [108]). L'amitié (au sens propre et au sens figuré) était regardée par Pythagore lui-même comme le résumé de toute sa doctrine et par les autres comme la marque de la secte [109]). L'amitié entre les hommes devait être libre de tout amour de disputes et de toute jalousie [110]). Jamblique répète tout cela dans un long passage de son œuvre, consacré spécialement à l'amitié [111]). Il y raconte aussi des historiettes fort édifiantes qui mettent en évidence le désintéressement absolu de l'amitié pythagoricienne et son caractère exigeant. Pour être admis dans le groupe, il fallait être capable de se comporter en vrai ami [112]).

[104]) Stobée IV 1, 49 Hense. Voir aussi Jamblique, *VP* 203 (éd. Deubner, p. 111, l. 8-13).

[105]) Jamblique, *VP* 171 (éd. Deubner, p. 96, l. 11).

[106]) Jamblique, *VP* 201 (éd. Deubner, p. 110, l. 8).

[107]) Jamblique, *VP* 204 (éd. Deubner, p. 111, l. 20).

[108]) Jamblique, *VP* 69 (éd. Deubner, p. 39, l. 8-9).

[109]) Jamblique, *VP* 70 (éd. Deubner, p. 39, l. 22-25).

[110]) Jamblique, *VP* 101 (éd. Deubner, p. 58, l. 15-17).

[111]) Jamblique, *VP* 229-240 (éd. Deubner, p. 123-129). C'est à la fin de ce passage (p. 128, l. 26) que Jamblique emploie le terme de « la *concorde* de l'*esprit* ». Comparer *Praeceptum*, l. 3-4 : Primum... ut unianimes habitetis in domo et sit uobis *anima una et cor unum* in deum ; pensée reprise dans *Praeceptum*, l. 34 : Omnes ergo unianimiter et *concorditer* uiuite...

[112]) Jamblique, *VP* 236 (éd. Deubner, p. 127, l. 6-9).

19. *Obsequantur dignis etiam non hoc exspectantibus...*

Il y a un bref passage chez Jamblique [113]) qui me semble bien correspondre aux paroles d'Augustin. Il est indispensable, y lisons-nous, que celui qui se trouve dans l'ignorance apprenne ce qu'il ne connaît pas encore, et que, pour l'apprendre, il applique son esprit aux conceptions et opinions de quelqu'un qui est bien informé et qui est capable de transmettre sa connaissance. Cela est particulièrement indispensable pour la bonne « santé » des... jeunes. Il me semble que cette précision, si classique, nous fait saisir qui sont les *digni obsequiae* : ce sont les Anciens. Jamblique termine en disant que les jeunes doivent êtres très attentifs à ce que pensent leurs aînés qui ont vécu comme il le fallait.

20. ... *superbos minus curent, minime sint.*

Je n'ai rencontré aucun parallèle direct chez Jamblique. Mais je rappelle son insistance sur la modestie des plus jeunes dans leurs rapports avec leurs aînés, et sur la bienveillance de ces derniers dans leurs rapports avec des plus jeunes, ou plutôt sur la sollicitude que les anciens doivent manifester à l'égard des plus jeunes, sollicitude bienveillante certes, mais non moins ferme [114]).

21. *Apte congruenterque uiuant...*

Il me semble que cela n'est qu'une façon particulière pour parler du principe général de l'« harmonie pythagoricienne ».

22. ... *deum colant, cogitent, quaerant...*

D'après Jamblique, Pythagore aurait inculqué à ses disciples de vivre en commerce continuel avec les dieux, même pendant leur sommeil [115]). Tout ce que les Pythagoriciens avaient l'habitude de préconiser ou de déconseiller tendait à ce commerce avec le divin. Le principe qui orientait toute leur vie était la « *sequela dei* » et ils se moquaient des gens qui cherchaient le bien ailleurs que chez les dieux. Il allait de soi, d'après eux, que l'homme devait accomplir ce qui est agréable à Dieu [116]).

23. ... *fide, spe, caritate subnixi.*

Ce trinôme, en tant que tel, est bien entendu d'origine chrétienne. Mais il n'est pas exclu qu'Augustin, dans sa source pythagoricienne, ait rencontré les termes séparément. Jamblique nous dit que Pythagore insistait sur la nécessité de la foi dans le domaine religieux [117]), et sur la

113) Jamblique, *VP* 200-201 (éd. Deubner, p. 109, l. 28 - p. 110, l. 3).

114) Voir les notes 89-94.

115) Jamblique, *VP* 70 (éd. Deubner, p. 39, l. 25 - p. 40, l. 1).

116) Jamblique, *VP* 137 (éd. Deubner, p. 77, l. 16 - p. 78, l. 4).

117) Jamblique, *VP* 148 (éd. Deubner, p. 83, l. 22).

légitimité de l'espérance, Jamblique cite le début d'un poème pythagoricien : On peut tout espérer, il n'est rien dont on devrait désespérer ; Dieu accomplit tout avec facilité et rien ne l'embarrasse [118]).

Quant à la « charité », à l'époque où nous sommes, Augustin la regardait encore comme la qualité de l'âme *qua uidere* (*deum*) *perfruique desideret.* Or nous avons rencontré un désir comparable chez Jamblique il y a un instant, le désir du commerce continuel avec les dieux.

C'est dans les *Soliloques* que nous rencontrons cette définition de la « charité ». Celles de la « foi » et de l'« espérance » sont du même ordre, orientées également sur la contemplation de Dieu. La « foi » fait croire à l'âme que l'objet vers lequel son regard doit se tourner procure par sa vue le bonheur. L'« espérance » lui fait conjecturer que son regard, bien dirigé, obtiendra la vision [119]). Je pense qu'avec ce contenu, les trois termes n'avaient rien d'étrange dans un contexte philosophique. Seule leur « mise en trinôme » est d'origine strictement biblique.

24. *Optent tranquillitatem atque certum cursum studiis suis omniumque sociorum et sibi quibusque possunt mentem bonam pacatamque uitam.*

Optent... Il s'agit sans doute d'une prière adressée à ce Dieu dont on vient de parler.

L'objet de cette prière est très intéressant : Augustin termine son exposé par une « inclusion » en bonne et due forme. Le *geminus ordo* revient ici, cette double ordonnance, *cuius una pars uitae, altera eruditionis est* [120]). Mais les termes sont maintenant présentés en ordre inverse, fermant ainsi le long passage que nous avons analysé. Augustin mentionne d'abord, en effet, le *certus cursus* des *études*, ce qui correspond à l'*ordre* à appliquer dans l'*érudition*, et ensuite, tout-à fait à la fin, la *vie ordonnée*, la *pacata uita.*

La « tranquillité » est, sous un autre nom, l'« ordre », double, dont Augustin et ses interlocuteurs se sont entretenus.

En lisant « Pythagore », j'ai insisté jusqu'ici sur les *praecepta uitae.* Mais je voudrais maintenant souligner que ces préceptes se

[118]) Jamblique, *VP* 139 (éd. Deubner, p. 79, l. 9-10).

[119]) ... *fides*, qua credat ita se rem habere, ad quam conuertendus aspectus est, ut uisa faciat beatum ; *spes*, qua cum bene aspexerit, se uisurum esse praesumat ; *charitas*, qua uidere perfruique desideret. *Solil.* I, 6(13). Un peu plus loin, en 7(14), Augustin précise que l'objet de cette *visio* est la Beauté : ... illam singularem ueramque *pulchritudinem* cum uiderit, plus amabit. PL 32, c. 876.

[120]) *De ordine* II, 8(25), immédiatement avant l'énumération des *praecepta.*

doublent, dans le même genre de textes, d'un *cursus* de « disciplines », et aboutissent également à la contemplation.

C'est Aristoxène lui-même qui parle de l'amour de la Beauté dans un bref fragment que Stobée nous a conservé [121]). Pythagore aurait dit, d'après ce passage, que le vrai amour du beau, la vraie « philocalie », trouve son cadre dans des pratiques de vie et dans des disciplines scientifiques.

Remarquons que saint Augustin emploie lui-même le terme de *philo-calia* dans une autre « œuvre de jeunesse », son *Contra Academicos* [122]), et qu'il affirme dans les *Retractationes* qu'il s'agit de l'amour de la beauté de cette sagesse que désire la *philo-sophia*. Il regarde les deux termes de « philocalie » et « philosophie » comme synonymes, du moins si l'on comprend par la « beauté » aimée autre chose que des bagatelles [123]).

Quant à la *philo-sophia* précisément, Jamblique se fait l'écho d'une tradition (remontant à Heraclide le Pontique, du IVe siècle avant J.-Chr.) d'après laquelle Pythagore aurait été le premier à préférer le titre de « philo-sophe », d'« amant de la sagesse », à celui de « sage ». Lors de fêtes solennelles, disait-il, toute sortes de gens se rassemblent. Tel vient pour un but lucratif, voulant vendre sa marchandise ; tel autre pour acquérir de la gloire par ses exploits ; tel autre enfin pour admirer la beauté du site et celle des œuvres de culture présentées à ces occasions. Or la vie ressemble à ces fêtes. Il y a des gens qui vivent pour l'argent, d'autres vivent pour les honneurs, ils veulent gouverner et dominer, mais les meilleurs désirent « la contemplation des choses les plus belles », *τὴν τῶν καλλίστων θεωρίαν*. Ce sont les « philosophes » [124]).

Diogène Laërce, lui-aussi, fait état de cette tradition dans sa Vie de Pythagore [125]). Mais ailleurs, dans son Prologue, il ajoute une réfle-

[121]) Stobée III 1, 101 Hense.

[122]) *C. Acad.* II, 3(7) : ... *philocalia* et *philosophia* prope similiter cognominatae sunt. PL 32, c. 922 ; CC 29, p. 21.

[123]) *Retr.* I, 1, 3(7) : Aut enim *philocalia* quae dicitur non nisi in nugis est et ob hoc *philosophiae* nulla ratione germana, aut, si propterea est hoc nomen honorandum, quia latine interpretatum *amorem pulchritudinis* significat et est uera ac summa *sapientiae pulchritudo*, eadem ipsa est in rebus incorporalibus atque summis *philocalia* quae *philosophia*. PL 32, c. 586-587 ; CSEL 36, p. 14-15.

[124]) Jamblique, *VP* 58-59 (éd. Deubner, p. 31-32).

[125]) Diog. L., *VPh* VIII, 8 (éd. Long, p. 396, l. 3-9).

xion intéressante faite par Pythagore à ce propos : l'homme peut être un « amant de la sagesse », mais non pas un « sage », puisque Dieu seul est sage [126]).

Quant aux « disciplines », Jamblique raconte l'histoire d'un jeune homme pauvre dont Pythagore avait fait son auditeur moyennant quelques largesses. Il le forma en arithmétique, géométrie et autres sciences et, ayant constaté que son disciple avait pris goût à cette formation, il prétendit qu'il n'avait plus d'argent à lui donner. Alors le jeune homme déclara qu'il voulait continuer à entendre Pythagore malgré cela, et même lui payer ses leçons. Et il est resté avec lui pour toujours... [127]). Un peu plus loin, Jamblique souligne la « polymathie » de Pythagore [128]).

Il affirme encore que les Pythagoriciens, dans leur système d'éducation, cherchaient avant tout à détacher et libérer l'esprit de toutes les entraves et chaînes qui le tenaient captif depuis ses premiers jours. Seul l'esprit, en effet, pouvait apprendre et voir ce qui est sage et vrai. Après cette formation négative, ils s'efforçaient de conduire l'esprit purifié à tourner vigoureusement son regard vers la lumière divine [129]).

* * *

D'après tout cela, il est bien évident que la « première règle d'Augustin » dans le *De ordine* II, 8(25), s'inspirait de « Pythagore ». Encore une fois, je fais abstraction de la question de savoir si ce « Pythagore » était celui « de l'histoire ». Il était peut-être plutôt un « archétype » de conduite humaine, de systématisation scientifique et de montée contemplative, archétype qui pouvait facilement intégrer des éléments venant d'horizons fort différents. Platon, Aristote et les Stoïciens ont très bien pu dépendre de Pythagore, sans empêcher « Pythagore » de dépendre d'eux.

126) Diog. L., *VPh* I, 12 (éd. Long, p. 5, l. 14-18).

127) Jamblique, *VP* 21-25 (éd. Deubner, p. 14-15). Voir aussi 158 (p. 89, l. 7-19).

128) Jamblique, *VP* 31 (éd. Deubner, p. 18-19). — Le terme de « polymathie » n'y est pas. A propos de Pythagore, il a été employé par Héraclite (Diog. L., *VPh* IX, 1; éd. Long, p. 437, l. 5). En ce qui concerne les différentes appréciations de la « polymathie » dans l'Antiquité voir M. Alexandre dans son introduction au *De congressn eruditionis gratia* de Philon d'Alexandrie, Paris, 1967, p. 48-61, avec sa bibliographie. Voir aussi note 14.

129) Jamblique, *VP* 228 (éd. Deubner, p. 122-123).

A cet égard il y a un texte intéressant dans un traité d'Augustin dont l'importance pour son évolution a déjà été soulignée, son *De vera religione*. Nous y retrouvons les *praecepta uitae* et leurs rapports avec la contemplation de la *spiritalis pulchritudo*. Mais les *disciplinae liberales* manquent désormais dans le système. Chose très curieuse, l'idéal est mis ici dans la bouche, non pas de Pythagore, mais de... Platon. On dirait qu'aux yeux d'Augustin, « Pythagore » moins les *disciplinae* [130]) correspondait à « Platon ». Interrogé par nous, Platon nous dirait, dit Augustin, « que rien n'empêche autant de pénétrer la vérité qu'une vie de plaisir et que les images trompeuses des objets sensibles, lesquelles, imprimées en nous au moyen du corps par ce monde sensible, sont sources d'opinions et d'erreur diverses; qu'il faut en conséquence guérir son esprit pour qu'il puisse fixer ses regards sur la forme immuable des choses et sur la Beauté... » [131]).

Mais retournons à « Pythagore ». Comment saint Augustin l'a-t-il connu ? C'est de nouveau le *De ordine* qui donne les renseignements voulus.

On a déjà vu qu'Alypius, vers la fin de ce livre, se montra ravi à la pensée qu'Augustin, dans l'exposé qui précédait, s'était inspiré de la doctrine de Pythagore [132]). On a vu ausssi qu'Augustin se déclara d'accord avec son ami. Dans la ligne de tout son ouvrage, il pensait que c'était par un mystérieux « ordre » divin qu'Alypius s'était souvenu de cette dépendance pythagoricienne. Cela lui permit, en effet, de donner un complément à son exposé, précisément, notons-le, dans le cadre

[130]) Un passage de Justin Martyr dans son *Dialogue avec Tryphon* (2, 4) suppose également un rapport étroit entre Pythagore et les disciplines libérales : « ... je m'adressai à un Pythagoricien très célèbre, très fier de sa sagesse. Puis, comme je l'entretenais dans l'intention de devenir son élève et disciple familier : « Comment ?, dit-il, as-tu appris *la musique, l'astronomie, la géométrie* ? Penses-tu donc contempler un jour quelqu'une des choses qui contribuent au bonheur, si tu n'as appris auparavant ce qui détache l'âme des objets sensibles, pour la rendre capable des intellectuels, afin qu'elle voie *le beau* et le bien en eux-mêmes ? » PG 6, c. 477; éd. G. Archambault, Paris, 1909, I, p. 10. La traduction est de l'éditeur.

[131]) *De uera rel.* 3(3) : ... ueritatem... ad quam percipiendam nihil magis impedire quam uitam libidinibus deditam et falsas imagines rerum sensibilium, quae nobis ad hoc sensibili mundo per corpus impressae uarias opiniones erroresque generarent; quamobrem sanandum esse animum ad intendam incommutabilem rerum formam et... *pulchritudinem*... PL 34, c. 124; CC 32, p. 188-189. Traduit par A. Mandouze, *Saint Augustin. L'aventure de la raison et de la grâce*, Paris, 1968, p. 489.

[132]) *De ordine* II, 20(53). Voir plus haut et note 50.

des *praecepta uiuendi*. Pythagore — c'est *Varron* qui le raconte — avait donné en tout dernier lieu son enseignement sur le gouvernement de la cité, quand ses disciples étaient devenus « déjà parfaits, déjà sages, déjà comblés de tous les biens véritables » [133]).

A vrai dire, cela n'était guère un complément. Les *praecepta uitae* disaient déjà : *rem publicam nolint administrare nisi perfecti* et à ce propos nous avons pu lire un passage d'Aristoxène qui disait pratiquement la même chose que le « complément », bien que sans autant d'insistance. A chaque âge convient une formation appropriée, avons-nous lu. Les jeunes garçons devaient s'exercer dans les lettres et les autres matières scolaires ; les jeunes gens devaient acquérir la pratique des lois et des coutumes de la cité. Après cette formation seulement on allait, adulte, se consacrer aux affaires et charges publiques, la viellesse étant l'âge des sages réflexions et conseils [134]). Il me semble que c'est cette phrase d'Aristoxène qui explique et la « règle » citée des *praecepta*, et le « complément » un peu plus développé. On dirait qu'Augustin à laissé Alypius parler de Pythagore, et puis apporté son « complément » varronien, afin de pouvoir signaler discrètement ses sources : Pythagore, à travers Varron.

Il est vrai que Varron se voit attribué uniquement ce bref renseignement : Pythagore aurait couronné son enseignement par des leçons, adressées aux seuls « parfaits », sur l'art de gouverner la cité. Mais sous une forme plus implicite, ce souci avait déjà été exprimé parmi les *praecepti uiuendi*, si bien que ceux-ci risquent fort de remonter à Varron dans leur ensemble. D'autres renseignements d'ailleurs nous invitent à croire que l'influence de Varron sur le *De ordine*, au moins à partir de II, 8(25), dépassait largement l'octroi du « complément ».

Le jeune Licentius, avec Trygetius interlocuteur d'Augustin dans le *De ordine*, a écrit plus tard un poème au début duquel il parle de Varron et rappelle des souvenirs de Cassiciacum. Nous y lisons :

> Quand je scrute le chemin secret du profond Varron,
> Mon esprit s'engourdit ; effrayé, il fuit la lumière qui lui vient au devant ;

133) *De ordine* II, 20(54) : Quod autem *Pythagorae* mentionem fecisti, nescio quo illo diuino ordine occulto tibi in mentem uenisse credo. Res enim multum necessaria mihi prorsus exciderat, quam in illo uiro — si quid litteris memoriae mandatis credendum est ; quamuis *Varroni* quis non credat ? — mirari et paene cotidianis, ut scis, ecferre laudibus soleo, quod regendae rei publicae disciplinam suis auditoribus ultimam tradebat iam doctis iam perfectis iam sapientibus iam beatis. PL 32, c. 1020 ; CC 29, p. 136.

134) Voir plus haut et note 104.

Rien d'étonnant : toute l'attention que je mettais à le lire est
tombée par terre
Parce que tu ne tends plus la main, et elle craint de ne pouvoir
se relever
En effet lorsque ton affection nous conseilla de parcourir
Les traités compliqués de ce grand homme pour en saisir le sens
sacré :
Les nombres selon lesquels il a déterminé les tons musicaux, et
par lesquels il a expliqué
Comment le monde chantait en modulant et menait des chœurs de
danse harmonieux,
Cette lecture embarrassa mon cœur d'une multiple obscurité
Et la force excessive fit entrer des nuages dans mon esprit... [135]).

Après avoir parlé ainsi de la *musica*, traité dans un esprit nettement pythagoricien, Licentius se rappelle les leçons de géométrie, autre « discipline libérale ». L'étude des figures concrètes y était considérée comme une manuduction à la contemplation des figures idéales, « dessinées sans poussière » [136]). A. Solignac note très justement à ce propos : « le mouvement dialectique qui, dans les livres composés par Augustin, entendait conduire « du corporel à l'incorporel » ne relève donc pas d'une intention personnelle, comme on le croit généralement, mais vient de Varron lui-même » [137]). Le même auteur cite un passage de Claudien Mamert qui confirme les paroles de Licentius : « M. Varron, l'homme le plus érudit de son siècle et, au témoignage de Cicéron, le plus savant de tous les hommes, que cherche-t-il dans ses livres sur la musique, l'arithmétique, la géométrie, les questions philosophiques, à l'aide d'une sorte d'exposition divine et par les procédés admirables

[135]) Cité dans la Lettre XXVI de saint Augustin. La traduction est de A. Solignac (voir note 137). Voici le texte latin des vers 1-10 : Arcanum Varronis iter scrutando profundi / mens hebet aduersamque fugit conterrita lucem. / nec mirum : iacet omnis enim mea cura legendi / te non dante manum et consurgere sola ueretur. / nam simul ut perplexa uiri compendia tanti / uoluere suasit amor sacrosque adtingere sensus, / quis numerum dedit ille tonos mundumque Tonanti : / disseruit canere et pariles agitare choreas, / implicuit uaria nostrum caligine pectus / induxitque animo rerum uiolentia nubem. PL 33, c. 104; CSEL 34, p. 89.

[136]) *Ibid.*, vers 11 : inde figurarum positas sine puluere formas...

[137]) A. Solignac, *Doxographies et manuels dans la formation philosophique de saint Augustin*, dans *Recherches Augustiniennes*, I, Paris, 1958, (p. 113-148), p. 122. — L'importance de Varron pour la *contemplatio* augustinienne avait déjà été mise en valeur par R. Lorenz, *Die Wissenschaftslehre Augustins*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte* LXVII (1955-1956), (p. 29-60 et p. 213-251), p. 35-45.

d'un art éternel, sinon à *tirer l'âme du visible pour la conduire à l'invisible...* ? » [138]).

Musique, géométrie... Licentius y ajoute encore l'astronomie. Et il termine son passage en écrivant :

> Mais pour moi, trop angoissé de soucis trop lourds,
> Et qui cherche pour mon âme des nourritures douces, plus douces,
> Les réponses de Varron me fuient... [139]).

Ainsi le nom de Varron ne revient pas seulement à propos de l'un au moins des *praecepta uiuendi*, mais aussi à propos des *disciplinae liberales* et de la tendance contemplative qui les animait.

Le renseignement de Varron sur l'enseignement de Pythagore est mis en rapport, par P. Courcelle, avec un passage de Jamblique. D'après ce texte, les jeunes adeptes du pythagorisme devaient — comme leurs aînés d'ailleurs — mettre leurs possessions en commun et en confier l'administration à des gens spécialement nommés pour cela et qui portaient le nom de πολιτικοί, ou οἰκονομικοί ou νομοτετικοί [140]). Ce texte constitue en effet un parallèle intéressant avec le « complément » varronien de la fin du *De ordine*, mais il me semble que le parallélisme du passage d'Aristoxène, cité par Stobée, a l'avantage d'être beaucoup plus direct.

* * *

L'étude où P. Courcelle fait ce rapprochement [141]) a pour la présente recherche encore un autre intérêt. L'auteur y rappelle un événement, raconté dans les *Confessions*, qui se situe quelques mois

[138]) *De statu animae* II, 8 : Marcus Varro, sui saeculi peritissimus et teste Tullio omnium sine dubitatione doctissimus, quid in musicis, quid in <mathematicis>, quid in geometricis, quid in philosophomenon libris diuina (voir note 50) quadam disputatione contendit, nisi ut *a uisibilibus ad inuisibilia*... miris aeternae artis modis *abstrahat animum*... ? PL 53, c. 750; CSEL 11, p. 130.

[139]) Voir note 135. Voici le texte latin des vers 22-24 : At mihi, qui nimium curis grauioribus angor, / dulcia quaeque animae, subdulcia pabula quaero, / Varronis responsa latent... PL 33, c. 104; CSEL 34, p. 89-90.

[140]) Jamblique, *VP* 72 (éd. Deubner, p. 41, l. 11-12).

[141]) P. Courcelle, *Les Confessions de saint Augustin dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité*, Paris, 1963. Le chapitre premier (p. 17-26), où le rapprochement est fait, porte le titre : *Du manichéisme au néo-platonisme.*

avant la conversion de saint Augustin. Ce récit nous fait comprendre qu'Augustin a fort bien pu « être instruit du pythagorisme avant même la lecture des *libri Platonicorum* » [142]).

Voici les paroles d'Augustin : « Nous étions tout un groupe d'amis qui, soit en pensée, soit dans nos entretiens, par horreur des turbulents tracas de la vie humaine, avions discuté et à peu près arrêté déjà le projet de nous retirer de la foule pour vivre *otiose*, c'est-à-dire loin des occupations ordinaires. Voici comment nous voulions arranger ce loisir studieux : les biens dont nous disposions seraient *mis en commun*, tous les patrimoines se fondraient en un seul. Aussi, en vertu de *notre amitié* non fardée, l'un ne serait pas propriétaire de ceci, l'autre de cela : toutes les fortunes n'en feraient plus qu'une, tout appartiendrait à chacun et tout à tous. Il nous semblait que nous pourrions être une dizaine à nous associer ainsi, et plusieurs parmi nous étaient fort riches, surtout Romanianus, originaire comme nous-même, de Thagaste, et mon intime ami de toujours, que de graves difficultés d'affaires avaient amené à la cour. Il était le plus ardent à presser ce dessein, et ses conseils étaient de grand poids, vu qu'il jouissait d'une fortune beaucoup plus considérable qu'aucun de nous. Nous avions décidé que, chaque année, deux d'entre nous seraient chargés, *tels des magistrats* [143]), de veiller à tous les détails indispensables, les autres n'ayant à s'occuper de rien. Mais quand nous en vînmes à nous demander si nos femmes admettraient la combinaison — les uns parmi nous étaient mariés déjà, et nous autres nous aspirions à l'être — tout ce beau projet, si bien aménagé, nous échappa des mains, se brisa et fut jeté de côté » [144]).

Après avoir lu les textes pythagoriciens sur la mise en commun des biens dans le cadre de l'amitié et sur le rôle des « magistrats » dans l'administration du patrimoine commun, on est bien placé pour apprécier le commentaire que P. Courcelle donne de cet événement : « ... je remarque que la fondation, telle que l'envisageaient nos amis d'origine manichéenne, a pu être influencée par leurs lectures philosophiques : elle évoque surtout, à mon avis, la « vie pythagoricienne », qui comportait aussi le lien amical, la mise en commun des biens et l'élection de « magistrats » pour leur gestion. Plusieurs, parmi nos anciens Maniché-

142) P. Courcelle, *o.c.*, p. 25, note 2.

143) ... *tanquam magistratus*...

144) *Confessions* VI, 14(24). La traduction est celle de P. de Labriolle, avec quelques retouches.

ens, sont sur le point d'évoluer vers un néo-platonisme profondément imprégné de pythagorisme... »[145]). Et un peu plus loin, P. Courcelle formule une phrase qui nous montre qu'il a eu l'intuition de ce que je me suis efforcé de démontrer dans cette recherche : « ... ce groupe d'amis tendit continûment à l'anachorèse, à travers les périodes manichéenne, cicéronienne, néoplatonicienne, chrétienne, jusqu'à ce que les réalisations eussent pris la forme de *Règle monastique* »[146]).

A part cette conclusion suggestive — que A. Mandouze, avec son intérêt prononcé pour le côté religieux chez saint Augustin, n'a pas manqué de mettre en vedette[147]) —, je ne vois, dans la littérature, aucun rapprochement entre la Règle augustinienne et les sympathies d'Augustin pour « Pythagore », le grand contemplatif...[148]).

L'« amour de la Beauté » dont parlent, et la Règle, et le *De ordine*, et les textes pythagoriciens, nous invite d'ailleurs à faire encore un autre rapprochement avec les *Confessions*. Encore Manichéen, Augustin a consacré précisément au « Beau » son tout premier livre, le *De pulchro et apto*, malheureusement perdu[149]). Mais le peu qu'Augustin en dit dans les *Confessions* trahit une inspiration pythagoricienne[150]).

Il serait fort intéressant d'étudier les rapports entre le manichéisme d'Augustin et ses lectures pythagoriciennes[151]), et l'influence de « Pythagore » sur l'ensemble des œuvres d'Augustin, notamment sur celles de sa « jeunesse »[152]). Dans la présente recherche, je me suis

145) P. Courcelle, *o.c.*, p. 24.

146) *O.c.*, p. 26.

147) Voir note 131, *o.c.*, p. 520.

148) *De cons. ev.* I, 7(12) : ... *Pythagoras*, quo in illa *contemplatiua* uirtute nihil tunc habuit Graecia clarius, non tantum de se, sed nec de ulla re aliquid scripsisse perhibetur. PL 34, c. 1048 ; CSEL 43, p. 12. Voir note 77. — Des rapports entre « Pythagore » et le monachisme ont été signalés par A.-J. Festugière, *Sur une nouvelle édition du De Vita Pythagorica de Jamblique*, dans *Revue des Etudes Grecques*, L (1937), p. 470-494, et par P. Jordan, *Pythagoras and Monachism*, dans *Traditio*, XVII (1961), p. 432-441. Mais ces auteurs ne parlent pas de la Règle augustinienne.

149) *Confessions* IV, 13(20)-15(27).

150) K. Svoboda, *L'esthétique de saint Augustin et ses sources*, Paris-Brno, 1933, p. 10-16, surtout p. 15.

151) A ma connaissance, il n'y a aucune recherche sur les rapports entre le manichéisme et le pythagorisme. Svoboda, *o.c.*, p. 15, renvoie aux *Acta Archelai* 51 et 55 (PG 10, c. 1517-1518 et 1523-1524) d'après lesquels « le dualisme manichéen a son point de départ chez un certain Scythianus qui aurait vécu à l'époque des Apôtres et aurait emprunté son dualisme à Pythagore ».

152) Voir déjà les importants articles de R. Lorenz et de A. Solignac (voir note 137). Le premier surtout souligne le caractère complexe de influences subies par Augustin. Voir aussi J. Rief, *Der Ordobegriff des jungen Augustinus*, Paderborn, 1962.

limité à indiquer son influence sur le *De ordine* et à montrer que cette influence s'étend également sur la Règle. En ce qui concerne cette dernière, c'est la parenté évidente de sa structure avec le *De ordine* qui m'a paru prouver sa dépendance par rapport à « Pythagore ». Les *praecepta* du *De ordine* sont en effet comme une forme embryonale de ceux de la Règle et aboutissent également à la contemplation de la Beauté.

* * *

Mais, en soulignant ainsi l'influence que « Pythagore » a exercée sur au moins une partie importante du *De ordine* de saint Augustin et sur sa Règle monastique, ne diminuons-nous pas la valeur chrétienne de cette dernière et de la vie monastique augustinienne dont elle reste le document le plus important ? Ou, autrement dit, ne sommes-nous pas en contradiction flagrante avec tout ce qui a été affirmé dans le troisième de cette série d'articles [153] ? Là, des relations étroites ont été indiquées entre la motivation de la vie monastique chez Augustin et la raison profonde qu'il donne aux pratiques quadragésimales dans ses Sermons pour le Carême, les Sermons 205-211. J'y avais cru comprendre que, dans la vie ascétique, Augustin voulait *suivre le Christ*, d'abord dans tout ce qui constutuait son Epreuve, l'*humiliatio*, ensuite, mais après cette vie seulement, dans sa Glorification. Tout l'effort ascétique s'y trouvait orienté vers la rencontre avec « le plus *beau* des enfants des hommes » qui, au sommet de son existence terrestre, était devenu « sans *beauté*, ni éclat, retranché de la terre des vivants » [154]. N'est-ce pas bien autre chose que cette montée, par l'observation des *praecepta uitae*, vers la *spiritalis pulchritudo* ?

C'est partiellement vrai. Dans ses Sermons de Carême, le langage d'Augustin est plus spécifiquement chrétien, mais il n'y a pas de véritable contradiction entre les résultats de ces deux recherches.

Chose très intéressante, c'est saint Augustin lui-même qui pose le problème des rapports entre Pythagore (avec Platon et Aristote) et le Christ. Il le fait dans son Explication du Psaume 140, 6 : « Leurs juges sont réduits à rien à côté du Rocher ». Ce Rocher, explique Augus-

153) L. Verheijen, *Les Sermons de saint Augustin pour le Carême (205-211) et sa motivation de la vie « ascétique »*, dans *Augustiniana*, XXI (1971), p. 357-404.

154) *Ibid.*, p. 396-397.

tin, est le Christ. Les « juges » sont les grands de ce monde qui formulent des jugements *de moribus*, concernant les mœurs humaines. C'est ce qu'ont fait Pythagore, Platon, Aristote. Mais confrontons-les avec le Rocher, comparons leur autorité avec celle de l'Evangile, comparons ces « importants » avec le Crucifié, Lui qui est mort et puis ressuscité. « Leurs juges » font l'impression de dire « quelque chose » jusqu'au moment où ils se trouvent confrontés avec le Rocher. S'il se trouve que les paroles de l'un d'entre eux s'accordent avec celles du Christ, nous l'en felicitons, mais nous le ne *suivons* pas [155]).

Il n'y avait donc pour saint Augustin aucune contradiction à prêter une oreille attentive à toutes les paroles de « Pythagore » qui auraient pu être dites par le Christ lui-même, et à *suivre* néanmoins *le Christ*, dans son Epreuve d'abord, dans la Gloire du « plus beau des enfants des hommes » plus tard.

Mais lors de la rédaction du *De ordine*, Augustin était loin d'être arrivé à une claire vision de cette large Christologie. Il avait encore une importante évolution à accomplir et le moment était loin où il allait demander à son évêque Valérius quelques moins de répit afin de mieux réfléchir sur les Écritures de l'Église dont il serait devenu prêtre.

Cette lente évolution a eu pour conséquence que le meilleur de l'éthique classique a passé dans la conception monastique de saint Augustin.

* * *

Encore une dernière question.

Pourquoi cette instance sur la « Beauté » ? Le « beau », comme on sait, est l'un des « transcendentaux », et Augustin, dans sa Règle, au lieu de dire « comme des amants de la beauté spirituelle », aurait très bien pu employer une autre formule : « comme des amants du Bien suprême », ou « de la Vérité divine », ou « de l'Être absolu »... Il est vrai

155) *En. in Ps.* 140, 19 : « Absorpti sunt iuxta petram iudices eorum » ... « Iuxta », id est comparati iudices, magni, potentes, docti ; ipsi dicuntur « iudices eorum » tanquam iudicantes de moribus et sententiam proferentes... Adiunge illos (c'est-à-dire Pythagore, Platon, Aristote) petrae, compara inflatos crucifixo... ; ... mortuus est, et resurrexit... Tamdiu uidentur aliquid dicere, donec comparentur petrae. Propterea si inuentus fuerit aliquis eorum hoc dixisse, quod dixit et Christus, gratulamur illi, non sequimur illum. PL 37, c. 1828 ; CC 40, p. 2040.

qu'il s'inspirait ici de « Pythagore ». Mais cela veut dire que la doctrine de « Pythagore » lui a plu. Pourquoi ?

Je crois que la solution du problème se trouve dans la notion de la beauté chez Augustin. Elle était à ses yeux en relation étroite avec l'ordre et l'harmonie. « Les choses belles plaisent par leurs proportions, dans lesquelles ... on recherche l'harmonie », dit Augustin dans son *De musica* [156]). La Beauté transcendentale est la source de l'harmonie des corps, de l'ordre universel, des lumineux équilibres des vertus, de la sagesse notamment, de l'unité de l'Église, appelée à devenir encore plus unie. Et en Dieu les élus contempleront l'Harmonie suprême de la Trinité dans sa *pax unitatis* [157]). Ils le pourront grâce au Christ qui, par la laideur de sa Passion, est devenu la source de notre « embellissement » spirituel et de la résurrection de nos corps dans leur beauté céleste [158]).

Il me semble que, grâce à l'idée de la beauté, les deux parties essentielles de la Règle s'emboîtent parfaitement. La première partie, celle des *praecepta uiuendi*, commence par ce précepte primordial : « Avant tout, vivez *unanimes* à la maison, ayant *une seule* âme et *un seul* cœur, tendus *vers Dieu* ». « Vers Dieu », c'est-à-dire — avec la seconde partie de la Règle — « comme des amants de cette *Beauté* », de cette Harmonie, de laquelle découle précisément l'harmonie qui est si fortement préconisée dès la première ligne des *praecepta*. La Règle, pratique, de saint Augustin a une portée beaucoup plus contemplative qu'on pourrait peut-être penser à première vue.

Certes, au début de sa Règle, Augustin recommande cette harmonie dans des termes qui sont empruntés du Psautier et des Actes des Apôtres [159]), mais la structure de l'ensemble et plusieurs de ses éléments

156) *De musica* VI, 13(38) : Haec... pulchra numero placent, in quo iam ostendimus aequalitatem appeti. PL 32, c. 1184.

157) *Tract. in Ioh. ev.* 14, 9. PL 35, c. 1508; CC 36, p. 147.

158) Voir J.M. Tscholl, *Die alles schönmachende Urschönheit Gottes beim heiligen Augustinus*, dactylogr., Innsbruck, 1962, et le compte rendu de cet ouvrage par F.-J. Thonnard dans la *Revues des Etudes Augustiniennes*, XI (1965), p. 202-203. Des parties du livre ont été publiées dans *Augustiniana* XIV (1964), p. 72-104; XV (1965), p. 32-53 et p. 389-413; XVI (1966), p. 11-53 et p. 330-370. — Voir aussi le très intéressant chapitre sur *Saint Augustin* (fondé essentiellement sur les « œuvres de jeunesse », surtout sur le *De vera religione*) dans le deuxième volume de H. Urs von Balthasar, *Herrlichkeit. Eine theologische Ästhetik*, Einsiedeln (1962), p. 100-144.

159) *Praeceptum*, l. 3-4 : Primum, propter quod in unum estis congregati, ut unianimes habitetis in domo (Ps. 67, 7) et sit uobis anima una et cor unum in deum (Act. 4, 32).

sont tributaires de « Pythagore » [160]). Augustin a su concilier sa Bible et son héritage classique, et l'alliance entre la foi et la pensée pré-chrétienne ne manquait pas des atouts qui font les mariages heureux.

L. M. J. Verheijen, O.S.A.

[160]) C'est dans ce sens qu'il conviendrait de nuancer ce que j'ai dit (en citant D. Sanchis) dans *La Régle de saint Augustin*, II, Paris, 1967, p. 201 : « la vraie source d'Augustin c'est ici finalement Augustin lui-même ».

Pseudo-Augustin im Mittelalter *

Entwurf eines Forschungsberichts

I. *Die Inventarisierung des Corpus Apocryphum Augustini. Kritische Besprechung wichtiger Versuche.*

E. Portalié, in : *Dictionnaire de Théologie Catholique*, Art. *Aug.*, 1, 2306-2310.

F. Cavallera, in : *Augustinus (Ps.-) Dictionnaire de Spiritualité*, Art. *Aug.*, 1, 1130-35.

F. Stegmüller, in : *Repertorium Biblicum Medii Aevi*, s.v. 2, 144-147.

E. Dekkers, in : *Clavis Patrum Latinorum*, s.v. *Augustinus (Ps.-)* 86-96, 121-122, 207, 344.

P. Glorieux, in : *Mélanges de Science Réligieuse* 9 (1952), 22-34.

T. van Bavel, in : *Répertoire Bibliographique de Saint Augustin*, s.v. *Ps.- Augustiniana*, N. 2369-2470.

II. *Der Einfluß des Corpus Apocryphum Augustini hinsichtlich seiner Gattungen und deren wichtigsten Repräsentanten* :

1. Die theologisch-grundsätzlichen Schriften der Pseudo-Augustiniana.

Die dogmatisch-theologische Gattung. De assumptione beatae Mariae Virginis.

Die polemisch-theologische Gattung. Hypomnesticon.

Die dogmatisch-pastorale Gattung. De vera et falsa poenitentia.

Die exegetische Gattung. Quaestiones Veteris et Novi Testamenti.

Die apologetische Gattung. De altercatione Ecclesiae et Synagogae.

Die dialektische Gattung. De spiritu et anima.

2. Die paränetisch-geistlichen Pseudo-Augustiniana :

Traktate. Die Werke des Johannes von Fécamp († 1072).

Predigten.

Regulae.

III. *Vorläufige Schlußfolgerungen in der Form von Fragen als Richtungsweiser für die weitere Forschung* :

1. Das Problem der Inventarisierung.
2. Corpus Apocryphum Augustini und Augustinus.
3. Pseudo-Augustiniana und die Augustinrezeption im MA.

*) Dieser Forschungsbericht ist zustande gekommen am Institut für Spätmittelalter und Reformation, Tübingen, Abteilung Bibliographie im Sonderforschungsbereich « Spätmittelalterlicher Augustinismus », das unter der Leitung von Prof. H. Oberman steht. Für die Möglichkeit, diesen Bericht auf diese Weise zu veröffentlichen, danke ich ihm herzlich.

I. Die Inventarisierung des Corpus Apocryphum Augustini. Kritische Besprechung wichtiger Versuche.

Wer sich ein Bild formen will von dem — übrigens kaum meßbaren — Einfluß Augustins im Mittelalter, kann dies schon erreichen, indem er einigen Indices wichtiger Werke nachgeht (z.B. von M. Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*; oder von M. Grabmann, *Geschichte der scholastischen Methode*) [1]. Das auf diese Weise gewonnene Bild, so eindrucksvoll es auch sei, kann nur annähernd genau sein und erfaßt außerdem in der Hauptsache die quantitative Seite dieses Einflusses. Wer sich ein sprechendes und qualitativ nuanciertes Bild von dem Einfluß des Bischofs von Hippo im Mittelalter formen will, muß den langen und mühevollen Weg gehen, der in den namhaften Reiseführern spezieller Bibliographien angedeutet wird. Diese Literatur-Gattung ist besonders umfangreich: von Studien über den Einfluß des Augustinus in mittelalterlichen Predigerschulen bis zu den Abhandlungen über die Anatomie im Mittelalter, wo der Reichtum seines Denkens besonders spürbar wird [2]. Es liegt auf der Hand, daß in Bezug auf die Pseudo-Augustiniana (PsA) der gleiche Weg zu gehen ist. Das bedeutet, zunächst möglichst präzise und übersichtlich zu registrieren, in welchem Maße die psa Schriften im Spätmittelater verbreitet waren. Danach muß ebenso präzise — aber jetzt unter qualitativen Gesichtspunkten — geprüft werden, wie der Inhalt der psa Schriften auf das Denken des Mittelalters eingewirkt hat. Dazu muß jede einzelne psa Schrift genau untersucht werden.

Hier taucht aber noch eine besondere Schwierigkeit auf, die dem Begriff PsA inhärent ist. Das historisch rektifizierbare Faktum, daß eine Schrift zu Unrecht den Namen des Augustinus trägt, besagt noch nichts über die Qualität ihres Inhalts. Prinzipiell ist es nämlich möglich, — wie es sich auch de facto zeigen wird — daß auf den verschlungenen Pfaden der PsA authentisches Gedankengut des Augustinus

[1] M. Manitius, *Geschichte der Lateinischen Literatur des Mittelalters*, München, 1911ff. — Handbuch der Altertumswissenschaft Bd 9, 2.

M. Grabmann, *Geschichte der scholastischen Methode*, Freiburg i. Br., 1909-1911.

[2] Vgl. J. Leclercq, *Les inédits africains de l'homiliaire de Fleury*, in: *Rev. Bén.*, 58 (1948), 53ff; Ders. *Sermons de l'École de saint Augustin*, *ebd.* 59 (1949), 100f; D. Diepgen, *Der Kirchenlehrer Augustin und die Anatomie in M.A.*, in: *Centaurus*, 1 (1951), N. 3.

überliefert wurde. Erst wenn wir also dieses Material genauer bestimmen können, verliert das Phänomen PsA seine Unbestimmtheit und gewinnt an Profil, es bekommt auf diese Weise eine Stimme, die beim Studium des Augustinismus im Mittelalter nicht ungehört bleiben darf.

Im ersten Kapitel versuchen wir infolgedessen, einen möglichst umfassenden Eindruck vom Corpus Apocryphum Augustini (CAA) zu vermitteln. Dabei deuten wir die großen Versuche an, die unternommen wurden, den Umfang des Corpus zu ermessen. Diesen Inventarlisten soll eine kritische Besprechung gelten. Ein Überblick über den Forschungsstand bezüglich der existierenden Handschriften von PsA wird in diese Besprechung einbezogen werden. Neben dem Eindruck vom Umfang des CAA, den wir auf diese Weise erhalten, wird sich dabei als weiteres Ergebnis eine Einteilung der PsA abzeichnen. Im zweiten Kapitel wird, aufbauend auf den bisherigen Ergebnissen, der Versuch unternommen, ein Bild von dem qualitativen Einfluß zu bekommen, den die PsA im Spätmittelalter gehabt haben.

Im dritten Kapitel versuchen wir zum Schluß, die Fragen zu formulieren, welche nach unserer Meinung für die weitere wissenschaftliche Untersuchung richtunggebend sein können.

E. Portalié gibt in *Dictionnaire de Théologie Catholique* die u.E. vollständigste und sorgfältigste Aufzählung der bekannten PsA [3]). Er teilt sie in sieben Kategorien ein. Danach ergibt sich, daß die PsA zum überwiegenden Teil Schriften dogmatischer und moraltheologischer Gattung sind [4]). Ein großer Teil dieser Schriften gehört jedoch zur Gattung der Spiritualität, wie aus dem Beitrag von Cavallera ersichtlich wird [5]). Die apologetischen Schriften sind im Inventarisierungsversuch von Portalié stark vertreten, Briefe jedoch nur in geringer Zahl und als einziges dialektisches psa Werk : de spiritu et anima. Noch überraschender ist, daß Predigten nur in einer relativ kleinen Anzahl vertreten sind und exegetische Literatur nur in bescheidenem Umfang angeführt wird. Es ist ein beklagenswerter Mangel, daß Portalié keine Hinweise auf Handschriften gibt. Seine kritischen Noten beschränken sich auf ein Minimum. Dennoch formulieren sie ab und zu eine

[3]) DThC, 1, 2306-4310, Art. *Augustin.*

[4]) *Ebd.*, 2308. Der Titel « exposition dogmatique ou morale », den Partalié dieser Gruppe gibt, ist nicht glücklich gewählt.

[5]) *Dict. Spirit.*, 1, 1130-1135, Art. *Augustin.* Von den 24 Werken, welche Cavallera aufzählt, rechnet Portalié 19 zu seiner « exposition dogmatique ou morale ».

Einladung zur weiteren Untersuchung. Im zweiten Kapitel werden wir davon dankbar Gebrauch machen.

In *Dictionnaire de Spiritualité* beschränkt F. Cavallera sich bewußt auf die Werke, die zur Gattung der Spiritualität gehören. Nur von diesen PsA versucht er eine Aufzählung zu geben. Nach dem Beispiel des Augustinus in seinen Retractationes [6]) teilt Cavallera sie ein in epistulae, tractatus (Predigten) und libri (Abhandlungen) [7]). Auch er weist auf nur eine geringe Anzahl von Briefen hin, notiert aber mehrere hundert Predigten, Migne gibt im Appendix von Bd. 5 der PL schon 317 nicht identifizierbare Sermones an [8]). Das Studium der großen Zahl von Abhandlungen in der Liste Cavalleras ist besonders aufschlußreich. Zu verschiedenen Werken dieser Gattung notiert er das Jahrhundert ihres Entstehens. Vor allem ist es wichtig, festzustellen, daß eine so große Zahl der Werke des CAA zum Bereich der Spiritualität gehört [9]). Zu den Soliloquia animae ad Deum bemerkt Cavallera : « C'est comme le Manuale et les Meditations, souvent edités avec lui, l'apocryphe qui a été le plus lu » [10]).

F. Stegmüller gibt in seinem *Repertorium Biblicum* eine Aufstellung der psa Bibelschriften. Da diese Liste exakt die Handschriften erwähnt und die Zeit ihres Entstehens angibt, bedeutet sie eine wertvolle Ergänzung zu der Arbeit von Portalié [11]). Auch an der Aufstellung von Stegmüller zeigt sich, daß der Umfang exegetischer Literatur innerhalb der PsA sehr gering ist. Aus dieser Aufzählung, im besonderen aber aus der wichtigen Übersicht über die Handschriften, wird ersichtlich, daß die Quaestiones veteris et novi Testamenti unter den exegetischen PsA die wichtigsten sind [13]).

[6]) PL. 32, 583.

[7]) *Dict. Spirit. a.a.O.*

[8]) PL. 47, 1227-1244.

[9]) *Dict. Spirit., a.a.O.* Der Unterschied zwischen libri (Abhandlungen) und tractatus (Predigten) ist nicht immer deutlich. So wird zB. De consolatione mortuorum (PL. 40, 1159-1168) zu den Predigten gerechnet, De visitatione infirmorum aber zu den Verhandlungen. Auch einige Briefe haben die Allüre einer Verhandlung, wie zB. die Regula pro monachis (PL. 32, 1449-1452).

[10]) *Dict. Spirit.*, 1134.

[11]) F. Stegmüller, *Repertorium Bilicum Medii Aevi.* T. II : Commentaria, Madrid, 1950, s.v. *Augustinus* (*Ps.*-), 144-147.

[12]) Stegmüller (*a.a.O.*) erwähnt außer den Quaestiones veteris et novi testamenti (PL. 35, 2215-2422) noch 13 andere Titel von psa Werken.

[13]) Die Übersicht der Handschriften der Queastiones ist aufschlußreich (*a.a.O.*, 146). Diese erwähnt 4 Handschriften der recensio prior, 19 der recensio posterior und 5 der recensio tertia (alle 9.-11. Jh.).

E. Dekkers führt in seinem *Clavis Patrum Latinorum* mehr als 100 Werke an, die zu Unrecht Augustinus zugeschrieben werden [14]). Er teilt sie chronologisch in vier Perioden ein, die von Tertullian bis zu Beda reichen [15]). Auf diese Weise gewinnt das Bild der PsA in chronologischer Hinsicht erheblich an Übersichtlichkeit. Die Noten, die Dekkers seiner Aufzählung hinzufügt (Erwähnung von Handschriften und Verweis auf Sekundärliteratur) sind wichtig für die weitere Forschung [16]). Besondere Aufmerksamkeit verdient die Liste der psa Predigten [17]). Der « Mangel » an der Arbeit von Dekkers besteht darin, daß er sich auf die Perioden bis zu Beda beschränkt.

P. Glorieux verzeichnet in *Mélanges de Science Religieuse* mit ungefähr 130 Titeln eine noch größere Zahl von psa Werken [18]). Diese « Verbesserung » gegenüber Migne ist für die Identifizierung der Werke von großem Gewinn. Wenn Glorieux eine bemerkenswerte Zahl von Werken dem Pelagius zuschreiben kann [19]) und wenn sich herausstellt, daß eine bedeutende Zahl von Schriften über die Spiritualität aus der Karolingerzeit und dem 12. Jh. zu stammen scheint [20]), so ist dies ein Ergebnis, das sich für die Erforschung des Einflusses, den die PsA im Mittelalter gehabt haben, als bedeutungsvoll erweisen wird [21]).

Der Punkt, an dem die Forschung über die PsA wirklich angelangt

[14]) E. Dekkers, A. Gaar, *Clavis Patrum Latinorum — Sacris Erudiri* 3 (1951), Brügge, 'sGravenhage, 1961², 86-96, 121-122, 207-344.

[15]) 1. Scriptores Antenicaeni (1-20); 2. A Concilio Nicaeno ad Concilium Chalcedonense (21-180); 3. A Concilio Chalcedonensi ad Gregorium Magnum (181-263); 4. A S. Isidoro ad S. Bedam (264-311).

[16]) Die Verweisungen des index nominum et operum sind nicht immer korrekt. Vgl. unter Ps. Alcuinus (527).

[17]) *A.a.O.*, 88-92 (N. 368).

[18]) P. Glorieux, *Pour revaloriser Migne. Tables rectificatives — Mélanges de Sc. Rél.* 9 (1952). Cahier supplémentaire, Lille, 1952, 22-34.

[19]) Hierunter die wichtige *De vita christiana* (PL. 40, 1031-1046). *Speculum peccatoris* hat Glorieux noch nicht als pelagianisch anerkannt (PL. 32, 983-992). Vgl. auch G. de Plinval, *Divergences au sujet du Speculum pseudo-augustinien — RevEAug* 4 (1958), 393-402.

[20]) zB. *De conflictu vitiorum et virtutum* (PL. 40, 1090-1106), zugeschrieben Ambrosius Autpert († 829).

[21]) Blumenkranz ist der Meinung, daß eine genaue Untersuchung ausweisen würde, daß vor allem die Karolingerzeit und die Renaissance des 12. Jh. viele PsA eingebracht haben (B. Blumenkranz, *La survie médiévale de saint Augustin à travers ses apocryphes — Augustinus Magister* 2, 1003-1018, Paris, 1954).

ist, zeigt sich u.E. am deutlichsten in der Aufzählung, die van Bavel in *Répertoire Bibliographique* gibt [22]). Kurze Charakterisierungen und wertvolle Verweise erbringen Angaben, die zu Bausteinen werden können für die Gestaltung eines qualitativ wichtigen und sprechenden Bildes des imposanten CAA [23]). Wenn man die Bibliographie, die van Bavel zusammenstellt, genau studiert, entdeckt man, daß der größte Teil der Schriften Werke über Spiritualität, Predigten und die Regulae Augustini enthält [24]). Demgegenüber nehmen in dieser Inventarliste exegetische und dialektische Werke nur einen unbedeutenden Platz ein [25]). Klein, aber bedeutsam scheint uns der Platz, der den Schriften gegen die Juden eingeräumt wird [26]). Die Aufzählung, die van Bavel gibt, bestätigt, was auch aus anderen Inventarlisten hervorgeht. Sie nuanciert und differenziert jedoch stärker und vermittelt auf diese Weise schon ein einigermaßen qualitativ zu kennzeichnendes Bild der PsA.

Gegenüber der erheblichen Forschungsarbeit, die in die besprochenen Versuche einer Inventarisierung des CAA investiert worden ist, muß da, was wir als Ergebnis unseres Durchgangs durch die angeführten Inventarlisten zu formulieren versuchen, wohl als reichlich mager erscheinen. Dennoch sind wir der Meinung, daß vorläufig nichts anderes als dies festzuhalten ist :

1. Von einer befriedigenden und umfassenden Inventarisierung kann noch nicht die Rede sein. Eine genaue Inventarisierung der Gattungen Predigt und Regulae, soweit sie dem CAA zuzurechnen sind, fehlt ganz und gar.
2. Rein quantitativ gesehen ist die Gattung der Spiritualität am stärksten vertreten.
3. In den besprochenen Inventarlisten werden sowohl bezüglich der theologisch-grundsätzlichen als auch der paränetisch-geistlichen PsA von den Verfassern wertvolle Informationen gegeben, die einen

[22]) T. van Bavel, F. van der Zande, *Répertoire Bibliographique de Saint Augustin 1950-1960 — Instrumenta Patristica* 3, Steenbrugis, 1963, N. 2369-2470.

[23]) In Bezug auf die Forschung ist das Répertoire wie ein ausführlicher « status quaestionis anno 1963 » zu betrachten.

[24]) Die Nummern zeigen dies an : Predigten, 2383-2385, 2439-2456, 2457-2463. Spiritualität, 2388, 2400, 2419-2421, 2423-2425, 2428-2435, 2464-2470. Regula, 2406-2416, 2418, 2438.

[25]) Bibelexegese, 2378, 2405, 2404. Dialektik, 2380-2382, 2394, 2417.

[26]) 2391-2392, 2397-2398.

— vorsichtig formuliert — nicht unerheblicher Einfluß des CAA auf das Denken im Mittelalter vermuten lassen.

Diese Vermutung kann unserer Meinung nach nur auf einem Weg überzeugend gestützt werden; indem man versucht, eine vollständige Übersicht über die existierenden Handschriften zu leisten [27]). Der erste Maßstab, an dem der Einfluß der PsA im Mittelalter zu messen sein muß, ist nämlich die Verbreitung und die Qualität der Handschriften, die die Grundlagen des CAA bilden. Vielleicht muß die erste und wichtigste Feststellung eines Forschungsberichtes die sein, daß eine Übersicht über die Handschriften der psa Werke fehlt. Obwohl in dieser Hinsicht schon viel Arbeit investiert worden [28]) und wichtige Detailarbeit geleistet ist [29]), bleibt dennoch das Ergebnis dieser Forschungen insgesamt unbefriedigend für eine Sichtung der handschriftlichen Grundlagen der PsA [30]). Zu den genera, die vor allem weiterer Forschung bedürfen, gehören die Florilegien [31]) und die Homiliare [32]). Wenn man

[27]) Die Liste, welche Dekkers darstellt, kann in dieser Hinsicht als ein wertvoller Ansatz betrachtet werden, *a.a.O.*, 88-92 (N. 368).

[28]) Vgl. besonders : L. Morin, *Augustini sermones post Maurinos reperti — Miscellanea Agostiniana*, 1 (1930) und A. Wilmart, *Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge*, Paris 1932. Wichtige Hinweise enthält auch die Liste der Werke bei : G. Nortier, *Les Bibliothèques des abbayes bénédictines de Normandie* II : Liste des œuvres ayant figuré dans les Bibliothèques étudiées, Caen 1966, 192-233 und die Arbeiten von E. Pellegrin, *Essai d'identification de fragments dispersés dans des manuscripts des bibliothèques de Berne et de Paris — Bulletin d'Information de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes* 9 (1960), 7-37 ; Ders., *Notes sur quelques manuscrits de sermons provenant de Fleury-sur-Loire — Ebd.* 10 (1961), 7-27.

[29]) zB. D.E. Rhodes, *Two editions of a Pseudo-Augustinian Text — The British Museum Quarterly*, 22 (1960), 10-11 und L.P. Thomas, *Quatre systèmes de rubrication dramatique dans le ms. Paris Latin 1139 — Scriptorium* 4 (1950), 107-110, und H. Barré, *Le Sermon Pseudo-Augustinien App. 121.*

[30]) Es bleibt dennoch aufschlußreich, von einigen Handschriftsammlungen Kenntnis zunehmen, zB : A. Kern, *Die Handschriften der Universitätsbibliothek Graz*, Bd. 2 — Handschriftenverzichnisse Österreichischer Bibliotheken. Steiermark Bd. 2, Wien, 1956.

[31]) Vgl. D. Gutiérrez, *La biblioteca di sant'Agostino di Roma nel secolo XV.A : Inventario del 1432 — Analecta Augustiniana* 27 (1964), 5-58, Nr. 61. « Flores milleloquij Augustini in pergameno. sine tabulis, principium Beati Aurelij Augustini, finis nomine Felix ».

Un homéliaire bénéventain du XIe siècle. (Vatican lat. 4222).

[32]) Vgl. H. Barré, *Homéliaires — Dict. de Spirit.*, 7, Fasz. 46-47, 597-606 ; Ders. *L'Homilaire carolingien de Mondsee, Rev.Bén.* 71 (1961) ; R. Étaix, *L'Homiliaire Cartusien — Sacris Erudiri* 13 (1962) 67-112 ; Ders., *Un Homiliaire ancien dans le ms. LII de la bibliothèque capitulaire de Vérone — Rev. Bén.* 73 (1963) ; Ders. *Les Homilaires du Mont-*

bedenkt, über wieviele genera der mittelalterlichen und spätmittelalterlichen Literatur die PsA verstreut sind (dies wird sich bei den Schriften zur Spiritualität noch deutlich zeigen), dann erweist sich die Notwendigkeit einer systematischen Zusammenstellung und vollständigen Übersicht als unaufschiebbar : « Le jour, où nous disposerons d'éditions critiques de la plupart des textes médiévaux, notamment des florilèges, des sententiaires, des collections canoniques, etc., nous saurons mieux voir le cheminement des apocryphes » [33]).

II. Der Einfluß des Corpus Apocryphum Augustini hinsichtlich seiner Gattungen und deren wichtigen Repräsentanten.

In der Einleitung haben wir darauf hingewiesen, daß es um ein sprechendes und qualitativ bestimmtes Bild vom Einfluß der PsA im Mittelalter zu bekommen notwendig ist, in einem Streifzug den Weg zu finden, den eine bestimmte psa Schrift im Laufe der Zeiten gegangen ist. Dies gilt im Prinzip für jeden Teil des CAA. Die Erforschung des CAA steht diesbezüglich noch vor einer « mer à boire ». Wir sind gezwungen, uns sehr drastisch zu beschränken, aber doch so, daß wir dem reich nuancierten Œuvre der PsA möglichst gerecht zu werden versuchen. Eine Einteilung des CAA muß wohl immer bruchstückhaft und vereinfachend bleiben. Dennoch ist sie für die Übersicht unentbehrlich. Auf dem Hintergrund der bestehenden Inventarlisten und der darin zu erkennenden Gattungen teilen wir die PsA in theologisch-grundsätzliche und paränetisch-geistliche Schriften ein. Innerhalb dieser beiden Hauptgruppen unterscheiden wir wieder verschiedene Gattungen. Die dogmatisch-theologische Gattung und die geistliche Abhandlung sollen einigermaßen ausführlich besprochen werden, weil u.E. auf diese Weise die beiden Hauptgruppen am deutlichsten

Saint-Michel. Millénaire monastique du Mont-Saint-Michel 1 : Histoire et vie monastique, 399-415 — Bibliothèques d'histoire et d'archéologie chrétiennes, Paris 1967 ; R. Grégoire, *L'Homéliaire roman d'Agimond — Eph. Lit.* 82 (1968), 257-305. Aus den Supplementa von PL. (PLS II-IV) geht hervor, daß die Homiliare von Agimond (8. Jh), Florenz (6. Jh), Wien (6./7. Jh), Ottobeuren (9. Jh.), Toledo (7. Jh) und sonstige Homiliare manche psa Predigten enthalten.

Mélanges Eugène Tisserant VI : *Bibliothèque Vaticane*, première partie, 89-119 — Studi e Testi, 236. Città del Vaticano, 1964. *Les homéliaires carolingiens de l'École d'Auxerre. Authenticité. Inventaire. Tableaux comparatifs* — Studi e Testi, 225. Città del Vaticana, Biblioteca Vaticana, 1962. (VII-359).

[33]) Blumenkranz, *a.a.O.*, 1016.

charakterisiert werden können. Die anderen Gattungen werden an Hand ihrer wichtigsten Vertreter nur skizzenhaft charakterisiert. Nur jene PsA werden stärker berücksichtigt, die durch ein ausreichendes Fundament von Handschriften entsprechend gewürdigt werden können, und deren Einfluß auf das Mittelalter nachweisbar ist. Auf diese Weise hoffen wir, ein einigermaßen konsturiertes Bild vom Stand der heutigen Forschung über die PsA zu erhalten.

1. *Die theologisch-grundsätzlichen Schriften der Pseudo-Augustiniana. Die dogmatisch-theologische Gattung. « De assumptione beatae Mariae* virginis ».

Es kann kaum verwundern, daß die Schrift « De assumptione beatae Mariae Virginis » als Specimen dieser Gattung herausgestellt wird [34]). Nicht allein die Zahl der Codices vom 11.-15. Jh. ist groß, sondern diese Schrift ist auch intensiver studiert worden als kaum eine andere Schrift aus dem CAA [35]). Einige Handschriften aus dem 11. und 12. Jh. schreiben dieses Werk « un certo uomo sapientissimo » zu [36]). In anderen — ebenso alten — Handschriften erscheint die Schrift ohne Angabe des Verfassers und auch ohne irgendeine Bindung an eine andere Arbeit des Augustinus. Vom 12. und 13. Jh. an findet dieser theologische Traktat eine große Verbreitung [37]).

Von dieser Zeit an wird er auch mehr und mehr dem Augustinus zugeschrieben, bis Erasmus als erster deutlich Zweifel an der Echtheit ausspricht [38]). Inzwischen ist die Frage nach dem Verfasser sowie die

[34]) PL. 40, 1141-1148.

[35]) G. Quadrio, *II Trattato « De Assumptione Beatae Mariae Virginis » dello Pseudo-Agostino et il suo influsso nella Teologia assunzionistica latina — Analecta Gregoriana* 52, Rom, 1951. Verfasser gibt (XI-XV) die wichtigste Secundär-Literatur. Weiter sei hier noch hingewiesen auf: L. Scheffczyk, *Das Mariengeheimnis in Frömmigkeit und Lehre der Karolingerzeit — Erfurter Theologische Studien*, Bd 5, Leipzig, 1959.

[36]) Quadrio, *a.a.O.*, 23.

[37]) Ein interessantes Beispiel des Einflußes des Traktates gibt J.M. Canal, *Guillermo de Malmesbury y el Pseudo-Augustin — Ephemerides Mariologicae* 9 (1959), 479-489.

[38]) Während das Mittelalter mehr interessiert war « à la littérature qu'à l'histoire littéraire » (Blumenkranz, *a.a.O.*, 1011) wird die Frage nach der Authentizität seit der Zeit des Humanismus des 16. Jh. in aller Schärfe gestellt. Amerbach äußert leichte Skepsis in Bezug auf die Authentizität des Traktates De assumptione (Decima pars librorum divi Aurelii Augustini... Ed. Joannis Amorbachii. Basilee, 1506, fol. 1v). Erasmus erklärt: « Ad lectorem. Hic libellus ne pilum habet Augustini » (Nonus Tomus operum D. Aurelii Aug. Hipp..., Basileae, 1529, 618). Die « theologi lovanienses » : Censura. Non est Augus-

Frage nach dem Entstehungsdatum noch nicht gelöst. Ebensowenig ist unserer Meinung nach geklärt, durch welchen Einfluß es dieser Schrift gelang, die konkurrierende, zurückhaltender formulierte Stellungnahme des Ps.-Hieronymus in ihrem Einfluß zurückzudrängen [39]).

Diese psa Schrift bleibt für die heutige Forschung äußerst wichtig, weil hier gerade die Legitimität des theologischen Raisonnements auf ungemein klare und eindringliche Weise formuliert wird [40]). Welchen Wert haben « ratio » und « veritas », die zwei großen Schlüsselworte des Traktates, wenn die Schrift schweigt ? Für den Verfasser der « Assumptio » ist ihre Kraft offensichtlich sehr groß, weil er sich auf dem Weg über das bekannte Axiom « potuit - decuit - fecit » für die leibliche Aufnahme Mariens in den Himmel ausspricht. Die Frage nach der Rechtmäßigkeit des theologischen Arguments bezüglich der Assumptio wird noch dringender gestellt, wenn im Anschluß an den Traktat und deutlich unter seinem Einfluß spätere Theologen besonders erfinderisch zu sein scheinen hinsichtlich der Formulierung immer neuer « rationes » [41]). Der Kanoniker Absalon († 1203) stellt folgende ratio auf : « Cum corpore dicam exaltatam, an sine illo ? — Vere dicam cum corpore, quoniam etsi hac parte erravero, ipse error est mihi gratissimus, qui fonti pietatis, matri misericordiae, incumbit excusandus » [42]). Jugie merkt dazu folgendes an : « Chez Absalon, le sens chrétien l'emporte définitivement sur l'autorité de Jérôme. C'est Augustin qui triomphe » [43]).

Genau das ist hier die Frage ; nicht nur im Hinblick auf die Assumptio, sondern auch für das ganze CAA : inwieweit wird bei den PsA die Stimme Augustins gehört ? Es ist möglich, daß in der Diskussion über die Assumptio Mariens in den Himmel Ps.- Hieronymus mit seiner zurückhaltenderen Auffassung dem Bischof von Hippo näher steht als Ps.- Augustinus [44]). So spitzt sich gerade am psa Traktat

tini » (Tomus IX Operum D. Aurelii Augustini..., Antverpiae, 1576, 421a) und die « Maurini » : « incerti auctoris et pii » (Sancti Aurelii Augustini Hipp. Ep. operum tomus sextus... Parisiis, 1685. Appendix, col. 241D-254B).

39) Vgl. M. Jugie, *La mort et l'assomption de la sainte vierge. Étude historico-doctrinale — Studi e testi* 114, Rom, 1944, 360-496 ; Quadrio, *a.a.O.*, 175-233.

40) Deutliche Darstellung bei Jugie, *a.a.O.*, 285-291.

41) Liste dieser « rationes » bei Jugie, *a.a.O.*, 378-381.

42) *Sermo* 44, In assumptione gloriosae Virginis Mariae, PL .211, 255-256.

43) Jugie, *a.a.O.*, 387.

44) Ps.- Hieronymus, *Epistola ad Paulam et Eustochium* (PL. 30, 122-142) : « nihil aliud experiri possit pro certo nisi quod hodierna die gloriosa migravit a corpore » (ebd. 123).

über die Assumptio eine wichtige Frage zu, die der Erforschung der PsA immer aufgegeben bleibt und schwerlich unterschätzt werden kann: Wie ist das Verhältnis der PsA zum Augustinismus, oder besser zu Augustin selbst?

Die polemisch-theologische Gattung. Hypomnesticon.

Einer der Verdienste der kritischen Arbeit Glorieux's besteht wohl darin, daß er viele PsA als pelagianische Schriften identifiziert hat. Ähnliches weist G. de Plinval für das Speculum peccatoris nach, freilich ausführlicher dokumentiert als bei Glorieux [45]).

Das wichtigste psa Werk im Streit um den Pelagianismus ist das Hypomnesticon contra pelagianos et coelestianos [46]). Dank der vorzüglichen Arbeit von Chisholm kann man heute mit großer Wahrscheinlichkeit Prosper von Aquitanien, Schüler des Augustinus, als Verfasser dieser Abhandlung ansehen [47]). Als eine zusammenfassende Ablehnung des Pelagianismus und Semi-Pelagianismus ist Hypomnesticon ohne Vergleich im 5. Jh. Seit dem 8. Jh. trägt die Schrift den Namen Augustins [48]). Die Diskussion über den Verfasser entzündete sich hinsichtlich der Kontroverse über die Prädestination im 9. Jh. [49]). Daß diese Schrift im Mittelalter Einfluß ausgeübt hat, kann aus den vorhandenen Handschriften geschlossen werden [50]).

Die dogmatisch-pastorale Gattung. De vera et falsa paenitentia.

Als Abhandlung über Theorie und Praxis der Buße ist « De vera et falsa paenitentia » ein markantes Beispiel der dogmatisch-pastoralen Gattung aus dem CAA [51]). Sorgfältig hat Fantini sich mit dem Verfasser

[45]) G. DE PLINVAL, *a.a.O.* Vgl. in Bezug auf die Autorfrage des pelagianischen De vita christiana: R. EVANS, *Pelagius, Fastidius and the Pseudo-Augustinian « De vita christiana » — The Journal of Theological Studies* 13 (1962), 72-98.

[46]) PL. 45, 1609-1664.

[47]) J.E. CHISHOLM, *The Pseudo-Augustinian Hypomnesticon Against the Pelagians and Celestians. I Introduction*, Fribourg, 1967.

[48]) Die Behauptung des Verfassers: « ... one of the VIIIth century MSS. has palaeographical symptoms to indicate that it was probably copied from a VIth century MS. now lost, which also bore an attribution to St. Augustine in the title » (*a.a.O.*, 25) scheint mir unberechtigt zu sein. Die Vorgänge der Zuschreibungen weisen nach, daß Augustins Name oft anonymen Werken zuerkannt worden ist.

[49]) CHISHOLM, *a.a.O.*, 41ff.

[50]) Es gibt nach Angabe von Chisholm 95 Handschriften des 8.-15. Jh. (*a.a.O.*, 63).

[51]) PL. 40, 1113-1130. Vgl. J. GRÜNDEL, *Die Lehre von den Umständen der menschlichen Handlung im Mittelalter — Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie*

und der Herkunft des Buches beschäftigt [52]). Portalié charakterisiert es als « une économie pénitentielle ... casuistique compliquée (et erronée) » [53]). In der Einleitung zu der Schrift macht Cavallera folgende Anmerkung : « L'une des plus célèbres et plus cités parmi les apocryphes augustiniens, de valeur avant tout dogmatique, mais à but pratique » [54]). Eine detaillierte Studie über den Einfluß des Traktates fehlt.

Die exegetische Gattung. Quaestiones veteris et novi Testamenti.

Der wichtige Platz, den diese « Quaestiones » in der psa exegetischen Literatur einnehmen, wird überzeugend dargestellt durch die ausführliche und sorgfältige Liste von Handschriften, die Stegmüller in seinem Repertorium Biblicum von dieser Schrift zusammenstellt [55]). So ist die Basis gelegt für ein weiteres Studium über den Einfluß der « Quaestiones » im Mittelalter. Inhaltlich sind diese « Quaestiones » wichtig, interessanter auch als die ebenso oft genannte psa Schrift « De mirabilibus sacrae scripturae » [56]). Daß Ambrosiaster — nach den Studien von Souter schon angenommen — der Verfasser ist, wird durch die Quellen-Studien von Martini bestätigt [57]).

Die apologetische Gattung. De altercatione Ecclesiae et Synagogae.

Der Umfang der apologetischen Gattung im CAA ist groß. Portalié erwähnt 13 Schriften [58]). Die drei « gegen die Ungläubigen » verdienen besondere Aufmerksamkeit, und von diesen vor allem der « Sermo de symbolo contra judaeos, paganos et arianos » [59]), und der « Dialogus de altercatione Ecclesiae et Synagogae » [60]. Einige wichtige

des Mittelaters, 39/5, Münster, (1963). « Wenn ein Werk des Frühmittelalters die Entwicklung der Bußlehre stark beeinflußt hat, dann ist es der pseudoaugistinische Traktat De vera et falsa poenitentia » (121ff.).

52) C. Fantini, *Il trattato ps.-agostiniana « De vera et falsa paenitentia »* — *Ricerche di Storia religiosa* 1 (1954-1957), 200-209.

53) *A.a.O.*, 2309.

54) *A.a.O.*, 1134. « Totus hic fere liber cum nomine Augustini in Decreta per Gratianum, et in Sententias per Petrum Lombardum translatus est » (PL 40, 1111).

55) PL. 35, 2205-2415; Stegmüller, *a.a.O.*, N. 1484-1489.

56) Vg, B. Bischoff, *Wendepunkt in der Geschichte der lateinischen Exegese im Frühmittelalter* — *Sacris Erudiri* 6 (1954), 212, 273.

57) C. Martini, *Ambrosiaster. De auctore, operibus, theologia* — *Pontificium Athenaeum Antonianum*, Rom, 1944 (eine Übersicht der Veröffentlichungen von A. Souter : siehe XIII-XIV, *a.a.O.*).

58) *A.a.O.*, 2306-2308.

59) PL. 42, 1117-1130.

60) PL. 42, 1131-1140. Vgl. B. Blumenkranz, *Les auteurs chrétiens latins du moyen âge sur les Juifs et le Judaisme* — *Études Juives* IV, Paris 1963.

Studien haben unsere Aufmerksamkeit gerichtet auf die Frage nach dem Verhältnis der Christen den Juden gegenüber, soweit dies in der psa Literatur hervortritt [61]). Nach der Meinung von Oepke hat der « Sermo de Symbolo contra judaeos » « die Ausbildung des Geistlichen Schauspiels im Mittelalter aufs stärkste befruchtet» [62]). Auch über die Schauspiele gegen die Juden gibt er interessante Hinweise [63]). Quaestio 44 der « Quaestiones veteris et novi Testamenti » beschäftigt sich ebenfalls exegetisch-polemisch mit der Frage der Juden [64]). Welche Rolle haben nun in dieser Hinsicht die PsA im Mittelalter gespielt?

Die dialektische Gattung. « *De spiritu et anima* ».

Die Frage nach dem Verfasser dieser einzigen mehr philosophischen Schrift ist bisher nicht gelöst [65]). Raciti weist auf den Einfluß von Isaac de Stella († 1169) hin und stellt Petrus Comestor († 1179) als Verfasser vor [66]). Auch Thomas von Aquin hat sich mit der Frage nach dem Verfasser beschäftigt [67]). Daß die Schrift erheblichen Einfluß gehabt hat, ist daher zu vermuten, daß Wilmart 60 Handschriften gezählt hat [68]).

2. *Die paränetisch-geistlichen Pseudo-Augustiniana.*

Traktate. Die Werke des Johannes von Fécamp († 1072).

Schon aus einem Vergleich zwischen den Inventarlisten von Porta-

[61]) A. Oepke, *Ein bisher unbeachtetes Zitat aus dem fünften Buche Esra — Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der Älteren Kirche* 42 (1949), 158-172; B. Blumenkranz, *Vie et survie de la polémique antijuive — Studia Patristica* I, 460-476, Berlin, 1957.

[62]) Oepke, *a.a.O.*, 164.

[63]) *Ebd.* 171.

[64]) PL. 35, 2215-2252.

[65]) PL. 40, 779-832.

[66]) G. Raciti, *L'autore del « De spiritu et anima »* — RFNS 53 (1961), 385-401. Vgl. L.J. Pongratz, *Die psychologische Struktur in der Pseudoaugustinischen Schrift « de spiritu et anima »*. Dissertation München, 1950.

[67]) In *De anima*, a. 12, ad 1um (S. Thomae Aquinatis Quaestiones Disputatae, Vol. 2, Rom, Turin, 1965, 326/7). « Ad primum ergo dicendum, quod liber iste de Spiritu et Anima non est Augustini, sed dicitur cuiusdam Cisterciensis fuisse; nec est multum curandum de his quae in eo dicuntur » (*a.a.O.*). Auch für Thomas ist die Kontroverse Anlaß, sich kritisch zu äußern. Vgl. S. Th. IIIa, q. 45, 3, 2 (in Bezug auf die psa De mirabilibus sacrae scripturae). Vgl. auch. G. Geenen:, *Saint Thomas d'Aquin et les sources pseud-épigraphiques — Ephem. theol. lovan.* 20 (1943), 71-80.

[68]) A. Wilmart, *Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge latin*, Paris, 1932, 174, Anm. 3.

lié und Cavallera ergibt sich, daß die psa Schriften der Gattung Spiritualität im CAA stark vertreten sind. Die Vermutung, daß diese geistlichen Schriften mehr noch als die theologisch-grundsätzlichen ihren Einfluß im Mittelalter gehabt haben, wird zur Wahrscheinlichkeit, wenn man die Angaben einbezieht, die in der Aufstellung bei van Bavel präsentiert werden. Weitaus der größte Teil der besprochenen Inventarlisten setzt sich aus Schriften geistlich-paränetischer Prägung zusammen [69]). Wenn wir die Predigten und Regulae hierzu rechnen dürfen — und nach unserer Meinung ist das zu verantworten —, dann erweitert sich der Umfang dieser Gattung noch mehr [70]. Doch auch hier empfindet man das Fehlen einer allgemeinen Übersicht über die existierenden Handschriften als Mangel. Die Handschriftensammlung von Kern erwähnt die Soliloquia, das Manuale und die Meditationes [71]), und wie Cavallera bemerkt, gehören das Manuale und die Meditationes zu den meist gelesenen Apocryphen [72]).

Wer nach diesen Anmerkungen die Forschungen von Wilmart, Leclercq und Bonnes zur Hand nimmt, muß wohl zu dem Schluß kommen, daß mit den soeben genannten PsA der repräsentative Teil der geistlichen Werke zum Vorschein kommt [73]). Es ist das Verdienst von Wilmart, daß er Johannes von Fécamp als Lehrer des geistlichen Lebens Recht widerfahren läßt und ihm die Werke wieder zurückgibt, die bislang mit Namen wie Ambrosius, Augustinus, Anselmus und Bernardus verknüpft waren [74]). Leclercq und Bonnes charakterisieren die Hauptwerke des Johannes von Fécamp als « livrets de prière » [75]). Diese Gebetbücher umfassen den Hauptteil des « Jeannelin's » Œuvre : Confessio theologica, Libellus de scripturis et verbis patrum und die Confessio fidei. Auf den Namen des Augustinus ist fast dieses ganze Œuvre unter folgenden Titeln erschienen : Manuale [76]), Meditationes [77]),

[69]) *S.o.*

[70]) *Ebd.*

[71]) Vgl. A. Kern, *a.a.O.*

[72]) *Dict. Spirit.*, 1, 1134.

[73]) A. Wilmart, *a.a.O.*, J. Leclercq, J.P. Bonnes, *Un maître de la vie spirituelle au XIe siècle, Jean de Fécamp — Études de théologie et d'histoire de la spiritualité* 9, Paris, 1946.

[74]) Leclercq, Bonnes, *a.a.O.*, 9.

[75]) *Ebd.* 37.

[76]) PL. 40, 951-968.

[77]) PL. 40, 909-936.

und Speculum Sancti Augustini [78]). Die Geschichte der Textüberlieferung ist kompliziert, aber der Erfolg dieser psa Schriften ist groß gewesen [79]).

Besonders am Beispiel der beiden « Confessiones » des Johannes von Fécamp kann man ablesen, warum diese Werke leicht den Verfassernamen Augustins erhielten [80]). Vor allem die « Confessio theologica », die weniger lehrhaft gefärbt ist als die « Confessio fidei », erinnert ihrer Form nach und durch die vielen Zitate aus den Werken des Augustinus stark an die « Confessiones » des Kirchenvaters [81]). Doch nicht nur das Werk des Johannes von Fécamp hat unter Augustins Namen großen Erfolg gehabt. Das gleiche gilt für einen anderen geistlichen Autor aus dem 11. Jh., Aelred von Rievaulx [82]). Es geht hier um die psa Traktate « De spirituali amicitia » [83]) und « De institutione inclusarum » [84]).

Der Einfluß der psa geistlichen Schriften läßt sich am überzeugendsten abmessen an den Übersetzungen, durch die sie innerhalb von Florilegien und Gebetbüchern große Verbreitung gefunden haben [85]).

[78]) PL. 40, 967-984.

[79]) Leclercq, Bonnes, *a.a.O.*, 44, Anm. 1.

[80]) Die Anmerkung von Blumenkranz : « ... tous les genres habituels de l'œuvre augustinienne s'y trouvent, exception faite pour les Confessions » (*a.a.O.*, 1008) trifft unseres Erachtens nicht zu.

[81]) Die wichtigen Themen Augustins, zB. Gnade und freier Wille werden von Fécamp zur Sprache gebracht. Gerade aber in dieser Hinsicht fehlt den Confessiones von Fécamp's die Kraft der Formulierungen Augustins. Vgl. von Fécamp's Sprechen über das Verhältnis von fides zu ratio in seinem Confessio fidei (4, 5, PL. 101, 1090A-B; Leclercq, Bonnes, *a.a.O.*, 74). Von Fécamp versucht an dieser Stelle die ratio als praeambulum fidei folgenderweise auszuschließen (Unterstreichung von uns) : « Melior est fides quam ratio quia ad perfectionem *plenam* non pervenitur nisi per fidem... *Pauci* sunt namque qui firmare possunt quod credunt... ».

[82]) A. Le Bail, *Dict. Spirit.* 1, 225-234.

[83]) PL. 40, 831-844. Vgl. A. Hoste, *Le traité pseudo-augustinien « De amicitia », un résumé d'un ouvrage authentique d'Aelred de Rievaulx — Revue Études augustiniennes* 6 (1960), 155-160; Ders. *The first Draft of Aelred of Rievaulx' « De spiritali amicitia » — Sacris Erudiri* 10 (1958), 186-211.

[84]) PL. 32, 1451-1474. Vgl. F. Cavallera, *Sur deux opuscules pseudo-augustiniens d'Aelred abbé de Rievaulx — Bull. de Litt. ecclés.* 1918, 219-221; C. Talbot, *The « De institutione inclusarum » of Aelred of Rievaulx — Analecta Sacri Ordinis Cisterc.* 7. (1951), 167-217.

[85]) J.J. Lub, « *Sinte Augustijns Hantboec* ». *De Middelnederlandse vertalingen van het aan Augustinus toegeschreven « Manuale »* Bd 1-2 — *Neerlandica Traiectina* 10, Assen, 1962. Vgl. V. M. Martins, *Estudos de literatura medieval*, Braga (Port.), 1956, 191-200 und G. Bertini, *I Soliloqui e lo Speculum peccatoris dello Pseudo-Agostino in Catalano — Analecta Sacra Taraconensia* 12 (1936), 233-263.

Die Verbreitung dieser psa Schriften ist in den Niederlanden stark gefördert worden durch das Werk des Jordanus von Quedlinburg († 1380) [86]). Lievens erwähnt eine Handschrift von 1460, die eine Übersetzung von dem psa Manuale enthält [87]), und eine andere, die eine Übersetzung liefert von dem psa « Liber de diligendo Deo » [88]). Um den Wert der Übersetzungen zu betonen, sei hier zum Schluß noch hingewiesen auf die Arbeit von van Woerkum über Florentius Radewijns [89]) und die Handschriftstudien von Mikkers [90]).

In dieser letztgenannten Arbeit werden Handschriften von Übersetzungen anscheinend vielgelesener PsA erwähnt : De diligendo Deo [91]), Soliloquia [92]), und dem Manuale [93]). Der Einfluß der psa geistlichen Schriften im Spätmittelalter wird u.E. deutlicher bezeugt als der jeder anderen Gattung.

Predigten.

Der oben genannte Jordanus von Quedlinburg hat auch eine Reihe von Predigten in niederländischer Sprache veröffentlicht [94]). Es sind 23 Exemplare aus der bekannten Gruppe « Sermones ad fratres in eremo », die zu dem meistzitierten Teil der unübersehbaren Gruppe von psa Predigten gehören [95]). Die Bibliographie, die van Bavel für die Gattung der Predigten aufstellt, macht deutlich, daß viele Studien sich damit beschäftigen, ihre Identifizierung zu versuchen [96]).

86) R. Lievens, *Jordanus von Quedlinburg in de Nederlanden. Een onderzoek van de handschriften* — Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde Reeks 6, N. 82, Gent, 1958.

87) *A.a.O.*, 188.

88) *Ebd.* 217. Diese Handschrift enthält auch eine Übersetzung von 23 der psa Sermones ad fratres in eremo, s.u.

89) W. van Woerkum, *Het Libellus « Omnes, inquit, artes », een rapiarium van Florentius Radewijns — Ons Geestelijk Erf* 25 (1951), 113- 158, 225-268. Unter den Quellen erwähnt Verfasser folgende PsA : Sermones ad fratres in eremo, Manuale und De diligendo Deo.

90) E. Mikkers, *Een 15de eeuwse vertaling van St. Bernardus' preken « De diversis » en van pseudo-bernardijnse werken — Citeaux in de Nederlanden 7* (1956), 45-49.

91 PL. 40, 847-864, *a.a.O.*, 47.

92) PL. 40, 863-898, *ebd.*

93) PL. 40, 951-968, *ebd.*

94) Lievens, *a.a.O.*, 217/8.

95) PL. 40, 1133-1358.

96) Vgl. van Bavel, *a.a.O.*, N. 2439-2456.

Regulae.

Ähnliches gilt für die « Regula secunda s. Augustini », auch « De ordine monasterii » genannt [97]). Portalié erwähnt diese Schrift unter dem Titel « Regula pro monachis » [98]). Die Frage nach der Authentizität dieser zweiten Regula ist noch immer umstritten [99]). Aus dem Beitrag von Casamassa geht hervor, daß mittels anderer Regulae diese (psa) Regula bedeutenden Einfluß gehabt hat [100]).

III. Vorläufige Schlußfolgerungen in der Form von Fragen als Richtungsweiser für die weitere Forschung

Das Problem der Inventarisierung.

Wenn wir zum Schluß dieses Forschungsberichts Schlußfolgerungen oder Resultate dieser Untersuchung formulieren sollten, würden wir folgende nennen : Die Probleme, die wir bezüglich des Phänomens der PsA andeuteten, sind jetzt in neuer Schärfe ans Licht getreten.

Zunächst gilt dies für das Problem der Inventarisierung. Alle diesbezüglichen Arbeiten von Fachleuten, von deren Qualität wir uns in den beiden vorangegangenen Kapiteln einen Eindruck zu verschaffen suchten, können doch nicht davon ablenken, daß die Inventarisierung nach wie vor den schwachen Punkt bei der Erforschung der PsA darstellt. Niemand bietet eine Gesamtübersicht über den Umfang des CAA. Von den wesentlichen Teilen, sowie von Predigten, Regulae und Briefen existiert überhaupt noch keine Übersicht; und was die Handschriften des CAA betrifft, müssen wir uns mit « Stückwerk » begnügen. Solange dieses « primum necessarium » noch nicht befriedigend in Angriff genommen worden ist, muß jede Forschungsarbeit, wie wichtig sie auch sein mag, in gewissem Sinne als nebensächlich qualifiziert werden. Während man in Migne PL. 40 vom Umfang des CAA schon

[97]) PL. 32, 1449-1452.

[98]) DThC. 1, 2306.

[99]) S. vor allem A. Casamassa, *Note sulla « Regula secunda sancti Augustini » — Sanctus Augustinus, Vitae Spiritualis Magister* 1, 357-389, Rom, 1959 und M.B. Hackett, *The Rule of St. Augustine and recent Criticism — The Tagastan* 20 (1958), 43-50. Vgl. auch die wichtige Arbeit von Luc. Verheijen, *La Règle de saint Augustin.* 1-2. Paris, 1967.

[100]) Casamassa weist hin auf die indirekte Überlieferung der Regula secunda mittels der : Regula ad monachos sanctorum Pauli et Stephani, Regula Tarnatensis, Regula S. Benedicti, Regula virginum und Regula monachorum von Cesarius von Arles, *a.a.O.*, 359-376.

einen Eindruck bekommen kann, fehlt merkwürdigerweise gerade im Corpus Christianorum eine Liste. Es wäre eine wertvolle Ergänzung, wenn in dieser wichtigen Quellensammlung wenigstens eine provisorische Liste aller uns bekannten PsA zu finden wäre. Welche Bedingungen muß nun eine gut Inventarisierung erfüllen?

1. Sie müßte alle uns bis jetzt bekannten PsA umfassen.
2. Diese Liste müßte dann in einer kurzen historischen Nota die Überlieferungsgeschichte der betreffenden Schrift erwähnen. Daraus würde sich deutlich ergeben, wann die betreffende psa Schrift zum ersten Mal Augustin zugeschrieben wurde.
3. Eine Übersicht über die vorhandenen Handschriften bezüglich der Zeit der Zusammensetzung ist bei dieser Inventarisierung unentbehrlich.

Wenn diese Bedingungen erfüllt sind, dann wird sich die Vermutung Blumenkranz' wahrscheinlich als den Tatsachen entsprechend herausstellen, daß durch eine gute Inventarisierungsliste nachgewiesen werden könnte, daß die Zuschreibung an Augustin nachträglich erfolgte [101]).

« *Corpus Apocryphum Augustini und Augustinus* »

Die Begriffe « apokryph » und « pseudepigraph » haben einen negativen Beigeschmack an sich. Was die PsA betrifft, muß man diesen Eindruck als unzutreffend bezeichnen. Wenn auch die Behauptung, diese Werke seien rücksichtslos Augustinus zugeschrieben worden, übertrieben wäre, so dürfte es dennoch als sicher gelten, daß dieses Zuschreiben nicht in der Absicht geschehen ist, den Leser bewußt irrezuführen. Schriften, die anfangs anonym sind, tragen von einem gewissen Moment an den Namen Augustins. Deshalb sollte die Forschung diesem « gewissen Moment » mehr Aufmerksamkeit schenken. Dies aber ist erst möglich, wenn die notwendige Untersuchung der Handschriften erfolgt ist. Vielleicht können wir dann auch herausfinden, aus welchen Gründen genau eine Schrift mit dem Namen des Augustinus in Verbindung gebracht worden ist. Dieses Gebiet ist jedoch weitgehend noch eine « terra incognita ». Wenn sich in einem Ausnahmefall herausstellen sollte, daß eine Schrift wider besseres Wissen unter dem Namen Augustins erschienen ist, dann ist doch anzunehmen, daß ein solcher Fälscher nicht unbedingt in schlechter Absicht gehandelt hat [102]). Was

[101]) B. Blumenkranz, *La survie médiévale...* 1007, Anm. 1.

[102]) Vgl. in Bezug auf den Verfasser der Sermones ad fratres in eremo : G. Morin, *Un écrivain belge ignoré du 12e siècle, Geoffroi de Bath, ou Geoffroi Babion?* — *Rev. Bén.*

die pelagianisch-gefärbten Schriften betrifft, die unter dem Namen Augustins erschienen sind, wird man wohl eher eine schlechte Absicht vermuten dürfen. Auch hier ist u.E. die nötige Vorsicht bei der Urteilsbildung geboten [103]).

Die Feststellung, das CAA habe im Spätmittelalter Einfluß ausgeübt, ist zu allgemein gehalten, als daß sie den Tatbestand richtig wiedergeben würde. Daß bestimmte PsA im Spätmittelalter aller Wahrscheinlichkeit nach einen Einfluß ausgeübt haben, ist unserer Meinung nach an Hand der besprochenen Gattungen nachgewiesen worden. In jedem Falle sorgte der Name des Augustinus für einen besseren Ruf der ihm fälschlich zugeschriebenen Schriften. Doch auch hier muß man unterscheiden. Denn oft bewies eine Schrift eine so gute Qualität, daß sie gar nicht zu Unrecht mit dem Namen des Augustinus in Verbindung gebracht wurde und seiner nicht unwürdig war. Auf diese Weise haben infolgedessen apokryphe Schriften das Prestige des Kirchenvaters noch erhöht. Das CAA kann betrachtet werden als das « monument permanent qui témoignerait du prestige d'Augustin au Moyen Âge » [104]).

Dadurch, daß qualitativ wichtige Schriften dem Augustinus zugeschrieben wurden, sind sie für die Geschichte bewahrt geblieben und haben ihren Einfluß ausüben können. Das psa Werk « De assumptione » und das geistliche Werk von Fécamp's dürfen in dieser Hinsicht

10 (1893), 28-36; Ders., *La provenance des sermons pseudo-augustiniens « ad fratres in eremo » — a.a.O.*, 13 (1896), 346-347.

Vgl. K. Büchner, *Überlieferungsgeschichte der lateinischen Literatur.* Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur 1 : Antikes und mittelalterliches Buch- und Schriftwesen, Überlieferungsgeschichte der antiken Literatur, 309-422, Zürich, 1961.

« ... wie zwischen 2. Auflage und 2. Auflage, zwischen Interpolation und Interpolation ein tiefer Unterschied bestehen kann, so jetzt in den 'Pseudepigrapha', den fälschlich zugeschriebenen Schriften. Zur Zeit der Republik mochte man aus politischen Gründen jemandem eine Schrift unterschieben, im Laufe der Überlieferung mochte aus Unachtsamkeit oder Ruhmsucht manches unter falschen Namen kommen (vgl. im allgem, E.H. Clift, *Latin Pseudepigrapha*, Baltimore 1945); jetzt wurden Schriften gefälscht. um Autoritäten für die eigene Glaubenssache zu gewinnen. Von diesem Betrieb gibt E. Arns (*La technique du livre d'après saint Jérôme*, Paris 1953, 154ff.) ein anschauliches Bild ». (*a.a.O.*, 418).

103) Der pelagianische Charakter einer Schrift ist nicht immer leicht zu erkennen, vgl. G. de Plinval, *a.a.O.* Hat auch die Tatsache, daß der Titel « Speculum » mehreren Schriften (Ps.-) Augustins zuerteilt worden ist, eine Rolle gespielt ?

104) Blumenkranz, *La survie médiévale...*, 1007.

als sprechende Beispiele gelten. In beiden Werken, vor allem aber in dem des Johannes von Fécamp, ist der popularisierende Stil und Ton unverkennbar. Man neigt dazu, die Frage zu stellen, ob der Erfolg dieser beiden anderen psa Werke nicht auch darauf zurückzuführen ist, daß sie in populärer und ansprechender Weise ihre Botschaft verkündeten.

Wichtiger aber als diese Frage ist folgendes : Die PsA haben den Ruf des Augustinus noch vergrößert. Haben sie auch den Einfluß des augustinischen Gedankenguts und seines Denkens gefördert? Diese Frage muß u.E. in der Forschung größere Aufmerksamkeit finden. Wenn Blumenkranz mutmaßt, daß Augustinus möglicherweise mehr in einem ihm zugeschriebenen Werk weiterlebt als in seinem eigenen Œuvre, dann scheint uns dies doch ein wenig zu hoch gegriffen [105]); allzu vorschnell urteilt man : « C'est Augustin qui triomphe » [106]).

Pseudo-Augustiniana und Augustinusrezeption im Mittelalter.

Ob man will oder nicht : das Phänomen der PsA bedeutet eine Herausforderung, sich aufs neue darauf zu besinnen, was man unter Augustinusrezeption im Mittelalter » zu verstehen hat. Wenn auch die Definition des Begriffs « Augustinismus » ebenso weitläufig wie wenigsagend ist [107]), kann dennoch die Tatsache nicht geleugnet oder ungeschehen gemacht werden, daß von diesem Wort de facto häufiger Gebrauch gemacht wird. Soviel wir wissen, gibt es keine Arbeit, die sich ausdrücklich mit dem Verhältnis der PsA zum Augustinismus beschäftigt. Dennoch muß sich die weitere Forschung der PsA diesem Problem unwiderstehlich stellen. Wenn die weitere Forschung sich mit der Frage beschäftigen soll, inwieweit in den PsA authentisches Gedankengut des Augustinus verarbeitet ist, dann ist sie auch gezwungen, den Begriff des Augustinismus zu differenzieren. Aus hermeneutischer Sicht können die PsA als ein *Fundort* angesehen werden, der für das Studium im Bemühen um ein besseres Verständnis des Augustinismus von unschätzbarem Wert ist. Auch dies ist ein Aspekt der Forschung der PsA, der Aufmerksamkeit verdient.

Münster M. de Kroon

[105]) *Ebd.* 1018.
[106]) Jugie, *a.a.O.*, 387.
[107]) DThC. 1, 2501, 2515.

Rufin le Syrien et le Liber de Fide

Parmi les œuvres de Rufin d'Aquilée figurent divers écrits apocryphes, dont un *Liber de Fide* [1]) qu'on trouve également dans le dossier de Marius Mercator [2]). Le regretté G. Bardy l'écarte d'un mot avec les autres *spuria* et dit : « Il n'y a pas lieu de s'y arrêter » [3]). Ce jugement étonne de la part d'un pareil érudit. Il y a en effet un problème déjà ancien autour de ce texte qu'un manuscrit attribue à « Rufin, prêtre de la province de Palestine » [4]). Le *Dictionnaire de Théologie* n'a pas cru devoir consacrer une notice au «Rufin le Syrien» dont il est question dans l'histoire du Pélagianisme. Dans son précieux ouvrage sur saint Jérôme, le P. Cavallera n'a pas oublié ce problème, mais il l'évoque à notre avis de façon rapide [5]), suivi par Mgr Amann [6]). Il faut reprendre la question. Un travail récent, consciencieux, mais dont les conclusions ne seront pas les nôtres, nous y aidera [7]).

En 1650, Sirmond découvrit à Corbie deux manuscrits du *Liber de Fide* et publia l'un d'eux avec de savantes annotations : « *Rufini presbyteri provinciae Palestinae 'Liber de Fide' nunc primum editus notisque illustratus* ». Paris, Cramoisy, 1650 [8]). Dans son édition de

[1]) P.L. 21, 1123-1154.

[2]) P.L. 48, 449-488.

[3]) G. Bardy, *Rufin d'Aquilée*, D.T.C., t. XIV, col. 159.

[4]) *Rufini presbyteri provinciae Palestinae libellus de fide* (P.L. 1123-1124). Dans son édition de Mercator, le P. Garnier donne le texte sous un titre général (P.L. 48, 449). Ni lui ni Vallarsi, éditeur de Rufin, n'ont reproduit l'introduction de Sirmond. Cf. infra, note 8.

[5]) F. Cavallera, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, t. II, 1922, p. 96-97 ; cf. t. I, p. 385.

[6]) E. Amann, *Pélagianisme*, D.T.C., t. XII, col. 678.

[7]) *Rufini Presbyteri Liber de Fide. A critical text and translation with Introduction and Commentary.* A dissertation... by Sister Mary William Miller. The Catholic Univerdity of American Studies, Vol. XCVI, Washington, 1964.

[8]) Cf. C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bibliographie, t. VII, 1896, col. 1250 : « *Rufini presbyteri Provinciae palestinae liber de fide, nunc primum editus notisque illustratus*, opera et studio Jacobi Sirmondi S.J. presbyteri, apud Sebastianum et Gabrielem Cramoisy, M.DC.L., 8°, pp. 102. — Dans les *Opera*, t. I, col. 229-262. — Sœur Miller a eu en mains une photocopie de cet original, faite sur l'unique exemplaire qu'on trouve aux États-Unis (p. 48).

Marius Mercator, le P. Garnier, S.J., qui ne tarit pas d'éloges à l'égard de son maître Sirmond, a consacré toute une dissertation aux origines du Pélagianisme. Il s'attarde sur ce Rufin, maître de Célestius [9]). Garnier entend surtout montrer que ledit Rufin n'a rien à voir avec l'adversaire de saint Jérôme et sa démonstration, un peu enchevêtrée, est convaincante [10]). Mais les conclusions, empruntées à Marius Mercator, quant à la responsabilité de l'autre Rufin dans les origines du Pélagianisme sont loin d'entraîner l'assentiment [11]). En réalité, Marius Mercator, dont la vie et les œuvres sont imparfaitement connues [12]), écrivait sur le tard, renseignant l'Occident sur les querelles christologiques naissantes et l'Orient sur les origines et le développement du Pélagianisme [13]). Ce n'était pas alors un anachronisme, car l'hérésie de Pélage et de Célestius, condamnée en Afrique, puis à Rome, et qui avait repris vigueur à l'avènement de Zosime, était encore une actualité en Orient. On sait comment le successeur d'Innocent, après avoir tergiversé, avait fini par prendre parti contre les négateurs des doctrines chères à Augustin, sans pour autant canoniser celles-ci dans leur ensemble [14]). Après la *Tractoria* de 418, dix-sept récalcitrants, ayant à leur tête Julien d'Eclane, restaient le front haut et continuaient à propager des erreurs passablement durcies si on les compare au pélagianisme de Pélage [15]). Celui-ci, accablé, après avoir été l'un des maîtres spirituels de son temps, dut s'éloigner de la Palestine où il était venu après la prise de Rome par Alaric (410). Il se réfugia en Egypte, y trouva un accueil plus que réservé et mourut on ne sait où, continuant à parler de la grâce en termes ambigus [16]).

[9]) Garnier, *Dissertatio I de primis auctoribus et praecipuis defensoribus haeresis pelagianae* : C. III, de Rufino quem Caelestius pro magistro agnovit (P.L. 48, 261-266). Les chapitres précédents traitent de Paul de Samosate et de Théodore de Mopsueste.

[10]) Garnier (col. 261 D) a conscience de rompre avec une tradition invétérée et avance prudemment. Démonstration reprise par J. Fontanini, *Historiae literariae Aquileiensis libri V*, Romae 1742 : *Vita Tyranii Rufini*, II, 18 (reproduit dans P.L. 21, 271-277).

[11]) *Ibid.*, col. 266 D.

[12]) E. Amann, *Marius Mercator*, D.T.C., t. IX, col. 2481-2485.

[13]) E. Amann, *art. cit.*, col. 2483.

[14]) E. Amann, *Pélagianisme*, D.T.C., t. XII, col. 696-702. G. de Plinval, *Pélage*, Lausanne, 1943, p. 311-328.

[15]) E. Amann, *Pélagianisme*, col. 702-707 : G. de Plinval, *op. cit.*, p. 336-347.

[16]) G. de Plinval, *op. cit.*, p. 328-330.

Célestius, lui, avait essayé de se faire blanchir à Rome [17]; il y réussit un moment sous Zosime, mais fut ensuite chassé par mesure administrative et s'entêta dans sa propagande doctrinale, en Italie, puis en Orient, où il crut trouver des appuis, s'abritant, lui simple prêtre, derrière les évêques contestataires. On essaya de gagner le jeune empereur Théodose et le patriarche Nestorius, successeur d'Atticus sur le siège de Constantinople [18]. On comprend mieux dès lors la double série d'écrits de Marius Mercator. C'est à Ephèse, en 431, que le Pélagianisme reçut le coup de grâce. Célestius finit par disparaître [19]. Mais Julien d'Eclane, appuyé sur ses partisans, clercs ou évêques, ne cessait de travailler; il avait harcelé Augustin jusqu'à sa mort (430) et continuait son maître Pélage, mais sans la hauteur de vues de celui-ci, mettant en œuvre une dialectique inspirée d'Aristote et des philosophes [20]. En 1943, M. de Plinval nous avait donné un remarquable ouvrage sur Pélage au risque de méconnaître un peu la grandeur d'Augustin; il a publié depuis dans la « Bibliothèque augustinienne » plusieurs traités de celui-ci, avec une très éclairante introduction qui permet de mesurer l'influence du Pélagianisme comme doctrine morale [21].

Mais revenons à Rufin, prêtre syrien. Mercator, qui combat sur deux fronts, ne raffine pas sur les origines de la crise pélagienne. En 429, dans son mémoire à l'empereur, rédigé en grec et traduit en latin par son auteur, il rappelle que Célestius, disciple et auditeur de Pélage, passa de Rome en Afrique « il y a une vingtaine d'années » et y fut condamné pour diverses propositions malsonnantes. Il s'agit là du concile de Carthage de 411 [22]. En 430, dans un autre mémoire, il réfute des extraits de Julien d'Eclane et résume les origines du Pélagianisme. Ayant commencé par incriminer Théodore de Mopsueste, il écrit :

« C'est un certain Rufin, syrien de nation, qui a le premier introduit à Rome, sous le pontificat d'Anastase, une doctrine si absurde et si

17) *Ibid.*, p. 313-315. E. Amann, *Pélagianisme*, col. 696-697.

18) G. de Plinval, *op. cit.*, p. 351-352. E. Amann, *art. cit.*, col. 709-713.

19) Denzinger-Schönmetzer, *Enchiridion*, n. 267-268 (126-127). G. de Plinval, *op. cit.*, p. 355.

20) G. de Plinval, *op. cit.*, p. 355-364. — Id., *Julien d'Eclane exégète* : « Recherches de science religieuse », 1959, p. 345-366.

21) *Œuvres de saint Augustin, La crise pélagienne*, I, B.A., t. 21, p. 9-17; 223-228; 417-423.

22) *Marii Mercatoris Commonitorium de Coelestio imperatori oblatum*, cap. I, n. 1-2 (P.L. 48, 67-72). Suit la mention des autres aventures de Célestius, puis il est question de Pélage et de son commentaire de Saint Paul, etc.

contraire à la foi. Et comme il était adroit, il n'osa pas la répandre lui-même, de peur de se rendre odieux. Il séduisit le moine Pélage, breton de nation... » [23]).

Pélage, commentant l'Épitre aux Romains, expliqua alors *Rom.* 5, 12 dans le sens que tous ont péché en imitant Adam leur père [24]). C'est Pélage qui communiqua son erreur à Célestius, et celui-ci, habile parleur, répandit l'erreur, que recueillit ensuite Julien, ce Julien que Mercator est en train de réfuter [25]).

De quelles sources dépend Mercator ? Il connaît le synode de Diospolis, où, en 415, Pélage et les siens, accusés, furent blanchis pour un temps [26]). Nous avons sur ces événements un écrit majeur d'Augustin, le *De gestis Pelagii*. L'évêque d'Hippone, qui avait jusque là ménagé Pélage, montre comment celui-ci, se désolidarisant apparemment de Célestius, professa alors une foi ambigüe [27]). Ce traité nous intéresse ici spécialement parce qu'il est dédié à Aurèle, primat de Carthage, qui présidait en 411 le concile où fut condamné Célestius. Augustin n'y assistait pas, mais il eut en mains les Actes de ce concile [28]). Un écrit de peu postérieur au *De gestis Pelagii* évoque également ce concile de 411. Sommé par le diacre Paulin de Milan, qui instrumentait contre lui, de dire sur qui il appuyait sa négation du péché originel, Célestius répondit en se réclamant de prêtres divers. « Donne des noms », répliqua Paulin. Et Célestius :

« Le saint homme de prêtre Rufin, qui demeurait chez Pammachius. Je l'ai entendu dire qu'il n'y a pas de transmission du péché [*quia tradux peccati non sit*] ».

23) *Marii Mercatoris Liber subnotationum in verba Juliani*, n. 2 (P.L. 48, 111 A) : « Hanc ineptam et non minus inimicam rectae fidei quaestionem, sub sanctae recordationis Anastasio Romanae Ecclesiae Summo Pontifico, Rufinus quidam natione Syrus Romam primum invexit, et, ut erat argutus, se quidem ab ejus invidia muniens, et per se proferre non ausus, Pelagium gente Britannum monachum tunc decepit, eumque apprime imbuit atque instituit impiam vanitatem ». Cf. F. Cavallera, *op. cit.*, t. II, p. 96.

24) Marius Mercator, *loc. cit.*, col. 112. La citation de Pélage semble bien une simplification. Cf. dans Migne P.L. Suppl., t. I, col. 1136.

25) Marius Mercator, *op. cit.*, col. 112, 119.

26) *Commonitorium*, C. I, n. 4, col. 100.

27) *De gestis Pelagii*, P.L. 44, 319-360., — B.A., t. 21, p. 417-423.

28) *De gestis Pelagii*, n. 23. B.A., t. 21, p. 485.

« Donne d'autres noms », dit Paulin. Et Célestius : « Le nom d'un prêtre ne suffit-il pas » [29] ?

C'est évidemment peu sur notre Rufin, mais comme on trouve le nom de Rufin dans la correspondance et l'œuvre de saint Jérôme, une tradition relativement récente s'est formée, dont Cavallera, Mgr Amann, et même M. de Plinval, sont les représentants [30], à la suite d'une dissertation où Garnier [non pas Sirmond] a brodé à partir de Mercator qui probablement distinguait mal entre Rufin et Rufin.

Cependant, Garnier a eu le mérite de repérer de nombreuses indications sur ce Rufin de Syrie. Voici, de façon plus claire, ce qu'on peut en dégager.

Dès 400, lors des controverses lamentables qui opposent saint Jérôme à son ami Rufin d'Aquilée, celui-ci se plaint que le solitaire de Bethléem ait lancé à ses trousses de chiens chargés de le discréditer en aboyant contre lui [31]. Dans sa réponse, Jérôme donne quelques précisions :

« Je voudrais bien savoir quels sont les traits empoisonnés que nous avons lancés par derrière, les prêtres Vincent, Paulinien, Eusèbe, Rufin et moi. Vincent arriva à Rome longtemps avant toi, Paulinien et Eusèbe sont partis après ton voyage ; Rufin enfin y fut envoyé deux ans après pour la cause de Claude. Tous y étaient pour leurs propres intérêts ou pour sauver la tête de quelqu'un » [32].

Une autre lettre, que Rufin d'Aquilée ne semble pas avoir reçue, devait lui être remise par l'autre Rufin, qui allait à Milan « pour une certaine affaire » [33]. Mais le torchon brûlait entre les anciens amis. Chargé d'une mission délicate, Rufin, moine de Béthléem, dut l'esquiver. Logea-t-il chez Pammachius, c'est probable, mais il ne fit que

[29] Augustin, *De gratia et peccato originali*, n. 3 ; P.L. 44, 386-387. Cf. F. Cavallera, t. II, p. 96.

[30] F. Cavallera, t. II, p. 96-97 ; cf. t. I, p. 285. — E. Amann, *Pélagianisme*, D.T.C., t. XII, col. 678. G. de Plinval, *Pélage*, p. 122, 134, et note p. 258. Mgr Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. III, p. 207-208, est plus réservé. — Garnier, *Dissertatio*, P.L. 48, col. 266.

[31] Rufin, *Apologie*, I, 21 ; P.L. 21, 559 B. — G. Bardy, *Rufin*, D.T.C., t. XIV, col. 157. F. Cavallera, t. I, p. 255-257, 259-262, 264-269.

[32] Jérôme, *Apologie contre Rufin*, III, 24 ; P.L. 23, 475 C. Cf. F. Cavallera, t. I, p. 229 note.

[33] Sans doute cette affaire de Claude : *Ep.* 81, 2. F. Cavallera, t. I, p. 249-250. M. Labourt, *Lettres de saint Jérôme*, t. IV, p. 193 ; cf. Jérôme, *Apol.*, III, 38 ; P.L. 23, 484.

passer, et il est peu vraisemblable qu'il soit resté en Italie. Il dut retourner en Palestine. De toutes façons on perd sa trace.

On n'a pas assez remarqué que, dans la correspondance de saint Jérôme, il y a un troisième Rufin, prêtre romain, qui, en 398, consulta Jérôme sur le jugement de Salomon. Les éditeurs notent qu'il ne faut pas le confondre avec Rufin d'Aquilée, ni avec l'autre prêtre Rufin [34]). Il faut-donc être très circonspect lorsqu'on répète qu'aux origines du Pélagianisme se trouve « Rufin le Syrien ». Cherchant à préciser la date du concile carthaginois de 411, le P. Refoulé a cru pouvoir comparer les accusations portées contre Célestius avec le *Liber de Fide* découvert et publié par Sirmond [35]). Mais ces thèses pélagiennes, ou plutôt ces thèses de Célestius furent reprises par la suite, et si le *Liber de Fide* était une œuvre tardive, il n'y aurait rien d'étonnant qu'on y trouve une doctrine devenue commune aux Pélagiens, et maintenue après les condamnations [36]). Il faut donc étudier le *Liber* pour lui-même.

Le manuscrit de Corbie, édité par Sirmond en 1650, émigra en Russie en 1792. Il est conservé à Leningrad. Les experts le datent du VIe siècle et supposent qu'il provient de *Vivarium*, le *scriptorium* de Cassiodore. Il comprenait originairement plusieurs pièces, séparées depuis : le *Liber de Fide*, une lettre de Fulgence, deux homélies d'Origène et deux lettres de saint Jérôme [37]).

Après une longue profession de foi catholique, où il est question de Dieu, de la Trinité, de la création, des anges et de l'homme, du péché de nos premiers parents, de l'Incarnation [38]), vient une série de réponses aux objections des Ariens [39]). L'une de ces réponses rejoint curieusement une page du *De Trinitate* de saint Augustin [40]). Les Bénédictins

[34]) *Ep.* 74. — E. Labourt, t. IV, p. 27-32. Cf. F. Cavallera, t. II, p. t. 46; t. I, p. 289, note.

[35]) E. Refoulé, *Datation du premier concile de Carthage contre les Pélagiens et du Libellus fidei de Rufin*, « Revue des études augustiniennes », 1963, p. 43-47. La comparaison porte sur les textes du *De peccatorum meritis*, lib. I.

[36]) G. de Plinval, rappelons-le, note que Célestius s'abritait derrière des évêques pélagiens (p. 351).

[37]) Cf. Sr. M.W. Miller (supra, note 7), p. 29-32.

[38]) P.L. 48, 401-483; P.L. 21, 1124-1151 B. Texte critique dans Sr. M.W. Miller, *op. cit.*, p. 52-130. La numérotation est celle de Sirmond. Sr. Miller, après Garnier, a modifié l'ordre des chapitres 19-22.

[39]) P.L. 48, 484-488; P.L. 21, 1151 B-1154. Miller, p. 130-144.

[40]) Augustin, *De Trinitate* XV, 38 (P.L. 42, 1087 CD) : « Acute quidam respondit... ». Cf. *Liber de fide*, n. 53 (P.L. 48, 484 D).

de Saint Maur l'avaient remarqué et ont corrigé en conséquence leurs annotations [41]). Mais B. Altaner a montré depuis qu'il s'agit d'une citation libre de saint Grégoire de Nazianze, connu probablement dans la traduction de Rufin (d'Aquilée) [42]).

Le P. Garnier note que cette profession de foi, centrée sur la Trinité, s'en prend sans les nommer aux Macédoniens. On pourrait être tenté, dit-il, de conclure qu'on se trouve avant 381, peut-être même avant 362, mais les allusions à l'origénisme lui semblent plutôt devoir être rapprochées de la fameuse querelle de 393/394 [43]). Seulement il oublie que cette querelle, malgré des embrassades forcées, n'a pas cessé de rester présente à la pensée du solitaire de Bethléem. Jusqu'à la fin, celui-ci s'en prit à la déloyauté de son ex-ami et à ses erreurs, poursuivant Origène avec d'autant plus de persévérance qu'il aurait voulu faire oublier son propre passé [44]). L'anti-origénisme du *Liber de Fide* ne permet aucune conclusion quant à la datation. Le libelle touche à plusieurs reprises aux problèmes de la grâce et du péché. Il est dans le sillage de l'école d'Antioche. Adam et Eve, bien qu'immortels dans leur âme, avaient un corps mortel (n. 29); les tuniques de peau dont ils furent revêtus après leur péché ne peuvent signifier la descente de l'âme dans un corps, comme le dit « l'impie Origène » (n. 36). Il faut condamner ceux qui disent que, par la faute d'un seul, Adam, l'univers a été chargé de crimes (n. 39). A ceux qui disent que les enfants meurent par suite de ce péché, il faut demander pourquoi les enfants baptisés meurent eux aussi. Si l'on baptise les enfants, ce n'est pas à cause du péché, mais pour qu'ils soient recréés dans le Christ et faits participants du royaume des cieux (n. 40). S'il faut ressembler aux petits enfants, c'est donc qu'ils sont innocents (n. 41). Il ne peut être question pour eux des supplices et du feu éternel réservés aux « impies » et aux pécheurs (n. 41).

41) *Opera Sancti Augustini*, t. XI, Appendices, p. 994. Migne, *Supplément*, t. I, col. 1098.

42) B. Altaner, *Augustinus, Gregor von Nazians und Gregor von Nyssa:* « *Revue bénédictine* », 1951, p. 59, réimprimé dans « *Texte und Untersuchungen* », t. 83, 1967, p. 282-283. Cf. Bardy, *Rufin*, D.T.C., t. XIV, col. 156. et *B.A.H.* t. 16, p. 528, note.

43) Garnier, P.L. 48, col. 450 AC.

44) F. Cavallera, *op. cit.*, t. I, p. 284-286. Dans la lettre à Ctésiphon, contre les Pélagiens, Jérôme dénonce Evagre, et fait de son traducteur Rufin, mort depuis cinq ans, un responsable de la diffusion de la nouvelle hérésie (*Ep.* 133, 3, éd. Labourt, *Lettres*, t. VIII, p. 53).

Cette dernière remarque laisse entendre qu'on condamne les thèses, chères aux Africains, formulées au concile de Carthage de 418 [45]).

Des gloses marginales tardives, qui se trouvaient aussi dans l'autre manuscrit perdu de Corbie, invitent le lecteur à se défier de cet écrit hérétique. On les comprend, mais cela n'a aucune importance pour nous [46]).

Le colophon ajoute : «*Explicit Rufini presbyteri provinciae Palestinae liber de fide, translatus de graeco in latinum sermonem*» [47]).

Quel peut être l'auteur de ce traité ? Il sort évidemment des milieux pélagiens. On serait tenté de penser à Julien d'Eclane [48]), ou à Célestius, qui savait le grec, mais le groupe était compact. Outre ceux dont on n'a pas conservé d'écrits, on connaît un certain Anianus, pseudo-diacre de Celada, qui a traduit en latin des homélies baptismales de saint Jean Chrysostome [49]), récemment retrouvées en grec par le P. Wenger. Augustin a connu certains de ces textes par Julien, qui les lui opposait [50]). L'auteur du *Liber de Fide* serait-il ce sectaire, qui avait attaqué Jérôme à propos de sa lettre à Ctésiphon et que le vieil exégète se proposait de réfuter [51]) ? Serait-il Célestius lui-même, fort enclin à faire connaître sa profession de foi, en liaison avec Théodore de Mopsueste ? Faudrait-il penser que, connaissant les démêlés de Jérôme avec Rufin, on ait cherché à compromettre celui-ci ? Tout est

[45]) Cf. H. Rondet, *Le péché originel dans la tradition*, 1967, p. 149. Le P. Refoulé (*Recherches de science religieuse*, 1963, p. 247-254) étudiant les origines de la distinction entre la vie éternelle et le royaume des cieux, attribuée aux Pélagiens, apporte des précisions très utiles, mais garde l'idée que le *Liber de fide* est de Rufin le Syrien. Noter le canon 3 de Carthage : « *regnum coelorum quod est vita aeterna* » (Denzinger-Sch., n. 224).

[46]) M.W. Miller, *op. cit.*, p. 36, notes 4 et 5. L'une de ces gloses attribue l'écrit à Pélage. Sirmond n'en a pas tenu compte, laissant ouverte la question d'auteur. — Cf. Garnier, P.L. 48, col. 449 D. — M.W. Miller, *op. cit.*, p. 37, note 7.

[47]) P.L. 21, 1153 C. — Garnier ne l'a pas reproduit ; Sr. Miller non plus (p. 145 ; cf. p. 50 la photocopie du manuscrit).

[48]) Garnier accuse Julien d'avoir traduit ce texte grec en latin et de l'avoir pillé (P.L. 48, 449 D - 450 A).

[49]) Garnier, *Dissertatio*, c. 7, P.L. 48, 295-305 ; G. de Plinval, *Pélage*, p. 213, p. 331-332.

[50]) « Sources chrétiennes », n. 50, 1957. Introduction, p. 32-33 et passim. H. Rondet, *Le péché originel dans la tradition*, p. 154, note 48. B. Altaner, texte reproduit dans « Texte und Untersuchungen », t. 83, p. 302-307.

[51]) Jérôme, *Ep.* 143, 2. Ed. Labourt, t. VIII, p. 98. — F. Cavallera, *op. cit.*, t. I, p. 337 ; t. II, p. 61.

possible. Mais il faudrait étudier de plus près notre *Liber* en liaison avec d'autres professions de foi pélagiennes connues.

Concluons. S'il faut, avec le P. Garnier, innocenter Rufin d'Aquilée de toute collusion avec les Pélagiens, dégageons aussi, malgré Amann et Cavallera, la responsabilité du prêtre Rufin, moine de Bethléem.

Enfin n'excluons pas l'hypothèse où ce *Liber de fide*, diffusé sur le tard, serait, retouchée ou non, une œuvre de Célestius avant même le Concile qui le condamna en 411. Célestius, habile à se camoufler toute sa vie, aurait répandu alors des écrits qui, sans nom d'auteur, seraient venus aux mains d'Augustin lorsqu'il composa le *De peccatorum meritis*. Il faudrait alors relire les travaux du P. Refoulé, en renonçant cependant à l'attribution, certainement fautive, à ce pauvre prêtre Rufin, moine de Bethléem. Que l'autre prêtre Rufin, celui de la lettre 74, ait pu, avant l'année 400, rejeter toute transmission du péché, il n'en aurait pas été pour autant « pélagien », mais aurait simplement reflété en Occident des idées apparentées à celles de l'école d'Antioche.

Lyon Henri Rondet S.J.

Der Wiener Theologieprofessor Johannes von Retz O.S.A. († nach 1404) und seine Lehre von Urstand, Erbsünde, Gnade und Verdienst *

Dritter Teil:

TEXTBEILAGE (= *TB*)

Inhaltsübersicht

[Pars I: De iustitia originali et de peccato originali]

Notanda super ps. (50, 7): « Ecce in iniquitatibus conceptus sum ».

I. dubium: Qualiter et quomodo per peccatum primorum parentum natura humana in suis naturalibus fuit peiorata?

II. dubium: Utrum natura humana ante omne peccatum potuisset fuisse alicui poenalitati subiecta?

[Pars II: De gratia]

Notanda super ps. (58, 11): « Misericordia eius praeveniet me ».

I. dubium: Utrum gratia sit aliquid creatum exsistens in anima?

II. dubium: Utrum homo non habens gratiam possit mereri gratiam?

III. dubium: Utrum habens gratiam posset mereri de condigno vitam aeternam?

IV. dubium: Utrum homo carens gratia possit adimplere omnia divina praecepta?

V. dubium: Utrum homo exsistens in mortali peccato sine dono supernaturali possit se ad gratiam sufficienter praeparare?

VI. dubium: Utrum homo prius, antequam peccavit, habuit gratiam facientem gratum?

VII. dubium: Utrum bonorum hominum opera secundum statum praesentem magis sint meritoria, et per consequens eorum in futuro sit perfectior gloria, quam fuisset si homo in statu innocentiae usque ad consummationem gratiae et gloriae permansisset?

* Siehe *Augustiniana* 21 (1971), 505-540: Erster Teil: Leben und Schrifttum; — 22 (1972), 118-184: Zweiter Teil: Lehre von Urstand, Erbsünde, Gnade und Verdienst.

[Pars I:
De iustitia originali et de peccato originali]
(fol. 2r-4v)

1 Et primo notandum super psalmum (50/51, 7), qui dicit: *Ecce iniquitatibus conceptus sum et in peccatis.* Quod dicit: ab origine contraxi corruptelam, per quam pronus fui cadere in culpam. Nec hoc dicit peccatum excusando, sed miseriam ostendendo. Nec est hoc interdum de peccato parentum suorum, sicut quidam putant, quia in sancto coniugio genitus fuit et conceptus, quod potest fieri sine peccato parentum.

2 Nam, ut dicant doctores [a], coniunctio viri et uxoris in operatione carnali et copula matrimoniali quandoque est opus gratiae, quandoque opus iustitiae, quandoque vero opus indulgentiae et quandoque potest esse opus adulterii.

3 Nam quando talis coniunctio principaliter fit causa prolis procreandae, dato quod concurrat delectatio, est tamen opus gratiae et meritorium. Quando vero fit causa reddendi debitum, tunc est opus virtutis et iustitiae; quia reddere alicui, quod suum est, debitum est iustitiae. Corpus enim viri est uxoris et e converso. Ideo altero petente reddendum est tamquam suum. Quando vero fit causa explendi libidinem stando infra limites matrimonii, quod sic fit cum uxore, quod non cum alia, tunc est opus indulgentiae et est peccatum veniale. Unde Apostolus prima ad Cor. 7 (2. 6): *Unusquisque suam habeat uxorem propter fornicationem vitandam.* Statim adiunxit: *Hoc autem dico propter indulgentiam, non secundum praeceptum.* Sed quando fit causa libidinis explendae extra limites matrimonii, ita quod consensum suum iam extenderit, ut ita faceret cum alia, sicut cum sua, tunc est opus adulterii et est peccatum mortale.

4 In proposito autem dicitur: Dicendum se esse *iniquitatibus conceptum*, « non quia peccatum sit commisceri coniugibus, cum fit causa prolis; sed ideo, quia [1] quod fit, id est concipitur de carne poenali fit, et quod de corpore mortuo per peccatum seminatur, cum vinculo

[a] Cf. Thomas de Argentina, *Comment. in quat. libr. Sent.*, IV, dist. 31 qu. 1 art. 2-4: Genua 1585, secunda pars, fol. 160ra-161ra.

[1] quia *om. Ms.*

peccati originalis nascitur, et [2] mortis temporalis et aeternae. Non ergo se conceptum iniquitatibus dicit, eo quod de adulterio sit natus, immo de sancto Iesse et coniuge ipsius; sed ideo, quia in omnibus contrahitur iniquitas ex Adam et ex vinculo mortis. Nemo enim nascitur nisi trahens peccatum et trahens meritum poenae, nisi tu, qui conceptus es de Spiritu Sancto. Ergo etiam in his imputas peccata, qui nullum actuale commiserunt. In omnibus enim sunt vincula peccati, propago mortis. Tu omnes vincis, qui de Spiritu Sancto conceptus es». Haec Glossa [b].

5 Sed tantum unum originale peccatum necessario sit in homine. Unde quaeritur, quare dicitur *iniquitatibus* in plurali. Respondetur, quod plurale ponitur pro singulari ratione sequelae, scilicet multiplicis miseriae, vel quia in pluribus est. Est enim in carne sicut in causa, in anima sicut in subiecto. Has autem multiplices miserias et multos modos essendi [3] peccati originalis considerans ipse David dixit se esse iniquitatibus conceptum. Ubi secundum Cassiodorum [c] advertenda est humilitas poenitentibus, qui omnia confitentur, etiam a parentibus traducta. Unde minuitur peccati invidia, si a radice peccatorum est, id est quia a radice se peccatorem confitetur, quia quanta humilis confessio tantorum [4] peccatorum misericordiam commovet iudicis, cum de uno arguitur et de omnibus confitetur.

6 Sed quare tangit libidinem matris et non patris? Videtur enim confirmare sententiam naturalium, qui dicunt maiorem esse libidinem in feminis quam in viris. Appetit enim mulier virum sicut materia formam. Respondetur, quod libido completur in matre, et etiam originale contrahitur ab anima infusa pure (?) in utero matris et non patris. Haec est sententia istius litterae. [fol. 2v]

7 Iuxta quam materiam occurrunt quaedam notanda. *Primo* [*videndum*]: Quid fuerit originalis iustitia et qualiter sit perdita? Pro quo sciendum secundum dominum Aegidium libro secundo dist. 29 qu.

[b] Petrus Lombardus, *Comment. in psalm.*, ps. 50, 6 : PL 191, 487.

[c] Hic invidia peccati minuitur, quando proprium crimen delictis generalibus comparatur; ut ipsa multitudo et confessio peccatorum miserationem boni iudicis commoveret... Quid humilius, quid simplicius quam de uno peccato redargui, et simul omnia confiteri. — Cassiodorus, *Expos. in psalt.*, ps. 50, 7 : CCL 97, 457, 203-213.

[2] et *om. Ms.*

[3] in *add. Ms.*

[4] tanta *Ms.*

6 [d], « quod triplex erat in Adam subiectio seu consentanea aequitas seu concreata rectitudo : Prima corporis ad animam vivificantem, [secunda] sensualitatis ad arbitrium et [tertia] mentis liberae in Deum » [e].

8 Primum patet, scilicet quod erat in Adam rectitudo corporis ad animam vivificantem ; « nam corpus nulla inaequalitate vel improportione vel indispositione erat moribundum, sicut erant alia animalia moribunda, sed perfecta puritate et proportione ac colligantia vivificationis erat, et sic immortale et ex natura intrinseca putrefactione vel extrinseca laesione aptum non corrumpi ; ideo numquam laesum [5], infirmum, moribundum, debilitatum, numquam senescens ultra statum triginta trium annorum. Item nec venenosus erat flatus serpentis, vel aliquid aliud inficere poterat. Unde scriptum est (Gen 2, 15) : *Posuit eum*, scilicet Adam, *in paradiso, ut operaretur et custodiret istum* » [f], scilicet hominem a contrarietatibus iam dictis.

9 Secundum, quod erat rectitudo sensualitatis ad arbitrium patet, quia, quando « anima, ut secundum carnem affectionatur, nunc concupiscit, irascitur, delectatur vel tristatur, dicitur sensualitas. Tunc autem natura desideria secundum carnem non habuisset deformia desideriis spiritus seu contra rectam rationem. Ideo iusta et conformis et consentanea erat subiectio » [g].

10 Tertium autem, quod scilicet erat rectitudo liberae mentis ad

[d] Nam originalis iustitia vel originalis aequitas, quia ipsa iustitia quaedam aequitas est, in tribus aequitatibus exsistebat ; secundum enim illam iustitiam omnia inferiora erant subiecta suis superioribus. Invenimus autem triplicem inferioritatem in homine : una est rationis ad Deum, alia sensualitatis ad rationem, tertia corporis ad animam. In omnibus his inferioribus et subiectionibus est quaedam iustitia et quaedam aequitas, quia iustum est et aequum est, quod ratio sit subiecta Deo, sensualitas rationi et corpus animae. — Aegidius Romanus, *In sec. libr. Sent.*, dist. 29 qu. 1 art. 2 dub. 4 : Venedig 1581 (Nachdruck : Frankfurt 1968), 386 col. 1A.

[e] Das ganze « primo videndum », einschließlich des Hinweises auf Ägidius, ist — größtenteils wörtlich — aus dem Sentenzenkommentar des Hugolin von Orvieto entnommen (Hugolinus de Urbeveteri, *Comment. in quat. libr. Sent.*, II, dist. 30 qu. 2 art. 1 : Ms. Rom, Angelica 4, fol. 143vb und Vat. lat. 1094, fol. 105vb). — Die Frage lautet dort : Quid sit iustitia originalis et qualiter sit perdita ? — Übrigens fand Johannes von Retz die Passage — ebenfalls größtenteils wörtlich — auch im Sentenzenkommentar des ihm befreundeten Zisterziensers Konrad von Ebrach (Conradus de Ebraco, *Qq. sup. quat. libr. Sent.*, II, dist. 30 qu. 1 art. 2 : Ms. Krakau 1279, fol. 99va-b).

[f] Hugolinus l.c.

[g] l.c.

[5] illaesum *Ms.*

Deum patet, « quia nulla inclinatione, nullo errore, nulla facilitate aptum erat liberum arbitrium averti a Deo. Et propter hoc dicit Magister Sententiarum libro secundo dist. 29 [h], quod primus homo poterat stare sic rectus et perfectus, non autem proficere in voluntate iustitiae absque gratioso auxilio. Subducto igitur per imaginationem alio gratioso auxilio, tunc Adam habere iustitiam originalem vel ipsum esse iustum plura concernit » [i].

11 Unde patet tunc ex his descriptio iustitiae originalis, quae talis est : « Iustitia originalis est rectitudo seu hominem mente rectum totaliter inclinari, administrare corpus nulla indispositione moribundum secundum desideria spiritus seu in ordine inhaerendi Deo. Haec est rectitudo ista, de qua dicit Scriptura (Eccli 15, 14) : *Deus creavit hominem rectum et reliquit eum in manu consilii sui* » [k].

12 Ex istis patet, quid nomine originalis peccati intellegi debeat. Pro quo sciendum, secundum quod dominus Aegidius in suo tractatu, quem fecit de peccato originali [l], adducit, quod peccatum originale quinque nominatur modis, prout patet per Augustinum in De baptismo parvulorum [m]. « Dicitur enim primo concupiscentia, secundo fomes peccati, tertio lex membrorum sive lex carnis, quarto languor naturae, quinto tyrannus. Ut autem appareat, quomodo haec nomina omnia peccato originali conveniant, sciendum secundum Anselmum in De conceptu virginali [n], quod peccatum originale est carentia originalis iustitiae cum debito habendi eam. Sic enim imaginari debemus, quod Deus fecit hominem rectum ; sed ipse per aversionem a Deo infinitis se miscuit quaestionibus et innumerabilibus modis peccandi se

[h] [Homo ante peccatum] non enim habebat quo pedem movere posset sine gratiae operantis et cooperantis auxilio ; habuit tamen quo poterat stare. — Petrus Lombardus, *Libri quat. Sent.*, II, dist. 29 c. 1 : tom. I, Quarracqui 1916², 457, 260.

[i] Hugolinus, l.c.

[k] l.c.

[l] Aegidius Romanus, *Tract. de pecc. orig.* c. 2 : Rom 1555 ; Nachdruck : Frankfurt 1968, in : Aegidius Romanus, *Opera Exegetica* : Opuscula I, fol. 48vb-49rb. — Johannes hat seine nun folgenden Ausführungen über Ursünde und Erbsünde wörtlich aus diesem Werk des Ägidius entnommen.

[m] Cf. Augustinus, *De pecc. mer. et remiss. et de bapt. parv.* I, 9, 10 (concupiscentia) ; II, 12, 17 (lex in membris) ; II, 24, 38 (lex carnis) : CSEL 60, 11, 20 ; 90, 3 ; 111, 4 etc.

[n] Hoc peccatum, quod originale dico, aliud intelligere nequeo... nisi ipsam... factam per inoboedientiam Adae iustitiae debitae nuditatem. — Anselmus, *De conc. virgin. et de orig. pecc.* 27 : Opera omnia II, Edinburgh 1946, 170, 15-17.

subiecit. Adam [6] ergo creatus est rectus [7], quia in eo omnia inferiora superioribus erant subiecta : caro enim in eo erat subiecta animae, quia nullus morbus, nulla passio poterat insurgere in carne, quae animae repugnaret; rursus vires inferiores subiectae erant superioribus, ut concupiscibilis et irascibilis sic erant sub- [fol. 3r] ditae menti et rationi ut nihil [8] in eis surgeret, nisi secundum ordinem rationis et dictamen» [o].

13 « Iste ordo quodammodo iustitia dici poterat, quia quodammodo iustum est inferiora superioribus esse subiecta. Dicebatur autem haec iustitia originalis; duplici de causa poterat talem denominationem assumere, videlicet aut quia Adam a sui origine a Deo talem iustitiam acceperat, vel quia iustitia huiusmodi erat in posteros per originem transferenda. Erat igitur secundum institutam naturam hic ordo salutis, ut quilibet salvandus haberet [9] originalem iustitiam. Sed cum huiusmodi iustitia derivanda esset in posteros per Adam, prout eramus futura membra Adae, consecuti fuissemus originalem iustitiam, quae secundum ordinem institutae naturae erat necessaria ad salutem» [p].

14 « Adam ergo peccante et a suo superiori se avertente ordo rationis poscebat, quod, cum ipse suo superiori nollet esse subiectus, quod eius inferiora superioribus, scilicet caro [10] animae, rebellarent; et inceperunt in corpore consurgere contrariae dispositiones ipsius formae. Ideo Adam peccante, qui potuit non mori, si non peccasset, necessitatem habuit moriendi. Huic autem pugnae, secundum quam corpus rebellabat animae, superaddita est pugna secunda, ut vires inferiores rebellarent superioribus. Inceperunt enim tunc primi motus insurgere et concupiscentiae in viribus inferioribus praeter dictamen et ordinem rationis» [q].

15 « Duo enim contraxit Adam ex eo, quod se avertit ab ipso Deo, scilicet necessitatem moriendi et necessitatem peccandi. Quamdiu enim stetit in sua rectitudine, poterat non mori et poterat non peccare. Poterat enim non mori, quia eo sic stante nihil insurrexisset in corpore,

[o] Aegidius Romanus, l.c. fol. 48vb C-D.
[p] l.c. fol. 48vb D - 49ra A.
[q] l.c. fol. 49ra A-B.

[6] Adam] Ad quod *Ms.*
[7] est rectus *om. Ms.*
[8] nec *Ms.*
[9] haberet salvandus *transp. Ms.*
[10] scilicet caro *om. Ms.*

quod repugnasset animae. Poterat non peccare, quia omnino vires inferiores erant subiectae superioribus. Acceperat enim Adam per originalem iustitiam, unde posset stare. Poterat enim per eandem omnia peccata vitare. Eo autem peccante et a Deo se avertente perdidit hanc iustitiam, qua inferiora superioribus sunt subiecta. Et quia huiusmodi rectitudinem peccando perdidit, non potuit eam in posteros transfundere. Hoc est ergo peccatum, quod dicimus originale, quia ipsum per originem contraximus, scilicet carentiam huiusmodi rectitudinis [et] originalis iustitiae cum debito habendi eam. Secundum ordinem enim naturae institutae necessaria erat iustitia originalis ad salutem consequendam. Quia ergo ea caremus et eam, ut sumus membra Adae, habere tenemur, privatio vel carentia originalis iustitiae cum debito habendi eam est peccatum originale» [r].

16 « Ex hoc autem apparet, quomodo huiusmodi peccatum tot nominibus nominatur. Nam Adam perdendo originalem iustitiam dicitur in naturalibus fuisse vulneratus, quia necessitatem habuit moriendi. Vel dicitur vulneratus, quia peccando natura eius fuit inepta facta et [11] etiam inhabilis ad operandum bonum. Fuit insuper secundo exspoliatus illa rectitudine et illa iustitia, quam gratis accepit. Tertio ex hoc factum est, ut vires inferiores superioribus rebellarent. Quarto inde consecutum, ut in eo esset habilitas ad concupiscendum. Quinto ex hoc originem sumpsit, ut in eo esset quaedam corruptela et quaedam pronitas ad peccandum» [s].

17 « Prout ergo fuit vulneratus in naturalibus, quae vulneratio est quodammodo derivata ad posteros, dicitur originale peccatum languor naturae. Prout vero fuit exspoliatus gratuitis, huiusmodi peccatum vocatur tyrannus, quia tyranni est exspoliare sibi subiectos. Tertio: Prout autem inferiores vires rebellant superioribus, huiusmodi peccatum dicitur lex membrorum, secundum quem modum loquitur Apostolus Ad Romanos 7 (23): *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi* [fol. 3v] *mentis meae.* Quarto vero, prout ex hoc fuit in Adam et in membris eius habilitas ad concupiscendum [12], dicitur concupiscentia. Nam originale peccatum non dicitur concupiscentia, quia sit actualis

[r] l.c. fol. 49ra B-C.
[s] l.c. fol. 49ra D.

[11] et *om. Ms.*
[12] concupiscendam *Ms.*

cupido, sed quia est habilitas ad concupiscendum. Quinto autem ex hoc, quod fuit in Adam et est in nobis quaedam corruptela et quaedam pronitas ad peccandum, huiusmodi peccatum dicitur fomes peccati» [t]. Has condiciones peccati originalis David considerans quia sunt multiplices, ideo dixit (Ps. 50, 7): *Ecce enim iniquitatibus conceptus sum* et cetera. Sequitur:

18 *Secundo videndum* est circa istam litteram: Qualiter iusto Dei iudicio parvuli puniuntur pro peccato originali, cum tamen scriptum sit Ezech. 18 (4. 20): *Omnes animae meae sunt, sicut anima patris, ita et anima filii; anima, quae peccaverit, ipsa morietur. Filius non portabit iniquitatem patris nec pater iniquitatem filii*?

19 Pro cuius responsione notat dominus Aegidius, ubi supra [u], quod «iustitia Dei exigit, ut, sicut est duplex peccatum, scilicet originale et actuale, ita duplex est poena, scilicet damni et sensus. Poena damni respondet peccato originali, poena vero sensus correspondet actuali. Hae autem poenae duae se habent quodammodo ad invicem sicut ipsa peccata. Nam sicut contingit aliquos solum originale habere, qui numquam actualiter peccaverunt, aliquos autem supra peccatum originale plura peccata actualia superaddere, sic aliqui puniuntur solum poena damni, aliqui vero simul cum poena damni poenam sensus experientur» [v].

20 Sed contra hoc posset aliquis dicere «has duas poenas sic esse ad invicem connexas, ut numquam sit poena damni sine poena sensus. Nam cum naturale sit quemlibet ex damno dolere, dolor autem sine poena sensus esse non potest, ergo poena damni a poena sensus non potest separari» [w].

21 Respondetur, «quod, licet poena sensus a poena damni separari non possit, poena tamen damni a poena sensus separari contingit» [x].

22 Prima pars huius propositionis patet, quia «nullo modo esse potest, quod in aliquo sit poena sensus, et tamen in eo non sit poena dam-

[t] l.c. fol. 49ra D - 49rb A.

[u] l.c. c. 3: fol. 49rb-vb. — Auch diese Ausführungen des Ägidius hat Johannes im Folgenden wörtlich in seinen Text übernommen.

[v] Aegidius Romanus, l.c. fol. 49rb C.

[w] l.c. fol. 49rb C-D.

[x] l.c. fol. 49rb D.

ni, ut quod aliquis crucietur et affligatur et sentiat poenam, et tamen videat divinam essentiam, quam videndo dicatur non habere poenam damni. Quod duplici de causa contingit: Primo ex superabundantia delectationis, secundo ex gratia consummata [13], quae requiritur in huiusmodi visionem. Semper enim delectatio minuit dolorem et tristitiam; quare non poterit esse superexcellens delectatio cum tristitia aliqua vel dolore. Et quia in visione divinae essentiae erit delectatio superabundans, illa visio nullum dolorem, nullam tristitiam poterit secum pati; quare [14] esse non poterit, ut aliquis sentiat dolorem et poenam, et tamen videat illam admirabilem deitatem. Igitur esse non poterit, ut aliquis habeat poenam sensus et tamen non habeat poenam damni» [y].

23 Secunda pars probatur, scilicet quod poena damni a poena sensus potest separari. « Nam post hanc vitam numquam divina essentia videtur ab aliquo, qui non sit omnino mundus et in quo non sit gratia perfecta et consummata. In nullo autem tali potest esse poena sensus. Igitur quicumque habet poenam sensus, de necessitate habet poenam damni et caret visione essentiae divinae». « E converso tamen contingit: Potest enim quis habere poenam damni absque eo, quod experiatur sensibilem poenam» [z].

24 Ubi notandum, quod « damnificare aliquem est ipsum privari aliquo bono. Bonum autem illud vel est naturale vel supernaturale. Si enim habemus poenam damni, quia privamur aliquo naturali bono, non videtur, quin ad talem poenam in habente usum liberi arbitrii non sequatur tristitia et dolor et poena sensus. Sed si per poenam [fol. 4r] damni privamur supernaturali bono, numquam ad tale damnum rationabiliter sequitur poena sensus, quia irrationabile est tristari de carentia alicuius boni, quod secundum naturam obtinere non possumus». « Sic, quia originalis iustitia, quae secundum ordinem naturae institutae requirebatur ad salutem consequendam, erat donum superadditum naturalibus, et quia ipsa divina visio est bonum supernaturale, parvuli decendentes solum in originali peccato, si privantur visione divina, habent poenam damni. Sed propter hoc non dolent nec tristan-

[y] l.c. fol. 49rb D - 49va A.
[z] l.c. fol. 49va A-B.

[13] confirmata *Ms.*
[14] qualiter *Ms.*

tur nec habent poenam sensus, quia vident istud bonum esse supernaturale, de cuius carentia irrationabile est dolere [15] » [aa].

25 Ex istis « faciliter patere potest, qualiter iusto Dei iudicio originale peccatum parvulis imputetur ad poenam non sensus, sed damni. Quantum enim [16] ad poenam sensus et maxime, si ista poena sit aeterna, filius non portabit iniquitatem patris nec patres filiorum (cf. Ez 18, 20), nec patres [17] secundum huiusmodi poenam comedent [18] uvas acerbas, ut dentes filiorum obstupescant (cf. Ez 18, 2). Sed *anima, quae peccaverit, ipsa morietur* (Ez 18, 4). Tamen quantum ad poenam damni, et potissime, si istud damnum sit carentia boni supernaturalis, iuste iniquitas patris filio imputabitur. Verbi gratia : Si rex aliquis aliquid castrum daret militi, cuius filii ex successione hereditaria castrum istud possidere deberent, si tamen miles contra regem forte faceret, nonne iusto iudicio castrum illud peteret, quo perdito privarentur filii illo ? In hoc igitur nulla iniuria fieret filiis, quia castrum illud liberaliter fuit militi a rege collatum et filii per patrem debebant consequi tale castrum; quare eo peccante iuste filii meruerunt tale damnum » [bb].

26 « A simili ergo, quia originalis iustitia fuit liberaliter ipsi Adae collata, quam [19] debebat in posteros transfundere. Quare eo peccante huiusmodi iustitiam amisit, non potuit eam in posteros transfundere. Ergo nos filii Adae praevaricatione patris privati sumus huiusmodi iustitia et rectitudine originali. In hoc tamen nulla iniuria facta est nobis, quia ista iustitia supernaturale erat donum. Igitur, cum nos ab Adam processimus naturaliter, forte [20] iniuria fieret nobis, si sic procedendo privaremur naturalibus bonis. Sed si [21] sic procedendo naturaliter non communicatur nobis originalis iustitia vel aliquod aliud supernaturale bonum, in nullo iniuriatur nobis Deus nec de eo possumus ratio-

[aa] l.c. fol. 49va B-C.
[bb] l.c. fol. 49va C - 49vb A.

[15] dolore *Ms.*
[16] igitur *Ms.*
[17] filiorum *add. Ms.*
[18] comedant *Ms.*
[19] quia *Ms.*
[20] forte naturaliter *transp. Ms.*
[21] si *om. Ms.*

nabiliter conqueri. Privati ergo originali iustitia, quae secundum ordinem naturae institutae erat necessaria ad salutem, nisi per gratiam Dei et per Jesum, mediatorem Dei et hominum, liberemur, non possumus salutem [22] consequi. Quare, cum carebimus divina visione, propter originale peccatum habemus poenam damni. Sed hoc non iniuste fit nec propter hoc nobis Deus iniuriatur, quia huiusmodi damnum, quod incurrimus propter originale peccatum, non est privatio boni naturalis, sed supernaturalis» [cc].

Pro maiori tamen declaratione occurrunt quaedam dubia.

Primum dubium est:

27 Qualiter et quomodo per peccatum primorum parentum natura humana in suis naturalibus fuerit peiorata?

Ad quod dicendum, quod aliqui dixerunt, quod illa peioratio in natura humana facta est per esum ligni scientiae boni et mali, cuius naturam dicunt naturae humanae contrariam et ipsius naturaliter corruptivam, si comedatur. Et propter hoc primos parentes prohibuisse, ne de ligno illo comederent.

28 Sed hoc est expresse contra Augustinum Super Genesim libro octavo [dd] dicens de dicto ligno: « Mihi consideranti dici non potest, quantum placet ista sententia non fuisse illam arborem cibo noxiam; neque enim, qui fecerat omnia valde bona, instituerat in paradiso aliquid mali»; et paucis interpositis subdit [ee], quod « arbor illa non erat mala». Idem concludit Contra Julianum libro quarto cap. 37 [ff]; ubi [23] Juliano arguenti sic [24]: « Si in fructu ligni istius fuit libido, sic causaliter a Deo facta monstratur et per hoc bona quoque defenditur ipsa», ait Augustinus: « Sed respondetur [25] [fol. 4v] tibi: Non in ligni fructu fuit libido». Et subdit [gg]: « Absit enim, ut Deus de ligno bono

[cc] l.c. fol. 49vb A-B.

[dd] Augustinus, *De gen. ad litt.* VIII, 6: CSEL 28, pars I, 239, 19-22.

[ee] l.c.: CSEL 28, pars I, 240, 5-6.

[ff] Augustinus, *Contra Jul.* IV, 13, 63: PL 44, 768.

[gg] l.c.

[22] salutem *om. Ms.*

[23] qui *Ms.*

[24] ait *add. Ms.*

[25] respondendo *Ms.*

cuicumque aetati illorum hominum quocumque tempore beneficium tale conferret, ut haberent in membris adversariam, contra quam pudicitia dimicaret [26] ».

29 Ideo aliter videtur respondendum, quod, quamvis per malum actum interiorem voluntatis Adae natura humana fuerit originali iustitia in ipso Adam spoliata et in naturalibus peiorata, quod ista peioratio non fuisset saltem tanta, quanta modo est cum posteris propagata nisi de ligno vetito comedisset. Unde Augustinus libro secundo [27] contra Julianum [hh] : Si anima utique voluntate corrupta hanc « appetentiam sui corporis refrenasset, in ipso, ut ait Ambrosius in Hexaemeron [ii], exstincta esset origo peccati ». Sed quoniam non represso appetitu illiciti cibi ad peccati consummationem perventum est, non exincta est origo peccati, sed esse manavit in posteros.

30 Ex quo videtur esse dicendum, quod per esum illius ligni natura humana in Adam infecta est et in naturalibus peiorata non tantum, in quantum in illo individuo, sed etiam absolute, scilicet in quantum erat principium posterorum. Non quia illud lignum esset malum secundum se; quia si non fuisset prohibitum, habenti originalem iustitiam non nocuisset comestum. Sed naturae carenti originali iustitia propter debilitatem illius naturae erat improportionatum et contrarium. Sicut videmus validum cibum et solidum non noceret naturae viri perfecti et tamen corrumperet naturam infantis.

Secundum dubium est :

31 Utrum natura humana ante omne peccatum potuisset fuisse alicui poenalitati subiecta.

Ad quod dicendum, secundum quod tenet Durandus ubi supra quaest. 1 art. 1 [kk], quod, si loquamur de natura humana, secundum quod fuit instituta, non potuit esse subiecta poenalitati ante peccatum,

[hh] Augustinus, *Contra Jul.* II, 5, 10 : PL 44, 681.

[ii] Ambrosius, *Expos. Ev. sec. Luc.* VII, 143 : CCL 14, 264, 1559-60.

[kk] Per donum originalis iustitiae prohibebatur omne laesivum inducens corruptionem in corpore ; sed illud donum est ablatum propter peccatum parentum ; ergo peccatum est causa corruptionis sicut removens prohibens. — Durandus de S. Porciano, *In Sent. comment. libri quat.*, II, dist. 30 qu. 1 : Venedig 1571, fol. 181va.

[26] dimicarent *Ms.*

[27] primo *Ms.*

quia fuit instituta in originali iustitia, quae amitti non potuit nisi per peccatum, nec secum aliquam compatiebatur poenalitatem.

32 Si autem loquamur de natura humana non eo modo, quo instituta fuit, sed eo modo quo instituere Deus eam potuit, sic dicendum est, quod possibile fuit naturam humanam sic institui, ut potuisset in ea fuisse ante peccatum poenalitas. Non secundum quod poenalitas dicitur a punitione, sed secundum quod accipitur pro labore vel angustia vel dolore, quia a Deo potuit institui suis naturalibus relicta. Et si sic instituta fuisset, naturaliter potuisset esse in ea esuries et sitis, et aliquae aliae poenalitates, quamvis non ita graves sicut modo sunt in humana natura propter peccatum. Nec propter hoc [Deus] fuisset culpandus sicut crudelis vel iniustus, sed laudandus sicut liberalis et benignus. Quia qui nihil debet alicui et dat sibi magnum bonum, cui annexum modicum est malum, huius [28] respectu non debet rependi de iniquitate, sed laudari de liberalitate. Istae autem poenae temporales modicum malum fuissent in respectu boni naturae humanae.

33 Et huic opinioni videtur concordare Augustinus tertio De libero arbitrio [11], longe ante finem. Ubi vult, quod, si animae essent creatae extra corpus et Deus eas mississet in corpora, « quibus etiam in ipsa ignorantia et difficultate [29] liberam voluntatem petendi et quaerendi et conandi non abstulit daturus petentibus, demonstraturus quaerentibus, aperturus [30] pulsantibus, omnino extra culpam esset».

[Pars II:
De gratia]
(fol. 55v-62r)

34 Hic est [*primo*] *notandum* super psalmum, videlicet: *Misericordia eius praeveniet me* (Ps. 58/59, 11), quia per misericordiam in praesenti Propheta intellegit gratiam, quae in omnibus bonis operibus et meritoriis praecedit et subsequitur [1]. Secundum quod orat Ecclesia dicens [a]:

[11] Augustinus, *De lib. arb.* III, 20, 58, 198: CSEL 74, 137, 27-30.

[a] *Missale Romanum*, Orat. domin. XVI p. Pent.

[28] huius] ut in *Ms.*

[29] etiam - difficultate] esse ipsam ignorantiam et difficultatem *Ms.*

[30] aperiturus *Ms.*

[1] subsequit *Ms.*

« Tua nos, quaesumus, Domine, gratia praeveniat et sequatur », ad insinuandum, quod ad bonum gratiae non potest quis per se venire, cum non sit secundum limites naturae, sed secundum influentiam largitatis divinae.

35 Sicut enim creatura pro sua defectibilitate suo principio semper indiget, ut sit in esse naturae, sic idem principium pro sua bonitate influere non cessat creaturae rationabili vitam spiritualem, ut bene sit in esse gratiae, quam habere non potest sine Deo largitore. Verumtamen inexcusabilis est homo, si gratiam gratum facientem non recipit, quia gratia gratis data semper praesto est liberum arbitrium excitare et commovere, cuius huic est ammonitioni consentire, et hoc quod in se est facere. Quo facto poterit homo gratiam gratum facientem habere, quia hoc est ad gratiam gratum facientem se praeparare. Quamvis enim gratia habeatur Dei dono efficiente, non tamen sine libero arbitrio consentiente, quia, sicut dicit Augustinus [b] : « Qui creavit te sine te, non iustificabit te sine te ».

36 *Secundo notandum*, quod gratia gratum faciens a tribus est, sed aliter et aliter : Est enim a Deo efficiente, a gratia gratis data liberum arbitrium excitante et movente, a libero arbitrio consentiente. Quamvis enim liberum arbitrium non possit gratiam efficere in homine, potest tamen se ad hoc habilitare et praeparare, quod habeat ; sicut aliquis non potest illuminare domum, potest tamen aperire fenestram ; quo facto sol intrat et illuminat. Quod autem dicitur de libero arbitrio consentiente, intelligendum est in adulto, quia in parvulis sufficit fides et sacramentum Ecclesiae et meritum Christi et excusat impotentia sui.

37 *Tertio notandum*, quod habilitatio sive praeparatio ad gratiam triplex est, scilicet efficiens, formalis et materialis. Prima est a Deo. Secunda est a gratia gratis data. Tertia a nobis. Anima habet namque instrumenta et facultatem cognoscendi et diligendi Deum ex natura, sed non habet cognitionem veritatis et ordinem dilectionis nisi ex gratia.

38 *Quarto notandum*, quod ad bona opera quatuor nos incitant, scilicet natura, quae scripta est in corde hominis dicens : [fol. 56r] *Quaecumque vultis, ut faciant vobis homines, haec facite illis* ! (Mt 7, 12) ; ratio, quae dicit esse ea delectabilia, utilia et honesta ; gratia, quae dicit serviendum esse Deo, quia summe bonum ; caritas, quae dicit :

[b] Augustinus, *Serm.* 169, 11, 13 : PL 38, 923.

Subveniendum est proximo, quia Dei filius, quia Dei imago, quia in beatitudine socius.

39 Gratia non datur ei, qui se ad gratiam non habilitat, et de hoc multa habentur exempla, scilicet: In illo, qui manum ad largientem non extendit, quia Deus, quantum in se est, *dat omnibus affluenter* (Jac 1, 5). In illo, qui oculos contra lumen claudit, cum tamen Dominus faciat *oriri solem super bonos et malos* (Mt 5, 45). In illo, qui fontem recipiens fundum vasis sursum erigit, quia Deus, sicut dicit Augustinus, ingenti libertate atque ubertate replet omnes creaturas pro captu earum. In illo, qui domum suam cingit spinis, ne ingrediatur amicus. Ipse enim Deus stat semper ad ostium et pulsat (cf. Apc 3, 20). In illo, qui ligna igni subtrahit, quia tunc ignis deficit. In illo, qui ad sumendum cibum os aperire negligit, quia talis merito debet fame mori. In illo, qui tempore pugnae arma proicit, quia talis saepe capitur et vulneratur. In illo, qui tempore tempestatis remos non movet, quia talis saepe mergitur. In illo, qui exsistens in aegritudine medico contradicit.

40 *Quinto* est *notandum*, quod gratia dicitur tripliciter: Primo generaliter et sic gratia dicitur adiutorium divinum creaturae gratis impensum et indifferenter ad quemcumque actum. Sine huiusmodi autem adiutorio gratiae nihil possumus facere, immo nec in esse durare. Secundo dicitur gratia specialiter et talis gratia gratis data est [2] donum, quo se homo praeparat ad suscipiendum Spiritus Sancti donum. Huiusmodi autem gratiae est revocare liberum arbitrium a malo et excitare ad bonum, sine qua nullus facit sufficienter, quod in se est, ut se praeparet ad salutem. Tertio dicitur gratia proprie, scilicet donum datum divinitus ad merendum, quod quidem donum gratia gratum faciens appellatur. Sine illa autem gratia nullus potest mereri nec in bono proficere nec ad gloriam pervenire.

41 Ista triplex gratia innuitur in verbo Apostoli, ubi ait : *Gratia Dei sum id, quod sum* — ecce prima — *et gratia eius in me vacua non fuit* — ecce secunda — *et gratia eius semper in me manet* — ecce tertia — (1 Cor 15, 10) [c]. Praeterea dicitur gratia gratis dans, ut est Deus.

[c] Der Wortlaut des Schriftwortes ist hier entsprechend dem Gradualvers vom Feste Pauli Bekehrung am Schluß bedeutsam verändert.

[2] scilicet *Ms.*

Item gratia gratiae signum, ut est prophetia et potestas faciendi miracula. De hac gratia dixit Salvator, Jo. 7 (38) : *Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina de ventre eius fluent aquae vivae.*

42 Ubi *notandum sexto*, quod Apostolus prima Cor. 12 (4 sqq.) enumerat novem dona gratis data homini, quae per modum fluminum fluunt de ventre vel de corde in Christo credentium : *Divisiones*, inquit, *gratiarum sunt, idem autem spiritus. Et divisiones ministrationum sunt, idem autem Dominus. Et divisiones operationum sunt, idem vero Deus, qui operatur omnia in omnibus.*

Primus itaque fluvius est sermo sapientiae. Est autem sapientia cognitio divinorum ; quae, si manet in animo, tantum fons est et non fluvius, sed dum sermone profertur, fluvius est, de quo Prov. 16 (18, 4) : *Torrens redundans fons sapientiae.* Talis fluvius procedebat ab Apostolo, qui dicebat : *Sapientiam loquimur inter perfectos* (1 Cor 2, 6), quod videlicet Deus est trinus et similia.

Secundus fluvius est sermo scientiae. Est autem scientia cognitio eorum omnium, quae facta sunt in tempore sive creata sive mysteria Christi sive etiam humana. Ab eo igitur, qui faciendus est in ratione talium exprimenda, fluit secundus fluvius.

Tertius fluvius est fides, non in quantum est virtus iustificans, sed prout significat gratiam verbi aut facti, per quae alicui credatur. Vel fides hoc loco significat certitudinem fidei, qua aliquis fit idoneus ea, quae fidei sunt, docere. Aut etiam dici potest, quod gratia fidei est intellectus, quando intellegibiliter declaratur. Sed melius dici potest, quia fides virtus est formata caritate, quia per dilectionem operatur (cf. Ga 5, 6), et haec est iustificans fides. Fides vero gratia est, facultas credendi solum, [fol. 56v] quae informis est. Prima fides credit in Deum, secunda credit unum trinum, quae est donum gratis datum.

Quartus fluvius est gratia sanitatum corporalium, quae abundanter fluxit ad apostolos, ut frequenter ad tumulos sanctorum ista gratia emanat.

Quintus fluvius est operatio virtutum, miracula videlicet, quae sancti fecerunt praeter gratiam sanitatum.

Sextus fluvius est futurorum praenuntiatio, quae dicitur prophetia.

Septimus fluvius est occultorum cognitio, qui dicitur discretio spirituum, [qua] vel insidiae malignorum spirituum deteguntur, vel cogitata hominum propalantur.

Octavus fluvius est gratia linguarum omnium, videlicet loqui linguis et loquentes intellegere.

Nonus fluvius est interpretatio sermonum, id est expositio, quis videlicet sit sensus et intellectus cuiusque sermonis. Hic fluvius extra fluxit in praedicationibus, dum idem sermo aut historice aut moraliter aut tropologice vel etiam anagogice exponitur. Job 8 (2): *Spiritus multiplex sermonis oris tui.*

43 *Septimo* est *notandum*, quod gratia gratum faciens distinguitur in operantem et cooperantem. Gratia operans dicitur praeveniens et incipiens ac liberans, quia peccatum expellit. Gratia cooperans dicitur gratia subsequens et perficiens ac adiuvans, quia liberum arbitrium adiuvat et cooperatur in merito. Et iste duae gratiae distinguunt inter filium et mercenarium, quia filius est sola gratia adoptionis, Rom. 8 (20): *Accepistis spiritum adoptionis*[3] *filiorum.* Mercenarius autem fit ex labore sanctae operationis, 1 Cor. 3 (8): *Unusquisque mercedem propriam accipiet secundum suum laborem.* Primum pertinet ad gratiam operantem, secundum vero ad gratiam cooperantem. Primum fit in nobis sine nobis, secundum autem in nobis nobiscum. Ex hac vero prima gratia differentia filii et mercenarii secunda sequitur, videlicet quod filio bona patris debentur in regeneratione, mercenario vero pacto operis. Ergo filius soli gratiae adoptionis innititur, cuius beneficio exspectat hereditatem. Mercenarius autem innititur labori operis, cuius merito sperat mercedem aeternam. Utrumque tamen, vel filium vel mercenarium esse non ex nobis, sed Dei donum est. Omnes enim nascimur *filii irae*, ut dicitur Eph. 2 (3); et Jo. 1 (12): Dedit nobis *potestatem filios Dei fieri.* Rursus Jo 15 (5) dicit Christus: *Sine me nihil potestis facere.* Sed *omnia opera nostra in nobis operatus* est Deus, ut dicitur Is. 26 (12).

[*Primum dubium*]

44 Circa istam materiam occurrunt quaedam dubia. Quorum primum est istud: Utrum gratia sit aliquid creatum exsistens in anima?

Et videtur, quod non, quia sequitur, quod aliquis posset cognoscere se habere gratiam, Et sic posset cognoscere se dignum fore vita aeterna. Contra quod Eccl. 9 (1) dicitur: *Nemo scit, utrum odio vel*

[3] adoptionem *Ms.*

amore dignus sit. Et consequentia tenet, quia omne obiectum sufficienter proportionatum suae potentiae agit in ipsum.

45 In oppositum, quia omnis qualitas exsistens in anima est aliquid creatum. Sed quaelibet gratia est qualitas, ut patet. Ergo.

46 Respondetur dicendum ponendo duas conclusiones, quas ponit Thomas de Argentina [d].

« Prima [conclusio] est, quod gratia gratificans nos Deo, vel per quam grati sumus Deo, est aliquid creatum in anima » [e].

47 Probatur sic : « Omnis animae nostrae perfectio habitualis vel est ex nostra operatione vel ex Dei creatione. Sed gratia gratum faciens est quaedam perfectio animae non producta ex nostris operationibus. Ergo oportet, quod sit aliquid creatum in anima. Maior patet per sufficientem divisionem. Minor est evidens ex dictis Apostoli. Nam quod gratia perficiat animam, patet, quia dat esse ipsi animae iuxta illud Apostoli 1 Cor. 15 (10) : *Gratia Dei sum id, quod sum, et gratia eius in me vacua non fuit.* Quod autem non sit ex nostris operibus, patet per eundem Ad Rom. 11 (6), ubi ait : *Si autem ex operibus, iam non est gratia* » [f].

48 Praeterea : Ille, « qui est indignus vita aeterna, non potest fieri dignus vita aeterna nisi per aliquid a Deo sibi intrinsece collatum. Sed homo, antequam habeat gratiam, est indignus vitae aeterna. Ergo. Maior patet ; nam cum vita aeterna sit finis supernaturalis, nequaquam possumus ex nostris naturalibus respectu talis finis nos facere dignos de indignis, quia *non ex operibus iustitiae, quae fecimus nos, sed secundum suam misericordiam* [fol. 57r] *salvos nos fecit,* ut ait Apostolus Ad Tit. 3 (5). Propter quod ait Isidorus [g] De summo bono libro secundo cap. 5 : « Sciant liberi arbitrii defensores nihil se posse in bonum sua praevalere virtute ». Minor autem patet ex fide » [h].

[d] Die ganzen weiteren Ausführungen in diesem dubium sind ziemlich wörtlich übernommen von THOMAS DE ARGENTINA, *Comment. in quat. libr. Sent.*, II, dist. 26sq. qu. 1 art. 1 : Genua 1585, prima pars, fol. 185ra-va. — Auch die Fragestellung ist bei Thomas wörtlich gleichlautend.

[e] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 185ra.

[f] l.c.

[g] ISIDORUS, *Sent. libr.* II, 5, 4 : PL 83, 604.

[h] THOMAS DE ARGENTINA, l.c.

49 « Praeterea [nullus] potest esse formaliter Deo carus vel gratus nisi informatus gratia a Deo creata. Sed quilibet iustus fidelis est formaliter Deo gratus. Ergo » [i].

50 « Sed contra istam conclusionem » est opinio Durandi [j], quae dicit, « quod ex hac operatione, quae [4] est reddere hominem Deo gratum, non potest poni, quod gratia sit aliqua forma creata in anima, quia impossibile est, quod effectus praecedat suam causam. Sed esse Deo gratum praecedit saltem ordine naturae omne habituale donum, quod est vel esse potest in homine. Ergo impossibile est, quod aliquid habituale donum reddat hominem Deo gratum formaliter. Maior patet, ut ipse dicit. Minorem probat, quia principium cuiuslibet liberalis communicationis est amor. Ergo prius est homo a Deo dilectus et per consequens Deo gratus, quam ei aliquid a Deo detur. Propter quod, si datur aliquid homini postea, hoc non est gratum faciens, sed gratis datum » [k].

51 « Sed illud dictum non videtur esse verum, quia impossibile est, quod aliquis [5] de non grato fiat gratus nisi per aliquam mutationem factam vel in gratificante vel in gratificato. Sed saepius contingit,

[i] l.c.

[j] Primum est, quod homo potest esse et est Deo gratus et carus, antequam habeat gratiam et caritatem sibi formaliter inhaerentem; ... patet sic: Effectus sequitur suam causam efficientem tempore vel natura. Sed omne bonum habituale, quod est vel esse potest in homine, est effective ab eo, quod est esse Deo gratum vel carum. Igitur omne bonum habituale sive gratia sive caritas sive quodcumque aliud sequitur natura vel tempore id, quod est hominem esse Deo gratum vel carum. Igitur prius homo natura vel tempore est Deo gratus vel carus, quam habeat gratiam vel caritatem sibi formaliter inhaerentem. Maior de se patet. Minor probatur, quia principium cuiuslibet liberalis communicationis est amor. Quidquid enim datur homini a Deo, datur liberaliter et non aliqua necessitate vel obligatione. Ergo datur ex amore. Sed esse Deo gratum vel carum est esse a Deo amatum vel dilectum. Igitur quidquid datur homini a Deo, est effective ab eo, quod hominem esse Deo gratum vel carum. Et hoc fuit minor. — DURANDUS DE S. PORCIANO, *In Sent. comment. libri quat.*, I, dist. 17 qu. 1 : Venedig 1571, fol. 54vb. — Diese Ausführungen finden sich auch im gleichen Wortlaut bei DURANDUS DE S. PORCIANO, *Quodlib. Avenion. primum*, qu. 6 : ed. P.T. STELLA, Zürich 1965, 88 sq. — In der ersten Redaktion des Sentenzenkommentars (vgl. W. DETTLOFF, *Die Entwicklung der Akzeptations- und Verdienstlehre von Duns Scotus bis Luther*, Münster 1963, 110sq. Anm. 367sq. : nach dem Parisiensis Nat. lat. 12330, fol. 21va-b) ist ihr Wortlaut etwas erweitert, aber inhaltlich ganz ähnlich.

[k] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 185ra-b.

[4] quod *Ms.*

[5] aliquid *Ms.*

quod homo, qui non fuit gratus Deo, efficitur gratus Deo. Et in Deo gratificante nulla potest esse mutatio, cum sit immobilis per se et per accidens et ab intra, ut patet octavo Physicorum [l] et duodecimo Metaphysicae [m]. Iuxta quod ipse dicit de se: *Ego Deus et non mutor* (cf. Nm 23, 19). Ergo necesse est huiusmodi gratum esse fieri per realem mutationem factam in ipsa anima. Et per consequens habitus gratiae, cuius participatione talis mutatio fit in anima, est aliquid realiter creatum in ipsa anima» [n].

52 « Praeterea quandocumque aliquis homo de novo est Deo gratus, tunc Spiritus Sanctus de novo habitat in eo vel saltem est in eo aliter, quam fuerat primo. Ista ergo alietas, cum non possit reduci in aliquam factam mutationem in Spiritu Sancto, necessario reducitur in mutationem factam in homine. Et sic sequitur idem quod prius» [o].

53 Praeterea Philosophus [p] secundo Rhetoricorum dicit, quod « 'diligere est velle bonum'. Ex hoc arguitur sic: Quandocumque aliquis diligit aliquam rem, quam prius non diligebat, oportet, quod in re dilecta sit aliquod bonum, quod prius non erat bonum, vel saltem est apparens bonum, vel quod in diligente sit facta aliqua mutatio. Sed cum Deus de novo diligit aliquem hominem, quem prius non diligebat, nullum istorum potest dari nisi primum» [q].

54 Per hoc ad rationem opinionis contrarie « dicendum, quod minor non est vera. Quia, cum donum prophetiae fuerit communicatum ipsi Balaam, si ista minor esset vera, tunc Balaam fuisset gratus Deo et dilectus, quod est falsum, cum ipse fuerit mortalis peccator (cf. Nm 22 sqq.)» [r].

55 « Item falsum assumitur in ista minori, quia effectus formalis praecedit formam, cuius est effectus. Sed esse gratum Deo est effectus formalis gratiae. Ex hoc enim homo formaliter Deo gratus est, quia gratia informatus est. Cum ergo agens prius naturae det formam et

[l] *Phys.* VIII, 6: ARISTOTELES, 1, 259 b 22 sqq.
[m] *Metaphys.* XI, 6: ARISTOTELES, 2, 1071 b 3-5.
[n] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 185rb.
[o] l.c.
[p] *Rhetor.* II, 4: ARISTOTELES, 2, 1380 b 35 sq.
[q] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 185rb.
[r] l.c.

dando formam det effectum formalem, ideo esse gratum Deo non est prius naturae quam ipsa gratia; cuius oppositum sumitur in minori» [s].

56 « Ad probationem dicendum, quod minor non est vera, quia multa bona communicat Deus peccatoribus liberaliter et non coacte et tamen non diligit peccatores» [t], sed potius odit iuxta illud psalmi (5, 7): *Odisti omnes, qui operantur iniquitatem perdes omnes* [et cetera]. « Etiam in fine istius rationis iste aperte videtur negare distinctionem, quae a sanctis doctoribus antiquis et modernis temporibus data est, puta quod quaedam est gratia gratis data et alia est gratia gratum faciens, quia ille nulla ponit gratiam gratum facientem, sed tantummodo gratiam gratis datam» [u].

57 Secunda conclusio, « quod, quamvis gratia sit habitus quidam creatus in anima, quo formaliter Deo grati sumus et quo esse spirituale primo [6] capimus, tamen naturali cognitione nullus potest cognoscere certitudinaliter se habere huiusmodi habitum. Et dico: naturali cognitione, quia per revelationem divinam bene posset alicui hoc manifestari. Dico etiam: certitudinaliter, quia coniecturative bene possumus de hoc opinari [7]» [v].

58 Ista conclusio probatur: « Si per aliquid [hoc] sciri posset, hoc esset aliquo istorum trium modorum, puta vel quia aliquis [8] sentiret sibi mala displicere, vel quia sibi sentiret bona placere, vel propter virtuosae vitae continuationem [fol. 57v] non perciperet ulterius aliquem remorsum conscientiae. Prima duo non sufficiunt, quia propter aliquas laudabiles consuetudines etiam Iudaeus vel paganus posset inveniri, cui vitia displicerent et virtutes placerent. Hector enim adeo fuit virtuosus, quod non aestimabatur filius hominis, sed filius dei, ut recitat *Philosophus* [w] septimo Ehticorum. Socrates etiam habuit tantam complacentiam in moribus et virtutibus, quod permisit se occidi, antequam

[s] l.c.
[t] l.c.
[u] l.c.
[v] l.c.
[w] *Ethic. Nicomach.* VII, 1: Aristoteles, 2, 1145 a 20 sqq.

[6] primo spirituale *Ms.*
[7] dubitare *Ms.*
[8] aliquid *Ms.*

vellet relinquere virtutes. Nec tertium sufficit teste Apostolo, qui ait 1 Cor. 4 (4): *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc iustificatus sum*» [x].

« Praeterea : Quicumque certa notitia sciret se esse in gratia gratum faciente, ille [9] sciret se esse dignum amore Dei. Sed Eccle. 9 (1 sq.), ut allegatum est: *Nescit homo, utrum amore vel odio dignus* [*sit*]. *Sed omnia in futurum reservantur incerta*» [y].

59 « Sed contrarium istius conclusionis quidam nituntur probare satis apparenter.

Et primo sic : Non magis repugnat aliquem scire se habere gratiam et caritatem, quam scire se [10] fidem habere. Quia fides est habitus supernaturaliter infusus sicut gratia et caritas. Sed aliquis potest de certo scire se habere fidem, quia experitur se libere consentire omnibus articulis fidei. Ergo» [z].

60 Secundo : « Cum parvulus baptizatus recipiat gratiam, quando pervenit ad annos discretionis, aut non potest cognoscere primum peccatum suum, quo mortaliter peccat, et tunc non peccaret, quia ignorantia invicibilis excusaret eum non solum a tanto, sed etiam a toto; aut potest huiusmodi peccatum cognoscere, et tunc, antequam habeat huiusmodi notitiam, potest scire se esse in gratia» [aa].

61 Tertio « isti allegant pro se Augustinum [ba] octavo De Trinitate cap. 8, qui ait : Qui habet caritatem, « magis novit dilectionem, qua diligit, quam fratrem, quem diligit». Sed fratrem suum aliquis novit certa notitia, ergo et caritatem; et per consequens gratiam, quia idem est iudicium de utraque.

62 Sed ista [11] non concludant. Igitur» [ca].

« Ad primum dicendum, quod minor non est vera loquendo de fide infusa. Si autem loquuntur isti de fide acquisita, tunc maior est falsa.

[x] Thomas de Argentina, l.c. fol. 185rb-va.
[y] l.c. fol. 185va.
[z] l.c.
[aa] l.c.
[ba] Augustinus, *De Trin.* VIII, 8, 12 : CCL 50, 286, 1 sq.
[ca] Thomas de Argentina, l.c.

[9] se *add. Ms.*
[10] se scire *Ms.*
[11] isti *Ms.*

Ad probationem dicendum, quod, quamvis aliquis experiatur [12] se articulis fidei libere consentire, non tamen potest scire, utrum talis assensus [13] proveniat ab habitu infuso vel ab acquisito » [da].

63 « Ad secundum dicendum, quod ratione baptismi nullus potest scire se esse in gratia, quia nullus potest de certo scire [14], quod sit vere baptizatus, quia potest baptismus impediri vel ex falsa baptizantis intentione vel ex inepta verborum prolatione vel ex defectu materiae. Vel dicendum, quod, quamvis talis homo bene possit cognoscere suum primum peccatum esse peccatum, non potest tamen esse certus, quod ante illud signatum peccatum nullum aliud commiserit peccatum, cum *proni sint sensus* [15] *hominis ad malum ab adolescencia sua*, ut dicitur Gen. 8 (21). Immo et magna videtur esse praesumptio, si aliquis homo diceret se de certo scire aliquod suum peccatum, antequam nullum penitus commisit peccatum, cum tot sint laquei peccatorum tam via omissionis eorum, quae facere tenemur, quam via commissionis quantum ad ea, quae ex praecepto Dei vitare tenemur » [ea].

64 « Ad tertium dicendum, quod Augustinus non loquitur ibi de notitia actuali, sed de notitia habituali; secundum quam notitiam illa, quae magis praesto sunt animae, magis dicuntur cognosci ab anima. Et quia dilectio vel quicumque alter habitus exsistens in anima est intimior animae, quam frater vel homo extrinsecus, ideo anima diligens magis cognoscit cognitione habituali dilectionem quam fratrem, quem diligit » [fa].

Secundum dubium : [ga]

65 Utrum homo non habens gratiam possit mereri gratiam ?

Ad quod dicendum « primo, quod homo carens gratia non potest

[da] l.c.

[ea] l.c.

[fa] l.c.

[ga] Die Fragestellung und ihre Lösung ist wiederum wörtlich übernommen von Thomas de Argentina, *Comment. in quat. libr. Sent.*, II, dist. 26 sq. qu. 1 art. 3 : Genua 1585, prima pars, fol. 186rb-va.

[12] experitur *Ms.*

[13] sensus *Ms.*

[14] se esse - certo scire *om. Ms.*

[15] spiritus *Ms.*

mereri gratiam de condigno. Quia, si homo constitutus in puris naturalibus possit mereri de condigno gratiam gratum facientem, de qua loquimur in praesenti, cum per talem gratiam homo sufficienter consequatur vitam aeternam, quae est finis simpliciter supernaturalis, tunc ex puris naturalibus possemus consequi finem supernaturalem. Et per consequens finis supernaturalis non esset supernaturalis, quod est contradictio » [ha].

66 « Praeterea : Illud, cui causaliter omne meritum nostrum innititur, hoc mereri non possumus. Gratia est huiusmodi iuxta illud Augustini : [ia] 'Quid est meritum ante gratiam, cum omne bonum meritum [fol. 58r] nostrum in nobis non faciat nisi gratia ?' » [ka]

67 « Praeterea : Si ex nostris naturalibus possemus de condigno mereri gratiam, tunc gratia esset debitum absolute et per consequens non esset gratia » [la].

68 « Sed forte Pelagius, qui oppositum istius asserit, praedictam conclusionem posset impugnare sic : Quandocumque aliquis exsistens in gratia orat pro seipso de his, quae pertinent ad salutem, tunc semper exauditur, ut dicunt sancti doctores. Sed aliquis exsistens nunc in gratia potest orare, quod, si ipsum contingat ex humana fragilitate perdere gratiam, restituatur. Ergo » [ma].

69 Secundo : « Deus dans alicui gratiam, qui ante non habuit, tunc vel dat digno, [et] tunc recipiens meruit eam ; vel dat indigno, [et] tunc Deus esset iniustus » [na].

70 « Ad primum dicendum, quod dato, quod talis exaudiretur, adhuc tamen non meretur illam secundam gratiam ex suis naturalibus, ut est sine gratia, sed ut habuit gratiam praecedentem » [oa].

71 « Ad secundum dicendum, quod ex hoc non sequitur, quod Deus sit iniustus, sed potius [quod] sit pius et misericors » [pa].

ha THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 186rb.
ia AUGUSTINUS, *Epist.* 194, 5, 19 : CSEL 57, 190, 12-14.
ka THOMAS DE ARGENTINA l.c.
la l.c.
ma l.c.
na l.c. fol. 186va.
oa l.c.

72 Secundo dicendum est, « quod exsistens sine gratia potest merer gratiam de congruo; quia congruum esse videtur, ut misericors pater prodigum et vagabundum filium, quamvis abierit in regionem longinquam variis se involvens generibus peccatorum, redeuntem ad gremium paterni domicilii cum pietate suscipiat et errata volenti corrigere gratiam largiatur, iuxta illud Apostoli secunda Cor. 1 (3): *Benedictus Deus et pater Domini nostri Jesu Christi, pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra.* Peccator vero, qui quantum ad vitae suae correctionem facit totum, quod in se est, assimilatur filio prodigo, qui dicit in Evangelio: *Surgam et ibo ad patrem meum et dicam ei : Pater, peccavi in caelum et coram te. Ideo non sum dignus vocari filius tuus; sed fac me sicut unum ex mercenariis tuis,* Luc .15 (18 sq.). Unde si faceret totum, quod in se est, etiam si esset paganus, numquam Deus dimitteret, quin veritatem suae fidei sibi panderet et infunderet gratiam Spiritus Sancti, quod bene apparuit Act. 10 (5 sqq.) de Cornelio, ad quem Deus miraculose misit apostolum Petrum» [qa].

73 « Modus autem redeundi seu gratiam communicandi, quamvis in praedicta parabola satis sit expressus, potest tamen dici, quod primo per gratiam praevenientem ipse Deus ammonet et per aliquos instinctus speciales ipsum peccatorem, quorum perceptione peccator incipit reatum suum cognoscere et aliqualiter habere displicentiam peccatorum. Talibus enim ammonitionibus Deus stat ad ostium et pulsat et petit a nobis nostram conversionem. Et quia ex nobis ipsis converti non possumus, ergo ad ipsum clamare debemus illud Tren. ultimo (5, 21): *Converte nos, Domine, ad te et convertemur.* Et Dominus respondet illud Zach. 1 (3): *Convertimini ad me, et convertar ad vos,* id est: Sequimini ammonitionem meam, facite, quid in vobis est, et ego convertar ad vos, communicando vobis gratiam meam» [ra]. Illud dubium sic patet.

Tertium dubium est: [sa]

74 Utrum habens gratiam posset mereri de condigno vitam aeternam? Ad quod dicendum est « primo, quod considerato merito nostro,

[pa] l.c.

[qa] l.c.

[ra] l.c.

[sa] Die Frage und ihre Lösung ist, von unbedeutenden Kürzungen abgesehen, wörtlich entlehnt bei Thomas de Argentina, *Comment. in quat. libr. Sent.*, II, dist. 26 sq. qu. 1 art. 4: fol. 186va-vb.

ut a nobis est, sic nullus purus homo meretur vitam aeternam de condigno, quia, ut dicitur Rom. 8 (18): *Non sunt condignae passiones huius saeculi ad futuram gloriam, quae revelabitur in nobis*» [ta].

75 « Praeterea : Non magis potest creatura ex suis meritis seu operibus suum creatorem constituere debitorem quam servus naturalis dominum suum naturalem. Sed servus nullo modo potest suum dominum ex condigno debitorem constituere. Ergo nec creatura creatorem» [ua].

76 « Praeterea : Ille, qui solum facit illud, quod tenetur, quamvis solvat illi, cui operatur, tamen ex huiusmodi [16] opere non potest illum suum debitorem constituere. Sed cum ad laudem Dei [17] facimus totum, quod possumus, adhuc nihil ei supererogamus, sed solum reddimus creatori illud, quod de iure debemus. Ergo» [va].

77 « Praeterea : Condignum meritum debet aequale esse ipsi praemio. Sed nullum nostrum meritum, ut a nobis est, potest aequari caelesti praemio, *quod oculus non vidit nec auris audivit nec in cor hominis descendit*» [wa], *quae praeparavit Deus diligentibus se*, ut ait Apostolus prima Cor. 2 (9).

78 « Secundo dicendum, quod, quamvis meritum nostrum, ut a nobis est, absolute loquendo non sit condignum vitae aeternae, tamen, ut gratia Spiritus Sancti informatum, et principaliter operante Spiritu Sancto et nobis cooperantibus conqui- [fol. 58v] situm est, sic capit quandam coaequalitatem vitae aeternae, ratione cuius de iustitia et de condigno nobis redditur vita aeterna» [xa].

« Quia, quamvis servus ut servus non possit dominum suum constituere debitorem ex iustitia, tamen servus factus liber potest mereri apud dominum suum de condigno. Sed homo gratia Dei informatus est constitutus in spirituali libertate, quia, *ubi Spiritus Dei, ibi libertas*, ut ait Apostolus (2 Cor 3, 17); et Jo. 8 (36): *Si Filius* [18] *vos liberavit*,

[ta] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 186va.
[ua] l.c.
[va] l.c.
[wa] l.c. fol. 186vb.
[xa] l.c.

[16] eius *Ms.*
[17] Dei *om. Ms.*
[18] veritas *Ms.*

vere liberi eritis. Ergo ut sic, homo potest vitam aeternam ab ipso omnium bonorum largitore mereri de condigno. Ergo» [ya].

79 Praeterea: Ista videtur esse intentio Apostoli secunda [19] Ad Tim. 4 (8): *De reliquo reposita est mihi corona iustitiae, quam reddet mihi illa die iustus iudex*» [za].

80 Sed contra istud dictum argui potest ex dictis *Durandi* [ab], « qui omnino negat meritum nostrum quocumque modo sumptum esse condignum vitae aeterne, quod probat dupliciter: Primo sic: Illud, quod aliquis assequitur ex sola liberalitate dantis, hoc non cadit sub merito de condigno. Sed quidquid a Deo consequimur, sive sit gratia sive gloria, sive bonum spirituale sive corporale, totum habemus ex mera liberalitate Dei. Maior nota est. Sed minor probatur, quia diis et parentibus non possumus reddere aequivalens, ut patet octavo Ethicorum [bb]. Igitur Deus in nullo tenetur nobis; et per consequens, quidquid nobis tribuit, ex mera liberalitate tribuit. Ergo» [cb].

81 « Secundo, quia ad Rom. 6 (23) dicitur: *Gratia Dei vita aeterna*. Ubi dicit Glossa [db]: 'Maluit dicere: *Gratia Dei vita aeterna*, ut intelle-

[ya] l.c.

[za] l.c.

[ab] ... est meritum de condigno stricte et proprie accepto; et tale meritum est actio voluntaria, propter quam alicui debetur merces ex iustitia... Et tale meritum invenitur inter homines, sed non est hominis ad Deum. Quod patet, quia, quod redditur potius ex liberalitate dantis quam ex debito operis, non cadit sub merito de condigno stricte et proprie accepto... Sed quidquid a Deo accipimus, sive sit gratia, sive sit gloria, sive bonum temporale vel spirituale..., potius et principalius accipimus ex liberalitate Dei, quam reddatur ex debito operis. Ergo nihil penitus cadit sub merito de condigno sic accepto. Maior patet ex ratione meriti de condigno prius posita. Minor probatur,quia facilius et minus est reddere aequivalens eius, quod quis accepit ab alio, quam eum constituere debitorum... Sed nullus potest reddere Deo aequivalens dicente Philosopho octavo Ethicorem... Ergo multo minus est possibile, quod ex quocumque nostro opere Deus fiat nobis debitor. — Durandus de S. Porciano, *In Sent. comment. libri quat.*, II, dist. 27 qu. 1: Venedig 1571, fol. 177vb. — Diese Ausführungen finden sich im gleichen Wortlaut in seinem *Quodlibetum Avenion. primum*, qu. 7: ed. P.T. Stella, Zürich 1965, 93.

[bb] *Ethic. Nicomach.* VIII, 16: Aristoteles, 2, 1163 b 15 sqq.

[cb] Thomas de Argentina, l.c. fol. 186vb.

[19] prima *Ms.*

geremus Deum ad vitam aeternam pro sua miseratione nos perducere [20] non ex meritis nostris' » [eb].

82 « Ad primum dicendum : Ad minorem, quod respiciendo ad primariam radicem, tunc totum, quod consequitur a Deo, ex sua liberalitate provenit. Sed postquam nos liberos fecit, tunc virtute Spiritus Sancti, qui est spiritus libertatis, possumus aliquo modo de pia iustitia ipsum debitorem constituere. Et hoc ex suo liberali promisso. Omne enim promissum cadit in debitum. Sed in Apocalypsi promisit Deus coronam vitae ei, qui fidelis fuerit usque ad mortem. Ideo ibidem 2 (10) dicitur : *Esto fidelis usque ad mortem et dabo tibi coronam vitae.* Etiam Jac. 1 (12) dicitur : *Qui probatus fuerit, accipiet coronam vitae, quam repromisit Deus diligentibus se* » [fb].

83 « Ad secundum dicendum, quod illa auctoritas cum sua glossa aliud non intendit, nisi quod homo ex suis naturalibus cum exclusione gratiae non potest consequi vitam aeternam. Et hoc est concedendum, ut patet ex prima conclusione » [gb].

Quartum dubium : [hb]

84 Utrum homo carens gratia possit adimplere omnia divina praecepta ?

Ad quod dixerunt quidam, « quod, quamvis sine gratia non possit aliquis explere omnia mandata quantum ad modum operis, puta quantum ad meritorie operari ; quantum tamen ad rem actam, puta quantum ab substantiam operis, sic potest quis sine gratia adimplere

[db] Petrus Lombardus, *Collect. in epist. D. Pauli*, Epist. ad Rom. 6, 23 : PL 191, 1412.

[eb] Thomas de Argentina, l.c. — Vgl. Durandus de S. Porciano, *Quodlibetum Avenion. primum* l.c., 95 : « Auctoritates sacrae Scripturae, quamvis sint plures, ad praesens tamen adducentur duae tantum... Secunda est Ad Romanos 6, ubi dicitur quod gratia Dei vita aeterna ». — In der Quaestio des gedruckten Sentenzenkommentars findet sich dieser Satz nicht.

[fb] Thomas de Argentina l.c.

[gb] l.c.

[hb] Die Fragestellung und ihre Lösung finden sich wörtlich bei Thomas de Argentina, *Comment. in quat. libr. Sent.*, II, dist. 28 sq. qu. 1 art. 1 : fol. 187rb-188ra. — Freilich hat Johannes die Stücke etwas umgestellt.

[20] producere *Ms.*

omnia mandata. Quod declarant in simili. Quia, ut patet secundo Ethicorum [ib], sine virtutibus possumus facere opera virtutum, puta: Non fortis potest facere opera fortitudinis, licet non possit ea facere, ut fortis, puta fortiter et delectabiliter, sic a simili et cetera» [kb].

85 Istam etiam opinionem confirmant alii sic: « Quaelibet potentia potest in actum sibi proportionatum quantum ad substantiam actus sine additione cuiuslibet [21] alterius; quia potentia est, qua possumus, ut dicitur secundo Ethicorum [lb]. Sed sub praeceptis iuris naturalis cadunt solummodo actus, quorum potentiae sunt in nobis. Ergo» [mb].

86 Tertio « sic potest probari: Qui potest maius, potest et minus. Sed homo sine gratia potest Deum diligere, quod est maximum mandatum. Ergo. Maior patet. Minor probatur: Quia si homo non posset diligere Deum sine gratia, tunc quandoque posset evidenter scire se esse in gratia, cum experiretur se diligere Deum; cuius oppositum patet Eccl. 9 (1), ubi dicitur: *Nescit homo, utrum amore vel odio dignus sit*» [nb].

87 Quarto: « De mandato dilectionis in persona Dei dicitur Deut. 30 [22] (11): *Mandatum hoc, quod ego praecipio tibi hodie, non supra te est.* Sed secundum *Gregorium* [ob] in homilia de apostolis: omne mandatum de sola dilectione est, et omnia unum mandatum sunt.» [pb]

88 Quinto: Ea, « quae gentiles secundum legem naturae viventes faciunt, illa possumus implere sine gratia. Sed Apostolus Ad Rom. 2 (14) loquens de divinis mandatis ait: *Gentes, quae legem non habent, naturaliter ea, quae sunt legis, faciunt*» [qb].

89 « Sed ista opinio satis videtur periculosa esse, quia beatus Augustinus [rb] in libro De haeresibus videtur dicere hoc perti- [fol. 59r] nere

[ib] *Ethic. Nicomach.* II, 1 : ARISTOTELES, 2, 1103 a 31sq.

[kb] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 187rb (Sed contrarium).

[lb] *Ethic. Nicomach.* II, 4: ARISTOTELES, 2, 1105 b 23 sq.

[mb] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol 187va.

[nb] l.c.

[ob] GREGORIUS MAGNUS, *Quadrag. homil. in Evang. libri duo*, hom. 27, 1: PL 76, 1205.

[pb] THOMAS DE ARGENTINA, l.c.

[qb] l.c.

[rb] AUGUSTINUS, *De haeres.* 88, 2: CCL 48, 340, 11 sq.

[21] cuilibet *Ms.*

[22] 20 *Ms.*

ad haeresim Pelagianorum, ut credant sine gratia hominem posse facere divina mandata» [sb].

90 Et ideo aliter est respondendum ad dubium. Magister Thomas de Argentina ponit duas conclusiones, quarum « prima est, quod quamvis carens gratia possit se aliquo tempore a transgressione mandatorum Dei praeservare, non tamen potest se in huiusmodi praeservatione diu continuare» [tb]. Ista conclusio magis est tenenda ex Sanctorum auctoritatibus quam ex convincentibus rationibus.

91 Unde Augustinus [ub] « tertio De libero arbitrio [23] ait: 'Illa [24] enim est peccati poena iustissima, ut amittat [25] quisque, qua [26] bene uti noluit, potestatem'. Homo ergo, cum potuisset sine difficultate omnia mandata implere, nolens uti bene ista postestate perdidit eam, ut etiam volens non possit omnia mandata adimplere. Item idem Augustinus [vb] in eodem libro: 'Inflictum est homini propter peccatum, ut non videat, quid recte sit faciendum, et, si videt et vult recte facere, hoc non posset implere'. Et ibidem [wb]: 'Neque tibi imputatur in culpam, quod vulnerata membra non colligis, sed quod volentem sanare contempnis'» [xb].

92 « Praeterea: Operator omnium mandatorum Dei dignus est vita aeterna iuxta illud Matth. 19 (17): *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Sed nullus sine gratia est dignus vita aeterna» [yb], ut patet.

93 Secunda conclusio: « Exsistens in uno peccato mortali, si non egerit poenitentiam, non poterit diu stare, quin cadet in alterum» [zb].

Patet per Gregorium [ac] « vicesimo quinto [27] Moralium; ubi expo-

[sb] THOMAS DE ARGENTINA, l.c.

[tb] l.c. fol. 187rb.

[ub] AUGUSTINUS, *De lib. arb.* III, 18, 52, 178: CCL 29, 305sq., 45 sqq.

[vb] l.c. III, 18, 52, 177: CCL 29, 305, 41-45 (nicht ganz wörtlich).

[wb] l.c. III, 19, 53, 181: CCL 29, 306, 15-18.

[xb] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 187rb.

[yb] l.c.

[zb] l.c. fol. 187va-vb.

[ac] GREGORIUS MAGNUS, *Moral.* XXV, 9, 22: PL 76, 334.

[23] De libero arbitrio tertio *transp. Ms.*

[24] nulla *Ms.*

[25] admittat *Ms.*

[26] quia *Ms.*

[27] decimo quinto *Ms.*

nens illud Job 34 [28] (25) : *Novit enim opera eorum ; idcirco inducit noctem et conterentur*, ait Gregorius : ' Peccatum namque quod [29], poenitentia non diluit, ipso suo pondere mox in aliud trahit' » [bc].

94 « Praeterea : Augustinus [30],[cc] primo Retractationum cap. 8 ait, quod sine gratia, per quam liberamur a servitute peccati, non possumus vitia superare, nec pie et recte vivere » [dc].

95 « Praeterea : Sicut corpus habens privationem annexam se habet ad corruptionem in naturalibus, sic se habet anima infecta peccato mortali ad corruptionem in moribus et virtutibus. Sed impossibile est de potentia naturae, quin tale corpus tendat in corruptionem naturalium. Ergo » [ec].

96 « Praeterea : Augustinus [fc] in De vera innocentia ait : 'Plus procul dubio est agi quam regi. Qui enim regitur, aliquid agit. Ideo regitur, ut recte agat. Qui agitur, agere ipse vix intellegitur. Tantum enim praestat voluntatibus nostris gratia Salvatoris, ut non dubitet Apostolus dicere, quod, *qui Spiritu Dei aguntur, hi filii Dei sunt* (Rom 8, 14). Nec aliquid in nobis libera voluntas melius agere potest, quam quod illi [31] se commendet, qui male agere non potest'. Statim enim, cum movemur sensu nostro [et] secundum nos agere volumus, a bona actione deficimus » [gc].

97 « Sed contra illud est opinio quaedam, quae ponit, quod, quamvis a peccato mortali non possumus resurgere sine gratia Dei, possumus tamen futuris peccatis resistere, ut non cadamus de novo in aliud peccatum mortale » [hc].

98 Quod [primo] probatur sic : « Quia enim ab ipso peccatore non tollitur liberum arbitrium, sed manet, quamvis vulneratum, cum liberi

[bc] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 187vb.
[cc] AUGUSTINUS, *Retract.* I, 8, 4 : CSEL 36, 41, 16 sq. - 42, 1 sq.
[dc] THOMAS DE ARGENTINA, l.c.
[ec] l.c.
[fc] In Wirklichkeit : AUGUSTINUS, *De gest. Pel.* 3, 5 : CSEL 42, 56 sq.
[gc] THOMAS DE ARGENTINA, l.c.
[hc] l.c.

[28] 24 *Ms.*
[29] quod namque *transp. Ms.*
[30] Augustinus *om. Ms.*
[31] in *Ms.*

arbitrii sit posse agere et non agere. Ergo licet ex hoc, quod vulneratum est, habeat difficultatem resistendi peccatis, tamen non habet impossibilitatem» [ic].

99 Secundo : « Peccatum nullum mortale committitur nisi de consensu voluntatis, ut patet per Augustinum [kc] in De vera religione. Sed in potestate nostra est consentire et non consentire. Ergo» [lc].

100 Tertio : « Communiter conceditur, quod per aliquod breve tempus potest aliquis vitare peccatum. Sed postquam vitavit homo peccatum per aliquam moram, post illam moram habilior efficitur ad vitandum peccatum. Ergo semper potest vitare» [mc].

101 Quarto : « Si peccator non posset vitare novum peccatum, vel hoc esset propter carentiam gratiae vel propter inclinationem derelictam ex peccato praecedenti. Non propter primum, cum quia in statu innocentiae homo sine gratia potuit vitare omne peccatum, tum quia non plus tollit privatio quam ponit habitus. Sed gratia non ponit libertatem contradictionis [32], sed solum ponit efficaciam ad merendum. Ergo carentia gratiae non tollit ab homine, quin libere possit eligere malum et bonum. Nec propter [33] secundum, quia inclinatio derelicta ex bono habitu non necessitat tantum voluntatem, quin libere possit a bono deviare ; ergo nec inclinatio derelicta per malum actum tantum necessitat voluntatem, quin possit vitare malum» [nc].

102 Quinto : « Illud, quod est inevitabile [34], non est imputabile. Ergo si talis peccator illud novum peccatum non posset vitare, tunc mortale peccatum non esset imputabile» [oc].

103 « Sed [fol. 59v] ista opinio est directe contra dicta Sanctorum, ut patet ex dictis. Igitur nihil concludit» [pc].

Et ideo ad rationes contra ad utramque partem respondetur.

[ic] l.c.

[kc] Cf. AUGUSTINUS, De ver. rel. 14, 27, 73 : CCL 32, 204, 4 sq.

[lc] THOMAS DE ARGENTINA, l.c.

[mc] l.c.

[nc] l.c.

[oc] l.c.

[pc] l.c. fol. 187va.

[32] electionis *Ms.*

[33] propter *om. Ms.*

[34] invincibile *Ms.*

104 Ad primam contra primam conclusionem « dicendum est, quod quamvis similitudo possit negari, ipsa tamen concessa dicendum, quod non habens virtutum cum magna difficultate elicit actum virtutis; et quia [35] magnum conatum ad tollendum huiusmodi difficultatem non potest simul habere circa diversa, ideo eliciendo actum unius virtutis, accidit ipsum peccare contra aliam virtutem. Sic et homo sine gratia, cum ponit magnum conatum propter difficultatem, quam patitur in observantia unius mandati, contingit ipsum peccare contra aliud mandatum » [qc].

105 « Ad secundum dicendum, quod si per ius naturale intelleguntur mandata legis divinae, tunc in minori est petitio principii, quia de hoc est quaestio praesens, utrum actus tales sint in posse nostro sine gratia addita. Item dato, quod tales actus sint in potestate nostra supposita hominis potentia sana et illaesa, non tamen hoc oportet, si eius potentia est laesa et vulnerata. Potentia autem humana considerata sine gratia Dei est quasi mortaliter laesa. Et ideo et cetera. Potest etiam dici, sicut iam dictum est ad primum » [rc].

106 « Ad tertium dicendum, quod diligere Deum non est mandatum magnum absolute loquendo, sed diligere Deum ex toto corde et ex omnibus viribus suis; et numquam hoc potest aliquis facere sine gratia » [sc].

107 « Ad quartum dicendum, quod tale mandatum dicitur non esse supra hominem, quia, si homo faceret totum, quod in se est, tunc Deus adiuvat hominem et infundit supernam gratiam. Dilectio etiam, de qua loquitur Gregorius, non est dilectio naturalis, sed supernaturalis, quae est ipsa caritas diffusa in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui habitat in nobis (cf. Rom 5, 5) » [tc].

108 « Ad quintum dicendum, quod, quamvis gentes faciant aliqua bona, quae legis sunt, non tamen faciant omnia.

Unde propter inclinationem et pronitatem derelictam in natura humana propter peccatum originale ad ea, quae sunt illicita et prohi-

[qc] l.c.
[rc] l.c.
[sc] l.c
[tc] l c.

[35] ideo *Ms.*

bita, etiam fideles informati gratia, magnam sentiunt difficultatem in observantia mandatorum. Iuxta quod ait Apostolus Ad Rom. 7 (23): *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meae,* et infra (7, 24 sq.): *Quis me liberabit de corpore mortis huius? Gratia Dei per Jesum Christum.* Et ideo videtur, quod carentes gratia non solum difficultatem, verum etiam impossibilitatem habeant ad observandum omnia mandata coniunctim et continuandum [36] se in huius observantia» [uc].

109 Ad rationes contra secundam conclusionem. Ad primam « dicendum, quod quamvis maneat liberum arbitrium, tamen propter carentiam gratiae et assistentiam mortalis nequitiae homo talis non semper est compos sui, sed quasi vulneratus in membris; si ad aliquam horam subsistit sine peccato novo, in hoc tamen non diu permanebit» [vc].

110 « Ad secundum dicendum, quod quamvis in potestate nostra, cum sani et sobrii sumus in mente, sit consentire et non consentire [37], tamen infirma mens et infecta seu inebriata allectationibus peccatorum praecedentium et lassata continuatione temptationum, non potest quandoque non consentire» [wc].

111 « Ad tertium dicendum, quod sicut natans contra impetum aquae ex hoc, quod per unam horam natat, non efficitur habilior ad continuandum se in tali actu, quinimmo propter lassitudinem membrorum tandem deficiet, sic in proposito etiam, ut dictum est. Dato, quod huiusmodi peccator ponendo totum suum conatum ad resistendum uni peccato, in illud peccatum non incidat, tamen quia huiusmodi conatum non potest simul extendere ad resistendum ceteris, ideo quasi incautus ceterorum ruit in alia et sic incidit in Scyllam, cupiens vitare Carybdim» [xc].

112 « Ad quartum dicendum, quod non propter alterum tantum, sed propter utrumque simul, puta propter carentiam gratiae [38] et propter inclinationem ad peccandum» [yc].

[uc] l.c.
[vc] l.c. fol. 187vb.
[wc] l.c. fol. 187vb-188ra.
[xc] l.c. fol. 188ra.
[yc] l.c.

[36] continuando *Ms.*
[37] et non consentire *om. Ms.*
[38] gratiae *om. Ms.*

113 « Ad quintum dicendum, quod quamvis peccator non possit cavere, qui incidat in aliqua nova peccata, tamen peccatum novum est sibi imputandum. Sicut enim ebrius peccans non est immunis, dato quod non habeat potentiam resistendi, dum ebrius est, quia tamen ebrietatem vitare potuit et non fecit, ideo secundum Philosophum [zc] tertio Ethicorum ebrius duplici poena plectendus est. Sic in proposito [39], quia primum peccatum istius peccatoris fuit in sua potestate et cetera » [ad].

114 « Iterum, quia non facit totum, quod in se est, ad hoc, quod per poenitentiam [fol. 60r] primum peccatum deleatur, ideo merito reus habetur respectu omnium peccatorum, quae ex illo primo peccato provenient. Sicut enim aliquis habens lapidem molarem ad collum suum ligatum, a quo si esset absolutus, casui posset resistere, sed manens ligatus necessario et inevitabiliter cadit, sic talis, si non facit, quidquid potest ad hoc, ut ab huiusmodi lapide absolvatur, casus suus sibi est imputandus, quamvis praedictus casus sit inevitabilis et invincibilis, praesupposito quod maneat ligatus. Sic in proposito » [bd]. Et sic patet illud dubium.

Quintum dubium est: [cd]

115 Utrum homo exsistens in mortali peccato sine dono supernaturali possit se ad gratiam sufficienter praeparare ?

« Et videtur, quod sic, quia homo faciendo, quod in se est, praeparat se ad gratiam. Sed ex puris naturalibus potest unusquisque facere, quod in se est. Ergo. Maior patet ex dictis. Minor probatur ex hoc, quia, si aliquid supernaturale requiretur ad hoc, quod aliquis faciat, quod in se est, tunc esset implicatio contradictionis. Quia hoc non est in hominis potestate, ad quod requiritur aliquid [40] excedens naturam hominis » [dd].

[zc] *Ethic. Nicomach.* III, 2 : Aristoteles, 2, 1110 b 25-30.

[ad] Thomas de Argentina, l.c. fol. 188ra.

[bd] l.c.

[cd] Auch hier fußt Johannes von Retz in Fragestellung und Lösung, weithin wörtlich, auf Thomas de Argentina, l.c. II, dist. 28 sq. qu.1 passim : fol. 187ra-189ra. — Thomas hat die Frage folgendermaßen formuliert : An homo mortali culpae obnoxius satis se ad habitualem gratiam praeparare valeat ?

[dd] Thomas de Argentina, l.c. fol. 187ra-b.

[39] in proposito *om. Ms.*

[40] aliquid *om. Ms.*

116 In contrarium: « Sicut sufficienter disponens materiam ad alicuius formae introductionem, quasi de condigno meretur huiusmodi formae introductionem; [41] nam si forma non introduceretur, hoc miraculose fieret et non naturaliter, sic et cetera. Sed, ut supra probatum est, nullus potest mereri gratiam de condigno. Ergo » [ed].

117 Respondetur: Dicendum « breviter, quod homo praecise ex se non potest se ad gratiam gratum facientem sufficienter praeparare, quia, sicut formae naturales non inducuntur in materiam nisi per motum prius factum ab agente naturali, sic forma supernaturalis, puta gratia, non inducitur in animam adulti hominis sine supernaturali agente supernaturaliter movente ipsam animam. Quia, cum in huiusmodi motionibus Deus hominem non violentat, sed allicit, nec sibi infundit gratiam, nisi talibus motionibus assentiat, ideo tota nostra iustificatio et ad gratiam Dei praeparatio est a Deo et a nobis; aliter tamen et aliter, quia a Deo est efficienter, a nobis autem consentienter, a Deo principaliter, a nobis quasi instrumentaliter » [fd].

118 « Hinc est, quod auctoritates sacri Canonis huiusmodi praeparationem quandoque attribuunt nobis. Sicut illud Zach. 1 (3): *Convertimini ad me, ait Dominus exercituum, et ego convertar ad vos.* Et Eccli. 15 (14): *Deus ab initio constituit hominem et reliquit eum in manibus consilii sui.* Et ibidem ait Dominus ad hominem (15, 17 sq.): *Apposui tibi ignem et aquam. Ad quod volueris, appone manum tuam.* Et ibidem: *Ante hominem vita et mors, bonum et malum; et quod placuerit ei, dabitur illi.* Et Prov. 16 (1): *Hominis est animam praeparare.* Quandoque autem huiusmodi auctoritates iam dictam praeparationem attribuunt ipsi Deo, sicut ait Apostolus Ad Rom. 9 (16): *Non est volentis neque currentis, sed totum miserentis Dei.* Et idem Apostolus ait (2 Cor 3, 5): *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis tamquam ex nobis, sed omnis nostra sufficientia ex Deo est.* Et Jer. 10 (23): *Non est hominis via eius, nec viri est, ut ambulet et dirigat gressus suos.* Et Thren. ultimo (5, 21): *Converte nos, Domine, ad te et convertemur.* Et ubi nos habemus in psalmo (84, 7): *Deus, tu conversus vivificabis nos*, dicit Glossa [gd], quod alia translatio habet: *Deus, tu convertens vivi-*

[ed] l.c. fol. 187rb.

[fd] l.c. fol. 188ra (art. 2).

[gd] Petrus Lombardus. *Comment. in psalm.*, ps. 84, 6: PL 191, 796.

[41] quasi - introductionem *om. Ms.*

ficabis nos. Concordantia autem omnium istarum dictarum auctoritatum et consimilium patet ex distinctione iam praedicta» [hd].

119 « Ad argumentum in contrarium dicendum, quod homo faciendo, quod in se est, non praeparat se ad gratiam active et sufficienter, sed permittit se Deum praeparare, consentiendo divinis motionibus, quibus Deus hominem ad gratiam recipiendam disponit» [id].

Sextum dubium : [kd]

Utrum homo prius, antequam peccavit, habuit gratiam facientem gratum ?

120 Ad quod dicendum primo, « quod homo, antequam peccavit, habuit gratiam gratis datam quantum ad naturales perfectiones, quae sibi a Deo perfectissimae erant collatae sine suis meritis et per consequens totaliter gratis. Etiam habuit gratiam gratis datam quantum ad bonum gratuitum supernaturale, scilicet originalem iustitiam, qua potuit immortaliter semper vivere et immaculatus corporaliter et spiritualiter perpetuo [42] semper manere» [ld].

121 « Istud autem decuit divinam bonitatem, quia alias homo prius sustinuisset poenam, quam commississet culpam» [md].

122 « Praeterea non decuit [fol. 60v] Deum, incorruptibilem et intellectualem animam a principio transfundere in corpus, quod necessitatem habuisset moriendi. Sed sine originali iustitia, per quam omnia aequabantur in homine, homo necessario mortuus fuisset» [nd]. Ergo.

123 « Praeterea : Quamdiu portio superior ipsius animae perfecte oboediebat Deo, tamdiu omnes vires inferiores in homine de iure debuerunt superioribus oboedire. Sed talis oboedientia virium inferiorum ad superiores in primo homine non potuit esse sine originali iustitia» [od].

[hd] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 188ra-b.

[id] l.c. fol. 189ra.

[kd] Dieses dubium hat Johannes ebenfalls wörtlich übernommen von THOMAS DE ARGENTINA, l.c. II, dist. 28 sq. qu. 1 art. 3 : fol. 188rb-va. — Die Frage lautet dort : Utrum primus homo antequam peccavit habuerit gratiam ?

[ld] THOMAS DE ARGENTINA, l.c. fol. 188rb (concl. 1).

[md] l.c.

[nd] l.c.

[od] l.c.

[42] perpetualiter *Ms*.

124 « Sed forte dicetur, quod medium sapit [43] naturam extremorum. Sed ea, quae sunt supra hominem, puta angeli, et ea, quae sunt infra hominem, puta bestiae, fuerunt a Deo creata [44] in suis puris naturalibus absque aliquo dono supernaturali. Ergo homo non videtur fuisse creatus in iustitia originali, quae est donum supernaturale » [pd].

125 Respondetur, « quod non est simile de homine, angelis et bestiis. Nam cum angelus non patiatur legem membrorum repugnantem legi mentis, ideo creatus in suis puris naturalibus habuit sufficiens posse ad resistendum omni peccato. Homo autem sine iustitia originali, quantumcumque purus esset creatus, cum sensisset immediate bellum virium inferiorum contra superiores propter diversitatem suorum appetituum, non potuisset restitisse, si non habuisset aliquod supernaturale donum. Bestiae etiam, cum non sint rationis [45] capaces, peccare non possunt. Homo autem potest peccare. Ideo indiguit originali iustitia, non autem angeli nec bestiae » [qd].

126 Secundo dicendum est ad illud dubium, « quod primus homo, antequam peccavit, non habuit gratiam gratum facientem. Quia si habuisset talem gratiam, tunc potuisset perficere et non solum stare. Consequens est falsum, ut patet per Magistrum [rd] secundo Sententiarum dist. 29 cap. [1], et per Hugonem [sd] libro primo De sacramentis parte sexta cap. 23 » [td].

127 « Praeterea, si habuisset talem gratiam, tunc iustus homo pro statu praesentis miseriae, quantum ad spem futurae gloriae, non haberet aliquam praerogativam super statum ipsius Adae ante peccatum. Consequentia patet, quia, si Adam habuisset gratiam, tunc non minus bene mereri potuisset futuram gloriam quam iustus istius status. Sed falsitas consequentis patet per Augustinum [ud] libro undecimo [46]

[pd] l.c. (instantia).

[qd] l.c. (solutio).

[rd] Petrus Lombardus, *Libri quat. Sent.*, II, dist. 29 c. 1 : tom. I, Quarracqui 1916², 457, 260. — Vgl. auch die ähnliche Stelle II, dist. 24 c. 1 : ibidem 419, 195.

[sd] Hugo de S. Victore, *De sacram.* I, 6, 17 : PL 176, 274 sq.

[td] Thomas de Argentina, l.c.

[ud] Augustinus, *De civ. Dei* XI, 12 : CCL 48, 333, 15-21.

[43] fapit *Ms.*

[44] creatae *Ms.*

[45] ratione *Ms.*

[46] secundo *Ms.*

De civitate [Dei] cap. 12, ubi dicit, quod 'primus homo in paradiso quantum ad delectationem praesentis boni beatior erat quam quicumque iustus in hac infirmitate mortali. Quantum autem ad spem futuri boni beatior erat quilibet iustus in quibuslibet corporis cruciatibus', qui [47] certa spe potest sine fine et sine molestia societatem [angelorum] habere» [vd].

128 « Praeterea Augustinus [wd] in Quaestionibus veteris et novi testamenti qu. 126 oppositam opinionem videtur improbare [48] dicens: 'Comperi quosdam ex fratribus non bene distinxisse Scripturas, sed simplicitate animi asservasse, quod Adam factus Sanctum accepit Spiritum, quem peccando amisit, sicut nunc datur credentibus'. Et illi habuerunt duplex motivum, ut ibidem patet. Primum fuit, quod Adam perfectus fuit productus. Secundum, quod illud accipimus per fidem, quod perdidit Adam per peccatum. Sed per fidem accipimus gratiam; ergo per peccatum Adam perdidit gratiam. Ad hoc respondet Augustinus [xd] ibidem: Unde ad primum dicit, quod Adam perfectus fuit, sed non perfectus omnimodo, quia sic factus fuit, ut posset stare et a nullo peccato maculari. Ad secundum dicit, quod fidelis per fidem accipit etiam ultra id, quod Adam perdidit, scilicet gratiam, per quam vivit vita caelesti» [yd]. Et sic patet dubium istud.

Septimum dubium est:

129 « Utrum bonorum hominum opera secundum statum praesentem magis sint meritoria, et per consequens eorum in futuro sit perfectior gloria, quam fuissset si homo [49] in statu innocentiae usque ad consummationem gratiae et gloriae permansisset? » [zd]

130 Ad quod dicendum, quod « non possumus, ut videtur, usquequaque per certitudinem veritatem exprimere, eo quod magnitudo

[vd] Thomas de Argentina, l.c.

[wd] Pseudo-Augustinus, *Qq. vet. et nov. test.*, qu. 123 : PL 35, 2369.

[xd] Cf. l.c.: PL 35, 2369-72.

[yd] Thomas de Argentina, l.c. fol. 188rb-va.

[zd] Auch dieses ganze dubium, einschließlich der Fragestellung, ist wörtlich übernommen von Thomas de Argentina, *Comment. in quat. libr. Sent.*, II, dist. 28 sq. qu. 1 art. 4: Genua 1585, prima pars, fol. 188va-189ra.

[47] quae *Ms.*

[48] reprobare *Ms.*

[49] si homo fuisset *transp. Ms.*

spiritualium bonorum non solum pensanda sit ex recipientis idoneitate, sed etiam ex largientis liberalitate, qui ex sua libera [50] voluntate potest his, qui novissime venientes laboraverint, tantum dare sicut illis, qui portaverunt pondus diei et aestus, ut patet [fol. 61r] Matth. 20 (8 sqq.)» [ae].

131 « Sed loquendo per coniecturam tunc comparando statum poenitentiae ad statum innocentiae possumus quantum ad illorum et istorum hominum bonum meritorium considerare penes excedens et excessum. Nam pensando status innocentiae puritatem, tunc meritum illius status excelleret status culpae et poenitentiae meritum. Multa habemus retractiva, per quae impedimur, ne ita libere feramur per amorem perfectum in Deum, sicut homines potuissent, qui in statu innocentiae permansissent. Sed considerando difficultatem, quam patimur in agendo meritorie, et magnum conatum, quem necessario in statu praesenti oportet homines adhibere, ut cooperante Dei gratia ipsi possint agere meritorie, tunc coram omnium bonorum largitori [51], qui non solum pensat quantitatem operis, sed etiam vires operantis, meritum praesentium potest excedere meritum innocentiae; quia, sicut nihil prohibet liberaliorem esse minora dantem, si a paucioribus recipiat, ut patet quarto Ethicorum, et sicut vidua mittens duo minuta in gazophylacium Domini, a Christo magis est in Evangelio commendata quam illi, qui multo maiora obtulerunt munera, quia, cum esset paupercula, oblatio illius parvi muneris magis sibi erat difficilis, sic in proposito» [be].

132 « Sed contra illud sunt quidam doctores, qui absque distinctione tenent absolute, quod maius fuisset meritum in statu innocentiae. Quia, quanto purior est materia [52], tanto in ea plus recipitur forma. Sed in statu innocentiae natura animae, quae est subiectum caritatis et gratiae, fuisset magis pura quam nunc. Ergo abundantiorem recepisset gratiam et caritatem et per consequens eius opera fuissent magis meritoria» [ce].

[ae] Thomas de Argentina, l.c. fol. 188va.
[be] l.c.
[ce] l.c. fol. 188va.

[50] liberali *Ms.*
[51] tunc - largitori *om. Ms.*
[52] natura *Ms.*

133 Secundo « quanto voluntas magis fertur suo desiderio in bonum, tanto magis meretur. Sed huiusmodi motus voluntatis fuisset tunc magis voluntarius, quia quasi nullum habuisset retractivum. Minor patet. Et maior probatur : Quia sicut motus voluntatis in malum quanto magis est voluntarius, tanto magis est demeritorius, propter hoc enim quanto magis peccatum est voluntarium, tanto magis est peccatum, ut patet per Augustinum [de] in De vera religione. Ergo e converso motus voluntatis in bonum, quanto magis est voluntarius,tanto magis est meritorius » [ee].

134 Tertio « sicut illud est albius, quod est nigro impermixtius, ut patet primo Topicorum, sic ille actus est magis meritorius, cuius minus admiscetur de demerito. Sed actus bonus in statu innocentiae nullam habuisset admixtionem demeriti et actus bonus pro statu poenitentiae propter invalescentiam temptationum et venialium peccatorum saepius habet annexum demeritum » [fe].

135 « Et si dicitur istis, quod Christus et beata virgo Maria mater eius, in abundantia gratiae et meritorum excedunt omnes, qui fuissent in statu innocentiae, respondent aliqui dicentes, quod, si homo in statu innocentiae mansisset, adhuc Christus incarnatus fuisset » [ge].

136 Item « si dicitur, quod virtus est circa bonum difficile, ut dicitur secundo Ethicorum [he], sed maiorem difficultatem circa opus meritorium habent homines in isto statu, quam habuissent in statu innocentiae, ergo bonum opus in isto statu magis est meritorium, respondent aliqui illorum, quod virtus est circa bonum difficile accipiendo difficultatem ex parte rei et non ex parte [53] operantis. Alias enim, ut dicunt, ratio concluderet, quod homo perfectus minus mereretur aequali opere quam imperfectus [54], quia quantum est ex parte operantis, tunc [55] in aequali opere minorem sentit difficultatem perfectus quam imperfectus » [ie].

[de] Cf. Augustinus, *De ver. rel.* 14, 27, 73 : CCL 32, 204, 4 sq.
[ee] Thomas de Argentina, l.c. fol. 188va-b.
[fe] l.c. fol. 188vb.
[ge] l.c.
[he] *Ethic. Nicomach.* II, 9 : Aristoteles, 2, 1109 b 24.
[ie] Thomas de Argentina, l.c.

[53] rei *add. Ms.*
[54] Alias - imperfectus *om. Ms.*
[55] quantum - tunc *om. Ms.*

137 « Sed ista non concludunt, quia nobis in statu isto cooperatur meritum passionis Christi, qui non pro se, sed pro nobis passus est. Ergo posito, quod non sit maius meritum secundum communem statum hominum nunc quam tunc fuisset, saltem aequalitatem non possumus denegare » [ke].

138 « Ad primum igitur dicendum, quod, licet natura pro statu innocentiae fuisset magis pura, tamen illud minus purum suppletur in praesenti statu ratione maioris conatus » [le].

139 « Ad secundum dicendum, quod, licet tunc motus voluntatis fuisset magis liber et minus impeditus quam nunc, tamen quia illud, quod non retrahit, potest esse causa maioris meriti, si viriliter huiusmodi temptationibus resistemus. Corona enim a Domino promittitur vigilantibus et bene certantibus [56]. Propter quod exsultans Apostolus ait secunda Ad Tim. 4 (7 sq.) : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi. De reliquo reposita est* [fol. 61v] *mihi corona iustitiae.* Et secunda Ad Tim. 2 (5) ait : *Non coronabitur, nisi qui legitime certaverit.* Igitur ratio istorum quodammodo concludit oppositum illius, quod intendunt, quia huiusmodi retractiva poterunt nobis esse materia meriti virtuosi. Et de hac causa beatus Jacobus in sua epistola cap. 1 (2 sqq.) ait : *Omne gaudium existimate, fratres, cum in varias temptationes incideritis, scientes quod probatio fidei vestrae patientiam operatur. Patientia autem opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri in nullo deficientes.* Et quasi eandem sententiam ponit beatus Petrus » [me] prima sua epistola cap. 1 (6 sqq.).

140 « Ad probationem maioris dicendum, quod posito ceteris paribus quod peccatum magis voluntarium magis sit peccatum, tamen hoc non est verum ceteris imparibus exsistentibus, quia posito verbum otiosum, quod aliquando sit magis voluntarium quam homicidium, tamen ex hoc non habetur, quod sit magis peccatum quam homicidium ; et ideo probatio non [57] est ad propositum, quia cetera non sunt paria, ut patet ex praedictis. Nam illud, quod in isto statu retrahit voluntatem,

[ke] l.c.
[le] l.c.
[me] l.c.

[56] exsultantibus *Ms.*
[57] non reprobatio *transp. Ms.*

hoc pro nunc est nobis materia exercendae virtutis; hoc autem non fuisset in statu innocentiae» [ne].

141 « Ad tertium dicendum, quod licet in praesenti statu quandoque meritum habeat aliquo modo annexum aliquale demeritum, tamen non est permixtum demerito, si sincere servatur impermixte usque ad receptionem praemii in vita aeterna. Demeritum vero expurgatur vel hic vel in purgatorio. Igitur exemplum adductum de albo et nigro non est ad propositum» [oe].

142 « Responsio etiam istorum, quam dant ad primam instantiam, non valet» [pe]; quia, si homo non peccasset, Dei Filius incarnatus non fuisset... [fol. 62r]...

143 Ex quibus patet, quod prima responsio illorum non valet. « Nec valet responsio ad secundam instantiam: Quia, quamvis difficultas se tenens ex parte hominis, proveniens ex eius propria et actuali culpa, deroget suo merito, tamen si difficultas huiusmodi provenit ex culpa aliena et originali, tunc non diminuit meritum, sed potius auget. Videmus enim communiter, quod boni principes remunerant milites de fortiori proelio victoriam obtinentes» [qe].

144 « Ad probationem dicendum, quod etiam perfectus homo quod si quandoque sustinet difficultatem, quam tamen sine macula vincit, ipse magis meretur, quam si talem difficultatem pro tunc non sentiret, ut apparuit in apostolo Paulo» [re]. Et sic patet illud dubium.

Augustinus-Institut Würzburg Adolar Zumkeller, O.S.A.

[ne] l.c.

[oe] l.c. fol. 188vb-189ra.

[pe] l.c. fol. 189ra. — An dieser Stelle des Artikels verweist Thomas auf lib. III dist. 1 qu.1, wo er von dieser Materie handeln wolle. Johannes von Retz hat deshalb an dieser Stelle den ganzen vierten Artikel aus der erwähnten Quaestio des Thomas eingeschoben, der die Frage behandelt: Utrum si homo non peccasset Filius Dei humanam naturam assumpsisset? (Thomas de Argentina, l.c.: Genua 1585, secunda pars, fol. 4ra-b).

[qe] Thomas de Argentina, l.c. II, dist. 28 sq. qu. 1 art. 4: fol. 189ra.

[re] l.c.

Fray Luis de León, O.S.A.: Notebook on the Promises of the Old Law

I.

The first purpose of this modest presentation is to make available an important yet hitherto obscure work of a most admirable Augustinian, Fray Luis de León (1527?-1591). More desirable would be an edition of his entire commentary on St. Thomas' articles concerning the Old and New Laws to complement the edition of Sr. Luciano Pereña. This worthwhile contribution deals with the quaestions on law excluding those of revelation, i.e. *Summa Theologiae*, I-II, 90-88 [1]). St. Thomas' commentary on the Old Law begins with Question 99, and part of this and part of the next question form the subject matter of Fray Luis' commentary in the *Notebook*. The present and long overdue publication is of a significant work of this famous Salamanca doctor.

Four hundred years ago, on 27 March, 1572, Fray Luis de León was consigned to an Inquisitorial prison on charges of judaizing [2]). He was one of three Salamanca Hebraists arrested at that time. The others were Gaspar de Grijal and Martín Martínez de Cantalpiedra. In 1577, alone of the three, he was still alive to be restored to the University, acquitted by the *Suprema* in Madrid.

The records of that trial tell us something of the present manuscript which is part of a lecture given from the Durandus chair of theology in 1571 [3]). In the opinion of the learned editor of Fray Luis' latin manuscripts, Father Marcelino Gutiérrez, O.S.A., this manuscript, Real Academia de la Historia 9/2081, fols. 1176v-187v, represents a

[1]) Cf. Fray Luis de León, *De legibus ó tratado de la leyes, 1571.* Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Cientificas (CSIC), Luciano Pereña, ed. ,1963.

[2]) Cf. A.F.G. Bell, *Luis de León.* Barcelona : Aruluce, 1927.

[3]) Cf. Miguel Salvá and Pedro Sainz de Baranda, eds., *Documentos inéditos para la historia de España.* Madrid : Calero, 1847. Vols. X and XI. (abbr. *Doc. ined.*) Salvador Muñoz Iglesias, *Fray Luis de León, teólogo.* Madrid : CSIC, 1950, pp. 23, 56-59.

selection which Fray Luis himself prepared and submitted to the Inquisitors [4]).

Fray Luis' own written references to this material, as Father Gutiérrez and others have noted, correspond exactly to what is contained in this fragment. It was found among papers he declared to be his own and which he had submitted for his defense. Though the copy is not in his hand, there is one note clarifying a passage. This, Father Gutiérrez suggested, is in his own hand [5]). However, among his scholarly remarks he makes no note of certain underscorings and brackets or lines in the margins of some of the folios which indicate certain passages are for special attention [6]). These may well have been made by Inquisitorial authorities, as I think most likely, though they may be Fray Luis' or even a later defacement. The passages indicated refer to Fray Luis' differences with the suspect views of Grijal which, as he stated was a motive for which he had submitted a record of his own lecture on the disputed point.

The original lecture, Fray Luis testified, was given before more than two hundred auditors [8]). Yet, only one integral copy of the whole lecture survives, and of this Father Gutiérrez had, unfortunately, no knowledge. Strangely, he did not edit the fragment which I am calling the *Notebook on the Promises of the Old Law* with the rest of the material for the publication of which he was responsible. Only the propositions were reproduced by him and they have appeared twice since, in a work by Salvador Muñoz Iglesias, and Sr. Pereña's *De legibus* [9]). This English translation is the first edition of whole fragment.

II.

The second purpose is to have occasion to make clear Fray Luis' own interpretation of St. Thomas on the question of the indispens-

[4]) Marcelino Gutiérrez, O.S.A., « Escritos latinos de Fr. Luis de León », *La Ciudad de Dios*, XXII (1890), pp. 96-102. Father Gutiérrez did not identify it by this number.

[5]) MS, *Real Academia de la Historia*, 9/2081, fol. 178v. This is a clarification of the important first proposition wherein Fray Luis agrees with Grijal.

[6]) *Ibid.*, fols. 181, 181v., 182.

[7]) *Doc. ined.*, X, p. 491ff.

[8]) Cf. Gutiérrez, *loc. cit.*, p. 97.

[9]) Muñoz, *loc. cit.* Fray Luis, *De legibus*, pp. xxx-xxxi.

ability of the Decalog and, at the same time, the basis of the moral obligation natural law imposes. These central questions are not easily answered by a reading of the part of *De legibus* edited by St. Pereña.

No one, to my knowledge, has questioned the authenticity of this fragment. Yet, the only scholarly attention it has attracted in many years is its value as a confirmation of the reliability of the Coimbra manuscript of his *De legibus* [10]). Its doctrinal content has never received comment for its own sake beyond what Fray Luis himself offered to the Inquisition by way of dissociating himself from Grijal's view that the Old Law makes no explicit and literal reference to eternal life. Since this fragment is not a random selection, but was edited in this form by its author, its themes deserve special attention. For this reason also, I have given it a special title.

As Sr. Pereña has brought to light, Fray Luis' most original ideas in the treatise *De legibus* are, in part, occasioned by his explicit refusal to accept the view of Domingo Soto, O.P., that *jus gentium* obliges simply because it is based on the natural law of reason [11]). The objection is that if it were so, the definition of natural law and *jus gentium* would be the same and that, as a result, the Decalog would be dispensable by any single nation. This, Fray Luis says, is impossible.

The indispensability of the Decalog, the moral Law of Moses, is upheld by Fray Luis and is the problem treated in the *Notebook*. This thesis was a point of agreement among Thomists and Fray Luis' arguments favoring it are not much different than those found in Soto or in St. Thomas himself. His targets are the usual ones, Scotus and

[10]) *Ibid.* Another MS, *De legibus*, attributed by Pereña to Fray Luis is Vatican Library, *Ottob. Lat.* 1.004. This is partly illegible.

[11]) Cf. Fray Luis, *De legibus*, pp. xlix-lxvii, 82 : VI, 15. Fray Luis says : « To explain this matter Soto in the book *De Justitia de Jure*, seems to distinguish natural law from the law of nations in this manner : the first principles which have been impressed upon human beings by nature itself and which men know without reasoning, pertain only to the natural law. The conclusions on the other hand which are thence deduced pertain to the law of nations. This opinion is by no means able to be maintained: First, because it would result therefrom that the precepts of the Decalog also would be of the law of nations, because all of them are conclusions deduced by necessary consequence from the principles of the natural law by means of reasoning. And this is evidently false and I prove it : Any political community alone can take away and supresss what is of the law of nations; no community on the other hand is able to do away with the precepts of the Decalog or any of the precepts of the natural law ». My translation. It is interesting to see Suárez make the same objection (*De lege et Deo Legislatore*, II, 17, 8).

Ocham. The question in itself, however, though « celebrated and debated, is not especially difficult or useful », according to the author [12]).

All Thomists regard the Decalog as obligatory and indispensable as natural law. Soto argued that the Decalog obliges purely as a deduction from the first moral principles of reason [13]). Fray Luis' objection on this point indicates that his interpretation of St. Thomas about the obligation imposed in the Decalog differs. If the Commandments are dispensable as *jus gentium*, then they are dispensable as natural law for according to Soto, both laws are defined in the same way, even if *jus gentium* is also positive law. Such figures as Francisco Vitoria and Melchor Cano had previously reagarded *jus gentium* as obliging because of positive command, not as deduced from moral reason. And in this they are seen to differ from St. Thomas as does Fray Luis who sees it as natural law only conditionally.

An important point clarified both by the matter treated in the fragment and the form it received by the use to which the author put it is how he saw the Decalog as obligatory. Unquetionably the Decalog is a demand of reason for him. But this is not an adequate basis in view of his criticism of Soto. The key to his view can be found in the objections Fray Luis levels, not at Soto, but at Calvin.

It has to be said that Fray Luis never challenged the theological doctrine of Soto, his own teacher. There is no evidence they were on intimate terms, but Soto was the Augustinian's sponsor at his academic promotion in 1560. Later that year the new doctor preached a latin eulogy over the dead Thomist master. So vast was Soto's prestige as a theologian that no one could challenge it and we see in the *Notebook* itself examples of the many occasions when his authority was invoked in defense of Fray Luis' own views.

Soto is the more firmly grounded in St. Thomas on *jus gentium*. But, Fray Luis claimed to be closer to Aquinas on the matter of the Decalog's obligatory character. This is not the occasion to discuss St. Thomas' doctrine. This is an area wherein the Augustinian may

[12]) Cf. *infra*.

[13]) Cf. Domingo DE SOTO, *De Justitia et Jure libri X*. Antwerp : P. Nutium, 1567. I, 5, 4; III, 1, 3. In II, 3, 3, he says : Nam illa generalia praecepta continentur in Decalogo, sunt principia in proximis conclusionibus... Lex Moysi per legem Christi cessare debuit, atque adeo omnino cessavit.

well be the more faithful interpreter of the Common Doctor, if the suggestion will be permitted here.

Fray Luis stated that his own propositions conform to the mind of « St. Paul and the saints and the contrary ones Calvin the heretic holds » [15]). This may well have been. However, in view of his important differences with Soto, the character of his *Notebook* is as clear in the propositions whereby he agrees with Grijal as in the one's that differ. Thus, his selections from the lecture *De legibus* can have a much broader significance as a basis for his defense which is why, I think, so much additional material was included by him.

The first part of the *Notebook* is explicitly an attack on the views of John Calvin regarding the promises of the Old Law. Calvin's name is in the text as well as in Fray Luis' testimony [14]). There are five propositions of his own on this. In the third, fourth and fifth, is developed evidence of his differences with Grijal. The first states his agreement with him and the basis of his own reply to Calvin, and to Soto's interpretation of St. Thomas. All seven objections raised, five of which seem to be from Calvin's *Institutes*, are met in large part by the first two propositions.

The first states the crucial distinction which Fray Luis says Calvin overlooks. Calvin had asserted that as the Mosaic Law was the type of the New Law, so in that Law men were promised eternal rewards. Fray Luis holds that while this is true, it does not follow that the Old Law, considered apart from faith in Christ, did not promise temporal rewards. He goes so far as to say that it is *de fide* that in the Law men were promised temporal rewards for its observance. He notes, of course, that observance of the Law was possible only because of grace through Christ. But, on the account of the observance of the Law itself, as such and apart from grace, no promise of eternal rewards was ever made, but only of temporal ones. This was also Grijal's view.

Calvin denies that temporal rewards follow upon observance of the Mosaic Law (or the Gospel's for that matter). He states this in one of the sections of the *Institutes* to which Fray Luis also alludes. However much the prophets speak of temporal rewards, they did it,

[14]) Cf. Muñoz, *Fray Luis*, p. 56.

[15]) *Ibid.*; *Doc. ined.*, X, p. 491-2.

[16]) *Infra*. Cf. John T. McNeill, ed. *Calvin : Institutes of the Christian Religion*. Philadelphia : The Westminster Press, 1960. Library of Christian Classics, XX, pp. 434-449; II, 10, 7-23.

Calvin says, to « lift up the minds of the people, above the elements of this world » [17]). Fray Luis finds objectionable the view that Christian faith involves the denial of temporal rewards.

Fray Luis is not interested in Calvin only. If temporal rewards were to follow upon observance of the Mosaic Law, as the Catholics held, the question arises whether the obligation of the Law arose because of the consent of the Hebrews to the ordinances of God, or simply because the Commandments were in substantial agreement with those discovered by natural reason as needful for temporal well-being? In neither case would obedience be possible without grace. The point raised is not directly concerned with this theological issue. Rather it concerns the moral basis upon which the natural law is said to oblige. This was also at issue in the discussion about *jus gentium* where Fray Luis rejected the second alternative, Soto's, as inadequate.

What results from his attack on Calvin is Fray Luis' moral censure of implications both of Calvin's theology and Soto's natural law doctrine. As we can see, Soto's arguments about temporal rewards for the Jews are also the contrary of Fray Luis' proposition *de fide*. This is not so because Soto's view is false. Rather it is stated as true not on account of the faith of the Hebrews, but their conformity with a law of natural reason. Thus, Soto does not differ from Calvin on the impossibility of a distinct moral claim upon temporal rewards by Hebrews who fulfill the Law in Christ. He pointed out to the Inquisition that to hold either contrary of his view is to hold that the Gospel is morally tantamount to Calvanism. Thus, the *Notebook* proposed a moral dilemma wherein the only recourse was to grant the power of his cause.

Fray Luis pinned his life on the belief that the judges would see that his views differed from Grijal's on essential points, *and* that they would not object to the key proposition whereby he agreed with his fellow Hebraist. If the Inquisition approved of his doctrine, it would at the same time forever call into question the adequacy of Soto's version of the moral basis of the natural law. Acquittal means recognition that the moral basis of the natural law may indeed have been expressed in the consent of the Hebrews to the Law of God, and not just its derivation from reason.

[17]) *Ibid.*, p. 447; II, 10, 20.

In the end, Fray Luis' defense was his moral innocence, not just his theological correctness. He argued for all those who observe the Mosaic Law in its moral precepts. This would not be because of what grace adds to their natures, but because they have recognized in their convenant the natural limitations of man's reason in matters of justice. The significance of the *Notebook* is that it points out that the Inquisition would err, morally, if not theologically, in not recognizing that Christ is a divine response to a natural desire of the human heart.

Later, from the Chair of Bible, Fray Luis pictured God, not man, as the avenger of those who transgress his Law [18]). But, he recognized this already in his *Notebook*, and rested his fate upon it. Fray Luis' was one of the few trials where great moral issues were decided. Fewer still were those after which the defendant emerged a hero alive, like Orestes or Jesus, in testimony of God's blessing. When he published his great work, *De los nombres de Cristo*, Fray Luis had himself depicted as a tree spared from the ax [19]). This device also represents his view that the demand of the Hebrews for moral equality in this life is not different from that of all just men, and that the very survival of this ideal even among the gentiles is vindication both of its truth and that Christ has come and rules men spiritually.

III.

The third purpose of this translation is to further document the fact that one of the primary sources of Fray Luis' theology is Pietro Galatino, O.F.M.'s *De Arcanis Catholicae Veritatis* [20]). I have argued

[18]) Eg. on Deut. 32 : 35. Cf. *Mag. Luysii Legionensis Augustiniani Divinorum Librorum Primi apud Salmanticenses Interpretis Opera nunc ex. Mss. ejusdem omnibus P.P. Augustiniensium studio edita.* Salamanca : Episcopali Calatravae Collegio, 1891-95. Seven Vols. I, pp. 60-86. This is the Marcelino Gutiérrez edition.

[19]) Cf. the facsimile from the first edition (1583) reproduced in Fray Luis DE LÉON, *Obras completas castellanas.* Felix García, O.S.A., ed. Madrid : Biblioteca de Autores de Cristianos, 1957. 4th edition. Two Vols., I, p. 397.

[20]) The full title is : Petri Galatini, *Opus totus christianae Reipublicae maxime utile, de arcanis catholicae veritatis, contra obstinentiam Judeorum nostrae tempestatis perfidiam : ex Talmud, aliisque hebraicis libris nuper excerptum : et quadriplici linguarum genere eleganter congestum.* Ortona Maris : Soncino, 1518. There are also editions of 1550 (Basel), 1603 and 1612 (Frankfurt). It is referred to by Suárez. Cf. GEORGE FOOT MOORE, « Notes on the Name IHVH », *American Journal of Theology*, XII (1908), pp. 34-52; Arduinus KLEINHANS, « De Vita et Operibus Petri Galatini, O.F.M. » *Antonianum*, I (1926), pp. 145-197, 327-356.

in another place for this, but the incidence of his reliance upon it is so replete that the documentation cannot be called complete [21]). Basic part of Fray Luis' theory of names in the *De los nombres de Cristo* are found in this book as I will indicate at a later time in connection with his possible influence upon Francisco Suárez, S.J. Also, the *Nombre* : « *Pimpollo* », to take an example, is based on the doctrine of Galatino as is evidenced by a parallel reading of their Scriptural references and commentary. Galatino was not an obscure writer. This book was composed to defend Reuchlin at the request of the Emperor, Maximiliam I, and it apparently had the blessing of the Florentine Pope, Leo X. It was a standard source of Jewish lore even among early 17th Century Christian theologians.

Fray Luis' use of the *De Arcanis* is an attempt to substantiate Catholic dogma on the basis of the interpretation of Hebraic religious material, Biblical, rabbinical and cabalistic. Some of this drawn from the *Pugio Fidei* by the 13th Century Dominican Ramón Martín. Some is other authentic post-Biblical Hebraic material and some is spurious. When read with the *De Arcanis* in the background, Fray Luis' theological work takes on a new dimension. Some of his central theses, e.g. on the Incarnation, are based on the theory that the Hebrew Scripture, in its literal sense, explicitly uses allegories which reveal Christian mysteries. Thus the coincidence of his theory of the Incarnation and the Scotistic one is exact, but incidental. In Fray Luis, the Hebraic metaphors prove the Franciscan view, not the reverse [23]). As he argued in his lecture *De Fide*, the Hebrew text sometimes is equivocal and when the Vulgate takes one meaning, it is not dogmatically certain and sometimes the alternative meaning supports dogmas of faith better [24]). The case just described is an example. And, it is one

[21]) Cf. my *Law and Apocalypse* : *The Moral Thought of Luis de León (1527 ?-1591)*. The Hague : Martinus Nijhoff, 1972.

[22]) Cf. A. Berthier, « Un Maître Orientaliste du XIIIe Siècle : Raymond Martin, O.P. » *Archivum Fratrum Praedicatorum*, VI (1936), pp. 267-311.

[23]) This represents a conceptual break between Joachism and Hebraism for Fray Luis. On Galatino's Joachite views see Marjorie Reeves, *The Influence of Prophecy in the Later Middle Ages* : *A Study of Joachism*. Oxford : Clarendon, 1969. She suggests, pp. 270-1 and 364-66, that the Spanish Augustinians of Fray Luis' time were perhaps Joachites. This view has to be severely qualified in the case of Fray Luis, at least. On Fray Luis as a Christian cabalist, see : François Secret, *Les Kabbalistes Chrétiens de la Renaissance*. Paris : Dunod, 1964, p. 224.

[24]) *Luysii Legionensis ... Opera*, V, pp. 306-315. This exegetical view of his was also a complaint at his trial.

that dates from before his imprisonment, when he began to compose the *De los nombres de Christo*. On this question, he differs again both with Calvin and the Thomist, Soto [25]). Again, his reasons concern the moral value of the temporal and literal meaning of the Mosac Law.

The *Notebook* refers to Galatino in support of the Third Proposition. This is the very thesis by which he claimed to differ from Grijal. Thus, far from being a repudiation of an Hebraic viewpoint, Inquisitorial approval of Fray Luis' thesis would constitute confirmation of it. The fourth Proposition argues that men under the Old Law knew of eternal rewards for its observance as proven by the literal sense. The Fifth and Last shows that the nature of this reward was not revealed in the literal sense, but that it was known by some of the fathers of the Old Law to be the vision of God. This was not because of the literal sense which states this only « confusedly and not by determining this precisely ». Since, the specific nature of the reward, according to Fray Luis, is found clearly revealed only in the New Law in the literal sense, how did some of the fathers of the Old come to know it ? The answer is not detailed in the *Notebook*.

Yet, the answer is suggested by him in the reference to Galatino made in another context where Fray Luis says that the reasons for the Fifth Proposition are partly the same as those of the Third, i.e. they are found in Galatino [26]).

As the famous Augustinian notes, nothing is openly or clearly said in the Old Testament passages he quoted about the precise nature of eternal life. But, this is expressed in them nonetheless « confusedly». Book 12, chapter 6, of *De Arcanis* is entitled : « Concerning the Eternal Reward Which the Just Will Have After the Universal Judgement ». In the *De Arcanis* the famous Swabian Hebraist, Johannes Reuchlin (Capnion) and Galatino, the papal chaplain, engage in a mock discussion of the various *Hebrew* sources, which if read by the discerning eye, and in the light of grace, show clearly that some of those who knew the secrets of the Hebrew Torah of old, knew the truths of the Gospel message by the same light. This was before they were externally promulgated and preached by Chirst.

The connection between the reference to Galatino, the attack on Calvin and by implication upon Soto's version of Thomistic natural

[25]) *Calvin : Institutes*, p. 467; II, 12, 4.

[26]) *De Arcanis*, XII, 6.

law theory, have their basis in the same moral principle which is absolutely fundamental in Fray Luis' thought. This is that natural law cannot be other the historical confirmation of faith in the temporal promises and literal sense of the Old Law. By his reference to Galatino, he surely hoped his acquittal would, by implication, confirm his view before those of his nation [27]). The *De los nombres de Cristo* was conceived before his vindication, but it was only afterwards that he could, perhaps, publish it in full confidence.

To conclude, it has to be noted that Fray Luis' moral doctrine assumes the historical character of a divine revelation through Moses. This is, however, a question about history and theology, not about morals. As we have seen he differs historically with Soto who did not accept the Mosaic Law as a theophany. And, he differs theologically with Calvin who denied the historical significance of the Mosaic revelation in favor of its spritual one.

If Fray Luis' belief were demonstrated historically his moral position would be, of course, confirmed. But, even if it is not historically true, or even orthodox, so long as it remains a logical possibility, the moral principle is no less acceptable in that it may be legitimately hoped for. Recognizing the faith of the Hebrews, he declared himself innocent of any possible crime against human nature itself. This is what he teaches us in the *Notebook of the Promises of the Old Law.*

[27]) It was because of the fact that he was of Jewish descent that Fray Luis, though he denied this, was liable to prosecution. Cf. Miguel DE LA PINTA LLORENTE, O.S.A., « Fr. Luis de León y los hebraistas de Salamanca », *Archivo Agustiniano* XLV (1952), p. 348. Fray Luis' farsighted view seems now confirmed in a definitive Church action. Cf. the decree *Nostra Aetate* of the II Vatican Council, October 28, 1965, section 4. This decree seems to amount to a repudiation of Soto's *moral* theory since the Church depolres anti-Semitism on grounds other than political ones or those arising solely from principles of reason, and no matter what its source, presumably even its own teachings notwithstanding. If this were merely a theological stand its position would be meaningless, if not ridiculous.

It should not be forgotten that the theoretical reconciliation of Judaism and Catholicism was the major moral problem for a large and important part of the Spanish population in Fray Luis' day and into the 17th Century. Cf. Yosef HAYIM YERUSHALMI, *From Spanish Court to Italian Ghetto, Isaac Cardoso: A Study in 17th Century Marrianism and Jewish Apologetics.* New York and London: Columbia Unviersity Press, 1971. The similarities of Fray Luis' view with Sabbatianism, Sebastianism and later Jewish mystical heresy are too interesting to be overlooked. Cf. Gershom G. SCHOLEM, *Major Trends in Jewish Mysticism*, New York: Schocken Books, 1961, pp. 320 ff. The possibility of an historical connection, to my knowledge, has never been explored.

[fol. 176] IN THIS NOTEBOOK ARE TREATED THE REWARDS OF THE OLD LAW

By experience they were taught that God was faithful in keeping promises. For they saw and experienced for themselves all the temporalities that happily came about as often as they kept the law of God inviolate. From this was strengthened both their and our faith in hoping without hesitation for the spiritual goods promised by God to those who would live rightly.

As to the *third* : It is asked whether the Old Law imposed only punishments and rewards of a temporal kind. In this matter there is a much greater difficulty. It is to be noted that the heretic Calvin has asserted : that in the Old Law there were promised the same spiritual and eternal goods which were promised in the Gospel; and that, as such, this was the same pact and testament which God made with the Jews in the Old Law and with us in the gospel; and that the former looked for the same eternal goods from the keeping of the Mosaic Law which we hope for from the observance of the gospel; and that the only difference was in this, that the Old Law promised those spiritual goods by metaphor, while the gospel promised the same goods in open words.

It is proven *first* because of Leviticus, 15 and 25, in the formula itself of the pact and testament which God made with his people. If they should observe the law imposed by him, he says : « I will be to you a God, and you will be to me a people » [1]), where as it says he promised himself as a reward of the observance of the law. And a little below he says : « I will be a God to your seed after you and I will not desert you », where he promises that he will benefit them and not for any finite time [2]). Nor does he send to them a happiness that falls away [fol. 176v.] and a temporal one but a perpetual and eternal one which is spiritual because he says « I will not desert, etc ».

The same is *again* argued : The patriarchs and the holy men who lived in that law hoped that they would gain spiritual and eternal rewards. Therefore the Old Law promised them. And the foregoing

[1]) Leviticus 26 : 12 ?, *Calvin* : *Institutes* (CI), II, 10, 8.

[2]) Genesis 17 : 7; CI, II, 10, 9. The words « I will not desert you » do not appear in Scripture or in Calvin. The passage « ... below he says » refers to Calvin.

is proved from Paul. Hebrews 11, says that « they hoped for a city having foundations of which city the architect and builder is God », and a little below, « they who say these things show that they seek a country of their own. And indeed had they been mindful of that out of which they came, they would have had an opportunity to return, now however they seek a better, that is a heavenly country » [3]).

So *thirdly* : The learned doctors of the Jews understood the Law itself and so taught others that a transgression of the Law incurred the guilt of a double death, namely corporeal and spiritual. And they proved it from Genesis 2, « in whatever hour you eat you will die the death » [4]), in which testimony as there is twice mention of death. So it is significant that as transgressors of the Law incur a double death, so then likewise they understood that for the observance of the Law not only temporal happiness, but the eternal also was to be acquired. And it was promised to them on account of the Law.

Fourth : It is also argued that in the Old Testament, Christ is promised and that in him all nations would be blessed, as Paul teaches, Galatians 3, and that from Christ not only were temporal goods to be hoped for, but also, much more so, spiritual ones [5]).

Fifth : It is also argued that in the Old Law the immortality of souls was expressed, therefore they knew with regard to it goods would be gained [fol. 177] in eternal happiness and evils in perpetual misery [6]).

Sixth : According to Matthew 19, the young Jew asked Christ (he said) « by doing what will I gain eternal life ? » To whom Christ responded, « if you wish to gain life keep the commandments » [7]). From this question and answer it manifestly remains that the Jews had knowledge of eternity and that this life was promised to them by the observance of the Law.

Lastly : It is argued in Leviticus 18. It is said, « keep my laws and judgements, which man so doing will live in them » [8]), in which place the Chaldaic *Paraphrastes* adds « in eternity ». Therefore from the Law and in the Mosaic Law there were promised eternal goods.

[3]) Hebrews 11 : 10, 14-16; CI, II, 10, 13.

[4]) Genesis 2 : 17; CI, II, 10, 14 ? This text is not used by Calvin.

[5]) Galatians 3 : 23-29; CI, II, 10, 20.

[6]) CI, II, 10, 21-22 ?

[7]) Matthew 19 : 16-17.

[8]) Leviticus 18 : 5; These two objections (6 & 7) do not appear in Calvin and are from some other source.

With regard to the explication of this matter it is to be noted *first* that it is one thing whether in the Old Law there are promised eternal goods and spiritual ones in reward for the observance of the Mosaic Law. But, it is another to ask whether in the Old Law there is any mention of these spiritual and eternal gifts being sought through the observance of the Mosaic Law or another reason.

Also, it is one thing to ask whether eternal goods of this kind were promised in the Old Law, another however whether the fathers of the Old Testament had knowledge of those goods. And so again when it is to be asked whether spiritual goods were promised in the Old Law. This can be understood in two ways, namely, whether they were promised in the literal sense in open and plain words, or whether they were promised in the spiritual sense through the figures and shadows of corporeal things.

Second, it is to be noted that the Mosaic Law, properly speaking, is distinguished from faith in Christ. Although the Mosaic Law prefigured [fol. 177v.] Christ and prepared men for receiving the faith of Christ in his time, and although in the time of the Mosaic Law there was a command of believing and hoping in Christ, nevertheless that precept and that virtue of faith did not pertain to the Mosaic Law, but to the gospel.

This is to be proven first because before the Mosaic Law there was a command of placing faith and hope in Christ, because St. Paul openly declares in Hebrews 13 that « Jesus Christ, yesterday and today and he forever » [9]), because in past, present and future times faith of his salvation was necessary. This is proved because St. Paul openly distinguishes faith from the Mosaic Law, as is proven in Romans 3, « now however, independently of the Law, justice has been manifested, attested to by the Law and by the Prophets, the justice of God through faith in Jesus Christ » [10]), And further on (he says), « excluded in his glory, through what Law? Of works? No, but through the law of faith » [11]). Here openly he calls the Mosaic Law a law of works, and distinguishes it from the law of faith. And in chapter 4, of the same epistle he does the same, and also in Galatians 3, where he says,

[9]) Hebrews 13 : 8.
[10]) Romans 3 : 21-22.
[11]) Romans 3 : 27.

« because the Law justifies no one before God, it is manifest because the just man lives by faith » [12]).

Third, it is to be noted that we read that in the Old Testament God twice made a pact and covenant with men, first with Abraham, second with the Jewish people at the time the Law was given. This St. Paul openly enough shows to be the case in Galatians 3 for of the first convenant with Abraham he says, « promises were made to Abraham » [13]), of the second covenant with the people, he says, « the Law which afterwards [fol. 178] was made four hundred and thirty years later, does not annul so as to make the promise void » [14]). Of the first clear mention is Genesis 22, he says, « all nations will be blessed in your seed, because you have obeyed my voice » [15]). Of the second, there is mention in Exodus 24, where after Moses gave to the Jews the entire divine law, and the people promised they would obey it, the covenant was ratified with the killing of the victim and the spreading of his blood on the altar and on the people and the book of the Law.

In the prior covenant there were promised to the faithful Abraham and to those who would imitate his faith salvation, blessing and justice and then all those goods which, through Christ, were to be conferred upon the faithful. So teaches St. Paul, Galatians 3 saying, « To Abraham were given the promises », namely of salvation and justice and he added, « and to his seed. He does not say to seeds as to many, but as of one, and your seed which is Christ » [16]). And in the second covenant there were promised to those who would keep the Mosaic Law the peaceful possession of the Holy Land, and the affluence of temporal goods. So, through Exodus 23, where after the Law had been read to the people (when the covenant was ratified) it is said, « you will serve the Lord your God, as I will bless your bread and water and I will take infirmity from among you, and no woman in your land will be unfruitful or miscarry, and I will increase the number of your days » [17]).

These things established, First Proposition : In the Mosaic Law and moreover in the writers of the Old Testament, neither in the

[12]) Galatians 3 : 11.
[13]) Galatians 3 : 16.
[14]) Galatians 3 : 17.
[15]) Genesis 22 : 18.
[16]) Galatians 3 : 16.
[17]) Exodus 23 : 25-26.

literal sense nor in the spiritual were there promised eternal [fol. 178v.] and spiritual goods as a reward for the observance of the Mosaic Law as such, but only temporal goods [18]).

This proposition I think, ought to be held *de fide*. St. Paul states the same clearly and confirms it. *First*, in Romans 4, he says, « the promise to Abraham and his seed was not made on account of the Law, so that it might inherit the world : but through the justice of faith, for if the heirs of the Law are the keepers of the Law, if they are heirs, faith is in vain and the promise is abolished. The Law works wrath » [19]).

In this place, which is difficult, St. Paul affirms first that which we say, namely, that the inheritance of justice in the present and of eternal life in the future life is not promised from the observance of the Law of Moses : furthermore it is proven in this way, because if this promise of heredity was from the observance of the Law of Moses, it would follow that those promises would be empty and vain, that is, would never be produced in effect because the Law of Moses does not produce helps and grace for its own observance.

That law, of itself, was never able to have been observed properly unless from without. That is, unless it had help from faith and from grace, no one would have been able to come to heredity from the observance of the Law itself. So, because the Mosaic Law neither shows nor is able to show man grace and the necessary justice for its observance, there was not posited life eternal. Neither was the promise made because of its observance, because if it were it would have been futile and useless as if someone were to promise a great amount of gold to him who could touch the sky with his finger. And so St. Paul adds immediately, [fol. 179] « Therefore from faith, namely, the promise is made as the promise of the highest grace was made to all the seed » [20]). That is the promise of salvation and attaining eternal heredity is not made to those who should observe the Mosaic Law, which no one could observe from the strength of the Law itself. But the promise was made to those who placed their faith, hope and love in Christ the Lord, because as his living faith brings grace to the believing, so to the same does he con-

[18]) By « as such » I mean by not including in these observances the faith of Christ, which faith as we said pertains to the evangelical law. [This note is in Fray Luis' hand.

[19]) Romans 4 : 13-14.

[20]) Romans 4 : 16.

cede the right to eternal heredity and especially the powers to fulfill the laws. From the perfect fulfillment of these by faith and love they acquire more right to heirdom, and the same follows, i.e., one is led to effect and to success.

Also, *secondly*, in Galatians 3, Paul says, « Now I mean this : the Law which was made four hundred and thirty years later does not annul the covenant which was made by God, so as to make the promise void. For if the right to inherit be from the Law, it is no longer from the promise » [21]). In this place, St. Paul also argues that God confirmed the testament, i.e. he made a pact with Abraham promising to him and to those who would imitate his faith that he would give salvation and eternal life in Christ and through Christ. This pact and this promise was not repealed, i.e. changed and made void, through the Mosaic Law which was posterior to this promise by four hundred and thirty years. But, the prior promise would have been voided, if from the observance of the Law of Moses itself there would have been promised heredity of salvation and of eternal life. Therefore, it was not promised.

Also, *thirdly*, Paul, Hebrews 7, says, « reprobation was of the preceding Law because of its infirmity and uselessness, for the Law produced nothing to perfection : the introduction of a better hope however through which we approach God » [22]). Therefore from the observance of the Mosaic Law, properly speaking, men did not come closer to God, that is, to eternal spiritual goods.

So chapter 8 of the same epistle seems to say most aptly : « now (he says) there is a better lot and ministry as also there is a mediator of a better covenant because it is sanctified in better promises » [23]). But the New Testament would not truly be said to be sworn in better promises if in the Old Testament there was the promise of eternal life from the observance of the Mosaic Law. Therefore the same reasonably is argued, that the Mosaic Law was not able to bring man to grace and justice as it follows from Paul in many places. And we in his place will say, therefore, it was not able to bring them to the prize of eternal and immortal life. Hence even the Law of Moses, by reason of its own observance, was not able to bring men to the rewards of eternal life. Therefore such a reward was not promised by the observance of the Mosaic Law because the promise would have been frustrated and void.

[21]) Galatians 3 : 17-18.

[22]) Hebrews 7 : 18-19.

[23]) Hebrews 8 : 6.

So, *lastly*, I have proved it from the testimony of the saints. In the first place St. Jerome, *Ad Galatas* 5, says that carnal blessings were offered to those keeping the Law, « namely, because if they would have kept it, they would have been happy in their city and in their fields ». We however wish to have value in Christ, to whom not a temporal but an eternal kingdom is promised. So St. Augustine in the *Questions* [*fol. 180*] *of the New and Old Testament*, « the Law given by Moses had justice, but an earthly one, as the keepers of the Law were just in present things. Whence the Apostle says that the Law is not from faith, but whoever keeps it will live in them, that in keeping the law he will not die, but lives in the present. Justice however which is from faith justifies men with God, and they will be rewarded in the future age » [24]). And the *City of God* (bk. 18, chap. 11) says that it is called Old Testament « because it has earthly promises and there was the future New Testament through Jesus Christ in which the kingdom of heaven was promised ». He teaches the same in *Against Faustus the Manichee* (bk. 4), teaching « that the promise and the rewards of eternal life pertain only to the New Testament ». So teaches St. Basil on the 1st chapter of Isaiah, and St. Thomas on chapter 10 of Hebrews, says, « that in the words of the New Testament there is express mention and a promise of the future goods but not in the Old, but clearly only of the carnal ones ». Soto holds this clearly, *In Epistolam ad Romanos*, chapter 4, and *Justitia et Jure*, II, 8, *ult. art.* [25]).

But someone will argue against this. If from the observance of the Mosaic Law there was not given eternal life, then that Law was imposed without cause while being greatly laborious and full of works.

It is [*first*] argued in denying this, however, that that Law was imposed as St. Paul says, Galatians 3, « because of transgressions », i.e. (as Chrisostom teaches in the same place) it was imposed so that it would not be allowed for the Jews the live hatefully and to fall into extreme [fol. 180v.] evil. But the Law was given to them so to bring about a change, instructing and organizing them and prohibiting transgressions. So it was imposed as would be a teacher instructing that people to which Christ would come. And it was imposed, (as

[24]) Augustine, *Quaestiones Extraque Mixtam, Pars Secunda*, I, IV (J.P. Migne, *Patrologia Latina*, 35, 2412).

[25]) Dominici de Soto : *In Epistolam Divi Pauli Ad Romanos Commentarii.* (Antwerp : J. Steelsius, 1550).

Augustine teaches in Book 1 of the *Exposition of the Epistle to the Galatians*, and Book 5 of the *New and Old Testaments*, q. 102, and *tractatus* 3, *In Joannis Evangelium*) so that proud people would be taught, by the experience of things itself, of their own infirmity and stupidity in the observance of the Law. Thus, it would be humiliated and would, unreliant on itself, place its hope and faith in Christ the Lord.

Second, it is argued that to observe that Mosaic Law or any part of it was a good work because that Law was divinely given. Therefore since it could happen, by having grace and by God commanding it, that this work was meritorious of eternal life and that eternal life be acquired and prepared by the observance of the Mosaic Law.

To this argument we should respond that it has be noted that the observance of the Laws is to be considered in a twofold way. In one way, [there is] that solitary and bare observance itself of the laws which properly pertain to the Mosaic Law without any adjunct. In another way the observance of that Law can be considered joined with the faith of Christ, so that the observance of that Law would be pursued from faith in Christ and from grace and justice which is compared, through that faith, with the love of Christ. Thus, I say, that by considering the observance of the Mosaic Law in the first way, its observers did nothing toward the eternal as we said above. But, nevertheless, [fol. 181] they followed it in order not to fall into that condemnation of the Law, namely that no condemnation would remain in all that is written in the book of that Law. And they followed what is said elsewhere, namely, whoever did those things would live in them, that is, avoid mortal death with which the transgressors of the Mosaic Law were affected without remission, as St. Paul expounds in Romans 10 and as St. Thomas teaches in the commentary on that place.

But by considering the observance of the Mosaic Law in the second way, joined with faith of Christ and grace through Christ assisting, the Mosaic Law can be perfectly fulfilled. In this way the observance of that Law was meritorious both of greater grace and greater justice, but not so much because of the Mosaic Law itself as because of the law of faith and the gospel latent in it [26]). From this those works of the Mosaic Law took on power and value, in which sense it is that St. Paul says in Romans 3, that doers of the Law will be justified with

[26]) These key sentences are underscored.

God. This he said concerning the perfect observance of the Mosaic Law from faith in Christ and from grace. These things are compared through that faith without which the Mosaic Law was not able to be fulfilled, as St. Augustine says in the book, *De Spiritu et Littera*, chapter 26. And Nicholas of Lyra says the same on the 18th chapter of Leviticus, that the justice of the Law without observance of the precepts is inefficatious for gaining anything eternal and spiritual unless faith is joined. This, more clearly, Augustine says in the book *De Spiritu et Litera*, chapter 29.

Second Proposition : The Mosaic Law was the figure of the evangelical law and temporal rewards promised in that Law [fol. 181v.] were types of the eternal rewards which are given from the evangelical law.

So teaches St. Paul, Hebrews 10, « the law having (he says) a shadow of the future things, not their likeness itself » [27]). So St. Augustine teaches in the *City of God* 10, chapter 5, and he says it clearly in *Against Faustus the Manichee*, chapter 2.

But someone will say if those earthly rewards of the Mosaic Law were the types of the eternal rewards then it follows that in the Old Law, especially in the spiritual sense, the eternal rewards were promised against that which was said.

Thus, we deny that in the Old Testament that eternal rewards are promised in any sense, whether spiritual or literal, from the power of the Mosaic Law and from its observance as such. We do not however deny that in it there are promised and prefigured eternal rewards through Christ and through following the law of Christ.

Third Proposition : The fathers of the Old Testament and the saints who lived in that Law had knowledge and the faith of the eternal rewards of the other life.

[*First*] St. Paul proves this consequence (Hebrews 11) in all that chapter with many examples being drawn from it itself. Paul says in the same place that faith of those things was necessary in those holy men for justice and salvation. So *secondly*, Machabees 7, those martyrs the Machabees clearly sought to hope for eternal life for themselves and others. See Galatino, Book 12, chapter 6 [28]).

[27]) Hebrews 10 : 1. This Proposition is marked for attention in the margin.

[28]) Petri Galatini, *De Arcanis Catholicae Veritatis*, (Ortona; 1518). This paragraph and the previous two are marked for attention.

But someone will ask whether those holy men had a knowledge of those eternal rewards from that which is in the Old Testament in clear words and whether in the literal sense there was more clear mention of them. It is asked moreover whether in the Old Testament they were indicated and promised only in the spiritual sense [fol. 182] which spiritual sense they understood. In this perhaps it is possible to speak of both without danger. But for me there is a distinction.

Whence is the FOURTH PROPOSITION : The faithful and good men were following some eternal and spiritual reward but confusedly and not by determining this precisely. That reward seems to me expressed enough in the literal sense of the books of the Old Testament [29]).

It is proved in Isaiah 64, « the eye has not seen without you what you have prepared for those loving you » [30]). So, Isaiah 48 [31]). Israel is greeted in the Lord with eternal salvation. And Genesis 15, « I am a protector and your reward is very great » [32]), and Daniel 12, is open testimony, « and many of those who sleep shall awake, some in eternal life, and others in eternal punishment » [33]). And there is Tobias 4, « indeed a poor life we undergo but many good things we will, have if we fear God » [34]), and Wisdom 2, the impious said these things « and they do not know the counsels of God and do not hope for the mercy of justice, nor do they judge the honor of the holy souls » [35]) which honor he takes as noble in the highest degree. In this is put openly both the immortality of souls and that the holy souls after leaving the body are to have honor or reward.

The LAST PROPOSITION : That the eternal reward of the just is the vision of God and what that is was known to some of the fathers of the Old Testament although no where in the Old Testament is it expressed in the literal sense, but only in the New.

This proposition is proven in that the places which speak openly of the eternal reward in the Old Testament are those which were above proven by us [fol. 182v.]. In these places nevertheless nothing is openly

[29]) This Proposition is partly underscored.
[30]) Isaiah 64 : 4.
[31]) Isaiah 48 : 12.
[32]) Genesis 15 : 1.
[33]) Daniel 12 : 2.
[34]) Tobias 4 : 23.
[35]) Wisdom 2 : 22.

said by which it can be known that the reward consists in the vision of God or what and how it may be, therefore [the conclusion follows].

Reply to the Arguments. As to the *first*: from those places of Leviticus the same is nevertheless signified in those words and that form of speaking, that God is the future protector and defender and provider of good things of that people if the people remained in his Law.

The *second* is proven by conceding the antecedent and denying that it follows from it that those goods which they hoped for were promised to them from the observance of the Mosaic Law.

The *third* is proven first because it does not profit anyone. For it is much greater and more difficult to deserve than to be obliged. Second, it is proven if those Mosaic Laws were considered only insofar as they were certain precepts like civil ones posited for that people for protecting the good of the commonwealth, if I say, they were considered in this way, from the transgression of those precepts the transgressors properly were given temporal punishments for it.

Fourth, it is conceded totally that in the Old Testament Christ is promised and that he was to give men salvation. It seems from this not to follow that there would be promised eternal rewards from the observance of the Mosaic Law, and not from the observance of that Law especially as the testator himself came properly to save sinners and, as Paul teaches, he includes all under the pact as he was merciful to all.

Fifth, it is completely conceded, but nevertheless it does not follow from it that eternal rewards were promised from the observance of the Mosaic Law, but more from the law of faith.

Sixth, from Matthew 19, it is said now that the Mosaic Law together with the faith of Christ was able to be [fol. 183] meritorious of eternal life.

Seventh and last, it is proven from Leviticus that eternal in Scripture sometimes is taken for a long and extended time. Secondly, it is proven because the interpretation of St. Paul of the Chaldaic *Paraphrastes* is to be brought out. And as written, it is said by St. Paul what is said there, namely «which man doing these things will live in them», is interpreted of temporal life, and if one would avoid death he would say it.

THE MORAL PRECEPTS IN PARTICULAR FOLLOW CONCERNING WHICH IS ST. THOMAS' QUESTION 100

As to those things which St. Thomas says from the first to the seventh articles inclusive there is nothing to be said, but only see the text of St. Thomas.

It is doubted whether those ten precepts are dispensable by God. St. Thomas' 8th article is on this and indeed there are various opinions about it. Scotus in III, 31, *questio unica*, says that the two first precepts of the first table are indispensable. It is noted that the keeping of the Sabbath and the rest of the second table are dispensable by God. Durandus, however, in I, 47, 4, says that all the precepts of the Decalog are indispensable except the one, namely, « Do not kill » and the precept of honoring parents. St. Thomas nevertheless says that all those precepts of the Decalog whether of the first or second tables are indispensable and expecially because they intrinsically contain the very order and rectitude of justice. And, although this question is celebrated in the school and debated enough, nevertheless if well considered neither is it especially difficult nor useful.

Therefore, on this [*first*] it is briefly to be noted that the notion of just and good as right is able to be considered and commanded under a general notion, namely, « let no one act unjustly ». [fol. 183v.] « No one should violate another's rights ». Nevertheless such is not found and does not exist except in particular actions and in certain aspects of them. It is thus necessary that the notion of good and just can by no means be separated from these nor from contrary things the notion of the evil and unjust. And therefore, it is these actions that are forbidden or commanded in particular.

For in this matter Ocham is not to be heard who in II, d. 19, said that nothing is so evil that God, by commanding and dispensing, cannot make good, even the hatred of God itself. This seems to us so very absurd that it is unworthy of what mention it has. Whence how can it be understood that it is good to hate the highest good and greatest rectitude ? And without doubt, whoever says this must concede that it can be the same to be both friend and enemy of God at once : friend because his will is followed and especially enemy because one follows it with hatred. And surely, if God is able to command

it for others that they do it, also it would be possible that he could do it which is most false for God necessarily loves himself, and as it is said, I Timothy 2, « God is faithful and is not able to deny himself » [36]).

Second, it is to be noted that to dispense in law is, with the notion of law remaining in varied things, to take something in particular from the obligation of law. The law ceases, namely it is declared that there is no power in that particular case and event because the same notion of law does not remain in it.

These things established, the First Proposition is : That general precept, namely « Do not act unjustly », « to each one are his rights due, and to be observed », is not [fol. 184] dispensable.

This is proven manifestly for if in general it were licit to act unjustly already it would follow that unjustly is unjustly. And if it were thus permitted in general to violate the rights of others already equity would be unjust and manifestly there would follow two contradictory things, namely, that the same thing would be against reason, and according to reason because unequal and unjust.

Second Proposition : The notion of the just of the same particular action in which it is due and inseparable is not dispensable because it it manifestly not the same thing to dispense both in the particular of this precept and to dispense in that generality, namely, « Do not act unjustly ».

If some action in particular is necessarily unjust and a violation of the law and equity of Christ, to dispense in it would be as much as to make it unjust to be just, and at once it would be agreeing and disagreeing with reason.

Third Proposition : All ten precepts of the Decalog are indispensable.

This is proven in that even a single precept of them has inseparably connected and joined the notion of the due and the just. Namely, the precepts of the first table are of that which is due to God, and of the second table of that which is due to one's neighbor. Therefore, to dispense in these would be to make it licit to act unjustly and licit to violate obligations and the rights of others, against that which was said. And the antecedent is proven because the notion of the just considered in general demands that reasonably there can be taken from no one in life his right, but that this notion is present and is

[36]) I Timothy 2 : 13.

inseparable in it, v.g. that one is not to steal, not to commit adultery, etc. Therefore [fol. 184v.] it cannot be that it is licit to act against it.

That it is necessary is proven because to steal necessarily is to accept another's goods as actual owner. Reasonably, therefore, the notion of just is inseparable in that which is not to steal. The same is proven in general of all the precepts of the Decalog. Thus the affirmative precepts of the Decalog do not command that we give what is owed to God and neighbor in any particular way, but they command that it be done in that time and way as right reason demands, v.g. that we give God due love since reason demands it, just as we should show due honor to parents, where and how reason demands.

Likewise the negative precepts do not simply prohibit lest we take things which are in the power of another, but prohibit lest we take those things reasonably kept by their owners. For « Do not kill » has nevertheless this effect, namely that we do not take away the life of another from him when reasonably held. « Do not steal », likewise forbids that we take the wealth of others ,« Do not bear false witness », do not weaken the reputation of others, « Do not commit adultery » that we do not take another's wife. But it implies a manifest contradiction if it were licit not to give God or neighbor that due to him in the same time and manner by which right reason demands that it be given, and so also if it were licit to violate life or other rights of one's neighbor, like reputation, wealth or wife, when reasonably in their possession or when reason says those rights are not to be violated. Therefore, in the precepts of the Decalog, dispensation is in no way allowed. And this is what St. Thomas said, those precepts are [fol. 185] indispensable because they contain the very notion of the just and the due.

But Scotus argued against this. God dispensed Abraham in the matter of homicide when he ordered him to kill his son, and Sampson (as Augustine says) when he inspired him to kill himself at once with the Palestinians, and also he dispensed the Jews from theft when he ordered them to seek from the Egyptians silver and gold vases and take them. And he dispensed Osea from fornication when he ordered him to mix with an adulterous woman. Therefore the precepts of the second table are dispensable.

Regarding all these it is to be argued [*first*] that it was not to dispense in law, but to use the power of lordship which God has in all things. So God did it not as legislator, but as lord. For if another man's

things remained alien, God would have conceded to the Jews that they take it. That which would be to steal, would be licit or would be to dispense the law in other things. God did not act thus, but he removed the things of the Egyptians of which God himself was lord, by his own most just will, and took from the Egyptians and gave to the Jews. And the same power of lordship was used in the cases of life and wife.

Second: If those precepts of the Decalog were indispensable it would follow that God would necessarily will something outside himself and it would follow that necessarily he would will that no one steal or that no one kill anyone which seem unfitting.

The response is that although God wills none of the things outside himself necessarily that they might exist, but wills them freely, nevertheless necessarily he wills that man, if he exists, should be a rational animal, i.e., the necessary connection of terms which they have among themselves [fol. 185v] as an intrinsic condition. And thus necessarily he wills that to take a thing owned by another is evil; to kill is evil, and adultery is evil. See Soto, *De Justitia et Jure*, II, 3, 8.

Consequently it is doubtful whether the manner of virtue falls under precept? About this St. Thomas' art. 5, is to be noted because the mode of virtue is twofold: One in which it is effected that some act be good and desirable; another in which it is effected not only that it be good, but also, in its own kind, perfect. The first manner consists in that which the act has not only of good objects, but also proper circumstances. The second manner, which is beyond these, consists in that every act be firm, prompt and easy, i.e. from habit, for then it is a perfect virtue in its own kind.

Of the second mode the certain conclusion is that that mode does not fall under precept for it is enough that whatever is commanded be done for it is human if we do what we are commanded although we do not do these things from habit. It would be something else if it were necessary to do from habit as well what the precepts and laws lay down, not only from acts of virtue, but also from habits which is false and against all opinions. And so this conclusion is true and St. Thomas put it thus.

But the greater doubt is of the first mode, namely whether such a mode falls under precept? This is to ask whether it is possible that one satisfy a precept through an evil act. This is to say, lacking any fitting circumstances, for example, whether someone could satisfy the precept of giving alms by giving alms out of vain glory? Or is one

able [fol. 186] to satisfy the precept of hearing Mass, in order to please one's wife ?

On the negative side there are arguments. [*First*] if by that work one fulfills the precept, then such a work is good because precepts and laws are not laid down except for good actions.

Secondly, a work by which we fulfill the law is, in itself, commensurate to the law : but an act evil by some circumstances is not able to be commensurate to reason and the rule, *ergo*.

Third, these things which laws command lead men to virtue : but evil works are not of this kind, *ergo*.

First Proposition : No one is able to satisfy the laws, neither divine nor human unless by a human act.

Theologians call a human act what is done by a knowing, prudent and willing person. The conclusion is proven, for it is more easy to violate the law than to fulfill it. But no one violates a law except by a human act, for what comes about without deliberation and will is not against the law. Therefore no one fulfills the law unless by a human act from which it follows that someone reciting the canonical hours while asleep or drunk does not satisfy the law, but awake and sober, he has to recite them later.

Second Proposition : We are able to satisfy the law and precept, human and divine, by an act evil from some circumstance while on the part of the object it is good.

It is necessary that good be the first object because it pertains to the substance of the act commanded. For the substance of the commanded act is that it be good and have a good object, because laws and precepts are not able to be given except about good acts in this way. That it is not necessary that it be good from all circumstances is obvious, because although the end and intention [fol. 186v.] of law is to make the subjects good in every respect, nevertheless this end and intention does not fall under the precept. And, therefore, although something is deficient in some circumstance, if nonetheless that circumstance is not commanded by name in the law, one satisfies the law or precept.

To all the arguments which we make it is responded to all [*first*] that such good is from the object, but evil from some circumstance. Namely alms given because of vain glory is commensurate to the law or precept insofar as that which is commanded by the law is concerned. That is, it has that rectitude which the law of almsgiving does, that which it necessarily demands that it have. It demands now that it be right

and good by reason of the object insofar as the substance is concerned. The rest, however, it intends falsely. It does not order it nor necessarily require it.

Secondly, I say that works of this kind, although they are related to proper precepts, and are commensurate to laws, as for example, almsgiving out of vain glory has a commensuration with the precept of alsmgiving, nevertheless, compared to other laws and other precepts, they are not commensurated by reason but they do evil, as in the example just given. Almsgiving for vain glory, although it fulfills the precept of almsgiving, nevertheless is not commensurated to the law of modesty and humility, but in an evil way lacks them.

It is doubtful, consequently, whether the manner of charity falls under precept concerning which is St. Thomas' art. 10, regarding which it is to be noted that in the act of love by which we love God two things are to be considered. *One* is the love itself and the substance of the act, the other is to love in this way, namely with the whole heart, and the whole soul, [fol. 187] i.e. above all things. And this is called the mode of charity. Since therefore, it is asked whether the mode of charity falls under precept it is asked whether when it is commanded for us to love God and when this obligation of this affirmative precept is present we always have to love in this way, i.e. above all things.

Second, it is to be noted that charity, as St. Paul says, is the end of all the other precepts for all precepts are referred and are ordered in charity. And charity itself is peculiarly a precept, because one is especially commanded about charity. And thus, all the other precepts have as an end the precept of charity whence by comparing the precept of charity to the remaining precepts the precept of charity has the notion of a form. And charity, with respect to the other virtues which are contained at the same time in other precepts, has the notion of a form.

Whence if charity is the form of the other virtues from this another question is certainly to arise whether we are able to fulfill the remaining precepts without the manner and form of charity? That is, have we when there is an obligation of some precept distinct from charity, to do what is commanded because of God's being loved in a most high manner? Indeed, about each we will speak briefly.

As to the first, it is to be noted that in the precept of love of God there are proposed to us both internal and external acts. The internal act is how, when internally commanded for us as an elicited act, we

love God internally above all things. The external is when externally commanded as it is done for his honor, namely, when the confession of faith is done with exterior deeds, we defend the divine honor and we confess the faith. But ,because the precept is affirmative as to both acts, namely, both external [fol. 187v.] and internal, it does not oblige always but at its own time. These, however, are those times in which this precept obliges one to external acts. These are manifest in the things themselves. Thence, we do not have to defend the divine honor since the divine honor is exteriorly practiced. The rest, as to interior acts, is not in the present disputation but properly pertains to the matter of charity. This however is certain, that it obliges for some time.

First Proposition: When the precept of charity obliges as to an internal act, we are not able to satisfy that precept without the mode of charity. This is to say that as long as, from the power of the command, we have to love God interiorly above all things and with a whole heart, neither do we satisfy that precept if we love some other thing.

This is through the testimony of Christ in Matthew 22, where not only the substance of this love but also its manner is commanded. It is said « love the Lord with the whole heart... » [37]), *ergo*. That same mode itself is of the substance of divine charity, as charity is in line with reason and therefore a virtue. As we are obliged to love interiorly, we have to love in that mode because the precepts are given of acts of virtue.

The foregoing is proven because that mode is of the substance, and manifestly because the object of this love is God who is infinite good. Therefore love ought to be commensurate to such an object so that it be good and in line with reason. And it would not be commensurate unless it would be above all things because infinite good comes before all the rest, *ergo*.

Second Proposition: When the precept of charity obliges to external acts, thence the mode of this does not fall under the precept, i.e. we are able to satisfy... [the manuscript ends here].

Iowa State University Karl A. Kottman

[37]) Matthew 22 : 37.

Les auteurs augustins français

Liste de leurs noms et de leurs ouvrages

(*suite*) *)

RABACHE, Etienne — C.B. — S.T.D. — 1550-1616.

Né à Vanves dans le diocèse de Chartres, vers 1550, il prit l'habit des Augustins dans le couvent d'Orléans et y fit profession en 1570. Ayant fait ses études en théologie à la faculté de Paris, il y obtint le doctorat. Choisi comme « pater senior » du couvent de Bourges, il fut confirmé en tant que tel par le prieur général Aug. Fivizano en février 1592. Il y inspira un mouvement de réforme qui s'étendait à plusieurs couvents de la province de France. Ceux-ci constituaient en 1625 la province de St Guillaume, dite la Communauté de Bourges. En 1602 Rabache fut prieur au couvent de Poitiers. Il mourût à Angers en 1616.

Stephanus Rabache, ord. ff. erem. S. Aug., gallus, aurelianensis conventus filius, S.T.D. parisinus, ac Ordinis reformator in Gallia, de quo alias, in personis sanctitate praestantibus, fuse disseruimus. Migravit Andegavi ex hac vita anno 1616, die 5 septembris.

Scripsit : Vitam S.M. Monicae, excerptam ex operibus S.P.N. Augustini. Anno 1613 apud Antonium Hernault.

Breves observationes in Regulam S.P.N. Augustini.

Danguindeau, Ars. ms. 6396 p. 813.

— Règle de S. Augustin en françoys avec les observances du p. Etienne Rabache.

Ed. Paris, 1659, 32, signalée — Cat. Bibl. Aug.-Mazar. ms. 4051 p. 340.

— Règle (de S. Augustin) Lat. et françoys avec quelques remarques et pratiques.

Ed. Paris, 1659, 32, signalée — Cat. Bibl. Aug. Mazar. ms. 4051 p. 340.

*) Voir *Augustiniana* XVIII (1968), 203-261; XIX (1969), 487-531; XX (1970), 347-396; XXI (1971), 594-636.

— La Règle de S. Augustin, les exercices de novices, et quelques maximes et observations sur la Règle, faites par le R.P. Etienne Rabache... réformateur des Augustins en France, avec un abrégé de la vie dudi R. Père Rabache, à l'usage des Augustins de la Communauté de Bourges...
Ed. (Paris), 1700, 12°, 384 pp. portrait. — BN.

— Inventaire des titres et papiers du couvent des frères Augustins de Poictiers fait en l'an 1602 par frere Estienne Rabache, prieur audict couvent.
Poitiers, Arch. Dép. de la Vienne. ,30 ff. 1. H. 18 (2).
Paris, Arch. Nat., LL 1472 no 109.

— Vie de la bienheureuse matrone S. Monique mère de S. Augustin, recueillie principalement des œuvres & escritz dudict S. Augustin, où sont inserez plusieurs beaux documents et instructions pour la vie chrétienne, par Fr. Estienne Rabache, prieur des Augustins d'Angers.
Ed. Angers, 1613, 12°, 75 p.. — Mazarine.
Voir aussi : La vie religieuse du Révérend Père Estienne Rabache, Docteur en La Faculté de Paris, et réformateur des Augustins de France.
Ed. s.l., s.d., (1616), 12°, 60 pp., portrait. — Bibl. Amiens.

RABBI (RABBY), Pierre — S.T.D. — XVIe-XVIIe s.

Du couvent d'Avignon; bon prédicateur, il prêcha en 1616 à Marseille. A cette époque il fut doyen de la Faculté de Théologie à Avignon. De 1609-1611 il fut prieur au couvent d'Arles.

Petrus Rabbi, ord. ff. erem. S. Aug., natione provincialis, conventus Avenionensis, S.T.D., scripsit : Sylvam poeticam, lib. 1. Lugduni 1610.

Vitam et miracula B. Clarae de Montefalco, apud Rigauld, gallico idiomate. Lugduni 1616, in 12°.

Annotationes in Regulam S. Augustini, gallico idiomate, 12°; in quarum fine habetur ipsius sermo prolixus valde in honorem S.P.N. Augustini.

Meditationes in Orationem S.P.N. Augustini quae incipit : Ante Oculos tuos lib. 1.

Concionum lib. 1.

Auream Rosam Paradisi B.V.M. lib. 1.

De vero amore lib. 1.

Alia plura et graviora, ita lego apud Elisius p. 581.

Daguindeau, Ars. ms. 6396 p. 755.

— La rose d'or du paradis de la Vierge, et quelques méditations sur une oraison de St Augustin, plus le pourtraict du vrai Amour, par F. Pierre Rabbi...

Ed. Paris, 1613, 12°, 1121 pp., pièces lim. et index. — BN.

— L'Oraison que faisait S. Augustin durant les guerres calamiteuses de la ville de Bône... Ante oculos. Avec des paraphrases.

Ed. dans : La Rose d'or... pp. 344-361.

— Des méditations théologique sur la mesme oraison par le mesme autheur.

Ed. dans : a Rose d'or... pp. 361-465.

— TRAD. Angelo da Siena.

Le Clair soleil des personnes spirituelles, contenant la vie et les miracles de S. Claire de Montefalco, de l'ordre de S. Augustin...

Ed. Lyon, 1616, 12°. — BN.

La règle du Bienheureux Père S. Augustin, ... ordonnée aux serviteurs et servantes de Dieu, mis en françois avec les annotations sur chasque chapitre et un sermon pour la feste du même Père S. Augustin, par R.P. Pierre Rabbi, ...

Ed. Lyon: 1619, 18°, 22 & 525 pp. — BN.

— TRAD. Gelsomini, André.

Petit Traité de l'origine et des miracles du pain beny à l'invocation de S. Nicolas de Tolentin de l'ordre de S. Augustin, traduit de l'italien en français...

Ed. Paris, 1622, 320. — BN.

— Poèmes. voir les pièces lim. de : La rose d'Or.

Le Clair Soleil.

La Règle de S. Augustin.

RAPHEL — Aug. Déch. — XVIIe s.

— Le Thresor incogneu descouvert Dans le panegyrique d'une Image miraculeuse de la Mère de Dieu réservée à Bergemon en Provence. Avec quatorze préceptes et quelques formes d'oraison pour obtenir et reconnoistre les faveurs de la Saincte Vierge, par le p. Raphael, Aug. Déch.

Ed. Aix, 1661, 12°, 40 & 171 pp. — Bibl. Carpentras.

— Le Trésor inconnu découvert dans le panégyrique d'une image miraculeuse de la Mère de Dieu, conservé à Bargemon en Provence, avec quatorze préceptes et quelques formes d'oraison pour obtenir et reconnaître les faveurs de la Sainte Vierge, par le R.P. Raphael. Aug. Déch.
Nouvelle édition, augmentée d'une notice sur Notre Dame de Montaigu...
Ed. Fréjus, 1857, 24°, 143 pp. — BN.

— La Vie et les Vertus de la Sœur Jeanne Perraud, dite de l'Enfant Jésus, religieuse du tiers-ordre de Saint Augustin, par un religieux augustin déchaussé, (le p. Raphael, d'après Barbier).
Ed. Marseille, 1680, 8°, 571 pp. pièces lim. et table. — BN.
D'après Barbier, l'auteur de la Vie de Sœur Jeanne Perraud, le p. Raphael, est probablement le même que l'auteur du Thresor inconnu.

Raphael de la Sainte Vierge Marie — Aug. Dech. — XVIIe s.
Peut-être le même que le précédent ?

— Estat de l'affaire du R.P. Raphael de la Vierge Marie, religieux prestre de la congrégation des Augustins déchaussés et proffès du couvent d'Avignon, qui a esté transféré de cet ordre de St Augustin à celuy de St Benoit.
Avignon, ms. 1817, XVIIe-XVIIIe s. ff. 85-87.

Raphael de la Vierge Marie — Aug. Déch. — XVIIe s.
Est-il le même que le précédent ?

— Histoire de Notre Dame de Brou, par le R.P. Raphael de la Vierge Marie, augustin déchaussé.
Dyon, ms. 961, XVIIe s., ff. 2-23.

Rast — XVIIe-XVIIIe s.
Du couvent de Paris.

— Lettres dd. 1711 et 1712.
Recueil de pièces, mémoire,s lettres, arrêts etc. concernant les Augustins, touchant l'élection du prieur du couvent de Paris, celle du Général de Rome... et le différend pour les places des conventuels du grand couvent de Paris. Lettres diverses, originales et

copies, concernant principalement l'affaire de l'élection du p. Rast, en 1708.

Lettres du p. Cottin, Charles, dd. 1711 ff 251 sqq. 262 sqq.

p. Barrin, dd. 1711 f. 275.

p. Bousquet, dd. 1711 f. 308.

p. Le Tort, J. dd. 1711 f. 251 sq; 262 sq.

p. Rast, dd. 1711, f. 272.

Paris, BN. ms. franç. 15772.

— Recueil de pièces diverses, manuscrits et imprimées, concernant les Augustins et la réforme de leur couvent de Paris. Mémoires et lettres originales,

du p. Durieu dd. (1711 ?) f. 82.

p. Maille, dd. 1711 ff. 91, 92.

p. Rast, dd. 1712 ff. 128 sqq.

p. Tridoulet, dd. 1709. f. 79.

Paris, BN. ms. franç. 15773.

Voir aussi : Recueil de pièces, manuscrites et imprimées, concernant les ordres religieux, e.a. les Augustins, formé surtout de Lettres originales de Pontchantrain adressées au président de Harlay, dd. 1708-1711.

Paris, BN. ms. franç. 15768.

Voir aussi : BN. mss. franc. 15696; 15721.

RAVENAEUS, Thomas — RAVENEL, Thomas.

RAVENEL, Thomas — XVIIe s. — S.T.D.

En 1620 il participa, comme « Dicsretus » pour la province de France, au chapitre général tenu à Rome. En 1641 il fut prieur-curé de S. Hilaire de Mer sur Loire.

Thomas Ravenel, ord. ff. erem. S. Aug., gallus, filius conventus Baiocensis, provinciae Franciae alumnus et S.T.D. Parisiensis, anno 1621 in munere concionandi florebat. Refert de eo Fulgentius Gallucius de Monte Georgio, Prior Generalis, postea Pontificus Sacrista et Episcopus Thagastensis et Bionus, in relatione, quam tradidit die 10 febr. 1622 Congregationi de Propaganda Fide, Thomam anno 1621 missum in urbem de Mer ad Ligerim, ad praedicandum verbum Dei et ad fidem catholicam convertendas tres praecipue haereticorum familias, quas publice abjuratis haeresibus

Ecclesiae Romanae et Summo Pontifici oboedientiam, iuramento firmatam, promiserunt. Et quod eum praefata civitas, propter senectutem prioris, in coadiutorem postulabat. Ita Herrera p. 2ª p. 462.

Quibus addo praefatum Thomam obtinuisse subinde prioratum de Mer ad Ligerim, in quo usque ad suum obitum remansit et functionem prioris exercuit.

Scripsit in illo loco librum cui titulus est : Paleopistia, sive Antiqua Ecclesiae Romanae Fides contra Neopistiam, idest novitatem fidei praetensae religionis, in qua Antidotum ministri Peju clarissime confutatur.

Opus hoc dicavit author Dno Rmo ac Illmo in Deo Patri, D. Petro Habert, episcopo et comiti Cadurcensi. Aureliae, apud Renatum Fremont, librarii et typographi, via scriptoris, anno 1621. Epistola dedicatoria solida est et valde rationi consona, et monitio benevolo lectori apposita est ac necessaria.

Tandem totum hoc opus doctissimum est, et author directe probat intantum.

Aliud opus, in 12º sicut et primum, ac idiomate gallico, sicut et praecedens, edidit Thomas noster anno 1641. Huius operis titulus est : Ieromachia curialis, sive bellum sanctum in gratiam parochorum contra iniustos usurpatores tam illorum iurisdictionis spiritualis cum temporalis, authore F. Thoma Ravenel, augustiniano, theologiae Doctore, priore curato Sti Hilarii de Mer ad Ligerim. Aureliae, apud Vidua Aegidii Hotot, typographi regii. 1641.

Author huius operis illud dicavit Dno D. Guymont, Domino de la Commière, Regi a consiliis etc... Epistola dedicatoria prolixa quidem est ratione operis, sed egregia et curiosa. Monitio quoque benevolo lectori sacro zelo plena est et valde utilis legentibus.

Tandem totum hoc opus multa praeclara complectitur, et dignum est quod ab omnibus saepissime legatur.

Daguindeau, Ars. ms. 6396 pp. 852, 853.

— Paleopistie, aultrement antique foy de l'Eglise Romaine, contre le Neopistie, c'est à dire nouveauté de la Croyance de la prétendue Religion...

Ed. Orleans, 1631, 8º. — Mazarine.

— Hiéromachia curiale, ou Saincte guerre pour les curez, contre les injustes usurpateurs tant de leurs jurisdictions spirituelles que temporelles, divisée en deux parties, par F. Thoma Ravenel...

Ed. Orleans, 1641, 8°, 158 pp. pièces lim. — BN.

Voir aussi : Potier, Jac.

In Lauream doctoralem M.N. Thomae Ravenaei, Augustiniani.

RESTAURAND, André — XVIIe s.

Du couvent d'Arles, où il a émis ses vœux le 16 oct. 1646. Il fit ses études dans la faculté de Paris, où il obtenait le doctorat. Vers 1660 il se trouva probablement encore à Paris. Il participa au chapitre général en 1667, comme définiteur de la province de Provence, dont il a été le provincial, et en 1679 comme « discretus provinciae Sti Guillelmi ». Accompagné du p. Etienne Imbert, il prêcha à Florence, où il était le prédicateur ordinaire de la duchesse de Toscane et son théologien. Il fut prieur au couvent d'Arles pendant les années 1669-1671, 1675-1677, et 1681-1683.

On ne possède qu'une lettre de cachet, originale, adressée au p. Restaurand, dd. 1660, dans un recueil de pièces manuscrites et imprimées concernant les affaires ecclésiastiques, e.a. les Augustins et leur couvent de Paris.

Paris, BN. ms. franç. 15715 f. 314.

REVELONY, Claude — XVIIIe s.

— Tractatus de sacramentis in genere, Baptismo, de cultu Christi etc. de Extrema Unctione, De opere sex dierum, De peccatis, De Purgatorio.

Au fol. 96vo on lit : Tractatus de sacramentis in genere, absoluti die 6^a mensis junii 1719, adscripti per me fr. Hyacinthum Le Blanc Castrol, Aquisextanum, dictante fr. M.N. Claudio Revelony, theologiae fundatissimo professore... absoluti die 12 mensis aprilis 1720.

Marseille, ms. 325.

REVERDY, Pierre — C.B. — 1694 — † après 1675.

Petrus Reverdy, ord. ff. erem. S. Aug., Communitatis Bituricensis alumnus, natus est anno 1594, die 25 mensis februarii, Molinis, in diocesi Augustodunensi. Anno autem 1617 factus est noster, et admissus est inter alios novitios. At tempore proba-

tionis feliciter evoluto, solemnem professionem emisit anno 1618 die 29 mensis aprilis, inter manus R.P. Augustini Carcat, tunc prioris conventus Bituricensis, et hoc in conventu nostro Molinensi.

Post solemnem professionem, cum optime studuisset philosophiam ac theologiam per quatuor annos in facultate Parisiensi, ordines sacros de mandato superiorum tempore opportuno suscepit, ac concionator nominatus.

Cum aliquot annos permansisset in conventu nostro Lamballiensi, R.P. Guillelmus Bonnyeu, prior huius conventus, diu absens fuit a conventu; temporibus enim Adventus et Quadragesimae concionabatur Molinis, summa gloria ob eius profundam doctrinam, et post Pascha Romam cum aliis duobus patribus Communitatis pro felici negotiorum successu petiit; atque toto hoc grandi intervallo voluit ut R.P. Petrus Reverdy conventum regeret Lamballiensem, et vicarium illum constituit.

Cum optime et prudenter toto hoc tempore conventum hunc gubernasset, electus fuit subinde prior in conventu Dominae Nostrae Custodiarum, in capitulo Victraei celebrato, A.D. 1622, in quo rem et spiritalem et materialem plurimum promovit. Ita enim omnibus nobilibus ac ignobilibus se gratum praebuit, ut illi omnia necessaria abunde suppeditarent, licet nihil unquam ab illis postularet.

Hoc triennio elapso, eligitur Vicarius in hospitio Castellionensi ad Indrum, et postea creatus est prior, semel et iterum. Toto hoc novennio ita se gessit, ut praeclaram ecclesiam omnibus ornamentis ac paramentis insignitam construxerit, atque aliud aedificium pro religiosis aedificaverit, et acquisierit monasterio spatium vastissimum, villas, ac optimos redditus.

Novennio isto elapso, cognita Petri nostri admirabili gubernatione et administratione, ad summum apicem provinciae, in capitulo Molinis celebrato (1634), evectus est et in provincialem electus.

Quibusdam vero annis elapsis, visitatoris munus cum Rdo Ludovico du Ruau; subinde diffinitor semel et iterum pronuntiatur, et tandem praeses fuit in capitulo celebrato Montismorilii anno 1654 et vices gessit honorifice Rmi Generalis Philippi Vicecomitis, nostrae Communitatis vere amatissimi.

Vivit adhuc nunc anno 1675 iste Rdus P. Petrus Reverdy,

octogenario maior, et, licet sit annis gravissimus nec possit incedere nisi sustentaculis adiutus, fere quotidie descendit mane post Primam in ecclesia, ut excipiat peccatorum confessiones, nec in conventum revertitur nisi circa horam undecimam.

Scripsit opusculum quoddam, gallico idiomate, in 12°, cuius titulus est : Manuale christianum, docens fugam peccati, Crucis amorem, atque perfectam cum Deo unionem, in tres partes distributum.

Prima docet peccati destructionem per virtutem contritionis excitatam ex diversis argumentis. Secunda docet ascensum in montem Calvariae et Crucis amorem. Tertia docet continuam cum Deo unionem.

Authore R.P. Petro Reverdy, religioso reformato Ordinis S. Augustini. — Lutetiae Parisiorum, apud Robertum de Nivello, in fine Pontis Sti Michaelis, in angulo vici de la Huchette, in signo Scuti Franciae et Navarrae, anno 1667. Cum approbatione et privilegio.

Auctor huiusce opusculi dicavit illud Reginae Franciae, eiusque epistola dedicatoria brevis quidem at satis est apposita.

Totumque hoc opus valde utile est, multum spirituale, et continet placita sanctissima.

Daguindeau, Ars. ms. 6396 pp. 765, 766.

— Lettre des pp. Berault et Reverdy, adressée a tous les religieux de la congrégation de Bourges, dans laquelle est justifiée la désunion de cette congrégation et que de tout temps ils ont esté et sont rebelles au R.P. Général. (1639).

Ed, s.l., s.d., (1639), 4, 6. pp. — BN.

Riuvere, Augustin — Riviere, Augustin.

Oss. 750, 751.

Riviere, Augustin — xviie s.

Augustinus Riviere, ord. ff. erem. S. Aug., S.T.D. Pariensis, optime in materia controversiarum excercitatus, edidit librum cui titulus est : Calvinismus Bestiarum Religio, idest Apologiam pro D. Bannez, quem Petrus Paulus de Bellis italus calvanismi reum fecerat. Imprimitur Lugduni in 12° apud Simonem Lefevre, anno 1630.

Praeterea cum esset prior et Vicarius Generalis maioris conventus Parisini, edidit ultima verba et acta Domini de Barillon praesidentis anno 1645, 30 die augusti, ad Dominum Cancellarium Regis et quaestorem Camerae computus. Parisius 1645 — 23 jan. in 8°. — Elssius p. 803.

Daguindeau, Ars. ms. 6396 p. 170.

— Calvinismus bestiarum religio, necnon appellatio a sententia poppae Genevensis Petri Pauli de Bellis, italo ordinis praedicatorum apostata, qui sectarii recriminationem in catholicos, Domino Banne in causa humanae libertatis, Calvinismi recens damnato, ratam habuit, innoxio sed indefenso patronus accurrit R.P.A. Riviere ordinis S. Augustini...

Ed. Parisiis, 1630, 12, 180 pp. pièces lim.; manquent pp. 1-24 — BN.

Ed. altera, Lugduni, 1630, 12, 180 pp. pièces lim. — Mazarine.

Cet ouvrage est attribué parfois au p. Théophile Raynaud.

— Les dernières actions et paroles de M. le président de Barillon, décéde à Pignerol, le 30e aoust 1645, — par le R.P. Antoine Rivière.

Ed. Paris, 1649, 4°, 32 pp. — BN.

Ed. Thurin, s.d., 12°, 64 pp. — BN.

Robine, Nicolas — xviie s. — S.T.D.

Au chapitre général de 1661, le jour de Pentecôte, Nicolas de Robine, que les actes capitulaires appellent Rubino, soutint des thèses de théologie, en tant que bachelier et représentant le collège de Paris. En 1694, 1695 il fut prieur au Grand Couvent de Paris.

— Lex exercices de l'homme intérieur dans la pratique de l'oraison mentale. Avec un traité de la prière et de ses espèces et plusieurs retraites sur diférens sujets, par Nicolas Robine...

Ed. Paris, 1691, 12°, 268 pp. pièces lim. — BN.

— La Vie de St. Jean Conçalez de Sahagun, ou de Saint Facond, religieux de l'ordre de saint Augustin, ... par F. Nicolas Robine...

Ed. Paris, 1692, 8°, 578 pp. pièces lim. — BN.

— Retraites importants au salut...
par Fr. Nicolas Robine...

Ed. Paris, 1695, 12°, 268 pp. pièces lim. — BN.

ROMANET, Jean Baptiste — XVIIe s.

Jean Baptiste Romanet, élu en 1637 visiteur « in defectu » de la province d'Aquitaine, au chapitre tenu à Fleurance, était à cette époque prieur à Limoges. En 1665 il était prieur provincial Est-ce le même que le suivant ?

ROMANET.

Romanet: ..., augustininanus, mortuus a sexdecim circiter annis (comme le marque icy le p. Roussel en 1689).

Florida Parnassi fasciculus seu augustum augustiniani Romaneti sertum parnassi floribus. Coronatum latini et gallici idiomatis splendida ornatum commistione. Ex manu scriptorum fragmentis varias in manus dispersas ad perpetuam tanti viri memoriam a f. P. Petri Roussel, Cadurcensi augustiniano, ob amicitiae gratitudinem accurate confectum.

Libellus hic poeticus in duas dividitur partes. Prima curiosi animam subtiliter recreat; secunda piorum corda vehementer accendit. Prima pas, recreans legentium animos, maximam probat autoris eruditionem subtiliter commendatam. Secunda vero, corda piorum accendens, divinum demonstrat amorem pietate fulgentem.

Cadurci, apud G. Richard et P. Bouzon. 1689, -8°.

Illustrissimo ac Sapientissimo Ecclesiae principi D.D. Henrico Guillelmo Le Jay, Episcopo necnon Baroni et Comiti Cadurcensi fr. P. Roussel augustinianus.

Hoc igitur opusculum (luy dit-il) eo te dignius quo meum non est, sed magni viri Dei gratia excussum felicius prodire non valebit, quam cum tutelari tam eximii patroni consensu liber patebit exitus etc.

Ce petit volume comporte, comme le marque Roussel, omnia vatis nostri augustiniani fragmenta etc. At nescio quo miserabili fato (dit-il) innumera propemodum epistolarum, concionum et artis oratoriae scripta inexcusabilis quorumdam amisit incuria. Supersunt tamen aliqua ex tot operibus fragmanta (ce sont ceux que contient ce petit volume), licet orator noster suos de diversis sermones eleganter et solide compositos in ignem propria manu humilitatis ardore coniecerit.

Les vers du P. Romanet sont (assez) bons.

Ex ungue leonum vitae, quam modernam vocant, institutum

Aulice, si tibi mens mundano vivere ritu,
Haec tibi norma datur : numquam siluisse loquaces
Inter paeniteat : neque te surdescere ad horam
.....
.....
Lachrymae Regis in obitum Reginae matris,
ad regem adhuc iuvenem, colloquium poeticum
ad Delphinum nascentem poema natalitium.
.....

Traduction de Sonnet de Benserade :

Job de mille tourments ateints... etc.

Benserade : Job tibi mille suos cruciatus...

Traduction du Sonnet de Voiture :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie...

Victurii Uranii, non fuga, non aegrae senium succurrere menti...

Traduction du sonnet :

Toy qui meurs avant que de naître etc...

Furtivae prolis parricida Nate prius tumulo, primis quam reddite cuius...

.....

Ces traductions sont littérales et néanmoins élégantes.

R. Patri Germano Cortadio augustiniano gratulans de editione « Octava SS. Sacramenti ».

Digestum dum sexta dies miro ordine vidit
quidquid inest caelo, quidquid inest solo
mundanum cessavit opus
.....

Cette pièce a plus de 7 pages, mais est-elle du p. Romanet ? Et n'auroit-on point cru qu'il en est l'auteur, parce qu'on en aurait trouvé une copie parmy ses papiers ? Inter digesta Cadurci semble pourtant marquer que cette pièce est de luy.

Les vers du p. Romanet (qui souscrit quelques fois ses vers « purus ab Urbe », qui est une allusion bien froide à son nom, comme qui diroit « net de Rome ») sont bons ; mais ceux du p. Roussel ne vallent rien.

A p. 65 ad 78 sont plusieurs petites pièces en vers latins peu bons, du p. Pier Roussel, sous ce titre : Quae sequuntur dedicantis sunt additamenta.

La première pièce est ainsy intitulée :

Poemae in favorem quorumdam hominum meriti vivorum qui patria in urbe Cadurcensi sua aetate floruerunt.

Daguindeau, ms. Lyon, 205 ff. 339-341.

— Floridus Parnassi fasciculus seu augustum augustiniani Romaneti sertum Parnassi floribus coronatum Latini et Gallici Idiomatis splendide ornatum commistione ; ex manu scriptorum fragmentis varias in manus dispersas in perpetuam tanti viri memoriam a f. P. Roussel, Cadurcensi Augustiniano ob amicitiae gratitudiem accurate confectum.

Ed. Cadurci, 1689, 8°, 79 pp., pièces lim. — BN.

ROUSSEL, Pierre — XVIIe s.

Voir : ROMANET.

ROUSSELET, Pacifique. — Aug. Déch. — XVIIIe s.

De la province de Dauphiné, prédicateur de l'Église collégiale de Bourg, religieux du couvent de Brou, dont il fut le dernier prieur.

— Histoire et description de l'Église royale de Brou, élevée à Bourg en Bresse, sous les ordres de Marguerite d'Autriche, entre les années 1511 et 1536, par le R.P. Pacifique Rousselet, augustin réformé de la congrégation de France, Province de Dauphiné.

Ed. Paris, 1767, 16°, VII & 136 pp., table. — BN.

Ed. Bourg, 1806, 16°, VIII & 136 pp. — BN.

Ed. Bourg, 1826, 12°. — Arsenal.

Ed. Bourg, 1836, 16° VIII & 162 pp. planche. — BN.

Ed. Bourg, 1840, 16°, 216 pp., planche. — BN.

Ed. Bourg, 1850, 16°, VI & 182 pp., planche — BN..

— Guide descriptif et historique du voyageur à l'église de Brou, élevée à Bourg, par les ordres de Marguerite d'Autriche, de 1506 à 1536, d'après le p. Rousselet, ... 7e édition, augmentée de chapitres nouveaux...

Ed. Bourg-en-Bresse, 1857, 16°, IV & 160 pp. planche. — BN.

Ed. Bourg-en-Bresse, 1866, 16°, IV & 169 pp. planche. — BN.

Voir aussi : Histoire abrégé de l'église et couvent de Brou, prez de Bourg-en-Bresse, avec la description de l'église et de tout ce qu'on voit de curieux. 1706.

A la fin on lit : Cette Histoire a été faite sur les mémoires qui se conservent dans le couvent de Brou et sur ce qu'en dit Guichenon dans son histoire de Bresse et dans celle de Savoye
Lyon, Fonds Coste, ms. 1279. — XVIIIe s. — 121 pp.
Le p. Pacifique Rousselet, auteur de « Histoire et description de l'église royale de Brou », a connu ce manuscrit, ainsi que les mss. 1276, 1277, 1278.

SAUVE, Bruno — C.B. — † 1689.

Élu prieur du couvent de Lamballe en 1665, il fut envoyé par le chapitre provincial de 1668, à Poitiers pour y remplir la même fonction. Le chapitre suivant, réuni en 1671 à Le Blanc, le choisit comme Visiteur de la province et le nomma professeur de philosophie à Châtillon. En 1679 il participa au chapitre général comme « definitor provinciae Sti Guillelmi, alias Communitatis Biturícensis ». Elu premier définiteur au chapitre provincial de 1682, il fut nommé maître de novices au couvent de S. Nicolas à Paris. Il présida au chapitre provincial réuni en 1685 à Poitiers. Au chapitre suivant, réuni au couvent Au Blanc en 1688, il fut élu provincial. Tombé malade lorsqu'il était en visite au couvent de Lamballe, au mois d'août 1688, il mourut avant le 23 mai 1689, date à laquelle le père Talon a été nommé « Rector Provinciae ».

— L'Etablissement du Tiers-Ordre de S. Augustin et la conduite assurée des fidèles qui y sont associez par la pratique des vertus les plus essentielles du Christianisme, pour parvenir saintement à une bonne Mort, ... par le R(év.) P(ère) B(runo) S(auvê)D(éfiniteur des Augustins de la province de Saint Guillaume ou Communauté de Bourges.
Ed. Paris, 1684, 8°, pièces lim., 624 pp. — BN.
Par le p. Bruno Sauve, d'après le Privilège.

SAUX, L. de — DE SAUX, L.

SCHNEIDER, Joannes Stephanus — XVIIe-XVIIIe s.

— Introductio in universam Aristotelis Philosophiam...
fol. 500^v — Finis totius moralis, absolutae 12 mensis decembris anno 1716.

fol. 582 — Finis metaphysicae particularis, absolutae die 22 mensis martii A.D. 1717, adscriptae a me fr. Aug. Hyacintho Le Blanc Castrol, ... conventus Aquensis alumnus, sub moderamine R.P. Mag. Joannis Stephani Schneider, celeberrimi philosophiae professoris... provinciae Franciae...
fol. 733. — Completa fuit tertia die mensis augusti anno 1717.
Marseille ms. 812, XVIIIe s.

SEBASTIEN DE SAINTE CLAIRE — Aug. Déch. — XVIIIe s.

Prieur du couvent de Brou, avant 1708.

— Histoire du royal monastère de Brou, près Bourg-en-Bresse... avec l'explication de tout ce qu'il y a de plus curieux dans l'église, divisée en deux parties, par le R.P. Sebastien de Ste Claire, ... (publiée par I.M. Villefranche).
Ed. Bourg, 1888, 8°, x & 86 pp. — BN.

SEGUINUS, Josephus — XVIIe s.

Du couvent d'Aix; étudiant de philosophie à Aix en 1611-1613; étudiant de théologie à Avignon en octobre 1613.

— Logicae explicatio in tres tractatus divisa, per R.P. Philibertum Fesayan, Doct. theol. et priorem Carmelitarum.
Aquis sextiis a fr. Josepho Seguino audita et scripta anno 1611.
Sur la feuille de garde on lit : Haec logica est fr. Jos. Seguini, Augustiniani Aquensis.
Marseille, ms. 752.

— Explicatio physicae in tres tractatus, a fr. Jos. Seguino aetatis suae 21, anno 1613.
p. 23. Tractatus primus de corpore naturali, a Philiberto Fezayo O. Carm.
Sur la feuille de garde on lit : Fr. Jos. Seguinus, augustinianus Aquensis aet. 21. 1613.
Marseille, ms. 754.

— Tractatus tertius ... de corpore mixto.
fol. 137 — Explicatio scientiae moralis, III tractatus.
fol. 209 — Explicatio Metaphysicae, III tractatus.
Au fol. 1^v on lit : Est fr. Jos. Seguini Aquensis.
Marseille, ms. 755.

— Explicatio septem sacramentorum Ecclesiae, data a R.P. Suffreno,

et a me fratre Josepho Seguino, augustiniensi, scripta die 22 mensis Oct. anno 1613, Avenioni, in collegio Societatis Jesu.
fol. 223 — Quae interpretante et docente R.P. Claudio Suffreno, scriptis mandata a nobis sunt anno D 1614, in collegio Societatis Jesu, Avenionensi. Dicta sunt satis die 13 Aug. 1614.
Marseille, ms. 310.

Seraphin de Ste Madeleine — Seraphinus a S. Magdalena.

Seraphinus a S. Magdalena — Aug. Déch. — xviie s.

Du couvent de Lyon.

— Parnassus theologicus, seu Theses theologicae e Parnasso deductae et reverendo... Patri Cherubino a S. Elisabeth, augustinianorum discalceatorum congregationis Galliarum Vicario Generali... dedicatae. Offerebat F. Seraphinus a Sancta Magadalena... die 5 Julii... 1696.
Ed. Lugduni, 1696, 4°, 44 pp. — BN.

Sidonius a S. Marcello — Aug. Déch. — xviie s.

Du couvent d'Aix.

— Sermones Adventus super Evangelium caeci nati, accurate compositi a R.P. Sidonio a Sancto Marcello, augustiniano discalceato, A.D. 1689.
Marseille, ms. 417.

Simon Cupersi — xve s.

— Sermones kadrigesimales magistri Symonis Cupersi, ordinis sancti Augustini, conventus Baiocensis, super Evangelia.
Inc. Feria 4^{a} Cinerum... Cum jejunas, unge caput tuum...
Expl. Expliciunt sermones quadragesimales fratris Symonis Cupersi, conventus Baiocensis, ordinis fratrum heremitarum sancti Augustini, cum tabula ad singulas materias in dictis sermonibus contentas reperiendas, secundum ordinem alphabeti; etiam cum introductionibus sermonum pro singulis Dominicis totius anni super Epistolas et Evangelia. Deo gratias.
Carpentras, ms. 48, xve s. 201 ff.

SIMON, Jean — S.T.D. — XVIIe s.

Etant déjà Docteur en Théologie, il fut provincial de la province de France en 1633. Il participa au chapitre général comme « Discretus provinciae Tolosanae ». En tant que Régent du collège de Paris, il présida à une des soutenances de thèse de théologie, qui avait lieu à l'occasion du chapitre, le jour de la Pentecôte. Il dirigea le séance où le bachelier Simplicien Legros, représentant le collège de Paris, a défendu ses thèses. Il était de nouveau à la tête de la province de France en 1660. Il mourut après 1669.

— In universam veterum nominalium philosophiam.
Conscripsit fr. Josephus Joly, augustinianus Aquensis, sub Magistro Joanne Simon doctore parisiensi.
Marseille, ms. 801, XVIIe s. 226 ff.

— In universam metaphysicam.
Conscripsit Parisiis fr. Jos. Joly, augustinianus Aquensis, sub Magistro Joanne Simon, sacre facultatis parisiensis doctore.
Marseille, ms. 802, XVIIe s. 228 ff.

SAINT-MARTIN, Simplicien — SIMPLICIEN de St Martin.

SAMMARTINUS, Simplicianus — SIMPLICIEN de St Martin.

SIMPLICIANUS — Aug. Déch. — XVIIe s. — LEO.

SIMPLICIANUS A S. MARTINO — SIMPLICIEN de St. Martin.

SIMPLICIEN DE ST MARTIN — 1571-1668.

De la province d'Aquitaine. Il enseigna la théologie à l'université de Toulouse, avec le titre de professeur royal. Il remplit cette fonction depuis environ 1620, pendant plus de 46 ans. Vers 1659 il fut doyen de la Faculté. En 1637 au chapitre réuni à Fleurance élu provincial, il remplit cette fonction pendant trois termes. En 1645 il participa au chapitre général comme « definitor provinciae Tolosae seu Aquitaniae ». En 1659 il fut prieur du couvent de Toulouse. Il y mourût à l'age de 98 ans le 2 août 1669.

Simplicianus Sammartinus ord. ff. herem. S. Aug., gallus, con-

ventus Tolosani filius, fuit adhuc juvenis condiscipulus R.P. Thomae de Herrera, et amacissimus in Salmanticensi coenobio. Anno 1609 die 1 aprilis creatur baccalaureus et lector artium conventus Tolosani, subinde laurea doctorali cum gloria insignitus est.

Priorem egit in conventu Tolosano, ad dignitatem provincialis totius provinciae evectus est, ac in Academia Tolosanae per multos annos fuit Regius professor.

Edidit sua cura ac opera : Theologiam R.P. ac Mag. Joannis Puteani, duobus tomis distinctam, in folio, anno 1627.

Item : Vitas sanctorum Ordinis nostri, idiomate gallico, et in folio, Tolosae anno 1641, sub hoc titulo : Historia vitae gloriosi S.P. Augustini Religiosi Doctoris Ecclesiae, Hipponensis Episcopi, et aliorum virorum illustrium sui Ordinis Eremitarum.

Praeterea : Historiam Peruanam, et Tractatum de eximio progressu Ecclesiae in conversione Gentilium, per praedicationem religiosorum Eremitarum S. Aug. Haec selegit unus ex provincia Tolosana (ipsemet est p. Simplicianus) ex chronica R.P. Antonii de Calancha, in Universitate Limens. Doctoris, eiusdem Ordinis religiosi. Tolosae per Francisc. Doude typographum, sub signo Sti Thomae, anno 1653. Opus istud est in 4° et Gallicum.

Praelo dedit aliud volumen, in 4° et idiomate gallico, Tolosae apud Arnaldum Colomerium, anno 1657, impressum sub hoc titulo : Defensio status monachalis gloriosi patris Augustini Doct. Eccl. Episc. Hipponensis, et institutio sui Ordinis Eremitarum, contra D. Gabrielem Pennot Canonicum Regularem Congregationis S. Joannis Lateranensis etc., authore R.P.F. Simpliciano Sammartino, religiosi dicti Ordinis, professore Regio et Decano Facultatis Theologiae in Universitate Tolosano.

Huius opusculi author, illud offert ac dicat Sto Augustino. Epistola illius est elegentissima.
Monitio pariter benevolo lectori praeclarissima est et solida, et debet necessario legi ante operis lectionem. Quod vero spectat ad totum hoc opus, excellentissimum est et veritatem monachatus Sancti Patris Augustini multis ac firmissimis probationibus confirmat, vanitatemque Domini Pennoti clarrissime profert ac manifestat, atque omnia illius argumenta ac responsiones solvit, et pluraque ipsius tela in illum contorquet.

Constat autem hoc opus 24 capitibus, et unumquodque caput continet plures paragraphos.

Aliud etiam volumen noster Simplicianus edidit, latino idiomate, in 8°, Tolosae apud Raymundum Rose et Bernardum Guilhemete, impressum anno 1662, sub hoc titulo : Libellus Supplex Innocentio X Pont. Max. pro immaculatae B.M. Virginis Conceptione, secunda editio, authore R.P.F. Simpliciano a S. Martino Augustiniano professore Regio et Tolosanae Academia Decano.

Alterum quoque volumen composuit in folio et latino idiomate, apud Arnaldum Colomerium impressum anno 1664; cuius titulus est : Tractatus varii morales de casibus conscientiae, authore R.P.Fr. Simpliciano a S. Martino, augustiniano et S. Theologiae in Academia Antecessore Regio et Decano.

Aliud denique volumen, in folio, latino idiomate, de variis statibus naturae humanae, Tolosae apud Joh. Boude et Bern. Guilhemere impressum, anno 1669.

Daguindeau, Ars. ms. 6396, pp. 817, 818.

Sur ce religieux, écrivain remarquable, consultez une note très substantielle de M. de Lantenay, dans : Revue de Gascogne 25 (1884) 115, 116.

Voir aussi : F. Roth, Augustinian historians of the XVIIth Century, Augustiniana 6 (1956) 641 sqq.

— Edit. Joannes Puteanus.
Commentarium in Summam Theologiae D. Thomae Doct. Angelici
Ed. Tolosae Tectosagum, 1627, fol. — BN.

— Edit. Alexis de Menezes.
Histoire des Grands Progrez de l'Église Catholique en Orient.
Ed. Tolosae, 1641, fol. (dans Hist. de la Vie de S. Aug.) — B.N.

— Histoire de la vie du glorieux père Saint Augustin... et de plusieurs saints, bienheureux et autres hommes illustres de son Ordre des Hermites.
Ed. Toulouse, 1641, fol. — BN.

— Mémoires qui peuvent servir à l'histoire du monastère de l'Ordre des Hermites du glorieux père Saint Augustin de la Ville de Toulouse, recueillis et dressés par le p. F. Simplicien de S. Martin
Ed. Toulouse, 1653, 8°, 400 + 69 (= 96) pp., pièces lim.
Bibl. Toulouse.

— Generale monasterium tolosanum ordinis S.P.N. Augustini tam quoad membra quam quoad caput reverendissimis magistris generalibus eiusdem instituti immediate subjectum.
Ed. Tolose, 1656, 8e, 111 pp. — Bibl. Toulouse

— Défense de l'estat monachal du glorieux Père Saint Augustin, contre Dom. G. Pennot par Simplicien Saint-martin.
Ed. Toulouse, 1657, 4°. — Bibl. Grenoble.

— La Vie de S. Thomas de Vil-neuve, dit l'aumosnier, de l'Ordre des Hermites de S. Augustin, Archevesque de Valance. Recueillie par le R.P. Simplicien S. Martin, professeur Royal et Doyen en l'Université de Tolose.
Avec la Relation de l'appareil, pompe et cérémonies observées en sa Canonisation à Rome, le premier novembre 1658. Et de ce qui s'est passé en la Feste de ladite Canonisation célébrée en quelques villes pendant huict iours.
Ed. Tolose, 1659, 8°, 16 ff. & 320 & pp. — BN.

— Libellus supplex Innocentio X ... pro immaculata B.V.M. Conceptione, contra opusculum F. Petri de Vincentia, etc. seu potius M. Vincentii Baudelli, a CLXVI annis ab Ecclesia damnatum. 2ª editio... auctore R.P.F.J. Simpliciano a Sancto Martino...
Centum Anagrammata pro immaculata B.V. Mariae conceptione... (auctore J.B. Agnesi).
Ed. Tolose, 1662, 8°, 613 & 9. pp. (manques les pp. 351-362) — BN.

— Tractatus varii morales de casibus conscientiae, tam cadentibus, paenitentibus tamen, quam confessariis erigentibus perutiles; propter piam canonicam firmam salutaremque doctrinam in eis allatam et expositam, prout sequens pagina summarie indicat. Auctore R.P.F. Simpliciano Sammartino, Augustiniano, et sacrae theologiae in Tolosano Academia Antecessore Regio et Decano.
Ed. Tolosae, 1664, fol., 917 pp. — Bibl. Aug. Valladolid.
Ed. Tolosae, 1774, fol., 917 pp. — Bibl. Aug. Valladolid.

Simplicien — Aug. Déch. — XVIIIe s.

— Edit. Anselme de Ste Marie.
Histoire généalogique et chronologique de la Maison Royale de France... 3e édition.
Ed., Paris, 1726-1733, fol. 9 vol.

— L'Etat de la France, contenant les princes, le clergé, les ducs et pairs, les maréchaux de France et les grands officiers de la couronne et de la maison du Roi, les chevaliers des ordres, les officiers d'armée les conseils, les gouverneurs de province etc...
Ed. Paris, 1727, 12°, 5 vol. — BN.

— Extrait de la généalogie de la maison de Mailly, suivie de l'Histoire de la branche des comtes de Mailly, marquis d'Haucourt, et de celle des marquis du Quesnoy, Dressé sur les titres originaux, sous les yeux de M. de Clairambault... par [le p. Simplicien].
Ed. Paris, 1757, fol., I vol. 3 parties. — BN.
EDIT. Anselme de Ste Marie.
Généalogie de la Maison de Roquelaure, tirée du vol. VII de l'Histoire généalogique et chronologique des grands officiers de la Couronne...
Ed. Paris, 1762, 8°. — BN.
Voir aussi : Le livre du p. Simplicien et la famille de Montmorency-Chateaubrun, dans un Recueil de pièces, ... relevé au duché d'Alençon.
Paris, BN. ms. franç. 23028., ff. 1 sqq. — BN.

SOUCELIER, Nicolas Etienne. — XVIIIe s.

Du couvent de Thionville. Il participa au chapitre général de 1726 comme « diffinitor provinciae Franciae ». Bachelier de la faculté de Paris et présenté pour la promotion au doctorat, il soutint des thèses théologiques devant l'Assemblée du Clergé en 1730. Il fut prédicateur de Carême à Ste Geneviève de Chaillot en 1737, et à la Visitation dans le district de S. Jacques du Haut-Pas en 1738. Au chapitre général de 1749 il fut proposé comme troisième candidat pour la fonction d'Assistant Général pour la France.

— Eminentissimis... principibus Cardinalibus, Archiepiscopis, Episcopis... pro Comitiis Generalibus Cleri Gallicani congregatis. — Quaestio theologica : « Quis posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei ? — Act. 20, vers. 28. » — Has theses ... praeside ... Gilberto de Montmorin, Facultatis Parisiensis Doct. Theologo & Adurensi Episcopo, tueri conabitur F. Nicolaus Stephanus Soucelier, Augustinianus, Theonisvillanus, eiusdem facultatis parisiensis Baccalaureus theologus et Augustinianorum praesentatus, die Jovis decima septima mensis Augusti, anno Domini 1730, a prima ad sextam, in Regiis Sancti Augustini Scholis, pro minore ordinaria.
Ed. s.l., s.d., (Paris 1730), 1 fol. — BN.

Sulpitius a S. Pelagia — Auch. Déch. — xviie-xviiie s.

Du couvent de Paris.

— Catechismus ad ordinandos, juxta doctrinam Concilii Tridentini, opus... utilissimum. (par le p. Sulpitius a S. Pelagia, d'après Barbier). (voir aussi Cat. Bibl. Aug., Mazarine ms. 4055 p. 1066).
Ed. Parisiis, 1695, 12°, 364 pp. pièces lim. — BN.
Ed. Parisiis, 1698, 12° 455 pp. pièces lim. — BN.
Cathechismus ad ordinandos..., 3ª editio, selectis instructionibus sancti Caroli ad confessarios aucta.
Ed. Parisiis, 1701, 12°, 492 pp., pièces lim. — BN.
Ed. Parisiis, 1703, 12°, 492 pp., pièces lim. — BN.
Ed. Parisiis, 1706, 12°, 492 pp., pièces lim. — BN.
Catechismus ad ordinandos... Novissima editio recognita... plerimisque aucta instructionibus, maxime iis quae... ad rite administrandum paenitentiae sacramentum sunt pernecessaria.
Ed. Parisiis, 1717, 12°, 512 pp. pièces lim. — BN.
Ed. Parisiis, 1734, 12°, xvi & 452 pp. — BN.
Cathechismus theologicus ad ordinandos, compendium theologiae completum. Editio 4ª revisa et adornata a R.P. Fr. Matheo Joseph (O.P.)... Accedunt Instructiones S. Caroli ad confessarios, ... 2° Brevissimus cathechismus D. Humaei... 3° Pia exercitia...
Ed. Parisiis, 1863, 12°, 435 pp.

Tholosani, Jean Jacques — xvie-xviie s.

— Mémoires du p. Jean Jacques Tholosani, religieux de S. Augustin, sur l'histoire religieux de la Provence, envoyés au p. Colombi S.J. par le marquis de Pianesse, en 1633.
Lyon, ms. 490, xviie s.

Thomas de Argentina — Thomas de Strasbourg.

Thomas de Strasbourg.

Thomas de Argentina, Germanus, ord. ff. erem. S. Aug., S.T.D. clarissimus, vir apostolicae vitae, clari ac facilis ingenii, in dicendo, vita et conversatione insignis, postquam per omnes disciplinarum gradus ad sapientiae fastigium conscendisset, cum propter summam eruditionem, tum etiam propter insignem pietatem, mirum in modum omnibus acceptus fuit.

In multis academiis, praecipue Parisiensis, magna sapientiae laude floruit publiceque theologiam docuit.

Anno 1345, 11 julii, PP. Ordinis de novo capite solliciti, solliciti etiam servare unitatem, ac Pontificis monitis obedire, quibus monebantur a Clemente VI ut quilibet pro viribus et Ordo simul unitus opponeret se Wicleffo eiusque conjuratis asseclis quo tum e capite tum a membris Wicleffitarum erroribus resisteretur, omnium votis electus est Thomas in Generalem. Rexit annis 12; quo etiam perorante ex tempore Patres omnes Wicleffi errores epurarunt, perpetua infamia mulctantes eos qui a vero SS. PP. sensu deviantes eius errores conaverunt tueri.

Novas Constitutiones antiquis adiecit; anno 1348, 8 junii, Generalis celebravit Comitia et in officio confirmatur.

Illo etiam authore PP. Augustiniani obedientes Pontifici pluribus diebus a cantu abstinent. Moventur etiam ad Apostolici Sedis obedientiam, destestata haeresi Fraticellorum, omnesque acuum calamos contra Guillelmum Ockam et Petrum Corbarium pseudopontificem Nicolaum V nominatum studiis Ludovici Bavari Imperatoris promotum illiusque vi aliquandiu defensum.

Anno 1351 Basileae et anno 1354 (Perusiae) quartum Generalis confirmatur; demum dum Ordinem lustrat in Brunensi Monasterio hoc anno ex aedificando superintenderit, et iam Viennensi sese impenderet, ibidem moritur, anno 1357, et sepelitur.

Scripsit Commentaria in Magistrum Sententiarum lib. IV.

... Ordinis Constitutiones.

Quaestionum e S. Scriptura Solutiones.

Sermonum lib. 1.

Meditationum lib. 1.

Epistolarum lib. 1.

Ita lego apud Elssium p. 655, 656.

Daguindeau, Ars. ms. 6396 pp. 827, 828.

Oss. 71-73.

Voir aussi : Trapp, D. Augustinian Theology in the 14th Century. — Augustiniana 6 (1956) 382-386.

Zumkeller. Manuskripte no 818-826; 1391. pp. 382-387; 496-497.

— Lectura super quartum librum Sententiarum.

Bordeaux, ms. 126, XIVe s., ff. 1, 226vo.

— Lectura super IV Libros Sententiarum.

Bordeaux, ms. 127, XIVe s., 2 vol. 299 & 210 ff.

— Commentarium in Primum librum Sententiarum.
Bordeaux, ms. 128, XIVe s., 66 ff.
— Lectura super Secundum librum Sententiarum.
Bordeaux, ms. 129, XIVe s., ff. 11 — 122.
— Lectura super Primum et Secundum Librum Sententiarum.
Lyon, ms. 206, XV s., papier, 110 ff.
— Lectura super Primo Libro Sententiarum.
Paris, Mazarine, ms. 909, XIVe s., 170 ff.
— Lectura super Secundo Libro Sententiarum.
Paris, Mazarine, ms. 910, (suite du no 909), XIVe s. 115 ff.
— Lectura super Quatuor Libros Sententiarum.
Paris, Mazarine, ms. 911, XVe s. 298 ff. ff. 295-298 table.
— Lectura super quartum Sententiarum.
Paris, Mazarine, ms. 912, 1390, 262 ff. ff. 256-262 table.
— Commentarii in tertium et quartum Sententiarum libros.
Paris, BN, ms. lat. 3067, XVe s.
— Commentarium in Quartum Sententiarum.
Paris, BN, ms. lat. 14577, XVe s.

Editiones — Acutissimi Thomae de Argentina ... scripta super Quatuor libros Sententiarum.
Ed. Argentorii, 1490, fol. 4 parties II vol. — BN.
— Thomae ab Argentina... Commentarius in IIII libros Sententiarum.
Ed. Venetiis, 1564, fol. — BN.
— Commentarius in IIII libros Sententiarum; hac postrema editione a quamplurimus mendis vidicata... una cum auctoris vita.
Ed. Genua, 1585, fol. — BN.
— Mare Magnum.
Paris, Ars. ms. 774 ff. 5-16.
EDITION. Mare Magnum. Augustiniana 6 (1956) 281-321.
Voir aussi : Le « Mare Magnum ». Un code médiéval du couvent augustinien de Paris.
Augustiniana 6 (1956) 274-281-321.
— Additiones et moderationes supra Constitutiones Ordinis Eremitarum Sancti Augustini.
Ed. Venetiis, 1508, fol. — BN.

TRIDOULET — XVII-XVIIIe s. — RAST.

TROCHERAU, Antoine.

Antonius Trocherau, ord. ff. erem. S. Aug., ac Communiatis Bituricensis Alumnus, patria Molinensis, dioecesis Augustodunensis, natus est A.D. 1603, die 17 januarii. Anno autem 1621, cum esset humanista, mundum spernens et eius vanitates ac stolidas pompas despiciens, admissus est ad novitiatum in conventu nostro Pictaviensi, in quo R.P. Augustinus Carcat gerebat priorem, mense maio.

Anno novitiatus evoluto emisit professionem anno 1622 die 22 mensis maii, statim post celebrationem capituli provincialis Victreae celebrati. Subinde studuit Rhetoricae in conventu nostro Sti Benedicti sub moderamine R.P. Pauli Clopin, viri eloquentissimi et facundissimi. Postea studuit Philosophiae in conventu nostro Dominae Nostrae Custodiarum, habuitque magistrum Humilem Rougnon; cursu autem philosophico perfecto, dedit operam Theologiae in conventu Andegavensi sub moderamine R.P. Raphaelis Aloncle.

Toto autem hoc tempore nihil puerile gessit noster Antonius, nihil irreligiosum, immo vitam sic duxit ut irreprehensibilis coram hominibus fuerit; nec solum dum esset iuvenis, sed toto vitae suae decursu sapientissimus et observantiae regularis amicissimus fuit; adeo erga corpus suum rigidus fuit usque ad ultimum suae vitae momentum, ut, cum esset septuagenario maior, omnia Ecclesiae et Ordinis ieiunia exactissime observaret, sumens in collatione serotina solum panem et modicissimum.

Quacumque infirmitate detineretur, adeo erat assiduus Officio Divino quod persolvimus media nocte, ut numquam ab eo abfuerit, licet pessime se haberet et doloribus acutissimis torqueretur, praecipue sub finem vitae suae. Certe si forte excipias duos aut tres vices, credo quod semper isti Divino Officio interfuit. Talis cum esset, electus est saepius supprior nostrorum conventuum etiam nobiliorum, Parisini minoris conventus, Ambianensis, Lamballiensis, et Moliniensis; in quibus optime se gessit. Cum enim amaret regularem observantiam, cupiebat ut subditi eam quoque colerent, ideoque si quis a Matutinis sese absentaret sine causa, paenam per Constitutionem taxatam, illi imponebat eamque efficaciter iubebat.

Tempus, quo nihil preciosius, sic insumebat ut numquam vel unicum momentum tereret; adeo patientiam exercuit ut omnes

dolores ac infirmitates, etiam acres valde quibus non caruit tribus vitae suae annis postremis, tacite dissimularet.

Scripsit noster Antonius libros ita excellentes ac pretiosos ut satis usquam aestimari non queant. Hi libri non continent res curiosas ac scientias futiles et inflantes sed complectuntur solum Officium Divinum, laudesque SS^mae^ Trinitatis, Patris, Filii et Spiritus Sancti, Domini Nostri Jesu Christi, Beatrissimae Semper Virginis Mariae, Sanctorum Angelorum, SS. Apostolorum, Evangelistarum, Prophetarum, Patriarcharum, Martyrum, Doctorum Sanctae Ecclesiae, Confessorum Pontificum et non Pontificum, Monachorum, Religiosorum, Virginum, Viduarum ac denique Omnium Sanctorum.

Deus honestavit Antonium nostrum dono tam insigni scribendi ac pingendi sua manu ut scienter quascumque litteras, sive maiusculas sive minusculas et omnia elementa exararet. Narrabat mihi aliquando noster Antonius tamquam amico, quia simul eramus in novitiatu, quod, cum R^mus^ P. Generalis Hieronymus Valvasoris visitaret nostrum conventum minorem Parisinum, ingressus est cubiculum in quo scribere suos libros consuescebat; qui admirans pulchritudinem apicum et excellentiam librorum ab Antonio scriptorum, ab illo petiit quomodo seligebat (?) in exaratione harum tam illustrium litterarum quibus libros suos componebat: cumque respondisset haec omnia manu sua cum calamo pingere, raptus in admirationem, deosculatus est manum eius dexteram, tamquam a Deo benedictam.

Certe mirabile est quomodo vir unus, qui toto Officio Divino et nocturno indefesse intererat, et alias omnes regulares observantias toto corde adamabat et amplectabatur, tot et tam illustres libros calamo suaque manu poterat exarare.

Ad efformationem suorum librorum usus est membranis vitulinis (?); quas dexteritate struebat et compingebat, ut hucusque singula folia inter sese perfectissime unita permanserint. Operiebat quoque libros corio efficto quod muniebat pluribus fragmentis aeris malleati, necnon stellis eiusdem materiae, ad conservationem et ornatum librorum. Librorum oras aliquando auro obduxit, et intus picturis illustribus vel per se vel per alios, ubi opus fuit, semper eos ornavit.

Primum librum scripsit in hoc conventu minori Parisino; qui continet Officia Sanctorum non solum Ordinis nostri, sed etiam

aliorum quorum ex concessione Summi Pontificis festa celebramus; in quo videntur picturae praeclarae maxime in Officio S. Augustini, S^mae^ M. Monicae, S. Nicolai et S. Guillelmi.

Secundum librum subinde scriptum, in duos tomos divisit; qui excedunt magnitudine omnes alios libros, quique ob pondus ac gravitatem numquam moventur e suis locis. Totum hoc opus dicitur « Psalterium ». Primus tomus continet omnes psalmos et hymnos qui de nocte recitantur et cantantur in Matutinis. Secundus omnes psalmos et hymnos qui in Officio diurno cantantur vel recitantur.

Postea scripsit duos alios tomos, in quibus habentur omnia responsoria totius anni, sive dominicarum sive feriarum sive festorum sanctorum, sive de communi, quae recitantur in Officio nocturna sine nota. Habentur quoque in iisdem libris omnes antiphonae totius anni, omnium festorum et de communi, quae pariter dicuntur de nocte sine nota. Similiter in iis inveniuntur omnes psalmi quae in Officio nocturno sine nota recitantur et hymni.

Praeterea quatuor libros, quos « Graduales » nominat. Pars prima Gradualis est ab Adventu ad Pascha in Missis de tempore; secunda pars Gradualis est a Pascha ad Adventum pro Missis de tempore. Gradualis pars tertia commune sanctorum pro Missis, Gradualis pars quarta commune sanctorum pro Missis.

Scripsit quoque tomos alios plurimos quos Antiphonalis vocat. Pars prima Antiphonalis est ab Adventu ad Nativitatem Domini; pars secunda Antiphonalis a Nativitate Domini ad Septuagesimam; pars tertia Antiphonalis a Septuagesima usque ad Dominicam Passionis; pars quarta Antiphonalis a Dominica Passionis usque ad Pascha; pars quinta a festa Paschatis usque ad festum SS^mae^ Trinitatis; pars sexta a festo SS. Trinitatis usque ad Adventum Domini.

Scripsit etiam unum librum in quo habentur Missae votivae, et hymni kyriales solemnes; minoris magnitudinis quam omnes praescripti, sed non minus utilem.

Scripsit denique librum in quo habentur Benedictiones solemnes totius anni et Adoratio Sanctae Crucis in festo Parasceves. Officium quoque S. Thomae a Villanova cum nota in maximo folio ac libello seperato descripsit.

Deum oro ac deprecor ut illius nomen scriptum sit in libro

vitae. Obiit in hoc conventu anno 1675 die 5ª maii et sepultus in claustro, e regione capituli.
Daguindeau, Ars. ms. 6396 pp. 201-205.

URBANUS — Aug. Déchaussé. — FRANCISCUS.

VACAROT, Honoré — XVIIe s. — JEANNE, J.

Du couvent d'Aix.

VAFFARD, Franç. — ANGE de Ste Rosalie.

VALETIN DE STE DOROTHEE — Aug. Déch. — XVIIe s.

En 1655 il fut secrétaire provincial de la province des Augustins Déchaussés de France.
— Le Polenire ou l'Illustre Polonais.
Ed. Paris, 8°, 1647. — signalé ms. Maz. 4055, p. 1136.
— Le Grand Augustin, Docteur de l'Église, converti, religieux, Evesque, par le p. Valentin, prédicateur, Aug. Déch.
Ed., Paris, 1656, 4°. — Avignon. Bibl. Musée Calvet.
— Relation divertissante d'un voyage fait en province.
Ed. Paris, 12°, 1667. — signalé ms. Maz. 4055, p. 1136.

VALERE — Aug. Déch. — XVIIIe s.

— Remarques sur l'histoire ecclésiastique, où il est parlé des Conciles, et sur diverses autres matières assés curieuses, à l'usage du p. Valère, augustin déchaussé, — 1735.
Marseille, ms. 1151, XVIII s., 356 pp.

VALERIUS (Français ?) — XVe s.

— Epistola Materno, ecclesiae cathedralis Argentinensis vicario, anno 1465 missa.
Colmar, ms. 346 f. 260, 260^v.
voir ZUMKELLER, *Manuskripte* no 846.

VAUDELIN, Gilles — C.B. — XVIIe-XVIIe s.

En 1688 le chapitre provincial, tenu au Blanc, le nomma sous-prieur du couvent de Châtillon.

— Nouvelle manière d'ecrire comme on parle en France.
(par le p. Gilles Vaudelin)
Ed. Paris, 1713, 12°. — BN.
— Instructions Crétiennes, mises en Ortografe naturelle pour faciliter au peuple la lecture de la science du salut (par le p. Gilles Vaudelin, augustin).
Ed. Paris 1715, 12°, 24 pp. — BN.

VIARDOT, Charles — XVIIe s.

Dit F. Augustin de S. Amour. Du couvent de Paris.

Carolus Viardot, Burgundus, ord. erem. S. Aug., edidit libellum, gallico idiomate, hac epigraphe : Discursus de Cometa seu Stella Caudetae apparitione supplicia hominibus ac humano generi, nisi (?) vitae studeant emendationi intentantis. Eidem adiunxit tractatum : De vita solitaria, Lugduni impressum anno 1611, ita habet R.P. Thomas Gratianus in sua Anastasi p. 55.

Quod spectat ad cometam caudatam non potuit praelo dari de illa discursus anno 1611; nam apparuit tantum anno 1618 vel etiam 1617 vel forte sub finem anni 1617 et in initio 1618.

Sic scripsi antequam legissem librum editum a Carolo Viardot; at postquam in manus meas venit liber iste, cognovi authorem non loqui de vero et reali cometa, sed de mystico. Fateor hunc librum editum fuisse Lugduni anno 1611 apud Petrum Rigaud; dicavit illum author Suae Altitudini Isabellae Clarae Eugeniae, Hispaniarum Infanti, Ducissae Burgundiae etc., anno 1610.

Hic liber est in 12°, sicut et libellus De vita solitaria, quam author dicavit Domino Baroni de Dramelay, anno 1610, sed libelli isti praelo dati sunt anno 1611.

Discours demonstratif d'une Comète. Lugd. 1611.

Le père Jacob l'a marqué dans la Bibliotheca Burgundica inedita, mais il n'en avoit mis que le nom et a laissé tout le reste en blanc.

Daguindeau, Ars. ls. 6396 p. 256; ms. Lyon, 52 p. 362.

— Discours démonstratif d'une Comette menaçant les mondains de beaucoup de malheurs s'ils ne font penitence et ne s'abstiennent de sept detestables peches signifiez et representez par icelle.

Avec un petit traicte de la vie solitaire et particuliere et d'excellence de la religion, par Charles Viardot parisien religieux de l'ordre de sainct Augustin.

Ed. Lyon, 1611, 12°, 340 pp. & 27 pp., pièc. lim. — Maz.

— Petit traicte de la vie solitaire et particuliere et de l'Excellence de la Religion.
Ed. Lyon, 1611, 12°, 27 pp. (dans : Discours démonstratif) — Maz.

— Stances à S. Altesse S. Clara Eugenia, Infante d'Espagne.
Ed. Lyon, 1611, 12°, 4 pp. (dans : Discours démonstratif) — Maz.

VICTORIN — Aug. Déch. — XVIIIe s.

— Lettre du Fr. Victorin (aug. déch.) à un de ses amis sur la maladie contagieuse de Marseille, signée fr. Victorin... à Marseille ce sixiesme mars 1721.
Ed. s.l., s.d., 8°, 18 pp. — B.N.

VIEIHL, Gabriel — GABRIEL DE STE CLAIRE.

VILLENEUFVE, François de — XVIIe s.

— Mémoires qui se trouvent au couvent des PP. Augustins de Bordeaux »

— Une lettre.
Paris, Arch. Nat. LL 1472 no. 155.
Voir aussi no 157, 158, 164.

VILLEPREUX, Matthias — C.B. — XVIIe s. — S.T.D.

En 1688 il fut nommé professeur de philosophie au couvent de Lamballe. Cette nomination a été prolongée en 1691 au chapitre de Montreuil. A l'occasion de l'« intermedium » de septembre 1691, tenu à Paris, on le chargea de cours de théologie, ainsi que le p. Jean Legendre. Ces cours furent transférées de Montreuil au couvent de Notre Dame des Gardes. En 1694 le chapitre provincial, réuni au couvent de Moulins, transféra de nouveau les cours de théologie au couvent d'Angers, sous la direction des mêmes professeurs. Au cours du chapitre de 1694 Matthias de Villepreux tint l'oraison funèbre des confrères decédés depuis 1691.

— Elogium funebre RR. Patrum ac Fratrum Augustinianae Parisiensis Provinciae, qui ab ultimo provinciali capitulo Montrobelleci celebrato anno 1691 ad capitulum sequentem Molinis habitum anno 1694, diem suum obierunt. Pronuntiabat publice in Augusti-

niano sanctae Agnetis conventu Molinensi R.P.F. Mathias Villepreux Sacrae Theologiae professor.
Ed. Angers, 1694, 8°. — Bibl. Amiens.

VIVENETI, Claude — XVIe s. — S.T.D.

Promu maître en théologie à l'Université de Paris en 1523, il fut provincial de la province de France en 1534, 1535, et prieur au couvent de Paris de 1538-1543.

Voir aussi : Quelques aspects de la Réforme imposée par Jérôme Seripando au Couvent de Paris. — *Augustiniana* 8 (1958) 190-199. Les Statut pour le couvent de Paris promulgés par Jérôme Seripando en 1540. — *Analecta Aug.* 24 (1961) 262-312.

— Méditations très dévotes sur chaiscune partie de l'Oraison Dominicale, recueillies par frère Claude Viveneti augustin, Docteur en théologie et confesseur de mes seigneurs les Dauphin de France et Duc d'Orleans, pour attirer le cœur du Chrestien à pitié e toute religion Chrestienne... ».
Cambridge, Fitzwilliam Museum, ms. 160, XVIe s. ff 1-64vo.

VOUDIERE, Bonaventure — Auch. Déch. — XVIIIe s.

En 1735, il était prieur du couvent des Augustins Déchaussés à Lyon. En 1737 il prêcha le Carême à S. Germain le Vieux, à Paris.

— Recueil de pièces concernant les Grands et Petits Augustins. (1706-1736).
Une partie de ces papiers concernent des questions d'intérêts, procès, réclamations etc. ; l'autre, les disputes soulevées par le bulle — « Unigenitus ».
Dossier du p. Bonaventure Voudière, prieur du couvent des Augustins Déchaussés de Lyon (1735).
Paris, Arsenal, ms. 10172, XVIIIe s., 168 ff.

VUALTRIN — WALTRIN

WALTRIN, Claude Louis. XVIIe s. — D.S.T.

Du couvent de Paris.

Dix-sept anagrammes sur le nom de Mgr le cardinal Louis Antoine de Noailles, Archevêque de Paris, duc et pair de France,

commandeur des ordres du Roy, par le R.P. Claude Louis Vualtrin augustin, Docteur en théologie de la Faculté de Paris. — in 4°, 19 pp. à Paris de l'imprimerie de la veuve d'Estienne Chardon, rue Galandre près St Blaise. — 1701.

Traduction de l'ode latine du p. Claude Louis Waltrin augustin du grand couvant, sur la Victoire de Villaviciosa-texte Français et texte latin. — A la fin : « Plaudentibus Gallis et Hispanis concinebat et vovebat F. Claudius Waltrin Augustinensis maioris conventus Parisiensis.

Daguindeau, Lyon, ms. 502 p. 312; 371.

— Septemdecim Anagrammata faustissimi nominis et ominis... card. Ludovici Antonii de Noailles parisiensis episcopi, Ducis, Paris Franciae.

Dix-sept anagrammes sur le nom de mgr. le Cardinal Louis Antoine de Noailles... par le R.P. Claude Louis Vvaltrin augustin, Docteur en théologie de la faculté de Paris.

Ed. Paris, 1701, 4°, 20 ff. — Maz.

— Trois Odes (en latin et français.)

Ed. Paris, 1701, 4°, (dans Septem Anagrammata) — Maz.

— Ode (en latin, et traduction en français).

Ed. s.l., s.d., 4 pp.

Lyon ms. 205, p. 371 sqq.

— Mars Russinonaeus ... fortissimo Bellatori Adriano Mauritio de Noailles ... (en vers latin lyriques sur la conquête du Rousillon).

Ed. Verdun, 1643, 8°. — MAZ.

Paris E. Ypma, O.S.A.

(*à suivre*)

Recensiones

David Gutiérrez, OSA, *Los Agustinos desde el protestantismo hasta la restauración católica 1518-1648.* (Historia de la Orden de San Augustín, publicada por la Curia de la misma Orden, vol. II). Roma, Institutum Historicum Ordinis Fratrum S. Augustini, Via del Sant' Uffizio, 25, 1971, XII+322 pp.

L'œuvre est une tentative fort intéressante de donner un aperçu aussi clair que possible sur le développement de l'Ordre des Ermites de Saint Augustin à partir du début du seizième siècle jusqu'à la fin de la première moitié du dix-septième siècle. Cet aperçu traite les différents domaines de l'expansion de l'Ordre, son apostolat, la vie liturgique et monastique, la formation scientifique de ses membres, aussi bien que l'administration. L'ouvrage se compose de neuf chapitres et a pour sujet particulier deux matières, à savoir : le siècle de Seripando et l'essor des provinces de l'Espagne et du Portugal. Le choix de traiter cette époque correspond parfaitement à l'intérêt que l'auteur principal, D. Gutiérrez, a toujours montré vis à vis cette période si mouvementée de l'histoire ecclésiastique. Il est un grand connaisseur du *Siglo d'Oro* de sa patrie et de l'œuvre des Augustins espagnols et il ne serait pas à tort de lui attribuer le titre honorifique de *praeco Seripandi.*

Dans la première partie de son ouvrage l'auteur montre son originalité en rompant avec la tradition qui veut que l'historiographie ne donne que des louanges, et en conséquence l'auteur n'y cache pas les ombres de l'évolution de son Ordre (pp. 77-78, 83-86, 88, 90, 94). Cependant dans les chapitres V-VIII on reconnaît l'élaboration traditionelle et l'ouvrage devient alors une sorte de manuel composé de beaucoup de noms et de citations flattantes qui prouvent bien les connaissances littéraires de l'auteur d'un côté et la grande activité des membres de l'assistance espagnole de l'autre côté, mais qui empêchent une vue d'ensemble. Le chapitre IX est une tentative digne de louanges de l'histoire compliquée et encore obscure du IIe Ordre, c'est-à-dire des sœurs et des moniales qui avaient des rapports avec le Ier Ordre et qui comptaient la plupart de leurs membres en Espagne et en Italie (pp. 268-303).

Tous les chapitres sont précédés d'un index détaillé des sources et de la littérature principales qui prend à peu près 20 pages de l'ensemble du livre. Le premier chapitre commence par une description des activités de Luther et de leurs conséquences dans les régions allemandes et d'autres pays. Le père A. Zumkeller qui a beaucoup de mérites par ses études et par ses publications sur les Augustins allemands au Moyen-Âge et pendant la Réforme, a écrit ces pages et § 4 du chapitre IV. L'opinion de cet auteur n'est pas toujours partagée par des autres

historiens ce qui est dû à une mentalité et une idée différentes (note, p. 5). Quant aux chapitres II-IV on peut trouver beaucoup d'informations supplémentaires dans une étude de la main du père B. van Luijk ayant pour sujet cette même époque *L'Ordine Agostiniano e la riforma monastica* (chap. I-IV), parue dans *Augustiniana* 18-20 (1968-1970), qu'on a jugée trop légèrement comme insuffisante (p. 34), et dans son atlas *Le Monde Augustinien du XIII*e *au XIX*e *siècle*, Assen 1972.

Le père Gutiérrez aurait pu nommer Fulvio de Montefortino aussi *Ascolanus* parce qu'il était affilié au couvent de Ascoli-Piceno et non pas parce qu'il était originaire de la province d'Ascoli, qui n'existait pas à cette époque (p. 72). Il emploie les désignations *Paises Bajos* et *holandés* dans un sens qui n'est pas clair (pp. 73, 192-193). Les informations données se rapportent à la Belgique ou à la Flandre, qui faisait alors partie de la province, dite de Cologne, et non pas aux Pays Bas. Les couvents de La Palme, Laon, Blois, Amboise et Astorga (nommés aux pp. 44, 59, 60) sont en réalité inconnus et doivent être ou bien des pétites résidences ou bien des villes par lesquelles le prieur général aurait pu passer pendant un voyage de visitation. Prugg remplace Bruck sur Leipa (p. 100). Une lacune importante est l'absence d'annotations marginales; c'est dommage que le registre ne donne que des noms de personnes et non pas de noms de provinces ni de villes et de villages où les Augustins avaient des couvents mentionnés dans l'ouvrage. Également manque une table des matières, ce que nuit beaucoup à l'utilité du livre.

Nous osons espérer que les auteurs tiendront compte de ces annotations dans les volumes I et III encore à publier et qu'ils ne mettront pas sur un tel avant-plan les péripéties des provinces espagnoles au détriment de ce qui s'est passé ailleurs, parfois de beaucoup plus important. Ces remarques ne font guère diminuer la valeur de l'ouvrage ni notre appréciation pour la façon moderne dont les auteurs ont abordé la matière en question, mais elles ne veulent que montrer le chemin comment arriver à une élaboration et une perfection plus grandes dans la reproduction de l'objectivité des faits et des leurs causes.

p. Dr. Lect. Benigno A.L. van Luijk, O.S.A.

Karl A. Kottman, *Law and Apocalypse. The Moral Thought of Luis de León (1527 ?-1591)*. (International archives of the history of ideas 44). The Hague, Martinus Nijhoff, 1972, xii+155 pp.

The present work in the « International archives of the history of ideas » puts forward a new and different view regarding the sources of moral thought of Fray Luis de León, one of the creators of modern hispanic culture.

Fray Luis' thought cannot be put in the framework of hellenistic ideas, as Menéndez and Alonso pretend, but has to be placed against the background of hebraic tradition. A flourishing hebraic culture in

Spain, the jewish origin of Fray Luis and his acquaintance with the works of Aegidius of Viterbo, of Hieronymus Seripando and of Alphonsus of Orozco have greatly influenced the ideas of Fray Luis.

He was one of the first to interprete the discovery of America and to show its consequences for mankind. Fray Luis thought that there is an analogy between the role of Spain in America and that of the christian Jews in the ancient Rome, since, for him, only hebraic Christianity had adequately represented the message of Christ.

The interpretation of Kottman depends on a distinction that he finds in the work of Fray Luis, a distinction between religious and rational forms of knowledge. Religion and reason are both common to men; religion is to be recognized by thought and action, but reason alone is an insufficient basis for religion. His pretented dependence upon thomistic legal thinking can be understood in the following way : the Decalogue is a divine positive law as well as a command of reason. Christian moral practice is an extension of mosaic moral practice.

Kottman compares Fray Luis with another Thomist, Dominicus Soto (1495-1560), most probably his teacher, who denied the divine positive character of the Decalogue, since he regarded it as being capable to be deduced from material principles. Soto supposed that the moral basis of society could be grasped by natural reason without the need of religion. The fact that the law of the Decalogue and christian morality coincide in practice has to be attributed to the enlightened state of the christian natural reason and not to religion.

For Fray Luis, not only jewish moral practice, but also mystical practice could be interpreted in a christian sense. The role of Cabala is greatly important here. Cabalism is the basis of Fray Luis' moral thought. Consequently the philosophical basis of his thought is not the same of that of St. Thomas. Cabala is connected with jewish messianism. Due to Cabala the method by which the time of the end of the world can be indicated is given. For Fray Luis the society of the end of history will be characterized by the fulfilment of God's promise to give temporal rewards to the Jews after they have become Christians.

In this perspective the year 1492 is very important since it denotes the beginning of the apocalyptic era. The word « Cabala » means « tradition » and it can be said of mystical speculations based upon intuition and expressed in symbolic language. It interests itself in three objects: the inner life of God and His relationship to creatures; messianic and apocalyptic speculations; a theory and technique of scriptural exegesis. The slightest element in Scripture is pregnant of various interpretations. What is new in Fray Luis' is the fact that the mysticism of the apocalyptic era, not only in early christian time but also in his own, is noted for its unique observance of natural law.

We believe that the author has succeeded in his aim to write a historiographical-philosophical study about this great spanish augustinian.

M. Schrama, O.S.A.

KUNZELMAN, Adalbero, O.S.A., *Geschichte der deutschen Augustiner-Eremiten*, dritter Teil : *Die bayerische Provinz bis zum Ende des Mittelalters* (Cassiciacum, XXVI, Teil III), Augustinus-Verlag, Würzburg, 1972. S. XI-377.

The author of this excellent book is to be sincerely congratulated. Since bringing out in 1968 the first of his projected six volumes on the history of the German Augustinians, he has now published the third volume, dedicated to the far-flung Bavarian province. He guides us with a skilful and critical hand from the year 1299, when the province was founded, until the end of the middle ages, roughly up to 1500. The reader who studies this book will unquestionably gain a deeper insight into the history of the Augustinian order and into that of the church, with which it was so closely connected. To students who, like this reviewer, have often lamented the lack of a critical history of the order corresponding to modern standards, these volumes of K., and especially the present volume, will be a source of joy. The mastery of the sources is admirable. With very rare exceptions, K. has consulted every source which he could reasonably be expected to employ. It is true that many local conventual histories of the Bavarian province will still have to be studied more thoroughly, and this will naturally imply the use of still further archival materials not yet consulted. But the consoling fact which remains is that we now possess for the first time a really good general introduction, scientifically written, into the complicated history of the widely-spread Bavarian province in the middle ages. This will guide students who wish to investigate the detailed history of the numerous convents of this province (roughly 60 in number), and will greatly facilitate their labor. The present reviewer can only regret that we did not earlier possess such a useful work.

Since the Hussite wars in the fifteenth century were so important for the history of many Augustinian convents of the Bavarian province, which embraced nine widely-scattered districts, the author treats in his first chapter of the province's history before the Hussite wars, and then of its history during the same wars in chapter II. A third chapter is devoted to the history of the province in the later fifteenth century, whereas the fourth chapter treats at some length (260-329) of six particularly important monasteries up to the end of the middle ages : Munich, Nuremberg, Regensburg, Vienna, Prague and Brünn. The fifth and final chapter handles outstanding members of the province, under the headings of (a) : pastors of souls and/or scholars; and (b) : bishops. Two useful indices, of persons and of places, help to locate the real treasures which this sturdy volume contains.

Worthy of particular praise is the list of priors provincial from Ulrich von Straubing in 1300 to Johannes Oberndorfer, whose first term ended in 1501 (84-133 and 223-259). Such a complete and satisfactory list was nowhere to be found before the appearance of this volume. One need merely compare the list brought out by Höggmayr

in the eighteenth century with the list here given, and it will at be once evident how much progress had been made by Augustinian students of our history. This list alone would be sufficient to merit our thankfulness to the industrious author.

When we recall that this volume is a general introduction, and not a complete encyclopaedia of the whole subject, we shall not be surprised if certain important themes are here treated only in passing, and still need a complete treatment in later studies. Thus, the subject of writings, studies and preaching activity of the Bavarian Augustinians still remains to be written. The use of certain archivalia not employed here will add even more to the excellent treatment already offered. For example, we might offer here two cases in which K. is not quite certain, but in which the correctness of his belief is proved by original documents unknown to him. Thus the question mark after the year 1466 for the provincial term of Erasmus Günter may be deleted, since Günther definitely appears as provincial during the Lenten period (*in den Fasten*) of 1466 (Landesregierungsarchiv, Innsbruck, Rep. Z-88, Nr. 114, Urk. 138). That Georg Plank was provincial in 1496 is proved by a permission given by him as provincial on Sept. 7 of this year to the monastery of Rattenberg to accept a foundation (*Ib.* Nr. 328, Urk. 260).

The author's diligence has enabled him sometimes to detect errors even in the best Augustinian historians before him, e.g., in footnote 505, where he correctly indicates that Herrera had falsely read *Vienna* instead of *Windsheim*. This mistake of Herrera was taken over by Torelli (VI. 651 and 670), from whom it was taken over by Xystus Schier in ÖNB 7236. IV. 141r, and then from Schier copied by the present reviewer, against whom the author delivers a deserved broadside in footnote 1158 — where however K. himself gives falsely the year 1435 for the nomination of Oswald Reinlein as vicar for Nuremberg and Windsheim, although he had properly stated 1434 in footnote 1037. Still another dotting of the i must be added to K's footnote 1158, where he states that the sources known to him about the provincial chapter of Seemanshausen in 1420 (which ÖNB 7236. I. 73v refers to in the Latin form of *Seemansdorfii*, from which K. perhaps too hastily concluded that this ms. and those who quoted it thereby imply a German form « Seemansdorf ») say nothing about decisions made by this chapter. In fact, this chapter made at least eight decisions, suggested in advance by Duke Albrecht V *pro stabilienda conventus sui viennensis observantia regulari, jam quodammodo laudabiliter initiata* (*Protocollum ecclesiae aulicocaesareae* [viennensis] I. 33). Here are the decisions, which we quote in the original: *Et primo: complacentia Principis singulari rigorem statutorum ordinis mitigamus, indulgemus omnibus et singulis ejusdem ordinis fratribus ubicunque degentibus, quatenus licentia superiorum petita, licet non obtenta, impune valeant accedere ad conventum wiennensem praedictum, ac petere se ibidem recipi, et incorporari ad eumdem, dum tamen poenas ordinis ex ipso accessu non decli-*

nare dignoscantur. Item quod prior conventus praedicti fratres ordinis vocare possit undecunque, sic tamen quod ipsa vocatio vim praecepti non praetendat. Item si contingat taliter vocatos, aut sponte venientes conventui praedicto incorporari, volumus, quod res et bona talium incorporatorum alibi acquisita ad conventus suae originis devolvantur. Item quod prior loci praedicti conventus pro tempore existens solus, solo priore generali excepto, et in solidum liberam facultatem habeat fratres taliter accedentes et petentes, exhibito tamen prius testimonio bonae conversationis et vitae, recipiendi, ut supra, refutandi, incorporandi, conditione suprafata, auferendi, vel ad superiores mittendo : ita tamen quod conventus ipse multitudine recipiendorum non gravetur; et quod sublatio, seu eliminatio nullius fiat absque rationabili et manifesta causa. Item ne praeterea ex defectu personarum temporis forte successu observantiam praedictam frustrari contingat, ordinamus, quod nullus fratrum jam dictorum, dicto conventui, ut praemittitur, incorporatorum per quoscunque superiores solo generali excepto, conjuctim vel divisim revocari valeat ad pristinum locum, etiamsi consensus revocandi ad id accessit, aut quovis modo auferri dicto priore conventus wiennensis invito, seu renitente, nisi magna ordinis necessitas, seu notabilis utilitas aliud postularet. Item, quod prior liberam facultatem habeat dictum conventum wiennensem in spiritualibus et temporalibus regendi et gubernandi, hoc adhibito moderamine, quod provincialis ordinis possit et teneatur eundem conventum, quoties sibi videbitur, ac personas ejusdem visitare, corrigere, et fratrum excessus juxta ipsorum qualitatem punire et emendare... Item, quia ut dispendiosus evitetur circuitus parcaturque laboribus pariter et expensis, capitulum ordinis generale Provinciali pro tempore existenti tribuit authoritatem deinceps aliis vicibus et perpetuis temporibus futuris praeficiendi, instituendi, et priorem destituendi conventui, seu loco praedicto, prout sibi videbitur expediens, aequum, honestum addicimus, quod institutio, ac destitutio prioris per Provincialem fiat, servandis de institutione aut destitutione ordinis institutis. Item quod fratres dicti ordinis de aliis conventibus causa studii Wiennam, et ad dictum conventum mittendi, tempore, quo ibidem morantur, composite, et ad instar fratrum dicti conventus religiose vivant, studio tamen ipsorum minime neglecto, ac monito dicti prioris obtemporare, sibique dicto tempore obedientiam et debitam reverentiam impendere teneantur, alioquin potestatem habeat, ipsos, prout sibi videbitur exercendi, et etiam de consilio magistrorum seu lectorum dicti conventus praesidentium, si excessus id exegerit, ad suos proprios conventus remittendi (*Ib.* 33-34-33 [!]-34 [!], since the numbers are repeated, instead of proceeding to 35 and 36). Certainly other decisions also were made by this chapter of 1420, but they are unfortunately unknown to this reviewer. We had already given this reference to the handwritten *Protocollum* on the pages of *Augustiniana* 18 (1968), note 55, and it may be useful here to quote ÖNB 7236. IV. 141r : *constituitur vicarius generalis pro Vienna et aliis Waltherus, qui eodem anno suscepit ad reformationem conventum pruggensem, Archiv. Prugg. 1437, 25 jul.* The same ms. (I. 74v) says :

In provinciae Bavariae capitulo A. 1420 coacto Semansdorfii, praeside Nicolao de Tusta et Provinciali Bertholdo de Ratisbona, pro observantia constituitur conventus viennensis, statuuntur variae leges, prior ponitur Oswaldus Reinlein... Hence the idea that Reinlein was assigned as prior to Vienna by the provincial chapter of 1420 may be true, and it contradicts no certain fact.

We believe that the author will appreciate it if we point out here certain errors which have crept into his work, in spite of his undeniable diligence and capability — *errare humanum est.* The monastery of Güssing always belonged to the Hungarian, not to the Bavarian province, and hence should not be included here (8). Later researches have made clear that Johannes von Retz did not teach on the faculty of arts in Vienna (Note 113). Leonhard von Kärnten died on Oct. 4, 1396, as we now known from the proper reading of his funerary inscription, and not in the year 1402 (115). The emperor Ferdinand I is erroneously called Ferdinand II (61). The prior of Stockau in 1637, Nicolaus Spernazzatus, is the same as the prior of 1639, Nicolaus a S. Angelo (147). We have previously published the proof that Urban van Heyden was not a Viennese, but a Belgian (156). Thomas Leo is once improperly called Lev (144) but is twice given his proper name (161-162). Silvester Stigler did not die in 1599 (note 614), but recovered on Dec. 14, 1623 the monastery of Korneuburg for his order. After stating that Johan Mogorovith, cited as prior in Gewitsch for the years 1573 and 1581-1591, had died in 1598 (172). we are told on the following page (173) that he was again prior there from 1597 to 1602. The Spanish name Esteban is regularly written incorrectly (as in the two preceding volumes) with an accent mark which simply should be omitted. In note 1036 the Latin text cited is translated as though it falsely called Oswald Reinlein a member of the Rhenish-Swabian province, whereas the text can be quite naturally read with regard to Reinlein's reforming activity : *ex provincia nostra abusus tollens.* Berthold Purchauser is called the *third* great medieval theologian which the Augustinians gave to the university of Vienna in its early days (301). This would mean that Johannes von Retz and Leonhard von Kärnten also were great theologians. The former could truly be considered worthy of such a title, but what we know of Leonhard does not justify the use of such a title for him. Nikolaus Maurl was not dean of the theological faculty of the university of Vienna in 1492 (309) as is seen from a mere glance at the *acta facultatis theologicae,* which had not been consulted in the article quoted as a source, written for the greatest part at second hand. To the medieval priors of Vienna (309) we can add Konrad for 1323 (ÖNB 7236. I. 12r); probably the family name of the Konrad prior from 1352 to 1354 was Eyrenzieher (ib. 25v); and the prior Petrus held this title in 1361 also, the year of his death (ib. 16v). Quite possibly, Walter had become prior in 1433 (ib. 73v), and the text quoted in note 1185 for May. 18, 1437 makes it clear that he was already prior at that time. Further, Höggmayr (12) mentions him

as prior in 1438 also. The list of bishops (337-342) make no mention of Marcus de terra fluminis, of whom a brief treatment had indeed been given in note 69, whereas Gregor von Kärnten is included, although he also had been previously mentioned. Occasionally, the index of persons gives more than one reference to the same person, for instance, to Nikolaus Hofmayer, or Hofmaier; or refers only once to persons treated in more than one place, for example, Johann Mogorovith. Is the work of Klieman properly cited in note 154 ? Finally, a weakness for which the author is not responsable is the large number of false dates for the death of Augustinians, taken over from Janetschek's often untrustworthy *Necrologia*. Certainly, when no other source is available, then one has little choice, and simply must quote him. But the high percentage of cases where Janetschek's dates are contradicted by certain facts, as in the case of Silvester Stigler quoted above by us, warns us to use Janetschek with extreme caution. K. himself shows in note 140 that Janetschek and Clm are in evident contradition.

To conclude, we wish to repeat what we said at the beginning. In spite of the few minor flaws which we have noted, this book attains a high standard of scholarship. The author deserves our congratulations, our thanks, and our fervent wishes that the three remaining volumes will soon appear from his capable pen.

Augustinerkonvent, Wien J.-J. Gavigan, O.S.A.

Roberto Gulbenkian, *L'Ambassade en Perse de Luis Pereira de Lacerda et des Pères Portugais de L'Ordre de Saint-Augustin. Belchior dos Anjos et Guilherme de Santo Agostinho 1604-1605* (Lisbonne 1972). Pp. 194 with 17 plates and one map of the Augustinian Missions in Armenia and Georgia.

In the past few years, thanks to the publication of a good number of less known manuscripts and individual studies on the Augustinian activities in Persia, we have been able to enlarge our knowledge on the period of Shah Abbas the Great considerably. This period in the late sixteenth and early seventeenth century was marked by the efforts of the rulers of Europe, unable to unite in the war against the Turk, to open a second front with the help of Shah Abbas of Persia. Thus the diplomatic relations between Persia and Portugal which had existed ever since the Portuguese had occupied Ormuz (1515) were intensified. On the occasion of the 2500th anniversary of the foundation of the Persian Empire, the Portuguese National Committee in charge of the celebrations decided on a series of publications with the aim of acquainting the public with the reciprocal relations that existed with Persia from the early sixteenth to the end of the seventeenth century. Mr. Roberto Gulbenkian accepted the assignment to write on the embassy of Luis Pereira de Lacerda which took place in the years 1604-1605. With this publication he has made a wonderful contribution to the history of the Augustinian Order as well.

In the introduction Gulbenkian acquaints us with his sources. He goes to great pains to establish the authorship of two manuscripts of Belchior dos Anjos, O.S.A. With equal effort he searches for the sources of Gouveia's *Relaçâo*. He proves that the two companions of Lacerda were one of the historiographer's main sources for his story on Abbas' winter campaign in Armenia and the deportation of the Armenian people, in particular Fr. Belchior dos Anjos, the friar « who had a bent for writing » (15). In emphasizing the importance of these manuscripts he points out that they were written by the first Europeans who traveled through the Armenian district of Etchmiadzin since the time the Armenians living there were united with Rome by Bartholomew of Podio in the fourteenth century, and surely the first ones to witness the deportation of the Armenians.

Perhaps in gratitude for the love and service the Augustinians of centuries gone by have given to his ancestors in their hour of need, Gulbenkian describes with profound admiration, or shall we even say with love, the monastery of Lisbon which sent so many missionaries into the Portuguese *Padroado*. The same recognition is shown by his affectionate mention of our lady of Persia in the Augustinian church of Lisbon and his fond remembrance of Nordim. This reverence is most evident in the publication of the « azulejos » of the monastery's chapter room which formerly served the purpose of kindling the interest of the young Augustinians assembled there who were preparing to go to the missions and to make them aware of the risks they faced. A number of these masterpieces, which date from the first quarter of the seventeenth century and which deal with the book's subject matter, have been exquisitely reproduced.

The publication of several manuscripts which deal with the embassy and were not too easily accessible, but which are rich in new material, enhances the value of the book. They appear both in the original Portuguese and in French translation. Among these manuscripts the one of Diogo de S. Anna is of special interest, as it was written thirty years after the events and after Gouveia and Diogo himself had written their initial reports. Many of the secondary reasons which earlier had been considered to be of great importance are omitted. Diogo's last treatise lends support to the statement of Gulbenkian : the Armenians' declaration of obedience to Pope Paul V, signed in the Augustinian church at Isfahan, « resta lettre morte en raison de l'opposition de Châh Abbâs ». Gulbenkian tells us that for years he intended to publish these manuscripts. In the book under review they illustrate the text, give greater weight to its argument and, together with the beautiful « azulejos » and the facsimiles of the handwriting of the various authors of the manuscripts, they form a harmonious whole. The footnotes are packed with enlightening information, but are not too dense.

Gulbenkian introduces the embassy with a chapter on the earlier diplomatic relations between Persia and Goa and then describes the

establishment of the Augustinian monastery and mission headquarters at Isfahan. In between, with a series of interlocking biographical sketches, the author acquaints us with the handful of men whose situation in life made them protagonists of the theme with which he deals. There is first of all the ambassador Lacerda. We hear of the grants he received, of the financial limits within which he was held, and of the impossible task he was assigned to promote the Shah's war against the Turks and to obtain the restitution of Bahrain « short of a declaration of war » (43). King Philip, as we hear later on, was well aware that the Shah's attitude would change once he was no longer in need of Spain and the Pope (48).

When we come to the appointment of the two Augustinians who were to accompany the ambassador, Gulbenkian states, following Felix of Jesus, that they were selected by the Provincial. It surely is safer to prefer here the statement of the man who actually made the selection, namely Gouveia himself, because the Provincial, Miguel dos Anjos, was absent. Gouveia tells us that he appointed Belchior and William. Next follow the vicissitudes of the embassy, the Shah's delaying tactics, and the special mission of Belchior dos Anjos.

In a very interesting chapter on Portuguese nationalism the author compares the diplomatic missions of Lacerda and Figueroa, whose embassy proved a series of disappointments, frustration and controversies. Gulbenkian describes the anti-Spanish attitude of the Augustinians of India, who considered the *Padroado* of Goa their domain which they were unwilling to share with outsiders. It is because of these comparisons, as well as for the purpose of rounding out the biographical sketches, that the book reaches into the late days of Portuguese domination in the Gulf of Persia.

It is unavoidable that into a book with so many details of information there should have crept some slight oversights. One of them is contained in note 4. This reviewer's *William of St. Augustine and his Time* did not appear in *Analecta Augustiniana*, which is published in Rome, but rather in *Augustiniana* (Heverlee-Louvain 1970). Also it is very improbable that Gouveia was consecrated a bishop on December 26, 1612, considering that he, as Gulbenkian has it on the preceeding page (61), left Goa for Ormuz already on February 10, 1613, a very unlikely undertaking considering the travel conditions of those days. One could also take exception to the statement that the reasons why Anthony Sherley denounced Nicolaus Melo as a spy to the Prince of Muscovy « ne sont pas bien éclaircies » (32). He simply wanted to get rid of a very unwelcome companion whose murder he had attempted twice before.

What were the lasting political results of the mission? It was a vain hope to expect in the matter of Bahrain, and of Ormuz itself, a change of mind on the part of Abbas or the Persians in general. The difference between Portugal and Persia were so great that each party insisted on what it considered its irrefutable claims. One of the unsolved

problems remained precisely the existence of Ormuz. As far as this rich emporium was concerned, the chasm of the two viewpoints remained unbridgeable. Persia never yielded its traditional national interests. Again and again Abbas insisted that Ormuz and its sheik belonged to the Persian realm of influence, while the Portuguese affirmed that Ormuz and the other islands were theirs by right of conquest. One cannot but marvel at the courage of the Portuguese who ventured into this vast space and built an empire which lasted for centuries. The author shows where any reader's sympathies must lie. Reading this book one forms the conclusion that the Augustinians were able representatives of their country on a terrain as difficult as the conglomeration of states which belonged to the Portuguese *Padroado*. We even gain the impression that not all of the career diplomats sent by the King mastered their assignments as well nor served him with greater loyalty than they did. Yet they lived in a period of history in which men, more than on the average, were swept along by events and had to learn to live from crisis to crisis.

With its many references to recently published Augustinian sources, the book also proves that if the writers of the Order furnish the raw material there will always be people interested in using it. We thank Mr. Gulbenkian for a handsome book, which is well written, intellectually impressive and presented in a very attractive garb.

Arnulf HARTMANN, O.S.A.

Ontvangen boeken Livres reçus

L'itinerario della fede in S. Agostino. Atti della Settimana Agostiniana Pavese. Pavia, 17-24 aprile 1969. Pavia, Industrie lito-tipografiche Mario Ponzi, 1969. 115 pp. Atti ... nº 2 : *S. Agostino educatore.* 1971. 133 pp.

Salvino Biolo, *La coscienza nel « De Trinitate » di S. Agostino.* (Analecta Gregoriana vol. 172. Series Facultatis Philosophicae, sectio B, nº 15). Roma, Libreria editrice dell'Università Gregoriana, 1969. xv-233 pp. Lire 2000.

Philippe Sellier, *Pascal et saint Augustin.* Paris, Librairie Armand Colin, 1970. 652 pp.

Eckard Koenig, *Augustinus Philosophus. Christliche Glaube und philosophisches Denken in den Frühschriften Augustins.* (Studia et Testimonia Antiqua, XI). München, Wilhelm Fink Verlag, 1970. 168 pp. DM 32.

Bernd Reiner Voss, *Der Dialog in der frühchristlichen Literatur.* (Studia et Testimonia Antiqua, IX). München, Wilhelm Fink Verlag, 1970. 379 pp. DM 68.

W.M. Green - Kl.D. Dauer, *Sancti Aurelii Augustini : Contra Academicos, De beata vita, De ordine, De magistro, De libero arbitrio.* (Corpus Christianorum, Series Latina, 29, Aurelii Augustini Opera. Pars II, 2). Steenbrugge, Abbatia S. Petri-Turnholti, Brepols, 1970. viii-380 pp.

Henri Crouzel, *L'Eglise primitive face au divorce. Du premier au cinquième siècle.* (Théologie historique, 13). Paris, Beauchesne, 1971. 410 pp.

Adreu Caimari, *Confessions. El pelegrí de la Ciutat de Déu.* Poema. Palma de Mallorca, chez l'auteur Pont y Vich 14, 2º, 3ª, 1971. 231 pp.

Rochus Habitzky - Sebastian Kopp - Anton Maxsein - Adolar Zumkeller, *Sankt Augustinus : Strafe und Nachlassung der Sünden, Der Geist und der Buchstabe, Natur und Gnade.* Einführung und Erläuterungen von A. Zumkeller. (Aurelius Augustinus, Schriften gegen die Pelagianer, Bd. I. Lateinisch-deutsch). Würzburg, Augustinus-Verlag, 1971. 719 S.

John F. Callahan, *Augustine and the Greek Philosophers.* (The Saint Augustine Lecture Series. Villanova University. Lecture 1964. Edited by R.P. Russell and B.A. Paparella). Villanova, Villanova University Press, 1967. xiv-117 pp. $ 3,50.

Gedenkboek Orde van Prémontré 1121-1971. Averbode, Abdij der Norbertijnen, 1971. 390 pp. illustr.

Egidio FERASIN, *Matrimonio e celibato al Concilio di Trento.* (Lateranum, Nova Series An. XXXVI). Roma, Fac. Theol. Pont. Universitatis Lateranensis, 1970. VII-193 pp.

Anton ZWINGGI, *Der Wortgottesdienst bei Augustinus.* (Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der Theologischen Fakultät der Universität Freiburg⁹Schweiz). Separatabzüge aus den Zeitschriften. *Liturgisches Jahrbuch* 20 (1970) H. 1 und 4. *Augustiniana* 20 (1970) und *Archiv für Liturgiewissenschaft* 12 (1970). (Grüneggstrasse 16. 6000 Luzern. Zwitserland).

The Philosopher's Index. An international index to philosophical periodicals. Vol. 4, nº 4. Dordrecht, D. Reidel publish. comp., 1970.

Jean DAUVILLIER, *Les Temps apostologiques. 1er siècle.* (Histoire du Droit et des Institutions de l'Église en Occident, publiée sous la direction de Gabriel Le Bras. Tome II). Paris, Sirey, 1970. XVIII-744 pp. (22, rue Soufflot, Paris V). 125 FF.

Argimiro RUANO, *Lógica y mística. La dimensión de razón, notificando lo trascendente, en Teresa de Avila.* (Cuadernos de Artes y Ciencias, Serie de Estudios Hispánicos, núm. 1). Universidad de Puerto Rico en Mayagüez, 1970. 508 pp. (Oficina del Decano).

Robert SVOBODA, *Licht am Abend. Vom Sinn der späten Jahre.* Kevelaer, Butzon & Bercker, 1969. 206 pp. (4178 Kevelaer/Rhld. Postfach 215). DM 14,80.

Klemens JOCKWIG, *Das Kind auf dem Weg zu Gott.* Ibid. 1969. 42 pp. DM 2.

Henri de LUBAC, *Teilhard de Chardin. Missionar und Wegbereiter des Glaubens.* Ibid. 1969. 111 pp. DM 10,80.

Julius Kard. DÖPFNER, *Die Zukunft des Glaubens.* (Religion und Leben, 1). Ibid. 1969. 28 pp. DM 1, 20.

Papst Paul VI, *Das Credo des Gottesvolkes.* (Religion und Leben, 2). Ibid. 1969. 16 pp. DM 0,80.

HIRTENBRIEF *der niederländischen Bischöfe über die Marienverehrung.* (Religion und Leben, 3). Ibid. 1969. 15 pp. DM 0,80.

ORDENSINSTRUKTION « *Renovationis causam* » (Religion und Leben, 4). Ibid. 1969. 42 pp. DM 2.

Hans Bernhard MEYER, *Neuorientierung der Kirche und Verkündigung in einer sich wandelnden Welt.* Ibid. 1970. 32 pp. DM 1,80.

Aloisio HORNUNG, *Heilsverwirklichung als bräutlich-eheliches Verhältnis zwischen Gott und Kreatur nach La Puente S.J.* (Excerpta ex dissertatione ad lauream). Roma, Pontificia Universitas Gregoriana, 131 pp.

Nunzio INCARDONA, *Tentazione e persuasione. Tesi e anti-tesi sulla diakonia contemporanea.* Palermo, Manfredi Editore, 1970. 195 pp.

Maurice BELLET, *Le point critique.* Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1970. 323 pp. 220 FB.

Dagobert D. RUNES, *Handbook of Reason.* New York, Philosophical Library (15 East 40 Street, New York 10016), 1972. 200 pp. 6 $.

FOLIA MENDELIANA, nº 6. *Gregor Mendel Colloquium*. Moravian Museum Brno, 1971. 353 pp.

Benigno A.L. van LUIJK, *Le monde augustinien du XIIIe au XIXe siècle*. Assen, Van Gorcum & Comp., 1972. 30,5 × 32 cm. 72 pp. 11 cartes. rel. fl. 47. (P.O. Box 43 Assen).

Jeremy Duquesnay ADAMS, *The « populus » of Augustine and Jerome. A study in the patristic sense of community*. New Haven-London, Yale University Press, 1971. VIII-278 pp. £ 6.00. (20 Bloomsbury Square. London, WC 1A 2NP).

J.-M. CLÉMENT, *Initia Patrum Latinorum*. Collegit ordinavitque J.-M. Clément. (Corpus Christianorum). Turnholti. Typographi Brepols, 1971. 191 pp.

Peter BROWN, *Religion and Society in the Age of Saint Augustine*. London, Faber and Faber, 1972. 353 pp. £ 3,25. (3 Queen Square. London, WC 1N 3AU).

WEGZEICHEN. *Festgabe zum 60. Geburtstag von Prof. Dr. Hermenegild M. Biedermann OSA*, herausg. von Ernst Chr. Suttner und Coelestin Patock. (Das östliche Chirstentum, Neue Folge, Heft 25). Würzburg, Augustinus-Verlag, 1971. XXXIX-479 pp.

DOCUMENTATION CISTERCIENNE. Vol. 1-2. 1968-1969. (Secrétaire Eug. Manning. Abbaye ND de S. Remy. 5430 Rochefort. Belgique).

Odir J. DIAS, *I registri dei Priori Generali O.S.M. dal 1285-1625*. (Archiva Ordinis Servorum, subsidia, 3). Roma, Archivum Generale Ordinis Servorum, 1970. 430 pp. L. 2700.

Nikolaus GRASS, *St. Magdalena im Halltal. Studien zur Rechtsgeschichte und Sakralkultur einer Eremiten- und Waldschwesternklause im Hochgebirge Tirols sowie zur Klosterreform des Kardinals Cusanus*. Unter Mitarbeit von F. Grass, H. Hallauer und H. v. Wieser. Sonderdruck aus der im Universitätsverlag Wagner zu Innsbruck 1970 erschienenen CUSANUS-GEDÄCHTNISSCHRIFT, pp. 339-474. (Institut für Österreichische Rechtsgeschichte und Deutsches Recht der Universität Innsbruck. Innrien 52. A 6020 Innsbruck).

A.N. WEBB, *An edition of the Cartulary of Burscough Priory*. Transcribed, edited and introduced. Manchester, Manchester University Press (Printed for the Chetham Society), 1970. VII-297 pp. 80 s. (316-324 Oxford Road. Manchester 13).

LE MILLÉNAIRE DU CATHOLICISME EN POLOGNE. (Société des Lettres et des Sciences de l'Université Catholique de Lublin, 87). Lublin, 1969. 627 pp. 200 zl.

Luigi Franco PIZZOLATO, *Le fondazioni dello stile delle « Confessioni » di Sant'Agostino*. (Pubblicazioni dell'Università Lat.. delS. Cuore. Saggi e ricerche, serie III, Szienze Filologiche e Letteratura, 12). Milano, Editrice Vita e Pensiero, 1972. VIII-184 pp.

Gaudenzio DELL'AJA, *14 Agosto 1571. Un avvenimento storico in S. Chiara di Napoli*. Napoli, 1971. 71 pp. et 6 pl.

Josef SCHMITZ s.v.d., *The Abra Mission in Northern Luzon Philippines 1598-1955.* A historical Study. (San Carlos Publications, Series D, nº 2. University of San Carlos. Cebu City. Philippines). 18090 Wyoming Detroit (Mich. 48221, U.S.A.), The Cellar Bookshop, 1791. IX-240. $ 4,50.

Hermanni de Scildis O.S.A. Tractatus contra haereticos negantes immunitatem et iurisdictionem sanctae Ecclesiae et Tractatus de conceptione gloriosae virginis Mariae, quos edendos curavit Ad. Zumkeller eiusdem Ordinis. (Cassiciacum, Supplementband IV). Würzburg, Augustinus-Verlag, 1970, XXI + 182 pp. DM 58,50.

Adalbero KUNZELMANN OSA. *Geschichte der deutschen Augustiner-Eremiten.* Dritter Teil : *Die bayerische Provinz bis zum Ende des Mittelalters.* (Cassiciacum, Band XXVI). Würzburg, Augustinus-Verlag, 1972, XI + 377 pp. DM 79, 50.

Drs. J.M. GORIS, stadsarchivaris, *Bijdrage tot de aloude geschiedenis van de stad Herentals.* Uitgegeven door het stadsbestuur van Herentals, Herentals, 1969, 392 blz., pl.

400 Jahre Bedburger Synode. Eine Festschrift. Bedburg, Eigenverlag der Evangelischen Kirchengemeinde, 1971, 141 pp., 6 pl.

Eliseo GARCÍA LESCÚN, *La teología trinitaria de Gregorio de Rimini. Contribución a la historia de la Escolástica tardía.* Prólogo de Michael Schmaus. (Facultad teológica del Norte de España, Sede de Burgos). Burgos, Ediciones Aldecoa, Diego de Siloe, 18, 1970, XX + 248 pp.

Thomas BECKMANN OSA, *Das ehemalige Augustiner-Eremitenkloster zu Osnabrück.* (Osnabrücker Geschichtsquellen und Forschungen. Herausgegeben vom Verein für Geschichte und Landeskunde von Osnabrück, 13). Osnabrück, im Selbstverlag des Vereins. Auslieferung : Verlag H. Th. Wenner, Osnabrück, 1970, 103 pp. + pl. 5

Roberto GULBENKIAN, *L'ambassade en Perse de Luis Pereira de Lacerda et des Pères Portugais de l'Ordre de Saint-Augustin, Belchior dos Anjos et Guilherme de Santo Agostinho 1604-1605.* Lisbonne, Comité national portugais pour la célébration du 2.500e anniversaire de la fondation de la monarchie en Iran, 1972, 195 pp. et 18 cartes et illustrations.

Documentazione Ritiana antica. Vol. IV : D. TRAPP, *L'archivio notarile di Santa Rita (L'ambiente agostiniano).* Cascia (Perugia), A cura del Monasterio di S. Rita, 1970, 271 pp.

Katholieke Universiteit te Leuven, Annua Nuntia Lovaniensia XVII. De Theologische Faculteit 1919-1969. Leuven, St.-Michielsstraat 2, 1970, 210 blz.

Giuseppe Bartolomeo Menochio O.S.A., Prefetto del Sacrario Apostolico, Confessore di Pio VII, 1741-1823. Diari e Lettere. A cura di D. Trapp O.S.A. e G.L. Masetti-Zannini, Roma, Editrice Augustinianum, Via S. Uffizio, 25, 1968-1970, 6 vol., 70, 169, 131, 221, 148 et 278 pp. Lire 15.200.

L. CEYSSENS, O.F.M., *François Hallier.* Extrait du *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome.* Fascicule XL, 1969, pp. 175-264.

A. Zumkeller, O.S.A., *Unbekannte Konstanzer Konzilspredigten der Augustiner-Theologen Gottfried Shale und Dietrich.* Vrie. Extrait des *Analecta Augustiniana*, vol. XXXIII, pp. 5-74. Roma 1970.

A. Zumkeller, *Recently discovered sermon sketches of Gregor Mendel.* Extrait des *Proceedings of the Gregor Mendel Colloquium.* Brno, Moravian Museum, 1971, pp. 247-256.

Geremia Sangiorgi, O.S.A., *S. Prisca e il suo mitreo.* Roma, Marietti, Piazza della Minerva 70, 1968, 100 pp.

Carlos Alonso, O.S.A., *Una gloria del levante español. La Venerable Sor Juana Guillén Religiosa agustina del monasterio de San Sebastián de Orihuela.* Roma, Postulación General de la Orden Agustiniana, 1971, 199 pp. et 32 pl.

Testimonianze dei contemporanei su Guiseppe Bartolomeo Menochio O.S.A. Sacrista Pontificio e Confessore di Pio VII, 1741-1823. Il biennio a Reggio Emilia (1794-1796). Silloge di documenti raccolti e publicati da Carlos Alonso O.S.A., Roma, Postulazione Agostiniana, Via S. Uffizio, 25, 1972, x + 264 pp.

Adalberto Kunzelmann O.S.A., *Geschichte der deutschen Augustiner-Eremiten.* Vierter Teil : *Die kölnische Provinz bis zum Ende des Mittelalters.* (Cassiciacum, Band XXVI). Würzburg, Augustinus-Verlag, 1972, xii + 298 pp.

Z 72/3887

41

29. JAN. 1974
22. JAN. 1979
31. JAN. 1980
9. 05. 80

19.25